**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 2TMU .

# LES CAPITALES DU MONDE

HACHETTE & Cie

Digitized by Google

KD 31

SHELF..... ACCESSIONS 36,951

THE BOSTON-LIBRARY SOCIETY.

ORGANIZED 1792. INCORPORATED 1794.

18, BOYLSTON PLACE.
114, NEWBURY STREET.

Added July 15, 1898.

To be returned in five weeks. A fine of one cent will be incurred for each day this volume is detained beyond that time.

Digitized by Google

Digitized by Google

634

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

# CAPITALES DU MONDE

Digitized by Google

# *VILLES DÉCRITES*

**PARIS**

PAR FRANÇOIS COPPÉE

ILLUSTRÉ PAR

MM. Zuber, Gœneutte, Forain, Béraud, Boudier, Detaille, Geoffroy, Gilbert, Lepère, Chéret, Jeanniot.

**SAINT-PÉTERSBOURG**

PAR E. MELCHIOR DE VOGUÉ

ILLUSTRÉ PAR

MM. Myrbach, Georges Becker, Chelmonsky, Boudier, Lœvy, Marcelle Lancelot, P. Bord, Detaille, Alfred Paris.

**NEW-YORK**

PAR LE COMTE E. DE KÉRATRY

ILLUSTRÉ PAR

MM. de Myrbach, Bartholdi, Berteault, Rochegrosse, Dawant, Renouard, Boudier.

**CONSTANTINOPLE**

PAR PIERRE LOTI

ILLUSTRÉ PAR

MM. Bridgman, Weber, Vogel, Boudier, Pasini, Gélibert, Benjamin Constant, Bonnat, Charlemont.

**ROME**

PAR GASTON BOISSIER

ILLUSTRÉ PAR

MM. Corot, Bonnat, Friant, de Curzon, Boudier, Checa, Vogel.

**ATHÈNES**

PAR LE COMTE DE MOUY

ILLUSTRÉ PAR

MM. Giallina, Ralli, Faucher-Gudin, Rizo, de Curzon, Boudier, Dosso.

**TOKIO**

PAR Mme JUDITH GAUTIER

ILLUSTRÉ PAR

MM. Gérin, Boudier, Haségawa Setlan, Humphry Moore, Yamamoto, Boudier, Outamaro.

**VIENNE**

PAR Mme ADAM

ILLUSTRÉ PAR

MM. de Myrbach, Boudier, Berteault, Dosso.

**LISBONNE**

PAR ARMAND DAYOT

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, de Myrbach, Dosso, Ch. Jouas, Laurent-Desrousseaux. Vogel.

**PÉKIN**

PAR MAURICE PALÉOLOGUE

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier Régamey.

**GENÈVE**

PAR ÉDOUARD ROD

ILLUSTRÉ PAR

MM. Béthune, Boudier, Hodler, Vogel, Estoppey.

**BUCAREST**

PAR CARMEN SYLVA

S. M. LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, Bridgman, de Myrbach, Gotorbe, Berteault.

**LE CAIRE**

PAR CAMILLE PELLETAN

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, Bridgman, Wauters. Gotorbe, Rion, Malteste.

**ALGER**

PAR MAURICE WAHL

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, Bridgman.

**STOCKHOLM**

PAR MAURICE BARRÈS

ILLUSTRÉ PAR

MM. Zorn, Boudier, Wahlberg, Vogel.

**BERLIN**

PAR ANTONIN PROUST

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, de Neuville, Berteault, Vogel, J. Lavée, Menzel, Detaille.

**LONDRES**

PAR SIR CHARLES DILKE

ILLUSTRÉ PAR

MM. Béthune, Vogel, Detaille, Boudier, Berteault, Besnard, Renouard, Marcelle Lancelot.

**MEXICO**

PAR AUGUSTE GÉNIN

ILLUSTRÉ PAR

MM. Boudier, Vogel, Malteste.

**RIO DE JANEIRO**

PAR J. DE SANTA ANNA NERI

ILLUSTRÉ PAR

M. Boudier.

**AMSTERDAM**

PAR HENRY HAVARD

ILLUSTRÉ PAR

MM. Béthune Lunois, Laurent-Desrousseaux, Georges Hugo, Vuillier, Ph. Zilken Israëls, Marold, Boudier.

**CHRISTIANIA**

PAR HARALD HANSEN

ILLUSTRÉ PAR

MM. Alfred Paris, Gotorbe, Hans Gude, Christian Krogh.

**COPENHAGUE**

PAR ANDRÉ MICHEL

ILLUSTRÉ PAR

MM, Edelfelt, Paris, Gotorbe, Kroyer.

**BRUXELLES**

PAR CAMILLE LEMONNIER

ILLUSTRÉ PAR

MM. Henri Pille, Vogel, Wauters, Boudier, J. Verhas

**CALCUTTA**

PAR JAMES DARMESTETER

ILLUSTRÉ PAR

MM. Jouas, Berteault, Gotorbe, Weeks,

**MADRID**

PAR EMILIO CASTELAR

ILLUSTRÉ PAR

MM. Sargent, Melida, Dannat, Gotorbe, Vierge, Morot. Lhermitte.

LES GRAVURES SUR BOIS ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR MM.

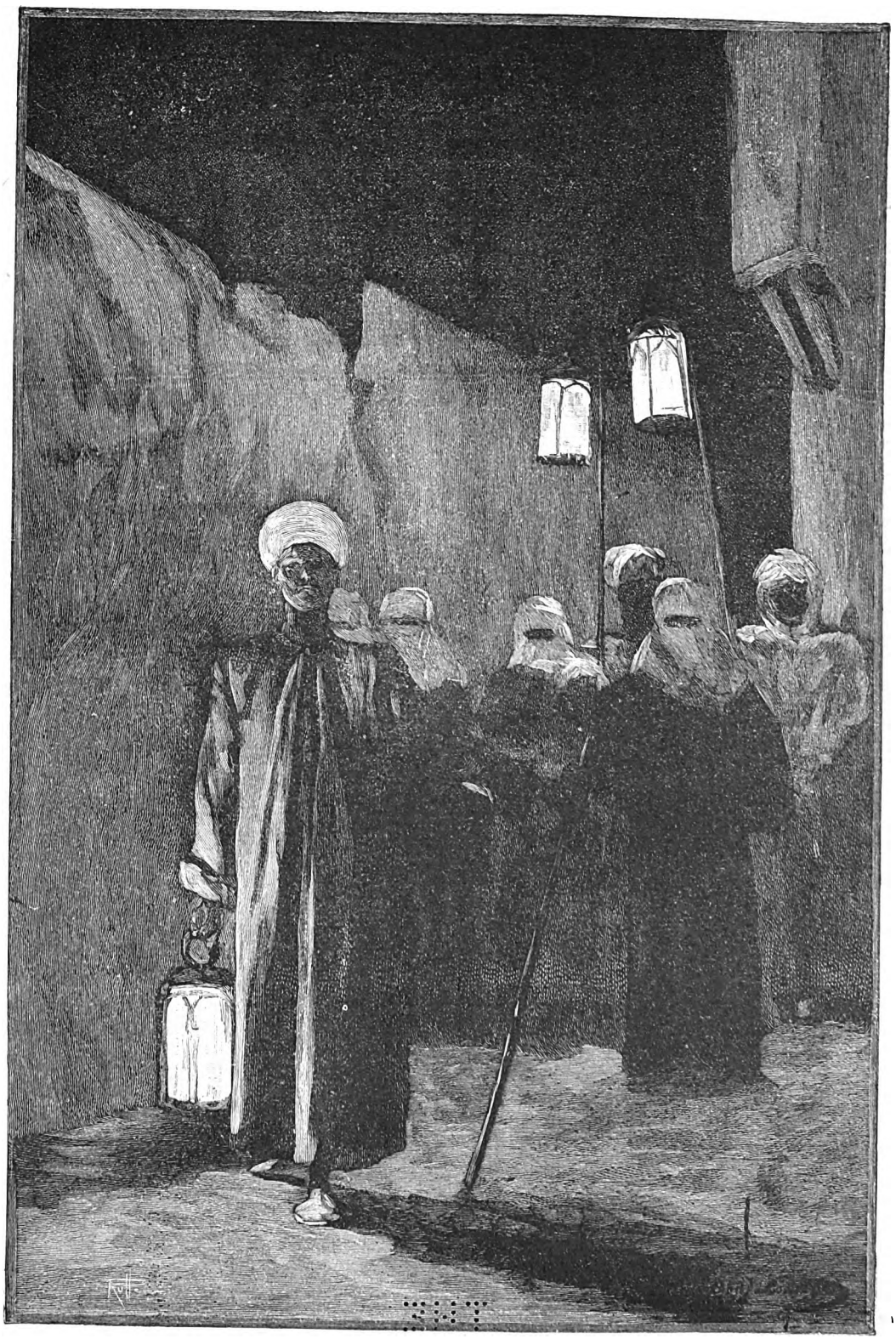
*Barbant, Clément Bellenger, Bocher, Derbier, Florian, Mlle Genty Bazin, Mme Jacob-Bazin, Paillard, Privat, Rousseau, Ruffe, Thiriat, Tynaire,*

CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.

Digitized by Google

CANCELLED
1540

Digitized by Google

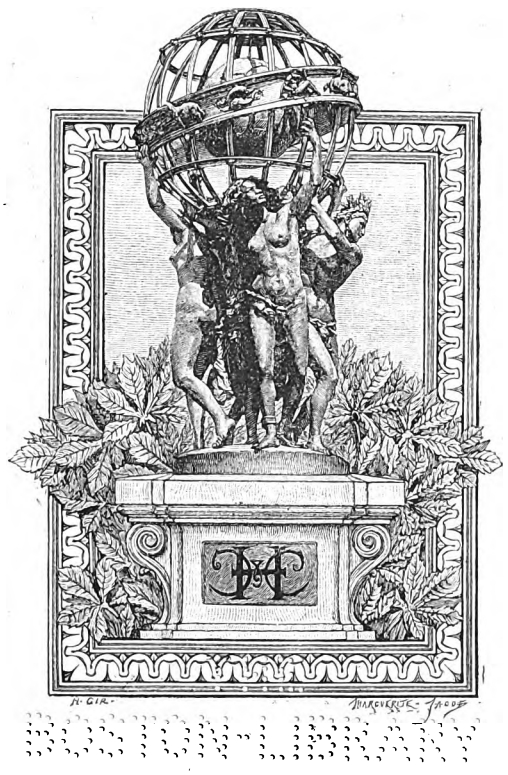


AUX UNE RUE DE CONSTANTINOPLE, LA NUIT.
Gravure de Rudiç, d'après le tableau de Benjamin-Constant.

# LES

# CAPITALES

# DU MONDE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

KP 311

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
OCT 8 1941

BOSTON PUBLIC
LIBRARY
CANCELLED
1942

Digitized by Google

Digitized by Google

# PARIS

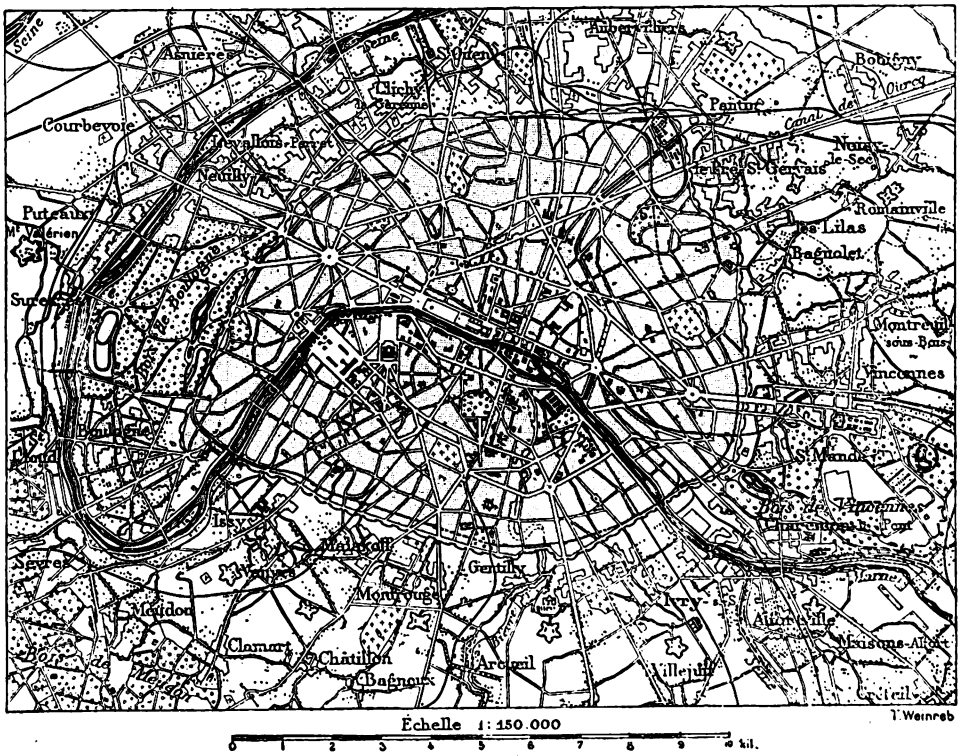
Au temps où César arriva en Gaule, c'est-à-dire il y a 1950 ans, Paris n'était, sous le nom de Lutèce, qu'une chétive bourgade, capitale de la peuplade des *Parisii*, enfermée tout entière dans l'île de la Seine qu'on appelle la Cité, laquelle était moins grande qu'aujourd'hui, car on y a rattaché par la suite trois autres petits îlots.

Après la conquête romaine, la ville s'étendit sur la rive gauche jusqu'à la hauteur qui est à présent la montagne Sainte-Geneviève. Bien qu'elle ne fût encore qu'une agglomération de huit milliers d'habitants, c'était déjà une vraie « puissance navale d'eau douce » dont les escadrilles de barques régnaient sur la Seine et ses affluents, et traversaient même, dit-on, la Manche, pour trafiquer avec les Bretons. C'est la batellerie qui a fait d'abord, on le sait, la fortune de Paris.

Paris n'obtint toutefois que tardivement le titre incontesté de capitale. Sous les Mérovingiens, les Carolingiens et même les premiers Capétiens, Metz, Soissons, Trèves, Aix-la-Chapelle, Orléans lui disputèrent cet honneur; Philippe Auguste le premier, le prince qui bâtit le Louvre, fit d'elle sa résidence officielle.

L'arc de cercle qu'y décrit la Seine, n'a pas moins de 12 kilomètres de longueur. Large, à son entrée, de 165 mètres, le fleuve s'y ramifie au tiers de sa course, pour acquérir son amplitude maximum (263 mètres) au-dessous du Pont-Neuf, et mesurer à sa sortie, au vingt-huitième pont, 136 mètres. De ce point jusqu'à la mer, la distance, par eau, est de 360 kilomètres, et, en ligne droite, de 173. La superficie actuelle de la ville est de 7802 hectares; le pourtour de son enceinte continue est de 33 330 mètres.

Topographiquement, le terrain sur lequel Paris

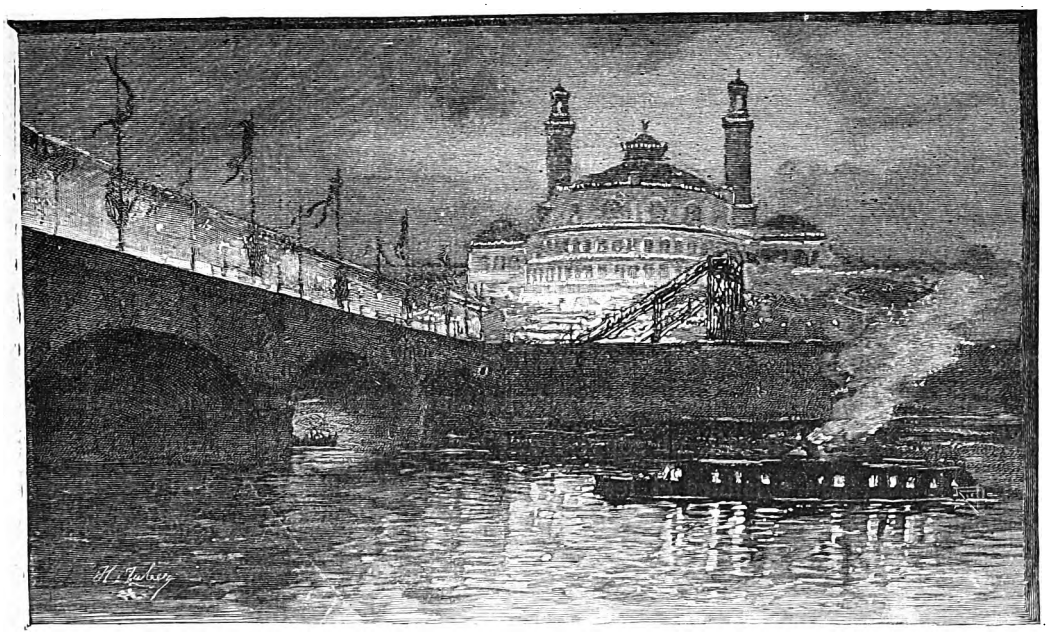



T. Weinreb

est bâti est formé d'une vaste dépression centrale. Au sud de la Seine se dresse le plateau, entaillé de minuscules vallées, qui projette vers le fleuve le promontoire de la susdite montagne Sainte-Geneviève, à l'est sont les hauteurs de Charonne, de Ménilmontant, de Belleville ou de Chaumont (123 mètres), et, à leur suite, tout à fait au nord, la butte conique de Montmartre (105 mètres). Les 3619 rues de la ville présentent une longueur totale de 950 kilomètres. La plus longue percée continue (10 kilomètres) est celle qui s'amorce, au sud, entre les portes d'Arcueil et d'Orléans, et va, au nord, sous différents noms (faubourg et rue Saint-Jacques, rue Saint-Martin, etc.), jusqu'à la porte de la Villette.

Le chiffre de la population, qui, au XVIIIe siècle, n'était que de 500 000 âmes, s'élevait, d'après le recensement de 1891, à 2 448 000 habitants.

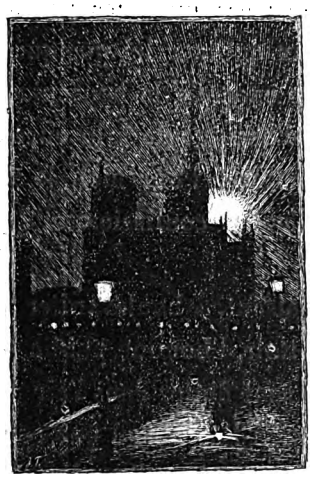
Digitized by Google



UNE FÊTE AU TROCADÉRO.

Gravure de Ruffe, d'après une aquarelle de Zuber. (Collection J. Peytel.)

# Paris



NOTRE-DAME [1].

On me prie d'écrire vingt pages sur Paris. Je n'espère pas, bien entendu, donner en vingt pages une impression générale, aussi vague, aussi incomplète qu'elle soit, sur la Ville-Monstre. Il est encore à naître le malin qui fera tenir l'Océan dans une bouteille.

Je pourrais, il est vrai, imiter ce personnage de Molière, à qui l'on demande : « Comment trouvez-vous cette ville? » et qui répond avec une touchante simplicité :

> Nombreuse en citoyens, superbe en monuments,
> Et j'en crois merveilleux les divertissements.

Mais le génie classique a seul le droit d'être aussi sommaire.

Serai-je plus romantique? Comme Rastignac au Père-Lachaise, les pieds dans la boue de la fosse commune où vient d'être enfoui le père Goriot, ne puis-je, en

1. Gravure de Tynaire, d'après une eau-forte de Gœneutte.

Digitized by Google

voyant émerger des brumes crépusculaires les tours, les flèches et les dômes de l'énorme cité, lui jeter le fameux défi : « A nous deux maintenant! »? Qui m'empêche de me hucher sur les tours de Notre-Dame comme Quasimodo, de m'accouder au-dessus de quelque gargouille, et de laisser s'égarer ma rêverie à vol d'oiseau sur les toits blanchis par la lune?

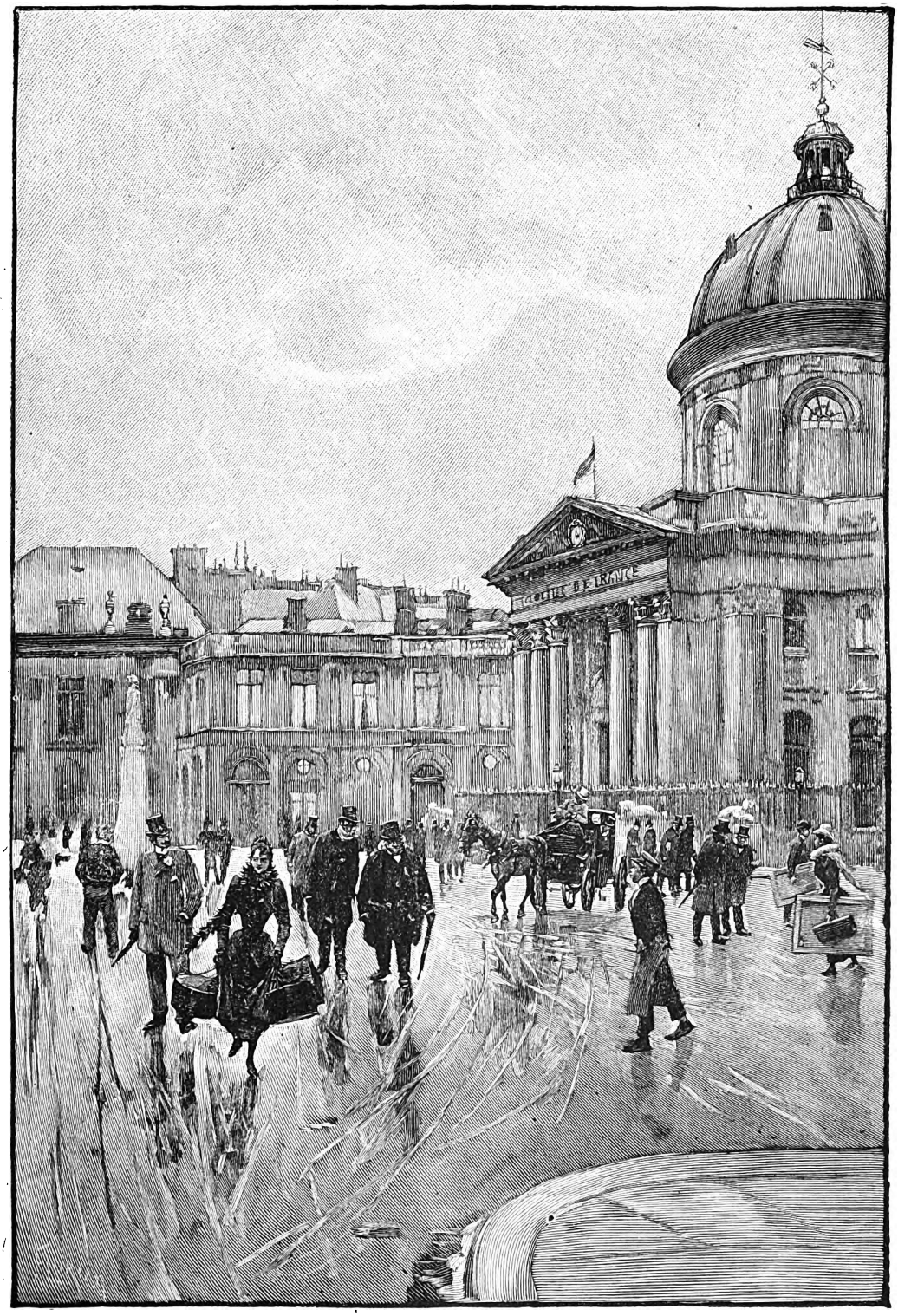
Il y aurait là prétexte à grandes phrases, et vous voyez d'ici tout ce qu'on pourrait dire de choses éloquentes et médiocres.

Mais ce n'est certainement pas ce qu'on attend de moi. Je ne suis qu'un vieux flâneur de Paris, on le sait, un songe-creux qui choisit pour ses promenades solitaires les quartiers paisibles et les banlieues mélancoliques. Le bruit torrentiel des voitures sur les boulevards m'étourdit ; le hurlement qui s'échappe du portique de la Bourse m'épouvante. Vous ne me croirez peut-être pas, mais, bien que je sois près d'atteindre mon demi-siècle et que j'aie rarement quitté Paris avant le mois de juillet, je ne suis jamais allé au Grand-Prix. Au tumulte des grands boulevards je préfère l'extrême tranquillité de certaines rues de la rive gauche où l'on entend chanter les serins en cage ; et, si magnifique que soit l'avenue du Bois sous ses frondaisons printanières, vous me rencontrerez plus volontiers dans les allées tournantes du vieux Jardin des Plantes, qu'attriste l'agonie des arbres de Judée plantés par Buffon.

N'espérez donc pas que je vous décrive le Paris monumental, le Paris de luxe. Des artistes charmants doivent semer d'illustrations ces quelques pages : qu'ils ne tiennent pas compte de mon texte! Libre à eux de fixer ici quelques-uns des spectacles mouvementés de la grande Ville, par exemple la bousculade des boursiers autour de la corbeille, qui rappelle celle d'une meute à la curée, ou l'exode dominical de la foule vers la pelouse des courses. Pour moi, je ne saurais rien dire que d'amer et de chagrin sur le monde des coulissiers et des bookmakers.

Il existe, dans notre argot parisien, un mot très déplaisant, « boulevardier ». Je n'estime point l'homme du boulevard, l'homme du trottoir, l'homme public — à la façon des filles. Partout où il se porte en foule, on sent flotter dans l'air un relent d'orgie. Il a fait beaucoup de tort à Paris, ce Parisien-là, le seul que coudoient les étrangers dans le promenoir des Folies-Bergères ou dans l'escalier des restaurants de nuit. Les rastaquouères, qui le retrouvent à tous les rendez-vous de la débauche, se donnent des airs de le mépriser. C'est grâce à lui que, naguère, aux bords de la Sprée, des piétistes à casque se félicitaient, avec des indignations hypocrites, d'avoir infligé une terrible leçon à la Babylone moderne. Je le fuis, ce « boulevardier ». Il est cause que je ne prends pas de glaces chez Tor-

Digitized by Google



VIVE MA VIEILLE RIVE GAUCHE !...

Gravure de Florian, d'après le tableau de Béraud.

Digitized by Google

toni, et que je préfère suivre la jolie courbe des quais, en fouillant dans les cases des bouquinistes. Vive ma vieille rive gauche, où le passant a quelquefois un livre sous le bras, un rêve ou une pensée dans le regard! Je laisse les boulevardiers se marcher réciproquement sur les pieds devant le passage Jouffroy, à l'heure des journaux du soir, quand les camelots crient d'une voix perçante : « La cote,... la cote,... demandez la cote! »

UN RASTAQUOUÈRE.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Forain.

Hélas! il faut bien l'avouer, ce Paris de joie et de vice qui me déplaît et m'irrite, c'est celui dont rêvent le Russe au fond de ses steppes et le Brésilien dans ses pampas; c'est vers lui que convergent tous les paquebots et tous les express. Je suis pris d'une tristesse patriotique quand je vois dans nos boutiques à plaisir des exotiques accourus du bout du monde. Leurs visages extasiés me désolent. Comment! c'est cela qu'ils admirent de Paris? C'est de tout ce clinquant, de toutes ces laideurs fardées qu'ils emporteront le regret dans leur pays? Oui, ce beau cheik des Hauts-Plateaux, qui promène la majesté de son burnous dans le fumoir des Folies-Bergères, aura plus tard la nostalgie de cette atmosphère de poussière et de parfumerie au rabais, et, le soir, assis sur le seuil de sa tente, devant une sublime nuit d'étoiles, il rêvera du brutal rayon de lumière électrique éclairant les maillots gelée de groseilles du corps de ballet. Oui, ce rajah aux yeux de diamant noir qui chasse le tigre à dos d'éléphant, ce Céleste orné du bouton des mandarins de première classe, à qui les solliciteurs n'osent adresser la parole qu'après avoir frappé le sol du front je ne sais combien de fois, resteront persuadés que Paris est la merveille des merveilles, et ils n'en connaîtront que la sauce rousse des restaurants et les demoiselles réchampies au blanc gras et au rouge végétal. Quelle lamentable ironie!

Digitized by Google

C'est ainsi cependant. Cet hiver, dans un café d'Alger, je me suis trouvé avec un chérif, un marabout, qui descend en droite ligne de Fathma, la fille du Prophète, et qui, là-bas, dans le Sud, n'aurait qu'un ordre à donner pour réunir huit ou dix mille fusils, et j'ai vu cet Arabe « fin de siècle » prendre son absinthe en dépit du Koran, et se rappeler avec délices les samedis du Moulin-Rouge et du Jardin de Paris.

L'HOMME DU BOULEVARD.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Forain.

Ah! non certes, je ne l'aime point, ce Paris impur, dont il suffit qu'un primitif respire quelques bouffées pour devenir un décadent; et, tenez, il était, à ce point de vue, particulièrement odieux pendant la dernière Exposition. Je suis, d'une façon générale, peu partisan de ces foires périodiques : elles font gagner beaucoup d'argent aux empoisonneurs à la carte et à prix fixe ainsi qu'aux logeurs et logeuses à la nuit de toute espèce, lesquels ne m'inspirent aucun intérêt; on y exhibe des paires de chaussettes par milliers, sans que la paire de chaussettes diminue d'un sol, tandis que le beurre augmente alors considérablement et reste désormais au prix fort. Je ne suis pas un grand clerc en ces matières, et il est très important, paraît-il, pour le progrès et la civilisation — oh! Prud'homme! — qu'on fasse jouer des fontaines lumineuses et qu'on décore par le même décret de grands artistes et d'illustres épiciers. Soit, je m'incline. N'empêche que, pendant la grande kermesse de 1889, Paris, mon cher Paris, me faisait mal. Excusez un homme nerveux; mais j'ai souffert, positivement souffert, de voir les délégations de l'univers entier hypnotisées devant la tour Eiffel, devant une sottise haute de trois cents mètres, et les bandes de paysans à parapluies vomis par les trains de plaisir, en extase devant les baraques de la danse du ventre. Il m'était devenu inhabitable, ce Paris transformé en apothéose de féerie : je n'y sentais plus de cœur et de pensée; et, ma foi, je me suis sauvé, et j'ai passé presque tout cet été-là, dans les jolis paysages des environs, à faire des bouquets des champs.

Heureusement, il y a autre chose à Paris qu'un décor éblouissant, qu'une fête pour les sens; il y a d'autres Parisiens que les « boulevardiers » et les

Digitized by Google

viveurs. C'est du Paris intime, dont le charme est si profond et si pénétrant, c'est de ceux qui y sont nés, qui y vivent et qui l'aiment, que je tâcherai de vous parler de mon mieux.

Qui donc a dit — je ne m'en souviens plus — que Paris était la seule ville du monde qui sût se faire aimer comme une femme? La boutade est jolie; elle exprime même une vérité, mais seulement si on l'applique aux étrangers. Dans tous les cas, je doute qu'elle soit d'un Parisien d'origine, né de parents parisiens, ayant passé à Paris son enfance, sa jeunesse, y ayant grandi, vécu, aimé, souffert. Ces Parisiens-là — j'en suis — aiment tout simplement Paris comme on aime son pays natal; mais — je vais tout de suite leur adresser un reproche — ils ne s'aiment pas assez entre eux.

Depuis longtemps, en dépit de la centralisation à outrance, l'esprit de clocher, l'amour de la petite patrie, se manifestent — et cela en pleine capitale — avec une énergie singulière. Ce ne sont que sociétés amicales, dîners et fêtes périodiques entre provinciaux venus à Paris pour y chercher fortune, d'aucuns disent audacieusement pour le conquérir. Les Auvergnats fraternisent dans la chaude fumée de la soupe aux choux; les Normands lèvent des coupes de vin de Champagne à la gloire de la pomme et du cidre; les Bretons chantent leurs sônes celtiques et leurs airs gallois en des agapes que termine une improvisation familière de M. Ernest Renan; les Félibres font retentir leurs tambourins et développent leurs farandoles à Sceaux, sous le ciel généralement pluvieux de notre printemps, autour du buste de M. le chevalier de Florian, qui doit être un peu surpris d'un tel hommage. Disons-le bien vite, nous ne voyons là rien que de très légitime, de touchant même. Se donner entre gens d'un même terroir des rendez-vous réguliers, se réunir pour parler du cher pays, choquer les verres en son honneur, fêter le succès des compatriotes heureux ou illustres, aider ceux à qui la vie est moins légère, c'est excellent. Pourquoi cette bonne habitude n'existe-t-elle pas — ou moins, existe-t-elle à peine — chez les Parisiens de Paris?

Il y a bien un dîner de ce nom, et j'ai même eu, une fois, l'honneur de le présider. Ce fut charmant et cordial; et, par une amusante gaminerie, les convives imitèrent, au dessert, les cris de nos vieux faubourgs: « Tonneaux... tonneaux!... Ciseaux à r'passer!... Chand d'habits!... Hareng qui glace!.. » Que voulez-vous! Ce sont là nos premières impressions d'enfance, à nous autres natifs de Vaugirard ou de Ménilmontant. J'ai souhaité de mon mieux, ce jour-là, longue vie et bonne chance à l'Association des Parisiens de Paris. Mais

Digitized by Google

elle est toute récente et, malgré bien des bonnes volontés, elle ne prospère pas autant que je le voudrais.

Il n'y a pas à dire le contraire, nous ne nous connaissons, nous ne nous recherchons pas assez entre vrais Parisiens. Dira-t-on que c'est parce que nous sommes chez nous, dans notre ville? Mais notre ville est un monde, et nous restons parfois des mois, une année entière, sans que le hasard nous remette en présence d'un « pays » qui nous avait été très sympathique à la première rencontre, que partout ailleurs nous aurions revu souvent, et qui sans doute serait devenu notre ami.

Non, non, la vérité, c'est que nous adorons Paris, que nous en jouissons délicieusement, mais que nous ne nous rendons pas suffisamment justice entre concitoyens, que nous manquons de patriotisme local.

Je n'en veux pour témoignage que notre indifférence envers quelques-unes de nos gloires les plus hautes. Combien de fois, Parisiens qui me lisez, ne vous est-il pas arrivé, en traversant une ville de province, de vous arrêter devant la statue d'un illustre inconnu et de vous demander: « Qu'a-t-il fait? Qui est-ce? » Nous péchons par l'excès contraire; pour ne citer qu'un exemple, un des plus grands poètes du XIX^e^ siècle, Alfred de Musset, né à Paris, est mort depuis trente-trois ans sans que son image de marbre ou d'airain se dresse sur une de nos places publiques. C'est même, soit dit en passant, un scandale.

Veut-on une autre preuve de ce que j'avance?

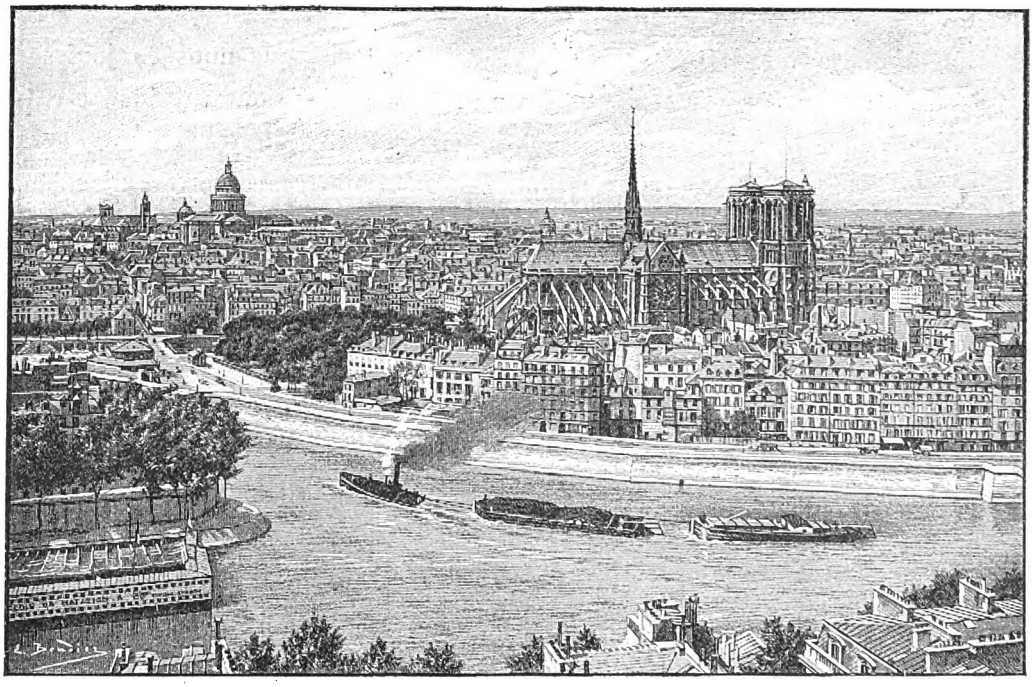
Voyez ce jeune homme sans fortune, issu de la petite bourgeoisie parisienne, n'ayant d'autres relations que celles de la famille et de l'étroit voisinage. Je le connais bien, ce jeune homme: il fut un temps où je lui ressemblais comme un frère. Et il y en avait alors, il y en a encore aujourd'hui des milliers et des milliers comme celui-là. S'il adopte tout bonnement le métier de son père, ainsi que dans l'Égypte antique, tout ira bien, probablement. Mais, si ses parents lui ont fait donner de l'instruction, s'il est tant soit peu ambitieux, à quelle porte ira-t-il frapper? A qui montrera-t-il ses diplômes dérisoires, en sollicitant l'emploi qui donne du pain, qui permet de commencer les vraies et utiles études, celles qu'on fait tout seul et sans maîtres? A quoi lui sert d'avoir le pied parisien, de ne pas s'embrouiller dans les lignes d'omnibus? Il n'y en a aucune qui puisse le conduire chez un homme puissant, chez un protecteur.

Ce petit provincial, au contraire, hier débarqué d'un wagon de troisième classe et tout ahuri par le vacarme des rues, ce petit provincial, pauvre et instruit



Digitized by Google

comme l'autre, comme l'autre léger d'argent et gonflé d'illusions et d'espérances, a dans sa poche des recommandations pour plusieurs « gens de chez lui », pour deux ou trois « pays » déjà parvenus ou en passe de parvenir. On l'aidera, soyez tranquilles. Et, si son bonhomme de père — supposons-le pharmacien ou vétérinaire — a là-bas, dans son trou de campagne, la moindre influence, le nouveau venu ira trouver « son député », qui marchera, n'en doutez pas, et se donnera du mal; car on ne badine pas avec l'électeur. Citez-moi, s'il vous plaît, un Parisien



NOTRE-DAME ET LA POINTE DE LA CITÉ.

D'après un dessin de Boudier.

à qui l'élu de son arrondissement — les trois quarts du temps un homme d'opinion extrême, très mal en cour — ait fait obtenir une place d'expéditionnaire!

Il en est ainsi du petit au grand. Le paysan même, l'aide-maçon qui arrive de son village avec une paire de souliers de rechange et deux chemises dans un mouchoir, sait l'adresse d'un cabaret, d'un bal-musette : « Aux Enfants de la Creuse », où les camarades lui indiqueront un chantier, lui procureront du travail.

Parisiens, Parisiens, mes chers et trop légers Parisiens, avouez que j'ai raison. Vous êtes des égoïstes, vous ne vous sentez pas les coudes, vous ne vous assistez pas entre vous, comme le feraient des Picards ou des Morvandiots. Et savez-vous le beau résultat? C'est que déjà, dans la grande Capitale, presque tous les

Digitized by Google

débouchés sont obstrués par des provinciaux. Oui, dans certains métiers, dans le petit commerce, on trouve encore des aborigènes. Un peintre en bâtiments joli-cœur, fils d'un père qui, comme lui, faisait « le marbre » ou la « lettre » ; un modeste épicier, descendant d'aïeux qui vendaient de la bougie et du fromage de Gruyère, peuvent être nés faubourg Saint-Denis ou rue Saint-Jacques ; mais, dans les sphères supérieures, très peu, presque plus d'autochtones, rien que des gens à accent, des Méridionaux surtout. L'autre jour, dans l'antichambre assez encombrée d'un ministre, j'écoutais le bruit des conversations : toutes les voix roulaient des cailloux. C'était à se croire au bord d'un torrent pyrénéen.

J'avais ces réflexions sur le cœur, Parisiens mes amis, et, puisqu'on me permet aujourd'hui quelques pages de libre causerie, je profite de l'occasion et je vous donne un conseil : « Prenez garde, serrez les rangs, ne vous laissez pas trop envahir, défendez-vous, que diable ! car le mal est déjà grand ; et, si j'étais père de famille, je crois, ma parole d'honneur ! que je ferais naturaliser mes fils « hommes du Midi ».

UNE PARISIENNE.
Gravure de Ruffe, d'après un dessin de Béraud.

Je combattrai maintenant, en faveur de mes concitoyens, une opinion assez répandue : « Il n'existe, dit-on, qu'un très petit nombre de familles vraiment parisiennes. Beaucoup de gens naissent à Paris ; mais ils sont déjà rares ceux dont le père et la mère sont aussi nés à Paris, et bien plus rares encore ceux qui ont des aïeux parisiens. Remontez jusqu'à la deuxième, à la troisième génération, et vous découvrez des ancêtres ruraux ou étrangers. La population de

Digitized by Google

la Capitale n'offre qu'un mélange de sangs divers, une purée de races. »

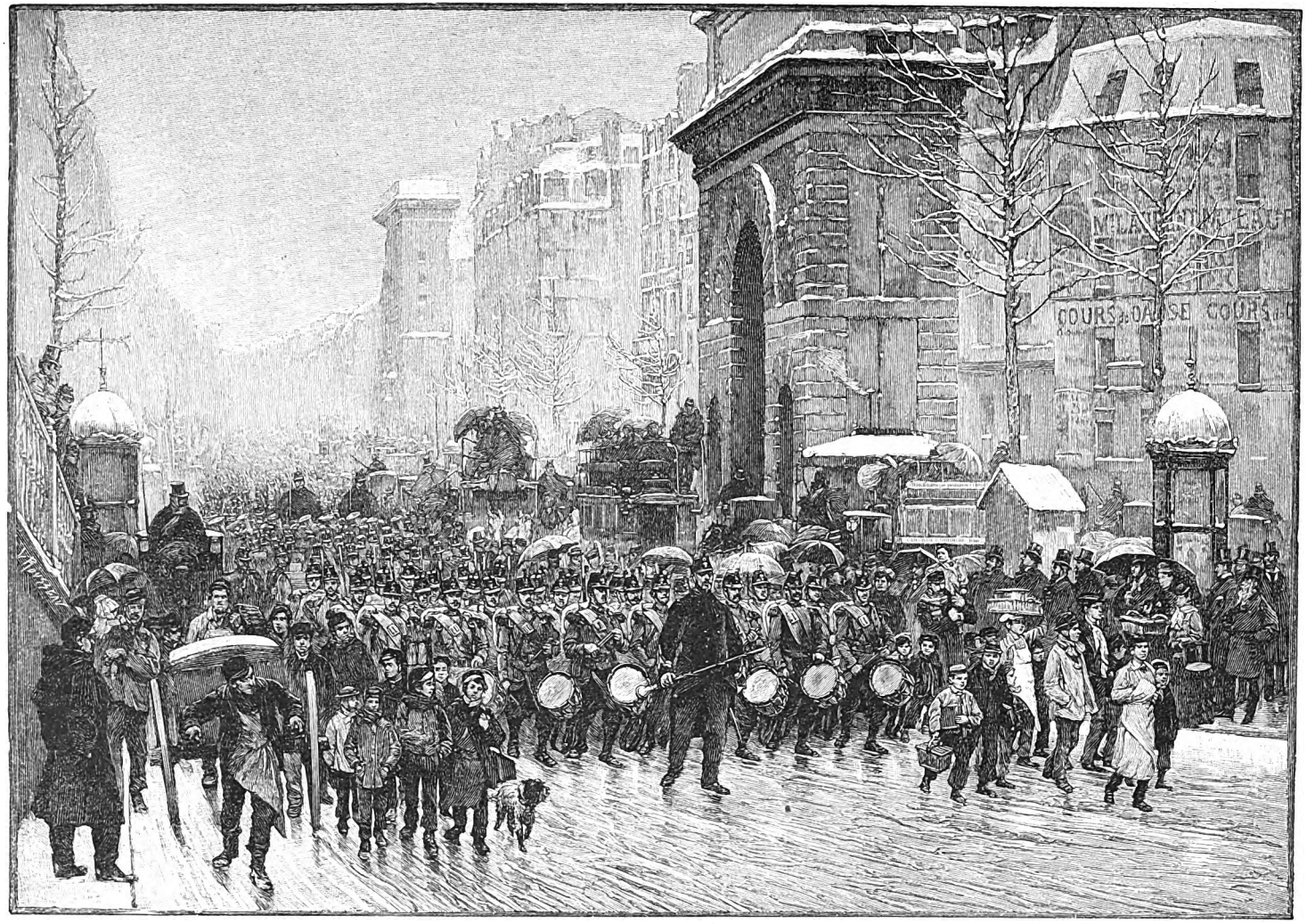
En d'autres termes, pas de Parisiens.

Assurément, il y a du vrai. Sous l'ancien régime on exigeait je ne sais plus combien de quartiers chez les demoiselles de qualité qui voulaient devenir chanoinesses de Remiremont; et les filles de la maison de Bourbon elles-mêmes — qui ne pouvaient faire de telles preuves de noblesse, à cause du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis — n'étaient admises dans le Chapitre que par faveur spéciale et sur l'ordre formel du Roi. La plupart de mes concitoyens, je veux bien en convenir, ne pourraient pas prouver leurs trente ou quarante quartiers de parisianisme, et ne sont pas plus Parisiens que les filles de France n'étaient nobles. Pourtant on m'a cité un certain M. Charmolue — un nom superbe, sentant à plein nez son moyen âge — qui peut établir sa généalogie de père en fils depuis le règne de saint Louis, et prouver que tous ses ascendants étaient de Paris.

Sans nous arrêter à cette exception, à ce phénomène, affirmons qu'ils sont bien plus nombreux qu'on ne croit, les Parisiens pur sang. Mettons tout de suite l'aristocratie de côté, bien entendu. Il n'y a pas de nobles parisiens : tous sont d'origine provinciale et ne sont venus jadis dans la capitale que pour y être plus près du soleil, c'est-à-dire du monarque. A l'heure qu'il est, beaucoup de nobles possèdent un hôtel à Paris, y ont un grand établissement; mais très peu y fixent leur domicile légal. Une phrase qu'on entend très souvent dire par les gentilshommes les plus boulevardiers de mœurs et d'habitudes est celle-ci : « Je vais partir pour *chez moi* ». Ce « chez moi » est en Normandie, en Franche-Comté, en Périgord. Ce « chez moi », c'est l'ancien fief féodal, le lieu d'origine. Il n'y a plus de roi; mais Paris, pour la société aristocratique, c'est le centre des plaisirs, c'est le lieu où l'on se retrouve entre égaux, c'est toujours le Louvre et Versailles, c'est encore la cour. Dans ce monde-là on peut passer sa vie à Paris, on n'en est pas.

Il n'en va pas de même pour la bourgeoisie et pour le peuple. Allez vous perdre un jour dans le cœur du Paris d'autrefois, dans les rues antiques qu'a épargnées la pioche du démolisseur, dans les quartiers Saint-Denis, Saint-Martin, dans le Marais. Vous serez surpris du grand nombre de magasins qui affichent, non sans fierté, sur leur enseigne, cette mention : « Maison fondée en 1600, en 1700 ». Et, très souvent, les patrons s'y sont succédé de père en fils, comme des souverains. J'en sais quelque chose. Mon aïeul du côté maternel s'était établi, avant la Révolution, maître serrurier près de la place de Grève. Son arrière-petit-fils, mon cousin issu de germain par conséquent, le quatrième chef de la

Digitized by Google




LE RÉGIMENT QUI PASSE.

Digitized by Google

maison, est encore aujourd'hui maître-serrurier à Paris. Il y a bien d'autres cas semblables.

Cette bourgeoisie, de race absolument parisienne, est peu et mal connue. Comment le serait-elle? Il faut l'avouer, elle est très fermée, hospitalière seulement pour les parents et les intimes. Il est moins difficile d'être admis, je ne dirai pas au faubourg Saint-Germain, mais dans la haute finance, par exemple, que de s'asseoir à la table, excellemment servie d'ailleurs, d'une de ces familles de la vieille roche, où il y a encore des cordons bleus. Un étranger n'est invité que si l'on sait qu'il va demander la fille de la maison en mariage. Là on se méfie des nouveaux visages, et pourtant on n'a rien à cacher. Dans ces milieux vous trouverez certainement bien des idées étroites, quelques ridicules, mais aussi de la simplicité, des mœurs pures, un grand fond d'honneur et de probité. Presque tout ce qu'on a écrit sur ce coin caché de la société parisienne est mal observé, fait de « chic », poussé à la caricature. Le seul Balzac, qui savait ou devinait tout, a dit sur ce sujet des choses essentielles dans son admirable *César Birotteau*.

Au fond du peuple aussi, il y a de purs Parisiens, et de très ancienne souche. Ils sont noyés, sans doute, dans le flot toujours montant des immigrés que la grande ville attire avec la force d'un aimant ; mais ils sont encore assez nombreux dans quelques professions, dans le bas commerce. Un illustre historien de ce temps, qui avait eu entre les mains les listes des égorgeurs de Septembre, et notamment celle des misérables qu'on paya pour exécuter cette atroce besogne dans la prison de l'Abbaye, m'a dit avoir reconnu, sur plusieurs enseignes, dans le lacis de ruelles qui subsistent encore derrière l'église Saint-Germain-des-Prés, les noms de plusieurs massacreurs. Il est évident que l'ébéniste de la rue de l'Échaudé ou le cordonnier de la rue de Buci ignore le crime de ses aïeux, car dans ce pauvre monde on est très indifférent pour les origines de la famille. Mais n'est-ce pas une preuve éclatante que le Parisien reste attaché au sol, je ne dirai pas seulement de sa ville, mais de son quartier, de sa rue? Rappelez-vous, dans l'*Assommoir* de Zola, la maison de la rue de la Goutte-d'Or. Coupeau, l'ouvrier parisien, est né dans cette maison, y vit toute sa jeunesse, s'y marie, s'en éloigne à peine; il y mourrait, si son vice ne l'envoyait finir chez les fous, à Sainte-Anne. Ceci est la vérité même. On ne saurait dire à quel point l'artisan de Paris est casanier, a horreur du changement. Quand vous le voyez passer dans le brancard de la petite charrette, déménageant ses meubles éclopés, sachez qu'il est poussé par un motif grave : le déplacement d'une industrie, le besoin impérieux de se rapprocher du lieu de son travail, ou, le plus souvent, l'impossibilité de payer le loyer, la misère.

Digitized by Google

Quand j'étais petit enfant, ma mère, qui n'était pas riche et qui était fort occupée au logis, me confiait, pour me mener promener, à une très pauvre et très vieille femme en bonnet de linge, qui se rappelait à merveille l'Empire, la Révolution et les dernières années du règne de Louis XVI. Elle avait vécu, pendant tout ce temps-là, dans le quartier de la rue de Sèvres. J'ai parlé ailleurs de cette brave vieille, qui me fournit ici un argument. Vers 1846 ou 47, alors qu'elle m'achetait des gâteaux à la poussière et des pipes en sucre rose exposés, par une marchande à panier, sur un banc, dans la contre-allée du boulevard des Invalides, la mère Bernu — c'était le nom de ma gardienne — habitait toujours le même coin de Paris. C'était là qu'elle avait vu le maréchal de Richelieu, décrépit et devenu dévot, s'agenouiller devant les petites chapelles, à la Fête-Dieu; c'était là qu'elle avait mangé sur des tables en plein vent dans les fêtes patriotiques; c'était là qu'elle avait donné le baiser d'adieu à tous ses fils, partis l'un après l'autre pour se faire tuer sous les aigles du grand Empereur. La mère Bernu logeait dans une mansarde de la rue Rousselet; elle y est morte.

Oui, malgré les chemins de fer — qui sont assez récents, après tout, — malgré l'invasion de la capitale par les étrangers de toutes sortes, il y a encore pas mal de Parisiens dont la lignée se perd dans la nuit des temps et n'a guère perdu de vue le ruisseau de sa rue ou de son faubourg. Si les chartriers et les paléographes n'avaient pas mieux à faire, ils pourraient, j'en suis convaincu, découvrir que les ancêtres de l'épicier du coin ont été cabochiens sous Charles VI, ligueurs sous Henri III, sans-culottes sous la Terreur, et établir pour tel pauvre diable, d'après les registres des paroisses parisiennes, une généalogie aussi longue que celle des Montmorency et des Rohan.

Le vrai Parisien, ai-je dit, aime passionnément sa ville natale. Et ce n'est pas chez lui un sentiment abstrait, intellectuel. Non, il aime son Paris de cœur et d'instinct, comme le Breton aime ses genêts, le Bourguignon ses coteaux plantés de vignes, le Normand ses profonds herbages, le Provençal ses olivettes, le Béarnais sa montagne verte et ensoleillée. Il pourra sembler étrange que des rues encombrées et assourdissantes soient autant chéries que de calmes paysages, que l'âme puisse être touchée par la silhouette d'un groupe de maisons aussi bien que par celle d'un bouquet d'arbres, que des pavés arides émeuvent comme une lande fleurie. Pourtant c'est vrai. Chez un Parisien en exil, l'aigre trompette du marchand de robinets produirait l'effet attendrissant d'un *Ranz des Vaches*.

Que voulez-vous! on place où l'on peut sa sensibilité, ses tendresses. Ce-

Digitized by Google

lui-ci ne saurait suivre tel banal trottoir sans que les larmes lui montent aux yeux, car c'est là qu'il marchait à côté des jupes de sa mère quand il était un tout petit garçon ; la première maîtresse de celui-là logeait devant ce bureau de tabac, et il n'en revoit jamais la carotte rouge sans un battement de cœur ; un autre dit : « Voilà les marchands de marrons revenus », comme Jean-Jacques disait : « Voilà de la pervenche en fleur ». Et moi qui vous parle — riez si vous voulez, — quand, aux premiers jours de soleil, le tonneau d'arrosage fait sortir du macadam une légère odeur de terre mouillée, je revis certaines heures de ma jeunesse ; et c'est si douloureux et si doux que je ne sais plus où j'en suis.

Il y a là, pour le Parisien, une source de petits chagrins inconnus de celui qui a le bonheur d'être né à la campagne, et d'y avoir semé, pendant le bel âge de la vie, cette moisson de souvenirs dont la récolte se fait plus tard, quand paraissent les premiers cheveux gris. Car la nature est immuable, ou à peu près. Le temps peut courir ; ces nénuphars blancs et jaunes refleuriront toujours, vers la fin de juin, près du bord de la rivière ; la fauvette qui a fait son nid dans ce buisson, au bord de la route, chante la même chanson que les fauvettes d'autrefois ; cette haute futaie de chênes et de hêtres a vieilli de trente ans ; qui s'en douterait ? L'homme d'origine campagnarde est sûr de les retrouver à leur place, les témoins de ses jeunes années ; impassibles et fidèles, ils lui conservent, pour les lui rendre un jour, ses fraîches émotions de jadis. Les villages, les petites cités de province ne changent guère non plus ; pendant des étés et des étés, la joubarbe et les coquelicots frissonneront encore au vent sur la crête de ce vieux mur ; il y a des siècles que ce logis gothique garde sa tourelle d'angle, et il n'est pas près de disparaître.

Dans les grandes capitales, au contraire, tout se modifie, se renouvelle. Baudelaire l'a dit, en deux vers d'une mélancolie profonde :

> Le vieux Paris n'est plus. La forme d'une ville
> Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

Au Luxembourg, sur l'emplacement des allées fleuries et cythéréennes de la Pépinière — elles ont vu les dernières grisettes ! — vous trouverez un parc anglais, correct et ratissé, uniquement fréquenté des mamans et des nourrices. Dans la Cité, les tramways passent avec leurs durs sons de corne là où s'enchevêtraient les venelles du moyen âge. Je ne suis pas encore un vieillard, mais j'ai connu des jardins potagers et des cloches à melons à cent mètres de la gare Montparnasse ; et, en plein Carrousel, le long des chantiers du Louvre inachevé,

Digitized by Google

à la place même où le pompeux monument de Gambetta a l'air de défier le petit arc de triomphe d'Austerlitz, j'ai vu de lépreuses baraques de bric-à-brac, où l'on vendait, entre autres horreurs, des crocodiles empaillés qui avaient dû servir aux usuriers du temps de Molière. Certes les Halles Centrales sont une des merveilles du Paris moderne ; mais, dans leur foule fourmillante, sous les immenses voûtes de verre et de fonte, je me rappelle les vieux piliers, carrés et

L'IMPOSSIBILITÉ DE PAYER LE LOYER, LA MISÈRE...

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Geoffroy.

trapus, sous lesquels a flâné l'enfance de Molière. Où sont les ponts en dos d'âne, les omnibus primitifs qui s'appelaient les « Hirondelles » ou les « Tricycles », les cafés de l'ancien style où les tuyaux de poêle avaient la forme d'un palmier, où l'on ne pouvait fumer que dans l'estaminet, et où l'on servait traditionnellement des échaudés avec la bière ? Tout cela est aussi ancien que les Pyramides, aussi oublié que les programmes et les serments des politiciens. Qu'en reste-t-il, du Paris d'avant Haussmann, un peu sale et malodorant j'en conviens, mais où l'on trouvait encore, à chaque pas, des tableaux pittoresques, des coins imprévus, un peu d'intimité et de bonhomie ?

Je n'attaque pas ceux qui l'ont transformé : ils ont obéi à une loi mystérieuse,



Digitized by Google

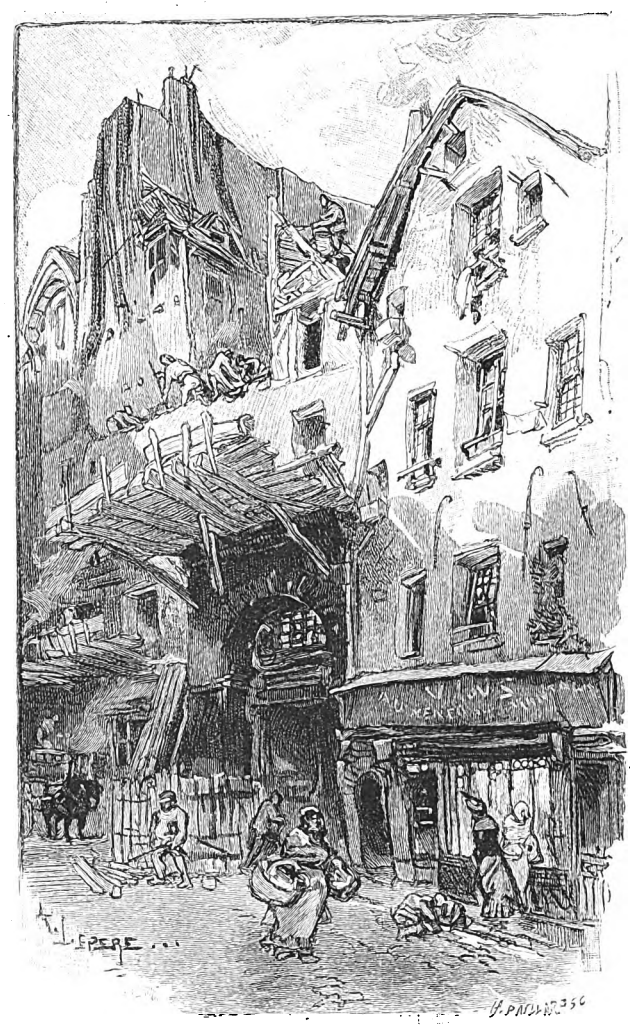
exécuté un plan fatal. Le progrès n'avait pas ses coudées franches dans les rues étroites et fangeuses de la vieille France, aux maisons ventrues, aux premiers étages surplombant les boutiques basses et obscures, aux potences à poulie jaillissant du toit. C'était charmant, la nuit, pour les effets d'ombre et de clair de lune, mais détestable au point de vue des épidémies. L'imagination a dû s'incliner devant l'hygiène. Il a voulu passer à son aise, le progrès moderne, par le plus court, par la ligne droite, et il a tout démoli pour tracer à coups de canon ses longs boulevards bordés de casernes, larges comme des fleuves et ennuyeux comme la pluie. Il paraît que c'est superbe. Faut-il le dire ? Moi, je me méfie un peu de ce fameux progrès, dont le nom résonne comme un gargarisme dans la bouche des commis-voyageurs et orne si bien l'enseigne des cafés de province. Depuis qu'on parle tant de lui, je ne sache pas qu'il y ait un malheureux de moins. La pire misère, la misère morale — voyez la statistique des crimes et des suicides, — ne semble pas vaincue le moins du monde. Mais je ne suis qu'une ganache, c'est clair, et l'on est généralement convaincu que la vapeur et le gaz développent la vertu, et que le téléphone donne la paix du cœur. Tais-toi, bonhomme ! Est-ce que tu vas regretter les patachès et les chandelles des six qu'il fallait moucher tous les quarts d'heure ? Admire la Tour Eiffel ! elle a trois cents mètres — juste huit mille cinq cent trente-neuf de moins que la cime la plus haute de l'Himalaya, — et

AUX HALLES CENTRALES.
Gravure de Derbier, d'après le tableau de Gilbert.

Digitized by Google

l'on m'a assuré qu'elle excite l'envie des Yankees et qu'ils vont en édifier une deux fois plus haute. Voilà qui est imposant ! On nous promet pour l'an prochain un chemin de fer aérien qui passera par-dessus les tours de Notre-Dame, et Paris ressemblera autant que possible à Chicago. Ce sera tout à fait délicieux.

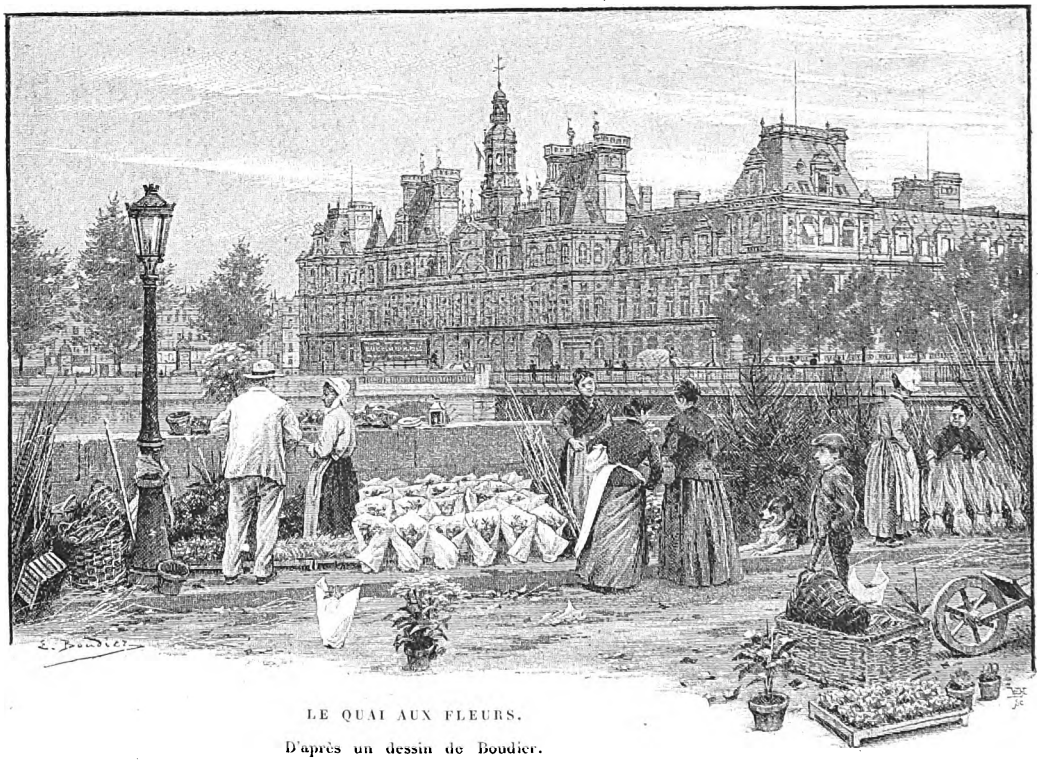
Soit ! Je m'incline encore ; je ne blâme rien. Mais on détruit mes souvenirs ; laissez-les-moi pleurer. Ce n'est pas ma faute si je suis né dans le vieux Paris, qui était Français, et si je me sens un peu dépaysé dans le Paris nouveau, qu'on accommode à l'américaine. Ce carrefour dangereusement encombré de voitures évoquait pour moi d'anciens rêves ; l'aspect de cette vieille masure étagée par des madriers qui barraient le trottoir me rendait un grand sentiment. Comment ! Dans ce faubourg presque champêtre que j'ai connu, encore éclairé au quinquet par les lanternes de la Terreur, les lanternes à pendre l'aristocrate, c'est aujourd'hui le bruit et l'agitation des environs d'une gare, les magasins étincelants, les courants contrariés de la foule, les sifflets stridents des machines. Autrefois mon père me menait promener par ici, sous les grands ormes, en me tenant par la main ; et j'ai beau faire un effort de pensée, fermer les yeux, je ne retrouve plus, hélas ! au fond de ma mémoire, son cher et doux visage. Plaignez les vieux Parisiens ! Un de leurs pires déchirements, c'est de voir démolir le quartier où ils ont vécu quelques-unes des heures solennelles de leur vie. Ce n'est pas seulement sur des moellons pourris que



ARRÊTE, L'HOMME A LA PIOCHE !...
Gravure de Paillard, d'après un dessin de Lepère.

Digitized by Google

frappent les Limousins, c'est aussi sur le cœur de bien des passants. Les maisons éventrées montrent leurs entrailles, l'escalier qui s'écroule, la trace noire de la suie dans les cheminées, les logements avec leurs tentures déchirées. Un jour, — je ne l'oublierai jamais, — j'ai revu, ainsi violée en plein jour, une certaine chambre!... Eh! là-haut! Arrête, l'homme à la pioche! Tu détruis le nid de mon premier printemps! C'est ici que nous nous sommes aimés, moi

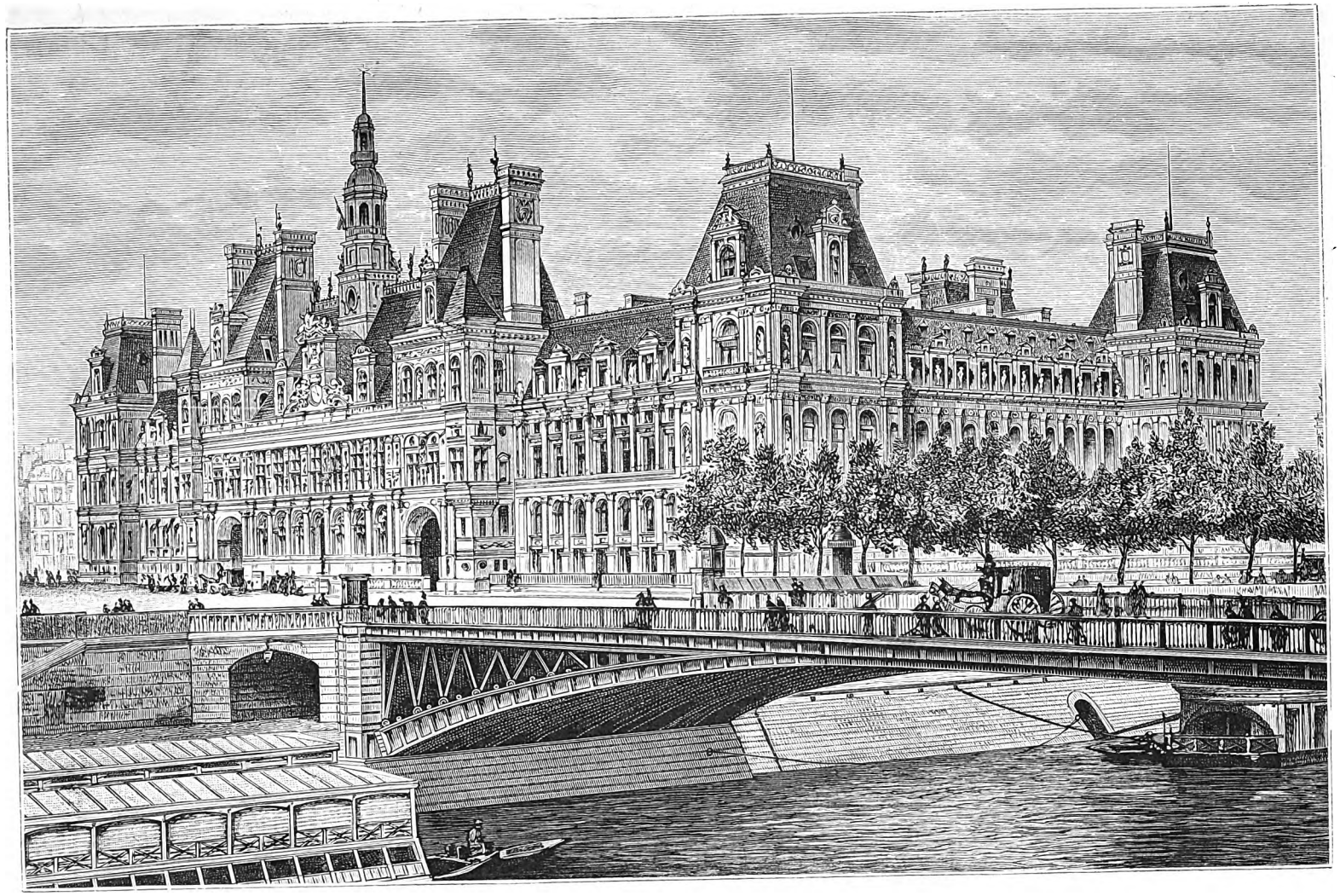


LE QUAI AUX FLEURS.
D'après un dessin de Boudier.

et celle qui m'a tant fait souffrir! C'est ici que je lui ai pardonné tant de trahisons, que j'ai si souvent pleuré dans ses bras!... Par pitié, arrête! C'est ici! Je reconnais les fleurs du papier!...

Mais assez d'élégies rétrospectives! On aura beau percer les boulevards, abattre les anciens quartiers, changer la face de Paris, et — selon mon humble avis — l'enlaidir, on n'arrivera pas à lui faire perdre son prestige inouï. J'ai avalé, pour mon compte, — et digéré, — sous forme de poussière de plâtre, bien des vieux pignons pleins de caractère, et j'ai vu construire, à la place, de grandes maisons bêtes comme des oies et des édifices qui ressemblent à des moules à pâtisserie; malgré tout, je trouve Paris toujours admirable. Ah! voilà! C'est que Paris est beau par ses lignes générales, par sa géographie

Digitized by Google



L'HOTEL_DE VILLE EN 1896.

Digitized by Google

même. Quels que soient l'amour de l'uniformité, la passion de la surface plane et de la ligne perpendiculaire, on ne nivellera pas la Montagne Sainte-Geneviève et la Butte Montmartre, on ne captera pas la Seine pour la faire couler dans un canal droit comme la rue de Rivoli. Paris conservera toujours son merveilleux paysage. A ce propos, tout a été dit. Rassurez-vous, je ne vais pas vous conduire jusqu'au pont d'Austerlitz pour vous montrer le classique coucher de soleil derrière Notre-Dame, ni vous faire grimper à l'église du Sacré-Cœur, vers la nuit tombante, pour vous donner, devant le panorama de la ville qui s'allume, une impression de mer phosphorescente. Je cause, voilà tout, et je me promène à travers mon immense sujet. Continuons à flâner ensemble, voulez-vous?

Et, puisque nous en sommes au charme de Paris, disons qu'il vient surtout de son infinie variété : elle est telle, qu'on peut considérer Paris comme une sorte de microcosme. Le vrai Parisien pourrait, à la rigueur, se dispenser de tout voyage, j'en ai fait l'expérience. « Faulte d'argent », comme dit Panurge, je n'ai pas ou presque pas quitté ma ville jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Depuis lors j'ai fait du tourisme; j'ai visité bien des pays, plusieurs capitales, et, faut-il le dire? j'ai souvent éprouvé de l'admiration, très rarement de la surprise. Partout c'était pour moi une sensation de « déjà vu »; et elle était juste. J'avais déjà tout vu — ou du moins tout imaginé — dans mon cher Paris.

Demandez-vous des exemples? Oh! tant qu'il vous plaira.

Allez vous accouder, par un temps de brouillard, à la balustrade du pont des Saints-Pères, et regardez à vos pieds, sur le quai inférieur. Il y a toujours là un ou deux bateaux de mer, de lourds et sombres bateaux anglais, peints en noir, à la mâture basse, à la cheminée courte et trapue. Ils sont chargés de marchandises venant de loin, très souvent, par exemple, de cornes de bœuf arrivant de l'Amérique du Sud. Le spirituel sculpteur Préault s'est même écrié, jadis, devant la dépouille de tant de bêtes à cornes : « Tiens! on a donc désarmé la garde nationale? » Mais ne blaguez pas, gamin de Paris que vous êtes : soyez naïf, abandonnez-vous à votre sensation. N'avez-vous pas sous les yeux un bout de port de mer? Voici des navires à quai, un bureau de douane, des rangées de tonnes et de ballots, des marins anglais très authentiques, en chemise rouge débraillée, avec des escarbilles de charbon dans leur barbe jaune. Ne respirez-vous pas à pleines narines le goudron, la fumée de houille, d'autres odeurs exotiques? Le fond du tableau ne vaut rien, soit. Mais, s'il y a de la brume, vous dis-je, l'illusion est parfaite. Vous pouvez aller au Havre ou à Hambourg, vous ne verrez rien de mieux.

Un autre exemple. — C'est bien beau, Venise, mais c'est bien loin! Égarez-vous, par une nuit claire, derrière les Gobelins, dans la série d'étroits canaux

Digitized by Google

formés par la Bièvre. Bien entendu, cela n'a aucun rapport avec le *Canal Grande* et le *Rialto*. Mais arrêtez-vous là un moment sur une passerelle, j'allais dire sur un *traghetto*. De hautes et sombres constructions, de rares lanternes, un reflet de lune sur l'eau morte. Je vous assure que Venise est pleine de coins dans ce genre-là. Certes les tanneries du voisinage ont l'haleine forte; mais si vous croyez que la Reine de l'Adriatique sent toujours bon, vous êtes dans l'erreur. Derrière les Gobelins, — je vous le répète, — mais la nuit seulement, vous avez à votre disposition un tout petit morceau de la ville des Doges. Faites-y un tour un de ces soirs, et si vous avez pour deux sous de rêverie dans la cervelle, vous croirez bientôt voir apparaître, à l'angle d'un canal, la proue dentelée d'une gondole.

« Holà! me crierez-vous, c'est être par trop poète. A ce compte, il suffirait d'avoir offert un pain de seigle à l'éléphant du Jardin des Plantes pour s'imaginer qu'on a couru les jungles de l'Inde. » Mais sans doute, et l'on y gagne de n'être pas dévoré par les moustiques.

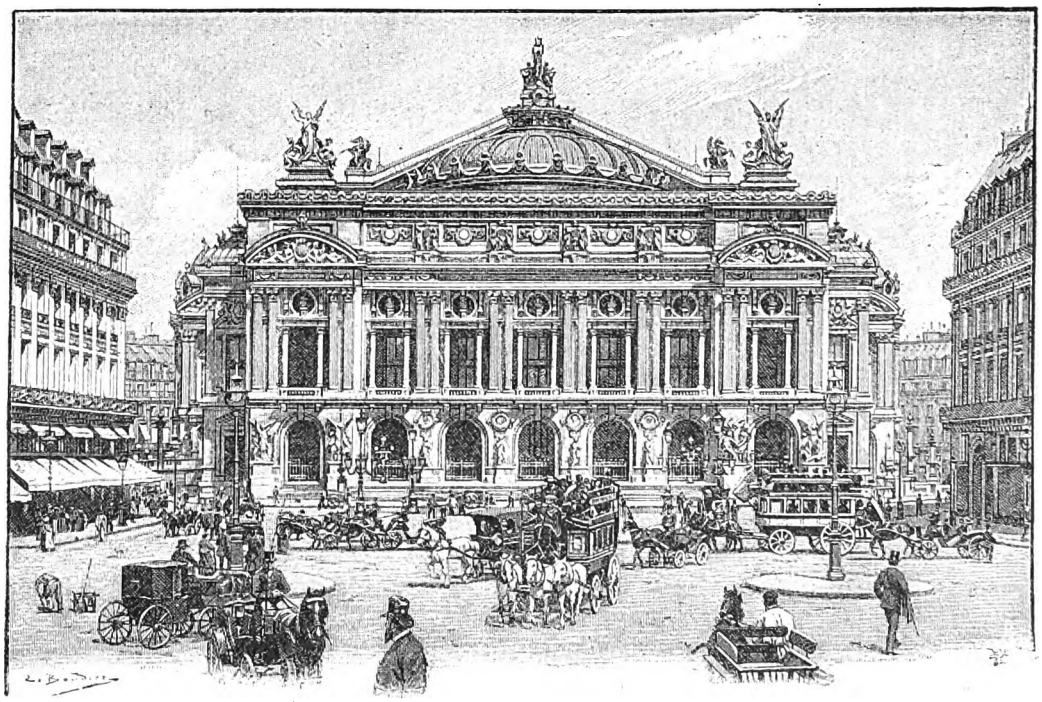
Voulez-vous encore vous épargner la fatigue d'un voyage à Londres? Allez seulement, par un soir pluvieux d'automne, à l'heure où le gaz n'est encore allumé que dans les boutiques, au coin du faubourg Montmartre, — vous savez, au carrefour des Écrasés. Des chevaux trottant dans la boue, des passants mornes sous des parapluies mouillés, une atmosphère fuligineuse : Londres est souvent ainsi en plein été. Précisément, voici un cab, dans la file des voitures : le décor est complet. Vous êtes dans le Strand ou dans Oxford-street. A quoi bon vous déranger alors, et risquer de subir, entre Calais et Douvres, les atroces et ridicules tortures du mal de mer?

Mais laissez-moi vous tout avouer. Paris est, pour moi, si suggestif — servons-nous du mot à la mode — que non seulement il restitue souvent à mon souvenir des pays où je suis allé, mais que j'y rencontre aussi parfois des aspects qui évoquent devant mon imagination des pays que je ne connais pas. Je sais une petite place, par exemple là-bas, de l'autre côté du Champ de Mars, près du boulevard de Grenelle : en temps ordinaire, ce n'est qu'une laide solitude; pas autre chose que de tristes et sales murailles, et la porte basse d'une caserne de cavalerie. Mais, par la grosse chaleur et sous le bleu cru d'un ciel de juillet, la petite place prend une physionomie orientale : la pierre se dore au soleil, les ombres sont violettes, les fenêtres grillées des écuries ont des airs de moucharabiehs. Alors, je me crois au Caire, dans le vieux Caire du temps de l'expédition d'Égypte; et, tout à l'heure, le dragon qui monte sa garde appuyé sur son mousqueton présentera les armes au général Kléber, qui va sortir de cette voûte moresque suivi de

Digitized by Google

son état-major, héroïque et superbe, traînant son grand sabre, une écharpe tricolore autour du ventre, étranglé par sa haute cravate, avec trois plumets sur son chapeau et des favoris en crosse de pistolet.

Si sympathique que nous soit la Russie, croyez-moi, ne vous donnez pas la peine d'un tourisme aussi lointain; mais, la prochaine fois qu'il tombera de la neige, courez, avant qu'elle ne fonde, à l'Esplanade des Invalides. Ces



LA PLACE DE L'OPÉRA.
D'après un dessin de Boudier.

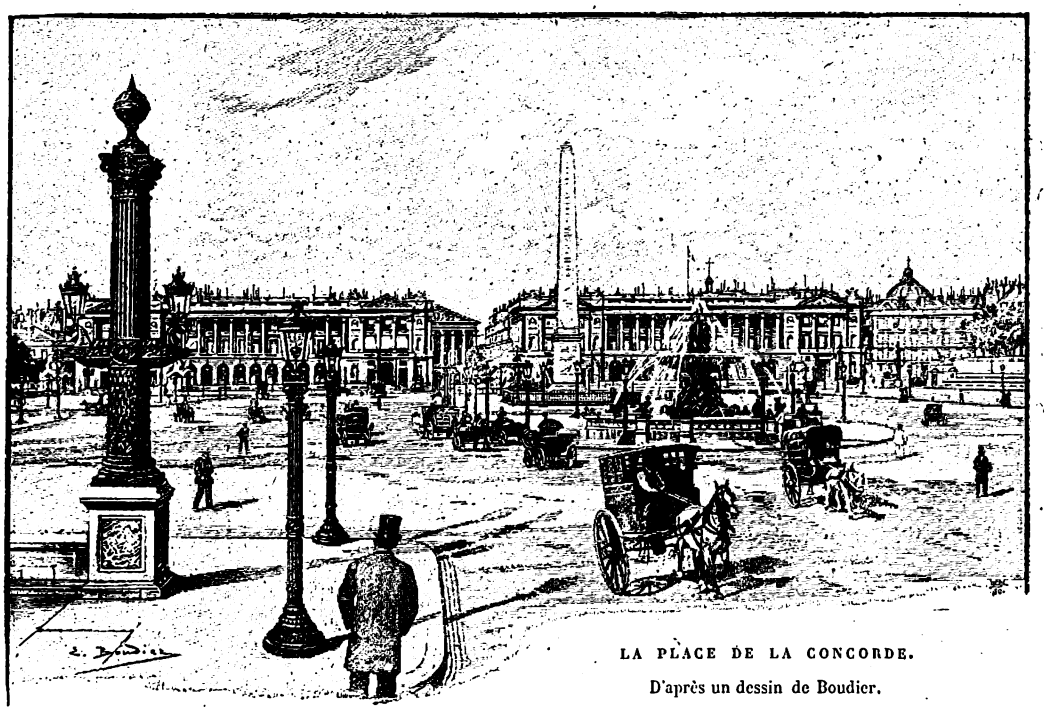
vastes et blancs espaces, ce dôme d'or sous les frimas, n'est-ce pas la Ville sainte? n'est-ce pas Moscou?

Ne me dites pas : « Chimère ! fantaisie pure ! » Je connais trop les déceptions du voyage pour ne pas la bénir et la considérer comme un don précieux, cette fantaisie qui me permet de faire le tour du monde sans me déranger. Tenez, au mois d'avril dernier j'étais à Naples, où j'ai passé quelques jours; j'y ai trouvé le ciel gris et la pluie continuelle; j'ai eu l'onglée, — l'onglée! vous entendez bien, — en visitant les ruines de Pompéi; et, la nuit, dans le ciel brumeux, le cratère enflammé du Vésuve faisait à peu près l'effet de la lanterne d'un poste de police. Bah! la Seine est large, et le paysage a de la profondeur du côté du Point-du-Jour. L'été prochain, par une nuit étoilée de canicule, j'irai flâner par là : avec les illuminations des

Digitized by Google

cafés-concerts et des guinguettes, qui sait si je ne me donnerai pas la sensation d'une folle nuit napolitaine?

D'ailleurs, qui donc oserait reprocher à un Parisien de s'abandonner à tous les caprices de son imagination? Ne vit-il pas dans le milieu le plus intellectuel qui soit au monde? Il y a de la pensée dans l'air qu'il respire. La multitude de grands esprits qui ont vécu ou qui vivent encore à Paris ont laissé, pour ainsi dire, dans l'atmosphère ambiante un peu de leurs rêves. Simple passant de la grande ville, tu n'as pas toujours du génie,



LA PLACE DE LA CONCORDE.
D'après un dessin de Boudier.

assurément, mais tu habites la même ville que beaucoup d'hommes de génie; tu les coudoies dans la rue, tu connais leurs nobles visages; et quelque chose est contagieux, sans doute, dans ce contact, puisque ton intelligence est si souple. Car, on ne peut le nier, le Parisien a ce don suprême : il comprend tout, et il comprend tout de suite, avant même qu'on n'ait fini de parler. C'est pour de bon qu'on peut lui appliquer le mot railleur de Molière sur le gentilhomme : « Il sait tout sans avoir rien appris »; et Gavroche est, à sa façon, encyclopédique et universel comme Voltaire.

Pourtant, prenons garde. Il n'a été que trop flatté, le peuple de Paris, et la « Ville-Lumière » a fait bien des sottises. J'y étais pendant la Commune, du temps que les cochers de fiacre étaient colonels. Ce n'était pas beau, je vous



Digitized by Google

assure. Le malheur, c'est que les petites filles qui dansent en rond dans les quartiers populaires foulent la vieille poussière des révolutions. Quand un vent de révolte la soulève, c'est terrible : elle grise tous les cerveaux. Peu de grandes cités, hélas ! ont dans leur passé tant de sang, tant de massacres.

Mais à l'état calme et normal, qu'elle est douce, aimable et bonne, cette population parisienne ! Demandez un renseignement, un service, au premier faubourien venu ; demandez-le-lui poliment, par exemple, comme à un égal, car il est fier. Quel empressement ! que de bonne grâce ! Le plus farouche habitué des clubs, qui, la veille, applaudissait un orateur réclamant la peau des bourgeois, se mettra en quatre pour obliger un « aristo » qui l'aborde dans la rue en lui disant « monsieur » et soulevant son chapeau.

Et puis, c'est le pays du goût. Un souffle d'art y passe sur toutes choses. Comme j'aime ce gentil solécisme qui court dans les ateliers : « C'est de l'ouvrage *bien faite* ». Là est l'idéal de tous les ouvriers de Paris, une besogne parfaite, faite avec conscience et amour. Voilà l'artiste ! Il y a quelques années, le commerce du monde entier était inondé de camelote allemande, à vil prix. Je me rappelle encore un vilain velours à côtes dont toutes les femmes étaient affublées. Cela n'a pas duré : on est bien vite revenu à « l'article » parisien, qui coûte plus cher, mais dans lequel il y a ce rien qui est tout, la grâce. « Cela vient-il de Paris ? » demande-t-on jusqu'à Valparaiso. « Oui. » Et l'objet est préféré à tout autre ; et Valparaiso a cent fois raison.

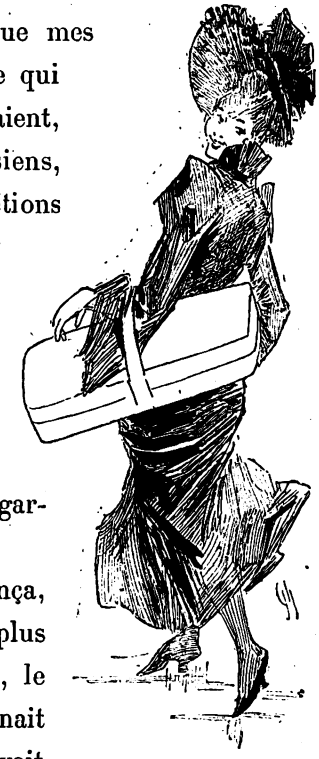
Cette élégance naturelle, innée, vous la reconnaissez dans le chapeau chiffonné joliment, dans la robe bien ajustée de la plus humble grisette, quand elle sort « en taille » dans les beaux jours. C'est fait avec deux fleurs et trois rubans et de l'étoffe à dix-neuf sous le mètre, mais c'est délicieux. Pauvres filles de Paris, dont la beauté n'est que fraîcheur — un déjeuner de soleil, — dont la jeunesse ne dure que trois printemps ! qu'elles se donnent de mal, qu'elles s'imposent de privations, qu'elles déploient d'ingéniosité pour satisfaire leur innocente coquetterie ! Si le teint a des pâleurs d'anémie, c'est qu'on s'est tué de travail, c'est qu'on a économisé, liardé, jusque sur la nourriture, pour « faire un peu de toilette ». Tant pis pour l'estomac ! On a déjeuné plus d'une fois d'une saucisse piquée dans la boîte du charcutier, mais on a des gants trop étroits et une ombrelle dont le manche est à la dernière mode — comme une dame ! Auriez-vous le courage de les blâmer, de les trouver trop vaniteuses et trop frivoles ? Moi, pas. Pauvres petites !...

Tout cela, je l'ai déjà dit autant et du mieux que j'ai pu, je le répète, et j'accumulerais bien volontiers des pages et des pages pour le répéter encore ;

Digitized by Google

jamais, mes chers Parisiens, je ne saurais assez dire combien je vous aime. Car vous êtes, après tout, les Français par excellence. Oui, vous avez tous leurs défauts, mais vous possédez au suprême degré leur vertu essentielle, l'enthousiasme gai, la bonne humeur dans le courage. Bien souvent j'en ai recueilli la preuve pendant mes flâneries d'observateur, une fois surtout, et dans une circonstance bien saisissante. Et puisqu'il faut terminer cette causerie, je m'arrêterai sur ce souvenir.

C'était en plein siège; l'hiver de 1870, d'abominable mémoire, sévissait. Le bataillon de la garde nationale dont je faisais partie était de service à la Porte d'Italie, et je regardais, ainsi que mes camarades, quelques compagnies de soldats de la ligne qui venaient de se battre et rentraient dans Paris. Ils avaient, le matin même, fait une reconnaissance du côté des Prussiens, et avaient été repoussés. C'était toujours ainsi. Nous étions sûrs de lire dans le journal du lendemain la phrase accoutumée : « Nos troupes se sont retirées en bon ordre ». La vérité, c'est que leur retour était lugubre, à ces malheureux. Sous le ciel couleur de mine de plomb et dans la boue noire de novembre, harassés, crottés jusqu'aux oreilles, ils allaient, se hâtaient à la débandade, comme des fuyards, hélas! et nous les regardions passer, le cœur crevé d'amertume et de tristesse.



CROQUIS DE CHÉRET.

Alors, sur le pont-levis, un peloton de tambours s'avança, précédé de son tambour-major. Oh! plus de panache! plus de galons jusqu'à l'épaule! En haillons comme les autres, le tambour-major! Et sur son front, son képi flétri retenait un linge sanglant. De ses splendeurs d'autrefois il n'avait gardé que sa canne, sa haute canne à pomme dorée et à ganse tricolore. Mais il ne marchait pas le dos voûté, celui-là; il n'avait pas la mine basse et découragée d'un vaincu, au contraire : il se redressait de toute sa taille, et, joyeux et martial jusqu'au bout, tambour-major quand même, il exécutait avec sa canne tout son répertoire de gracieusetés et de tours d'adresse, la lançant dans l'air, la brandissant au-dessus de sa tête, la faisant pivoter autour de son index, comme aux beaux jours de parade, comme à la revue du général inspecteur. Il était superbe de crânerie, le militaire, et nous eûmes tous à la fois cette même pensée : « A la bonne heure! voilà un Français! »

A ce moment, un encombrement se produisit parmi le défilé en désordre; le

Digitized by Google

peloton de tambours fit halte devant nous, et le major aussi s'arrêta, en s'appuyant sur sa grande canne. Nous nous approchâmes alors pour causer avec les soldats, les interroger sur l'engagement du matin; et, plein de sympathie pour le seul de ces troupiers qui gardât encore une allure héroïque et rappelât un peu les vainqueurs de Rocroi et de Marengo, un de nos officiers s'informa avec bonté de sa blessure :

« C'est rien. . Y a pas d'bobo », dit le sergent, avec un accent traînard que je n'eus pas de peine à reconnaître pour celui de nos faubouriens.

Et mon amour-propre d'enfant de Paris ne fut pas médiocrement flatté, je vous assure, quand, à cette question de l'officier : « De quel pays êtes-vous donc, mon brave? » l'homme à la canne répondit, non sans orgueil :

« Moi, mon lieutenant, je suis de la rue Mouffetard. »

MOI, MON LIEUTENANT, JE SUIS DE LA RUE MOUFFETARD.
Aquarelle de Jeanniot, gravée par Ruffe.

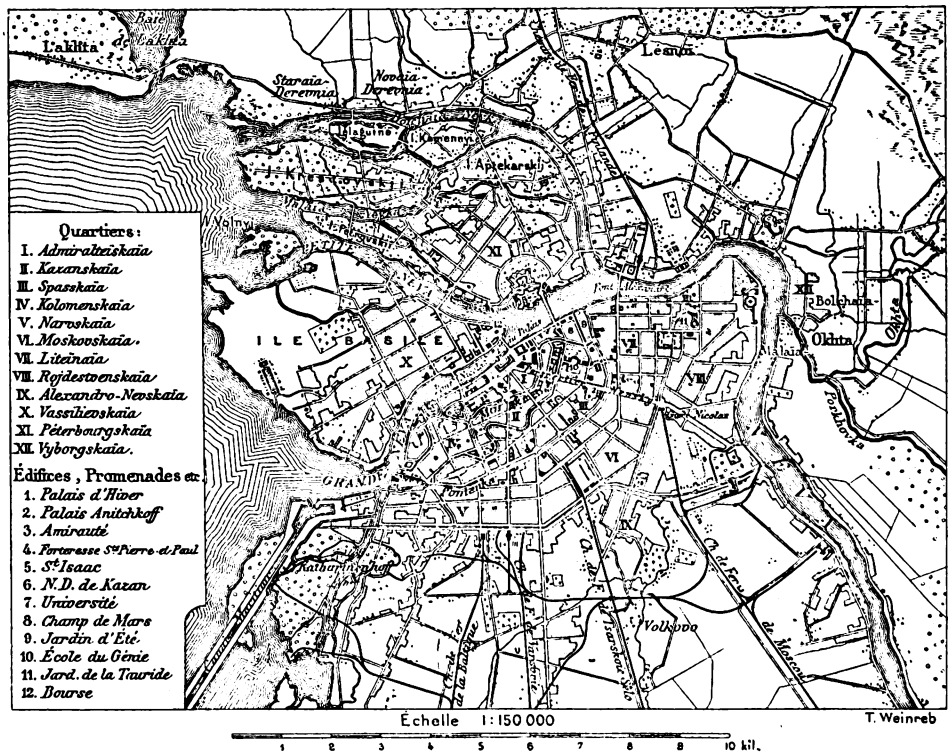
Digitized by Google

Digitized by Google

# SAINT-PÉTERSBOURG

SAINT-PÉTERSBOURG, ou Pétersbourg, ou, vulgairement *Piter*, comme les paysans russes continuent de l'appeler, par abréviation, de son nom primitif et hollandais de *Piterburg*, est sise en Ingrie (Grande Russie), au bord du golfe de Finlande, à 2,200 kilomètres Est-Nord-Est de Paris, par 59°56 de latitude nord et 27°59 de longitude est. Elle occupe les deux rives de la Néva, fleuve issu, à 58 kilomètres delà, du lac Ladoga, récipient des eaux de toute la contrée.

A Saint-Pétersbourg, la Néva, large de 700 mètres en moyenne, se ramifie en plusieurs bras séparés par des îles, dont les principales sont : Pétrovsky, au nord; Vasilievskii, la plus grande au milieu; et Goutouïef, la plus petite au sud. Une




quatrième île émerge au large, en face de l'estuaire: c'est celle de Kotlin, terminée à l'est par le port militaire de Cronstadt, et au sud par le port de Cronslot.

Une citadelle sur une des îles, une maison bâtie en 1703 sur la terre ferme par Pierre Ier Romanof, telle a été l'origine de cette belle et puissante métropole du Nord, qui, chronologiquement, ne représente que la quatrième capitale de l'Etat russe: la première a été Novgorod-la-Grande, près du lac Ilmen; la seconde Kiev, sur le fleuve sacré du Dniéper, dans la Petite-Russie ou Ukraine; la troisième enfin Moscou, l'ex-résidence des Khans Mongols, restée la ville du couronnement.

Saint-Pétersbourg, née d'un plan préconçu, est une ville toute neuve, en comparaison des autres capitales de l'Europe. Rues, places, édifices, tout y décèle la magnificence et l'ampleur. Le quartier le plus riche et le plus élégant est celui de l'Amirauté, d'où partent les artères maîtresses, telles que la fameuse Perspective Nevsky, qui a une longueur de 5 kilomètres.

Au point de vue de l'industrie et du trafic, la cité de la Néva le cède à Moscou, ce qui ne l'empêche pas de participer pour les six septièmes environ à la valeur totale de la production de l'Empire. La ville, qui embrasse déjà plus de 100 kilomètres carrés, s'étend de plus en plus, projetant autour d'elle d'immenses faubourgs usiniers ou de plaisance qui se prolongent dans les dépressions latérales du fleuve.

Elle est, y compris Cronstadt, le port maritime le plus important de la Russie du Nord, et des canaux intérieurs la relient, par la Volga, l'Oka, la Kama, aux régions du centre, de la Caspienne et de l'Oural.

En 1734, la capitale des tzars ne comptait que 70 000 âmes; à l'avènement de Catherine II, elle en avait 150 000, et, à la mort d'Alexandre Ier, 400 000. Aujourd'hui, le chiffre de sa population est de 1 091 000 habitants.

Digitized by Google

# St-Pétersbourg

L'ÉTENDARD DE L'EMPIRE[1].

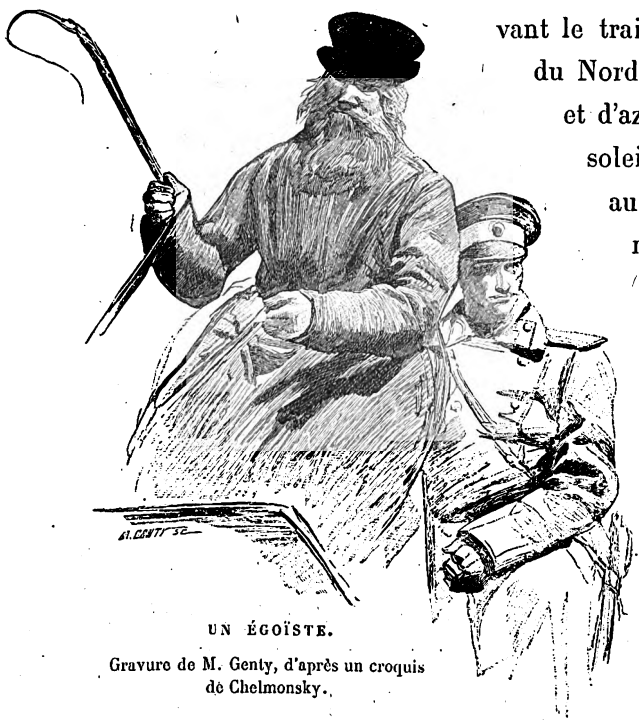
THÉOPHILE GAUTIER prétendait qu'il faut visiter chaque pays dans sa saison extrême : l'Espagne sous le feu de son plus ardent soleil, la Russie sous son linceul de neige. L'assertion est discutable pour la province russe, pour ce désert blanc des nuits d'hiver, qui présente les mêmes aspects monotones de la mer du Nord à la mer Noire. Mais pour Saint-Pétersbourg, l'aphorisme de Gautier ne souffre pas de contradiction. C'est un joyau qui n'a toute sa valeur que lorsqu'il est serti dans sa monture d'argent mat. Vide et morte durant l'été, la ville ne se réveille à la vie qu'avec la première neige, quand le traînage bien établi facilite les communications, quand la glace a rendu les ponts inutiles, en solidifiant pour six mois la Néva et ses canaux. Dans les rues, les salons, les magasins de Pétersbourg, on voit renaître l'activité humaine sous toutes ses formes, précisément à

1. Le prince Menschikoff. Gravure de Barbant, d'après une étude peinte de Georges Becker.

Digitized by Google

l'heure où le décret de la nature devrait engourdir l'homme ; l'intensité de la vie s'accroît en raison directe des rigueurs du climat.

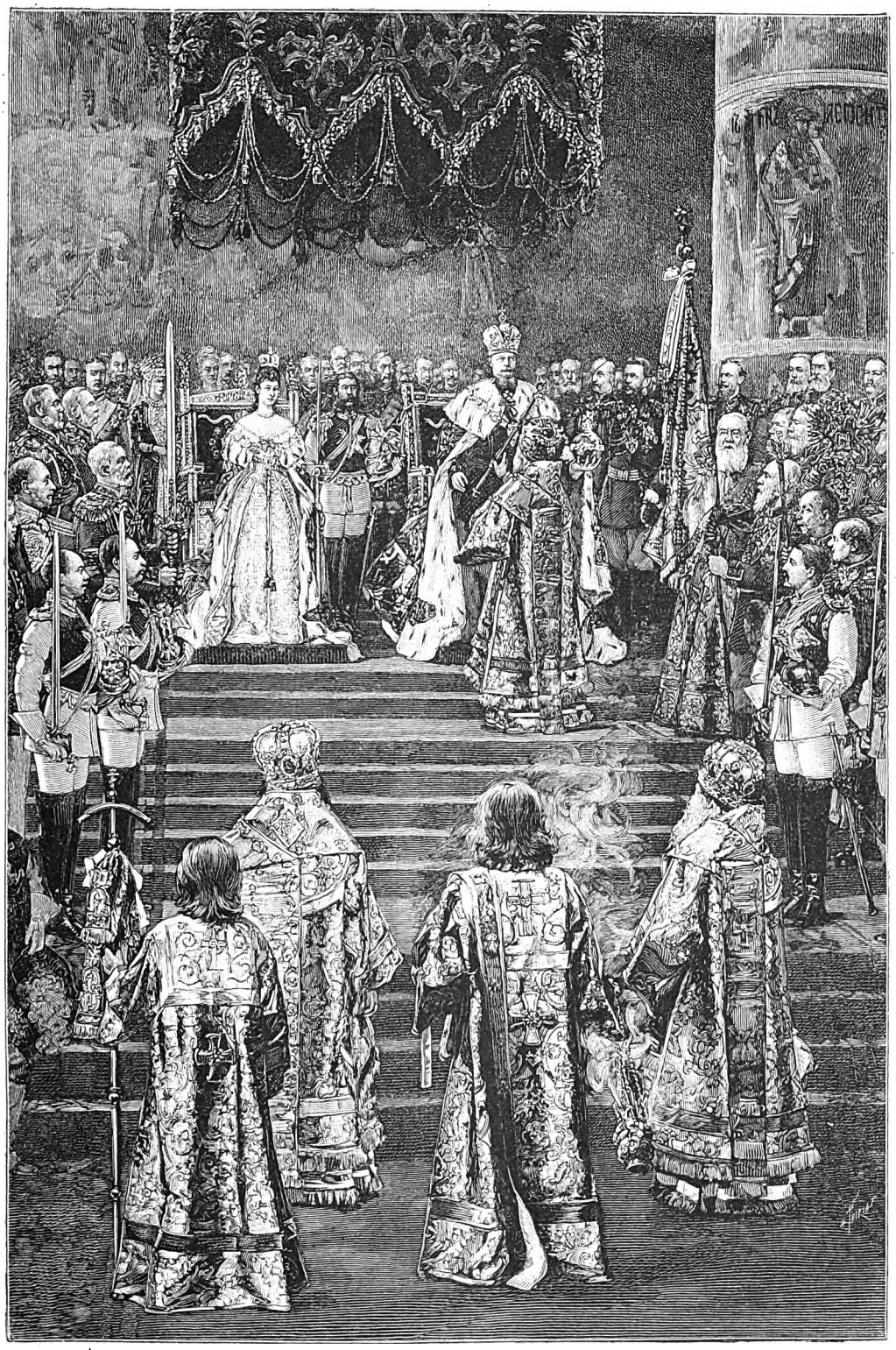
Depuis la frontière allemande, le voyageur a roulé dans le même cercle de plaines mamelonnées, entre les marais, les sapinières, les pauvres villages blottis sous le chaume ; des reliefs noirs sur le plat des longues lignes blanches, c'est tout ce qu'ont rencontré ses regards ennuyés ; un pays de lune, sans lumière, sans vie, sans imprévu de forme ou de couleur, sous le ciel bas qui accable l'âme. Jusqu'au dernier moment, rien n'annonce l'approche d'une capitale sur ces landes vagues et solitaires. Soudain, devant le train qui refoule la neige, la « Palmyre du Nord » surgit, révélée par les coupoles d'or et d'azur de ses églises. Tandis qu'un mauvais soleil de cuivre pâle luit pour quelques heures au ras de l'horizon, montons dans le traîneau qui glisse rapidement sur le tapis sourd des rues. Il nous emporte d'abord à travers les quartiers industriels, entre de hautes maisons aux doubles vitres hermétiquement closes. Ces grands faubourgs n'ont pas de physionomie propre : on pourrait se croire encore dans ceux de Berlin, n'était le type des artisans qui se rendent aux fabriques, accoutrés de leur touloupe en peau de mouton. Notre équipage franchit les trois lignes des canaux concentriques dérivés de la Néva. Quand Pierre le Grand creusait ces canaux, il était tout plein des souvenirs de la Hollande : il voulait que sa nouvelle capitale rivalisât avec Amsterdam. Comme Amsterdam, il la fonda sur une forêt de pilotis, dans ce marécage de Finlande où il avait dessein de transporter le commerce du Nord. Nous voici au cœur de la cité, sur la Perspective Nevsky, la large voie triomphale qui emprunte son nom au monastère d'où elle part ; cette Laure de Saint-Alexandre Nevsky, sanctuaire consacré par les reliques du héros national, est le lieu de sépulture des familles les plus considérables. De ce point, la Perspective se développe, sur trois kilomètres, jusqu'aux bâtiments de l'Amirauté, qui masquent la vue du fleuve. Sur tout ce parcours, la vie pétersbourgeoise nous offre ses tableaux les plus animés.



UN ÉGOÏSTE.

Gravure de M. Genty, d'après un croquis de Chelmonsky.

Digitized by Google



LE COURONNEMENT DU TSAR ALEXANDRE III.
Gravure de Thiriat, d'après un fragment du tableau de Becker.



Digitized by Google

Les trotteurs noirs, lancés à toute vitesse, se croisent comme des éclairs, faisant poudroyer la neige hachée par les patins d'acier autour des légers *égoïstes*: c'est le nom qu'on donne à ces traîneaux étroits, sans dossier à l'arrière, où un officier, parfois une jeune femme, se tiennent en équilibre, le buste cambré, les genoux emprisonnés sous la couverture de peau d'ours. Quand un couple y prend place, l'homme retient la femme par un geste gracieux, en lui passant le bras droit autour de la taille. Sur le siège minuscule, un énorme cocher à longue

LA PERSPECTIVE NEVSKY.
D'après un dessin de Boudier.

barbe, enveloppé dans sa houppelande, coiffé d'un bonnet carré en velours rouge ou bleu, conduit son trotteur avec une majesté pontificale; les bras arrondis, les coudes en dehors, les mains tendues, il pèse sur l'animal au moyen de deux rênes minces comme des fils. Tout le harnachement, fait de quelques lanières de cuir, est à peine visible; cela donne une singulière élégance à cette bête, qui semble courir en liberté sous la *douga*, le grand arc de bois qui se recourbe au-dessus de son col. Quelquefois on attelle avec un *fou*, c'est-à-dire un cheval de volée, retenu par une simple longe, qui gambade et caracole sur lui-même comme un furieux. Quand on en ajoute un troisième, c'est la *troïka*, l'attelage classique, où le brancardier trotte entre ses deux compagnons main-

Digitized by Google

tenus au galop. Sur les deux côtés de la chaussée, des véhicules plus modestes, rangés à la file, sollicitent le petit monde; traîneaux de louage tirés par d'humbles roussins, menés par des paysans pliés dans leur touloupe: les cultivateurs des environs viennent gagner ainsi leur vie dans la capitale, avec leurs bêtes de labour, pendant la saison d'hiver.

Sur les trottoirs, la foule des piétons se presse vers le *Gostinnyi Dvor*, le bazar voûté à l'orientale, où l'on aperçoit, sous les arcades, les boutiques basses des orfèvres, des marchands d'images saintes. Un groupe de moujiks est arrêté devant une chapelle rutilante de feux; ils se signent pieusement et se prosternent jusqu'à terre, avant d'allumer leurs cierges sous la madone de vermeil qu'on voit briller au milieu de cette auréole embrasée.

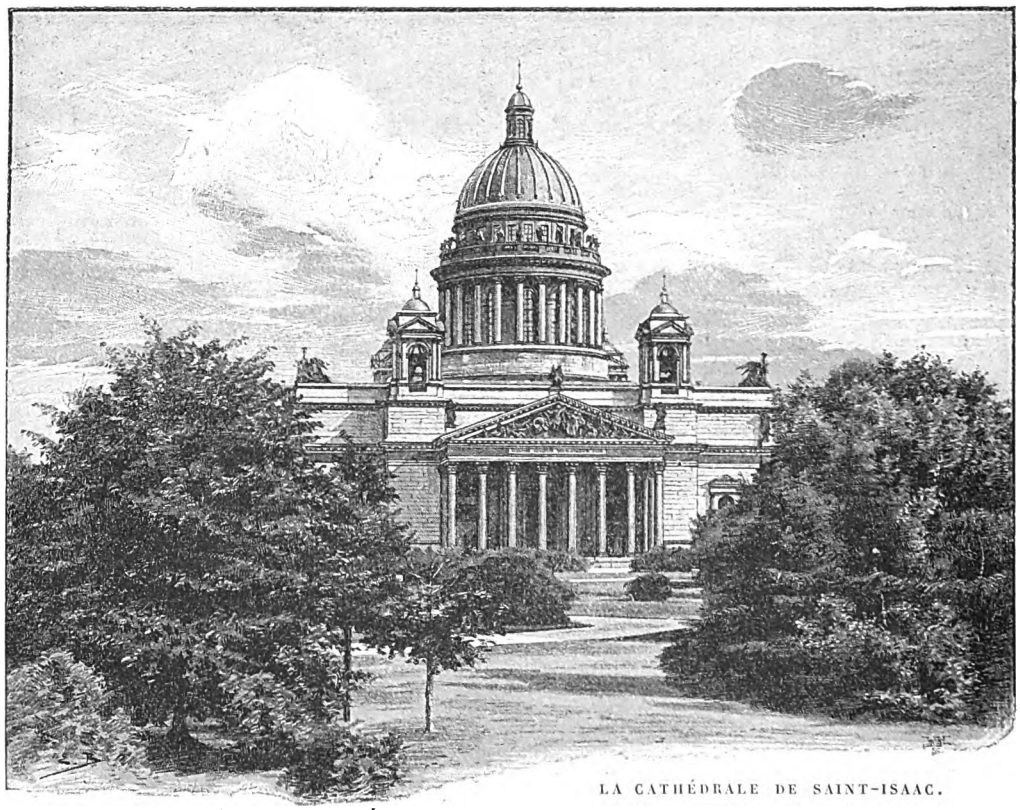
UN MÉTROPOLITAIN.
D'après un dessin de Lœvy.

En suivant la Perspective depuis la Laure de Nevsky jusqu'à la Néva, on rencontre, à main gauche, le petit palais Anitchkoff, jadis affecté au prince héritier, et où l'empereur Alexandre III continua de résider quand les cérémonies ne l'appelaient pas au Palais d'Hiver; la Bibliothèque Impériale, formée à grands frais par Catherine, et qui fait sa gloire de montrer au visiteur français les manuscrits de Diderot, les registres de la Bastille, la bibliothèque de Voltaire et la célèbre statue du philosophe, reproduite en double par Houdon pour le foyer de la Comédie-Française. Un peu plus loin, Notre-Dame de Kazan développe sur une place sa colonnade, imitée de Saint-Pierre de Rome : c'est la plus spacieuse et la plus riche des églises de Pétersbourg, après la cathédrale de Saint-Isaac; sur les revêtements de marbres précieux pendent des faisceaux de drapeaux, dépouilles de la Grande Armée; le bâton de maréchal de Davout est scellé dans un pilier en face du maître-autel.

Continuons notre course jusqu'au bout de la Perspective, barrée par l'Amirauté. Le traîneau tourne à angle droit dans la Grande-Morskaïa: c'est le rendez-vous des promeneurs élégants, la voie qui correspond à notre rue de la Paix, avec ses magasins de luxe, ses restaurants en vogue, ses hôtels particuliers. Elle nous conduit devant Saint-Isaac. L'énorme cube de granit, coiffé de ses coupoles d'or, s'enfonce insensiblement dans le sol: ce fut une gageure, entre tant d'autres, d'asseoir sur un lit de pilotis cette masse pesante. A l'intérieur, une nuit perpé-

Digitized by Google

tuelle règne sous les voûtes ; elle est tempérée par les feux des centaines de petits cierges que les fidèles allument sans cesse devant les images : ces flammes montent, accrochant dans les ténèbres les ors des mosaïques, les saints de vermeil ciselés sur les parois de l'iconostase. La lumière du jour ne pénètre que par la grande verrière du nord ; elle semble rayonner des yeux douloureux du Christ slave peint sur ce vitrail. Comme Notre-Dame de Kazan, Saint-Isaac

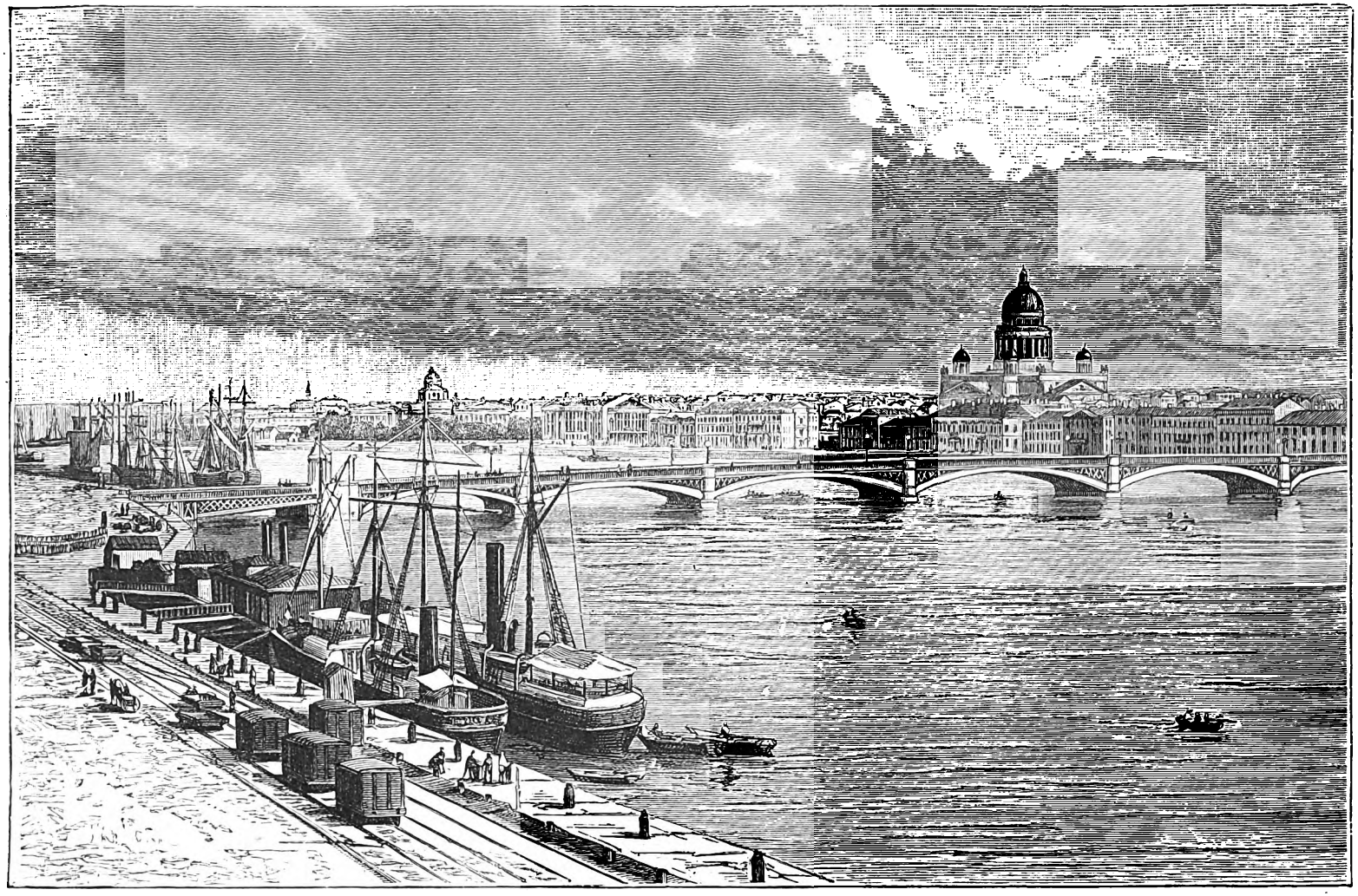


LA CATHÉDRALE DE SAINT-ISAAC.
D'après un dessin de Boudier.

étonne le visiteur par ses proportions, par le faste asiatique des matériaux et des orfèvreries. Mais ces temples de Pétersbourg n'ont pas tout ce qui retient dans les petites églises du Kremlin, ce qui fait la vraie beauté d'un lieu de prière : l'antiquité, l'âme accumulée des générations.

On contourne la cathédrale pour arriver à la Néva ; on salue au passage l'admirable statue de Pierre le Grand, dressée par le sculpteur Falconet au bord du fleuve. Le tsar de bronze est à cheval, en costume d'empereur romain ; d'un geste de volonté souveraine, il fait surgir à son commandement la ville de son rêve sur le marais désert où vaguaient les élans. Nous débouchons sur la ligne des quais. Voici la merveille de Pétersbourg, la digue en granit rose de Finlande

Digitized by Google



LES QUAIS DE LA NÉVA.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lachenal et Fabre.

Digitized by Google

qui enserre, sur une longueur de plus de trois milles, la Néva, large à cet endroit comme un bras de mer. Le fleuve est arrêté sous la croûte de glace : des passants, des équipages, le traversent en tous sens ; au milieu, les sportsmen s'attroupent autour de la piste tracée pour les courses de trotteurs ; plus loin, des Lapons ont fixé leur domicile, une tente de peaux, devant laquelle des rennes promènent les enfants. En face, sur la rive septentrionale, la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul domine les bastions de la forteresse. Un éclair de lumière déchire le ciel crépusculaire et s'y maintient immobile, éblouissant comme un trait de feu : c'est la haute et mince aiguille d'or du clocher ; un rayon de l'invisible

NOTRE-DAME DE KAZAN.
D'après un dessin de Boudier.

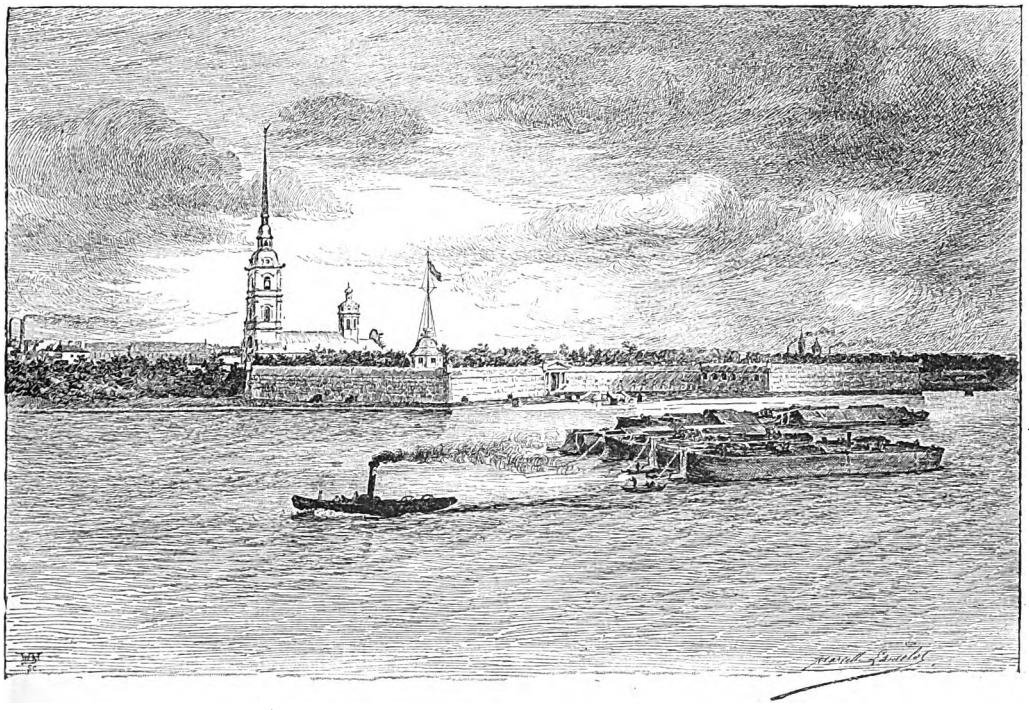
soleil horizontal la frappe au-dessus des brumes, dans la nue, et ce signe lumineux indique la sépulture des Romanoff, le lieu où ils vont tous reposer auprès du tsar fondateur.

Sur cette rive septentrionale, le fleuve détache des bras nombreux qui courent vers la mer en formant les Iles. La forteresse est la première de ces îles. Sur la seconde, celle de Vassili-Ostroff, s'élèvent les bâtiments de l'Université et d'autres constructions scolaires. Là se trouvent aussi les comptoirs du grand négoce allemand et les services du port. Par-dessus Vassili-Ostroff, le regard se perd entre les mâts des vaisseaux, figés pour de longs mois à la place où l'hiver les emprisonna.

Remontons le quai de la Cour. A mesure que nous avançons, la file ininterrompue des palais se déroule, ceux des grands-ducs, ceux des familles de

Digitized by Google

marque. Depuis quelques années, plusieurs de ces familles ont dû céder leurs maisons patrimoniales à des nouveaux venus plus favorisés de la fortune, ou les louer aux grandes ambassades. Mais, autant que possible, le beau monde continue de résider sur le quai, pour voisiner avec le palais par excellence, celui qu'on pourrait appeler la maison-mère de toutes ces demeures : le Palais d'Hiver. Ce bâtiment colossal, réuni par un pont couvert à celui de l'Ermitage, semble commander de haut toutes ces sujettes et les abriter sous ses ailes. Construit en



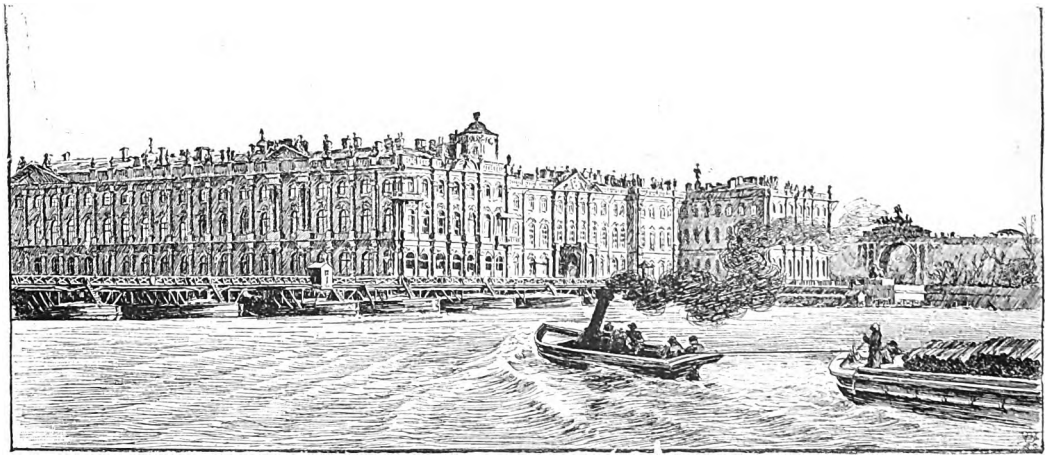
LA FORTERESSE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL.
D'après un dessin de Boudier.

style rococo par l'architecte Rastrelli, sous le règne de Catherine, il a été souvent remanié et agrandi pour loger la multitude des serviteurs de tout rang. C'est un monde, comme le palais du sultan à Constantinople. La ressemblance est frappante ; elle montre bien l'identité d'origine et de mœurs entre les maîtres de l'Orient et les maîtres du Nord. Un seul trait donnera l'idée du faste et du désordre qui régnaient naguère encore dans l'immense caravansérail : quand on fit pour la première fois une revision sévère du personnel et des logements, après un incendie qui éclata sous le règne de Nicolas, on trouva dans les combles plusieurs vaches : c'étaient les élèves d'un vieux domestique, qui les nourrissait là pour son usage personnel.

Depuis lors, la surveillance de police nécessitée par de tristes événements a

Digitized by Google

restreint cette large liberté. Mais le Palais d'Hiver demeure le centre, la personnification et la raison d'être de Pétersbourg. Tandis que notre Paris est une agglomération de maisons particulières, Pétersbourg est avant tout une Cour, comme le Versailles de Louis XIV. Toutes les manifestations de la vie qui ne se rattachent pas à l'existence de la Cour n'y ont qu'une place secondaire et accidentelle. En style officiel, la capitale s'appelle toujours « la Résidence ». Les théâtres, l'Opéra Italien et la Comédie-Française, les collections de toute nature, autant d'annexes de la Maison Impériale. L'Ermitage, cette galerie de tableaux et d'objets d'art qui peut rivaliser avec les plus riches d'Europe, n'est que le cabinet



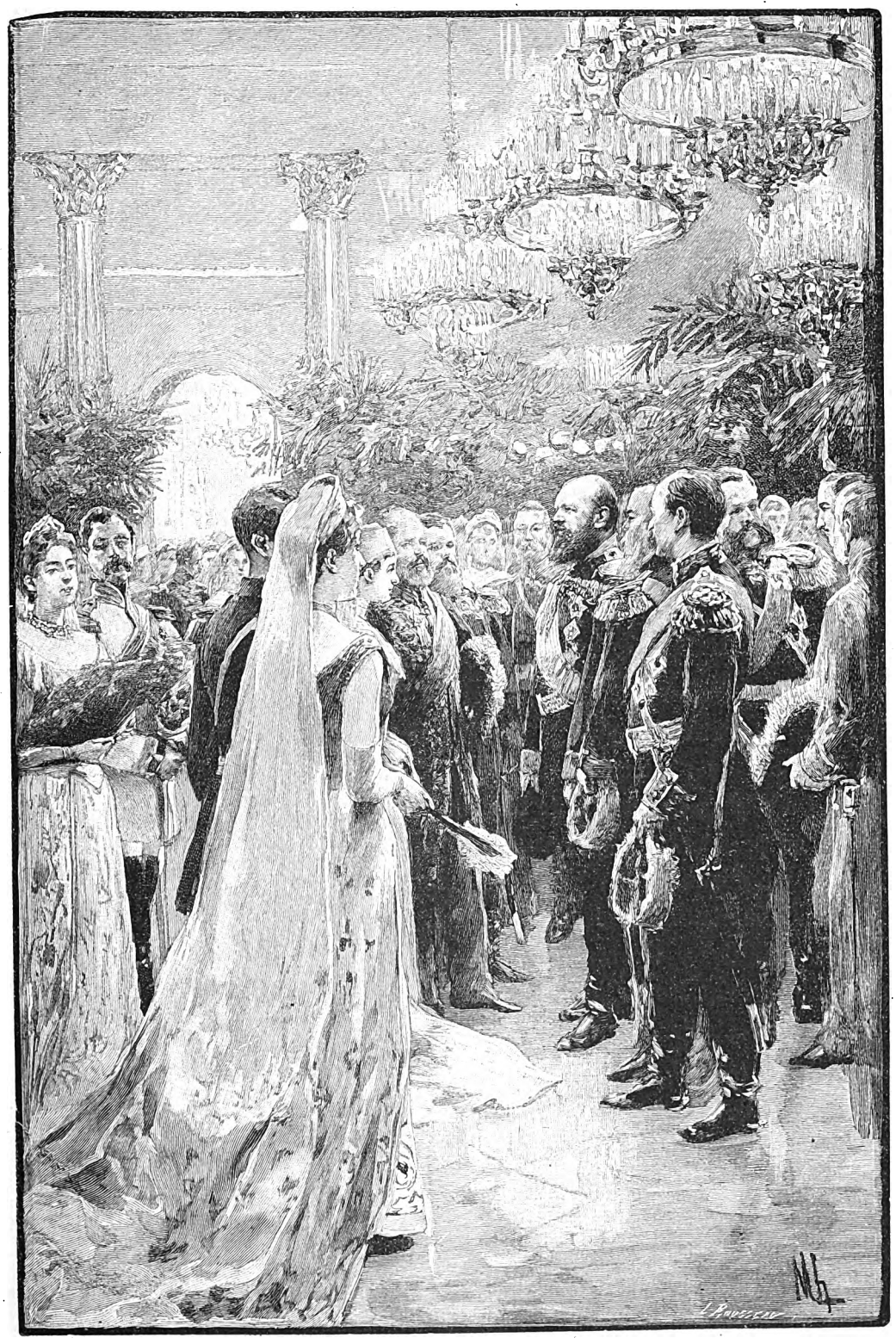
LE PALAIS D'HIVER.

D'après un dessin de Marcelle Lancelot.

du souverain, où le public est gracieusement admis. Jusqu'à la mort de Nicolas, les visiteurs ne pouvaient y entrer qu'en habit de cérémonie. Chacun des traits que nous pourrions accumuler rendrait plus sensible ce qui fait l'originalité de la capitale russe, l'absorption de la vie générale par le rayonnement d'un seul maître. Aussi convient-il de nous arrêter au Palais d'Hiver pour y faire connaissance avec le « Tout Pétersbourg », au jour où la société est priée à un grand bal de Cour.

Depuis le matin, les fourriers de la Maison Impériale ont parcouru la ville, promenant leurs listes chez les élus, convoqués pour le soir. Une invitation à la Cour est un ordre, signifié le jour même : d'après l'étiquette reçue, il délie de tous les engagements antérieurs envers les particuliers ; il délie même envers les morts, car le deuil ne dispense pas de paraître à une cérémonie, et on doit le quitter en entrant au Palais. Il n'est pas permis à une femme de se présenter en vêtements noirs devant le souverain ou la souveraine, à moins qu'on ne

Digitized by Google



UN BAL DE COUR AU PALAIS D'HIVER.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Myrbach.



Digitized by Google

porte le deuil d'un de leurs proches. — On a dîné à la hâte : le bal ouvre à neuf heures, et il faut être rendu bien avant dans les salons, où l'on attendra l'Empereur. Les centaines de traîneaux et de voitures prennent la file ; ces équipages jettent sur les différents perrons du Palais d'Hiver d'informes paquets de fourrures et reviennent se ranger sur la place. Les cochers, qui stationnent dans la neige une partie de la nuit, se groupent autour de grands feux, allumés dans des fourneaux qu'on installe pour ces occasions. Bivouac pittoresque : on dirait des gnômes assemblés dans les ténèbres, sur ce champ de glace, pour garder le palais enchanté où un magicien évoque les plus douces visions dans un mirage de printemps.

Les portes se referment sur les paquets de fourrures ; aussitôt entrés dans le vestibule, ils sont métamorphosés par un coup de baguette du magicien : la féerie commence. Les lourdes pelisses tombent des épaules nues : de gracieux papillons éclosent de ces chrysalides, au milieu des fleurs rares qui couvrent les degrés de marbre, dans l'air tiède d'une atmosphère de juin. Un cortège des *Mille et une Nuits* se déroule tout le long des escaliers, traînes de dentelles frôlant les soubassements de porphyre, gemmes et diamants étincelant aux feux des lustres, uniformes multicolores, sabres et éperons battant les parquets. Les invités défilent entre des piquets de chevaliers-gardes choisis parmi les plus beaux hommes du régiment; géants immobiles comme des statues sous leurs armures. On se masse dans la salle Blanche, dans la salle du Trône.

Voici, au premier rang, des personnes considérables, les vieilles dames *à portrait*, ainsi nommées parce qu'elles portent au corsage, dans un cadre de brillants, une miniature de leur souveraine. Gardiennes sévères des anciennes étiquettes, chroniques vivantes de la Cour, elles enseignent les traditions au jeune essaim qu'elles surveillent, les demoiselles d'honneur, reconnaissables au chiffre en diamants de l'Impératrice régnante agrafé sur un nœud de rubans bleus à l'épaule gauche. Les beautés célèbres de Pétersbourg sont là au complet ; elles traversent les salles avec un je ne sais quoi d'indolent et de souple dans la démarche, la taille et le port de tête, avec quelque chose de traînant dans le regard et la parole ; comme si regards et paroles suivaient distraitement un long rêve, fuyant jusqu'aux confins extrêmes de leur interminable patrie. Parmi les hommes qui s'empressent autour d'elles, nous remarquons d'abord les gens d'âge et de haute dignité, vieux serviteurs blanchis à la Cour depuis le règne de Nicolas : aides de camp généraux de Sa Majesté, ministres, ambassadeurs, chambellans avec la clef d'or dans le dos ; toutes ces poitrines capables sont chamarrées de grands-cordons, constellées de décorations qui ne laissent pas une place vide

Digitized by Google

sur le buste. Puis, les jeunes officiers de toute arme : la plupart appartiennent aux deux régiments d'élite, les chevaliers-gardes et les gardes à cheval; ils portent à la main le casque massif, sommé d'une aigle d'argent les ailes éployées. Voici à côté d'eux les lanciers, en plastron rouge; les hussards de Grodno, en vert; les Cosaques, enveloppés dans leur longue tunique chargée de cartouchières en argent niellé; les hussards de la garde, si élégants sous le court dolman blanc soutaché d'or et fourré d'une bordure de zibeline, qui flotte librement sur les épaules. Dans cette foule circulent discrètement les pages de l'Impératrice, et enfin les serviteurs du Palais, les coureurs avec le chapeau à larges plumes du temps de Catherine, les nègres costumés à l'orientale. La triste note de l'habit noir est bannie de cette éclatante symphonie : on n'aperçoit qu'un seul frac, celui de l'honorable ministre des États-Unis.

Neuf heures! Les portes des appartements intérieurs s'ouvrent à deux battants : un silence de mort s'établit à l'instant. Une voix annonce : « L'Empereur! » Le Tsar s'avance, suivi de tous les membres de sa famille, chacun au rang que lui assigne son degré de parenté. — Veut-on comprendre d'un coup d'œil tout le secret social de cet Empire, il faut tourner le dos à la porte par où le souverain fait son entrée, et regarder cette entrée, par reflet, sur les visages de l'assistance. Toutes ces physionomies revêtent au même moment, comme un uniforme, la même expression solennelle, à la fois sérieuse et souriante; toute la force vitale de ces hommes et de ces femmes est concentrée dans leurs yeux, qui cherchent ceux du Maître. Nous n'avons jamais contemplé ce spectacle sans qu'il nous rappelât l'apparition des premiers rayons du soleil sur les montagnes, à l'instant où l'astre se lève : on n'a pas besoin de regarder derrière soi pour savoir qu'il est levé, on en est instruit par ce prisme de lumière sur les sommets opposés. De même, avec un peu d'habitude de la Cour, on peut dire, en observant le visage des courtisans : « L'Empereur va venir, l'Empereur vient, l'Empereur est venu ». Et c'est bien en réalité un lever de soleil, du soleil qui apporte la faveur, qui dispense la vie à tous ces êtres.

Les premiers accords de la polonaise retentissent; le Grand-Maréchal et la Grande-Maîtresse prennent la tête du défilé; généralement ce couple vénérable représente, à peu d'années près, deux siècles révolus. L'Empereur donne la main à l'une des Grandes-Duchesses; l'Impératrice, à l'un des ambassadeurs étrangers; les autres paires se forment à leur suite et tournent autour de la salle. Après cette cérémonie obligatoire, les quadrilles se mêlent, les valses tourbillonnent; mais le bal ne s'anime vraiment qu'aux premières mesures de la mazurka, la danse fougueuse, militaire et nationale par excellence. Le cavalier

Digitized by Google

rythme la musique en frappant bruyamment le sol de sa botte éperonnée ; il enlève dans ses bras la danseuse comme un oiseau tremblant, il s'élance, il traverse la salle en trois bonds, il va déposer sa proie à l'autre bout, et tombe à genoux devant elle. Cette danse enivrante reproduit en même temps la violence et la galanterie raffinée des anciennes mœurs ; elle exprime l'audace du ravisseur et l'adoration de l'amant.

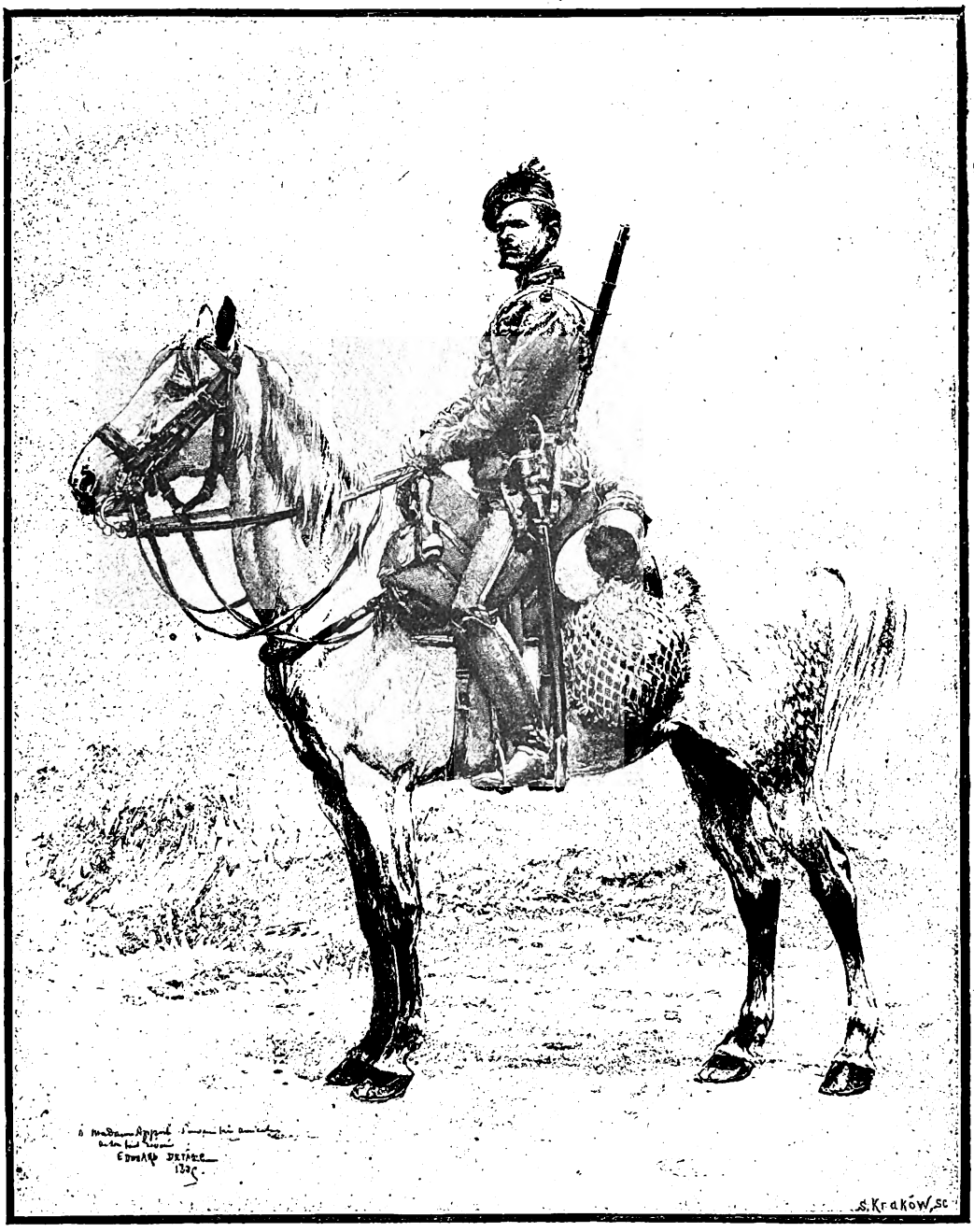
Les grands bals sont plus imposants ; les fêtes intimes dites « bals des Palmiers » sont peut-être plus magnifiques. Qui veut voir encore ce que fut le vieux monde — et il est prudent de le voir vite — doit se hâter d'assister à un bal des Palmiers. Rien n'est comparable à cette féerie dans les galas des autres cours d'Europe. Au coup d'une heure, le Grand-Maréchal ouvre les portes d'une longue galerie, transformée en serre tropicale. Sur les caisses d'où s'élancent les palmiers, les myrtes, les camélias en fleur, des petites tables sont disposées pour donner à souper à 500 personnes. Dans les détours de cette forêt d'Afrique, amenée le matin des serres impériales sur les traîneaux, la foule pittoresque que nous avons décrite se groupe et s'assied, aux sons de la musique cachée derrière le feuillage. Sous le dôme de verdure, tout est joie pour les yeux, fleurs sur les arbres et sur les femmes, couleurs vives, jeux de lumière sur les pelisses et les cuirasses, sur les habits de cour tout raides de dorures, sur l'acier des casques et des épées, sur les plaques d'ordre et les rivières de diamants, des ordres et des diamants comme on ne les prodigue qu'en Russie.

INFANTERIE DE LA GARDE.
D'après un dessin de P. Bord.

C'est pour le regard une fête unique au monde ; c'est mieux encore pour l'observateur. Nulle part n'apparaît avec plus de relief la gageure perpétuelle d'une vie raffinée contre ce rude climat, le caprice de l'impossible qui a fait naître et qui fait vivre Pétersbourg si près du pôle. Les femmes décolletées sont venues sous ces camélias fleuris, par un chemin de glace, avec vingt degrés de froid ; à travers les branches des palmiers, on peut voir le fleuve immobile portant les attelages, on peut voir le tapis de neige qui ceint le Palais, et la pensée le suit, ce tapis de neige, bien loin, pendant des milliers de verstes, couvrant jusqu'à l'Asie les mornes solitudes où le peuple russe dort son long sommeil d'hiver. Qu'on regarde ou qu'on réfléchisse, tout est contraste ou miracle dans ces défis, dans ce bruit de plaisir au sein d'un tel silence, dans ce luxe suprême de la civilisation aux ordres de la toute-puissance d'Orient.

Digitized by Google

Quand cette toute-puissance est lasse du décor des tropiques, elle le change à son gré pour un cadre fait des merveilles du génie européen, des trésors des



UN CHASSEUR DE LA GARDE.
D'après une aquarelle de Detaille.

Flandres et d'Italie. Parfois, suivant un usage qui date de la grande Catherine, on transporte le bal dans les salles contiguës du musée de l'Ermitage : la

Digitized by Google

mazurka se déploie sous un peuple de spectateurs peints par Véronèse, Rubens, Rembrandt, Van Dyck. La fête vivante est aussi élégante, aussi superbe que la fête de ces belles ombres sur les panneaux; pour l'étranger qui apporte là nos préoccupations rapetissées, elle est presque aussi chimérique, aussi lointaine que celle des patriciens de Véronèse.

En dehors du Palais d'Hiver, c'est dans les solennités militaires qu'on a le plus souvent l'occasion de voir et d'approcher l'Empereur. Depuis un siècle, les souverains russes ont rivalisé d'exactitude sous ce rapport avec les monarques prussiens; ils ont façonné toute la société masculine au culte de l'uniforme, aux obligations minutieuses qu'il impose : la société garde ce pli profondément imprimé. Pour rien au monde, feu l'empereur Alexandre II n'eût manqué la parade du dimanche dans le grand manège de la place Michel; il s'y rendit le 13 mars 1881, malgré les supplications de son ministre le comte Loris-Mélikoff : ce fut au sortir de cette cérémonie que les assassins le frappèrent, sur le canal Catherine. Quand le Tsar reçoit le rapport du dimanche, devant le front des deux bataillons qui échangent le service de semaine, il est entouré de sa nombreuse maison militaire; les vieux généraux reprennent pour un instant leur place dans les rangs du régiment des gardes où ils ont débuté, ils tiennent à honneur de défiler avec lui sous les yeux de leur chef. Les ambassadeurs étrangers pourvus d'un grade militaire suivent assidûment ces exercices; ils y trouvent un accès commode auprès de l'Empereur. Le soldat diplomate chevauche un moment botte à botte à côté de lui; on échange quelques mots sur les événements du jour. Les paroles qui ont le plus influé sur l'histoire contemporaine sont tombées des lèvres impériales dans le manège Michel, murmurées à une oreille attentive entre deux commandements de « Portez armes ! »

Ces manèges des corps de la garde sont d'immenses vaisseaux, parfaitement clos et chauffés, où un régiment de cavalerie peut manœuvrer à l'aise au cœur de l'hiver; après les églises, ces monuments attirent tout d'abord l'attention du visiteur, dans la capitale d'une nation religieuse et militaire : Les officiers y donnent de brillants carrousels; ils organisent des quadrilles équestres avec de hardies amazones, sous les tribunes bondées de beau monde. En plus de la parade du dimanche, il ne se passe guère de semaine sans que l'Empereur vienne présider dans un de ces manèges la fête du régiment dont on célèbre le saint patron, ou un des nombreux jubilés destinés à entretenir l'esprit militaire ; anniversaire d'une victoire, d'un événement historique, cinquantenaire d'un chef illustre dans l'armée par de longs services. Les manèges de la garde sont pour le Pétersbourgeois ce que les palais de nos assemblées législatives sont pour le Parisien : des lieux où le

Digitized by Google

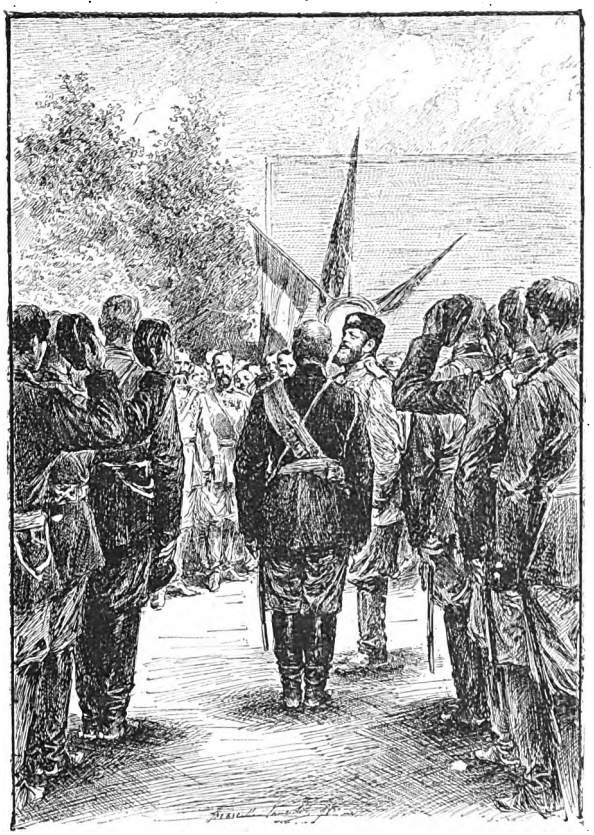
génie de la nation se fait visible; des théâtres patriotiques et politiques qui offrent des spectacles recherchés, qui absorbent une forte part de la vie sociale, avec ses préoccupations graves et frivoles.

Il est une occasion unique pour voir la Russie militaire dans toute sa gloire et tout son luxe épique. Prenons place, aux premiers jours d'avril, sur une des tribunes qui s'élèvent à l'extrémité du Champ de Mars, des deux côtés du pavillon impérial. La société s'y rassemble pour assister à la grande revue du printemps. Le Champ-de-Mars est situé au cœur de la ville, entre le quai de la Cour, le Jardin d'Été et ce lugubre Château Michel, abandonné derrière ses fossés et ses ponts-levis, déserté par les Romanoff depuis la nuit où l'Empereur Paul Ier y trouva la mort dans une tragédie mystérieuse. Toute la garde est massée là devant nous, 25 000 hommes au moins, quelquefois plus. D'autres États peuvent s'enorgueillir d'une force militaire qui vaut celle-ci : aucun ne peut montrer la sienne sous des dehors aussi fastueux, aussi pittoresques. Toutes les races et les armes de cet empire si varié vont défiler sous nos yeux, depuis ces nobles chevaliers-gardes qui semblent ressuscités du moyen âge romantique, jusqu'aux Khirgiz, encore païens, du steppe asiatique. — Attention! Des milliers de voix ont transmis le même commandement : « L'Empereur! » Il apparaît là-bas, à l'angle du Champ de Mars. A sa vue, tous les drapeaux frissonnent, toutes les musiques s'unissent en un chœur formidable pour envoyer au ciel le grondement de l'hymne national : « Dieu sauve le Tsar! » Il arrive au petit galop. Derrière lui se déploie l'escorte, où sont confondus pêle-mêle, sous des uniformes diversifiés à l'infini, les plus illustres représentants et les plus beaux cavaliers de la noblesse russe, les ambassadeurs et les attachés militaires de toutes les puissances. Le maître passe devant le front de ses troupes, l'Impératrice suit dans une calèche ouverte. A l'approche de Leurs Majestés, les musiques de chaque régiment reprennent l'hymne avec une furie endiablée; c'est un ouragan d'harmonie qui accompagne et enveloppe la chevauchée impériale. Les salutations consacrées s'échangent entre le Tsar et ses soldats : « Bonjour, enfants! — Nous sommes heureux de bien faire pour Votre Majesté Impériale! »

Le souverain s'arrête devant la tribune des Grandes-Duchesses : le défilé commence. En tête, les pelotons de l'escorte asiatique, la Russie orientale et sauvage; musulmans de Khiva et de Bokhara, princes géorgiens, tcherkesses, persans, figures énergiques de Mongols et de Caucasiens. Ces guerriers primitifs, armés de lances et de masses d'acier, portent de longues cottes de mailles sur des robes de soie éclatantes, des fourrures de grand prix, des heaumes damasquinés ou des bonnets tartares. C'est l'avant-garde des hordes d'Attila, la

Digitized by Google

part faite à la légende et à la fantaisie dans l'armée régulière. Voici les masses compactes de cette dernière : l'infanterie d'abord, Préobrajensky, chasseurs de Finlande, soldats du régiment de Paul, avec leurs chapeaux de cuivre en forme de mitres, tels que les portaient les grenadiers de Frédéric le Grand. Conformément à une vieille tradition, on recrute pour ce régiment tous les hommes qui ont le nez camard. Les lignes de la cavalerie succèdent aux fantassins ; des murailles vivantes de fer et d'argent s'ébranlent sur de lourds chevaux, avec les chevaliers-gardes et les gardes à cheval ; elles précèdent les troupes légères, hussards rouges, grenadiers montés, lanciers. Enfin des nuées de Cosaques, galopant sur leurs petites bêtes, accourent des extrémités du Champ de Mars à bride abattue ; ils s'arrêtent, et tournent court au pied de la tribune impériale. On leur fait exécuter des exercices de fantasia arabe : couchés sur leurs selles, ils se penchent jusqu'à ras de terre sans quitter les étriers, pour ramasser la lance ou le pistolet qu'ils ont jetés devant eux. L'artillerie ferme la marche : des batteries admirablement attelées, emportées à toute vitesse par six chevaux noirs aussi beaux que des trotteurs de luxe.



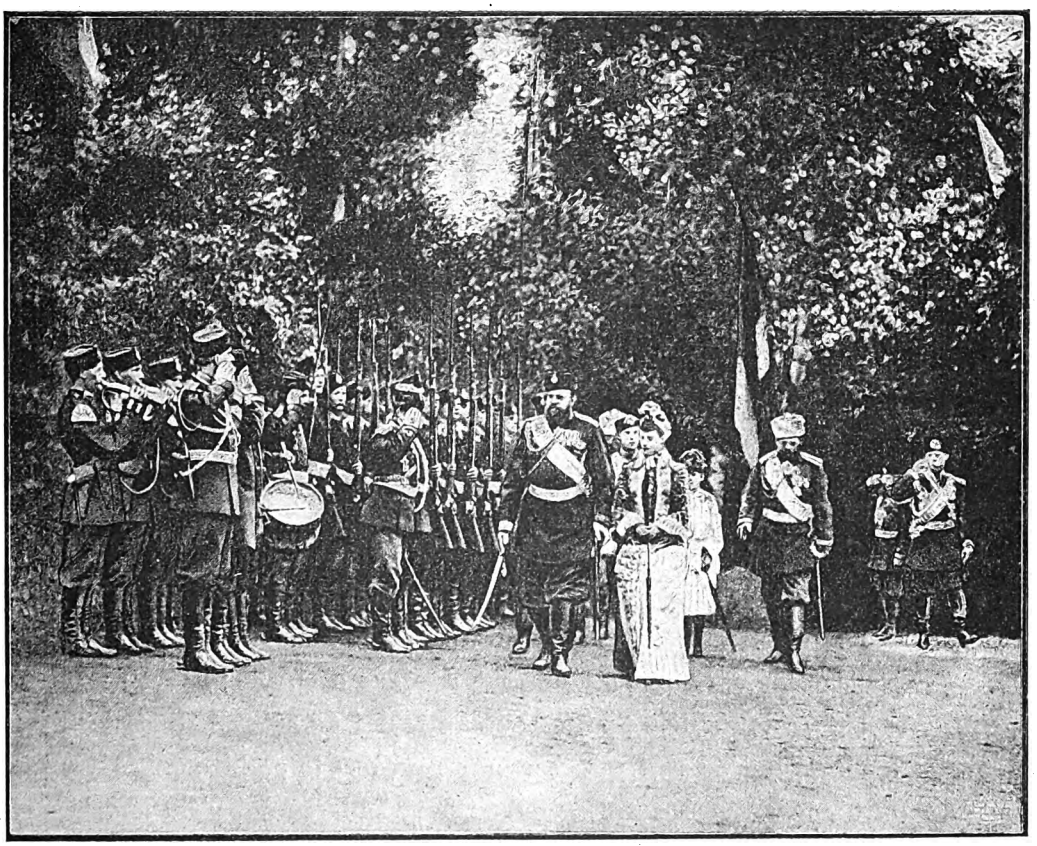
« BONJOUR, ENFANTS ! »
D'après une photographie instantanée.

Nous nous sommes attardés avec la Cour et l'Armée : il le fallait pour faire apprécier la place prépondérante qu'elles tiennent dans la vie de Pétersbourg. Cette vie semble n'avoir plus d'objet quand le Tsar se retire avec sa famille dans la solitude de Gatchina, sorte d'Escurial russe, château morose et sombre caché dans une forêt de sapins, à quelques lieues de la capitale. Là le couple impérial mène une existence régulière, tranquille, toute consacrée à l'éducation des enfants et à l'expédition des affaires.

Pour retrouver la société que nous avons entrevue au Palais d'Hiver, il faut

Digitized by Google

pénétrer dans les vastes hôtels du quai de la Cour et du quai Anglais. Là, comme dans le logement du plus modeste fonctionnaire, le temps n'a pas encore de prix : à bien peu d'exceptions près, nul ne connaît à Pétersbourg cette activité fiévreuse qui gagne à Paris les gens de toute condition. Chacun se lève tard, comme le soleil hivernal ; avant dix heures du matin, le mouvement de la rue



REVUE DE LA GARDE MONTANTE A PÉTERHOF.
D'après une photographie instantanée.

n'a pas commencé, les marchands n'ont pas relevé les devantures de leurs boutiques. Aussitôt après déjeuner, on monte en traîneau pour la promenade au quai de la Cour ou sur la Perspective, et déjà le jour tombe. Les visites se succèdent sans interruption jusqu'au dîner : on va de maison en maison saluer ses amis, échanger les nouvelles, presque toujours les nouvelles de la Cour, celles que le *Journal de Saint-Pétersbourg* a données le matin pour tout le monde, ou les informations plus intimes qu'on a recueillies de la bouche de quelque personnage haut placé. Naguère encore, tous les élégants qui se respectaient passaient leur avant-soirée dans le théâtre à la mode : tantôt aux Italiens, où la Patti et



Digitized by Google

la Nilson faisaient entendre leurs plus belles roulades; tantôt au théâtre Michel, où les meilleurs acteurs de Paris jouaient nos comédies. Aujourd'hui le théâtre russe, délaissé jadis par les hautes classes, reprend faveur; le règne d'Alexandre III a donné le signal d'un retour à la vie nationale : on se fait bien voir en allant applaudir les pièces de Griboïédoff, de Gogol et d'Ostrovsky, interprétées par Mme Savina, l'étoile de la scène russe.

Au sortir du théâtre, chacun se rend dans les salons où il a ses habitudes. Les réunions du soir commencent fort tard : en arrivant à onze heures chez la personne qui vous a invité, il n'est pas rare de s'entendre dire que Madame n'est pas encore habillée : elle a dormi après dîner pour reposer son teint. En revanche, on peut frapper à certaines portes hospitalières jusqu'à deux heures après minuit : nul ne s'étonnera de vous voir entrer; votre couvert sera mis au souper, le repas préféré des Russes. Luxueux ou modeste, un souper est toujours servi aux intimes ; on le prolonge, et personne ne se couche à Pétersbourg avant trois heures du matin. Ces enfants de la nuit ne vivent à l'aise que dans les ténèbres, à la clarté factice des lumières. On pourrait citer des femmes délicates — à vrai dire, ce sont généralement des femmes sur le retour — que nul ne se souvient d'avoir vues au grand jour.

Le sport tient peu de place dans l'existence de ces longs hivers : le climat ne s'y prête pas, et le Russe de haute condition a l'horreur de l'exercice physique, il n'en sent pas le besoin. Dans un village, le dimanche, vous ne verrez pas les paysans occupés, comme les nôtres, à des jeux d'adresse : ils restent immobiles, gravement assis sur leurs portes ou aux tables du cabaret. Dans la classe aisée, les hommes qui ne sont pas chasseurs résolvent le problème de vivre sans jamais mouvoir leurs membres. On connaît des vieillards qui n'ont jamais marché que pour aller de leur fauteuil à leur voiture. L'équitation n'est pas en honneur, même chez les officiers des régiments de cavalerie; il leur arrive rarement de monter en dehors d'un service commandé. Le patinage, dans un pays où le ciel fournit si abondamment la matière première, n'a qu'une vogue intermittente. Par contre, les montagnes russes sont en faveur, parce qu'on y rencontre les personnes de la Famille Impériale, dans le beau jardin de la Tauride. Et cet exercice violent, que le corps subit passivement, satisfait un des instincts les plus caractéristiques de la race.

On ne peut dire que l'homme russe soit sédentaire : il passera volontiers sa vie en voiture, en traîneau, en chemin de fer; franchir l'espace à toute vitesse est un plaisir dont il ne se lasse jamais; mais il n'aime que la locomotion assise. Les femmes, frêles fleurs de serre chaude, ne se plaisent que dans les

Digitized by Google

habitudes nonchalantes de leur intérieur, entre les jacinthes et les azalées qui les entourent ; la conversation, le jeu, qui absorbe le meilleur des heures dans toutes les classes de la société, ces passe-temps leur suffisent. Elles aussi, cependant, elles éprouvent par accès cette passion du Slave pour le vertige de la vitesse aimée en elle-même, sans but, pour la griserie du grand air glacial sur le steppe qu'on dévore. Souvent, tandis qu'on devise le soir autour de la table à thé où chante le samovar d'argent, quelqu'un propose une partie de troïka : la motion est acceptée avec enthousiasme. C'est le divertissement favori des nuits d'hiver, celui qui laisse à l'étranger les souvenirs les plus vifs, les plus originaux.

On a envoyé chercher les grands traîneaux à quatre places chez un des loueurs réputés pour la célérité de leurs chevaux et l'adresse de leurs cochers. Les clochettes des attelages sonnent à la porte. On s'enveloppe de fourrures des pieds à la tête ; les femmes nouent sur leurs visages des châles d'Orenbourg. Deux couples s'installent dans chacun des véhicules, et vous pouvez croire que souvent ce n'est point le hasard qui préside à la répartition, mais un autre petit dieu encore moins sage. Le cocher rassemble dans sa main son écheveau de guides et s'adresse tendrement à ses bêtes : « En avant, mes petits pigeons ! » Les trois « pigeons » partent à fond de train par les rues désertes. Vingt degrés au-dessous de zéro, un air immobile, un ciel d'acier noir semé de clous d'or qui scintillent sur la blancheur des choses, dans cette atmosphère limpide. Le froid fige l'haleine au sortir des lèvres, les barbes se changent, après quelques minutes, en stalactites de glace. Le cœur russe tressaille d'allégresse. « Plus vite ! plus vite ! » crient les femmes, déjà grisées, avec une voix secouée par des rires de joie folle. L'automédon, qui a préalablement blindé son estomac avec de nombreux verres d'eau-de-vie, fait grêler le knout sur la croupe des chevaux. Ils donnent pourtant le maximum de rapidité qu'on puisse attendre de leurs jarrets : eux aussi, ils semblent enivrés de leur propre galop.

L'équipage fuit d'une course désordonnée ; il enfile les quais, traverse le fleuve ; les masures des faubourgs, avec leurs lumières chétives, s'évanouissent dans la nuit, fantômes éclairés par de pauvres petites âmes troubles ; les arbres leur succèdent à mesure qu'on s'enfonce dans les Iles. On glisse maintenant sur le pays vide, dans le noir absolu. Le tintement des carillons réveille seul tout le silence amassé sur cette terre. Quand les patins heurtent le pavé sous la neige plus rare, quand ils franchissent un bloc de glace en saillie sur un bras de la Néva, la lourde caisse bondit avec des cahots qui manquent de projeter dehors les voyageurs. La double ivresse du froid et du mouvement est à son comble :

Digitized by Google

« Marche ! Plus vite encore ! » reprennent nerveusement les voix féminines ; et parfois une voix plus grave murmure tout bas : « Pourquoi plus vite ? Il faudrait n'arriver jamais !... »

On arrive pourtant. L'attelage, blanc d'écume, s'arrête devant une taverne isolée : c'est Samarkande ou Tachkent, l'un des cabarets de la banlieue de Pétersbourg fameux par les troupes de Bohémiens qu'ils hébergent. La société loue une salle dont le décor n'a rien de luxueux ; quatre murs enfumés, quelques chaises, une table. Le champagne est apporté, les Tsiganes paraissent. Le chœur se compose de quatre hommes, de huit à dix femmes. Les hommes portent sur leurs figures basanées la dignité tranquille de leur race ; avec leur profil d'aigle, leurs yeux tristes et profonds, ils semblent des rois d'Asie dépossédés. Nous voudrions vous dépeindre les femmes dans un pittoresque costume d'Orient : la vérité nous force à avouer qu'elles sont revêtues de robes de soie fripées, défroques de quelque élégante, achetée chez un revendeur du Gostinnyi Dvor. Le teint olivâtre sous le fard des joues, le feu des prunelles sous les cils peints, disent seuls l'origine hindoue de ces filles des parias. Le chef du chœur accorde sa guitare et attaque un accompagnement, très lent d'abord, de plus en plus accéléré. Les Bohémiennes chantent ; elles sont assises en demi-cercle, immobiles de corps et de visage. Au début, l'accent est froid, contenu : ces créatures paraissent indifférentes aux sentiments qu'elles traduisent, sibylles visitées par un dieu qu'elles ne sentent pas. Peu à peu les voix s'animent et s'échauffent, avec un tremblement guttural que ne parviennent jamais à imiter les artistes d'une autre race ; le démon s'est emparé des chanteuses ; elles précipitent le rythme avec des reprises furieuses, des chutes brusques : mélodies et paroles respirent la même exaltation, les langueurs, les désespoirs, les flammes de passions sauvages. L'âme des vieux Aryas a accumulé dans ces cantilènes tout ce qu'elle contenait de folie et de mélancolie.

UN MENDIANT.

Gravure de M. Genty, d'après un croquis de Chelmonsky.

Elle trouve un écho dans l'âme slave. Regardez ces patriciennes qui écoutent les filles de Bohême : malgré les différences d'éducation et de condition sociale, ce sont les vraies sœurs des Tsiganes. Sous des apparences réservées et dédaigneuses, elles vibrent à l'unisson, avec la même violence de nature ; elles reste-

Digitized by Google

ront là toute une nuit, magnétisées par ces airs du pays natal. Les hommes ne dissimulent pas leur ravissement : un Russe dépensera son dernier rouble pour se procurer le plaisir qu'il met au-dessus de tous les autres. Des monomanes reviennent ici chaque soir ; ils passent leurs nuits à écouter ces chants, cloués à cette table par une tyrannie aussi irrésistible que celle du fumeur d'opium. La plupart des officiers aux gardes vivent sur un pied de familiarité amicale avec les Bohémiennes ; ce soir, la présence des dames les gêne : quand ils reviendront seuls, le champagne coulera à flots, les portefeuilles s'ouvriront sans

« POURQUOI PLUS VITE ? »
Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Paris.

compter. Parfois une rixe vient troubler la partie : ce sont des marchands impatients d'attendre, qui disputent aux officiers la salle et les chanteuses. Non moins passionnés pour ce plaisir, et plus prodigues encore, les pieux marchands, qui viennent de quitter l'oratoire où la lampe brûle devant les saintes images, jettent à poignées sur les genoux des Tsiganes les bank-notes et les impériales d'or. Une Bohémienne célèbre dans son art n'a qu'à se baisser pour ramasser autant d'argent qu'une cantatrice d'opéra. Cependant nul ne s'avisera de soupçonner sa vertu farouche ; vertu proverbiale, protégée par la surveillance jalouse des hommes de la tribu, garantie par l'intérêt bien entendu. La belle Bohémienne finit parfois par épouser un général. Ces unions ne sont pas rares en Russie, et la chanteuse de Samarkande achève sa carrière en honnête

Digitized by Google

mère de famille, dans la ville de province où son mari commande le district.

La fin de l'hiver amène une métamorphose complète en la capitale : elle est belle d'une autre beauté, dans le calme des « nuits blanches », quand elle mire ses palais et la ligne de ses quais dans les eaux bleues de la Néva, libérées par la débâcle. L'été tardif et soudain de Pétersbourg éclate comme un coup de foudre. La veille, il n'y avait pas de bourgeons sur les arbres : en quelques jours les feuilles poussent littéralement à vue d'œil. Ce renouveau coïncide avec la période des nuits blanches, à la fin de mai. Le soleil disparaît à peine du ciel pendant deux ou trois heures ; absent, on le devine au-dessous de l'horizon : la rougeur de son lever succède immédiatement à celle de son coucher. Ce n'est ni le jour ni la nuit, ce rayonnement diffus qui emplit l'atmosphère, lumière blafarde, élyséenne, où les êtres et les choses, qui ne font plus d'ombre, prennent des apparences de spectres. Les personnes nerveuses ne peuvent trouver le sommeil pendant ces heures inquiétantes où le crépuscule se confond avec l'aube.

C'est le moment des longues promenades aux Iles. Sous le premier sourire du printemps, rien n'est frais et charmant comme ce labyrinthe de forêts, coupé par les bras nombreux de la Néva qui serpentent entre les massifs de verdure, baigné par les eaux du golfe qui viennent mourir doucement autour de « la Pointe ». La Pointe est le bois de Boulogne ou le Hyde-Park de Pétersbourg. Les calèches et les *drojkis* ont remplacé les traîneaux, ils amènent chaque soir sur ce promontoire tout le monde élégant. Ces équipages se rendent au bord de la mer. Dans la foule des promeneurs, où les officiers sont en majorité, chacun attend la voiture qui l'intéresse ; elle arrive, les groupes se forment aux portières ; on devise des choses du jour ou d'affaires plus intimes, en regardant fuir vers la côte de Finlande les voiles de pêcheurs, descendre l'astre lentement noyé dans les flots, au-dessus d'Oranienbaum. L'heure est douce, recueillie : rien n'avertit qu'elle passe, car les ténèbres ne viennent pas. Au retour, les brouillards qui s'élèvent de ces terrains marécageux flottent comme un dais d'argent sur les prairies et les forêts endormies dans la sérénité de la nuit blanche. Les équipages s'égarent dans les détours des allées qui sillonnent les Iles ; ils s'arrêtent aux portes des villas dont les grilles s'ouvrent sur la route ; maisons de plaisance de la noblesse et des riches marchands, bâties en façade sur les canaux. Le perron descend dans l'eau ; des barques se balancent contre les degrés, et font communiquer les palais de cette Venise forestière. Quelques jours encore, et les familles que leurs occupations retiennent à proximité de la capitale reviendront s'établir là pour les mois d'été ; le promeneur entendra dans toutes les directions des musiques, des orchestres de cafés-concerts : aux

Digitized by Google

tableaux animés qui se déroulent sur ces rives et dans ces jardins, où chacun dîne en plein air sous des girandoles de lumières, il pourra se croire transporté dans la vie italienne.

Les personnes que leur service attache à la Cour passent la belle saison à Tsarskoïé-Sélo ou à Péterhof, suivant que la fantaisie souveraine a préféré l'une ou l'autre de ces résidences. Les petites villes groupées autour des deux châteaux s'élèvent dans des directions opposées, à une heure de Pétersbourg par le chemin de fer. Péterhof fut à l'origine le Versailles russe; Pierre le Grand s'efforça d'y reproduire les splendeurs qui l'avaient ébloui chez Louis XIV: parc aux majestueuses perspectives, allées d'ifs taillés, grandes eaux jaillissant des bouches des tritons de bronze. Le voisinage de la mer fournisssait un autre élément décoratif: une belle promenade, ménagée entre les flots et la forêt de chênes, conduit aux estacades où sont amarrés les yachts impériaux. Péterhof a été un peu délaissé sous les derniers règnes. Tsarskoïé-Sélo est plus vivant, plus rempli de souvenirs. Dans le vaste château construit par Rastrelli, sous les mélèzes qui bordent le lac, on croit voir encore l'ombre de la grande Catherine: elle menait dans ces lieux une vie familière et spirituelle, avec ses favoris, ses philosophes, ses poètes. On y revoit aussi l'ombre plus récente d'Alexandre II, qui aimait à réunir là ses courtisans dans les fêtes intimes, quand l'été le rendait à son séjour de prédilection. Le parc, savamment dessiné, avec des routes qui conduisent à des arcs de triomphe, à des édicules grecs dans le goût du XVIII^e^ siècle, se relie au parc voisin de Pavlosk, château bâti pour Paul I^er^ et devenu la propriété du grand-duc Constantin. C'est, entre les deux résidences, un va-et-vient incessant d'équipages, sortant des chalets disséminés sous les sapins. Les hussards de la garde, cantonnés à Tsarskoïé, n'en laissent pas approcher l'ennui.

Chaque année, le mois d'août y ramène une période de bruit et de fêtes militaires, quand l'Empereur vient s'établir pour les grandes manœuvres au camp de Krasnoïé-Sélo. Les journées sont remplies par des marches, des simulacres de batailles, des bivouacs improvisés; on déjeune sous la tente; le soir, vainqueurs et vaincus fusionnent au spectacle de gala, dans le théâtre de Tsarskoïé. Aucun civil n'y est admis. C'est un coup d'œil unique, ce parterre de casques, d'épaulettes, de cordons, sous un double rang de loges où les femmes font assaut d'élégance. Aux manœuvres de Krasnoïé, à ces combats livrés devant les équipages des dames, on peut se représenter ce qu'étaient les campagnes du grand roi, quand il assiégeait les villes des Flandres au son des violons. Ici, comme au Palais d'Hiver, comme partout dans la capitale russe,

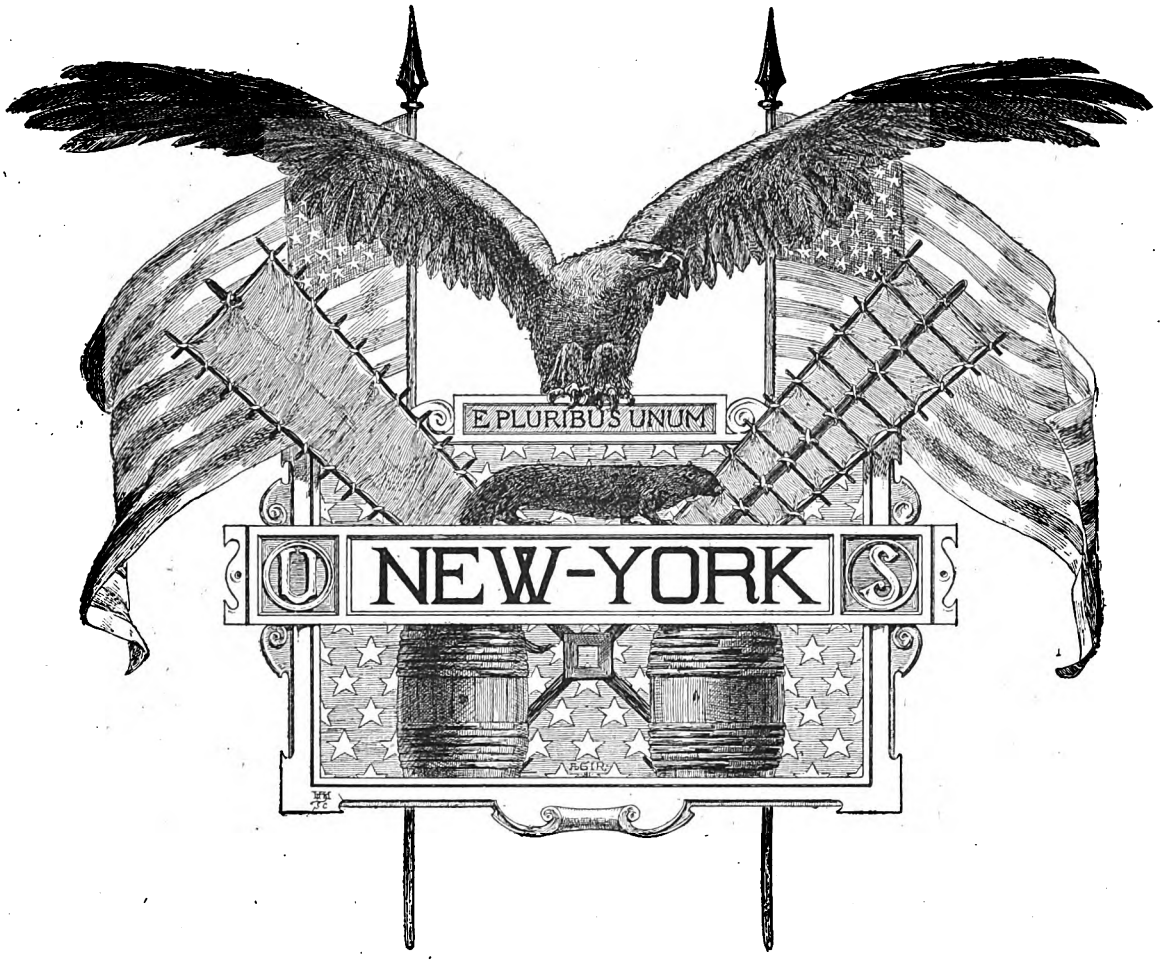
Digitized by Google

le curieux se plaît à retrouver des formes historiques, des mœurs, des sentiments, des spectacles que les livres seuls lui avaient fait connaître dans nos pays. C'est par là que Pétersbourg, la ville née d'hier, où nous n'avons pas rencontré un monument ancien, nous offre cependant à chaque pas une vivante leçon d'histoire : du jour où l'on y entre, on est replongé dans tout ce qui fut la vie de nos pères.

PIERRE LE GRAND, PAR FALCONET.

Gravure de Ruffe.

Digitized by Google






Digitized by Google

# NEW-YORK

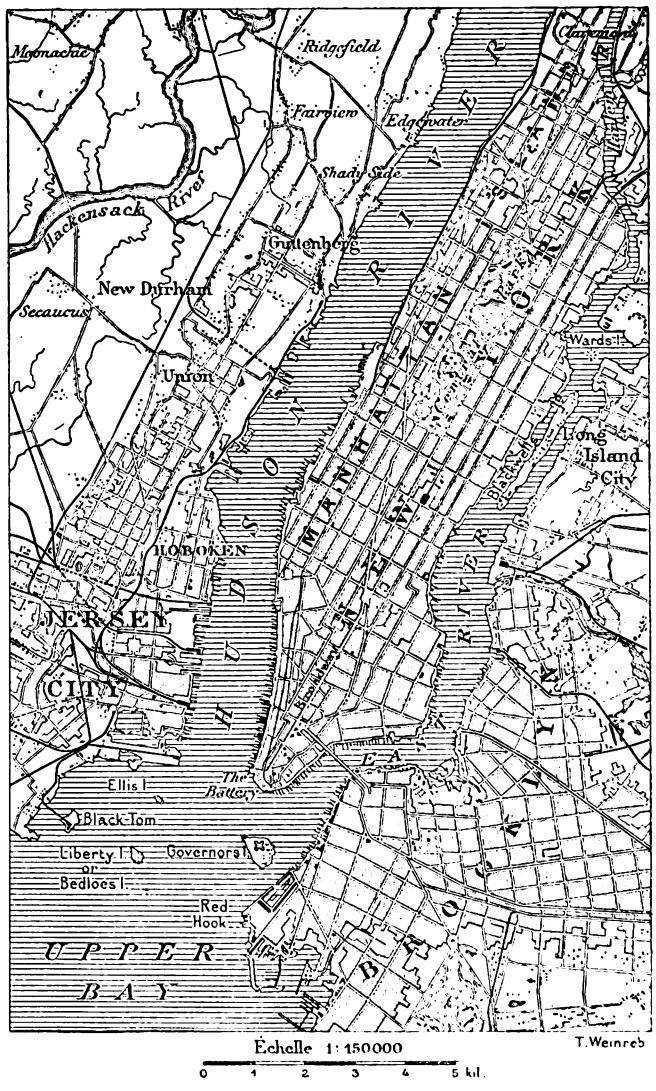
Située par 40° 42′ de latitude nord et 76° 20′ de longitude ouest, à 345 kilomètres au nord-est de Washington, New-York, qui primitivement porta le nom de Nouvelle-Amsterdam, est aujourd'hui la plus grande ville des États-Unis, et, plus encore que Londres, elle est la fille favorite de l'Océan, qui l'enserre de ses replis.

Elle ne date en réalité que de l'an 1612. Elle fut fondée sur une presqu'île de 21 kilomètres de longueur sur 4 de largeur (celle de Manhattan), limitée d'un côté par le fleuve Hudson, qui la met en communication avec les grands lacs, et, de l'autre, par le bras de mer de l'East River ou Rivière de l'Est, appelé aussi détroit de Long-Island, et au delà duquel s'élève Brooklyn au sud-est.

Le port extérieur est formé par la baie d'entrée, large de 12 kilomètres entre Long-Island, au nord et la pointe de Sandy-Hook, au sud. Le port intérieur, sis au delà d'un détroit, à 25 kilom. plus au nord, mesure 40 kilomètres de circonférence. Plusieurs îles, Governor, Bedloe, Ellis, parsèment ce bassin, sans rival aux États-Unis et, muni de 150 jetées perpendiculaires, permettant de décharger les navires dans les docks et les magasins mêmes.

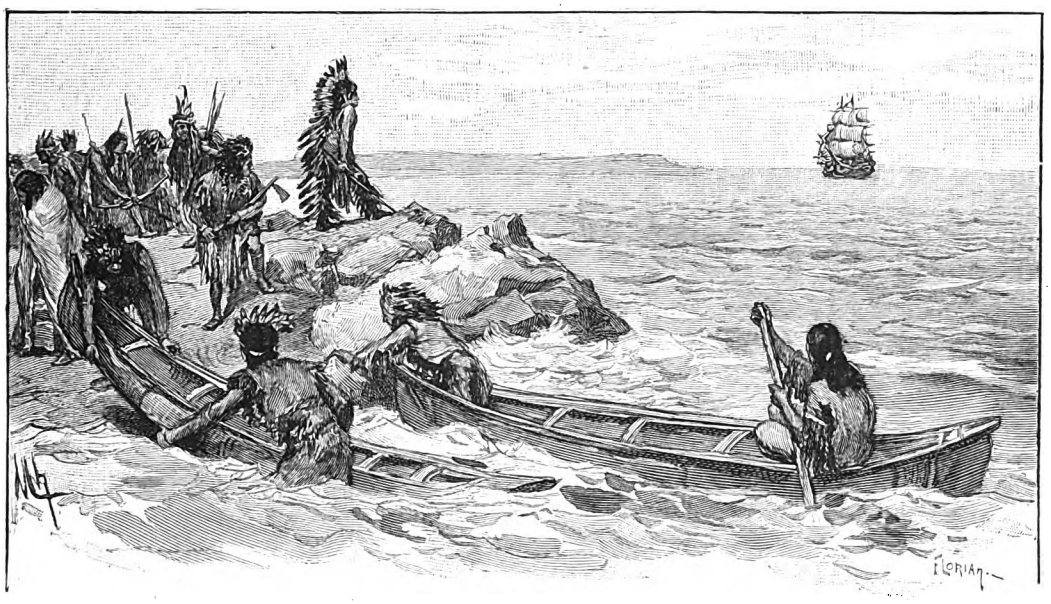
Le noyau de la ville comprend onze avenues parallèles, tracées du sud au nord, et auxquelles s'embranchent, de l'est à l'ouest, plus de 150 voies traversières menant aux baies latérales. Outre ses tramways, d'un système tout à fait perfectionné New-York possède un chemin de fer métropolitain établi sur des piliers de fer, et composé de trois lignes sillonnant la presqu'île dans le sens longitudinal; l'une court au bord de l'Hudson, la seconde au milieu du massif urbain, la troisième près de l'East River.

Un railway sous-fluvial en construction doit en outre franchir le fleuve Hudson, dont la nappe est trop large pour recevoir un pont analogue à celui qui, sur une longueur de 1826 mètres (611 mètres encore de moins que le pont de Montréal, sur le Saint-Laurent), relie depuis 1883 Long-Island à Brooklyn.




En 1725, New-York n'avait que 8000 habitants, et, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, ce faible chiffre s'accroît fort peu; mais, au dix-neuvième, la ville prend tout à coup son essor: en 1805, on y dénombre 78 000 âmes; en 1840, 300 000; aujourd'hui l'immense cité a débordé depuis longtemps par delà les bras de mer qui en formaient, à l'origine, la limite, et, avec ses annexes de Brooklyn, de Long-Island-City, de Jersey-City, de Hoboken, de Bayonne, de Newark et d'Elisabeth, elle compte, plus de 2 millions d'âmes. C'est à New-York que Fulton a construit le premier bateau à vapeur, et que Washington, le premier président de l'Union, est entré en fonctions le 30 avril 1789. Bien que distante de 6000 kilom. de l'Europe, la ville de New-York n'est plus actuellement qu'à 7 jours du Havre, et qu'à 5 jours et 7 heures de Queenstown (Irlande).

Digitized by Google



LE 3 SEPTEMBRE 1609.

Gravure de Florian, d'après une composition de F. de Myrbach.

# New-York

LA FAYETTE[1].

PRESQUE à la même heure où Champlain, digne continuateur des découvertes de notre hardi compatriote le Malouin Jacques Cartier (1534), arborait les couleurs de la France sur le sol canadien, en y jetant les premières assises de Quebec (1608), surnommé plus tard le Gibraltar de l'Amérique, un explorateur anglais, Henry Hudson, engagé au service de la Hollande, naviguait par le 40° degré 1/2 de latitude, remontant les côtes septentrionales du Nouveau Monde, à la recherche du passage nord-ouest rêvé par Colomb comme devant aboutir aux Indes. Le 3 septembre 1609, Hudson, perdu à la mer deux ans plus tard par la trahison de son équipage révolté, doublait les îles semées à l'embouchure du fleuve important qui a gardé son nom. L'aspect du site, brusquement découvert à

1. Gravure de Ruffe, d'après la statue de Bartholdi.

Digitized by Google

travers les brouillards, ne manquait pas de pittoresque. Devant la galiote hollandaise qui fendait le flot toutes voiles au vent, s'enfuyaient au fond de la baie les canots d'écorces des Indiens, surpris en train de pêcher. Des groupes de guerriers mohicans, armés d'arcs, se profilaient fièrement à la crête des escarpements du fleuve, et des troupes de castors effarés regagnaient hâtivement leurs habitations éparses dans l'île de Manhattan, qui en garde l'entrée.

Cinq ans plus tard, cette île de Manhattan, vendue à vil prix par les Indiens dupés et déjà trop amoureux de l'eau de feu, était proclamée possession hollandaise. Un petit fort et quatre maisons, destinés à protéger les chasseurs et traitants de fourrures, sortaient de terre sous le nom de « New-Amsterdam ». Tels furent les modestes débuts de la vraie capitale actuelle des États-Unis du Nord, de cette immense ville que les deux mondes connaissent et admirent, et qui, après avoir changé de maîtres, s'appelle superbement aujourd'hui « New-York, *Empire-City* ».

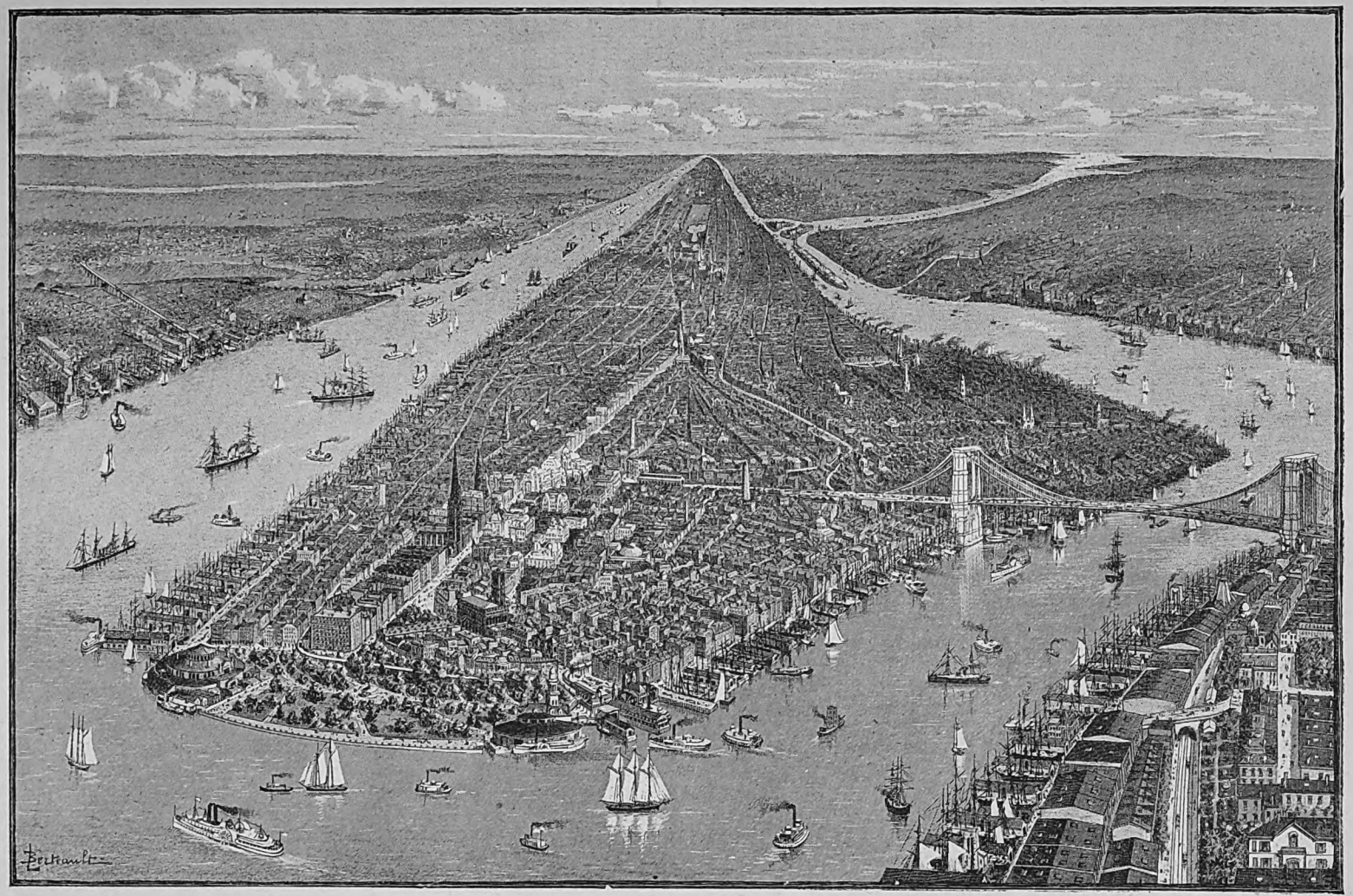
En 1648, ce nouvel établissement comptait déjà 1000 habitants; en 1667, la petite colonie batave, abritée par des fossés et des murailles contre les surprises des indigènes, s'était édifié 384 maisons. La prospérité commerciale et agricole y progressait de jour en jour ; l'avenir semblait assuré.

Mais les Hollandais, gouverneurs et citoyens, avaient compté sans leurs très proches voisins les Anglais. Or, en matière coloniale, John Bull a toujours confondu annexion avec voisinage. Aussi les grands moulins à vent qui rappelaient la terre natale aux expatriés de Delft, et dont les ailes blanches avaient égayé, soixante années durant, les hauteurs de New-Amsterdam, changèrent-ils soudain de propriétaires. Un beau matin de 1674, New-Amsterdam, envahi par les armes anglaises pour la seconde fois, se réveilla New-York, de même que Port-Orange, autre comptoir hollandais, devenu le maître de l'Hudson à 135 milles de son embouchure, ne se nomma plus désormais qu'Albany.

Aux colons et marchands culottés court, à perruques et à tricornes, connus sous le sobriquet de *Knickerbockers*, succédèrent les « Pèlerins », fuyant l'Europe et ses persécutions religieuses, et puis les Puritains austères, les Quakers, les Méthodistes, les prédicateurs ambulants, et toutes ces sectes qui, sorties peu à peu des flots de l'immigration, ont fini, sous le drapeau de la liberté de conscience, par couvrir la surface des États-Unis d'églises et de religions multiples où les doctrines ont presque partout remplacé la foi : nous en excepterons le catholicisme, plus vivace que jamais au delà de l'Atlantique.

Désormais New-York, d'abord anglicanisé, puis américanisé à dater de 1783, va grandir sans autres temps d'arrêt que les guerres d'Émancipation et de Séces-

Digitized by Google



PANORAMA DE NEW-YORK.

Dessin de Berteault, d'après la planche publiée par MM. Currier et Yves.

Digitized by Google

sion. Matelots hollandais, Mohicans et castors ne figurent plus, à l'horizon de Manhattan, que dans les armoiries de New-York, resté fidèle, à travers plus de deux siècles de nationalité anglaise et d'indépendance américaine, au souvenir de ses origines; origines qui, par le castor, gardent un point commun avec celles de Paris.

Les habitants assiégés de notre vieille Lutèce n'ont-ils pas vu jadis, eux aussi, le castor chassé sur les bords du ruisseau de « Bièvre », qui doit son nom à cet industrieux amphibie (en anglais *beaver*; plus tard, par corruption, « castor » en français)?

Située sous la même latitude que Madrid, séparée de l'Europe par près de 1400 lieues de mer, tour à tour glacée par les souffles du pôle Nord et surchauffée par les évaporations du Gulf-Stream, la ville de New-York apparaît éclatante, au fond de son immense baie, comme un prodige de vitalité humaine qui ravit l'imagination du voyageur plus qu'il ne la surprend. Car les récits et les légendes nous en ont tant dit, que, de son cabinet, tout penseur peut aisément deviner et évoquer la silhouette de la grande cité, sans pourtant la. connaître : c'est une vaste chaudière aux mille cheminées fumantes, où les affaires sont en ébullition constante.

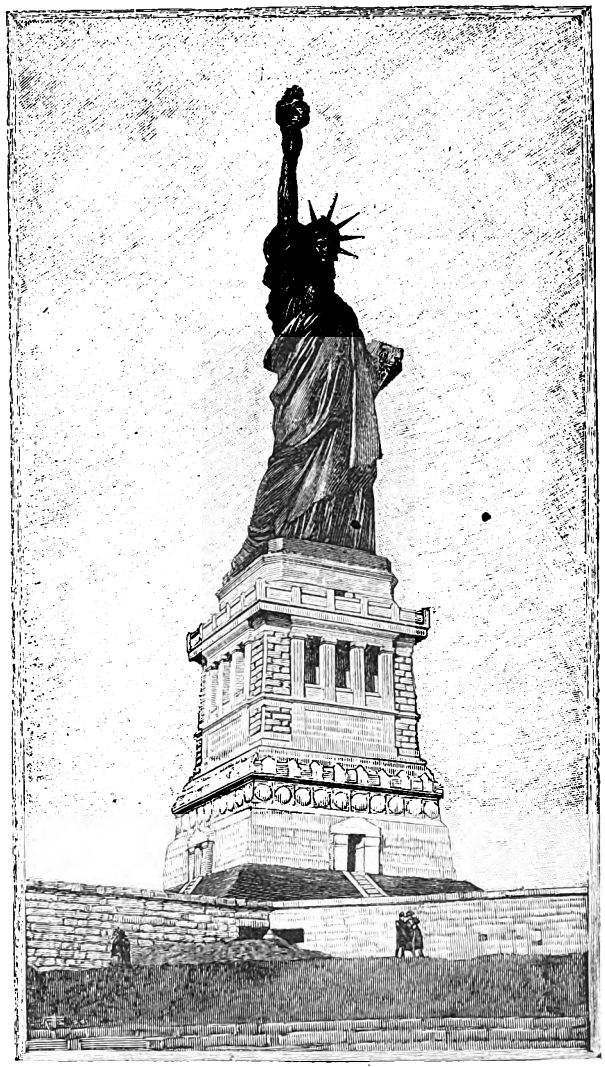
L'île de Manhattan, son premier berceau, n'est plus assez vaste pour la contenir, en dépit de ses 17 kilomètres de long : sa largeur maxima ne dépassant pas 4000 mètres, New-York a débordé, et enjambé à sa droite le large Hudson, à sa gauche la rivière de l'Est. Les 1000 âmes de 1648 se dénombrent à cette heure plus de 2500000, y compris les faubourgs de Brooklyn et de New-Jersey, qui s'allongent sur les deux rives opposées de la baie, comme deux bras immenses de la métropole dévorante.

Reliée à Brooklyn depuis 1883 par un merveilleux pont suspendu, haut de 40 mètres au-dessus du flot et long de 1800 mètres, ouvrage de l'ingénieur Roebling, qui l'a construit sans pouvoir l'achever lui-même, New-York a conçu le projet, déjà à exécution, de correspondre avec New-Jersey par un hardi tunnel sous-marin à travers lequel voyageurs et marchandises traverseront toute la baie. L'audace américaine ne connaît pas d'obstacles, et, il faut le reconnaître, la puissance de l'industrie yankee est à la hauteur de ses conceptions les plus téméraires.

Au centre de la baie se dresse, sur son piédestal granitique de Bedloe's Island, la fameuse statue *la Liberté* de Bartholdi, sa torche enflammée à la main, comme une sentinelle avancée de la capitale commerciale de l'*Union*, dont elle éclaire et indique la double entrée fluviale aux nombreuses flottes mar-

Digitized by Google

chandes qui débouchent sans fin de la passe de Sandy-Hook, accourant de tous les ports du monde. Après avoir franchi l'îlot de la « Liberté », les navires profitent de la marée qui les porte, soit pour remonter au delà du pont suspendu, soit pour aller s'intercaler méthodiquement, et non sans danger permanent d'avaries, dans les wharfs disgracieux et trop étroits qui sont assignés à chaque compagnie. Ces docks flottants forment une ceinture presque ininterrompue à New-York, ainsi privé de quais découverts et praticables, sauf vers la Batterie (Battery).



LA « LIBERTÉ ».

Gravure de Ruffe, d'après la statue de Bartholdi.

En effet, pour le voyageur encore en rade, déjà abasourdi par les beuglements des sirènes, par le va-et-vient incessant des remorqueurs qui entraînent des trains entiers de wagons bondés de marchandises d'une rive à l'autre, c'est là le seul point accessible au regard, qui lui permette d'entrevoir un instant la fourmilière humaine où il va disparaître tout à l'heure.

La Batterie, que les occupants de la première heure nommèrent la « Parade », servait jadis de jardin de conversation aux colons hollandais, y venant aux couchers du soleil fumer leurs pipes et deviser de leur négoce. Presque désertée aujourd'hui, comme son voisin le Bowling-Green (l'ancien jeu de boules), elle embellit encore de sa verdure la pointe avancée de Manhattan, où l'Hudson vient marier ses eaux douces aux eaux saumâtres de la Rivière de l'Est, espèce de bras de mer qui coupe Long-Island de la terre ferme.

Digitized by Google

C'est là le point de départ de Broadway, véritable épine dorsale du grand Léviathan commercial, large voie industrielle qui remonte presque en ligne directe toute la cité, flanquée sur ses deux côtés de onze vastes avenues, coupées transversalement, et presque partout à angles droits, de rues, distantes les unes des autres de 75 mètres. En 1860, la ville s'arrêtait à la vingt-huitième rue : en 1890, elle en compte 216 ; elle a marché vers l'ouest à une vitesse annuelle de 1 470 mètres. Cette prodigieuse extension de la vitalité, accomplie pour les sept huitièmes durant les trente dernières années, n'a pas dit encore son dernier mot, à ne consulter que les chiffres de l'immigration. La moyenne des nouveaux venus s'est élevée à 500 000 âmes pendant les trois dernières années.

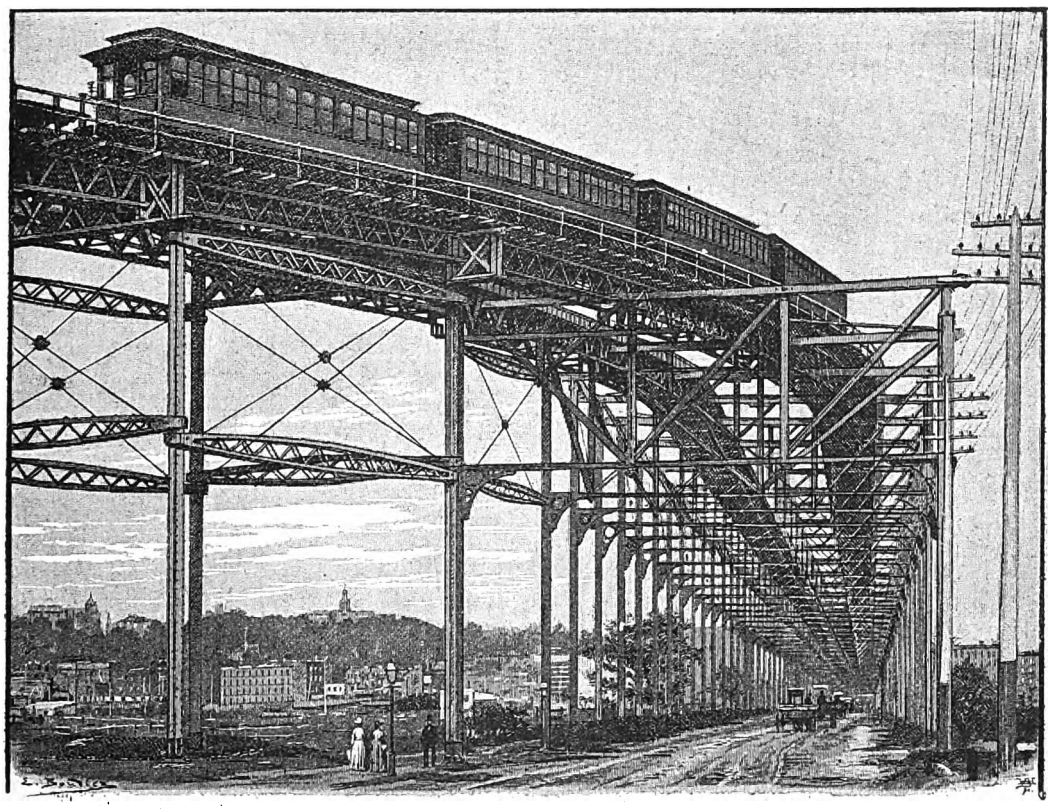
C'est près de la Batterie que le vieux fort d'antan connu aujourd'hui sous le nom de Castle-Garden sert à abriter, à leur débarquement et avant leur mise en route, l'armée d'émigrants qui accourent sans trêve du vieux continent, riches chacun des vingt dollars réglementaires et de leurs illusions. Cette armée va toujours grossissant : mais que de déceptions et de rapatriements forcés ! C'est que l'heureux temps des batteurs d'estrade et des trappeurs si poétiquement chantés par Cooper, comme celui des expéditions fructueuses à courtes distances des côtes de l'Océan, est bien passé. Le cri de guerre des Peaux-Rouges, aux visages tatoués et aux touffes chevelues, a cessé de retentir, et les traces des mocassins se sont effacées dans le sentier de la guerre sous les roues des locomotives, qui ont poussé la conquête presque aux confins du Nouveau Monde. N'avons-nous pas vu se promener sur les trottoirs de Broadway de superbes Peaux-Rouges à l'allure fière et athlétique, aux longs cheveux noirs tombant sur les épaules, coiffés d'un chapeau mou et vêtus d'une redingote ? Oh ! civilisation !

Avant d'arriver aux lotissements, pour y trouver libre place au soleil, l'immigrant a bien le temps de mourir de privations. Aussi bon nombre de nouveaux débarqués se décident-ils à chercher fortune en s'arrêtant à New-York. C'est là un des gros points noirs de la « Cité Impériale », qui n'a pu oublier ni l'effrayante épidémie de 1868, ni les incendiaires et assassins qui mirent en 1863 et en 1871 son existence en péril.

Ville uniquement d'affaires, surtout dans sa partie basse, qui fut la vieille cité, New-York présente un aspect général monotone, dépourvu de style architectural : c'est un ensemble triste et rigide, où dominent la brique rouge et le fer, à façades enfumées, bariolées d'enseignes et de réclames multicolores et démesurées. L'air et l'horizon y font défaut, grâce aux fils et aux chemins de

Digitized by Google

fer aériens, qui se croisent au-dessus des voies publiques et les obscurcissent en tous sens. Les trains, qui se succèdent toutes les cinq minutes, courent vers mille directions opposées, semant les escarbilles à travers les rails dépourvus de tabliers, rasant à toute vapeur les fenêtres des premiers étages, que ne protège d'ailleurs aucune clôture extérieure contre le regard indiscret du voyageur. Outre les piliers de ces voies ferrées, de hideux et immenses



UNE COURBE DE L' « ELEVATED RAILWAY ». HUITIÈME AVENUE, 110e RUE.
Dessin de Boudier, d'après une photographie.

poteaux de bois télégraphiques, à peine dégrossis, encombrent et déshonorent les grandes artères, aussi mal pavées que peu entretenues, où un défilé ininterrompu et presque inextricable de tramways et de charrettes lourdement chargées se débrouille, presque à la muette, en dépit des fondrières et des cloaques empuantis de détritus. Certains quartiers de New-York rivalisent de saleté avec ceux de Constantinople. Ce n'est pourtant pas l'argent des contribuables qui fait défaut : c'est avant tout une honnête édilité, et l'on peut dire, en outre, que la jeune Amérique attend son Alphand.



Digitized by Google

Si New-York pèche par le goût et la saleté, il manque aussi de cette gaieté parisienne, vrai rayon de soleil cher aux déshérités des villes, que ne sauraient remplacer ni l'extrême agitation ni la cohue des rues. La vie de New-York est excédante ; aucune distraction d'étalages attrayants pour l'œil du piéton. C'est un pays de Juif-Errant, où l'on ne s'arrête jamais. Hommes, femmes, se pressent, se poussent, jouent des coudes sans aucun souci du voisin. Pas un mot, pas un lazzi; rien que des mouvements brusques et heurtés. On dirait le peuple du silence : les enfants eux-mêmes ne rient pas. Avant tout, il faut passer et arriver : le dollar n'attend point. La ville entière est en marche depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : c'est un exode perpétuel. Les chemins de fer aériens transportent chaque jour plus de 600 000 voyageurs. On peut dire que la journée américaine se passe en tramway, en bateau, en *elevated*, en ascenseur, ou dans les offices télégraphiques, presque aussi répandus que les *bars*, qui ne chôment pas non plus de consommateurs.

Près du Stock-Exchange (la Bourse), au-dessus du monument occupé par la *Western Union Company*, on compte 197 fils. A voir cet écheveau aérien, on devine aisément qu'il n'y a pas de monopole d'État, et que chaque particulier peut, à sa guise, installer son télégraphe. Mais la liberté ainsi comprise offre quelques inconvénients : c'est ce qui frappe sans cesse dans l'application de la liberté américaine; liberté de tout faire, qui ne tient aucun compte des convenances du voisin. Aussi se prend-on souvent à regretter la réglementation européenne, qui décidément a ses avantages. Ainsi des accidents presque toujours suivis de mort foudroyante (plus rapide que celle des condamnés à la machine électrique) sont produits fréquemment par la rupture de fils trop lourds qui s'abattent sur la tête des passants. Les propriétaires des lignes rompues paient, il est vrai, des indemnités; mais la sécurité publique et la perspective gagneraient fort à une réforme radicale, celle de l'isolement sous terre. Mais, dans ce pays où le dollar reste le dernier argument, le mauvais vouloir des grandes entreprises électriques a engagé, depuis dix-huit mois, une lutte héroïque avec la municipalité new-yorkaise, et les poteaux abattus la veille par la hache du *mayor*, en vertu d'arrêts de justice provisoires, se relèvent le lendemain comme par enchantement, au détriment des promeneurs, impatients de voir le conflit tranché judiciairement en dernier ressort.

Quant aux quatre lignes d'*elevated* qui sillonnent et enfument la cité, Dieu préserve à jamais Paris d'un pareil déshonneur architectural! Comme moyen

Digitized by Google

et facilité de locomotion, c'est commode; mais pareil système métropolitain serait encore plus odieux sur les bords de la Seine que sur les bords de l'Hudson, où les maisons atteignent presque toutes une hauteur prodigieuse. Celles-ci, pour la plupart, s'élèvent de dix ou onze étages, sans pitié pour la vue, la respiration et l'hygiène des habitants. « Chacun pour soi » : c'est la maxime courante. Aussi un propriétaire ne peut-il s'étendre, faute de place ou d'argent (le mètre de terrain vaut jusqu'à 10 000 francs), le voici qui pousse en l'air aussi haut qu'il peut : là Dieu seul est maître.

Malgré les façades monumentales, à piliers de marbre et de granit, qui se pressent dans Broadway, empruntées à tous les styles les plus baroques, aucun établissement ne peut être comparé esthétiquement à nos grands magasins, tels que le « Louvre » ou le « Bon Marché ». Devanture, aménagement, goût, mode d'étalage et clientèle, tout diffère. Seulement, au point de vue commercial, on brasse bien plus grand à New-York qu'à Paris ou à Londres. Nombreuses maisons de New-York, qui vendent laines, draps ou soieries, remuent des millions à la pelle. Ainsi H.-B. Claftin et C^ie^, situés North et West Broadway, durant la guerre, ont fait 400 millions de dollars d'affaires annuelles. Ce fut le chiffre le plus élevé connu. Leur taux ordinaire est de 120 millions de dollars par an.

Ces établissements à dix étages, machinés de haut en bas à la vapeur et à l'électricité, bondés d'échantillons et de douzaines alignés brutalement par espèces et qualités, où tout ce qui pourrait flatter l'œil du client est négligé, sont de vraies usines d'affaires, où la marchandise à peine achetée (telle que le cochon qui, aussitôt entré vivant dans l'usine de Chicago, en ressort à bref délai jambon et boudin) est descendue, emballée, clouée, étiquetée, expédiée sur les *cars* tout prêts, et embarquée en un clin d'œil à bord des steamers, ou transatlantiques, ou gigantesques hôtels et transports maritimes destinés à remonter les fleuves intérieurs de l'Union.

Au milieu de toutes ces brouettes qui roulent des profondeurs des magasins jusque sur les trottoirs, où les charrettes absorbent les ballots, personne ne souffle mot : les affaires avant tout! Pas de flâneurs : ils risqueraient d'être écrasés. Où sont donc nos étalages aux couleurs séductrices, et nos Parisiennes au pied léger qui voient tout sans rien regarder?

En sortant de ces magasins à haute pression, on éprouve le besoin de respirer. A partir d'Union Square on y voit plus clair, et le coup d'œil est plus récréatif. Voici les vitrines du fameux joaillier Tiffany, dont les feux excitent les convoitises des mondaines. Dans ce square, les bronzes de Lincoln et de

Digitized by Google

Washington, dus au ciseau des premiers sculpteurs américains, Balk et Ream, aussi bien que le superbe *Indien en chasse* de Ward, dont le Parc Central est orné, pâlissent encore devant le *La Fayette* de Bartholdi. Ici c'est la ville plus moderne qui commence, avec ses larges voies, avec ses vastes trottoirs dallés de verres à jour, comme dans Broadway, sous lesquels chauffent et travaillent les machines à transmission d'électricité, de vapeur et de force, et que parcourt le passant, exposé à sauter un jour ou l'autre. C'est le quartier des cafés élégants, des grands hôtels, des somptueuses résidences, style moitié anglais, moitié colonial, moins confortables qu'on ne l'assure, et des restaurants en renom. Près de Delmonico, où l'on fait bonne et coûteuse chère, rendez-vous de la meilleure société féminine, voici Hoffmann House, dont le propriétaire a été condamné trois fois à mort pour le même meurtre. Trop riche pour mourir, il en a été quitte avec quelques années de prison. Il a su conserver sa tête, ses millions et la confiance du public qui va se rafraîchir dans son magnifique *bar*, célèbre par les *Nymphes lutinant un Satyre* de Bouguereau. On n'y perd pas son temps d'ailleurs.

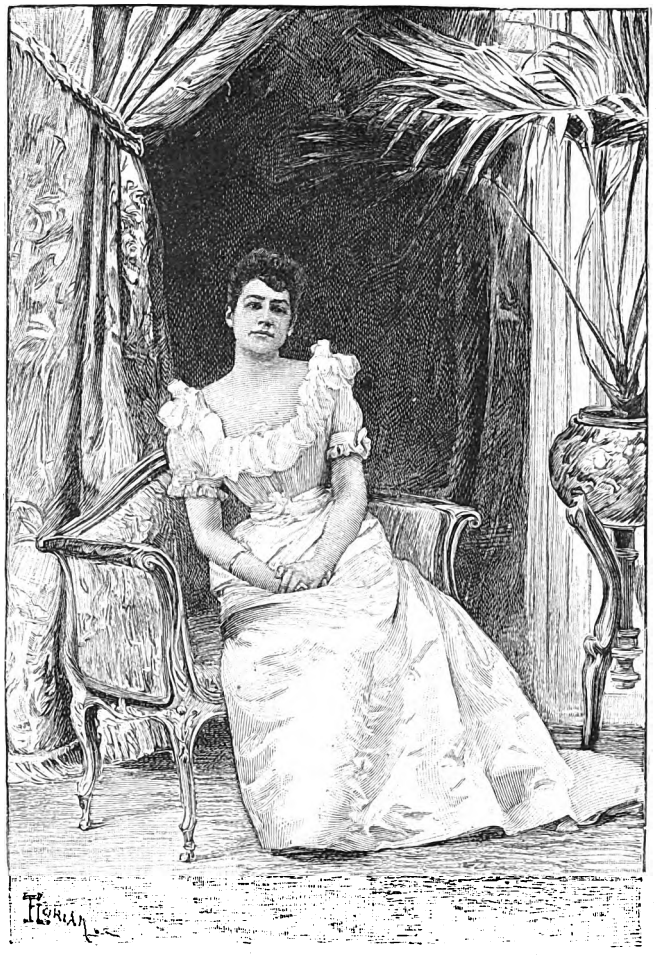
Ni chaises ni fauteuils dans les squares, pour se reposer, à l'abri des arbres, d'une chaleur écrasante : rien que des bancs de fer, plus que grossiers, alignés méthodiquement le long des allées sur une longueur de 100 mètres, et qui rappellent les bancs des malades dans les cours des hôpitaux. Les nombreux adeptes de la flirtation qui, dès la tombée du jour, y affluent pour chercher quelque fraîcheur sous les ombrages n'ont vraiment pas le dos sensible.

Où se reposer plus mollement? Ce n'est certes pas dans les tramways, pris d'assaut depuis le matin jusqu'à minuit, dont les compagnies ont résolu, à la satisfaction de leurs actionnaires, le problème du contenu plus grand que le contenant. Dans un *car* qui compte vingt places, entrent et se logent quarante personnes et plus. Assis, debout, hommes et femmes de tous les mondes, plaqués d'une façon un peu naturaliste les uns contre les autres, se tassent peu à peu, mais sans aucun égard pour les pieds délicats. Il suffit, pour y pénétrer et en sortir, de jouer des coudes, des reins et des mains, sans jamais s'excuser. Il faut avouer que le recrutement de la population new-yorkaise laisse tant soit peu à désirer. New-York est devenu aujourd'hui une sorte d'étape interocéanique où passe la légion non immaculée des lutteurs pour la vie, en y laissant mille scories : le comptoir des anciens traitants de fourrures, l'ancienne ville des Puritains n'est plus qu'un immense caravansérail à égale distance du Havre et de Southampton à Francisco, où les éléments teuton et irlandais contre-balancent la race anglo-saxonne. Nous voici bien

Digitized by Google

loin des familles patriciennes qu'on retrouve encore dans la ville des lettrés, l'aimable et austère Boston.

A New-York, plus qu'ailleurs, éclate la force de l'atavisme. Il suffit de voir défiler, à la sortie des ateliers et des magasins, cette population ouvrière féminine, issue du croisement grossier des races immigrantes, circulant à travers rues, mal fagotée, taillée à coups de hache, couverte plutôt qu'habillée, au regard atone ne révélant ni la jeune fille ni la mère de famille, mais seulement la compagne d'un mâle plus préoccupé de manier le dollar et de s'abreuver au brutal whisky que d'affiner sa postérité et son intérieur.




UNE AMÉRICAINE.
Gravure de Florian.

Le charme de la femme se retrouve tout entier dans cette société élevée, mélangée de sang créole, où l'éducation de la jeune fille est souvent plus soignée qu'en Europe, on peut même dire quelquefois plus intelligente, en dépit des apparences d'excentricité que certaines *misses* évaporées ou déclassées croient du meilleur ton d'importer sur le continent, et sur lesquelles le public se presse trop de juger tout un pays, sans tenir compte des différences de mœurs, de tempérament et d'esprit spéculatif.

L'Américaine de la haute classe, à New-York comme sur tout le littoral, est et reste sans contredit bien supérieure, comme finesse, comme sociabilité, comme conversation, à l'Américain, qui, dès l'âge le plus tendre, quitte le foyer familial pour courir à la recherche des *business* (affaires). Mais *business*, quelque heu-

Digitized by Google

reuses qu'elles soient, ne sauraient tenir lieu d'instruction ni d'éducation. On s'en aperçoit bien vite dans ces gigantesques hôtels, beaucoup trop vantés d'ailleurs comme confort, dorés sur tranche, illuminés à profusion et sans goût, où la bonne table n'est qu'un mythe, où le voyageur, une fois taxé, n'est plus qu'un numéro sans autre importance que celle de sa bourse; où enfin des hommes dits de bonne compagnie, les yeux émerillonnés, les bottes appuyées à hauteur des fauteuils du *hall* de l'hôtel, mâchent et crachent leur tabac, sans se soucier des femmes qui passent. Il est vrai que la femme s'en venge bien par le gracieux accueil qu'elle sait réserver aux étrangers, plus civilisés. Elle le fait d'ailleurs sans danger, car l'Américaine n'est ni sensuelle ni sentimentale : elle n'est fille d'Ève qu'à moitié. Sa curiosité, toujours en éveil, s'accommode aussi bien du spiritualisme de Jocelyn que du réalisme de Nana. Sa sensibilité ne s'éveille qu'à l'église ou au théâtre.

Peu de métropoles comptent autant de temples, de chapelles et d'églises, dus uniquement à la munificence des fidèles, puisque l'État reste complètement désintéressé en cette matière. Le nombre en est frappant, surtout dans la partie neuve; on rencontre un monument religieux, où vieux et néo-styles se confondent, presque à chaque *block* (îlot compris entre quatre rues ou avenues).

Au bas de la Cité, à hauteur de Wall Street, l'église de la Trinité est restée un des plus vieux témoins des origines de New-York. De sa flèche élégante, élancée de cent mètres, on découvre fort au loin le cours de l'Hudson, sur lequel, en 1807, navigua le premier bateau à vapeur, le *Clermont* de Fulton. On aperçoit aussi les stations de bains de mer semées sur le littoral très pittoresque de Long-Branch et Coney-Island, où l'on va se délasser le dimanche, et où nul ne peut se baigner si le corps n'est absolument voilé depuis la cheville du pied jusqu'au col. En revanche, il est vrai de dire que les sexes s'ébattent confondus sur la plage, où la coquetterie ne perd pas plus ses droits que la pruderie légale, car les baigneuses s'y rattrapent sur la légèreté des tissus, d'une excessive fidélité plastique, et l'on flirte ainsi vêtus, durant tout le jour, paresseusement étendus sur la grève, bercés par le murmure des flots, jusqu'à la prière du soir, qu'on a soin d'observer.

Pour tout ce qui est du domaine sacré, le rigorisme est de mode : les diverses religions ou sectes rivalisent entre elles autant par leur zèle de propagande que par leur générosité. Les concerts religieux ne sont pas moins recherchés par les fidèles et les profanes que la musique théâtrale : vingt-huit scènes différentes, plus ou moins luxueuses, où, entre autres genres, l'opéra italien et allemand tient une grande place, comptent une clientèle

Digitized by Google

variée rien qu'à New-York, sans parler de celles de New-Jersey et de Brooklyn. Pas de théâtre vraiment national : rien que des emprunts aux étrangers. Passés nos maîtres en industrie et en commerce, les Américains, sauf quelques esprits hors ligne et précurseurs, comprennent peu encore la beauté et le charme des arts. Concerts spirituels ou opéras-bouffes produisent le même effet sur leurs cerveaux surmenés d'affaires ; mais les Américaines raffolent de Wagner jusqu'au lyrisme. Il faut voir, lorsque se joue le *Vaisseau fantôme*, cette rivière de diamants qui court en cascade à travers toutes les premières loges du Grand-Opéra, où les spectatrices font assaut d'élégance et de bravos redoublés en l'honneur du maître.

UN AMÉRICAIN.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard.

En revenant du Parc Central, le bois de Boulogne new-yorkais, fort réussi d'ailleurs comme promenade, lacs et plantations de toute essence, où défilent les riches attelages aux grandes allures de merveilleux trotteurs, il est d'excellent ton d'aller faire ses dévotions à l'église catholique de Saint-Leo, située dans la vingt-huitième rue. C'est la paroisse de la clientèle la plus relevée de New-York. On dirait un véritable boudoir mystique, où tout est disposé avec art en vue d'une aimable contrition. Vitraux finis donnant passage à une lueur tamisée et discrète, sièges capitonnés qui permettent la génuflexion esquissée sans fatigue, tout en demeurant assis, moelleux tapis, étoffes orientales tombant avec mystère entre la sacristie et la nef, rien n'y manque pour provoquer l'extase. C'est dans cet oratoire que le Père *** officie avec

Digitized by Google

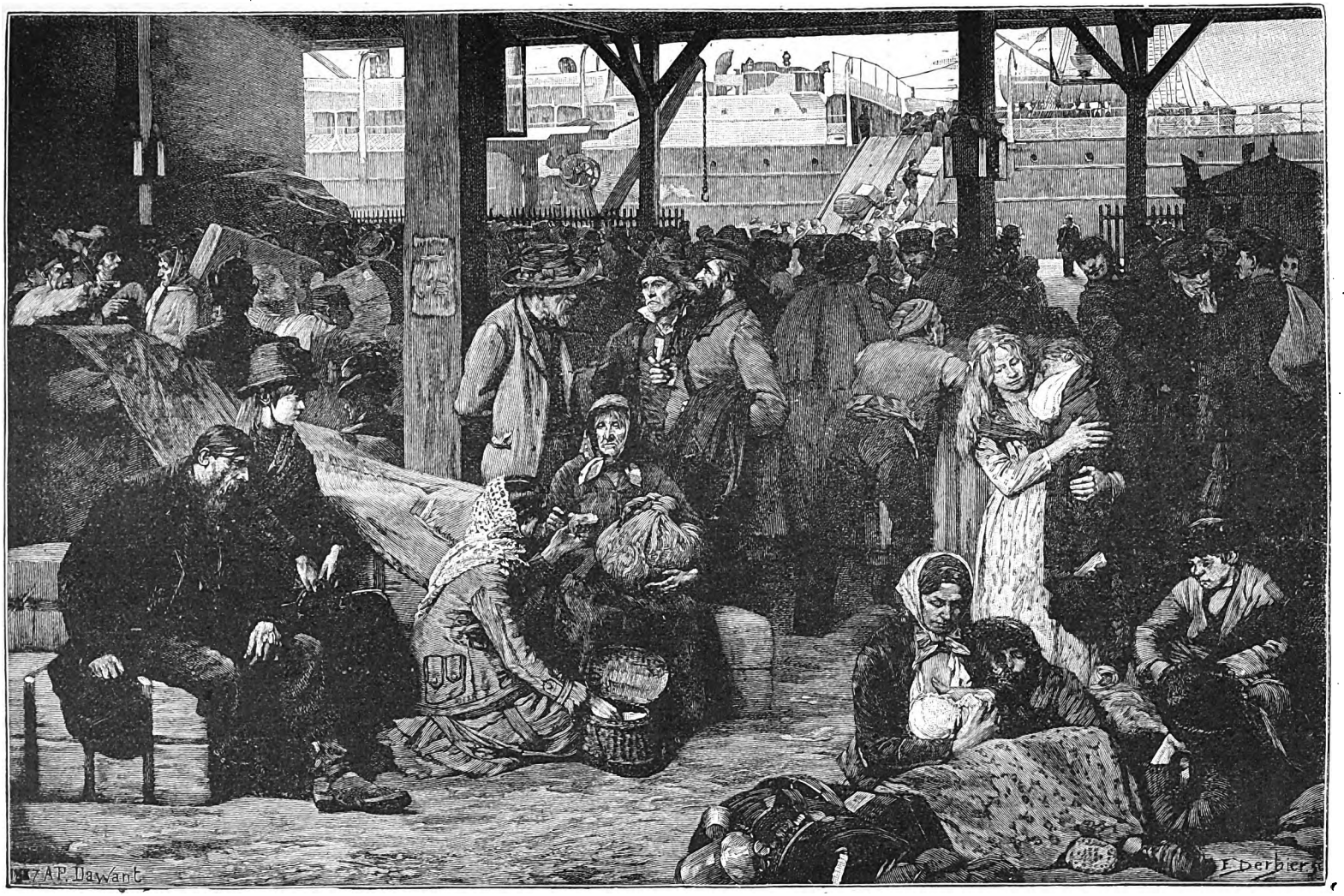
onction et confesse ses élégantes pénitentes, certaines d'y trouver toujours une paternelle absolution.

L'archevêché, tout en le trouvant peut-être mondain plus que de raison, le maintient à la tête de son bercail, qui ne sait lui refuser ni confiance ni dollars. C'est qu'en effet il est à New-York le vrai banquier des bonnes œuvres. Il faut lui rendre cette justice, c'est que, s'il connaît le chemin de toutes les bourses, il connaît aussi celui des infortunes. C'est le frère quêteur à talons rouges, au costume semi-ecclésiastique semi-gentleman, indispensable dans ce vaste pays où l'État n'assure aucun budget aux ministres des cultes, et où la prébende ne peut vivre que de la générosité des fidèles. Malgré tout, on songe là-bas à notre pauvre curé de campagne, et l'on se dit que le clergé de France est resté le premier par ses vertus, son désintéressement et sa dignité. Sous ces réserves, tout observateur attentif peut constater que le progrès de l'Église catholique, opposant la ferveur mystique de sa foi et les pompes touchantes de son culte aux diverses philosophies plus froides les unes que les autres, s'affirme de plus en plus sur le territoire des États-Unis du Nord. Tout donne à croire que d'ici quelques nouvelles générations elle restera maîtresse du terrain religieux dans les anciens États de l'Union.

Les catholiques, aussi bien que les nombreuses sectes du protestantisme, exercent à New-York une sollicitude toute particulière sur la misère et sur l'enfance. Les écoles, et ouvroirs en faveur des deux sexes, y abondent ainsi que les établissements destinés à la vieillesse, aux aliénés ou aux ivrognes récidivistes. Ces maisons de secours ou de refuge se découvrent tour à tour en remontant les bords les plus éloignés de la Rivière de l'Est : les îles voisines de Ward et de Randall leur servent aussi d'asiles. Une prévoyance et une charité bien comprises s'appliquent en ville aux petits déshérités de la rue, et ceux-ci sont légion dans la Cité Impériale.

Voyez-les s'éparpiller, dès l'aube, tous ces gamins qui pullulent sur le pavé de New-York. Les uns, la boîte au dos, criant : *Shine* à tous les échos, sollicitant les passants de les laisser faire reluire leurs chaussures pour une obole; les autres assaillant à la course les cars ou les wagons bondés de voyageurs, pour leur vendre les dernières feuilles publiques sorties des presses, gagnant ainsi leur pain du jour. Orphelins pour la plupart ou échappés de famille, ces nomades risqueraient fort de coucher à la belle étoile. Mais, grâce à de nombreux bienfaiteurs connus ou anonymes, qui se sont souvenus, sans en rougir, de leurs humbles origines et de leurs propres débuts, parfois plus que pénibles, ces enfants du hasard, voués à toutes les démoralisations du

Digitized by Google




**LES ÉMIGRANTS.**

Gravure de Derbier, d'après le tableau de Dawant. (Collection du comte de Kessler.)



Digitized by Google

vagabondage, trouvent chaque soir, moyennant le faible écot de dix *cents* (50 centimes), dans des maisons spéciales réparties par arrondissements, aménagées à leur intention, une soupe fort substantielle et un bon gîte, où le repos jusqu'au matin leur est assuré dans des conditions de moralité, de propreté, d'ablutions et d'hygiène désirables. Ces *New Boys lodging Houses* arrachent par an plus de 25 000 enfants des deux sexes à la vie du ruisseau. Aussi la criminalité du jeune âge, depuis l'inauguration de ces établissements hospitaliers, a-t-elle diminué dans des proportions notables.

Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les cinq prisons de New-York de regorger de clients passagers : car voleurs et assassins, scories d'une immigration continue, ne font que croître en ardeur et en nombre. La plus importante, celle des « Tombes », de très lugubre aspect, située dans le premier district, à l'angle de Baxter Street, ne chôme guère, quoique l'instruction préliminaire, il faut le dire à leur louange, soit, aux États-Unis, des plus expéditives. En douze heures de temps et souvent bien moins, tout prévenu mis au dépôt est interrogé, relaxé s'il est reconnu innocent ou s'il a déposé caution suffisante; envoyé au *workhouse* (maison de travail) dans l'île de Blackwell, et condamné à la chaîne couplée, s'il a commis un délit. Quant aux criminels de haute pègre, ils sont expédiés, sur l'Hudson, à Sing-Sing, qui est la prison d'État. En nul autre pays la prévention n'est plus courte; mais cela ne veut pas dire que la justice se montre là plus infaillible qu'ailleurs. Ainsi ne vous avisez jamais de faire arrêter un individu ou serviteur qui vous aura volé quelque objet, en fût-il trouvé porteur, si vous ne pouvez, par témoins, faire la preuve du flagrant délit; car, à défaut de cette preuve, le passant ou le maître dépouillé qui aura porté plainte se verra condamné séance tenante à payer des dommages-intérêts à son voleur, qui se retirera librement du prétoire, riche de son larcin.

UNE MAISON A DIX ÉTAGES.
Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Durant notre séjour dans cette métropole, n'avons-nous pas vu une de nos compatriotes les plus recommandables, et en dépit de la protection de notre consulat général, victime de pareille mésaventure? Originaire de la Nouvelle-Orléans, de passage à New-York avec sa négresse, elle se vit forcée de congédier cette

Digitized by Google

suivante. Elle s'aperçut tardivement de la disparition d'un châle des Indes de grand prix. Traversant un square quelque jour, elle eut la mauvaise fortune d'y rencontrer la femme de couleur s'y pavanant le précieux tissu sur les épaules. La dénoncer au détective et la faire arrêter fut l'affaire d'un instant. Le lendemain matin, comparution devant le shériff. Sur la plaidoirie de l'avocat donné d'office à la servante infidèle, il fut jugé que la maîtresse, ne pouvant prouver que le châle, sa propriété légitime, lui avait été dérobé par la négresse, « qui aurait bien pu l'avoir acquis de bonne foi d'une main tierce », était sans droit, était déboutée de son action, et devrait payer 500 dollars, à titre de dommages-

APRÈS DÉJEUNER

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard.

intérêts, à sa servante, pour arrestation illégale. Le châle est reparti avec la négresse, qui en rit encore.

Le personnel qui alimente les cinq prisons ne se recrute pas seulement parmi voleurs et assassins. Les fonctionnaires, gros et petits, de l'administration municipale de New-York leur fournissent de temps à autre un sérieux appoint ; c'est la tradition. Ici ce sont les dilapidateurs et concussionnaires qui ont mis en coupe réglée les deniers des contribuables ; là ce sont les auteurs de rapts commis au sein même de l'administration des postes. Le dernier rapport de M. Rathbone, l'inspecteur en chef de cet important service fédéral, accuse l'arrestation de 801 employés supérieurs ou inférieurs pour l'année 1889, sur tout le territoire de l'Union. Les détournements de lettres chargées se sont élevés à 6 560, contre 47 579 lettres ordinaires disparues. C'est la « lutte pour la vie ». Aussi le bon exemple est-il parti de haut, car 66 directeurs de bureaux de poste ont été condamnés pour leurs méfaits personnels.

On s'étonnera moins de ces pratiques exotiques si l'on sait que les places de

Digitized by Google

*post-masters*, dont la distribution appartient au pouvoir exécutif fédéral, font toujours partie de la curée électorale et des dépouilles du parti vaincu, jetées aux politiciens de bas étage par « le parti qui monte vainqueur au Capitole » et à la Maison-Blanche de Washington [1].

Ces étranges pratiques cependant doivent inspirer aux étrangers quelques mesures de précaution pour leur correspondance. Ils feront aussi acte de prudence et de conservation en évitant, dans leurs promenades, les quartiers misérables de New-York, surtout les 4e et 7e *wards*. C'est là le vrai quartier des truands, surtout à l'heure où les harpies d'amour prennent leur libre vol à travers « l'Allée des Pauvres » et « la Ruelle pourrie ». Les malandrins jouent du couteau; les casse-tête indiens (langues de cuir bourrées de gros sable) brisent à leur aise, et à la sourdine, la nuque des passants attardés pendant que retentissent sur les quais brumeux de la Rivière de l'Est les chants avinés des immigrants et des matelots en débauche. On est là, comme à Londres, en plein royaume du whisky et du crime, qui échappe presque à l'action de la police, et où les détectives les plus déterminés ne pénètrent que difficilement.

Et pourtant, quel magnifique et vaillant corps que celui des détectives de New-York! Véritables athlètes, à la prestance superbe, grâce à leur haute stature, dont la moyenne réglementaire s'élève à cinq pieds dix pouces. Et tout d'abord, voici ceux de la police municipale, chargée de maintenir l'ordre à travers rues, au costume sombre et à l'aspect martial. Ils font plaisir à voir, impassibles sous leur casque noir, la plaque où sont inscrits leurs noms et numéros fixée sur la manche, le court bâton d'ébène en main, toujours serviables aux femmes et aux enfants comme à tout étranger, levant silencieusement le bras pour se faire obéir de la cohue, le laissant retomber lourdement, au nom de la loi, sur la tête du premier récalcitrant, et cela au milieu du respect général de la foule.

160 serviteurs de la loi, sous les ordres d'un capitaine, par chaque district : New-York en compte 35. Triés sur le volet, après sérieux examens, comme puissance musculaire, gymnastique et respiratoire, comme âge, moralité et instruction, soumis à un règlement général admirablement conçu et compris, dont ils doivent toujours être porteurs, ces modestes fonctionnaires sont largement rétribués : ils touchent 6000 francs par an. Quand ils se sentent trop fatigués par

1. La ville de Washington, isolée dans l'étroit district de Columbia, est la capitale politique et fédérale de l'Union : c'est là que flotte le pavillon national, parsemé aujourd'hui de quarante-cinq étoiles, au lieu des treize primitives des anciens États; c'est là que siègent Président de la République, Cour suprême, Congrès des États-Unis.

Digitized by Google

les veilles et les rondes, ils vont tour à tour se reposer dans le service des sept cours de police métropolitaine, qui emploient, chacune, un sergent et douze hommes. En cas de déplacements urgents, des attelages à deux chevaux, toujours dispos, les entraînent rapidement sur le lieu où leur présence est requise télégraphiquement. 150 cavaliers, du même corps, complètent le personnel monté qui parcourt les grands districts et les parcs. La déposition du détective fait foi devant les tribunaux, sans discussion contradictoire de son témoignage : c'est dire le prestige, mérité d'ailleurs, dont ils jouissent.

Quant au service de sûreté, que dirige actuellement l'inspecteur général M. Byrnes, dont l'habileté policière égale celle de nos meilleurs limiers français, il est assuré par une brigade de cinquante détectives, toujours vêtus de l'habit bourgeois, qui veille aussi à celui des mœurs.

Sur la rade et sur le fleuve, à toute heure de jour et de nuit, circulent, sur de petits steamers, des rondes de police prêtes à toute éventualité, entre New-York, New-Jersey et Brooklyn. Cette organisation, remarquable à tous égards, fonctionne sous la haute surveillance d'une commission générale (*board of police*) composée de cinq membres, dont trois républicains et deux démocrates, suivant le parti vainqueur aux élections d'Etat, nommée par le *mayor* (maire) de New-York pour une durée de quatre, six et huit ans, aux appointements de 40000 francs par an alloués à chacun des cinq élus. Le surintendant, choisi par ce *board*, est le véritable préfet de police.

Le titulaire actuel, M. William Murray, veut bien, à titre d'ancien collègue, nous faire gracieusement les honneurs de son administration centrale. Dépôt, cellules, musée renfermant la collection des instruments de crimes célèbres, anthropométrie, épreuves photographiques des scélérats, où le sexe fémimin, presque toujours dissimulé sous des vêtements masculins pour mieux opérer ses attentats, apparaît plus nombreux qu'en Europe, par suite des abus d'alcool; machine électrique destinée désormais aux condamnés à mort, pleins de regrets pour la pendaison, tout cela défile comme une danse macabre sous nos yeux.

Au sortir de ce kaléidoscope grimaçant et sinistre, où l'infamie humaine provoque un certain hypnotisme, on éprouve un grand besoin de respirer plus à l'aise et d'arpenter Broadway, pour secouer l'odeur de geôle dont on se sent imprégné en quittant les « Tombes ».

Par bonheur, voici, se détachant à l'horizon, découpé en grandes lettres aériennes, le nom de Maillard, très honorable compatriote, l'un des premiers commanditaires du « Bon Marché Boucicaut », devenu millionnaire à New-York grâce à son travail de trente années, *rara avis* de la trop mince colonie fran-

Digitized by Google

çaise, dont il est souvent le bienfaiteur; enfin, le premier chocolatier du Nouveau Monde. C'est le rendez-vous du *high life* : son établissement central, situé entre Broadway et la cinquième avenue, est certes plus récréatif à visiter que la maison de justice, surtout vers la quatrième heure du jour.

Le salon de la confiserie est occupé par une vingtaine de *misses*, dont une douzaine charmantes, assises en cercle, attentives à la parole du maître, M. Maillard, qui professe en personne. C'est l'heure de la leçon de chocolat, institution libre créée par l'émule des Menier et des Marquis, soucieux avant tout de la bonne digestion de ses produits. A la suite de quelques plaintes lancées légèrement par des ménagères inhabiles dans la bonne cuisson du pur cacao, M. Maillard, avec sa longue expérience du *turf* américain, a vite compris qu'un cours public et pratique, autour d'un fourneau à gaz aux cuivres reluisants, rehaussé de certains appareils élégants, suivi d'une distribution gratuite de petites tasses du précieux liquide absorbé à petites gorgées tout en potinant, et d'une manne à titre gracieux de billes parfumées à emporter, mettrait le comble à sa réputation et aux demandes de son aristocratique clientèle. Il a pleinement réussi, et la confiserie parlée fait florès.

Cette scène d'enseignement intime, dont le personnel féminin varie tous les jours, était charmante. M. Maillard avait bien voulu courir après ma personne, qui s'était timidement retirée à la vue de tant de grâces; il m'avait ramené de force, contraint à m'asseoir et à déguster, tout comme une *miss*. La fête fut complète. A l'issue de la leçon, le cercle se rétrécit : les jeunes candeurs causèrent de Paris et de l'Exposition, des cobayes de Brown-Séquard et de chiffons, même du Père***, tout cela derrière l'éventail; et, après avoir grignoté des glaces parfumées, on eut le regret de se séparer jusqu'après les vacances. Hélas! c'était la dernière séance de la saison!

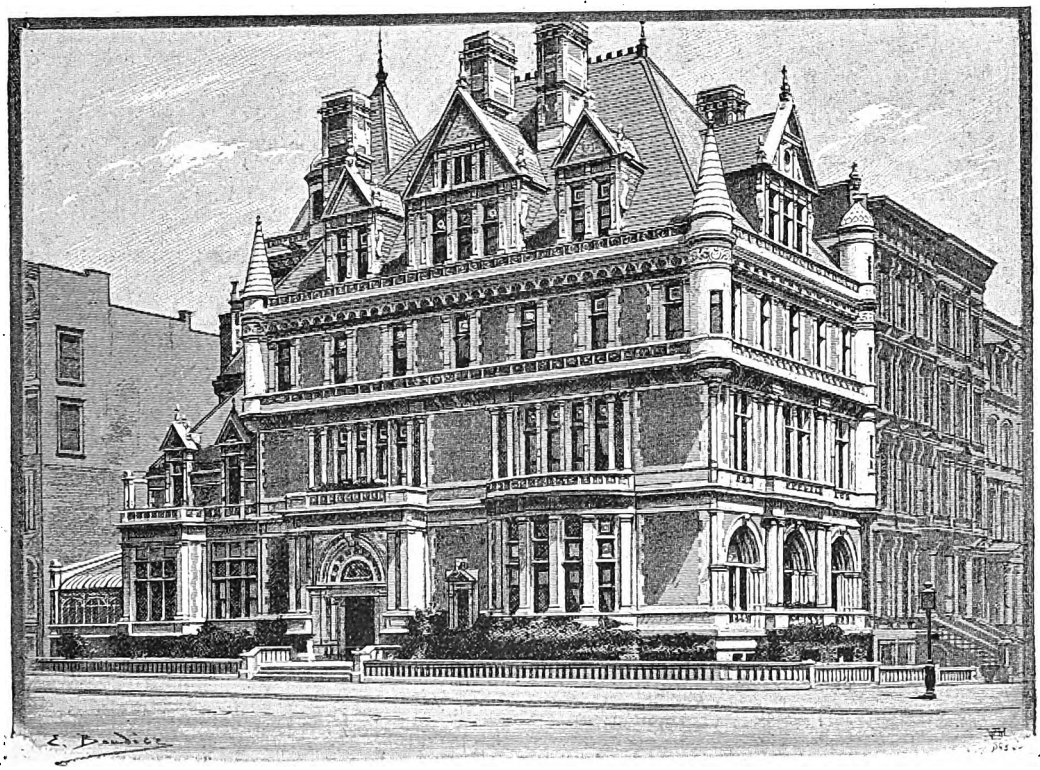
De là jusqu'à la cinquième avenue il n'y a qu'un pas. Un spectacle éblouissant de perspectives et de couleurs, bien fait pour ramener la paix au cœur et la joie au cerveau, nous y attend. Ce sont les galeries de tableaux signés par nos premiers maîtres modernes, importés sur la terre américaine, en dépit de l'énormité des droits d'entrée, par les véritables propagateurs de l'art français au delà de l'Atlantique, les importantes maisons de Paris Boussod-Valadon et Durand-Ruel.

Quel service rendu non seulement à nos artistes, dont la valeur se décuple au gré des enchères yankees, mais encore à l'Art français, qui, vulgarisé dans ses formes les plus pures, pénètre ainsi à travers les villes les plus reculées du Nouveau Monde, y portant son renom et sa manière! Grâce à cette double initiative, on peut dire que l'École américaine aura eu pour véritable maîtresse l'École

Digitized by Google

française, dont la suprématie rayonnante est acceptée par le public aussi bien que par les amateurs, qui se multiplient sur la place de New-York.

Combien de temps ces merveilles vivront-elles dans leur nouvelle patrie ? On se prend à trembler sur leur sort en songeant aux dangers de destruction qui les menacent. Sans parler des outrages du climat, elles sont exposées aux morsures d'un ennemi incessant, l'incendie, aussi fréquent et aussi redoutable à New-York qu'à Chicago et Saint-Louis, les deux sœurs rivales de l'Ouest,



L'ANCIEN HÔTEL CORNELIUS VANDERBILT.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

où sont aussi accumulées de précieuses collections dans les célèbres galeries de Marshal Field et autres de renom.

Il faut pourtant rendre cette justice au « département du feu (*of fire*) » de New-York, qu'il est aussi bien organisé que celui de la police. Le *chief* de ce département, M. Benjamin Gicquel, sort de vieille souche française, d'origine nantaise. Sa fonction n'est pas une sinécure, car il y a des journées où les timbres avertisseurs signalent 40 ou 50 feux : le maximum a été de 114 incendies, lors de la fête nationale de Juillet.

Mais personnel et matériel sont bien à la hauteur de la tâche journalière :

Digitized by Google

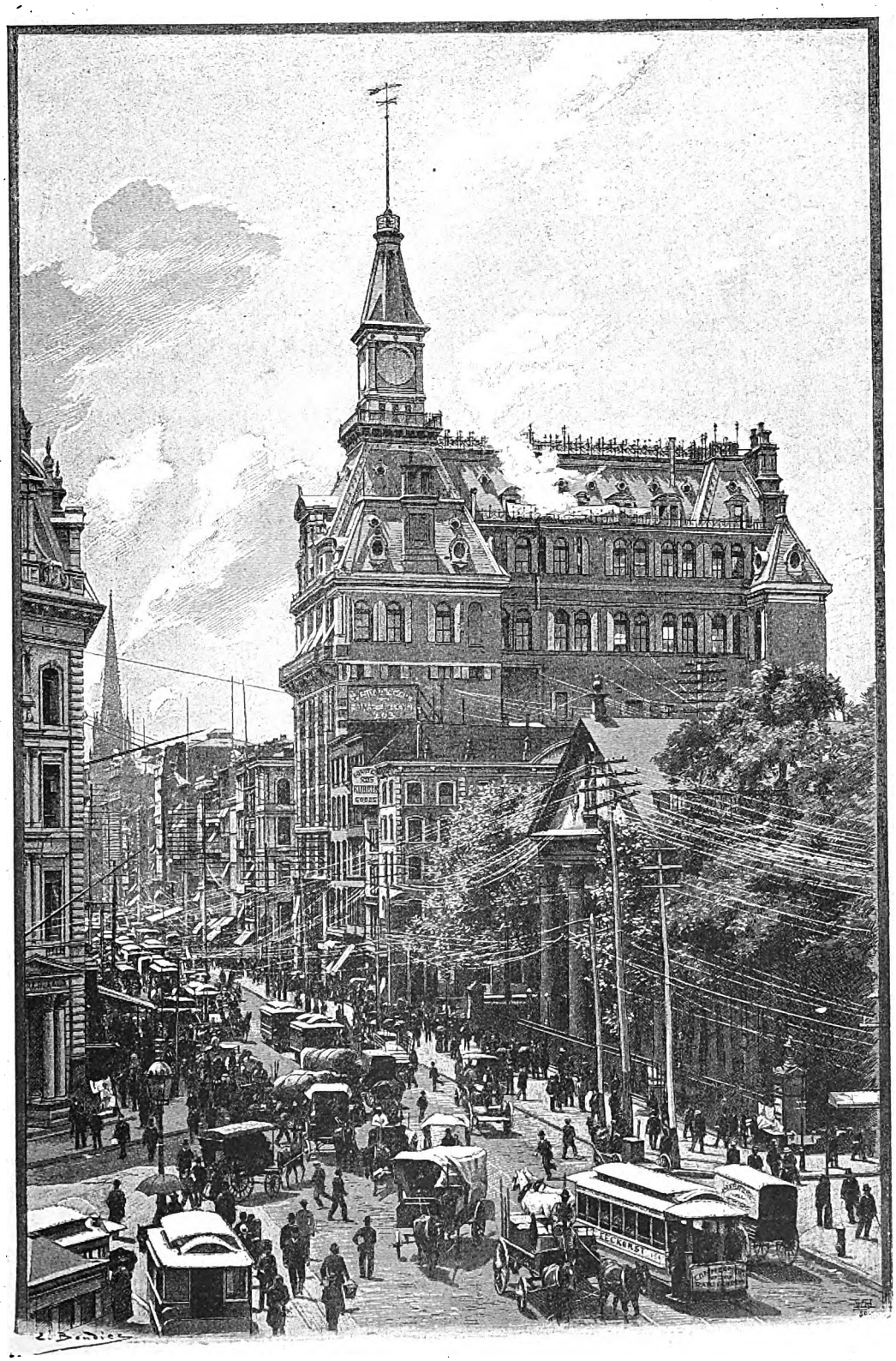
56 compagnies de pompes et 20 compagnies d'échelles de 92 pieds de hauteur se hissant sur chariots, servies par 990 pompiers, sont toujours prêtes à se porter au secours du quartier menacé : leur célérité, aussi complètement servie par les mille communications télégraphiques et téléphoniques qui relient tous les postes à la section centrale que par la rapidité de mise en marche des pompes, toujours sous pression, est d'ailleurs indispensable ; car, de l'aveu même de M. Gicquel, alors que les pompiers parisiens ont devant eux deux heures de répit pour sauver un immeuble, ceux de New-York ne disposent que de vingt minutes, à raison de la construction très inflammable des maisons de leur métropole, où le fer et la pierre ne sont guère utilisés qu'en façade.

N'est pas pompier qui veut : les examens d'entrée sont des plus sévères et des plus exigeants. On n'est admis dans cet important service que de vingt et un à trente-trois ans. Comme celle des détectives, la paie annuelle est de 6000 francs ; trois jours de congé par mois ; vingt-quatre heures de repos à la caserne tous les dix jours. La retraite s'élève à la moitié de la solde.

Costume bleu, casque en cuir bouilli à côtes en relief, rouge pour les échelliers, noir pour les pompiers, blanc pour les officiers. Dès la première alarme, ils s'élancent avec trois compagnies de pompes et deux d'échelles. A la seconde et à la troisième alarme, partent des contingents de même effectif sur un point déjà signalé. A l'alarme générale, accourent à la rescousse, comme dernière réserve, les 13e et 14e compagnies, les plus éloignées du cœur de la cité.

L'installation intérieure des postes et casernes ne laisse rien à désirer : comme confort pour les hommes, mess, billards, jeux d'échecs, femmes de service chargées de l'entretien général ; comme matériel, lits et armoires en fer, pantalons de rechange adhérents aux bottes, toujours prêts au chevet du lit, grands tuyaux de descente où les pompiers, à la première alerte, se laissent glisser de haut en bas à travers chaque étage, chevaux dressés merveilleusement à venir s'atteler eux-mêmes au corps de pompe sous un harnais d'acier mécanique, dès la première sonnerie électrique, dont un déclenchement détache le licol qui les retient au box ; vapeur emmagasinée dans les sous-sols pour tenir les chaudières en perpétuelle haleine, départ en quatre secondes maximum, émulation excessive toujours entretenue entre les diverses compagnies, jalouses de leur supériorité respective, bateaux à feu et bateaux-pompes sur la rade et la Rivière de l'Est, et vraiment New-York peut dormir tranquille... jusqu'au jour où, sous l'action combinée de ses innombrables usines et du pétrole socialiste, il brûlera.

Digitized by Google




L'HÔTEL DES TÉLÉGRAPHES.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.



Digitized by Google

Après avoir vu New-York, l'héritier territorial des Mohicans, on peut dire que la Cité Impériale, nouveau temple du Veau d'Or, où créatures humaines et machines, confondues dans une étreinte d'acier, vivent à la vapeur, féconde en enfantements, audacieuse et puissante en créations, offre au voyageur mille attraits de curiosité, mais ne sait le retenir par aucune grâce ni séduction. On s'y prend vite à regretter les mœurs plus douces de notre vieille Europe, le foyer familial presque inconnu là-bas, la patrie dont on est séparé par des profondeurs mystérieuses et que l'on entrevoit en rêve à travers les *icebergs*, ces blancs fantômes séculaires, évadés du pôle Nord, que le navigateur a laissés derrière lui. On peut visiter New-York : on ne vit encore qu'à Paris, cette reine indétrônée des capitales du monde, dont notre belle flotte transatlantique, au séjour aussi court qu'hospitalier, a su faire aimer le chemin par les filles vaporeuses et positives du pudique Jonathan.

C^te E. de Keratry

FLIRT SUR LE TRANSATLANTIQUE.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard.

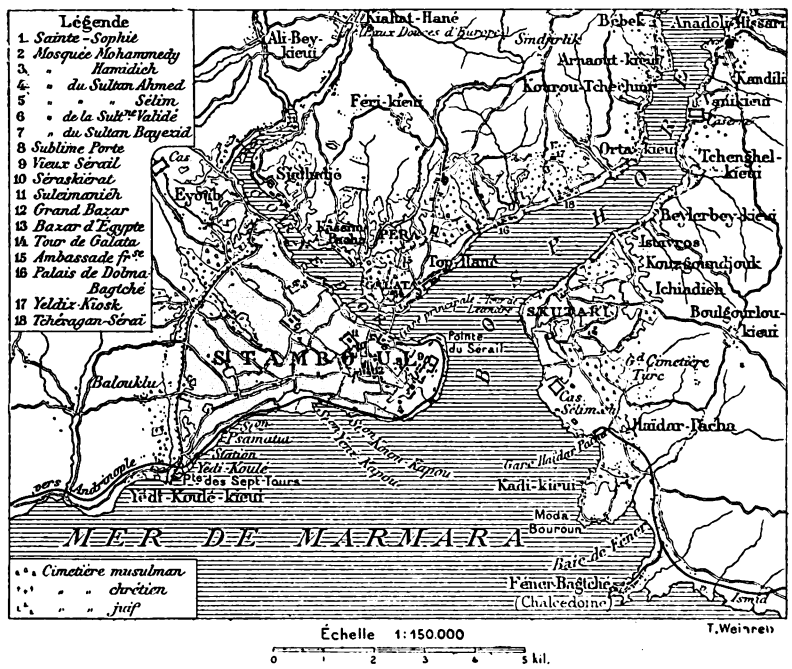
Digitized by Google

Digitized by Google

# CONSTANTINOPLE

CONSTANTINOPLE, en turc *Istamboul* ou *Stamboul*, est sise par 41° de latitude nord et 26°38 de longitude est. A cheval sur l'Europe et l'Asie, elle occupe une péninsule triangulaire baignée de trois côtés par la mer: au sud, la mer de Marmara (ancien Pont-Euxin), à l'est l'entrée du Bosphore, long défilé aquatique de 28 kilomètres de développement, qui fait communiquer la mer de Marmara et la mer Noire, et qui projette du sud-est au nord-ouest, à 11 kilomètres dans les terres, une ramification latérale, un golfe large de 450 mètres en moyenne, qu'on nomme la *Corne d'Or*.

Constantinople se compose de trois agglomérations distinctes : l'une, Stamboul, la « ville turque », s'élève sur sept collines au sud de la Corne d'Or. Sur la colline la plus orientale se trouvent, d'abord le Sérail, qui occupe l'emplacement des palais impériaux de l'ancienne Byzance, et que le Sultan n'habite plus aujourd'hui; puis la Douane, la Monnaie et cette fameuse basilique de Sainte-Sophie, au front de laquelle le croissant a remplacé la croix depuis 450 ans bientôt. Entre cette colline et la seconde sont les bâtiments officiels de la Sublime-Porte ; puis, dans les creux ou sur les hauteurs qui suivent, les autres principales mosquées, les Bazars (Grand Bazar, bazar d'Égypte, bazar des Armes, bazar des Livres, etc ), les *Khans* ou *caravansérails*, vastes édifices avec une cour intérieure à portiques, où se trouvent les magasins,




les logements des voyageurs et marchands étrangers. Au-delà de la sixième colline, est le quartier juif de Balata, séparé du faubourg d'Eyoub par les murs de l'enceinte. Quant à la septième, tout au sud, elle porte le château ruineux des Sept-Tours, l'ex-Bastille de Constantinople.]

La seconde ville est le quartier franc ou européen, bâti au nord de la Corne d'Or et réuni à Stamboul par trois ponts, dont les deux plus en aval s'ouvrent par le milieu pour livrer passage aux navires. Il comprend les deux faubourgs surperposés de Galata et de Péra, et, au pied de Péra, celui de Top-Hané. Là résident les ambassadeurs; là sont les banquiers, les hôtels, les maisons de négoce. De ce côté aussi sont le quartier turc de *Foundouklu* et le nouveau palais du Commandeur des croyants. La troisième ville est Scutari, la « ville d'Or » (*chrysopolis*), faubourg asiatique et cimetière sacré de Stamboul, situé de l'autre côté du Bosphore.

Les environs de la ville sont splendides. Il y a d'abord la fameuse promenade des Eaux-Douces, à l'extrémité supérieure de la Corne-d'Or, puis la côte européenne du Bosphore, qui ne forme qu'un long chapelet de palais, de villas, de jardins, de kiosques se mirant dans les flots.

D'abord simple bourgade thrace sous le nom de *Lygos*, puis colonie hellénique et romaine, sous le nom de Byzance, Constantinople fut, en réalité, fondée par Constantin-le-Grand, qui fit d'elle la seconde métropole de l'Empire, une nouvelle Rome (*Nea Roma*), appellation qui fut bientôt remplacée par celle qu'elle porte aujourd'hui. Après avoir été ensuite la capitale de l'Empire d'Orient ou Bas-Empire, puis, de 1204 à 1261, celle d'un Empire latin fondé par les Croisés, elle fut prise, le 29 mai 1453, par Mahomet II, qui en fit la tête politique de l'Islam. Sa population actuelle est évaluée à 873 000 habitants. En 1891, 17 850 navires étaient entrés dans les eaux de la Corne d'Or.

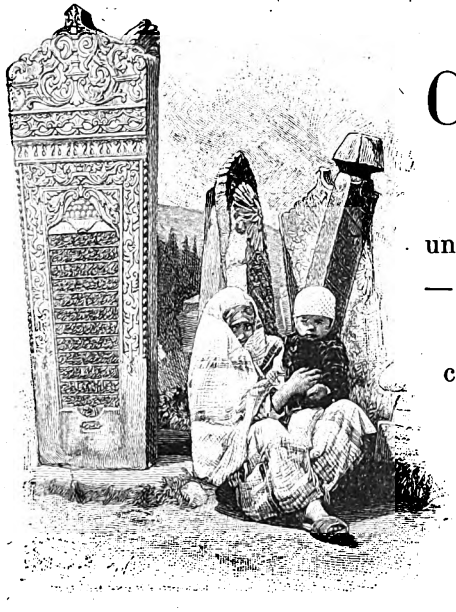
CORBEIL. — IMP. ÉD. CRÉTÉ.

Digitized by Google

CAÏQUE SUR LE BOSPHORE.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman.

# Constantinople



FEMME TURQUE DANS UN CIMETIÈRE[1].

C'est avec de l'inquiétude et une grande mélancolie que j'entreprends ce chapitre du livre. Quand on m'a demandé de le faire, j'ai voulu me récuser d'abord ; mais cela m'a semblé une sorte de trahison vis-à-vis de la patrie turque — et me voici.

Par exemple, écrire une impersonnelle description, avec un détachement d'artiste, j'en serais, dans le cas présent, moins que jamais capable. Une fois de plus, ceux qui voudront bien me suivre devront se résigner à regarder par mes yeux : c'est presque à travers mon âme qu'ils vont apercevoir le grand Stamboul....

Oh ! Stamboul ! De tous les noms qui m'enchantent encore, c'est toujours celui-là le plus magique. Sitôt qu'il est prononcé, devant moi une vision

1. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Digitized by Google

s'ébauche : très haut, très haut en l'air, et d'abord dans le vague des lointains, s'esquisse quelque chose de gigantesque, une incomparable silhouette de ville. La mer est à ses pieds ; une mer que sillonnent par milliers des navires, des barques, dans une agitation sans trêve, et d'où monte une clameur de Babel, en toutes les langues du Levant ; la fumée flotte, comme un long nuage horizontal, sur l'amoncellement des paquebots noirs et des caïques dorés, sur la foule bariolée qui crie ses transactions et ses marchandages ; l'incessante fumée recouvre tout de son voile. Et c'est là-bas, au-dessus de ces buées et de ces poussières de houille, que la ville immense apparaît comme suspendue. En plein ciel pur pointent des minarets aussi aigus que des lances, montent des dômes et des dômes, de grands dômes ronds, d'un blanc gris, d'un blanc mort, qui s'étagent les uns sur les autres comme des pyramides de cloches de pierre : les immobiles mosquées, que les siècles ne changent pas ; — plus blanches, peut-être, aux vieux âges, ces mosquées saintes, quand nos vapeurs d'Occident n'avaient pas encore terni l'air alentour et que les voiliers d'autrefois venaient seuls mouiller à leur ombre, mais pareilles toujours, et depuis des siècles couronnant Stamboul de leurs mêmes coupoles géantes, lui donnant cette même silhouette unique, plus grandiose que celle d'aucune ville de la terre. Elles sont l'immuable passé, ces mosquées ; elles recèlent dans leurs pierres et leurs marbres le vieil esprit musulman, qui domine encore là-haut où elles se tiennent. Si l'on arrive des lointains de Marmara ou des lointains d'Asie, on les voit émerger les premières hors des brumes changeantes de l'horizon ; au-dessus de tout ce qui s'agite de moderne et de mesquin sur les quais et sur la mer, elles font planer le frisson des vieux souvenirs, le grand rêve mystique de l'Islam, la pensée d'Allah terrible et la pensée de la mort....

Au pied de ces mosquées sombres, j'ai passé autrefois le plus inoubliable temps de ma vie ; elles ont été les témoins constants de mes courses d'aventure — pendant que les jours délicieux d'alors fuyaient si vite. Je les voyais de partout, arrondissant là-haut leurs grands dômes, tantôt blancs et mornes sous les soleils d'été, quand j'allais chercher l'ombre des platanes sur quelque vieille place solitaire ; tantôt vaguement noirs, par les minuits de décembre, sous les froides lunes indécises, quand mon caïque glissait clandestinement le long de Stamboul endormi ; toujours présentes — et presque éternelles — auprès de moi, passant d'un jour sans lendemain, jeté là par le hasard. De chacune d'elles émanait une tristesse différente, un recueillement spécial qui planait sur tout le quartier solennel d'alentour. Peu à peu je les ai aimées étrangement, à mesure que je vivais davantage de la vie turque, que je m'attachais

Digitized by Google

plus à ce peuple rêveur et fier, et que mon âme transitoire de ce temps-là, toute pleine d'un amour angoissé, s'ouvrait au mysticisme oriental.

Ensuite, quand il a fallu partir..., oh ! avec quelle mélancolie sans bornes, m'éloignant, un soir pâle de mars, sur la mer de Marmara, j'ai regardé cette silhouette de ville, lentement diminuée, peu à peu s'anéantir.... Lorsque tout fut vague, presque perdu, seuls les grands dômes et les minarets apparaissaient toujours au-dessus du froid brouillard de mer ; seul persistait le haut contour superbe de Stamboul. Et alors, dans cette dernière image, s'est symbolisé, pour ainsi dire, tout ce que je laissais là derrière moi de regretté amèrement, toute ma chère vie turque à jamais finie : la silhouette unique s'est gravée en dedans de mes yeux de manière à ne plus s'effacer. Pendant les années de vie errante qui ont suivi, pendant mes exils, partout, sur les mers lointaines, j'ai revu, dans mes rêves des nuits, la ville des dômes et des flèches se profiler à l'imaginaire horizon gris des sommeils, m'apportant chaque fois une impression triste de patrie perdue. Je la dessinerais par cœur sans une faute — et, dans la vie réelle, chaque fois que j'y reviens, c'est encore avec une émotion à la fois pénible et délicieuse que le temps n'a guère atténuée.

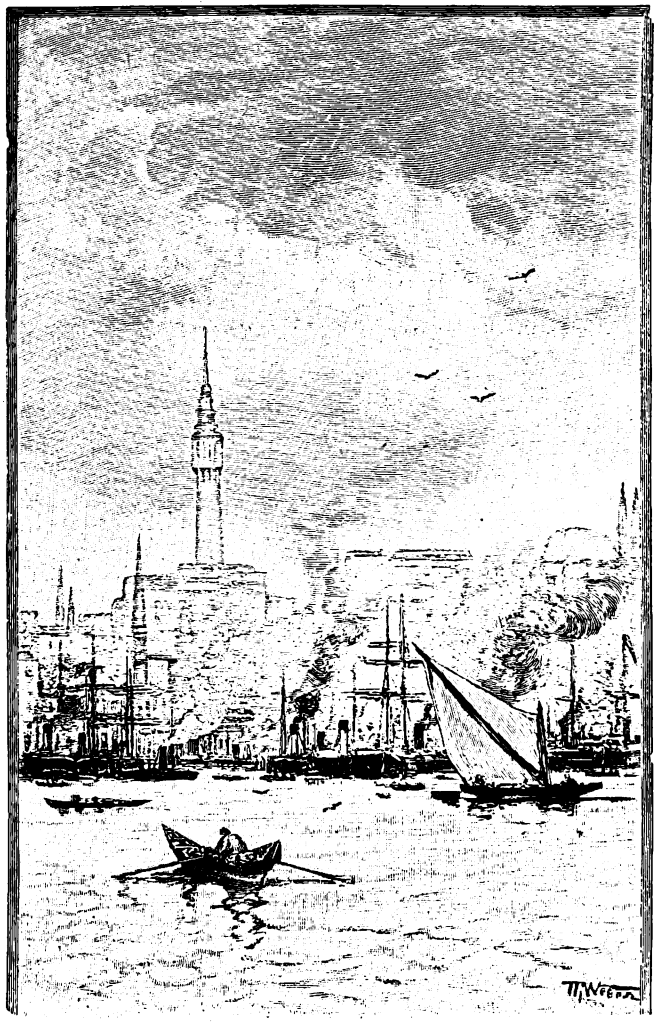
Mais je ne crois pas cependant que le mirage de mes souvenirs personnels m'illusionne outre mesure sur le prestige de cet aspect. Il est incontesté et il est légendaire ; des voyageurs quelconques, même de ceux qui ne comprennent rien à rien, reçoivent une singulière impression d'arrivée dès que l'imposante silhouette commence à s'esquisser au loin. Et tant que Stamboul — banalisé, hélas ! de jour en jour et profané à présent par tout le monde — conservera ce premier abord et ces lignes, il restera encore, malgré tout, la merveilleuse cité des Califes, la cité reine d'Orient.

Autour de Stamboul se groupent d'autres quartiers, d'autres villes, et des séries de palais et de mosquées dont l'ensemble forme Constantinople : d'abord Péra, où les chrétiens habitent ; puis, le long du Bosphore, de Marmara à la mer Noire, une suite presque ininterrompue de faubourgs. Et, par d'innombrables bateaux, par des légions de caïques, toutes ces parties du même tout communiquent ensemble. La grande ville, éparse le long des rives, égrène ses foules bigarrées sur la mer, — et la mer est couverte de passants, la mer est un lieu qui s'anime chaque jour d'un perpétuel va-et-vient.

Quartiers bien distincts, dont les habitants sont de race, de religion, de costumes différents ; quartiers qui jamais ne se ressemblent.

Digitized by Google

Aucune capitale n'est plus diverse par elle-même, ni surtout plus changeante d'heure en heure, avec les aspects du ciel, avec les vents et les nuages — dans ce climat qui a des étés brûlants et une admirable lumière, mais qui, par contre, a des hivers assombris, des pluies, des manteaux de neige tout à coup jetés sur les milliers de toits noirs.

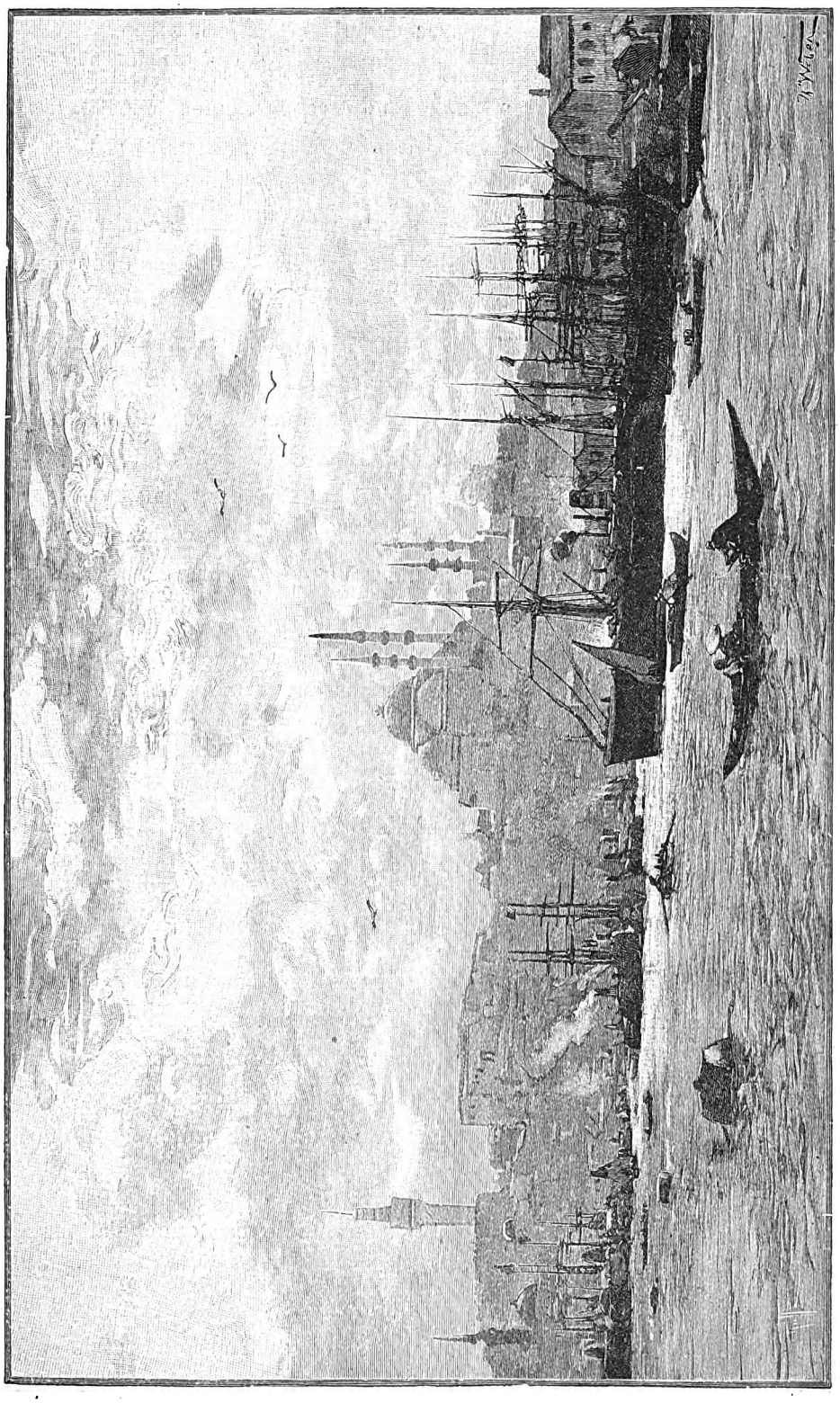


LA TOUR DU SÉRASKIÉRAT.
Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Weber.

Et ces rues, ces places, ces banlieues de Constantinople, il me semble qu'elles sont un peu à moi, comme aussi je leur appartiens. Tous ces désœuvrés de boulevard que l'Express-Orient y jette maintenant en foule, je leur en veux de s'y promener, comme à des intrus profanant mon cher domaine sans y apporter l'admiration ni le respect que le vieux Stamboul commande encore. Tous ces quartiers, qu'ils regardent avec un banal étonnement, et que je connais, moi, comme ceux de pas une ville au monde, je les ai parcourus jadis à toute heure, du jour ou de la nuit — me mêlant d'ordinaire, au gré de ma fantaisie d'alors, à la vie des plus humbles d'entre les gens du peuple. Mais comment pourrais-je en parler dans ce livre avec l'impartialité qu'il faudrait? J'y retrouve à chaque pas des souvenirs de jeunesse et d'amour. Comment les jugerais-je? Je les adore!...

Avant d'écrire ceci, j'ai voulu revenir une fois à Constantinople, en simple touriste moi-même, et essayer de jeter un coup d'œil plus détaché sur cette ville

Digitized by Google



STAMBOUL, VU DE KASSIM-PACHA A TRAVERS LA CORNE-D'OR.
Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Weber.



Digitized by Google

où je n'ai plus aucun lien, hélas! qu'avec des morts, où je n'ai plus rien à faire qu'une visite à des tombes.

Et c'est de Roumanie que je m'y suis rendu, ce printemps de 1890, au beau mois de mai, par l'ancienne route rapide de Roustchouk, Varna et la mer Noire.

A bord du paquebot qui me ramène — le matin du lundi 12 mai 1890, au lever du jour, — tous les passagers sont sur le pont, l'œil au guet, pour ne pas manquer l'entrée du Bosphore, qui est un site classique, hautement coté dans les « Guides » à l'usage de MM. les voyageurs.

Il y a par le monde des sites beaucoup plus grandioses, avec une végétation plus belle et des montagnes plus hautes. Dans les détails intimes, sans doute, réside ce charme unique du Bosphore — qui est très réel et indépendant de moi-même, puisque tous ceux qui viennent ici le subissent.

Maintenant voici Tcheragan, Dolma-Bagtché, la ligne des palais blancs comme neige, posés tout au bord de la mer sur des quais de marbre. Alors cela devient incomparablement beau, car, dans la vapeur du matin, les trois villes apparaissent à la fois, les trois villes qui se regardent : Scutari à gauche, en amphithéâtre sur la rive d'Asie; Péra à droite, échafaudage de maisons et de palais couvrant toute la rive d'Europe, et, au milieu, sur une pointe de terre qui s'avance entre les deux, au-dessus d'un fouillis de navires et de fumées dominant tout, — les minarets et les grands dômes de Stamboul!

Sur la hauteur de Péra, dans un hôtel de touristes comme il faut, encombré d'Anglais, où je suis très banalement descendu, mon salon de louage a vue merveilleuse sur la Corne-d'Or, sur la pointe du Vieux-Sérail et sur des infinis de mer bleue où s'échelonnent les îlots d'Asie. C'est une des séductions de ce pays, les échappées qu'on a de partout sur d'immenses lointains; de l'une quelconque de ces trois villes ainsi assemblées, on domine les deux autres, avec la mer au delà; n'importe où l'on habite, on est toujours sûr d'apercevoir, par-dessus les premiers plans, par-dessus les toits ou les arbres, des choses presque féeriques esquissées en l'air; le champ du regard est ici large et profond comme nulle part ailleurs.

Six heures du soir, le même jour. (Qu'on me le pardonne, j'ai passé ma journée en pèlerinages aux cimetières, en visites de souvenir à des recoins quelconques n'ayant d'intérêt que pour moi-même.)

L'heure du soleil couchant me trouve au quai de Top-Hané, assis en plein air devant un café — ce qui est une habitude de la vie d'Orient, — à regarder passer le monde et tomber la nuit.

Digitized by Google

Une sorte de lieu de méli-mélo et de transition, ce quai de Top-Hané, une sorte de carrefour très vaste, où viennent aboutir, par de larges rues, des quartiers absolument différents.

Les beaux soirs comme celui-ci, la moitié de la voie y est encombrée par des rangées de divans, en velours rouges ou bariolés, sur lesquels sont assis des gens qui fument et qui rêvent. On est là, comme au parterre d'un immense théâtre, pour regarder devant soi le grand mouvement de la vie orientale et, sur le Bosphore, le va-et-vient des navires. Entre les spectateurs de la mer, sur les fonds bleuâtres de l'eau et des collines d'Asie, une haute mosquée se dresse, avec son dôme compliqué et ses minarets à galeries ajourées. Elle est toute réchampie de blanc et de jaune très tranchés — deux nuances absolument turques, dont l'assemblage en encadrements et en panneaux décore toutes les bâtisses relativement modernes de Constantinople : la plupart des mosquées, des palais ou des belles maisons un peu neuves sont ainsi peintes mi-parties — et ces nuances font bien sur le bleu des lointains ou des eaux, servant elles-mêmes de fond aux bigarrages des foules qui passent, aux innombrables bonnets rouges qui coiffent toutes les têtes. A ces deux couleurs des monuments il faut ajouter le vert cru de ces grandes plaques, chamarrées d'inscriptions d'or, qui surmontent inévitablement tous les portiques, toutes les entrées, toutes les fontaines. Du blanc, du jaune, du vert zébré d'or, voilà les tons de l'élégante mosquée d'en face, et aussi des kiosques environnants, de tout cet assemblage de constructions aux découpures orientales qui se détachent sur le bleu assombri, sur le bleu déjà crépusculaire du Bosphore et de l'Asie.

Les rangées de divans en plein air peu à peu se garnissent, sans distinction, de personnages de toutes les races et de tous les costumes du Levant. Les garçons affairés accourent, portant les microscopiques tasses de café, et le raki, et les bonbons, et les braises ardentes dans les petits vases de cuivre; la grande flânerie douce des soirs d'Orient commence, les narguilés s'allument, et les cigarettes blondes remplissent l'air d'odorante fumée. Sur la voie libre passent encore toutes sortes de gens et de voitures; des beaux cavaliers militaires bien montés et de noble mine qui s'en vont vers les palais du Sultan ou qui en reviennent, des loueurs de chevaux (dont Top-Hané est le quartier général), tirant par la bride leurs bêtes toutes sellées; des marins de nationalité quelconque débarqués après leur journée finie; des petits marchands ambulants agitant leurs petites cloches, ou criant à tue-tête leurs gâteaux, leurs sorbets, leurs fruits....

A Galata, dont la grande rue, éternellement bruyante, vient mourir à ce carre-

Digitized by Google

four, une clameur s'enfle en *crescendo*, et, bien qu'assourdie dans le lointain, arrive déjà jusqu'ici, aux rêveurs assis sur les divans rouges. C'est la grande Babel du Levant, ce Galata. Jusqu'au matin, le long du Bosphore, s'élève de tout ce quartier une clameur d'enfer....

A ce carrefour vient aussi aboutir Iéni-Tchirché, la plus grande des rues en pente raide qui montent à Péra — à la ville chrétienne, perchée là-haut au-dessus de nos têtes. Et des deux côtés de cette rue, sous des berceaux de vigne, devant les cafés turcs qui se suivent porte à porte, encombrant tout de leurs petits tabourets et de leurs petites tables, viennent s'asseoir par centaines ces portefaix qui ont peiné tout le jour à remonter, des navires, des quais, des douanes, les malles des voyageurs, les caisses et les ballots de marchandises. Joyeux du repos des soirs, ils arrivent les uns après les autres, demandant un narguilé, ces hommes qui font métier de remplacer, avec leurs larges épaules et leurs jarrets de fer, les camions, les chariots, inconnus à Constantinople.

Leur foule va peu à peu grossissant; bientôt ils se touchent tous, pareillement vêtus en bure brune soutachée bizarrement de noir et de rouge, la veste largement ouverte sur leur poitrine musculeuse noircie de soleil. Leurs groupes serrés s'étagent en perspective, suivant la montée de rue rapide; le murmure de leurs causeries se mêle à ce petit gazouillement spécial qui sort de leurs innombrables narguilés. — et la fumée grisante emplit l'air de plus en plus, à mesure que la nuit tombe....

Tout ce petit train des fins de jour est demeuré pareil, depuis tant d'années que je le connais — et je me représente si bien ce qui se passe à cette même heure dans les différents quartiers de l'immense ville!...

Là-bas, vers le nord, en continuant par la large voie qui suit la mer, on arriverait aux quartiers du Sultan : palais impénétrables, grands murs de parcs, de casernes, de sérails. La nuit n'amène là que beaucoup de tranquillité, sous les avenues d'acacias, en ce moment toutes blanches de fleurs.

Au-dessus de nos têtes, sur ces hauteurs qui nous dominent, le Péra cosmopolite va commencer d'éclairer ses grandes boutiques européennes aux étalages copiés sur ceux de Londres ou de Paris, et continuera, aux lumières, son va-et-vient de voitures, à la façon d'Occident. Le soir, au lieu de calmer là-haut l'agitation incessante de la vie, va l'exaspérer plutôt, à la lueur du gaz. Empressements de touristes revenant de leurs excursions du jour, et se hâtant, avant la nuit tombée, de regagner le bercail rassurant, la table d'hôte servie à l'anglaise, la rue où l'on se sent comme en Europe; extravagances de toilettes, risquées par des Levantines aux grands yeux lourds, qui auraient été si jolies vêtues en Grecques, en

Digitized by Google

UN ÉQUIPAGE A STAMBOUL.
D'après un dessin de Vogel.

Arméniennes ou en Juives. Et, dans cet amusant pêle-mêle, la note d'Orient donnée quand même par beaucoup de fez rouges qui circulent, par des équipes de portefaix aux costumes bariolés de broderies qui remontent de la ville basse, des rues plus orientales d'en dessous, ou bien encore — comme on est là très haut au-dessus de la mer — par des échappées de lointain apparaissant entre les banales maisons à plusieurs étages : un peu de Marmara au bleu assombri, un peu de la côte d'Asie perdue dans le crépuscule....

Là-bas derrière nous, au delà de cette colline de Péra qui nous surplombe, des faubourgs turcs, arméniens ou juifs s'arrangent, au hasard des coteaux ou des vallées, tout le long de la Corne-d'Or, face au grand Stamboul, qui couronne l'autre rive et les domine ; ils communiquent entre eux, par mer surtout, au moyen de ces caïques légers, toujours en mouvement tant que reste au ciel une lueur de jour.... Il est curieux que le seul voisinage des choses perdues de vue depuis longtemps avive ainsi le souvenir qu'on en avait conservé : il y aura tantôt quinze ans que je n'habite plus par là, et j'avais presque oublié comment les soirs s'y passent ; or il me suffit d'être à Constantinople, assis à songer — dans une rue différente cependant et très éloignée, — pour me rappeler tout avec une netteté complète, comme si j'étais parti d'hier.... D'abord le faubourg très turc de Kassim-Pacha, aux vieilles maisonnettes tout orientales, aux petites boutiques anciennes, aux petits cafés qu'abritent des platanes : il était un de mes plus familiers jadis, et j'y passais chaque jour. En ce moment même je me le représente animé tout à coup de sa vie spéciale des soirs. Le flot des matelots de guerre vient de s'y répandre, à la sortie de l'arsenal ou des grands cuirassés noirs mouillés en face dans la Corne-d'Or. Joyeux rieurs, circulant par groupes en se donnant la main, ils remplissent les rues et les places. Au lieu du bonnet, ils portent un fez, et leur col est rouge au lieu d'être bleu : à part cela, ils ressemblent aux nôtres. Des

Digitized by Google

femmes qui les attendaient (des mères ou des sœurs, s'entend) se mêlent à eux, drapées de longs voiles blancs, bleus ou roses. Leurs officiers aussi s'arrêtent là pour fumer, dans les plus humbles cafés, parmi les hommes du peuple. — Et c'est du reste une coutume particulière à la Turquie, ces très démocratiques mélanges : des pachas, des beys assis au café parmi de pauvres gens, causant avec eux ou leur expliquant les nouvelles — et la dignité n'y risque rien, puisque, entre musulmans, on ne s'enivre jamais. — D'autres faubourgs suivent, prenant de plus en plus des airs de village à mesure qu'on s'avance vers l'intérieur des terres, et aussitôt après commence, de ce côté-là, une campagne déserte, aride, sans route, et encombrée de tombeaux, tristement charmante.

La Corne-d'Or sépare tous ces quartiers dont je viens de parler du grand Stamboul, où une sorte de silence religieux va se faire avec l'obscurité.

Et au fond de ce golfe enclavé dans une ville, tout au fond, sous les vieux cyprès et les vieux platanes, le saint faubourg d'Eyoub, cœur de l'Islam en Europe, enfoui dans une sorte de bocage funèbre, confinant aux grands cimetières et entouré de tombes, va s'endormir dans un effrayant silence, qu'interrompra seulement de temps à autre quelque psalmodie sortie d'une mosquée. Dans tous les kiosques des morts, devant les hauts catafalques surmontés de turbans, les petites lampes veilleuses vont s'allumer ; en passant le long des avenues sombres, on les verra briller, à travers les grillages des fenêtres, comme des yeux jaunes dans la nuit.

Du reste, tout le grand Stamboul aussi va s'endormir, presque aussi paisible qu'aux siècles passés, tandis que le tapage d'Occident commencera dans les quartiers de la rive livrée aux infidèles. A peine, dans les nouvelles rues, vers les parages de Sainte-Sophie, çà et là quelques boutiques s'éclaireront ; quelques cafés jetteront au dehors des lueurs de lanternes : partout ailleurs, dans l'immense ville, il n'y aura rien que mystérieuse obscurité et lourd sommeil. — Il semble que cette Corne-d'Or ne soit pas seulement un bras de mer séparant les deux parties de Constantinople, mais qu'elle mette aussi un intervalle de deux ou trois siècles entre ce qui s'agite sur une rive et ce qui s'endort sur l'autre....

. . . . . .

Tandis que je suis là, songeant en pleine rue sur ce divan rouge, et regardant, à travers des fumées de narguilés, la foule circuler dans la pénombre, voici que tout là-haut en l'air une première couronne de feux s'allume comme un signal, autour de la flèche aiguë d'un minaret de Top-Hané : les illuminations religieuses ! le Ramadan !!... J'avais oublié que nous étions dans

Digitized by Google

ce mois lunaire où tous les Turcs du peuple font de la nuit le jour. Que disais-je donc du calme de Stamboul?... Tout à l'heure, au contraire, et jusqu'au matin, il sera plus bruyant que Péra et Galata réunis — et j'irai me mêler à ses gaietés étranges, à ses foules....

Il est temps de rentrer à l'hôtel pour dîner. Au lieu de me rendre à Péra par la montée directe de Iéni-Tchirché, je vais appeler d'un signe un de ces bonshommes qui promènent devant moi des chevaux tout sellés, et je ferai le grand tour, à travers le tumulte de Galata, pour remonter ensuite par le Champ-des-Morts.

Galata au dernier crépuscule et aux lanternes! Cohue et tapage. Sur les pavés, mon cheval sautille, un peu effaré, au milieu des passants innombrables, dans le flot des fez rouges et des costumes de bure. Il y a d'autres cavaliers qui passent ventre à terre, il y a un va-et-vient continuel de voitures et de lourds tramways précédés de coureurs qui sonnent de la trompe. Il y a une odeur d'alcool, d'absinthe, d'anis. Les grands estaminets dangereux s'ouvrent et s'éclairent; les grands alcazars invraisemblables illuminent leurs façades pavoisées — ceux où l'on joue la pantomime italienne à côté de ceux où des orchestres de dames hongroises exécutent le répertoire de Strauss. Déjà les mauvais lieux regorgent de monde; des gens assis devant les cafés encombrent la voie étroite et sont bousculés par les chevaux. On est assourdi d'un brouhaha de conversations dans toutes les langues, d'un bruit confus de cymbales, de sonnettes, de grosses caisses. Et je cours maintenant au grand trot dans ce débordement d'hommes, m'amusant à dire, comme autrefois, à voix claire: « *Bestour! Bestour!* » (Gare! Gare!), le cri des foules turques, qui est comme le « *Balek! Balek!* » des foules arabes....

A l'hôtel, là-haut, la banalité d'une table d'hôte. Un monsieur, touriste récemment vomi par l'Orient-Express, daigne me demander quelques renseignements pratiques:

« Il n'y a rien à faire à Stamboul le soir, n'est-ce pas, monsieur? » (C'est le cliché que vous servent tous les guides des hôtels, qu'il n'y a rien à voir à Stamboul le soir et que les promenades y sont périlleuses.)

Je le dévisage tout d'abord:

« Oh non! monsieur: en effet, à Stamboul, rien du tout. Mais ici, à Péra, tenez, tout à côté, faites-vous indiquer... : vous avez deux ou trois *beuglants* délicieux.... »

Digitized by Google

Et vite, après ce dîner, un cheval de louage, pour m'enfuir....

Dans la belle nuit d'étoiles, je descends par le Petit-Champ-des-Morts; je chemine ensuite dans Galata, qui est en pleine fête, et enfin, quittant cette rue bruyante, je m'arrête au bord de l'eau, à l'entrée d'un pont qu'on ne voit pas finir, mais qui s'en va se perdre au loin dans l'obscurité confuse. Là, tout change brusquement, comme change un décor de féerie au coup de sifflet des machinistes. Plus de foule, ni de lumières, ni de tapage: une profonde trouée

SAINTE-SOPHIE.

D'après un dessin de Boudier.

de nuit et de silence est devant moi; un bras de mer étend son vide tranquille entre ces quartiers assourdisssants que je viens de traverser et une autre grande ville, d'aspect fantastique, qui apparaît au delà sur le fond étoilé de la nuit, en silhouette toute noire dentelée de minarets et de dômes. Elle se profile si haut que les coupoles de ses mosquées, s'exagérant dans les buées enveloppantes, prennent des proportions de montagnes. C'est un soir de Ramadan. Alors, à tous les étages de ces minarets, autour de leurs galeries festonnées, brillent des rangs de feux en couronnes, et, dans le vide, entre ces flèches de pierre qui pointent en plein ciel, des inscriptions lumineuses suspendues par d'invisibles fils effraient comme des signes apocalyptiques tracés dans l'air avec du feu.

Digitized by Google

J'ai hâte d'être là; un attrait, une indicible émotion de souvenir me fait presser le pas, dans l'obscurité de l'interminable pont qui mène, à travers ce bras de mer, à cette ville si noire. A mesure que j'approche, montent toujours plus haut les coupoles et les minarets avec leurs couronnes de feux. Me voici à leur pied; je quitte le plancher mouvant du pont pour les cailloux et les

LE PONT DE CONSTANTINOPLE.

D'après un dessin de Boudier.

fondrières d'une première place obscure qui domine la masse superbe d'une mosquée: je suis à Stamboul!

Je vais tourner le dos aux quartiers neufs, aux boulevards récemment alignés, dans les parages de Sainte-Sophie et de la Sublime-Porte, qu'éclairent maintenant, hélas! des becs de gaz, où circulent des voitures, des équipages d'ambassade promenant d'aventureux voyageurs. C'est vers le Vieux-Stamboul, encore immense, Dieu merci! que je me dirige, montant par de petites rues aussi noires et mystérieuses qu'autrefois, avec autant de chiens jaunes couchés en boule par terre, qui grognent et sur lesquels les pieds buttent. Mon Dieu! pourvu que quelque édile ne me les détruise pas, ces chiens!... J'éprouve une sorte de volupté triste, presque une ivresse, à m'enfoncer dans ce labyrinthe,



Digitized by Google

où personne ne me connaît plus — mais où je connais tout, comme m'en ressouvenant de très loin, d'une vie antérieure....

Il fait une nuit de mai douce, merveilleuse. L'obscurité garde une transparence qui permet de se conduire, et au-dessus de ma promenade errante, mais très haut, n'éclairant pas plus que les étoiles, planent de tous côtés les cercles de feux accrochés aux minarets des mosquées, les inscriptions lumineuses suspendues dans l'air. Les étroites rues sombres que j'ai prises débouchent tout à coup sur l'immense place du Séraskiérat, pleine de lumières, de monde, de musiques, de costumes. Mais je traverse seulement ce lieu, pour pénétrer plus avant dans le cœur de la vieille ville, dans les quartiers exquis et non profanés encore de la Suléimanieh et de Sultan-Sélim. Tantôt l'obscurité des petites rues funèbres, tantôt les lumières et les foules. Dans les cafés, des musiques d'Orient: violons tristes, qui gémissent des mélodies à fendre l'âme; cornemuses qui chantent de vieux airs à voix aigre et plaintive. Et des campagnards, des Asiatiques, dansent entre hommes, en longues chaînes se tenant par la main.

De toute cette étonnante chose qui est une nuit de Ramadan à Stamboul, voici l'image qui ce soir-là me charme le plus: vers minuit, dans une rue solitaire, tout simplement un harem qui passe.... Très étroite la rue, très obscure; par-dessus les hautes maisons grillées, sur un coin de ciel étoilé, on voit monter les minarets de la Suléimanieh, gigantesques pointes noires — diaphanes, dirait-on — qui portent dans leur longueur deux ou trois couronnes superposées de feux mourants. — Un grand silence, et d'abord personne. Puis un groupe qui arrive, un groupe de cinq ou six femmes, chaussées de babouches qui ne font pas de bruit; fantômes bleus, rouges ou roses, enveloppés jusqu'aux yeux dans ces pièces de soie lamée d'or qui se fabriquent en Asie. Deux eunuques les précèdent armés de bâtons, les éclairant avec de grandes lanternes anciennes.... Cela passe, féerique et charmant; cela s'éloigne, cela s'en va on ne sait où, s'enfermer dans on ne sait quel coin du mystérieux dédale.... Et l'obscurité semble plus épaisse après qu'ont disparu les feux de leurs lanternes, qui faisaient danser leurs ombres sur les vieux pavés et les vieux murs....

*Mardi* 13 *mai* 1890. — Je prends le récit de cette deuxième journée à cinq heures seulement — pour l'arrêter avant la nuit.

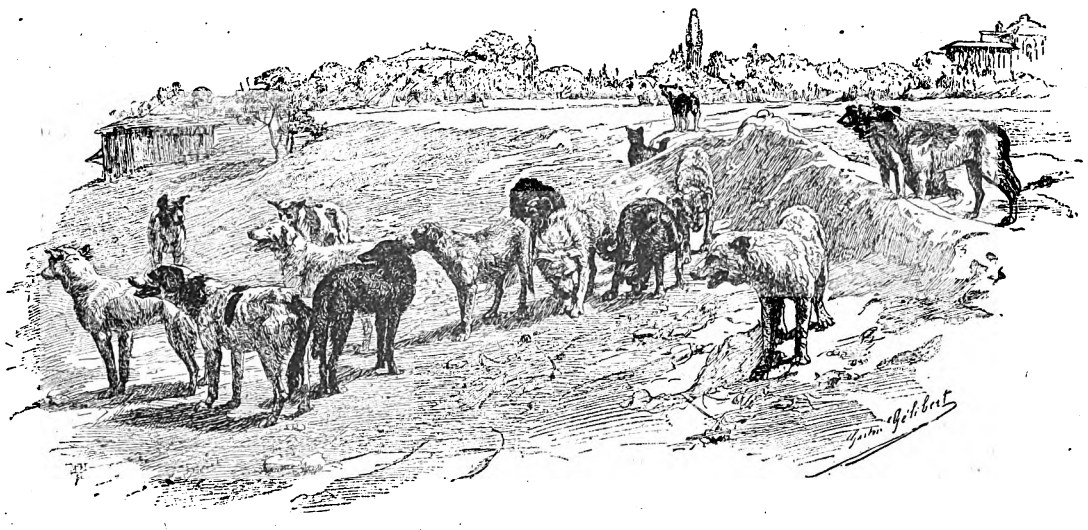
A cinq heures donc, en caïque, tournant le dos toujours aux quartiers neufs, je remonte vers le fond de la Corne-d'Or, me rendant au faubourg d'Eyoub.

(Pour qui ne connaît pas Constantinople, les caïques sont ces espèces de périssoires longues et minces, arquées en croissant de lune, où l'on navigue couché

Digitized by Google

— et que l'on trouve sur tous les quais par centaines, comme à Venise les gondoles.)

Cette Corne-d'Or devient plus paisible à mesure que l'on s'éloigne de l'entrée, encombrée de paquebots, et la partie de Stamboul que je longe à présent est de plus en plus antique, délabrée, morte : ce sont les très vieux quartiers, d'où la vie s'est retirée peu à peu, pour se porter ailleurs sur l'autre rive. Jamais, du reste, je ne leur avais tant trouvé cet air de ruines envahies par les arbres ; leurs toits noirâtres disparaissent presque sous la fraîche verdure de mai. Et Eyoub est au bout, touchant aux rideaux de cyprès noirs, aux grands bois funéraires.



LES CHIENS DE STAMBOUL.

D'après un dessin de Gélibert.

Un vent très vif et presque froid se lève, comme chaque soir à l'heure où baisse le soleil ; sur toute la surface de l'eau remuée, de petites lames se forment.

Eyoub, le saint faubourg, est toujours le lieu rare du suprême recueillement, de la suprême prière. A l'entrée de l'avenue exquise qui longe les saints tombeaux, je mets pied à terre sur des dalles verdies par les siècles ; l'avenue, devant moi, s'enfonce en profondeur, toute blanche à travers l'espèce de bois sacré plein de sépultures, blanche de ce même blanc verdâtre que prennent à l'ombre les marbres très vieux ; elle s'en va finir là-bas à l'impénétrable mosquée, dont on aperçoit confusément le dôme, sous un bouquet de platanes et de cyprès immenses. Elle est bordée de droite et de gauche par des kiosques, en marbre blanc ajouré, remplis de catafalques et de morts, ou par des murs percés d'arceaux en ogives à travers lesquels on aperçoit les cimetières : étranges

Digitized by Google

tombes aux dorures fanées, apparaissant dans la nuit verte de dessous bois, mêlées à des fouillis d'herbes, de rosiers sauvages, de ronces....

Les passants sont toujours très rares dans cette avenue des morts : quelques derviches qui reviennent de prier, ou quelques mendiants qui vont s'accroupir là-bas aux portes de la mosquée. Ce soir, ce sont trois petites filles turques, de cinq à dix ans, très jolies, qui gambadent, vêtues d'éclatantes robes vertes et rouges. Cela déroute de les voir jouer gaiement dans ces marbres et dans cette ombre funéraire. Du reste, jamais je n'étais encore venu ici à la splendeur de mai, et cette verdure neuve, ces fleurs partout, détonnent autant que ces trois petites filles. Des lieux si infiniment mélancoliques ne s'égayent pas au printemps, bien au contraire : ce ciel aux nuances très douces, ces grappes de roses, ces jasmins qui retombent des murs, et qui, depuis des siècles, à la même saison, font leur même sourire si éphémère et si trompeur, ajoutent encore à l'impression qu'on éprouve ici d'un universel et irrémédiable néant.

*Mercredi 14 mai* 1890. — A l'ambassade de France, ce matin-là, autour d'une grande table fleurie de roses jaunes, nous sommes au moins trente convives à déjeuner — tous touristes !

Autrefois la traversée de la mer Noire les arrêtait encore; mais depuis deux ans, avec le nouveau chemin de fer aboutissant au pied du Vieux-Sérail, c'est effrayant ce flot de désœuvrés de l'Europe entière qui vient ici fureter partout.

Et je ne puis me rappeler sans sourire cette réflexion de la très charmante ambassadrice, parcourant d'un regard fin et impayable sa longue tablée : « Oh ! moi, vous savez, par les temps que nous traversons, je n'en suis pas à un touriste de plus ou de moins.... » Cela dit sans l'ombre d'une pensée désobligeante pour ses hôtes, mais prononcé avec je ne sais quelle imperceptible nuance qui fait de cette petite phrase de rien une chose infiniment drôle. — Tous choisis, gens aimables et de bonne compagnie, ces voyageurs invités; trop nombreux seulement, tournant à l'invasion, et alors pas décoratifs ici pour des yeux de peintre : c'est tout ce que je leur reproche — sans y mettre bien, entendu, plus de mauvaise pensée que notre ambassadrice.

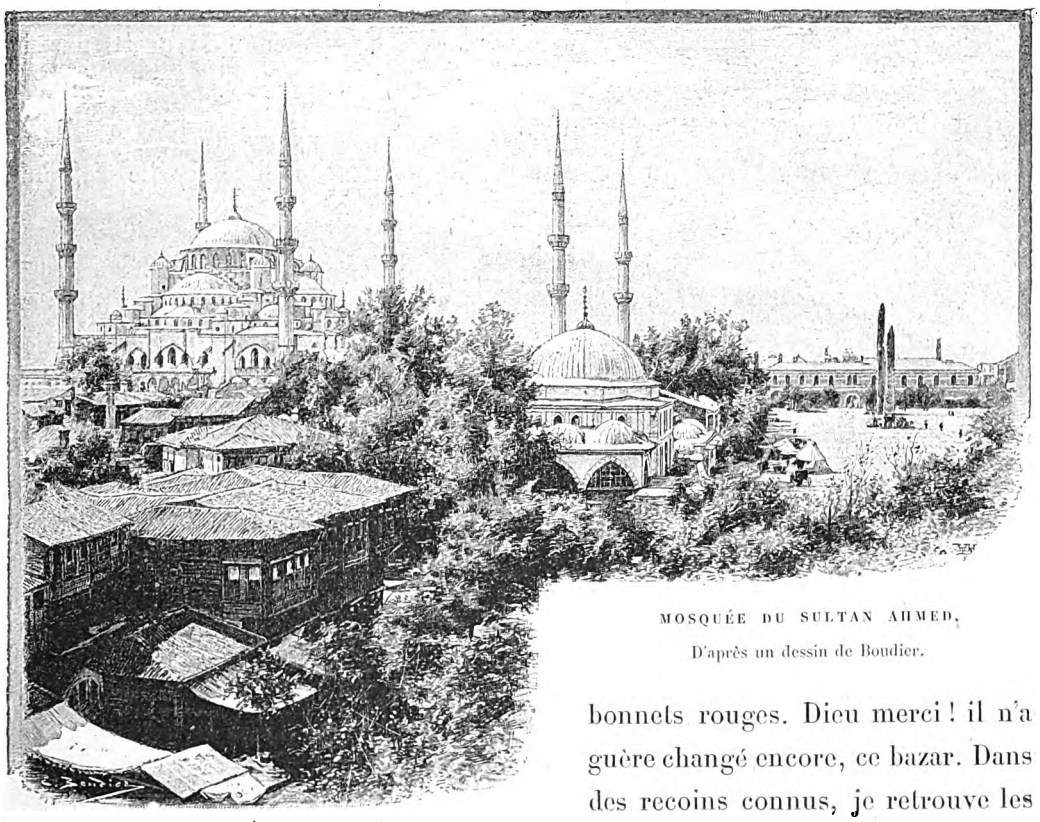
Le même jour, vers quatre heures du soir, Stamboul par la pluie. Un orage depuis ce matin assombrissait l'air, et l'averse tombe décidément, torrentielle.

Sortant de la Sublime-Porte, je me réfugie, pour m'y abriter jusqu'à la fin de la journée, dans le labyrinthe du Grand-Bazar (car Stamboul, suivant l'usage

Digitized by Google

d'Orient, a son « bazar », qui est comme une ville de la ville, que des murailles entourent, et qui, le soir, ferme ses épaisses portes).

Il y fait sombre et triste, aujourd'hui, sous ce ciel plein d'eau et sous ces toitures de bois qui couvrent toutes les petites rues, laissant des gouttières suinter; à travers une espèce de buée, de brouillard crépusculaire, on voit briller les étoffes dorées, les milliers de bibelots accrochés aux échoppes — et fourmiller les éternelles foules : femmes tout de blanc voilées, hommes coiffés de



MOSQUÉE DU SULTAN AHMED.
D'après un dessin de Boudier.

bonnets rouges. Dieu merci! il n'a guère changé encore, ce bazar. Dans des recoins connus, je retrouve les mêmes obscurs petits cafés, qui sont revêtus de leurs vieux carreaux de faïence persane aux étranges fleurs, et où servent depuis des années les mêmes vieilles petites tasses. On peut y faire les mêmes rêves qu'autrefois, en regardant, par la porte ouverte, la foule turque s'agiter dans le demi-jour fantastique des avenues. Au fond de ces retraites d'ombre, où l'on fume le tabac blond qui grise, tout ce mouvement, tout ce bruit semble, dans le lointain, comme un immense brouhâha de fantômes.

Voici cependant, hélas! quelques essais nouveaux de boutiques à l'européenne, avec des devantures vitrées, et quelques bandes d'étrangers ahuris —

Digitized by Google

touristes des agences évidemment — qui passent en se serrant les coudes, promenés à toute vapeur par des guides effrontés. (Plus convaincus sont les touristes anglais : malgré leurs airs de marcher en pays conquis, je crois que décidément je les préfère aux Français gouailleurs, qui se plaignent des rues mal pavées, qui ne voient du bazar que les quelques articles de Paris étalés çà et là, et inclinent à penser que tous ces vieux marchands à turban accroupis dans des niches font venir leurs tapis du *Bon-Marché* ou du *Louvre*.) Et ils partiront tous ayant *vu* Constantinople ; et ils crieront même à la mauvaise foi musulmane, parce qu'ils auront été volés, pillés (comme cela leur revient de droit) par la plèbe des guides et des interprètes — qui sont Grecs, Arméniens, Juifs, Maltais, tout ce qu'on voudra, mais jamais Turcs. Les Turcs du peuple se font bateliers, ou manœuvres, ou portefaix, mais ne se plient point au métier servile d'exploiteurs d'étrangers.

Je m'attarde à marchander et acheter de vieux bibelots d'argenterie — tandis que dehors le jour baisse et la pluie tombe toujours. De plus en plus désolé, ce bazar qui se vide, les affaires finies : le long des ruelles couvertes, si vieilles, si vieilles, les boutiques se ferment ; les marchands s'en vont comme les acheteurs, et l'obscurité grise descend dans ce labyrinthe, qui, la nuit, ne sera plus qu'un désert noir.

Il faut s'en aller décidément. Je remonte sur un pauvre cheval de louage, tout trempé des averses du jour, qui m'attendait à une des portes de ce bazar, et je m'achemine vers Péra.

La pluie cesse ; mais le ciel reste gris, les vieux toits ruisselants. En descendant vers la Corne-d'Or, par les rues étroites, on marche dans les flaques d'eau, faisant jaillir la boue. La ville a repris subitement ses aspects d'hiver, — aspects, en somme, sous lesquels je l'ai le plus connue et qui me tiennent au cœur d'une manière plus intime. Voici où mes impressions redeviennent tout à fait personnelles : il est laid et triste, Stamboul, par un pareil soir, — et cependant c'est ainsi que je l'aime le plus. Je reviens à regret, très lentement, malgré l'eau qui tombe encore en mille gouttières de toits mouillés. Oh ! comme je me replonge en plein passé, par cette soirée de pluie presque froide....

Arrivant à l'hôtel, toujours sans hâte malgré mes vêtements trempés, j'y trouve un mot de S. Exc. le Grand Vizir, m'informant que Sa Majesté le Sultan veut bien m'inviter à venir ce soir, au palais de Yeldiz, assister aux illuminations du Kadir-Guidjeci : « Un chaouch, me dit-il, et une voiture seront là à huit heures pour vous prendre.... »

Environ trois quarts d'heure après, presque en retard, ayant dîné à la

Digitized by Google

diable et fait avec fièvre ma toilette de cour, je roule à toute vitesse vers Yeldiz, dans un landau découvert escorté d'un chaouch au galop, fendant l'air et la foule de Péra. Le ciel s'est dégagé, les étoiles brillent. Les illuminations merveilleuses du Ramadan s'allument partout; entre les banales maisons, quand une échappée de lointain apparaît, on dirait d'une féerie.

C'est loin, ce palais de Yeldiz, presque dans la campagne, du côté opposé à Stamboul, auquel nous tournons le dos dans notre course empressée. Le Bosphore, qu'on aperçoit aussi de temps en temps, et, au delà, Scutari sont illuminés comme la côte d'Europe; la féerie se prolonge de tous côtés, jusqu'aux dernières limites du champ de vue.

FEMMES TURQUES.
D'après un dessin de Vogel.

En avant de nous, courant en sens inverse, voici un flot de monde, une masse humaine qui se précipite comme furieuse, des hommes demi-nus galopant et criant; et au loin je distingue le sinistre appel « *Vaugun vâr!* »

Le feu! c'est le feu! Avec tant de maisons en bois, ici c'est continuel. Tout un quartier brûle là-bas, jetant dans le ciel une grande lueur rouge, ajoutant à la fête une illumination imprévue. Ces choses que l'on traîne si vite avec un bruit lourd, ce sont les pompes, attelées d'hommes affolés qui courent à toutes jambes; elles accrochent les roues de ma voiture.... Cris et bousculade.... Mais on reconnaît le chaouch du palais, on s'écarte, et nous passons....

Maintenant, des avenues de banlieue, larges et droites, presque vides, où nous reprenons notre train ventre à terre.

Puis, devant nous, une grande lueur blanche et verte, non plus d'incendie, mais de feux de Bengale : les jardins de Yeldiz. Nous franchissons des grilles : — alors, subitement, plus de foule ni de bruit; nous galopons dans des allées vides, silencieuses, illuminées à profusion, bordées de myriades de feux qui forment des guirlandes et des girandoles. Rien que des feux blancs, des globes blancs dans la verdure; aucun bariolage ici, sur la terre, tandis que, par contre,

Digitized by Google

le ciel est entièrement étoilé de fusées bleues ou rouges, rayé de pluies de feu de toutes les couleurs.

Les allées, où il n'y a toujours personne, vont en montant ; il y fait de plus en plus clair, de lumière blanche, tandis qu'un côté de l'horizon reste ensanglanté par du rouge d'incendie. Une autre grille encore. Puis des bataillons de cavaliers et de fantassins nous barrent le passage, formant la haie serrée ; ils portent tous des torches ou des lanternes, comme pour quelque gigantesque retraite aux flambeaux. Des centaines d'officiers sont là aussi, vêtus pour la plupart du dolman oriental aux longues manches flottantes. — Oh! la belle et imposante armée!

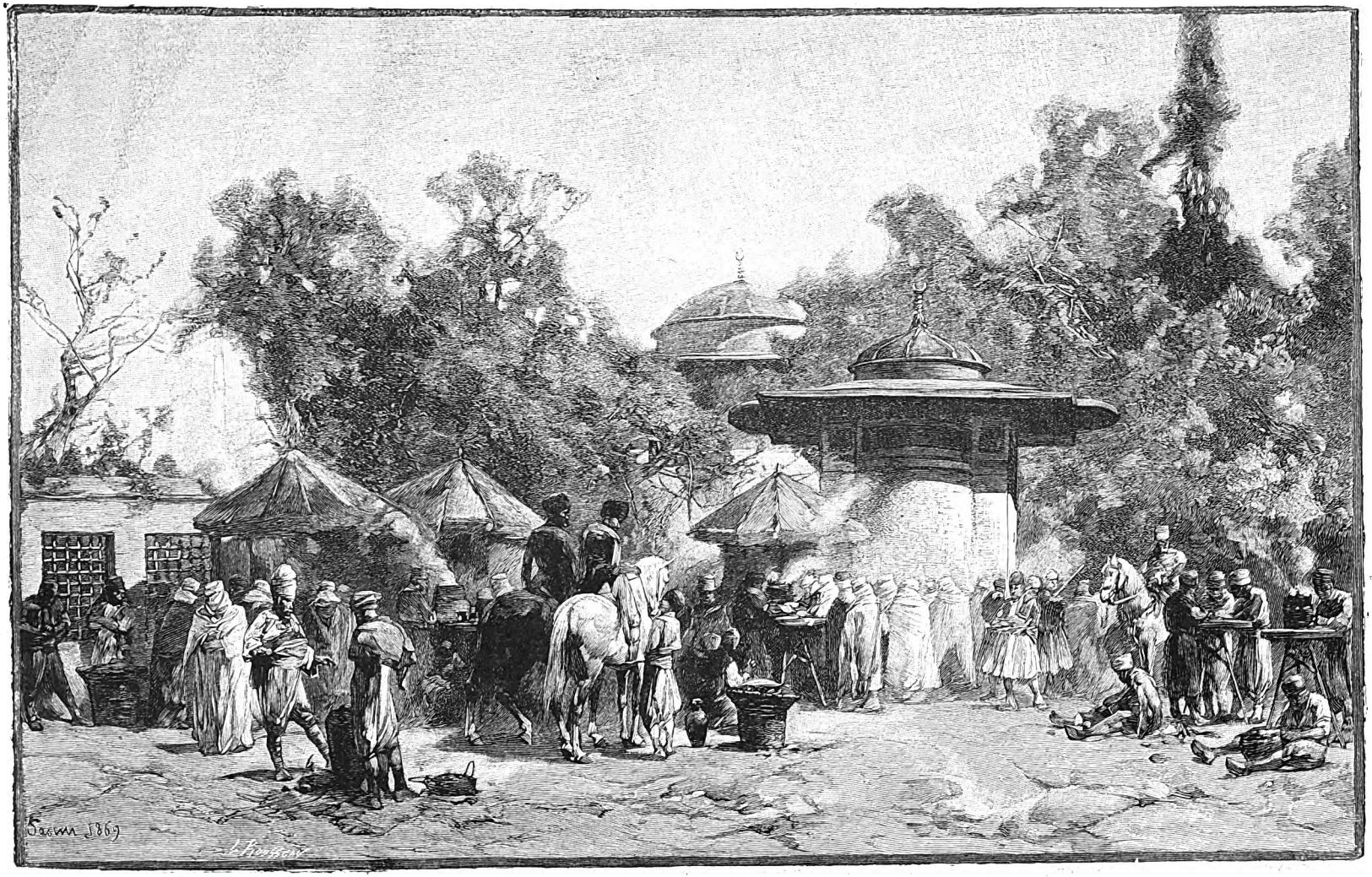
Ces milliers d'hommes, si immobiles, semblent absorbés dans un recueillement religieux, au milieu de cette clarté étrange qui éblouit, sous cette pluie de feux de couleurs changeantes dont le ciel de la nuit est traversé.

Le chaouch qui me guide a les mots de passe, et les rangs s'ouvrent devant nous. Il me conduit au premier étage, dans un pavillon du palais : salons vides où il fait étonnamment clair — clair des lampes intérieures et de l'illumination du dehors, dont la lueur immense entre par les fenêtres grandes ouvertes. Les boiseries, les meubles sont blanc et or; tout est lumineux et blanc. A je ne sais quelle forme particulière du silence, on a le sentiment de cette agglomération d'hommes en armes qui sont là, muets, retenant presque leur souffle, oppressés par la présence du Souverain. Et une admirable musique religieuse arrive du dehors : un chœur de voix d'hommes très fraîches, très limpides, qui psalmodient sur des notes singulièrement hautes, avec quelque chose de pas naturel, d'extra-terrestre si l'on peut dire ainsi....

Un aide de camp me reçoit dans ces salons. « Le Sultan, me dit-il, est encore à la mosquée impériale, d'où partent ces chants suaves. » Mais la prière touche à sa fin, et, en m'approchant d'une fenêtre, je verrai tout à l'heure Sa Majesté sortir.

A une cinquantaine de pas de moi, un peu en contre-bas de la fenêtre où je suis, cette mosquée m'apparaît. Elle est toute fraîche et toute blanche, très dentelée d'arabesques, en style d'Alhambra. Illuminée par en dedans et par en dehors, elle semble transparente autant qu'une fine découpure d'albâtre, et cette musique qui s en échappe lui donne quelque chose d'irréel; elle est comme la principale pièce de l'immense feu d'artifice qui, ce soir, brûle partout. Alentour de son dôme étrangement lumineux apparaissent, avec leurs myriades de globes blancs, les avenues, les jardins par lesquels je suis arrivé. Des nuages de feux de Bengale embrouillent devant moi tous les lointains, confondent toutes les perspectives — déjà compliquées par la hauteur d'où je regarde. Un gigantesque transparent, suspendu on ne

Digitized by Google



UNE FONTAINE.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Pasini.



Digitized by Google

sait comment dans l'air, porte une inscription arabe brillante sur un fond couleur de nuit; avec toutes les fantasmagories éblouissantes qui rendent la vue imprécise, il est impossible de deviner à quelle distance cette inscription aérienne est placée : elle paraît grande et lointaine comme un signe du ciel; elle préside à cette fête de lumières; c'est elle qui lui donne son caractère musulman, son caractère sacré. — Et, au delà encore, on distingue des coins de vrais lointains; sur une vague étendue noire, qui doit être le Bosphore, posent de petits objets brillants, d'une forme spéciale — qui sont des navires illuminés juqu'aux pointes de leurs mâts....

Directement au-dessous de moi, la superbe armée, toujours immobile et recueillie, suit en esprit les prières qui se chantent dans la lumineuse mosquée d'en face. Il semble qu'en ce moment l'âme de l'Islam se soit concentrée dans ce blanc sanctuaire. Oh! ces chants, qui vibrent sous cette coupole, monotones comme des incantations de magie et d'une sonorité si belle et si rare! Voix d'enfants ou voix d'anges, on ne sait trop. C'est aussi quelque chose de très oriental : cela se maintient sans fatigue dans des notes surélevées, tout en restant d'une inaltérable fraîcheur de hautbois; c'est long, long, sans cesse recommencé; c'est très doux, très berceur; et pourtant cela exprime avec une infinie tristesse le néant humain, cela donne le vertige des grands abîmes.

. . . . . .

Cependant le Sultan va sortir. Les troupes frémissent d'un léger mouvement attentif. Un landau attelé de chevaux de parade — qui trottent tout cabrés, tout debout — vient se ranger devant les marches de marbre de la mosquée, sur lesquelles on a jeté des tapis rouges; en même temps, une trentaine de serviteurs accourent, chacun portant une de ces énormes lanternes de soie blanche, d'un mètre de haut, qui sont d'étiquette depuis un temps immémorial pour les sorties nocturnes des Califes. Sous la coupole, le chœur religieux chante plus vite et plus fort, dans l'exaltation finale....

Allah! voici le Sultan! Le palais, les jardins, le ciel s'embrasent d'un feu plus clair. Le canon tonne comme un grand orage, et toutes les troupes, inclinées jusqu'à terre, crient ensemble, avec leurs milliers de voix : « Allah! Allah! » en longue clameur profonde....

Pour franchir les cent mètres qui séparent la mosquée des portes du palais, le landau a pris le galop de course, emportant le Souverain; derrière lui, d'autres voitures magnifiques galopent aussi, ramenant les princesses, voilées, qui ont assisté à la prière; les serviteurs, affolés, courent alentour, agitent leurs

Digitized by Google

grandes lanternes blanches, et les troupes se referment sur ce cortège avec un cliquetis d'armes. C'est fini.

A la suite d'un aide de camp, je traverse des salons, des couloirs aux murailles et aux colonnes de nuances claires et légèrement dorées. Il y a ici, à Yeldiz, une grande sobriété d'ornementation et comme une trêve de luxe : le Souverain, qui possède, le long du Bosphore, des palais de fées dans des sites incomparables, préfère, pour son travail et pour son repos, la simplicité relative de cette résidence, qu'il a fait construire lui-même à côté d'un grand parc d'ombre.

Me voici enfin dans une sorte d'immense antichambre de cour, également simple, dont le seul luxe consiste en tapis magnifiques étouffant le bruit des pas. Elle est, ce soir, peuplée de généraux, d'aides de camp de toutes armes, en grand uniforme, les uns portant la longue tunique droite, les autres le dolman oriental à grandes manches flottantes, les uns coiffés du fez rouge, les autres du bonnet d'astracan noir. Ils ont très grand air guerrier; leur assemblée, à ce seuil des appartements impériaux, est plus imposante que toutes les magnificences, — et parmi eux voici l'héroïque figure d'Osman le Ghazi, le défenseur superbe de Plevna. Tous sont debout, parlant à voix basse — ce qui semble indiquer le voisinage très proche du Souverain.

En effet, dans un petit salon latéral où me conduit le grand maître des cérémonies, se tient Sa Majesté le Sultan, seul, assis sur un canapé. Il porte un uniforme de général, que recouvre une capote militaire en drap brun, et rien d'extérieur ne le distingue des officiers de son armée.

Il y avait très longtemps que je n'avais eu l'honneur de voir Sa Majesté, et, tandis que je m'incline pour le salut de cour, je songe tout à coup, avec un peu de mélancolie, à une première entrevue irrégulière, dont le Souverain évidemment ne peut avoir gardé aucun souvenir....

C'était il y a tantôt quinze ans, sur le Bosphore, le matin de son avènement au trône — un de ces matins de clair soleil qui, revus au fond du passé, nous semblent plus lumineux que ceux de nos jours. Les grands caïques impériaux, à éperon d'or, étaient venus le prendre à la pointe du Vieux-Sérail pour le conduire au palais de Dolma-Bagtché; c'était de très bonne heure, il n'y avait aucune foule sur la mer, ni du reste aucune garde autour du cortège, et mon caïque, à moi qui passais là sans savoir, avait, par une maladresse de nos bateliers, abordé le sien : alors le jeune prince, qui allait tout à l'heure devenir le Calife suprême, avait machinalement jeté sur moi un de ces regards distraits qui ne voient pas, son œil noir paraissant plonger avec anxiété dans les choses de l'avenir....

Digitized by Google

Hélas! l'avenir de ce jour-là est devenu le passé d'aujourd'hui, et cette image, évoquée dans ma mémoire, me fait mesurer soudainement l'abîme de temps mort qui déjà nous sépare, l'un et l'autre, de cette matinée de soleil et de prime jeunesse....

L'accueil du Sultan pour ses hôtes est toujours d'une bienveillance exquise, d'une distinction très simple, d'une bonne grâce toute naturelle. Ils resteront pour moi inoubliables, les instants de ce soir-là pendant lesquels j'ai eu l'honneur de causer avec le Souverain — dans le calme un peu étrange de ce petit salon très sobrement meublé, très quelconque en somme, mais dont le seuil était si glorieusement gardé par ces chefs militaires parlant à voix basse, et dont les fenêtres s'ouvraient sur le tumulte lointain de la grande ville en fête, sur le ciel tout clair de feux de Bengale et de lueurs d'incendie.

Assuré d'être compris et d'être excusé avec la plus charmante indulgence, j'ai bien osé dire tout mon regret mélancolique de voir s'en aller les choses anciennes, de voir s'ouvrir et se transformer le grand Stamboul.

Mais j'ai arrêté là ma plainte d'artiste; ce que j'aurais aimé y ajouter, un passant comme moi ne peut se permettre de le faire dans une causerie avec un souverain, même pendant la plus gracieuse des audiences.

Pauvre grande Turquie, si fière à l'époque où la foi, le rêve sublime et la noble bravoure personnelle faisaient la force des nations, comment sera-t-elle bientôt, entraînée fatalement dans l'universelle banalité moderne, aux prises avec les mille petites choses mesquines, pratiques, utilitaires, qu'elle pouvait dédaigner jadis? comment sera-t-elle, surtout quand ses fils ne croiront plus ?

En exprimant mon attachement si profond pour ce peuple brave, j'aurais été tenté pourtant de laisser paraître un peu de mon inquiétude attristée — d'essayer de savoir si le Calife, au delà des transitions effroyables du présent, entrevoit quelque mystérieuse aurore de temps nouveaux, que mes yeux moins clairs ne peuvent pas distinguer encore.

. . . . . .

*Jeudi* 15 *mai* 1890. — C'est le matin, l'extrême matin frais et pur.

Je m'éveille, non pas dans mon logis avoué de Péra, mais en plein Stamboul, dans une quelconque de ces petites auberges où l'on dort par terre, tout habillé, sur des matelas blancs.

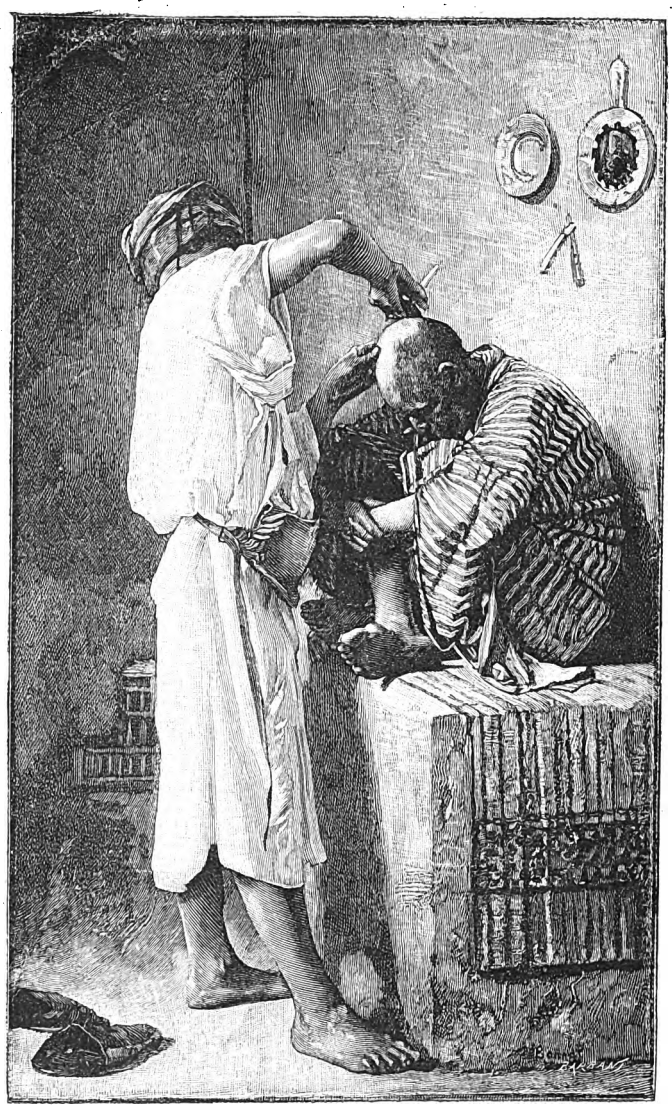
Parti hier au soir très tard du palais impérial, j'ai jeté à l'hôtel, en passant, mes habits de gala, et vite m'en suis venu ici, sur l'autre rive de la Corne-d'Or, pour me mêler encore une fois à la fête nocturne des rues. — Puis, les

Digitized by Google

derniers feux du Ramadan s'éteignant sur les minarets, je suis entré au hasard dans le gîte le plus proche, pour dormir.

Aucune horloge ne sonne, la nuit, dans ces quartiers de Stamboul, et, au réveil, j'ai l'inquiétude de l'heure, un aide de camp de Sa Majesté devant venir me prendre là-bas dans mon appartement officiel pour me faire visiter les trésors des Sultans.

La porte de l'auberge franchie, c'est dehors un enchantement de vivre, une ivresse de respirer. Les vieilles petites rues, où personne ne passe, s'éclairent joyeusement à l'éternel soleil comme pour quelque fête de jeunesse ne devant jamais finir. Oh! la pureté rare de ce matin d'un mois de mai oriental, la fraîcheur toute neuve et vivifiante de cet air et de cette lumière!...



UN BARBIER TURC.

Gravure de Barbant, d'après le tableau de Bonnat.

Redescendu près de la Corne-d'Or, j'arrive à cette place aux antiques platanes que la mosquée de la Valideh domine d'un côté de sa haute masse grise, de ses minarets et de ses dentelures arabes. Sur les autres faces, il y a des berceaux de vigne, de petits cafés, de petites boutiques de barbiers et de marchands de babouches; tout cela très vieux et très oriental, nullement dérangé et pouvant aussi bien être à Ispahan ou à Bagdad.

Sur cette place, encore plus que dans les rues, il est délicieux, cet extrême

Digitized by Google

matin de mai. Le soleil levant dore la mosquée, dore par en dessous les frais platanes; il y a dans l'air une buée blanche qui est comme le voile virginal du jour. Les petits cafés turcs commencent à s'ouvrir, et deux ou trois bonshommes se font déjà raser par les barbiers, en plein air, sous les arbres.

Il doit être de très bonne heure évidemment, et j'ai le temps de m'arrêter ici avant de rentrer à Péra. Sous des treilles je m'assieds, demandant un café, avec ces petits bonbons chauds que l'on vend ici le matin aux bonnes gens du peuple, et tout cela me paraît meilleur que le plus raffiné des déjeuners. — Il semble que l'on sente en soi-même monter ce renouveau de vie qui resplendit partout au dehors, rajeunissant les choses centenaires d'alentour.

Environ deux heures après, vers huit heures, une voiture me ramène encore à Stamboul, dans une tenue très différente, en compagnie d'un aide de camp de Sa Majesté; et, dans un quartier solennel, désert, où l'herbe pousse entre les pavés, notre cocher nous arrête devant une enceinte effroyable, comme celles des forteresses du moyen âge.

Ces murs renferment un petit recoin de la Terre qui est absolument spécial, unique, qui est une pointe extrême de l'Europe orientale, un promontoire avancé vers l'Asie voisine, et qui, de plus, fut, pendant des siècles, la résidence des Califes, un lieu d'incomparable splendeur. Avec le saint faubourg d'Eyoub, c'est ce qu'il y a de plus exquis à Constantinople : c'est le « Vieux-Sérail » — un nom qui évoque à lui seul un monde de rêves....

On nous ouvre dans ces murs une porte de citadelle, et alors, sitôt que l'enceinte est franchie, la mélancolie délicieuse des choses intérieures nous est révélée, le passé mort nous prend à lui et nous enveloppe de son suaire.

D'abord du silence et de l'ombre. Des cours vides, désolées, où l'herbe des lieux abandonnés pousse entre les dalles, et où vivent encore des arbres centenaires, contemporains des magnifiques Sultans d'autrefois : cyprès noirs hauts comme des tours, platanes qui ont pris des formes inusitées, tout creusés par le temps, ne se soutenant plus que sur de monstrueux lambeaux d'écorce et s'inclinant comme des vieillards.

Puis viennent des galeries, des colonnades en style turc ancien; la véranda, encore peinte d'étranges fresques, sous laquelle le grand Soliman daignait faire entrer les ambassadeurs des rois d'Europe.... Et ce lieu, heureusement, ne s'ouvre guère aux visiteurs profanes, n'est pas encore une banale promenade de touristes; derrière les hautes murailles, il garde un peu de mystérieuse paix, il est tout empreint de la tristesse des splendeurs mortes.

Traversant ces premières cours, nous laissons sur la droite d'impénétrables

Digitized by Google

jardins, où l'on voit émerger d'entre les bouquets de cyprès de vieux kiosques aux fenêtres fermées : résidences des veuves impériales, de princesses âgées qui viennent finir là leurs jours dans une retraite austère, au milieu d'un des sites les plus admirables du monde.

Elle est tout ensoleillée, tout éblouissante de tranquille lumière, la dernière partie de ce lieu muré où nous voici parvenus : la pointe finale du Vieux-Sérail — et de l'Europe. C'est une esplanade solitaire, très élevée, très blanche, dominant les lointains bleus de la mer et de l'Asie. Le clair soleil du matin inonde là-bas ces profondeurs d'espace, où des villes, des îlots, des montagnes, s'esquissent en teintes légères au-dessus de la nappe immobile de Marmara.

Il y a autour de nous d'antiques constructions, également blanches, qui contiennent tout ce que la Turquie possède de plus précieux et de plus rare :

D'abord le kiosque, interdit aux infidèles, où le manteau du Prophète est conservé dans une housse brodée de pierreries ;

Puis le kiosque de Bagdad, entièrement revêtu à l'intérieur de ces faïences persanes d'autrefois, qui sont sans prix aujourd'hui : les branches de fleurs rouges y étaient faites avec du corail qu'on liquéfiait par un procédé perdu et qu'on étendait comme une peinture ;

Puis le Trésor impérial, très blanc lui aussi sous ses couches de chaux, et grillé comme une prison, dont on m'ouvrira tout à l'heure les portes de fer.

Et enfin un palais inhabité, mais entretenu minutieusement, où nous allons entrer nous asseoir. Des marches de marbre blanc nous mènent aux salons du rez-de-chaussée, qui ont dû être meublés vers le milieu du siècle dernier dans le goût européen d'alors. Ils sont d'un style Louis XV auquel un imperceptible mélange d'étrangeté orientale donne un charme à part. Des boiseries blanches et or, des lampas vieux-cerise ou vieux-lilas à fleurs blanches ; rien que des nuances claires, adoucies par le temps. De grands vases de Sèvres et de Chine, très peu d'objets, mais tous anciens et rares, beaucoup d'espace, d'air, de clarté ; une tranquille symétrie dans l'arrangement des choses — qu'on devine habituées à l'immobilité, à l'abandon.

Et là, dans cette sorte de solitude somptueuse, assis sur ces fauteuils d'un rose délicieusement pâli, devant les larges fenêtres ouvertes, nous avons, de ce dernier promontoire de l'Europe, la vue splendide qui charma les Sultans de jadis. A notre gauche, et très bas sous nos pieds, le Bosphore se déroule sillonné de navires et de caïques ; les blancheurs des quais de marbre s'y reflètent ; les blancheurs des nouvelles résidences impériales, Dolma-Bagtché,

Digitized by Google

et Tchéragan, s'y renversent en longues traînées pâles; la série des palais et des mosquées s'échelonne magnifiquement sur ses rives. En face, c'est l'Asie, encore bleuâtre dans un reste de buée matinale ; c'est Scutari, avec ses dômes et ses minarets, avec son immense Champ-des-Morts, sa forêt de cyprès sombres. A droite, les étendues infinies de Marmara; — de lointains paquebots s'y promènent, perdus dans tout ce bleu diaphane, petites silhouettes grises traînant des fumées....

Comme il était bien choisi, le lieu, pour dominer, pour surveiller de haut cette Turquie, assise superbement sur deux des parties du monde! Et aujourd'hui quelle paix et quelle mélancolique splendeur, dans cet isolement si complet des modernes agitations de la vie, dans ce grand silence d'abandon, sous ce clair et morne soleil!...

Lorsque le gardien des Trésors — vieillard à barbe blanche — se dispose, avec ses grosses clefs, à nous ouvrir la porte de fer, vingt personnages assermentés viennent former la haie, dix à droite, dix à gauche, de chaque côté de cette entrée — ce qui est une obligation d'étiquette.

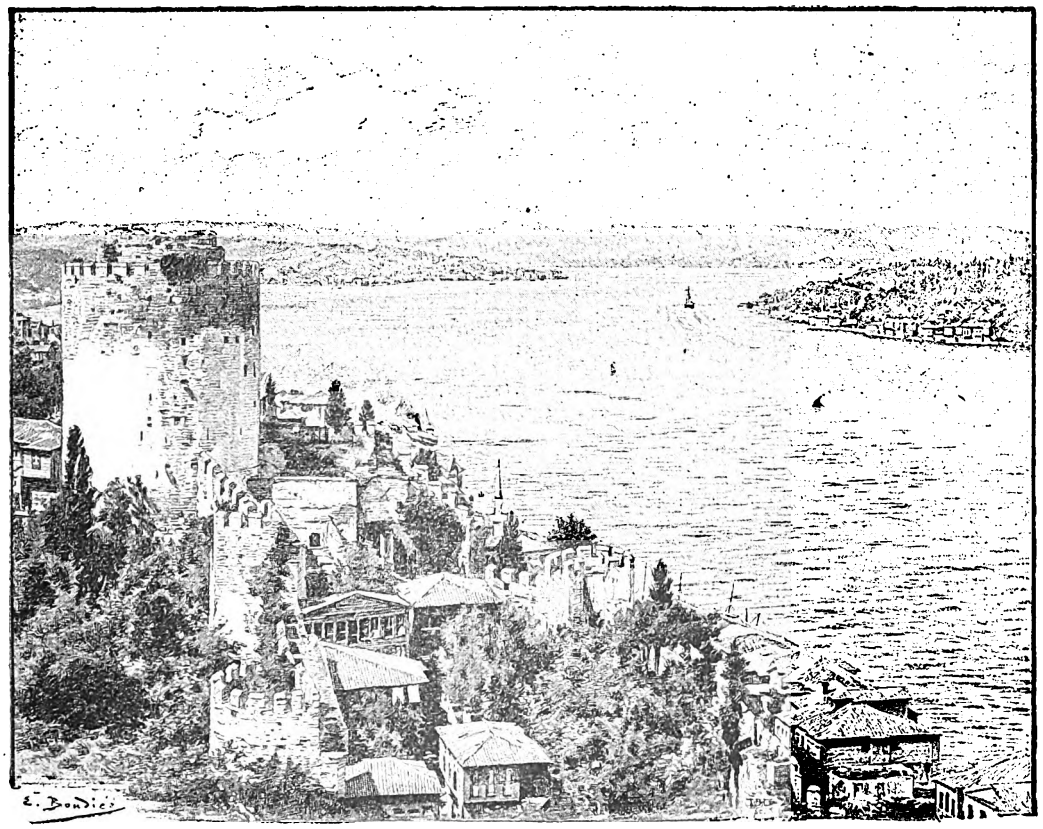
Nous passons au milieu de leur double file, et nous pénétrons dans des salles un peu obscures, où ils nous suivent tous.

Jamais caverne d'Ali-Baba ne fut remplie de telles richesses! — Depuis huit siècles on a entassé ici les pierres introuvables et les plus étonnantes merveilles d'art. A mesure que nos yeux, reposés du soleil de dehors, se font à la pénombre intérieure, les diamants commencent d'étinceler partout. Les choses sans âge et sans prix sont, à profusion, classées par espèces sur des étagères. Des armes de toutes les époques, depuis Tchengis-Khan jusqu'à Mahmoud ; des armes d'argent et d'or surchargées de pierreries. Des collections de coffrets d'or de toutes les grandeurs et de tous les styles, les uns couverts de rubis, les autres de diamants, les autres de saphirs ; quelques-uns même taillés dans une seule émeraude grosse comme un œuf d'autruche. Des services à café, des buires, des harnais, des houssines de parade pour les chevaux en brocarts d'argent et d'or, aiguières de formes antiques et exquises. Et des étoffes de fées; des selles, des brodés et rebrodés de fleurs en pierres précieuses ; des trônes très larges, faits pour s'y asseoir les jambes croisées: celui-ci tout en rubis et en perles fines, qui donnent ensemble un éclat rose ; celui-là entièrement revêtu d'émeraudes et brillant d'un reflet vert, comme ruisselant d'eau marine.

Dans la dernière salle nous attend, derrière des vitres, une immobile et effroyable compagnie : vingt-huit poupées macabres, de grandeur humaine, debout, droites, alignées militairement et se touchant les coudes. Elles sont

Digitized by Google

coiffées toutes de ce haut turban en forme de poire dont l'usage s'est perdu depuis un siècle et qu'on ne voit plus que posé sur les catafalques des grands personnages défunts, dans le demi-jour des kiosques funéraires, ou bien sculpté sur les tombes — tellement, que ce turban-là est absolument lié pour moi à l'idée de la mort. Jusqu'au commencement de ce siècle, chaque fois que mourait un



LE BOSPHORE VU DE LA RIVE D'EUROPE.

D'après un dessin de Boudier.

Sultan, on apportait ici une poupée qu'on habillait avec les vêtements de gala du souverain passé, on lui mettait à la ceinture les armes merveilleuses, on la coiffait de son turban et de sa magnifique aigrette de pierreries, — et elle restait ainsi, pour jamais, couverte de ces richesses éternellement perdues. Les vingt-huit Sultans qui se sont succédé depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle ont dans cette salle leur simulacre debout, en tenue de parade; lentement la sombre et somptueuse assemblée s'est accrue, les nouvelles poupées funèbres venant une à une se ranger dans l'alignement des anciennes, qui les attendaient là depuis des centaines d'années, sûres de les voir venir — et



Digitized by Google

ils se touchent les coudes à présent, tous ces fantômes qui ont régné à des siècles d'intervalle, mais que le temps a rapprochés dans le même pitoyable non-être.

Leurs longues robes sont des plus étranges brocarts, aux grands dessins mystérieux, aux nuances éteintes par la durée; des poignards sans prix, aux larges pommeaux faits d'une seule pierre précieuse, se rouillent, malgré les soins, dans les soies des ceintures; il semble même que les énormes diamants des aigrettes aient à la longue adouci leurs feux, brillent d'un éclat jaune et fatigué.

Et ce luxe inouï, saupoudré de poussière, est triste à regarder. Fabuleusement magnifiques, les poupées à haute coiffure, objets de tant de convoitises humaines, surveillées là derrière de doubles portes de fer, inutiles et dangereuses, voient passer les saisons, les années, les règnes, les révolutions, les siècles, dans la même immobilité et le même silence, tout le jour à peine éclairées à travers le grillage des vieilles fenêtres, et sans lumière dès que le soleil se couche.... Chacune porte son nom, écrit comme un nom banal sur une étiquette fanée — des noms illustres et jadis terribles : Mourad le Conquérant, Soliman le Magnifique, Mohamed et Mahmoud.... Je crois qu'elles me donnent, ces poupées, la plus terrifiante leçon de fragilité et de néant....

A l' « échelle » du Vieux-Sérail nous attend un grand caïque du palais, à huit paires de rames, et nous descendons nous y étendre sur des coussins : elle est particulière à la Turquie cette façon de naviguer à demi couché, les yeux au niveau de l'eau sur laquelle on glisse.

Les rameurs portent tous la traditionnelle chemise en gaze de soie blanche, ouverte sur leur poitrine basanée : impassibles, noircis de soleil, ils ont l'air d'être en bronze avec des dents de porcelaine.

Le Bosphore, tranquille, miroite sous une lumière ardente.

Nous passons très au large des paquebots, des fumées, de tout ce qui, en face de la Corne-d'Or, encombre et salit la mer.

En deux ou trois endroits, à Dolma-Bagtché sur la rive d'Europe, à Belerbey sur la rive d'Asie, nous accostons à des quais de marbre d'un blanc immaculé, devant les palais déserts aux grilles blanches et dorées. C'est le grand charme unique de ces résidences du Sultan, leur neigeuse blancheur tout au bord de l'eau bleue.

Au dedans de ces palais inhabités, dont les gardiens nous ouvrent les portes, beaucoup de magnificence : des forêts de colonnes de toutes couleurs, des fouillis

Digitized by Google

de torchères et de girandoles, des plafonds très compliqués en style oriental, des brocarts lamés et des soies de Brousse. — Mais personne dans ces salles de parade, au milieu de ce luxe si frais, entretenu avec tant de soin. Le Souverain et sa cour n'y viennent même plus.

Il est environ midi quand nous rentrons au palais de Yeldiz, après cette rapide visite aux autres résidences impériales.

A Yeldiz, une impression de calme extrême, de sérénité et de silence. Nous sommes encore en Ramadan, époque de retraite, de prière, et dans la maison de S. M. le Sultan, plus encore que partout ailleurs, on observe rigoureusement le jeûne, qui, pendant ce mois religieux, ne doit être rompu qu'après le coucher du soleil. Pour moi seul, qui ne suis pas astreint à la loi mahométane, un déjeuner est servi; mais voici que je me sens très confus de me mettre à table dans ce palais où l'on ne mange pas: pour la première fois de ma vie, déjeuner me paraît presque une inconvenance, une grossièreté d'Occident.

J'ai d'ailleurs beaucoup mieux à faire. Sur les feuillets dorés d'un block-notes qu'un interprète m'a apporté, il m'est permis encore de transmettre un peu de ma pensée écrite au Souverain, aujourd'hui invisible, mais dont on devine la présence très proche. — Et j'admire que Sa Majesté, entre les mille occupations dévorantes de la vie du trône, puisse encore n'être étranger à rien en fait de littérature et d'art.

Les fenêtres ouvertes laissent entrer à flots de la lumière et du silence; des rayons de soleil de mai courent sur les murs blancs, sur les brocarts clairs des meubles. La vue est, au premier plan, sur des jardins fleuris, puis sur des lointains profonds : toujours ces échappées charmantes de mer et d'Asie, qu'on a de partout dans cette ville bâtie en terrasse, balcon avancé de l'Europe.

La mosquée impériale est là aussi, tout près, montrant son dôme ajouré. Et, tout en fumant les plus exquises cigarettes blondes, je cause des chants religieux d'hier au soir avec S. Exc. le Grand Vizir — qui sait être à volonté le plus courtois et le plus raffiné des Français.

« Approchez-vous d'une fenêtre, me dit-il, pour écouter la voix incomparable qui va dans un instant chanter la prière. »

En effet, au milieu du tranquille silence extérieur, tout à coup la voix s'élève, délicieusement sonore; elle a le mordant d'un hautbois et la pureté céleste d'un orgue d'église; avec une sorte de détachement inexpressif, comme en sommeil et en rêve, elle jette la prière musulmane aux quatre coins du ciel bleu.... Et alors une intense impression d'Islam revient me faire frissonner jusqu'aux cordes profondes; dans ce salon gai et clair, qui aurait aussi bien pu

Digitized by Google

être ailleurs, en un château quelconque de France, je l'avais peu à peu perdue, cette impression-là, qui est pour moi infiniment mélancolique, à la fois berceuse et angoissante, sans que j'aie jamais pu la bien définir.

Encore plus beau que cette voix d'or, qui vibre aujourd'hui toute jeune et puissante, mais qui demain passera, encore plus beau est ce chant presque immortel qui, depuis des siècles, cinq fois par jour, plane sur les villes et sur la terre turques. Il symbolise toute une religion, tout un mysticisme calme et fier; il est la plainte et l'appel jetés vers en haut par ces frères d'Orient qui savent mieux garder que nous les vieux rêves consolateurs, qui marchent encore les yeux fermés pour ne pas voir le gouffre de poussière, et s'endorment dans les mirages magnifiques. Tant que cette prière continuera de faire courber les têtes alentour des mosquées, la Turquie aura toujours ses mêmes soldats superbes, aussi insouciants de mourir....

Pierre Loti

AUSSI INSOUCIANTS DE MOURIR...

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Charlemont (collection Tabourier).

Digitized by Google

Digitized by Google

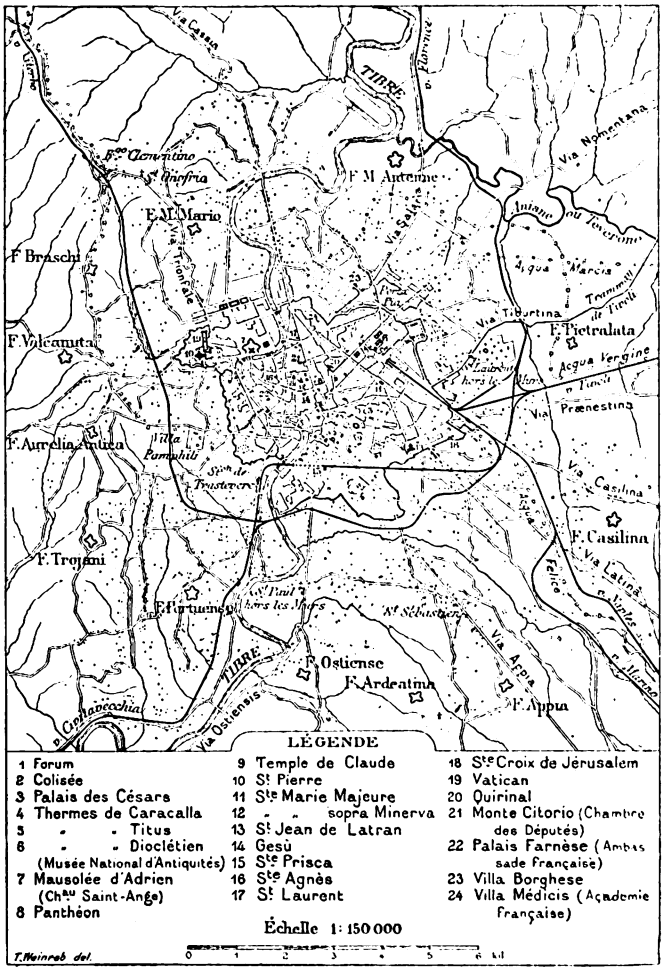
# ROME

Sise à 1098 kilomètres au sud de Paris, par 41° 54′ de latitude nord et 10° 6′ de longitude est, Rome occupe, sur les deux rives du Tibre (*Tevere*), un sol en majeure partie d'origine volcanique, où se dressent, outre les « sept collines » demeurées historiques, cinq autres éminences tant naturelles qu'artificielles. Le Tibre, issu, à 370 kilomètres de là, des monts de la Toscane, décrit à travers la ville deux immenses boucles en forme d'S renversée, longues ensemble de 4500 mètres, pour aller se perdre plus bas, en deux branches, dans la mer Tyrrhénienne à Ostie.

C'est sur le coteau central de la rive gauche, le Palatin (altitude 51 mètres), dominant le marais du Vélabre et l'étroit vallon destiné à devenir le *forum*, que fut bâtie, l'an 753 (ou plutôt 750) avant Jésus-Christ, la cité primitive, la Rome Carrée (*Roma quadrata*) des deux jumeaux Romulus et Rémus. A cette première agglomération s'ajoutèrent par la suite les hauteurs voisines avec leurs dépressions intermédiaires : sur la rive gauche, le Capitolin (45 mètres), le Quirinal, le Cœlius, l'Aventin, le Viminal, l'Esquilin, le Pincius (Pincio); sur la rive droite, le mont Vatican (76 mètres) et le Janicule (Montorio, 82 mètres), de sorte qu'au temps d'Auguste, le massif urbain, tout à fait monumental et fastueux, comptait plus de 1 300 000 habitants.

Au IVe siècle, l'Empire s'étant dédoublé, Rome cesse d'être l'unique capitale du monde asservi par elle : Constantinople, l'ex-Byzance, lui ravit le sceptre de l'Orient, en ne lui laissant que celui de l'Occident, que les Barbares, bientôt après, lui enlèvent. Mais la papauté a pris pied dans Rome et à l'unité de l'Etat succède, dans la ville éternelle, l'unité de l'Église.

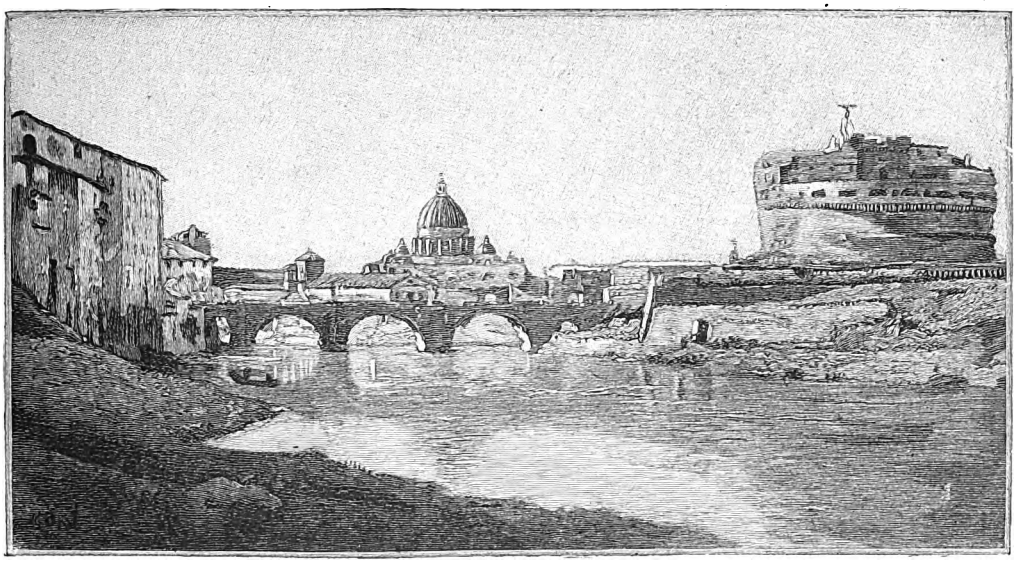
Au moyen âge néanmoins, la ville ne fait que décliner; il y a un moment, à la fin du séjour des papes à Avignon, où elle ne compte plus que 17 000 habitants, et sous le pontificat fameux de Léon X elle en renferme 40000 à peine. Au commencement de notre siècle, ce chiffre remonte à 150 000, et depuis 1870, époque où Rome est devenue la capitale officielle du royaume d'Italie, la progression n'a cessé d'augmenter : en 1888, le dénombrement accusait 415 000 âmes.




Tandis que la ville antique occupait surtout l'écheveau des collines primitives, au milieu duquel on a exhumé les ruines grandioses du *Forum*, la ville moderne et papale s'est développée de préférence, tant sur le vaste espace de l'ex-Champ de Mars que délimite la courbe supérieure du Tibre, que sur la rive opposée du fleuve, là où s'élèvent la Cité Vaticane, avec la basilique de Saint-Pierre, et le faubourg plébéien appelé Transtévère.

Bien que, depuis 1870, on ait percé dans Rome plus de 150 kilomètres de rues nouvelles, la ville n'a pas encore les allures ni l'effigie d'une grande capitale. Elle n'est pas devenue non plus un grand centre d'industrie et de commerce. Le trafic fluvial y est faible aussi, le Tibre n'y pouvant recevoir que des navires dont la jauge ne dépasse point 200 tonnes. Mais, pour le touriste épris de souvenirs, c'est toujours la ville par excellence, la cité souveraine vénérée entre toutes.

Digitized by Google



LE TIBRE ET LE MAUSOLÉE D'ADRIEN.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Corot.

# Rome

GRAVURE DE BAZIN[1].

AUCUNE ville ne possède autant de monuments anciens que Rome : c'est son originalité parmi toutes les capitales du monde ; et ces débris du passé n'y sont pas seulement plus nombreux, ils sont encore mieux conservés qu'ailleurs. Au milieu de beaucoup de vicissitudes, Rome a eu cette fortune de s'appartenir toujours à elle-même. Elle a été sans doute plus d'une fois assiégée, soumise, forcée d'obéir à ses ennemis, mais aucune de ces dominations étrangères n'y a duré longtemps : elle est vite redevenue indépendante, et l'on peut dire qu'en somme, depuis Romulus, Rome est toujours restée romaine. C'est peut-être ce qui explique que les monuments qu'elle conserve aient moins souffert qu'en d'autres pays qui ont souvent changé de maîtres. Un autre avan-

1. D'après le tableau de Bonnat.

Digitized by Google

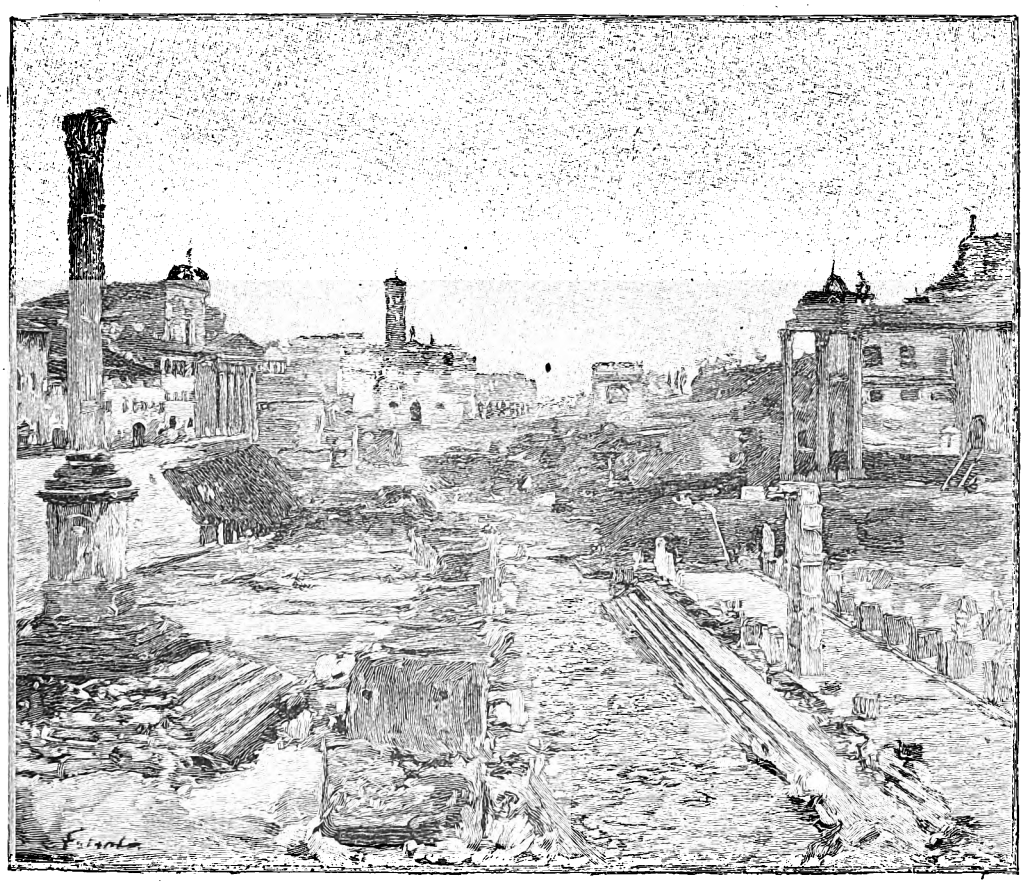
tage, qui nous les rend très précieux, c'est qu'ils appartiennent à des âges très différents. Les autres villes, en général, n'ont fleuri qu'un temps; on trouve chez elles de beaux débris, mais qui se rapportent tous à une même civilisation : Rome s'est plusieurs fois renouvelée; elle a eu, dans sa longue vie, des jeunesses successives, et chacune d'elles y a laissé des traces glorieuses; on peut dire que presque toutes les grandes époques de l'art y sont représentées. J'imagine que ce serait une façon charmante de s'y promener que de la parcourir, non pas par quartiers, comme font les voyageurs pressés, mais par siècles. On visiterait ensemble les monuments d'une même époque, qui s'expliqueraient et s'éclaireraient l'un par l'autre, et cette époque semblerait revivre à nos yeux. De cette manière, on pourrait presque faire l'histoire de l'humanité sans sortir d'une ville. Essayons d'en tracer une esquisse rapide.

Remontons d'abord un peu haut, jusqu'à l'époque où Rome n'existait pas encore; supprimons par l'esprit toutes ces maisons et tous ces palais qui en couvrent le sol; revoyons ce pays comme il était quand les premiers habitants commencèrent à bâtir leurs petites cabanes rondes avec leurs toits de chaume en pointe. Sur les bords du Tibre, à quelque cinq ou six lieues de la mer, se dresse un groupe de petites collines; au centre, trois d'entre elles forment une sorte de cercle autour d'une vallée étroite et longue; ce sont : le Palatin, le Capitole, l'Esquilin. Ce dernier, plus considérable que ses voisins, se compose de quelques hauteurs distinctes : il jette à droite le Viminal et le Quirinal; à gauche, le Cælius. Derrière le Palatin, le long du Tibre, s'élève l'Aventin, la montagne plébéienne. Voilà les sept collines dont le nom va revenir si souvent dans l'histoire romaine. Les vallées qui les séparent ne sont pas moins célèbres. Au pied du Capitole et du Palatin s'allonge la plaine qui sera le Forum; le pli du terrain entre le Palatin et l'Aventin deviendra le grand Cirque; au delà du Capitole doit s'étendre un jour le Champ de Mars.

Mais au moment où nous sommes, ce grand espace est désert. Des marécages occupent le fond des vallées, les hauteurs se hérissent de broussailles sauvages (*silvestribus horrida dumis*); partout pousse une herbe courte et pâle, comme celle qui couvre aujourd'hui la campagne romaine. Ce pays humide et tiède est le domaine de la fièvre : c'est le fléau de l'Italie, qui là règne en maître. Dans les légendes qu'on raconte au sujet de la fondation des premières villes italiennes, il est souvent question d'un démon ou d'un monstre qui dévore les habitants, qui exige d'eux un tribut de victimes humaines, jusqu'au jour où quelque héros en triomphe et le tue : ce monstre, c'est la *malaria*, qui décima les premiers qui s'établirent sur ce sol empesté et qui essayèrent de le

Digitized by Google

défricher. Ils finirent par en être victorieux, en desséchant les marais et en donnant aux eaux un meilleur régime. Mais le monstre n'est jamais mort tout à fait : dès qu'on se relâche un moment de lutter contre lui, il se réveille. Dans ces beaux et terribles climats, la nature ne cède à l'homme qu'à la condition qu'il ne se lasse jamais de la combattre : c'est sans doute ce qu'a voulu expri-



LE FORUM.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Friant.

mer Virgile quand il compare le travail du laboureur à celui d'un marinier qui remonte avec sa barque un courant rapide ; il faut qu'il rame toujours : pour peu qu'il s'arrête, le fleuve l'emporte, et il perd en un moment tout le fruit de la peine passée.

Pour qu'on soit venu s'établir dans ce pays malsain, triste d'aspect, qui manque d'eau potable, et qu'on ait quitté pour lui les bords enchantés des lacs d'Albe ou de Némi, les hauteurs de Tibur, de Tusculum ou de Préneste, il



Digitized by Google

faut bien qu'on y ait trouvé quelques avantages. La situation en était très heureuse : il touche à la mer, à laquelle le relie un des fleuves les plus importants de l'Italie, un fleuve toujours navigable : il se trouve au point où se rencontrent le Latium, la Sabine, l'Étrurie, et où ils peuvent échanger entre eux les produits de leur sol et de leur industrie. « Rome, dit M. Mommsen, fut, à son origine, un marché. » Ce fut aussi un asile. Là durent se réunir un jour des mécontents, des ambitieux, des coureurs d'aventures, des misérables à qui les pays voisins ne fournissaient pas tout ce qu'ils cherchaient. Les plus vieilles légendes nous représentent ces premières populations comme un mélange de toutes les races, et c'est pourtant de ce mélange qu'est sorti le peuple qui a eu le plus le sentiment de sa nationalité et qui a le plus fait pour la patrie.

Pouvons-nous, en parcourant Rome aujourd'hui, retrouver quelque souvenir de ces époques reculées où, de la réunion de peuples divers, se fonda la nation romaine? On comprend que les monuments que ce temps nous a laissés ne soient pas en grand nombre : il en reste pourtant, et de fort curieux. Il est naturel que ces émigrés aient couru d'abord au plus pressé : leur premier souci a dû être de se défendre contre leurs ennemis et contre la fièvre. Ils ont essayé d'abord d'assainir le pays qu'ils voulaient habiter. Pour débarrasser le Vélabre de l'eau croupissante qui l'empestait et la conduire au Tibre, ils ont construit le grand égout qu'on attribue à Tarquin. Vers le même temps, on nous dit qu'ils entourèrent leur ville naissante d'un mur dont on rapporte la construction à Servius Tullius. C'est donc par la *Cloaca maxima* et par le mur de Servius qu'il faut commencer la visite aux antiquités de Rome. L'excursion est facile : l'entrée de la *Cloaca* est tout près du Forum, et l'une des premières choses qu'on trouve en débarquant du chemin de fer est un fragment important du mur de Servius. Les ouvriers qui bâtissaient la *Via nazionale* l'ont trouvé sur leur route, et la rue nouvelle s'est détournée des deux côtés pour entourer respectueusement le vieux débris. Si l'on est mis en goût par cette première rencontre, et qu'on veuille faire une connaissance plus intime avec cette vénérable antiquité, il faut pousser jusqu'à l'Aventin, en face de l'église Sainte-Prisca. Là se dresse un pan de mur de 30 mètres de long sur 10 de hauteur, d'une conservation admirable, et qui frappe de surprise et d'admiration. Il me semble que lorsqu'on voit ces monuments, on prend quelque idée des gens qui les ont construits : d'abord, ils bâtissaient bien, puisque leurs œuvres subsistent encore ; quand ils étageaient l'une sur l'autre ces solides assises de pierres, quand ils arrondissaient les voûtes pour les rendre plus résistantes, ils songeaient à l'avenir, ils se regar-

Digitized by Google

daient comme sûrs de durer, ce qui fait les grands peuples ; dès les premiers jours, « ils bâtissaient la Ville éternelle ». Enfin, ils avaient, dans leur rudesse même, quelque souci de l'art : assurément, ce n'étaient pas des barbares. Leurs ouvrages, quelque imparfaits qu'ils semblent quand on les compare à ceux des Grecs, révèlent pourtant un certain sentiment des proportions, le goût de la grandeur et cette sorte de beauté qui vient de la force. Jusqu'au dernier jour, ce sera le caractère de l'art romain.

Viennent ensuite les temps glorieux de la République. De cette grande époque, l'âge d'or de Rome, nous avons fort peu de monuments. L'Empire, qui peut-être voulait effacer les souvenirs d'un passé qui l'inquiétait, les a presque tous détruits et remplacés. C'est une raison de ne pas négliger de voir ce qui en reste. Un jour que vous irez de la place de Venise à celle du Forum de Trajan, détournez-vous un moment sur votre droite, et gravissez la *Salita di Marforio*. La rue vaut une visite : c'est un des coins de Rome qui, depuis trois ou quatre siècles, a le moins changé. Vous y trouverez le tombeau d'un vieux tribun de la plèbe, Publicius Bibulus. C'est peu de chose : un pan de mur encastré dans une maison avec une inscription de quelques mots en gros caractères. Point de phrases vaniteuses, point d'ornements inutiles, beaucoup de simplicité, de gravité, de grandeur ; c'est bien ainsi qu'on se figure les monuments de l'époque républicaine. Le souvenir de la République reste surtout attaché au Forum. Je sais bien que l'Empire l'a plusieurs fois renouvelé ; il y a bâti des basiliques somptueuses, il en a encombré le sol de colonnes et de statues ; mais, malgré tous ses efforts, il n'a pu tout à fait y prendre racine. C'est toujours au Forum républicain qu'on songe quand on parcourt cette place rectangulaire, pleine des ruines magnifiques que les dernières fouilles nous ont rendues. La Tribune aux harangues n'est peut-être plus tout à fait à l'endroit qu'elle occupait quand Caton, les Gracques ou Cicéron parlaient au peuple : c'est pourtant encore l'ancienne Tribune, et l'on y trouve les trous dans lesquels s'enfermaient les éperons de fer (*rostra*) des galères d'Antium. Les vieux temples ont été plusieurs fois rebâtis, mais toujours à l'ancienne place, et ils ont gardé leur ancien nom. Cet amas de décombres entassés derrière la Tribune, c'est le temple de la Concorde, qui fut fondé par Camille quand il eut rétabli la paix entre les citoyens en donnant sa part d'influence à la plèbe ; ces trois merveilleuses colonnes, chefs-d'œuvre de l'art antique, qui se dressent avec tant d'élégance et de hardiesse, sont tout ce qui reste du temple de Castor, que Cicéron appelle « le plus illustre des monuments, le témoin de toute la vie politique des Romains ». Cette route pavée de grandes dalles que nous suivons, c'est la voie Sacrée, par laquelle tant de géné-

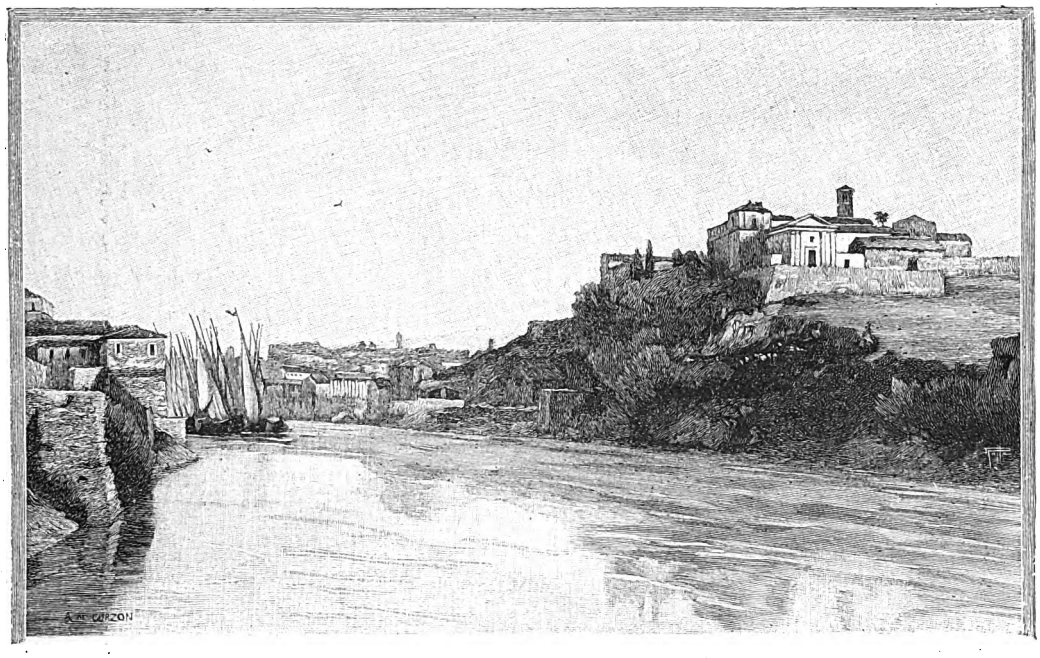
Digitized by Google

raux triomphants ont passé : il n'y en a pas de plus glorieuse dans le monde, et qu'aient foulé d'aussi grands personnages. A la vue de toutes ces ruines, les souvenirs se réveillent en foule, et avec un peu d'imagination il nous est aisé de nous représenter les grandes scènes dont le Forum a été le témoin pendant la République.

Pour l'époque de l'Empire, l'imagination est presque inutile : les monuments abondent, et quelques-uns sont bien conservés. Auguste se vantait d'avoir rebâti Rome : « Je l'ai trouvée de briques, disait-il, et je la laisse de marbre ». Il voulait, sans doute, faire oublier aux Romains le régime sous lequel ils avaient si longtemps vécu et qu'il venait de détruire. Il savait bien que les raisons que les Romains pouvaient avoir d'être mécontents étaient de nature assez différente. Quelques-uns prenaient difficilement leur parti de n'être plus libres : ils regrettaient cette joie virile qu'on éprouve à ne pas dépendre d'un maître, à sentir qu'on dispose de soi-même et qu'on n'obéit qu'à la loi qu'on a faite. C'était le petit nombre : la population de Rome, composée en grande partie d'étrangers et recrutée par l'esclavage, n'était plus guère touchée de ces plaisirs élevés. Mais même pour les plus mauvais citoyens, la République avait des attraits auxquels ils étaient fort sensibles : outre que les élections leur donnaient une certaine importance, et, lorsqu'on payait leurs votes, pouvaient leur procurer quelques ressources, les tumultes des assemblées populaires, les harangues séditieuses des tribuns, les troubles de la rue, qui, vers les derniers temps, recommençaient tous les jours, jetaient dans ces vies oisives une sorte d'animation et d'intérêt dont on avait pris l'habitude. Aux premiers, qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer en les combattant, Auguste offrit, comme compensation de la liberté perdue, le spectacle de la grandeur de Rome : jamais elle n'avait été plus visible et plus frappante que sous sa domination. Quant aux autres, il les occupa en multipliant les jeux de l'arène et du cirque, les fêtes religieuses et patriotiques, les représentations solennelles, et, mieux encore, en leur bâtissant des portiques, des temples, des théâtres, en élevant partout des statues, des colonnes, des arcs de triomphe. Il savait bien que cet étalage fastueux flatterait la vanité des habitants de la grande ville et mériterait leur reconnaissance. Ses successeurs ont fait comme lui, et, dès lors, la magnificence est devenue une des règles de la politique impériale. Pendant trois siècles, chaque empereur a tenu à laisser son nom attaché à quelque grand édifice. Quelques-uns de ces monuments, les plus grandioses, les plus faits pour durer, sont construits avec cette belle pierre appelée *travertin*, qui prend au soleil des reflets dorés. Mais, comme il était long et coûteux d'aller chercher le travertin dans les quelques carrières où il se trouve, de le

Digitized by Google

tailler en larges blocs, de l'amener à Rome, et que ces princes, qui ne se sentaient pas sûrs de l'avenir, étaient pressés d'achever les ouvrages qu'ils avaient entrepris, ils usaient d'ordinaire de moyens plus expéditifs : tantôt ils bâtissaient leurs murailles avec des pierres irrégulières, liées entre elles par du ciment, en forme de réseau (*opus reticulatum*), tantôt en briques amoncelées, qu'ils recouvraient d'une couche de marbre : c'est ainsi que, sans autres ouvriers que des manœuvres,



LE MONT AVENTIN.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de A. de Curzon.

sans matériaux que de la chaux, de la brique et des cailloux, ils ont élevé ces voûtes colossales qui ont bravé les siècles.

Un des plus grands plaisirs qu'un voyageur puisse se donner, c'est une promenade à travers la Rome impériale. Le trajet serait long si l'on prétendait tout voir : il n'y a pas un coin de la ville où ne se retrouve quelque souvenir des Césars ; mais nous nous arrêterons seulement aux édifices les plus importants et les mieux conservés. Commençons, si vous le voulez, par le Palatin : c'est la demeure des empereurs, et il convient de leur rendre visite chez eux, avant d'aller admirer leurs ouvrages. Le Palatin est, on peut le dire, une découverte et une conquête des archéologues de nos jours. Avant 1860, la colline était occupée par des jardins qui appartenaient aux Farnèses, et l'on venait s'y promener sous les grands arbres, s'asseoir dans ces bosquets de buis taillés, sans se douter que cette

Digitized by Google

verdure recouvrait les palais des Césars. Aujourd'hui, les arbres sont à terre, la colline déblayée, et les palais ont été rendus au jour. Au milieu de substructions énormes qui appartiennent à tous les siècles, de décombres entassés qui étonnent l'œil et déroutent l'esprit, quelques parties se détachent et ressortent. Voici les appartements publics du prince : une grande salle dont quelques pans de murs sont encore debout, tout couverts de marbres, avec des niches qui contenaient huit statues colossales et une abside au fond, où, sans doute, était placée la chaise curule du prince. C'est là qu'il recevait les ambassadeurs des rois étrangers et les députés des provinces. Derrière cette salle, à l'extrémité d'une vaste cour entourée de portiques, le *triclinium*, qui conserve encore une partie de son pavé de porphyre, de serpentine, de jaune antique, et dont Martial disait, quand on venait de le construire, « qu'il était aussi beau que la salle à manger de l'Olympe, et que les dieux pourraient y boire le nectar et recevoir des mains de Ganymède la coupe sacrée ». Un peu plus loin, le stade où l'empereur se donnait le plaisir de regarder de plus près, et à son aise, avec quelques amis, l'athlète ou le pugile en renom ; enfin, la loge impériale, sur le grand Cirque, où il se mêlait aux divertissements populaires, donnait le signal des courses de char et applaudissait le cocher victorieux. N'oublions pas ce qu'on appelle « la maison de Livie » ou « la maison de Germanicus », habitation plus simple, plus modeste, au milieu de ces grands palais, où les princes venaient peut-être se reposer des ennuis de la représentation, et qu'ils firent décorer des plus belles peintures qu'on ait trouvées à Rome.

La visite achevée (et je crains bien qu'elle n'ait duré longtemps), quittons le Palatin par le grand escalier antique qui descend droit au Forum. Le vieux Forum contient beaucoup de monuments qui furent refaits ou bâtis par les empereurs, notamment la basilique Julienne ; mais, je l'ai déjà dit, il appartient plus véritablement à la République, et l'Empire, qui voyait bien qu'il ne pouvait pas le lui disputer, se décida à en construire d'autres qui seraient véritablement à lui, qui porteraient le nom et garderaient le souvenir des princes qui les avaient fait construire. C'est ainsi qu'à la suite de l'ancien Forum, et comme pour le continuer, furent bâtis successivement le Forum de César, le Forum d'Auguste, celui de Nerva et, le plus beau de tous, le Forum de Trajan. C'était un ensemble de merveilles qui frappait les étrangers de stupéfaction. Mais, comme il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris, passons vite : d'autres édifices, mieux conservés, nous attendent. Du Forum de Trajan, après avoir admiré la colonne et jeté un coup d'œil sur les débris des basiliques et des bibliothèques qui remplissaient la place, dirigeons-nous vers le Corso, qui est l'ancienne voie Flami-

Digitized by Google

nienne, en contournant le Capitole. C'est le chemin qu'on suivait, dans l'ancienne Rome, quand on voulait aller au Champ de Mars. Aujourd'hui l'espace qui s'étend entre le Corso et le Tibre est le plus peuplé de la ville. Les rues s'y enchevêtrent et les maisons s'y entassent plus qu'ailleurs. Autrefois c'était une grande plaine vide réservée aux plaisirs et aux exercices de la jeunesse. On y courait, on y sautait, on y luttait, on y montait à cheval, on jouait à la paume, on lançait le

L'ARC DE CONSTANTIN.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

disque ou le javelot, puis on se jetait tout suant dans le Tibre pour se rafraîchir et se reposer : c'étaient les amusements de la jeunesse républicaine. Sous l'Empire on en chercha d'autres. Déjà Horace reprochait aux jeunes gens de son temps « de n'être plus capables de supporter le soleil et la poussière du Champ de Mars, et d'éviter l'huile dont on s'oignait le corps avant de lutter comme si c'était du sang de vipère ». Du moment que la vaste plaine était moins fréquentée, on pouvait la rétrécir sans inconvénient et en consacrer une partie à d'autres usages. L'Empire la remplit de ses bâtisses, qu'il ne savait où mettre. Auguste commença : on y trouve les trois plus beaux monuments qui nous restent de son époque, le Panthéon d'Agrippa, le portique d'Octavie et le théâtre de Marcellus.

Digitized by Google

Le Panthéon est intact: c'est un modèle achevé de l'art romain à sa période la plus brillante. Les deux autres édifices ont plus souffert, mais il serait aisé, en les déblayant, en les isolant, de leur rendre une partie de leur ancienne beauté. Le théâtre surtout se retrouverait presque entier dans les maisons qui l'entourent. Il est vraiment bien fâcheux que la municipalité de Rome, qui a dépensé tant d'argent à percer des rues nouvelles, n'en ait plus pour remettre en meilleur état les vieux monuments qui font sa gloire.

Pour achever d'étudier l'histoire de l'art romain sous l'Empire, continuons notre promenade. En quittant le théâtre de Marcellus, prenons l'ancien quartier du Vélabre, et suivons les rampes du Palatin jusqu'à l'arc de Titus. Nous sommes dans le domaine propre de la famille *Flavia*, qui succéda aux Césars. En face de nous se dresse le plus grand ouvrage qu'elle nous ait laissé, la masse énorme du Colisée : c'est le monument qui donne le plus l'idée de la grandeur romaine. Songez que sa hauteur dépasse cinquante-deux mètres et qu'il contenait plus de cent mille spectateurs. On a fait, pendant des siècles, tout ce qui était possible pour le détruire ; on a brutalement arraché les crampons de fer qui liaient les pierres ensemble ; les Barbares lui ont donné l'assaut et ont détruit des pans de murailles ; les architectes l'ont maladroitement réparé ; il a servi de forteresse pendant le moyen âge, et a supporté je ne sais combien de sièges et d'incendies ; plus tard, on a logé tout un quartier de Rome dans ses portiques ; au XIV^e^ siècle, on en a fait une carrière, et il a fourni des matériaux pour construire des églises et des palais : il est pourtant debout, et, lorsque, placé au pied des parties intactes, nous regardons d'en bas ce mur formidable, nous ne pouvons nous empêcher d'être de l'avis de Martial, qui déclarait que les Pyramides étaient dépassées. Évidemment, un siècle après Auguste, quand Vespasien commença de bâtir son amphithéâtre, l'architecture romaine était dans tout son éclat ; elle n'avait pas non plus beaucoup souffert cent cinquante ans plus tard, au temps des Sévères, quand Caracalla fit construire ses Thermes, dont il reste de si beaux débris près de la porte de Saint-Sébastien, et même elle garde encore quelques-unes de ses plus belles qualités dans les Thermes de Dioclétien, qui sont voisins de l'embarcadère du chemin de fer, et dans la grande basilique, située à l'entrée du Forum, qui porte le nom de Constantin, quoique en réalité elle soit l'œuvre de Maxence, son prédécesseur. Cependant la décadence est venue : si l'architecture conserve une sorte de grandeur imposante, les arts plus délicats, comme la sculpture, sont en train de disparaître. On le voit bien quand on regarde l'arc de triomphe de Constantin, placé près du Colisée. De loin il fait bonne figure ; mais, lorsqu'on s'approche, on s'aperçoit que les bas-

Digitized by Google

**COURSE DE CHARS.**

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Checa.



Digitized by Google

reliefs inférieurs, qui représentent les faits de la vie du prince, sont d'un travail tout à fait grossier ; ceux qu'on a placés plus haut ont été pris sans façon à un arc de Trajan, et, par l'élégance du style, ils font ressortir la faiblesse des autres. C'est la barbarie qui commence : notre course à travers la Rome impériale est finie.

Nous voici arrivés à l'un de ces tournants de l'histoire romaine dont je parlais au début de cette étude. Il semble que, l'Empire étant mort, les grandes destinées de Rome soient finies : au contraire, elles recommencent avec plus d'éclat encore. C'est son caractère, nous l'avons vu, de se renouveler, de se rajeunir, de se faire une fortune nouvelle quand la première est épuisée. Le Christianisme survit à l'Empire, et en hérite : Rome devient la capitale du monde chrétien, comme elle l'était du monde romain, et la nouvelle religion lui rend la suprématie qu'elle a perdue. Ces choses ne se sont pas faites en un jour : il a fallu, pour en arriver là, beaucoup de temps et un concours de circonstances heureuses. En regardant, dans une chapelle des *Quattro Coronati*, les fresques qui représentent la glorification de Constantin, je songeais que l'Église romaine a bien raison de l'honorer comme elle fait. Il l'a merveilleusement servie de deux manières : d'abord en embrassant le Christianisme, puis en allant habiter Constantinople. La présence à Rome de l'autorité impériale aurait contrarié les progrès de l'Église : restée seule, elle s'est développée en liberté et a tout tiré à elle. Dès le v^e^ siècle on commence à prendre une idée nette de cette situation nouvelle. Un poète gaulois, saint Prosper, dit en termes précis qu'en devenant le siège de Pierre et de ses successeurs, Rome est redevenue la tête du monde, et que les peuples que sa défaite lui enlève, la Religion les lui a de nouveau soumis :

*Facta caput mundi, quidquid non possidet armis*
*Religione tenet.*

Les monuments de Rome chrétienne sont encore plus intéressants pour nous que ceux de Rome impériale, car nous sommes tous issus du Christianisme : fils soumis ou rebelles, nous ne pouvons renier notre mère, et son histoire est la nôtre. Il nous faut donc reprendre cette course, qui semblait finie. Notre promenade ne sera pas moins longue ni moins curieuse que celle que nous venons de faire à la recherche des monuments des Césars.

Rome a cet avantage unique de posséder le plus ancien souvenir qui nous reste du Christianisme. La religion naissante, pauvre et menacée, ne songeait pas à construire de ces édifices somptueux que le temps respecte. D'ailleurs la

Digitized by Google

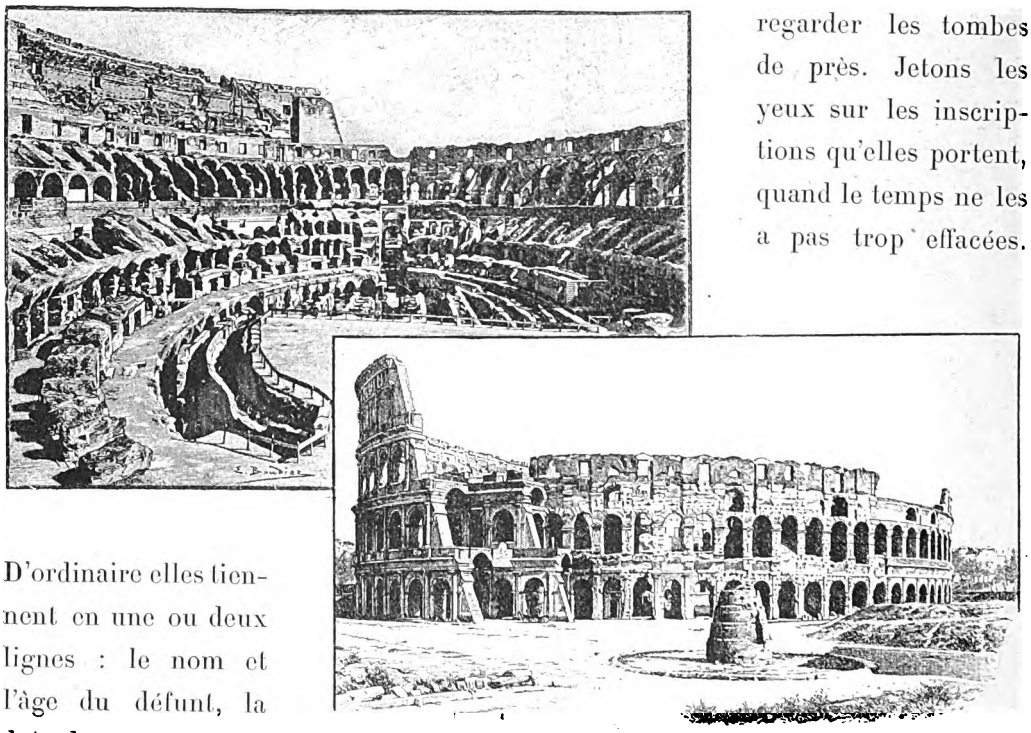
simplicité du culte à ce moment ne le comportait pas. « Nous n'avons ni autels, ni temples », disait l'un des plus anciens apologistes, Minucius Félix. On se réunissait d'abord dans des maisons particulières, et sans doute on changeait souvent le lieu de la réunion, pour dérouter les ennemis ; et si un peu plus tard, à l'époque d'Alexandre Sévère et de ses successeurs, on a élevé quelques oratoires, ils devaient être très modestes, comme il convient à une secte qui n'est que tolérée, et qui ne doit pas trop attirer sur elle l'attention de l'autorité. D'ailleurs ils furent tous détruits sous Dioclétien. Mais il fallait bien enterrer les morts, et on voulait les enterrer avec leurs frères : la communauté devait se retrouver unie, groupée après la vie, comme pendant l'existence : c'est l'origine des Catacombes. A quelle époque a-t-on commencé à en faire usage? Quelques-unes semblent remonter au IIe siècle; plusieurs appartiennent certainement au siècle suivant. M. de Rossi a découvert dans le cimetière de Calliste les tombes des papes du IIIe siècle : elles sont d'une simplicité touchante. Le corps est couvert d'une simple pierre sans ornement. L'épitaphe ne contient ni éloge, ni regret; on y lit seulement ces mots : *Antéros, évêque; Eutychianus, évêque.* Sur celle de Fabien, une autre main a ajouté plus tard le mot de *martyr.* Cette simplicité forme un étrange contraste avec les monuments fastueux des papes modernes, comme on en trouve tant dans les églises de Rome.

Il faut visiter les Catacombes : c'est une promenade qui n'a rien d'attrayant, et, au premier abord, ne semble pas fort utile : on se lasse vite à parcourir ces galeries interminables, dont les murs sont percés de niches parallèles assez semblables à des rangées de tiroirs superposés, dans lesquelles on introduisait les cadavres ; bientôt on a peine à supporter la fraîcheur humide et l'odeur fade qui s'en dégage. Mais si l'on surmonte cette impression pénible, et que l'on s'astreigne à regarder de près, on s'aperçoit que ces longs couloirs d'aspect monotone ont beaucoup de choses à nous apprendre. D'abord, leur immensité même, qui nous paraît si fatigante, nous donne l'idée du grand nombre des fidèles au IIIe siècle. Il est probable que chaque cimetière ne se composait primitivement que d'une crypte de peu d'étendue, qu'un chrétien plus riche que les autres avait fait creuser pour sa sépulture, au-dessous d'un terrain qui lui appartenait. De même qu'il était d'usage chez les païens de donner une place dans leurs monuments funéraires à leurs amis les plus chers, à leurs affranchis les plus sûrs, le chrétien y accueillait ceux qui partageaient sa croyance. Mais, leur nombre grandissant sans cesse, il fallut serrer les tombes, puis agrandir la crypte. On y ajouta d'abord des cryptes parallèles ; ensuite, quand elles furent pleines, on creusa le sol en dessous, et l'on eut ainsi plusieurs étages de sépultures. Lors-

Digitized by Google

qu'on parcourt tout ce dédale de galeries qui se croisent et s'enchevêtrent, qu'on monte ou qu'on descend les escaliers étroits qui conduisent d'un étage à l'autre, et qu'on voit la peine qu'on a prise pour ne laisser aucune partie du terrain inoccupée, on a devant les yeux une image saisissante de la rapidité avec laquelle se répandit la nouvelle religion.

Les Catacombes nous donnent d'autres leçons plus importantes, si nous avons la patience de regarder les tombes de près. Jetons les yeux sur les inscriptions qu'elles portent, quand le temps ne les a pas trop effacées.



LE COLISÉE.
Dessin de Boudier, d'après une photographie.

D'ordinaire elles tiennent en une ou deux lignes : le nom et l'âge du défunt, la date de sa mort, pour qu'on puisse venir prier aux anniversaires, voilà tout. A-t-il été esclave ou libre, riche ou pauvre, magistrat ou simple citoyen ? qu'importent ces distinctions de la vie terrestre quand on va comparaître devant le Seigneur? N'y cherchez pas non plus les compliments dont on a l'habitude de charger les épitaphes; tout au plus arrive-t-il quelquefois qu'une mère ne peut contenir sa douleur, et qu'elle nous dit de son enfant, qu'elle vient de perdre, que c'était « une âme douce et innocente ». Joignez-y de temps en temps un de ces symboles qui rappelaient aux fidèles leur croyance commune, l'ancre, le poisson, la colombe, et quelque formule pieuse qui dit en un mot les souhaits de ceux qui survivent : « Que Dieu lui donne le rafraîchissement! » ou : « Sois en paix! » Que cette simplicité,

Digitized by Google

GRANDE GALERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE.

Dessin de Catinacci, d'après une photographie.

Digitized by Google

que cette douleur contenue, que cette foi, qui pour paraître n'a pas besoin d'être exprimée, nous disent de choses ! Rien ne nous met mieux que ces tombes en communication directe avec le Christianisme primitif.

Quelques-unes d'entre elles portent des peintures que le temps a fort maltraitées. Ces peintures méritent toutes d'être étudiées avec soin : ce sont les débuts de l'art chrétien, et nous voyons qu'il s'est posé dès le premier jour la question qui a décidé de ses destinées. Jusqu'à quel point lui était-il permis de profiter de l'art antique ? était-il obligé de trouver pour ses nouvelles croyances des représentations nouvelles? ou pouvait-il sans scrupule emprunter ce qui lui convenait aux artistes du passé? Pour la peinture décorative, les chrétiens n'éprouvèrent pas d'hésitation : ils ne voyaient pas ce qu'il pouvait y avoir de mal à faire courir le long des murs des arabesques charmantes, et même à y jeter des oiseaux merveilleux ou des génies ailés au milieu de guirlandes de fleurs. C'est ainsi qu'ils ont reproduit, sans y rien changer, les modèles anciens, et qu'on trouve dans ces asiles de la mort des plafonds gracieux qui rappellent les plus jolis caprices de ceux de Pompéi. Mais, quand il s'agissait de tableaux véritables, ils étaient plus embarrassés, et cet embarras se trahit par l'habitude qu'ils ont prise de traiter toujours les mêmes sujets. La Bible leur en fournit quelques-uns, qu'ils reproduisent sans se lasser et à peu près de la même manière : c'est Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, les trois Hébreux dans la fournaise, dont l'exemple était une exhortation au martyre, et l'histoire de Jonas sorti vivant de la baleine, où l'on voyait une allégorie de la résurrection après la mort. Avec le Nouveau Testament les peintres sont moins à leur aise : aussi, pour se tirer d'affaire, ont-ils quelquefois recours à l'imitation de l'antiquité. C'est là qu'ils représentent le Christ soit sous les traits du berger qui porte la brebis sur ses épaules, soit sous ceux d'Orphée attirant les bêtes par ses chants; et, quoique les peintres chrétiens aient fait à ces figures certaines modifications qui les rendent plus propres à exprimer leur pensée, on ne peut nier que le fond et les attitudes ne leur aient été fournis par les artistes païens. Voilà donc, dès le début, l'art chrétien dans la voie où il doit marcher; jusqu'à la fin il s'inspirera de l'art antique, en essayant de l'accommoder à ses croyances. Nous voyons ce procédé commencer obscurément aux Catacombes, et arriver à sa perfection au Vatican. Nous le saisissons à ses deux termes extrêmes, et nous pouvons, sans sortir de Rome, en suivre tous les progrès.

C'est à Rome aussi que furent bâties les premières églises après la conversion de Constantin, et c'est Rome seule qui nous a conservé les plus

Digitized by Google

anciens monuments du Christianisme victorieux. Mais j'ai tort de dire qu'elle nous les conserve, car il en reste plutôt le souvenir que la réalité. Il y a aujourd'hui des églises qui s'appellent Saint-Pierre, Saint-Paul, Latran, mais ce ne sont plus celles que Constantin a construites : on les a tant de fois réparées et refaites, qu'on peut dire qu'elles ne gardent plus guère du passé que leur nom. C'est ce qui nous irrite fort, et nous sommes tentés d'en vouloir mortellement aux papes des peines qu'ils ont prises et de l'argent qu'ils ont dépensé pour détruire cette antiquité vénérable. Mais eux ne se doutaient guère de la faute qu'ils commettaient. Nous voyons, au contraire, qu'ils se glorifient, dans leurs inscriptions, de ce qu'on leur reproche comme un crime. Nos scrupules d'archéologues ne datent que d'hier, et c'est à peine s'ils ont pénétré à Rome : Pie IX a recouvert de dorures étincelantes la vieille basilique Libérienne (aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure), et à l'heure même où j'écris on achève de restaurer Saint-Jean de Latran, où il restait déjà si peu du passé. Il n'y a donc pas d'illusion à se faire, nous ne possédons plus les basiliques de Constantin ; et pourtant, telles qu'elles sont, il y a encore un grand intérêt à les étudier. Il est rare qu'elles n'aient pas, quand nous les visitons avec soin, quelque renseignement précieux à nous donner. Prenons, par exemple, une des plus curieuses de toutes, Sainte-Agnès *fuori mura*. Elle est dans une cave : on y descend par un large escalier de quarante-cinq marches, au bas duquel on est fort surpris de trouver une église dont les trois nefs sont soutenues par des colonnes antiques. Évidemment l'église remplace une de ces chapelles primitives qu'on élevait dans les Catacombes à l'endroit où un martyr avait été enseveli. Sainte-Agnès nous ramène aux origines mêmes du culte des saints. Saint-Laurent, qui doit être de la même époque, est bâti dans des conditions un peu différentes : l'église, au lieu de descendre dans les profondeurs des Catacombes, comme Sainte-Agnès, pose sur le sol ; l'autel s'élève juste au-dessus de la tombe des martyrs, qu'on aperçoit par une ouverture, et vers laquelle un escalier conduit les visiteurs. C'est ce qu'on appelle une *Confession*, et l'on en trouve de pareilles dans presque toutes les vieilles églises de Rome. Ces églises, malgré les modifications et les mutilations qu'elles ont subies, n'en ont pas moins gardé quelques débris du passé ; en sorte qu'en prenant chez chacune d'elles, et en mettant ensemble ce qu'ont épargné, sans le vouloir, ceux qui les ont si malencontreusement refaites, on peut arriver à les revoir à peu près comme elles étaient quand on venait de les bâtir. Imaginons une vaste cour carrée entourée de portiques, comme il s'en trouve une à Saint-Clément, avec une fontaine au

Digitized by Google

milieu : c'est l'*atrium*, qui précède l'édifice et l'isole des bruits de la rue. Au fond s'élève la façade, simple, nue, un grand mur percé de trois portes : quoique le Christianisme n'ait plus rien à craindre, il a conservé l'habitude des anciens temps, quand il évitait les magnificences extérieures, qui pouvaient le désigner à la colère des persécuteurs. L'intérieur est une vaste salle, séparée ordinairement en trois nefs par des colonnes de marbre. Ces colonnes sont prises le plus souvent à des monuments plus anciens, et l'on a choisi les plus riches. Rien n'égale la finesse et la beauté de celles qui entourent le chœur de Saint-Laurent. Le fond de la salle est formé par une abside semi-circulaire, où se trouvent le trône de l'évêque et les sièges des prêtres ; au milieu, l'autel, où l'évêque officie, le visage tourné vers les fidèles, et qui d'ordinaire est surmonté par le *ciborium*, sorte de baldaquin de marbre porté par des colonnes. Le chœur est séparé du reste de l'édifice par une balustrade de marbre finement travaillée : la belle église de Saint-Clément a conservé la sienne, ainsi que les deux chaires si élégantes où on lisait l'épître et l'évangile, et qu'on appelle les *ambons*. Enfin l'abside et l'arcade qui la relie à la nef sont généralement ornées de mosaïques, qui, quoique souvent réparées, conservent plus que tout le reste des traces d'antiquité : les plus curieuses sont à Sainte-Pudentienne, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Cosme et Saint-Damien. Voilà comment nous pouvons prendre à Rome une idée de la basilique, qui fut le premier type des églises chrétiennes. C'est un genre d'édifice que n'apprécient pas du premier coup ceux dont les yeux sont accoutumés aux magnificences et aux hardiesses des cathédrales gothiques ; mais, quand on en a pris l'habitude, on le trouve mieux proportionné, plus sage, plus touchant dans sa simplicité et peut-être, par d'autres côtés, plus véritablement religieux. Dans tous les cas, il n'y a pas eu d'autre architecture chrétienne pendant six cents ans, et ce n'est qu'en visitant Rome qu'on peut en prendre quelque idée.

Ici commence pour nous une lacune de huit à neuf siècles. Non pas que Rome n'ait joué un grand rôle au moyen âge dans les affaires du monde chrétien, mais elle ne conserve que très peu de monuments de cette époque. Le genre gothique ne lui a jamais beaucoup convenu : de sa nature et par souvenir, elle est classique, et reste volontiers fidèle aux traditions anciennes. Aussi attendit-elle, pour recommencer à bâtir, à sculpter, à peindre avec succès, que la Renaissance eût ramené le goût du passé.

Le grand mouvement de la Renaissance a commencé tard à Rome, et il y a fini de bonne heure : on compte ordinairement qu'il a duré depuis le pape

Digitized by Google

Nicolas V, en 1447, jusqu'en 1527, où la ville fut mise à sac par l'armée de Charles-Quint. C'est moins d'un siècle, mais en ce peu de temps il a produit des merveilles. La marche que les esprits ont suivie dans le rajeunissement des lettres et des arts y a été la même qu'ailleurs : d'abord on a exhumé les chefs-d'œuvre antiques, puis on a essayé de les imiter, et l'on y est parvenu.

Ce sont les livres anciens qui ont revu le jour les premiers. Tirés de la nuit des couvents, où on les lisait sans les comprendre, réunis ensemble et s'éclairant l'un par l'autre, mis à la disposition de tous les savants, ces livres ont répandu dans le monde cette ivresse de connaissances qui l'a transformé. Dans cette résurrection de la littérature et de la science antiques, Rome tient une grande place. Si l'on veut avoir une idée de cette œuvre de la Renaissance, où l'on se jeta si avidement sur les trésors de la Grèce et de Rome, il faut aller voir la Bibliothèque du Vatican. C'est Nicolas V qui commença à lui donner son importance. Il envoya Pogge, Enoch d'Ascoli et bien d'autres fouiller les cloîtres de l'Allemagne pour y prendre tout ce qu'ils trouveraient; en même temps les savants grecs, qui fuyaient devant les Turcs, lui apportaient Homère et Platon. Avant de mourir, Nicolas V avait ajouté cinq mille manuscrits précieux à ceux que possédaient ses prédécesseurs; depuis, le nombre s'en est fort augmenté : aujourd'hui il y en a près de vingt-cinq mille. Aucune bibliothèque au monde n'est aussi riche en ce genre que la Vaticane. Quand on songe à tout ce qui en est sorti pour le progrès de la raison et le bien de l'humanité, on n'y pénètre

FEMMES DU TRANSTÉVÈRE.
D'après un dessin de Vogel.



Digitized by Google

jamais qu'avec respect. Aussi ces précieux ouvrages, qui contiennent tout le génie de l'antiquité, sont-ils traités avec beaucoup de déférence. On les a logés dans des salles magnifiques, pavées de marbre et ornées de fresques, et quelques-uns d'entre eux, les plus importants, sont exposés dans d'élégantes vitrines à la piété des visiteurs. — Il faut reconnaître que ces honneurs sont parfaitement mérités.

Après les livres sont venus les chefs-d'œuvre de l'art ancien. Aucun pays n'en possédait plus que Rome : on les y avait apportés de partout quand elle fut maîtresse du monde. Pendant les époques barbares ils avaient été recouverts par la ruine des maisons ou des temples dont ils faisaient l'ornement. Il suffisait de quelques recherches pour les retrouver; mais on ne s'avisa de les chercher que lorsqu'on fut capable de les comprendre. C'est à partir du xv$^{e}$ siècle que les belles statues perdues depuis près de mille ans sortirent de terre. Jules II fit porter avec lui dans le Palais des Papes l'Apollon vainqueur, qui fut depuis placé dans la cour du Belvédère ; il y fut rejoint par le Laocoon, trouvé dans les Thermes de Titus, puis par l'Ariane. Et ainsi commencèrent ces admirables collections du Vatican, du Capitole, du Latran, qui n'ont pas leurs pareilles au monde. Tout l'art antique s'y trouve; et non pas seulement celui de l'ancienne Italie, mais la Grèce même y est représentée par des ouvrages admirables. Les Romains riches regardaient comme leur premier luxe de posséder les originaux ou de bonnes copies des œuvres principales des maîtres; et il faut croire qu'ils savaient bien les choisir, puisqu'on a retrouvé dans les décombres de leurs maisons le Méléagre, l'Athlète de Lysippe, le Faune de Praxitèle, la Minerve Poliade, la Vénus de Gnide, le Ménandre, le Sophocle, le Gaulois mourant de l'École de Pergame. Grâce à ces gens de goût qui réunissaient chez eux de si beaux ouvrages, en parcourant les musées de Rome nous avons de tous les côtés des jours ouverts sur la Grèce. Un des plus grands charmes de cette ville incomparable, c'est que le visiteur y trouve beaucoup plus que ce qu'il y venait chercher : c'est un plaisir auquel on n'est pas accoutumé quand on voyage.

Ces chefs-d'œuvre en ont inspiré d'autres : c'est ce qui nous les rend encore plus précieux. Ils ont servi de modèles aux artistes de la Renaissance. A Rome, l'éclat de la Renaissance s'est concentré sur trois noms; mais ce sont sans contredit les plus grands de cette grande époque : Bramante, Michel-Ange et Raphaël. Il est à remarquer qu'aucun d'eux n'est Romain de naissance; mais dans aucun temps Rome n'a produit beaucoup de grands hommes ; ceux qui l'ont illustrée dans les lettres et dans les arts lui venaient des pays voisins ; elle les

Digitized by Google

a attirés à elle, et elle a profité de leur génie, mais elle a mis sur eux son cachet. Avec ceux-ci Rome fut pour la troisième fois renouvelée. Si nous voulions étudier en détail leurs ouvrages et visiter tous les monuments qu'ils ont construits ou décorés, la promenade risquerait d'être longue, car ils ont beaucoup produit. Comme je crains que le lecteur ne soit un peu fatigué des courses que nous avons déjà faites ensemble, je me bornerai à indiquer pour chacun d'eux ce qui me semble leur meilleur ouvrage, ce qui donne l'idée la plus complète de leur génie. Si nous voulons apprécier Bramante, allons voir le palais de la Chancellerie : c'est assurément le plus beau de Rome ; Raphaël est tout entier dans les loges et les *stanze* du Vatican ; Michel-Ange, à la chapelle Sixtine. Surtout ne nous lassons pas de visiter Saint-Pierre : c'est ce qui, à Rome, résume la Renaissance. J'entends souvent dire que Saint-Pierre ne produit tout son effet qu'à la longue, qu'on n'en saisit pas la beauté et la grandeur du premier coup. Pour moi, je n'y suis jamais entré sans émotion ; peut-être même la première visite m'a-t-elle laissé un plus vif souvenir que les autres, car je n'ai vu d'abord que l'ensemble, et c'est l'ensemble surtout qui dans Saint-Pierre est une merveille. Il faut regarder de près et en détail pour apercevoir les parties médiocres et mesquines, les fautes de goût choquantes ; mais, quand on embrasse l'ensemble d'un coup d'œil, ces imperfections disparaissent, tout se fond et s'harmonise. Contrairement à ce qu'on dit d'ordinaire, il me semble qu'on a tout de suite un sentiment très vif de l'immensité de l'édifice ; seulement tout y est si bien proportionné que cette immensité paraît naturelle et ne cause pas de surprise. On s'en plaint quelquefois comme d'un défaut : je trouve au contraire que c'est le plus grand triomphe de l'art. On dit beaucoup aussi que Saint-Pierre n'a rien de religieux ; et certainement ce n'est pas un de ces oratoires mystérieux faits pour la prière et le recueillement solitaires : c'est une œuvre de gloire et de triomphe. La religion qui s'est fait bâtir ce temple somptueux l'a placé tout près de son berceau, pour qu'on pût mesurer ses progrès ; elle l'a rempli des souvenirs de son passé, elle y a étalé avec complaisance tout ce qui pouvait la rendre fière d'elle-même, elle a convoqué tous les arts à célébrer sa victoire. Pour un chrétien convaincu que sa doctrine doit dominer le monde, c'est un grand spectacle. Lorsque, à l'une de ces fêtes jubilaires qui attiraient à Rome toute la chrétienté, dans cet immense édifice qui contenait des milliers d'hommes, au milieu de cet éclat des marbres et du scintillement des mosaïques, entre ces statues des saints et ces tombes de papes, le Souverain-Pontife se levait pour bénir la foule prosternée, je me figure que plus d'un a cru assister à ces scènes de la Jéru-

Digitized by Google

salem céleste annoncées dans les Livres saints, attendues des âmes pieuses et souffrantes, où tous les fidèles, éprouvés par la vie, dispersés dans le monde, se réuniront dans la joie et le triomphe du dernier jour. Et cela, n'est-ce pas encore une des formes du sentiment religieux?

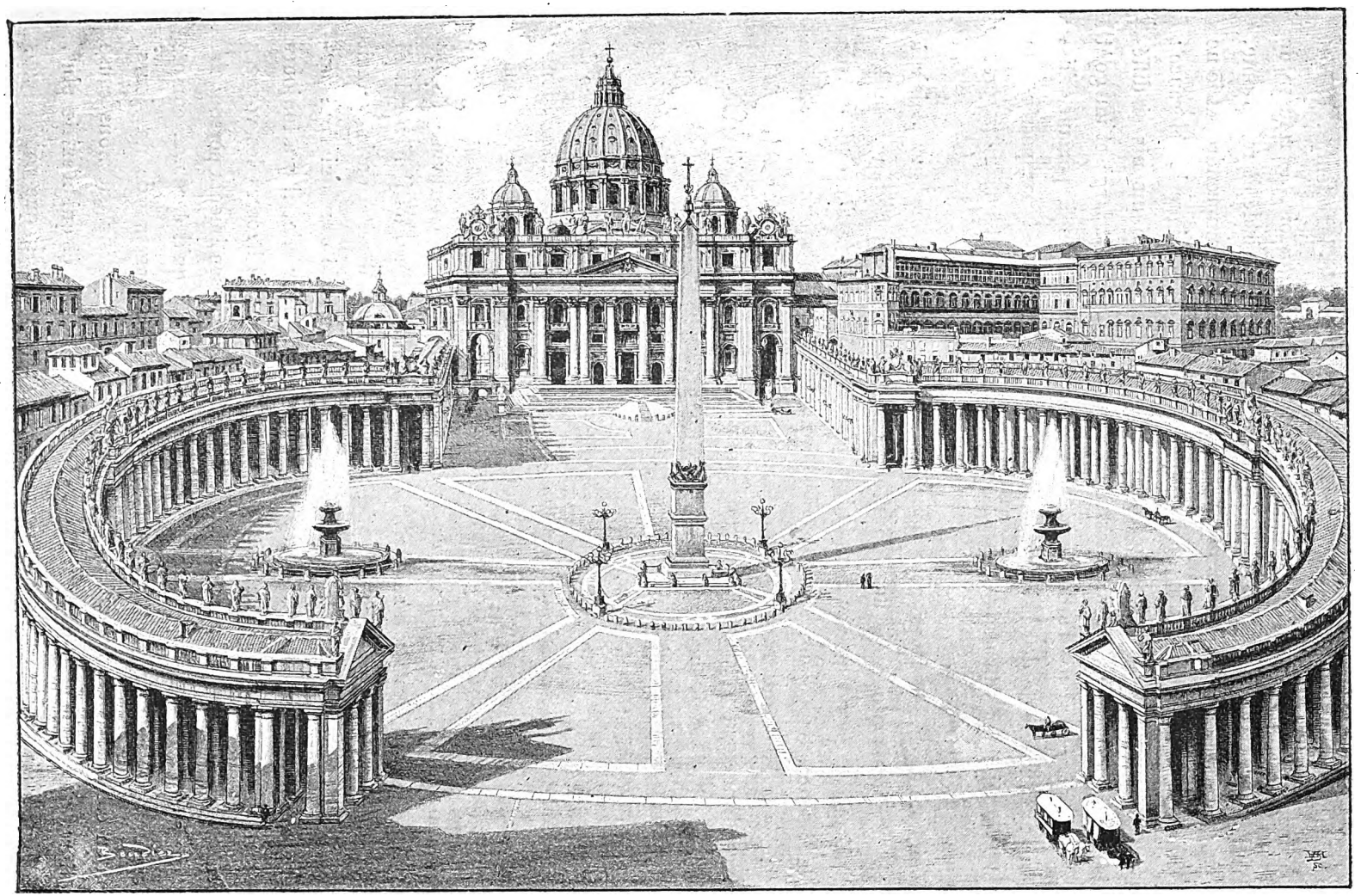
Je voudrais bien m'arrêter ici. Nous voici arrivés au milieu du XVI^e^ siècle : c'est le moment où tout d'un coup l'éclat de la Renaissance pâlit. Bramante et Raphaël sont morts, Michel-Ange va les suivre ; Saint-Pierre s'achève tant bien que mal sous la direction d'artistes médiocres qui altèrent les plans des maîtres; nous sommes au lendemain du jour où Michel-Ange sculpta le *Moïse,* où Raphaël peignit la *Transfiguration*, et déjà la décadence a commencé. Mais c'est une décadence intelligente et active : on travaille beaucoup, si l'on ne travaille plus aussi bien. Les papes et les cardinaux ont conservé ce goût de magnificence qui est pour eux un héritage de l'ancienne Rome; ils mettent leur gloire à bâtir ou à décorer des églises, comme les grands seigneurs de l'époque d'Auguste et de Trajan à construire des édifices pour le public. Naturellement ces églises sont à la mode du jour, et cette mode n'est pas bonne. Le *Gesù* de Vignole devient le modèle que tous les architectes vont reproduire. On fuit les perspectives simples ; la ligne droite est en horreur : on se plaît au pittoresque, au brillant, au maniéré, au grandiose; on entasse les ornements, on cherche à produire des effets inconnus. Le type de cet art raffiné et bizarre, c'est cette immense décoration d'opéra qui s'appelle la Fontaine de Trévi. Et pourtant ces grandes machines ont aussi leurs qualités : on y trouve de l'esprit, de la ressource, de l'invention et une grande habileté de main ; elles produisent un

LÉON XIII.

Gravure de Derbier[1].

1. D'après une photographie communiquée par M. J.-B. Schmidt, lieutenant-colonel de la garde suisse pontificale.

Digitized by Google



SAINT-PIERRE.

D'après un dessin de Boudier.

Digitized by Google

effet décoratif qui explique le succès qu'elles ont obtenu de leur temps. Il faut se garder de les condamner en bloc, comme on fait quelquefois, de refuser de les voir et d'en tenir compte : ce serait courir le risque de se déplaire à Rome, qui en est remplie. Nous devons même faire effort pour les comprendre, et je ne doute pas qu'on ne puisse y arriver. En fait d'art, Rome enseigne la tolérance : dans un pays qui contient deux ou trois antiquités et des monuments si différents quoique également admirables, il faut se faire un esprit large et un goût compréhensif. Songeons d'ailleurs que cet art de déclin a son importance historique : il représente deux siècles de la vie romaine qu'il n'est pas possible de supprimer ; il nous introduit dans une société fort aimable et que nous serons très heureux de visiter.

Voici donc ce que je propose pour qu'on puisse trouver quelque plaisir à voir les statues contournées du Bernin et supporter les façades baroques de Borromini, même quand on vient d'admirer les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance. Rappelons-nous la société pour laquelle ces monuments ont été faits : les artistes ont travaillé pour leur temps, leur temps nous aidera à les comprendre. Nous avons précisément, pour bien connaître cette époque, au moins quand elle était sur le point de finir, un charmant ouvrage, le plus fin, le plus piquant, le plus vrai que Rome ait inspiré à tous ceux qui l'ont visitée : les *Lettres* du président de Brosses.

De Brosses était un magistrat fort savant, très versé dans la connaissance de l'antiquité latine, ce qui lui mérita de faire partie de l'Académie des Inscriptions ; mais c'était aussi un homme de beaucoup d'esprit, qui aimait les arts avec passion et s'y connaissait. Avec ce goût éclairé et ces aptitudes diverses, l'Italie devait l'enchanter. Il alla la visiter, y resta près d'un an, et en revint pénétré pour elle d'une admiration très vive, mais parfaitement sincère, où il n'entrait ni mode ni convention. Aujourd'hui qu'elle a été si souvent décrite, on la connaît avant de l'avoir vue ; on subit, sans le vouloir, l'influence de ceux qui l'ont parcourue avant nous. Dans l'enthousiasme qu'on ressent pour elle, il y a toujours une part de souvenir et d'imitation. Comme au temps de de Brosses les voyages étaient moins fréquents, il a pu se livrer davantage à ses sentiments personnels, et toute son émotion lui appartient. Il ne nous dit que ce qu'il éprouve, comme il l'éprouve ; et ce mérite est devenu si rare chez les voyageurs de nos jours, qu'on en est tout à fait charmé. La principale raison du plaisir que nous cause son livre, c'est qu'il nous dépeint une société fort curieuse et qui n'existe plus. L'Italie qu'il a vue, et si bien vue, ne ressemble en rien à celle que nous voyons aujourd'hui : c'est l'Italie du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, et il nous montre en traits

Digitized by Google

frappants la manière dont elle a vécu depuis la fin de la Renaissance jusqu'à la Révolution française. Quand il l'a visitée, vers 1740, elle n'avait plus de grands écrivains ni de grands artistes : tous les arts, à l'exception de la musique, y étaient en pleine décadence, mais elle n'en était guère préoccupée. Elle se reposait dans une inaction joyeuse de sa longue fécondité, de cette fièvre de travail et d'invention qui la fatiguait depuis Dante et Giotto. Le souci de la vie politique ne s'était pas encore réveillé chez elle, elle ne songeait pas à réclamer son indépendance ou à rêver son unité. Satisfaite du présent, heureuse de vivre, elle était toute à la gaieté, à l'insouciance, au plaisir. Les petits princes entre lesquels elle était partagée se ruinaient à entretenir des cours fastueuses ; les républiques qui existaient encore n'avaient pas d'autre affaire d'État que d'inventer des amusements nouveaux. C'est ainsi que de Brosses l'a vue et l'a décrite, et Stendhal, qui la connaissait si bien, lui rend ce témoignage qu'« aucun étranger, avant ni depuis, ne l'a mieux vue et jugée que lui ». Il l'a prise sur le vif ; il la met sous nos yeux avec ses mœurs étranges et ses contrastes saisissants, ces abbés à talons rouges « qui, dans un spectacle public, en présence de quatre mille personnes, se font donner des coups d'éventail sur le nez par des courtisanes célèbres », ces abbesses qui se battent à coups de poignard pour un amant, ces honnêtes dames toujours accompagnées de leur sigisbée « qui les serre de si près qu'on ne placerait pas un fil entre eux », ces podestats « ensevelis dans une perruque hors de toute mesure et de toute vraisemblance », ces officiers si bien vêtus et de si bonne mine, « mais qui n'ont jamais vu d'autre feu que celui de la Saint-Jean », ces théâtres où l'on voit plus de moines qu'à la procession, et où, pendant l'entr'acte, de grandes dames font la quête pour le luminaire de la paroisse, ces couvents « où les religieuses sont mises de manière à faire bien valoir leur beauté, avec une petite coiffure charmante, un habit bien entendu, qui leur découvre les épaules et la gorge ni plus ni moins que ceux des comédiennes ». C'est la Rome des papes pendant les agitations et les intrigues d'un conclave, c'est Naples, avec ses *lazzarielli*, « la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre » ; c'est Venise et les folies de son carnaval, qui dure six mois, « et où qui que ce soit ne va autrement qu'en masque, même le nonce et le gardien des Capucins ». Tout ce monde bizarre, quand nous lisons les lettres du président de Brosses, passe devant nos yeux comme une apparition extravagante. Pour le mieux comprendre, plaçons-le dans ces palais et ces églises, près de ces fontaines, parmi ces statues élevées par les disciples du Bernin, c'est ce milieu qui lui convient : là il nous paraîtra plus vivant, et, du même coup, il rendra quelque vie à ces monuments démodés.

Digitized by Google

Tout est bien changé aujourd'hui, et Rome est en train de se renouveler une fois encore. — Est-ce pour son bien et sa gloire? nous le saurons plus tard. — La voilà jetée dans les agitations bruyantes de la politique. La ville des Césars et des Papes est devenue la capitale d'un grand État moderne : il faut bien qu'elle en subisse les conséquences. Pour l'accommoder à sa situation nouvelle, on jette à bas les vieux quartiers, on perce des rues, on bâtit des maisons énormes et vulgaires. Déjà il devient difficile d'y trouver ce recueillement et ce silence qui en étaient le plus grand charme. Tous les jours elle perd son caractère original, et il est trop certain que le mal ne fera qu'empirer avec le temps. Ceux qui veulent y respirer encore le parfum du passé et la visiter avant qu'elle n'achève de devenir une grande ville comme les autres n'ont qu'à se presser.

G. Boissier

LE « MOÏSE » DE MICHEL-ANGE.
Gravure de Rousseau.

Digitized by Google

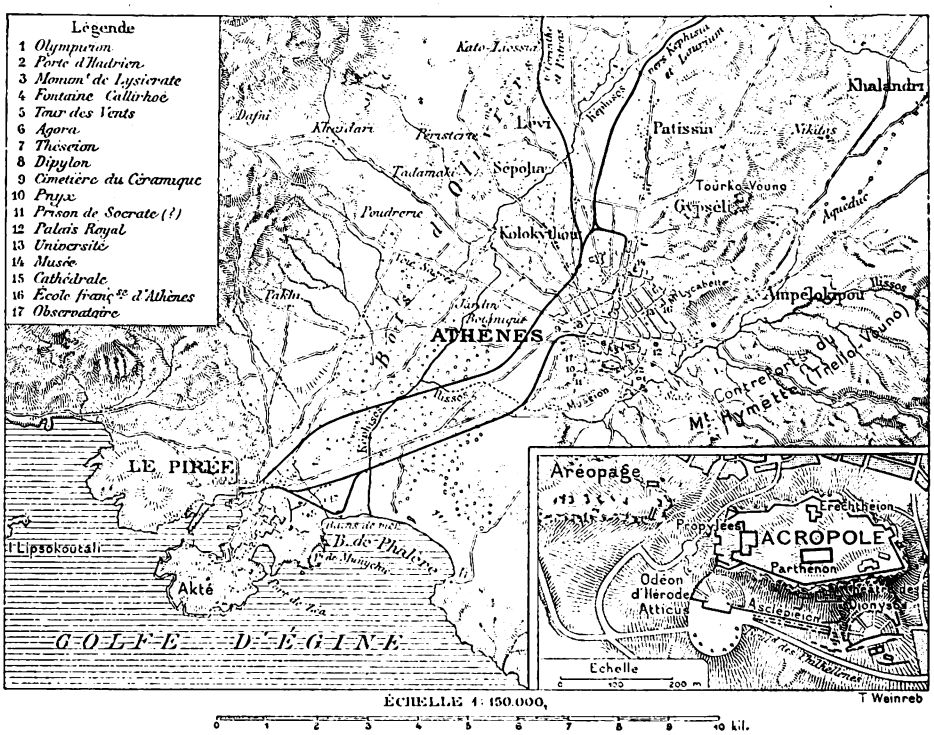
Digitized by Google

# ATHÈNES

De même que Rome, Athènes se compose de deux villes : la ville antique, ou plutôt les glorieux débris qui en restent, et la ville moderne, édifiée ou refaite, dans ces derniers temps, par un peuple jeune qui a foi en l'avenir.

Quand on s'approche par mer de l'Attique, cette péninsule triangulaire de la Grèce que le golfe d'Egine sépare, à l'ouest, du Péloponèse, on voit tout d'abord se dresser sur la plaine les trois montagnes classiques de l'Hymette (*Trelo Vouno*, 1027 mètres), du Parnès (*Mont Ozia*, 1412 mètres) et du Pentélique (1110 mètres). La première apparaît à droite, la seconde à gauche, la troisième au fond, barrant l'horizon. Dans l'intervalle court, près du rivage, la chaîne de collines onduleuses qui sépare l'anse du Pirée, à l'ouest, de la rade de Phalère, à l'est.

C'est au pied de ce relief, entre le Lycabette au nord (1298 mètres) et le rocher isolé de l'Acropole au sud (154 mètres) qu'est bâtie Athinè, la capitale de la Grèce actuelle. L'ancienne Athènes, au contraire, s'éleva d'abord sur l'Acropole, la citadelle primitive de Cécrops, puis en déborda au sud et à l'ouest, entre deux ruisseaux, le Céphise (*Podoniphti*),

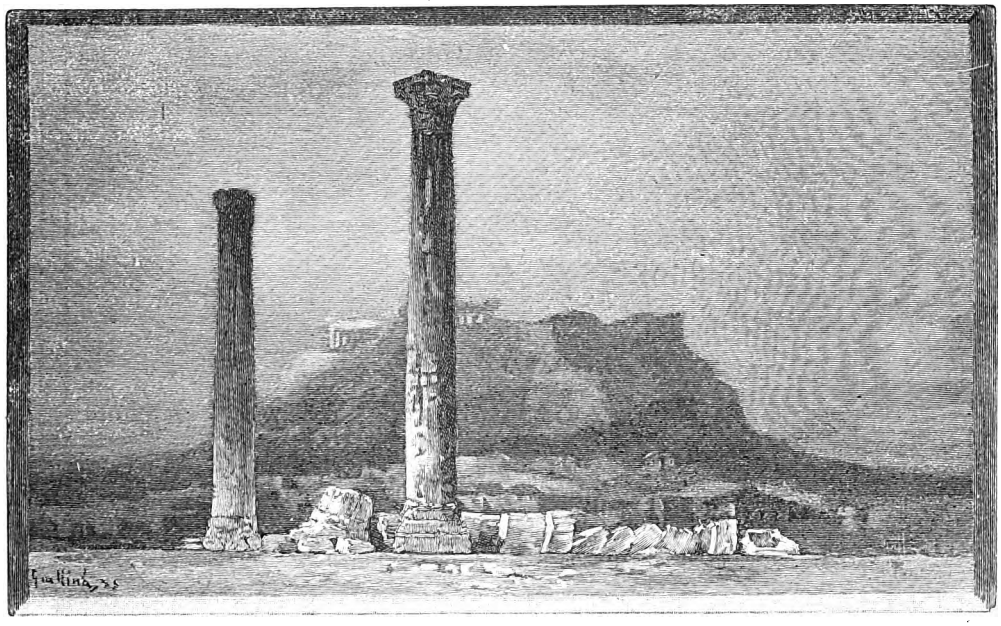



issu du Parnès, et son affluent l'Ilissos, en couvrant une série de hauteurs aujourd'hui à peu près désertes, l'Aréopage, le Pnyx, la colline des Nymphes et celle du Musée. Sous Thémistocle, la ville fut rattachée au port du Pirée, distant de 8 kilomètres, par ce qu'on appelait les « Longs Murs » ; sous Périclès, son enceinte totale, y compris les petits ports de Munychie et de Phalère, reliés eux-mêmes par des remparts au Pirée, ne mesurait pas moins de 36 kilomètres.

La décadence d'Athènes date d'Alexandre le Grand, qui la soumet en 338 avant notre ère. Prise plus tard (146) par Sylla, l'ex-reine de l'Hellade impose en revanche ses doctrines et ses arts aux barbares qui l'ont asservie, et elle devient l'éducatrice et l'institutrice de tout le monde romain. Au moyen âge, par contre, c'est à peine si son nom figure dans l'histoire. Tour à tour franque, catalane, sicilienne, vénitienne, et turque enfin (1456), la cité de Minerve semble vouée pour jamais à l'oubli et à la ruine, quand, dans le premier tiers de ce siècle, la proclamation de l'indépendance hellénique vient lui ouvrir de nouvelles destinées.

Depuis quarante ans surtout, Athènes n'a cessé de s'embellir et de s'étendre. De toutes parts elle envahit la campagne. Un chapelet de maisons et un chemin de fer l'unissent au Pirée, et sa population, au recensement de 1890, atteignait le chiffre de 107 000 âmes. Elle tend aussi à redevenir une cité maritime, comme elle l'était autrefois. Son susdit port du Pirée (34 000 habitants) reçoit annuellement plus de 15 000 navires.

Digitized by Google



L'ACROPOLE. — VUE PRISE DE L'OLYMPIÉION. — EFFET DE SOIR.

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Giallina. — Collection du comte de Boisboissel.

ATHÉNA PARTHÉNOS[1].

# Athènes

LORSQUE, à un détour de la route plantée d'arbres qui va du Pirée à Athènes, le voyageur aperçoit tout à coup, dans la plaine, à une certaine distance, une colline de rochers roux dominée par de hautes colonnes, je ne crois pas qu'il puisse se défendre d'une émotion soudaine. Cette vision de l'Acropole et du Parthénon s'impose au regard et à l'esprit avec une autorité irrésistible. A droite et à gauche de la vaste étendue de l'Attique, l'Hymette et le Parnès développent les lignes majestueuses de leurs sommets; en face, tout au fond de l'amphithéâtre, le Pentélique dresse sa large cime comme le fronton d'un temple; dans l'intervalle, la grande forêt d'oliviers déploie sur le sol d'un jaune brun les masses ondoyantes de sa pâle verdure. Mais les yeux ne se détachent qu'avec peine du sanctuaire de Minerve : il est le centre vers lequel convergent toutes les

1. Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après la statue en marbre pentélique découverte à Athènes en décembre 1880.

Digitized by Google

harmonies de la nature dont il est entouré. Vainement, à côté de lui, le Lycabette élance sa pyramide aiguë et la colline des Muses arrondit ses paisibles contours : l'Acropole paraît resplendir seule sous le soleil.

On n'oublie jamais cette impression première : ce n'est pas seulement l'imagination et les souvenirs qui la donnent, c'est la beauté du spectacle qui nous séduit ; et, s'il est vrai que le prestige de l'histoire ait sa part dans le sentiment qui nous trouble, il est certain que le rocher, taillé comme un autel, et les colonnes debout sur sa plate-forme et resplendissantes sous le ciel bleu, sont, en dehors de toute autre idée, et même à cette distance, une révélation saisissante et impérieuse. Une clarté céleste plane sur cette hauteur et sur ces péristyles dévastés, dont les lignes sont si bien unies avec elle qu'ils semblent de loin former un seul monument, une seule œuvre créée d'un seul jet par un prodigieux sculpteur. La ville d'Athènes répand à l'entour, et dans l'espace qui sépare l'Acropole et le Lycabette, les groupes de ses maisons blanches peu élevées, çà et là interrompus par quelques touffes d'arbres, des jardins clairsemés et de larges avenues : elle semble, au pied du rocher sacré, vivre confiante sous la protection d'un dieu.

Il y a une trentaine d'années environ, Athènes était fort petite et médiocrement peuplée. Deux longues rues en forme de croix, désignées sous les noms d'Hermès et d'Éole, et où aboutissaient quelques ruelles étroites, le boulevard de l'Université, une avenue appelée le Stade, la grande place où s'élève le palais du Roi, quelques autres voies de communication à l'état d'ébauche, le quartier mercantile de l'Agora, telles étaient les seules constructions modernes de la capitale de la Grèce. Depuis lors, la ville s'est agrandie avec une rapidité extraordinaire : l'accroissement de la population venue des provinces et des divers pays grecs de l'Orient, subissant l'attrait qu'exerce toujours un centre intellectuel et politique, a exigé un développement sensible de la propriété bâtie, et, par une conséquence naturelle, à mesure que la ville devenait plus vaste, son influence augmentée y appelait encore de nombreux habitants. La spéculation sur les terrains et les maisons a accéléré le mouvement, et l'on a vu surgir du sol, en très peu de temps, des quartiers nouveaux tout autour de la primitive enceinte : les alentours de la colline du Lycabette en particulier, les routes du Pirée, de Patissia, de Képhissia, se sont couvertes de maisons bien construites, élégantes même; le Stade s'est avancé jusqu'à une grande place nommée de la Concorde ; le large boulevard de l'Académie a été créé parallèlement à celui de l'Université; des rues nombreuses ont relié entre elles ces diverses voies ; quelques riches citoyens se sont donné des hôtels de vastes dimensions et d'une excellente architecture. Enfin

Digitized by Google

Athènes est devenue une fort belle ville, plus considérable assurément, par l'espace qu'elle occupe aujourd'hui, que ne l'était la cité antique dans ses temps les plus prospères. Alors, en effet, ses maisons de bois ou de pisé étaient extrêmement serrées les unes contre les autres et, de plus, fort étroites, ainsi que le démontrent les traces qui en subsistent sur les élévations rocheuses, désertes maintenant, où elles étaient bâties aux environs du Pnyx, de l'Aréopage, de la colline des Nymphes et sur les bords de l'Ilissus : les édifices publics et les temples, les demeures de plusieurs familles opulentes, comme celle que décrit Xénophon dans l'*Économique*, présentaient seuls de larges surfaces. Au contraire, les Athéniens actuels, qui connaissent aussi bien que les autres peuples les avantages matériels de la civilisation et même un certain luxe, consacrent à leurs demeures l'emplacement nécessaire ; et c'est ainsi que la ville a envahi la campagne, et que déjà, loin des quartiers du centre, sur divers points de la plaine, on voit se former peu à peu des groupes de maisons, isolés encore, mais qui bientôt seront rejoints par d'autres groupes et augmenteront sensiblement l'étendue de la cité de Minerve. Je dois ajouter que ces constructions, qui, dans l'ordre des intérêts financiers, ont peut-être été quelque peu hâtives, n'affectent en rien les intérêts archéologiques ; ce n'est pas en effet du côté de la ville antique que les constructions nouvelles se dirigent : elles accaparent des espaces autrefois rustiques, par conséquent tout à fait libres, et où elles ne risquent pas de se superposer à de précieuses ruines.

Je parlerai tout à l'heure des ruines : elles sont le cœur et l'âme visibles de la cité moderne. Les Grecs le savent bien, et, à juste titre, ils s'en glorifient : ces débris, en effet, représentent ce qu'un peuple a de plus sacré, sa religion primitive, son art et son histoire. Il faut dire, d'ailleurs, que les édifices récents, s'ils n'ont pas la majesté des antiques, ont bien aussi leur valeur, surtout parce qu'ils attestent chez les contemporains le souci de l'art national et le désir légitime de donner à leur capitale un aspect et une dignité en rapport avec les ambitions permanentes d'une race supérieure. Leur Université, qui est très vaste et qui déploie les colonnes de sa façade sur une place grandiose et lumineuse, est construite dans un style solennel et simple à la fois ; les jardins plantés devant elle, les statues placées aux abords de son péristyle monumental, son fronton, la belle ordonnance de ses ailes, forment un ensemble architectural que n'eussent point désavoué les vieux siècles. Auprès d'elle, l'Académie, toute en marbre blanc, rappelle la délicate beauté des temples : ses proportions élégantes, la finesse de ses colonnes ioniques, la gracieuse ornementation des chapiteaux, la sobre coloration et les dorures des volutes et des oves, ses bas-reliefs sur fond d'azur, ses murs précis,

Digitized by Google

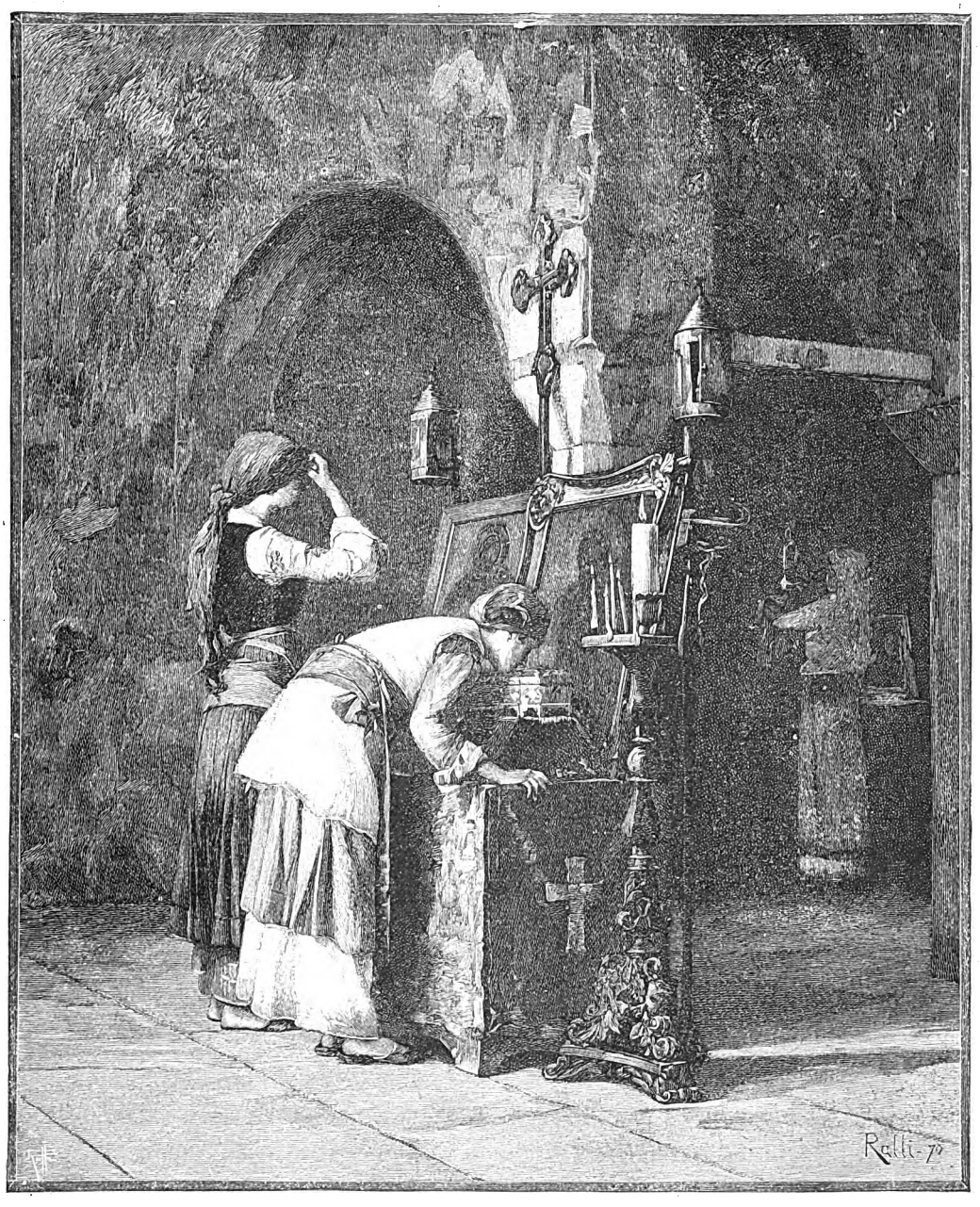
solides et légers, sont une imitation heureuse de certains débris de l'Érechthéion. On rêve de cérémonies païennes, de belles processions virginales devant cet édifice polychrome, où domine la splendeur lactée du Pentélique, et qui n'a pas l'air d'une copie, mais plutôt d'une œuvre spontanée, fidèle à la tradition des lignes pures. Il semble qu'on n'eût pas conçu autrement, au temps des maîtres, un sanctuaire des Muses : c'est la composition d'un disciple assurément, mais d'un disciple fort instruit et même pénétré du sentiment attique, qui est la grâce et l'harmonie. Cette Académie attend encore ses académiciens, et il ne serait pas difficile d'en trouver bon nombre en Grèce parmi les écrivains, les poètes, les savants et les artistes, qui s'efforcent de refaire la puissance intellectuelle de leur patrie. Dès à présent, la demeure du nouvel idéal hellène est construite : Apollon et Minerve, dont les statues s'élèvent devant elle comme les protecteurs symboliques d'un futur cénacle, semblent le convier au culte persévérant de la beauté et de la sagesse : puissent les habitants à venir de la maison ne jamais s'écarter, au profit de doctrines malsaines, des grands enseignements qui sont l'honneur de leur race et le conseil des dieux!

UNE ATHÉNIENNE.
Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Ralli.

Le palais du Roi, construit dans les premiers temps de la jeune monarchie, à une époque où la renaissance grecque ne s'était pas affirmée comme aujourd'hui, est bien situé, sur la place de la Constitution, dont il est séparé par un vaste square. Ses jardins sont admirables, remplis de beaux arbres, dessinés avec

Digitized by Google

beaucoup de grâce : que de fois je me suis promené avec une joie intérieure sous leurs ombrages aériens, autour de leurs riches parterres, parmi leurs orangers,



DANS UNE ÉGLISE.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Ralli.

leurs lauriers et leurs roses! Mais le palais est d'une architecture massive, par trop dénuée de tout ornement. Il est vrai qu'il se recommande au respect du peuple grec par un mérite peu commun : il est la demeure d'un Prince dont le

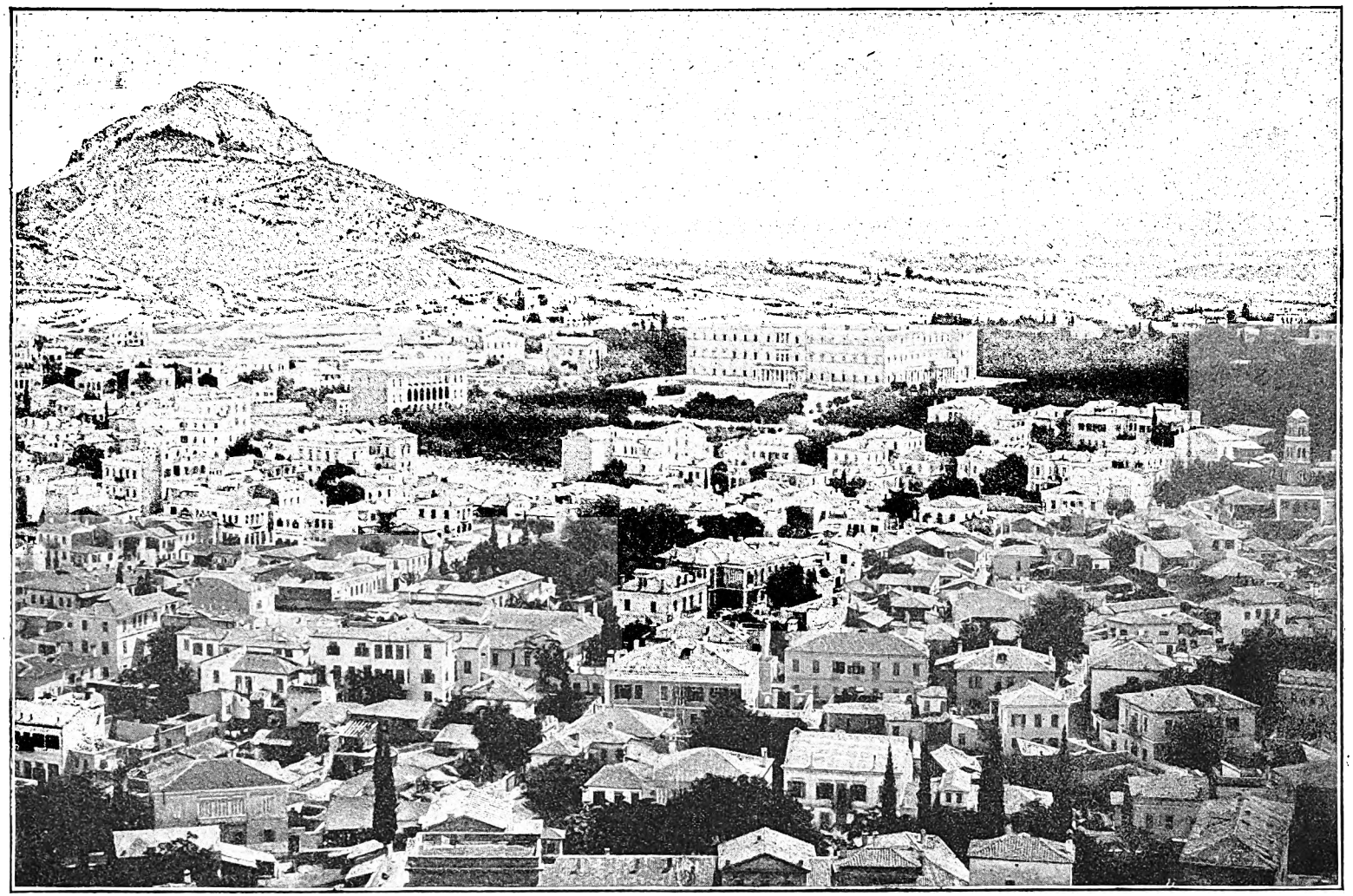
Digitized by Google

haut et ferme esprit, l'habileté, la prudence, la loyauté font depuis vingt-neuf ans la prospérité du pays, qui représente l'unité de la patrie, qui a traversé de rudes épreuves avec autant de fermeté que de prévoyance, qui a été en toute circonstance le meilleur des guides, et dont le règne a consolidé l'œuvre de l'indépendance. Appelé, par une heureuse disposition de la Providence, à diriger les destinées d'un peuple que son génie même et ses aspirations, sa vigueur juvénile et le légitime orgueil de sa race rendaient, au lendemain d'une révolution et dans les diverses crises orientales, souvent difficile à bien conduire, le roi Georges a toujours été et il demeure à la hauteur de sa tâche, par la noblesse de ses sentiments et par son patriotisme autant que par son calme, sa sagesse et la perspicacité politique de son esprit. Auprès de lui, la Reine, dont la beauté, vraiment digne de la Grèce, est le miroir fidèle de la bonté souveraine, a donné à la monarchie hellène le charme auguste de sa grâce et de ses hautes vertus.

La cathédrale d'Athènes est moderne, très solennelle et dans le style byzantin, auquel l'orthodoxie orientale reste partout fidèle. Il y a, de par la ville, quelques églises anciennes de ce même style tout autrement compris et vraiment émouvantes par leur gracilité morne, presque lugubre. Chétives, rabougries, construites pour une population restreinte et pauvre, aux temps de la domination étrangère, elles ont le caractère d'une protestation à la fois timide et obstinée. De petits clochers se blottissent à leur sommet sous une basse arcade; leurs chapelles, semi-circulaires, forment de faibles saillies sur le mur; l'intérieur est sombre comme un caveau et les parois sont nues, mais on aperçoit dans les ténèbres, pareille à une invincible espérance, l'étoile des lampes sacrées suspendues devant l'iconostase. La nouvelle cathédrale, au contraire, est spacieuse et claire; les cérémonies peuvent s'y déployer à l'aise : c'est un monument officiel digne d'une capitale. L'ancienne église métropolitaine, qui subsiste à côté d'elle, parfaitement conservée, n'est qu'une maisonnette auprès d'un palais; mais combien elle est précieuse pour les souvenirs du peuple! Là était jadis le centre de la nationalité grecque : sous les formes étroites de son architecture archaïque, çà et là mélangée de débris païens, je retrouve la Grèce asservie affirmant sa foi et sa race. L'antithèse de ces deux édifices juxtaposés est éloquente : l'un est le poème d'un passé triste et persécuté, l'autre le symbole d'un culte victorieux et de la liberté présente.

Les catholiques ont, sur le boulevard de l'Université, une église assez grande, bâtie sur le modèle des basiliques romaines. Un imposant péristyle s'élève au-dessus du large escalier qui la précède. L'aspect de l'intérieur est sévère, presque froid : on le voudrait animé de tableaux et de statues, mais ce sera l'œuvre de l'avenir. Il a fallu d'abord, et avec des ressources médiocres, con-

Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE D'ATHÈNES.

D'après une photographie.



Digitized by Google

struire sans ornements et sans luxe; le péristyle même n'existe que depuis deux ou trois années : heureusement, à l'entrée du chœur, de magnifiques colonnes de marbre vert de Ténos jettent leur note brillante sur la blancheur monotone des lambris. Si plus tard quelque maître, soucieux d'attacher son nom à un édifice athénien, couvrait de fresques ces pâles murailles, l'église catholique serait vraiment achevée : il n'y aurait plus qu'à laisser au temps et aux dons successifs qu'il amène le soin de lui assurer ce caractère à la fois historique et antique qui donne à tant de sanctuaires de Rome, moins grands même que celui-ci, une pénétrante majesté.

Je dois citer encore, parmi les édifices considérables d'Athènes moderne, les deux musées construits sur la route du village de Patissia : l'un renferme les statues et les stèles trouvées dans les fouilles successives en Attique, l'autre les vases et terres cuites de Tanagra, de Myrina ou des écoles athéniennes, et les objets d'or, coupes, masques et bijoux, exhumés à Mycènes par M. Schliemann. Ces derniers, reliques des temps préhistoriques, sont assurément du plus grand prix : ils attestent le talent merveilleux des ciseleurs grecs au siècle d'Homère; mais les exquises peintures des vases et surtout les merveilleux fragments du musée de sculpture laissent dans la pensée une impression plus profonde : ils révèlent, même à ceux qui ont vu les beaux marbres du Vatican et du Louvre, un nouveau caractère de l'art hellène, sa naïveté délicate, la simplicité de ses fermes contours et cette grâce ineffable, souvent familière, cette majesté naturelle qui dénonce les œuvres originales de la grande époque attique. Il n'y a là qu'un petit nombre de statues, et toutes sont plus ou moins mutilées; mais on n'y rencontre ni reproductions ni imitations : elles sont de première main, exclusivement grecques, et de cette primitive pureté de style dont les périodes gréco-romaines, plus savantes sans doute, n'ont jamais retrouvé l'élégance divine.

Je n'aime pas beaucoup l'Observatoire, construit sur la colline des Nymphes, un peu en dehors de la ville, par un riche Grec, le baron Sina. Il domine la plaine, et devant lui s'étend un vaste horizon jusqu'à la mer. On l'aperçoit de loin sur son monticule de roches grises recouvertes d'arbustes, et l'on y monte par une avenue plantée d'aloès qui lui font une ceinture d'un vert clair. Mais il tient un peu trop de place en ces lieux si près du Parthénon, et il faut prendre soin de ne pas s'en occuper lorsqu'on regarde l'Acropole. Son architecture, presque obligée, il est vrai, par sa destination scientifique, étonne à côté des immortels débris.

Je dois encore un souvenir à une chapelle de quelques mètres carrés à peine, pauvre bicoque blanchie à la chaux, mais qui me plaît infiniment, le petit ermitage du Lycabette. Cette montagne en pain de sucre, beaucoup plus élevée

Digitized by Google

que l'Acropole, interrompt assez désagréablement, il faut le dire, la perspective de la plaine : ce n'est qu'un rocher sans valeur pittoresque et, de plus, sans histoire. Il est entouré de maigres sapins à sa base et aussi de nombreuses maisons qui grimpent sur ses flancs à une certaine hauteur ; puis il est fort aigu, et sa forme semble étrange parmi ces collines et ces montagnes dont les sommets ondulent avec tant de douceur et dont le dessin général est toujours calme et sévère. Toutefois l'ermitage, bâti sur la pointe extrême de ce roc stérile, lui donne un charme mystique ; il est pour ainsi dire la vie de cette solitude désolée : il y représente une pensée persévérante, la foi populaire, l'âme qui rêve et qui prie sur les hauteurs. Lorsque, à la première tombée du crépuscule, l'étoile de la lampe sainte apparaît tremblante sur le fond du ciel assombri, il semble qu'un astre tutélaire veille de là-haut sur la ville et sur la plaine, répandant avec sa lueur sacrée la consolation et la paix. Symbole de l'idéal qui plane au-dessus des régions terrestres, image permanente de la religion et de la patrie dont la splendeur domine les événements et les âges, on dirait que l'étincelle d'or, sœur des constellations célestes, est descendue là comme une amie. Que de fois, dans les sombres jours de la servitude, les Athéniens, la voyant rayonner dans la nuit sur la cité, l'ont-ils contemplée avec joie comme le témoignage de leur croyance immuable et le présage de la liberté future ! N'est-elle pas aussi la figure du génie antique, qui reste dans nos esprits comme une lumière sacrée? Mon regard ému la salue pieusement dans les ténèbres. C'est au feu du flambeau athénien que se sont allumés tous les nôtres : un dieu n'habite-t-il pas toujours sur l'Acropole en ruine? Cette petite lampe qu'un obscur caloyer entretient au pied de la Panagia ne brille-t-elle pas aussi en l'honneur de la Minerve du Parthénon comme devant un sanctuaire?

STATUETTE DE TANAGRA.

Figurine de la belle époque, d'après un dessin de M. Faucher-Gudin.

Parcourons maintenant l'Athènes antique. Plusieurs de ses débris sont épars dans la ville moderne. Ces emplacements et ces édifices ont bien souffert des siècles et surtout des hommes. Dans le quartier de l'Agora on a récemment découvert, sur une assez large étendue, des restes de portiques, des fondations de temples, de gymnases ou d'académies. Il est difficile, en présence de ces vestiges fragmentaires, de ces longues substructions indiquées seulement par quelques murs

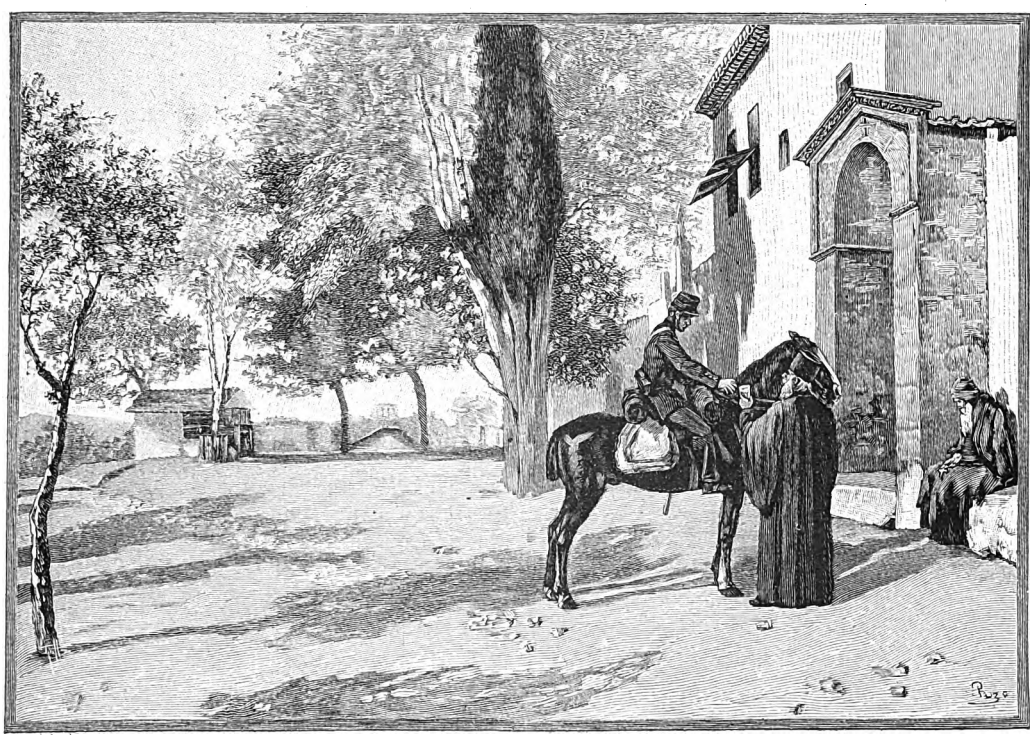
Digitized by Google

à fleur de terre, de ces fûts et de ces chapiteaux épars, de reconnaître avec exactitude la date des constructions disparues. Appartenaient-elles aux beaux temps de la Grèce, ou bien à l'époque romaine? ou bien encore, ce qui paraît plus vraisemblable, y avait-il en ce lieu un mélange d'édifices de divers siècles? Non loin d'eux, sur une grande place, voici un bâtiment octogone, la tour des Vents, ainsi nommée parce qu'en haut de chacune de ses faces un bas-relief représente l'un des fils d'Éole qui se balance dans l'air : celui-ci est la Tempête, et celui-là est le Zéphyre; les autres portent des attributs indiquant leur rudesse ou leur douceur féconde. Le sculpteur n'était pas un maître, et je ne crois pas que la tour remonte plus haut que le siècle d'Auguste. Alors une girouette de bronze était placée sur son sommet; une horloge d'eau existait à l'intérieur. Elle était reliée, par des portiques dont il reste quelques traces, à tout un ensemble architectural que l'on se figure à peine. Un peu en arrière, dans un petit carrefour, plusieurs colonnes couronnées d'un débris de fronton faisaient partie peut-être d'une porte monumentale de l'Agora, peut-être aussi d'un temple de Minerve. Dans le même quartier, deux espaces encombrés d'une végétation en désordre, hautes herbes, broussailles épaisses, arbustes sauvages, sont remplis de morceaux de marbre, de colonnettes renversées; de longues bases de monuments s'étendent sous les revêtements de vignes vierges errantes, parmi les aloès et les ronces. L'un d'eux ne révèle rien de précis à l'archéologue; dans l'autre, où subsistent quelques hautes murailles, des bancs de marbre, des vestiges d'enceintes, de beaux fûts de colonnes cannelées, on croit reconnaître le Pœcile, hélas! jadis si magnifique, peuplé de statues vénérables, et dont les lambris, décrits par Pausanias, étaient couverts de bas-reliefs et de peintures illustres. C'était là le lieu de réunion des citoyens paisibles, des artistes, des philosophes, le *cercle* des gens lettrés, le centre de la vie civile et oisive, le rendez-vous de cette population libre, si peu nombreuse relativement à la multitude servile, et qui, lorsque la politique ne l'appelait point au Pnyx ou les affaires à l'Agora, se complaisait, sous les avenues de marbre et parmi les statues de ce palais populaire, dans les longues causeries et dans les commentaires des nouvellistes. Il n'en reste plus que ces rares indices de salles et de galeries où même l'imagination, parfois aventureuse, des architectes modernes retrouverait malaisément les éléments d'une restauration idéale. Ces ruines, toutefois, ont gardé l'empreinte de leur grandeur et, ce qui vaut mieux encore, de leur beauté d'autrefois. Le peu qui subsiste de leurs murailles ravagées atteste un art imposant, et il y a une grâce encore, ineffaçable et touchante, dans ces débris marmoréens. Le soleil fait rayonner leur blancheur çà et là dorée; sous les vagues apparences de ce qui n'est plus, on voit planer encore l'ordon-

Digitized by Google

nance grandiose à la fois et charmante d'un monument vraiment attique.

En traversant une multitude de ruelles fort enchevêtrées et qui se rapprochent du lit de l'Ilissus, lequel n'est plus maintenant qu'un ravin rempli de cailloux où circulent quelques filets d'eau, on arrive à une petite place dont le sol bombé paraît cacher des ruines : l'antique rue des Trépieds se développait jadis sur cet espace, aujourd'hui recouvert par des maisons et des masures. Un monument de petites dimensions, mais d'un style exquis, a subsisté seul des nombreux édifices votifs qui bordaient ce grand chemin disparu : c'est une sorte



DANS UN FAUBOURG.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Rizo.

de chapelle ronde entourée de fines colonnettes et d'une frise délicatement sculptée. Élevée par un chorège appelé Lysicrate, en mémoire de son administration d'une année, elle appartient au IVe siècle avant Jésus-Christ : le temps a quelque peu ébréché les angles de sa base et les détails de son architecture. Elle a été réparée le mieux possible, il y a plusieurs années, aux frais de la France, qui en est traditionnellement propriétaire; mais il a fallu, pour soutenir le faîte, qui est un pur chef-d'œuvre, murer l'espace qui séparait les colonnettes, et le monument de Lysicrate a perdu ainsi sa grâce aérienne; puis, le trépied de bronze qui s'élevait au sommet a depuis longtemps disparu.

Digitized by Google

Toute cette construction est donc fort incomplète : elle reste cependant charmante par sa forme et les bas-reliefs de sa frise.

Au delà, sur un très vaste emplacement libre qui va jusqu'à l'Ilissus, un petit arc de triomphe à deux étages, dont la base est formée de trois arcades et dont le sommet est un lambris droit percé de baies en carré long, orné de colonnes et d'antes corinthiennes, et couronné d'un fronton triangulaire, a gardé le nom d'Adrien sur l'inscription de son faîte. Ce portique n'est pas un chef-d'œuvre, mais ses hautes ouvertures de marbre dorées par le soleil encadrent de leurs lignes harmonieuses un vaste espace de l'azur du ciel. On le remarque cependant à peine, car il subit un voisinage qui l'écrase : la magnifique ruine du temple de Jupiter Olympien.

Imaginez treize colonnes colossales reliées entre elles par leurs architraves, deux colonnes debout, isolées, et une renversée à terre : c'est un groupe superbe par sa hauteur et par sa masse. Au milieu d'une plaine que bornent, d'un côté, les grands arbres touffus du jardin royal, de l'autre, les collines boisées qui marquent le cours de l'Ilissus, et que dominent au loin les sombres contours de l'Hymette, ces gigantesques débris apparaissent dans une immense lumière. La construction du temple destiné au maître des dieux s'est poursuivie pendant six cents ans avec diverses vicissitudes ; sans cesse interrompue et reprise, elle n'a obtenu sa forme définitive que sous le règne d'Adrien. Mais il était trop tard, et pendant deux siècles à peine ce sanctuaire a retenti des hymnes païens : il s'est trouvé achevé à l'heure où le christianisme était à son aurore, et bientôt les adorateurs ont fait défaut à son dieu. Abandonné alors, saccagé par les invasions, puis pillé, surtout au profit de Rome et de Constantinople et un peu par les Athéniens eux-mêmes, il s'en est allé pièce à pièce, et de sa vaste enceinte, de ses deux cents colonnes, de la multitude des statues érigées dans ses salles et sous ses portiques, il ne reste aujourd'hui que l'extrémité d'un des angles du péristyle. On a fouillé, il y a quelques années, le sol que recouvrait jadis ce monument, et l'on n'a retrouvé que des fondations insignifiantes. Il faut perdre l'espoir de rien recueillir des œuvres d'art accumulées par la piété des Césars romains et par les prodigalités des courtisans du Prince ; toute cette accumulation de marbre s'est dispersée sans laisser aucun vestige. Du moins, ces colonnes qui ont subsisté par hasard gardent une majesté vraiment admirable : solitaires, solennelles, embrasées sous les rayons du Midi, elles resplendissent comme dans une apothéose ; la nuit, lorsque la lune qui monte au-dessus de l'Hymette les baigne de clarté blanche, elles ont l'air de fantômes éplorés.

Il y avait à l'entour, aux temps romains, de nombreuses villas. Le parc

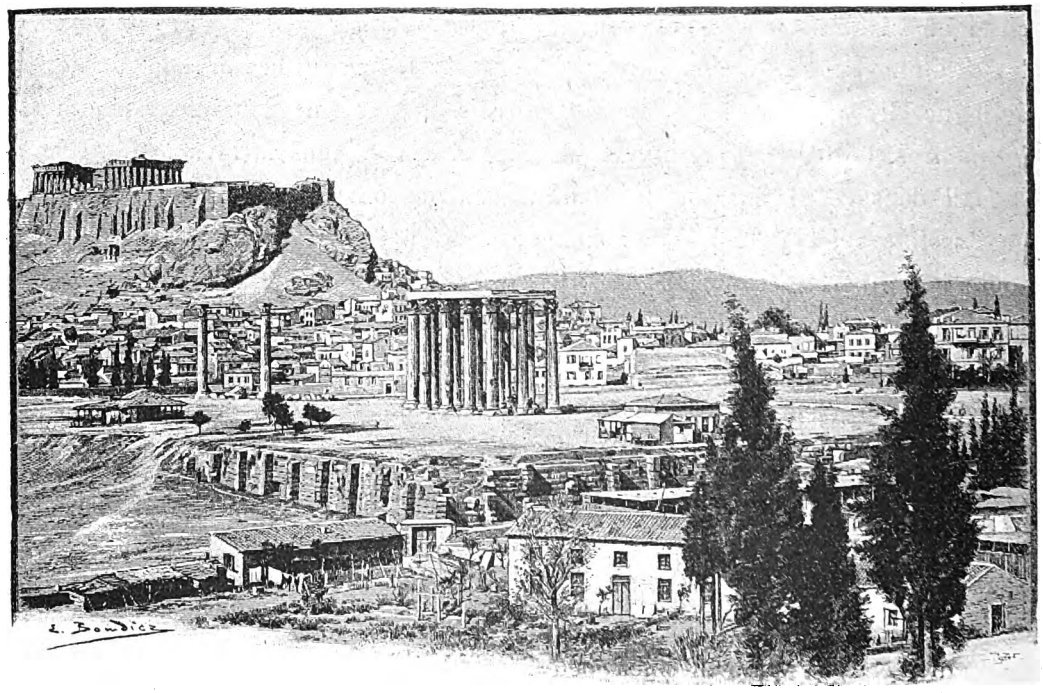
Digitized by Google

royal, qui occupe une partie de la plaine, renferme encore sous ses ombrages les vestiges d'une de ces habitations pavées de mosaïques où les jeunes patriciens envoyés par leurs familles dans les écoles d'Athènes séjournaient volontiers sur les rives de l'Ilissus. C'est dans ce quartier moins aride, rafraîchi par les arbres qui croissaient alors au bord de l'eau courante si tristement tarie par le déboisement des montagnes, qu'il faut se figurer les demeures de Cicéron et d'Atticus, et plus tard celles des philosophes ou des néophytes chrétiens qui, au siècle des Basile et des Grégoire de Nazianze, venaient étudier la sagesse et l'éloquence dans la ville auguste où avaient parlé Démosthène et enseigné Platon. Alors tous les monuments illustres étaient debout : on revoyait les platanes sous lesquels Socrate poursuivait avec Phédon son immortel dialogue, les gymnases où les Théophraste et les Carnéade avaient commenté les maîtres, la lutte des traditions païennes et des dogmes de l'Évangile se développait dans ces mêmes enceintes où avaient discouru les sophistes et Socrate, où Aristote avait posé les principes de la science, où s'étaient produites dans toute leur liberté féconde les théories qui agiteront toujours la conscience de l'humanité. Ces grands souvenirs de l'œuvre morale, psychologique et religieuse qui s'est continuée sous tant de formes jusqu'aux controverses de Libanius et des jeunes chrétiens du IV^e^ siècle, et qu'avaient accomplie tour à tour les plus vastes esprits des temps antiques, se raniment pour nous dans tout ce côté d'Athènes, qui n'a plus rien de son aspect d'autrefois. Les parvis d'une maison romaine, le ravin desséché de l'Ilissus, la source de Callirrhoé, à l'abri sous sa grotte verdâtre, et les graves colonnes olympiques, voilà les seuls survivants, dans la plaine muette, de tout ce mouvement de la vie et de la pensée humaine, et c'est vraiment bien peu de chose! Il faut ici que l'histoire et la philosophie, présentes à nos mémoires, suppléent avec toute leur éloquence aux monuments disparus.

Il est singulier que, parmi les anciens quartiers de la ville, celui qui était consacré aux morts, le cimetière du Céramique, ait conservé plus d'édifices que ceux habités par les vivants. Les fouilles entreprises sur ce point, il y a trente ans, ont été singulièrement fécondes; on a retrouvé, en dehors de la porte Dipyle, sous des amoncellements de terre qui paraissaient des accidents ordinaires du sol, toute une avenue bordée de sépulcres, et quelques-unes de ces stèles funéraires sont de premier rang. Il y a là de très nombreuses colonnes de marbre bleuâtre portant les noms des morts, des stèles plates ornées de ciselures, palmettes, antéfixes, rosaces d'une rare finesse: mais plusieurs tombes présentent des bas-reliefs qui sont œuvres de vrais sculpteurs et des grands siècles. Le

Digitized by Google

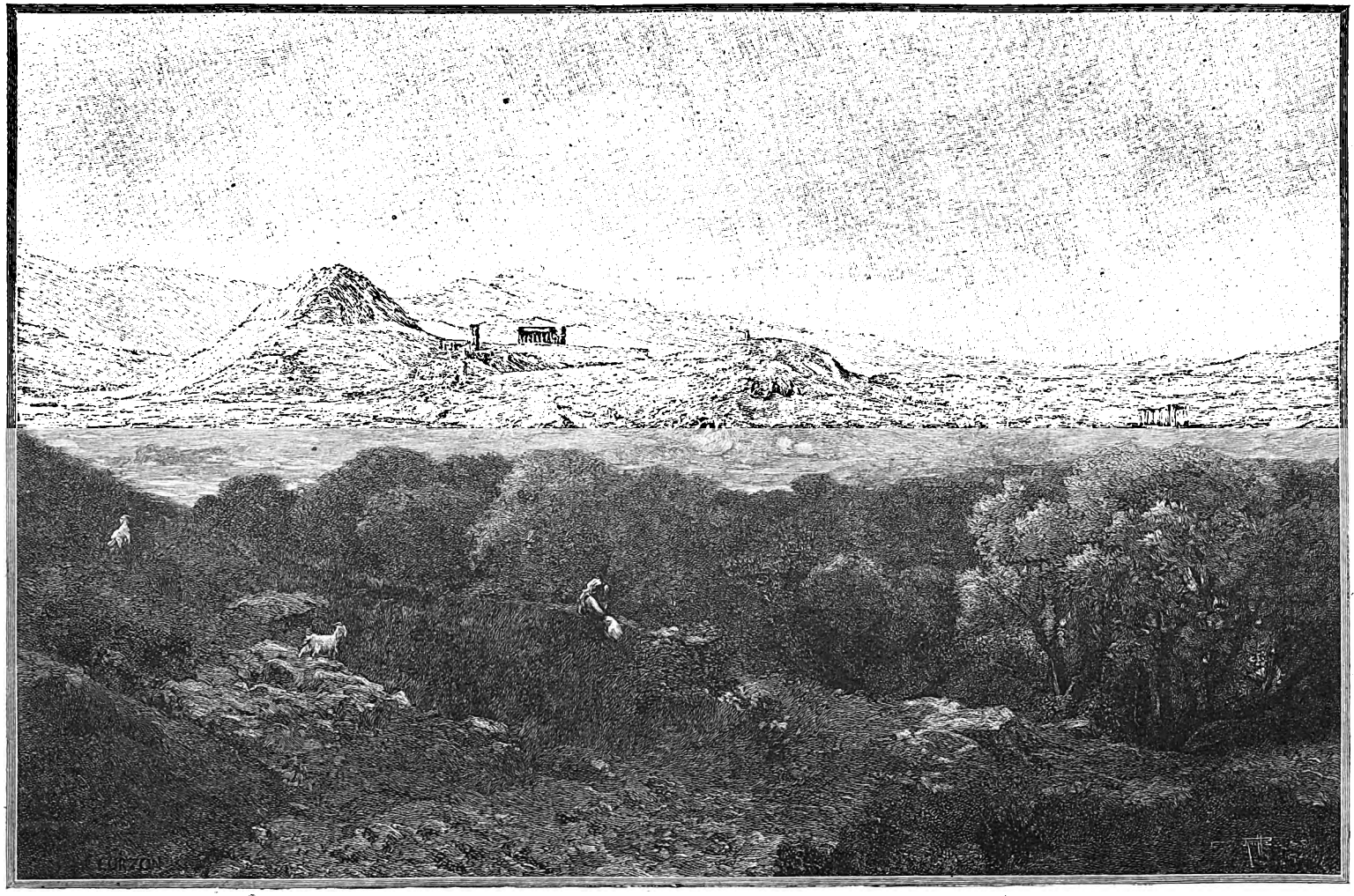
petit édicule dédié à Dexiléos, un héros de vingt ans tué à l'ennemi peu après la guerre du Péloponèse, est notamment un des beaux travaux de la statuaire grecque: l'éphèbe est figuré à cheval et frappant de sa lance un adversaire à demi renversé; le style attique, qui est l'accord précis de la vigueur et de la grâce, se révèle dans ce groupe vivant, sans pose, héroïque et réel, où l'harmonie des lignes ne coûte rien à leur exactitude. Dexiléos est de la famille des jeunes cavaliers de la frise du Parthénon; le sculpteur est de l'école de Phidias. Auprès de lui se dresse la stèle d'une femme que l'inscription désigne sous le



L'OLYMPIÉION.
D'après un dessin de Boudier.

nom de Corallion, épouse d'Agathon, faite sur le modèle traditionnel de plusieurs monuments funéraires athéniens : Corallion est assise, enveloppée de longs voiles; son irréprochable profil exprime la mélancolie la plus tendre; devant elle, son mari, qui semble venir la visiter dans la tombe, la regarde avec un attendrissement profond ; cette scène, à la fois intime et dramatique, est rendue avec une sobriété d'accent et une dignité naturelle qui émeuvent et séduisent tout ensemble, sans que l'artiste ait cherché autre chose que l'expression d'un sentiment vrai par les seules ressources d'un art sincère. De l'autre côté de l'avenue, saluons une stèle célèbre, le bas-relief de jeune fille assise qui tient sur ses genoux l'écrin apporté par son esclave : elle se nommait Hégéso,

Digitized by Google



CAMPAGNE D'ATHÈNES.

Gravure de Ruffe. d'après le tableau de A. de Curzon. (Collection de M. Barbou).



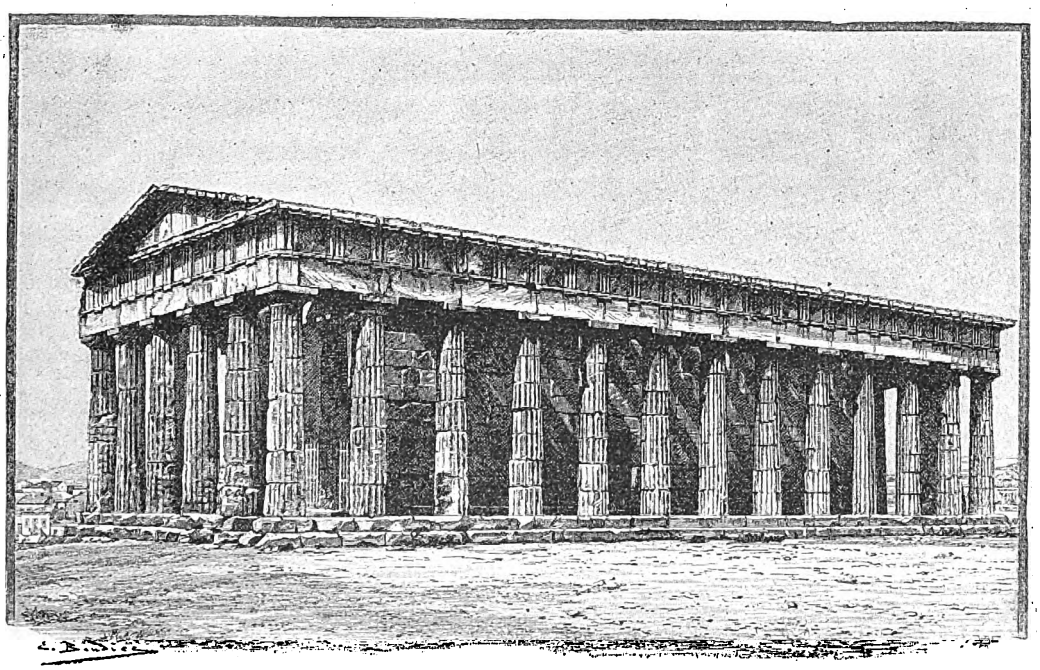
Digitized by Google

fille de Proxénos. L'art grec n'a jamais créé de type plus suave : les draperies, souples et légères, voilent le corps un peu affaissé de la chaste Athénienne ; la tête penchée respire la plus ineffable douceur. Le poème douloureux de la Jeunesse et de la Mort est vivant dans cette élégie de marbre, dans le mystérieux recueillement d'Hégéso et dans son mélancolique sourire.

En remontant le vaste emplacement des fouilles, citons au passage la petite chapelle de marbre où s'abritent les statues des deux sœurs Pamphile et Démétria, d'une beauté un peu massive, et parcourons un long développement d'édifices ruinés, temples ou monuments civils, dont il ne reste guère que des substructions ou çà et là quelques murailles : c'est tout un quartier assez vaste, le Céramique intérieur, dont les rues devaient être fort étroites et dont on comprend malaisément les dispositions générales. Venons, en inclinant vers la droite, sur une large plate-forme où s'élève le seul temple athénien qui soit demeuré à peu près intact, dédié, selon la légende, à Thésée, dont il aurait été le magnifique tombeau. Quoi qu'il en soit, il est plus ancien que le Parthénon, du plus beau style dorique, et il a conservé toutes ses colonnes, ses frontons vides et les bas-reliefs de ses métopes. De médiocre grandeur, mais de proportions admirables, le Théséion est un des modèles les plus purs de l'architecture religieuse de la Grèce. Sans doute les autels et les statues qui animaient la cella ont depuis longtemps disparu, et l'intérieur du sanctuaire est froid et sombre; mais au dehors, élevé sur trois marches de marbre, entouré de grands aloès, complètement environné de sa colonnade rousse, isolé dans un paysage aride, ce temple, dont les siècles et les révolutions ont respecté l'ordonnance, rayonne d'une majesté sévère. Il n'a pas toutefois le charme des chefs-d'œuvre à demi détruits que nous verrons sur l'Acropole, et nous ne sommes pas émus devant la gravité correcte de son enceinte. C'est l'étrange destinée des marbres antiques que les ravages des barbares ou les profondes atteintes des siècles leur donnent une beauté dramatique dont nous sommes plus touchés peut-être que de leur perfection même. Rien n'interrompt l'harmonie des lignes du Théséion : il a été heureux, il est sauvé, les yeux parcourent sans obstacles ses calmes péristyles : mais combien les Propylées et le Parthénon, foudroyés, à la fois mutilés et victorieux sur le champ de bataille que sanctifient leurs fragments superbes, laissent-ils en nous une impression plus haute, douloureuse assurément, mais éblouissante comme une vision divine! Approchons-nous avec respect du rocher sacré. En réalité, tout le génie d'Athènes est là, autour des collines de sa base, dans les ruines qui subsistent à ses pieds, dans les sanctuaires qui sont sa couronne et sa gloire.

Digitized by Google

L'Acropole est entourée, au midi, par les fortifications que Cimon a construites à ses frais ; au nord, par les murs bâtis en hâte avec des matériaux de toute nature par Thémistocle pour prévenir une agression de Sparte. Des terrains en pente douce s'élèvent jusqu'au roc gris et rougeâtre que dominent les temples. Ces terrains étaient couverts jadis de monuments qui ont été diversement éprouvés par les siècles : les uns, comme le théâtre de Bacchus, les enceintes d'Esculape (Asclépiéion), les arcades d'Eumène, le théâtre d'Hérode Atticus, ont laissé de vastes ruines et quelques parties presque entières ; les autres, comme



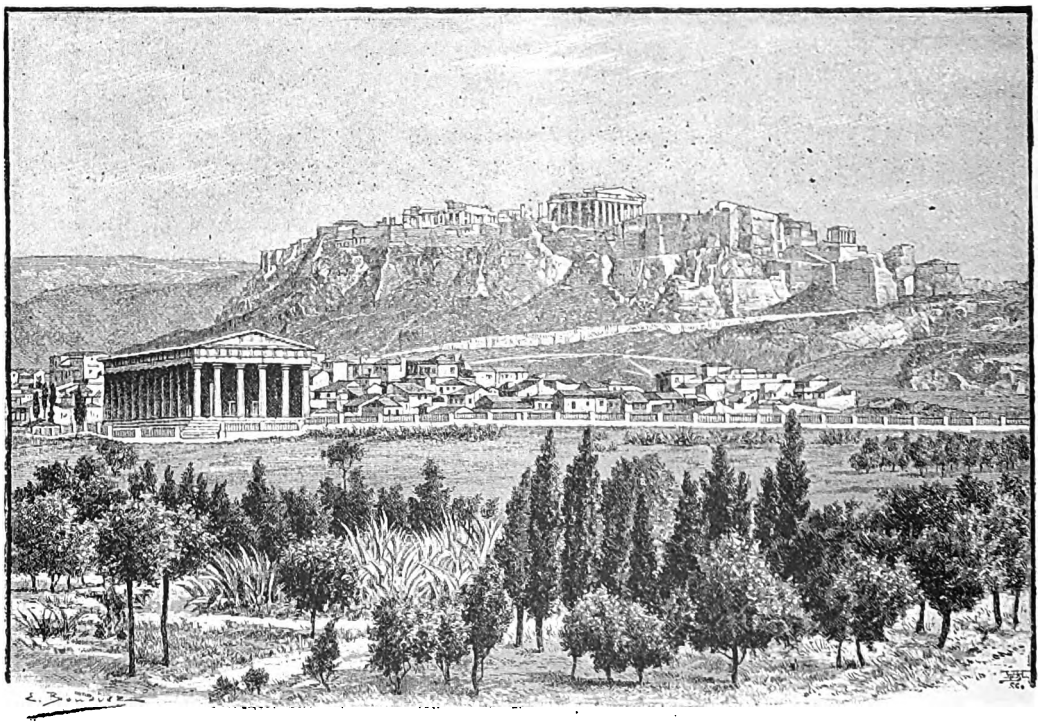
LE THÉSÉION.
D'après un dessin de Boudier.

les petits sanctuaires d'Isis et de la Terre, ne sont plus que des amoncellements confus de blocs ou de fragments épars ; d'autres enfin, sur le versant opposé, cachent leurs débris sous les hauts talus gazonnés ; là sont ensevelis les fondations et les restes du temple de Castor et Pollux et du Prytanée. Ces emplacements formaient la ceinture de l'Acropole, ils ont partagé son destin : ravagés comme le sommet sublime qu'ils entourent, ils complètent le poème des ruines.

Le théâtre de Bacchus apparaît le premier sur l'avenue plantée d'arbres qui fait le tour du rocher de Minerve : l'espace qui le précède est surchargé de colonnes renversées et brisées, de piédestaux vides, de statues fragmentaires. Le temple voisin du théâtre, les autels placés auprès de lui et qui attestaient le caractère religieux des représentations dramatiques d'Athènes, les substructions

Digitized by Google

de la scène, les édifices nécessaires au grandiose appareil de la tragédie, ne sont plus maintenant que des débris de marbre, les uns debout, à hauteur d'homme, dépourvus de leurs ornements et de leurs faîtes, les autres étendus sur le gazon parmi les hautes herbes qui les cachent à demi. En revanche, les gradins demi-circulaires réservés aux spectateurs, la rangée de fauteuils où s'asseyaient les prêtres des dieux, surtout le siège central du pontife de Bacchus, ont survécu à la dévastation du théâtre. L'empereur Adrien avait restauré la scène illustre de



L'ACROPOLE ET LE MUR DE THÉMISTOCLE.

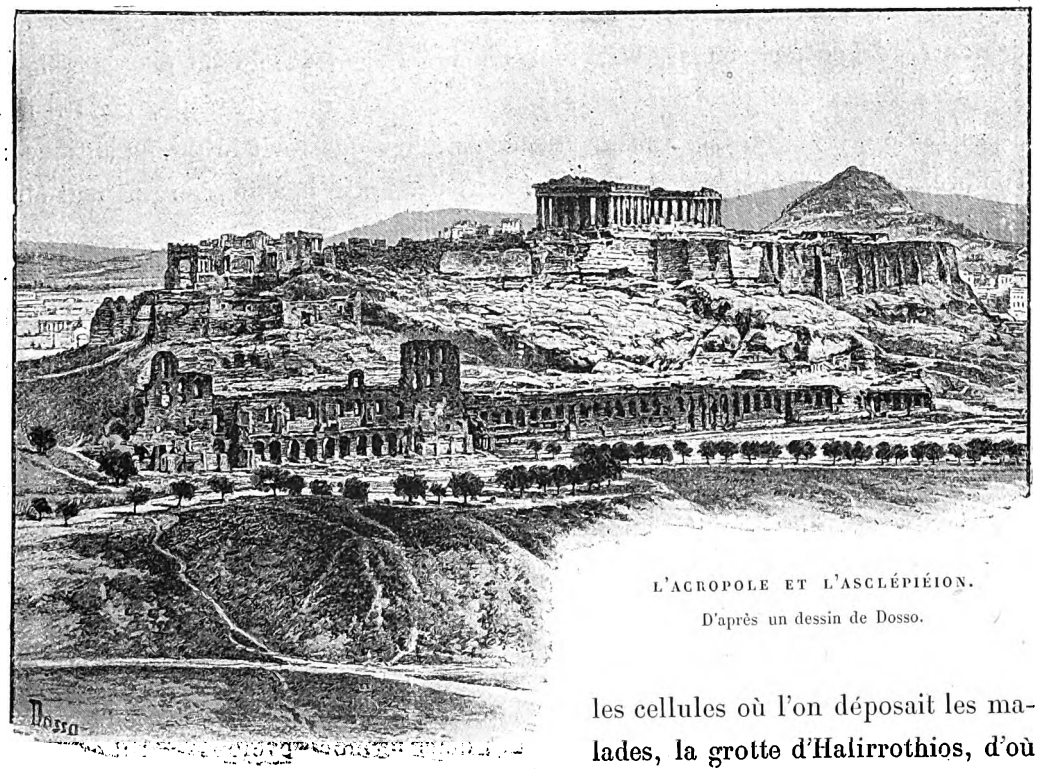
D'après un dessin de Boudier.

Sophocle et d'Aristophane : il reste de son travail quelques bas-reliefs de l'estrade où se tenaient les chœurs ; mais, il faut bien le dire, ce n'est pas ici l'œuvre des architectes ou des sculpteurs qui nous intéresse, c'est la grandeur du souvenir ; nous sommes ici sur la place même où ont vécu les drames antiques, où tout un peuple saluait de ses applaudissements l'*Orestie*, *Antigone*, *Iphigénie*, *Anaromaque*, les épopées et les chants lyriques dont il semble que nous entendions encore frémir dans l'air les rythmes immortels. Ces merveilles réapparaissent pour nous avec une intensité émouvante, les chefs-d'œuvre se redressent vivants devant nos yeux fascinés, l'imagination refait le théâtre renversé. Assis sur les degrés d'où l'on contemple se dérouler devant soi la plaine attique et, au delà,

Digitized by Google

les espaces bleus de la mer, on comprend le prestige du drame légendaire, la puissance de la comédie redoutable ; on revoit les personnages épiques, les groupes des chœurs, l'ensemble magnifique de ces crrémonies où le génie grec prenait possession de l'humanité.

Les enceintes d'Esculape, séparées par un mur épais de celles de Bacchus, n'ont été retrouvées qu'il y a trente ans à peu près, lorsqu'on a dégagé les terrains qui encombraient le versant du Nord. On a revu alors, le long du rocher,




L'ACROPOLE ET L'ASCLÉPIÉION.
D'après un dessin de Dosso.

les cellules où l'on déposait les malades, la grotte d'Halirrothios, d'où s'échappe encore la source mystique, les bases d'un long portique, celles de plusieurs étroits sanctuaires, un grand nombre de colonnes accumulées sur le sol, des *ex-voto*, de petites stèles, des bas-reliefs du plus beau style, tous les vestiges d'une construction de moyenne grandeur, où l'architecture, dans sa plus brillante période, abritait la science au berceau. Aristophane a placé une scène de sa comédie de *Plutus* dans cet édifice, où les malades venaient chercher des consolations superstitieuses plutôt que des remèdes efficaces. La médecine d'alors a péri, mais un art immortel lui a survécu dans ces ruines éparses : si l'on guérit mieux aujourd'hui, on referait malaisément une œuvre aussi élégante que l'Asclépiéion. Ainsi va le monde : on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre ; la science a grandi, l'art s'est abaissé. C'est peut-être ici, toutefois, le seul monu-

Digitized by Google

ment d'Athènes où l'on apprécie quand même le génie des temps nouveaux.

L'Asclépiéion est sur une terrasse soutenue par une rangée d'arcades bâties aux frais d'Eumène, roi de Pergame : elles étaient autrefois recouvertes de plaques de marbre, et, j'imagine, habitées par des statues : la maçonnerie seule subsiste, et aussi la trace des colonnes qui précédaient les arcades. L'ensemble formait un long et majestueux promenoir : le peu qui en reste aujourd'hui paraît bien nu et presque sombre. Il reliait, au pied de l'enceinte d'Esculape, le théâtre de Bacchus à celui que le riche Hérode Atticus avait offert à ses concitoyens. De ce dernier édifice, la grande façade percée de fenêtres cintrées est demeurée debout, et, en arrière, tout un vaste demi-cercle de degrés s'élève jusqu'au rocher de l'Acropole. Cette construction est fort solennelle, mais il n'y a pas là de souvenirs. C'est au théâtre de Bacchus que revit le drame antique : l'ombre d'Eschyle s'y relève de toute sa hauteur. Notre imagination est peut-être injuste, mais chez Hérode Atticus elle ne voit que des gradins.

Nous voici devant le sentier qui mène aux Propylées ; mais, avant de monter à cet Olympe, saluons deux élévations de rochers séparées de la colline de Minerve par une allée étroite ; elles portent des noms illustres : l'une est le Pnyx, et l'autre l'Aréopage. Toute trace de constructions a disparu de la plate-forme où siégeait le tribunal institué par les dieux et où saint Paul proclamait le Dieu inconnu ; on y accède par un escalier taillé dans le roc, et sur le sommet on ne trouve plus que des broussailles. Faute d'indices précis, l'archéologie est muette : il faut se reporter à la légende, et surtout à la scène des *Euménides* d'Eschyle où comparaît Oreste, défendu devant les juges par Apollon et Minerve. Et encore on se demande si en vérité l'Aréopage a siégé sur ces rochers déserts. Le Pnyx, au contraire, me semble incontestable : c'est une terrasse en demi-cercle soutenue par d'énormes blocs de pierres superposées dans le mode cyclopéen. Un escalier extrêmement dégradé, mais reconnaissable encore, y conduit en longeant la base archaïque. La terrasse paraît tout à fait appropriée à des assemblées populaires. Au fond, un large dé en pierre, flanqué à droite et à gauche de plusieurs marches et placé au centre d'un mur droit qui ferme l'espace, figure bien la tribune aux harangues, et l'on s'imagine volontiers sur ce piédestal Démosthène montrant aux citoyens, comme le palladium de la liberté grecque, les Propylées, qui déployaient en effet à la droite de l'orateur leur éloquence de marbre.

Non loin de là, sur une hauteur qui a gardé le nom de Musée, le poète des jours préhistoriques, un prince syrien réfugié à Athènes, nommé Philopappos, s'était érigé un tombeau dont il ne reste qu'un bas-relief sans valeur; mais la vue s'étend de là sur le panorama de la plaine, le détroit de Salamine, le grand

Digitized by Google

horizon de mer, jusqu'aux sommets d'Égine et à la ligne bleuâtre du Péloponèse. En bas de cette petite montagne rocailleuse, une tradition désigne comme la prison de Socrate deux salles pratiquées dans les rochers. Je note, en passant, une opinion qui me paraît au moins fort douteuse et que nul témoignage contemporain ne justifie ; les archéologues la repoussent, sans être d'accord, d'ailleurs, sur la destination de cette sombre retraite : les uns y reconnaissent une chapelle, et les autres un corps de garde. Laissons dans l'ombre cette belle légende, avec regret toutefois : au moment d'entrer dans les temples de l'Acropole, on aimerait à préparer son âme en voyant avec certitude la cellule où la victime des sophistes proclamait, en mourant, la Sagesse éternelle qu'on adore au Parthénon.

Nous avons parcouru la ville d'Athènes, nous avançant pas à pas, comme par une ascension lente, vers les sanctuaires de l'idéal. Entrons, émus, pareils à des initiés : nous sommes au pied des Propylées, et les colonnes de l'admirable péristyle, blanches sous le ciel qui les enveloppe de sa clarté bleue, apparaissent comme des divinités hospitalières au seuil de la plate-forme dont leur groupe rayonnant nous voile l'étendue. A leur droite, sur un large piédestal, le petit temple de la Victoire Aptère s'élève, entouré de fines colonnettes ioniennes, surmonté par sa frise à demi brisée, où les dieux et les héros passent comme des ombres, et dessine en pleine lumière la silhouette de ses lignes aériennes. A gauche, la muraille dorée de la Pinacothèque plane sur la roche à pic où s'ouvre au dehors la grotte de Pan, chantée par Euripide, et d'où sortait jadis la source de la Clepsydre. Au centre, des degrés de marbre, placés aux temps romains, au moyen âge peut-être, ont fourni à M. Beulé sa brillante hypothèse d'un escalier monumental qui eût, dès le siècle de Périclès, conduit au stylobate du portique. Malgré l'ingénieuse dissertation du savant archéologue, dont on ne doit d'ailleurs parler qu'avec respect sur l'Acropole dont il a si éloquemment décrit les merveilles, je persiste à croire que les Grecs montaient par un étroit sentier pratiqué à travers les inégalités de la masse rocheuse qui supporte l'édifice. Quoi qu'il en soit, et qu'il fût ou non précédé par un escalier, on ne peut aborder le stylobate des Propylées sans une sorte de saisissement religieux. Ils ont perdu, sans doute, leur fronton et leurs architraves, et aussi les statues qui animaient leur enceinte, mais leur ordonnance a gardé, si je puis dire, une expression surhumaine. Aucune voûte ne protège les colonnes augustes : elles élancent dans l'azur leurs faîtes découronnés, les fines arêtes de leurs cannelures ; elles se dressent comme l'image de la force même et de la majesté. On les vénère en même temps qu'on les admire : on s'élève, entouré par leur groupe superbe, à la conception d'un

Digitized by Google

art à la fois réel et mystique, directement issu des idées nécessaires et éternelles.

Et cependant ce n'est là que le péristyle de l'Acropole : on le contemple longtemps, pénétré par sa beauté austère ; mais, lorsqu'on le dépasse, on se sent tout à coup élevé plus haut encore, on a la révélation complète : une immense lumière inonde la plate-forme, et l'on s'arrête ébloui. Le Parthénon est devant nous : il apparaît superbement seul sur un large espace, attirant à lui toute la pensée et resplendissant, malgré sa colonnade rompue, son fronton dévasté, les

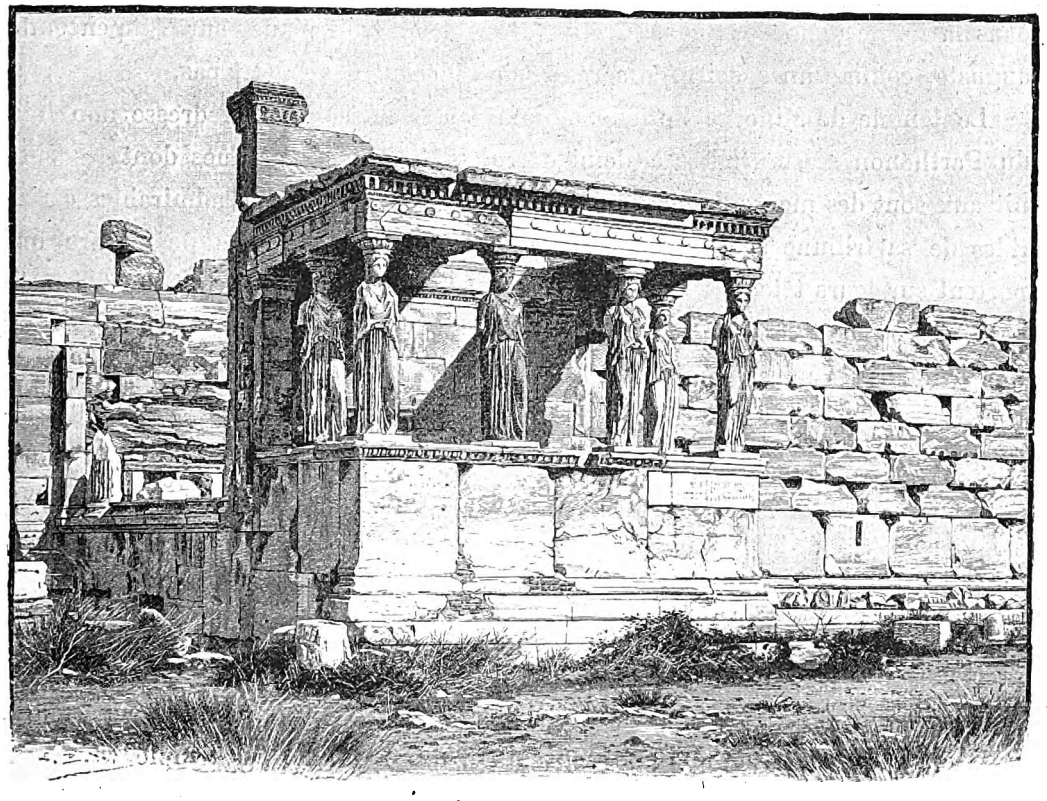
LE PARTHÉNON.
D'après un dessin de Boudier.

crevasses de ses murs. On oublie tout en sa présence : les débris qui jonchent le sol, les piédestaux vides et les stèles, les chapiteaux du sanctuaire de Diane Brauronia à demi enfouis sous les herbes ; on va droit vers lui, car il est l'idéal visible de l'esprit, dominateur comme la vérité même, humain par ses blessures et divin par sa beauté, enveloppé par clarté du ciel, détachant les lignes précises de sa structure de marbre et les émouvants contours de sa ruine imposante sur les profondeurs de l'infini.

Les colonnes rousses sont meurtries par les boulets de Venise ; sur le fronton occidental, détruit par Morosini, il ne reste que les torses de Cécrops et d'Aglaure ; le fronton oriental, pillé par lord Elgin, n'a gardé que le mur triangulaire d'où res-

Digitized by Google

sortaient ces merveilles, les Parques, Cérès et Proserpine, le Thésée, les têtes de chevaux qui saluaient le soleil levant. C'est à Londres qu'il faut aller chercher, mornes et pâlis, altérés par l'atmosphère sombre, les dieux exilés et captifs. Le centre des colonnades du Nord et du Midi a été renversé par l'explosion de poudre qui, en 1686, a dévasté tout l'intérieur du temple; la frise des Panathénées, qui entourait le mur d'enceinte sur ses quatre faces, n'est restée intacte qu'à l'occident :



L'ÉRECHTHÉION.
D'après un dessin de Boudier.

une partie a disparu; quelques fragments ont été recueillis au musée de l'Acropole; plusieurs sont à Londres; le Louvre en possède un tout entier; il en existe un morceau dans une galerie du Vatican. Le poème de Phidias ne peut plus être admiré dans son unité magnifique, mais ses débris sont l'honneur de la pensée humaine : les cavaliers, la procession des jeunes filles, les sacrificateurs, la famille athénienne, le groupe des citoyens, ces pages dispersées et mutilées de l'œuvre sainte où revivaient le culte de la Sagesse éternelle et l'âme de la patrie sont toujours l'enseignement suprême du beau et du vrai, l'expression parfaite et simple des types mystérieux dont le Parthénon était le sanctuaire. Les statues qui remplissaient les lambris intérieurs les galeries superposées, la Minerve d'ivoire et d'or, toutes les richesses



Digitized by Google

d'art accumulées par les grands siècles d'Athènes ne sont que des souvenirs : la nef est déserte ; sur les côtés s'entassent, dans les grandes brèches, les écroulements confus des colonnes, des architraves, des murs foudroyés. Il semble que ces parvis devraient être lugubres ; mais c'est là le miracle du Parthénon : il est toujours jeune et triomphant, l'âme y reste pleine de joie et de lumière, et c'est un hymne, une ode aux grandes ailes, qui s'élève de ces portiques brisés. La beauté matérielle survit au désastre : elle est immuable ici dans l'ensemble qui subsiste et dans la forme même des choses renversées, et l'on voit planer sur cette enceinte auguste, comme un sourire, la sérénité de l'idéal, qui ne périt pas.

Le temple de Minerve Poliade, nommé aussi l'Érechthéion, dresse non loin du Parthénon ses murailles à demi détruites, quelques colonnes dont les chapiteaux sont des merveilles de délicate sculpture, et surtout les admirables cariatides de sa tribune aérienne. On est ravi au pied des vierges de marbre qui portent sur leurs têtes les corbeilles mystiques et soutiennent sans effort, par le concert savant et le rythme de leur attitude, le fardeau de l'architrave : c'est une demeure exquise, construite, ornée, ciselée avec amour, avec le sentiment le plus achevé de la grâce et de l'harmonie. Mais ce n'était que la déesse athénienne qui habitait ces riches lambris ; c'était à la protectrice de la cité que s'adressait le culte exclusif célébré sous ces élégants portiques : le Parthénon, au contraire, était le centre d'une religion cosmopolite, du Dieu unique pressenti par les sages et les artistes hellènes, de la Sagesse créatrice en qui se résument les lois métaphysiques et morales, l'ordre et la splendeur de l'univers. Le génie grec adorait ici, sous la figure de Minerve, la plus haute conception de la raison pure, la substance incréée et immatérielle ; et c'est cette inspiration supérieure, philosophique et esthétique tout ensemble, qui a donné au temple souverain cette beauté mystique que les ravages des siècles et des hommes n'ont pas effacée et qui subsistera tant qu'un débris en conservera le souvenir.

L'art grec n'a obtenu cette vision suprême qu'au temps de Périclès, en cet âge d'or où la pensée humaine, arrivée à la plénitude de sa force, avait encore toute la grâce, tout l'élan, tout l'enthousiasme de la jeunesse. L'ancien Parthénon détruit par les Perses, et dont on a retrouvé naguère à l'Acropole de curieux vestiges, était un sanctuaire purement mythologique où les légendes primitives s'exprimaient sous des formes consacrées, traditionnelles, énigmatiques parfois, souvent grossières, évidemment antérieures à la révélation idéale. Les statues de cette période qu'on vient d'exhumer des terrains voisins de l'Érechthéion indiquent un art à la fois hiératique et réaliste : leurs attitudes sont rigides et monotones, un sourire de sphinx est fixé sur leurs visages étranges, les prunelles

Digitized by Google

peintes de leurs yeux bombés semblent regarder vaguement le vide. Dans la période archaïque, l'âme est dans les limbes; elle attend d'être dégagée des entraves et des ténèbres qui l'oppriment ; les sculpteurs et les architectes du nouveau Parthénon, issus d'Anaxagore et précurseurs de Socrate, ont été ses libérateurs : ils lui ont ouvert l'espace et donné des ailes ; son premier essor l'a élevée sur-le-champ au sommet le plus haut que la force humaine puisse atteindre dans les régions du beau et du vrai. Le temple merveilleux, avec la Minerve et la frise de Phidias, la colonnade d'Ictinus, les frontons d'Alcamène et de Pæonios et l'idée sainte qui l'habite, a été le symbole de l'un des plus glorieux affranchissements de la race humaine; il reste l'un des tabernacles de la philosophie et de l'art et le premier monument de leur victoire.

Lorsque, après une journée passée sur l'Acropole, on contemple, au coucher du soleil et, quelques instants plus tard, à la tombée du crépuscule, d'un côté les sombres sommets du Pentélique et du Parnès, de l'autre les ondulations de la plaine muette, la forêt d'oliviers qui s'étend jusqu'à la mer, et, dans la direction opposée, les maisons blanches de la ville, les élévations boisées qui avoisinent l'Ilissus, les graves ruines de Jupiter Olympien, la crête aride de l'Hymette teintée de violet et de rose, on se sent enveloppé par la sérénité des choses et pénétré de l'harmonie qui existe entre l'austère paysage, les montagnes sculpturales, l'horizon des golfes et des îles lointaines, et la beauté des sanctuaires. Tout ce vaste ensemble se déroule sous le regard avec la consécration des siècles, l'appareil des souvenirs, et la grandeur de la nature se confond dans la pensée avec les conceptions que les vieux maîtres ont réalisées. Au milieu du calme profond et du silence qui se répandent sur ce magnifique espace, le sentiment de la Beauté immuable, supérieure aux vicissitudes humaines, l'alliance de l'art et de la nature, s'imposent doucement à l'esprit ému. Nulle part sur la terre les formes extérieures de la création, l'œuvre des hommes et les vérités éternelles n'ont rencontré plus admirable accord. On peut éprouver ailleurs plus de surprise devant des effets de couleur et des accidents du sol plus inattendus, jamais une impression aussi pénétrante, aussi pacifique, une ascension d'âme aussi haute, une satisfaction morale aussi complète et aussi pure.

Toutes les grandes capitales du monde ont leurs gloires, leurs édifices, leurs chefs-d'œuvre, leur vie intense, quelques-unes leurs horizons superbes, leur immense étendue, celles-ci leurs témoignages du passé entourés des splendeurs présentes, celles-là leurs radieux rivages, d'autres leurs richesses, leur puissance souveraine, l'éclat prestigieux de leur civilisation, de leur industrie, de leurs victoires, de leur génie ; chacune d'elles résume un des aspects de l'humanité :

Digitized by Google

Athènes moderne, libre, active, renfermant en soi tous les éléments d'avenir d'un peuple qui a gardé, avec le vif esprit de ses ancêtres, leurs ambitions et l'intime conviction de la supériorité de sa race sur les autres groupes de l'Orient, conserve en même temps un caractère sacré. Sur son Acropole de marbre brille à jamais l'étoile mystique, et, par une prédestination glorieuse, la pensée d'un siècle disparu, exprimée par des œuvres aujourd'hui dévastées, domine le monde moral avec une puissance que ses épreuves n'ont pas atténuée. L'antique cité fragmentaire ne suscite pas en nous le sentiment de la vieillesse des choses : on ne peut se figurer que deux mille ans d'histoire nous séparent des âges qui l'ont créée, et, si elle est vénérable, ce n'est point par sa vétusté, c'est parce qu'elle est l'affirmation d'une idée inaccessible à la durée, invulnérable, et indifférente aux ruines.

C'est pourquoi Athènes laisse dans l'esprit une trace que rien n'altère, ni les distractions de la vie, ni les autres pays que l'on parcourt, ni les tristesses que l'on subit ; elle est pour ceux qui l'ont comprise, c'est-à-dire aimée, une seconde patrie toujours regrettée partout où la destinée nous mène, et toujours présente dans le recueillement de notre souvenir.

1. Groupe du fronton oriental du Parthénon, aujourd'hui conservé au Musée Britannique.

LE GROUPE DE DÉMÉTER ET KORA[1].

Gravure de Rousseau.

Digitized by Google

Digitized by Google

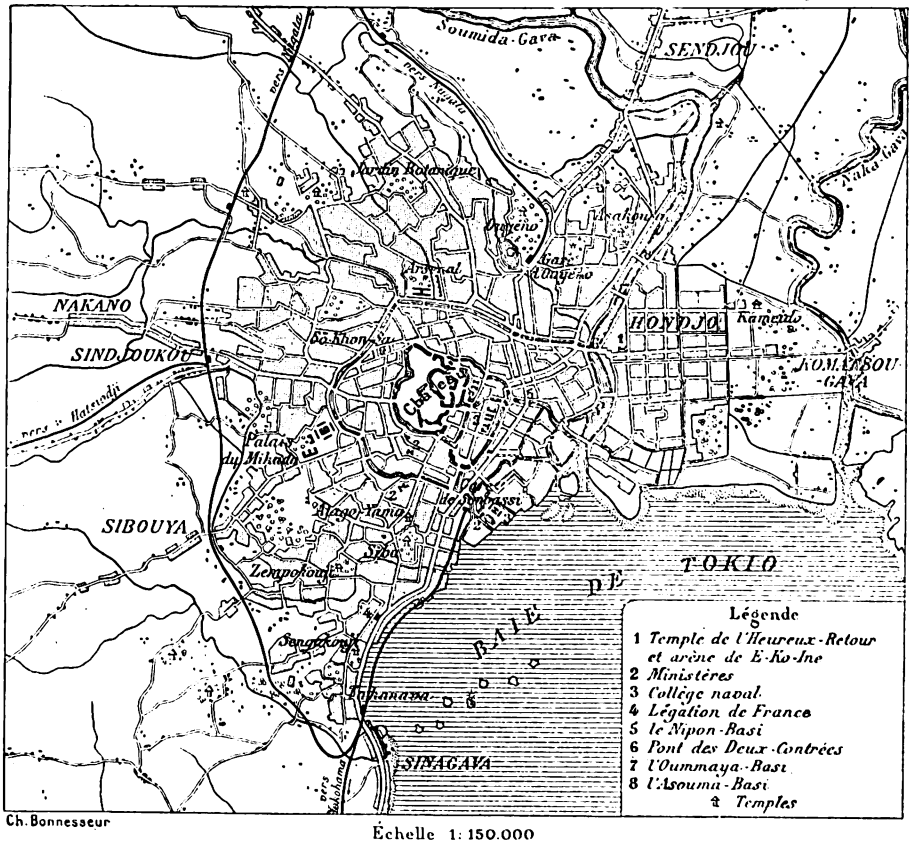
# TOKIO

Tokio, en japonais la « capitale de l'est », n'est la tête politique de l'Empire du Soleil levant que depuis l'année 1868. A cette époque, le *Mikado* ou empereur, l'ex-souverain spirituel du pays, le fils et le représentant des dieux, lequel résidait à Kioto-Miako (capitale de l'ouest), a brisé la féodalité des daïmios et samouraïs, dépossédé le tout-puissant maire du palais qu'on appelait *Siogoun* (ou *Taïkoun*), et est devenu l'unique maître.

Tokio portait alors le nom de Yédo, et était le siège des susdits Siogouns, qui l'avaient fondée en 1458, et s'y étaient installés en 1590.

Elle est située à 2100 kilomètres à l'E. de Pékin, sur la côte Sud-Est de l'île Nippon, au fond d'une baie entourée de collines que dominent à l'arrière-plan des crêtes de montagnes, et à l'entrée de laquelle est, à 30 kilomètres plus au sud, le port de Yokohama.

Le fleuve Soumidagava, dont elle occupe l'embouchure, la sépare en deux parties. Ce cours d'eau, large de 250 mètres, est navigable sur une




étendue de 80 kilomètres. La ville, aussi vaste que Paris, comprend quatre quartiers principaux, un sur la rive gauche, celui de *Honzio*, et 3 sur la rive droite.

De ce dernier côté, c'est d'abord le vieil Yédo, la région fortifiée du *Siro* ou Château, dont l'enceinte, d'un pourtour de 8 kilomètres, renferme la ville officielle, avec l'ancien palais des Siogouns, détrôné par la résidence moderne des Mikados, puis un ensemble considérable d'habitations, de demeures princières, de temples, de jardins, où logent les hauts fonctionnaires. Viennent ensuite *Soto-Siro* ou « les environs du château », quartier également clos de murs et de fossés où s'élèvent les palais des anciens daïmios, et enfin, sous *Soto-Siro*, et réuni à lui par de nombreux ponts, *Midsi* ou *Midso*, le centre du mouvement et du trafic, avec des rues régulières et un large boulevard bordé de boutiques dont l'aspect rappelle davantage celui de nos cités d'Europe.

Quant aux étrangers (Européens et Américains), ils habitent surtout un quartier spécial, le *Dski-Dzi*, sis sur le golfe, à l'embouchure du Soumidagava, près du faubourg maritime de *Sinagava*. Entre toutes ces agglomérations assez mal soudées s'intercalent des espaces vides, des jardins, des bosquets, des cultures, des bois sacrés où nichent des centaines de temples bouddhiques ou shintoïtes qui, de loin, donnent à Tokio l'aspect d'un immense fourré.

A la fin de la première moitié de ce siècle, la ville comptait plus d'habitants qu'aujourd'hui. Les guerres civiles et le terrible tremblement de terre de 1854 lui ont porté un grave coup. En 1889, le chiffre de sa population était pourtant remonté à 1 389 000 âmes, mais en 1891 il n'était plus que de 1 200 000.

Digitized by Google

# Tokio

Les noms de pays et de villes sont peut-être ce qu'il y a au monde de plus durable. S'altérant à peine, ils traversent les siècles, et survivent même souvent aux ruines : combien de fois le nom d'un site où il n'y a plus rien a-t-il révélé à l'archéologue l'emplacement d'un lieu célèbre ou d'une grande cité disparue !

Au Japon, ce n'est pas ainsi : les pays, les villes, les personnes même changent de noms avec la plus grande

Digitized by Google

facilité. A propos d'un événement politique, d'une aventure remarquable, d'un changement de fortune, on prend un nom nouveau. Le royaume fit comme les habitants, il s'appela d'abord : Akitsousima, l'île de la Libellule, le premier empereur du Japon, Zimmou-Tenno, le regardant du sommet d'une haute montagne, et ayant trouvé qu'il avait la forme de cet insecte; puis on le nomma : Yamato, « Pays montagneux », et enfin, Hino-Moto, en chinois Jipon ou Ji-pon-koué, dont nous avons fait Japon : *Cipango*, comme prononçaient, au début, les Européens. Cela signifie : Royaume du Soleil naissant, ou plutôt Lieu d'origine du Soleil[1].

Yeddo, la capitale, depuis l'an 1600 environ, est devenue Tokio en 1868. Avant cette époque, il y avait au-dessus d'elle Kioto, la paisible et mystérieuse résidence du Mikado; maintenant Tokio règne seule.

C'est un illustre homme d'État, qui usurpa le pouvoir de siogoun en 1603, Tokougava-Hiéyas, des Minamoto, qui s'appela d'abord Takétsio, puis Djiro-Sabouro-Moto-Nobou, Moto-Yasou-Kourande, et, après sa mort, Gonghen-Tosokou (on ne saurait trop changer de nom), qui, découronnant Osaka, la capitale des siogouns, établit à Yeddo le siège du gouvernement.

Avant l'an 1600, les rives de la baie de Yeddo étaient très incultes et presque désertes ; quelques villages de pêcheurs, épars, éloignés les uns des autres, y apparaissaïent seuls. Cependant un château fort, déjà antique à cette époque, se dressait au centre même de l'emplacement où Yeddo fut édifié, et l'on peut l'y voir encore, dans le palais impérial dont il fait partie. Ce château avait été construit en 1355 par un guerrier célèbre nommé Hôta-Do-Kan.

L'illustre siogoun Taïko, après la défaite complète du grand prince féodal Hojo, donna à son ministre Hiéyas les huit provinces qui formaient le Kanto-Hassio, et lui conseilla de bâtir une ville au fond de cette baie, presque fermée par un goulet étroit, facile à défendre. Hiéyas suivit le conseil, mais en même temps il usurpa la puissance royale et fonda la dynastie des Tokougava, qui fut au pouvoir jusqu'en 1868.

C'est à cette époque que le Fils des Dieux, le lointain et invisible Mikado, le vrai Maître, que l'on déclarait trop sacré pour qu'il pût régner lui-même, las d'être une idole inaccessible, cachée sous des voiles de plus en plus épais, descendit tout à coup de son piédestal, mit ces voiles en mille morceaux, et brusquement, comme on souffle une chandelle, éteignit le pouvoir des siogouns, qui, depuis des siècles, brillait sans vaciller.

1. *Ji*, soleil; *pon*, origine; *koué*, royaume.

Digitized by Google

CITADINS DE TOKIO.

Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.



Digitized by Google

Le mikado Mitsou-Hito — l'Homme Conciliant, — qui descend des Dieux, et dont la dynastie règne sur le Japon *depuis le commencement des temps et à jamais*, selon la formule officielle, reprit le sceptre que ses ancêtres avaient laissé glisser de leurs mains : il entendait régner seul, lui-même, et comme un simple mortel, hélas! Ce cycle qu'il inaugurait, il lui donna le nom de Mé-dgi, « Règne lumineux », et Yeddo, en devenant sa résidence, prit le nom de Tokio.

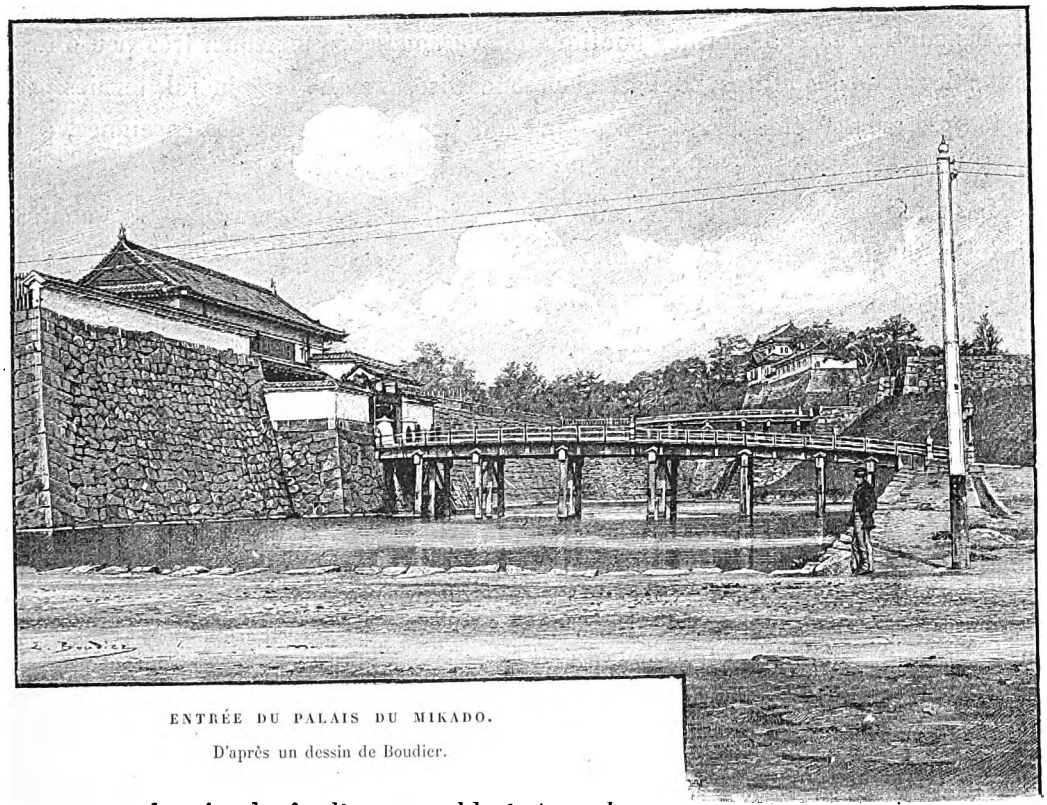
Le Japon était si fermé encore il y a vingt-deux ans, on savait si peu de lui, qu'à peine a-t-on pris garde en Europe à ce qui arriva là-bas alors. Ce qui s'était passé, cependant, était absolument extraordinaire; unique, je crois, dans l'histoire du monde. La Révolution française n'est pas aussi formidable que cette révolution-là, qui s'est accomplie presque sans effusion de sang. Qu'on s'imagine le régime féodal dans toute sa force : pour maître, un pontife suprême, trop divin pour s'occuper des choses de la terre, et laissant gouverner à sa place un officier, devenu roi, dont la dynastie se succède au pouvoir depuis des siècles ; des princes vassaux, souverains maîtres dans leurs principautés ; puis, subitement, sans plus de secousses pour le pays que n'en éprouve un vaisseau dont on change l'orientation, les princes, avec un désintéressement inouï, renonçant d'eux-mêmes à leurs fiefs, le Taïcoun déposant ses pouvoirs, le Fils des Dieux devenant un roi constitutionnel, et la civilisation moderne succédant, sans transition, aux séculaires coutumes d'un peuple fanatiquement conservateur!

Tokio, la Capitale de l'Est, est joliment assise, au fond d'une baie charmante, dans une plaine bosselée de petites collines. La ville n'a ni murailles ni limites apparentes, et l'on ne sait trop où elle commence ni où elle finit. Elle occupe, en tous cas, une superficie énorme. Qu'on se figure, en effet, plus d'un million d'êtres habitant tous de petites maisons s'appuyant à des jardinets; ces maisons, prenant leurs aises, ne s'alignant pas toujours pour former des rues, laissant entre elles des terrains vagues, quelquefois des champs cultivés, le tout coupé de rivières, de canaux, d'innombrables ponts; cet ensemble contenant des temples avec leurs bois sacrés, des demeures seigneuriales entourées de vastes parcs, et le tout environnant l'enceinte fortifiée du palais impérial, qui est, à lui seul, une ville. Autrefois, quand les princes vassaux étaient obligés d'y résider avec leur cour, Yeddo avait une population de deux millions d'âmes. Chaque seigneur, pour ne citer que cela, entretenait environ trois cents pompiers : c'est ce qui permit, lors de l'incendie du temple de Shiba, de former une chaîne de deux lieues de long.

Un chemin de fer relie Yokoyama à Tokio, et c'est par là qu'arrivent le plus souvent, aujourd'hui, ceux qui viennent d'Europe.

Digitized by Google

Le chemin de fer au Japon ! n'est-ce pas inouï ? Et encore pourrait-on croire qu'il s'agit d'un chemin de fer japonais, s'imaginer que ce peuple si artiste, qui rend gracieux et intéressant tout ce qu'il touche, fait un bibelot de l'ustensile le plus vulgaire, mis en présence de nos merveilleuses mais horribles machines, allait les modifier selon son goût, trouver enfin leurs formes artistiques, faire peut-être de la locomotive un dragon de bronze vomissant flamme et fumée et traînant à sa suite des chariots de laque et d'or ! Mais non, pas du



ENTRÉE DU PALAIS DU MIKADO.
D'après un dessin de Boudier.

tout : ce chemin de fer-là ressemble à tous les autres, les gares sont comme toutes les gares, et même les petits Japonais qui les desservent sont déguisés en employés européens. La seule chose un peu amusante encore, c'est le ticket que l'on vous délivre : il est imprimé en plusieurs langues, et les caractères chinois, si décoratifs, lui font un petit ornement ; mais le contrôleur qui vous le timbre est habillé en officier de marine français !

Le train s'arrête dans la capitale à Simbassi, comme qui dirait dans le quartier du Pont-Neuf ; et le premier aspect de Tokio, de ce côté, est déplorable : on croirait arriver dans une ville quelconque d'Europe ou d'Amérique. En face de la gare s'élève une construction de pierre : la Banque de la Noblesse. Il est vrai

Digitized by Google

qu'à droite on aperçoit un antique château qui se profile sur l'azur délicieux des eaux de la baie ; mais à gauche une large rue, droite, bordée de trottoirs, de becs de gaz, de maisons de briques à plusieurs étages, s'enfonce à perte de vue. Des rails de tramways sur la chaussée, des poteaux télégraphiques ! Et cette belle avenue s'appelle le « Boulevard de la Monnaie ». Mais, heureusement, cet aspect dure peu, le Japon de demain côtoie de tout près le Japon d'hier. On arrive tout de suite aux petites rues, bordées de petites maisons de bois, à toit large, formant auvent, avec des fenêtres vitrées de papier, des châssis mobiles s'ouvrant tout grands sur la rue pour former boutique ou véranda. Ces maisons, très peu différentes les unes des autres, sont finement menuisées, mais, en général, ternies par le temps, grises, éteintes, égayées pourtant par les couleurs des enseignes, qui mettent des notes vives par-ci par-là.

Les rues sont droites le plus souvent et assez larges ; des portiques surmontés de toits, ou des claires-voies de bambous les traversent quelquefois : ce sont là les vestiges des clôtures des anciens quartiers, qui étaient fermés le soir. La division de la ville en trente quartiers n'existe plus, mais les noms leur sont restés : le Hondjo, Shiba, Asakusa, Simbassi, Sakurada, Megouro, etc. Beaucoup de bruit et d'animation dans toutes ces rues, mais moins de voitures que dans nos villes, et celles qui circulent sont très singulières : il y a le *ba-sha*, voiture attelée d'un cheval ; ce sont des espèces de charrettes si misérables qu'on les appelle souvent *kosika-bha-sha*, « voitures de mendiants » ; le *jin-riki-sha*, voiture attelée d'un homme ou de plusieurs. On se souvient du petit cabriolet à deux roues que les Annamites traînaient au Champ de Mars en 1889 : eh bien, c'est tout à fait cela ; seulement au Champ de Mars les Annamites allaient au pas, tandis qu'à Tokio les Japonais attelés courent à toutes jambes. Les Japonais sont les inventeurs de ce drôle de véhicule, qui fut exporté de chez eux à Hong-Kong, à Chang-Haï, puis au Tonkin. Le *norimono*, cette délicieuse boîte de laque capitonnée de soie dont le timon arqué posait sur de nombreuses épaules, le léger *cago* de louage, porté par deux hommes, ont presque entièrement disparu ; mais il y a des tramways, et les fiacres commencent à paraître !

Quand il fait beau, on voit beaucoup de femmes dehors, et leurs toilettes claires, leurs silhouettes gracieuses, charment encore l'étranger, car elles sont très rarement déguisées en Américaines ou en Françaises. Les robes gardent la forme japonaise que nous connaissons si bien par les images ; mais plus la dame est élégante, plus l'étoffe sera simple. Toutes ces choses délicieuses et d'un art si délicat, ces broderies pleines de fantaisie, d'un goût si sûr, ne sont plus de bon ton et disparaissent peu à peu. Plus de fête de couleurs, plus de chatoie-

Digitized by Google

ments de soie. Il s'agit d'être distingué, et l'on n'admet plus que les tons unis, neutres, sobres : des crêpes gris, bleu sombre, violets, loutre, olive, rayés ou quadrillés, mais sans broderie. La plupart des hommes, touchant leur toilette, flottent dans une irrésolution mélancolique : ils font des mélanges plus bizarres de leur costume national et des habits étrangers. On en rencontre souvent qui ont des bottines, une robe japonaise, un paletot-sac, une ombrelle de papier et un chapeau anglais, sous lequel leurs cheveux pendent en longues mèches luisantes. Pour les fonctionnaires, les militaires, les agents de police, le déguisement complet est obligatoire, et, dans les bals officiels, l'habit noir et, pour les dames, les modes de Paris sont de rigueur. Cette obligation donna lieu, dans les premiers temps surtout, à des aventures bien saugrenues, celle-ci entre autres, qui est historique : à une soirée à Kioto, l'ancienne capitale abandonnée, un très noble seigneur parut, selon l'ordre, en frac, pantalon noir, gilet à cœur ; mais il était en chaussettes, et le gilet, très échancré, découvrait, en guise de plastron, la poitrine velue du Daïmio. Ce grand prince n'avait aucune idée de la chemise empesée ni des souliers vernis, personne ne l'ayant renseigné, et il se croyait très correct. Seuls d'ailleurs les Japonais tout à fait chics qui avaient voyagé en Europe s'aperçurent de l'irrégularité de la tenue, et étouffèrent leurs rires.

Beaucoup de Japonais m'ont raconté d'ailleurs quelle peine ils avaient eue à s'habituer aux singularités de notre costume, au carcan du faux col et surtout au supplice des brodequins. Ils partaient souvent pour une excursion, très fiers de leurs chaussures exotiques ; mais combien piteux ils en revenaient, les pieds meurtris et leurs bottines à la main ! Il y a quelque temps, la femme d'un général alla voir les fleurs de chrysanthèmes, et, pour être très fin-de-siècle, se sangla dans un corset ; mais elle ne put le supporter, s'évanouit au milieu de la fête, et faillit mourir.

Les hommes du peuple, heureusement, restent de purs Japonais. Ils sont vêtus d'une courte tunique serrée à la taille, ou d'une espèce de caleçon très réduit et d'une veste à larges manches ; l'étoffe est une cotonnade bleue ou noire. Dans le dos et sur la poitrine, une grande inscription s'enlève en blanc, et indique la profession de l'homme qui est dessous. Ils se coiffent d'un mouchoir noué de diverses façons, ou d'un large chapeau en forme de champignon. Les marchands ambulants portent, pendue à un long bambou posé sur leur épaule droite, une paire de paniers ou une paire de boîtes ou d'étagères contenant toutes sortes de denrées ou d'objets. Ils annoncent leur marchandise par des cris dont on apprend vite le sens :

« *Houdon! Houdon!* (Vermicelle tout chaud !) »

Digitized by Google

« *Hédamamè! Hédamamè!* (Pois en branche, cuits!) »

Quelquefois un homme qui fait de grandes enjambées circule, en faisant fuir tout le monde; il porte, de la même manière que les marchands, deux seaux percés de trous, dont l'eau s'échappe comme d'une pomme d'arrosoir, pour abattre la poussière. Mais ce naïf procédé d'arrosage devient rare. Plus rare encore les masseurs aveugles, vêtus de robes bleu clair ayant un disque blanc sur l'épaule, et qui s'en vont, le soir, de par les rues, en tâtonnant, du bout de leur long bâton de chêne, avec des mines si impayables. Ce n'est plus guère que dans les faubourgs qu'on entend encore le bruit de leur sifflet donnant deux notes et le chant par lequel ils offrent leurs services, qu'ils tirent si drôlement du fond de leur gorge en avalant le dernier mot :

« *Amma-hari!* (Acuponcture!) »

En général, les hommes du peuple accomplissent les tâches les plus rudes, celles que l'on confie d'ordinaire aux bêtes de somme. Ils traînent d'énormes charges et remplacent presque partout le cheval. Aussi sont-ils superbement musclés, sous leur peau de bronze, agiles, souples, d'une force extraordinaire, et c'est vraiment un plaisir artistique de les regarder courir entre les brancards d'un véhicule, s'arc-bouter pour en retenir le poids aux descentes brusques des ponts, ou s'arrêter court, en poussant des cris, pour éviter un obstacle, le tout avec des mouvements harmonieux et sûrs.

Quel contraste de ces hommes si robustes avec les pauvres petits bourgeois japonais, chétifs, minces, anémiques, qui passent à côté d'eux! Étiolés par la vie sédentaire et les tracas du commerce grandissant, ceux-ci sont, pour la plupart, d'une laideur bizarre qui nous frappe spécialement, nous étrangers, moins sensibles aux imperfections de nos compatriotes, qui, en revanche, sautent aux yeux du Japonais. En effet, nos grands nez, qu'ils trouvent prodigieux, nos favoris en côtelettes, nos teints enluminés, nos yeux à fleur de tête et nos crânes chauves leur font la même impression qu'à nous leur face plate, leur nez déprimé, leur peau jaune, leurs lèvres bouffies et pendantes et leurs petits yeux perdus sous les plis des paupières bridées. Il y a, néanmoins, de fort délicieuses *mousoumés* et de très agréables jeunes hommes. Au Japon, comme partout, la beauté est chose rare, mais pas plus là qu'ailleurs.

Il existe deux types distincts, qui sont même comme le contraire l'un de l'autre. Le premier, qu'ils appellent eux-mêmes le type chinois ou coréen, est le plus commun. Ceux de cette catégorie ont la figure ronde, le nez aplati, les joues pleines, la bouche un peu épaisse, très jolie souvent et meublée de dents superbes. Le second serait le vrai type japonais : visage long, relativement pâle, nez busqué

Digitized by Google

en bec d'oiseau, bouche fine, yeux assez grands et peu bridés, dents moins parfaites en général, toujours blanches, mais quelquefois longues et mal rangées. Ceci est le type aristocratique, celui qui, lorsqu'il est sans défaut, mérite l'admiration complète. Pour être déclarée belle, il faut appartenir à ce type noble : si l'on se rattache à l'autre, on ne sera jamais que jolie.

Chose singulière, le caractère moral des deux types diffère totalement : j'ai remarqué que, le plus souvent, ceux de physionomies chinoises sont gais, rieurs, remuants, pleins d'insouciance et de bonne humeur, tandis que les autres sont silencieux, nonchalants, mélancoliques et quelquefois même absolument mornes.

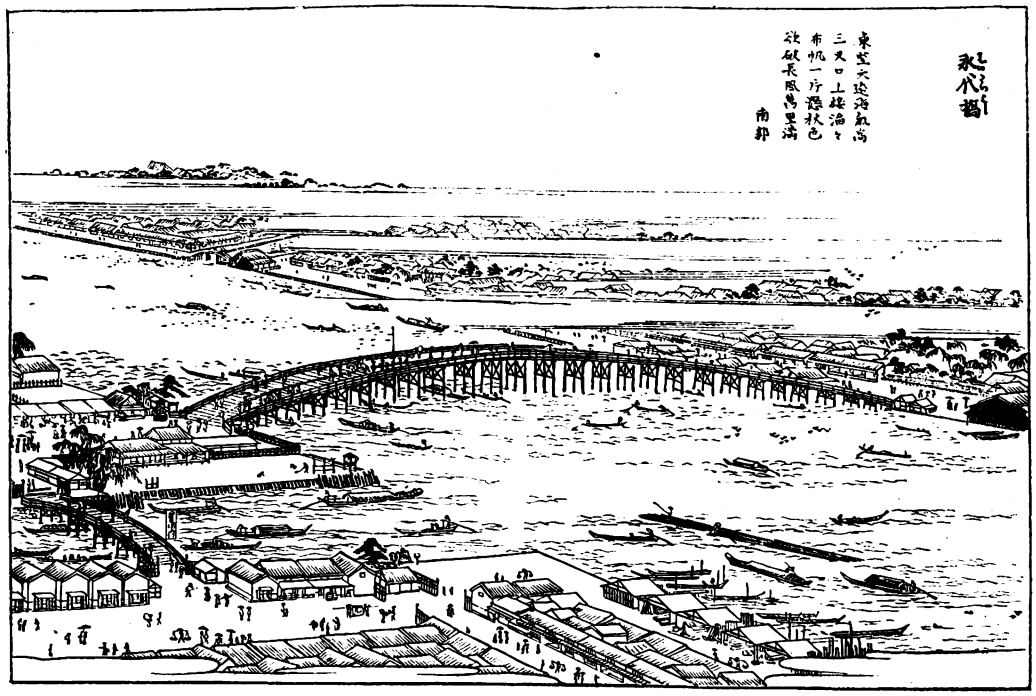
La ville est traversée par une grande rivière, le Soumida-Gava, et coupée par de nombreux canaux qu'enjambent quantité de ponts, et c'est là un des caractères les plus frappants de Tokio : presque à chaque bout de rue on rencontre un pont, en bois ou en pierre, plat ou bombé, et, en le traversant, on a la plupart du temps des échappées de vue sur des coins pittoresques. Plusieurs de ces ponts sont très larges et très beaux : le Nipon-Bassi, qui traverse un des plus grands canaux, au cœur de la ville, est célèbre ; c'est le point de départ des mesures de distance au Japon. On a, de son milieu, une très belle vue, qui s'étend à l'infini sur le moutonnement gris des toitures basses, coupé de massifs de verdure et dépassé seulement par les tours des temples et de la forteresse impériale ; on aperçoit tout au fond le Fousi-Yama. Mais les premiers plans sont gâtés par des magasins incombustibles, bâtis sur pilotis et alignés le long des deux rives. Leurs toits, tous pareils, forment un feston ininterrompu d'un effet très monotone.

Beaucoup de barques de pêcheurs animent le canal à cet endroit : elles arrivent d'Awa ou de Kadousa, apportant au marché des poissons encore vivants. Ce marché, ouvert tous les jours, est établi près du pont. On peut y admirer, avant de choisir pour le garde-manger, les monstres marins les plus bizarres et une admirable variété de poissons : le *katsuwo*, qui est une espèce de maquereau de très grande taille ; le *susuk*, assez semblable à la truite ; le *tai* ou dorade ; l'*ayu*, sorte de saumon à grosse tête et tout rayé d'or ; le *shira-uvo*, qui semble en argent, et d'énormes carpes, des pieuvres effrayantes, des crabes, des écrevisses, d'innombrables coquillages. Les étalages, artistement disposés, forment des gammes de couleurs d'une richesse étonnante, des pourpres de rubis, des bleus métalliques, des nuances tendres et nacrées, qui miroitent parmi l'émeraude pâle des algues comestibles, dont les Japonais sont très friands. Il y en a plusieurs espèces, et, parmi les plus estimées : l'*amanori*, que l'on récolte dans le golfe de Yeddo en plantant dans la mer des branches d'arbres qui arrêtent les algues au passage et sur lesquelles elles mûrissent ; l'*aramé*, qui vient des mers du Sud, et res-

Digitized by Google

semble à du crêpe de Chine noir, et enfin le fameux *kobou*, ce long ruban de varech couleur de bronze fauve que nous dédaignons ici, et qui, là-bas, très estimé comme légume, est une denrée importante, qu'on exporte en Chine par grandes quantités.

Sur la rive gauche du canal, au bout du Pont du Japon, dans un petit pavillon de bois orné de banderoles et d'enseignes couvertes de caractères chinois, est installé un conteur de légendes et d'histoires en grande réputation, et autour



UN PONT SUR LE SOUMIDA-GAVA.

D'après un dessin de Haségawa Settan.

duquel il y a toujours foule. Il déclame avec volubilité en faisant beaucoup de grimaces, en roulant des yeux et en tordant ses sourcils. Ceux qui l'écoutent ne perdent pas un mot de ce qu'il dit, et se pâment de rire.

Près de là, à côté du pont de Tokio, qui est le pont suivant sur le même canal, a lieu le marché aux fleurs et aux bambous, une des jolies choses de la ville.

Il ne faut pas manquer de voir le quartier des athlètes et l'arène où ont lieu les luttes et les exercices de force. Autrefois les Japonais avaient la plus grande admiration pour la force physique. Les travaux accomplis pour s'exercer au maniement des armes étaient d'ailleurs terribles, et la première leçon laissait l'élève comme mort sur le sol; car on ne graduait pas les efforts, et il fallait les

Digitized by Google

UN JARDIN A TOKIO.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau d'Humphrey Moore.



Digitized by Google

recommencer le lendemain, sans prendre le temps de se remettre de la première courbature. Aussi certains guerriers accomplissaient-ils des prouesses incroyables. Cela ne les empêchait pas d'être de fins lettrés et des hommes du monde, car, pour que l'éducation fût complète, ils devaient savoir écrire élégamment ces courts poèmes de trente et un pieds appelés *outas* et les vers chinois appelés *shi*, accomplir, dans toutes ses complications minutieuses, la Cérémonie du Thé, et être habiles dans l'art si apprécié de composer des bouquets. Aujourd'hui les *samouraïs* n'ont plus le droit de porter des sabres : le métier des armes est remplacé par une frénésie de commerce; mais la passion subsiste pour les luttes athlétiques, et l'arène de E-Ko-Ine a un nombreux public. Elle est située dans l'enceinte du temple de l'Heureux-Retour, près du pont des Deux-Contrées, un des plus longs de la ville. L'arène circulaire n'a d'autres murailles que des nattes de paille accrochées à des pieux, et contre les nattes sont appuyés deux étages de loges auxquelles on accède par des échelles. Le menu peuple se tient debout au pied de ces loges, ou s'assied par terre, à mesure qu'il se rapproche du centre, où se trouve l'espace libre réservé aux lutteurs. Deux rangées de sacs ovales, remplis de terre, couchés sur le sol, entourent cette place, finement sablée, et une toiture posée sur quatre poteaux l'abrite de la pluie ou du soleil. L'arrivée des lutteurs par l'allée ménagée entre les spectateurs est ce qu'il y a de plus amusant. Ils s'avancent à la file, une douzaine au moins, énormes, géants, par rapport aux autres Japonais, gras, pansus, ventrus, étonnants. Leurs cheveux, tordus en corde, forment sur leur tête un petit toupet, et ils n'ont d'autre costume qu'un tablier dont la frange leur caresse les pieds. Mais ces tabliers sont des merveilles; en soie, en satin, en velours, on y voit brodés des dragons d'or, des aigles, des titres, toutes sortes de choses, et souvent ces broderies sont des chefs-d'œuvre. Il faut voir les figures béates des assistants, les bouches ouvertes, les attitudes de stupeur admirative devant cette force et cette graisse. La foule bourdonne, frémit, ondule jusqu'aux deux rangées de loges, où apparaissent, plus calmes, les personnes distinguées, qui font tout à fait l'effet de jolis magots sur des étagères. La représentation dure depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Le commencement et la fin sont annoncés aux sons d'un tambour, frappé par un homme juché tout en haut d'un échafaudage en forme de tour.

Il ne faut pas chercher de monuments dans la ville : hormis les temples et les tombes royales, il n'y a rien. Le palais du Mikado ne montre au vulgaire que d'interminables et lourdes murailles, dépassées par de vieux arbres, derrière de larges fossés où poussent des lotus. Quelques tours d'angle, quelques portes jalouses, gardées par des soldats modernes, baïonnette au fusil, quelques

Digitized by Google

ponts légers et gracieux, qui passent les fossés, c'est tout ce que l'on aperçoit. Quant aux constructions nouvelles en style étranger, l'Exposition générale, le Ministère des Affaires étrangères, etc., elles n'ont pour nous aucun intérêt.

Mais la splendeur des temples suffit à enchanter le visiteur ; leur majesté étrange, leur antique beauté reposent de toutes les bizarreries nées de cette fièvre du progrès qui tient la ville : le vrai Japon, le Japon d'autrefois est là, paisible, comme immuable, sous l'ombre des cèdres sacrés; il y est tout entier encore, mais bientôt peut-être il n'y sera plus.

La première fois qu'on se trouve en face d'un *torié*, on éprouve une impression très vive, presque religieuse, et puis on en voit tellement qu'on n'y pense plus. Le torié est une sorte de portique, toujours placé aux approches d'un temple ou d'une chapelle shintoïte. Il est formé de deux troncs d'arbres légèrement inclinés l'un vers l'autre, réunis en haut par une traverse carrée, puis, tout au sommet, par une seconde plus large, qui déborde un peu et se retourne en toiture. C'est d'une simplicité extrême et d'une extraordinaire allure; on devine un monument primitif, qui a traversé les âges sans s'altérer. Le mot *torié*, ou plutôt *tori-i*, signifie « reposoir des oiseaux », et dans le principe c'était un perchoir sacré : les oiseaux y venaient à l'aube, et, par leurs chants, annonçaient aux dieux le lever du jour. Le sens du symbole se perdit plus tard, mais on continua à ériger des toriés pour indiquer l'approche d'un temple ou d'un emplacement sacré, et on les multiplia. Les Bouddhistes Riobé, qui ont admis plusieurs des préceptes et des symboles shintoïtes, construisirent ces toriés en bronze, en pierre ou en bois peint en rouge, et les placèrent dans les jardins des temples, tandis que les Shintoïtes purs continuèrent à n'employer que le bois naturel, et chez eux, quand on a franchi le torié, on est sur le territoire sacré.

Les temples sont très nombreux à Tokio, et dans chacun d'eux le peuple afflue. Shiba, le Parterre des Herbes, où se trouvent des tombes royales, est le plus splendide, et n'a pour rival qu'Uyéno, la Haute-Plaine. Viennent ensuite Atago-Yama, d'où l'on a une vue superbe sur la ville et sur la baie; Sengakuji, le temple de la Haute-Fontaine, sur la colline de Takanava, où sont enterrés les quarante-cinq Ronis, ces héroïques vassaux qui vengèrent leur seigneur en sacrifiant leur vie; Mégouro, le temple des Yeux-Noirs; Zempokuji, la pagode de la Vertu grandissante; Sho-khon-Sha, le Repos des Ames; Kamé-Ido, le Puits de la Tortue, érigée en l'honneur du patron des lettrés; le grand temple d'Hon-Gand, sur la colline de Kanda. Mais la pagode de la Plaine Herbeuse, Asakusa, est la plus populaire, et comme il est impossible de les décrire toutes, nous nous arrêterons plus spécialement à celle-ci.

Digitized by Google

Asakusa est dédiée à Kuanon, la madone chinoise et japonaise, la charmante déesse de la Miséricorde, qui descendit aux enfers, et, par la ferveur de sa compassion, délivra les damnés et fit tomber sur eux une pluie de fleurs.

Des lanternes de pierre, d'une forme très particulière, précèdent le portique monumental qui donne accès dans l'enceinte du temple. On passe, pour le franchir, sous une gigantesque lanterne ronde, ornée de caractères chinois, qui pend entre deux lanternes cylindriques. A droite et à gauche, sous le portique, se dressent les Deux Rois gardiens de la porte, deux colosses qui font des gestes menaçants et dont les faces rouges roulent des yeux blancs et grimacent, très haut, derrière des stores en filigrane. Ils ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air; ce sont de très graves génies, qui n'en veulent qu'aux pécheurs se complaisant dans leurs fautes : dès qu'ils se repentent, les bons Rois sont tout disposés à les accueillir et à obtenir leur pardon. Ils ont aussi, paraît-il, un grand pouvoir sur les pieds des pauvres humains exposés à tant d'accidents : ils les préservent des faux pas et les guérissent des blessures, si on les en prie avec ferveur et surtout si on leur offre une belle paire de sandales en paille. Il paraît que les Japonais ont souvent mal aux pieds, car les balustrades qui entourent les Deux Rois sont tout hérissées de sandales de paille offertes par les suppliants.

Hors du portique, on avance par de larges avenues, dallées de pierres, bordées de plusieurs rangs de cèdres centenaires, sous lesquels sont installées des baraques bariolées d'enseignes, ornées de lanternes, de bannières, et remplies de toutes sortes de bibelots charmants, de poupées en grande toilette : c'est une kermesse des plus animées, avec ses saltimbanques, ses théâtres, ses devins, toutes sortes de choses réjouissantes. Au milieu de tout cela, une foule gaie et rieuse, en habits de fête, circule et bourdonne. L'élément féminin domine, et l'on voit là des Japonaises charmantes, toutes pareilles à celles des images et des paravents. Elles marchent gentiment, les pieds un peu tournés en dedans, parce qu'on leur a, dès leur enfance, serré les hanches dans des bandes d'étoffes pour les rendre étroites, ce qui est une beauté. Leurs grands chignons, très compliqués, reluisent comme s'ils étaient vernis, et des fleurs de toutes couleurs, mêlées de brindilles d'argent et d'or, de houppes et de pompons, montées sur des épingles, y sont piquées de diverses façons. Les robes, en général, sont unies, mais on se permet encore beaucoup de fantaisie dans le choix des longues bandes d'étoffes que forment les ceintures : les soies éclatantes, les satins, les velours, les brocarts, sont employés et font les plus beaux effets. Le nœud de la ceinture, c'est le point capital de la toilette féminine, et il n'est pas facile de réussir ces belles coques qui s'épanouissent derrière la taille. Il y a des

Digitized by Google

modes, des lois, et rien n'est plus important que la façon dont un pli est tourné. Les jeunes filles arrangent leurs ceintures autrement que les femmes, les servantes n'ont pas le droit de les nouer comme les maîtresses, les veuves font un nœud serré sur l'estomac, et les personnes pas comme il faut les attachent négligemment sur le ventre.

En avant des mamans, il y a toujours une ligne de bébés qui se tiennent par la main et marchent très posément, d'un air très grave : ils sont

UN COUP DE VENT.

Gravure de Ruffe, d'après la peinture sur soie de Yamamoto.

étonnamment jolis et amusants à voir dans leurs belles robes longues, pareilles à celles des grandes personnes, mais plus brillantes, plus ramagées. Les petites mousoumés sont coiffées en grands chignons, ornés de fleurs; mais le crâne des petits garçons est encore accommodé quelquefois de la façon la plus bizarre : tout rasé à l'exception de quelques mèches, de différentes longueurs, conservées à des places voulues, et qui font l'effet le plus gentiment comique qu'on puisse imaginer. Quelquefois, derrière les mamans apparaissent des nourrices, portant sur leur dos les tout petits enfants.

Cette fête perpétuelle qui environne le temple ne semble pas très favorable au

Digitized by Google

recueillement et aux idées pieuses[1]; cependant, lorsqu'on s'est avancé encore, et qu'apparaît, au milieu des cèdres, la masse imposante du temple, d'un rouge profond, avec ses toitures énormes, dont les bords se relèvent; quand on voit monter vers le ciel la tour à cinq étages, d'un aspect si extraordinaire et si nouveau, on est vraiment saisi d'une émotion respectueuse.

L'effet de cette architecture si particulière, que le Japon a prise à la Chine, réside tout entier dans la forme et le volume des toitures, qui sont presque tout l'édifice. Les murailles ne s'élèvent pas à plus du tiers de la hauteur totale. Ce toit prodigieux, qui s'augmente encore de toute une forêt de madriers, de poutres et de poutrelles, s'entre-croisant pour le soutenir, qui s'éploie, déborde, et relève ses angles comme des pointes d'ailes, est à la fois lourd et léger, écrasant et protégeant : c'est comme un abri sûr, pour tous les croyants, contre les coups du ciel et les menaces du destin.

Avant de pénétrer dans le temple, il faut se laver les mains et la bouche, dans une grande auge de pierre, à l'aide d'un gobelet de bois à long manche, qui flotte sur l'eau.

Dès qu'on a franchi le portail du vestibule, on se trouve dans une pénombre reposante et mystérieuse, au milieu d'un brouhaha de voix et du cinglement d'ailes des nuées de pigeons qui habitent le temple. On s'arrête au vestibule, pour faire de pieux achats, à toutes sortes de marchands qui y sont installés : d'abord un paquet de minces baguettes en pâte odorante, pour les brûler en l'honneur des Dieux; puis, aux marchandes accroupies sur leurs talons, des petites soucoupes en terre cuite, pleines de riz, destiné aux pigeons sacrés. A gauche, dans un box aux parois de laque, on aperçoit un cheval nain, tout blanc, avec des yeux pâles : c'est un cheval albinos consacré à Kuanon. Une courroie de soie retient sur son dos un papier blanc, symbolique, découpé presque en forme de croix. On vous vend aussi de quoi offrir une collation au gentil albinos : des pois cuits, dans des assiettes de terre cuite.

L'intérieur du temple est une seule salle, haute et immense, avec une forêt de colonnes rondes, peintes en rouge, dont les chapiteaux vont se perdre dans la pénombre du plafond. Au fond, l'autel apparaît en un chaud miroitement d'or et de lueurs. Des Bouddhas géants, en bois doré, les yeux mi-clos, sourient à demi, aperçus confusément derrière le grand store qui pend devant eux — un treillis de fer ouvragé en dentelle, — et environnés de bannières, de lanternes, de lampes, de bouquets de fleurs magnifiques en métal doré.

Dans un gigantesque brûle-parfums de bronze, dont le couvercle ajouré est

1. On vient de supprimer les baraques dans l'enceinte du temple, par crainte des incendies.

Digitized by Google

orné des signes du zodiaque, et terminé par un lion chimérique, chaque fidèle jette des baguettes odorantes. De minces tiges de fumée bleue jaillissent entre les jours, montent, montent, en oscillant, et s'épanouissent en lis diaphanes, qui s'effeuillent bientôt, et font un brouillard pâle, tout là-haut, dans l'ombre mystérieuse. Cette brume de parfums rend plus confuses encore les choses singulières qui pendent et scintillent à des hauteurs diverses : il y a de grands dais ronds à splendides franges de soie, des bêtes fantastiques, brodées sur des bannières, dont on voit luire les écailles d'or, des lanternes, de toutes formes, sur lesquelles sont peints des dragons noirs ou de grandes lettres chinoises, des banderoles, des flots de lanières de soie ornées de passementeries et de glands, des inscriptions, des maximes peintes ou brodées, et d'autres objets inconnus.

Les murailles sont couvertes, depuis le bas jusqu'aux hauteurs inaccessibles à la vue, de tableaux de toute nature, peints sur satin, sur gaze, sur papier, sculptés en bois, en marbre, en ivoire, en nacre, ou magnifiquement brodés sur de la soie ou du velours. Ils représentent des scènes de la vie des saints, des légendes célèbres, des exemples terribles des supplices de l'enfer, ou simplement l'image des Dieux et des Déesses, de Kuanon surtout, la douce patronne du temple. Il y a aussi de beaux sabres à gardes ajourées, ou bien des sabres de bois sculpté, ou formés avec des monnaies enfilées. On figure ainsi, avec les pièces de cuivre, des caractères chinois : le nom d'Amida le plus souvent.

Des bonzes circulent à travers la foule, ou demeurent à terre devant les chapelles, à côté des reliques. Tous ont la tête entièrement rasée et portent des robes et des manches d'une ampleur extrême. Ils donnent aux fidèles les renseignements pieux qu'ils peuvent désirer, ou les guident vers le saint qu'ils veulent honorer. Quelquefois, à un signal, ils gagnent l'autel principal, et, se rangeant autour d'un vieux bonze en habit d'officiant, ils psalmodient des prières, en s'accompagnant de quelques instruments, qui font une musique grêle.

De tous côtés les dévots sont agenouillés sur les dalles devant leur autel préféré ; ils prient à demi-voix, et de temps en temps frappent leurs mains l'une contre l'autre, comme s'ils applaudissaient. A droite de l'autel central, la statue d'un saint très vénéré, qui a la vertu de guérir toutes les maladies, attire beaucoup de monde. Ce personnage en bois laqué rouge, de la grandeur d'un garçonnet, est assis dans un fauteuil. Il représente Benzuru, un des seize premiers disciples de Bouddha. Eh bien, il n'est pas joli, Benzuru : il n'a plus ni traits ni forme, à force d'avoir été frictionné par les croyants ; car il faut frotter sur la statue la place où l'on souffre, et toucher aussitôt sur soi-même le point douloureux, pour que le miracle s'accomplisse. Il a dû guérir bien des malades, le pauvre saint ! On ne

Digitized by Google

l'a guère ménagé, et il est lui-même bien malade : il a l'air d'un bonhomme en chocolat sucé plus qu'à moitié. Un bruit continu domine le murmure de la foule : c'est le choc des pièces de monnaie tombant sans interruption dans le tronc des aumônes, une grande boîte carrée d'environ trois mètres de long sur un de large, ayant pour couvercle un treillis de bambous. Au milieu de tout ce bruit, les jolis enfants courent sur les dalles sonores, avec des rires légers, ou bien, arrêtés comme en extase au pied d'une colonne, ils jettent du riz aux pigeons sacrés.

Hors du temple il y a encore mille choses à voir. Tous les plaisirs sont réunis dans cette enceinte : outre de nombreuses chapelles, elle contient un cirque, des théâtres, des galeries de tir à l'arc, et de nombreuses maisons de thé, dans lesquelles les jeunes élégants de la ville organisent des parties fines. Ils louent des bouffons, des musiciennes, des chanteuses de légendes, ou, s'ils sont tout à fait délicats et raffinés, ils font venir une *guécha*. Il est assez difficile d'expliquer ce que c'est qu'une guécha, car il n'existe rien qui se rapproche d'elle dans notre civilisation. C'est une danseuse ; mais sa danse, noble, lente et gracieuse, analogue à celle des Javanaises que nous avons vues, est le moindre de ses talents, ou plutôt de ses mérites. Choisie parmi les plus belles, élevée avec le plus grand soin, par une ancienne guécha devenue professeur, elle est comme la vestale de l'idéal, de la beauté, de l'élégance. Absolument chaste, d'une correction parfaite, souverainement élégante, elle est le modèle, l'exemple, la fleur rare, cultivée avec amour : une princesse peut lui demander conseil sur les règles de bienséance et d'étiquette ; si un poète lui fait un madrigal, elle lui répondra dans la langue des Dieux, avec autant de retenue que d'esprit, et si elle inspire une passion, le mariage est le seul dénouement possible.

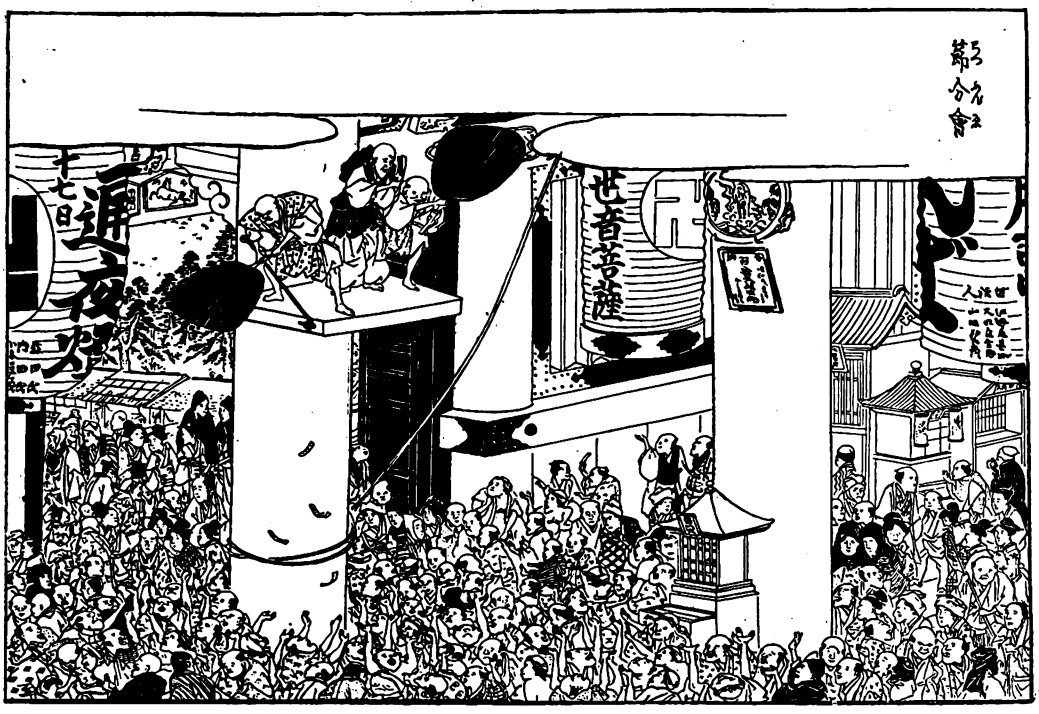
On voit que les distractions des mondains de Tokio sont quelquefois d'un ordre très élevé. Si la danseuse veut bien se rendre à leur invitation, le plaisir qu'elle leur apportera, c'est le charme de sa conversation exquise, la grâce de sa toilette, du dernier goût et du raffinement le plus distingué, sa beauté, son chant qu'elle accompagne sur le *chamisen*, et sa danse plastique, dont la contemplation les emportera, en un rêve rétrospectif, dans le monde des Dieux et des Héros.

Autrefois, quand une guécha péchait contre la chasteté, le siogoun lui-même la condamnait à passer plusieurs années au milieu des femmes impures du Yosivara. Mais déjà la guécha dégénère et, comme tout le reste, disparaîtra.

Il y a de tout dans l'enceinte d'Asakusa. Tokio a son musée Grévin, et c'est là qu'il est établi. Une quarantaine de tableaux sont disposés, à gauche du grand temple, dans une galerie : cela s'appelle I-ki-nine-gnio, « les poupées vivantes », et ces figures de cire sont si expressives que l'on croirait, en effet, voir des

Digitized by Google

tableaux vivants. Toutes les scènes ont rapport à des miracles dus à l'inépuisable bonté de Kuanon. On voit la déesse, apparaissant, sous diverses formes, à ses adorateurs fervents : la voici qui s'avance sous la figure d'une ravissante femme, dans une toilette de rêve, vers un bonze agenouillé, qui demeure en extase, et il y a de quoi. Plus loin, cette petite paysanne qui parle à un prince de la cour du Mikado, c'est elle encore, mais le Daïmio est si extraordinaire qu'on oublie de la regarder. Voici donc un de ces costumes de cour, que l'on n'a



LA FÊTE DE FIN D'ANNÉE AU TEMPLE D'ASAKUSA.

D'après un dessin de Haségawa Settan.

jamais vus et qu'on ne verra plus jamais, aussi superbes que bizarres et incompréhensibles! Le seigneur est ici étonnamment large, avec la forme générale d'une pyramide : des soies raides à plis cassants, de couleurs éclatantes, parsemées de roues d'or, qui sont les armes du personnage, bouffent autour de lui ; les pantalons, plus larges que des jupes, sont beaucoup plus longs que les jambes, et traînent loin par derrière, en passant sous les pieds, qu'ils enferment ; les manches sont encore plus larges et plus longues, ayant, au bord, une ganse de soie passée en coulisse, avec un gland à chaque bout, comme pour tirer, si on voulait faire de cette manche un grand sac. Il sort de là d'autres manches de couleurs différentes, et, des épaules au cou, une série de collets se dépassent,



Digitized by Google

montrant qu'il y a cinq ou six robes superposées ; un grand sabre traverse toutes ces étoffes, ayant un peu l'air de passer par le ventre du prince, et l'on est surpris de découvrir, hors de ces fouillis de plis, une petite main qui tient un éventail. La coiffure est très singulière : c'est une espèce de cylindre, un peu courbé en avant, velours noir et drap d'or, qui ne couvre que le sommet de la tête, et est attaché sous le menton par une ganse d'or. Mon Dieu ! qu'il y a loin de ce costume aux affreux complets dont s'affublent aujourd'hui quelques-uns des fils de l'Empire du Soleil levant ! Mais il faut avouer que, s'il est splendide et majestueux autant qu'étrange, ce costume ne doit pas être commode à porter.

Voici un autre prince, fabuleusement vêtu, qui, avec la protection de Kuanon, terrasse Raïden, le Dieu Tonnerre, et le garrotte : il lui a confisqué le registre de gongs sur lesquels il tape à tour de bras dans les orages, et il a tordu le cou au dragon des Typhons, qui est comme le chien de Raïden. Le Dieu griffu et cornu se tortille et se débat en faisant d'affreuses grimaces.

Le tableau qui porte le n° 10 est des plus bizarres : d'innombrables crabes font l'assaut d'un monstre à tête humaine, et le pincent à qui mieux mieux, tandis qu'une jeune fille en prières semble remercier le ciel. Il paraît que cette jeune personne a sauvé la vie à un crabe, et Kuanon, pour cette bonne action, envoie à son secours, dans le danger, toute une armée de crabes.

Les poissons savent aussi être héroïques à l'occasion : voici des raies qui se battent avec un loup qui allait dévorer l'enfant d'une femme dévote à Kuanon.

Le n° 34 est un des plus beaux. Il montre une ravissante princesse dans son boudoir, saluant son seigneur et maître, qui vient la visiter. Elle est vêtue d'une façon aussi invraisemblable que les princes de tout à l'heure, avec des étoffes plus chatoyantes encore, plus amples, plus magnifiques. Elle est pâle comme du lait, avec une toute petite bouche empourprée, les sourcils rasés et repeints, tout en haut du front ; les cheveux, épars, longs à miracle, se perdent dans les flots de plis des robes. Auprès d'elle, à côté du riche paravent et de l'accoudoir, est posée la boîte à fumer, en laque pointillé d'or, avec la toute petite pipe damasquinée et le tabac blond, fin comme des cheveux, et que l'on appelle « duvet de grue ».

Tous les tableaux exposés là sont curieux et charmants, exécutés par de véritables artistes, et ils font connaître beaucoup de jolis détails de la grande vie japonaise d'autrefois. Ils mériteraient tous d'être décrits. Mais il y a encore des choses dignes d'être vues sur le territoire d'Asakusa, entre autres les jardins et les pépinières, entretenus par d'habiles horticulteurs. Toutes sortes d'arbres nains apparaissent là, obtenus par on ne sait quel procédé : des cèdres qui

Digitized by Google

tiennent dans des potiches, des sapins de poupée, de mignons pêchers, des bambous fins comme des aiguilles à tricoter ; puis des tapis d'herbes légères pareilles à des plumes vertes, des plantes grasses hérissées de piquants et qui ressemblent à de méchantes bêtes, une magnifique variété de fleurs rares : des pivoines roses, pourpres ou blanches, grosses comme des choux ; des chrysanthèmes qui s'épanouiront plus larges que des assiettes. Et les arbres fruitiers, ces merveilles dont la floraison au printemps fait les délices des poètes ! toutes les variétés de citronniers, les pêchers, les cerisiers, et surtout l'incomparable prunier, dont la beauté ne peut s'imaginer, qui fleurit en plein hiver, sous la neige, et dont les fleurs embaument plus délicieusement que les roses.

Sans doute, l'arbre s'épuise en poésie et en splendeur, car le fruit en général ne répond pas aux promesses des fleurs. Un des plus estimés, le *kaki*, a un goût assez bizarre : on dirait un jaune d'œuf pétri dans une tomate, avec du sucre, et quand il n'est pas de bonne qualité, il contient une essence résineuse qui vous fige la bouche de la façon la plus inquiétante.

Il n'y a pas encore d'ascenseur dans la grande tour à cinq étages, et la montée est assez raide dans l'escalier zigzagant, où il fait très noir ; mais on est bien payé de sa peine lorsqu'on débouche, en plein ciel, sur la dernière plate-forme.

Un océan de toitures grises qui ondoie, ondoie jusqu'aux dernières limites de l'horizon, vous apparaît, coupé d'îles de verdure et de grands espaces clairs ; miroirs qui embrouillent tout, comme si des morceaux de ciel étaient par terre et que la perspective se continuât dans des gouffres : ce sont les rivières, les étangs, les canaux. Mais le regard, tout de suite, est pris, fixé, au-dessus de tout cela, par l'extraordinaire montagne, dont je ne vous ai pas assez parlé : la surprise, la merveille, l'unique Fousi-Yama ! Il apparaît, là-bas vers le sud-ouest, gigantesque cône solitaire, très haut, pâle et rosé, avec des ombres bleues qui lui font comme des rides. La base baigne dans des brumes, et il a l'air ainsi d'être suspendu, porté par des nues.

Depuis des siècles, depuis que leurs yeux se sont ouverts en face de lui, les Japonais sont extasiés devant leur volcan. Nous connaissons tous sa silhouette, qu'ils reproduisent continuellement en laque, en broderie, en peinture. Le grand Hokousaï, à lui seul, l'a dessiné cent fois dans un album en plusieurs volumes, et il a inspiré aux poètes d'innombrables *outas*. Ce pic, qui s'élève à près de quatre mille mètres, le plus haut de toutes les îles japonaises, est, paraît-il, sorti de terre tout à coup, en l'année 285 avant notre ère, et en même temps, très loin de là, près de Kioto, une dépression du sol donnait naissance à un grand lac. Le Fousi fut alors une montagne terrible, qui vomissait des flammes, des

Digitized by Google

rochers incandescents, des nuages de soufre et des flots de lave; le sol tremblait tout autour de lui et la contrée était dévastée : puis, peu à peu, il s'est calmé, le volcan s'est éteint, puis fermé, et un lac emplit aujourd'hui le cratère. Autour de la montagne la contrée s'est repeuplée et est redevenue fertile. Le Fousi-Yama est maintenant un lieu saint, un but de pèlerinage. Le Génie des Tempêtes habite son sommet, au-dessus des neiges, et celui qui a pu atteindre jusque-là, malgré l'agitation continuelle de l'air et les tourbillonnements de fine poussière de neige, croit son bonheur assuré. Il faut trois journées, dit-on, pour monter jusqu'au faîte; mais on raconte qu'il est possible, l'été, de descendre en trois heures, au moyen de légers traîneaux de roseaux qui glissent sur le sable, tant les pentes sont unies.

UNE GUÉCHA (chanteuse).

Gravure de Rousseau, d'après l'étude peinte de Humphrey Moore.

Une sonnerie précipitée de timbre, suivie d'un coup de sifflet, me fait quitter des yeux la sublime montagne et regarder à mes pieds : c'est le tramway qui part, complet, ayant peine à se frayer un passage à travers la foule qui l'assiège. Tout près du bureau, un grand pont de fer nouvellement construit, l'Asoumabassi, traverse la rivière de Soumida-Gava. Sur l'autre rive on voit plusieurs bonzeries, et un peu plus loin un espace vide entouré de quelques sapins et de chapelles funéraires : c'est un lieu très affreux et très redouté, au-dessus duquel des corbeaux tournoient : la place des exécutions capitales. De ce même côté de l'eau, tout à fait dans le lointain, apparaît, au milieu de rizières et de plaines, une large enceinte bordée de fossés : c'est le Yosivara, le Champ des Roseaux, où d'innombrables beautés habitent, le rendez-vous ordinaire de la jeunesse galante de la ville. Mais, à l'occasion de la fête des Cerisiers ou de la fête des Lanternes, on va le soir, en famille, admirer ces belles impures, exposées

Digitized by Google

sous le feu des lumières, derrière de fins barreaux de bambou doré, aussi pâles, aussi immobiles que les I-ki-nine-gnio de tout à l'heure, mais plus redoutables, car, un proverbe le dit : « La femme est la destructrice du château ».

De chacune des quatre faces de la tour on a une vue différente de la ville. J'aperçois maintenant le palais du Mikado, cette cité mystérieuse et muette, dans la ville grande ouverte et pleine de bruit. Même de là-haut on ne découvre rien : une mer de verdure d'où émergent des tours à plusieurs étages, des collines, de larges toitures éparses, le tout ceinturé de murailles, que borde le ruban clair des fossés.

UN SAMOURAÏ (guerrier).

Gravure de Rousseau, d'après l'étude peinte de Humphrey Moore.

Vous souvenez-vous de la crosse du pèlerin qui refleurit miraculeusement, au dernier acte du *Tannhäuser* ? Eh bien, la légende vient de plus loin qu'on ne croit : la très antique pagode de Zempokuji, dont on distingue nettement du haut de la tour les enclos et les édifices, en garde la preuve.

Il y a quelques centaines d'années, un religieux nommé Shinran, fondateur d'une secte bouddhique, voyageait dans la plaine du Kanto, et s'arrêta, pour passer la nuit, dans une petite maison habitée par un bonze. Il essaya de le convertir à sa doctrine, et, n'y parvenant pas, il planta avec colère, avant de repartir, son bâton de voyageur dans le sol, en s'écriant : « Qu'il prenne racine et devienne un arbre puissant si j'ai dit vrai ! » Le bâton prit racine, se couvrit de feuilles et de fleurs, et devint un bel arbre ; on bâtit cette pagode autour de lui. L'arbre est aujourd'hui plus que centenaire, encore robuste, bien qu'il ait été frappé par la foudre, qui ne sait pas reconnaître les arbres miraculeux.

De l'autre côté on découvre un fameux temple du culte shintoïte, car il y a plusieurs religions à Tokio, et celle-ci, qui consiste à vénérer la Vérité et la

Digitized by Google

Lumière, symbolisées par un miroir, est la religion de l'État, ou tout au moins celle de l'Empereur. Ce temple de Kamé-Ido, « le Puits de la Tortue », est particulièrement moins sympathique, car il est dédié au patron de la littérature. Un poète illustre, qui vivait au IXe siècle à Kioto, fut exilé pour quelque vérité trop dure mise en vers, et mourut loin de son foyer. Les poètes le vengèrent : il fut déifié sous le nom de Ten-Man, et on lui éleva des temples. Dans celui-ci, les étudiants viennent le fêter le vingt-cinquième jour de chaque lune. C'est le lieu de réunion des lettrés et des poètes; tout y est disposé pour la rêverie et la contemplation des beautés de la nature. Il y a même une installation spéciale pour les spectacles de clair de lune, les « réveillons lunaires », pendant les belles nuits d'été. Les ex-voto, dans cette pagode, sont de vieux pinceaux hors d'usage, qui ont tracé des vers charmants ou des pensées sublimes. Quelques-uns sont des reliques de personnages très illustres. Il y en a un de Hito-Marou, le Victor Hugo de là-bas, un de la belle Mourasaki, cette femme géniale qui écrivit de si beaux romans; il y en a de Komati, la poétesse, de Nari-Hira, le don Juan poète, et de beaucoup d'autres dont les noms ne vous diraient rien.

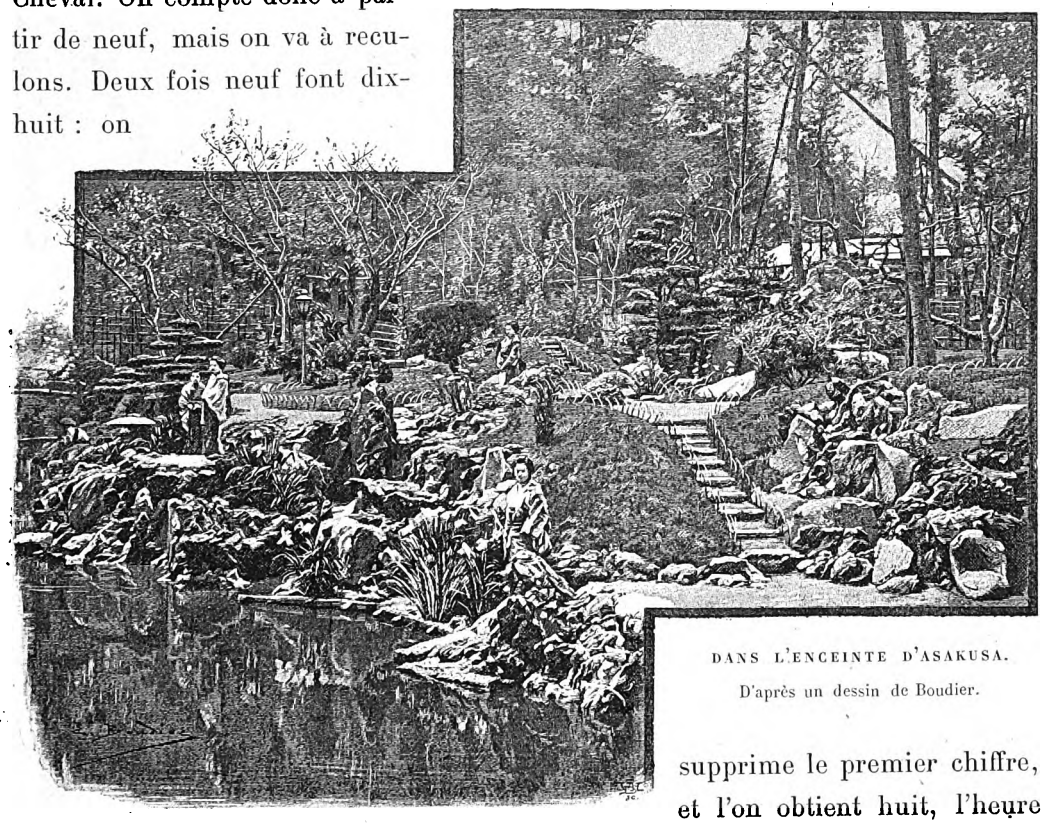
Derrière la pagode d'Asakusa s'élève le théâtre d'Itimouraza, où l'on joue le drame et la comédie. Il y a d'autres théâtres à Tokio : Sento-Miza, près de Shinbassi, Storéza, Nakasimasa, où l'on admire passionnément Dandjouro, Narikoma, Sadandi, Kikoumoro, des artistes de premier ordre.

Tandis que je cherche à retrouver, dans l'éloignement et les poussières flottantes, les nobles édifices du Japon antique, les hautes tours des pagodes, qui seules donnent un caractère tout particulier à ce panorama d'une ville immense, les Japonais mes voisins, penchés aux balustrades, ne sont curieux que des constructions nouvelles, en style étranger, qui font des taches blanches par-ci par-là. Ils se montrent du doigt la gare de Shinbassi, reliée à la gare d'Uyéno par un chemin de fer de demi-ceinture, la Banque, l'école du Génie militaire, le Ministère des Affaires étrangères, le Palais de Justice, la Chambre des Députés (qui, à peine ouverte, vient de brûler), le monument qui réunit les écoles de Droit, de Médecine, de Belles-Lettres, des Sciences. Et l'on est tout surpris de tenir plus qu'eux à tout le Japon qui s'en va, à ce passé plein de mystères et de splendeur, à toutes ces choses qu'on n'a pas sues et qu'on ne saura pas, puisqu'elles s'évaporent au moment même où elles se dévoilent, et de se sentir le cœur serré, tandis qu'ils rient, eux, et sont très fiers de cette abdication incompréhensible de leur originalité.

Tout à coup une cloche se met à sonner l'heure, dans la pagode, avec une

Digitized by Google

vibration profonde et prolongée. C'est encore l'heure japonaise qu'elle sonne, l'heure que les aïeux ont comptée, et qui bientôt ne saura plus marquer les heures modernes, les heures écrites, aux horloges pneumatiques, qui remplaceront partout les baguettes odorantes, dont la combustion mesurait le temps, en le parfumant. C'était magique et très compliqué, la façon japonaise de compter les heures, mais combien pittoresque et joli! Neuf est le chiffre parfait, qui marque le milieu du jour et le milieu de la nuit : l'heure du Rat et l'heure du Cheval. On compte donc à partir de neuf, mais on va à reculons. Deux fois neuf font dix-huit : on



DANS L'ENCEINTE D'ASAKUSA.
D'après un dessin de Boudier.

supprime le premier chiffre, et l'on obtient huit, l'heure de la Vache. Trois fois neuf font vingt-sept : le premier chiffre ôté, il reste sept, l'heure du Tigre, et ainsi de suite pour les six veilles de jour et les six veilles de nuit de deux heures chacune : l'heure du Lapin, l'heure du Dragon, l'heure du Coq, l'heure du Sanglier.

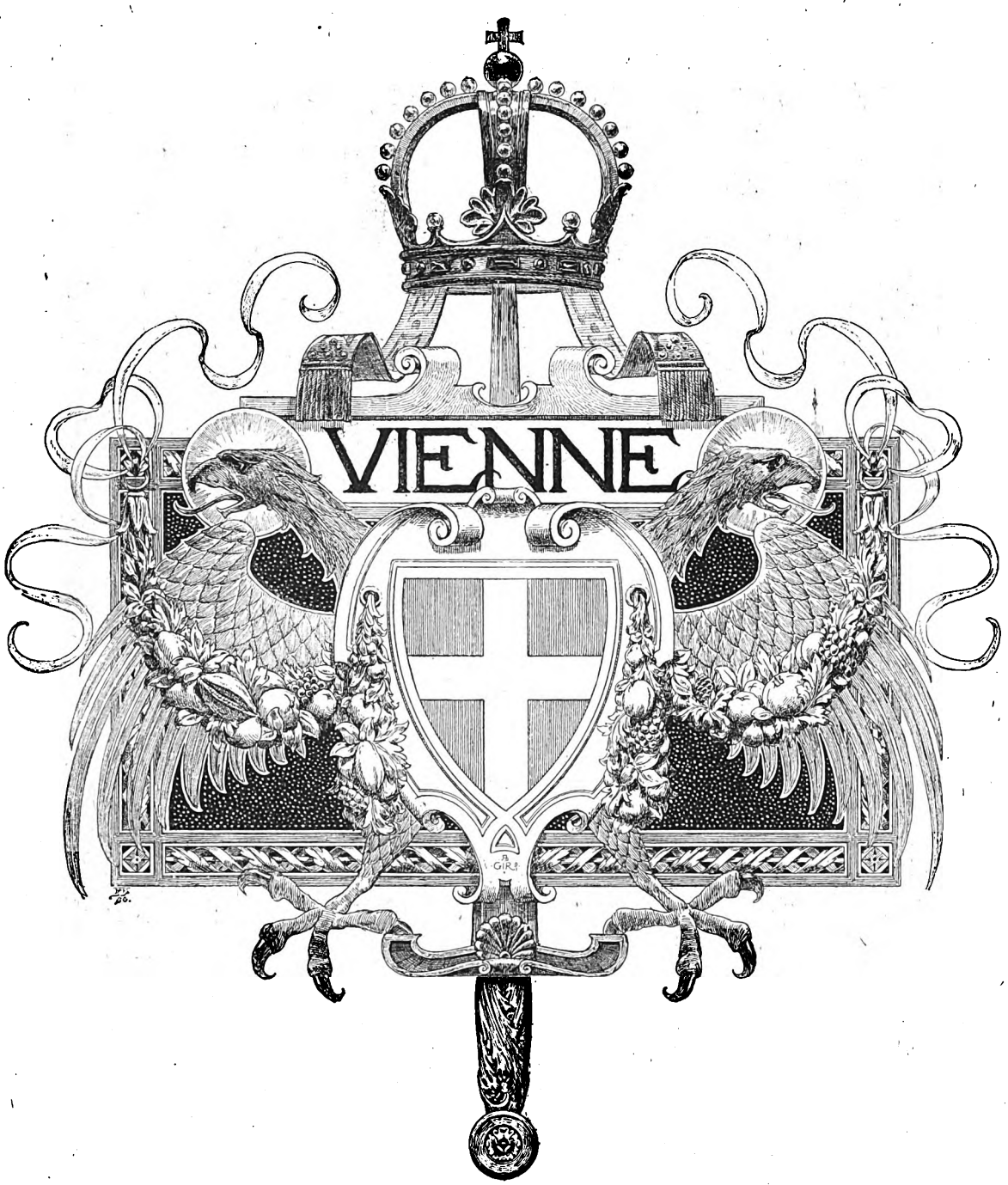
Je suis revenue maintenant du côté de la grande montagne, et je la regarde de nouveau. Elle monte toujours vers le ciel, majestueuse, immuable et splendide. Cependant le soleil l'empourpre, l'ensanglante, et elle a l'air comme irrité, menaçant. De minces jets de fumée sortent de ses flancs. Le volcan sommeille, il n'est pas mort. Bien souvent des frissons terribles secouent le sol : tout s'écroule dans la ville sur des milliers de victimes. Le tremblement de terre,

Digitized by Google

c'est le fléau de ce beau pays : c'est à cause de lui que l'on construit ces petites maisons basses, en bois souples, ces murailles trapues, inclinées en dedans. Et je ne peux m'empêcher de penser que c'est peut-être le Fousi-Yama qui punira un jour les Japonais de leur dédain du passé, de leurs innovations imprudentes, en jetant bas ces hautes constructions de pierres, en secouant, dans une colère, tous ces déguisements, tous ces tristes haillons étrangers, qui tachent sa belle robe éclatante.

FAC-SIMILÉ D'UNE GRAVURE D'OUTAMARO.

Digitized by Google






Digitized by Google

# VIENNE

VIENNE, en allemand *Wien*, en magyar *Bécs*, en bohême *Vjden*, est située à 1400 kilomètres E. de Paris, entre le Danube (*Donau*) et les contreforts orientaux du massif boisé qu'on désigne sous le nom de *Wiener Wald* (forêt de Vienne). Ce n'est pas sur le fleuve lui-même, auquel, en cet endroit, on a creusé un nouveau lit rectifié en ligne droite, que s'étend en majeure partie la capitale de cet étrange Empire-royaume de l'Austro-Hongrie, assemblage polyglotte de territoires et de races juxtaposés sous une dynastie commune; c'est sur la rive droite du canal navigable qui se détache de la branche principale du Danube à l'entrée N. de la ville, et qui la rejoint vis-à-vis de l'île Lobau au sud, après avoir reçu en chemin l'afflux de la petite rivière la Wien. Seul, le faubourg de Leopoldstadt, avec les parcs du Prater et de l'Augarten, se trouvent dans l'île formée par le canal et le bras principal du fleuve auquel viennent se souder les autres tronçons méandriques du cours d'eau.

Vienne est, avec Paris, la ville d'Europe qui a le plus changé depuis trente-cinq ans. L'ancienne enceinte à bastions a été démolie pour faire place à de splendides boulevards semi-circulaires (*Ring*), bordés de palais et de constructions grandioses et reliés par d'autres voies spacieuses aux faubourgs et aux quais du canal, tout cela rayonnant autour de l'ancienne Cité toujours existante, du quartier intérieur qui représente le noyau primitif de la ville, et où se dresse, avec le Palais impérial, la haute flèche de la cathédrale Saint-Etienne.

Sise au point de croisement des routes qui relient l'Adriatique à la mer du Nord et la mer Noire à l'Atlantique, Vienne a eu de tous temps une grande importance commerciale et stratégique. Cette plaine du Marchfeld, que traversent les railways de Pest et de Cracovie, a été le théâtre de luttes fameuses dans l'histoire : celles des Romains et des Marcomans, celle de Charlemagne et des Avares, puis les combats épiques des Allemands contre les Magyars, les Mongols, les Turcs, et enfin les campagnes napoléoniennes que rappellent les noms d'Essling et de Wagram.

Depuis l'annexion des faubourgs et de la zone de banlieue qui ont été en 1890 adjoints à l'agglomération viennoise, celle-ci ne mesure pas moins de 178 kilomètres carrés, et sa population totale atteint le chiffre de 1 341 895 habitants. La compagnie de navigation danubienne, dont le faubourg insulaire de Leopoldstadt est le grand entrepôt, étend ses opérations jusqu'à la mer Noire.

Les environs de Vienne sont renommés : tels sont, en pleine forêt et en pleine montagne, les villages d'Hietzing, de Dornbach, Nussdorf, et Schœnbrunn, le Versailles des monarques autrichiens, séjour de Napoléon Ier en 1805 et en 1809, et plus tard du duc de Reichstadt, situé à 5 kilomètres au sud-ouest de la ville.

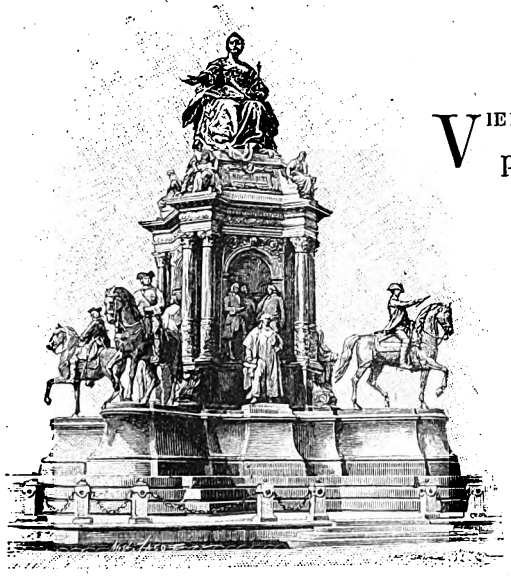
Toute une ville nouvelle, la Donaustadt, est en outre aujourd'hui en voie de construction entre la région populaire dite Volksprater et le fleuve. Là se trouve le magnifique pont Rodolphe, qui n'a pas moins de 980 mètres de long.

Digitized by Google

VUE DE VIENNE.

Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach.

# Vienne



LE MONUMENT DE MARIE-THÉRÈSE [1].

Vienne est l'une des rares villes où une Parisienne puisse se dire : « Après tout, s'il me fallait l'habiter, je n'en mourrais pas ! »

Elle se groupe avec grâce et s'étend avec majesté. Un fleuve incomparable, le « beau Danube bleu », l'enlace comme pour l'entraîner dans une valse sans fin. Le Danube lui donne la vie, la lumière et ces échappées sur l'Orient qui en font l'une des cités occidentales les plus attrayantes qui soient.

L'encadrement de montagnes qui entoure Vienne est très beau, et je ne sais rien de plus glorieux, de plus fulgurant, qu'un coucher de soleil vu du château de Josephsdorf, sur le Kahlenberg.

Vienne alors se teinte lentement de rose, tandis que la plaine de la March, dont le sol a tressailli aux batailles d'Essling et de Wagram, reste sombre d'un vert qui

1. Gravure de Bazin.

Digitized by Google

atteste une merveilleuse fertilité. Le bleu du Danube va se perdre en tons noirs vers la Hongrie, comme si l'infini de sa « Puszta » dévorait toutes les clartés du ciel; les contreforts des Carpathes se violacent, les Alpes de Styrie sont rougissantes comme les crêtes de leurs coqs de bruyères. Les Viennois prétendent que du Leopoldsberg, dernière ramification du Wienerwald, la vue est plus belle. Je la trouve peut-être plus originale, parce que l'on y voit, à près de 300 mètres, le Danube à ses pieds; mais les plans y sont moins élégants de forme et le tableau général moins bien composé.

Dans un paysage aussi lumineux, aussi poétique, une ville ne peut être mélancolique, ni ses habitants être tristes. L'éclat est partout, au ciel et dans l'âme des hommes. Aucune population n'a plus d'analogie extérieure avec la population parisienne que celle de Vienne. On lui prête, d'ailleurs, une origine celtique. Bon, brave, d'une gaieté proverbiale, le peuple de Vienne a, comme celui de Paris, l'amour du plaisir, des fêtes, des spectacles. Il lui faut la diversité des choses; il la cherche partout, à tout prix. La monotonie est ce que craint le plus le Viennois, car elle a pour fille l'ennui. Badaud comme le Parisien, il court à tout ce qui fait quelque bruit. Il lui faut le vulgaire potin, le scandale, comme à nous-mêmes. Il sacrifie tout au besoin de se distraire, et l'on peut le servir à lui-même, sans l'indigner, pourvu que sa propre caricature l'amuse. Il n'épargne pas plus ses idoles que ses ennemis, car la sensation du nouveau lui est aussi nécessaire que le pain quotidien.

Vienne a un peu plus d'un million d'habitants, avec sa banlieue. Le Conseil municipal de Vienne, en juillet dernier, s'est occupé officiellement, pour la première fois, de « l'annexion des communes suburbaines » et de la formation d'une vaste agglomération viennoise[1]. Il a voté avec orgueil l'agrandissement de la capitale, mais il s'est inscrit énergiquement contre l'abandon de l'autonomie communale, cédant au vœu de la population tout entière, qui ne pourrait admettre un bourgmestre nommé par le gouvernement.

Il y a, le jour, à Vienne, une animation extraordinaire dans les rues. On va, on vient, on s'aborde avec une vivacité de gestes, une belle humeur qui séduisent le voyageur dès sa première sortie. On flâne aussi à Vienne, on s'y regarde comme à Paris; et la curiosité est tenue en éveil par des caractères particuliers que je peindrai et noterai tout à l'heure, après quelques mots brefs sur l'histoire de Vienne.

D'origine celtique, les Romains la possédèrent. Des historiens viennois y font

1. Ceci était écrit avant l'annexion.

Digitized by Google

mourir l'empereur Marc-Aurèle en 180 après Jésus-Christ, tandis que les Romains le font mourir à Sirmium (Sirmich), sur les confins de l'Esclavonie. Tour à tour habitée par des Slaves, des Rugiens, des Huns, des Goths, etc., elle est peu intéressante jusqu'au XII^e^ siècle, quoique les premières croisades aient eu de l'influence sur son développement et l'aient signalée à la haine des Musulmans, haine qu'elle retrouva plus tard et qui mettra son existence en si grand péril.

LE GRABEN.

D'après un dessin de Boudier.

Un margrave de Babenberg fixa sa résidence à Vienne ; il y bâtit un château et fortifia la ville. Ses descendants la défendirent glorieusement, jusqu'à ce que l'un d'eux se la laissât enlever par Ottocar, roi de Bohême, au XIII^e^ siècle. Rodolphe de Habsbourg reprit Vienne à Ottocar, et la donna à l'un de ses fils, qui y fixa sa résidence.

Les ducs de la maison de Habsbourg enlevèrent aux bourgeois de Vienne leurs privilèges : ceux-ci se révoltèrent plusieurs fois, et ce fut par un singulier revirement des choses qu'un roi de Bohême vint délivrer Frédéric de Habsbourg, bloqué dans sa Burg.

Digitized by Google

Puis, Matthias Corvin, roi de Hongrie, emporta Vienne d'assaut et l'habita. Matthias était digne de cette conquête : souverain habile, grand capitaine, il avait, en outre, les goûts d'un savant et d'un lettré. Il mourut à Vienne en 1490. Ce fut alors que Maximilien de Habsbourg y rentra, aux applaudissements de son peuple.

Le grand événement qui suivit le retour de la dynastie nationale fut le premier siège de Vienne. En 1529, le sultan Soliman II l'assiégea avec 200 000 hommes ; mais il ne put y entrer, quoique la ville ne fût pas défendue par plus de 25 000 hommes. Les Turcs revinrent en 1682 avec 400 000 hommes, envoyés par Mahomet IV. Malgré l'héroïsme des habitants, qui, entre les deux attaques des Turcs, avaient résisté aux Bohêmes, la ville eût succombé sans le secours de Jean Sobieski, roi de Pologne, qui cerna les troupes du grand vizir Kara-Mustapha, et sauva la chrétienté. Ce fut le 15 septembre 1683 que le comte Staremberg vit flotter les bannières de Jean Sobieski et celles du duc Charles V de Lorraine. On montre sur la tour de la cathédrale le banc d'où le comte aperçut les sauveurs de la ville, qui était alors à bout de forces et de ressources.

Dans l'hiver de 1805, Murat prit Vienne, et Napoléon Ier la reprit au printemps de 1809.

Le 13 mars 1848, le peuple exigeait de Ferdinand Ier une Constitution. Se sentant trop faible pour résister aux exigences croissantes du peuple, l'Empereur abdique bientôt en faveur de son frère l'archiduc François-Charles, qui n'accepte pas et cède son droit de succession à son fils, l'archiduc François-Joseph ; le même cas s'est présenté de nos jours depuis la mort de l'archiduc Rodolphe. Ce fut ainsi l'un des membres les plus aristocratiques de la maison de Habsbourg qui en vint peu à peu à faire la part la plus large à la démocratie dans ses États.

La cour de l'Empereur d'Autriche est très olympienne ; elle est la plus fermée de l'Europe. François-Joseph, personnellement, n'aime à recevoir que les « seize quartiers » de sa noblesse et les officiers de son armée. Dans son palais ou ailleurs, à toute autre réception, il représente seulement le souverain.

Ce qui passionne le plus l'Empereur, c'est ou la chasse à courre avec son animation, son faste impérial, ou la chasse au coq de bruyères, qu'on va, seul, surprendre la nuit et qu'on tue le matin à son premier chant, car il est impossible dans la journée de le joindre.

François-Joseph a une activité extraordinaire, qui lui eût fait trouver des satisfactions complètes dans le gouvernement absolu. Il a beaucoup souffert d'être forcé de partager le pouvoir avec des influences parlementaires, et les ministres

Digitized by Google

responsables lui paraissent une cinquième roue à un chariot. Il eût préféré le gouvernement impérial au gouvernement constitutionnel; mais, souverain loyal et résigné, il a abandonné la grande politique de Marie-Thérèse que la défaite de Sadowa et la révolution lui ont rendue impossible. Quand l'opinion de ses provinces a des exigences trop manifestes, il en tient correctement compte; mais il s'est retiré de ses peuples, parce qu'ils ont refusé de l'accepter dans sa tradition autocratique. Il vit en famille, évitant les foules autant qu'il le peut, et leur en voulant de n'être considéré par elles que comme un monarque soumis à des contrôles. François-Joseph est très bon : jamais les malheureux ne s'adressent en vain à lui.

L'EMPEREUR.

Gravure de Bazin, d'après une aquarelle de Myrbach.

L'impératrice Élisabeth, princesse de Bavière, semble avoir pris plus de plaisir à être reine en Hongrie qu'impératrice à Vienne. Les magnats ont eu pour elle un culte qui n'est pas attiédi. Elle a appris leur langue, elle porte leur costume national et se plaît au milieu d'eux. Tous les Magyars la connaissent, tandis que beaucoup de Viennois ne l'ont jamais vue.

La démocratie ne lui plaît guère; elle a conservé à la cour les traditions de l'étiquette la plus jalouse et ne permet pas que les idées modernes y pénètrent. Si François-Joseph fût resté un monarque absolu, elle eût aimé la popularité; quant à celle qui a la prétention de s'imposer aux souverains et choisit sa forme, elle la dédaigne. Si l'Impératrice était certaine de retrouver dans le peuple de Vienne le respect du passé, elle se prêterait aux représentations, dont raffolent les Viennois; mais elle sait que le peuple ose aujourd'hui juger et critiquer ceux qui le gouvernent, et c'est pourquoi elle refuse chaque année de se montrer aux fêtes

Digitized by Google

de la Résurrection et de la Fête-Dieu. Les Impératrices autrefois allaient à pied à ces processions, suivies des dames de la cour et des pages qui portaient la traîne des robes. On imagine combien les Viennois sont désolés de ne plus jouir d'un aussi imposant spectacle.

L'Impératrice a la passion du cheval ; elle est la première amazone du monde. Quoique très aristocratique, n'ayant nul attrait pour les démocraties, elle agrée pour amies des écuyères. Les Anglais l'ont proclamée « la Reine des Amazones ». Elle pourrait donner des leçons d'équitation aux premiers parmi les professeurs.

Le pauvre prince Rodolphe, très Viennois, était démocrate et extrêmement populaire.

Si la ville de Vienne est cosmopolite, si toutes les races s'y coudoient, le vieux Viennois reste bien Viennois. Il semble avoir absorbé dans un type unique tous les mélanges et tous les croisements.

Les « types de Vienne » sont extrêmement curieux. Le premier qui frappe les yeux du voyageur, c'est le cocher de fiacre. Si on ne l'a pas vu, on ne peut se figurer son élégance. Personne à Vienne ne s'habille mieux que lui, et Dieu sait si l'on s'y habille bien! Vêtu de drap fin, la coupe de ses vêtements est parfaite, ses bottes chaussent un pied aristocratique, son linge est irréprochable. Il conduit avec une habileté, une audace, une maestria des chevaux aussi brillants, aussi bien tenus que sa voiture l'est elle-même.

Entre le cocher de Vienne et le cocher de Paris il y a un monde.

La blanchisseuse qui vous apporte votre linge est une jolie jeune fille, vêtue d'une jupe très courte qui laisse voir des bottes bien faites et soignées ; sa coiffure est un nœud de soie voyante extrêmement coquet; un corset de velours noir dessine sa jolie taille. Elle porte sa hotte de linge, à laquelle des jupons repassés sont accrochés, avec la grâce d'une figurante d'opéra-comique.

Le paveur a une physionomie bien originale avec son chapeau à tout petits bords, posé crânement, et qui semble défier le soleil. Ses tempes ornées d'accroche-cœur bien lissés et ses moustaches en crocs lui donnent un air goguenard et gai qu'on ne se lasse pas de voir.

On ne peut en dire autant des « dames de la halle », qui sont aussi laides, aussi noires, aussi grossières de langage et d'allures que les blanchisseuses sont charmantes, fines et gracieuses. On prétend que ces dames, contrairement aux marchandes de légumes d'Athènes, mettent leur orgueil à conserver le vieux langage, non le plus choisi, mais le plus poissard de la capitale.

Aucun militaire autrichien ne porte le costume militaire, ne pose son bon-

Digitized by Google

net avec la distinction d'un Viennois. En revanche, le petit bourgeois de Vienne, celui qu'on appelle le « vrai bon bourgeois », manque de toute distinction. Il a un faible pour les bijoux, les épingles de cravate, les bagues énormes, les chaînes de montre, les breloques. Brave homme, travailleur, à l'œil franc, au visage souriant, il traîne derrière lui, le dimanche, une ribambelle de marmots et son épouse, vêtue de soie noire, d'un châle blanc brodé, et coiffée d'un petit chapeau à bords relevés garni de plumes.

Le peuple de Vienne, s'il a un type déterminé qui conserve opiniâtrément sa physionomie, a le caractère multiple des races qui par leurs alluvions successives l'ont formé. Oriental et Occidental à la fois, il a l'indifférence de l'Arabe et la mobilité du Slave ; il est souple comme un Italien et courageux comme un Magyar. Bavards, ayant la passion du dehors, le peuple et le bourgeois de Vienne adorent les cafés, qui sont leur plus continuelle distraction, car ils ne peuvent en prendre une autre quelle qu'elle soit, fêtes, spectacles, etc., sans l'accompagner ou la terminer par une heure ou deux passées au café. N'est-ce pas là qu'on se retrouve, qu'on se raconte les nouvelles, qu'on en fabrique au besoin ? Car les cancans sont la grande friandise de l'esprit viennois. L'une des distractions favorites des Viennois est une représentation improvisée dans un café ou dans une brasserie. Des artistes ambulants, avec leurs tréteaux, font tout à coup irruption, ou s'installent pour quelques jours ; ils jouent des scènes, chantent des chansonnettes où les défauts et les ridicules des bourgeois et du peuple viennois sont houspillés avec esprit, et de francs éclats de rire y répondent.

LE COCHER DE FIACRE.
Gravure de Bazin, d'après une aquarelle de Myrbach.

La moralité de ces scènes et de ces chansons est souvent douteuse ; mais comment y regarder de très près quand tout cela est assaisonné de la quantité de proverbes si chers au Viennois ?

L'inépuisable satire qui alimente sans cesse le Viennois est son manque d'économie, son peu de goût pour le travail. Jamais il ne songe à la vieillesse : il dévore tout ce qu'il gagne, sans préoccupation de la misère et de l'avenir. Le



Digitized by Google

dimanche, le plus pauvre ouvrier dépense tout ce qu'il possède : il va à la campagne, seul ou en famille, boire du vin nouveau ou déjeuner, ou passer la journée au Wurstel-Prater, où les cirques, les cabarets, les Tziganes, les orgues de Barbarie le passionnent.

OFFICIER DE UHLANS (tenue de ville). D'après un dessin de Myrbach.

Il s'amuse bruyamment, mais jamais grossièrement. Le Viennois est poli, surtout avec les femmes. Dans une foule, il crie, il bouscule, mais en jouant ; il parle d'ailleurs plus qu'il ne boit, et les hommes ivres à Vienne sont rarement des Viennois. On peut dire qu'il y a une éducation populaire viennoise.

Goguenard, le Viennois est rarement cruel ; sa férocité ne s'exerce que dans la raillerie : il est vrai de dire que là il ne ménage rien ni personne. Sa patience est grande dans tout ce qui est grand, et, chose particulière, elle lui fait complètement défaut dans ce qui est petit : une habitude prise dans un lieu où il s'amuse, si elle est contrariée, peut lui faire perdre en un instant toutes ses qualités réelles en même temps que celles qu'il puise dans son scepticisme ; mais le Viennois connaît si bien le Viennois, qu'il excite rarement l'irritabilité de ses concitoyens, ce qui fait qu'on est, sauf exception, presque toujours en présence du « bon enfant » dans le premier venu à Vienne.

La grande bourgeoisie de Vienne, que j'appelle grande pour la distinguer de la petite, et qui comprend surtout les familles dans lesquelles s'exercent les professions libérales, est tout à fait exceptionnelle : honnête, active, travailleuse, instruite, lettrée, tous les artistes, tous les écrivains sortent de ses rangs ; elle est sympathique au suprême degré ; les femmes y sont belles, et les hommes y sont extrêmement distingués. Elle a une grande influence, elle est riche, et c'est elle, on peut le dire, qui gouverne l'Autriche. La haute bourgeoisie s'honore d'être restée peuple de sentiments, c'est-à-dire sincèrement démocratique.

UNE BLANCHISSEUSE. D'après un dessin de Myrbach.

La capitale de l'Autriche n'est pas purement allemande, comme on le croit : les Tchèques, les Hongrois, les Italiens s'y sont mêlés, et le sol de Vienne a fait de cette mixture le bourgeois le plus

Digitized by Google

accompli qui soit : aimable, bien élevé, si bien qu'il en est parfois un peu raffiné et maniéré ; il est spirituel, sensé, élégant de ton et de manières, s'habillant avec un goût extrême, railleur, mais bon, sûr dans l'affection, fidèle aux causes qu'il choisit, très gai, très chevaleresque, très hospitalier.

Une seule réserve est à faire dont la responsabilité incombe au milieu. Les hommes, à Vienne, sont forcés de savoir tant de choses, qu'on peut les trouver compliqués. Les problèmes de la politique des nationalités, l'importance de la connaissance des dialectes, des langues, embarrassent parfois leur esprit au point de le rendre confus.

AU CAFÉ-CONCERT.

Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach.

Comme le peuple, comme le petit bourgeois, on aime à s'amuser dans la haute bourgeoisie de Vienne : on y danse partout, toujours, chaque fois qu'une possibilité de danser se présente, et la bonne grâce, la belle humeur sont de toutes les réunions de la bourgeoisie viennoise.

C'est à la bourgeoisie qu'on doit le goût qui a présidé à certaines transformations de Vienne : les nouvelles et luxueuses habitations qui remplacent les vieilles maisons dans les nouveaux quartiers ont été bâties, décorées et voulues ainsi par des bourgeois. Tout ce que l'amour du progrès, tout ce que la science peuvent conseiller pour l'amélioration d'une capitale est cherché, est réalisé à Vienne par une bourgeoisie en éveil et orgueilleuse de sa ville.

L'aristocratie, même avant d'être encouragée au dédain des classes moyennes par l'Impératrice, a toujours vécu à part. Elle ne voit que soi, encore soi, toujours

Digitized by Google

soi. La bourgeoisie a beau s'élever, elle n'atteindra jamais à la hauteur de la morgue de la grande noblesse autrichienne. Quelques grands seigneurs essayent, il est vrai, de jeter un pont entre eux et les bourgeois, mais il est à la fois bien hardi et bien fragile.

Les grandes dames de Vienne sont presque toutes spirituelles ; elles ont la repartie, le trait d'esprit très vifs. M^me^ de Metternich nous a donné à Paris l'idée de l'éclat intellectuel de la grande dame de Vienne.

Dès que l'Empereur rentre à la Burg, les bals commencent et ne cessent plus à Vienne. Les familles à seize quartiers sont toutes apparentées d'une façon si enchevêtrée qu'on peut dire qu'elles n'en forment qu'une seule. Ceci explique comment l'aristocratie se suffit, pourquoi elle est si fermée, et aussi la raison de la cruauté qu'on y a pour des mésalliances, qui affectent et humilient la société tout entière.

Quand on a pénétré dans l'aristocratie viennoise, la gaieté, l'esprit, la sûreté des relations y ont un tel charme, qu'on y est retenu et qu'on se fait Viennois comme on se fait Parisien. Qui dira le nombre des diplomates qui ont pris leur retraite à Vienne?

Les membres d'une même famille, à Vienne, sont tous princes, et il faudrait des volumes pour les citer. Beaucoup sont pauvres, mais l'armée les récolte. Les jeunes filles sont pour ainsi dire séquestrées, et on ne leur permet que des mariages de raison, imposés par les parents. On défend la famille, la caste, le milieu par tous les moyens. Les drames intimes sont, à Vienne, plus nombreux qu'ailleurs peut-être dans l'aristocratie. Les jeunes filles de la noblesse à seize quartiers qui n'ont pas de fortune sont élevées dans l'idée absolue qu'elles commettraient un impardonnable méfait en aimant le plus illustre des roturiers, et une vilenie en faisant un mariage qui aurait pour but de redorer leur blason familial. En France il y a quelques exemples, dans l'aristocratie, de jeunes filles qui se « mésallient » ; à Vienne, on lève les bras au ciel si on parle d'une telle possibilité, et, à en croire les membres de la noblesse viennoise, il n'y a pas tous les dix ans une seule mésalliance par les femmes. Pour les hommes, c'est moins grave, quoique une mésalliance leur ferme la Cour.

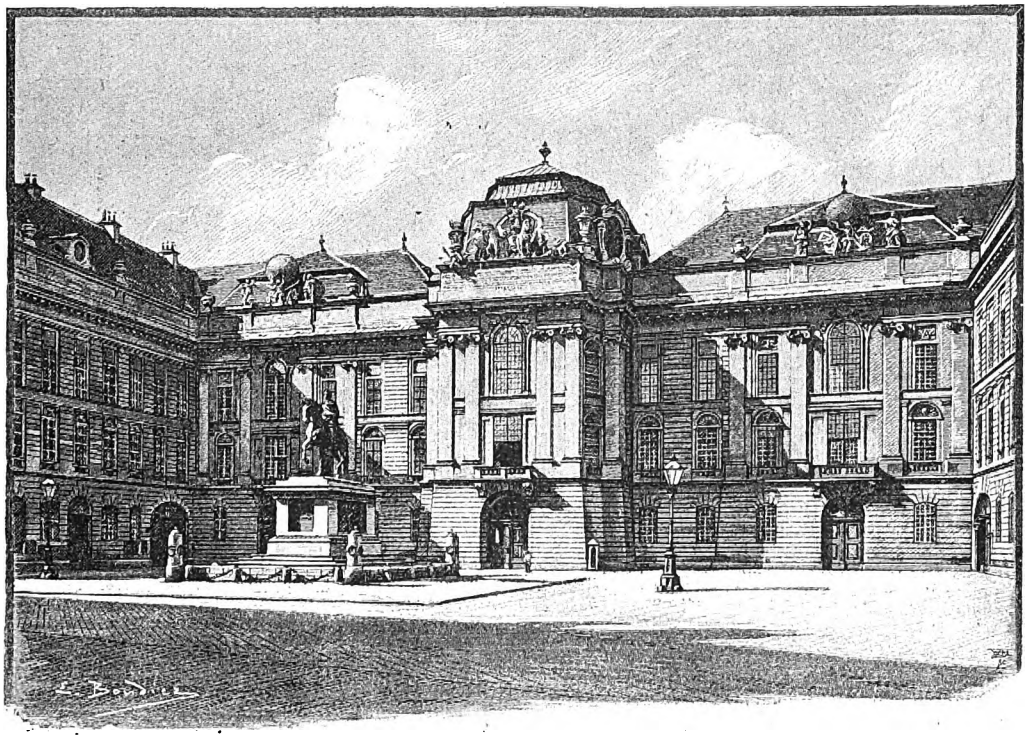
Les financiers, à Vienne, jouent un très grand rôle. Autrefois ils étaient tous barons, car la Couronne de Fer les anoblissait : aujourd'hui cette décoration n'apporte plus à celui qui la reçoit le titre de baron, depuis un scandale que tout le monde connaît à Vienne.

L'aristocratie ne se mêle en rien à la finance. De temps à autre un cadet sur la paille épouse la fille d'un banquier israélite, qui se convertit ; mais le cas est fort rare relativement au nombre des cadets pauvres.

Digitized by Google

J'ai dit que l'aristocratie ne se mêlait pas à la finance dans la société ; mais elle s'y mêle dans les affaires, car un grand nombre de grands seigneurs deviennent administrateurs des banques.

Les Rothschild sont tout à fait à part dans le monde de la finance : ils sont acceptés par l'aristocratie. Leur goût est proverbial; ils reçoivent, aident et encouragent les artistes, et, si leurs faits et gestes sont copiés, autant que faire se peut, par leurs coreligionnaires, leur générosité est rarement imitée par



AU CHATEAU IMPÉRIAL (la Bibliothèque).
D'après un dessin de Boudier.

eux, sauf par M. de Hirsch, qui affecte de temps en temps de jeter l'argent par les fenêtres.

On ne peut bien connaître la femme viennoise, quoiqu'elle soit, dans la rue et au bal, d'une élégance extrême, qu'en hiver, à l'Eislauf-Verein, réunion de patineurs. L'aristocratie ne se mêle que là à la bourgeoisie. Aussi cette réunion est-elle un spectacle des *Mille et une Nuits*. La beauté dans tous ses genres y éclate; la souplesse, la grâce y sont irrésistibles. Tout ce que la Viennoise met dans la valse de légèreté, d'entraînement, elle le développe lorsqu'elle patine, en y ajoutant une adresse, une fantaisie qui font tourner la tête aux mortels du sexe faible.

Une promenade le dimanche, de onze heures à deux heures, dans la

Digitized by Google

Ringstrasse, est aussi un émerveillement. Le va-et-vient permet de revoir les personnes incomparables qu'on a remarquées. De très belles jeunes femmes, d'exquises jeunes filles, ces dernières marchant par groupes, croisent le promeneur, et lui font admirer cette allure, cette démarche particulièrement attrayante que donne à la Viennoise une taille d'une finesse invraisemblable.

La jeune fille de la haute bourgeoisie, à Vienne, a une physionomie particulière. Ce n'est ni la fille anglaise, ni la française; elle a moins d'aplomb que la première, moins de timidité que la seconde. On la rencontre seule ou avec ses amies, toujours correcte de tenue, mais sans hypocrisie et sans infatuation. Les écoles supérieures sont depuis longtemps nombreuses et suivies à Vienne, et elles ont formé des générations de jeunes filles qui pourraient bien être le type parfait de la jeune fille européenne sérieusement instruite. Elles ont une aisance, une assurance charmantes, des opinions personnelles mais nullement paradoxales, des mélancolies exemptes de sentimentalisme ; elles causent à ravir, vous disent sans naïveté, mais aussi sans coquetterie légère, qu'elles cherchent la poésie dans la vie. Ne croyons pas pour cela qu'elles exigent ce qu'elles savent impossible : la rencontre d'un idéal irréalisable. Non, elles ont cette sagesse que certains de nos paysans appellent encore la sapience, c'est-à-dire un mélange de raison et de connaissance. La merveille dans la femme viennoise, c'est qu'elle est pratique sans prosaïsme, raisonnable sans calcul, et la grâce personnifiée sans légèreté.

Les jeunes gens, les étudiants, sont moins violents et moins pédants que leurs confrères berlinois.

Il y a beaucoup d'étudiants à Vienne, et maîtres et élèves, maîtres surtout, sont des hommes supérieurs. Ils n'ont pas la passion de la petite bête, de l'argumentation minuscule comme les professeurs berlinois; leur esprit, moins méticuleux, moins « microbiste », a des envergures. S'ils ne sont pas créateurs comme les esprits français, ils ont des envolées poétiques et des largeurs de vue qui mettent de grands horizons dans leurs travaux.

La moindre occasion est, pour les étudiants, prétexte à banquet. Un *Commers*, une fête d'étudiants, est curieuse à voir. On y chante, on y boit, on y fait des discours, le tout avec une conviction qui rappelle un autre temps. Professeurs et élèves ont entre eux une camaraderie qui n'exclut pas la distance, qui la comble un moment durant la fête, mais qui, le lendemain, n'entame en rien le respect.

La vieille Université de Vienne a été fondée en 1365. Il y avait en 1891 374 professeurs, et environ 6000 étudiants.

Digitized by Google

Si l'on est instruit et lettré à Vienne, il n'y a pas, en dehors des étudiants, à proprement parler de vie littéraire, très peu de salons littéraires. La vie universitaire y est intense, la vie littéraire presque nulle. Qu'ils soient Autrichiens ou Allemands, les écrivains de Vienne se font imprimer à Leipzig ou à Berlin; quand ils sont Polonais, ils se font imprimer à Varsovie; Hongrois, à Budapest. Les libraires viennois n'ont jamais édité un écrivain vivant.

L'EISLAUF-VEREIN.

Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach.

Vienne a eu de grands poètes, qui n'ont été honorés qu'après leur mort. Il est malheureux que la capitale de l'Autriche, qui est un centre intellectuel compact, ne puisse devenir un centre littéraire. Il y a là une lacune énorme qui a ses conséquences graves, au point de vue politique. Jamais l'Autriche n'aura une littérature d'Empire. Elle a des écrivains nationaux, de nationalités différentes; elle en a beaucoup, de remarquables, d'incomparables même, elle n'a pas de grande capitale artistique, littéraire, comme tous les autres pays du monde, et les littérateurs étrangers, seuls peut-être parmi l'unanimité des voyageurs qui admirent Vienne, s'y sentent isolés

Digitized by Google

Au théâtre, il est rarissime qu'un directeur joue une pièce inédite. « Une première », si fréquente à Paris, est à peu près inconnue à Vienne. Même au théâtre de la Cour (Hofburg-Theater), consacré à la comédie, on ne joue que du théâtre allemand. Malgré la subvention, on emprunte à l'étranger des pièces toutes faites; on y représente des tragédies et comédies classiques ou nouvelles, sous la direction de son plus grand artiste, Adolphe Sonnenthal, aussi grand tragédien que M^me^ Wolter est grande tragédienne.

Cette dernière est une artiste unique à cette heure; sa voix, ses gestes, sont incomparables. Le caractère de son talent est si personnel qu'il ne rappelle le jeu d'aucune autre artiste. Femme d'une vertu que le soupçon n'a jamais effleurée, elle joue *Messaline* avec une sensualité terrifiante. Elle a la force et la grâce, l'émotion et la majesté; sa voix a toutes les notes, et la figure qu'elle donne à un personnage devient pour le spectateur, quelque imagination, quelque puissance d'évocation qu'il ait jamais eues, le personnage réel définitif.

Autrefois on représentait au Hofburg-Theater des pièces écrites dans les différentes langues de l'Empire; mais, à cause des luttes des nationalités sur la question des langues, on a cessé de les jouer, ce qui est grand dommage, car il se dégageait de l'esprit multiple qui y était dépensé une mixture très favorable à l'esprit viennois.

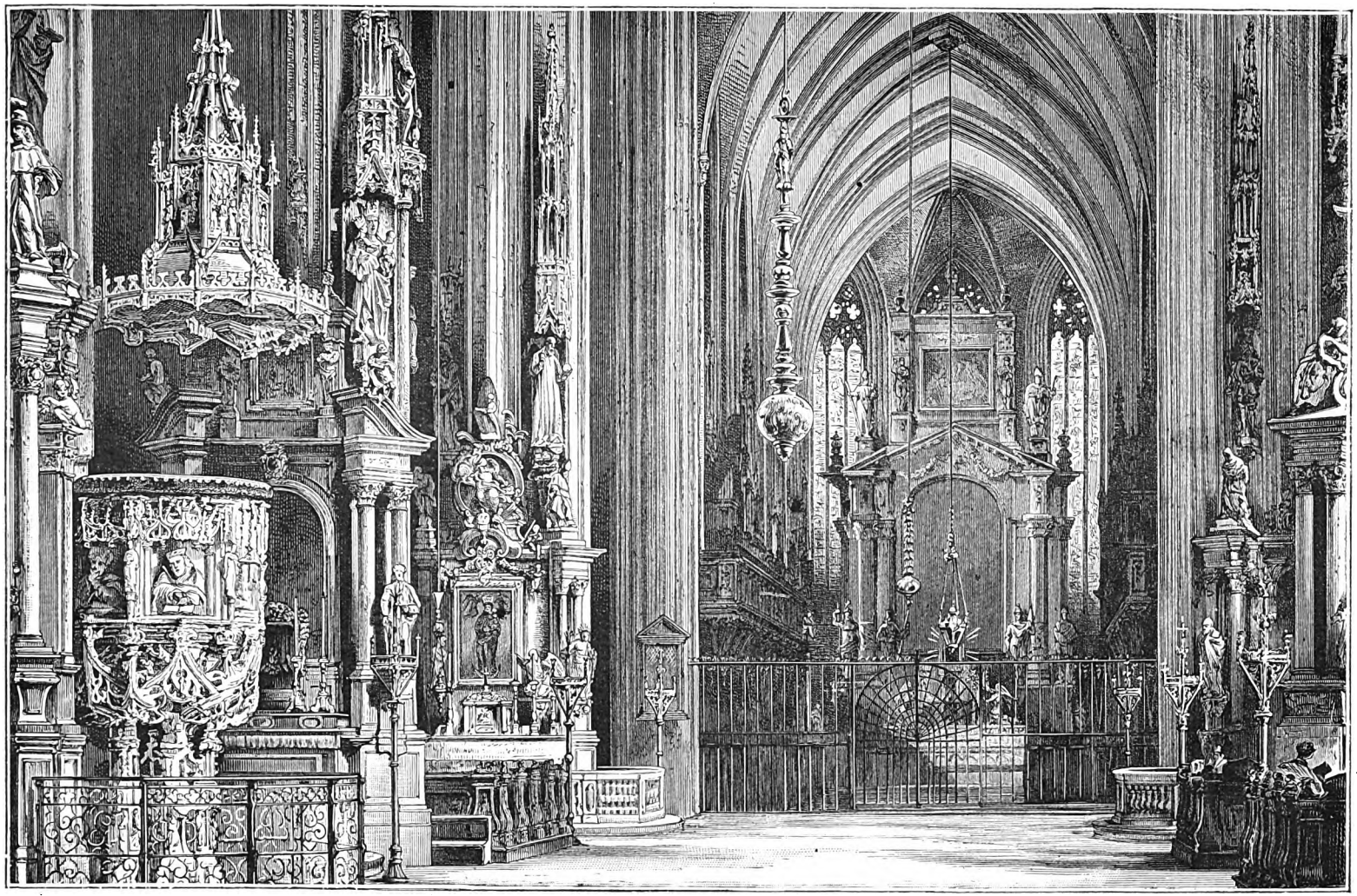
Dans l'ancien Hofburg-Theater, l'Empereur venait de ses appartements. Il n'avait ni rue, ni place à traverser, ni attentat à risquer.

Le nouveau théâtre de la Cour, édifice isolé à 500 mètres des appartements impériaux, est admirablement décoré. On trouve au foyer une collection très originale des portraits des principaux acteurs ayant joué à l'ancien théâtre. La façade en est d'un très grand goût, et la gravure de la page 221 en donne l'idée complète.

Le Grand-Opéra est le théâtre de prédilection de l'aristocratie. Il donne les œuvres classiques ou modernes des grands compositeurs. C'est le plus beau théâtre de Vienne. Bâti de 1861 à 1869 d'après les plans de Van der Nüll et de Siccardsburg, ses représentations commencent de six à sept heures, et se terminent de neuf à dix heures. Son escalier, dans le style mauresque, est très beau. Le foyer est une merveilleuse galerie des bustes et des statues des maîtres. Tous les perfectionnements modernes ont été introduits dans ce théâtre, où la température est toujours égale et parfaite. Il peut contenir 3000 spectateurs.

Le rideau de Rahl, la légende d'Orphée, est si remarquable, qu'il occupe

Digitized by Google



INTÉRIEUR DE SAINT-ÉTIENNE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie.



Digitized by Google

un instant les yeux, même après qu'il vient de se baisser sur la plus belle scène. Un jour que je l'admirais, mes regards furent attirés par le comte Jules Andrassy qui entrait dans sa loge : jamais je n'ai vu de pareils efforts, pour « réparer du temps l'irréparable outrage », aussi peu triomphants. La ruine de l'ex-beau magnat paraissait d'autant plus complète que l'étayage en était plus visible.

Le « Theater an der Wien » ne donne que le répertoire des opérettes des compositeurs viennois, comme Jean Strauss, Millöcker, et des opérettes françaises ; l'artiste adoré des Viennois, Alexandre Girardi, y chante et y joue avec une verve comique si naturelle qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa voix ou de son jeu.

UNE VIENNOISE.
D'après un dessin de Myrbach.

Un nouveau théâtre a été créé depuis septembre, sous la direction de M. Émeric Bucovics, le « Nouveau Théâtre du Peuple », donnant les pièces populaires de tous les pays, mais spécialement de l'Autriche.

Dans un faubourg se trouve le théâtre de la Josephstadt, où l'on joue des comédies, des opérettes bouffes, des féeries et des légendes archi-viennoises.

On ne peut imaginer la quantité d'acteurs jouant bien, et surtout de chanteurs de talent, qu'il y a en Autriche, même dans les théâtres médiocres. Le peuple est difficile sans être sévère, parce qu'il est artiste et musicien lui-même.

Le vieux Viennois déteste la Ringstrasse et les monuments nouveaux ; l'embellissement de Vienne, qui devrait l'enorgueillir, le désole ; les dénominations des rues dans les nouveaux quartiers l'irritent : « L'ancienne ville, dit-il, était aux Viennois, la nouvelle est aux Juifs ».

Je ne sais pas si Vienne est aux Juifs, mais ce qu'il faut reconnaître c'est que depuis Sadowa elle a subi comme goût celui du vainqueur, et que bien des choses lourdes qui la décorent sont berlinoises plus que viennoises.

Il y a pourtant, parmi les nouveautés, l'église moderne la plus belle peut-être qu'on puisse voir : l'Église Votive (Votiv-Kirche), élevée par Maximilien en souvenir d'un attentat auquel François-Joseph échappa miraculeusement en 1853.

Les plans de cette église sont d'un homme de génie, l'architecte Ferstel. Elle est comme style gothique d'une extrême pureté, et il ne lui manque absolument que la patine des siècles pour être une œuvre complète.

Digitized by Google

La cathédrale de Saint-Étienne, bâtie par maître Wenzel de Klosterneuburg, était bien faite pour inspirer un architecte moderne, et près de cette merveille Ferstel a frisé le chef-d'œuvre. Saint-Étienne, qui a été en partie rebâti de 1300 à 1510, s'est édifié sur une église romane dont on voit encore des parties. C'est l'un des plus beaux monuments gothiques du monde. La cathédrale a la forme d'une croix latine à trois nefs, et ses voûtes colossales reposent sur dix-huit énormes piliers. Partout on y voit des statues. La chapelle Sainte-Barbe, quoique moderne, le « chœur Notre-Dame », où se trouve le monument du duc Rodolphe IV de Habsbourg, fondateur de Saint-Étienne, arrêtent longtemps les visiteurs. Lorsqu'à Saint-Étienne le soleil couchant joue dans les dentelles de pierre roussies et dorées, l'émotion qu'on y ressent est paradisiaque.

La porte des Géants et la vieille tour des Païens sont incomparables. Il faut passer une journée tout entière à voir Saint-Étienne, car on y marche d'admiration en admiration. Je m'arrêtai un soir devant l'un des chœurs de la cathédrale, revoyant en détail les incomparables bas-reliefs qui l'entourent. La scène des adieux du Christ aux Saintes Femmes était merveilleusement éclairée, et je crus la voir vivre et s'animer. Jésus me parut plus doux, plus indulgent encore, répétant de sa voix divine l'inoubliable « bonne parole ». Le sarcophage de l'empereur Frédéric III, en marbre rouge, est de la plus haute originalité. Une grande curiosité de la cathédrale de Saint-Étienne est la chaire, où Jean de Campistran prêcha une croisade au xv$^{e}$ siècle. Du haut de la tour, on domine Vienne et son magique panorama.

L'église des Augustins est reliée au château impérial. On y voit le tombeau de Marie-Christine, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, en marbre d'une extrême pureté et l'une des plus belles choses qu'ait faites Canova ; puis, le monument élevé par Marie-Thérèse au feld-maréchal Daun, « le libérateur de la patrie ».

L'église des Capucins, construite au xvn$^{e}$ siècle, est très sombre ; elle contient 92 tombeaux de la famille impériale, mais qui ne se sont fermés que sur les corps des augustes trépassés, car on enterre leurs entrailles à Saint-Étienne et leur cœur aux Augustins. Là reposent, entre autres, Marie-Thérèse, François I$^{er}$, Marie-Louise, femme de Napoléon, le duc de Reichstadt, Matthias et l'infortuné Maximilien.

Sainte-Marie de la Grève, église nationale bohême, est aussi de la belle époque gothique. Il y a encore la coquette église des Minorites ; l'église Saint-Michel, qu'affectionne le grand monde.

En fait de monuments autres que les églises, il y a d'abord le Palais impé-

Digitized by Google

rial (Burg), qui est sans caractère et n'a de remarquable que son trésor, l'un des plus riches qu'on puisse voir, sa bibliothèque avec ses 400000 volumes, ses 20000 manuscrits et ses 300000 estampes. Cette bibliothèque est immense. La salle principale a 78 mètres de long sur 17 de large. Le plafond, vu du milieu de la salle, a des perspectives de grandeur très curieuses à observer pour un artiste. Est-ce la lumière qui les donne, ou le peintre les a-t-il calculées? Question! On trouve dans cette bibliothèque la plus célèbre collection de manuscrits orientaux qui soit en Europe, et qui lui a été donnée, il y a environ un demi-siècle, par le baron Hammer-Purgstall. Un grand nombre de manuscrits grecs et latins, des manuscrits allemands, les œuvres les plus considérables et les plus précieuses de la littérature allemande ancienne ornent cette bibliothèque et la rendent précieuse aux érudits. Comme rareté, on y trouve des livres du xv^e^ siècle, entre autres la plus ancienne Bible des Pauvres, un Coran de 1545, les Heures de Charles-Quint, lui ayant beaucoup servi et sur lesquelles on prétend reconnaître l'endroit où l'Empereur mettait ses lunettes, des manuscrits mexicains et des reliures très rares et très originales, probablement uniques.

Le trésor du Château impérial vaut la peine d'être visité en détail. Les pièces les plus remarquables sont : une coupe merveilleuse, d'une incomparable richesse, incrustée de pierres précieuses et provenant elle-même du trésor de Charles le Téméraire ; l'unique salière faite par Benvenuto Cellini, pour François I^er^ ; un collier de la Toison-d'Or sur lequel se trouve le célèbre solitaire de Francfort, le talisman de Wallenstein ; les reliques du Saint-Empire ; enfin, pour finir cette nomenclature qui pourrait se détailler durant mille et une nuits, le sabre de Haroun-al-Raschid.

Le monument de Marie-Thérèse, datant de 1888, a fort grand air : l'Impératrice, en bronze, assise sur son trône, est entourée des généraux et des hommes célèbres qui l'ont aidée à reconstituer l'Autriche.

Au Franzensring, l'une des plus splendides voies de Vienne, en face de l'Église Votive, se trouvent les bâtiments de la nouvelle Université, vaste édifice dont le portique est décoré de sculptures ; plus loin, le nouvel Hôtel de Ville, construction merveilleuse dans le style gothique, richement ornée de statues, et surmontée d'une tour de cent mètres. L'Hôtel de Ville a sept cours et des salles superbes. Il a coûté quinze millions.

Vis-à-vis du jardin du Peuple s'élève un palais magnifique, divisé en deux, pour la Chambre des Seigneurs et celle des Députés. Le péristyle de ce palais est splendide avec ses trente-quatre colonnes monolithes en marbre. Les murs sont partout couverts de fort belles peintures historiques. A côté, le Palais de Justice, très jolie construction, et les deux Musées du Burgring, style Renaissance, et con-

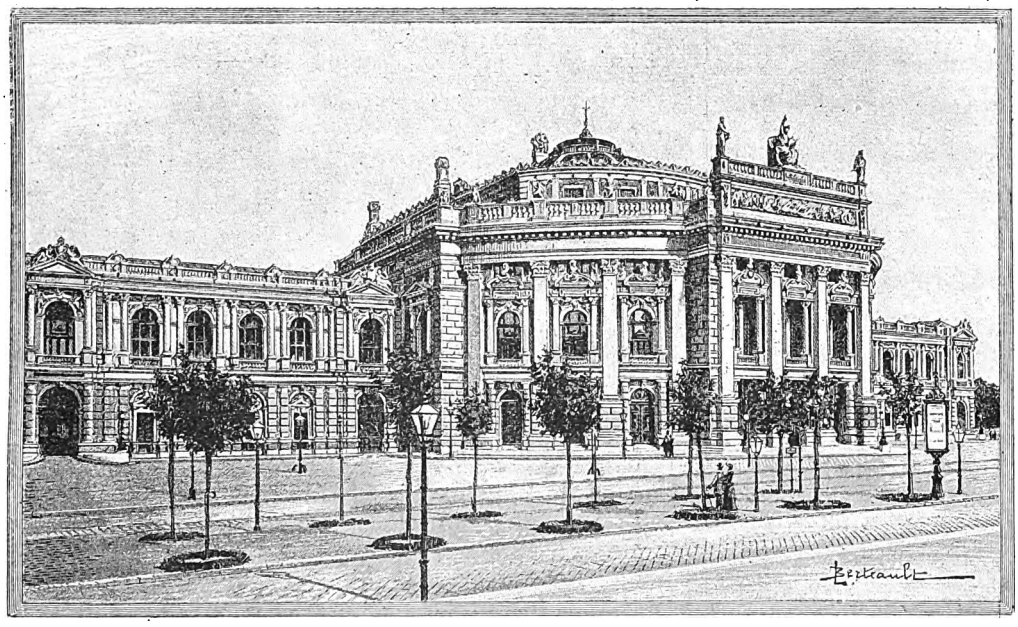
Digitized by Google

tenant des collections d'histoire naturelle et artistiques. J'ai oublié, près du Schottenring, la nouvelle Bourse, dans le style Renaissance, qui fut achevée en 1877.

L'Académie des Beaux-Arts est un très beau monument, dont les fenêtres alternent avec des niches qui contiennent les plus célèbres statues antiques en terre cuite.

A droite de l'Opéra, la Kærntnerstrasse se prolonge jusqu'au pont Élisabeth, orné de huit statues d'hommes remarquables de Vienne.

Revenons à la Ringstrasse, et admirons, en passant, l'Académie du Commerce, la Maison des Artistes, l'hôtel de l'Union de Musique. Traversons la place Schwar-



LE NOUVEAU THÉATRE DE LA COMÉDIE.
D'après un dessin de Berteault.

zenberg, où se trouve le beau palais du même nom. Le Musée des Arts et Métiers est aussi très intéressant à voir : rien de plus instructif que ses collections.

La Ringstrasse se termine, au pont de l'Aspern, par le quai François-Joseph, au bord du Danube, et la grande caserne François-Joseph.

Arrivons au Belvédère. Commencé au XVII^e^ siècle, il fut achevé au XVIII^e^ par le prince Eugène de Savoie. Il se divise en Belvédère inférieur et en Belvédère supérieur. Autrefois il contenait la plus belle collection d'armures du monde, les armes de tous les empereurs et héros célèbres de l'Autriche. Les Titien, les Tintoret, les Paul Véronèse, les Jules Romain, les Pérugin, les Caravage, les Fra Bartholomeo, y étaient admirablement choisis. Il y avait des Rembrandt comme on n'en peut voir ailleurs qu'à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. L'École hollandaise

Digitized by Google

possédait là des richesses appréciables. Aujourd'hui le Belvédère n'est plus qu'un palais vide. Toutes ces collections sont à présent au Musée Impérial et Royal de l'Histoire de l'Art, sur le Burgring.

A côté du Belvédère se trouve l'immense Arsenal impérial, avec sa curieuse collection d'armes, de canons et de fusils de toutes les époques, sa « galerie des Gloires ».

On compte à Vienne plusieurs très belles collections particulières : celle de l'archiduc Albert, qui possède 2000 gravures et 24 000 dessins originaux ; la galerie Liechtenstein, dans laquelle on pénètre par un admirable jardin ; la galerie Czernin et celle du comte Schœnborn. L'un des monuments de Vienne que je trouve le plus instructif et le plus particulier pour un étranger à Vienne est l'*Arsenal des Bourgeois*. Il faut, pour le visiter, en obtenir l'autorisation du capitaine des pompiers, de l'*Exerciermeister*, nom que je trouve, il est vrai, difficile à prononcer dans des circonstances pressantes comme un incendie. Il y a, dans l'*Arsenal des Bourgeois*, des drapeaux français, mais aussi des prussiens en plus grand nombre. Les armes de la guerre des Rustauds sont originales entre toutes. On y voit le crâne du vizir Kara-Mustapha. Certes la cause de Vienne à l'époque où Jean Sobieski la sauva, était celle de toute la chrétienté, et si les Turcs n'avaient pas été arrêtés par la courageuse ville, nous aurions subi l'outrage à notre civilisation qui a, durant de longs siècles, courbé sous le joug les Grecs, les Slaves, et cette tyrannie que les Balkans secouent avec tant de lenteur aujourd'hui.

Les parcs publics les plus importants sont : le jardin du peuple (Volksgarten), où dès le printemps, sous de beaux ombrages, se fait entendre trois fois par semaine l'orchestre du célèbre Édouard Strauss ; l'Augarten, dans la Léopoldstadt, et le Stadtpark (parc de la Ville), toujours verdoyant, toujours fleuri : c'est autour de ses parterres, de ses pelouses, de ses jolis lacs peuplés de canards, que se donnent les rendez-vous de tous les amoureux de Vienne ; il est le lieu de prédilection des bons bourgeois de la capitale, qui s'offrent, après leur promenade, un déjeuner ou un dîner au Kursalon.

La note vive, dans ces parcs, est donnée, comme partout, par l'armée. Depuis la Triple Alliance, elle joue un plus grand rôle qu'autrefois. Chaque année le gouvernement autrichien ajoute vingt millions à son budget de la guerre et crée des régiments dans toutes les garnisons de son vaste empire.

L'infanterie, autrefois si éclatante avec sa casaque blanche, son pantalon bleu clair, est quelque peu éteinte. Son costume nouveau est bleu foncé. L'ancienne cavalerie était superbe avec ses longs manteaux blancs. Il n'y a que les hussards qui aient à peu près gardé leur ancien costume, modifié

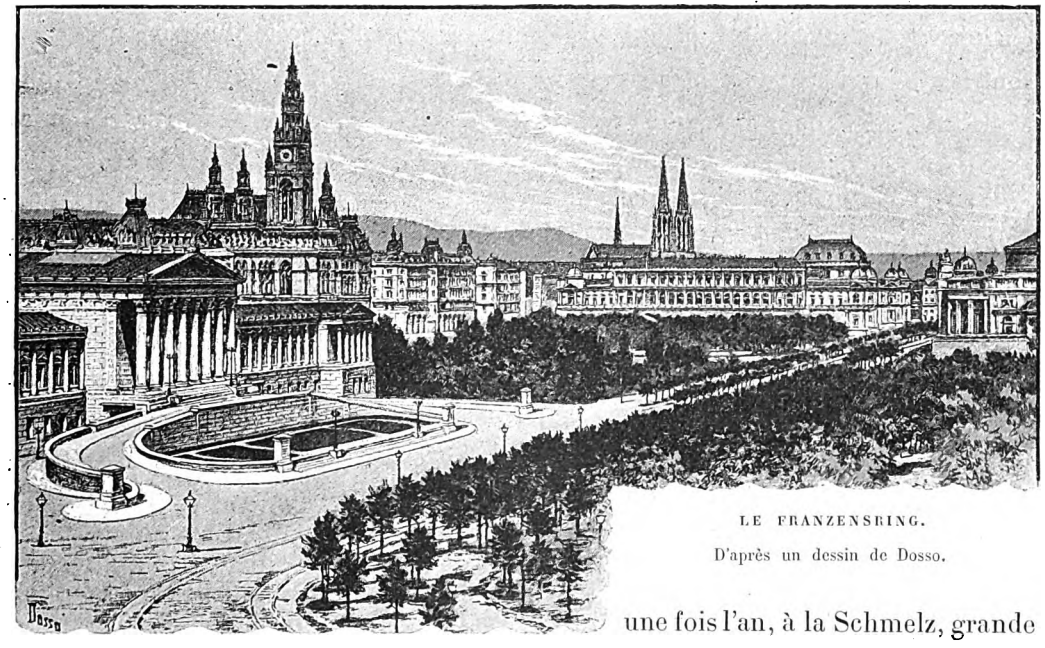
Digitized by Google

pour tous leurs camarades. Mais ces changements n'ont transformé en mauvais cavaliers ni les Autrichiens ni surtout les Hongrois.

Aucune armée n'est composée d'autant de nationalités que l'armée autrichienne : on exige d'un officier qu'il sache l'allemand et une autre langue nationale, comme le hongrois, le tchèque, le polonais, etc., pour enseigner les recrues et commander.

Il est intéressant de voir s'exercer les soldats autrichiens dans les cours des casernes de Vienne, surtout sur le Manège de la caserne François-Joseph.

J'ai assisté, à Vienne, à la revue que l'Empereur passe de toute la garnison,



LE FRANZENSRING.
D'après un dessin de Dosso.

LE PARLEMENT.

une fois l'an, à la Schmelz, grande plaine du côté du Père-Lachaise de Vienne, le cimetière de la Schmelz. L'enthousiasme des jolies Viennoises me rappelait celui de nos Françaises. Qu'elles étaient roses et animées, malgré la fraîcheur du matin, et que de jolies tailles, dans les jaquettes bien faites, se détachaient élégamment sur les voitures, où elles étaient debout pour mieux voir! Et quels jolis gestes curieux! Combien d'yeux bleus étaient plus bleus en fixant un point invisible pour d'autres, mais où quelque bel officier paradait à pied ou à cheval.

L'Empereur assiste, en outre, à la Grande Revue, à la tête de l'état-major des maréchaux, des généraux, escorté des archiducs. Tous les régiments d'infanterie défilent au pas de parade, la cavalerie et l'artillerie au trot, et le spectacle vaut la peine d'être vu. Lorsque le temps est beau, cette revue est, pour les Viennois, ce qu'est pour les Parisiens la revue du 14 Juillet.

Digitized by Google

J'ai dit que le Viennois aime le plaisir : aussi à Noël ou à Pâques, donne-t-il libre carrière à sa passion des fêtes. La maison la plus pauvre a son arbre de Noël ou son œuf. Les magasins, qui, d'ordinaire, ferment à huit heures, restent ouverts jusqu'à onze, et exposent les jolis objets fabriqués par la riche industrie de la capitale.

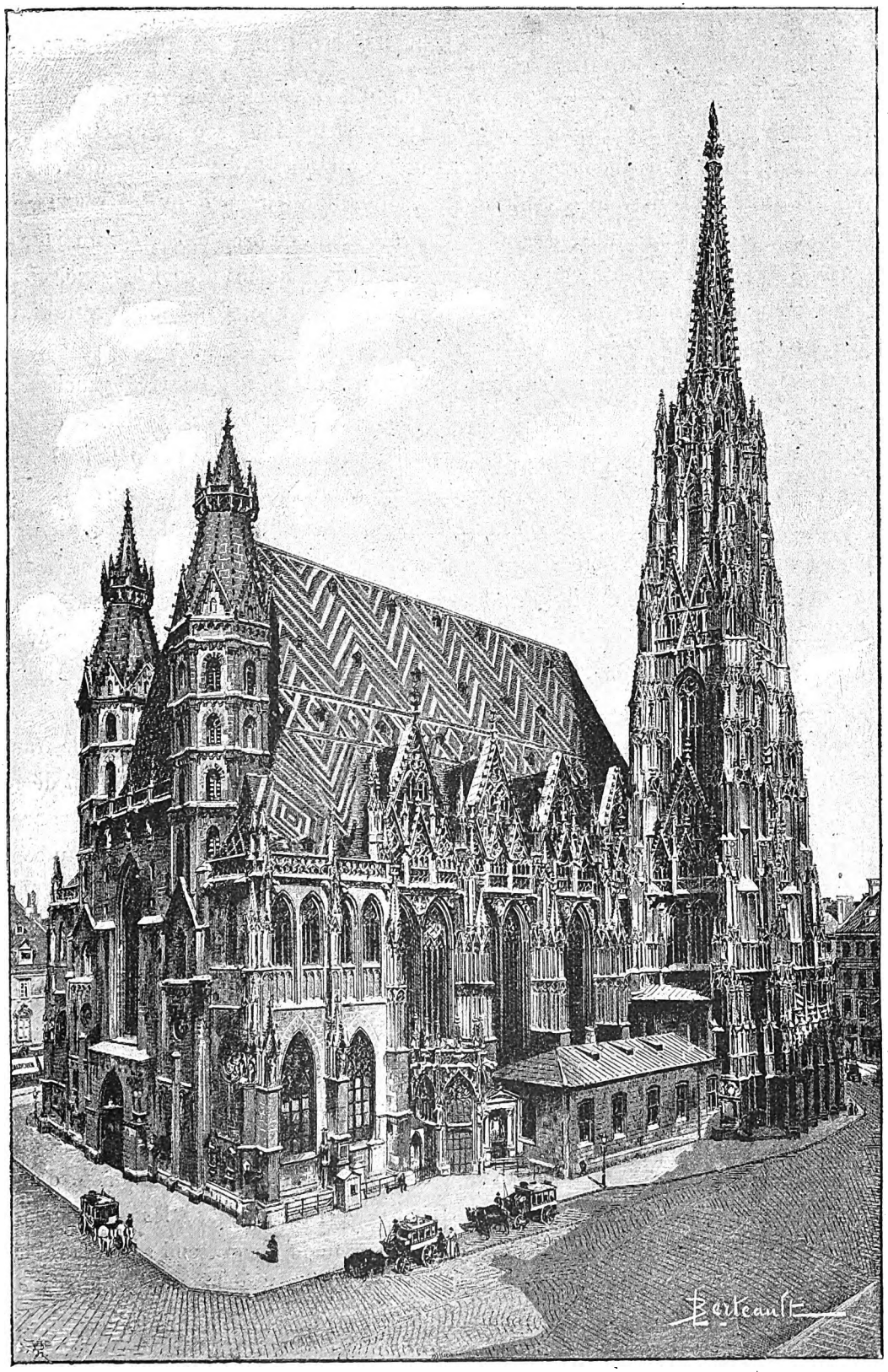
Les pèlerinages sont très à la mode à Vienne, les Viennois ayant pour leurs saints une grande dévotion. Le patron de Vienne est saint Léopold. A cette fête, si le temps le permet, le vrai Viennois fait sa dernière excursion à la campagne : il va sur la montagne de Léopold ou à Klosterneubourg où il dîne. Quoique la Saint-Léopold tombe en novembre, elle est souvent favorisée par les derniers chauds rayons du soleil. Le Jeudi saint, nommé ici Jeudi Vert, et le Vendredi saint sont les jours du monde élégant, qui assiège les églises, notamment Saint-Étienne et Saint-Michel, dont les autels disparaissent sous les fleurs. Mais les cérémonies religieuses ont encore plus d'éclat à la Fête-Dieu. Ce jour-là, une grande procession fait le tour de la ville; les maisons sont ornées, les rues semées de fleurs; les magistrats, les ministres, les dignitaires de la cour et tout le clergé y prennent part. Autrefois l'Empereur y assistait et suivait à pied la procession.

Les fêtes populaires se donnent au Prater, qui est le bois de Boulogne de Vienne, et où le peuple a sa partie pour ainsi dire réservée, le Wurstel-Prater : c'est là qu'il faut l'observer, là qu'on s'y attache, tant il s'amuse de vraie et franche gaieté. Le grand Prater, avec ses allées de marronniers, est adorable au printemps. Le 1$^{er}$ mai, le monde élégant inaugure, suivant une vieille coutume qui date de Marie-Thérèse, la saison printanière. Le luxe des équipages, des chevaux, des toilettes nouvelles, est extrême. La rivalité s'en mêle : on se croirait dans l'allée des Acacias avant la guerre prussienne. Cette réunion s'appelle le Corso, et l'Empereur ouvre la fête, suivi des archiducs et de l'aristocratie.

Le peuple et la bourgeoisie forment la haie pour voir le défilé du Pratersten, Étoile du Prater, jusqu'à la Lusthaus, allée qui mène à l'ancien château de chasse de l'Empereur. L'année dernière, la crainte de la manifestation socialiste a un peu gâté la fête originale du 1$^{er}$ mai. Les bourgeois hésitaient à aller au Prater; mais, quand ils virent les ouvriers se précipiter vers les plaisirs du Wurstel-Prater, ils coururent à l'Étoile du Prater, et la fête eut lieu sans un accroc; cependant elle perdit de son éclat accoutumé, et il est à craindre, si le 1$^{er}$ mai reste la fête socialiste, que le Corso disparaisse.

Depuis trente ans Vienne a extrêmement changé : tous les jours le vieux Viennois perd quelque chose, et cependant c'est lui qui résiste le mieux et se maintiendra le plus longtemps dans son type et dans ses habitudes.

Digitized by Google




LA CATHÉDRALE DE SAINT-ÉTIENNE.

D'après un dessin de Berteault.



Digitized by Google

Il faut signaler une étrange aberration de la jeunesse dorée de Vienne : elle s'est habituée à parler une langue incompréhensible, sauf pour elle-même, langue qui n'est ni allemande, ni viennoise, ni autrichienne. La faute en est aux éducateurs, qui veulent supprimer l'« horrible langue de Vienne ». Leurs élèves, initiés aux beautés de la langue allemande *pure*, ont créé un jargon spécial qui ne se parle qu'entre aristocrates. En entendant un tel langage, combien on a besoin de se retremper dans celui du peuple, si plein de vraie franchise et de gaieté !

Les environs de Vienne ne sont pas également beaux. La rive gauche du Danube est un pays de culture extrêmement fertile, extrêmement riche, le premier de l'empire, mais qui n'offre aucun intérêt de pittoresque ; j'ai déjà parlé des souvenirs historiques de la plaine de la March. En revanche, sur la rive droite, nous trouvons d'abord Schœnbrunn : tout le monde sait que Napoléon Ier y habita en vainqueur en 1805 et en 1809, et que le Roi de Rome, son fils, ou plutôt le duc de Reichstadt, par une fatalité qui se retrouve parfois vengeresse dans l'histoire et devrait donner à réfléchir aux conquérants, mourut dans la chambre qu'avait occupée son père, en 1832. Le duc de Reichstadt repose auprès de sa mère, Marie-Louise, en l'église des Capucins.

Le jardin du château de Schœnbrunn est dessiné dans le plus pur style français. Les charmilles y sont incomparables ; les parterres, les bassins y sont décorés de belles statues de Beyer. Du haut de la plate-forme, appelée gracieusement la Gloriette, on a de Vienne une vue splendide. Les appartements du château sont décorés avec un goût parfait : le XVIIIe siècle y a laissé son empreinte la plus élégante et la plus coquette. Achevé par Marie-Thérèse, on y trouve de la simplicité et de la grandeur.

Près de Schœnbrunn est la plus agréable et la plus riche ville de plaisance de l'Autriche, Hietzing : ce ne sont que riches maisons de campagne, restaurants célèbres, chalets, villas, qu'égaie la jolie rivière de la Vienne.

La vallée de la Brühl est une excursion qu'il faut faire si l'on veut connaître ce que les environs de Vienne peuvent avoir de pittoresque. Tous les chemins conduisant à la Brühl sont également curieux. C'est une vallée profonde, d'une beauté un peu artificielle peut-être, dont les rochers, les passages, les mouvements de terrain, les chemins taillés dans le roc par lesquels on descend sont adorablement composés pour le ravissement des yeux. A visiter la vieille abbaye de Sainte-Croix, où l'on trouve une chapelle romaine très belle et les tombeaux des Babenberg, les premiers ducs autrichiens.

Un autre château impérial est aussi à voir, plus original que Schœnbrunn : c'est

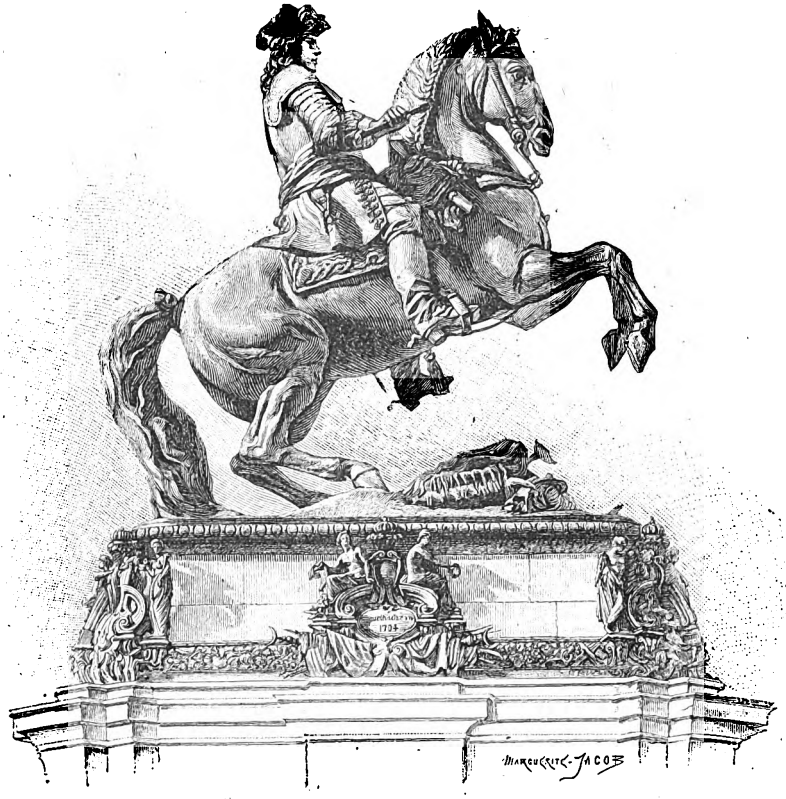
Digitized by Google

Laxenbourg. Les bâtiments sont du XIIIe au XIVe siècle, et composent un ensemble rare et curieux, non au point de vue du style peut-être, mais à celui d'un certain caractère, auquel ajoutent une chapelle gothique et des tombeaux de chevaliers.

Je ne parlerai pas de Baden et de la vallée de Sainte-Hélène. On me disait à Vienne que les Parisiens qui les avaient vus n'en voulaient plus revenir.

Moi, où je serais volontiers restée, c'est au Kahlenberg. Y monter en voiture, y suivre les jeux de la lumière, y voir l'étendue de l'horizon, la beauté merveilleuse des lignes, et redescendre sur Vienne dans le petit chemin de fer fait sur le modèle de celui du Righi, c'est inoubliable.

Juliette Adam



LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE.

Gravure de Marguerite Jacob

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

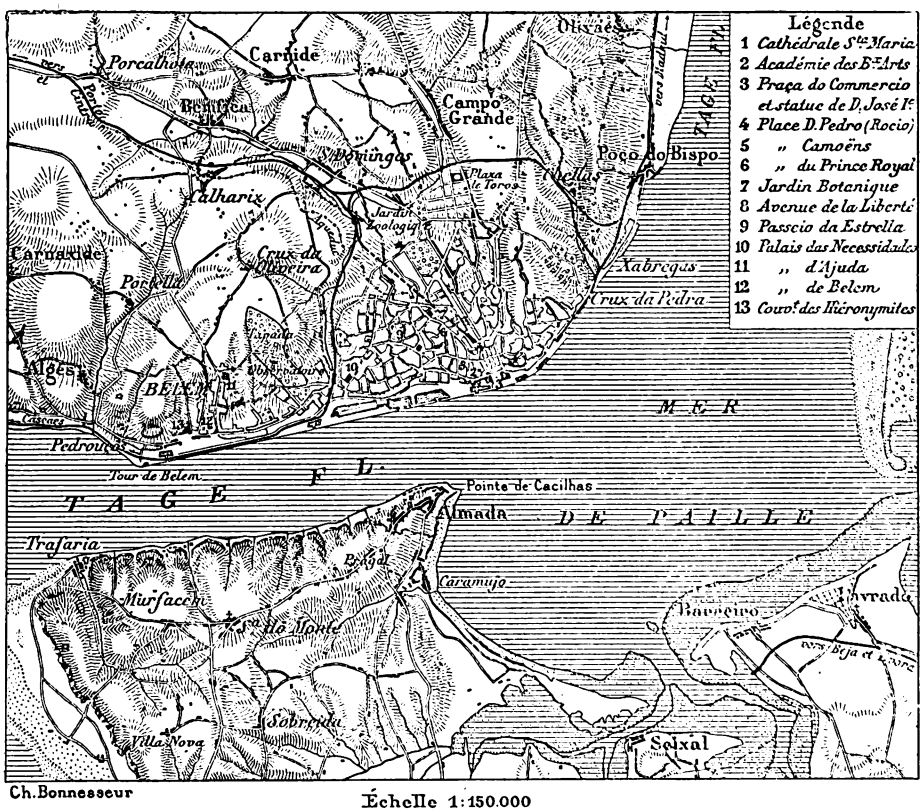
# LISBONNE

LISBONNE, en portugais *Lisbôa*, l'*Olissipo* primitif, puis l'ex-*Felicitas Julia* des Romains, est sise dans la province d'Estrémadure, à 500 kilomètres au sud-ouest de Madrid, sur la rive droite et à l'embouchure du Tage (*Tejo*), le plus long fleuve de la péninsule Ibérique (950 kilomètres). L'estuaire que ce cours d'eau y dessine mesure 18 kilomètres de longueur sur 7 ou 8 de largeur, et se termine vers la mer par un goulet de 2 à 3 kilomètres de large, resserré entre deux promontoires avancés et bordé de bastions et de forts.

La capitale du Portugal s'étend en amphithéâtre sur 3 grandes collines et 4 petites, se rattachant aux hauteurs de Cintra, projection lointaine de la sierra castillane de Gata. Elle se compose de 4 parties : la vieille ville, *Alhama*, où s'élève la cathédrale Sainte Marie, et où se trouve l'unique quartier qui ait survécu à l'effroyable tremblement de terre de 1755 qui fit périr 40 000 habitants et jeta par terre 6 000 édifices; la ville basse ou neuve, qui se développe du côté du fleuve, accessible aux plus gros navires; la ville haute, *Bairro-alto*, construite sur les pentes des collines septentrionales; enfin, à l'ouest, *Alcantara*, ou « le Pont », ainsi appelée du pont qui y enjambe le ruisseau séparant Lisbonne de son vaste faubourg de *Bélem*, où se dresse l'ex-monastère hiéronymite du même nom, et que domine, près de l'Observatoire, la masse imposante et haut perchée du Palais royal ou *Ajuda*.

L'agglomération totale mesure un pourtour de 18 kilomètres, dont 7 le long de la baie et comprend 13 grandes places (*praças*), 47 petites (*largos*), 250 églises ou chapelles, 2 amphithéâtres pour combats de taureaux ou carrousels. Deux magnifiques aqueducs apportent à la ville les eaux pures des montagnes d'alentour.

L'importance de Lisbonne date des Arabes, qui, l'ayant conquise au VIIIe siècle, en firent, sous le nom d'*Al-Oschbuna*, puis de *Lischbuna* (d'où *Lisbôa*), le chef-lieu d'un Etat musulman qui dura jusqu'en



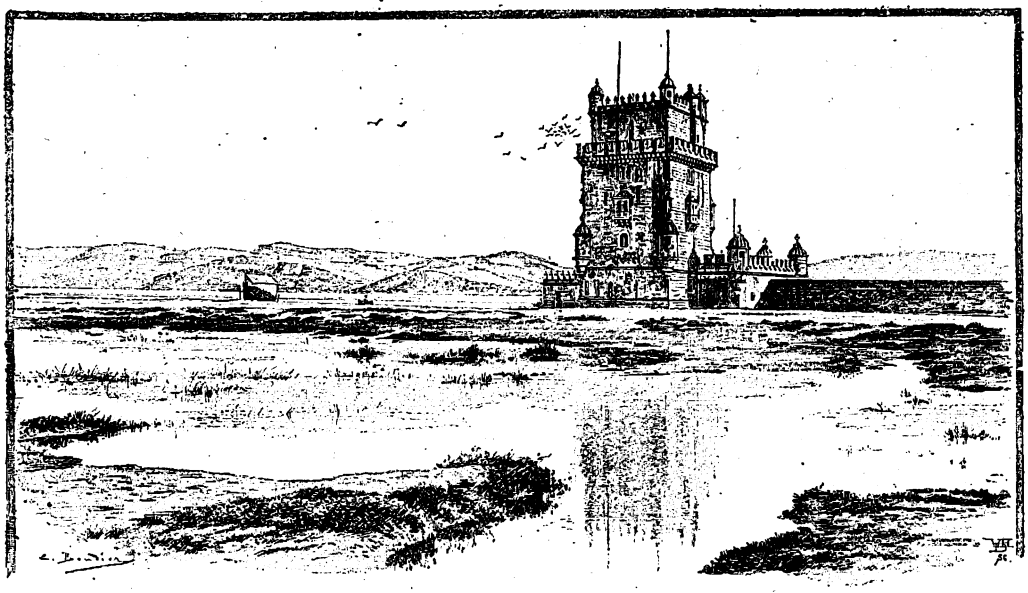

Ch. Bonnesseur

Échelle 1:150.000

1 0 1 2 3 4 5 Kil.

1147. Au XVIe siècle, c'était, pour les Orientaux, la ville d'Europe par excellence, le marché le plus florissant d'Occident. Réunie sous Philippe II à la monarchie espagnole (1580), elle redevint en 1640 la capitale du royaume de Portugal restauré; mais déjà avait commencé pour elle la période de la décadence. Son port, point d'attache de plusieurs lignes transocéaniques, est néanmoins encore très prospère, et commerce surtout avec le Brésil. Lisbonne, y compris Bélem, compte aujourd'hui 250 000 habitants, parmi lesquels 2000 noirs, puis de nombreux créoles et mulâtres, et 30 000 Galegos, montagnards de la Galice espagnole, exerçant les métiers de portefaix, de commissionnaires et de porteurs d'eau.

Digitized by Google



LA TOUR DE BELEM.
D'après un dessin de Boudier.

# Lisbonne

UNE « VARINA »
(Marchande de poisson).
D'après un dessin de Myrbach.

C'est assurément sur les rives des fleuves que les rimes les plus hyperboliques ont de tout temps été cueillies. Où sont les bois superbes qui couvraient les bords de l'Ilissus ? Que sont devenus ces bosquets de myrtes du « ruisseau d'Éden » qui autrefois abritèrent le baptême d'un dieu ? Fut-il jamais d'eaux plus troubles que celles du « limpide Arno », où ne se reflètent même pas les lourdes et mornes façades des vieux palais pisans ? Tibre jaunâtre et nauséabond qui sembles rouler encore dans tes ondes paresseuses les pourritures des gémonies, où sont tes bocages virgiliens et tes eaux murmurantes et fraîches, clairs miroirs des blanches Amaryllis ?

J'ai suivi les bords du Rhône jusqu'à la mer bleue, sans jamais traverser les bois d'orangers et de citronniers chantés par Pétrarque et à l'ombre desquels se promenait la gracieuse dame de ses pensées.

Digitized by Google

Aux chercheurs de causes à méditer sur ces tristes transformations des fleuves sacrés auxquels la chanson des poètes semble avoir porté malheur!

Ainsi s'en allaient mes rêveries pendant que je roulais en wagon, d'Abrantès à Lisbonne, tout au bord du Tage et presque parallèlement au cours du fleuve. Parfois même, les roues de la voiture effleuraient ses rives, et je voyais défiler sous mes yeux, à travers les premières ombres de la nuit, d'arides paysages faits de rocs taillés à pic et de monticules sablonneux pareils à de grands tas de cendre entre lesquels fuyaient tumultueusement les eaux bourbeuses du fleuve, de ce fleuve enchanté « dont les flots pailletés d'or coulent toujours, m'avait dit Camoens, entre deux forêts de fleurs ».

Je dois déclarer cependant qu'avant d'arriver à l'importante station de l'*Entroncamento*, point de jonction de la ligne de chemin de fer du Nord, j'aperçus, émergeant du milieu du Tage, dont la largeur varie à tout instant, une île verdoyante et fleurie. Sur cette île se dressaient de superbes ruines, où j'ai cru découvrir, malgré la rapidité de mon examen, les restes d'une imposante construction mauresque qui fut peut-être le palais d'été d'un émir puissant chargé du gouvernement de l'Alemtejo, sous les ordres du calife de Cordoue.

C'est en me livrant à ces hypothèses historiques, évoquées par la subite apparition du vieux château, où mon imagination fit revivre un instant toutes les voluptueuses séductions d'un harem enchanté, que je m'endormis, pour ne plus me réveiller qu'à Lisbonne.

. . . . . .

Si j'éprouve, en écrivant ces lignes, une sorte de sentiment nostalgique, un regret cuisant d'un passé déjà lointain et au fond duquel je vois vaguement s'ébaucher, tout au bord d'un large fleuve, une grande ville que j'ai joyeusement traversée en ayant aux lèvres la libre chanson de la vingtième année, je dois aussi confesser que l'impression première que je ressentis en débarquant à Lisbonne fut des plus pénibles. Tout autour de moi, l'air était empesté par d'affreuses odeurs qui montaient des bouches des égouts, dont les eaux très hautes du Tage arrêtaient depuis plusieurs jours l'écoulement. Ce fait se produit, paraît-il, assez fréquemment. Les habitants, qui devraient se souvenir de la peste de 1568, paraissent ne pas se douter des graves inconvénients qui pourraient en résulter. Et cependant cette terrible épidémie fit plus de soixante mille victimes, rien que dans la ville. Le gouvernement, aussi bien d'ailleurs que la municipalité de Lisbonne, dont les ressources budgétaires suffiraient à peine à la reconstruction des égouts, entretiennent secrètement, sans doute, le stoïcisme ou plutôt l'indifférence populaire, malgré les plaintes et les avertissements des médecins.

Digitized by Google

UN ENTERREMENT A LISBONNE.

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Laurent Desrousseaux.



Digitized by Google

Il pleuvait à torrent, et sous ce ciel en deuil, dans cet air empesté, à travers ces rues boueuses dont on a certainement négligé d'entretenir les pavés depuis le tremblement de terre de 1755, un vague ennui m'envahissait, et je me surprenais déjà à regretter d'avoir franchi la frontière espagnole et quitté la vallée odorante et fraîche du Guadalquivir, quand un joyeux spectacle vint dissiper fort à propos les nuages qui s'amoncelaient sur mon front.

Un enterrement passait.

« Rien de plus étrange pour celui qui débarque à Lisbonne, nous dit Mme Rattazzi dans son volume sur le Portugal, que de rencontrer dans les rues les appareils qui servent à conduire les morts à leur dernière demeure. Il y a plusieurs classes de convois, tout comme en France; mais en Portugal le pauvre lui-même fait cette dernière étape dans un véhicule doré sur toutes les tranches. Ce sont, pour les enterrements ordinaires, des voitures à deux roues en forme de cabriolet, avec des brancards fort longs, entre lesquels se trouvent un mulet, un postillon avec des bottes à l'écuyère, un habit à la française et un chapeau plus large du sommet que de la base. Sur le devant de ces cabriolets, entre le derrière du mulet et le tablier, se trouvent deux portants en fer sur lesquels on assujettit le cercueil. Tout cela a un air de gaîté qui fait plaisir à voir, et, la première fois que j'ai rencontré ce cortège qui revenait à vide, j'ai cru qu'il s'agissait de la mascarade du Bœuf gras ou d'une farce analogue. Il n'y a pas de voitures de deuil pour les invités : ils suivent dans leurs voitures ou dans des fiacres. Le cimetière s'appelle *Prazeres* (Plaisirs...).

« Lorsqu'une personne meurt, la famille n'envoie pas de lettres de faire part : elle fait une annonce dans les journaux, et tout est dit, attendu que l'annonce se termine invariablement par ce cliché : *On ne fait pas d'invitations spéciales, la famille se trouvant dans un état de consternation indicible.* »

Je ne saurais trop préciser à quel ordre de la société appartenait le défunt qui roulait sous mes yeux en si riant équipage, mais je lui souhaitai du fond du cœur une félicité éternelle dans l'autre vie, en retour du moment de gaîté qu'il m'avait procuré dans celle-ci. Complètement déridé, mais trempé jusqu'aux os, je me dirigeai vers mon hôtel, pénétré d'admiration pour le stoïcisme indolent et joyeux de ce peuple qui respire du matin au soir des miasmes pestilentiels avec autant de bonne humeur que si c'étaient des parfums de roses, se casse les jambes dans ses rues malpropres et mal pavées sans se plaindre, conduit ses morts à leur dernière demeure dans des voitures de gala dirigées par des cochers costumés en singes savants, et appelle ses cimetières des lieux de plaisir (*Prazeres*).

Digitized by Google

Qu'on vienne après cela révoquer en doute la gaîté portugaise!

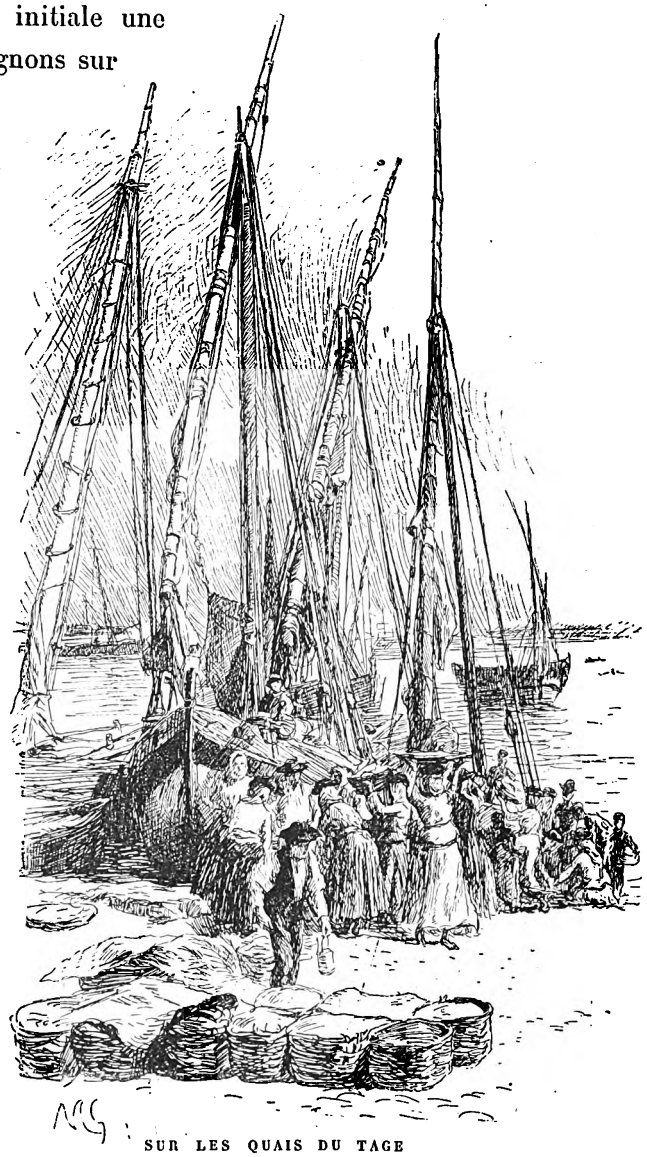
. . . . . .

Jamais origine ne fut plus discutée que celle de Lisbonne, à laquelle le sentiment populaire donne comme date initiale une escale prolongée d'Ulysse et de ses compagnons sur les bords du Tage.

Les étymologistes pourront d'ailleurs très facilement constater que les noms de la vieille cité lusitanienne, tout en se modifiant très fréquemment à travers les siècles, pour des causes assez inexpliquées, semblent toujours dériver de celui de l'héroïque voyageur que l'opinion du peuple lui donne comme fondateur, car, avant de s'appeler Lisbõa, elle a tour à tour porté les noms d'Elisea, d'Ulisea, d'Ulisipolis, d'Ulisipo, d'Olisipo, d'Olisipoua, d'Olisipoa, d'Ulixiponna et d'Exupona....

Mais ce sont là des choses fort lointaines....

D'après une vieille légende allemande, un chevalier ayant voulu voir, à Jérusalem, la plus belle cité de l'Europe dans un miroir magique, aussitôt *Lisbonne la Grande*, comme on l'appelait alors, vint se peindre à ses yeux éblouis.



SUR LES QUAIS DU TAGE
(Retour de la Pêche).
D'après un dessin de Myrbach.

C'est qu'en effet, s'il faut ajouter foi aux assertions d'écrivains très accrédités, tels que Fernando Lopes (*Agiologio Lusitano*), Lisbonne jouissait au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle d'une grande réputation de magnificence. Il est vrai de dire que d'autres historiens portugais ont élevé quelques doutes sur la splendeur supposée de la Lisbonne féodale. Nous nous dispenserons de chercher à nous former une opinion à ce sujet, afin de ne pas sortir du modeste cadre de notre travail. Laissons dormir en paix la vieille ville dans les entrailles de la terre, où elle a été engloutie

Digitized by Google

presque complètement avec ses palais et ses trésors, et contentons-nous d'esquisser aussi fidèlement que possible un croquis léger d'après la Lisbonne nouvelle, que le marquis de Pombal, par la puissance de son génie, a, pour ainsi dire, fait jaillir du sol, sur des plans nouveaux.

L'aspect général de la ville est des plus pittoresques. Elle n'a pas moins de deux lieues de longueur, et s'élève en amphithéâtre, en affectant une disposition à peu près demi-circulaire, sur la rive droite du Tage.

A la fin du XVII^e^ siècle, elle méritait encore le surnom d'*Urbs septicollis* ; mais, grâce à son rapide développement, elle a embrassé, dans son enceinte encore indéterminée, plusieurs éminences nouvelles, qui détruisent son analogie topographique, dont les Portugais étaient si fiers, avec celle de la Rome antique.

Le spectacle de Lisbonne vue du Tage par un clair soleil de printemps est vraiment superbe. Un poète l'a tour à tour comparée à une belle coquette vêtue d'une robe blanche ornée de roses et penchée sur son miroir, et à un immense éventail largement déployé et décoré de bouquets de fleurs. Ces deux images, bien que très différentes, sont d'une assez grande fidélité métaphorique, et nous avouons bien volontiers que notre admiration fut très vive, lorsque, du milieu du fleuve que nous traversions pour nous rendre à Evora, située sur l'autre rive, nous avons aperçu Lisbonne dans la pleine lumière d'un beau midi de mai, avec ses larges quais indéfiniment allongés dans une courbe gracieuse et ses innombrables maisons blanches qui semblent monter à l'assaut du ciel et font songer de loin aux marches géantes d'une Babel inachevée. Çà et là, au milieu de cette forêt de pierres, apparaît un jardin plein de verdure et de roses, gai sourire de la nature qui anime la froideur marmoréenne de la cité et lui donne réellement cet air de coquetterie féminine sans lequel elle apparaîtrait aux yeux du voyageur comme le blanc fantôme de la vieille cité disparue.

Mais à peine êtes-vous débarqué, que votre admiration tombe pour faire place à une pénible surprise. Le charme est rompu. Voici vraiment le royaume du banal et du laid. D'énormes constructions de briques, auxquelles des architectes partisans convaincus de l'application de l'art à l'industrie ont cru devoir donner des formes classiques, s'alignent sur le bord du fleuve, et de leurs fenêtres ogivales s'échappe, au lieu du parfum de l'encens, l'âcre odeur de détritus de sardines et d'huile chaude, qui, mêlée à celle des égouts dont les bouches puantes s'ouvrent sur le Tage, chasse tous les flâneurs vers la ville haute. Ces quais spacieux, qu'une municipalité intelligente pourra un jour transformer en une merveilleuse promenade, ne sont guère fréquentés que par les *gallegos*, les *varinas* et les matelots des navires de commerce mouillés

Digitized by Google

dans le fleuve, qui à cet endroit ne mesure pas moins de deux lieues de large.

Les Lisbonnais désignent communément sous le nom de *gallegos* les portefaix, les commissionnaires, les porteurs d'eau. Les individus qui remplissent ces fonctions, auxquelles le plus misérable Portugais dédaigne de se livrer, sont presque tous originaires de la Galicie. Ils sont robustes, économes et laborieux. Leur physionomie rappelle celle des montagnards de la Savoie et de l'Auvergne, qui, comme eux, sont poussés vers les grandes villes par une similitude de goûts pour les travaux grossiers et pénibles. D'ailleurs les gallegos n'émigrent pas seulement à Lisbonne : on les rencontre aussi à Madrid et dans d'autres villes importantes d'Espagne. Leurs penchants pour les besognes infimes leur attirent aussi bien le mépris des Espagnols que celui des Portugais, et le dernier loqueteux de Castille ou d'Andalousie n'hésite pas à répondre à un accueil qui ne lui semble pas assez digne de ses nobles haillons : *Me trata V. S. como Gallego*, « Vous me traitez comme un Galicien ». Au demeurant, utiles et laborieux travailleurs, qui, à l'instar de nos braves Auvergnats, jouissent universellement d'une légitime réputation de probité. Leur physionomie ne diffère guère de celle de nos gallegos parisiens : c'est toujours le type traditionnel du commissionnaire du coin, avec sa courte veste de velours, ses petits favoris en patte de lièvre, ses larges épaules et sa trogne souriante et fleurie. Ici la casquette est remplacée par un immense bonnet vert.

Les *varinas* (marchandes de poisson) forment avec les gallegos la population la plus pittoresque, j'allais dire la plus intéressante de la ville. Pendant que leurs pères, leurs mères, leurs frères, se livrent, dans les dangereux parages de la barre du fleuve, à la pêche à la sardine, elles courent par les rues pour vendre le poisson, chargées d'une vaste corbeille plate, qu'elles portent très adroitement et avec grâce sur la tête. Le costume de la varina est assez original et mérite un petit bout de description. Il se compose d'un petit chapeau de feutre aux bords larges et retroussés, sur lequel repose le panier au poisson. La poitrine et les épaules disparaissent sous les plis d'un léger châle de couleur voyante, et sur les hanches, au-dessous de la taille, s'enroule plusieurs fois, en tours serrés, une large ceinture de laine. Leur jupon, souvent très court, permet d'admirer des jambes d'une réelle élégance de formes.

La varina a pour les bijoux une insatiable passion, et sur cette terre où elle peine du jour naissant à la tombée de la nuit, déchirant ses pieds nus en escaladant les ruelles mal pavées de l'ancienne ville, son pesant fardeau sur la tête, elle n'a, la pauvre fille, d'autre idéal que celui d'accrocher à ses oreilles, les jours de fête, des boucles en or rehaussées d'ancres en émail bleu,

Digitized by Google

et d'étaler sur sa robuste poitrine des croix ou d'énormes cœurs en filigrane.

La vive allure de la varina, son ardeur au travail, sa continuelle activité, contrastent étrangement avec l'indolence de la Portugaise, qui du matin au soir bâille à sa fenêtre, vaguement somnolente au milieu de l'ennui d'un morne désœuvrement. Jamais une Portugaise n'aida son mari dans ses travaux. J'oserai même affirmer qu'elle n'y songea jamais, et l'on pourrait faire plusieurs fois le tour des magasins de Lisbonne sans découvrir une Portugaise derrière un comptoir. C'est à croire en vérité, comme l'affirment d'ailleurs certains ethnographes, que la vaillante fille des pêcheurs du Tage est d'une autre race que ces incorrigibles paresseuses, qui regardent machinalement s'écouler les inutiles heures de leur vie dans le mortel silence de leur *home* sans confort et sans goût.

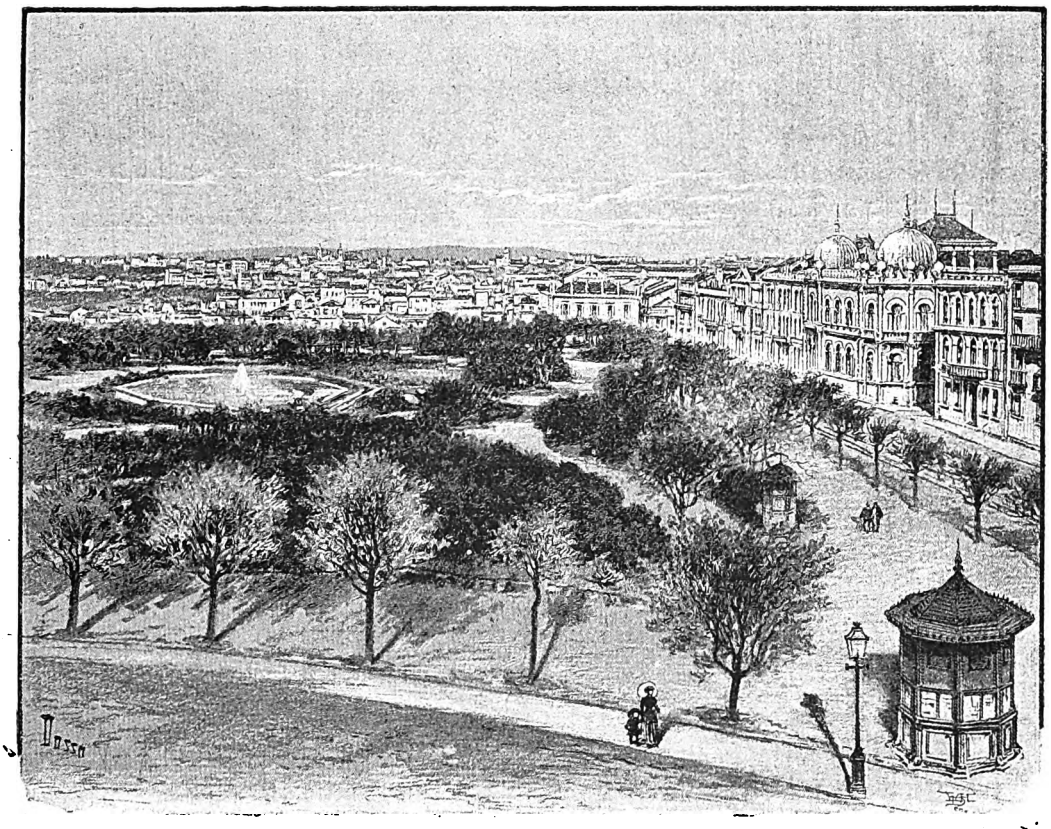
Le large chapeau des varinas semble être le dernier vestige de l'ancien costume national du Portugal. Les femmes de la société, continuellement tentées par les étalages des modistes et des couturières françaises installées en conquérantes dans les principales rues de la ville, ont depuis longtemps adopté nos modes parisiennes. Nous le regrettons pour notre part; mais du moins n'est-il plus permis au voyageur médisant de se livrer à des réflexions du genre de celles que soumettait officiellement à son gouvernement un certain ambassadeur vénitien qui visita Lisbonne sous le règne de João III : « Les femmes portugaises, dit-il, sont remarquables par leur beauté et par l'élégance de leurs proportions. Leur maintien est agréable, leurs traits gracieux. Elles ont les yeux noirs et scintillants, ce qui accroît leur beauté.... Le vêtement des femmes de Lisbonne consiste en une grande cape de laine ou de soie (selon la condition), dont elles s'enveloppent entièrement le corps, en se cachant même le visage. Elles vont ainsi où bon leur semble, si parfaitement déguisées que leurs propres maris ne peuvent les reconnaître; privilège dont elles tirent plus de profit qu'il ne convient à des femmes bien nées et bien morigénées.... »

Pourquoi faut-il que depuis le voyage de l'ambassadeur de Venise les traits du visage des dames portugaises aient subi des modifications aussi désavantageuses que celles de leurs costumes?

J'ai pu cependant apercevoir encore quelques vieilles femmes du peuple drapées dans de longs manteaux de couleur sombre et coiffées d'un mouchoir de linon très clair et fortement gommé. Ce long manteau aux larges plis n'est-il pas une suprême réduction de la grande cape de laine dont parle notre ambassadeur, et ce mouchoir, la dernière transformation du gracieux *lenço* du siècle dernier, dont les deux bouts se rejoignaient à l'aide d'une agrafe d'or ou d'argent?

Les hommes, chez lesquels aussi tout vestige de costume national a disparu,

Digitized by Google



LA PLACE DU PRINCE ROYAL.

D'après un dessin de Dosso.

ont, comme les femmes, l'amour du clinquant. Leurs doigts sont presque toujours surchargés de bagues, et sur leur ventre, souvent arrondi comme leurs pipes de porto, resplendissent des chaînes d'or grosses comme des câbles, et agrémentées de paquets de breloques.

Le Portugais est très friand de tout signe extérieur capable d'attirer sur son cher personnage l'attention du public. C'est ici qu'on voit s'étaler sur la neige des gilets les plus éclatantes cravates et s'épanouir aux boutonnières les plus invraisemblables rosettes. Je me suis laissé dire que la plupart des promeneurs que je voyais flâner les dimanches sur les promenades de la ville, la cravache à la main et les talons richement éperonnés, n'avaient jamais mis le pied dans un étrier : l'éperon est pour eux, paraît-il, une sorte de décoration nobiliaire qu'ils s'attribuent très généreusement, un reste des privilèges de la vieille chevalerie. Quel est le Portugais, fût-il *almocreve* ou *calafate* (muletier ou calfat), dont les aïeux n'ont pas porté les éperons d'or à la bataille d'Ourique ou d'Aljubarrota? J'ai remarqué que beaucoup de fonctionnaires de l'État travaillaient tout éperonnés,

Digitized by Google

comme pour un jour de bataille. Lorsque ces chevaliers du grattoir, ces *ficados* aux brassards de lustrine, rendront paisiblement à Dieu leur belle âme bureaucratique, on déposera sans doute aussi leurs éperons sur leurs tombes.

Mais avons-nous le droit de parler si longuement des légers ridicules d'un peuple dont les qualités morales sont solides et nombreuses, et qu'on pourrait, si ce n'étaient sa regrettable indolence et son invraisemblable « égotisme », donner comme modèle aux autres nations ? Car le Portugais est naturellement bon, hospitalier, honnête en affaires, généreux et brave. Et nous sommes certain qu'on verrait encore aujourd'hui cet héroïque petit peuple, au fond duquel sommeille une puissante énergie nationale, et qui fut maître autrefois, par ses prodigieuses entreprises, de tout le commerce de l'Orient, se lever tout entier contre l'envahisseur avec la même ardeur qu'en 1388 et 1809, si son indépendance était de nouveau menacée.

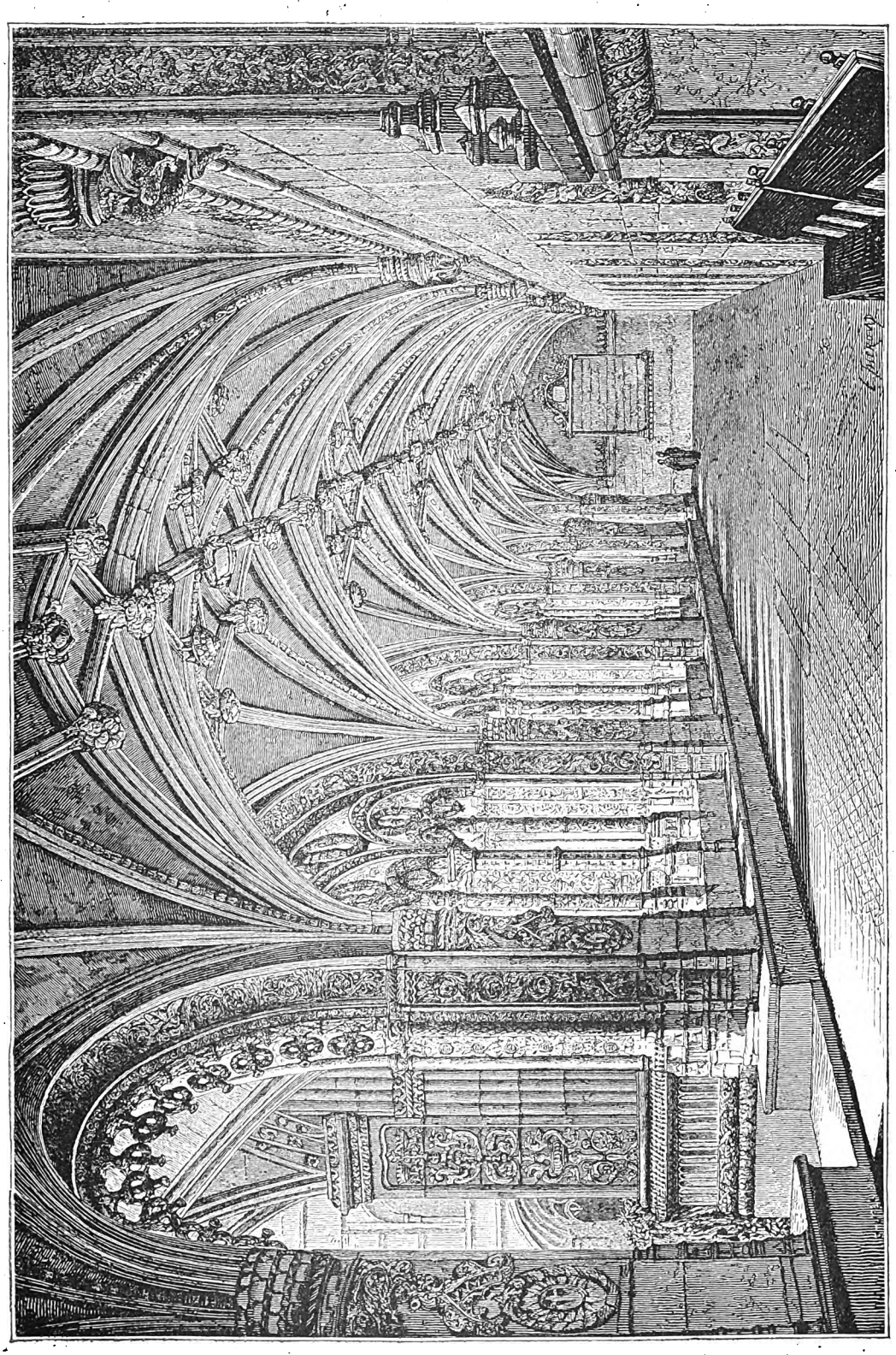
La pénible impression qu'on éprouve en débarquant sur les quais s'efface un peu à mesure qu'on s'enfonce dans la ville haute, en gravissant, non sans fatigue, la pente rapide des rues, presque toutes outrageusement pavées comme les *callecitas* des villes andalouses. Les jardins ont disparu derrière les hautes murailles. Par-ci par-là, quelques petites places bordées d'arbres poussiéreux et maladifs, et ornées de statues d'une conception et d'une exécution médiocres, élevées à la gloire de José I^er^, de Camoens, du duc de Terceira, de Pedro IV. Il n'y a pas de véritable promenade publique à Lisbonne, car il est difficile de donner ce nom à quelques squares, fort bien entretenus il est vrai, comme le Rocio, la place Camoens, la place du Prince Royal, le jardin d'Estrella et le Passeio publico, mais beaucoup trop insuffisants pour une ville de 300000 âmes.

Lorsqu'on a vu une maison à Lisbonne, on les a toutes vues.

On trouverait difficilement dans la vieille capitale lusitanienne une de ces jolies habitations andalouses aux galeries intérieures pleines d'ombre fraîche, aux *patios* fleuris de roses, de jasmins et de tubéreuses, et où le rêve s'endort si doucement au bruit du jet d'eau.

Si l'Espagnol, malgré sa haine séculaire pour le *Moro odioso*, a eu le bon goût de respecter jusqu'ici les excellents conseils d'architecture, pratique et artistique à la fois, du providentiel conquérant de son pays, le Portugais, dans sa féroce « hispanophobie », s'est cru obligé, m'a-t-on dit, malicieusement sans doute, de s'enfermer dans des cases ridicules, sans cour intérieure, et dont la plupart des pièces sont privées d'air et de lumière, pour éviter de s'entendre attribuer une similitude de goûts avec son voisin exécré. Mais j'aime mieux

Digitized by Google



INTÉRIEUR DU CLOITRE DE BELEM.

Dessin de Thérond, d'après une photographie.



Digitized by Google

croire que c'est au marquis de Pombal qu'appartient l'idée de la construction lisbonnienne si banale dans sa plate uniformité, idée issue d'ailleurs d'une très patriotique prévoyance.

Afin d'épargner dans l'avenir à Lisbonne, où les tremblements de terre sont fréquents, une catastrophe pareille à celle de 1755, le grand ministre avait pensé qu'il serait nécessaire d'établir un système fixe d'architecture qui permît, en cas de tremblement de terre, à la maçonnerie seule de s'écrouler, tandis que la charpente, maintenue par ses tenons et ses accessoires, demeurerait debout comme un toit protecteur. Et c'est pour cela sans doute qu'au lieu d'édifier une seule maison, on en construit deux; car, dès que la charpente est élevée, on l'emprisonne dans des murs de pierre, ce qui donne à chacune des constructions une indépendance relative. Les maisons de Lisbonne n'ont jour sur la rue que par devant et par derrière : aussi le centre du logis, qui est une sorte de carrefour, de corridor aboutissant aux pièces des façades, est toujours dans une obscurité complète. Ce qui précède indique assez que les occasions doivent être rares pour les malheureux architectes lisbonnais de donner une forme aux fantaisies de leur imagination, puisque la lourde conception des maîtres-maçons suffit au développement quasi mécanique de la Lisbonne moderne.

Nous sommes donc obligé de confesser que rien n'égalerait en monotonie une promenade dans les rues escarpées de la capitale du Portugal, si parfois l'œil du voyageur n'était arrêté par de riches revêtements de vieilles faïences (*azulejos*) qui égayent singulièrement la physionomie banale des habitations.

Les églises de Lisbonne ressemblent presque toutes aux lamentables églises italiennes du XVII^e^ siècle : même style rococo, même faux éclat intérieur. Pas une, voire même la basilique de Santa Maria, ne mérite quelques lignes de description. Quant aux trois palais royaux d'*Ajuda,* des *Necessidades* et de *Belem*, ils sont d'une navrante banalité architecturale. L'aspect de nos nouvelles casernes est plus séduisant. Il faut convenir que dans ce bon pays de Portugal les Majestés divines et royales sont médiocrement logées !

Les églises et les couvents de Lisbonne renferment d'assez nombreuses peintures, qui, bien qu'attribuées pour la plupart à ce fameux *Gran Vasco*, dont la gloire artistique n'a d'égale au monde, d'après les Portugais, que celle du chantre des *Lusiades*, n'offrent en général que fort peu d'intérêt. Les tableaux de Gran Vasco se chiffrent par centaines. Ils sont disséminés dans les églises, dans les musées, dans les galeries particulières du royaume. L'Académie des Beaux-Arts, à Lisbonne, en compte, à elle seule, plus de cinquante. Tout méchant

Digitized by Google

panneau grossièrement enluminé est un Gran Vasco, pour peu qu'il représente les Fiançailles de la Vierge, l'Adoration des Mages et le Martyre de saint Sébastien. Que j'en ai vu de ces saintes croûtes, toutes impitoyablement attribuées à cet artiste infortuné!

Il faut cependant bien en dire deux mots de ce Gran Vasco, qui a été élevé par la tradition populaire à une si grande hauteur, puisqu'on ne peut faire un pas dans le Portugal sans entendre célébrer son œuvre et chanter sa gloire.

J'ai donc voulu faire sérieusement connaissance avec l'artiste national, et, à travers des chemins plus pittoresques que carrossables, je me suis rendu à Viseu, le pays natal de Vasco Fernandez (surnommé Gran Vasco), la ville sainte de la peinture portugaise. J'y ai vu grand nombre de panneaux gothiques en partie mangés par les vers, et pour la plupart indignes d'une réputation si universellement reconnue des bords du Minho aux montagnes des Algarves; œuvres impersonnelles et lourdes, d'un coloris pesant et d'un dessin sans vigueur, dues sans doute aux pinceaux inexpérimentés de quelques élèves portugais de Luca van Leiden et de Golzius, qui firent école en Espagne au XVI^e^ siècle. J'ai eu aussi l'heureuse fortune d'apprendre, en fouillant dans les archives poussiéreuses de l'église de Viseu, que Vasco Fernandez naquit en 1552, et qu'il était fils du peintre François Fernandez,.... mais je n'ai pu savoir la date et le lieu de sa mort. Nul détail de sa vie d'artiste n'est parvenu à la postérité, et l'existence légendaire de ce peintre « illustre », quoique inconnu en dehors de son pays, n'a été officiellement établie qu'à la fin du siècle dernier. Ajoutez à cela qu'il est impossible de découvrir sur les travaux attribués à Gran Vasco aucune lettre, aucune inscription, aucun caractère indicateur, etc., et vous comprendrez facilement le silence presque absolu des historiens de la peinture devant l'impersonnalité troublante de l'œuvre qui porte son nom.

Nous ne pouvons établir ici un parallèle entre les tempéraments portugais et espagnols, si dissemblables malgré la commune frontière. Le sujet est trop vaste pour notre modeste cadre d'étude, où la psychologie ne doit apparaître qu'en passant. Qu'il nous soit permis cependant de dire combien nous avons été frappé par le contraste profond qui existe dans les pratiques pieuses chez les deux nations de la presqu'île Ibérique! Pendant nos longues promenades à travers les églises et les cloîtres de Lisbonne et des autres villes portugaises, notre attention n'a presque jamais été sollicitée par ces ardentes manifestations de foi religieuse si communes en Espagne et souvent si touchantes. Oh! ces agenouillements extatiques sous les longues mantilles noires, à l'ombre des lourds piliers humides!

Digitized by Google

Dans une des églises les plus curieuses et cependant les moins connues de Cordoue, à *Nuestra Señora de la Fuentesanta*, j'ai été, un jour, témoin d'un de ces actes de ferveur chrétienne dont le peuple espagnol est encore si coutumier, et auquel toujours il donne instinctivement une forme d'une exaltation vraiment saisissante.

Je venais d'entrer dans la vieille église, qui, toute dorée et comme cuite par les soleils de plusieurs siècles, toute rongée par les rafales des vents brûlants, et presque branlante de vieillesse, s'élève assez loin de la ville, dans un faubourg escarpé, au fond d'un jardin enclos de hautes murailles moussues et plein de superbes orangers et de citronniers, de lilas en fleur et d'iris bleus, au milieu desquels s'écoulent les eaux limpides de la *Fuentesanta* (la Fontaine sainte). Autour de moi, sur les murs intérieurs, au plafond, le long des piliers,... ce n'étaient qu'ex-voto étranges et images commémoratives d'une miraculeuse guérison. Nuestra Señora de la Fuentesanta ne renferme pas moins de 3000 de ces naïves enluminures représentant presque toutes la patronne de ce saint lieu apparaissant sur un nuage, dans une chambre très bourgeoisement meublée, à un moribond, sur lequel elle étend ses mains providentielles, pendant que le médecin regarde avec mélancolie, et dans une attitude affaissée, les impuissantes tisanes qui fument sur la table de nuit. Puis ce sont des nattes de cheveux, même des chevelures entières, qui pendent comme des scalps au milieu de bas brodés, de robes de soie, d'œufs d'autruche, de crocodiles et de lézards empaillés, de bébés et de taureaux en cire.... J'en étais là de mon pieux inventaire, lorsque j'entendis près de moi, dans l'ombre, un soupir profond. Une femme vêtue de deuil et coiffée d'une longue mantille se traînait sur ses genoux à travers l'église, s'arrêtant devant chacune des images de la Passion. Elle était pâle, très amaigrie, et semblait accomplir avec peine un douloureux pèlerinage. Le sacristain qui m'accompagnait s'approcha de moi, et me dit à l'oreille : « La pauvre femme prie pour son petit enfant, qui se meurt ». Dès ce moment mon regard ne quitta plus cette malheureuse au cœur saignant qui meurtrissait ses genoux sur les dalles de l'église. Volontiers je me serais agenouillé aussi, pour joindre mes prières à celles de cette mère désolée, devant Nuestra Señora de la Fuentesanta, qui, vêtue d'une robe de soie ornée de perles, les épaules couvertes d'un long manteau blanc brodé d'or, la tête pompeusement ornée d'un large chapeau rose agrémenté de plumes d'autruche, les pieds chaussés de mignons escarpins de satin, finement gantée de violet clair, avec des bagues aux doigts, regardait de son œil froid de poupée coquette cet immense désespoir.

Digitized by Google

Longtemps la pauvre mère se traîna péniblement devant les douloureux symboles. Elle fit sa dernière station au pied d'un christ tout à fait étrange, grossièrement taillé dans le bois par le ciseau inexpérimenté d'un précurseur de Berruguete et de Gaspar Becerra. Il était à moitié recouvert d'un antique costume de toréador de l'époque héroïque de Pedro Romero, et une longue mèche de cheveux véritables pleurait sur son visage pâle, où s'ouvraient démesurément deux orbites saignantes. Je la vois encore, la malheureuse, les bras ouverts, en croix, devant la sinistre image. Elle adressa presque à haute voix, d'une voix sourde trempée de larmes, une suprême prière au crucifix, et elle ne s'arrêta dans son appel déchirant que lorsque ses bras, fatigués, retombèrent lourdement le long de son corps, comme deux branches coupées. Puis elle se redressa avec effort, et s'échappa presque en courant de la vieille église, les mains jointes et priant encore.

JE LA VOIS ENCORE, LA MALHEUREUSE, LES BRAS OUVERTS...
Gravure de Ruffe, d'après une aquarelle de Desrousseaux.

Ces manifestations si saisissantes du sentiment religieux sont fort rares en Portugal, où les églises, relativement peu fréquentées, ont plutôt l'air de fraîches promenades que de mystiques sanctuaires. Les fidèles, influencés sans doute par la conduite du clergé portugais, qui publie trop manifestement son impuissance à triompher des faiblesses de la nature humaine, ne s'y arrêtent qu'en passant : aussi semble-t-il que leur très mondaine dévotion ne prend sa source que dans le seul désir de ne pas interrompre le cours d'une antique tradition.

Digitized by Google

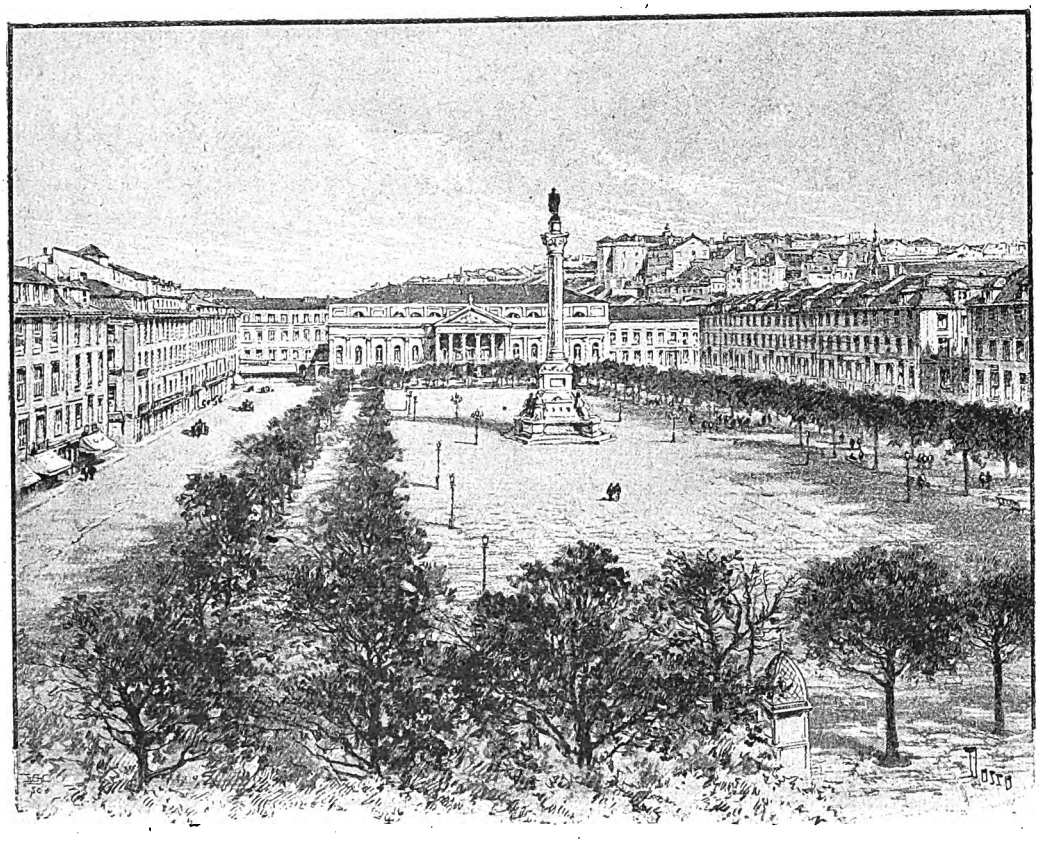
Il existe cependant à Lisbonne quelques monuments dignes d'attirer l'attention du visiteur, entre autres la tour de Belem (une pure merveille) et le monastère des Hiéronymites. Tous deux sont situés à l'ouest de la ville, dans le même quartier, sur le bord du fleuve. La tour de Belem date de la fin du xv^e^ siècle. L'ordre de construction fut donné par dom João II, et l'exécution définitive eut lieu sous le règne de dom Emmanuel. D'après la chronique de Garcia de Resende, qui fut lui-même l'architecte de ce monument remarquable, « le Roi avait compris qu'il fallait construire une tour sur la rive droite du Tage, un peu au-dessous de Lisbonne, pour que son feu pût se croiser avec celui de la *torre Velha* ». En artiste intelligent, Resende exécuta un dessin dans lequel se trouvaient harmonieusement combinés les courbes les plus pures de l'art gothique et les angles les plus menaçants de l'architecture militaire. La vieille tour de Belem, qu'aucun tremblement de terre n'a jamais pu ébranler, aussi solide aujourd'hui qu'au lendemain de sa construction, s'élève sur un petit promontoire qui s'avance dans le Tage. Le style général de cette construction est gothique pur. Le terre-plein sur lequel elle s'élève est fortifié et casematé. Sa forme est carrée et un peu massive, mais les élégantes tourelles en poivrière qui ornent ses angles et ses gracieuses fenêtres à balçons sculptés adoucissent et éclairent sa sombre silhouette, comme un sourire une figure trop rébarbative.

Tout près de ce monument s'élève le fameux couvent des Hiéronymites, dont les fondements furent jetés dans l'année 1500, sous la direction des architectes João Castilho et Boitaka. Mais son achèvement demanda de longues années, et bien des architectes présidèrent à sa complète édification. Il possède néanmoins un caractère original, grâce au style bizarre qui prédomine dans sa construction; style essentiellement composite, très à la mode sous le règne de dom Manoel, qui se reproduit dans plusieurs monuments de la même époque et qui se dégage avec une étrange richesse de détails du mariage intime de l'art gothique, du trèfle mauresque, de l'arabesque indienne et du pilastre délicatement ouvragé de la Renaissance.

La façade du monument, qui regarde le midi, peut se diviser en cinq parties distinctes, dont l'une, la porte principale, ornée de fleurons et de statues, est un vrai chef-d'œuvre de richesse gothique. Elle est faite de cette pierre calcaire si abondante aux environs de Lisbonne, et qui acquiert au soleil un beau ton doré tirant sur le rouge. L'église n'a guère plus de 32 mètres de large sur 70 mètres de long. Elle renferme plusieurs tombeaux de monarques et de personnages illustres, entre autres ceux de dom Manoel, de João III, de dom Sebastião, de

Digitized by Google

donha Catharina, des infants de dom Luiz et de dom Carlos, d'Affonso VI. Quelques-uns de ces monuments funéraires sont ornés de curieuses sculptures, fort bien conservées. On ne peut en dire autant, malheureusement, de celles qui ornent les magnifiques mausolées de dom Pedro et d'Inès de Castro, dans le monastère d'Alcobaça, où nous avons rougi de notre nationalité en écoutant le moine qui nous servait de guide nous conter qu'elles avaient été mutilées par les sol-



PLACE DOM PEDRO.
D'après un dessin de Dosso.

dats de Junot. Ces brutes héroïques, insensibles aux souvenirs douloureusement poétiques qui s'y attachent, les ont criblées de coups de baïonnette, et peu de personnages des bas-reliefs sont intacts. L'une d'elles, ayant réussi à se hisser sur le tombeau où la statue de marbre d'Inès s'allonge, raide et les mains jointes, soutenue par quatre lions accroupis, a, d'un terrible revers de sabre, fait sauter le nez de la douce martyre, qu'une implacable fatalité poursuit à travers les siècles jusque dans le calme de la mort.

Mais la plus intéressante partie du monastère de Belem est sans contredit le

Digitized by Google

cloître. Je ne connais rien de plus bizarre, en fait de motifs architectoniques, que ces lourds arceaux qui s'appuient sur de frêles colonnettes fouillées comme de la dentelle, et dont les sommets, après s'être bifurqués à quelque distance de l'arc, le rejoignent par des enroulements étranges d'où naissent des rosaces et des mascarons de toutes dimensions qui viennent s'écraser contre la pesanteur massive du mur. Cette décoration claustrale, qui n'a rien d'austère, et dont les folles arabesques devaient contraster avec la grave démarche des Hiéronymites en prières, est peut-être curieuse, mais, à coup sûr, elle manque de grandeur.

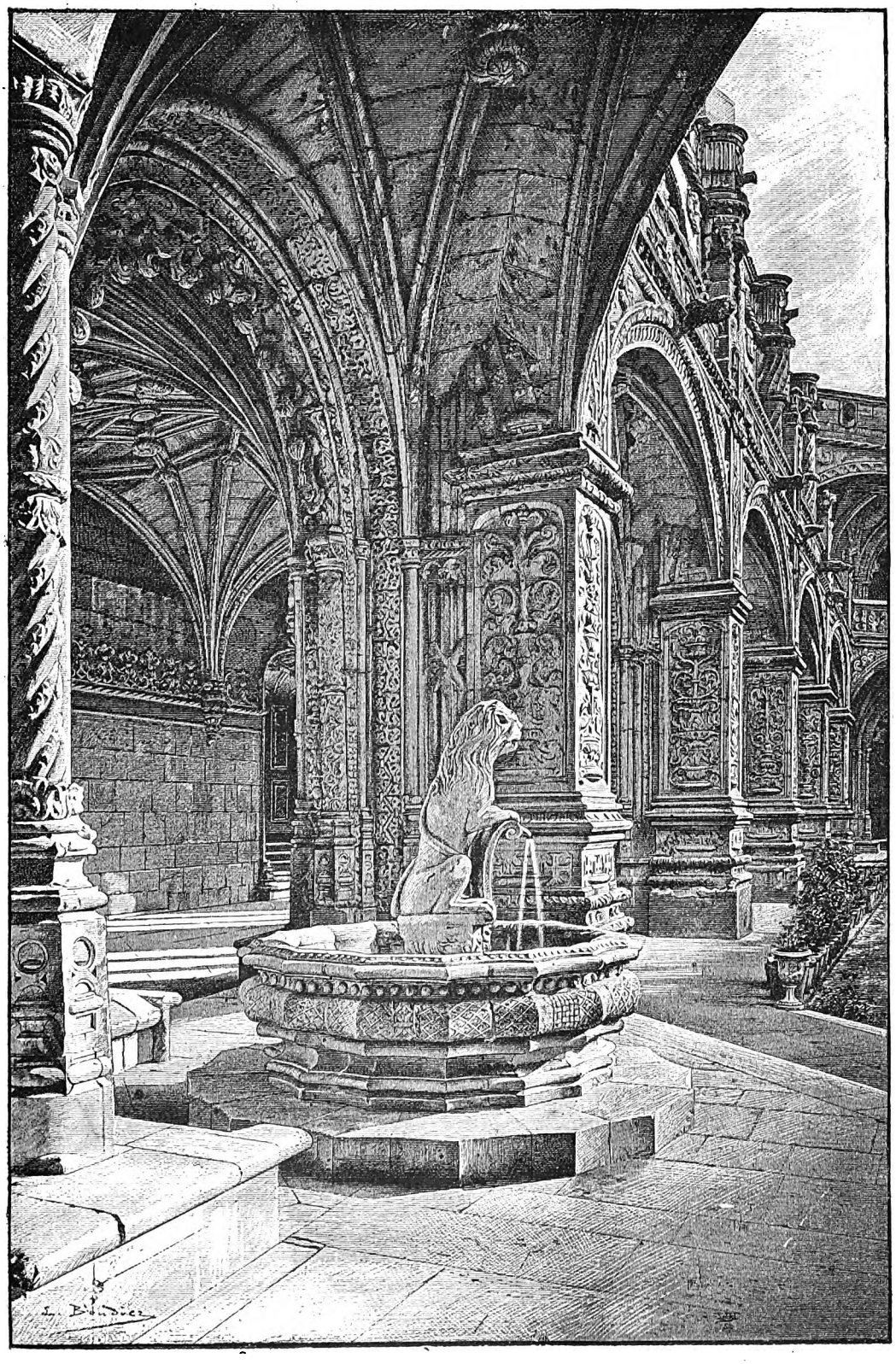
Et cependant, malgré la banalité presque générale de ses modernes constructions et le mauvais entretien de ses rues, malgré l'aspect étriqué de ses places publiques, presque toutes ornées de statues médiocres, Lisbonne conserve la noble physionomie d'une grande cité; mais elle la doit uniquement au pittoresque de sa topographie montagneuse, et surtout à sa merveilleuse situation sur les rives du Tage, qui est lui-même une sorte de grande cité mouvante où sont mouillés, bords à bords, d'innombrables navires marchands de tous les pays du monde, et d'où s'élève, du matin au soir, au milieu de la vapeur noire des machines, une immense rumeur de travail.

Les rues de la ville haute ne sont guère mouvementées, et leur physionomie paraît encore plus morne, pour l'étranger qui les traverse après avoir visité les quais, où s'agite sans cesse la foule des gallegos et des varinas, et que sillonnent de nombreux tramways.

On rencontre aussi, à la fin de la journée, beaucoup de promeneurs dans les grandes rues do Ouro (de l'Or), da Prata (de l'Argent), Augusta et de Chiado. Ce sont les *alamedas* lisbonniennes, et, à vrai dire, les flâneurs y trouvent facilement leur compte; car les devantures des magasins y sont très brillantes et assez souvent renouvelées. A côté des exhibitions tapageuses de modistes qui viennent écouler audacieusement, sur les bords du Tage, des stocks de chapeaux invraisemblables, dont quelques-uns paraissent appartenir aux époques de la princesse de Polignac et de la reine Marie-Amélie, j'ai vu dans les rues do Ouro et Augusta de délicieux étalages de bijoux en filigrane et des dentelles de Peniche et de Setubal d'une grande finesse et d'un dessin très pur dans sa fantaisie originale.

Mais, dans la capitale du Portugal, comme à Madrid, c'est à la *plaza de Toros*, à l'arène de Santa Anna, que le voyageur doit se rendre un jour de courses, s'il veut embrasser d'un rapide coup d'œil l'aspect général du peuple. Il y trouvera, entassés sur les gradins de la vieille arène, aussi légèrement construite

Digitized by Google



FONTAINE DES HIÉRONYMITES.

D'après un dessin de Boudier.



Digitized by Google

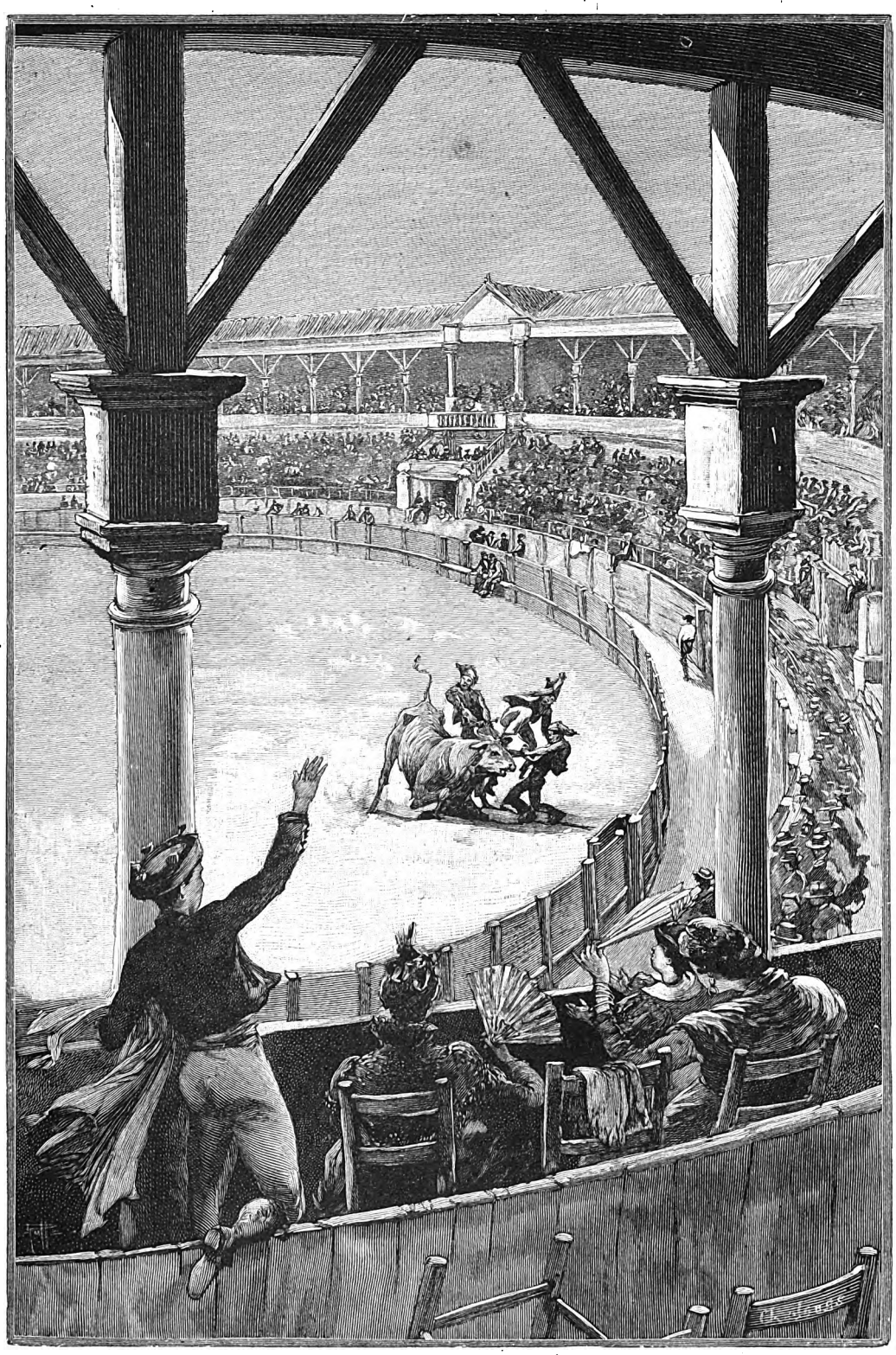
qu'un cirque de passage, en prévision, sans doute, de futurs tremblements de terre, les gallegos aux bonnets verts, les pêcheurs aux bérets rouges, les paysans aux vestes multicolores et aux larges chapeaux, et aussi la corporation au grand complet des varinas, toutes, vieilles et jeunes, parées comme des idoles. Sur leurs vastes poitrines luisent, comme des soleils, d'énormes cœurs de filigrane d'or, point de mire des *olhadas* les plus foudroyantes. Rien d'amusant comme ces olhadas, qui n'ont de commun que la musique du terme avec les rapides œillades à la française, la brûlante *ojeada* espagnole et les langoureuses *occhiate* italiennes, toutes d'une expression relativement discrète. En Portugal, les sentiments amoureux, alors même qu'ils n'ont pas été verbalement exprimés, se manifestent d'une façon si apparente que la femme aimée ne peut demeurer longtemps ignorante de la passion qu'elle a inspirée. L'olhada portugaise a quelque chose de si pénible à la fois et de si douloureux, avec son interminable renversement d'yeux et la contraction des traits qui en résulte, qu'on a pu la comparer à la grimace faite par un malheureux qui cherche à se débarrasser d'une arête de poisson prise dans son œsophage.

La femme qui demeurerait insensible à de pareils témoignages de tendresse serait de marbre.

Le jeu de l'olhada n'appartient pas seulement au peuple. L'homme du monde ne procède pas autrement pour faire connaître sa flamme, et une jolie femme (chose très rare en Portugal) qui passerait devant la *casa Havaneza*, sur le Chiado, entre quatre heures et six heures de l'après-midi, provoquerait aussitôt de terribles roulements d'yeux sur toute la ligne des oisifs élégants rassemblés à cet endroit. Lors même qu'elle marcherait les paupières baissées devant ce feu roulant de déclarations muettes, chacun de ces artilleurs de l'amour s'imaginerait avoir visé juste et s'attribuerait la victoire. La modestie ne fut jamais une vertu lusitanienne, surtout dans les choses de l'amour. La liste de Leporello ne pourrait contenir les noms des victimes du plus dédaigné des Portugais.

Ce fut sous le règne de José Ier, le Philippe IV tauromachique du Portugal, qu'on tua le dernier taureau dans les arènes de Lisbonne. Le Roi assistait à presque toutes les courses, entouré des plus charmantes femmes de la cour; et les gentilshommes portugais se faisaient un honneur de combattre la bête sous les yeux de leur souverain et de son gracieux entourage. Pendant une de ces courses, présidées par le Roi en personne, le duc d'Arcos tomba mortellement atteint d'un coup de corne dans le bas-ventre. Son père, le marquis de Mirialva, grand écuyer du roi, s'élança dans l'arène, et, ramassant l'épée abandonnée par son fils, la plongea entre les deux épaules du taureau et le tua

Digitized by Google



LES FORCADOS.

Gravure de Ruffe, d'après le dessin de Ch. Jouas.

Digitized by Google

du coup. A la suite de cette catastrophe, le marquis de Pombal déclara qu'il était temps de mettre fin à ces sortes de jeux, « le Portugal n'étant pas assez peuplé pour donner un homme pour un taureau ».

José Ier, habitué à se rendre aux impérieux conseils de son premier ministre, céda, bien à regret, et à partir de cette époque les courses perdirent leur côté dramatique et devinrent ce qu'elles sont encore de nos jours.

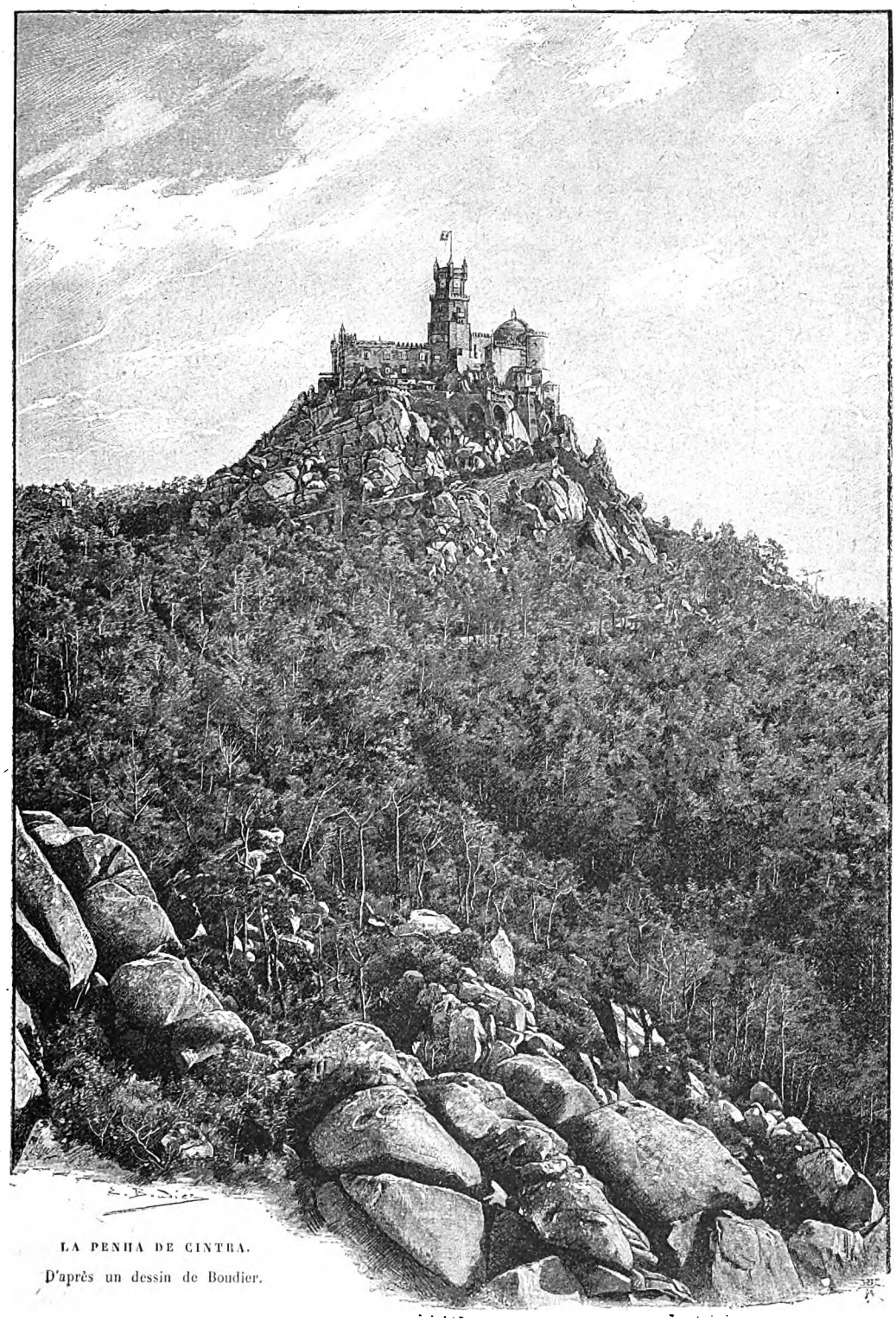
En Portugal, le taureau, toujours *embolado*, est couru dès son entrée en scène par un cavalier en costume Louis XV qui, armé d'une longue banderille (*farpa*), et monté sur un excellent cheval, s'évertue à fatiguer le taureau en voltigeant autour de lui, et à exciter sa colère en lui accrochant aux épaules le plus grand nombre possible de ses *farpas*. Au cavalier *in plaza* succèdent les *forcados*, sortes de colosses aux membres énormes, recrutés parmi les portefaix du port, et dont le jeu consiste à immobiliser le taureau en s'accrochant à ses oreilles, à sa queue, à ses membres, comme des chiens de meute. Ce résultat obtenu, le taureau est reconduit au *toril* par la troupe trottinante des *cabestros*, et ses vainqueurs viennent, avec des attitudes de mendiants de profession, tendre au public leurs vastes bonnets verts de forçats, dans lesquels pleuvent les *batacos*[1]. Tel est le brutal exercice qui remplace en Portugal, dans la vieille arène de Santa Anna, aussi renommée à la fin du XVIIIe siècle que celles de Séville et d'Arunda, le noble, élégant et savant coup d'épée du torero espagnol.

Si nous ne nous étions imposé la tâche, difficile en vérité, de clore notre rapide travail en essayant de faire passer devant les yeux du lecteur une vision de l'inoubliable Cintra, nous nous arrêterions volontiers dans quelques descriptions détaillées des paysages charmants, parsemés d'élégantes *quintas* (maisons de campagne), qui font comme une verdoyante ceinture à la ville ; mais l'espace nous fait défaut, et nous devons nous contenter de mentionner tous ces endroits délicieux : *Cacilhas*, *Casa de Piedade*, petits bourgs enfouis sous les orangers, et dont on voit resplendir les maisons blanches, de l'autre côté du Tage, en face de la ville : *Bellas* et sa fraîche et verte vallée ; *Quelus*, résidence royale entourée de jardins superbes, où la reine mère Maria-Pia passe la plus grande partie de ses étés ; *Algès*, plage charmante et très fréquentée, tout à côté de Lisbonne ; *Cascaès*, la principale station balnéaire du Portugal.

Mais voici Cintra, la lumineuse montagne, l'*Eden glorious*, le *Trône du Printemps*, la *huitième Merveille du monde*, comme l'a tour à tour appelée lord Byron dans une de ses strophes les plus inspirées de *Don Juan*.

1. Menue monnaie portugaise.

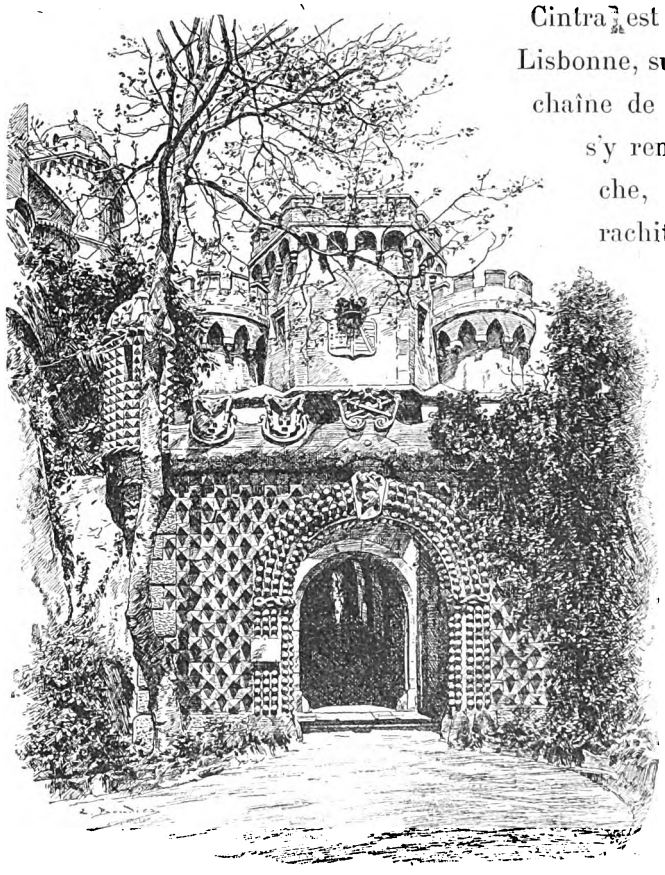
Digitized by Google



LA PENHA DE CINTRA.

D'après un dessin de Boudier.

Digitized by Google



PORTE DU CHATEAU DE CINTRA.
D'après un dessin de Boudier.

Cintra est située à 34 kilomètres de Lisbonne, sur le versant occidental d'une chaîne de montagnes volcaniques. On s'y rend par une route large, blanche, poudreuse, bordée d'arbres rachitiques, de platanes maladifs, d'aloès gigantesques qui vous menacent comme des épées, et sillonnée par des chariots d'aspect mérovingien chargés de fruits exquis cueillis à Collarès, « le jardin du Portugal », et que des bœufs aux cornes démesurément longues traînent lentement vers Lisbonne. De chaque côté de la route s'étendent de maigres champs de maïs couverts de cailloux aux reflets métalliques, pareils à des scories de lave.

Jusqu'au pied de la montagne à l'ombre de laquelle s'élève la petite ville blanche de Cintra, la campagne est monotone et pauvre, et le voyageur se trouve transporté tout à coup, sans transition, d'une plaine brûlante et désolée sous les frais ombrages des plus beaux arbres de la création. Ce sont des chênes-liège aux branches difformes et à l'épais feuillage, des platanes et des eucalyptus énormes dont les troncs écorchés se détachent dans la nuit des chemins creux comme des fûts de vieilles colonnes doriques, des pins dont le soleil a doré l'écorce, des ormes aussi vieux que la terre, des cyprès enguirlandés de chèvrefeuille et pleins de chansons d'oiseaux.

A l'ombre de ces arbres s'élèvent de gracieuses *quintas* entourées de jardins superbes. L'une de ces villas, *Monserratte*, appelée aussi « la Maison de l'Anglais », propriété du richissime M. Cook, est une merveille. C'est un blanc palais de fée, brodé comme une dentelle de marbre, et meublé avec un goût exquis de tout ce que l'Extrême-Orient a de plus rare et de plus somptueux.

La montagne est dominée par le château de la *Penha*. Après avoir été construit

Digitized by Google

par les Maures, puis habité par des moines, qui le laissèrent tomber en ruines, ce monument fut restauré par dom Fernando, qui en fit sa résidence favorite. Nous eûmes l'honneur d'y être reçu par le vieux Roi. Pendant plusieurs heures, il nous promena, comme dans un rêve, au milieu des incalculables richesses d'art entassées par lui dans sa demeure aérienne. Il dépensa des millions dans la seule restauration extérieure de ce prodigieux édifice, mais réussit à sauver d'une ruine certaine ce chef-d'œuvre d'*architecture fantastique* qui, avec ses donjons, ses poternes, ses créneaux, ses mâchicoulis, ses trèfles déliés, ses portes aux inscriptions bizarres, ses murs où se tordent les plus folles arabesques, ses coupoles énormes,... est le digne couronnement de cette montagne unique au monde, sur les flancs de laquelle s'amoncellent toutes les richesses de la végétation orientale. Après nous être égaré dans les bois de camélias grands comme des chênes, d'azalées superbes, de citronniers chargés de fruits couleur d'or pâle, d'araucarias hauts comme des tours, d'eucalyptus aux feuillages poudrés, de fuchsias aux fleurs pareilles à des gouttelettes de sang; puis, après avoir longtemps marché dans des ombres fraîches où, derrière des rideaux d'hortensias et de gentianes, on entendait rire et pleurer les sources, et que baignaient de si puissants aromes que nos sens en étaient troublés, nous pénétrâmes dans l'humide forêt des Cryptogames.

Qu'on se représente un amoncellement de rochers cyclopéens, entourés d'une terre noire et féconde, d'où se dégagent les odeurs primitives des terres vierges, où poussent d'énormes fougères aux troncs velus à l'ombre desquelles on pourrait bâtir. Premiers ornements de la terre, et qui vivent ici puissantes comme à l'époque où les oiseaux fabuleux n'avaient encore que la dentelle de leurs feuilles pour suspendre leurs nids.

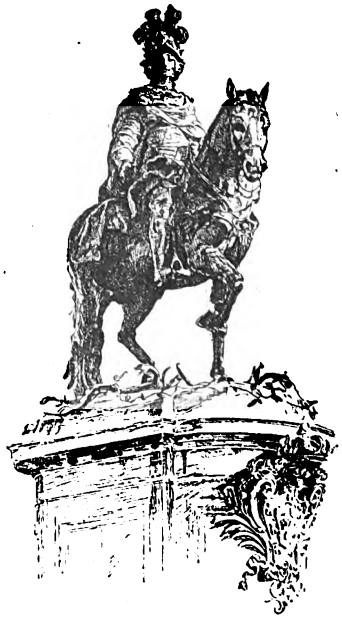
Les étroits sentiers qui conduisent au château de la *Penha* sont si escarpés que la fatigue nous obligeait à nous arrêter souvent pour reprendre haleine. Alors nous nous étendions au pied de grands rochers couverts de ficoïdes qui pendaient comme de longues chevelures vertes étoilées de fleurs roses, et nous regardions.... Sous nos pieds se déroulaient des plaines immenses brûlées par le soleil, veuves d'arbres et de verdure, et piquées çà et là de quelques blancs villages. A notre droite se développaient, à travers les transparences azurées et vibrantes de l'horizon, les lignes fameuses de Torres-Vedras et la vallée de Vimeïro où Junot fut défait par l'armée anglaise. Puis plus loin encore, nous apercevions ce désert sablonneux qui commence au pied des maigres montagnes de Roliça, où le général Henri de la Borde, à la tête de 3000 Français, arrêta la marche de 15 000 Anglais. Au milieu de ces plaines désolées, si blanches que les ombres des

Digitized by Google

quelques nuages qui flottaient au ciel faisaient tache, s'élève triste et morose, quoique baigné de lumière, le monstrueux palais de *Mafra*, l'Escurial des rois portugais.

Quand je vois surgir dans le lointain de mes souvenirs cette divine montagne de Cintra avec son château féerique et son manteau de fleurs tout baigné de lumière et de parfums, je souffre comme à la pensée d'un paradis à peine entrevu dans une heure d'extase et à jamais perdu. Aux Italiens qui se pâment en affirmant que la réalisation du plus beau rêve est de voir Naples et de mourir, le Portugais est en droit de répondre qu'il n'est pas de sort plus enviable que de voir Cintra, puis d'y vivre éternellement. Oui, c'est vraiment là, sur cette montagne enchantée où le printemps, un printemps éternel, a dressé son trône fleuri, que l'homme peut avoir la plus pure et la plus fraîche vision du paradis terrestre, de l'*Eden glorious*.

Arsène Houssaye



STATUE DE DOM JOSÉ Ier.

D'après un dessin de Vogel.

Digitized by Google

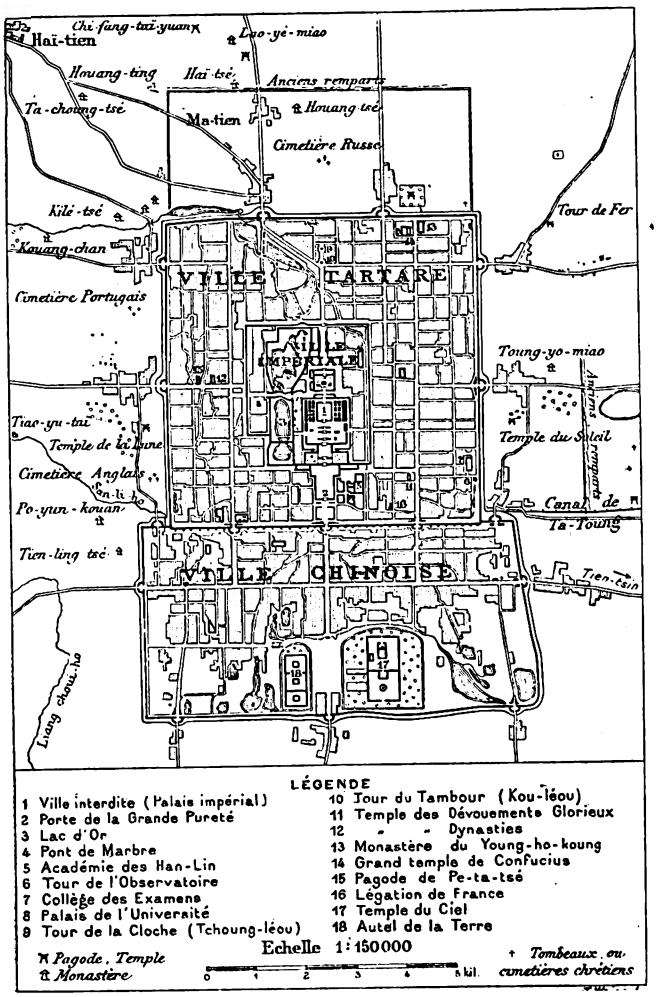
Digitized by Google

# PÉKIN

Appelée anciennement *Choun-tien* ou *King-tcheng* — c'est cette dernière désignation que le peuple continue de lui donner là-bas, — la capitale des Célestes ne doit son nom de Pékin, Péking, Pei-king, qui signifie « résidence du Nord », par opposition à Nankin, « résidence du Sud », qu'à l'empereur Young-lo, de la dynastie des Ming, qui vint s'y installer en 1403, pour se soustraire aux incursions des Tartares.

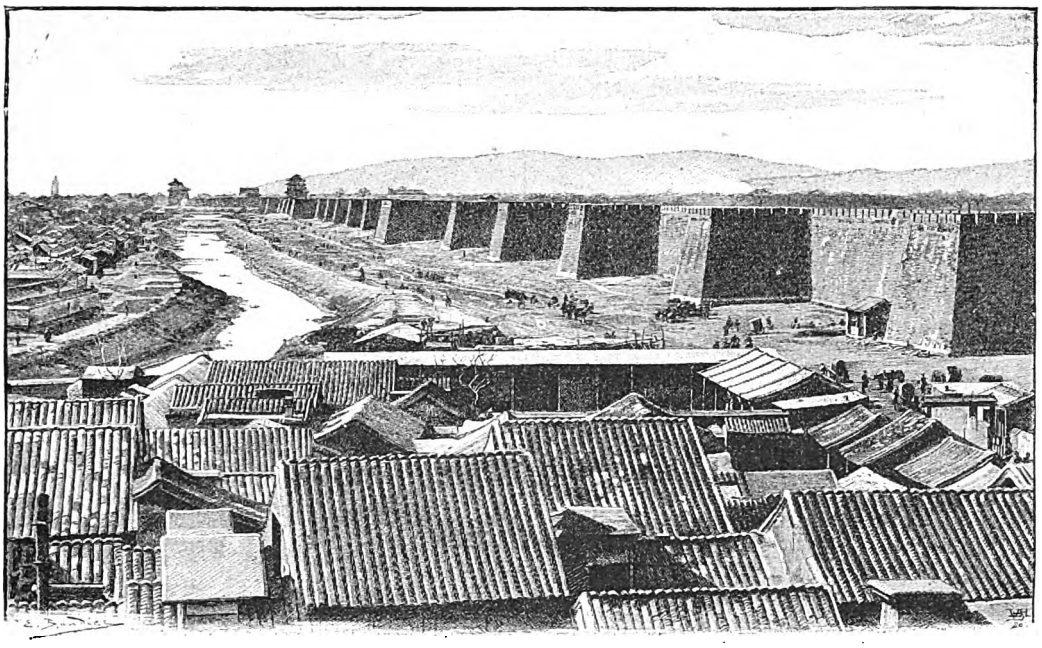
Elle s'élève dans une vaste plaine de la province chinoise de Petchili, non loin de la frontière nord de l'Empire, à 130 kilomètres de la mer Jaune, et à 18 kilomètres à l'Ouest du fleuve Pei-ho, qui sort des monts limitrophes de la Mongolie, et auquel la rattache un canal navigable.

Une muraille continue de 33 kilomètres de circonférence entoure l'agglomération totale, formée d'une juxtaposition de plusieurs villes closes se subdivisant elles-mêmes en parties distinctes et portant des noms différents. Au nord, est la ville *intérieure*, « tartare » ou « mandchoue », vaste quadrilatère ayant son enceinte à part, et constituant le quartier officiel et militaire, celui où se trouvent les plus belles rues, les légations, la plupart des établissements européens. Elle comprend trois cités enchâssées l'une dans l'autre : au centre, la « ville rouge et sacrée », *Tsou-kin-tcheng*, renfermant l'ensemble des palais impériaux, et dont la porte principale ne s'ouvre que pour les souverains et les impératrices; autour d'elle, et l'enveloppant, se trouve la « ville jaune », *Houang-tcheng*, région de jardins, de lacs artificiels, de bosquets, de kiosques, où sont les habitations des hauts fonctionnaires, les ministères, l'Observatoire impérial, le temple de Confucius, les églises catholiques, et que dominent deux collines. Au sud de la ville mandchoue, et ayant aussi ses murailles propres, est la ville *extérieure* ou « chinoise », qui est le centre du commerce et de l'industrie. C'était jadis un simple faubourg, et il s'en faut que toute son aire soit couverte de bâtisses. L'ensemble, avec ses intercalations de terres vagues, de marécages, de cultures, ses places irrégulières, ses chaussées inégales et malpropres, ses rangées d'échoppes ou d'humbles maisons, ses ponts ruineux au-dessus des ruisseaux, ressemble moins à une ville qu'à un vaste champ de foire. Enfin, autour de ce double massif urbain se développent une douzaine de faubourgs peuplés de prolétaires, de jardiniers, de briquetiers.




Le trafic de Pékin a bien diminué depuis le temps de Marco Polo. Le mouvement cependant est toujours très actif sur la route qui, en attendant, le chemin de fer décrété l'an dernier (1895), rattache la capitale de la Chine à son port de Tien-Tsin, situé sur le Pei-ho inférieur. A peu de distance au nord-est est le fameux groupe des palais d'été; au sud se trouve le parc de Nan-haï-tsé, de 60 kilomètres de tour, et partout des couvents bouddhiques, des temples, des pagodes, essaimant à perte de vue jusqu'aux montagnes, distantes de 50 kilomètres, sur la crête desquelles court, à l'ouest et au nord, la ligne hérissée de tours de la Grande Muraille de la Chine. La population de Pékin est évaluée approximativement à un million d'âmes, chiffre inférieur à celui de Nankin.

Digitized by Google



MURAILLES DE PÉKIN.
Dessin de Boudier, d'après une photographie.

# Pékin

GRAVURE DE BAZIN.
D'après une peinture chinoise.

Dès la plus haute antiquité, douze siècles avant Jésus-Christ, une ville s'élevait sur l'emplacement actuel de Pékin. C'était une petite forteresse perdue aux confins septentrionaux de la Chine et battue sans cesse par le flot des invasions. Les destinées qui dès lors lui étaient promises furent singulièrement lentes à s'accomplir; car ce n'est qu'en l'année 936 de notre ère qu'elle devint capitale d'empire.

Trois siècles plus tard, lorsque les Mongols eurent envahi la Chine, l'empereur Koubilaï-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, jeta, au nord de la ville ancienne, les fondations d'une ville nouvelle, et la cité des conquérants se dressa ainsi orgueilleusement en face de la cité conquise, pour la dominer et la défendre à la fois. Le plus ancien témoignage étranger que nous possédions

Digitized by Google

sur Pékin se rapporte précisément à cette heure de son histoire : c'est celui du Vénitien Marco Polo, qui, au XIII^e^ siècle, visita l'Asie Mineure, la Tartarie, la Chine, où il demeura dix-sept années à la cour de Koubilaï-Khan, puis reprit sa course à travers la Birmanie, Sumatra, Ceylan, la Perse, et s'en revint dans son pays après vingt-six années d'absence, rapportant de cette odyssée des souvenirs si extraordinaires que ses compatriotes n'en voulurent jamais croire le récit. Voici comment l'illustre voyageur nous décrit les merveilles de cette ville de « Cambaluc[1] », que son maître Koubilaï venait de faire édifier à grands frais, au nord de l'ancienne ville :

« Elle est si grant comme je vous conteray ; car elle a de tour XXIIII milles. C'est que en chascune esquarrie (chaque côté de son carré) a de face six milles ; car elle est toute quarrée tant d'une part come d'autre.

« Et est toute murée de tours de terre... Elle a douze portes, et sur chascune porte a un grant palais moult bel...

« Et si sont les rues droites que l'on voit d'une part à l'autre.

« Et y a par la cité de biaus palais et grans et moult de belles hebergeries (hôtelleries) et moult de belles maisons en grant habundances.

« Et a ou milieu de la cité un grandisme palais....

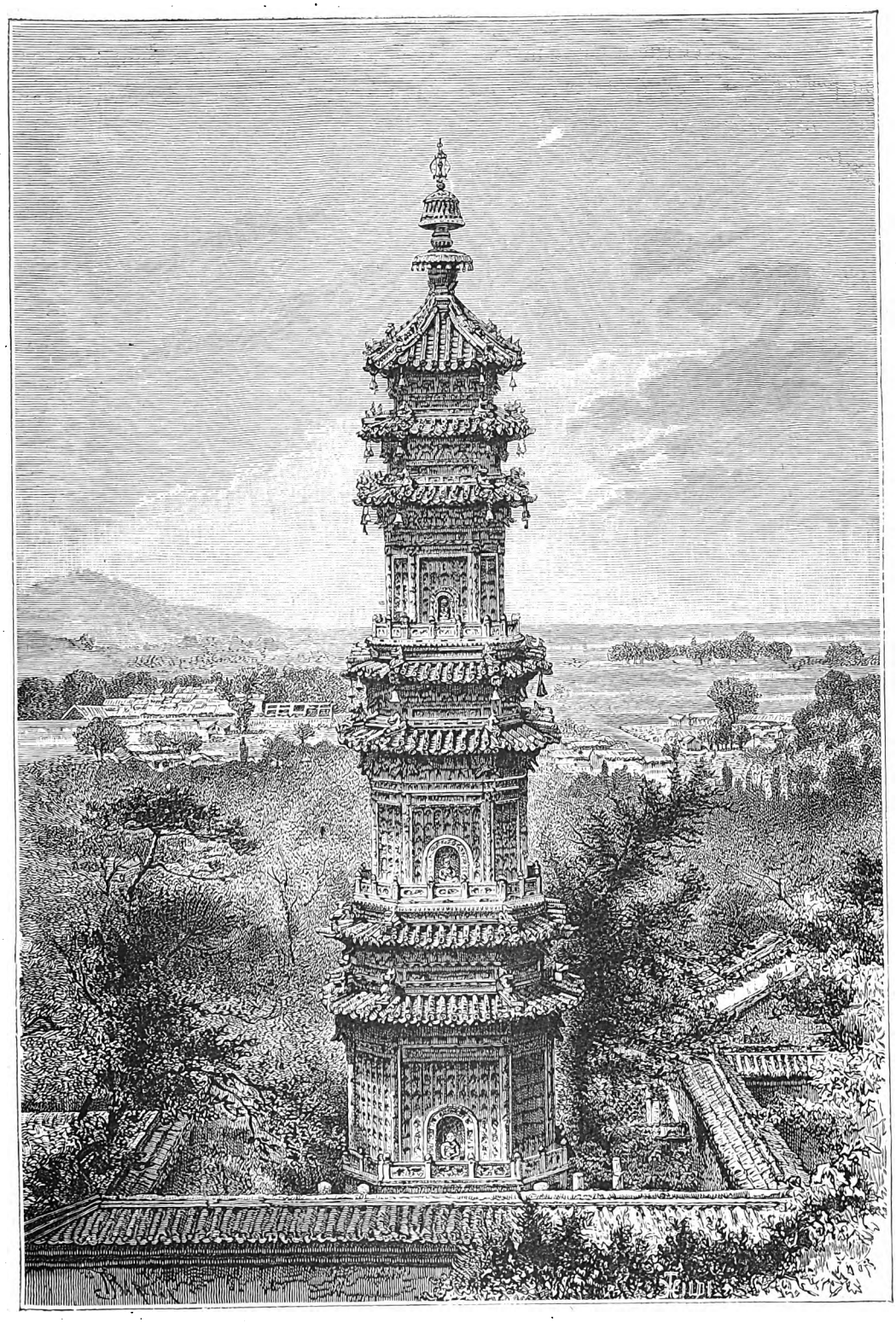
« Et si vous di que en ceste cité vient plus de chieres choses et de greigneur vaillance (plus grande valeur), et d'estranges, que en cité qui soit ou monde », etc.

A beaucoup d'égards, cette description est encore exacte. Comme au temps du grand voyageur vénitien, Pékin se compose de deux cités juxtaposées, qui portent les noms de « Ville intérieure » et « Ville extérieure » ou plus communément de « Tartare » et « Ville Chinoise ».

Une muraille haute de 15 mètres et percée de neuf portes colossales enceint la « Ville Tartare » dans un rectangle de 24 kilomètres de tour. A chacune d'elles correspond une avenue immense, longue de 6 kilomètres et large de 40 mètres, qui traverse la ville en ligne droite, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

1. *Khan-Bâligh*, c'est-à-dire la « Ville du Khan ». Dans sa longue histoire, Pékin a souvent changé de nom et s'est appelé tour à tour : *Ki*, *Yeou-tcheou*, *Tchong-tou*, etc. Lorsque, au XIV^e^ siècle, l'Empire eut deux capitales, chacune d'elles fut désignée par sa situation géographique : *Nan-King*, « la Capitale du Sud », et *Pe-King*, « la Capitale du Nord ». Bien que cette appellation n'eût plus de raison d'être depuis l'abandon de Nankin en 1409, les premiers missionnaires jésuites la trouvèrent encore en usage vers la fin du XVI^e^ siècle et la transmirent à l'Europe, qui depuis lors l'a conservée. Mais pour les Chinois, le vrai nom de la métropole actuelle de l'Empire est *King-tcheng*, « la Capitale ».

Digitized by Google



ENVIRONS DE PÉKIN. — VUE PRISE DU PALAIS D'ÉTÉ.

Dessin de Barelay, d'après une photographie de M. P. Champion.

Digitized by Google

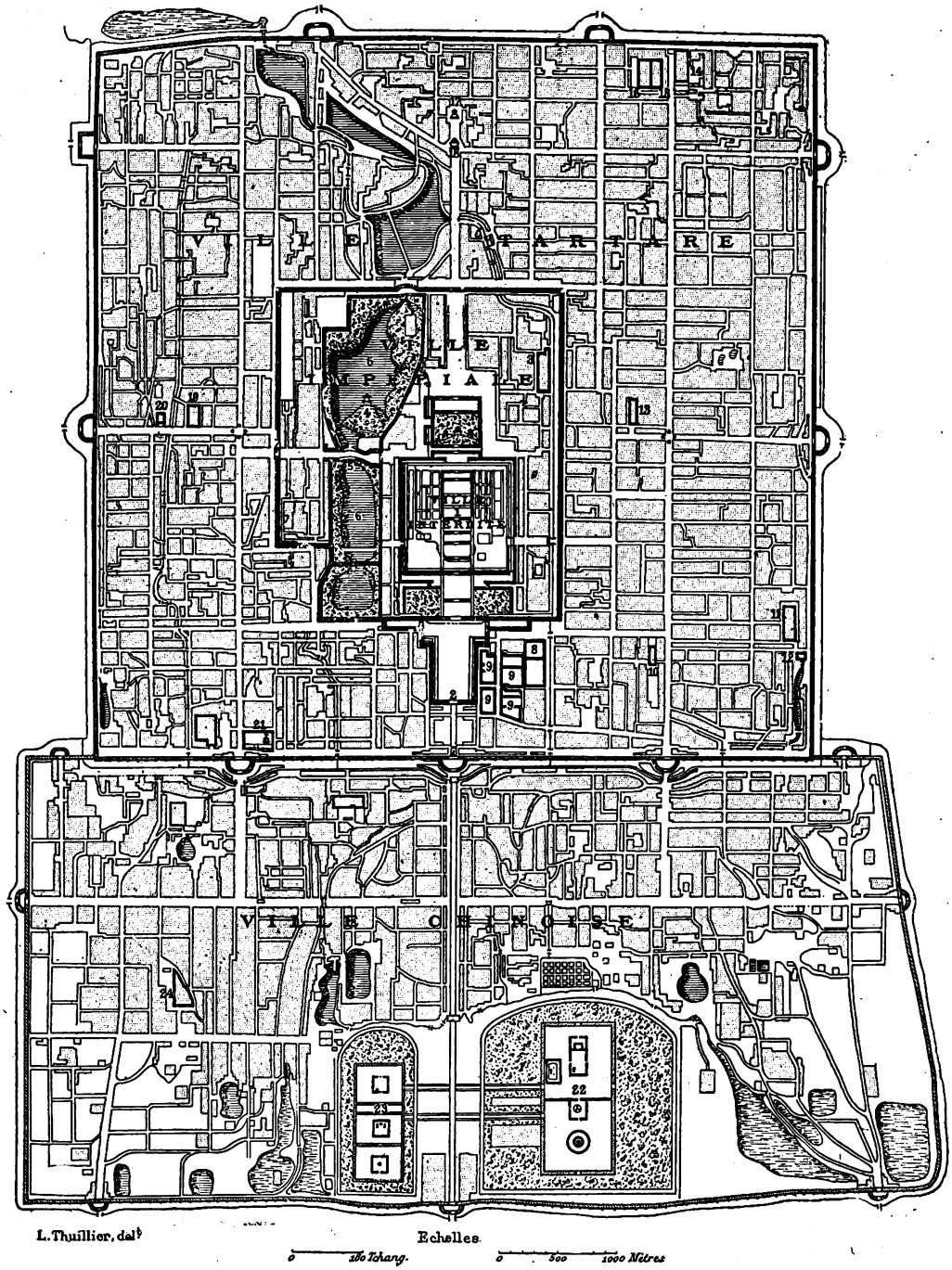
Toutes les rues et ruelles ont même orientation, toutes les voies sont parallèles ou perpendiculaires, de telle sorte que, vue du rempart, à vol d'oiseau, la capitale impériale semble un échiquier gigantesque. Une disposition si régulière de toutes les parties révèle, dans le dessin du plan primitif, l'intervention d'une volonté supérieure scrupuleusement respectée par la suite. Nulle liberté, nulle fantaisie dans le tracé, rien de ce désordre pittoresque qui fait le charme de nos vieilles villes d'Europe et raconte si éloquemment leur passé. Les lois naturelles du développement de ces grands organismes vivants qui sont les cités humaines ont été toutes violées ici.

La régularité géométrique de l'ensemble est rendue plus apparente encore par l'uniformité des constructions. La Chine, en effet, n'a jamais eu, pour ses édifices civils ou religieux, qu'un seul type, rappelant par la prédominance des lignes horizontales, par le raccourci des soutiens verticaux, par l'importance et la forme incurvée de la toiture, l'antique modèle de la tente tartare. Palais, temples, maisons particulières, portes de ville, arcs de triomphe, pas une construction ancienne ou moderne (sauf quelques pagodes bouddhiques) qui n'y soit conforme ; pas une œuvre où il y ait trace de fantaisie et d'invention spontanée. Cette monotonie architecturale est bien le fait d'un peuple qui, parvenu très vite, avant tous les autres, à un certain degré de développement, est demeuré presque stationnaire depuis trente ou quarante siècles et dont la longue existence n'a jamais offert ces couleurs tranchées, ces contrastes de sombre barbarie et de brillante culture qui sont le caractère des civilisations de l'Occident. Une autre cause, plus directe, de ce phénomène est l'autorité extraordinaire que le principe de la tradition a exercée dans ce pays sur toutes les formes de l'activité morale et intellectuelle, sur l'esthétique comme sur la littérature et la philosophie. Enfin, l'exagération des droits de l'État ayant étouffé dès l'origine toute vie locale en Chine, les architectes ont toujours été condamnés à copier servilement les modèles classiques des statuts officiels. Et ainsi s'est vérifiée une fois de plus la loi que l'histoire des cités grecques, des communes du moyen âge et des villes italiennes de la Renaissance a si manifestement établie, que la création originale en architecture ne se réalise et ne s'épanouit librement que dans les foyers de la vie municipale.

Mais ce qu'un tel système d'édilité enlève nécessairement de charme et de poésie aux villes, il les en dédommage par l'apparence de la grandeur. Aussi Pékin présente un caractère frappant de majesté ; rien n'y est mesquin, ni vulgaire, on s'y sent bien au centre politique et moral du plus vaste empire du monde.

Et pourtant, en dépit de tant de conditions contraires, la capitale chinoise a

Digitized by Google




PLAN DE PÉKIN.

1. Palais Impérial.
2. Taï-thsing-men (Porte de la Grande Pureté).
3. Monastère bouddhique.
4. Monastère du Repos éternel.
5. Pont de Marbre.
6. Lac d'Or.
7. Porte du Ciel.
8. Académie des Han-Lin.
9. Ministères.
10. Temple des Dévouements glorieux.
11. Collège des Examens.
12. Tour de l'Observatoire.
13. Monastère de Long-fou-tse.
14. Grand monastère bouddhique du Young-ho-koung.
15. Temple de Confucius.
16. Université Impériale.
17. Tour de la Cloche.
18. Tour du Tympan.
19. Temple des anciennes Dynasties.
20. Pe-ta-tse.
21. Église catholique.
22. Temple du Ciel.
23. Autel de la Terre.
24. Monastère bouddhique.

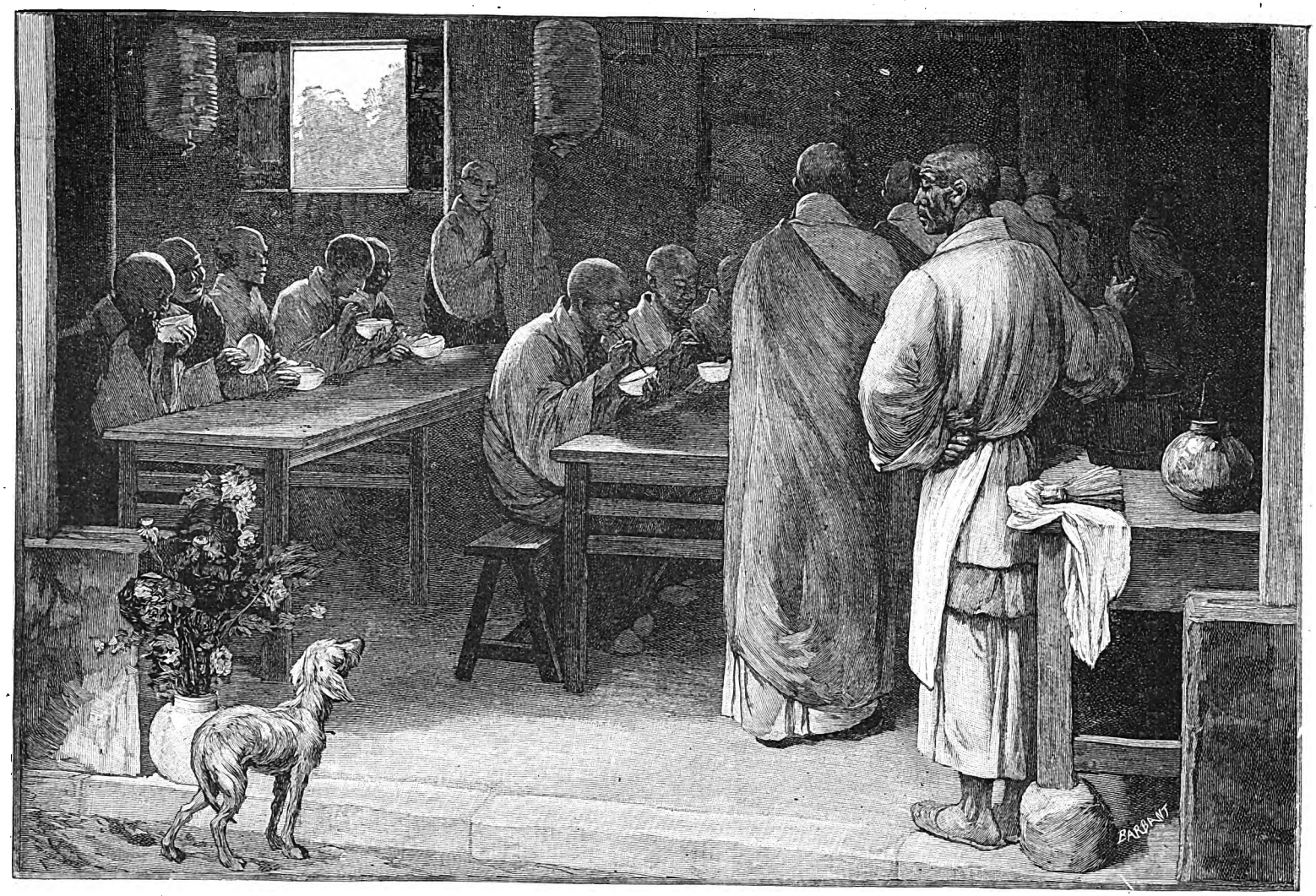
Digitized by Google

un incontestable cachet pittoresque; mais c'est dans les manifestations de son activité extérieure qu'elle le porte tout entier. Là, tout est vie, couleur et mouvement. Rien, en effet, de plus actif et de plus varié que sa population. Il est difficile de fixer le nombre des habitants de Pékin, car il n'en existe aucune statistique précise; on admet toutefois qu'il est de 900 000 environ, ce qui constitue une décroissance considérable si l'on tient pour exactes les évaluations du siècle dernier qui portaient ce chiffre à 1 500 000. Mais l'animation de la ville est extrême. A certaines heures, c'est, dans les grandes artères, un fourmillement de piétons, de cavaliers et de voitures qui rappelle les rues les plus affairées de Londres et les boulevards les plus encombrés de Paris. Tout y occupe et y amuse les yeux : charrettes tartares et carrioles chinoises, chaises à porteurs bleues ou vertes suivant le rang et la dignité du propriétaire, piqueurs du Palais en livrée jaune, courriers de l'Empire à l'uniforme orange et noir, longues files de chameaux des caravanes de Mongolie, condamnés portant ou traînant leur cangue, etc.; puis de chaque côté de la chaussée, sous des évents ou en plein air, des musiciens et des jongleurs, des charlatans et des nécromants, des écrivains publics et des bouquinistes, des fripiers et des brocanteurs, des savetiers et des bourreliers, des barbiers et des pédicures, des cuisiniers et des pâtissiers, des débitants de fruits et des marchands de thé, tous les métiers forains possibles, donnant lieu à une infinie variété de scènes populaires et pittoresques. Ou bien c'est un cortège nuptial qui se déploie dans la rue avec son orchestre, ses lanternes, ses bannières, ses parasols, les assistants en habits de fête, et la mariée portée dans un palanquin rouge; ou bien encore c'est un convoi funèbre, interminable avec ses joueurs de gong et de flûte, ses brûleurs d'encens, ses prêtres bouddhistes psalmodiant les litanies thibétaines, ses pleureuses hurlantes et grimaçantes, sa longue suite de civières chargées de tous les objets qui seront nécessaires au défunt dans la vie d'outre-tombe, puis le groupe des parents et des amis, vêtus de cilice blanc, enfin le catafalque, énorme, surchargé de sculptures dorées, tendu de soieries bleues superbement brodées et porté à l'épaule par seize, vingt, trente valets d'enterrement.

Autre élément de pittoresque : la malpropreté des rues. Rien n'en peut donner idée. Une poussière haute de deux pieds ou des lacs de boue; à chaque pas, des tas d'immondices dont des mendiants demi-nus disputent les détritus à des bandes de chiens galeux; toutes les ordures et toutes les puanteurs réunies; nulle police et nulle voirie.

D'ailleurs l'eau fait défaut, et la population n'a que ses puits pour se désaltérer et subvenir à ses besoins domestiques. Pékin, en effet, n'a pas de fleuve.

Digitized by Google




UN RÉFECTOIRE DE BONZES.

Gravure de Barbant, d'après le dessin de Régamey (Musée des Religions).



Digitized by Google

Une petite rivière, le *Yu-ko*, prenant sa source dans les collines du Palais d'Été, arrosait autrefois la ville de part en part, emplissait les fossés des fortifications et allait se jeter ensuite dans le Peï-ho, à 20 kilomètres de là, vers l'est. Mais le lit en est aujourd'hui presque entièrement comblé par l'éboulis des berges, et le mince filet d'eau qui y passe suffit à peine à alimenter le grand lac des jardins impériaux.

Pékin possédait autrefois aussi un système d'égouts très étendu. Mais l'incurie de l'administration municipale les a si bien laissés s'obstruer qu'ils ne donnent même plus écoulement aux liquides de toutes sortes qui s'y déversent. Dans les sections les mieux conservées, les dalles juxtaposées qui forment le plancher supérieur sont toutes descellées. Le plus souvent elles ont été brisées, enlevées, et alors le cloaque reste éventré, empestant l'air de ses émanations putrides. En beaucoup d'endroits, les rues n'étant point pavées, le sol, réduit en poussière par le piétinement des passants et balayé par les rafales des vents d'hiver, a fini par s'affaisser le long de l'égout, de sorte que le niveau de la rue est en contre-bas de la cunette et que les parties liquides suintent à travers les fissures des parois. Viennent les pluies torrentielles d'été : la boue infecte et stagnante se délaie, affleure l'ouverture béante, déborde de la fosse, et s'étale sur la chaussée en mares immondes. De là ces épidémies périodiques qui prélèvent chaque année sur la population pékinoise un si terrible tribut de mortalité.

Le principal ornement des rues est la devanture des boutiques. De larges panneaux de bois sculpté, parfois doré, encadrent la façade du magasin; c'est un fouillis de dragons, de phénix, d'animaux fantastiques enchevêtrés dans les motifs d'arabesques les plus compliqués. L'effet en est très décoratif, et j'ai vu, dans ce genre, de véritables merveilles de sculpture sur bois. Outre le nom du marchand inscrit sur la porte, de longues tablettes, suspendues perpendiculairement et faisant face aux passants, annoncent en lettres de toutes couleurs et en termes attirants le contenu du magasin. Dans les rues les plus commerçantes, les enseignes, à force d'avancer sur la chaussée, obstruent presque la circulation.

Quant aux habitations particulières, comme toutes, même les plus simples, sont précédées d'un mur de clôture et d'une ou plusieurs avant-cours, elles ne comptent pas pour la décoration de la rue. Notons en passant que chaque famille a sa maison particulière et révèle ainsi l'amour de l'intimité domestique, qui est si vif chez la race chinoise; les plus petites gens, les plus modestes artisans veulent être seuls et maîtres sous leur toit, et n'accepteraient à aucun prix la promiscuité de nos logis européens. Nulle part, en effet, les liens du

Digitized by Google

sang ne sont plus puissants qu'en Chine, ne créent plus de devoirs, n'inspirent plus de vertus : l'institution de la famille n'y est pas moins forte et sacrée que celle de l'État.

Enfin, l'on voit encore au travers des rues principales un assez grand nombre de portiques sculptés, sortes d'arcs de bois ou de pierres appelés *Paï-leou*, hauts d'une dizaine de mètres, percés de trois ou cinq baies, et dont la destination est de perpétuer le souvenir des grands hommes et des belles actions du passé. D'ordinaire, c'est à un héros, à un sage éminent, à un poète ou un penseur de génie, à de glorieux serviteurs de l'État, que le monument est dédié; parfois c'est à un simple particulier, homme ou femme, à quelqu'une de ces âmes nobles qui, condamnées à s'exercer dans de petits destins, comprirent que la vie la plus humble peut acquérir une haute valeur par les devoirs qu'elle se crée, et laissèrent après elles un grand parfum de vertu, de courage ou de dévouement.

La même raison de politique et de prudence qui a dicté aux empereurs la construction de deux cités juxtaposées — la « Ville Chinoise » et la « Ville Tartare » — leur a encore inspiré l'idée d'élever au centre de cette dernière une troisième ville, également close de murs, réservée à leur demeure propre et à l'habitation de leurs dignitaires.

C'est la « Ville Impériale » ou « Ville Jaune », *Hoang-tching*. Elle mesure 670 hectares, qu'entoure une muraille de 18 pieds de haut, revêtue d'un crépissage rose et couverte de tuiles vernissées d'ocre. Outre la résidence du Fils du Ciel, elle renferme des palais princiers, reconnaissables aux clous à grosse tête de la porte extérieure, des hôtels de ministères, des temples, des couvents, des parcs; une colline artificielle plantée de cyprès et chargée d'autels et de pagodes, enfin un grand lac, le « Lac d'Or », couvert de lotus, bordé de jardins et traversé par le célèbre « Pont de Marbre ». Avec la suite des temps et des dynasties, cette région de la capitale a pourtant perdu un peu de son caractère officiel. La population chinoise a été admise à y circuler; des maisons particulières y ont été construites, et même, dans quelques rues écartées, des boutiques ont été ouvertes.

Mais la partie importante de la « Ville Jaune » est la résidence impériale : celle-là n'a rien perdu de sa splendeur et de son antique majesté. Ce n'est pas un palais, au sens occidental du mot, c'est un ensemble de plus de cent édifices, isolés au milieu de cours et de jardins, disposés avec une symétrie parfaite et affectés chacun à un usage spécial — demeure du souverain, de l'impératrice, des épouses du second rang, des concubines, des princes et princesses de la famille impé-

Digitized by Google

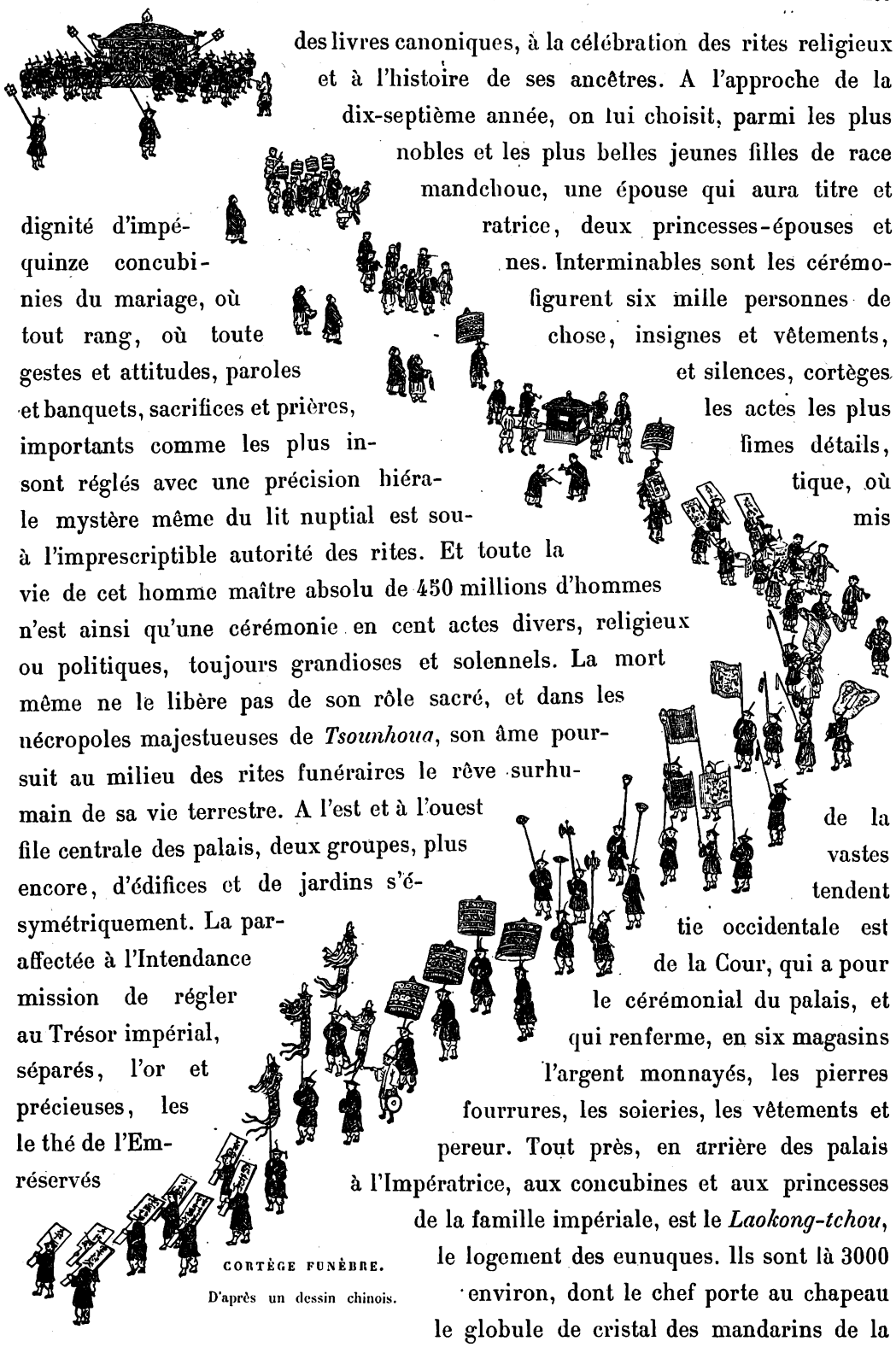
riale; logement des fonctionnaires de la Cour, des gardes, des eunuques, des serviteurs; célébration des cérémonies rituelles et religieuses; séance des grands Conseils de l'État; bibliothèque; trésor, magasins, écuries, etc., toute une ville, en un mot, ceinte de remparts comme les trois autres et dénommée *Kin-tching*, la « Ville interdite ».

L'entrée principale est au sud, par la « Porte de la Grande Pureté», que gardent deux lions de granit. Au delà s'étend une vaste place quadrangulaire, puis un fossé plein d'eau, qui fait le tour des remparts du palais et que franchit une série de sept ponts de marbre. Cinq de ces ponts correspondent aux cinq issues d'une seconde porte colossale, sorte de tour à deux étages, la « Porte du Repos céleste ». Puis des cours encore et des portes à 3, 5, 7 ou 9 entrées, dont celle du milieu n'ouvre jamais qu'à l'Empereur.

A l'est et à l'ouest, dans un fouillis de verdure, s'élèvent deux temples dédiés l'un aux ancêtres de la dynastie régnante, l'autre aux esprits de la Terre et du Ciel. Plus au nord, dans l'axe même de la « Ville interdite », neuf palais immenses, séparés par des cours aussi spacieuses que la cour du Louvre, se succèdent à la file; c'est la partie la plus réservée du palais, le *Ta-nei*, « le Grand Intérieur », elle est grandiose, imposante, mais simple et point théâtrale. Là s'accomplit la mystérieuse existence, l'étrange destinée qu'une tradition de trente siècles a faite aux souverains de la Chine. Fils du Ciel et de la Terre, l'empereur tient de cette origine divine l'autorité suprême. Ses titres, qui rappellent le formulaire des cours byzantines, sont ceux d'« Infini en vertu et en science », d' « Éternel Solitaire », d' « Unique Sublimité », etc. Nul ne peut prononcer ni écrire son nom, que la postérité seule emploiera pour glorifier ses vertus. Élevé dès l'enfance au milieu d'adorations et de prosternements sans fin, il est, vers l'âge de cinq ans, initié solennellement à la connaissance

CORTÈGE NUPTIAL.
D'après un dessin chinois.

Digitized by Google



CORTÈGE FUNÈBRE.
D'après un dessin chinois.

des livres canoniques, à la célébration des rites religieux et à l'histoire de ses ancêtres. A l'approche de la dix-septième année, on lui choisit, parmi les plus nobles et les plus belles jeunes filles de race mandchoue, une épouse qui aura titre et dignité d'impératrice, deux princesses-épouses et quinze concubines. Interminables sont les cérémonies du mariage, où figurent six mille personnes de tout rang, où toute chose, insignes et vêtements, gestes et attitudes, paroles et silences, cortèges et banquets, sacrifices et prières, les actes les plus importants comme les plus infimes détails, sont réglés avec une précision hiératique, où le mystère même du lit nuptial est soumis à l'imprescriptible autorité des rites. Et toute la vie de cet homme maître absolu de 450 millions d'hommes n'est ainsi qu'une cérémonie en cent actes divers, religieux ou politiques, toujours grandioses et solennels. La mort même ne le libère pas de son rôle sacré, et dans les nécropoles majestueuses de *Tsounhoua*, son âme poursuit au milieu des rites funéraires le rêve surhumain de sa vie terrestre. A l'est et à l'ouest de la file centrale des palais, deux groupes, plus vastes encore, d'édifices et de jardins s'étendent symétriquement. La partie occidentale est affectée à l'Intendance de la Cour, qui a pour mission de régler le cérémonial du palais, et au Trésor impérial, qui renferme, en six magasins séparés, l'or et l'argent monnayés, les pierres précieuses, les fourrures, les soieries, les vêtements et le thé de l'Empereur. Tout près, en arrière des palais réservés à l'Impératrice, aux concubines et aux princesses de la famille impériale, est le *Laokong-tchou*, le logement des eunuques. Ils sont là 3000 environ, dont le chef porte au chapeau le globule de cristal des mandarins de la 5e classe. Affectés au service personnel de l'Empereur, ils sont les seuls hommes qui

Digitized by Google

partagent avec lui le droit de paraître en présence de ses femmes. Un des Européens qui connaissent le mieux la Chine, pour y avoir longtemps vécu, M. Deveria, premier interprète du Ministère des Affaires étrangères, nous fournit un détail curieux sur les fonctions intimes que les eunuques remplissent auprès de leur maître : « Dans une salle du *Kien-tsing-kong* (le palais de la Pureté Céleste) se trouve une collection d'autant de fiches de jade qu'il y a de femmes au palais ; leur nom y est gravé et lorsqu'une de ces fiches a été retournée par le souverain, l'eunuque de service va suspendre le soir une lanterne à la porte des appartements de la femme ainsi choisie. Celle-ci, comprenant ce signal, attend qu'un eunuque vienne l'emporter sur son dos, enveloppée seulement d'un grand manteau rouge sans manches. Le même eunuque est chargé de dresser, dans la matinée du lendemain, un rapport qu'il présente à un délégué spécial de la Cour des Censeurs.

On a vu souvent à la cour de Pékin, comme autrefois dans les cours de l'Orient byzantin et musulman, un eunuque usurper, par le caprice du prince ou d'une favorite, une grande situation dans l'État. L'histoire chinoise est pleine de conspirations de palais, dirigées contre la puissance exorbitante des eunuques. Aux VIII^e^ et IX^e^ siècles de notre ère, vers la fin de la dynastie des Thang, leur insolence et leur richesse soulevèrent même des révoltes populaires sur plusieurs points de l'empire. Aujourd'hui leur influence politique est presque nulle. Mais leur cupidité n'a pas diminué. Chargés en vertu de leurs fonctions, d'opérer tous les achats pour le compte de la Cour, ils ne cherchent qu'à s'enrichir. La plupart, devenus vieux, quittent le service du palais, prennent femme à leur tour et vivent grassement en fonctionnaires retraités. Dans un des quartiers les plus calmes du nord-ouest de la ville, un beau parc leur a été attribué comme cimetière : ils y jouissent en paix d'un repos qu'ils n'ont pas mérité.

Dans la partie orientale de la « Ville interdite », la dernière qui nous reste à décrire, on trouve les écuries et les remises des équipages de la Cour, les magasins à vivre, l'arsenal, la réserve des vêtements impériaux, l'office des substances médicinales et des parfums, un hippodrome où l'Empereur s'exerce, selon les rites, à l'équitation et au tir de l'arc, enfin la célèbre Bibliothèque du palais.

Ce dernier bâtiment, que l'on reconnaît du dehors aux tuiles vert sombre de la toiture, renferme un dépôt infiniment précieux, malgré les dévastations que l'incendie et le vol y ont plusieurs fois opérées. On sait le culte que les Chinois ont professé de tout temps pour l'histoire. A la différence de l'Inde, qui jugea toujours que, le rêve seul étant vrai, le réel ne vaut pas la peine d'être constaté, la Chine éprouva, dès l'origine, le besoin de transmettre à l'ave-

Digitized by Google

nir le souvenir authentique du passé. 2 600 ans avant notre ère, un tribunal historique fonctionnait dans la capitale de l'empire, avec mission d'enregistrer les phénomènes météorologiques et les principaux événements politiques et sociaux. La race chinoise fut ainsi la première à posséder une chronique nationale, et ses annales, aussi anciennes que celles de l'Égypte, mais continuées et enrichies depuis près de quarante siècles, composent le plus important monument historique de l'humanité.

Telle est, dans son ensemble, avec ses palais, ses temples, ses jardins, ses bâtiments de service et ses magasins de toute sorte, la résidence du Fils du Ciel.

Elle justifie, on le voit, son titre de « Ville interdite » : c'est une ville, puisqu'une population de plus de 8 000 personnes y réside, — elle est interdite puisque nul, sous peine de mort, n'en peut franchir les portes, s'il n'y est autorisé par son rang et sa race, ou appelé par ses fonctions. Les représentants étrangers eux-mêmes s'en sont toujours vu refuser l'entrée. Lorsque, en 1873, les membres du corps diplomatique accrédité à Pékin furent admis, pour la première fois dans ce siècle, à saluer l'Empereur de Chine, c'est hors du palais, dans un pavillon des jardins de l'ouest affecté aux ambassades des pays tributaires, qu'ils furent reçus, et l'audience dura tout juste cinq minutes. Et c'est dans les mêmes conditions encore qu'ils ont dû se résigner l'an dernier à présenter leurs lettres de créance au jeune empereur Kouang-Siu.

En dehors de la résidence impériale, la « Ville Tartare » renferme encore de très nombreux monuments : l'Académie des *Han-lin*, le Tribunal astronomique, le redoutable Tribunal des Censeurs, la Tour de l'Observatoire, le Collège des examens, où, comme les alvéoles d'une ruche immense, dix mille cases sont installées pour le grand concours annuel de l'empire au brevet doctoral ; le Palais de l'Université, avec ses ombrages de cyprès séculaires, la Tour de la Cloche, *Tchoung-leou*, construite en 1270 et restaurée en 1745 ; la Tour du Tambour, *Kou-leou*, qui date du XIII^e^ siècle et que Marco Polo nous a décrite, comme la précédente ; le Temple de *Tchao-tsoung*, sorte de panthéon élevé à la mémoire des actions d'éclat et des dévouements glorieux ; le très vieux Temple de *Li-tai-ti-ouang*, où un même encens fume en l'honneur de toutes les dynasties qui firent la grandeur de la Chine ; de nombreux couvents bouddhiques, dont le plus riche et le plus vénéré, le *Young-ho-koung*, sert de résidence à l'un des grands lamas du Thibet, incarnation vivante de Bouddha ; enfin, pour nous arrêter un peu dans cette course rapide, les deux plus curieux édifices de Pékin, le grand Temple de Confucius et la pagode du *Pe-ta-tse*.

Digitized by Google

Le grand Temple de Confucius, construit en l'an 1300 par l'Empereur Tching-soung, est situé à l'extrémité septentrionale de la ville, à deux pas de *Han-ting-men*, « la porte du Repos éternel ».

Un portique grandiose de pierre sculptée, percé de trois baies en plein cintre, donne accès à une cour planté d'arbres séculaires, les plus beaux peut-être qui soient à Pékin. Au fond, sur trois terrasses de marbre, un temple s'élève, très simple d'apparence, mais d'une imposante majesté. Plus simple encore est l'intérieur du sanctuaire : une table d'autel ornée d'un brûle-parfum et de deux flambeaux ; au-dessus, un panneau laqué portant quatre caractères gravés en or ; au-dessous, une tablette, gravée aussi et représentant la personne morale de Confucius ; et c'est tout.

Cette simplicité excessive, ce froid symbolisme conviennent bien au culte du grand philosophe qui, six siècles avant l'ère chrétienne, mit pour jamais sa puissante empreinte sur la conscience chinoise. Une morale très saine, sinon très élevée, un rationalisme très libre mais sans vraie critique, une culture intellectuelle assez forte mais sans haute poésie, nul mysticisme, nulle prétention métaphysique, tels étaient les traits principaux des enseignements qu'il légua à la Chine et dont cette nation de 450 millions d'habitants vit depuis bientôt 2 400 années.

Par quelle étrange fortune cette doctrine toute profane a-t-elle pu suffire 24 siècles durant aux besoins moraux de tant de millions et de millions d'hommes tandis que les peuples d'Occident adoptaient et rejetaient tour à tour tant de dogmes divins? Si le problème de l'humanité pouvait être résolu par le bon sens et par les qualités moyennes de l'esprit, Confucius l'aurait donc résolu. Croyons plutôt que les aspirations profondes et les instincts supérieurs du cœur humain ont un sens, que les sublimes folies des héros et des saints eurent leur valeur utile, et que les grandes crises de conscience qui firent le tourment de nos races idéalistes ne furent pas seulement l'agitation maladive et stérile d'âmes désordonnées.

La pagode de *Pe-ta-tse* est tout à fait à l'occident de la ville, près de la porte de *Feou-tching-men*. C'est un sanctuaire d'un caractère indien, très prononcé, chargé de fines sculptures de pierre et destiné, comme tous les édifices de ce genre si nombreux dans les pays de foi bouddhique, à renfermer des reliques de Çakya-Mouni, un ossement, des cheveux, un morceau de la robe ou de la ceinture, moins que cela, un objet touché jadis par la main du réformateur divin.

Cet édifice, la Tour de l'Observatoire et le Temple de Confucius évoquent devant les yeux de l'esprit le souvenir brillant de la domination mongole à Pékin.

Digitized by Google

LA « PORTE DU CIEL », ENTRE LA VILLE TARTARE ET LA VILLE CHINOISE.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.



Digitized by Google

Pékin offrit, en effet, sous le règne des Koubilaï-Khan et des Yng-tsoung, un spectacle unique dans sa longue histoire. Pendant un siècle, de 1260 à 1368 environ, la capitale chinoise fut le centre de l'Asie, un foyer intense de culture littéraire et scientifique, et peut-être le lieu du monde où, à cette époque, l'esprit humain se montrait le plus libre et le plus hardi.

Mais le génie politique manquait aux Mongols. Admirables dans la conquête, ils étaient, comme furent aussi les Arabes, impuissants à fonder un établissement durable. Après plus d'un siècle d'empire sur la Chine, ils disparurent de son histoire presque sans y laisser de trace. Après comme avant leur domination, le peuple chinois se retrouva intact, avec son génie propre, ses rites, ses traditions et sa conscience personnelle. L'instinct nomade et exclusif était trop vivace dans le cœur des Mongols pour qu'ils pussent s'assimiler les peuples conquis. Une gracieuse anecdote, qui est caractéristique à cet égard, nous a été conservée par les historiens de la dynastie. Lorsque Koubilaï-Khan fit construire le palais de Pékin, il ordonna d'apporter du désert de Mongolie une petite plante qui y croît en abondance, la *tsing-tsoa*, « l'herbe bleue », et de la cultiver dans les cours et les jardins de sa nouvelle résidence, afin de rappeler toujours à ses descendants leur patrie primitive. Le sentiment était touchant, la précaution inutile. Aucune contrée du monde, ni l'Inde et sa beauté, ni la Perse et ses merveilles, ni la Chine et ses richesses, n'a pu faire oublier aux Mongols les tristes plaines de leur pays d'origine ; toujours ils ont gardé au fond du cœur la nostalgie de la vie errante et le regret de la sauvage poésie des steppes.

Ne quittons pas la « Ville Tartare » sans mentionner les Légations étrangères. On n'ignore pas que, d'après les traités, Pékin n'est pas ouvert au commerce extérieur. Les diplomates, les missionnaires et quelques Européens employés au service central des douanes chinoises ont seuls droit d'y séjourner. Les légations sont toutes groupées dans le même quartier, au sud-est de la ville, dans une des grandes avenues transversales. Ce sont d'anciens palais chinois appropriés tant bien que mal aux exigences de leur destination nouvelle. La Légation de France, entourée d'un beau parc, est l'une des plus vastes, sinon des plus confortables. Autrefois résidence d'un prince tartare, elle a été cédée au gouvernement français lors de la signature du traité de paix du 25 octobre 1860.

La « Ville Chinoise », qui est accolée au rempart méridional de la « Ville Tartare », est loin de présenter le même intérêt pittoresque et architectural. Les

Digitized by Google

rues en sont tortueuses et étroites, plus sales et plus puantes, s'il est possible, que celles de l'autre cité ; la police y est plus négligente encore, les mendiants plus insolents et plus nombreux. On a bien essayé de ramener à une disposition plus régulière ce dédale de ruelles et d'impasses, et deux grandes avenues, se coupant à angle droit, ont été percées du nord au sud et de l'est à l'ouest ; mais l'aspect général des quartiers qu'elles traversent n'en est pas modifié. C'est la ville du commerce et de l'industrie, des magasins et des ateliers, des théâtres et des restaurants, des fumeries d'opium et des maisons de plaisir.

La même uniformité d'aspect que nous avons observée dans les constructions de la « Ville Tartare » se retrouve ici. Aucun caractère extérieur ne distingue les théâtres des autres maisons. L'entrée n'est le plus souvent qu'une porte basse donnant accès à une cour au fond de laquelle s'élève un vaste bâtiment sans intérêt architectural. La salle se compose d'un parterre, d'une scène sans rideau et d'un étage de galerie ; le tout d'une extrême simplicité décorative. Au parterre et à la galerie sont disposées de petites tables où, durant la représentation (qui a lieu généralement de midi à 5 heures), le public boit du thé, mange et fume. Sur la scène, aux sons d'un orchestre assourdissant, se déroule quelque drame historique ou mythologique, quelque comédie d'intrigue ou de caractère, ou bien quelqu'un de ces grands drames domestiques qui ont le don de passionner l'imagination chinoise.

De même, rien ne distingue les restaurants, sinon la devanture, qui sert à la fois de cuisine et d'office — disposition ingénieuse, d'ailleurs, car elle permet au client de juger, avant d'entrer, l'aspect des mets, le soin et le savoir-faire des cuisiniers.

Et de même aussi les fumeries d'opium, qui ne se signalent à l'attention des passants que par quelques bribes de papier jaune collées à la porte. Si le lecteur avait la curiosité de pénétrer à l'intérieur de l'établissement, il y verrait une ou plusieurs salles divisées en cabines par des cloisons légères, et, dans chaque cabine, trois lits de bois ou de marbre disposés en manière de triclinium. Le fumeur s'installe là, allongé sur le flanc gauche, une natte sous les reins, un coussin sous la nuque. On lui apporte une pipe formée d'un tube de roseau et d'un petit fourneau de métal de jade ou de porcelaine, une lampe-veilleuse allumée et un godet d'étain renfermant de 3 à 4 grammes d'extrait sirupeux d'opium. A la pointe d'une aiguille, il prend une gouttelette du narcotique, la pose délicatement sur le fourneau et, approchant de la flamme de la lampe sa pipe ainsi garnie, il aspire d'un seul trait la fumée de l'opium

Digitized by Google

embrasé. Une vapeur âcre et épaisse, une odeur lourde et énervante sont épandues dans l'air ; une lumière incertaine éclaire les recoins de la salle. Nul bruit de voix ; çà et là, quelque plainte vague. Sur les fumeurs inertes et silencieux plane une atmosphère léthargique et pleine de rêves.

La « Ville Chinoise » ne renferme que deux monuments importants, le Temple du Ciel et l'Autel de la Terre.

TEMPLE DE CONFUCIUS.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Enceint d'un mur d'une lieue de tour, le Temple du Ciel se développe en plein air, sans toiture, ni parois.

Trois terrasses, de forme circulaire et entourées de balustrades de marbre, se superposent et supportent une table de pierre destinée aux sacrifices officiels ; la terrasse inférieure a 120 pieds de diamètre ; la terrasse supérieure s'élève à 25 pieds au-dessus du sol. Un rideau d'arbres séculaires s'étend tout autour, voilant la vue sur les côtés et l'élevant, pour ainsi dire, vers la voûte céleste. Il est peu de monuments au monde qui soient à la fois plus simples et plus grandioses.

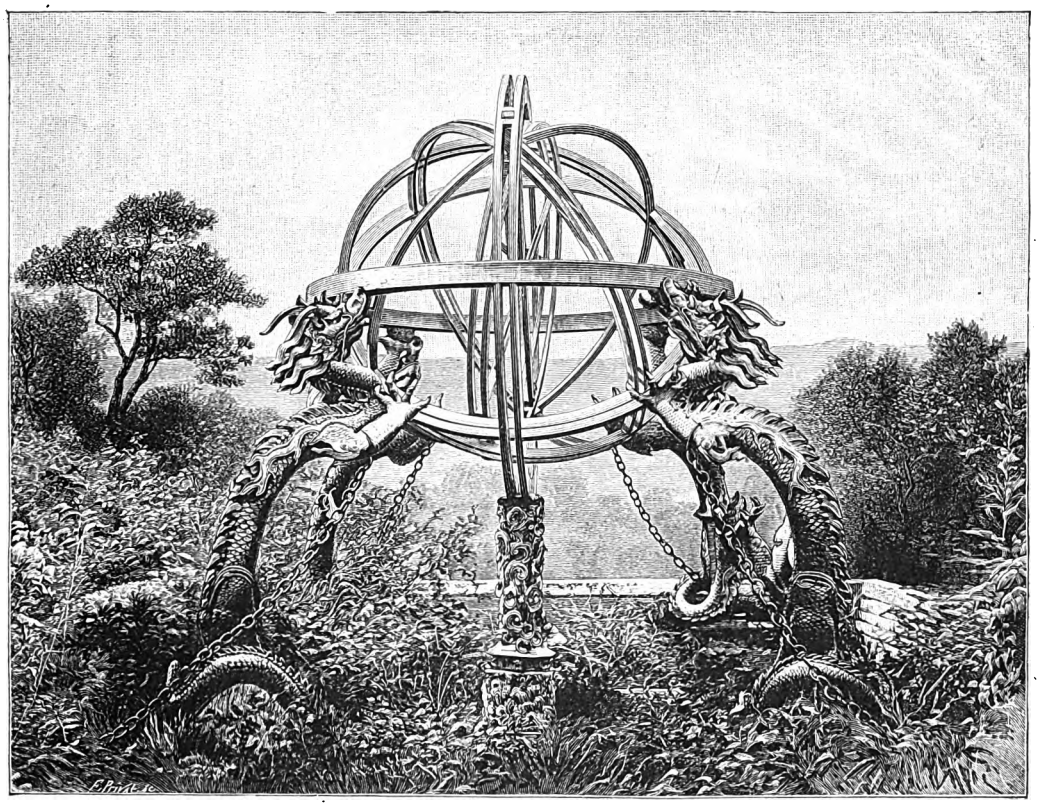
C'est là que l'Empereur vient trois fois l'an (aux deux solstices d'hiver et d'été

Digitized by Google

et au début du printemps) sacrifier au Ciel, dont il est l'émanation sur la Terre.

Cet édifice a été construit sous l'empereur Young-lo, troisième souverain de la dynastie des Ming, en 1421. Jusqu'en 1531, les sacrifices que l'Empereur doit à la Terre s'y célébraient également ; mais depuis cette époque ils sont offerts sur un autel particulier qui s'élève de l'autre côté de l'esplanade où est l'entrée principale du temple.

Ces deux monuments, consacrés à un culte spécial et dont l'Empereur est



SPHÈRE CÉLESTE DE L'ANCIEN OBSERVATOIRE.

Gravure de Privat, d'après une photographie.

le seul officiant, sont uniques de leur espèce et font exception à l'identité de schéma adoptée en Chine pour les édifices de toutes les religions. Ils nous présentent sans doute le type primitif des temples chinois, l'autel en plein air, dans un enclos sacré, le *temenos* aryen. L'idée de loger la divinité, de lui construire une maison close et couverte, ne pouvait venir aux premiers Chinois, qui ne personnifiaient pas leurs dieux et qui, tout en sacrifiant aux puissances naturelles, les adoraient comme des symboles et non comme des réalités. Ce ne fut que plus tard, dans la suite des temps, lorsque le culte se fut com-

Digitized by Google

pliqué, lorsque aux pratiques simples et naïves des époques archaïques vint s'ajouter un enseignement philosophique, que l'on songea à abriter sous un toit et entre des murs les pratiques de la vie religieuse. Plus tard encore, lorsque, au IIe siècle de notre ère, le bouddhisme apporta sa liturgie et son imagerie sacrées, le plan des temples subit de nouvelles modifications et reçut tout le développement, toute l'importance architecturale qu'il a conservés jusqu'à nos jours.

En dehors de ces deux édifices religieux et d'un temple dédié à *Kouan-yin*, déesse de la Grâce et de la Miséricorde, il n'y a plus de monuments à voir dans la « Ville Chinoise », sinon près de l'ancienne manufacture de porcelaine de *Leao-li-tchang*, la belle mosquée de *Li-paï-tse*, la plus importante de Pékin. On sait en effet que le mahométisme, importé en Chine au VIIe siècle, y compte actuellement, à côté du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme, de nombreux adeptes, vingt millions environ.

De même que pour les temples bouddhiques, rien dans les mosquées chinoises n'indique à l'extérieur l'origine étrangère du culte auquel elles sont affectées.

Le nombre des musulmans résidant à Pékin s'élève à 25 000 environ. Ils ont à peu près le monopole des boucheries et des bains publics ; l'enseigne de leurs boutiques est généralement surmontée d'un croissant.

Leurs mœurs diffèrent assez de celles des autres Chinois, bien qu'aucun indice extérieur, ni de physionomie, ni de costume, ne les distingue. Ils vivent et se marient entre eux ; ils ont aussi la réputation de pratiquer scrupuleusement la charité envers leurs coreligionnaires, et dans la ville c'est un dicton qu'« il n'y a point de pauvres parmi les musulmans ».

Ce dernier trait mérite d'être noté, si l'on songe qu'une grande ville comme Pékin ne compte pas une seule institution hospitalière, pas un asile public ou privé pour les indigents, les malades, les infirmes, les aliénés. Il se fait, de temps à autre, dans les quartiers riches, quelques distributions d'aumônes ou de médicaments aux pauvres ; mais ce sont là des faits individuels sans aucun caractère officiel ou social, et dans lesquels la part de l'ostentation est presque toujours plus grande que celle de la vraie charité.

Aussi les mendiants sont-ils la calamité, la plaie vive et honteuse de Pékin. Au nombre de 80 000 environ, ils forment une sorte de caste, de confrérie, ayant ses traditions et ses privilèges, comme les grandes truanderies du moyen âge d'Occident, et, comme elles aussi, ayant son « Empereur de Galilée », son « Duc d'Égypte », son « Roi de Thumes », c'est-à-dire un chef élu et obéi. Le plus curieux

Digitized by Google

est que ce chef, dont le quartier général est sur le pont de la « Porte du Ciel », est reconnu par la police de la capitale, qui traite directement avec lui des affaires de la corporation.

Quant à leur misère, rien au monde n'en peut donner idée. Sauf une guenille autour des reins, ils vont complètement nus. Même au plus fort de l'hiver, quand soufflent les grands coups de vent de Mòngolie et que le thermomètre se maintient à — 15°, ces malheureux n'ont pas, le plus souvent, une loque à se jeter sur le dos, et chaque nuit le froid les tue par centaines. Hâves et décharnés, rongés de gale et d'ulcères, couverts de plaies hideuses, ils vont par la ville, harcelant le passant de leurs lamentations énervantes, et disputant aux chiens errants les détritus des ordures ménagères. Ou bien, durant des heures entières, ils demeurent accroupis devant une boutique, écartant ainsi le client par leur seule présence, jusqu'à ce que le marchand, perdant patience, leur ait lancé une poignée de sapèques. La nuit venue, ils cherchent abri sous un pont, sous les portes de la ville, dans une maison en ruine; ou plus simplement ils se couchent là où ils se trouvent, tous pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, blottis en masses informes, dans une monstrueuse promiscuité d'âges, de sexes et de maladies. Leur misère physique est telle, qu'on oublie leur misère morale. Sur leur visage, tout reflet de vie intérieure a disparu, toute physionomie s'est éteinte. Pareils aux bêtes, qui ne savent qu'endurer, ils semblent même ne plus souffrir.

En affirmant plus haut que Pékin ne possède pas une seule institution hospitalière, je n'ignore pas l'existence du célèbre asile des enfants trouvés, *Ou-ying-tan*, qui fut fondé, au XVII^e^ siècle, par le grand empereur Khang-hi. On voit, en effet, au sud-ouest de la « Ville Chinoise », tout près de la porte de *Cha-hoa-men*, un hospice assez vaste, destiné, selon les termes de la fondation, à recevoir, nourrir et élever les orphelins et les enfants abandonnés. Mais, si l'établissement existe, on peut dire qu'il ne fonctionne pas. La subvention qui lui est assurée par les statuts n'est presque jamais payée, et les acomptes versés suffisent à peine à faire vivre le directeur; les bâtiments tombent en ruine; les pensionnaires font défaut : il n'y a pas dix enfants assistés. Le plus réel de la clientèle de l'établissement, ce sont les enfants morts que l'on ramasse chaque matin dans la ville. Deux charrettes attelées de bœufs circulent lentement par les rues et font halte aux carrefours pour recevoir les cadavres que les parents viennent apporter ou ceux qui ont été déposés durant la nuit sur la voie publique. Tous ces corps sont réunis à l'asile de *Ou-ying-tan*, amoncelés dans un bâtiment spécial, et, à la fin de la semaine, inhumés en masse dans une fosse commune. Le nombre des

Digitized by Google

cadavres varie de trente à cinquante par jour, et s'élève à plus de cent en temps d'épidémie. Quelles causes assigner à cette effrayante mortalité? La misère et la maladie seules. Le crime n'y est que pour une part infime. Quoi qu'on ait dit, en effet, l'infanticide n'est pas une coutume, encore moins une institution, en Chine. C'est un fait aussi exceptionnel qu'en Europe. Les seuls coupables en cette matière ne sont pas les individus, mais la société et l'administration, qui abandonnent sans secours les femmes pauvres sur le point d'être mères, et qui laissent des milliers de mendiantes accoucher sans abri, comme les chiennes mettent bas dans la rue.

Pour en terminer avec les laideurs de Pékin, indiquons encore dans la « Ville Chinoise », à la croisée de l'avenue de *Tchoung-tche-men* et de la grande artère transversale, la place où se tient en temps ordinaire le marché aux fruits et aux légumes. C'est là qu'une fois par an, à la suite des grandes assises d'automne, ont lieu les exécutions criminelles.

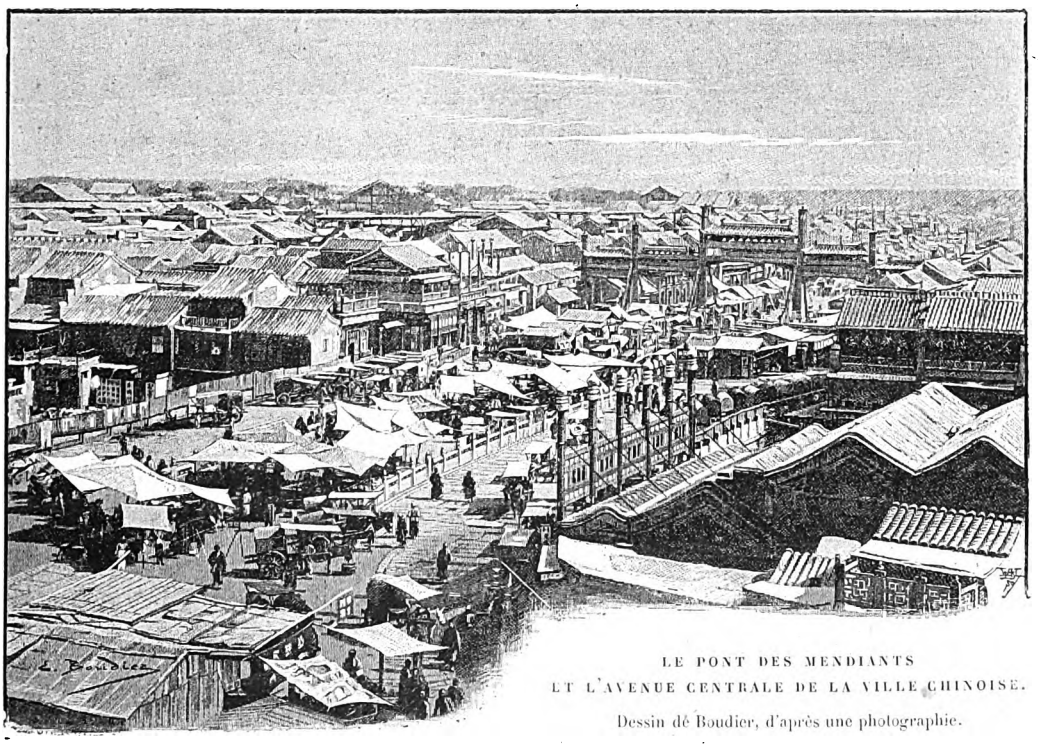
Le mode de la peine est celui de la décapitation ou de la strangulation. A neuf heures du matin, les condamnés, dont le nombre à peu près constant est d'une trentaine environ, sont amenés en charrette, nus jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, la tresse enroulée au sommet de la tête. Ils descendent à l'un des angles du carrefour et s'accroupissent à terre au milieu de leurs gardiens. On ne voit sur la place ni estrade, ni potence, ni échafaud, rien de particulier, sinon, dans l'axe de l'avenue principale, une table avec des sièges où viennent s'asseoir des magistrats et des officiers de police en grand costume. Dans un coin, le bourreau, revêtu d'un tablier jaune, dispose sur le sol les glaives de justice, sorte de larges coutelas. Mais l'heure de l'exécution n'est pas encore venue : les magistrats fument tranquillement leurs pipes sur leurs chaises, la foule est distraite, les condamnés causent entre eux sans que rien trahisse sur leur visage l'angoisse de l'attente.

Une demi-heure, trois quarts d'heure se passent ainsi. Enfin un mouvement se propage dans la foule, les magistrats se lèvent, les condamnés dressent la tête : un cavalier, escorté de gardes à pied, apparaît au loin portant entre les mains un coffret recouvert d'étoffe jaune. Le coffret est déposé avec cérémonie sur la table, et l'un des magistrats en tire un long papier soigneusement plié. C'est l'édit impérial qui prescrit l'exécution. Sur la liste des condamnés, certains noms sont entourés d'un cercle de vermillon que l'Empereur lui-même a tracé de son auguste main : ce sont les noms de ceux qui doivent périr. Les autres sont graciés ; on ne les instruit qu'à cet instant de la faveur qui leur est accordée, afin de leur laisser partager avec leurs compagnons moins fortunés les appréhensions de la

Digitized by Google

dernière heure. Souvent la grâce n'est qu'un sursis, un répit, et le malheureux qui en est l'objet est ramené l'année suivante sur la place funèbre et livré alors sans rémission au bourreau.

Enfin l'exécution commence. Le condamné qui doit subir la décapitation est conduit au milieu de la place, il s'agenouille sur le sol, un aide placé devant lui le saisit par la tresse, le bourreau lève son glaive, et d'un seul coup tranche la tête. Un autre condamné vient aussitôt s'agenouiller à côté du tronc affalé dans la poussière, le bourreau change seulement de coutelas et l'opération se répète.



LE PONT DES MENDIANTS
ET L'AVENUE CENTRALE DE LA VILLE CHINOISE.
Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Pour la strangulation, le patient est étendu face contre terre, une corde passée autour du cou. L'exécuteur lui pose le pied sur la nuque, et, tandis que des aides lui maintiennent les jambes, tord la corde jusqu'à ce que l'asphyxie s'ensuive.

Tous les Européens qui ont assisté à des exécutions en Chine s'accordent à témoigner du courage ou plutôt de l'indifférence dont les condamnés font preuve en subissant leur peine. On les voit attendre sans émotion apparente l'instant suprême, puis, le supplice commencé, ne pas même chercher à détourner les yeux du spectacle de leurs compagnons, enfin, leur tour arrivé, venir se placer d'eux-mêmes sous la main du bourreau. Une sensibilité moins délicate que la nôtre,



Digitized by Google

une imagination moins vive peuvent seules expliquer cette impassibilité parfaite, cette apathie devant la mort.

L'exécution terminée, les cadavres sont enlevés dans un tombereau, un aide jette quelques pelletées de poussière sur le sang qui remplit les ornières, et, tandis que les marchands de fruits et de légumes réinstallent leurs éventaires, le bourreau enferme les têtes coupées dans une cage d'osier et les suspend au sommet d'un poteau, où elles resteront exposées jusqu'à ce que la pourriture ait mis le crâne à nu.

Dans la « Ville Chinoise », une région nous reste encore à parcourir, région immense qui s'étend tout le long du rempart méridional. Ce ne sont que ruines et terrains vagues. Le tracé même des rues disparaît au milieu des décombres. Pas une charrette, pas un passant. De loin en loin seulement quelque masure, où, dans des profondeurs suspectes, on distingue un mendiant à la face terreuse, des enfants demi-nus grouillant sur des débris sans nom, une vieille femme jaune qui fixe sur vous des yeux de sorcière hébétée. Le contraste avec l'animation des quartiers voisins est saisissant. On se croit soudain transporté dans une ville déchue et morte où subsisteraient à peine quelques vestiges de la vie disparue.

La banlieue immédiate des grandes villes est toujours laide et triste; aucune, je crois, ne l'est plus que celle de Pékin : des faubourgs infects, des villages de boue, des cultures maraîchères, des terrains abandonnés.

Et pourtant elle a sa poésie, qu'elle doit à ses tombeaux. La Chine, en effet, n'entasse pas, comme l'Europe, ses sépultures les unes sur les autres et ne leur mesure pas si étroitement l'espace. Elle les dissémine dans les champs, dans des bosquets, dans des parcs, elle les enveloppe de solitude et d'ombre; car elle veut que la vie mystérieuse d'outre-tombe soit douce aux pauvres morts; elle leur voue un culte spécial, elle a pour eux une pitié d'une délicatesse infinie, elle leur prodigue les offrandes et les prières, les parfums et les fleurs; nulle part, au monde, le tombeau ne recueille plus de larmes et de souvenirs.

Aussi les environs de Pékin sont-ils couverts de sépultures. Généralement c'est un simple tertre gazonné, souvent c'est un autel entre quatre arbustes, parfois c'est un temple dans un bois de cèdres. Mais parmi ces monuments de la religion funéraire, il en est trois qui ont droit à toute notre piété, ce sont les petits cimetières des Missionnaires. Le plus ancien et le plus important est à l'ouest de la ville, presque à la sortie de la Porte de *Ping-tse-men*. On y compte 88 tombes en

Digitized by Google

forme de pyramides ornées de dragons entrelacés. Là reposent les PP. Ricci, Schall, Régis, Castiglione et Verbiest, qui, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, surent s'attirer la faveur des empereurs et purent espérer un temps gagner les classes officielles à la foi chrétienne. Mais où sont les restes des premiers apôtres du christianisme en Chine, de Jean de Montecorvino qui mourut archevêque de Pékin en 1333, du P. Benoist de Goës, de tant d'autres encore qui sont venus mourir à 4000 lieues de leur patrie pour une œuvre sacrée? La dernière fois que je visitai ce cimetière, deux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui dirigent à quelques pas de là un orphelinat, y récitaient leurs oraisons. A la différence des prêtres des Missions qui ont tous adopté le vêtement chinois et la tresse tartare, elles continuaient à porter, au milieu d'une population malveillante, le costume traditionnel de leur ordre. Leur cornette blanche et leur robe gris-bleu produisaient ici un singulier effet. Simples et douces, la physionomie sereine, elles m'apparaissaient, dans cet enclos silencieux, comme la vivante poésie de la charité féminine et du sacrifice religieux.

Telle est, dans sa structure et sa physionomie générales, l'antique capitale de l'empire chinois. Une pareille ville est unique, par l'extrême intérêt de curiosité qu'elle offre à l'esprit et par la forte impression qu'elle lui laisse.

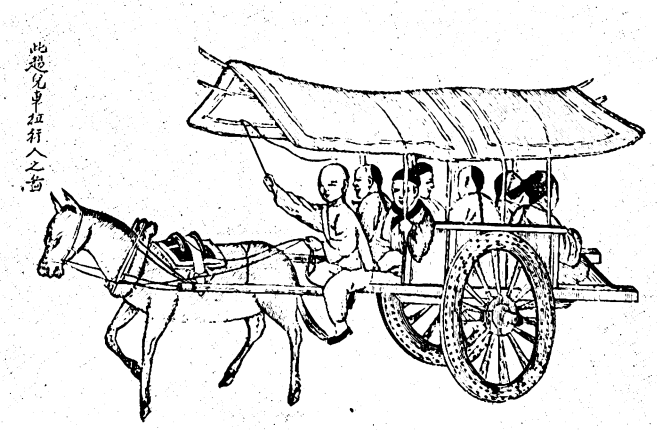
Elle apparaît, en effet, comme la représentation parfaite du pays dont elle est la capitale. Elle résume, pour ainsi dire, dans ses monuments et dans ses murs, l'étrange et prodigieuse destinée du monde chinois. Quel spectacle que celui de ce monde! Notre Occident ne nous présente rien de tel. Nous connaissons bien des civilisations, mais toutes eurent une origine, un épanouissement, un déclin; elles semblent même n'avoir un instant fleuri que pour se dessécher et tomber en poussière. La Chine, elle, vit depuis quarante siècles, identique, immuable et se suffisant à elle-même. Plus de 2000 ans avant notre ère, les grandes lignes de son histoire étaient tracées, et son œuvre originale déjà fondée.

Un tel spectacle est sans analogue, et dépasse infiniment celui de nos sociétés antiques. Mais pourquoi n'émeut-il pas au même degré notre fond intime? Pourquoi l'admirons-nous avec l'esprit et non avec le cœur? C'est que la Chine s'est toujours comportée comme une famille isolée au sein de l'humanité. Pendant vingt-cinq siècles elle a ignoré l'Occident, et ne l'a connu ensuite que pour le dédaigner. Aucune nation n'a pratiqué un exclusivisme plus superbe, un isolement plus égoïste et plus obstiné. Elle a résolu, par elle seule et pour elle seule, tous les problèmes de sa civilisation ; sauf le bouddhisme qu'elle a aussitôt transformé dans son sein, elle a rejeté tout apport des autres races et ne leur a rien donné d'elle.

Digitized by Google

Pénétrée profondément de l'idée de sa supériorité, elle a fait du cercle étroit de son empire la limite du monde civilisé ; elle n'a jamais cessé d'être *chinoise* pour être *humaine*; nul lien moral, nul sentiment ne la rattache à nous, et son passé de 4000 ans ne renferme pas un souvenir qui nous soit commun. Quelle sympathie pourrions-nous donc éprouver pour elle?

Voilà ce que tous les aspects de Pékin traduisent d'une façon si expressive. Voilà pourquoi la vieille cité chinoise nous intéresse et nous étonne sans parvenir à nous charmer; voilà pourquoi encore, malgré les étranges et antiques visions dont elle nous remplit les yeux, elle n'ouvrira jamais à notre imagination un de ces rêves nobles et mélancoliques qui s'éveillent si naturellement en nous partout ailleurs où il nous est donné de respirer le parfum des anciens jours et de ressusciter l'âme du passé.



OMNIBUS A PÉKIN.

Gravure de Bazin, d'après une peinture chinoise.

Digitized by Google

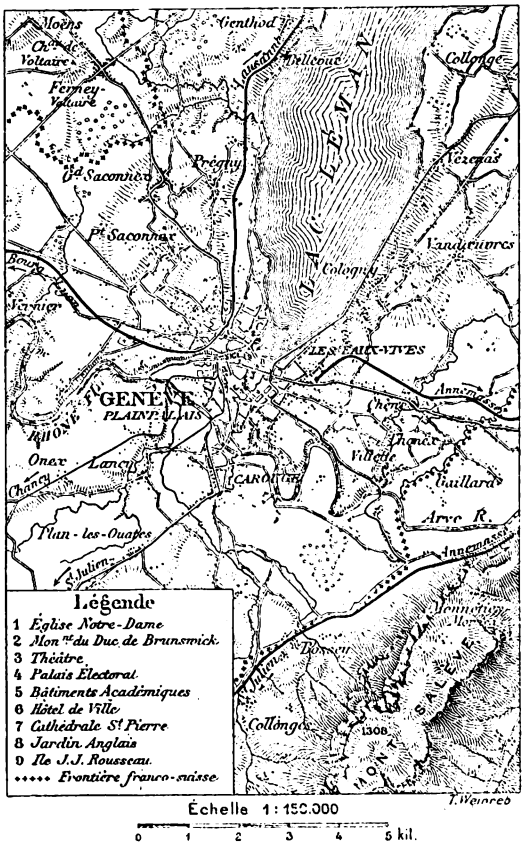
Digitized by Google

# GENÈVE

Genève, en allemand *Genf*, en italien *Ginevra*, est située à l'angle sud-ouest extrême de la Suisse, par 46° 12′ de latitude N. et 3° 48′ de longitude E., à 400 kilomètres de Paris en ligne droite, distance qui, en attendant le percement proposé du col jurassien de la Faucille, se trouve augmentée de plus d'un tiers par le chemin de fer de Mâcon-Culoz. Elle occupe, à l'altitude moyenne de 400 mètres, la corne méridionale du Léman qu'on désigne sous le nom de « petit lac », à l'endroit où le Rhône, issu des glaciers de la Furka (confins d'Uri et du Valais), en sort avec la rapidité de la flèche pour aller recevoir à 1 kilomètre plus loin le torrent savoisien de l'Arve, venu du Mont Blanc.

Ce n'est que depuis 1815 que Genève fait partie de la Confédération helvétique, dont son territoire, accru alors de morceaux détachés de la Savoie et de la France, a formé le 22e et dernier canton en date. D'abord cité des Allobroges, sous le nom de *Geneva*, elle passa ensuite aux Burgondes, puis aux Francs, et, après la dissolution de l'Empire de Charlemagne, elle se vit soumise à la double suzeraineté de ses évêques et des comtes du petit pays qu'on nommait le Genevois. Quand la Savoie eut acquis ce dernier comté, Genève, au prix de plus d'un siècle de luttes, réussit, avec l'aide de la Réforme et des cantons suisses, à se constituer en une république indépendante, à laquelle Calvin imprima son cachet, et qui ne perdit momentanément son autonomie que de 1798 à 1814, époque où la ville fut le chef-lieu du département français du Léman.

Le canton suisse à la tête duquel elle se trouve aujourd'hui est, après celui de Zoug, le plus petit de la Confédération (245 kilomètres carrés). Le Rhône ne lui appartient par ses deux rives que sur une longueur de 20 kilomètres ; des montagnes mêmes qui lui forment cadre, pas une n'est à lui : les Voirons et le Salève, du côté des Alpes, sont en terre savoyarde comme l'est le Mont Blanc ; le Reculet et le Colombier de Gex, du côté du Jura, sont également des sommités françaises.

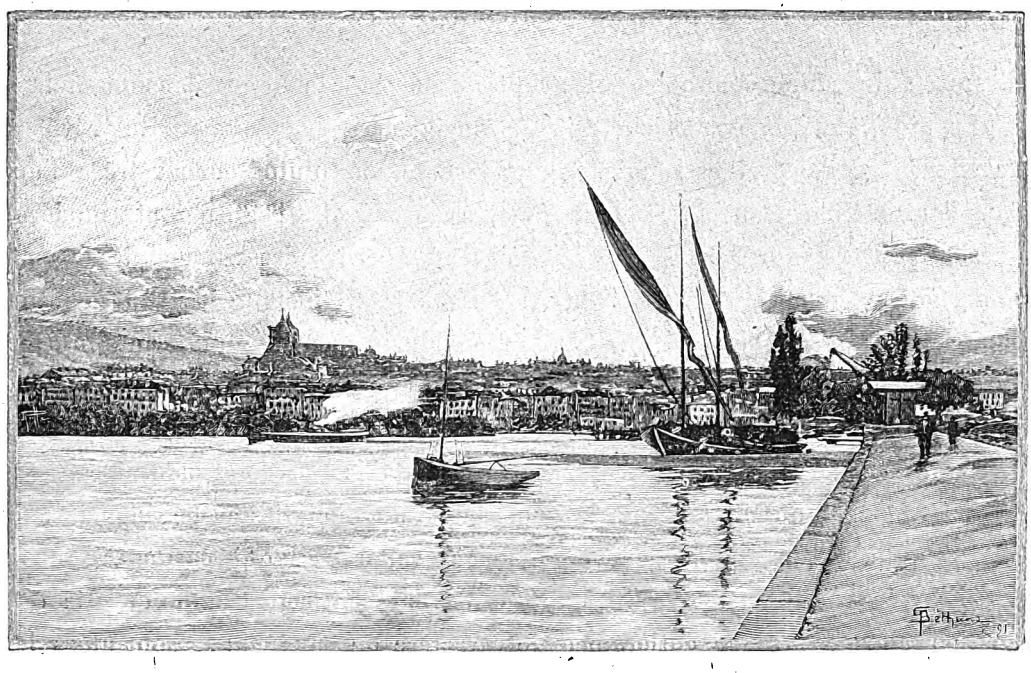



Sur la rive gauche du lac et du Rhône s'élève la *Cité* ou ville haute, qui comprend deux parties bien différentes d'aspect : d'abord la vieille Genève, avec son écheveau de rues ou de rampes étroites, bordées de maisons toutes chancies ; c'est le massif que domine l'ex-cathédrale catholique de Saint-Pierre, devenue depuis le XVIe siècle la grande basilique du calvinisme ; puis la ville neuve, qu'on a bâtie sur l'emplacement des anciens remparts et dont les larges artères se projettent, d'un côté jusqu'à Plainpalais, et, de l'autre, jusqu'aux Eaux-Vives. Sur la rive droite, par delà le quartier de l'Ile, est le faubourg Saint-Gervais, centre des ateliers bruyants et de la moderne industrie horlogère. Des six ponts qui font communiquer ces régions urbaines opposites, le plus long, celui du Mont-Blanc, mesure 262 mètres. Celui qui vient immédiatement en aval, le pont des Bergues, est relié par une passerelle suspendue à l'île ombreuse de J.-J. Rousseau, au centre de laquelle s'élève, sur un piédestal de granit, la statue en bronze, œuvre de Pradier, du fameux philosophe et écrivain qui fut un des précurseurs de la Révolution de 89.

Des quais superbes, aux maisons majestueuses, s'étendent, sur l'une et l'autre rive, aux abords de ces ponts. De l'un d'eux, le quai du Mont-Blanc, on jouit, par un beau temps, d'une vue admirable sur la cime reine des Grandes Alpes et sur ses voisines à gauche, l'Aiguille du Midi, les Grandes Jorasses et la Dent du Géant, en avant desquelles surgissent le groupe des Aiguilles-Rouges, puis, au premier plan, la pyramide du Môle, accompagnée de la pointe neigeuse de l'Aiguille d'Argentiere.

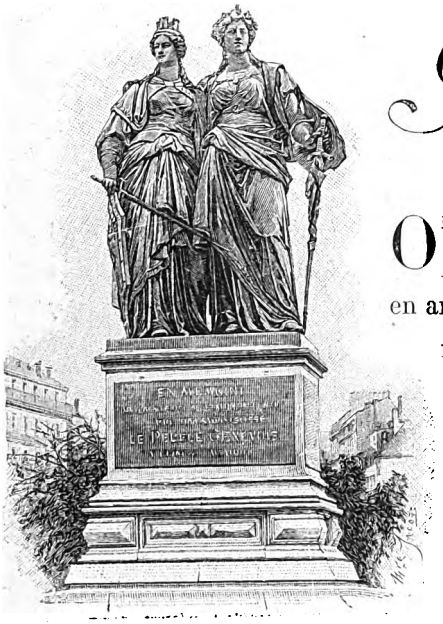
D'après le dernier recensement, Genève comptait 76 000 âmes, ne venant plus qu'au troisième rang parmi les villes de la Confédération, après Zurich (125 000) et Bâle (78 000), mais distançant encore Berne, la capitale officielle, qui n'a que 50 000 habitants.

Digitized by Google



GENÈVE, VUE DES QUAIS.

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune.



MONUMENT NATIONAL.

Gravure de Bazin, d'après une photographie.

# Genève

On sait que la capitale officielle de la Suisse est Berne. Mais la « ville fédérale », malgré ses rues en arcades, ses vieilles fontaines et sa fosse aux ours, ne présente que peu d'intérêt : elle n'a pas eu dans l'histoire une importance égale à celle de Genève, dont le nom évoque un passé de luttes et de gloires, qui a été depuis la Réforme un des foyers intellectuels du monde civilisé. Certes l'ancienne république de Berne peut compter, elle aussi, ses heures d'héroïsme et ses grands jours, et son histoire, quoique d'un intérêt plutôt local, est féconde en exemples de courage, d'énergie, d'amour de l'indépendance. Mais pourtant ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire, comme on l'a dit de Genève, qu'elle est « le grain

Digitized by Google

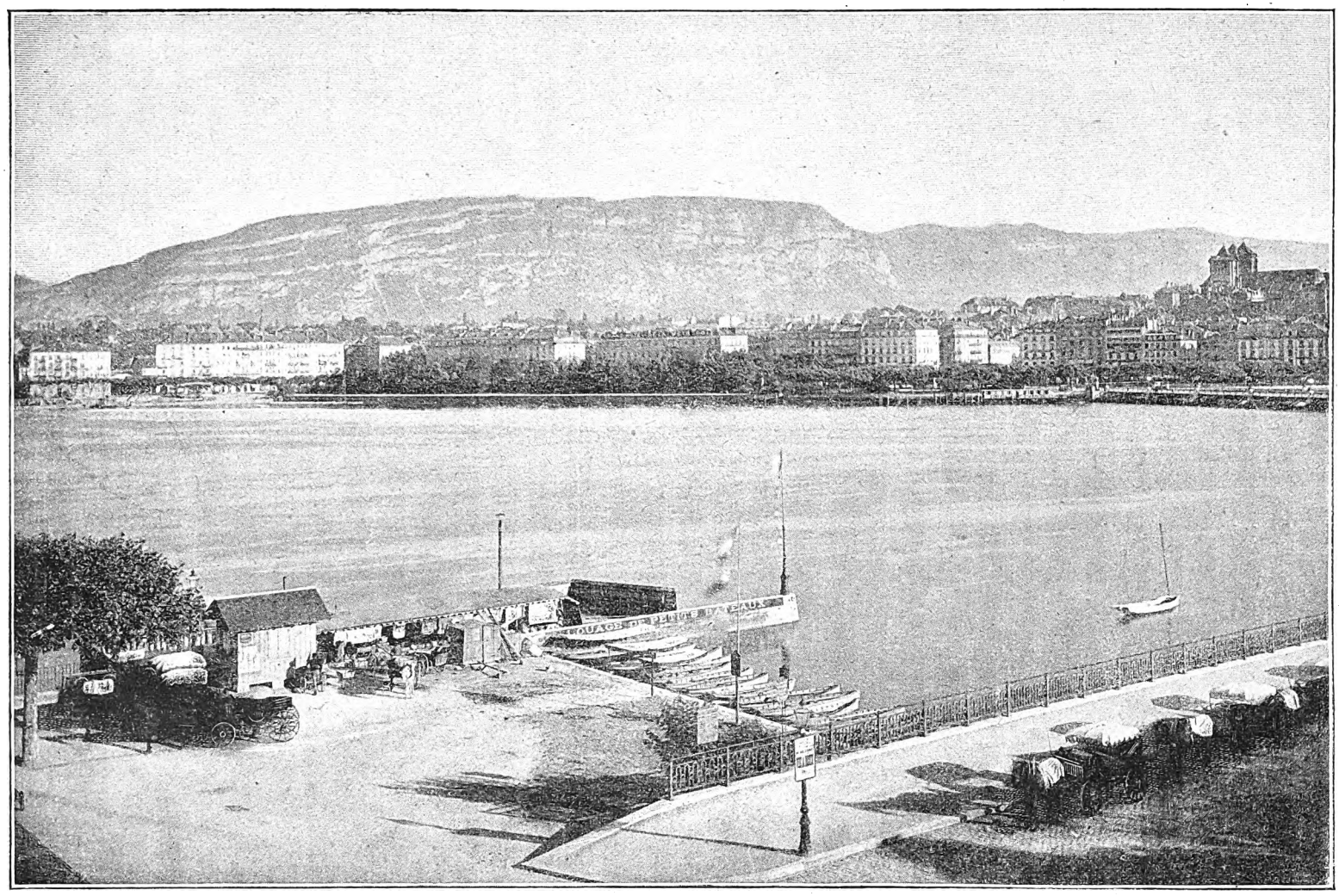
de musc qui parfume l'Europe », ni surtout qu'elle est « le monde dans une noix ».

La première promenade que fait l'étranger arrivant à Genève lui révélera l'existence de deux villes réunies en une seule, ou plutôt enchevêtrées l'une dans l'autre. En sortant de la gare, il laissera à sa droite l'église toute moderne que les patients efforts du catholicisme avaient réussi à dresser dans la « Rome protestante » et où les passions du *Kulturkampf* ont installé le P. Hyacinthe, et suivra la large rue du Mont-Blanc, exclusivement commerçante et fort animée. Avant de traverser le Rhône qui sort large, limpide, transparent du lac, il admirera, pour peu que le temps soit favorable, le magnifique panorama des Alpes. En face de lui, de l'autre côté, dans les lointains du second plan, se dressent la masse blanche du Mont Blanc, le dôme blanc du Buet, les arêtes blanches de l'Aiguille-Verte : un amoncellement de neiges vaporeuses qui parfois semblent flotter dans le ciel. Souvent les brouillards enveloppent cette chaîne dont la disparition change presque entièrement le caractère du paysage : ce sont alors les moindres montagnes du premier plan qui arrêtent le regard, non plus enveloppées, celles-là, dans l'éblouissement de leurs neiges éternelles, mais rocheuses encore, comme le Vergys ou le Brezon, ou moins sauvages, gazonnées, comme la pyramide du Môle, ou verdoyantes, comme les flancs des Voirons. La plus rapprochée de ces montagnes, le Salève, qui domine la ville, présente un aspect tout particulier: avec ses flancs arides, où de maigres broussailles grimpent parmi des rochers nus, avec les quelques arbres qui dressent sur son arête, un peu avant la coupole pauvrement gazonnée de son sommet, il a je ne sais pas quoi de triste, de sévère, de maussade et d'agressif.

Cependant le voyageur passe les ponts, parmi des vols de mouettes, qui, en hiver, sont aussi familières que les moineaux du Luxembourg. Le voici sur la rive gauche du Rhône, où se mélangent les deux villes, la vieille et la nouvelle.

La vieille ville, construite sur une colline, est resserrée et triste. Dans le bas, surtout autour de la petite église ogivale de la Madeleine, ce sont des ruelles étroites, humides, malsaines. Les maisons, dont quelques-unes datent du xv$^{e}$ et même du xiv$^{e}$ siècle, tombent en morceaux. Les meilleures communiquent entre elles par des cours intérieures, sur lesquelles donnent des appartements sans air et sans lumière, dont les fenêtres basses sont encore renfoncées par des galeries. Ces grandes maisons aux lugubres étages superposés et ces masures où l'eau coule sur les murailles sont très peuplées, et ressemblent aux quartiers pauvres des grandes villes. — Dans le haut se trouvent, avec l'église de Saint-Pierre, l'Hôtel de Ville et l'Arsenal, les hôtels des plus anciennes familles de Genève (de Saussure, de la Rive, Necker, etc.). Ce quartier

Digitized by Google



GENÈVE. — VUE PRISE SUR LE QUAI.

Dessin de X..., d'après une photographie.



Digitized by Google

était et est demeuré le quartier « aristocratique », le quartier des « Ville-Hautains », comme disent les « radicaux », qui continuent à le préférer à l'élégance des nouveaux quartiers, par habitude et par respect de la tradition. Les rues en sont cependant montueuses, presque aussi étroites, presque aussi obscures que les « rues basses », et ses édifices n'ont rien d'agréable : Saint-Pierre, dont la construction remonte au x^e^ siècle, a été, à tant d'époques différentes, augmenté, taillé, décoré, restauré, qu'il est d'un aspect composite assez dissonant, gris, austère, ramassé sur lui-même ; l'Hôtel de Ville, plus curieux, plus personnel, est surtout remarquable par la rampe douce qui lui sert d'escalier et conduit aux salles du gouvernement. En somme, le seul agrément de la « ville haute », c'est la fort belle vue qu'on a de quelques-uns de ses hôtels, comme aussi de la promenade de la Treille, soit sur le lac, soit sur le Jura.

En descendant de la Treille, le voyageur se retrouve dans la nouvelle Genève, aussi spacieuse, aussi élégante, aussi confortable que la vieille l'est peu. Il débouche sur la place Neuve, autour de laquelle sont groupés des édifices presque tous construits récemment. S'il a du goût pour notre plate architecture moderne, si riche et si insignifiante, il ne manquera pas d'admirer le théâtre, construit sur le modèle du Grand-Opéra. Il entrera au musée Rath, où quelques bons tableaux pourront l'intéresser, et, pour obéir à son Bædeker, il contemplera la statue équestre du général Dufour, le Conservatoire de musique, d'où sortiront pêle-mêle les sons de plusieurs pianos, de quelques violons et d'autres instruments, et le Bâtiment électoral, surnommé la « Boîte aux gifles », en commémoration de certaines scènes dont ce sobriquet indique suffisamment le caractère. Notre voyageur reconnaîtra que ces divers monuments sont fort bien compris et répondent à leur destination ; mais ses goûts artistiques n'y trouveront que peu de satisfaction. Alors il s'enfoncera sous les beaux marronniers des Bastions et passera entre les plates-bandes du Jardin botanique et les bâtiments massifs et commodes de l'Université et de la Bibliothèque. Il poursuivra son chemin entre d'élégantes villas, jusqu'à ce qu'il arrive à Champel, le quartier le plus aimable, le plus riant, le plus vert, le plus frais de la nouvelle Genève.

A proprement parler, Champel n'est pas un quartier : c'est une espèce de petite localité rattachée à la métropole, qu'elle regarde gaiement du haut de sa colline. C'est une ville d'eaux en miniature, avec un établissement hydrothérapique au bord de l'Arve, avec les verts bosquets de Beau-Séjour, avec ses jolies petites maisons entourées de jardins et ses grandes « vieilles campagnes »,

Digitized by Google

avec sa tour enfin, son étonnante tour, construite il y a quelques années, en style « bords du Rhin », que les touristes s'en vont consciencieusement visiter comme une vieillerie authentique. Les chemins de Champel aboutissent tous à l'Arve, qui n'a pas de pont; de sorte qu'on y jouit d'une tranquillité bien rare et bien précieuse : on s'y croirait très loin de la ville, où l'on est pourtant, sous de vieux arbres, avec, devant soi, un doux paysage tranquille aussi, presque un paysage de plaine, le Jura qui s'abaisse pour rejoindre les dernières pentes de la chaîne du Salève.

LE QUAI DU MONT-BLANC.
D'après un dessin de Boudier.

En faisant, dès son arrivée, la promenade que nous venons de décrire, notre voyageur aura laissé de côté plusieurs des « curiosités » que signalent les Guides du touriste : le monument du duc de Brunswick, immortalisé par des républicains pour la munificence dont il a fait preuve envers eux; le Jardin anglais, où l'on ne manque jamais d'admirer le relief du Mont-Blanc, d'autres encore.

Mais il aura de Genève une première impression qui pourrait bien être la bonne. Il me semble que si, à ce moment, on lui demandait de définir la ville qu'il vient de parcourir, il répondrait à peu près :

« Genève est une ville très ancienne, qui s'est beaucoup modernisée, égayée, mais qui a pourtant conservé tout son vieux fonds. »

Il répondrait juste, et du même coup il aurait défini l'aspect extérieur de la ville et son caractère moral.

Digitized by Google

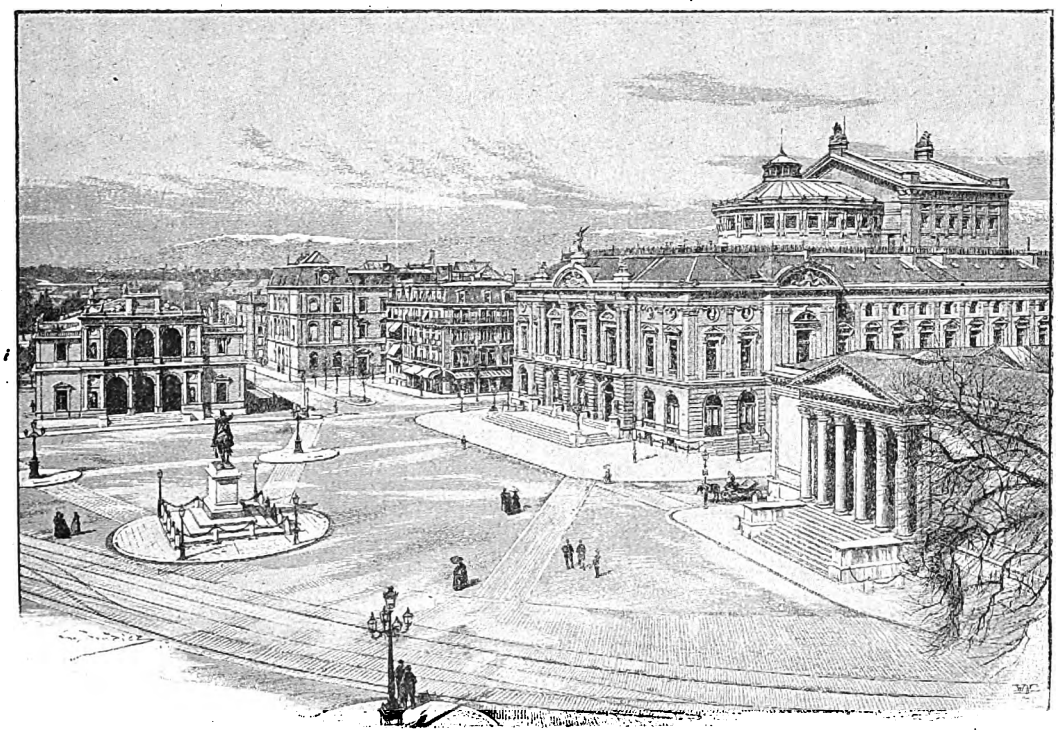
Au temps de César, qui en parle dans le premier livre de la *Guerre des Gaules*, Genève était « une bourgade située à l'extrémité du territoire des Allobroges et la plus rapprochée des Helvètes ». Comme l'observe justement un des hommes d'aujourd'hui qui connaissent et comprennent le mieux leur patrie, M. Eugène Ritter, tout le problème de son histoire se trouve indiqué dans ces quelques mots : Genève demeurerait-elle allobroge, c'est-à-dire savoyarde, ou se rattacherait-elle aux Helvètes ? C'était pour elle la question dès le premier siècle de notre ère, et il n'y a pas cent ans que cette question est définitivement résolue. Si Genève avait obéi aux indications de la géographie, ou si les tentatives dirigées contre elle par les comtes de Savoie avaient abouti, elle serait aujourd'hui une ville comme Chambéry ou comme Lyon, plus ou moins importante ou plus ou moins déchue, chef-lieu d'un territoire plus ou moins considérable, d'un département français ou d'une préfecture. Mais Genève n'était pas assez allobroge pour devenir savoyarde, et pendant bien des siècles elle ne fut pas assez helvète pour vouloir devenir Suisse. Elle tenait à son existence *pro se*. Aussi longtemps qu'elle le put, elle fut une ville libre, jalouse de son indépendance, déployant pour la maintenir une exceptionnelle énergie.

Dès le XI^e^ siècle, à la dissolution du royaume des Burgondes, Genève eut le bonheur d'être érigée en principauté ecclésiastique autonome : gouvernée par un évêque qui avait rang de prince du Saint-Empire, elle devint elle-même ville impériale. Et dès ce moment ce petit État d'une lieue de diamètre eut à lutter contre la menaçante ambition de ses voisins.

Ses premiers ennemis furent les comtes de Genevois, seigneurs du territoire situé au sud de la ville, qui possédaient un palais patrimonial dans Genève, qu'ils cherchèrent en vain à soumettre à leur autorité. A l'extinction de la famille de Genevois (1401), la maison de Savoie, qui hérita de ses droits, et dont l'ambition avait déjà menacé les territoires voisins, s'efforça à son tour d'agréger à ses États l'obstinée petite ville. Pendant un siècle et demi, les comtes de Savoie emploient tour à tour la force et la ruse pour s'emparer de Genève : tantôt ils s'adressent à la ville en amis, et cherchent à établir leur suzeraineté en réclamant, en cas de nécessités pressantes, des secours d'hommes ou d'argent : on les leur accorde, mais toujours à titre de don gracieux ; tantôt ils essaient de ruiner le commerce de leurs voisins, qui souffrent de leurs intrigues, et répètent pourtant qu' « ils préfèrent vivre dans une pauvreté couronnée de toutes parts de libertés, que vivre riches et tomber dans la servitude » ; enfin ils recourent à la force, escarmouchant autour de la ville. Ils forcent ainsi le peuple de Genève, mis en demeure d'opter entre ses voisins, à choisir ceux qui lui inspirent le plus de

Digitized by Google

confiance, les Cantons confédérés, avec lesquels il finit par signer un traité de combourgeoisie. Alliée aux Suisses, Genève n'en demeurait pas moins un objet de convoitise pour les comtes de Savoie, qui, en 1602, tentèrent pour la dernière fois de s'emparer d'elle par un hardi coup de main, connu sous le nom de l'*Escalade* : elle eut alors une période assez longue de tranquillité extérieure, mais



LA PLACE NEUVE.
D'après un dessin de Boudier.

remplie par des agitations intérieures sur lesquelles nous reviendrons. Puis, à la suite des guerres de la Révolution, elle fut réunie à la France.

Les Genevois tenaient trop à leur autonomie pour se résigner à l'annexion : sous le nouveau régime, qu'elle n'acceptait pas, la population diminua d'un tiers ; ceux qui le pouvaient émigrèrent ; l'industrie et le commerce étaient arrêtés. Mais les émigrés emportaient avec eux l'espoir de revenir dès que leur patrie serait affranchie ; et, en effet, ils revinrent en foule lorsque, en 1813, à l'approche des coalisés, un gouvernement provisoire proclama la restauration de la république. Personne cependant ne songeait plus à restaurer l'ancienne autonomie. D'ailleurs l'Europe nouvelle ne laisse pas les peuples disposer d'eux-mêmes ; et si le Congrès de Vienne consentit à reprendre Genève à la France, ce fut pour la rattacher définitivement à la Confédération suisse, non plus comme alliée indé-

Digitized by Google

pendante, mais comme vingt-deuxième canton. Du même coup, on agrandit le territoire de l'ancienne ville libre, en lui annexant, bon gré mal gré, quelques communes prises sur les confins de la France et de la Savoie. « Messieurs de Genève désenclavent leur territoire et enclavent leur religion », dit à ce propos un contemporain qui voyait juste.

L'histoire extérieure de Genève est donc une histoire de méfiances et de luttes. Son histoire intérieure n'est guère moins tourmentée ; car, quand la petite ville était par aventure tranquille du côté des Savoyards et des Français, ses habitants s'empressaient d'en profiter pour se quereller entre eux.

Nous avons vu qu'à la dissolution du royaume des Burgondes, Genève avait été érigée en principauté ecclésiastique. A ce moment-là, le prince-évêque gouvernait avec une autorité absolue. Deux siècles plus tard, vers 1290, les bourgeois s'insurgeaient, et obtenaient quelques franchises, entre autres la création de quatre syndics, qui étaient directement nommés par le peuple réuni en Conseil général, et dont le mandat durait une année.

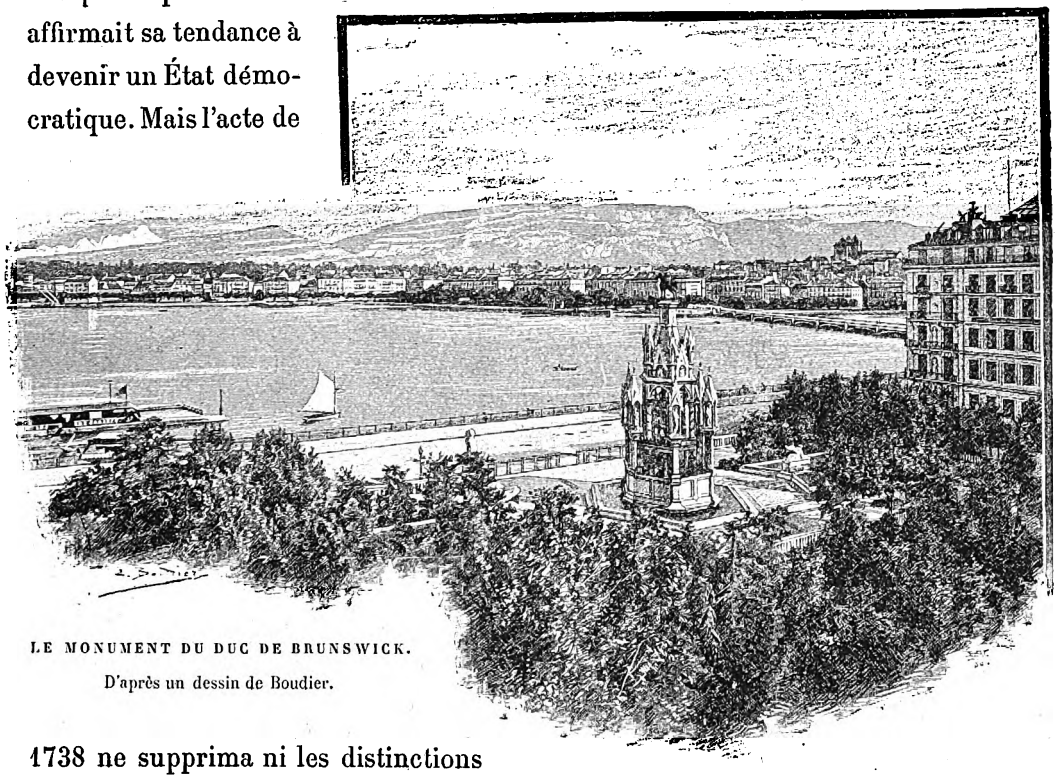
Il y avait donc, dans ce peuple si attaché à son autonomie, un goût égal pour la liberté, quelque chose comme un levain démocratique qui devait se développer dans les siècles suivants. Concilier la solidité nécessaire à la conservation de son autonomie avec ses aspirations de plus en plus libérales et démocratiques, c'est là, en effet, le problème capital de l'histoire intérieure de Genève. Ce problème existait déjà lorsque les bourgeois au XIII^e^ siècle se révoltaient contre leurs souverains absolus et leur arrachaient la concession des quatre syndics. Un prince-évêque du siècle suivant, Adhémar Fabri, tentait de le résoudre en donnant une charte régulière [1], dans laquelle un récent historien, M. Jules Vuy, se plaît à chercher l'origine des idées politiques de Jean-Jacques Rousseau. Les longues luttes que Genève eut à subir pour assurer son indépendance, les rigueurs du gouvernement de Calvin, l'esprit absolutiste du XVII^e^ siècle, arrêtent pour un temps la poussée du germe démocratique ; mais il se réveille dès les premières années du XVIII^e^ siècle. A ce moment-là, Genève était, de fait, une république oligarchique : on comptait jusqu'à huit membres d'une même famille dans les Conseils, et les fonctions de la magistrature étaient si bien regardées comme héréditaires, qu'entre deux frères le droit d'aînesse constituait un titre et l'emportait sur le mérite. Les revendications des citoyens écartés de l'administration, longtemps contenues, éclatèrent enfin : il y eut des troubles, du sang

1. Voir *les Constitutions et la République de Genève*, par HENRI FAZY, Genève et Bâle.

Digitized by Google

versé, trente ans de désordres. La situation devint si tendue entre les deux factions, que les États voisins s'en émurent : le Roi de France et les Républiques alliées de Berne et de Zurich envoyèrent des médiateurs, qui parvinrent à réconcilier les partis. Mais leur acte de médiation sacrifiait en réalité l'élément aristocratique à l'élément démocratique, et, un demi-siècle avant la Révolution française, consacrait le principe de la souveraineté populaire.

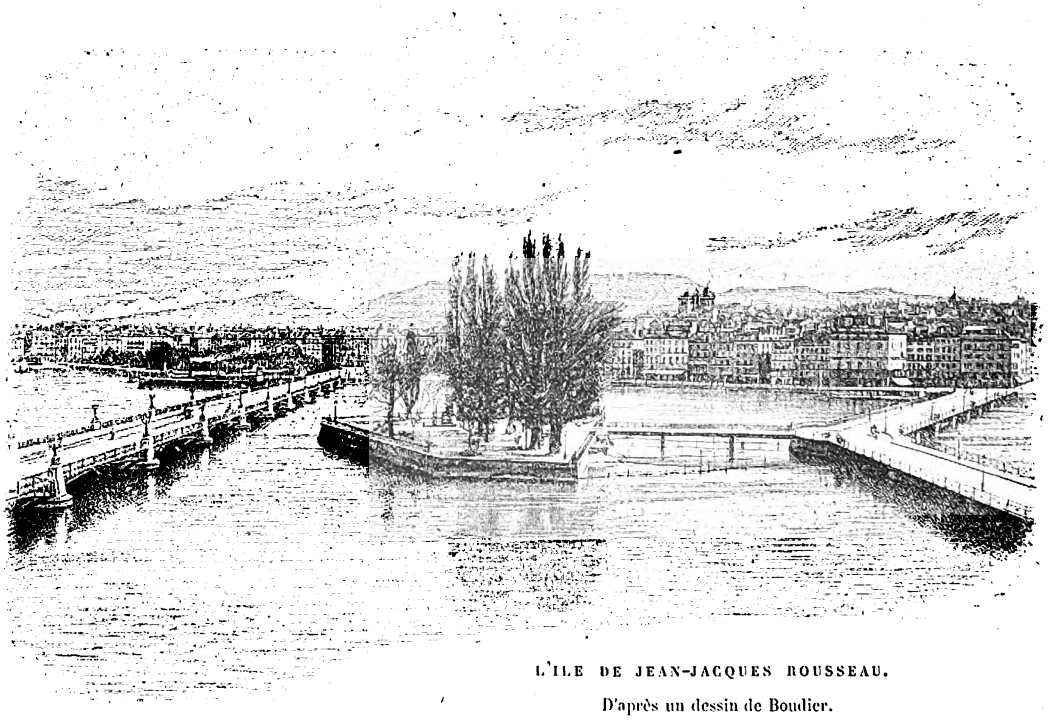
Grâce à l'acte de médiation, Genève réalisait enfin quelques-unes de ses antiques aspirations et affirmait sa tendance à devenir un État démocratique. Mais l'acte de 1738 ne supprima ni les distinctions de castes, ni l'influence prépondérance qu'un certain nombre de vieilles familles continuèrent à exercer dans les Conseils. La paix publique était rétablie, c'est vrai; mais le problème subsistait, comme l'antagonisme entre les deux partis aristocratique et populaire. Il ne s'agissait plus maintenant d'égalité politique, mais déjà presque d'égalité sociale. Les citoyens étaient encore divisés en trois castes, hostiles l'une et l'autre et inégalement traitées : les bourgeois, détenteurs des droits et des charges, les natifs et les habitants. Les premiers seuls constituaient le peuple genevois et avaient à exercer leur souveraineté sous le nom de Conseil général. L'effort de la démocratie devait donc tendre désormais à élargir les rangs du peuple, à y faire entrer, à côté des bourgeois, les natifs et les habitants. Sous l'apaisement



LE MONUMENT DU DUC DE BRUNSWICK.
D'après un dessin de Boudier.

Digitized by Google

apparent, avec moins de violence, la lutte continuait, l'animosité entre les deux factions restait la même : on le vit bien aux tempêtes que soulevèrent les écrits de Rousseau, se faisant soudain, avec quelle éloquence ! l'interprète des réclamations longtemps étouffées ; on le vit encore aux égards que les familles dirigeantes, malgré leur rigorisme religieux, ne cessèrent pas de témoigner à l'incrédule Voltaire, qui, lui, n'était point, comme son grand rival, un vrai révolutionnaire, et demeurait attaché à presque toutes les traditions du passé. Mais ces derniers vestiges de l'inégalité politique et sociale ne devaient disparaître que beaucoup



L'ILE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
D'après un dessin de Boudier.

plus tard, lorsque Genève, dont le plus illustre citoyen avait tant contribué à préparer la Révolution française, en eut à son tour subi le contre-coup. C'est en 1841 qu'un agitateur habile, doué également de grandes qualités d'homme d'État, James Fazy, acheva de réaliser la conquête démocratique ; et la révolution, dont il fut le chef, qui supprima toute distinction entre les citoyens de Genève et substitua, dans la pratique, le gouvernement des hommes nouveaux à celui des anciennes familles, posait en même temps le problème qui paraît destiné à remplacer ceux que les générations précédentes ont résolus, et qui est le problème du moment : le problème social. « Notre véritable nationalité — dit Fazy dans un de ses rapports où il marque nettement la portée de sa révolution et définit le programme de son parti, — c'est d'être sans cesse en avant : c'est ce qui a distingué

Digitized by Google

CALVIN ET LES QUATRE SYNDICS DANS LA COUR DU COLLÈGE DE GENÈVE.

D'après le tableau de Hodler.



Digitized by Google

Genève, c'est ce qui la distinguera encore. Nous fûmes toujours de ceux qui surent s'emparer des grands traits d'un siècle, pour, sur un petit terrain, les faire fructifier par un bon exemple. Ce qui nous a réussi sur des points plus difficiles et rencontrant bien plus d'antagonisme nous réussira encore sur un point où chacun va au-devant de l'exemple. *Il s'agit de prouver au monde que le plus haut degré de liberté pratique pour un peuple est aujourd'hui le meilleur moyen de résoudre certaines questions sociales embarrassantes, de donner des solutions à tous les problèmes de l'organisation et de la distribution des richesses, de répandre le bien-être par un travail toujours bien entendu sous de pareilles conditions, afin d'assurer le mieux l'ordre et la paix.* »

Depuis la révolution de 1841, Genève est divisée en deux grands partis, qui se succèdent au pouvoir à intervalles irréguliers : les radicaux, qui s'intitulent radicaux-libéraux, et les conservateurs, qui se sont appelés démocrates. Ces deux partis ne sont pas aussi séparés qu'on pourrait le croire à la vivacité de leurs polémiques. En réalité, les démocrates appartiennent pour la plupart aux anciennes familles genevoises, et constituent, malgré le titre de leur parti, une espèce d'aristocratie : ils correspondent à ce qu'étaient les « bourgeois » au temps des castes. Les radicaux sont les anciens « natifs », les hommes nouveaux, la couche sociale qui jusqu'à ce siècle avait été écartée des affaires publiques et qui cherche aujourd'hui à s'en emparer exclusivement. Sur le terrain politique et administratif, la distance est beaucoup moindre : les démocrates ne sont point d'aveugles réactionnaires, et ne songent aucunement à reconquérir leurs privilèges d'autrefois, à restaurer un passé qu'ils savent bien mort ; les radicaux semblent incliner vers le socialisme d'État, mais c'est avec modération, et sans causer de réelles inquiétudes, du moins jusqu'à présent, aux capitalistes ni aux propriétaires. Les radicaux, qui sont restés au pouvoir pendant une dizaine d'années, ont gouverné sans provoquer de sérieux mécontentements, sauf à l'époque du *Kulturkampf*; les démocrates, qui leur ont succédé depuis quelques mois, dirigent à leur tour les affaires publiques dans un excellent esprit de libéralisme et de justice. Le temps est passé où, à chaque élection, les partis en venaient aux mains. Au contraire, ils se font des concessions réciproques : sur les sept membres dont se compose le Conseil d'État (pouvoir administratif), il y en a toujours deux ou trois qui appartiennent à la minorité. Et les représentants des partis opposés vivent en bonne intelligence et travaillent ensemble, du mieux qu'ils peuvent, à la bonne administration de la République. Sans doute il y a encore des mécontents; mais ils ont tort de se plaindre, et ceux qui restent en dehors des petites passions du moment ne peuvent que reconnaître que tout

Digitized by Google

va bien. Il faut dire aussi, pour expliquer cet apaisement, que Genève n'est plus la ville libre d'autrefois, mais simplement un canton suisse : sa politique particulière n'a donc plus la même importance; elle s'absorbe en partie dans la politique fédérale, qui tend à empiéter de plus en plus sur l'autonomie des cantons.

Or c'est là le danger de l'heure actuelle pour Genève, qui a tout à perdre et rien à gagner à une centralisation plus complète, et qui, tant par intérêt que par tradition, tient essentiellement à vivre de sa propre vie. Démocrates et radicaux s'en rendent compte également, et le plus récent historien des Institutions de Genève, M. Henri Fazy, a exprimé le sentiment de tous dans cette phrase à la fois affirmative et inquiète qui termine son dernier ouvrage : « Au milieu des préoccupations variées de notre vie démocratique, attachons-nous à maintenir en nous le sentiment de notre individualité nationale, et, dans ce but, à conserver précieusement l'indépendance d'esprit et d'allures qui a été pendant quatre siècles l'un des traits distinctifs du caractère genevois. »

Ainsi, luttes avec l'étranger pour maintenir son autonomie, luttes intérieures pour réaliser à travers les siècles ses aspirations démocratiques, voilà l'histoire de Genève. Elle eut aussi à souffrir des discordes religieuses.

On sait comment Farel et Calvin y introduisirent leur réforme, et en firent le boulevard du protestantisme français. L'organisation théocratique que l'énergie et le fanatisme de Calvin réussirent à y établir en devait bientôt disparaître, mais non sans laisser des traces profondes et durables. On croit rêver quand on parcourt ces édits de 1543. Figurez-vous une utopie religieuse, une Arcadie évangélique — sans poésie ni bergères, bien entendu, — la fantaisie réalisée d'un apôtre malade d'ascétisme qui soumet tout un peuple aux exigences insatiables de sa féroce vertu : l'autorité ecclésiastique est prépondérante dans cet étrange État ; les pasteurs, avec les douze conseillers qui se joignent à eux pour former le *Consistoire*, sont « commis pour prendre garde sur la vie d'un chacun » : c'est-à-dire qu'ils ont le droit de s'enquérir des convictions, des doctrines, de la foi, des mœurs des particuliers ; et ils en usent. Des lois proscrivent toute espèce de luxe, le jeu, la danse, la musique ; le Conseil examine les modes avant d'autoriser les couturières à les introduire ; une chanson légère est un délit ; un blasphème est un crime ; la paillardise est punie par la prison ; l'adultère est puni de mort. Entraînés par la passion religieuse que Calvin a réussi à déchaîner sur eux, les Genevois, jusqu'alors si jaloux de leurs libertés, les sacrifient à la tyrannie la plus impitoyable qu'on puisse imaginer — celle qui entend gouverner jusqu'aux consciences, celle qui veut imposer la foi et asservir la pensée.

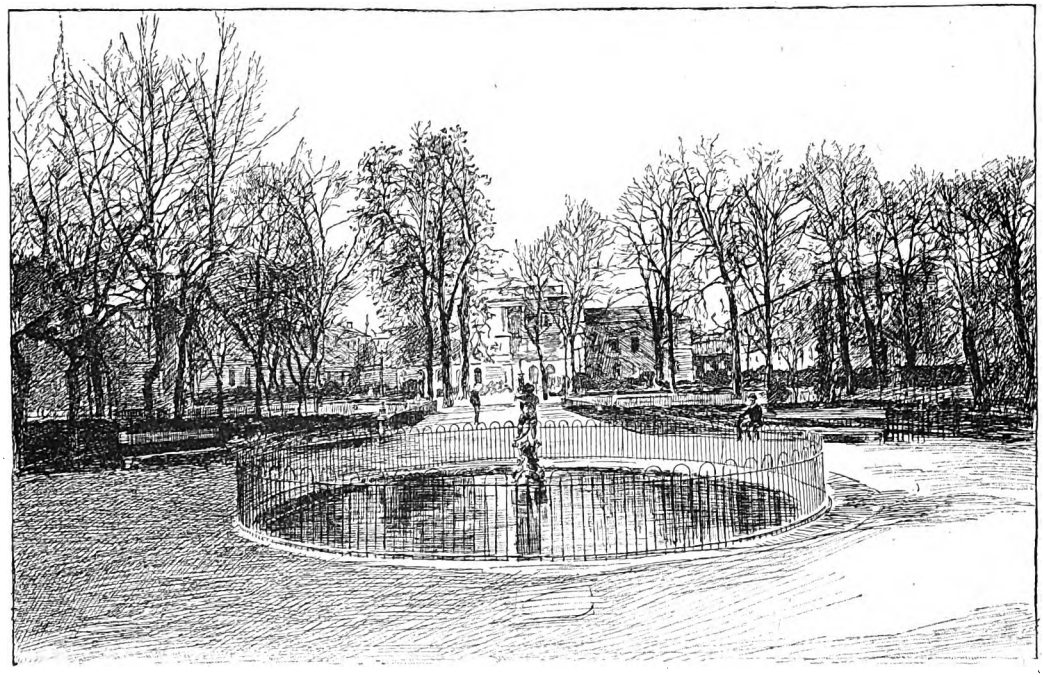
Digitized by Google

Le succès de la Réforme est d'ailleurs si complet, si absolu, que l'élément catholique disparaît entièrement de Genève, et en disparaît pour longtemps. Deux siècles après Calvin, en 1759, il n'y avait encore que 227 catholiques, « y compris la maison de M. de Voltaire », disent les registres du temps. Le culte catholique fut cependant rétabli par l'occupation française, et l'annexion des communes savoyardes, après le traité de Vienne, vint brusquement changer les proportions. Presque égaux en nombre aux protestants, les catholiques, dont un traité spécial (le traité de Turin) avait minutieusement réglé les conditions, eurent leur culte, leur église, leur curé : un curé hardi, persévérant, combattif, l'abbé Vuarin, qui faillit rattacher à Rome l'ancienne capitale de la Réforme.

Les catholiques des communes réunies dépendaient de l'évêché d'Annecy : c'était comme un dernier lien avec la Savoie que le gouvernement genevois cherchait à rompre : il y réussit, et, en 1829, malgré l'opposition de l'abbé Vuarin, l'évêché de Genève fut rattaché à celui de Lausanne et Fribourg. Cependant le nombre des catholiques allait croissant : en 1860, ils étaient deux mille de plus que les protestants. L'idée de faire de Genève un évêché indépendant devait nécessairement se produire. Un jeune prêtre très entreprenant et très habile, M. l'abbé Mermillod, tenta de le réaliser. En 1864 donc, le curé de Genève fut nommé évêque *in partibus* d'Hébron : cela ne gênait personne et fut toléré. Mais en même temps, Mgr Marilley, évêque de Lausanne et Fribourg, lui laissait remplir à Genève les fonctions de vicaire général. Il voulut lui en donner le titre, et le Pape le nomma à son tour évêque auxiliaire pour Genève. Le gouvernement genevois vit le danger ; pourtant, tout en se refusant à légaliser cet état de choses, il le toléra pendant quelque temps. L'arrivée aux affaires d'un Genevois de vieille roche, animé de la haine héréditaire des calvinistes du XVIe siècle contre les catholiques, Antoine Carteret, fit éclater le conflit, en suite duquel M. Mermillod fut conduit à la frontière française. Cette mesure pouvait se justifier jusqu'à un certain point, puisque la tentative de créer un évêché de Genève était manifeste, et constituait de la part de Rome une évidente usurpation. Mais elle déchaîna les passions religieuses, toujours prêtes à éclater dans une ville que la religion préoccupe extrêmement, et provoqua des luttes qu'il fallut longtemps pour apaiser. Un de ses résultats fut d'amener à Genève le P. Hyacinthe Loyson, et de substituer au catholicisme, reconnu comme religion d'État, le vieux-catholicisme. Cette « seconde Réforme » n'a ressemblé en rien à la première : le P. Hyacinthe, malgré ses brillantes qualités d'orateur, n'avait pas l'étoffe d'un Calvin. Une foule nombreuse se pressait à ses conférences ; mais il convainquit peu de gens ; et l'Église qu'il fonda tant bien que mal, ne survécut guère à son

Digitized by Google

départ. Elle existe encore, c'est vrai; elle continue à détenir les locaux jusqu'alors réservés aux catholiques romains et à grever le budget de l'État du traitement de ses curés; mais ceux-ci officient devant des bancs vides, ou peuvent compter sur leurs doigts leurs trois ou quatre auditeurs. L'erreur du gouvernement genevois a été de croire le catholicisme susceptible d'un schisme, et de spéculer sur l'esprit de secte, que Rome a réussi à réprimer ou à bannir, tandis qu'il sévit à outrance dans l'Église réformée. Les sectes, en effet, avec leur étroitesse, leur bigotisme, leurs ridicules, sont encore une plaie de la



L'UNIVERSITÉ.

D'après un dessin de Vogel.

Genève actuelle : l'Armée du Salut a trouvé ici un terrain merveilleusement préparé; et il a fallu la tolérer, par égard pour la liberté religieuse, qui a bien permis de reconduire M. Mermillod à la frontière et de fermer les couvents, mais qui ne permet pas d'arracher à leur folie les victimes de M. Booth. La puissance d'expansion des sectes, condamnées à se morceler elles-mêmes, est heureusement fort limitée, et les diverses catégories d'adeptes qu'elles engendrent n'exercent, même sur les mœurs, qu'une action assez insignifiante. La période des luttes religieuses paraît terminée à Genève comme partout, et l'on peut croire que, lorsque le dernier curé vieux-catholique aura dit sa dernière messe devant un dernier auditeur, ce qui ne tardera probablement guère,

Digitized by Google

il ne restera plus trace des démêlés auxquels les noms d'Antoine Carteret et du cardinal Mermillod resteront attachés.

Voilà donc une ville qui nous offre le spectacle d'un développement presque entièrement original ; dont l'histoire ne ressemble à aucune autre et ne se rattache à celle d'aucun pays : qui pendant des siècles a eu sa vie nationale indépendante, sa vie politique propre, sa vie religieuse particulière ; qui, à elle seule, a constitué longtemps un tout, une individualité. Il est naturel qu'elle ait des caractères qu'on ne trouve nulle autre part. Et en effet, les voyageurs qui ont visité Genève ont toujours été frappés de son originalité — même, ce qui est arrivé quelquefois, quand ils l'ont jugée sévèrement et sans la comprendre.

Au commencement du XVII^e^ siècle, le géographe Davity, qui fut le Reclus de son temps, lui consacre une notice très brève, incomplète, mais bien observée. Les Genevois l'étonnent. Il est frappé de leur pauvreté, de l'activité qu'ils déploient pour en sortir, de leurs goûts d'économie, de la simplicité de leur genre de vie. A l'extrême modestie de la mise correspond l'austérité de la tenue et des mœurs : « Tout le monde se met sur la gravité et la retenue ». Ce sont là des qualités solides, mais qui n'ont rien d'aimable ; et Davity, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, ne les approuve qu'à demi. Un peu plus de gaieté, un peu plus de sociabilité lui conviendraient mieux. « Les habitants de Genève, dit-il en effet, sont assez grossiers en leurs mœurs et façons de faire ; mais ils ont l'esprit bon et se sçavent assez bien conduire en leurs affaires. Ils n'ayment guiere de voir les estrangers dans leur ville, principalement si l'on a le moindre soupçon qu'ils sont catholiques. Ils les plument aussi dans les hosteleries le mieux qu'il leur est possible. »

Cette notice parut insuffisante, et, dans une édition suivante, fut reprise et amplifiée par un autre rédacteur, qui était Genevois. Il donne plus de détails sur l'aspect extérieur de la ville, il s'extasie sur ses monuments, sur ses « bons murs de pierre » ; il décrit la vue, sans plus de sens du pittoresque qu'on n'en avait alors, mais avec un certain goût, une admiration latente. Son analyse du caractère genevois, beaucoup plus développée que celle de Davity, est aussi beaucoup plus sympathique. Il insiste sur les mêmes traits, mais il les présente autrement : en vrai citoyen de sa ville ; et comme, à l'inverse de son prédécesseur, il tient plus au sérieux qu'à l'agrément, les vertus solides de ses compatriotes, qu'il admire, l'empêchent de leur reprocher ce qui leur manque en grâce et en légèreté :

« Les Genevois, dit-il, sont courageux, modestes, francs et de bon esprit, et réussissent aux arts auxquels ils s'emploient. Ils ayment la liberté plus que gens du monde, et choysiraient toujours plustost de mourir que de la perdre. Ils sont

Digitized by Google

du tout gracieux et courtois aux estrangers, de quelque religion qu'ils soient, et tellement respectueux à l'endroit de ceux qui ont tant soit peu d'apparence, qu'en cas qu'ils ne les connoissent pas, ils les salluent et leur rendent force honneur en les rencontrant par les rues. Ils ont une grande bonté, non niaise, mais louable, qui ne les empesche pas d'estre fort accorts en leurs affaires et négociations, dangereux lorsqu'ils sont irritez, et des plus avisez au gouvernement de leur République; si bien que cette qualité, jointe à leur courage, a maintenu leur ville libre parmy mille attaques. Ils sont aussi diligens et laborieux, mais fort meffians, voire mesme entre eux, pour ce qu'ils se persuadent que c'est humainement un des moyens de leur subsistance de ne se fier les uns aux autres : tant ils ont de peur d'estre asservis ! Ils estoient anciennement fort grossiers, tant en langage qu'en mœurs; mais ils sont à présent plus civilisez par la fréquentation des autres païs : veu que, dès qu'ils sont en l'âge de douze à quinze ans, ils voyagent par tout le monde et s'y façonnent, puis, à leur retour, dressent boutique ou sont employez aux charges publiques. »

Pour compléter le tableau, l'auteur raconte quelques traits de mœurs, celui-ci entre autres, qui me paraît charmant : Les fiançailles s'accomplissaient — comme d'ailleurs tous les actes de la vie — devant un ministre. Celui-ci offrait à boire aux fiancés dans deux verres différents : lorsqu'ils avaient bu, il mêlait le vin qui restait de l'un avec l'autre, puis donnait le verre du jeune homme à la jeune fille, et inversement. « Après quoy, l'époux donne quelque bague à sa fiancée. » Ce trait gracieux étonne dans une ville où régnait encore toute la sévérité de Calvin.

Vers la même époque, un autre voyageur rapportait d'un séjour à Genève une impression enthousiaste : c'était John Milton, qui, en revenant d'Italie, où la facilité des mœurs et le catholicisme l'avaient exaspéré, s'arrêta quelque temps chez un de ses anciens condisciples d'Oxford, Diodati. Tout l'enchanta dans la petite République calviniste : il y trouvait la réalisation complète de son idéal de gouvernement théocratique, les lois, les coutumes, les mœurs qui contrastaient le plus vivement avec celles qu'il venait d'observer, quelque chose comme une réduction de la société puritaine qui allait aussi conquérir l'Angleterre.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Genève demeurait obstinément la même : autour d'elle, le monde changeait, elle restait telle que Calvin l'avait faite; elle conservait ses lois somptuaires qui limitaient jusqu'à la dépense des funérailles, ses pasteurs qui continuaient à se mêler de tout, son caractère austère, rigide et religieux. Le fameux article de d'Alembert dans l'*Encyclopédie* nous la montre toujours sous le même aspect, et d'Alembert nous parle d'elle avec un singulier

Digitized by Google

mélange d'admiration et de répulsion : l'homme qu'il était, en effet, ne pouvait qu'admirer la robustesse d'institutions solides capables d'assurer l'indépendance d'une minuscule république isolée au milieu de puissants voisins et de tremper ses citoyens à la spartiate ; mais le philosophe athée ne résistait pas à la tentation de railler des pratiques religieuses sur lesquelles il pouvait sans danger exercer sa verve : « Le service divin, dit-il entre autres, renferme deux choses : les prédications et le chant. Les prédications se bornent presque uniquement à la morale et n'en valent que mieux ; le chant est d'assez mauvais goût, et les vers français qu'on chante plus mauvais encore. Il faut espérer que Genève se réformera sur ces deux points, et peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage et en meilleure musique. »

UNE VIEILLE GENEVOISE.
D'après un dessin d'Estoppey.

Genève apparaissait aux philosophes du temps, néo-spartiates ou néo-romains, comme une sorte de moderne Lacédémone. Est-ce que Rousseau, dans la dédicace de son *Discours sur l'inégalité*, ne représentait pas sa patrie comme un État idéal, réalisant les conditions d'existence exceptionnelles qui seules peuvent favoriser la liberté, les bonnes mœurs, la paix, le travail et l'intelligence? Il faisait même, lui qui cependant était loin du calvinisme, l'apologie des pasteurs, de leur influence, de leur rôle : « Tout le monde, disait-il, sait avec quels succès le grand art de la chaire est cultivé à Genève. Mais, trop accoutumés à vous dire d'une manière et faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel

Digitized by Google

point l'esprit du christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même et la douceur pour autrui règnent dans le corps de nos ministres. Peut-être appartient-il à la seule ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une société de théologiens et de gens de lettres. » Hélas ! il devait bientôt s'apercevoir que le libéralisme des ecclésiastiques, et même des particuliers, avait des limites, quand il se vit chassé de cette patrie qu'il aimait tant, qu'il avait célébrée, et qui faisait brûler les livres où il avait mis toute son âme ! Ce furent cependant ces théologiens, dont il avait parlé en termes si flatteurs, qui s'élevèrent contre lui : c'était la *Profession de foi du Vicaire savoyard* qui soulevait l'orage déjà préparé par la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social*. On avait toléré la libre expression de ses idées révolutionnaires tant qu'il n'avait touché qu'à la société et qu'à la morale ; on les trouva dangereuses dès qu'elles menacèrent le dogme. « Notre peuple est sage, écrivait son plus dévoué défenseur, le pasteur Moultou, il est instruit ; mais, quand il s'agit des intérêts de Dieu, il est, comme tous les peuples, facile à tromper [1]…. » Mot profond, plus vrai à Genève que partout ailleurs, en ce temps-là et même encore un

UNE GENEVOISE D'AUJOURD'HUI.
D'après un dessin d'Estoppey.

1. *Lettre inédite*, à Reverdil.



Digitized by Google

peu aujourd'hui. C'est après l'Empire, avec le retour des émigrés, avec la réunion définitive à la Suisse, que les mœurs genevoises commencent à se modifier : la Genève que décrit Stendhal en 1837 ne ressemble déjà plus guère à celle de Davity et de d'Alembert. Stendhal trouve autour de lui mille occasions d'exercer son habituelle impertinence. Sans doute Genève lui plaît par certains côtés : cet esprit si libre, si net, ne peut qu'admirer l'indépendance et la précision du Genevois, et l'âpreté même qu'il déploie dans la lutte pour la vie n'est pas pour lui déplaire. Une seule chose lui déplaît complètement, à lui le dilettante qui court le monde pour s'égayer : c'est le manque absolu de gaieté. « J'aime beaucoup le Genevois jusqu'à l'âge de quarante ans, dit-il. Très souvent, vers cette époque, il a déjà mis de côté une petite ou une grande fortune ; mais alors paraît le défaut capital de son éducation : il ne sait pas jouir; on ne lui a pas appris à vivre dans des circonstances prospères ; il devient sévère et *puritain*, il prend de l'humeur contre tous ceux qui s'amusent ou *qui en font semblant*, il les appelle des *gens immoraux*. » Cette austérité, ce puritanisme, il les retrouve partout, et partout il en est offusqué. Les Genevoises le ravissent par leur beauté, et le mettent en fuite par leurs discours. Il conserve dans sa mémoire des fragments de leurs homélies, et ne se résigne pas à les transcrire dans ses notes, « parce qu'au fond c'est une chose triste ». — « Rien n'est au-dessus d'une belle Genevoise de dix-huit ans, dit-il encore ; mais sur une figure si pure, et où toute gaieté est effacée, le *momiérisme* fait des ravages affreux. »

Si Stendhal revoyait Genève, il y trouverait quelques changements : car la révolution des mœurs, commencée avec le siècle, poursuivie à travers les événements que nous avons indiqués plus haut, s'est accentuée et complétée. Maintenant, Genève n'est plus la ville particulière, seule de son espèce, qu'ont décrite les observateurs du passé; mais, de même qu'elle a conservé quelques-unes de ses vieilles rues et le fonds de ses vieux édifices, elle conserve encore, sous son vernis moderne, quelques-uns de ses caractères d'autrefois.

Le Genevois actuel — j'entends le vrai Genevois, celui dont les ancêtres étaient des *bourgeois*, non des *natifs* — reste très attaché à ses traditions. Il connaît dans les moindres détails l'histoire de sa vie natale : chaque année, il célèbre l'anniversaire de l'Escalade, soit en mangeant en famille une truite, une oie et des cardons, soit en prenant part à l'un des nombreux banquets que toutes les sociétés organisent à cette occasion. Suivant son âge et sa classe, il ira jusqu'à la mascarade, ou bien il chantera respectueusement le vieux cantique huguenot composé pour la circonstance en patois savoyard. En matière religieuse, il peut avoir rompu avec toute croyance positive ; mais, même dans ce cas, il conserve,

Digitized by Google

comme d'une longue hérédité, le respect du calvinisme et la haine de Rome, et il fréquente encore le temple où ses pasteurs, comme au temps de d'Alembert, s'appliquent à lui parler de morale plutôt que de dogme, en un style qui a certainement gagné, mais qui n'est toujours pas parfait. D'ailleurs le style ne préoccupe guère le Genevois, qui n'aime que la langue académique, correcte, terne, et même un peu déclamatoire, avec des affectations de purisme. Les « décadents » l'ont beaucoup inquiété; nulle part on ne s'est autant occupé d'eux : on les a persiflés dans les journaux, raillés dans des conférences, et parfois jusqu'à l'anathème. — Ce n'est pas seulement les questions de morale théorique et pratique qui intéressent le Genevois : il tient aussi beaucoup aux convenances : toujours correct, il paraîtra parfois cérémonieux, froid, solennel, guindé; il se tiendra, comme on dit, « sur son quant-à-soi ». Je crois que c'est là ce que M. Victor Cherbuliez appelle *percher* : dans cette gravité empesée des allures, l'auteur de *Paule Méré* croit trouver un symptôme de vanité; peut-être la cause en est-elle plus simplement une absence de souplesse, que l'ère du calvinisme suffirait à expliquer. — C'est même dans l'histoire de Genève, dans cette histoire toute de luttes et de méfiances que nous avons esquissée, qu'il faut chercher l'origine d'un des traits les plus frappants du Genevois actuel : sa combattivité. Son type physique, sa figure aux traits accentués, exprime avant tout l'énergie et la ténacité; et, de fait, il est énergique et tenace pour défendre ce qu'il a, pour acquérir ce qu'il n'a pas encore, et quelquefois même sans but, pour le plaisir d'être ce qu'il est. Avocat ou commerçant, inventeur ou financier, il déploie toujours une activité rare, patiente, intelligente et laborieuse pour atteindre le but qu'il s'est proposé : il sait ce qu'il veut, il l'obtient, il le garde. Davity s'étonnait de l'extrême pauvreté des habitants de Genève; deux siècles après lui, Stendhal écrivait que « les Genevois sont les premiers *hommes à argent* du continent » : aujourd'hui Genève compte une centaine de millionnaires. — Quoique les lois somptuaires n'existent plus, quoique le goût de l'élégance tende à se répandre, l'économie est toujours en honneur; on dépense toujours un peu moins qu'on ne pourrait : des gens fort riches se passent de voitures. Mais l'économie telle que la comprend le vrai Genevois est aussi éloignée de l'avarice que de la prodigalité : elle ne permet pas le luxe inutile, elle admet tout ce qui augmente le confort, le bien-être et l'agrément de la vie. Nulle part on ne fait plus de bien. Peut-être pourrait-on le faire avec plus de grâce ; mais est-ce qu'en tout pays les *Œuvres* ne semblent pas une sorte d'impôt auquel les riches se condamnent en rechignant, par devoir plutôt que par bonté? — Cette combattivité, qui est une qualité précieuse dans les luttes de la vie active, peut devenir un défaut dans la vie sociale. En effet, le

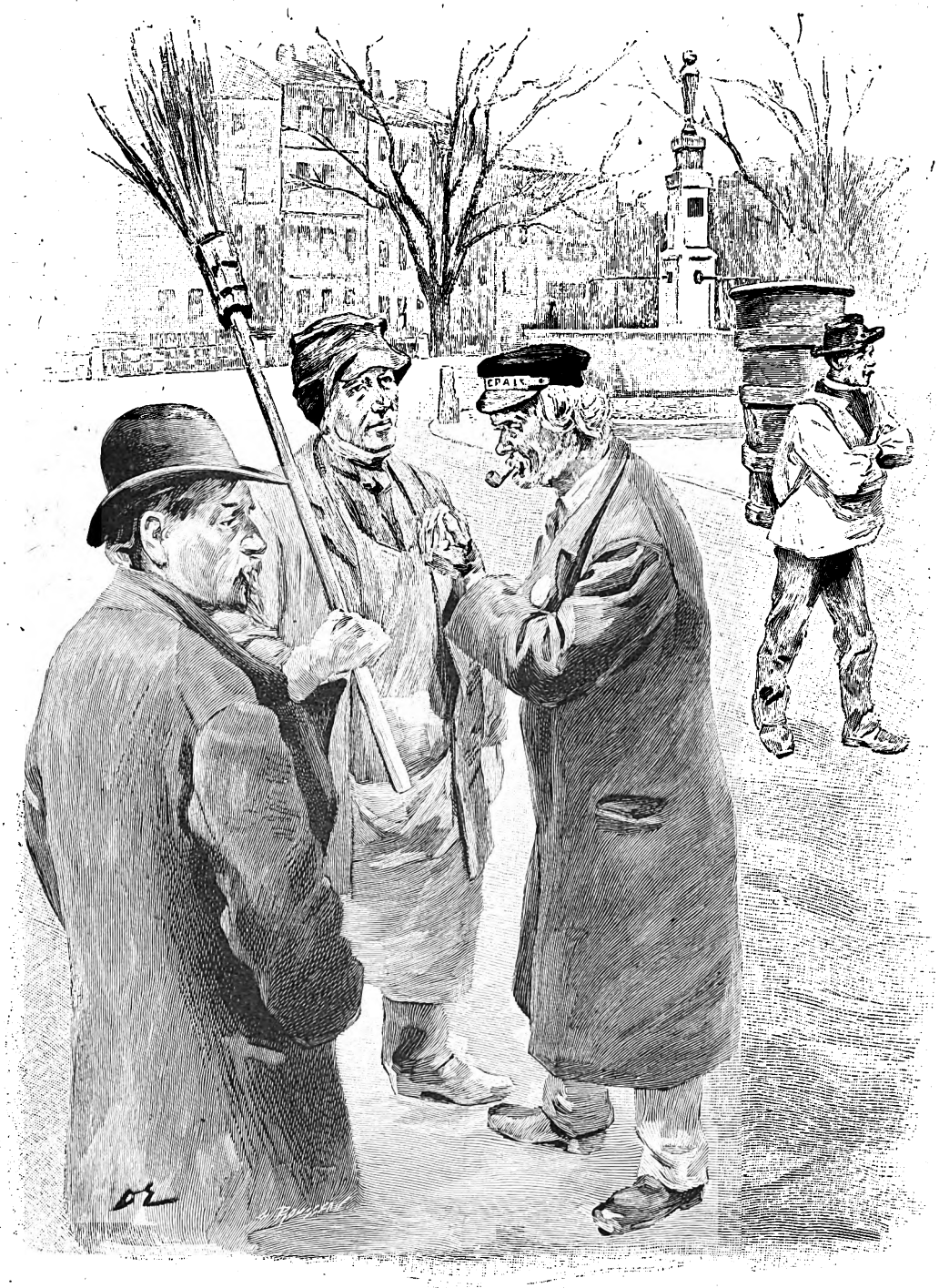
Digitized by Google

Genevois est parfois d'un abord difficile ; on l'a souvent comparé, non sans raison, à la châtaigne : le fruit est excellent, mais pour l'avoir il faut se piquer les doigts. Quelquefois il ne se contente pas de se tenir sur ses gardes, comme en méfiance : il devient facilement agressif, il cherche les mots piquants, il se livre, sur des bagatelles, à des polémiques aigres. D'ailleurs il le sait si bien, qu'il a trouvé un mot pour désigner cette tendance de son caractère, le mot *avenaire* : être *avenaire*, c'est être rude, âpre, susceptible, pointilleux, maussade, cassant : c'est avoir toutes sortes de défauts d'apparence, qui ne détruisent pas les bonnes qualités du fonds, mais qui les déparent. C'est ainsi que la *bise* ne détruit pas le beau paysage des rives du lac ; seulement elle empêche parfois de l'apprécier. Le mot *avenaire*, d'ailleurs, comporte beaucoup de nuances : on peut l'être plus ou moins, et quand on ne l'est pas trop, on peut être très bien. — N'allez pas conclure de ce qui précède que le Genevois soit un être insociable, loin de là : il y a à Genève une société très élégante et très polie, des gens d'un esprit ouvert, qui ont beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu, et dont le commerce, pour être particulièrement sûr, n'en est pas moins agréable. Des mondains de profession, des *snobs*, leur reprocheraient peut-être de manquer de légèreté; mais est-ce une imperfection? les plaisirs de la société sont-ils moins vifs parce qu'ils restent sérieux? et la conversation qui se tient autour d'une table bien servie perd-elle beaucoup à peser un peu trop sur les sujets qu'elle touche? Avec la précision de son esprit et la solidité de son jugement, le Genevois préférera toujours la discussion à la causerie : il y sera plus à l'aise, et souvent intéressant.

Les traits que je viens d'indiquer sont communs à toutes les classes, quoique à des degrés divers : dans le haut, l'éducation, la lecture, les voyages les atténuent; ils s'accentuent au contraire dans le bas, en se marquant d'une demi-bonhomie gouailleuse qui ne manque pas d'un certain charme. L'ouvrier genevois, surtout l'horloger, le *cabinotier*, comme on l'appelle, est un type très particulier. Stendhal, qui l'admirait à sa manière, le caractérise en quelques mots d'une remarquable justesse : « Les ouvriers de Genève, dit-il, comprennent des raisonnements qui sembleraient, en France, bien au-dessus de leur état ; mais, en revanche, ils ne seraient pas ravis du *Gamin de Paris* et de l'admirable Bouffé comme les jeunes ouvriers qui remplissent le parterre du Gymnase. Les ouvriers de Genève choquent les étrangers, surtout les étrangers nobles : ils ne sont jamais obséquieux. » Instruits, possédant toujours dans leur bibliothèque un Voltaire et un Rousseau, qu'ils ont lus, les cabinotiers d'aujourd'hui goûteraient fort, je crois, les comiques comme Bouffé.

Digitized by Google

Ils ont d'ailleurs un esprit original, un peu lourd, mais amusant et incisif.



TYPES DE LA RUE.
D'après un dessin d'Estoppey.

On ne peut voyager en Angleterre sans remarquer la différence de caractère

Digitized by Google

qui existe entre l'homme et la femme; ils ne semblent pas de même race : l'homme est le combattant fort, tendu vers sa proie, allant droit au but, tandis que la femme semble chargée de lui faire pardonner, par sa grâce et son charme, ce qu'il a de trop énergique, de trop tenace, de trop âpre, de trop rude. Eh bien, cette différence se retrouve presque pareille, à Genève, entre les sexes.

Les Genevoises ont beaucoup gagné depuis Stendhal. Comme de son temps, elles sont volontiers jolies; mais ce n'est plus parce qu'elles ne peuvent faire autrement : au contraire, elles y mettent beaucoup de bonne volonté. Elles s'habillent assez simplement et bien. Leur « sérieux » n'est ni pédant ni maussade. Peut-être sont-elles encore un peu prêcheuses; mais il n'est point désagréable d'être sermonné par une bouche aimable. Sauf quand elles tombent dans le *piétisme*, ce qui d'ailleurs arrive fort rarement, leur dévotion n'a rien d'aride et ne les empêche pas de remplir avec grâce leurs devoirs de femmes du monde. Elles sont intelligentes et lettrées, connaissent presque toujours une ou deux langues étrangères, et lisent, en le comprenant, tout ce qu'il importe de lire parmi les œuvres contemporaines : aussi leur conversation est-elle rarement banale.

Genève a conservé de son passé la préoccupation et le goût des choses de l'esprit. On sait combien d'hommes remarquables elle a produits dans tous les domaines, et que le nombre en est réellement disproportionné au chiffre de sa population. Sous ce rapport, elle est demeurée toute fidèle à ses traditions. Notons cependant que l'esprit scientifique l'emporte de beaucoup sur l'esprit littéraire : c'est vers les sciences que se dirigent la plupart des jeunes gens qui se vouent aux études libérales, et c'est par ces hommes de science surtout que Genève brille en ce moment. Ajoutons cependant que, depuis quelques années, la vie littéraire semble y devenir plus active : de jeunes talents se sont produits, et quelques-uns d'entre eux ont déjà réussi à se faire une place dans les lettres. Stendhal reprochait beaucoup aux écrivains genevois leur « antipathie instinctive et furibonde pour l'esprit français », leur style pénible, la pesanteur de leurs livres. La tendance actuelle, qui s'oriente de plus en plus vers la littérature française, paraît devoir élaguer quelques-uns de ces défauts. En tout cas, cette « antipathie » dont parlait Stendhal n'existe plus — peut-être, dira quelqu'un, parce que l'esprit français s'est singulièrement teinté de cosmopolitisme depuis un quart de siècle. Quoi qu'il en soit, quand bien même leur langue reste toujours un peu lourde et un peu terne, les jeunes littérateurs genevois suivent de très près le mouvement parisien, dans lequel certains d'entre eux rentrent entièrement. Les traditionnalistes ne laissent pas que de le leur reprocher.

Digitized by Google

L'intérêt qu'on prend aux arts est très vif également. Grâce à la générosité de quelques amateurs éclairés et riches, Genève possède un orchestre et une troupe d'opéra très supérieurs à ce que permettraient les ressources de la ville et les recettes du théâtre. Le répertoire est essentiellement français, quoique, l'an dernier, on ait donné *Lohengrin* avec un grand succès : Gounod, Massenet, Lalo, Delibes sont plus près de la faveur du public que les compositeurs italiens. Comme partout, la musique est trop cultivée : au Conservatoire, qui dépend de la ville, s'est adjointe, depuis quelques années, une Académie libre ; et ces deux établissements, d'ailleurs excellents, peuplent toutes les maisons, à tous les étages, d'une nuée de petits virtuoses. En été, avec des orchestres dans les cafés, des orgues de Barbarie en plein vent, des sons de pianos et des chants qui sortent de toutes ses fenêtres ouvertes, Genève éveille l'idée d'une de ces boîtes à musique qui sont un produit de son industrie, et jouent insatiablement.

La peinture est en grand progrès et se développe dans le même sens que les lettres. Elle aussi se ressentait jadis des lourdeurs et de la monotonie du « style réfugié » ; avec les Calame et les Diday elle était terne, épaisse, académique : avec les nouveaux venus, elle tend à s'égayer, elle devient plus indépendante, plus fraîche, plus personnelle, elle s'ouvre au sentiment de la couleur. Sans doute, les « Expositions municipales » qui ont lieu chaque année, et l'Exposition permanente dans les salles de l'Athénée, laissent encore à désirer, et le visiteur qui s'y attarde y remarquera beaucoup de toiles qui gagneraient à n'être pas montrées ; mais enfin, il en remarquera aussi, surtout parmi les paysages, qui révèlent un vif sentiment de la nature et un bel effort de sincérité.

Comme on le voit, il y a dans tous les domaines une tendance au renouvellement, la vieille Genève est débordée. Nous avons pu le noter déjà dans notre première flânerie le long de ses quais et par ses rues : ses anciens quartiers, avec leurs monuments historiques, leurs antiques hôtels et leurs maisons délabrées, sont entourés de quartiers neufs, élégants, coquets, de boulevards spacieux où filent des tramways, d'aimables villas dans des bouquets de jeunes arbres. Pareillement, le vieux fonds du caractère national, rigide, austère, âpre, tenace, existe encore ; mais il s'est adouci, il s'assouplit, il se modifie, il s'ouvre à des qualités nouvelles. De la Genève de Calvin, restée à peu près la même pendant plus de deux siècles, sort une Genève nouvelle qui, sans rompre entièrement avec les traditions de son passé, les secoue assez pour éviter d'en être écrasée comme l'ont été tant de villes historiques qui ne sont plus aujourd'hui que des villes mortes. Rajeunie, appuyée d'une part sur la Suisse, qui l'a absorbée sans lui enlever sa personnalité, d'autre part sur la France, à laquelle l'attachent tant

Digitized by Google

de liens de chair et d'esprit, elle est toujours la ville active, remuante, laborieuse et intelligente qu'elle a été, sachant attirer les bons éléments des pays voisins, sachant aussi leur donner du sien en échange, la ville qui ne compte guère par le nombre de ses habitants, mais qui compte beaucoup par sa valeur intellectuelle et morale.

Edmond Rod

LA STATUE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

D'après un dessin de Vogel.

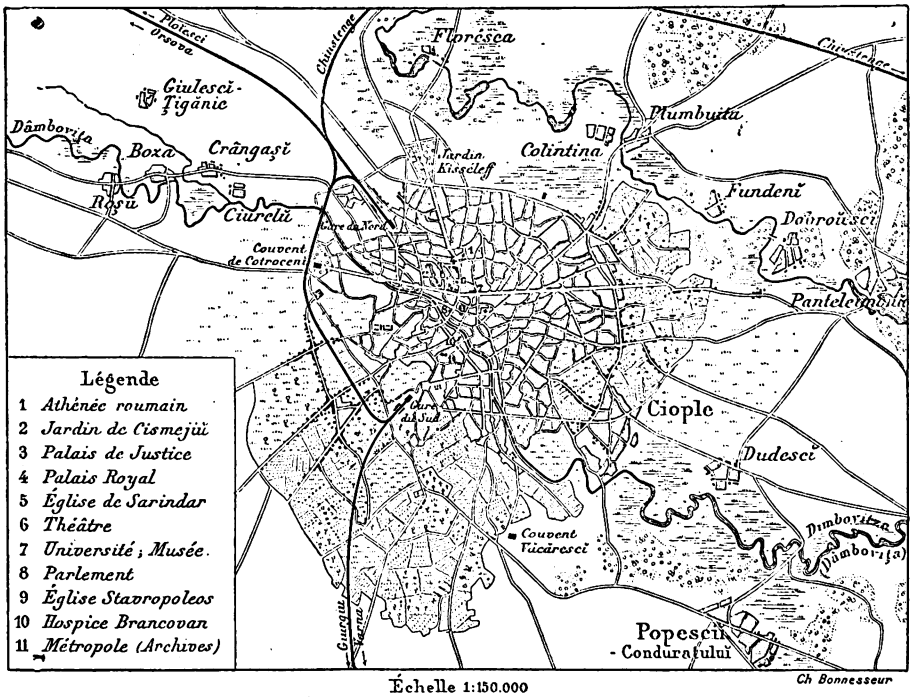
Digitized by Google

Digitized by Google

# BUCAREST

Bucarest (Bucharest, Bukarest), en roumain *Bucuresci*, est située par 44° 26' de latitude Nord, et 23° 46' de longitude Est, à 570 kilomètres Nord-Nord-Ouest de Constantinople, dans un steppe, sillonné de collines, du plateau méridional des Alpes de Transylvanie, continuation du relief des Carpathes. Elle est traversée par la Dimbovitza, petit cours d'eau qui, plus en aval, se jette dans l'Argesu ou Ardjisch, affluent de gauche du Danube. Le Danube lui-même, qui entre en Roumanie au fameux défilé des Portes de Fer, est à 68 kilomètres de distance. Giurgevo est la localité de la rive valaque qui sert de port à Bucarest.

Le royaume de Roumanie, dont cette ville est la capitale, ne date que de 1881 ; mais le peuple roumain descend de loin, issu qu'il est des anciens colons romains établis par Trajan sur la rive gauche du Danube ou *Ister* après la conquête de la Dacie. C'est donc une grande enclave latine perdue depuis près de 1800 ans au milieu de population sslaves. Lors des invasions barbares, ces colons se réfugièrent dans les Carpathes ; mais, au XIIIe siècle, ils en redescendirent et fondèrent dans la plaine deux principautés, celles de Valachie et de Moldavie, que la Porte finit par soumettre à sa suzeraineté et gouverna par des *hospodars*. En 1859, les deux pays se réunirent et

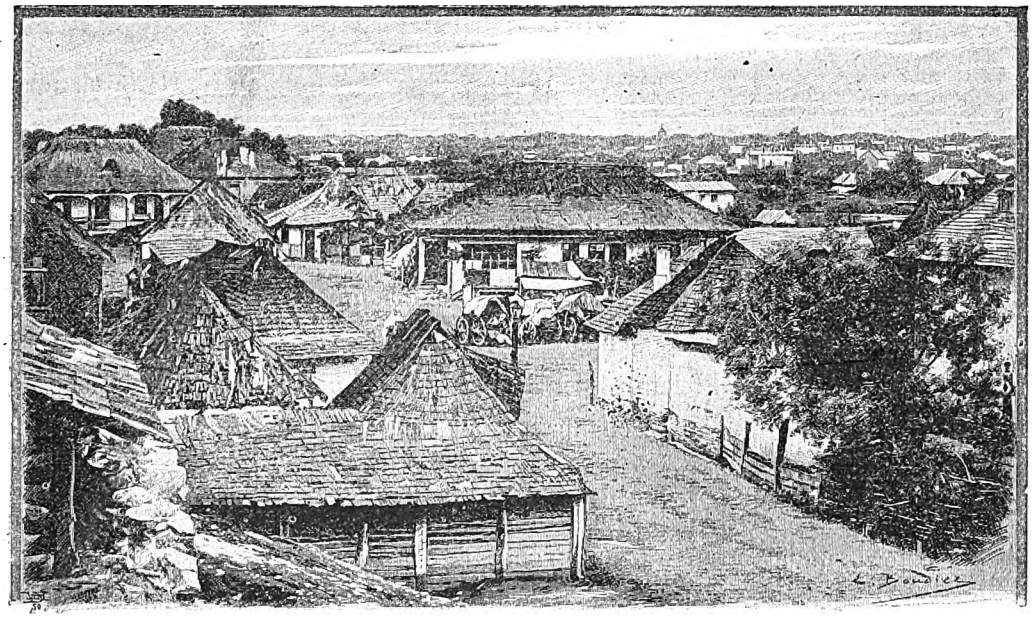



se donnèrent un chef commun, le prince Couza, qui, 7 ans plus tard, fut forcé d'abdiquer, et eut pour successeur le prince prussien Charles de Hohenzollern-Sigmaringen. Ce fut ce dernier qui fut proclamé roi, après que le congrès de Berlin de 8178 eut reconnu l'indépendance complète des Roumains.

La capitale autrefois était Tergovitz, localité sise plus à l'intérieur, et qui ne compte aujourd'hui que 5000 âmes. Le voïvode Constantin Bessaraba l'abandonna en 1698 pour transporter le siège du gouvernement à Bucarest, qui longtemps n'avait été qu'une bourgade. Aujourd'hui Bucarest est le plus gros centre, de beaucoup, de toute la région Elle mesure 16 kilomètres de circonférence et renferme 230 000 habitants. Jassy et Galatz, dans la Moldavie, n'en ont pas chacune tout à fait 100 000.

Il n'y a pas longtemps encore, la capitale de la Roumanie n'était qu'un immense labyrinthe de rues non pavées, boueuses ou poudreuses, selon la saison, et entrecoupées de vastes terrains incultes. Grâce à l'accroissement de la population et du commerce, la ville s'est quelque peu nettoyée, et s'est dotée, en tout cas, de quelques rues propres, de belles places et de parcs bien tenus. Outre ses synagogues ou églises dont les coupoles argentées scintillent de loin au milieu de bouquets d'arbres, la ville possède plusieurs édifices, palais, théâtre, séminaire, collège, halles, à peu près dignes d'une capitale européenne. Sur la rive droite, l'agglomération a gardé un cachet semi-oriental assez pittoresque, dû aux galeries de style turc ou persan qui y entourent les maisons : c'est ce qui y rappelle le plus l'ancienne domination des Osmanlis.

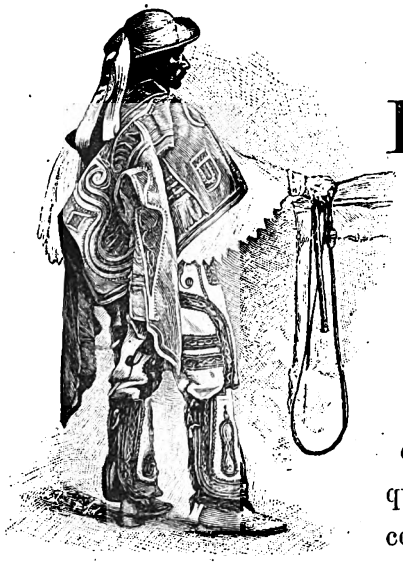
Digitized by Google



UNE RUE DU VIEUX BUCAREST.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

# Bucarest



UN POSTILLON ROUMAIN.

Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Depuis trois jours, sur un bateau pavoisé, je descendais le Danube aux larges flots bruns, qui de plus en plus grandissait, comme le finale d'une symphonie.

C'étaient des réceptions dans toutes les villes et dans tous les villages, et mon œil ne se rassasiait pas de la richesse des couleurs, sous ce ciel d'Orient qui était, dans le jour, d'un bleu turquoise, et qui se fondait le soir en un jaune étincelant plein de poussière d'or, au coucher d'un soleil deux fois plus grand qu'ailleurs. Dans la lumière pure de fin de novembre, sur ces beaux champs ondoyants, sur cette terre noire qui sans fatigue avait donné des richesses en attendant qu'on lui en demandât davantage, sur l'épaisse poussière blanche des larges chemins tracés par l'insouciance des chariots, partout se détachaient en nuances vives les costumes des paysans attroupés pour me recevoir : des chemises d'une blancheur éblouissante,

Digitized by Google

richement brodées de rouge, de noir et d'or; des voiles flottants, en toile blanche, en soie ivoire ou jaune-soufre; des jupes rouge-pivoine ou lie-de-vin. On voyait des hommes accourir au galop de leurs petits chevaux maigres et rapides, leurs manteaux en poil de chèvre flottant comme une autre crinière sur le dos de leurs bêtes. Un sayon brodé leur couvrait la poitrine, pareil à un tatouage multicolore au-dessus de la ceinture, large de trois mains, qui contenait tout un arsenal de pistolets et de couteaux. La chemise, brodée elle aussi, retombait sur des pantalons de feutre blanc. Et leurs têtes étaient coiffées de grands bonnets, comme de fourrures blanches, d'où s'échappaient jusque sur les épaules des boucles de cheveux en ailes de corbeau.

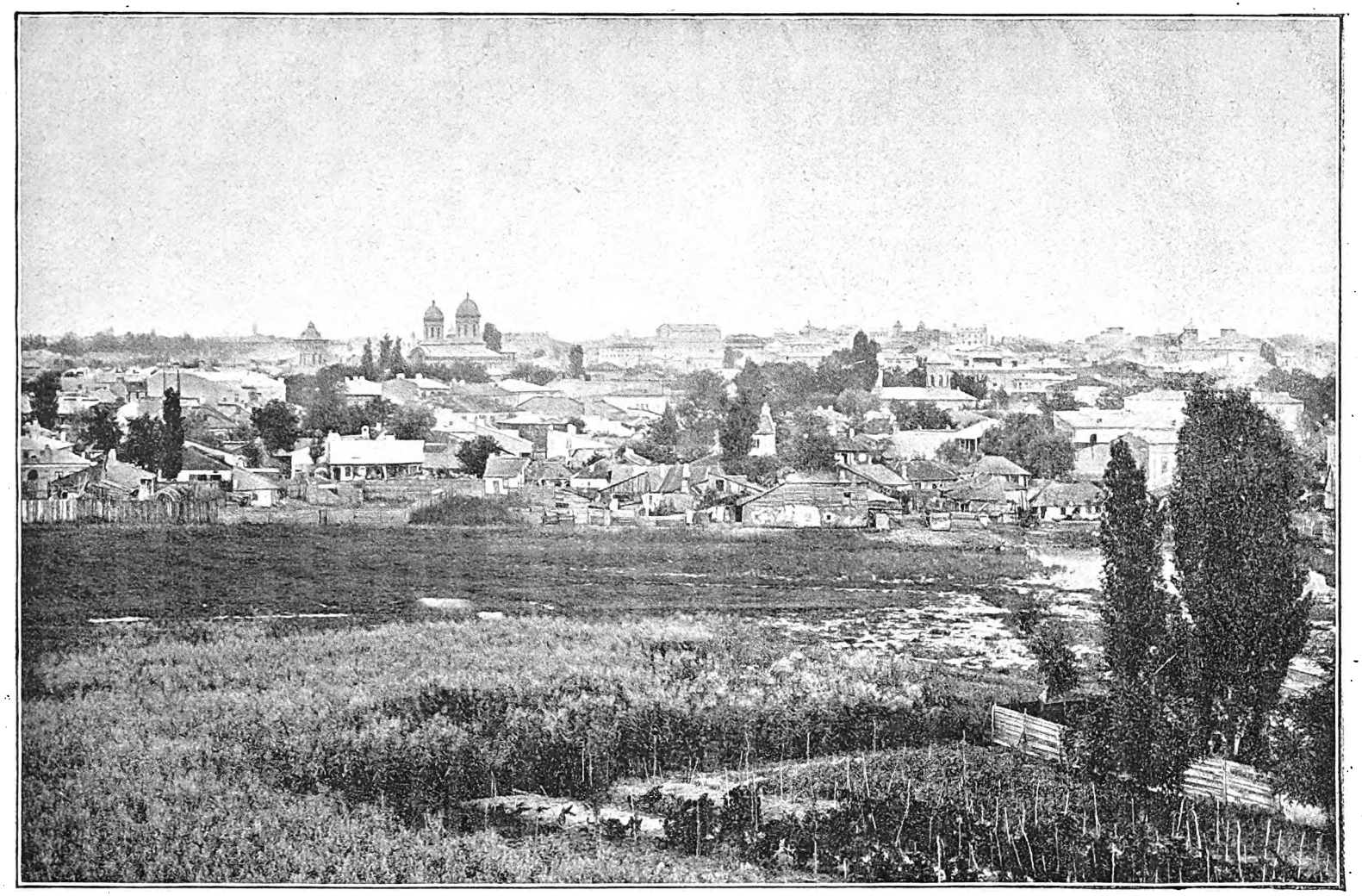
En m'approchant de ces groupes pittoresques, je vis des statures superbes, avec des têtes d'une étrange beauté, dont la gravité ne cédait que rarement à un fin sourire découvrant des rangées de perles. Et tous ces visages si nouveaux, tous ces nez aquilins aux narines fines et vibrantes, ces yeux étonnamment grands, noirs ou d'un gris verdâtre, étincelant d'un feu sombre, enfoncés sous les orbites, surplombés de sourcils épais et droits, ces teints dorés, ce langage sonore, quelquefois âpre et presque guttural — parlé si facilement, avec une éloquence extraordinaire, par ces hommes graves, par ces matrones roumaines, par ces enfants dont le regard était limpide comme une lueur d'étoile, — me produisaient l'impression de quelque chose d'intense et de passionné inconnu à nos climats du Nord occidental. — Et puis j'admirais comme la belle tête méridionale de mon jeune époux était en parfaite harmonie avec ces hommes et ce pays dont il avait fait la conquête à lui seul.

C'était donc ma patrie nouvelle, cette Roumanie qui ne me montrait que l'immensité de ses plaines mélancoliques et les bords de son large fleuve; marais presque inhabitables, où les grenouilles chantaient dans les roseaux et dans le chanvre sauvage.

De temps en temps un piquet de *Dorobantzi* présentait les armes ou sonnait une fanfare qui traversait l'eau, pour aller se perdre en face — dans les montagnes de la Serbie et de la Bulgarie, moins fertiles mais plus riantes et plus habitées que la rive roumaine. Pour la fille du Rhin — de ce Rhin qui bondit comme un éclair de joie entre les gais villages blottis dans leurs nids de verdure, — l'impression de ce grand fleuve puissant et silencieux s'étalant dans des solitudes ininterrompues était morne, et augmentait le serrement de cœur avec lequel j'abordais l'inconnu de ma destinée nouvelle.

S'il est un sort difficile en ce monde, c'est celui d'une jeune princesse étrangère faisant son entrée dans sa capitale. Les figures qui vous entourent ne vous

Digitized by Google



PANORAMA DE BUCAREST.

D'après une photographie.

Digitized by Google

témoignent qu'une froide curiosité, alors que, quelques jours auparavant, tous les yeux vous regardaient pleins de larmes et toutes les lèvres tremblaient — malgré les « Hourrahs ! » et les « Que Dieu vous bénisse, notre chère enfant, notre petite princesse ! »

Vous n'êtes plus l'enfant de personne, étonnée d'être mariée, craintive de déplaire, sûre de votre insuffisance devant la grandeur de la mission qui va peser sur vos épaules comme un trop lourd manteau.

J'emportais avec moi une consolation que je cachais avec une sorte de pudeur : c'était ma plume. Mais j'aurais été aussi étonnée d'être appelée poète qu'un oiseau d'être appelé chanteur. L'âme de votre âme peut-elle avoir un nom ?

Ces jours-là, je me rendais péniblement compte qu'il ne suffit pas d'avoir une âme, fût-elle grande, pleine d'amour, riche de bonnes intentions, débordant d'affection : il faut surtout paraître, il faut plaire. Ah ! mon Dieu ! pour la première fois de ma vie je pensai à mon apparence. Je n'avais jamais eu le temps d'y songer auparavant ; car ma jeunesse s'était passée auprès de lits de mourants ou dans des milieux hautement intellectuels, et mes yeux avaient trop pleuré pour voir de la vie autre chose que ses tristesses. Avec une mélancolie profonde, je regardais ces attroupements, toujours plus nombreux, qui annonçaient les abords de la capitale, et je me demandais combien de fois je serais impuissante à secourir les misères qui devaient se cacher dans ces foules.

Le cœur palpitant dans ma poitrine comme un papillon prisonnier contre une glace, les lèvres sèches, les mains froides, les genoux tremblants, dans les oreilles un bourdonnement plus fort que les coups de canon, que les cloches sonnant à toute volée, que les musiques militaires entonnant l'hymne national, j'essayais de sourire à mon mari, qui m'expliquait ce que je voyais et qui se réjouissait d'amener sa jeune femme par le premier tronçon de ce chemin de fer créé par lui pour relier sa capitale au Danube. Il fallait combattre l'angoisse qui me serrait la gorge, le malaise inexplicable qui me tourmentait depuis plusieurs jours, et, en descendant du train, parler à tout ce monde groupé sur les quais. Mais, lorsque je sortis de la gare pour monter en voiture, je poussai un cri d'admiration : par-dessus l'ondoiement des panaches, le scintillement des uniformes, par-dessus les chevaux et les drapeaux, au delà de cette mer humaine, j'avais aperçu la ville, couchée entre les collines, se déployant dans les vallées verdoyantes. Avec ses toits luisants, ses centaines de petites églises, ses maisons vertes, jaunes ou bleues, tout cela inondé d'un soleil

Digitized by Google

éblouissant, qui donnait même au bois le scintillement du zinc, — elle me rappelait vaguement Moscou.

Une fois en voiture, il fallut saluer sans cesse, ce qui est trop étourdissant pour permettre de regarder à son aise, surtout quand le moindre sourire devient un effort, et que chaque mouvement des yeux cause une douleur jusqu'au fond de la tête. Cependant, sur le long parcours de la gare à la métropole, et ensuite de la métropole au palais, je vis des maisons qui paraissaient trop petites pour leurs habitants, des gens qui semblaient toucher du front le toit de leur demeure, des femmes en jupes vertes et bleues qui portaient toutes des camisoles blanches comme neige et qui avaient pour coiffures des mouchoirs également blancs, bordés de dentelles, leur serrant la tête, avec un œillet fiché derrière l'oreille. (Tout ce blanc, à la campagne comme à la ville, frappe et surprend lorsqu'on arrive, jusqu'à ce qu'on en vienne à le porter soi-même de préférence, puisque c'est la seule couleur qui résiste à ce soleil et à cette poussière.)

DAME ROUMAINE.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Brigdman.

Ce qui étonne l'oreille, c'est que chaque église n'a que deux cloches, et que le carillon d'ensemble n'est produit que par la foule des églises : ce jour-là surtout, elles me paraissaient innombrables, ces églises de Bucarest !...

La cour de la métropole, où je dus m'arrêter, était entièrement couverte d'un dais rouge, ce qui jetait une lumière fantastique sur tous les personnages assemblés là pour me recevoir, sur les toges rouges de la Cour de cassation, sur les habits sacerdotaux du métropolitain et des évêques, tous à grandes

Digitized by Google

barbes blanches ou grises. Quarante couples furent mariés à cette occasion, séance tenante. Toutes les fiancées portaient le fil d'or en guise de voile...

« Voici le palais, me dit le Roi.

— Où? répondis-je.

— Mais nous y entrons ! » fit-il en souriant.

Alors je compris que c'est le souverain qui fait le palais, comme une pierre dans un champ peut devenir un autel.

Celui de Bucarest est une vieille maison de boyar arrangée à la hâte. Le

MAISON DE PAYSANS ROUMAINS.
Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

jeune Souverain n'avait pas eu le temps de songer à la rendre confortable; car il passait ses nuits à préparer le travail accablant de ses journées — et je trouvai sur son bureau, ce jour d'arrivée, le premier plan du pont sur le Danube qu'on va construire maintenant, après vingt ans de patience.

Aucune fenêtre ne fermait dans ce palais, et l'humidité montait jusqu'au premier étage : aussi, depuis vingt ans, les fièvres ne m'ont-elles plus quittée, et nous perdîmes beaucoup de domestiques et beaucoup de chevaux par suite du suintement des murs.

Le Bucarest d'alors et le Bucarest d'aujourd'hui ne se ressemblent guère. On bâtit en moyenne, depuis cette époque, environ mille maisons par an; on

Digitized by Google

SA MAJESTÉ LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE.

Gravure de Thiriat, d'après une photographie.



Digitized by Google

a posé du pavé cubique dans les rues, au lieu des anciennes dalles et des anciennes ornières.

Le palais aussi a subi de complètes transformations. Il est vrai, on a utilisé le palais d'autrefois, ce qui extérieurement produit peut-être un effet de rapiéçage, mais ce qui donne à l'intérieur un cachet d'intimité et quelque chose de très personnel.

Un sculpteur, vrai maître cinquecentiste, appelé Sthör, qui depuis vingt-quatre ans travaille pour nous, a présidé à cette transformation; il a orné nos salles de meubles et de revêtements de boiseries d'une rare beauté. La salle du trône d'alors est devenue une bibliothèque style Renaissance allemande; le cabinet du Roi est un petit musée; mes appartements contiennent quelques vieux tableaux de premier ordre, sur lesquels la lumière tombe d'en haut comme dans une galerie de peinture.

Quel ne fut pas mon étonnement, en recevant toutes les dames le lendemain, de ne trouver aucune ressemblance entre les femmes de la société et les paysannes ! Plus de matrones aux traits et aux voiles austères, mais de mignonnes et gracieuses créatures, me rappelant à la fois la société de Pétersbourg et celle de Naples. Quant aux hommes, ils avaient l'air français; c'est ainsi, du moins, qu'ils m'apparurent lorsque je les vis le lendemain à la Chambre, où je fus conduite en grand gala. Ce jour-là, je m'amusai beaucoup de notre attelage contrastant par son élégance avec les rues que nous traversions, bordées de petites maisons mal alignées, pavées d'énormes blocs de pierre irréguliers et espacés qui nous faisaient faire, à moi et à mon diadème, bien des saluts involontaires. Le soir de ce même jour, il y avait aussi illumination générale.... De ma vie je n'avais vu chose pareille : dans ces mêmes rues, où aujourd'hui un grand hôtel touche l'autre, où le gaz et l'électricité se disputent la place, on ne connaissait alors que les lampes à pétrole ou les bougies, — et, comme toutes les maisons n'étaient qu'à un étage, entre cour et jardin il y avait souvent solution de continuité, beaucoup plus d'ombre que de lumière.... J'avais grande envie de sourire, mais bientôt je trouvai cet éclairage, ce vrai *lucus a non lucendo* fort caractéristique; et puis le côté touchant de la chose m'apparut aussi : chacun, dans sa maisonnette, avait fait de son mieux suivant ses humbles moyens. J'appris du reste, ensuite, que le Roumain tient à habiter sa propre maison, fût-elle de boue, sans plancher, les quatre murs disjoints et le toit couvert de chaume.

Demandez à la plus pauvre pétitionnaire où elle demeure, elle vous répondra : « *In casele mele* (Dans mes maisons !) ».

Digitized by Google

Le lendemain de cette entrée dans ma capitale, j'avais la rougeole. Être malade ne connaissant personne, ni mon époux, ni mes dames d'honneur, ni les médecins, ni même ma femme de chambre, c'était un peu dur. Il m'était pénible surtout de m'entendre traiter de *nerveuse* par des gens qui ne savaient rien de mon passé : après mon éducation spartiate, nerveuse et mal élevée me paraissaient synonymes. Bien des larmes fières et silencieuses ont été cachées en ce temps-là dans mon oreiller.

Mes premières sorties furent une série de surprises. Il y avait, dans cette ville, des rues pittoresques où toutes les portes étaient encombrées d'étoffes multicolores, de ferrailles, de poteries vertes et brunes. D'autres quartiers étaient un assemblage bariolé de maisons de poupée, singulièrement petites, cachées sous les arbres, sous ces pauvres saules qu'on dépouille tous les ans de leurs branches, ou sous les acacias qui embaument la ville entière au printemps. Il y avait, ouverts sur la rue, des établis de boulangers, de bottiers, de forgerons ; des cabarets innombrables, où l'on vendait l'eau-de-vie de prunes appelée *tzuica*, bouges obscurs, sur le fond très sombre desquels se détachaient des figures de brigands à l'œil doux, au sourire triste. Plus on s'approchait de la rivière appelée Dimbovitza (ce qui signifie « feuille de chêne »), plus les maisonnettes s'agglomeraient : avec leurs balcons en saillie, leurs colonnettes ajourées, surmontées de découpures en trèfles, elles avaient l'aspect un peu mauresque. Et puis la Dimbovitza, qui est à présent asservie, canalisée, enjambée par une série de ponts, bordée de quais, de halles, d'abattoirs, d'écoles, d'hôpitaux, de casernes, de belles églises (un peu trop belles, peut-être un peu trop neuves), offrait alors au regard des scènes d'une animation à transporter peintres et poètes. On se baignait pêle-mêle dans la belle boue, les enfants y pataugeaient avec des cris de joie, les petits bohémiens nus s'y vautraient, les porteurs d'eau y faisaient descendre leurs bêtes, eux-mêmes entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux pour remplir leurs tonneaux. Et dans le plus profond du limon on voyait remuer des formes confuses, des corps grisâtres chauves à demi comme autant de dos d'hippopotames, de nombreuses têtes à cornes épaisses et recourbées vers la nuque, des mufles noirs luisant au soleil ; c'étaient des buffles.

Je fis dans la suite plus ample connaissance avec cette bête antédiluvienne, lente et lourde, si répandue en Roumanie. Elle donne une abondance de lait gras, dont on retire un beurre très blanc mais fade et une crème excellente. Pour la faire vivre, il faut lui offrir des feuilles sèches de maïs et un lit de limon.

Digitized by Google

Elle mourrait en été sans marais, et en hiver si on la privait d'un abri souterrain et d'une couverture en laine. Dans les rues ou dans la campagne, on les voit attelées en file à d'innombrables chariots pesamment chargés, les sabots enfoncés dans la poussière par les temps secs, ou dans la vase profonde quand il pleut.... A propos de boue, quel ne fut pas mon amusement, la première fois que j'en fus éclaboussée, de voir que celle des grands chemins faisait sur les vêtements des taches de graisse. Et quand je vis labourer ! Une charrue attelée de quatre à six bœufs, éraflant à peine la terre avec une branche d'arbre en guise de soc.... Et cela s'appelait labourer ! et, qui plus est, la terre était si grasse que cela suffisait !

Les chariots roumains sont aussi traînés souvent par des chevaux... par huit, douze, seize petits chevaux attelés au moyen d'espèce de ficelles, et tout à fait au hasard. Un jeune garçon, assis sur l'un d'eux, les conduit tous d'une main, et brandit de l'autre son long fouet à manche court. Ils traversent ainsi la vaste plaine, se détachant plus grands que nature sur l'horizon infini. Le conducteur, en cheminant, chante une mélopée mélancolique, ou bien s'arrête auprès de quelque puits pour abreuver ses bêtes. Ces puits, qui s'élèvent solitaires au milieu des champs, ont presque l'air de potences. L'homme qui en a creusé un est béni, et beaucoup de péchés lui sont pardonnés. Quiconque y boit, après avoir soufflé sur l'eau pour chasser les mauvais esprits, est tenu de dire : « Que Dieu lui pardonne ! » Parfois aussi le charretier, laissant errer ses bêtes, s'endort dans le maïs, les membres mollement abandonnés à un repos sans souci....

Dans le lointain, si tout à coup on entend des clochettes, des claquements de fouet et des cris prolongés comme des sifflements de chemin de fer, ce sont les huit chevaux et les deux postillons d'un richard allant à sa campagne au train de 25 kilomètres à l'heure. Les postillons ont des costumes en cuir tout brodés, comme des Indiens, des espèces de mocassins, des chapeaux à longs rubans flottants, de larges manches de chemise qui se gonflent comme des voiles au vent de la course. Pareils à des démons, ils arrivent ventre à terre, ils crient, ils claquent du fouet, parlent à leurs chevaux ou vous lancent un bon mot au passage — puis disparaissent dans un nuage de poussière.

Dans les rues de Bucarest il y a continuel va-et-vient de voitures : des fiacres innombrables, mais tous découverts, la capote relevée contre le froid, la pluie ou le soleil. Les cochers sont de très étranges personnages, des Russes imberbes, de la secte des Lipovanes, en longue robe de velours noir attachée à la taille par une ceinture de couleur ; ils conduisent avec une rapidité extrême, à bras tendu, comme à Pétersbourg. Ils sont propres, discrets et honnêtes. Au

Digitized by Google

premier de l'an, ils nous apportent, au palais, le pain et le sel, avec du miel de leurs ruches.

La plupart des rues sont si étroites qu'il faut un véritable art pour conduire, surtout avec cette vitesse infernale : aussi le bruit des voitures est-il plus grand ici que dans toutes les autres villes de l'Europe. J'ai eu quelquefois la curiosité de les compter : par tous les temps, dans l'espace d'un quart d'heure, cent vingt à cent cinquante voitures en moyenne passent devant les fenêtres du palais. Entre deux heures et quatre heures du matin seulement, il y a une tranquillité relative.

En plus du bruit des voitures, les marchands ambulants et les porteurs font retentir les rues de leurs longs cris mélancoliques. Ce sont, pour la plupart, des Bulgares, en manteau de laine blanche, avec une large ceinture en laine rouge, et, sur la tête, un fez rouge ou blanc. Ils vendent du lait, des oranges, des bonbons, une horrible boisson de millet fermenté, des agneaux dépouillés de leur peau accrochés tout saignants le long d'une perche. Dans nos rues, copiées sur celles de Paris, ils apportent une bizarre note orientale.

PAYSANNE ET MARCHAND DE FRUITS.
Gravure de Bazin, d'après un dessin de Myrbach.

On s'amuse beaucoup à Bucarest ; on y est très sociable et très hospitalier. On ne se mettrait jamais à table sans deux ou trois couverts de plus, en cas d'hôtes inattendus. L'homme du peuple vous invite à son repas, ne fût-il composé que de deux oignons, de quelques haricots à l'eau et d'une demi-pastèque. Et cependant la gaieté, ou plutôt la joie, n'existe pas. Jamais je ne vis, dans le fond, peuple plus triste. Les enfants ont un air grave qui n'est pas de leur âge.

Digitized by Google

Leurs petites figures sont minables et pâles ; leurs énormes yeux, frangés de longs cils recourbés, brillent d'intelligence, mais sont d'une mélancolie qui fend l'âme.

Jamais le Roumain ne s'étonne de rien. Le *nil admirari* est dans son sang : il est né blasé. L'enthousiasme est chose inconnue pour lui. Les paysans moldaves mordus par les loups enragés qu'on avait envoyés à Pasteur n'ont pas été plus étonnés de Paris que si c'eût été leur propre village. La mort ne les effraye pas : le paysan roumain meurt son cierge à la main, avec une indifférence parfaite et une dignité tout orientale. Au bal du nouvel an donné au palais, je demandai une fois à un paysan député : « Cela te plaît-il ? — Assez, me répondit-il ; du reste je l'ai déjà vu. Mais voici ma femme qui voit cela pour la première fois. » Je me tournai vers elle : « Tu trouves cela beau ? — Pas mal ! » fit-elle sans se dérider. Ni les flots de lumière électrique, ni les bijoux, ni la grandeur de la salle ne lui imposaient : c'était elle qui avait l'air d'une reine froide et superbe, enveloppée jusqu'au menton des plis austères de son voile, et regardant avec dédain toutes ces toilettes parisiennes et ces épaules nues.

A mon arrivée dans le pays, aucune dame n'avait encore mis les pieds par terre dans la rue : c'était inconvenant et, de plus, impossible, le milieu de la voie formant égout. Aujourd'hui elles marchent toutes — sur des trottoirs bordés de magasins et de cafés où des gens prennent des fraises au champagne et des glaces, assis devant de petites tables, en s'efforçant d'imiter les façons parisiennes. On ne parle plus en ville que le français, à la place du grec, qu'on parlait encore exclusivement il y a quarante ans. On sait ce qui se joue demain à la Porte-Saint-Martin ; on critique les nouveaux livres et les dernières modes ; on découpe les revues comme si on habitait un faubourg de Paris, — et cependant on en est séparé par toute l'Europe. Les mères de famille disparaissent du monde et se privent de tout pour pouvoir envoyer leurs enfants dans ce Paris ; les plus riches mêmes les y accompagnent, depuis qu'on a vu les résultats déplorables du manque de surveillance.

Les grandes fortunes ont disparu de Roumanie ; les grandes maisons où, tous les jours, mangeaient cent personnes et autant de pauvres se sont fermées, et les anciens grands noms cherchent des gagne-pain. Les vieilles dames seules se rappellent et vous racontent le temps où le boyar recevait à son lever, assis sur son divan : tandis qu'on savonnait sa tête rasée et son immense barbe (opération qui durait une heure au moins), ses fils et toute sa cour se tenaient debout, immobiles devant lui, attendant de savoir à qui il daignerait adresser la parole ; et

Digitized by Google

jamais un fils ne se serait permis de s'asseoir ou de fumer en présence de son père. Aujourd'hui on est plus démocrate que dans la plus libre des républiques, et, pour faire fi des bonnes manières, on se cote très haut.

Mais l'éducation à l'étranger, c'est la mort de la vie de famille, et les jeunes gens ignorent que le confessionnal maternel à la fin de chaque journée est chose meilleure que l'École centrale de Paris et que le lycée Louis-le-Grand. Cependant tout le monde veut apprendre; toute jeune fille, riche ou pauvre, veut passer son baccalauréat.

Il n'y a pas de mère plus pleine de sollicitude que la mère roumaine : elle est l'esclave de ses enfants. Pendant la guerre, le dévouement des femmes de notre pays étonnait surtout les médecins étrangers. Certaines d'entre elles ne quittaient jamais l'hôpital, pas même la nuit; elles soignaient ces pauvres garçons comme leurs propres enfants, en se disant que demain peut-être leurs fils seraient dans les affres de la mort en des mains étrangères.

Malheureusement les brusques changements de climat, les marais méphitiques qui entourent Bucarest, sont une cause d'inquiétude permanente pour les mères.

Rien ne saurait décrire l'époque de la grande épidémie d'angine, où l'on enterrait jusqu'à trois enfants dans le même cercueil, où des rues entières étaient dépeuplées, mortes; des familles de cinq, sept enfants s'éteignaient en une semaine, et des pauvres mères finissaient par la folie. C'était comme la dernière plaie d'Égypte, et le peuple appelait ce fléau *la peste blanche*. Aucune maison ne fut épargnée....

C'est depuis ce temps-là qu'on ne permet plus de promener les cadavres dans des cercueils ouverts. Autrefois les enterrements étaient une espèce de réjouissance publique : sur un char funèbre couvert d'anges dorés, de guirlandes et de rubans, la morte s'en allait parée de sa dernière robe de bal, coiffée par le coiffeur, avec des fleurs dans les cheveux, et souvent fardée pour avoir meilleure mine. La musique militaire suivait, en jouant la *Marche funèbre* de Chopin. C'était un peu macabre, de voir cette tête, peinte et fleurie, secouée sur le pavé d'alors, roulant de côté et d'autre sur son coussin de satin, tandis que des femmes hurlaient en se frappant la poitrine et en s'arrachant les cheveux. Aujourd'hui on se dédommage en se pressant en foule dans les églises où un mort est exposé; on se bouscule pour le contempler, pour lui baiser la main. Dans les villages, les morts sont ensevelis d'après les rites anciens : on leur met encore l'obole de Caron en bouche, du blé dans leur cercueil, et on arrose leur corps de vin avant de le descendre en terre. Le jour des prières pour les

Digitized by Google

défunts, on dépose sur les tombes le *colivo*, espèce de gâteau composé de blé et de sucre. « Je mangerai de ton colivo ! » est un juron fréquent, une imprécation courante.

Le grand cimetière de Bucarest est digne d'être visité. Il a vue sur la ville dans toute son étendue, vue qui est splendide surtout le soir, quand les couchers de soleil colorent maisons et églises, nuages et poussière, de teintes pourpres, violacées, mêlées de points incandescents, de miroitements de vitres et de toitures. Le culte des morts est très développé dans notre pays. Aussi les tombes sont-elles bien touchantes, leurs inscriptions d'une grande naïveté ; des photographies, des boucles de cheveux y sont partout incrustées dans le marbre des croix ; on y apporte même de la nourriture comme au temps des Romains.... Elles n'ont jamais été abandonnées ; on sent qu'on y vient souvent. A la nuit tombante, les petites lampes qui brûlent de tous côtés donnent la sensation d'âmes flottantes, inquiètes, qui errent, et que l'on veille.

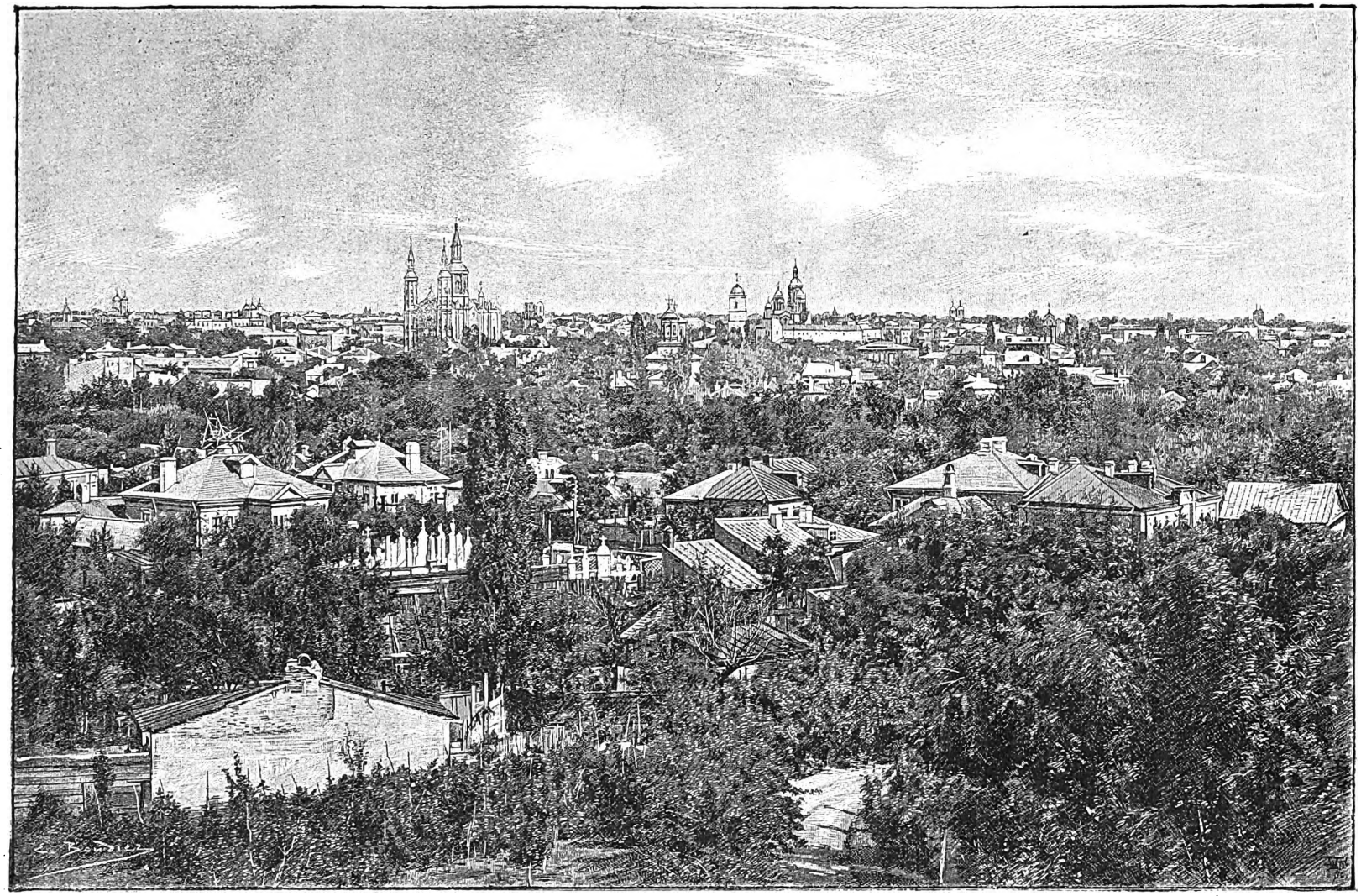
J'y passai une fois la moitié d'une nuit avec une orpheline sur la tombe de son père que l'on venait d'enterrer, dans cette odeur étrange qu'exhale le cimetière après la chaleur de la journée, dans le silence éloquent de tout ce peuple innombrable couché sous terre. De loin, la ville brillait comme illuminée et son bruit nous arrivait confus semblable à celui des vagues derrière les dunes.

Les larmes s'arrêtent parfois dans la solennité de cette paix immuable. D'autres fois, au contraire, elles s'exaspèrent dans ce silence : je me souviens d'avoir vu un homme considéré et haut placé, plutôt froid et paraissant insensible, couché sur la tombe de ses enfants, et déchirant la terre de ses mains et les appelant à grands cris.

Les dimanches et les jours de fêtes offrent en Roumanie un genre de repos tout à fait particulier : on danse du matin jusqu'au soir, d'un air parfaitement grave, en se tenant par la main et en agitant son mouchoir ; on tourne en rond, assez lentement pour pouvoir continuer ainsi pendant douze heures. Les Bohémiens, noirs comme s'ils étaient à demi nègres, se tiennent au milieu du cercle, raclant leur violon mélancolique, leur mandoline, tapant sur leur tympanon et soufflant dans leur flûte de Pan à s'époumoner. La ronde tourne, tourne, au son monotone de leur musique exquise et triste, le pas ne changeant qu'au changement de rythme de cette mélopée, dont le caractère est arabe. A la fin de la journée on est étourdi et grisé, à force de monotonie ; on se sent la tête perdue dans des espèces de rêves vagues et tourbillonnants.

On aime beaucoup les fleurs à Bucarest : il n'y a pas une fenêtre en ville

Digitized by Google



PANORAMA DE BUCAREST.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.



Digitized by Google

sans quelques pots de géraniums, d'œillets ou de réséda. Par contre, les arbres n'ont pas ici la vie heureuse: l'été les brûle et l'hiver les détruit; les hommes les dépouillent ou les coupent, de façon qu'on ne voit nulle part un seul beau parc, à peine un jardin ombreux. La différence de température entre l'hiver et l'été est de soixante-dix degrés centigrades : les plantes du Nord périssent sous le soleil torride du mois d'août, et les plantes du Midi succombent aux chasse-neige du mois de janvier. Mais l'abondance de neige même préserve le sol des atteintes du froid, et fait de la Roumanie un pays de vignobles par excellence. Il n'y a que trois saisons en Roumanie — dont une seule est belle, l'automne; de printemps, point. Les deux mois de *traînage* sont un repos pour les oreilles : à la première neige tombée, on ne voit plus en ville que des traîneaux; les chariots mêmes sont montés sur des patins, et les maisons ne sont plus secouées par le passage incessant des voitures.

Il arrive quelquefois que les chasse-neige enterrent les habitations basses des faubourgs : jusqu'à onze personnes ont péri ainsi dans une seule nuit aux portes de Bucarest. Et il n'est pas rare que des loups pénètrent dans la ville.

La neige, dans ces moments-là, n'a plus l'air de tomber : elle exécute une danse tumultueuse de bas en haut en tournoyant, de façon qu'hommes et bêtes sont aveuglés et se mettent à tourner sur place, tout en croyant avancer.

Un des moments poétiques de Bucarest, c'est la semaine de Pâques, où près de deux cents églises sont illuminées tous les soirs. Les cloches sonnant à toute volée, la foule se presse pour apporter des fleurs fraîches aux saintes images. Le Vendredi Saint, il y a des processions, flambeaux en main, autour de toutes les églises, et de là on porte les cierges au cimetière pour en décorer les tombes; même les tombes délaissées reçoivent une petite lumière, placée là par des mains charitables.

Dans la nuit de Pâques, le Roi signe l'Évangile, écrit à la main, tandis qu'on en fait la lecture. Ensuite il prend la croix et le cierge, et tout le monde vient baiser la croix et allumer son cierge à celui du Roi. A minuit sonnant, on sort de l'église pour célébrer la résurrection en plein air.

Quelques-unes de ces églises sont à peine plus grandes qu'une chambre, surmontées d'un champignon en guise de clocher, et peintes à l'intérieur de la façon la plus bizarre. Il y a des *Jugements derniers* avec une espèce de serpent rouge dans lequel s'ébattent les diables et les âmes damnées, tandis que les bienheureux les regardent l'œil serein et impassible. On y voit des *fondateurs* tenant une église sur la pointe de leurs doigts, et leur nombreuse progéniture est autour d'eux, les fils d'un côté, les filles de l'autre, tous avec

Digitized by Google

des visages identiquement pareils, différant seulement par la taille. Chaque église a sa légende et ses propriétés particulières pour l'exaucement de certains vœux. Dans telle église on obtient le mariage de sa fille; dans telle autre, la mort de son ennemi; dans celle-ci, la brouille en un ménage voisin; dans celle-là, une guérison; dans une autre, la découverte des voleurs. Il y a des gens qu'on tue lentement en offrant à certaine chapelle des cierges *de leur taille* qu'on allume tous les jours : tandis que ces cierges brûlent, les personnes désignées

ÉGLISE STAVROPOLEOS.

Dessin de Berteault, d'après une photographie.

se sentent faiblir, et quand ils s'éteignent, elles meurent. Un de nos vieux serviteurs se croyait voué à la mort de cette manière; je me dis : « Aux enfants, consolation d'enfant » et j'envoyai un autre cierge de sa taille à une autre église, en lui persuadant que la prière du juste est plus efficace que la prière du méchant. Quel ne fut pas mon effroi lorsque la personne qui avait voulu sa mort mourut elle-même trois jours après!... Quant à lui, il est très bien portant depuis lors, et tout rond aujourd'hui.

Certaine église fut bâtie par trois jeunes filles qui aimaient le même homme.

Digitized by Google

Elles s'étaient promis que celle d'entre elles qui l'aimerait encore après la construction terminée l'épouserait. Mais, hélas! l'épreuve finie, les trois sœurs aimaient encore autant qu'au premier jour. Alors elles entrèrent toutes ensemble au couvent.

Une autre chapelle fut bâtie par une femme qui avait levé la main sur son mari. (On trouve très naturel que le mari batte sa femme : une jeune femme a même voulu divorcer parce que son mari ne la battait pas, ce qui prouvait qu'il ne l'aimait guère. Mais une femme battre son mari est une telle énormité, que la coupable est maudite, et condamnée pour la vie à filer sa quenouille nuit et jour, sans repos ni trêve.) Celle-ci donc marchait depuis longtemps par les chemins et dans les champs, et son fuseau ne s'arrêtait jamais. Elle se promit enfin que là où son fuseau tomberait de fatigue, elle bâtirait une église. Le fuseau tomba une première fois, mais un prunier poussa subitement à cet endroit : elle ne crut pas devoir l'arracher pour bâtir, et elle continua sa route. Une seconde fois le fuseau tomba, mais un pommier poussa sur place, et elle reprit sa marche, avec son éternel travail. Lorsque le fuseau tomba pour la troisième fois, une source jaillit de la terre : « C'est ici qu'il faut bâtir, se dit-elle, ici, à côté de l'eau vive! » Et dès ce jour elle eut du repos.

Une femme avait eu tous les malheurs : elle avait perdu son mari et tous ses enfants, mais ses cheveux ne blanchissaient pas. Or le peuple a peur d'une femme qui ne blanchit point; il la considère comme une personne maudite et effrayante. Celle-ci priait jour et nuit, mais ses cheveux restaient noirs. Alors elle eut l'idée de bâtir une église. Mais rien n'y fit : toujours noire restait sa chevelure. Enfin elle rêva une nuit qu'une voix lui disait de monter sur le toit de son église à la première neige, et de ramasser les flocons tombés pour s'en couvrir la tête. Elle monta donc sur ce toit, et enveloppa de neige immaculée ses cheveux, qui, un à un, se mirent à blanchir. Lorsqu'elle descendit, elle était toute blanche, mais fatiguée, si fatiguée, qu'elle se coucha pour mourir.

Une femme stérile avait prié dans toutes les chapelles pour avoir un enfant. Elle rêva que, si elle dérobait elle-même une pierre aux églises déjà existantes pour en bâtir une nouvelle, elle deviendrait mère. Donc, une à une, elle apporta les pierres, en faisant des pèlerinages partout dans le pays. Quand le tas fut assez considérable, elle se mit à bâtir. Et, le jour où la nouvelle église fut terminée, elle trouva sur le seuil un enfant abandonné — qu'elle adopta!

La grande église de Sarindar (nom qui vient du mot néo-grec « quarantième »)

Digitized by Google

a été construite par le prince Mathieu Bassarabi pour expier l'assassinat de son beau-frère. Il avait été à Constantinople demander l'absolution du patriarche, qui lui avait ordonné de bâtir quarante églises. Celle-ci, la plus belle, fut la quarantième. Le même prince introduisit la langue roumaine dans les prières et dans les écoles, à la place du slavon, qu'on ne comprenait pas.

L'exercice de la bienfaisance présente en Roumanie de grandes difficultés : il faut trouver de l'ouvrage à domicile pour les pauvres, car personne ne veut servir; les cuisiniers sont Tziganes, les servantes Transylvaines ou Hongroises. Non, chacun veut *un emploi dans l'État.*

Il y a une société pour distribuer le bois en hiver; une autre, pour donner de l'ouvrage ; une autre, pour protéger l'industrie des broderies villageoises, qui sont belles comme toutes les broderies orientales, et qui ont un cachet tout particulier. J'avais vu écrire des poèmes, j'en avais vu peindre, composer, vivre même ; mais je n'en avais jamais vu broder avant de venir en Roumanie.... Sur la chemise d'une jeune paysanne je remarquai un jour que la broderie d'une des manches, d'un seul côté, traversait la broderie de l'épaule; j'en demandai la raison à la jeune fille : « Cela s'appelle un ruisseau égaré! » dit-elle. — Le langage de nos paysans est fleuri comme la nature : ils ne parlent que par images. « Comment va ton ménage ? demandais-je un jour. — Comme la toux avec le point de côté! » — « Comment vas-tu ? — Comme le chien dans la charrette ! » — « Tu as un fils? — J'ai eu deux sapins, mais la tempête les a abattus! » — Le cri du cœur d'une mère à sa fille : « Ton enfant pleure : tu l'as laissé tomber ! Ne sais-tu pas que tu dois le tenir *comme un petit œillet*? » — « Comment est ton bien-aimé ? — Comme le jeune blé dans les champs de maïs ! »

Jamais un Roumain ne vous dira qu'il va absolument bien : « Déh! pas trop mal ! » jamais non plus qu'il va mal tout à fait. Vous lui racontez une chose que vous croyez convaincante. Après vous avoir écouté en silence : « C'est possible ! » (O fi !) répond-il. Lorsque vous lui demandez où il va : « J'étais *en train* d'aller au champ ! » (Pendant des siècles il n'a pas su, en allant au champ, s'il ne serait pas tué en route.) Lorsque, pendant la guerre, je demandais aux blessés comment ils allaient : « Assez bien, répondaient-ils invariablement; seulement j'ai mal à la poitrine, et à l'os de ma jambe coupée, et au bras.... » Et quelquefois, le lendemain, celui qui m'avait fait cette réponse était mort....

Bien des scènes touchantes et déchirantes m'ouvrirent les yeux en ce temps de guerre sur la nature de ce peuple étrange, plein de superstitions, de piété

Digitized by Google

enfantine, de mélancolie et de gouaillerie à la fois. J'ai vu les femmes d'un dévouement extrême : après avoir quelquefois cherché leur mari tout le long du Danube et dans tous les hôpitaux, le trouvant enfin malade et défiguré, recevant un hochement de tête comme unique salut et se tenant jour et nuit debout à son chevet; j'ai vu les mères, demandées à grands cris dans les douleurs et ayant les mains couvertes de baisers par leur fils héroïque.

Un blessé, la mâchoire inférieure détruite, hideux et infectant toute la baraque d'ambulance, voulut dicter à une de mes demoiselles d'honneur une lettre pour sa femme : « J'espère que cette lettre te trouvera dans le plus heureux moment de ta vie. (Elles commençaient toutes ainsi.) En ce qui me regarde, je dois t'apprendre que je me trouve fort bien ici et que je suis blessé à la poitrine. »

La plume de la jeune fille s'arrêta d'étonnement : « Mais, Nicolaï, ce n'est pas vrai! — Croyez-vous donc qu'elle me resterait fidèle si elle me savait si atroce? »

On m'avait appelée en ville auprès d'un jeune homme dont on avait coupé la jambe et dont le désespoir était inconsolable.

N'ayant pas assisté à l'opération, je ne savais pas laquelle des jambes était coupée. Je m'assis sur le bord de son lit et je lui parlai pendant une demi-heure au moins. Un doux sourire me répondait tout le temps.

Lorsque je me levai, les dames de garde découvrirent que je m'étais assise sur le moignon de la jambe coupée. J'ai encore le frisson quand je pense à mon étourderie.

« Mais, pauvre garçon! cela a dû te faire bien mal! — Je l'aurais supporté encore bien des heures rien que pour écouter ta voix! »

Un beau jeune homme était mort dans la tente devant ma baraque. Le lendemain était une journée triste et froide du mois de novembre. Le brouillard nous enfermait comme un mur; le sol détrempé formait un limon gluant.

Tout à coup nous vîmes paraître un homme et une femme qui sortaient du brouillard comme des spectres. La femme n'était vêtue que d'une chemise grise dépassant à peine les genoux, de quelques haillons et d'un linge blanc qui enveloppait sa vieille tête amaigrie de misère.

Elle s'avançait avec ses jambes nues et grêles dans toute cette boue, les bras chargés d'un tas de linge pour son enfant. Elle demanda son fils, et, avant que j'aie pu l'atteindre, je la vis tomber à genoux avec un cri déchirant. Un soldat lui avait dit brutalement : « Il est mort hier dans cette tente! »

Les chemises blanches et propres qu'elle avait apportées pour lui avec amour

Digitized by Google

tombèrent de ses mains dans la boue, et, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine, elle ne cessa de crier : « Radoul, mon fils ! Radoul ! Radoul ! Radoul ! Radoul ! » Elle refusa consolation, nourriture, abri, tout, se leva et s'en alla dans le brouillard en se retournant à chaque pas avec ce cri lugubre. Sa forme parut démesurément grande dans cet air opaque ; sa voix sonnait étrange dans l'humidité dense, et lorsqu'elle fut hors de vue, on entendit encore longtemps ce cri : « Radoul ! Radoul !... » La scène me hante souvent.

Malgré quatre mois de soins, je n'avais pas réussi à sauver un jeune homme. Dans le dernier quart d'heure de sa vie on me parlait à voix un peu haute devant son lit. Je m'approchai de lui : « Nous faisons tant de bruit, n'est-ce pas ? — Qu'est-ce que cela fait, si je puis seulement vous regarder ! » Sa mère se mit à sangloter et à crier lorsqu'il expira. On la supplia de se taire parce qu'on voulait me cacher la mort de son fils jusqu'au lendemain. Elle eut la grandeur d'âme et la force de faire silence.

C'était la veille de Noël ; après un froid de loup, un dégel rendait les rues de Bucarest impraticables. J'allai au-devant du Roi, qui revenait en héros et en vainqueur après cinq mois d'absence. Je croyais que ce serait un délire de joie. Mais j'avais trop souffert, je ne savais plus me réjouir ; je n'en avais plus la force. Les derniers jours devant Plevna avaient manqué détruire les trois armées à la fois. Après un chasse-neige épouvantable, il survint un froid de vingt degrés. Le Danube se mit à charrier tellement de glaces, que plus un morceau de pain ne pouvait passer. Si Osman Pacha avait résisté encore trois jours. tout le monde aurait péri.

Voici que le grand flot d'affamés couvrait la route depuis Plevna jusqu'à Nicopolis. Je ne sais combien ils étaient partis de la ville assiégiée,... il n'en arriva que 10000 à Nicopolis !

Le Roi prit cette même route le lendemain pour revenir dans son pays. Il dut quitter son traîneau, qui cahotait sur des cadavres. D'horreur il se mit à cheval et traversa cette allée de la mort, le cheval bondissant et s'écartant à chaque pas.

Il y avait des groupes de morts assis autour du dernier feu qu'ils avaient allumé dans une ornière, des charrettes arrêtées, buffles et conducteurs gelés, debout et se tenant raides comme des statues. Il y avait des mourants qui étendaient les bras vers le ciel dans une dernière prière et qui tombaient dans un soupir.

A la bataille de Grivitza, 16000 hommes étaient tombés ; notre bataillon de chasseurs avait perdu la moitié de son monde, et entre les tranchées on

Digitized by Google

n'avait pu ni panser ni enterrer pendant trois jours, à cause du feu de l'ennemi. Mais toutes ces horreurs n'étaient rien en comparaison de cette route de Plevna à Nicopolis.

Par des sentiers glissants comme du verre, le Roi monta dans la forteresse sous la clameur infernale de 10 000 voix de prisonniers couchés dans des fossés et auxquels on ne pouvait procurer un morceau de pain.

Mais, au moment où il atteignit la forteresse par delà une mer de glaçons en marche, le soleil inondait d'une caresse rose la Roumanie, et le cœur du Roi s'apaisa alors dans la joie de revoir son pays.

Le lendemain, on trouva le danger si grand de laisser le Roi parmi ces enragés, qui étaient en plus grand nombre que nos troupes, qu'on eut le courage de le faire partir dans un tout petit cuirassé à vapeur qui se fraya un passage à travers les glaçons, brisant les plus légers, soulevé en l'air par les plus grands, mais qui arriva cependant à bon port et rapporta du pain à Nicopolis.

Lorsqu'à Turno Magomelli, le Roi se vit, pour la première fois depuis cinq mois, dans une chambre chauffée et meublée et dans un lit, il se crut dans un palais enchanté.

Un dernier chasse-neige le mit encore une fois en péril entre Magomelli et Craïova, où enfin le train l'attendait qui, rapidement, le conduisit vers sa capitale pavoisée, enguirlandée, ensoleillée, recevant le héros et le vainqueur, et vers sa femme, qui avait blanchi d'angoisses et dont la joie ressemblait à de la douleur, tant son cœur était fatigué.

Les Tziganes, si l'on pouvait bien pénétrer parmi eux, seraient la population la plus curieuse à étudier. Ils sont encore des parias, et ils le seront toujours : mendiants et voleurs, musiciens et poètes, poltrons et lamentables, nomades et païens ; mais si pittoresques ! Leur camp, dressé n'importe où dans la vaste plaine, est toujours d'un charmant désordre et d'une merveilleuse couleur — le soir surtout, quand l'énorme soleil rouge de nos pays se couche à l'horizon violet, sous un grand ciel vert. Leurs femmes ont des vêtements de nuances inimaginables, vert tendre, rouge-brique ou jaune-orange. Leurs enfants, bruns comme des noix, vont demi-nus, avec des petites vestes qui leur couvrent tout juste les épaules et un peu le dos. — On les voit, avec leurs cheveux en broussaille et leurs yeux de velours, groupés autour d'un feu, les pieds nus contre le cuivre du chaudron qu'ils étament, ou bien, autour

Digitized by Google

des chantiers de construction où ils font le travail de manœuvres, ils courent le long des échafaudages avec une souplesse tout indienne, toujours charmants d'attitude et de poses. Leur langue est sonore comme de l'airain; leurs chansons sont fort belles, mais ils ne les communiquent que difficilement.

TZIGANES.
Gravure de Ruffe, d'après un dessin de Myrbach.

Une des choses intéressantes de Bucarest, c'est la grande foire, à laquelle on vient acheter, entre autres choses, tout ce qu'il faut pour célébrer la fête des Morts. Cette semaine-là fait le bonheur des enfants. Malgré l'ardeur du soleil, malgré la poussière qui vous étouffe, des milliers de voitures suivent la longue rue (Calea Mochilor) qui conduit à cette foire dans un lieu appelé Mochi — en souvenir



Digitized by Google

d'une grande bataille livrée à cet endroit entre Mathieu Bassarabi et Radou, qui voulait prendre Bucarest avec une armée de Moldaves et de Tartares. « Et les femmes et les enfants, dit le chroniqueur, se hissaient sur les haies fleuries pour voir la guerre guerroyer.... » Les tramways et les voitures regorgent de monde ; toutes les fenêtres sont remplies de têtes parées, souvent bien jolies, et l'on circule dans un dédale de petites échoppes, où se vendent les pots en terre cuite, les cruches en bois, les colliers de verre. On voit partir des chariots pleins de belles paysannes et de jolis enfants tout chargés d'achats. Et, au milieu du bruit, de la confusion, des cris, des couleurs, des ours et des géants, dans la poussière la plus épaisse soulevée en nuages, on voit soudain se développer la danse des *calonchars*. C'est une ancienne danse roumaine dérivée de la danse antique de Saturne, « auquel les pâtres cherchaient à cacher qu'ils lui avaient volé Jupiter, pour l'empêcher de le dévorer comme ses autres enfants ». Les danseurs, habillés de blanc, avec des sonnettes aux jambes, se démènent d'une façon tout à fait sauvage. Ils s'entraînent à l'avance pendant des semaines, pour pouvoir supporter la fatigue de danser ainsi depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Ils ont un violon qui les mène, et l'un d'eux, tenant un doigt sur la bouche, commande aux autres le silence, les menace de son bâton s'ils parlent : il ne faut pas que Saturne apprenne par eux où retrouver son fils.

Le peuple roumain exprime tout par la danse : les hommes dansent entre eux, les femmes entre elles. Les soldats, dans les casernes, trouvent toujours un violon, une flûte ou une cornemuse pour leur jouer une danse quelconque. En campagne, en guerre, après les marches les plus fatigantes, sous les balles et les obus, ils dansaient encore, en se moquant des projectiles, jusqu'à ce que l'un des danseurs tombât foudroyé. Leur bonne humeur ne se démentait jamais, même dans les hôpitaux. Les blessés s'amusaient à inventer des comédies pour faire rire ceux qui étaient encore dans leurs lits, et les jouaient avec une verve, un entrain et un ton d'imitation extraordinaires.

Une des plus belles institutions de Bucarest est celle des hôpitaux. Ils ont été si largement dotés par les anciens princes, qu'ils ont aujourd'hui des revenus de trois ou quatre millions, et que tout le monde est sûr d'y être reçu et soigné gratis, pourvu qu'il y reste encore un lit. Ils sont en partie reconstruits à neuf, et le nouvel hôpital militaire est bâti selon tous les principes de la plus moderne science.

La ceinture des hôpitaux de guerre et des casernes entoure aujourd'hui la série de ces coteaux que dominent la résidence royale du printemps, le vieux couvent de Cotroceni et la coupole du grand orphelinat, abritant 400 orphe-

Digitized by Google

lines. Plus loin s'étend une autre ceinture plus large, celle des fortifications : car Bucarest, depuis des époques immémoriales, a toujours été un rempart, un point stratégique de haute importance.

Elle est accomplie maintenant, la transformation de Bucarest en une belle ville selon le goût moderne, en une ville canalisée, arrosée, ornée de constructions grandioses — telles que l'Athénée, les nouveaux Ministères, la Banque, l'Imprimerie de l'État, le Palais de Justice, le Parlement, etc. La fondation de l'Institut bactériologique nous élève au niveau des autres centres scientifiques de l'Europe. Mais le Bucarest oriental et pittoresque, le Bucarest aux petites maisons enfouies dans la verdure, ayant l'étendue de Vienne avec seulement 220 000 habitants; le Bucarest où l'on disait : « La maison de monsieur un tel ou de madame une telle » (en nommant ces gens par leur nom de guerre), disparaît, pour faire place à une ville comme toutes les autres. Il ne paraît oriental qu'à ceux qui viennent de l'Occident. Ceux qui viennent de l'Asie traversent le Danube avec un soupir de satisfaction : « Ah ! disent-ils, nous voici en Europe ! »

Nous sommes de très extraordinaires souverains, puisque nous avons voulu accomplir en vingt-cinq ans ce que les autres ont mis plusieurs siècles à faire.

Nous avons créé une armée. A l'arrivée du Roi, il y avait *une* batterie d'artillerie : aujourd'hui nous avons 700 canons. Notre premier croiseur est le commencement d'une flotte.

Le budget de l'État, qui, à l'arrivée du Roi, était de 38 millions, s'élève aujourd'hui à 150 millions. La vie politique est devenue relativement calme et sérieuse : il y a de longues périodes où Ministère et Chambres ne changent pas. Les chemins de fer sillonnent le royaume en tous sens, pour amener les récoltes à la mer, le bétail en Italie, les forêts au Panama. Il y a des écoles partout, et nous sommes en train de souffrir pour avoir trop hâté notre développement : le déséquilibrement se fait sentir jusque dans la vie de famille.

Nous tâchons même d'avoir des socialistes pour être à la hauteur de la civilisation moderne. Seulement le socialisme prend difficilement dans un pays purement agricole, sans industrie, où les fermiers viennent naïvement demander conseil à leur propriétaire pour savoir s'ils feraient bien de se révolter, si ce serait vraiment un moyen d'obtenir plus de terrain, comme les agitateurs le leur ont fait accroire.

La Roumanie est en train de devenir ce que le roi Charles a rêvé qu'elle devînt : une artère vivifiante en Europe. Lorsqu'on offrit au jeune prince de

Digitized by Google

Hohenzollern la couronne de ce pays, dont il ignorait presque jusqu'à l'existence, il ouvrit l'atlas, prit un crayon, et, ayant vu que la ligne tracée entre Londres et Bombay passait par la principauté qui l'appelait à sa tête, il accepta la couronne en disant : « Cela, c'est un pays d'avenir ».

Carmen Sylva

SOLDATS ROUMAINS.

Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

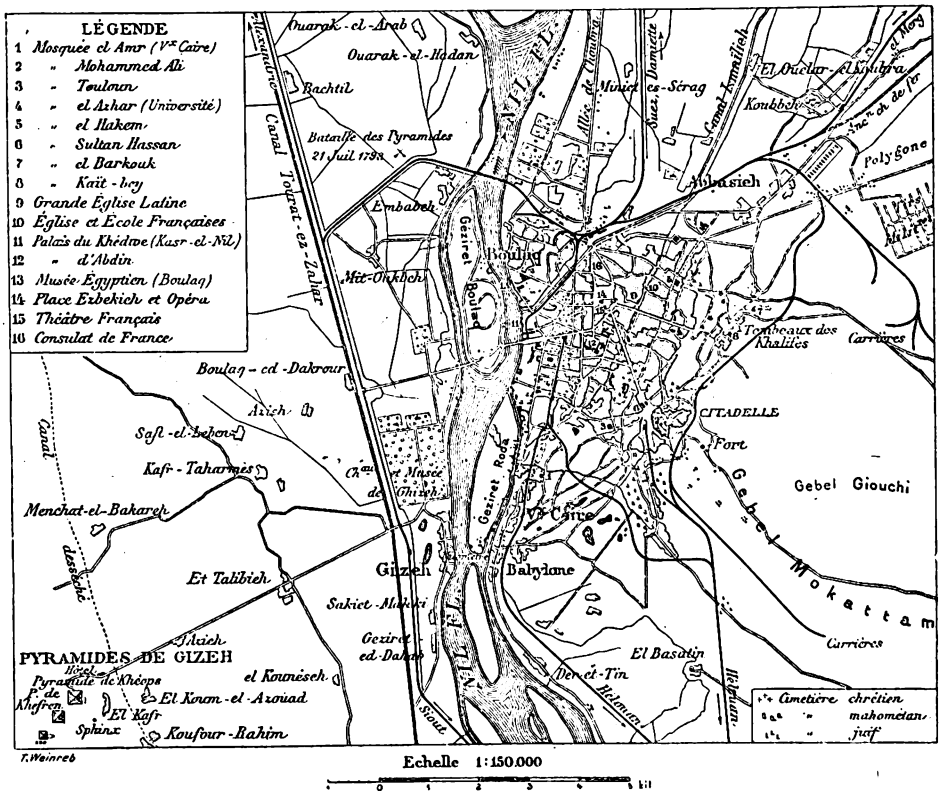
Digitized by Google

Digitized by Google

# LE CAIRE

Le Caire, El-*Kaïrèh*, est situé par 30° 2′ de latitude Nord et 28° 53′ de longitude Est, à 200 kilomètres de la Méditerranée, à 1800 mètres de la rive droite du Nil, et à 12 kilomètres de l'endroit où ce fleuve, issu des grands lacs équatoriaux de l'Afrique, se partage en deux bras, la branche de Damiette et celle de Rosette. La ville s'étale au pied ouest du djebel Mokattam, relief auquel s'adosse la citadelle, et forme dans son ensemble un rectangle, dont l'étendue maximum, du sud-ouest au nord-est, est d'environ 4 kilomètres de longueur sur 2 de largeur, et au travers duquel se déroule en diagonale le sillon du *Khalig*, canal creusé jadis pour relier le Nil à la mer Rouge, et enjambé par de nombreux ponts.

Le Caire, tant vanté dans les *Mille et Une Nuits*, est aujourd'hui, après Constantinople, la plus grande et la plus belle ville de l'Orient musulman. Il date de 969, et a succédé comme capitale de l'Egypte à trois autres métropoles célèbres à des titres divers, savoir : Memphis, fondée 5000 ans avant Jésus-Christ par le roi Ménès, mais un peu plus en aval, et sur la rive occidentale du fleuve ; Thèbes, la ville des Sphinx, qui était sise plus au sud, à mi-chemin du delta et de la seconde



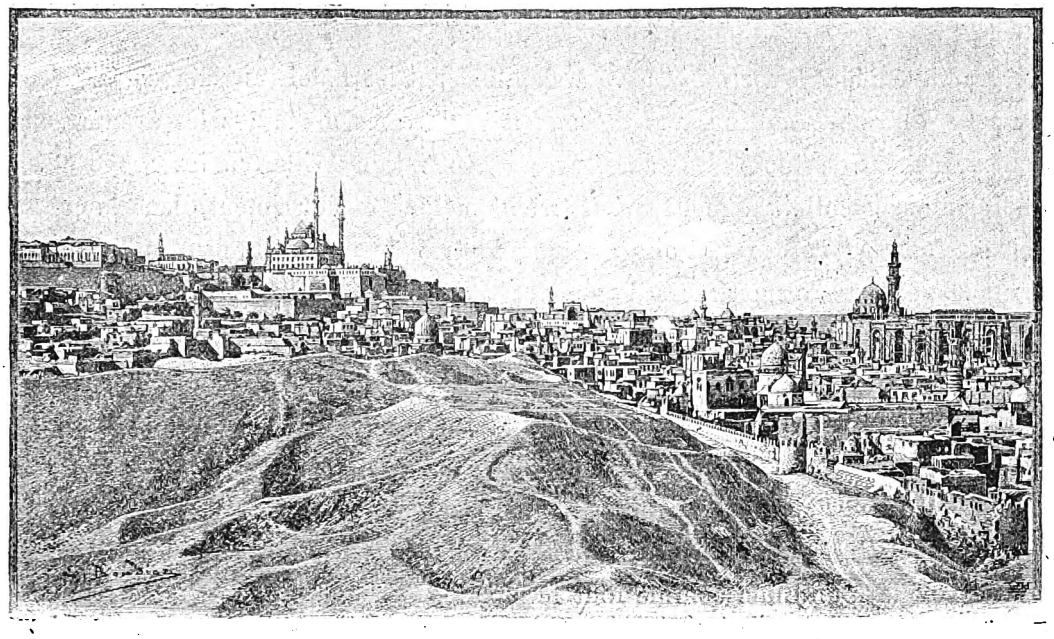

cataracte ; Alexandrie enfin, la cité des Ptolémées, qui existe encore tout près de la mer.

Peut-être à ces trois localités pourrait-on ajouter l'ex-*Foslât*, qui avait été dans le principe une colonie militaire des Romains sous le nom de *Babylon*, et où les Arabes, maîtres de l'Egypte au VII^e^ siècle, s'établirent tout d'abord. *Foslât*, c'est aujourd'hui le *Vieux-Caire*, situé à 2 kilomètres au sud-ouest de la capitale, au point où le Nil enserre la grande île de Roda.

Bâti en majeure partie au moyen de pierres prises aux ruines de Memphis et à celles d'Héliopolis, la « cité du Soleil », le Caire devint bientôt la résidence des califes fatimites qui devaient déborder de là sur la péninsule Ibérique, le rendez-vous des caravanes de l'Orient, et, jusqu'à la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance, il resta l'entrepôt commercial et maritime des denrées de l'Inde et de l'Arabie.

Bien que fort agrandie et modernisée par les khédives qui se sont succédé depuis 1869, la ville n'a pas perdu son caractère de cité orientale ni son échevau de ruelles intérieures, que l'on ferme chaque soir par une porte. Le nombre des quartiers y est de 53 ; chacun porte le nom des classes d'habitants ou des professions qu'il renferme (quartier des Chrétiens ou Coptes, quartier des Francs ou *Mouski*, quartier des Juifs, etc.). De son enceinte continue d'autrefois, elle n'a conservé que les épais murs de l'est et du sud flanqués de tours rondes ou carrées et percés de nombreuses portes. La population actuelle du Caire est évaluée à 350 000 âmes environ, dont 260 000 Musulmans, 20 000 Européens, 12 000 Coptes, 4000 Juifs, 2000 Arméniens

Digitized by Google



LA CITADELLE DU CAIRE.

D'après un dessin de Boudier.

# Le Caire

FEMME ARABE.

Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Au sortir de la gare, on touchait à l'Esbekieh; un énorme terrain nu, grand comme la place de la Concorde, alors entouré de palissades pour la préparation du square qui en occupe aujourd'hui une partie.

Au temps jadis, l'Esbekieh accueillait le voyageur par un merveilleux tableau de marché arabe, et le chef-d'œuvre qu'en rapporta Marilhat, aux temps héroïques du romantisme, fut une des révélations de l'Orient en peinture. Mais quand j'ai fait sa connaissance (il y a, hélas! vingt bonnes années), le quartier franc l'avait depuis longtemps enveloppé. Les mimosas séculaires de Marilhat jetaient leur ombre légère sur ce que la civilisation occidentale apporte tout d'abord en Afrique : des bâtisses peintes à l'italienne, en rose, en jaune, en bleu de ciel ; — des beuglants, des roulettes, des brasseries à femmes travesties. —

Digitized by Google

de grands édifices à perron et à véranda, qui sont les hôtels anglais ; — le décor de cette Europe levantine, aux dessous faits d'épaves de toutes les aventures et du croisement de toutes les races, avec son peuple hybride, en fez rouge et en redingote sans collet, auquel le vieil Orient mêle si curieusement, dans la cohue de la chaussée et des trottoirs, le grand style de ses costumes flottants, ses femmes voilées, ses montreurs de serpents et de singes cynocéphales, ses grands chameaux à la silhouette fantasque, et ses graves et sombres figures de conte arabe ou de bas-relief pharaonique.

Si l'on voulait entrer dans le vrai Caire, on n'avait qu'à chercher la première station des véhicules ordinaires de la ville, j'entends la première station d'ânes : il y en avait devant tous les hôtels de l'Esbekieh.

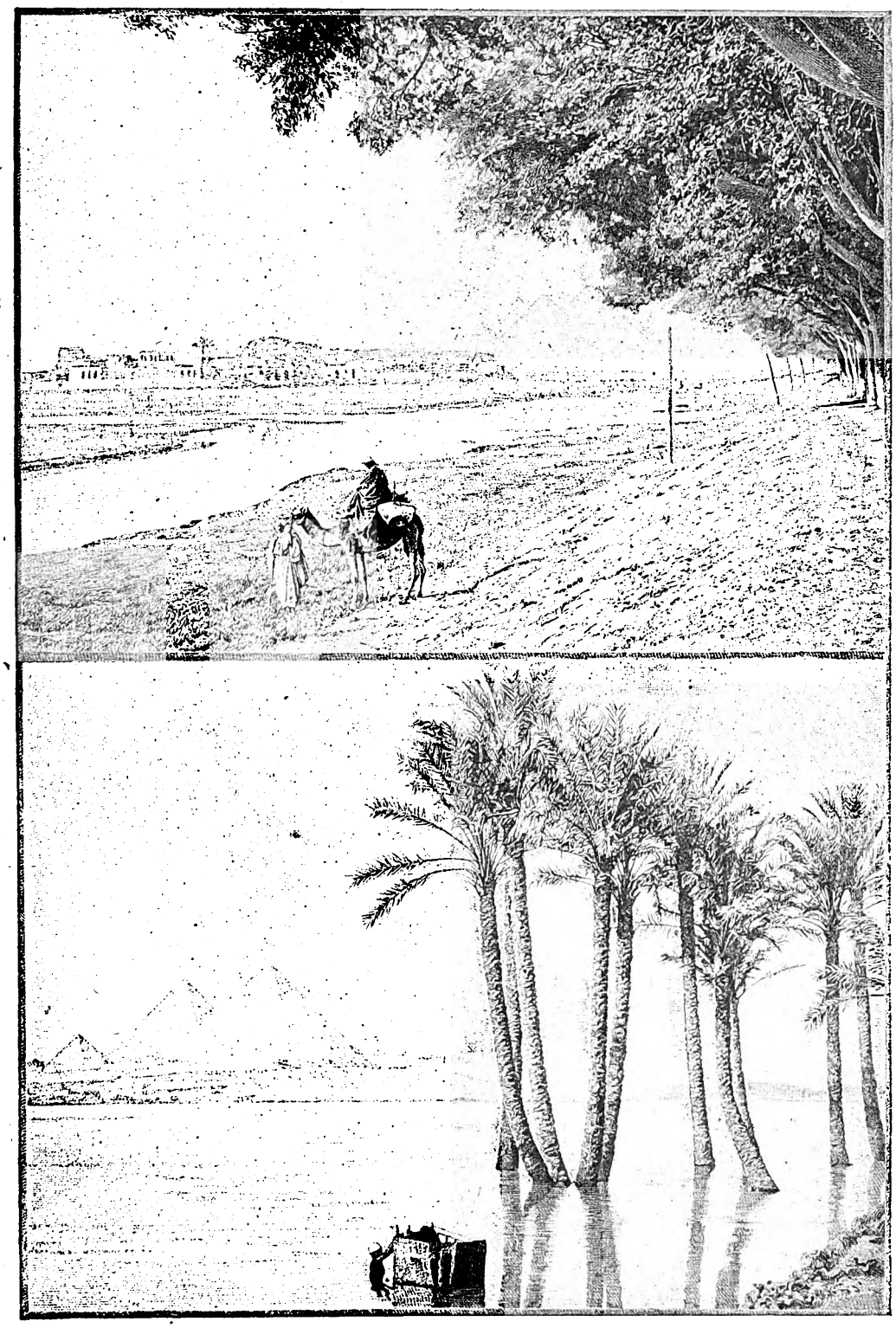
Paris a fait, il y a trois ans, la connaissance des baudets d'Égypte : ils sont venus voir la tour Eiffel comme tout le monde. Paris sait donc qu'il ne faut pas imaginer les ânes d'Orient d'après nos bêtes pelées, d'humeur bonasse et de songerie têtue, rustauds voués au sobriquet champêtre de Martin. Fils des légers coureurs du désert, ceux-ci peuvent alléguer des ancêtres dont les portraits ornent des tombeaux vieux de six mille ans. Homère leur comparait Ajax ; une personne de leur famille harangua le prophète Balaam ; un autre servit de palefroi au Christ en personne : combien de maisons inscrites au *Gotha* peuvent alléguer une telle généalogie ! Vifs, nerveux et bien pris dans leur petite taille, ceux-ci ont l'air spirituel, une pétulance étonnante, des jarrets d'acier et des caprices de jolies femmes. Il n'est si lourde bedaine, d'Assouan à Alexandrie, qu'ils n'enlèvent alertement au trot un jour entier. Nos soldats de 1797 les appelaient « les Savants », par allusion aux membres de l'Institut de l'expédition.

L'âne n'est pas complet sans l'ânier. L'ânier est un gars vêtu, en tout, d'une longue chemise bleue et d'une calotte de feutre, qui dirige et stimule sa bête, la suit comme son ombre, court au besoin dix heures sans souffler, et reçoit pour elle les quelques sous qu'on lui doit. Gouapeur, gouailleur, carotteur et cynique, c'est le voyou du Caire : un frère du nôtre. Il écorche pour les étrangers un baragouin composé d'une vingtaine de mots italiens, français et anglais, orné de coups de gosier à l'arabe et commenté par une pantomime active. Signe particulier : il s'appelle toujours Ahmed ou Mohammed.

A peine approchez-vous de la station, que vous êtes pris d'assaut par les âniers. On s'arrache votre personne ; vous finissez par rester entre les mains de quelqu'un : il n'y a plus qu'à se mettre en selle.

Par malheur, les selles arabes, non contentes d'avoir sur le devant, pour la couleur locale, une bosse couverte de beau cuir rouge qui relègue le cavalier sur

Digitized by Google



LES PYRAMIDES.

Gravure de Maynard, d'après une photographie.



Digitized by Google

la croupe, possèdent deux étriers attachés à une même courroie jouant dans leur intérieur comme sur une poulie, en sorte que celui auquel on a confié un pied se dérobe. L'âne du Caire, né malin, profite généralement de ce moment pour se mettre en route ; et l'on a quelque chance de s'étendre sur le sol sacré de l'Égypte. C'est, du reste, une préparation nécessaire, car les ânes du Caire ont autant de façons de vous jeter à bas que Panurge en avait de se procurer de l'argent.

Une fois parti, vous êtes au baudet et à son conducteur, qui ne cesse de l'exciter du bâton, ou avec des cris de gorge, des interjections rauques, et surtout une sorte de modulation étrange prolongée à mi-voix. N'essayez pas surtout de réclamer un train paisible : vous perdriez votre temps. L'âne a deux allures : un trot qui vous moud comme une volée de coups de bâton, et un galop relativement délicieux. Mais il passe incessamment de l'un à l'autre, et la transition s'opère par une torsion des reins tout à fait propre à vous lancer n'importe où. Il arrive aussi qu'au plus fort de la course, pris d'un irrésistible élan de mysticisme, il se jette soudain à genoux, et vous envoie par-dessus ses oreilles suivre son exemple dévot un peu plus loin. Enfin, il n'y a pas d'obstacle, mur, passant ou baudet son confrère, avec lequel il n'ait soin de vous mettre en contact. On dirait qu'il veut user par le frottement la saillie de vos jambes autour de son ventre, ou que, comme le chameau de l'Évangile, il a un goût prononcé pour les trous d'aiguille. Avec tout cela, on finit par adorer ces bourriquots prestes et volontaires, malgré leurs défauts, et peut-être à cause de leurs défauts. Ce sont des amis d'un naturel un peu trop facétieux, mais enfin ce sont des amis.

En selle ! et en route, au galop ! On passe un coin de rue, on tourne les dernières bâtisses européennes, et l'on tombe en plein Orient, attaché par les deux étriers à la selle d'un âne endiablé qui se jette tête baissée au beau milieu des *Mille et une Nuits*.

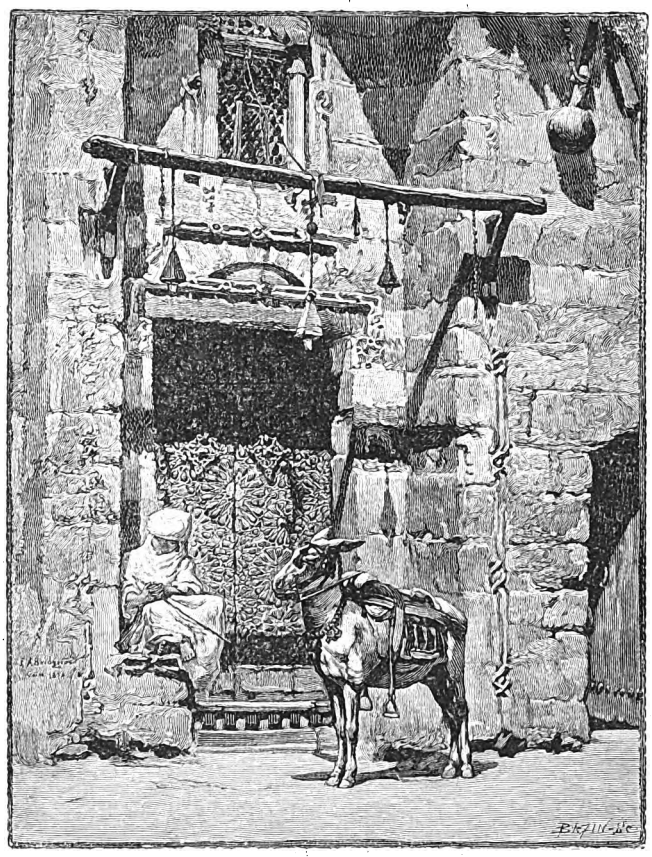
C'est un pêle-mêle inextricable de ruelles fantastiques, coudées, brisées, tortues, emmêlées, déroulant leur écheveau à n'en plus finir ; ruelles encombrées, où les masures en désordre versent sur vous des cascades d'étages saillants et d'encorbellements ; ruelles plafonnées par instants, avec de brusques retours de soleil éblouissant ; ruelles pleines d'un tourbillon d'hommes, où l'on touche, cogne et frôle un mouvement assourdissant de Nègres, de Nubiens, de Fellahs, d'Arabes, versé par les ruelles latérales comme par des affluents ; une cohue de formes nouvelles, soudain entrevues au passage : la vision des *Mille et une Nuits*, vous dis-je, au point qu'on croit reconnaître de vieilles connaissances d'enfance dans ces apparitions étranges.

La première impression est l'étourdissement. Des passages couverts, des

Digitized by Google

remuements et des bruissements de passants dans l'ombre ; puis, de brusques éclats de lumière ; des tapages de voix et de couleur ; des bazars étincelants et tumultueux ; puis la solitude, le silence, des maisons abandonnées qui tombent en poussière ; çà et là, des portes en ogive enjambant les rues ; des minarets qui jaillissent au-dessus des terrasses ; un labyrinthe qui n'en finit pas, et où il semble qu'on tournera sans terme.

Pourtant, à la fin, un grand vide s'éclaire au fond du tortueux couloir d'ombre : on débouche dans une vaste place toute brûlante de soleil, devant un merveilleux décor.



L'ANE ET L'ANIER.
Gravure de Bazin, d'après le tableau de Bridgman.

Au fond se dresse l'escarpement d'une acropole aux gradins descendus par un désordre d'enceintes et de bâtiments massifs. Cette chute de lourdes maçonneries brûlées et fauves vient tomber derrière un mur de rempart qui ferme la place, et où s'ouvre, devant nous, une large porte flanquée de deux grosses tours rondes à créneaux et mâchicoulis. Le tout est couronné, comme d'une tiare, d'une triomphante mosquée turque de marbre blanc, posée sur un piédestal de trois centspieds, et découpant sur le ciel bleu son dôme majestueux entre deux minarets, deux minces baguettes de marbre, qui filent, d'un bond, deux fois plus haut que la coupole.

C'est la citadelle du Caire. On y monte par une rampe en pente douce, praticable aux voitures. La citadelle occupe la plate-forme et une partie des pentes, divisées par les murs en quartiers et en quelque sorte en compartiments placés à des niveaux différents. Il y a là des mosquées, des palais, une

Digitized by Google

fonderie de canons, des fabriques de poudre et de monnaie, etc. C'est comme une ville à part ; et, pour éviter qu'elle ne mourût de soif, Saladin y a fait creuser un puits alimenté par le Nil. J'ai encore vu l'eau y monter par un procédé du temps des Croisades : dans l'étroit espace où s'ouvre la bouche du puits, et qu'enferment des murs construits de blocs énormes, deux buffles, attachés à des poutres horizontales, tournaient et mettaient en branle le mécanisme grinçant qui élevait l'eau du fond du puits. Ce n'était pas le dernier mot de la science, mais Decamps aurait fait un curieux tableau, avec cette maçonnerie cyclopéenne, ses larges pans d'ombre et de soleil, la lourde et primitive rudesse de l'appareil, et la grande mine des quadrupèdes noirs qui le tiraient, le front bas.

Le sommet de la citadelle est occupé par une vaste esplanade, où se dresse la mosquée, et qui se termine en terrasse. C'est là que Méhémet-Ali fit, le 1er mars 1811, son fameux massacre des Mameluks. On raconte que l'un d'eux se précipita du haut de la terrasse, et survécut. Des légendes aussi invraisemblables sont attachées à presque toutes les terrasses dominant des abîmes. Méhémet-Ali, qui devait une réparation au Dieu du Coran, lui fit élever, sur la place même de la tuerie, la mosquée en manière d'excuse : il paraît que cela suffisait, car cette boucherie réussit parfaitement à l'illustre despote, qui fut comblé de prospérités.

Du bord, on a un immense paysage à vol d'oiseau :

D'abord, sous nos pieds, la ville, vue par les terrasses, en abîme, trop compacte pour qu'on y distingue les fissures des rues, et toute hérissée de centaines de minarets — ville énorme, couleur de terre, indéfinie comme une foule, et mêlée sur ses bords à la campagne par une transition confuse.

Au fond, la plaine, sans un plissement, à perte de vue ; le noir limon d'Égypte fourmillant de silhouettes microscopiques, de menues boursouflures qui sont des villages et d'innombrables hachures qui sont des dattiers, jusqu'à l'horizon, où se fondent, dans une ligne décolorée, la terre effacée et le ciel pâli.

A droite, une muraille de rocs brûlés, fauves et déchiquetés, rattachée, derrière nous, aux montagnes dont nous occupons le dernier degré. Une bande éblouissante de sables blancs coud un de ses bords aux pieds des rochers, mêle l'autre au bord de la plaine, et fuit en s'élargissant vers l'Orient, vers Suez, vers l'immensité des déserts asiatiques. Un défilé de petits monuments couleur de brique, fouillés comme des bijoux et gros comme des jouets, se disperse dans le sable comme une procession de chapelles en route pour la Mecque.

A gauche, derrière le Nil, qui passe caché par ses rives, et qu'on ne

Digitized by Google

devine qu'au creux de son sillon, un mince trait jaune étincelant révèle l'autre désert, celui d'Afrique. Sur sa ligne claire surgissent les trois angles décroissants des pyramides, dont on retrouve la griffe étrange et puissante sur tous les horizons du Caire.

D'ici on comprend la ville d'un regard. Le nœud de l'Égypte a toujours été la boucle du Delta — à l'endroit où les barques venues d'Alexandrie rencontrent les caravanes arrivant de Damas. Là, presque avant l'histoire, grandit Memphis. Sur l'autre rive, un peu derrière nous, les Pyramides marquent, à l'horizon, l'extrémité de ses nécropoles. Il y avait un pont de bateaux pour y arriver : une forteresse gardait l'entrée du pont. Le conquérant qui, aussitôt après la mort de Mahomet, vint assiéger cette forteresse, éleva, après la victoire, une mosquée sur la place de son camp et une capitale autour de la mosquée. Ce fut le Vieux Caire. Le Caire actuel, c'est la capitale d'Amrou qui a fait quelques pas vers les caravanes d'Asie.

Ainsi apparaissent dans le même horizon, avec leur violent contraste, les deux Égyptes du passé. — D'abord, cette mystérieuse et indestructible Égypte pharaonique, qui a laissé sur le sol du Nil une empreinte définitive. Dix conquêtes, une vingtaine de siècles, quatre ou cinq civilisations nouvelles, ont passé sur elle sans mordre sur son granit. Elles ont vainement entassé sur l'ossature primitive du sol leurs civilisations hâtives : ces constructions fragiles s'affaissent pêle-mêle, laissant reparaître sous leurs débris le roc natif gravé du cartouche des Ramsès; et d'ici même, les trois pointes géantes de l'horizon dressent encore au-dessus de l'Égypte anglaise le souvenir du peuple qui a enraciné dans le sol « des pierres éternelles », comme disent les inscriptions hiéroglyphiques.

Puis voici l'Égypte mahométane, posée à fleur du sol. — Cette immense ville de limon séché, trois ou quatre fois déplacée par le caprice de ses maîtres, avec son décor improvisé d'architectures de féerie déjà délabrées et croulantes après trois cents ans, ne fut jamais qu'un prodigieux campement asiatique dressé à la fois sur le désert, d'où il arrive, et sur la terre grasse du Nil, qu'il vient de conquérir. La moitié de ses portes s'ouvre sur les moissons exubérantes, sur les épais rideaux de feuillage, sur les fourrés inextricables de cactus et d'aloès, qui couvrent les champs largement abreuvés; l'autre moitié donne sur la stérilité éblouissante des espaces sans limites, qui restent la vraie patrie de l'Arabe. Ce monde ne fait que toucher à l'Égypte. L'Islam n'a guère jeté ici plus de racines que la Grèce ptolémaïque ou la Rome des Césars. Qu'y fera notre civilisation européenne? C'est le secret de l'avenir.

Digitized by Google

Ceux qui ont rêvé un Orient bariolé ont lieu d'être surpris en pénétrant dans les vieux quartiers du Caire. La capitale de Saladin a la couleur universelle de l'Égypte, celle de la terre que le Nil apporte, et dont sont pétris villes et villages. Elle est grise, d'un gris de feutre, qui paraîtrait terne, s'il n'était réveillé par la plus belle lumière du monde.

Jamais, d'ailleurs, maisons ne se sont mêlées dans une cohue si invraisemblable. Les étroites fissures qui servent à circuler dans la ville, et près desquelles les ruelles de Venise sont des boulevards, y suivent le chemin que le hasard leur a tracé. L'itinéraire d'un papillon qui flâne est rectiligne en comparaison. On peut y suivre huit jours de suite la même route : on ne s'y reconnaîtrait pas le neuvième.

Les maisons qui bordent ces ruelles fantaisistes sont d'une architecture biscornue, penchée et divertissante au possible. Le mur du rez-de-chaussée, jadis à peu près blanc, mais culotté par les années, supporte, non sans fléchir, les étages échelonnés sur des poutres horizontales et avançant comme un escalier retourné. Sur ces étages s'appliquent les moucharabiéhs, cabinets saillants, en forme de boîtes carrées, faits de grillages de bois ouvrés et dont quelques-uns sont d'un travail merveilleux. Comme le climat dispense de peindre le bois, son brun clair s'associe au gris des murailles avec une singulière sobriété de couleurs. Les fenêtres, considérées comme indiscrètes, sont remplacées par de rares trous carrés, le plus souvent garnis de barreaux. La porte, basse, ne s'entr'ouvre qu'en cas de nécessité. La vie arabe se mure : le logis ferme les yeux à moitié, et ne regarde la rue qu'à travers le masque grillé des moucharabiéhs. La maison est couronnée par l'invariable ligne droite de la terrasse.

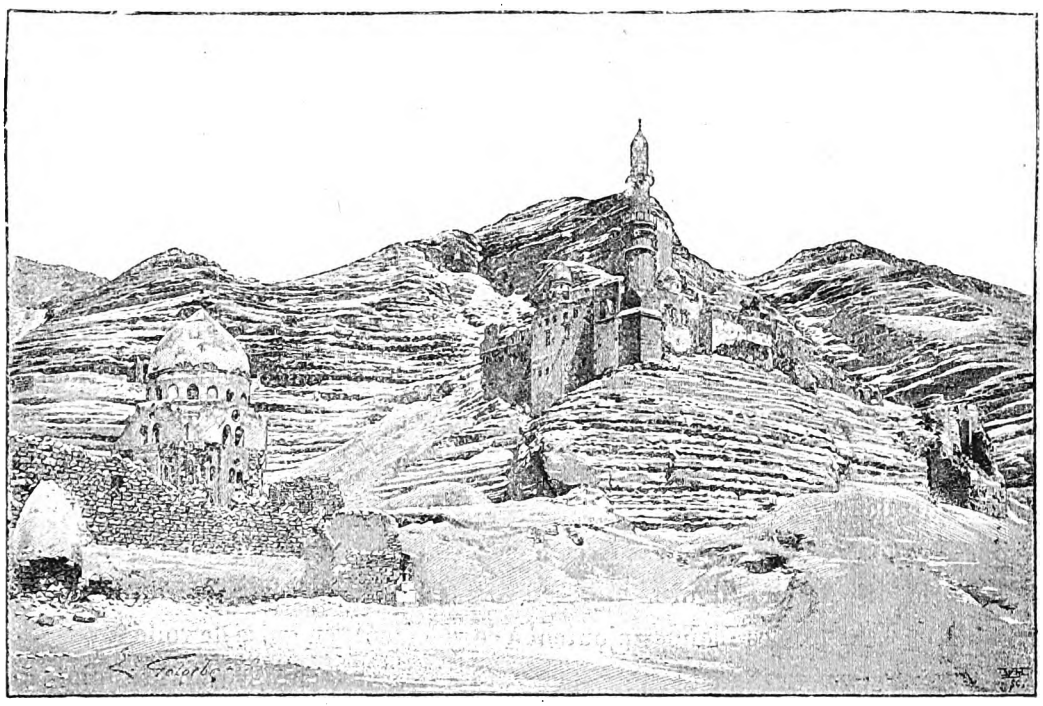
Maintenant imaginez un fouillis de maisons dans ce style, avec toutes les diversités qu'il comporte, avançant, reculant, penchant et titubant, autour d'un tronçon de ruelle envahi par leur ligne cahotée ; à terre, le sol noir du Delta ; les maisons à peu près du même ton que le sol, avec toutes leurs saillies, étages surplombants et moucharabiéhs, sortant pêle-mêle, comme des tiroirs ouverts en désordre ; toute cette confusion rectangulaire et comme dessinée à l'équerre, sans une courbe ni un angle aigu ; au-dessus, un vigoureux ruban de ciel bleu crénelé par une ligne brisée de terrasses inégales ; une ombre transparente baignant le fond de la ruelle sur un côté de laquelle le soleil découpe à l'emporte-pièce la silhouette des maisons d'en face : voilà le thème sur lequel le hasard des ruelles brode, à chaque pas, cent variations capricieuses.

Il ne reste plus qu'à jeter çà et là, au-dessus de la rue, d'une terrasse à l'autre, soit des poutres portant des plafonds de planches, soit, plus rarement, de grandes

Digitized by Google

tentures d'étoffes tirant leurs cordes, et se gonflant de leur propre poids. Car le soleil d'Afrique tape dur, et certaines rues sont couvertes d'un plafond interrompu sous lequel elles se prolongent curieusement barrées d'ombre et de lumière.

A chaque instant, quelque monument du vieux temps se mêle au décor des maisons. Parfois c'est quelque porte monumentale flanquée de tours, perdue dans les masures jusqu'aux genoux, et fleurie d'une décoration surchargée, faite de toutes les fioritures de l'art arabe. Plus loin, parmi les bâtisses biscornues,



MONTAGNE DE MOKATTAM.

D'après un dessin de Gotorbe.

surgit un grand mur orgueilleux, bigarré d'assises alternativement rouges et blanches. Un rang unique de grandes fenêtres en ogives s'ouvre ordinairement à huit ou dix pieds du sol, et, bien qu'elles soient inaccessibles, on a pris soin de les griller. La crête du mur est crénelée de fleurons. Derrière, un long minaret jaillit en flèche ciselée. Un escalier extérieur conduit, dans un coin, à l'entrée de la mosquée.

Assez souvent un pavillon de pierre ou de marbre fait saillir au milieu des maisons sa rondeur percée de fenêtres cintrées au rez-de-chaussée et de légères arcades au-dessus, couverte d'une végétation d'arabesques, et coiffée d'un toit en éteignoir. Bien qu'on n'y voie pas suinter une goutte d'eau, c'est une fontaine :

Digitized by Google

c'est que l'eau est ici chose précieuse, qui craint le soleil : et les Arabes la logent dans une retraite bien close. Le rez-de-chaussée contient un bassin ; l'étage supérieur est parfois donné à une école, et toutes les soifs s'abreuvent à la même source. Ces jolis pavillons sont presque tous dus à la générosité de quelque riche personnage dont le nom est gravé dans les arabesques. La foule qui fourmille dans ces ruelles, les plus vivantes du monde, a l'aspect le plus étrangement disparate. Les Européens, habitués à trouver dans chaque pays une population qui lui appartient, ne peuvent se défendre d'un mouvement de surprise en arrivant à quelqu'un des grands lieux de passage de l'Orient. Ce n'est même pas l'aspect des ports de mer, où l'on trouve des représentants des races les plus diverses, mais où au moins il y a une race dominante. Les peuples, ici, ont été si rudement secoués, qu'il n'y a pas un coin où l'on ne retrouve des échantillons de toutes les familles humaines. Toutes les couleurs de la peau, depuis le noir opaque jusqu'aux carnations à peine brunies, en passant par toutes les nuances du bronze, se mêlent sur les visages des passants. La race de celui-ci a été amenée du Caucase ou des plateaux de l'Asie centrale ; cet autre tire son origine du Haut-Nil ou de la Grèce, et chacun a gardé sa physionomie distincte. La moitié du monde a été mise à contribution pour peupler un carrefour du Caire.

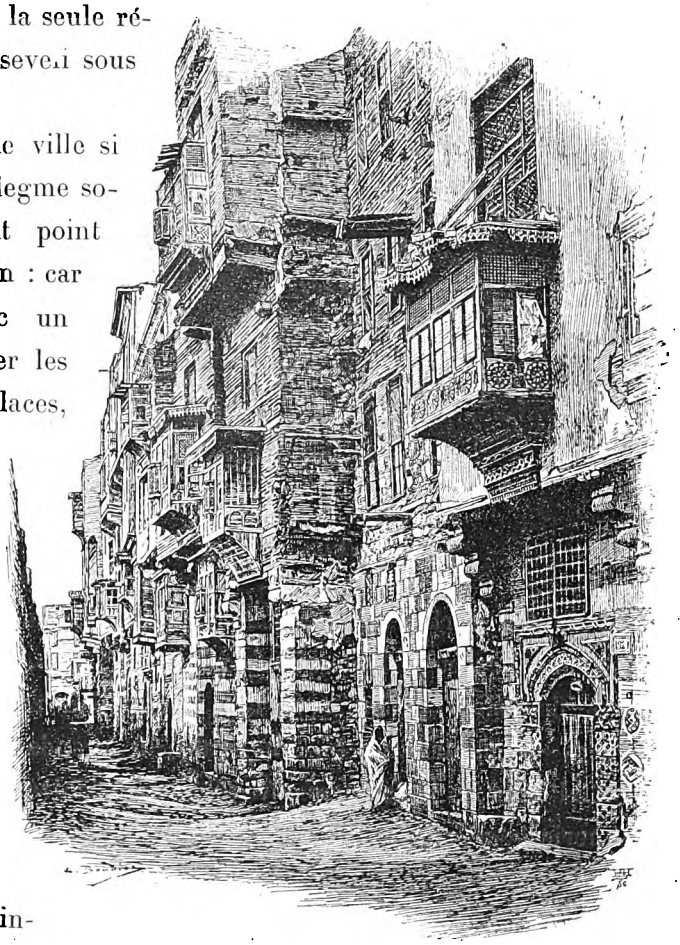
Il en est des costumes comme des maisons : on se tromperait grandement en cherchant dans les rues du Caire les vêtements de couleurs éclatantes qu'on suppose volontiers à l'Orient. Le vêtement ordinaire du peuple est une sorte de longue chemise flottante d'un bleu obscur dont la couleur sévère ne jure pas avec l'aspect de la ville. Les femmes ajoutent à ce vêtement, en guise de voile, une sorte de capuchon qui enveloppe la tête et vient finir sur les sourcils, où il se joint, en laissant juste la place des yeux, à une longue bannière d'étoffe attachée sous les paupières, couvrant hermétiquement le bas du visage, et flottant jusque sur les genoux. Cela forme un costume du plus grand caractère. Ces silhouettes hautes et minces, si vigoureuses et si alertes dans leurs mouvements, que traduisent et marquent les longs plis verticaux de l'étoffe, ont un galbe superbe et une grandeur étonnante. On ne voit qu'un profil de draperies tombantes, où les mains et les pieds, couleur de brique, paraissent seuls, mais qui vivent du jeu des muscles qu'elles enveloppent. Beaucoup ont, à cheval sur leurs épaules, un marmot qui laisse avec la plus parfaite indifférence de noirs paquets de mouches lui picorer les yeux.

Il s'en faut de beaucoup que les femmes des classes aisées aient cette belle tournure : elles sont empaquetées de la plus triste façon ; mais elles ont l'éternel voile mahométan, qui au Caire n'est point du tout complaisant. Tous ceux qui

Digitized by Google

ont passé dans des villes musulmanes le savent, c'est toujours une surprise nouvelle que de se trouver face à face avec toutes ces figures voilées : il y a un secret inquiétant ou irritant dans ces dominos perpétuels, dans ces draperies qui marchent et qu'on coudoie ; et l'on ne peut se défendre de trouver une expression fantastique aux regards noirs embusqués au fond des fissures de tous ces masques, et qui sont la seule révélation de l'être humain enseveli sous ces plis d'étoffe.

Il n'y a peut-être pas une ville si vivante que le Caire, et le flegme solennel de l'Arabe ne paraît point dans le tempérament égyptien : car tout ce monde s'agite avec un paroxysme de vie à rappeler les rues de Naples : c'est, par places, le mouvement d'une fourmilière où l'on vient de mettre le pied. On voit passer pêle-mêle des gens tannés au soleil du désert, des Fellahs de pure race égyptienne, des Nubiens, des Turcs, des Abyssins; de bons citadins obèses, trottant sur leurs baudets, les jambes traînant jusqu'à terre. Arrive un *kawa* tout étincelant de dorures, sa large ceinture bourrée d'armes brillantes, sa jupe blanche plissée à la grecque tombant sur ses genoux, avec tout le splendide harnachement qui donne à ces gendarmes de l'Orient des airs de princes de pays fantastiques ; ou bien, si, par hasard, la rue a trois mètres de largeur, deux coureurs armés de bâtons débouchent au grand trot, en criant à pleins poumons, et en refoulant la cohue vers les deux murs. Derrière court la calèche de quelque personnage, ou défilent les femmes d'un harem avec les eunuques sur le siège ; et l'on n'a que le temps d'entrevoir, par les fenêtres, les grasses et blanches figures, voilées d'une étoffe



RUE DU QUARTIER DE TOULOUN.
D'après un dessin de Boudier.



Digitized by Google

MARCHAND D'EAU.
Gravure de Bazin.

assez complaisante, que leurs gardiens promènent par la ville. On sait comment sont les boutiques en Orient. Une cavité carrée creusée dans un mur à deux pieds du sol, voilà une boutique au Caire. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande niche rectangulaire ouvrant sur la rue, sans issue ni au fond ni sur les côtés, et contenant, au lieu de statue, le marchand accroupi au milieu de son étalage ou l'ouvrier au travail. Ces boutiques, au lieu d'être disséminées dans la ville, comme les nôtres, se serrent dans certains bouts de rues, souvent plafonnées, qui sont les bazars. Car il n'y a pas au Caire, comme à Constantinople ou à Tunis, de construction particulière destinée à les abriter. Ces boutiques forment toutes sortes de tableaux curieux. Ici, derrière un amas de chaudrons, vases, cuvettes et plats de cuivre rouge et jaune, les uns noirs de vétusté, les autres flambants neufs, avec ces éclairs d'or rouge et d'or paille chers aux peintres de nature morte, un Arabe, à grands coups de marteau, repousse le métal dans un tintamarre effroyable qui déchire de loin les oreilles. La chaudronnerie égyptienne est superbe et monumentale, et l'aiguière commune, doublée de sa cuvette, qu'on trouve chez les plus pauvres, est d'un style véritablement extraordinaire.

Plus loin, c'est un étalage d'objets en terre rousse, noire ou grise, fourneaux de pipes ou vases à bon marché, gravés d'ornements en creux, peints en bleu et en jaune. Cette poterie commune d'Égypte, que, je ne sais pourquoi, dédaignent les marchands d'objets orientaux, est extrêmement intéressante. Elle a des formes superbes, et elle a gardé les types des vases qu'on retrouve dans les tombeaux égyptiens.

Ailleurs éclate comme une plate-bande de jonquilles et de coquelicots mêlés, un papillotement tapageur de jaune et de rouge : ce parterre est une floraison de chaussures. Au milieu d'un entassement de babouches toutes brillantes de cuir écarlate ou safrané, le savetier, accroupi, coud, frappe et tire l'alêne.

Digitized by Google

Le « bazar » par excellence s'est allé caser d'une façon singulière. Imaginez une ruelle, si courte qu'elle n'a guère plus de deux cents pas, si tordue qu'on n'en voit jamais qu'un tronçon, si étroite que les façades renfrognées des deux côtés, ont l'air de tomber sur les voisines qui leur font vis-à-vis; au-dessous de ces vieilles murailles, terreuses et penchées, dans tous les trous des boutiques, voici que vous éclatent aux yeux, à bout portant, toutes les floraisons de couleurs vives des étoffes les plus orientales, toutes les étincelles de la menue bijouterie arabe, tous les reflets des poignards, sabres, vieux casques damasquinés, carafes d'argent, accumulés aux étalages. Au milieu d'un pêle-mêle d'étoffes, d'armes, de bijoux serrés sous les vitrines, de soieries déployées, le marchand, accroupi dans l'ombre, fume nonchalamment, avec des yeux chargés de rêve et noyés dans une extase mélancolique, pendant que, devant lui, dans la carafe transparente de son narghilé, à chaque aspiration, sur l'eau soulevée à gros bouillons, toute une flottille de feuilles de roses va dansant, tournoyant et naufrageant. Ces négociants très retors ont vraiment des airs de poètes perdus dans le troisième ciel. Aussitôt après le soleil couché, le mouvement cesse, et c'est à peine si l'on rencontre, par une rare exception, au milieu

VIEILLE RUE.

Gravure de Ruffe, d'après l'étude peinte de Riou.

Digitized by Google

d'une nuit profonde, un indigène rentrant chez lui, avec une lanterne de papier blanc à la main, ou un café arabe encore allumé, étincelant de tous les lumignons suspendus devant sa porte et projetant un grand éclairage dans la rue déserte. Si l'on tient à occuper encore une heure, on n'a plus qu'une ressource : c'est d'aller voir le quartier des almées. Au sortir du quartier Franc, on tourne dans un couloir fort sombre, au milieu de bâtisses titubantes, et l'on a devant soi une longue rue toute droite, d'un aspect assez sinistre. Même solitude que partout ailleurs : pas l'ombre d'un passant, un silence absolu ; mais au-dessus de chaque porte grelotte, dans un godet plein d'huile, une flamme de veilleuse qui jette sur le sol et sur les murs de terre sèche une flaque de lumière.

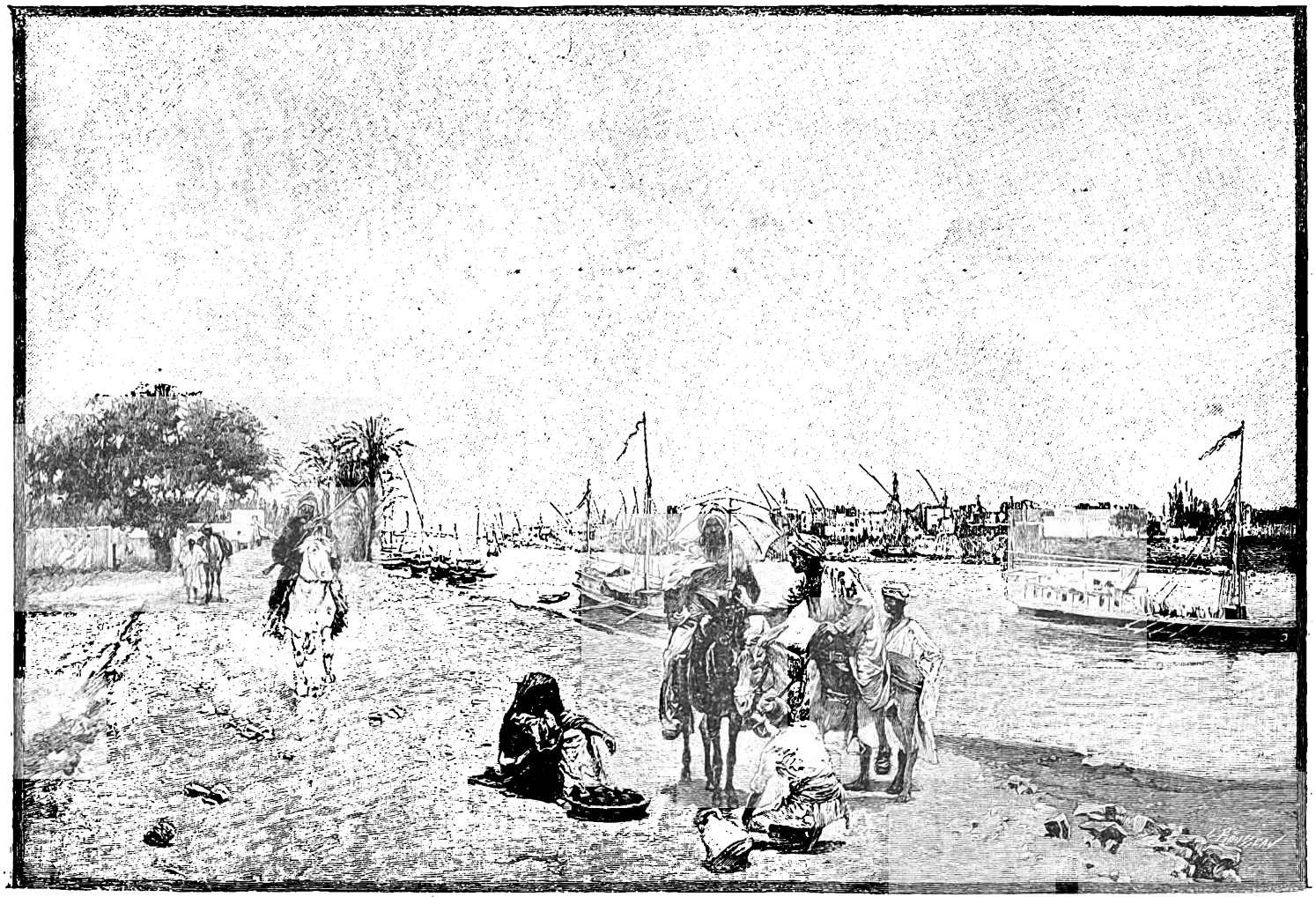
FEMME DU CAIRE.

Gravure de Barbant, d'après le tableau de Bridgman.

Si l'on avance, à mesure qu'on passe devant une porte, les moucharabiéhs suspendus au-dessus se mettent à bruire et à bavarder comme une volière, sans qu'on aperçoive personne : on croirait qu'on traverse la région des paroles gelées jadis découverte par Panurge, à entendre ce chuchotement de voix vous tomber de ces murailles si bien fermées. — Ce sont simplement les colonies d'almées qui vous invitent.

Il suffit de frapper : la porte s'ouvre, et, quelques instants après, on peut être occupé à regarder cette fameuse « danse du ventre », qui paraît quelque peu dépaysée quand elle est exécutée au Champ de Mars, au milieu des critiques d'un public gouailleur, mais qui reprend son caractère sur une terrasse égyptienne, à la lueur mouvante d'une lampe qui palpite au grand air, sous l'immensité d'un ciel presque tropical littéralement sablé d'étoiles.

Digitized by Google



LE NIL A BOULAQ.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Wauters.

Digitized by Google

La troupe chorégraphique présente la même bizarrerie de types que la population d'un carrefour de la ville : depuis la Syrienne, blanche comme une colombe d'Astarté, jusqu'à la Négresse du Haut-Nil, musclée et inquiétante comme un fauve. Ajoutez quelque Nubienne au type africain délicatement indiqué, aux formes sveltes et harmonieuses, à la couleur de bronze florentin ; et, à côté, tel visage dont les larges pommettes, le nez court, les lèvres fortes, donnent identiquement la sensation des masques sculptés dans le granit des monuments pharaoniques : une pareille tête pourrait parfaitement, avec la couronne murale d'Hathor, porter l'entablement du temple de Dendérah, ou, ceinte du bandeau aux côtés duquel s'étalent les deux ailes triangulaires de la coiffure royale, surmonter le col de lionne d'un sphinx accroupi dans une avenue de Karnak ; et c'est chose saisissante, dans cette scène nocturne, de voir cette figure, dont l'aspect évoque le mystère solennel de l'antique Égypte, secouer, au rythme étrange de la musique arabe, toute la sonnerie des sequins suspendus au costume de l'almée.

Voilà le Caire! — Hélas! voilà le Caire d'il y a vingt ans! — Les vieilles villes s'en vont; des parcs Monceau et des boulevards Haussmann poussent partout sur les débris des cités qui gardaient vivante l'impression du passé humain. — Il faut dire que la ville moderne qui se crée a fort grand air : nous reprochera-t-on de lui avoir préféré celle qui disparaît?

Au moins les monuments subsistent, et la capitale de l'Égypte gardera une incomparable collection de mosquées. C'est assurément en Europe et au Caire qu'on voit le mieux l'architecture arabe. Peut-être le Caire n'a-t-il rien d'égal aux féeries de l'Alhambra ou à la vertigineuse forêt de colonnes de la mosquée de Cordoue. Mais il a un avantage singulièrement précieux : c'est de posséder une série de monuments échelonnés dans la suite des siècles, depuis l'origine même de l'art mahométan jusqu'à sa décadence la plus complète. Vous diriez les planches éparses d'une histoire de l'architecture arabe.

C'est sur les pentes dépeuplées où le Caire est né et qu'il a abandonnées, qu'il faut aller chercher la plus vieille mosquée du monde, probablement : elle date de quelques années après la mort de Mahomet; elle a été construite par Amrou, le lieutenant d'Omar, pour remercier Dieu de la conquête de l'Égypte, et sur la place même où le conquérant avait campé. L'art arabe, naturellement, n'existait pas encore quand elle fut élevée; ce n'est pas sur les pierres brûlées du Hedjaz qu'il avait pu germer. Rien de plus primitif que cette première ébauche de la mosquée : les colonnes, pillées partout, ont toutes les tailles

Digitized by Google

et toutes les grosseurs ; des poutres minces, jetées dans le vide d'un chapiteau à l'autre, semblent soutenir la colonnade titubante, et donnent à la mosquée l'aspect d'un édifice auquel on n'a pas osé ôter les lisières de charpente des constructions inachevées. La mosquée a un aspect frappant de rudesse primitive et de vétusté croulante : c'est bien le monument barbare d'une tribu conquérante qui sort du désert, le temple improvisé d'un campement.

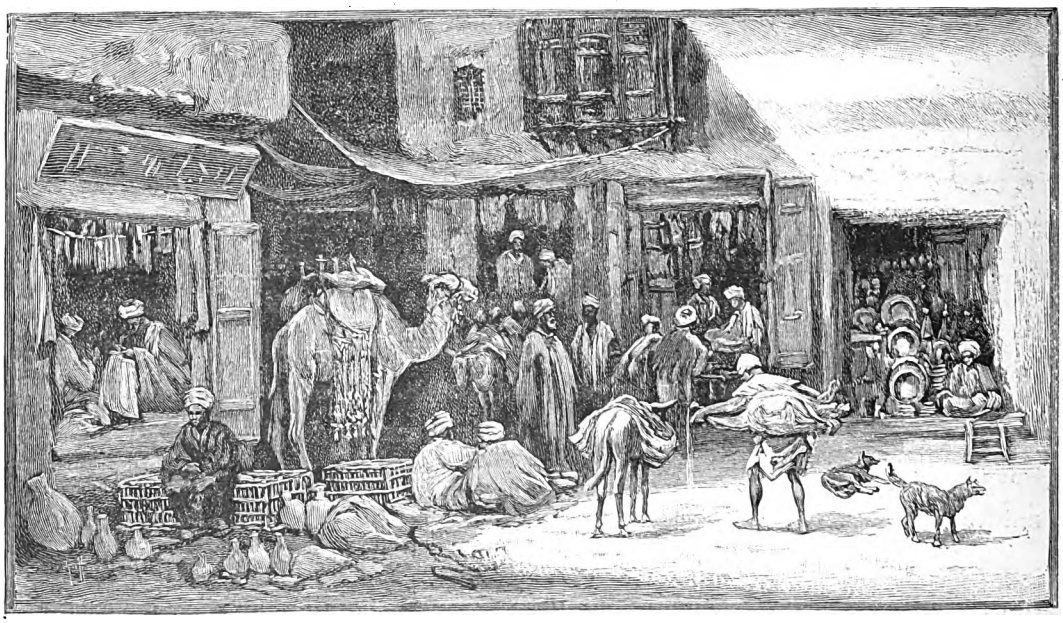
On ne tarda guère à donner aux monuments arabes une ornementation plus riche. Mais l'islamisme n'avait pas d'architecture à lui : il ne connaissait encore que l'architecture byzantine, cette décadence alors en décadence. A cette époque, le monde, vieilli, rentrait dans la barbarie : on ne savait plus nulle part tailler le marbre ni la pierre. A Rome et à Constantinople, comme au Caire, on élevait, avec des débris pillés dans les ruines géantes de l'antiquité ou avec des matériaux plus fragiles, les seuls qu'on sût manier, des édifices qui naissaient séniles et chancelants. L'art arabe, au début, suit les modèles qu'il avait sous les yeux : ses piliers barbares, ses arcades, ses mosaïques, son décor copient l'architecture de Constantinople, comme le prouve la vaste et somptueuse mosquée de Touloun.

Puis les types de l'art sarrasin se constituent et s'arrêtent. L'ornementation byzantine, avec ses cordons fantastiques et lourdement taillés, ses végétations bizarres, se transforme au gré du génie musulman. Ce peuple qui vient du désert et dont le rêve a si longtemps flotté sur des immensités de pierre stérile, a on ne sait quelle peur superstitieuse de tout ce qui représente la vie grouillante de la nature. Bientôt il n'y aura presque plus rien qui rappelle le brin de la plante où court la sève dans les guipures de pierre dont il couvrira ses monuments. L'un des ornements les plus singuliers, et de l'effet le plus charmant, consiste dans les stalactites dont se hérisse l'architecture orientale. On les trouve déjà en germe dans les mosquées anciennes : certaines parties de la construction, comme les pendentifs, sont creusées d'ogives ou de losanges concaves qui en accidentent la surface. Puis, le travail se complique ; cela se développe comme des floraisons de cristaux ou comme les galeries de cire qui tapissent l'intérieur d'une ruche : cela tombe en longues pendeloques, ou se fait microscopique pour se nicher partout, sous les corniches, sous les voussures, dans l'épaisseur des arcades. Sous de vastes coupoles, l'effet est magnifique : on croit voir au-dessus de sa tête une voûte d'une grotte enchantée. L'ogive orientale, universellement employée en Égypte, où le fer à cheval de Cordoue est presque inconnu, a arrêté son contour moins aigu, plus ample que celui de l'ogive gothique. Les grossiers piliers ont disparu ; la svelte colonne arabe soutient toutes les arcades. Le minaret a pris toute sa croissance. Qui reconnaî-

Digitized by Google

trait dans cette flèche de pierre ciselée la lourde tour primitive d'où il est jailli? Ce n'est point la baguette ronde et lisse, coiffée d'un toit en éteignoir, des mosquées de Constantinople : toute la fièvre géométrique de l'imagination arabe se retrouve dans le caprice indéfiniment varié du minaret égyptien. A mesure qu'il jaillit plus haut, en s'effilant, il change de forme : carré à un étage, rond au-dessus, puis octogone; partout couvert de broderies de pierre, et portant à chacun de ses nœuds, comme une bague de prix, un balcon fouillé à jour.

On n'en finirait pas à suivre tous les développements de cette merveilleuse architecture dans les quarante mosquées du Caire. L'une d'elles a une impor-



LE BAZAR.

Gravure de Ruffe, d'après l'étude peinte de Riou.

tance religieuse exceptionnelle : c'est la fameuse mosquée d'El-Azhar, le centre du fanatisme musulman. Dans la ville même, le plus beau monument de la plus belle époque est la mosquée d'Hassan. Mais ceux auxquels on court tout d'abord sont au delà des portes du Caire.

La campagne est fort belle dans la banlieue du Caire. Rien n'est si différent du paysage égyptien ordinaire, avec ses horizons ouverts et la solennité mélancolique de ses grandes lignes : ici on trouve partout une végétation exubérante. Les grands arbres, si rares ailleurs aux bords du Nil, où l'on ne voit guère, au-dessus des maisons, que l'invariable futaie de dattiers, massent de tous côtés leurs épais rideaux de feuillage. Les dattiers, mieux nourris, lancent d'un jet plus vigoureux leur souple et rugueuse colonne, et portent des

Digitized by Google

couronnes plus lourdes de palmes largement éclaboussées de jaune, de rouge et de violet éclatants par les grappes de fruits qui y pendent. Les grandes plantes grasses du Midi, qui donnent au paysage africain un caractère si marqué; les aloès, avec leur lance debout au milieu d'un bouquet de sabres; les cactus aux lourds palets dressés en ramures comme le corail et gemmés de topazes grosses comme des œufs de faisans; ces végétations difformes, d'aspect bizarre, avec leurs colorations blafardes et leurs airs presque métalliques de candélabres et de pano-

FEMME FELLAH BAIGNANT SON ENFANT.
Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman.

plies, foisonnent de tous côtés, couvrent des champs entiers de leurs buissons garnis d'aiguilles, et s'emparent des constructions délabrées ou abandonnées, où elles prospèrent monstrueusement.

Prenons une route qui longe, sans y entrer, la partie fertile de la banlieue. On commence par traverser des faubourgs fort divertissants, où déjà la végétation exubérante des campagnes mêle ses épais feuillages aux masures penchantes des ruelles. La foule fourmille dans les rues, des bouffées de musique sortent des cafés, et la plus belle lumière du monde ajoute son éclat à cette gaieté Au bout de quelque temps, les maisons s'écartent, la végétation



Digitized by Google

maigrit, le vide se fait. A la fin, il n'y a plus ni habitation ni arbre ; rien que ces grandes ondulations de poussière grise, sans un brin de végétation, qui marquent partout en Égypte la place des villages, des villes ou des quartiers disparus. Puis l'horizon s'ouvre, la poussière change d'aspect : c'est le sable, et voici le spectacle qu'on a devant soi :

Au fond, une haute chaîne de rochers couverts par le soleil d'un vernis d'or, aiguisée d'arêtes obliques, marquée de longues assises de calcaire, et profilant sur le ciel la crête dentelée d'angles très ouverts, comme un grand squelette de montagne ;

Devant, une vaste nappe de sable d'un gris jaune traînant ses longs plis amples, et jetant ses franges de poussière jusque sur le pied des rochers ;

Sur le sable, une procession de petits monuments — mosquées, chapelles, marabouts, — hérissés de minarets, casqués de coupoles ou de toits en pointe, et détachant leurs profils de pierre rouge sur le fond clair des sables et des rochers.

Tout ce paysage minéral, sans verdure et sans ombre, est tout entier coloré et brûlé par le feu du ciel, qui a étalé sur les montagnes, les terrains, les architectures, la gamme des chaudes couleurs blondes, fauves et rousses, dont la pierre se colore dans les pays du soleil. — Une lumière aveuglante s'abat et se reflète sur tout cela : cette incomparable lumière d'Égypte, si nette, si vive et si puissante, qu'il semble, quand on la voit pour la première fois, qu'un voile vous tombe des yeux.

Il y a là de loin en loin, sur une longueur d'un kilomètre, deux ou trois édifices aux murs graves, couronnés de fleurons, avec leurs dômes, leurs minarets et leurs porches sculptés ; tout autour s'éparpille une demi-douzaine de légers édicules, pavillons ou chapelles tout en hauteur, qui semblent de la monnaie de monument. Tous sont de même famille et de même style. Qu'on imagine des cubes de maçonnerie au bas desquels s'accolent des cabinets saillants ; — d'où sortent en haut, comme les diverses pièces d'une lunette, des étages carrés aux quatre angles abattus en talus triangulaires, des tours rondes ou octogones ; — et que coiffent des bonnets en éteignoirs, des pyramides aiguës à huit pans, ou des coupoles pointues pareilles à des casques damasquinés.

Sur les murs, sur les dômes, sur les minarets, sur les couronnements, ce ne sont que cordons d'ornements, colonnettes engagées, assises ou claveaux de nuances alternées, fausses arcades dentelées encadrant un châssis de fenestrelles cintrées ou rondes, balcons tout à jour laissant pendre de leurs coins des barbes de stalactites, niches vides à l'ogive hérissée et à l'intérieur

Digitized by Google

tapissé d'ornements; caissons en carré, en triangle et en cercle introduits les uns dans les autres; étoiles se coupant et se chevauchant, lacets qui se croisent, se nouent, forment des mailles, des rosettes, et tournent sans fin sur eux-mêmes, et çà et là, dans certains intervalles, angles ou compartiments de cette décoration inextricable, comme de menus travaux d'orfèvrerie, des pattes de mouche de ciseau se logeant dans les coins, comme un dernier défi au regard.

Fantaisie somptueuse, étourdissante — et morte. Pas un mascaron, pas un mufle de bête chimérique n'y met son regard de pierre. Aucun feuillage d'ornement n'y mêle ses découpures et ses enroulements. Nul brin de ces lianes d'arabesques aux folles végétations n'y sème ses bourgeons et ses feuilles. On la croirait inventée dans une autre planète, toute de roc, où ne germe aucune plante, cette décoration en quelque sorte algébrique, qui jette sur des entassements de cubes, de prismes et de cônes un vêtement d'octogones, d'étoiles et de zigzags; et l'on reste ébahi devant ces exubérantes végétations mathématiques qui s'entre-croisent et foisonnent suivant une équation.

La pierre est cassée, écorniflée, éclatée, fendillée et déchaussée. Il y a des trous dans les assises, des éraflures dans les profils, des places frustes et comme martelées dans les ornements, des lézardes dans les murs, des fragments à leur pied dans le sable.

Si vous cherchez ce qu'il y a dans ces écrins magnifiques, un coup d'œil suffit pour vous en instruire. La baie de la porte s'ouvre sur une chambre unique, vide, lentement comblée par le sable, et impropre à tout usage. Ce n'est pas un intérieur, c'est un envers, quelque chose comme le dedans d'une sculpture creuse.

Autour de ces monuments, rien que le désert. On n'aperçoit ni une maison du Caire, qu'on touche, ni un arbre de la campagne, dont on sort. On est dans une ondulation de cet océan de poussière qui va jusqu'à la Mecque et jusqu'à Bagdad. Au pied des monuments, des chapelets de chameaux, comme enfilés tous à la même corde qui s'attache à leurs mufles camus, passent dans un tintement grêle et faux de sonnettes. C'est par là que partent les caravanes, et, à voir ces bêtes difformes, aux genoux noueux, avec leur mouvement stupidement saccadé du cou à chaque pas, s'enfoncer dans la grande solitude jaune, on a comme la vision de ces étranges voyages, la vie et le rêve du nomade, à travers la désolation flamboyante, sur le grand chemin vague jalonné d'ossements.

Et l'on se demande qui a pu faire à la solitude ce cadeau absurde et

Digitized by Google

magnifique ; qui a égaré là ces cassettes merveilleuses et vides — comme si la ville maudite de la légende arabe, condamnée à errer sans fin dans la région des nuages, avait, en passant, égrené dans le désert ses palais, ses chapelles et ses dômes.

Nous sommes arrivés devant un des deux ou trois monuments autour desquels s'éparpillent ces édicules. Cela a un aspect de château fort carré, cuirassé de grands murs graves, crénelés de fleurons et rayés de contre-forts. De l'intérieur sortent sans symétrie deux coupoles couvertes d'ornements et deux minarets ciselés du haut en bas. D'ailleurs, aucune ouverture, si ce n'est, tout en haut, d'étroites fenêtres; à un angle, un porche démesurément mince, tout cristallisé de stalactites, abritant une porte où donnent accès quelques marches; et, à l'angle opposé, tout en l'air, dans la massivité du mur, une jolie loggia posant les retombées de ses trois ogives sur de gracieuses baguettes de marbre. Si l'on n'était pas si près d'une administration britannique occupée à convertir la dette à 5 pour 100 du pays, on pourrait se croire devant un de ces châteaux pleins d'inconnu que rencontrent dans les solitudes les plus reculées les kalenders borgnes de Scheherezade.

Nous entrons : tout est ouvert et abandonné. Une cour délabrée ; sous les arcades qui la bordent, une énorme chaire de bois, avec un escalier et un clocheton; le tout merveilleusement ouvré, découpé et ajouré. On dirait un monument qu'auraient fouillé la vrille, le rabot, le vilebrequin et le ciseau d'un ciron de génie, chargé de sculpter une cathédrale pour le royaume de la reine Mab.

Nous passons une dernière porte, et nous nous trouvons dans un lieu merveilleux.

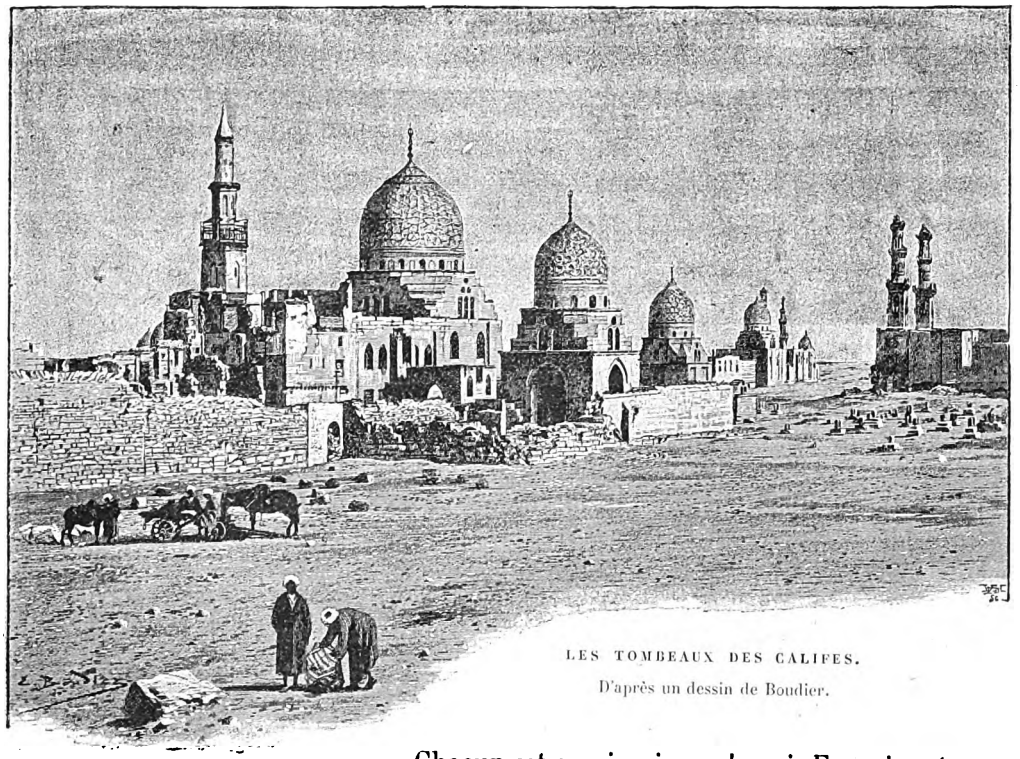
Tout d'abord le regard est saisi par une splendeur bigarrée, polie, froide et minérale, dont un jour discret, tombant d'en haut, fait miroiter les couleurs éclatantes avec des reflets de trésor enfoui. Une salle carrée, tout en hauteur ; sur les murs, des revêtements de marbre ; à terre, un pavé de marbre, au milieu, une sorte d'estrade de marbre entourée d'une balustrade : marbres rouges, verts, violets, orangés, noirs, jaunes, blancs, en marqueterie et en mosaïque, formant de larges dessins de la plus grande richesse. La coupole de stalactites, qui se creuse, au-dessus d'un rang de petites fenêtres, laisse pendre sur vos têtes des pendeloques aux facettes de cristaux, fleuries de couleurs aussi variées.

Tout cela est dans un état de délabrement singulier : les marbres jouent et gondolent; les stalactites de la voûte, faites de charpentes et de planches, laissent tomber leurs morceaux à terre.

L'estrade est un tombeau : celui du sultan Barkouk.

Digitized by Google

Tous les monuments que nous avons vus sont des sépultures de la monarchie la plus singulière peut-être qui ait jamais existé, celle des Mameluks, cette milice turbulente, troupe d'esclaves, troupe de rois, qui, durant deux siècles et demi, du milieu du XIII^e^ au commencement du XVI^e^, mit ses chefs sur le trône pour les en précipiter le lendemain. Tout, dans leur histoire, est fantastique et contre nature. Ce n'est pas une caste : au milieu de leurs harems, ils n'ont jamais de fils ; ils tirent, par l'adoption, leurs héritiers de leurs esclaves : cette troupe de souverains se recrute par des enlèvements d'enfants. Est-ce une monarchie ?



LES TOMBEAUX DES CALIFES.
D'après un dessin de Boudier.

Chacun est aussi roi que le roi. En soixante ans, ils font et défont quarante-quatre khalifes. Véritables maîtres de l'Égypte, même après la conquête turque, jusqu'à Méhémet-Ali, ils durent, indestructibles, sans race, sans cohésion, sans continuité de gouvernement et de famille, dans une perpétuelle ivresse de révolte et de toute-puissance. C'est un orage continu foudroyant l'Égypte, sans plus d'attache avec le sol que les nuées de tempêtes, instable et enflammé comme elles. La royauté est, pour ces despotes égorgés le lendemain, comme la légendaire nuit de Cléopâtre, dont on achetait de la vie le paroxysme de volupté.

C'est à ceux qui avaient leur heure de domination dans cet empire du hasard, toujours brûlant d'une fièvre de colère et de jouissance, que nous devons ces fra-

Digitized by Google

giles et féeriques merveilles de l'architecture arabe, comme une décoration de fête dressée pour une fortune d'un jour.

On n'a pas besoin de sortir de la banlieue du Caire pour commencer à voir l'Égypte antique.

Des milliers d'années avant qu'il y ait des habitations, sur les places où sont Jérusalem, Rome et Athènes, à l'aube même des annales humaines, quand tout le reste du globe était encore enseveli dans les épaisses ténèbres des barbaries préhistoriques, tout près d'ici, sur l'autre rive du Nil, une ville immense dressait ses constructions géantes et peuplait le fleuve de ses barques. Une forêt de dattiers séculaires jette son ombre légère sur les terrains noirs dont les plis recouvrent ces restes ; rien ne subsiste de la prodigieuse cité que ses immenses cimetières, jalonnés par une avenue de monuments. Les fameuses pyramides de Gizeh, en face du Caire, à la limite du désert, forment l'extrémité de ces nécropoles.

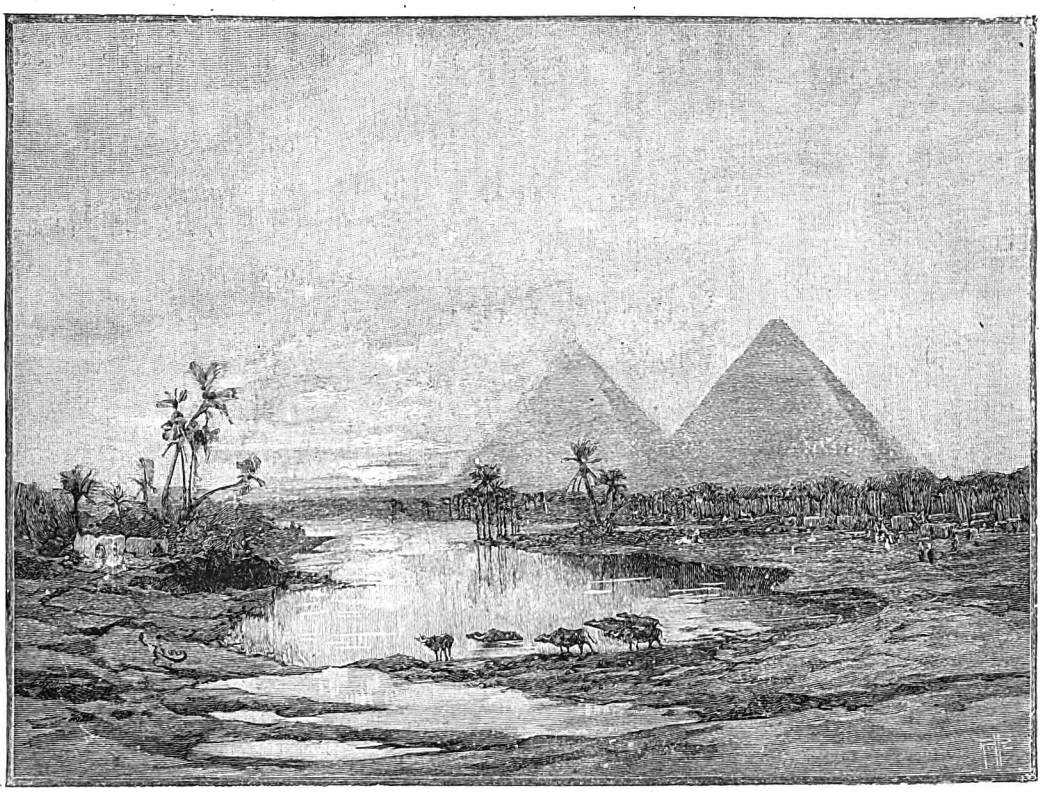
Tout le monde connaît ces singulières Pyramides, ce paradoxe démesuré de forme rigoureusement géométrique, si immenses et si hautes qu'il a fallu cinquante-huit siècles à l'humanité pour dresser à une plus grande distance du sol le couronnement d'un autre édifice, et que le plus audacieux des clochers gothiques, si mince, si léger qu'il fût, n'arrivait pas à porter son dernier fleuron à la hauteur où le monument de Chéops parvenait dans sa massive plénitude, avant que le temps en eût cassé la pointe.

Rien d'étrange et de déconcertant pour le regard comme cet entassement de pierres où aucune conception artistique n'a la moindre part. La perspective joue avec ses lignes d'une régularité mathématique de la façon la plus bizarre; écrase ou développe dans tous les points de vue les immenses triangles nus, colorés par le soleil, comme une épure, de teintes plates de lumière et d'ombre; allonge ou fait reculer dans le sable les griffes de ses quatre arêtes. Les faces inclinées, qui de loin semblaient absolument planes, apparaissent, quand on s'en approche, toutes cahotées d'un moutonnement désordonné de pierres, comme un colossal escalier saccagé par le temps. Les yeux ont quelque peine à se faire une idée exacte de l'énormité du monument : il faut la mesurer avec les jambes. C'est par un angle où les degrés de la Pyramide, qui semblent calculés pour des pas de géants, ont été divisés en degrés plus abordables, soit pour faciliter l'ascension, soit par l'action du temps, que l'on commence la montée, poussé derrière par un guide arabe, tiré devant par un autre, les yeux guettant tous les hasards de l'escalier capricieux que l'on gravit. A la fin, on est exténué, on n'a plus de souffle dans la

Digitized by Google

poitrine ; les genoux, rouillés, refusent le service : il semble qu'on a monté les trois pyramides d'un coup. On s'arrête. On regarde, on est à peine au tiers du monument, et l'on voit ses compagnons de route, gros comme des fourmis, épars sur l'énorme talus triangulaire. C'est quand on arrive sur la plate-forme et qu'on se remplit les poumons du grand air des sommets, qu'on a l'idée précise de la taille du monument de Chéops.

Et qu'y a-t-il dans cet immense édifice? Redescendez, vous allez en juger.



LES PYRAMIDES.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Riou.

L'entrée, qui était murée, et qui se trouve, déjà haute, dans une des faces de la Pyramide, a l'aspect d'un porche de caverne, avec ses arrachements de pierre. Une porte pleine d'ombre donne dans un corridor étroit et bas, au sol, au plafond et aux murs couverts de granit poli comme une glace. Un guide arabe vous prend sur son dos, une bougie à la main, pour vous promener dans ce couloir glissant, qui descend, en pente rapide, jusqu'à une cavité ménagée dans le roc au niveau du sol, pour remonter ensuite de même. Cela donne accès à une chambre nue, où se trouve un trou carré qui contenait la momie du Pharaon. Deux ou trois couloirs étroits comme la

Digitized by Google

trouée d'un ver dans un bloc de chêne ; — deux chambres de ce genre ; — partout des revêtements de granit, sans un ornement, sans une moulure ; — autour de ces vides imperceptibles à l'air renfermé, où pas une fissure ne laisse pénétrer même un vague reflet solaire, des masses effroyables de calcaire compact, aveugle et sourd, — voilà l'étrange monument pour lequel le pharaon Chéops a fait remuer des montagnes de pierres par des populations entières, qui périssaient à la tâche sous le fouet de leurs gardes-chiourme.

Derrière la Pyramide et à ses pieds, on a une apparition formidable : c'est le grand Sphinx.

Les Pyramides doivent être jeunes à côté de ce colosse, dont la tête seule a la hauteur d'un homme ; car, si je ne me trompe, j'ai lu quelque part la traduction d'une inscription où le roi Chéphren dit l'avoir fait réparer, parce qu'il était délabré de son temps. Il est taillé dans un rocher qui émergeait des sables : il tient à l'écorce même du désert. Les siècles ont usé son corps de lion accroupi, dont il ne reste plus qu'un vague plateau de roc ; son cou, creusé et aminci, porte, comme des colliers, les arêtes des assises du calcaire ; la face, camarde, au nez emporté, toute contournée de cicatrices, et encadrée dans la coiffure mystique, a pris une expression terrible. Quels secrets de l'origine du monde garde sous ses lèvres closes et dans ses yeux sévères ce fantôme de statue, ce revenant des siècles antérieurs à l'histoire ?

Camille Rollet

LE GRAND SPHINX.

D'après un dessin de Malteste.

Digitized by Google

Digitized by Google

# ALGER

Alger, le chef-lieu de la province algérienne du même nom et la capitale de toute l'Algérie, est sis par 36° 47′ de latitude nord et 44′ 10″ de longitude est, à peu près au centre de ce littoral africain nord qu'on appelait autrefois la *Côte Barbaresque*. La ville est à 806 kilomètres environ au sud-sud-ouest de Marseille et à 750 kilomètres à l'ouest de Tunis. Vu de la mer, l'aspect en est des plus pittoresques. Elle s'étage en amphithéâtre au revers septentrional d'une colline escarpée, mais verdoyante, appartenant au massif de la Bouzarea (402 mètres), projection côtière de l'Atlas algérien haut de 2300 mètres. Le sommet de l'éminence est occupé par l'ancien château du dey, ou *Casba*, transformé actuellement en caserne.

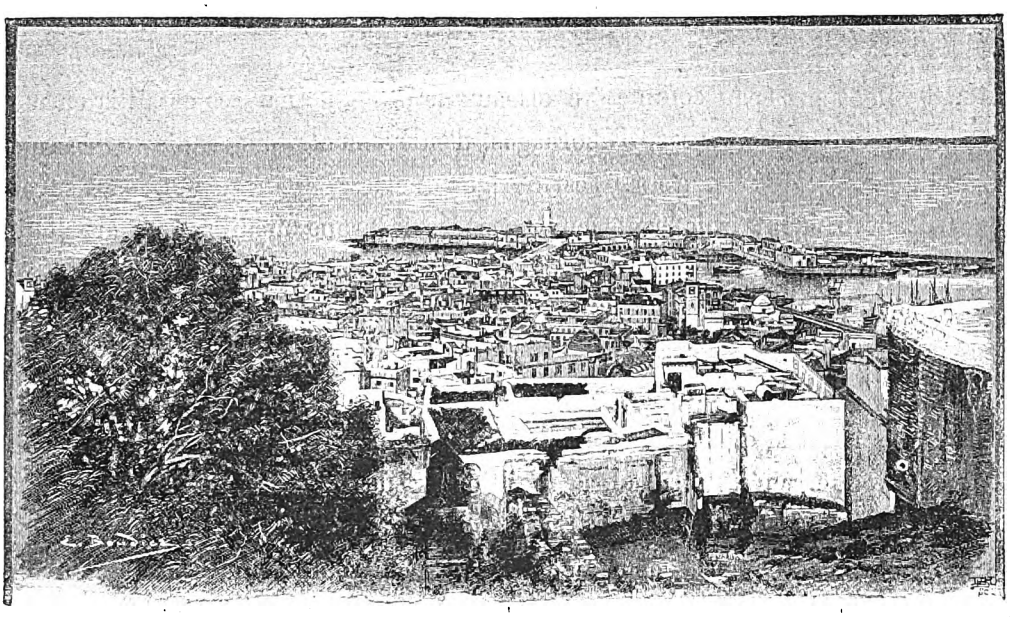
Le vieil Alger, avec son labyrinthe de ruelles ou d'impasses étroites, tortueuses, sombres, sordides, et ses maisons sans façade extérieure, offre encore en partie le caractère qu'il avait lors de la conquête française; mais, à côté de ce quartier essentiellement musulman, s'est développée une agglomération toute nouvelle et portant le cachet européen : c'est celle dont la place du Gouvernement, bâtie près du port, et les rues Bab-Azzoun, Bab-el-Oued et de la Marine, puis, sur la plate-forme dominant les quais, le grandiose boulevard de la République, à une seule rangée de maisons, forment aujourd'hui le noyau principal, dans la partie relativement plane du site ou ville basse.

La ville haute elle-même a subi plus d'une métamorphose. L'ancien port aussi, reconnu insuffisant, a été, à grand renfort de travaux, transformé en un établissement maritime de premier ordre. Le môle primitif a été prolongé par l'addition de deux jetées et dédoublé en deux bassins (havre militaire et havre marchand) grâce à une jetée intermédiaire qui s'enracine directement au quai. Les monuments principaux de la ville sont le palais du Gouvernement, la cathédrale Saint-Philippe, la grande Mosquée, la Synagogue, puis la *Casba* susnommée.

Sous le nom d'*Icosium*, Alger n'était, à l'époque romaine, qu'une station tout à fait obscure, dont rien ne présageait les futures destinées; son histoire ne commence en réalité qu'au septième siècle de notre ère, alors que les Arabes envahissent la côte africaine et implantent peu à peu dans tout le *Maghreb*, « l'île du Couchant », comme ils appelaient cette région, l'autorité des souverains de Bagdad. La bourgade initiale, que les Vandales, les premiers maîtres barbares du pays, avaient saccagée et à demi détruite, fut relevée sous le nom d'*Al-Djezaïr* (d'où *Alger*) et pourvue d'une muraille. Plus tard, le Maghreb eut, comme l'Espagne, sa dynastie indépendante, celle des Aglabites, en face de laquelle s'installa ensuite au Maroc la domination des Edrisites de Fez. Mais ce fut surtout à partir du jour où un peuple de race scythique converti à l'Islam, les Turcs, se fut emparé des États barbaresques qu'Alger, décidément converti en un formidable repaire de pirates, joua dans la Méditerranée le rôle prépondérant que l'on sait. Tripoli, Tunis, le Maroc avaient aussi leurs écumeurs de mer; mais à Alger plus qu'ailleurs florissait la lucrative industrie. Vainement Charles-Quint, Louis XIV, les Espagnols, les Anglais bombardèrent-ils tour à tour le nid de forbans; ce ne fut qu'au mois de juillet 1830 que la France réussit à mettre fin à cette épopée de piraterie.

Alger est, avec Oran, le port le plus important de l'Algérie. Le chiffre actuel de sa population s'élève à 83 000 âmes.

Digitized by Google



VUE PRISE DE LA CASBA.

D'après un dessin de Boudier.

MOSQUÉE DE SIDI-ABD-ER-RAHMAN.

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Boudier.

# Alger

EST-ELLE digne du nom de capitale, la blanche El-Djezaïr? Non peut-être, si l'on s'attache au sens étroit du mot; car elle n'est point, comme Cettinje ou San Marino, le chef-lieu d'un État indépendant. Mais comment lui refuser ce titre, s'il doit désigner surtout la cité maîtresse, la ville souveraine, où depuis des siècles est concentrée l'existence de tout un pays, où le même regard peut embrasser les souvenirs de son histoire, les traits de sa physionomie présente, les vagues linéaments de son avenir? Dans cette langue populaire, vibrante encore des échos d'autrefois, aller en Afrique, cela s'appelle toujours « aller en Alger ». Alger! ces deux syllabes d'une sonorité douce évoquaient il n'y a pas longtemps, dans la mémoire des nations latines, toute une formidable vision de

Digitized by Google

galères volant sur l'eau comme des oiseaux de proie, de navires assaillis en mer, de villages côtiers mis à sac, d'abordages, d'enlèvements, d'incendies et de captivités « au rivage du Maure ». C'est d'Alger que les Barberousse et leurs successeurs firent pendant trois cents ans trembler l'Europe méditerranéenne et tinrent en échec toute la chrétienté. C'est à Alger que s'est accompli, en 1830, l'événement décisif de notre histoire en ce siècle, quand la France, du même coup, abattit l'État barbaresque et fonda cet empire africain dont les vastes espaces, sans cesse élargis, ouvrent à l'expansion nationale un champ presque illimité. Qui sait si quelque jour, lorsque du golfe de Gabès au golfe de Guinée et de la Méditerranée au Tchad, des millions et des millions d'hommes de toute couleur et de toute race parleront, penseront, sentiront en français, Alger, assis au bord des flots, en face de la vieille France, au seuil de la France nouvelle, ne sera pas devenu le centre nécessaire, le cœur unique de la double patrie?

Une large échancrure du rivage, arrondie en demi-cercle presque régulier, une enceinte de collines boisées où les maisons blanches brillent dans la verdure sombre; à droite, des masses rocheuses violemment découpées par la mer; à gauche, derrière le profil amoindri des hauteurs qui s'abaissent, le poudroiement lumineux d'une grande plaine avec un arrière-plan lointain de montagnes; un air léger, vibrant, qui dessine vivement les contours et fond les couleurs dans un bain de lumière, telle apparaît la baie d'Alger. La ville est bâtie dans la partie nord-ouest, sur les dernières pentes du Sahel. Resserrée en un espace étroit, elle s'offre tout entière à la vue, d'un seul bloc, avec son port à ses pieds, son monumental boulevard bordé d'arcades, ses rues montantes où s'étagent les terrasses mauresques. Et le spectacle est divers, mais d'un charme égal, soit qu'on la découvre de la mer ou des hauteurs, dans la nappe éclatante du soleil de midi ou dormant sous les étoiles.

Ville romaine, bourgade berbère, puis arabe, son histoire ne commence vraiment qu'au XVI^e^ siècle. Sur les îlots rocheux (*Djezaïr*) qui lui ont donné son nom, les Espagnols avaient planté leur *Peñon*, « une épine dans son cœur ». Le premier Barberousse ne put l'arracher. Son frère Khéreddine fut plus heureux, il démolit la forteresse et se servit des matériaux pour rattacher les îles à la terre ferme. Désormais Alger avait un port, un petit port de trois hectares, défendu tant bien que mal contre les flottes ennemies et les tempêtes du large. Les corsaires musulmans, ravis de trouver un abri sur la côte africaine, à portée des grandes routes de la Méditerranée, si près du littoral chrétien, accoururent en foule. Le sultan accorda son protectorat et envoya des janissaires. Les villes, les tribus, échappant avec joie à la conquête espagnole,

Digitized by Google

se soumirent au représentant du padichah. La régence d'Alger était fondée.

L'Alger turc était un peu moins grand que la ville actuelle. Une enceinte continue de remparts l'entourait, hérissée de batteries, de tours, de bastions, de créneaux, flanquée de citadelles et de forts. De l'aspect intérieur, on peut se faire une idée en parcourant la haute ville. C'étaient les mêmes rues escarpées, tortueuses, les mêmes maisons basses, muettes, penchées les unes vers les autres, comme pour se prêter mutuellement leur ombre; çà et là se découpaient les dômes ou les minarets d'une mosquée, les grands arbres d'un jardin clos, la trouée irrégulière d'une place inondée de soleil. Il y avait là comme aujourd'hui des Maures, les *Baldi*, citadins de pacifique humeur; des Juifs, mal vus comme infidèles, utilisés comme négociants; des paysans arabes et kabyles; des *Berranis*, Biskris, Mozabites, nègres faisant le petit commerce et les petits métiers. Vingt ou vingt-cinq mille esclaves, dix ou vingt mille renégats, plus tard quelques consuls, quelques missionnaires et quelques marchands représentaient l'Europe. Seuls les yoldachs, les janissaires turcs, ont totalement disparu. Recrutés à Constantinople et dans les ports du Levant, ils formaient l'Odjak, la force militaire et le véritable gouvernement. Cette turbulente soldatesque se lassa bien vite des pachas envoyés de Stamboul; elle nomma elle-même des chefs comme il lui en fallait, les deys devant qui tout tremblait, et qui tremblaient devant elle.

De bonne heure les aventuriers affluèrent : on savait partout qu'à Alger un homme résolu et brave, pourvu qu'il n'eût pas de vains scrupules et qu'il consentît à prendre le turban, était toujours bien accueilli; personne ne lui demandait qui il était ni d'où il venait. Un coup de main heureux lui donnait à la fois réputation et richesse. Il prenait rang dans la corporation de la Taïffe, parmi les reïs ou capitaines; il avait sa belle maison près de la mer, ses haouchs, villas ou fermes dans la campagne, ses navires qu'il envoyait à la proie, ses esclaves qui travaillaient pour lui ou dont il trafiquait. Nul part on ne menait plus joyeuse et plus libre existence. On comprend qu'elle ait tenté les enfants perdus de la société européenne, les audacieux prêts à tout pour violenter la fortune. Au XVII^e^ siècle, la plupart des grands reïs sont des renégats. Il y a surtout des Méridionaux, Espagnols, Italiens, Grecs, Corses, Provençaux, mais il y a aussi des gens du Nord : le Rochelais Soliman, le Flamand Dansa, l'Anglais Edwart. Un Piccinino, Vénitien, devient Ali-Bitchin, grand-amiral d'Alger, propriétaire de toute une flotte, avec de vastes domaines et trois ou quatre mille esclaves. Il ne marche jamais qu'avec une suite de cinquante pages en costumes de soie étincelant d'or et sa garde kabyle armée jusqu'aux dents. De Mahomet et de l'Islam,

Digitized by Google

il n'a cure. Un jour, un de ses esclaves déclare qu'il veut se faire musulman; Piccinino lui fait donner la bastonnade, et le pauvre diable confesse qu'il a voulu simplement se soustraire au travail de la chiourme. « C'est ainsi, dit le captif flamand d'Aranda, que Pegelin (il appelle ainsi Ali-Bitchin) put se vanter d'avoir remis un chrétien dans le christianisme à grands coups de bâton. »

Ce fut le renégat Simon Dansa qui enseigna aux Algériens l'usage des vaisseaux de haut bord, avec lesquels ils purent pousser leurs courses jusque dans l'Océan. Mais en Méditerranée ils préféraient la galère. C'était un navire étroit, très bas sur l'eau, presque sans agrès, dépourvu de ces châteaux, de ces constructions majestueuses et embarrassantes qui alourdissaient les marines chrétiennes. En fait d'artillerie, de munitions, de vivres, le strict nécessaire : un ou deux canons, du plomb, de la poudre, du biscuit pour cinquante jours, quelques jarres d'huile d'olive ou de vinaigre et des barils d'eau servaient de lest. Une seule chambre à l'arrière où le reïs pouvait se tenir. Deux cents rameurs, une centaine de soldats prenaient place sur les bancs. Au large, si le vent était bon, on marchait à la voile; mais qu'une terre, un navire fût en vue, aussitôt les voiles étaient serrées, la manœuvre de la chiourme commençait. On n'entendait plus à bord que les brefs commandements du reïs, et, rythmé par le bâton du comite, le bruit cadencé des cent paires de rames battant la mer à coups égaux. La galère semblait voler. Devant un vaisseau de guerre, on fuyait à toute vitesse : on ne cherchait pas le combat, mais le pillage. C'était aux navires de commerce qu'on en avait, aux galions d'Espagne, aux tartanes italiennes, aux barques provençales. Presque toujours, quand le bâtiment menacé reconnaissait l'ennemi, c'était trop tard. Essayait-il de prendre chasse, une volée d'artillerie l'arrêtait net; bientôt s'élevait le cri bien connu de « *Mena, perros!* (Rendez-vous, chiens!) » Des chaloupes se détachaient, accostaient. Bien hardi qui eût osé résister. La plupart du temps, matelots et passagers, glacés d'épouvante, n'essayaient même pas de se mettre en défense. Quelques moments donnés à l'inspection de la prise, à une rapide évaluation du butin, au transbordement des captifs, puis on reprenait le chemin d'Alger. Des salves annonçaient le retour; sur les mâts, pavoisés de banderoles de soie, claquait le pavillon vert semé de croissants et d'étoiles. Le canon des forts et des batteries répondait, une rumeur joyeuse courait la ville, la Marine s'emplissait d'un tumulte de fête. Ces bandits rentrant au repaire étaient acclamés comme des triomphateurs.

C'est que la piraterie était l'institution fondamentale, l'industrie, le commerce, le pain quotidien de la cité. L'État ne vivait guère que de la part qu'il prélevait sur les bénéfices. Les particuliers plaçaient leur argent dans l'arme-

Digitized by Google

ment des navires de course, achetaient et revendaient les cargaisons capturées, trafiquaient surtout de la marchandise humaine. Le grand mouvement des affaires était Badistan, la place Mahon actuelle, où se faisait la criée des esclaves. On payait cher ceux qui avaient du linge fin, des mains blanches, gentilshommes, bourgeois ou prêtres, dont on pouvait tirer rançon. Une fois vendu, le captif n'avait point trop à souffrir pourvu qu'il sût prendre en patience les tristesses de l'exil et de la servitude. Il n'était vraiment maltraité que quand on l'embarquait pour ramer sur les galères : enchaîné à son banc, presque nu, à peine nourri, il voyait toujours le bâton ou le sabre levé sur lui. Mais cette rude épreuve, d'où les plus robustes sortaient épuisés, ne se renouvelait qu'une ou deux fois par an. A terre, beaucoup n'étaient employés qu'à des besognes assez douces. Même dans les bagnes, moitié casernes, moitié prisons, où les pachas et les grands reïs enfermaient leurs esclaves, il se rencontrait pour réconforter les désespérés des cœurs héroïques comme celui d'un Cervantès ou de bons compagnons à l'inaltérable et communicative gaieté, comme le joyeux Flamand d'Aranda. Les Rédemptoristes et les autres religieux voués au soulagement des prisonniers apportaient des secours et quelquefois la délivrance.

JUIVE D'ALGER.
Gravure de Derbier, d'après le tableau de Bridgman.

L'âge d'or de la course fut la fin du XVI^e^ et le commencement du XVII^e^ siècle, quand la marine espagnole ne comptait plus guère et que la marine française ne comptait pas encore. En trente ans, les Algériens prirent pour 20 millions de marchandises et enlevèrent un million de captifs, valant au moins en moyenne

Digitized by Google

500 livres par tête. Puis les temps devinrent durs, les grands coups se firent plus rares. Au XVIIIe siècle la décadence commença. En 1830, quand l'armée française s'empara enfin d'Alger, la darse était presque vide, les bagnes déserts ; on ne trouva guère plus de 400 captifs à libérer.

A partir de 1830, la scène change : une ville nouvelle se mêle à l'ancienne, l'enveloppe, la déborde et, peu à peu, la détruit. Combien il est regrettable que l'idée n'ait pas alors prévalu de laisser intact le vieil Alger en construisant à côté, dans la plaine de Mustapha, une cité toute neuve, qui aurait eu, pour se déployer à l'aise, le pourtour entier de la baie. Nous n'en serions pas à déplorer tant de destructions barbares qui ne sont pas, hélas ! près de s'arrêter. Alger a ainsi perdu et perd encore tous les jours quelque chose de son originalité. Heureusement qu'on ne pourra jamais lui enlever l'incomparable beauté de son site et le cadre merveilleux de son paysage !

Le centre d'Alger est la place du Gouvernement. Qu'on se figure un rectangle long, dont trois faces sont formées par de hautes maisons à arcades, garnies de magasins, de cafés, d'étalages, coupées de passages et de rues. Le quatrième côté rompt la symétrie : c'est d'abord une mosquée, Djema el-Djedid, toute blanche, avec des murs dentelés de merlons élançant au-dessus de sa coupole et de ses dômes la fine silhouette du minaret ; puis une large échappée se découvre, avec le port, la mer, les cimes du Djurdjura montant dans le ciel profond.

Autour de la place, par les rues Bab-Azoun, Bal-el-Oued, par le boulevard de la République, roulent des galops de calèches, des cahotements criards de corricolos, de pesants départs de diligences. Les terrasses des cafés débordent, des appels sonores éclatent parmi le brouhaha des conversations à voix haute dans l'exubérance de mimiques méridionales. Sous la longue allée de platanes, en face de la mosquée, des groupes de promeneurs vont lentement, se suivent, se croisent, se mêlent. On déplie les journaux frais imprimés, on échange les nouvelles et les commérages du jour, on commente les dépêches de France, on débat les questions locales, on négocie les affaires de commerce : c'est la Bourse et c'est le Forum. A deux pas de cette agitation, assises dans le bosquet de palmiers de la Régence, des femmes font cercle ; des vieillards, des malades respirent l'air doux ; des oisifs laissent flotter leur rêverie solitaire. Et là-bas, au pied du duc d'Orléans de bronze, les petits décrotteurs biskris, les petits marchands d'allumettes juifs, toute la plèbe enfantine des *Ouled plaça* se gourme et se chamaille avec des cris aigus, tandis que de grands vagabonds arabes étalent nonchalamment leurs guenilles au soleil.

Sur chacun des côtés bâtis débouche un des quartiers de la ville : au nord et à l'est, Bab-el-Oued et la Marine ; à l'ouest, la Casba ; au sud, Bab-Azoun.

Digitized by Google

Bab-el-Oued et la Marine, c'est l'Alger de la conquête : rue Philippe, rue d'Orléans, rue de la Charte, rue des Trois-Couleurs, on est en pleine monarchie

A L'ENTRÉE DU BAIN MAURE.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman.

de Juillet. A part les grandes voies, les rues sont des ruelles ou des impasses irrégulières, mal tracées, étroites. Les maisons européennes, bâties à la hâte avec de mauvais matériaux, déjà vermoulues, se tassent dans la laideur maladive de



Digitized by Google

leur vétusté. Mais c'est là qu'on trouve encore, dans les recoins obscurs où les a oubliées le marteau du démolisseur, les plus charmantes maisons mauresques : la façade est discrète; des murs nus, de rares fenêtres masquées de grillages ; pour toute décoration extérieure, un portique de marbre avec un auvent de cèdre sculpté. La porte franchie, on se trouve dans la *skiffa*, long vestibule où l'on distingue vaguement des bancs accotés aux murs et toute une ornementation légère d'arcs, de colonnettes et de chapiteaux; puis une cour carrée, autour de laquelle des arcades ogivales s'enlèvent sur de sveltes colonnes; au-dessus, à chaque étage, avec des variantes dans la courbure des arcs et le style des colonnes, des galeries superposées reproduisent la même disposition. Les chambres sont en retraite, étroites, faiblement éclairées, faites pour le sommeil ou la rêverie. Dans le demi-jour, les boiseries ouvragées, les fines moulures de plâtre appliquées sur les murs et les plafonds, sollicitent doucement le regard, promènent dans leurs arabesques la flânerie de la pensée. Au faîte de la maison, la surface blanche des terrasses, étendue comme un écran impénétrable au soleil, flamboie sous la lumière crue du jour. D'en bas jusqu'en haut, ce sont partout des bois découpés, des marbres, des faïences vernies, des fantaisies de ligne, des gaietés de couleur. Au milieu de la cour, le bruit frais d'une fontaine ; tout un ensemble d'une richesse sobre, sans recherche criarde, sans étalage de luxe. Ce n'est point le palais décoré pour l'apparat des réceptions, mais le *home* oriental bien retiré, bien clos, arrangé pour le plaisir des sens et le repos de l'esprit.

Deux mosquées ont survécu dans cette partie de la ville. Djema el-Kebir, la « Grande Mosquée », très vaste, très ancienne, n'offre guère qu'un intérêt historique. Sidi-Abd-er-Rahman est à mi-côte : son gracieux minaret à étages de colonnettes où les faïences peintes mettent leurs tons clairs pointe dans la verdure du jardin Marengo.

Les quartiers ont leurs destinées. Le temps n'est plus où chaque arrivée, chaque départ de bateau emplissait la rue de la Marine d'un joyeux tumulte de vie. Maintenant ce n'est plus à la darse qu'on prend terre; disparue la porte de France par laquelle défilèrent les hauts shakos des vieux régiments d'Afrique; à peine quelques rares passants sous les arcades désertes, et, à l'heure de la prière, les silencieux dévots de la Grande Mosquée. La rue Bab-el-Oued a conservé plus d'animation : les jours de fête surtout, une foule y déborde, foule populaire, les hommes en veste ronde et chapeau de feutre, les femmes avec de minces jupes de toile, des châles aux couleurs voyantes, un foulard blanc sur leurs cheveux noirs. Jusqu'en dehors des portes, dans le faubourg de la Canteire, c'est le domaine de la colonie espagnole, des carriers,

Digitized by Google

maçons, terrassiers valenciens, des blanchisseuses et des cigarières. Souvent, dans l'obscurité des ruelles endormies, éclate le tapage des rixes nocturnes, ou bien les accords de la guitare se mêlent à la sérénade nasillarde de quelque *novio* andalous.

Des étrangers encore dans le quartier de la Casba, des ouvriers français,

RUE DE LA CASBA.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman.

mais en petit nombre, surtout des indigènes, musulmans et israélites. Tout en haut, à 120 mètres au-dessus de la mer, était campée la Citadelle. Dans l'enceinte de hautes murailles en brique, il y avait un palais, une mosquée, une poudrière, un parc à boulets, des magasins, des écuries, des jardins, même une ménagerie. C'est là seulement, avec ses deux cents canons braqués sur la mer, sur la ville, sur la campagne, que le dey se trouvait en sûreté. Aujourd'hui, la Casba, éventrée par une grande route, ne conserve plus que des bâtiments dégradés dont le caractère s'efface tous les jours ; le fameux pavillon

Digitized by Google

du coup d'éventail qui vit l'altercation historique du consul Deval et du dey Hussein est encore une des parties qui ont le moins souffert.

Des rues en escalier, rue de la Casba, rue Porte-Neuve, rue Médée, montent de la ville basse vers le plateau. Gravissez-les jusqu'à mi-côte et détournez-vous à droite ou à gauche, vous tombez dans un dédale de ruelles extraordinaires ; aucune qui soit de plain-pied et qui aille son droit chemin : elles biaisent, serpentent, tournent sur elles-mêmes, s'enchevêtrent les unes dans les autres, tantôt escaladant des pentes abruptes, tantôt plongeant en descentes presque verticales. Des maisons mauresques, toujours de même style, mais petites, mal bâties et d'aspect misérable. Gravement, à pas comptés, montent ou descendent des Maures en culotte bouffante, avec la large ceinture et la veste claire, menant par la main de petits garçons dont le costume a l'air d'une exquise mascarade ; des chefs indigènes, drapés dans les amples vêtements sur la blancheur desquels se détachent leur figure bronzée, leur fine barbe noire, le ruban rouge de leur décoration et le maroquin de leurs courtes bottes ; des Arabes, des Kabyles dont le burnous effiloqué, jamais quitté, jamais lavé, s'effrange sur de longues jambes nues ; des Juifs habillés de teintes sombres avec des cravates noires et des bas bleus. Voici, dans leur échoppe ou l'éventaire au cou, le marchand de sucreries, de gâteaux à l'huile, de poissons frits ; le marchand d'oranges, de pastèques, de bananes ; le cordonnier arabe fabriquant ses souliers sans talons, le corroyeur découpant en plein cuir ses sacoches et ses bourses rouges, l'épicier mozabite avec sa *gandoura* multicolore et sa face noire tout en barbe où s'allument deux petits yeux luisants, le charbonnier biskri habillé d'un vieux sac, le *kaouadji* attentif devant ses fourneaux : tout ce monde est calme, de geste et de paroles rares. De temps en temps, un vendeur ambulant jette son cri professionnel ; des passants s'abordent, échangent en notes gutturales des salamalecs cérémonieux, ou bien une altercation s'engage : alors les voix s'élèvent, et au répertoire pourtant si riche des malédictions arabes se mêlent des injures en sabir et de gros mots en français. Plus loin, on entend de petits rires, des modulations de voix chantantes comme un gazouillement d'oiseaux : c'est un groupe de femmes qui s'en vont au bain maure, empaquetées dans le haïk, qui ne laisse voir de toute leur personne que le haut du visage éclairé par de grands yeux, et les pieds mignons, coquettement chaussés de bas fins et de souliers vernis.

Si l'on veut voir la haute ville animée, vivante, il faut y monter pendant les fêtes musulmanes, au Mouloud, au Beïram, ou les soirs de Ramadan. Dès qu'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir, le jeûne est rompu, la

Digitized by Google

fête nocturne commence. On sent dans l'air comme une joie tumultueuse qui monte aux cerveaux, précipite la lenteur des allures, délie les langues, élève le diapason des voix. Il y a foule dans les cafés maures, illuminés de toutes leurs bougies et de toutes leurs lanternes ; la flamme danse sur un bariolage d'étagères peintes, de papiers découpés, d'enluminures, de petites glaces miroitantes, de clinquant papillotant. Une rumeur gaie déborde au dehors. Rasés de frais, vêtus de leurs plus beaux atours, la touffe de jasmin à l'oreille, les musiciens tambourinent sur la *derbouka*, piquent des notes aiguës avec leur petite flûte criarde, ou modulent en nasillant de mélancoliques complaintes.

Rien de semblable à Bab-Azoun. Avec ses quartiers neufs, ses hautes maisons à quatre ou cinq étages, ses magasins à l'instar de Lyon ou de Paris, un théâtre où, dans des scrutins solennels, messieurs les abonnés acceptent et refusent les ténors, des processions de promeneurs, toujours les mêmes, défilant du même pas aux mêmes heures réglementaires, on serait tenté de le comparer à la plus banale des villes de province. Mais cette première impression ne demeure pas : bientôt un intérêt puissant vous captive. Regardez ces gens qui passent : il y en a de toute race, et pourtant parmi eux il n'y a point d'étrangers. Tous participent à notre existence, sont mêlés à notre vie sociale, faits à nos manières d'être, imprégnés de nos idées. Vous n'êtes plus dans une ville arabe, ou turque, ou espagnole, vous êtes dans une ville française ; cet Alger-là, c'est l'Alger vivant, qui pense, qui travaille, qui grandit. C'est, en effet, de ce côté, et de ce côté seulement, qu'Alger s'est accru, escaladant les escarpements pour monter par les tournants Rovigo jusqu'au pied de la Casba, débordant par-dessus les remparts, poussant le long de la baie ses faubourgs industriels, marchant en avant, droit au sud.

Et si l'on veut du pittoresque, Bab-Azoun a ses portes ouvertes sur la campagne, son boulevard de la République, suspendu sur la mer. Là-bas ce sont les coteaux verts et les routes en corniche, où à chaque détour un nouvel horizon s'épanouit en plus larges perspectives, et les petits sentiers pleins d'ombre, et les vieux chemins romains enfouis dans les arbres, et les vallées fraîches, et les ravins sauvages avec leur foisonnement de végétations folles. Ici, devant la balustrade de l'immense balcon, c'est d'abord la longue ligne des quais, les docks, les entrepôts, les lourds camions dévalant par les rampes, la foule affairée des négociants, des commis, des portefaix courant sous la charge. Puis c'est le port, avec le mouvement des paquebots qui partent et qui arrivent, des chalands qui accostent, des canots qui filent, le grincement des treuils, le sifflet des sirènes, et, par instants, dominant tous ces bruits de voix et de choses

Digitized by Google

humaines, les grandes voix de la mer et du vent. Au delà, l'étendue illimitée vers le nord, avec des taches blanches de voiles et de vagues fumées de navires. Parfois, quand le soleil à son déclin va se coucher derrière la ville, la baie s'embrase comme d'un reflet d'incendie; pendant quelques instants toute la mer apparaît rose; puis le ciel pâlit, les teintes se dégradent, s'effacent, et disparaissent noyées dans le crépuscule.

Maurice Wahl

RUE DE LA MER ROUGE.

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Boudier.

Digitized by Google

Digitized by Google

# STOCKHOLM

Stockholm, capitale du royaume de Suède, est situé par 59° 20′ de latitude nord et 15°43′ de longitude est, à 1585 kilomètres nord-est de Paris, sur les deux rives d'un détroit qui fait communiquer le lac Mælar avec la Baltique ou *Östsee* (mer de l'Est) juste à l'endroit où cette nappe marine se ramifie en deux golfes, celui de Bothnie, dont la corne s'enfonce jusqu'au pays des Lapons, et la baie de Finlande, au fond de laquelle est Saint-Pétersbourg.

Stockholm n'est pas seulement la plus belle ville de Scandinavie, c'en est aussi, de beaucoup, la plus étendue. Son pourtour ne mesure pas moins de 23 kilomètres. Il est vrai que cet immense espace est couvert en partie par l'eau. Comme Amsterdam et Venise, Stockholm est une cité amphibie ; les places y sont des lacs, les rues des bras de mer, les carrefours des points d'amorce d'artères aquatiques.

On y compte plusieurs régions urbaines bien distinctes. Voici d'abord *Staden*, la Cité, qui occupe le principal des îlots situés entre le lac aux eaux douces et le fiord ou golfe aux eaux salées que l'on nomme *Saltsjö*. C'est dans ce quartier aux rues étroites et irrégulières que se dressent, avec le château royal, les principaux édifices, cathédrale, bourse, banque, douane, hôtel de ville, palais de la noblesse. De ce centre, la ville a débordé sur les îlots d'alentour et vers le Mælar, dont la nappe, longue de 90 kilomètres, est semée elle-même de 1300 îles.

Aujourd'hui, la cité embrasse en eaux et en terres 16 kilomètres du nord au sud et 23 kilomètres de circonférence.

Au nord, sur la terre ferme, s'étend le vaste quartier de *Norrmalm*, rattaché à la pointe de Staden par un magnifique pont de 113 mètres de longueur. Avec ses rues droites, ses maisons monumentales, son énorme édifice de la gare centrale, c'est la ville de l'aristocratie et du luxe. Là est la belle place Gustave-Adolphe, le héros de la Suède au XVII[e] siècle ; là s'élèvent le théâtre royal, le palais du prince héritier, l'académie des sciences, l'observatoire et le parc Berzelius.

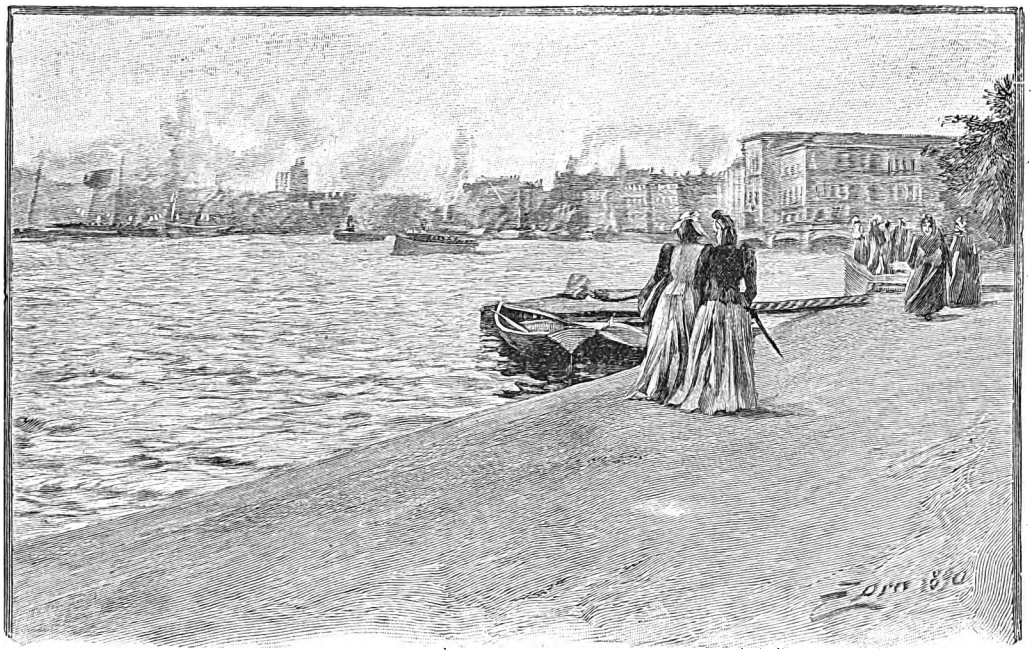
Aux flancs de Norrmalm s'amarrent, au sud-est, l'îlot de *Blasieholm* et celui de *Skeppsholm* (l'îlot aux Navires), ce dernier renfermant les chantiers et les arsenaux de la flotte de guerre, puis, à l'est, *Ladugardsland*, où sont les casernes, et, à l'ouest, *Kungsholm* (l'île du Roi), séparé de *Norrmalm* par un bras du lac.

L'autre moitié de la ville, au sud, c'est-à-dire au-dessous de *Riddarholm* (l'île des Chevaliers), un des îlots dont *Staden* est flanqué, est constituée par le vaste faubourg plébéien et bourgeois qu'on nomme *Södermalm*. Ajoutons-y, au sud de *Ladugardsland*, la longue île où se trouve le splendide parc du *Djürgarden*, promenade de prédilection, en hiver aussi bien qu'en été, de la population de Stockholm. Là sont le pavillon royal de Rosendal et la tour du Belvédère, d'où l'on peut contempler à l'aise tout le labyrinthe de la ville et la coupe pittoresque du lac avec sa bordure de rochers, de montagnes, de forêts, de châteaux.

La ville est reliée directement au port de Göteborg sur le Cattégat, à travers la péninsule du Gotland, par un canal long de 400 kilomètres, avec cinquante-huit écluses gigantesques et vingt-quatre tunnels, qui traverse de part en part toute la Suède méridionale et affranchit le transit de Stockholm de la navigation périlleuse des détroits danois.

Stockholm n'a été fondée qu'au XIII[e] siècle, par le *jarl* (comte) norvégien Birger ; elle a succédé comme capitale de la Suède à trois autres localités de la région : Bjorkœ, la vieille cité d'Odin, aujourd'hui une pure nécropole, sise dans une île du lac à 40 kilomètres à l'ouest ; Sigtuna, dans le Stäketfiord, et enfin Upsal. Au recensement de 1890, Stockholm comptait 246 155 habitants.

Digitized by Google



STOCKHOLM. — VUE PRISE DE SKEPPSHOLMEN.
Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Zorn.

STATUE DE CHARLES XII.
Gravure de Bazin, d'après une photographie.

# Stockholm

Avec le goût que nous avons pour simplifier nos jugements et les ramasser dans une formule facile, quelques-uns s'en tiennent encore à dire de Stockholm que c'est la *Venise du Nord*, et à nommer les Suédois les *Français du Nord*. La vérité, s'il faut la dire en deux lignes, c'est que chez aucune population la culture intellectuelle n'est plus répandue qu'aux États scandinaves, et que Stockholm doit être rangée parmi les cités les plus pittoresques du monde. Elle développe ses six quartiers sur des îles, dans une plaine et sur des hauteurs, ce qui donne à sa physionomie une belle diversité et des agréments variés. Ses quais et ses ponts ont grande allure; ses maisons en bois, si souvent incendiées, ont aujourd'hui fait place à des constructions en pierre dont un grand nombre sont de beaux palais.



Digitized by Google

C'est au soleil couchant, par un soir d'été, qu'il est agréable d'errer de la mer au lac Mälaren, dans cette baie profonde de la Baltique. Toutes les îles et péninsules sont chargées de villas charmantes, et les eaux largement étendues qui les baignent, en même temps qu'elles supportent de lourds navires, sont coupées en tous sens par de légères chaloupes à vapeur. La « Cité », merveilleuse par ses larges quais, depuis longtemps n'est plus qu'une partie de la ville. Stockholm s'est infiniment étendue en dehors de cette île mère. Les chênes de Djurgården et les hauteurs rocheuses dressées sur l'horizon relèvent, comme un cadre grandiose, ces séduisants panoramas dont je pris, dès le premier soir, un aperçu inoubliable.

Je m'étais rendu au jardin Mosebacke, où se trouve un ascenseur à vapeur. Dans cette vaste étendue de maisons que j'embrassais, entre tant de ponts, viaducs, chaussées et larges môles qui rejoignent tous ces îlots épars, deux édifices s'imposaient à mon attention : le Palais Royal et le Musée National.

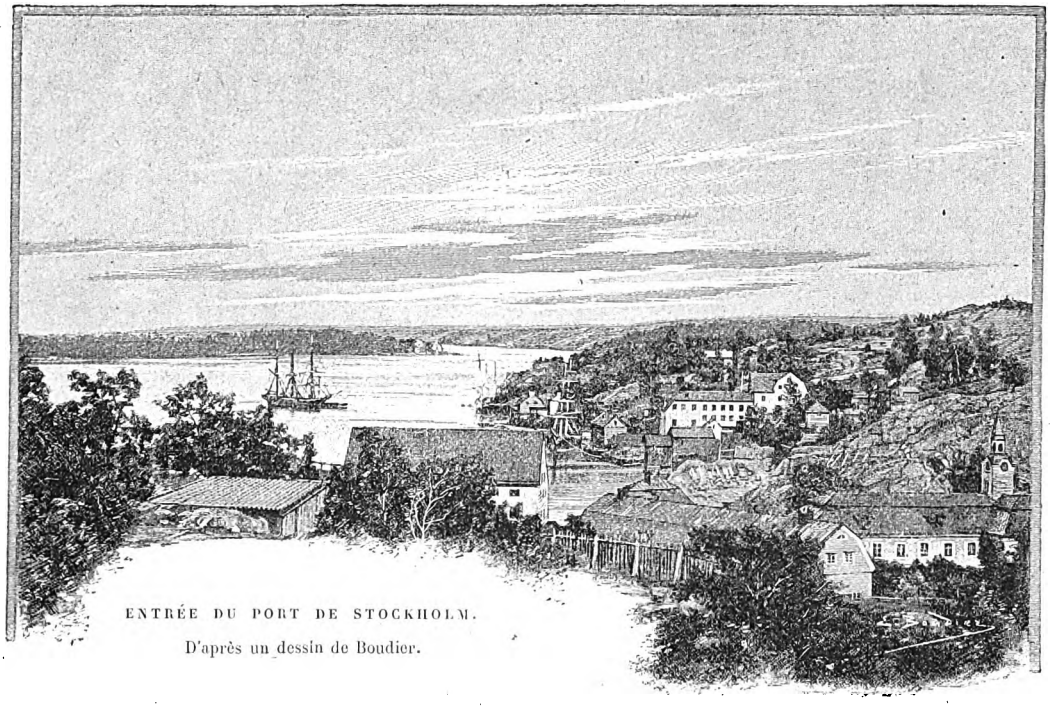
Monuments significatifs! Avec une singulière intensité, ils m'affirment le caractère de cette ville du Nord qu'on voudrait vainement rapprocher de telles cités du midi de l'Europe. Stockholm est en réalité le lent résultat de toute une nation, le produit d'un énergique effort, dont l'histoire est symbolisée par la masse du Château Royal dominant tout l'amphithéâtre. Quant au Musée National, il nous rappelle quelle est la religion de la Suède — et d'ailleurs de tous les peuples scandinaves, — l'amour, poussé jusqu'à une pieuse manie, de leurs antiquités nationales.

Si la chance vous favorise, et que ce jour-là, dans quelqu'un des nombreux concerts, vous entendiez de ces ravissantes mélodies populaires dont la Suède possède un merveilleux trésor et qu'aime si passionnément la population de Stockholm, observez la mélancolie de la musique, la gaieté légère des paroles, leur patriotisme, et vous serez fort près d'avoir déjà une impression juste sur cette ville charmante de pittoresque, qu'ornent d'incomparables environs et riche en souvenirs nationaux tant historiques que préhistoriques.

Tout Stockholm est dominée par le majestueux Palais Royal, qu'ennoblissent en abondance les plus précieux souvenirs historiques, et qu'habite la famille royale. Cet énorme cube de pierres occupe la place où, en 1255, Birger Iarl bâtit une forteresse qu'on peut considérer comme l'origine de Stockholm. Tout à côté se trouve la Grande Église, *Storkyrkan*, qui doit aussi être vénérée comme le plus ancien monument de la ville; du moins une inscription et les annalistes l'attestent, mais le visiteur serait disposé à la croire du siècle dernier, tant elle a été restaurée.

Digitized by Google

Le Palais Royal fut bâti dans le style de la Renaissance italienne, à la fin du XVII^e^ siècle. Cet édifice immense, qui renferme, dit-on, plus de huit cents chambres, éveille à l'imagination de celui qui le parcourt cinquante scènes dramatiques de ces pays du Nord qui, pour nous autres, hommes du Midi, tirent un caractère légendaire assez poétique de la fâcheuse ignorance où nous sommes à l'ordinaire de l'histoire scandinave. L'origine même de ce palais n'est-elle pas marquée de la plus terrible aventure qu'on ait jamais vue au cinquième acte d'une tragédie? Le roi Charles XI venait de



ENTRÉE DU PORT DE STOCKHOLM.
D'après un dessin de Boudier.

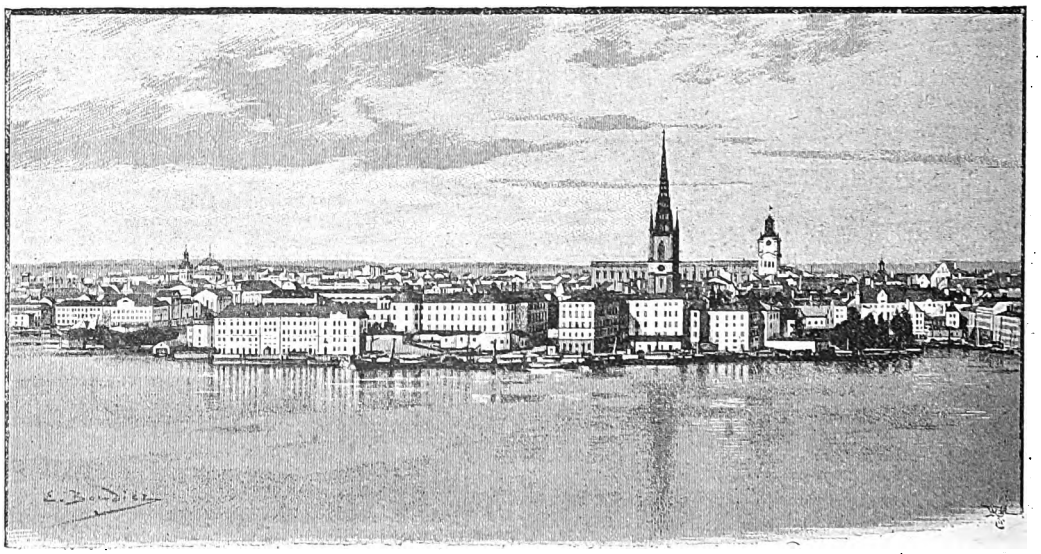
mourir, laissant inachevé le monument, qu'il avait voulu magnifique et où il avait placé son orgueil. On y mit du moins son cadavre sur un lit de parade. Soudain le feu se déclara, et avec une telle fureur, qu'on ne put rien faire de mieux que précipiter les restes du monarque par la fenêtre. Nous sera-t-il permis de souligner qu'à cette époque on répugnait vraiment trop à la crémation, et qu'après tout, pour notre jugement moderne, elle eût été préférable à cette défenestration?

Il y a des tableaux, des plafonds, des marbres et des stucs intéressants dans ce palais; mais les tapisseries surtout y paraîtront enviables. On sait du reste, parmi les amateurs, que nous n'avons pas en France de collection des Gobelins comparable à ceux qu'on admire dans les palais royaux suédois. Gustave III,

Digitized by Google

qui jusqu'à la Révolution fut grand admirateur de la France, en rapporta un choix admirable de tapisseries. C'était un prince généreux, aimant la dépense et ne sachant trop s'en procurer les ressources; il respecta peu la Constitution : mais, comme il la violenta pour faire une guerre qui flattait le sentiment national, les masses le soutinrent quand sa noblesse l'abandonnait. La bourgeoisie lui a élevé un monument dont la statue est un bon morceau de Sergel, considéré par l'opinion comme le maître de la sculpture suédoise au commencement de ce siècle.

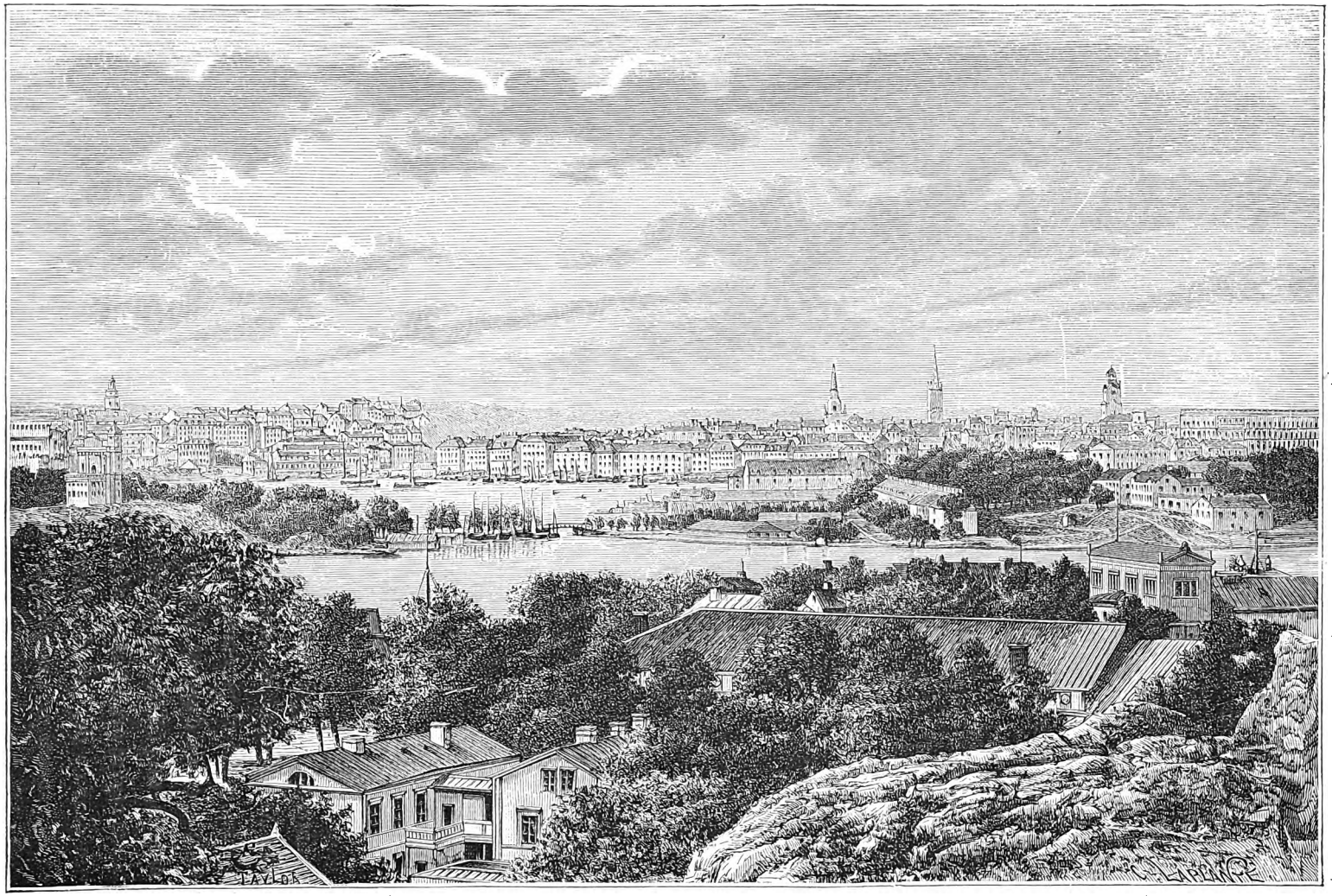
Pour le public français, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler que Gus-



STOCKHOLM. — VUE PRISE DU MÄLAREN.
D'après un dessin de Boudier.

tave III est ce roi qui mourut assassiné dans un bal masqué. Nous connaissons la noble figure de Gustave-Adolphe et ce chevalier exalté, ce Charles XII que Voltaire nous a si joliment présenté; mais, de tous les rois de Suède, celui qui nous obsède dans cette noble maison, c'est le Français heureux Charles-Jean Bernadotte. Son souvenir remplit ce palais, où nous visitâmes ses appartements, aujourd'hui de belles salles de fêtes. Seul dans l'héroïque légende qui remplit nos cœurs et ce siècle, l'adjudant de 1790 a gardé un trône, et sa dynastie, à cette heure, est une des plus fermes de l'Europe. Benjamin Constant, qui l'avait beaucoup connu, en trace un portrait très vraisemblable : « Quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de très fin dans l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en font un

Digitized by Google



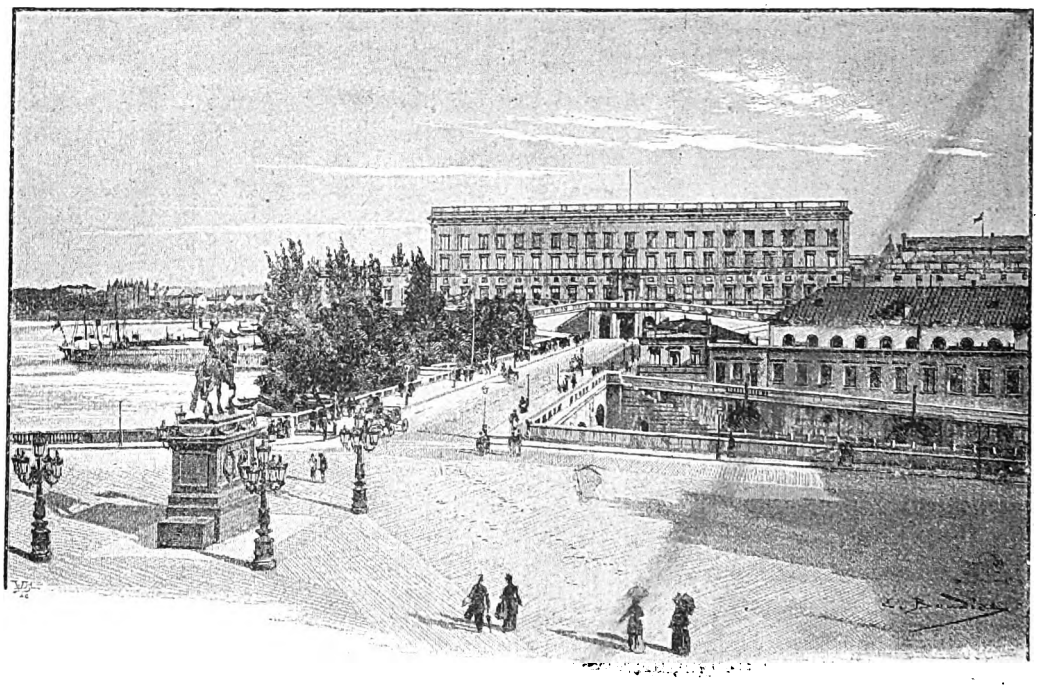
VUE DE STOCKHOLM.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Joh. Jaeger.

Digitized by Google

homme remarquable, courageux dans les combats, hardi dans les propos, mais timide dans les actions qui ne sont pas militaires, irrésolu dans tous ses projets. Une chose qui le rend très séduisant à la première vue, mais qui en même temps met un obstacle à toute combinaison de plan avec lui, c'est une habitude de haranguer, reste de son éducation révolutionnaire. »

Bernadotte avait posé pour Benjamin Constant dans le salon de Mme Récamier, à la veille du 18 Brumaire. Qu'était-il devenu sur le trône et au tard de sa vie, ce beau parleur, soldat de France? Voici un portrait, tiré des souvenirs d'un de



LE PALAIS ROYAL.

D'après un dessin de Boudier.

nos compatriotes qui visita ce Palais Royal en 1814 : « Quand je fus introduit, Charles XIV Jean était debout au milieu de son salon ; il portait un habit de drap bleu avec collet et parements de velours clair, garni de galons d'or, et était en bottes à éperons d'argent. D'une taille avantageuse, son corps, un peu affaissé par les années, ne péchait pas par un embonpoint excessif; ses cheveux étaient blancs, mais son regard avait toute la vivacité de la jeunesse, et sa conversation était nourrie par le charme des grands souvenirs et des actions mémorables dont il pouvait dire : *Et quorum pars magna fui!* » Avec les années, le modèle est reconnaissable et garde bien ses caractères essentiels : ce sont surtout les peintres qui diffèrent.

M. Amédée Clausade, qui nous a laissé ces mémoires, eut une longue conver-

Digitized by Google

sation avec le vieux monarque. Celui-ci lui parut très soucieux de ne pas être confondu avec Moreau et les autres qui combattirent leur patrie dans les rangs de l'étranger. Il en donnait de longues explications. Ne valent-elles pas qu'on les rapporte? Il avait fait asseoir le visiteur à ses côtés, dans une embrasure de fenêtre calfeutrée en satin pourpre. C'était sur la grande façade du palais, en face du merveilleux panorama que forment la montée des Lions et le pont du Nord.

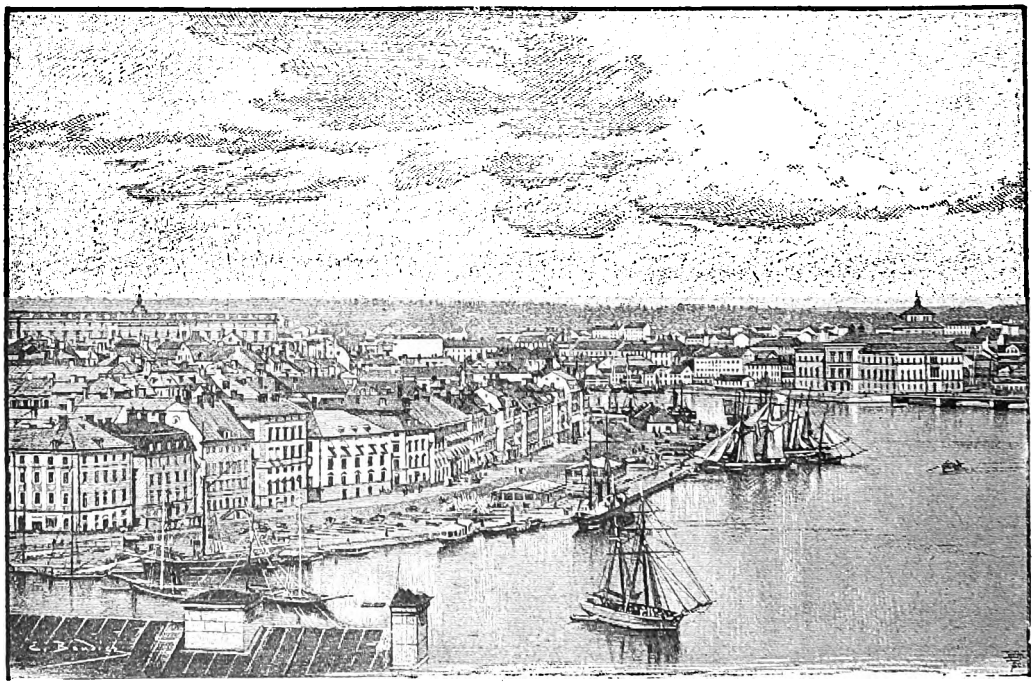
Bernadotte expliquait s'être donné loyalement aux intérêts de la Suède. Quant aux difficultés de sa situation vis-à-vis de la France, il les tournait par des arguments que résume nettement une proclamation, pas assez admirée, ce me semble, qu'il adressa en 1812 à l'armée du nord de l'Allemagne, dont il était devenu généralissime : « Soldats, le même sentiment qui guida les Français en 1792, et qui les porta à s'unir et à combattre les armées qui étaient sur leur territoire, doit diriger aujourd'hui votre valeur contre celui qui, après avoir envahi le sol qui vous a vus naître, enchaîne encore vos frères, vos femmes et vos enfants! »

Le prince de Suède prétendait demeurer logique avec l'adjudant de 1790, et chantait encore la *Marseillaise* à la veille de battre Ney. Les circonstances et les devoirs contradictoires qui lui furent imposés soustraient le cas de Bernadotte au jugement du simple bon sens et le renvoient aux casuistes. Quoi qu'en décident les théoriciens, par sa sagesse, lui qui ne savait même pas la langue de son peuple, sut mourir dans son beau palais, entouré du dévouement de la Suède et même de la Norvège. Ses successeurs se piquent de quelque culture. Le fils de Bernadotte, le roi Oscar I^er^, composait agréablement la musique, et écrivit un livre : *Des Peines et des Prisons*. Le roi actuel, Oscar II, a hérité de ces dons : il est musicien; il compose et chante fort bien. Sous la signature Oscar Frédéric, il a publié des travaux divers : *Traduction de poésies espagnoles et portugaises; Souvenirs de la flotte suédoise* : ce sont ses impressions d'officier de marine. On goûte particulièrement ses recherches historiques, entre autres une *Dissertation sur Charles XII*, qui est de la bonne philosophie politique.

Après le Palais Royal, et pour compléter notre pèlerinage dans l'histoire politique de Stockholm, nous visitâmes le beau Palais de la Noblesse, *Riddarhuset*. A l'église de Riddarholm nous pouvions méditer sur la tombe des rois et des grands hommes de la Suède. D'ailleurs, sur la plupart des places de la ville sont des statues qui honorent le passé. Mais ce qui s'impose à Stockholm à côté des souvenirs nationaux, c'est le développement intellectuel de ce pays. C'est là qu'apparaît avec une singulière intensité le génie de cette race.

Digitized by Google

Le Musée National, pour sa galerie de peinture et de sculpture, pourrait être appelé Musée de Gustave III. Ce prince a acheté, à la fin du siècle dernier, d'excellents tableaux français, des Chardin, Lancret, Oudry, Desportes, Boucher, puis des Flamands et des Hollandais. Pour notre goût, ce sont de beaux Rembrandt qui nous impressionnent le plus. C'était certainement un homme de goût, car, en Italie, il sut se procurer de remarquables antiques, qu'on est étonné de trouver à Stockholm quand on sait avec quelle ardeur les patriotes là-bas protestent contre les civilisations grecque et latine au nom de la Scandinavie. Un homme des plus

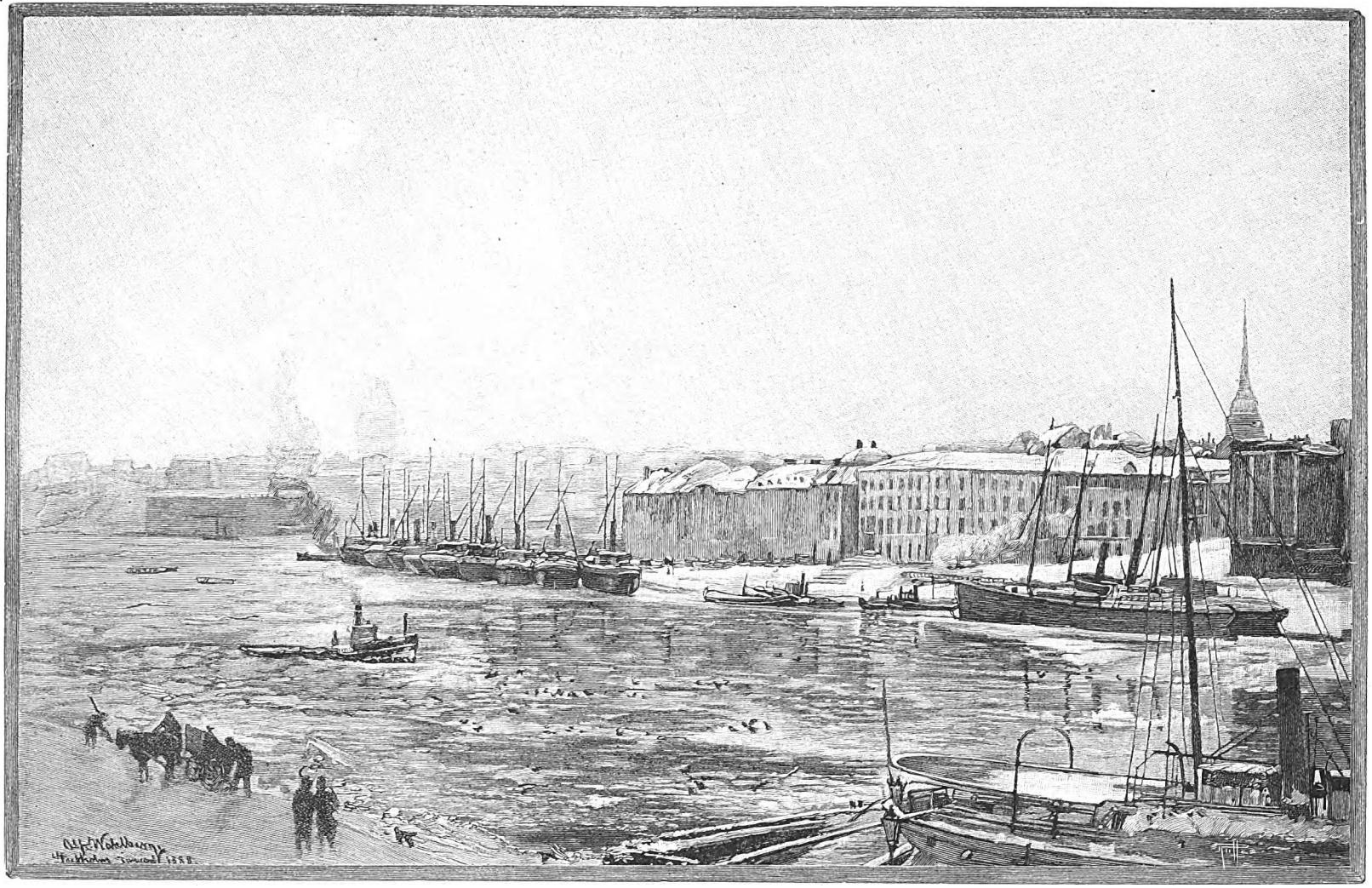


STOCKHOLM. — LE QUAI DE LA CITÉ.
D'après un dessin de Boudier.

distingués, le Danois Grundtvig, n'a-t-il pas fait une éloquente campagne pédagogique et presque religieuse qui concluait, entre autres traits caractéristiques, à substituer les Sagas et les Eddas à Homère et à Virgile comme modèles offerts à la jeunesse?

Ne sourions pas trop d'un zèle archéologique qui, dépouillé de quelques excès, fait le plus bel honneur à la Suède contemporaine : les longues heures et fécondes qu'on peut passer dans la partie du Musée National qui s'intitule *Musée Historique*! B.-E. Hildedrand a classé là, avec une méthode qu'on ne saurait trop louer, des milliers d'objets trouvés en Suède : inscriptions, armes, ustensiles, parures, témoignages sur les âges lointains. Vaste leçon de choses

Digitized by Google



LE PORT DE STOCKHOLM EN HIVER.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Wahlberg.



Digitized by Google

où nous touchons l'histoire nationale depuis ses temps les plus reculés.

Pour compléter cet enseignement unique en Europe, il faut aller au Musée du Nord, musée ethnographique, fondé récemment, en 1873, par le docteur Hazelius, et qui renferme tout ce qui a rapport au genre de vie, costume, industrie, art des Scandinaves et des Lapons. Quelques voyageurs y sourient un peu. Nous n'avons guère idée des soins méticuleux avec lesquels on range, on classe là-bas les plus informes débris du passé. Croiriez-vous qu'il y a des lois très sévères défendant à celui qui trouve quelque outil de silex, quelque arme rouillée du moindre intérêt archéologique, de le vendre à un particulier ou même de le garder? Il faut que tout s'entasse dans ces immenses musées. Tant de documents et tant d'amour ont permis aux savants scandinaves de restituer la civilisation de leurs premiers ancêtres.

Les études d'archéologie préhistorique, de l'avis des hommes compétents, n'ont nulle part été poussées aussi loin. C'est qu'on n'a guère de chroniques sur l'histoire de la Scandinavie qu'à partir du XI^e^ siècle. Au delà, il ne reste que les vagues traditions rapportées par les Sagas. Encore ne dépassent-elles guère le milieu du IX^e^ siècle, et plus loin rien que les témoignages laissés sur le sol ou dans la terre par les anciennes peuplades. De là l'extrême importance nationale des précieuses vitrines archéologiques de Stockholm. Le savant Nilsson, de Lund, les a interprétés, et son travail, fortifié des travaux de tant de laborieux déchiffreurs de vieilles inscriptions runiques, a jeté sur les origines de la race scandinave une lumière bien imprévue.

La Bibliothèque Nationale tient ses manuscrits et ses archives des couvents, que Gustave Vasa dépouilla au fur et à mesure de leur sécularisation. Beaucoup de volumes ont disparu, soit par dons aux bibliothèques d'universités, soit par le feu, soit par le sans-gêne de cette étrange reine Christine qui, laissant son royaume pour Rome, emporta plusieurs milliers de manuscrits et de livres, aujourd'hui au Vatican. Un ouvrage fameux, c'est le *Codex aureus* : imprimé ou manuscrit? on discute. Le certain, c'est que pendant de longues suites d'années il a prédit les événements. Il est composé de feuilles alternativement rouges et blanches. Celui qui voulait le consulter tombait-il, en ouvrant le livre, sur une page rouge, son désir ne devait pas être accompli; sur un blanc, ses souhaits étaient exaucés. Mais il y a des modes, même dans les choses de l'absolu : les amateurs du merveilleux, en cette année 1892, préféreront assurément s'émouvoir à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, où se trouve toute l'œuvre manuscrite du bizarre Swedenborg. Nous aimerions à retracer ici la féconde biographie de cette espèce d'agitateur (qui n'est d'ailleurs intéressant que par les

Digitized by Google

contradictions de sa carrière), mais j'imagine que mes lecteurs m'entraînent : le plus grand nombre veulent que, sans discuter là, nous portions nos hommages à l'herbier de Linné, relique précieuse assurément.

M. Georges Cogordan a tracé du développement intellectuel suédois un tableau qu'on lira avec profit : « C'est sous les règnes de Gustave-Adolphe et de Christine que les savants suédois commencèrent à faire parler d'eux ; en même temps l'Université upsalienne, qui avait subi une longue éclipse pendant le XVI^e siècle, était réorganisée, et faisait ses premiers pas dans la brillante

STOCKHOLM. — VUE PRISE DE SALTSJÖN.
D'après un dessin de Boudier.

carrière qu'elle devait parcourir. Les souverains de la Suède attiraient à eux les étrangers illustres : Descartes mourut à Stockholm ; Saumaise et Naudé, deux érudits français, furent appelés par la reine Christine ; sous Charles XI, l'Allemand Puffendorf, le rival de Grotius et l'un des fondateurs de la science du droit des gens, occupa une chaire à l'Université alors naissante de Lund. Au XVIII^e siècle, une grande intelligence semble avoir concentré en soi tout le génie scientifique de la Suède : Linné, le père de la botanique. En même temps, l'influence française s'affermissait de plus en plus. Déjà Stockholm comptait une Académie des Sciences et une autre qui correspond à notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Gustave III, prince éclairé et ami aussi ardent des choses de France qu'il allait devenir ennemi déclaré de notre révolution,

Digitized by Google

fonda, en 1786, une Académie suédoise à l'imitation de l'Académie française. Pourtant cette époque, sans doute à cause d'un engouement mal raisonné pour le goût français, n'a pas laissé d'œuvres littéraires durables : parmi les écrivains contemporains de Gustave III, on ne trouve guère à citer que Bellman, le joyeux chansonnier de Stockholm. Une réaction puissante marqua le commencement de notre siècle : le signal fut donné par un professeur à Upsal, Atterbom. Les *phosphoristes*, ainsi appelés du nom de leur journal, *le Phosphorus*, allèrent puiser leurs inspirations aux sources alors peu explorées des antiquités scandinaves. Ils renouvelèrent ainsi leur littérature, jusque-là condamnée à la stérilité : ils eurent même une influence considérable, en répandant parmi le peuple le goût de l'histoire nationale, ce qui est le plus grand aliment de patriotisme. Les grands écrivains d'alors furent : Tegnér, évêque de Vexiö, longtemps professeur à Lund; Franzén, évêque lui aussi, à Hernösand, en Norrland, et enfin le Finlandais Runeberg, le plus grand poète de la langue suédoise, le chantre national de la triste Suomi. Tous aujourd'hui sont morts, et n'ont pas été remplacés. Des romans, dont beaucoup dans le genre honnête et tempéré de M^me^ Bremer, et quelques pièces de théâtre, c'est tout ce que produit pour le moment la Suède littéraire. La palme de la littérature en Scandinavie appartient actuellement aux Norvégiens, peuple jeune et plein de sève. Dans les sciences, au contraire, la Suède n'a rien à envier à personne. » Il convient d'ajouter, pour mettre au point ce tableau de la vie intellectuelle, que la jeune Université de Stockholm s'est placée au premier rang pour la force de ses études mathématiques.

C'est ici l'instant de noter que si tous les Scandinaves se réunissent dans le culte de l'archéologie, le scandinavisme, pourtant, est demeuré une chose de lettrés, un rêve calqué sur le panslavisme et le pangermanisme. En 1869, des savants danois, suédois, norvégiens se réunirent à Stockholm pour l'adoption d'une orthographe commune aux langues scandinaves : ils ne purent se faire les concessions indispensables. « Causez avec un Norvégien, dont l'ombrageux patriotisme ne place rien au-dessus de la « vieille Norvège » ; avec un Suédois, qui parlera avec émotion de l'époque où Gustave-Adolphe, avec 6000 hommes, a fait trembler le Saint-Empire Romain ; avec un Danois, qui dira qu'au temps de Valdemar le Grand la Baltique était un lac danois, et vous arriverez à penser qu'un Scandinave n'acceptera jamais l'union des trois royaumes qu'à la condition que son pays soit le premier dans la confédération[1]. » Le scandinavisme

1. *L'Instruction supérieure en Russie*, par Georges Cogordan : *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1875. Tout cet article est excellent.

Digitized by Google

jusqu'à cette heure n'est qu'une commodité pour les toasts. C'est l'hiver qu'on aimerait à habiter Stockholm ; il ne peut se comparer qu'à « la saison » de Pétersbourg : fête des traîneaux, patinages, beaucoup de bals de jeunes filles. Bals et patinages en tous pays sont compris comme des facilités pour le flirt. Disons donc qu'en Suède les jeunes filles sont généralement jolies, délicates et affinées. Étranges et fragiles petites choses du Nord ! Qu'elles doivent être à l'aise, ces petites femmes, dans une population où le goût de la conversation est plus vif qu'en aucun lieu du monde.

Après New-York, en effet, Stockholm est la ville où les téléphones sont le plus employés. (J'ajoute que l'abonnement annuel y est moitié moins cher qu'à Paris.)

Mais c'est l'été aussi qu'on voudrait se fixer à Stockholm : ses sites, ses forêts, ses châteaux lui font des environs enchanteurs. Les naturalistes affirment que les forêts de la Suède sont plus silencieuses que les bosquets d'Allemagne : ils attribuent ce fait à l'extrême abondance des forêts, qui occupent au moins les deux cinquièmes du pays. Mais depuis quelque temps, de grands défrichements, regrettables à un autre point de vue, ayant été pratiqués, les tribus d'oiseaux chanteurs ont augmenté. Ces beaux environs de Stockholm ne se racontent pas. J'ai vu aux portes de la ville le parc de Djurgârden. C'est, dans une presqu'île formée de rochers granitiques, un amas de chênes, de sapins, d'aubépines comme seul le climat du Nord en peut produire. Les Suédois y ont élevé, sous des platanes, la statue du plus populaire de leurs poètes, le chansonnier Bellman. Des maisons élégantes et simples sont disséminées tout alentour du parc.

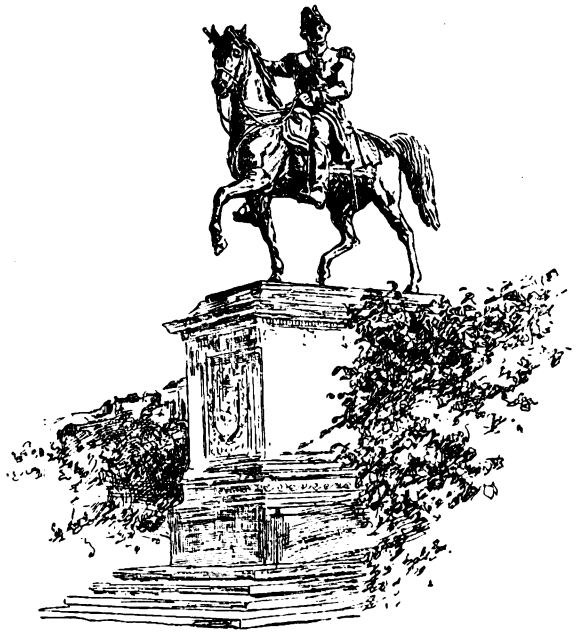
Je me suis plu encore au palais de Drottningholm, qui a été construit d'après Versailles, sur l'une des treize cents îles du lac Mälaren. On y trouve infiniment de tableaux ; je ne sais si au point de vue de l'art on peut y admirer grand'chose, mais il ne faut pas se lasser de louer ces paysages suédois, faits de verdure et d'eau, avec des prolongements de lumière d'une douceur inoubliable. Enfin, visitant le château de Gripsholm, je me suis rappelé avoir vu sur notre scène de l'Odéon un bon nombre des drames qu'abritèrent les tours rondes de ce vieux palais....

Stockholm, en résumé, offre à ceux qui goûtent la nature un pittoresque fait d'eaux et de verdures incomparables, avec des rochers qui valent les plus beaux. La longueur des hivers de neige, la transparence des crépuscules, composent des spectacles très particuliers. L'histoire anecdotique de ce pays abonde en traits d'un dramatique intense, analogue à ceux que les Stendhal et les Mérimée nous firent aimer en Espagne et en Italie. L'instruction populaire y est universelle : tous les

Digitized by Google

paysans, et depuis longtemps, savent lire, et les écoles populaires communales sont de véritables palais. Les études archéologiques y sont plus honorées et plus poussées que dans aucune nation. Enfin, la cité maritime et commerçante, par sa position et par ses travaux d'art, est réputée comme un modèle auprès des hommes compétents. Quant au voyageur, je le sais, il s'y plaît d'autant mieux que le Suédois est naturellement courtois et fin.

Maurice Barrès



STATUE DE BERNADOTTE.

D'après un dessin de H. Vogel.

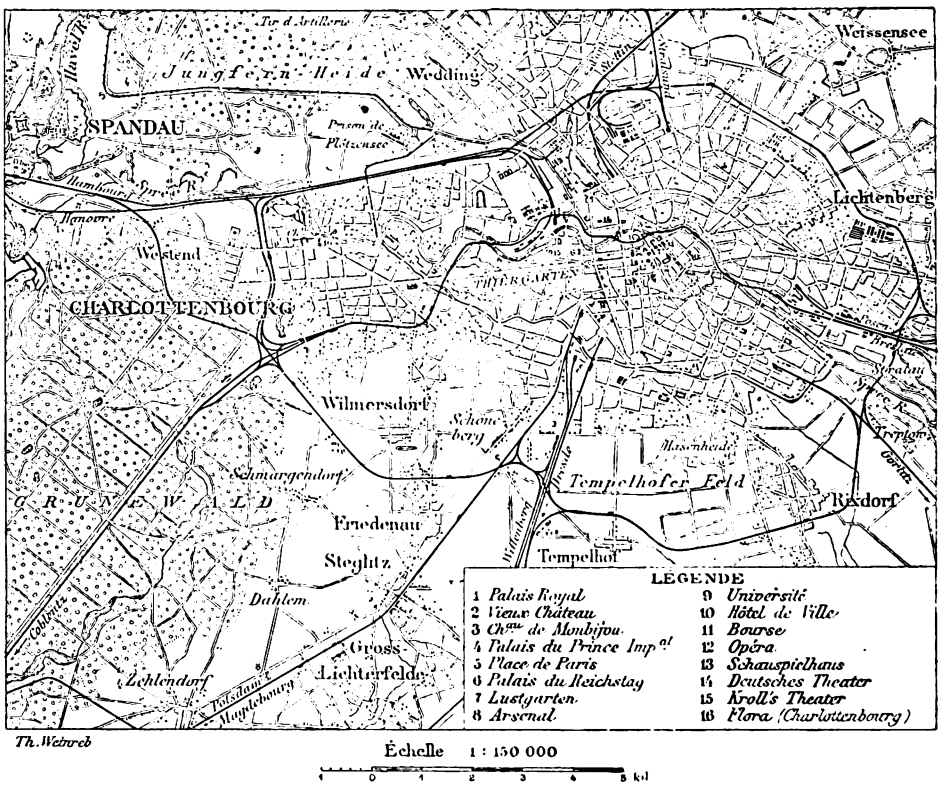
Digitized by Google

Digitized by Google

# BERLIN

BERLIN, capitale du royaume de Prusse et de l'empire Allemand restauré au profit des Hohenzollern, est sis par 52° 30′ de latitude nord et 11° 3′ de longitude est, à 1150 kilomètres nord-est de Paris, à 665 kilomètres nord-nord-ouest de Vienne, dans la plaine ou *marche* brandebourgeoise qui s'étend entre l'Elbe et l'Oder. La rivière la Sprée, un sous-affluent de l'Elbe par la Havel, issue non loin de la frontière de Bohême, traverse la ville d'est en ouest en y décrivant deux boucles en forme d'S et en la divisant en deux moitiés à peu près égales.

Sur un îlot, puis sur la rive méridionale de ce cours d'eau s'élevaient au XII^e^ siècle deux bourgades distinctes, Köln et Berlin, qui, après avoir grandi d'abord côte à côte, se réunirent en 1307 en un même municipe et se firent admettre dans la Hanse. Rien alors n'annonçait la fortune future de cette petite localité de pêche et de négoce; mais quand les margraves de Brandebourg eurent achevé de conquérir le pays d'entre Elbe et Oder, Berlin-Köln marqua le centre de leur principauté; puis plus tard, quand le Grand Électeur et les princes Hohenzollern eurent créé




« par le fer et le sang » l'état politique fait de pièces et de morceaux qui devait devenir le royaume de Prusse, Berlin se trouva mis de plus en plus hors de pair. Chaque souverain d'ailleurs s'occupa de l'étendre et de l'embellir, et c'est ainsi qu'autour du noyau primitif de la ville, marqué aujourd'hui par la rue de Stralau, le vieux Château, le marché aux Poissons et l'église Saint-Nicolas, naquirent successivement d'autres quartiers, tels que la *Dorotheenstadt*, ainsi appelée de la princesse Dorothée, seconde femme du Grand Électeur (c'est la région où se trouvent l'allée des Tilleuls, *Unter den Linden*, et la longue et superbe *Friedrichstrasse*); la *Friedrich-Wilhelmstadt*, à l'extrémité inférieure de la Sprée, puis la *Luisenstadt*, au sud-est.

Autour de ces districts urbains se développèrent en outre peu à peu, surtout au nord du fleuve, d'énormes faubourgs qui ont fini par englober les communes ouvrières de Moabit, de Wedding, de Lichtenberg, et qui bientôt atteindront la Havel.

Berlin aujourd'hui est la plus grande officine industrielle du continent, et sa situation au carrefour de croisement des grandes routes de la mer du Nord et de la Baltique lui vaut un trafic immense et lui assure la prépondérance sur toutes les cités de la vaste plaine qui s'étend de la Hollande au Niémen.

Au commencement du XVIII^e^ siècle, la capitale de la Prusse ne renfermait pas plus de 30 000 habitants; cent ans plus tard, elle en avait 200 000 et plus, en 1858, 439 000; et par une progression constante, ce chiffre a presque doublé depuis quinze années : il s'élevait en 1896 à 1 676 000 âmes.

Digitized by Google

L'ENTRÉE DE L'AVENUE DES TILLEULS.

D'après un dessin de Boudier.

# Berlin

HUSSARD DE ZIETHEN.

Gravure de Rousseau, d'après l'aquarelle de Neuville [1].

Les médecins ont inventé un mot d'une agréable consonance pour désigner un mal désagréable comme tous les maux et qui, dans notre siècle surexcité, est des plus répandus. Ce mot est celui de « neurasthénie ». Les accidents neurasthéniques déterminent chez moi un impérieux besoin de déplacement, et c'est sous le coup de l'une des crises les plus violentes que j'aie ressenties que je suis allé pour la première fois à Berlin.

Nous étions au printemps de l'année 1882. Au mois de novembre 1881, Gambetta avait constitué son ministère. Trois mois après, le ministère était renversé.

Pendant le peu de temps que nous avions duré, nous avions cherché les uns et les autres à faire œuvre utile et nous y avions réussi dans une certaine mesure. Je dis dans une certaine

1. Collection de M. Duez.



Digitized by Google

mesure, parce qu'il faut avoir exercé les fonctions ministérielles sous le régime parlementaire, tel que nous le pratiquons, pour savoir combien on est à la merci des occupations futiles de chaque jour et combien il est malaisé d'agir utilement.

J'avais donc laissé, au mois de janvier 1882, ces fonctions si enviées et si peu enviables, avec un sentiment d'inépuisable indulgence pour ceux qui nous succédaient, et avec la résolution d'aller momentanément considérer les choses à distance pour les mieux juger.

Je pris le chemin de fer du Nord en compagnie de l'un de mes amis. A l'aube de mars, nous traversions la Belgique, et quelques heures après nous étions à Berlin.

L'impression que je ressentis en arrivant dans cette ville, par une matinée brumeuse, ne lui fut pas favorable. De gros nuages chargés d'ennui pesaient sur la porte de Brandebourg, que l'on m'a affirmé depuis avoir été construite sur le modèle des Propylées. Le quadrige de la Victoire se perdait dans le brouillard. Nous traversâmes la place de Paris, d'architecture londonienne, et je ne fis qu'entrevoir la célèbre allée des Tilleuls — *Unter den Linden*, — la voiture qui nous amenait de la gare s'étant arrêtée à l'amorce de cette allée, au coin de la Wilhemstrasse, devant l'Hôtel Royal, que le Guide nous avait recommandé.

Quelques instants après, nous cheminions dans les *Unter den Linden.* La célèbre avenue est large d'une cinquantaine de mètres environ. Elle est plantée de tilleuls, comme son nom l'indique, et de maronniers, qui remplacent les tilleuls au fur et à mesure de la disparition de ceux-ci. Elle se développe sur une longueur de plus d'un kilomètre. Je ne voudrais rien dire de désobligeant pour l'amour-propre des Berlinois, mais les *Unter den Linden* manquent d'animation. Dans leur long parcours, un café à droite, le café Bauer, un restaurant à gauche, le restaurant Hiller, puis un passage froid, glacial, qui les relie à la Friedrichstrasse, la *Kaisergallerie*, où l'on peut, moyennant 50 pfennings, voir la représentation en cire de l'une des séances du Congrès de Berlin. C'est à peu près tout.

De temps en temps la porte cochère de l'un des hôtels qui alternent de chaque côté avec les magasins s'ébranle, et il en sort un équipage d'un gabarit étrange, du haut duquel un chasseur emplumé interpelle rudement les voitures de place, d'allure lente, qui font le cabotage le long de la chaussée. Seuls, sur cette promenade, les cavaliers ont grand air, et cela sans exception, depuis l'agent de police monté, qui va d'un carrefour à l'autre, surveillant les rues latérales, jusqu'à l'officier qui chevauche du Thiergarten au monument de Fré-

Digitized by Google

déric avec le plus parfait dédain pour la vie du bourgeois égrotant qui, dans ce pays militarisé, n'a pas encore eu ses « glorieuses ».

Ce serait cependant méconnaître l'évidence si l'on déniait aux *Unter den Linden* le caractère très particulier que leur donnent non seulement l'étendue, mais encore la disposition de leur cadre. Si l'entrée du côté de la place de Paris reste indécise, faute d'une disposition nettement accusée, à l'autre extrémité le monument élevé à Frédéric II est d'un grand effet et termine bien la perspective.

LA PORTE DE BRANDEBOURG.

D'après un dessin de Berteault.

Ce n'est pas que ce monument, qui a près de 14 mètres de haut, et qui est dû au sculpteur Rauch, résiste à un examen minutieux, mais il se profile heureusement dans sa masse. Au delà, et jusqu'au pont jeté sur la Sprée, les édifices présentent un aspect incohérent.

Le palais de l'Empereur, à droite, s'appuie sur une colonnade d'ordre dorique qui révèle bien son époque : il a été construit vers 1830. A gauche, la Bibliothèque royale nous offre une des plus malheureuses constructions de Frédéric II.

En revanche, l'Arsenal, qui est à la suite, est un intéressant monument dont l'élégance fait le plus grand honneur à Schlüter, que l'on retrouve de l'autre

Digitized by Google

côté de la Sprée, au Vieux Château, avec ses qualités d'artiste de premier ordre.

Ce Vieux Château est la grande curiosité de Berlin. Il forme un immense carré, une espèce de montagne de pierre de 479 mètres de circonférence. L'électeur Frédéric II le commença en 1699. La façade du nord, donnant sur le Lustgarten, a été, comme celle du sud sur la place du Château, dessinée par l'architecte Schlüter.

Les deux parties de l'édifice ont été terminées en 1706. La façade de l'ouest a été construite de 1706 à 1716 par Eosander. Elle est très inférieure aux deux autres. Au-dessus de la porte édifiée par Eosander, l'architecte Schadow a placé un énorme dôme qui surmonte la chapelle. Cette dernière construction date de 1845; elle a été achevée en 1853. La deuxième cour, entourée d'arcades sur trois côtés, est certainement le chef-d'œuvre de Schlüter, tout au moins dans ce que je connais de lui. La disposition en est des plus simples, et, comme toutes les choses simples, elle est imposante.

Ce château sert aujourd'hui d'habitation aux princes de passage à Berlin. La Cour actuelle de Prusse y donne des fêtes, mais n'y réside pas. Quand vous avez chaussé les babouches réglementaires, vous pouvez visiter les appartements de parade du Vieux Château. Ils sont remplis de portraits, pour la plupart médiocres, de dressoirs garnis d'orfèvrerie ancienne et curieuse par son antiquité plus que par ses formes. Si vous donnez quelque menue monnaie au gardien, il consent à vous introduire dans les appartements particuliers.

C'est là que se trouvent les deux tableaux de Watteau, l'*Enseigne de Guersaint*, deux merveilles dont la vue vaut à elle seule le voyage à Berlin. Jamais le maître français ne s'est élevé à cette hauteur, et quand on a admiré ces deux merveilles, on peut impunément braver toute la peinture militaire et civile de l'Allemagne, qui est répandue à profusion dans le Vieux Château. On garde dans ses yeux l'expression exquise de cette évocation française du XVIII^e^ siècle, et l'on demeure indifférent à tout le tapage de couleurs que M. de Werner et ses confrères s'efforcent de faire pour honorer la Prusse contemporaine.

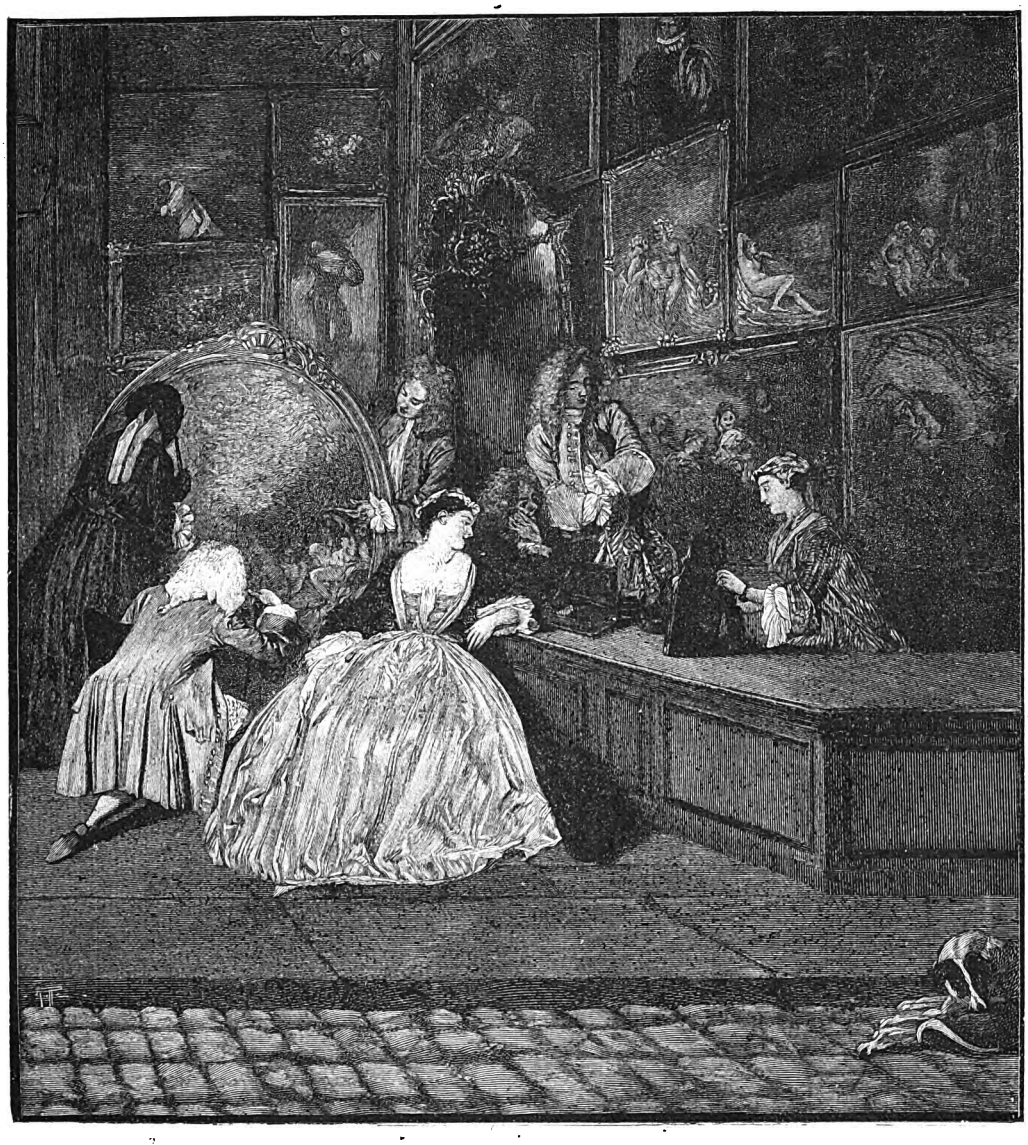
En dehors de ces monuments, quelle est la physionomie générale de Berlin ?

J'ai entendu reprocher à la ville de Berlin de n'avoir point de physionomie propre. On n'en peut dire autant de la plupart des villes modernes. Et Berlin est une ville essentiellement moderne.

Il faut aller jusque dans les quartiers du vieux *Koelln* pour retrouver les maisons en torchis, à ossature de bois apparente, dont les enfaîtements surmontés de crêtes et d'épis avec leurs boursouflements cahoteux font la joie des aquafortistes.

Digitized by Google

Dans certaines rues du *Friedrichswerder* ou du faubourg de *Wedding*, l'œil peut reconstruire encore, avec un effort d'imagination, des échappées semblables à celles de certains coins de Nuremberg. Mais ce qui a surtout survécu, c'est le



« L'ENSEIGNE DE GUERSAINT ».

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Watteau conservé au Vieux Château.

Berlin de style rococo, avec ses enroulements, ses découpures et cet abus des volutes en spirales qui nous fait paraître simple le style tourmenté de Louis XV.

Berlin a eu, au siècle dernier, la manie de se galonner, de s'enguirlander

Digitized by Google

à la mode française, et, comme il arrive fréquemment, il a dépassé la mesure.

La ville récente, la ville qui peuple les quartiers de *Dorotheenstadt*, *Friedrichstadt* et *Luisenstadt*, est d'aspect uniforme quand on n'en retient que la ligne générale. Mais les constructions y sont variées à l'infini. Le moellon et la pierre de taille étant inconnus à Berlin, on a recours au ciment, et, le ciment se prêtant à tout, on en abuse pour obtenir des placages de toutes sortes.

Cette grande facilité de faire choix, sur une carte d'échantillons, du style qui vous agrée, à la condition de se tenir dans l'alignement, donne lieu aux rapprochements les plus bizarres, aux contrastes les plus étranges. Ainsi que cela se pratique dans nos villes modernes, l'architecte n'a pas à s'inquiéter de la mise en place : c'est l'agent voyer qui la lui indique, et, cette indication donnée, l'architecte travaille au gré du client, qui n'a d'ordinaire qu'un médiocre souci du goût du voisin.

Il serait tout à fait injuste de dire que Berlin est une ville plus mal construite que les villes qui ont surgi du sol au cours de ce siècle. Elle porte l'empreinte d'une ville forcée de s'agrandir à la hâte, tant le nombre de ses habitants s'accroît chaque année, préoccupée de faire grand, large, aéré, et sincèrement disposée à sacrifier à l'art tel qu'on le comprend en notre temps.

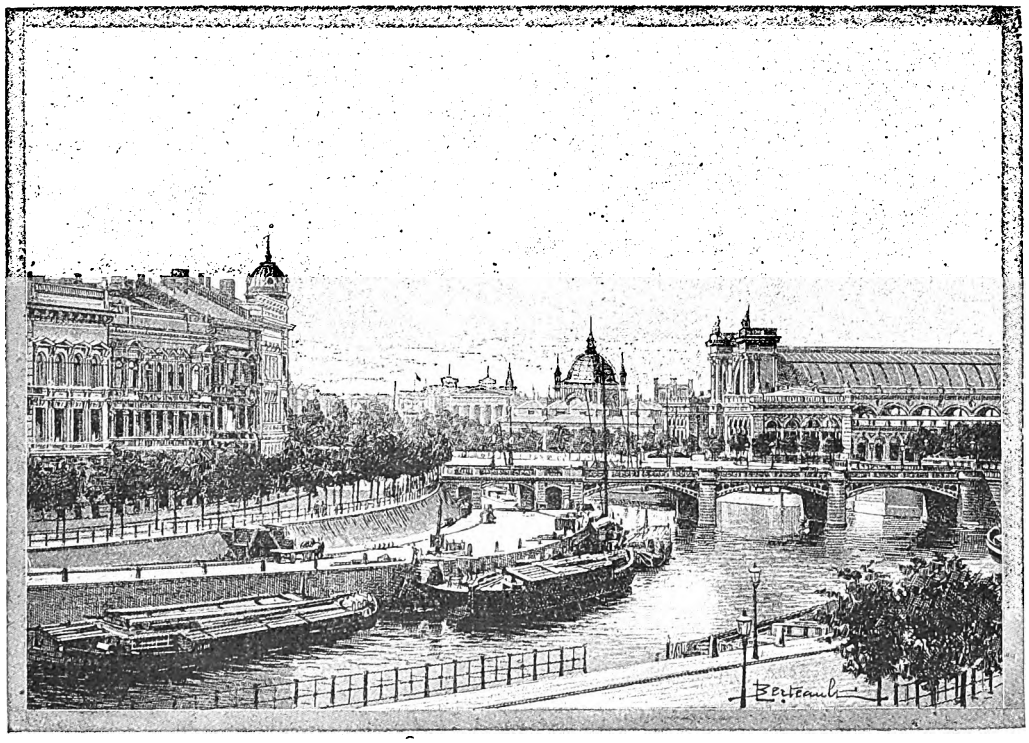
Si vous parcourez la *Friedrichstrasse*, rien ne vous indique la destination précise des habitations, mais rien aussi ne vous choque dans la physionomie de la plupart d'entre elles. Il n'y a pas une sensible différence entre cette rue bruyante, animée, où le commerce est actif et les magasins nombreux, et telle rue du Paris actuel. Vous y trouvez moins d'apparente solidité dans l'ensemble des édifices et plus de variété dans la décoration de chacun d'eux. Les entablements, les façades ne sont pas aussi uniformes que dans d'autres villes modernes. Les combles affectent la forme droite, brisée ou retroussée, plus que ne le permettent les règles ordinaires de l'édilité contemporaine.

Mais, au demeurant, on sent que la race germanique est grandement influencée par nos erreurs latines, et qu'à Berlin on doit, comme au dernier siècle, beaucoup admirer ce qui se fait à Paris. On nous a même emprunté cette habitude de planter dans les squares des statues, comme on y pourrait placer des becs de gaz ou des supports de lumière électrique, avec cette unique préoccupation de l'insupportable symétrie. Les civils n'ont, bien entendu, qu'une maigre part dans cette distribution des bronzes honorifiques. Alexandre de Humboldt, Schiller, Gœthe ont cependant trouvé moyen de glisser

Digitized by Google

leur gloire entre celle des généraux de toutes armes qui s'offrent à l'admiration de la postérité.

Berlin a tout fait, d'ailleurs, pour exalter l'orgueil militaire de la Prusse. Dans le Thiergarten se dresse la colonne de la Victoire, en granit, grès et bronze, de 61m,50 de hauteur. Sur leurs degrés s'élève un socle carré de 19 mètres de côté et de 7 mètres de haut, avec les bas-reliefs rappelant les dernières guerres. Sur une galerie entourée de seize colonnes, une mosaïque figure



LA SPRÉE A BERLIN.

D'après un dessin de Berteault.

l'établissement de l'Empire. Autour de cette colonne, des groupes, le *Départ*, le *Combat*.

Le monument élevé à Gœthe est écrasé par ce voisinage, et c'est à peine si le promeneur jette un regard sur les figures allégoriques de la Poésie, de la Science et de la Tragédie qui le décorent. Dans cette apothéose d'ordre militaire, l'art ne s'est pas élevé à une grande hauteur, mais ce n'est point la faute de Berlin : la ville de Berlin a pris ce qu'elle avait sous la main, et, en disant que MM. Strack, Schultz, Kell, Wolff et Drake sont des artistes de talent très modeste, on ne fait que constater l'évidente vérité.

Digitized by Google

Nous aussi, au commencement de ce siècle, nous avons nourri des pensées de domination; nous aussi, nous avons rêvé de l'empire du monde et honoré la gloire de nos armes par de nombreux monuments. Nous en avons même édifié de fort remarquables. Étions-nous plus fiers ou moins fiers que les Prussiens de l'heure présente? Je ne sais, mais ce que la philosophie sait bien, c'est que certaines conceptions ne survivent que bien peu à ceux qui les ont réalisées, sinon conçues.

L'histoire ne donne pas d'exemple de leur longévité. Et il est inutile d'être grand prophète pour prédire que ce qui n'est lié ni par la communauté des intérêts ni par les aspirations vers un même idéal se déliera par la force des choses. Plus ou moins de temps sera nécessaire.

Il m'est avis qu'il ne faudra pas un aussi long temps qu'on le pourrait supposer. Ce qu'il faut constater dès l'heure actuelle, parce que cela ressort de tout ce qu'on voit, c'est que Berlin est demeurée la capitale de la Prusse, mais n'est point devenue, malgré tous ses efforts, la capitale de l'Allemagne.

Il suffit de se promener dans les rues de Berlin pour se convaincre qu'on est là dans un milieu prussien et exclusivement prussien. Ce n'est pas que le passant ait une manière de déambuler différente de celle du passant que vous rencontrez à Munich, à Dresde ou à Stuttgart : il paraît seulement un peu plus affairé, voilà tout. Mais il n'a ni la simplicité de mouvements, ni l'apparente bonne humeur qu'on remarque chez les habitants d'autres villes de l'Allemagne.

Le civil affecte la raideur du militaire, qui, de son côté, ne fait rien pour s'assouplir, bien au contraire. Si vous considérez les buveurs d'une brasserie, vous connaîtrez aisément l'habitant de Berlin, vous le distinguerez du Hanovrien ou du Bavarois qui n'est là que de passage.

Quant à la femme, depuis celle de la plus haute classe jusqu'à celle de la classe la plus humble, elle peut s'habiller avec la plus parfaite correction ou le plus complet laisser-aller, elle est dépourvue de ce que nous appelons la grâce. Il semble que la raideur soit dans l'air et qu'il pleuve à Berlin, comme sur le sommet du Mont-Blanc, des aiguilles de glace qui lardent tous les corps et leur imposent une sorte d'allure automatique.

Il ne faudrait pas croire que, chez l'homme aussi bien que chez la femme, cette allure ne donne pas une originalité d'où dérive une sorte de distinction; non, je suis loin de le contester, mais cette distinction est d'essence prussienne, et provient évidemment d'un sentiment de supériorité que les Prussiens croient avoir sur les autres Allemands.

Berlin ne néglige rien, au reste, pour établir cette supériorité. Il n'est point

Digitized by Google

REVUE PASSÉE PAR L'EMPEREUR GUILLAUME Ier A TEMPELHOF./

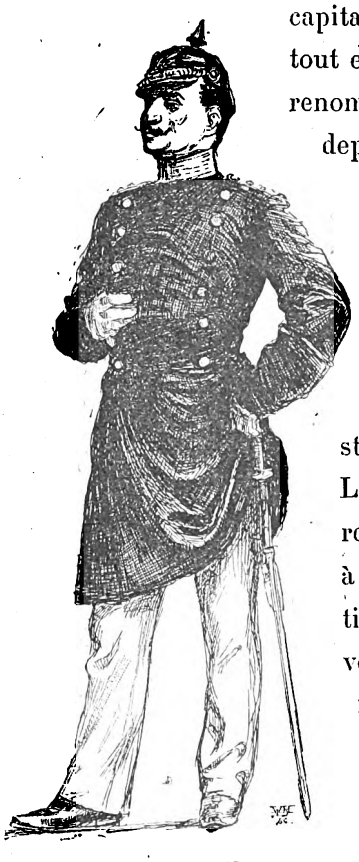
Gravure de Bazin, d'après le dessin de Lavée.



Digitized by Google

de ville au monde, même dans l'Amérique, où l'on soit si prompt à tout improviser, qui ait fait plus de sacrifices pour développer, à côté de ce qui peut faciliter l'existence matérielle, les institutions propres à développer l'esprit.

Les musées de Berlin sont arrivés du premier coup à la célébrité, et ils avaient fort à faire. M. Viardot avait raison lorsqu'il écrivait, il y a quelques années, que les musées de Berlin ne comptaient pas de « ces œuvres supérieures capitales, célèbres dans les fastes de l'art, partout connues et partout enviées, qui jettent sur certaines collections l'éclat de leur renommée universelle ». Mais les choses ont beaucoup changé depuis que M. Viardot s'exprimait ainsi. L'édifice qui renferme les musées des Beaux-Arts est situé au nord du Lustgarten, de l'autre côté du pont de la Sprée, qui fait suite à la perspective des Tilleuls. Le Lustgarten, ancien jardin du Château, consiste en une vaste place plantée d'arbres qui a 200 mètres de long sur 225 mètres de large. Au milieu de cette place s'élève une mauvaise statue de Frédéric-Guillaume III, qui a été inaugurée en 1871. L'édifice du Vieux Musée, qui se présente tout d'abord aux regards, est soi-disant inspiré du grec. On a fait un crime à l'architecte Schinkel, qui est l'auteur de cette construction, et à son élève Stüler, qui a édifié derrière elle le Nouveau Musée, d'avoir maltraité l'antiquité. C'est peut-être se montrer sévère. Schinkel et Stüler ont fait de l'antique comme on en a fait partout de 1820 à 1840. Ils ont prodigué les portiques d'ordre ionique, surmontés d'architraves et agrémentés de triglyphes, selon le goût du temps.



UN OFFICIER.
D'après un dessin de Vogel.

Ces tentatives barbares une fois admises, l'édifice des musées de Berlin n'est pas plus laid que les innombrables pinacothèques dont il est convenu d'admirer l'odieux profil. Sous le portique du Vieux Musée, le peintre Cornelius a peint, d'après les dessins de Schinkel, des fresques mythologiques. D'autres fresques, toujours faites sur les dessins de Schinkel, décorent le grand escalier. Mais si l'enveloppe des musées de Berlin est d'aspect peu agréable, ce qu'ils contiennent est intéressant. Dans la galerie des antiques, à côté d'un grand nombre d'objets provenant des acquisitions de Frédéric II et de la collection du cardinal de Polignac, se trouvent les antiquités de Pergame, acquises en 1879. Les frises du temple de Jupiter à Pergame, découvertes par l'ingénieur Hermann, sont, dans leurs proportions énormes,

Digitized by Google

des œuvres de décadence, mais de belle décadence. La galerie des sculptures du moyen âge et de la Renaissance est remarquable par une réunion nombreuse de statues ou de bustes des maîtres florentins. La collection des médailles n'est pas moins complète, et les musées de Berlin possèdent un cabinet de dessins que des conservateurs avisés ont enrichi avec une rapidité et une intelligence des plus grandes. La galerie de peinture est devenue également très importante en peu d'années. Formée à l'aide d'une partie des toiles dispersées dans les châteaux royaux, elle s'est développée par des acquisitions heureuses. L'une des plus intéressantes a été celle du fonds Seurmond, d'Aix-la-Chapelle, achetée en 1874 au prix de 1 250 000 francs. Ce qu'il importe de signaler dans les musées de Berlin, c'est la parfaite obligeance des conservateurs et l'empressement avec lequel ils se mettent à la disposition du public. Le regretté M. O. Rayet a rendu justice à cet égard aux conservateurs de Berlin, en disant, dans son très remarquable rapport sur les musées d'Europe, que pour les Allemands, comme pour les Anglais, un musée n'est pas un lieu de délassement, mais un lieu d'étude, et que les professeurs qui dirigent les sections, ayant pour ceux qui étudient une sympathie naturelle, leur témoignent une complaisance non moins naturelle.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Schaarwachter.

Aux musées du Lustgarten, Berlin a ajouté le musée des Arts industriels (*Kunstgewerbe-Museum*). Ce musée est dû à l'initiative de la Princesse Impériale, devenue depuis l'Impératrice Frédéric.

Digitized by Google

Fille du prince Albert, qui a été, en 1851, le véritable promoteur de la renaissance des arts en Angleterre, l'Impératrice Frédéric a, comme Princesse Impériale, entrepris de réformer le goût prussien et de faire prévaloir cette doctrine, que toute nation qui développe l'enseignement et le culte des arts accroît dans une large mesure sa puissance de production et le chiffre de ses exportations, outre qu'elle se crée des titres à la gloire. Le *Kunstgewerbe-Museum* de Berlin est l'œuvre de la Princesse Impériale, comme le *South Kensington Museum* est l'œuvre de son père.

En 1882, la Princesse Impériale habitait le palais du Prince héritier, à l'extrémité des Tilleuls, en face de l'Arsenal, demeure simple et sans caractère. Elle avait installé dans ses appartements une collection d'objets d'art qu'elle avait réunis lentement, et qui y étaient disposés d'après la méthode française (ordre chronologique et distinction par matière).

Cette collection, qui n'était ni nombreuse ni riche, brillait par le choix des objets. C'était la réduction du Kunstgewerbe-Museum, qui avait été inauguré au mois de décembre 1881. A l'occasion de cette inauguration, j'avais envoyé à Berlin — c'était pendant notre ministère — un des conservateurs du Musée du Louvre, qui était revenu à Paris très frappé par la richesse naissante du Kunstgewerbe et très ému des paroles que le Prince Impérial avait prononcées en ouvrant officiellement le nouveau Musée.

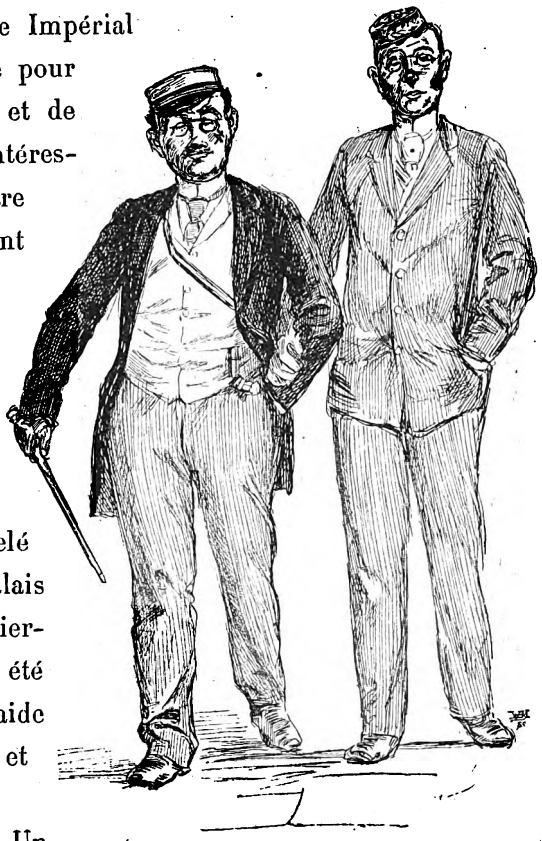
Le Prince Impérial avait hautement annoncé à cette occasion son intention de pousser l'Allemagne à se créer dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, une supériorité qu'il considérait comme acquise et comme définitive sur le terrain militaire.

Au mois de mars 1882, le baron de Courcel, que le cabinet Gambetta avait nommé à l'ambassade de Berlin, venait de prendre possession de son poste. Nous allâmes ensemble visiter la collection de la Princesse Impériale, et, au moment où elle nous en faisait les honneurs, le Prince Impérial entra. Du premier mot il voulut atténuer la portée du propos officiel qu'il avait tenu trois mois auparavant. Il parla avec une modestie affectée de la Prusse, pauvre en richesses artistiques, et il s'étendit sur la nécessité qu'il y avait pour elle de les accroître et de s'inspirer des chefs-d'œuvre qu'elle pourrait réunir. Puis il appuya sur ce fait, que la France était actuellement sans rivale dans les arts; que les Expositions universelles lui avaient constamment assigné la première place; que de grands efforts étaient cependant faits en Angleterre; que tous les peuples, à l'exemple des Anglais, se munissaient d'institutions propres à développer ou à faire naître leurs aptitudes artistiques et qu'il s'était donné pour tâche de seconder l'Allemagne dans cette voie.

Digitized by Google

L'entreprise n'était pas sans difficultés. Que de préjugés à surmonter! que de connaissances à répandre! Lui-même devait le peu d'expérience qu'il pouvait avoir au goût très sûr de la Princesse Impériale. La Princesse s'en défendit, et parla avec enthousiasme des artistes français que Frédéric II avait appelés à Berlin et qui y avaient accumulé tant d'œuvres remarquables, regrettant de ne pas voir plus fréquemment les œuvres de leurs successeurs.

Quand nous prîmes congé, le Prince Impérial et la Princesse insistèrent l'un et l'autre pour que la visite du Kunstgewerbe-Museum et de tous les établissements auxquels ils s'intéressaient nous fût facilitée, mettant à notre disposition deux professeurs qui viendraient à l'ambassade et à l'Hôtel Royal prendre nos convenances.



ÉTUDIANTS.
D'après un dessin de H. Vogel.

Le Kunstgewerbe, que nous visitâmes le lendemain, est placé à côté du Musée ethnographique, dans la *Zimmerstrasse*, à peu de distance de la gare de Potsdam, dans un quartier qui est appelé à un remaniement prochain, lorsque le palais du Reichstag, en construction dans le Thiergarten, sera terminé. Le Kunstgewerbe a été construit dans un style composite, à l'aide d'un mélange de pierres, de terres cuites et de mosaïques.

La disposition intérieure est simple. Un grand *patio* intérieur sert aux expositions. Il est entouré de deux étages de galeries donnant sur un promenoir quadrangulé. Une quarantaine de salles offrent la chronologie du meuble, de la céramique, des tentures, des bronzes, des émaux, des objets en or et en argent. Quelques ensembles de décoration sont reconstitués de distance en distance pour donner la notion des intérieurs à certaines époques.

C'est le Kensington simplifié, mieux classé, mais moins riche que le musée anglais, moins riche surtout que le musée dont l'initiative privée poursuit la création à Paris, et qui, le jour où l'on en complétera l'ordonnance, réalisera le plan que Barye et ses amis avaient conçu en 1848 et dont s'est inspiré le South Kensington.

Digitized by Google

Au Kunstgewerbe se rattachent, comme à Londres, comme à Hambourg, à Nuremberg et dans toutes les villes qui ont fait de semblables institutions, une école de dessin et de modelage et une bibliothèque des plus consultées. Les écoles de Berlin sont d'ailleurs innombrables, autant pour l'enseignement des arts que pour l'enseignement des sciences. Je les ai visitées toutes à cette époque, guidé par le directeur de l'enseignement technique, M. le conseiller Lüders, et par le professeur Ewald. Dans la plupart des écoles d'art, on se sert de modèles en relief, conformément à la méthode adoptée, en 1824, à l'école du major La Martinière, à Lyon. L'un des établissements scientifiques les plus curieux est l'Institut agronomique, dans la Friedrichstrasse, où les ouvriers agricoles peuvent recevoir un enseignement pratique, et qui ne compte pas moins de quarante-cinq cours différents.

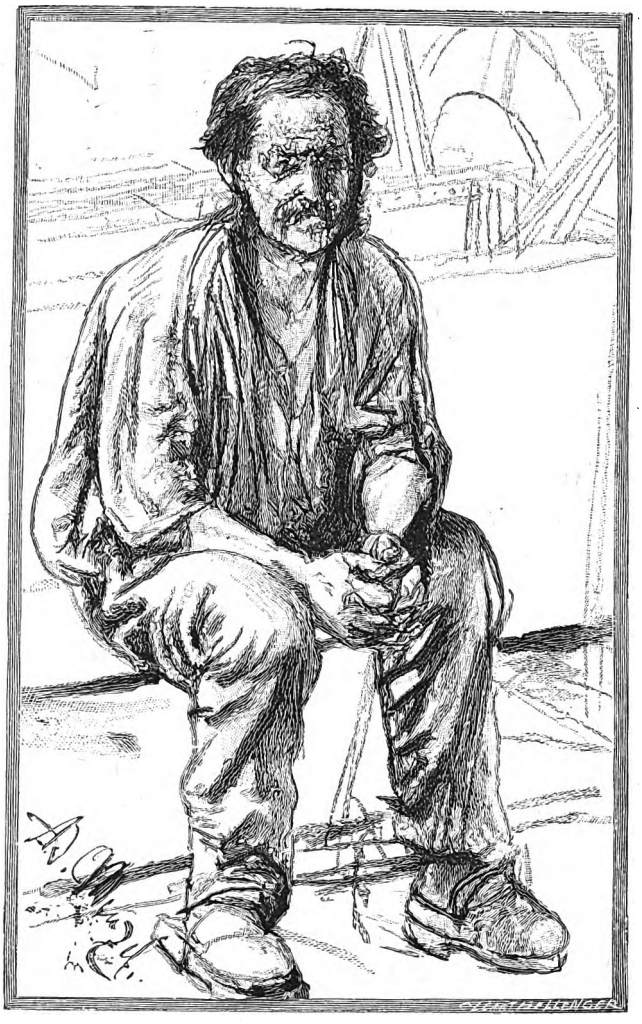
Pendant ces promenades avec mes deux guides, je fis rencontre d'un homme dont je tiens l'œuvre en grande admiration. Nous étions entrés dans le magasin du plus achalandé des marchands de tableaux, au coin des Tilleuls et tout près de la Wilhelmstrasse. Au fond de ce magasin s'agitait un visiteur de petite taille dont le front découvert surmontait dans son large développement des yeux d'une vivacité extraordinaire. Cet homme était Adolphe Menzel. Quelques heures après, je le visitais dans son atelier. Nous eûmes là une libre causerie. Puis je vis défiler sous mes yeux, sur les pages de carnets innombrables, toute la société berlinoise prise sur le vif. Menzel a fait peu de peinture, il a surtout dessiné, et, dans ses dessins, le plus souvent rehaussés de gouache, il n'a jamais fait une infidélité à la nature. L'un de ses derniers tableaux est le *Marché de Vérone*. A ma question : « Vous avez longuement séjourné en Italie? » Menzel répondit : « Non : je suis allé jusqu'à Vérone, et je me suis hâté de revenir, tant je me sentais envahi par l'italianisme ». Il est certain que l'œuvre de Menzel est restée des plus personnelles, ce qui la distingue de celle de la plupart des artistes de Berlin. Berlin est, en effet, pauvre en artistes de valeur; Munich lui est de beaucoup supérieure, et, en dehors des dessinateurs des journaux, qui ont, à mon avis, développé l'une des plus intéressantes manifestations de l'art, on peut dire qu'il n'y a pas un artiste à Berlin dont l'œuvre ait chance de survivre.

Le soir du jour où je fis visite à Menzel, j'allai à l'Opéra : on y jouait le *Lohengrin*. J'ai toujours professé la plus grande admiration pour le génie de Wagner; nous avions même jadis, de Lorbac et moi, fondé un journal pour y défendre les théories de Wagner. La représentation fut bonne, mais l'exécution de l'ouvrage me parut de beaucoup inférieure à celle des théâtres de Vienne et de Munich. L'Empereur Guillaume assistait à cette représentation. Il me parut bien

Digitized by Google

plus préoccupé de la salle que de la scène : il passait la revue des assistants en ne prêtant qu'une oreille distraite aux aventures du chevalier cygne.

Berlin n'a pas seulement un opéra, Berlin compte un grand nombre de théâtres, vingt ou vingt-cinq, et un plus grand nombre de cafés-concerts, aquariums, alhambras, etc. Le second théâtre royal (*Schauspielhaus*), où l'on joue la comédie et la tragédie, a la prétention de correspondre à notre Comédie-Française. Le *Deutsches Theater* donne à peu près le même genre de spectacle que le second théâtre royal. Le théâtre le plus suivi en 1881 était le *Kroll's Theater*; mais c'est dans les *Wiener Cafés*, établis dans les sous-sols, que la foule se presse pour entendre, en buvant la bière, les chansons patriotiques ou grivoises.



UN OUVRIER.

Gravure de Bellenger, d'après un dessin de Menzel.

Il faut être absolument initié à toutes les finesses de l'esprit berlinois pour saisir le sens des déclamations ou des plaisanteries qui excitent l'enthousiasme ou soulèvent le rire des assistants.

Chose singulière! dans ce pays où l'on n'a que l'embarras du choix pour entendre les exécutions musicales les plus admirables, on n'a aucun sentiment de l'harmonie qui doit souder le geste à la parole. Les mouvements des bras et des jambes, les attitudes de la tête chez l'acteur ou le chanteur sont toujours violents, outrés. Si vous assistez à une séance du Reichstag, vous faites la même remarque. L'orateur se livre à une pantomime saccadée et dépourvue de cet art des nuances que le goût de la musique devrait donner à la race germanique plus

Digitized by Google

qu'à aucune autre. Les Germains ont évidemment l'oreille plus délicate que l'œil.

Je ne parle pas du palais, car sur ce chapitre de la cuisine berlinoise on pourrait longuement s'étendre, en recherchant vainement pourquoi l'on mange si mal dans un pays où il serait facile de manger mieux. Si le gibier y est détestable, si les fruits y sont médiocres, la viande de boucherie n'y est pas plus mauvaise qu'ailleurs. Mais il semble qu'on prenne plaisir à mal accommoder toutes choses, à l'exception des prunes, dont on fait d'excellentes compotes. « Les Allemands, a dit Montaigne, boivent et mangent de tout avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaller plus que le gouster. » Rien n'a changé depuis Montaigne dans ces habitudes. Montaigne aurait pu ajouter que les Allemands mangent partout et à toute heure de la journée.

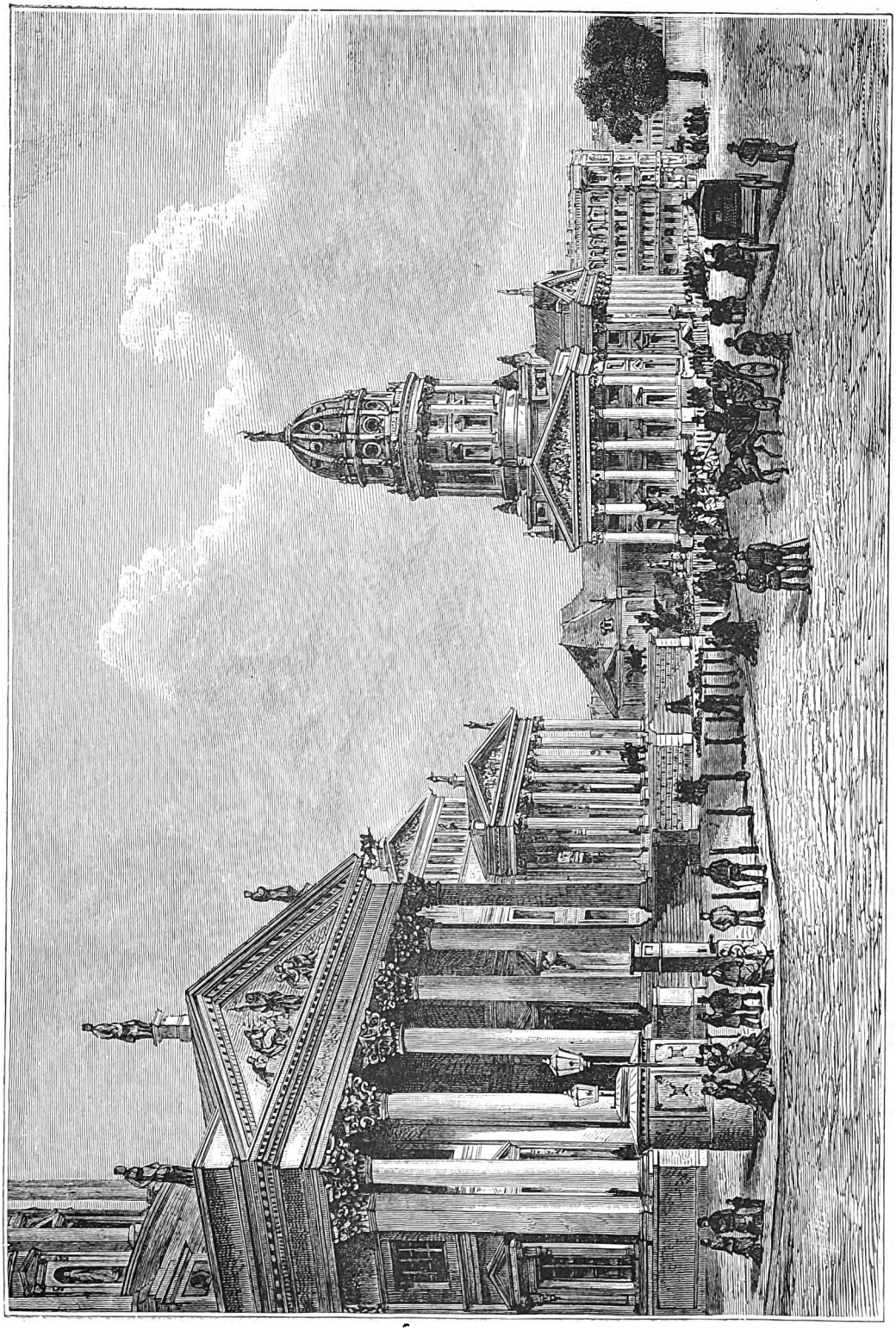
UNE CUISINIÈRE.

D'après un dessin de Vogel.

J'ai fait une excursion à Stettin qui a duré vingt-quatre heures ; j'y allais visiter le chantier des constructions maritimes, et je ne me souviens pas pendant cette excursion avoir vu l'un ou l'autre des Berlinois qui m'accompagnaient ne pas manger à un moment quelconque. Ils paraissaient se relayer pour accomplir une mission obligatoire. Il est vrai que, leur nourriture étant moins substantielle que la nôtre, ils sont tenus d'absorber des quantités plus grandes, ce à quoi cependant nous ne pouvons nous habituer quand nous vivons parmi eux.

On doit remarquer aussi que les Allemands, et particulièrement les Berlinois, se promènent beaucoup. Leurs mœurs se sont à cet égard grandement modifiées. Il y a cent ans, le chevalier de Gaussen parlant des promenades de Berlin disait qu'elles étaient peu nombreuses, mais que la seule qui existât était d'un agrément et d'une commodité à dédommager du petit nombre. Cette promenade à laquelle il faisait allusion est le *Thiergarten*, dont l'aspect n'a pas sensiblement changé, et qui rappelle le *Prater* de Vienne. « Pendant les beaux jours d'été, où l'épaisseur des arbres met à l'abri de la chaleur, l'on s'imaginerait, dit le chevalier de Gaussen, trouver dans le parc bien des personnes venant profiter de ces moments qui dans ces contrées ne sont pas de longue durée ; mais quelquefois l'on parcourrait toute l'étendue du parc sans trouver un être pensant. La promenade ici semble s'être réservée pour le jour de la chemise blanche. Effectivement, après avoir été toute la semaine entre quatre murs,

Digitized by Google



BERLIN. — PLACE DES GENDARMES.
Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.



Digitized by Google

on fait le dimanche un grand effort en se faisant traîner dans une voiture, et on a la constance de rester ainsi dans sa boîte des quatre et cinq heures entières sans mettre pied à terre. »

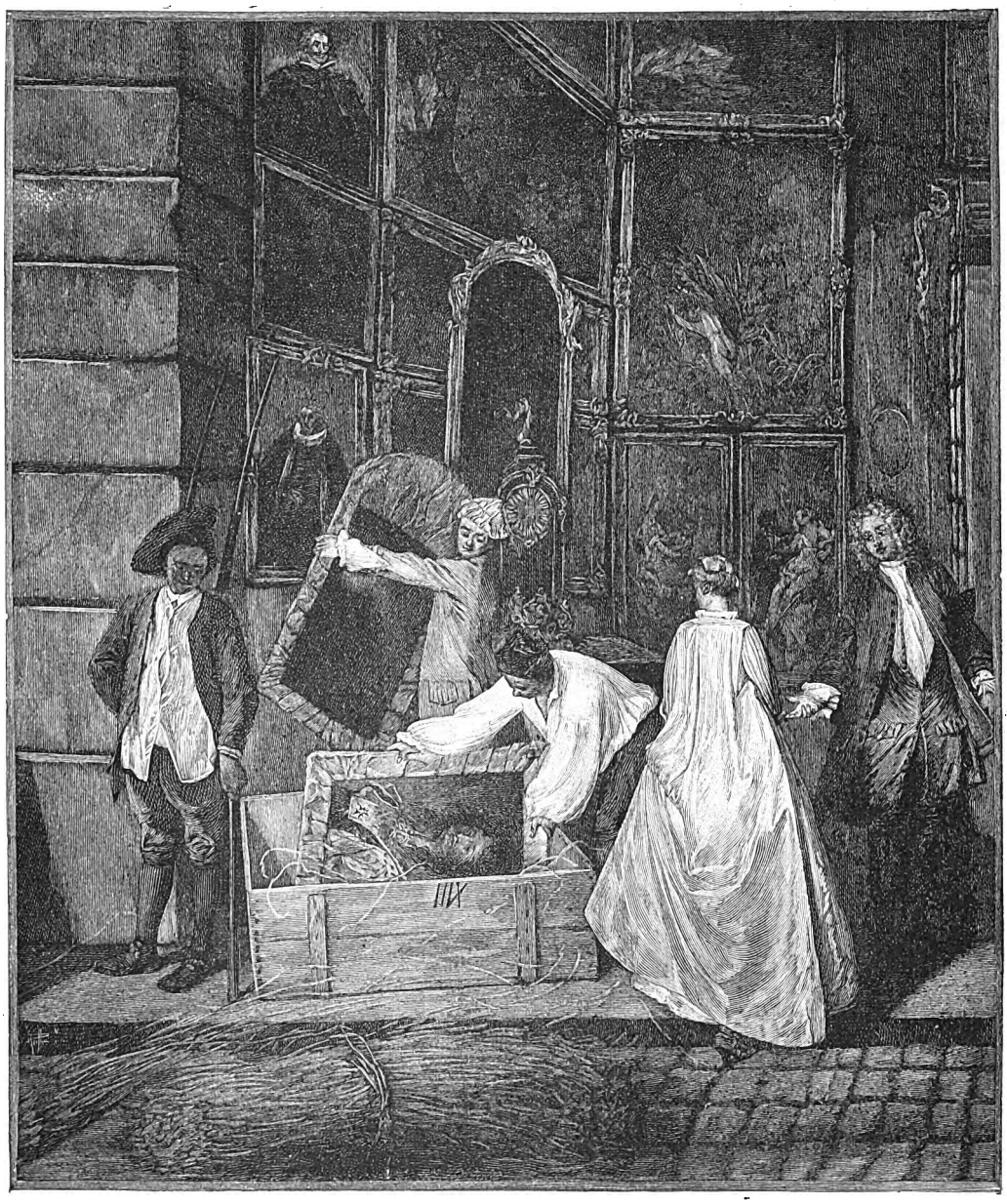
Aujourd'hui le Thiergarten est fréquenté le matin par les cavaliers, dans la journée par les voitures et aussi par les piétons. L'allée du milieu, qui conduit à Charlottenbourg, est même à quelques heures très bruyante. D'autre part, les facilités de locomotion que donnent le chemin de fer métropolitain et la ligne de ceinture, sans parler des tramways, qui sont très nombreux, permettent à la population de Berlin de satisfaire son goût pour la promenade. Le chemin de fer métropolitain leur rend à cet égard les plus grands services. Ce chemin de fer traverse la ville au-dessus du niveau des rues, à une élévation de sept mètres environ. Son point de départ est à la gare de Silésie, d'où, après avoir franchi à deux reprises la Sprée, il atteint la gare de Lerthe et aboutit à Halensee. Il a des trains toutes les dix minutes, et, dans son parcours d'environ 12 kilomètres, il compte douze stations. La principale station, toujours fort encombrée, est à la Friedrichstrasse. Tout dans la construction et le matériel de ce chemin de fer a été disposé pour faciliter des mouvements de troupes de l'est à l'ouest de la ville. La ligne de ceinture, d'intention stratégique également, a une longueur de 36 kilomètres.

L'un des principaux buts de promenade des habitants de Berlin est le Jardin zoologique. Il est peu de villes en Allemagne qui n'aient leur jardin zoologique. Celui de Berlin est particulièrement riche en animaux rares. Il s'y donne des concerts qui ont grande réputation. A Charlottenbourg, l'établissement botanique de la *Flora*, où l'on faisait aussi de très bonne musique, attire de son côté un grand nombre de promeneurs. Sur la route qui conduit à Charlottenbourg, dont le château mérite d'être visité, et qui se recommande aussi bien par sa décoration intérieure que par sa physionomie extérieure, on rencontre la Manufacture royale de porcelaine, qui a fait, au temps de Frédéric II, des pâtes d'une réelle beauté. Depuis quelques années on a fait un effort pour la relever, et cet effort n'a pas été vain. J'y ai vu des essais de flambés bien venus. Les professeurs se plaignent que les Berlinois la visitent peu et que les étrangers demandent rarement à y pénétrer.

Les deux grandes attractions pour les bourgeois de Berlin et pour les clients des agences Cook sont, après le Thiergarten, le Jardin zoologique et la *Flora*, le château de Monbijou, qui, au milieu d'objets semblables à ceux qu'on avait, il y a quelques années, réunis au Louvre sous le nom de Musée des Souverains, renferme quelques tapisseries curieuses, puis le tombeau de la reine

Digitized by Google

Louise et de Frédéric-Guillaume III. Ce tombeau est placé dans le parc de Charlottenbourg. Sous un pavillon affectant des airs de mausolée et éclairé par



« L'ENSEIGNE DE GUERSAINT ».

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Watteau conservé au Vieux Château.

des verres de couleur sont disposés les deux sarcophages de la reine Louise et de Frédéric-Guillaume. Les statues, couchées, passent pour être l'œuvre capitale du sculpteur Rauch, qui ne manquait pas d'un certain talent, à l'époque

Digitized by Google

où il était de mode de demander à la statuaire des attitudes élégantes sous un modelé incomplet.

En revenant de cette dernière visite, on peut poursuivre une promenade intéressante par le faubourg de Moabit : c'est là que s'étaient installés les premiers réfugiés français. Si les maîtres de la Prusse ont fait quelque chose de souverainement intelligent, cela a été assurément d'attirer à Berlin les proscrits français victimes de la révocation de l'édit de Nantes.

Ces proscrits ont tellement transformé la ville de Berlin, qu'il est permis de dire que, si la domination prussienne a installé Berlin sur un sable mouvant, c'est la monarchie française qui l'y a consolidée. Les calvinistes de l'ouest de la France cherchèrent dès 1637 un asile dans le Brandebourg. Ils y étaient venus en petit nombre ; mais à leur arrivée dans Berlin, qui comptait à peine 20000 habitants, presque tous rattachés à la cour du Grand Électeur par des emplois civils ou militaires, ils se firent une place prépondérante dans l'industrie, le commerce et les arts. Frédéric II n'hésite pas à le reconnaître dans les Mémoires de Brandebourg.

Quand la persécution se généralisa en 1685 ; quand le Grand Électeur eut promulgué le fameux édit de Potsdam qui ouvrait à tous les protestants fugitifs l'accès de ses États ; quand des émissaires spéciaux furent envoyés à Francfort, à Amsterdam, à Hambourg, pour offrir aux réfugiés des territoires, la colonie prit une importance considérable.

« Les huguenots, dit Frédéric II, contribuèrent alors à repeupler notre ville dépeuplée ; ils créèrent les fabriques qui nous manquaient. Notre commerce consistait auparavant dans la vente de nos blés, de nos vins et de nos laines. Les quelques fabriques qui existaient encore étaient sans importance, presque toutes ruinées par la rivalité anglaise. Lorsque Frédéric-Guillaume Ier monta sur le trône, on ne portait plus un chapeau, plus un bas, qui ne fût fabriqué par les Français. Ils faisaient toutes sortes de draps, tricotaient des bonnets, travaillaient les feutres et toutes les façons de teintureries. Quelques-uns étaient marchands et vendaient les produits des ateliers des autres. A Berlin, des orfèvres, des bijoutiers, des horlogers, des sculpteurs ; à la campagne, des planteurs de tabac et de légumes. C'est ainsi que la Marche se trouva, à la fin du règne de Frédéric-Guillaume Ier, dans l'état le plus florissant qu'elle eût connu. Quant aux enfants nobles, ils firent des études, et l'instruction se trouva bientôt, presque partout, entre les mains des Français, auxquels nous devons aussi plus de cordialité dans les rapports sociaux et des mœurs plus civilisées. »

Les réfugiés français habitaient, ainsi que je viens de le dire, au nord-ouest

Digitized by Google

de la ville, dans le faubourg de Moabit, devenu un quartier très peuplé, bien que toujours excentrique. C'est de ce côté que se portent particulièrement les usines, chaque jour plus nombreuses, où se fabrique la bière de Berlin, qui est souvent de très bonne qualité.

Lorsqu'on remonte de ce quartier vers la vieille cité, on rencontre de nombreuses manufactures de lainages et de soieries et surtout des teintureries.

Cette partie de la ville a la réputation d'être malsaine à tous les points de vue. On lui reproche d'abriter le germe des épidémies et d'être la source de la prostitution sous sa forme la plus abjecte.

Un certain nombre d'écrivains ont fait un tableau très sombre de ce qu'ils appellent les dessous de Berlin. Parlant de l'*Arbeithaus*, qui sert de dépôt de police et de mendicité, M. Rasch dit que « nulle part, ni à Londres, ni à Paris, ni à Vienne, ni à Madrid, on ne voit quelque chose de plus ignoble, de plus sale, de plus infect, de plus dégoûtant que cet entassement de toutes les misères et de toutes les pourritures de la ville ». M. Tissot, qui cite M. Rasch, décrit à son tour les rafles de filles et de souteneurs que la police berlinoise doit faire régulièrement dans les allées obscures du Thiergarten, dans les bouges de la Fusilierstrasse et dans nombre de quartiers de Berlin.

Il n'est aucun de nous qui n'ait eu la curiosité de faire à Londres, sous la conduite du policeman, la visite des quartiers qui servent de refuge à l'horrible population qui y est entassée, et qui peuvent, à bon droit, passer pour le plus remarquable asile des desservants de l'assassinat, du vol et de la prostitution ; il n'est aucun de nous qui ait résisté au désir d'entrer, en Belgique et en Hollande, dans ces établissements ouverts à tout venant, sous l'étiquette de cafés chantants, et je ne crois pas que l'on puisse rêver, même après la porte Capuana à Naples, rien de plus franchement bestial que les ébats publics des matelots dans les rues qui mènent au *Spielbudenplatz*, à Hambourg. Que Paris se soit sous ce rapport assaini en apparence, nous devons nous en féciliter; mais il y aurait une véritable exagération à présenter Berlin comme l'asile privilégié du vice sous toutes ses formes. Ce qu'on peut dire, c'est que l'immoralité n'y est pas d'allure séduisante, et qu'on s'explique aisément que le chevalier Tannhäuser, si Allemand qu'il fût, n'eut point plaisir à s'attarder au Venusberg.

Le chevalier de Gaussen, parlant de Berlin, insiste avec complaisance sur ce qu'il appelle le relâchement des mœurs dans la haute société. Il est frappé de ce fait que le soir, quand vient l'heure du souper, chaque convive cherche à se placer à côté de la personne qui lui plaît, et que, s'il y parvient, il s'établit entre les deux rapprochés un dialogue à mi-voix indifférent à ce qui se dit autour d'eux,

Digitized by Google

et dédaigneux du voisin isolé. Le chevalier de Gaussen aurait pu se dispenser d'aller jusqu'à Berlin pour faire une telle constatation. On peut se demander d'ailleurs si ce spectacle d'une familiarité aussi franchement affichée n'est pas préférable à celui des contenances hypocrites. Ce qui demeure certain, c'est que la race allemande se reproduit avec une rapidité qui désespère les ethnographes. La tache germanique envahit les cartes à tel point qu'il les faut reviser chaque année. Elle glisse vers l'Europe orientale, et il n'est point de bateau, partant de Brême ou de Hambourg, qui ne déverse une partie de son trop-plein dans les deux Amériques. Devant ce fait brutal ne serait-il pas puéril de se livrer à des considérations sur la solidité des liens du mariage à Berlin, sur l'opportunité qu'y peut avoir le divorce.

La vérité est qu'en semblable matière, avant d'excommunier une nation pour ses vices ou de donner à une autre un prix de vertu, il faudrait bien s'entendre sur certains points. La race gauloise est la plus raffinée de toutes en amour comme en toutes choses : chez elle, l'homme cherche dans la femme à la fois l'épouse, la maîtresse et la muse. Peut-être l'avenir est-il à la division des attributions.

Mais je voudrais, au sujet des quartiers qui ont si mauvaise réputation, dire un mot des bruits de la rue. A Berlin, la rue qui parle ne se rencontre guère que dans ces quartiers, lorsqu'ils se rapprochent du vieux *Kœlln*. C'est là que se sont réfugiés le cri du marchand d'habits et l'appel des marchands ambulants.

Ailleurs on ne s'adresse au passant qu'en lui parlant à demi-voix et comme si l'on avait à lui faire une confidence peu avouable. Le camelot est ignoré à Berlin, et si vous voulez vous procurer la règle des jeux de société ou le plan des rues de la ville avec le guide de l'étranger dans Berlin, il faut entrer dans un magasin.

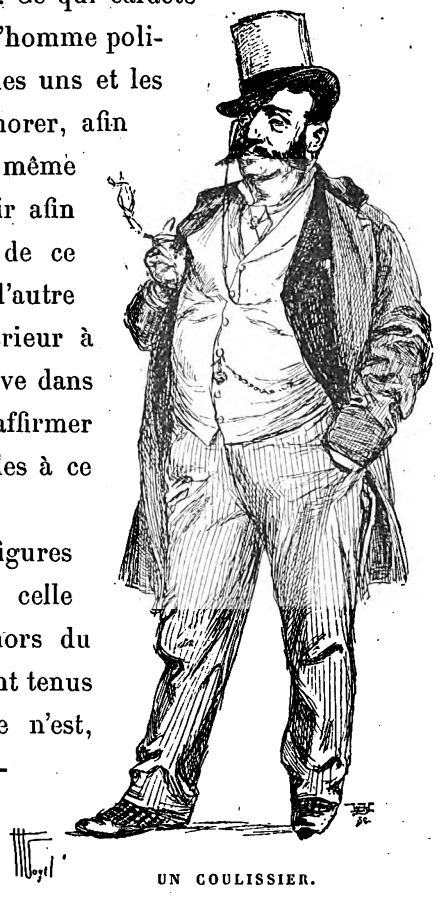
Les journaux seuls viennent vous chercher sur le trottoir, et encore avec une discrétion vraiment grande. On a mille peines à se procurer le *Kladderadatsch*, qui est un journal doué d'humour comme le *Punch* de Londres, et parfois aussi bien dessiné que les *Fliegende Blätter*.

Si même on est pressé de voir le *Kladderadatsch* et de lire les innombrables journaux qui se publient à Berlin, le plus simple est d'aller au café Bauer, dont il faut louer la richesse du cabinet de lecture. On ne trouve pas seulement au café Bauer les journaux et revues de l'Allemagne, on y peut avoir encore les journaux et revues du monde entier. Un étranger qui séjournerait au café Bauer y verrait, au reste, défiler à peu près toute la société berlinoise, et pourrait s'y ren-

Digitized by Google

seigner particulièrement sur les innombrables transformations des journalistes qui sont à la solde de la chancellerie allemande, conservateurs devenus agitateurs et agitateurs se faisant conservateurs, selon les besoins de la pensée directrice.

Je m'empresse de dire que la presse allemande, et particulièrement la presse berlinoise, n'est pas la seule qui offre ce spectacle. Ce qui caractérise, en revanche, le journaliste berlinois comme l'homme politique de l'Allemagne, c'est le parti pris qu'ont les uns et les autres dans leurs conversations de paraître tout ignorer, afin de mieux apprendre ce qu'ils désirent savoir, de même que dans d'autres pays on fait mine de tout savoir afin de faire rectifier ses erreurs et de n'ignorer rien de ce que peut connaître votre interlocuteur. L'un et l'autre système se valent. Il n'en est qu'un qui soit supérieur à tous les deux : c'est d'observer la plus grande réserve dans les questions et dans les réponses. Je n'oserais pas affirmer que nos diplomates soient toujours demeurés fidèles à ce dernier système.



UN COULISSIER.
D'après un dessin de Vogel.

En dehors du monde politique, l'une des figures les plus intéressantes de Berlin est certainement celle du banquier israélite Bleichrœder. Je dis en dehors du monde politique, parce qu'à Berlin les Israélites sont tenus à l'écart de toute action politique. Mais personne n'est, en réalité, plus mêlé à la vie publique et plus familier avec les coulisses des chancelleries que le banquier Bleichrœder. Une demi-heure de conversation avec lui vous en peut plus apprendre que des mois entiers d'observation.

Le banquier Bleichrœder publiera-t-il ses mémoires ? Rien ne jetterait un jour plus éclatant sur l'histoire de l'empire allemand actuel qu'une telle publication, M. Bleichrœder étant le confident et l'ami, le conseiller du prince de Bismarck.

J'ai dit que j'étais allé à Berlin pour la première fois au mois de mars 1882. J'y suis retourné depuis à deux reprises, en 1886 et en 1888. En 1886 j'avais accepté du Gouvernement la mission d'aller en Prusse étudier les établissements d'enseignement technique. J'avais visité Crefeld, Barmen, Elberfeld ; puis, en revenant de la vallée de la Ruhr, j'étais remonté vers Berlin.

Je revis à ce moment le Prince Frédéric et la Princesse Impériale à Potsdam.

Digitized by Google

Le prince revenait de Heidelberg, où il avait présidé les fêtes universitaires. Il avait été très ému par le langage des délégués de l'Université de France.

Pendant son court règne d'empereur aphone, le Prince Frédéric a parlé par ses proclamations, il n'a pas agi. Quels eussent été ses actes, si la mort ne l'avait pas aussi brusquement enlevé? Il est assez malaisé de le dire, même en analysant avec la plus grande attention les déclarations qu'il a faites au lendemain de son avènement.

Au mois d'avril 1886, aucun indice de la maladie qui devait emporter le futur empereur ne s'était manifesté. Il avait cette robuste apparence que je lui avais vue en 1882. Après quelques paroles banales, le Prince Impérial parla de la situation de l'ambassade de France à Berlin. Le baron de Courcel, qui, comme je l'ai dit plus haut, avait pris la direction de l'ambassade de France en 1882, était à la veille de prendre congé du gouvernement de Berlin.

Le Prince s'exprima en termes très élogieux sur le compte du diplomate qui allait s'éloigner ; puis, parlant de ceux qui l'avaient précédé, il fut amené, à propos d'une anecdote relative à un secrétaire de l'ambassade française de 1870, à parler du rôle joué par M. Benedetti.

Après une appréciation très discrète des événements de cette époque, il entra dans quelques considérations sur la situation de l'Europe, exprimant le regret que les exigences de la politique, ses traditions, fissent obstacle souvent aux progrès économiques des nations et à l'amélioration de leur condition sociale. Il y avait telles de ces exigences, telles de ces traditions auxquelles on ne pouvait se soustraire dans certaines circonstances : d'où une situation difficile et un obstacle à des relations désirables. S'il y avait eu faute commise à la suite des événements de 1870, cette faute était inévitable. Elle eût été, au reste, commise par ailleurs, au cas où les événements eussent été autres. Tout cela dit assez rapidement, sans y insister.

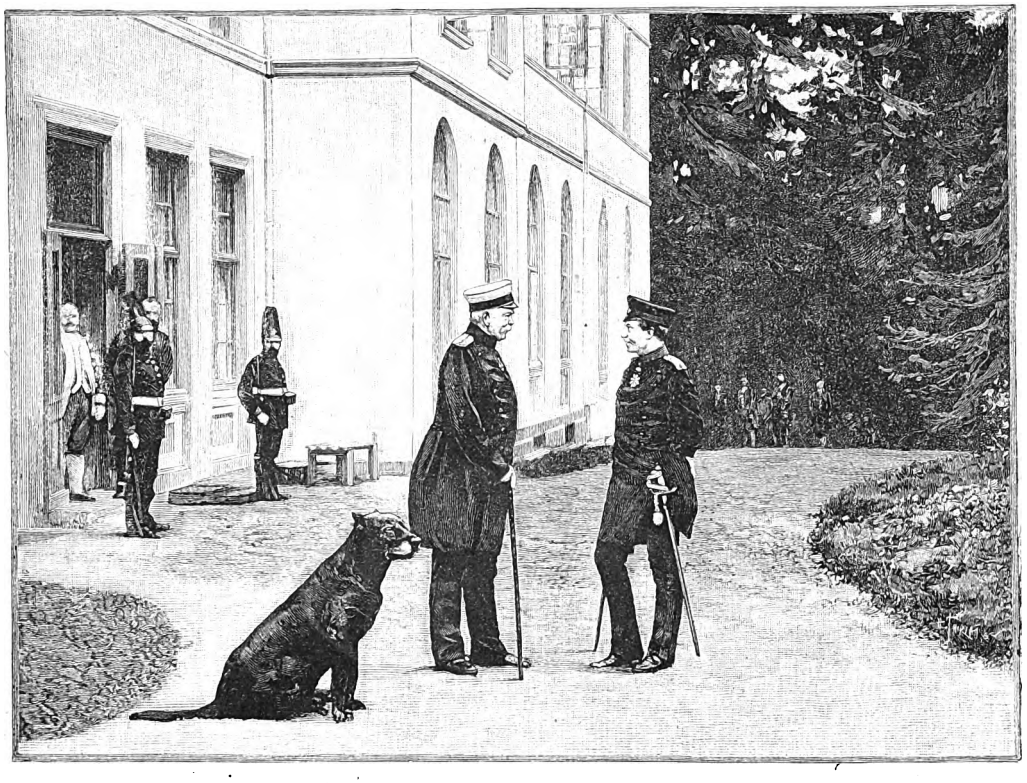
Le Prince Impérial continua en disant qu'il avait entendu parler de notre projet de célébrer le centenaire de 1789 par une exposition universelle. Cette exposition serait sans nul doute merveilleuse. La date de 1789 était d'ailleurs une grande date : jamais l'esprit français n'avait montré plus de netteté, de clarté, que dans le premier exposé qu'il avait fait, en 1789, des idées qui avaient agité le XVIII^e^ siècle. Le Prince parla alors assez longuement de Frédéric II, de Voltaire, et la conversation prit fin sur des points qui intéressaient plus les arts que la politique.

L'impression que je gardai de ces paroles, c'est que Frédéric avait l'esprit ouvert aux idées larges en matière d'organisation sociale, dans la mesure où

Digitized by Google

l'esprit d'un homme dans sa situation peut s'y prêter ; qu'il avait de plus ce sentiment, très juste, que l'Allemagne est plus isolée en Europe qu'aucune autre nation, et que, pour reprendre le contact européen dans le sens intelligent du mot, elle s'est placée dans une situation à laquelle son patriotisme ne lui permet pas de mettre bénévolement un terme.

Il est évident, en effet, que l'acte de spoliation de 1871 a été un acte brutal,



L'EMPEREUR GUILLAUME II ET LE PRINCE DE BISMARCK A FRIEDRICHSRUHE. LE 30 OCTOBRE 1888[1].

que la politique féodale conseillait cet acte, mais que, pour avoir sacrifié à ses exigences, on demeure rivé à toutes les conséquences qu'elles comportent.

Lorsque je suis revenu pour la dernière fois à Berlin, c'était le 17 juin 1888. La ville était en deuil. Le matin avait eu lieu les funérailles de l'Empereur Frédéric III. Des groupes stationnaient à l'angle des rues où l'on affichait la proclamation de l'Empereur Guillaume II.

Je laissai Berlin avec cette impression, que j'avais eue dès ma première visite

1. Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Ziezler, de Berlin.



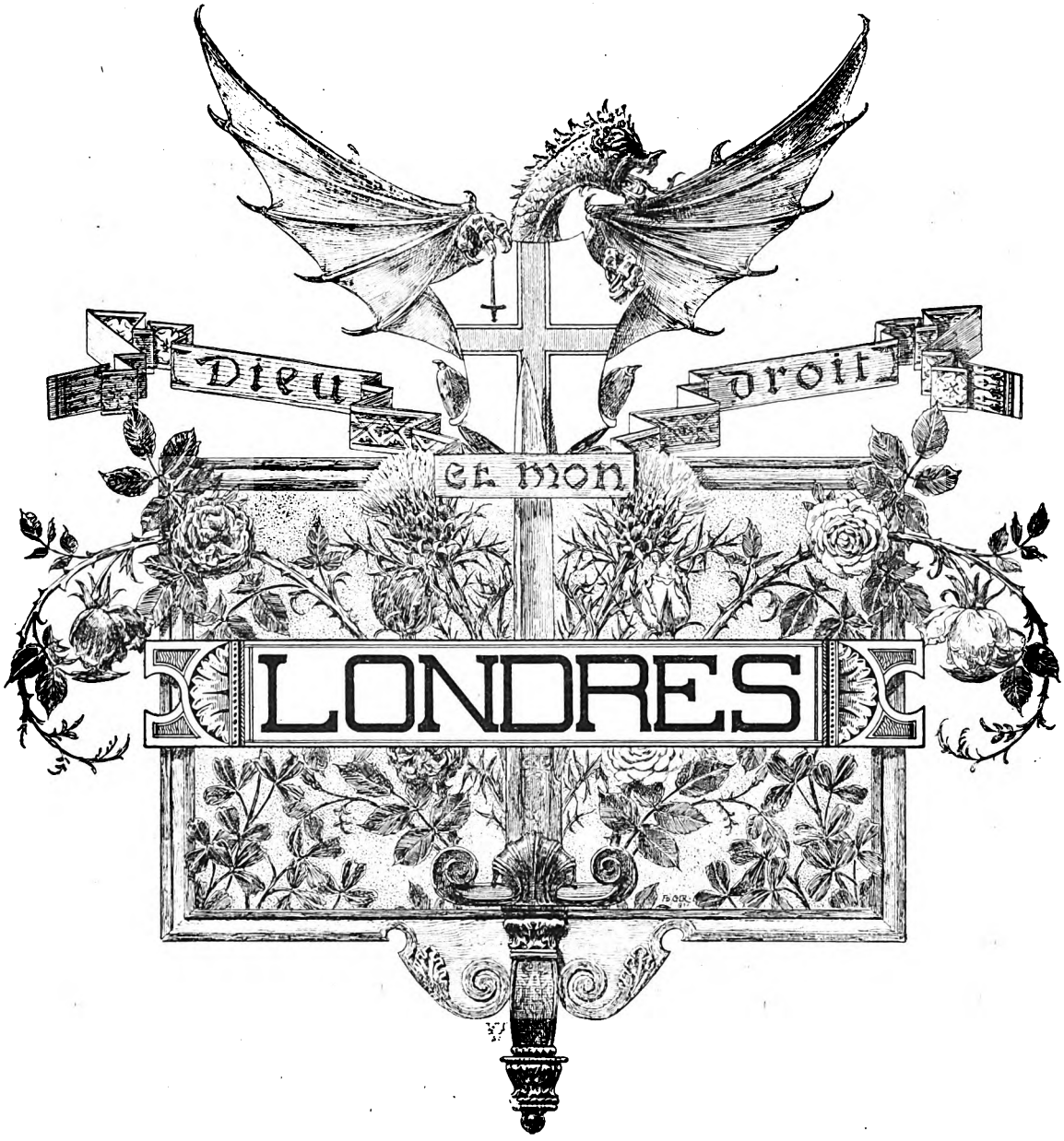
Digitized by Google

en cette ville, au mois de mars 1882, qu'il est peu de spectacle aussi curieux, mais peu d'entreprises aussi vaines que l'effort tenté par la Prusse pour constituer une capitale dont la création est en parfaite contradiction avec toutes les traditions du génie allemand.

TROMPETTE DE UHLAN.

Gravure de Bazin, d'après l'esquisse de Detaille.

Digitized by Google

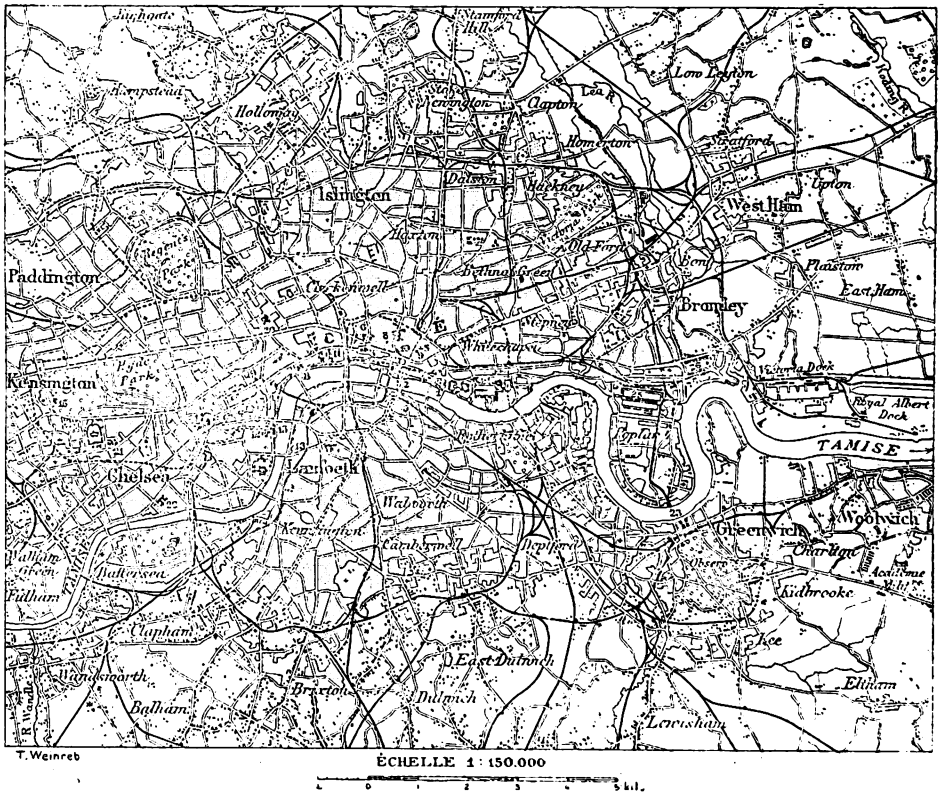



Digitized by Google

# LONDRES

Londres, en anglais *London*, capitale du royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et métropole de l'Empire britannique, est située, si on la prend à son centre, la cathédrale de Saint-Paul, par 51° 30' de latitude nord et 2° 25' de longitude ouest, et ses constructions s'étendent sur quatre comtés de l'Angleterre, ceux de Middlesex, de Surrey, de Kent et d'Essex.

La Tamise, qui la traverse de l'ouest à l'est, en y décrivant plusieurs courbes, la divise en deux moitiés d'importance inégale : la plus grande se trouve au nord sur un sol formé d'espèces de terrasses étagées en pente douce ; la plus petite occupe, au sud, des terrains bas et marécageux. Trois cités, la *Cité* proprement dite, la Cité de Greenwich, la Cité de Westminster, cinq bourgs, Mary-le-Bon, Fensburg, Tower-Hamlets, Lambeth, Southwarth, et une quantité de communes suburbaines, Hamstead, Woolwich, Battersea, Chelsea, Kensington, etc., composent le gros de l'agglomération. L'ensemble, sans clôture ni limites définies, est moins une ville qu'une juxtaposition de plusieurs villes, une « province couverte de maisons », mesurant de l'est à l'ouest 25 kilo-



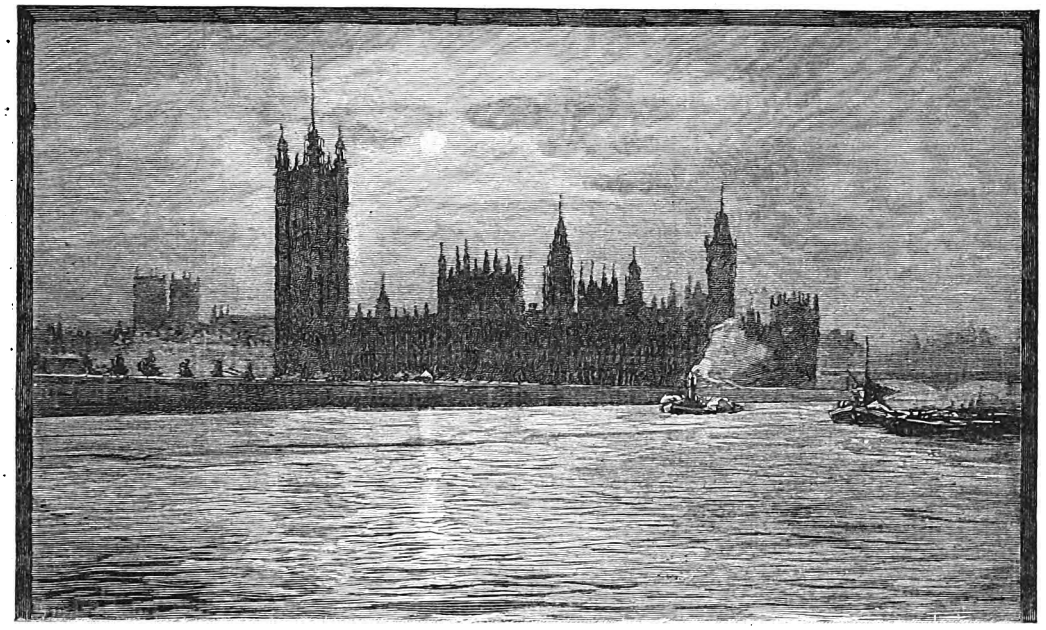

mètres de longueur contre 21 du nord au sud, et embrassant un pourtour total de 90 kilomètres.

Le cœur de Londres, c'est la Cité, qui forme sur la rive droite de la Tamise une ville à part, possédant sa juridiction propre, et ayant seule le droit d'élire le *lord-maire*. C'est le comptoir de l'Angleterre, le centre des affaires ; là se trouvent les bureaux ou *offices* de toutes les administrations, les maisons de change, la banque, la monnaie, les gros magasins et l'hôtel de ville ou *Guildhall*. Westminster, tout à côté, est la cité officielle, celle qui renferme l'abbaye de ce nom, les palais de la reine et du parlement, les ministères, les casernes. Sur le même côté du fleuve s'étend le quartier du West-End ou de l'Ouest, siège préféré de l'aristocratie, de la richesse, de la fashion, comme Chelsea, au sud-ouest, est celui de la petite bourgeoisie et de la *Gentry*, comme Saint-James est le quartier par excellence des cercles et des clubs, tandis que Saint-Gilles, Bethnal Green, Spitalfields, White-Chapel sont les faubourgs plébéiens où règne la double lèpre du paupérisme et du vice, et les quartiers de Greenwich et de Deptford, sur la rive sud, le centre du commerce des bois de construction, le district des bateliers, marins, crocheteurs et débardeurs de toute sorte.

Le port de Londres, sans rival au monde, reçoit annuellement plus de 60 000 navires. L'ensemble des rues mesure un développement de près de 10 000 kilomètres ; la plus longue artère, d'ouest en est, a 18 kilomètres.

La ville, qui, en 1801, comptait 864 000 âmes, en 1851, 2 362 236, possédait en 1891 4 211 000 abitants.

Digitized by Google



LE PALAIS DU PARLEMENT.

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune.

HORSE-GUARDS.

Gravure de Rousseau [2].

# Londres [1]

Ce n'est pas une ville, cette agglomération de pierres et d'hommes, en formation depuis tant de siècles, épandue sur de toujours plus vastes espaces, la plus grande qui soit au monde ; c'est une collection de villes d'âge inégal, de figures dissemblables dont chacune représente une époque historique ou une couche sociale différente, poussées l'une à côté de l'autre ou l'une sur l'autre, se touchant, se pénétrant, se mêlant dans une promiscuité qui heurte les oppositions et fait plus violemment ressortir les contrastes. Je connais bien Londres ; j'ai étudié longuement et avec amour les antiquités et l'histoire de ma paroisse à moi, ce village du West-End qui a vu, du temps de Henri VIII

1. Les pages suivantes de Sir Charles Dilke ont été traduites par M. Antonin Barthélemy.
2. D'après une photographie de M. Louis, de Londres.

Digitized by Google

jusqu'au temps de la reine Anne, se bâtir les monuments et s'entasser les palais, il m'a été donné aussi, comme président de la Commission des logements ouvriers, de faire mon enquête, une enquête intéressante également, mais de quel douloureux intérêt! dans les quartiers du centre, dans Clerkenwell, dans le Sud et l'Est-Sud. J'ai donc vu de près la vieille ville et la ville moderne, la ville de l'extrême opulence et la ville de l'extrême misère. Mais je ne puis me flatter de fixer ici, en ces quelques pages, tous les innombrables aspects de cet infiniment multiple physionomie. Je me contenterai d'en esquisser quelques-uns des traits les plus caractéristiques.

S'il est un itinéraire qui permette de bien voir le Londres du moyen âge, c'est celui qui prend pour point de départ la Tour, comme doit le faire tout bon itinéraire à travers Londres. A des Français je puis dire que la Tour est notre Bastille, une Bastille que nos révolutions ont épargnée quand elles ne s'en sont pas servies. Elle tient dans notre histoire une bien autre place que celle qui est faite dans l'histoire de France à sa rivale parisienne. La tradition que Shakespeare a enregistrée attribue sa construction à Jules César en personne; mais il est avéré que le grand réduit central, la Tour Blanche, est l'œuvre de Guillaume le Conquérant. C'est un des spécimens les plus parfaits que l'on connaisse de l'architecture militaire au xi$^{e}$ siècle.

Il n'y a peut-être pas dans le monde un monument comparable pour l'intérêt historique à cette Tour de Londres, le château de la Couronne britannique. L'affluence des étrangers qui ne manquent jamais d'y faire visite est due pour beaucoup aux *beef-eaters*, comme le peuple appelle les yeomen, et à l'originale beauté de leur magnifique uniforme ; la couronne d'Angleterre dans la maison des joyaux et le célèbre Koh-i-noor y sont bien aussi pour quelque chose. Mais l'impression est profonde, l'âme se sent envahie par la majesté du passé, quand on songe que c'est là que tant de monarques ont tenu leur cour, que ces murs ont enfermé les plus grands citoyens, ceux qui avaient été ou qui auraient dû être placés à la tête du pays. Des profondeurs de l'histoire ou de la légende surgit toute une procession de figures gracieuses ou tragiques : voici les enfants royaux assassinés, la reine Élisabeth faisant dans sa prison l'apprentissage de la royauté ; voici Clarence et le tonneau de malvoisie, et le pauvre Henri VI, et la charmante Jane Grey, et Anne Boleyn, et Catherine Howard, qui passèrent, comme elle, du Trône à la Tour et de la Tour à l'échafaud; voici Somerset, qui fut lord-protecteur d'Angleterre, et le duc de Northumberland, et le comte d'Essex, et le roi d'Écosse Baliol, et le grand soldat écossais William Wallace, et le roi-chevalier Jean de France, le vaincu de Poitiers, et

Digitized by Google

le prince-poète Charles d'Orléans, le vaincu d'Azincourt. Plus augustes encore sont les souvenirs de l'archevêque Cranmer, de lord Southampton, de Walter Raleigh, d'Algernon Sidney et de William Russell, et surtout de Thomas More, le chancelier, puis la victime de Henri VIII, ce penseur profond, cet humaniste délicat, ce citoyen intègre que les catholiques ne sont plus seuls aujourd'hui à considérer comme le plus grand homme de l'Angleterre : nul ne porta si haut la noblesse des sentiments, nul n'eut une vie plus pure, une intelligence plus libre, plus affranchie des préjugés de son temps. Anglais de toute église et de toute école politique, la Tour nous donne une excellente leçon d'impartialité : elle s'est montrée prison impartiale, aussi impartiale que la reine Élisabeth elle-même, quand, pour tenir égale la balance entre ses ennemis, qu'ils fussent jésuites ou puritains, elle les y enfermait ensemble, se fiant sur la ténacité de leurs haines du soin de s'espionner les uns les autres.

Mais cette grande masse carrée qui devait être seulement notre point de départ menace de nous retenir, nous aussi. Sortons vite à l'air libre. En face de nous est le London-Pool (fermé à l'ouest par London-Bridge), que je me rappelle avoir vu dans mon enfance encombré de navires venus du monde entier. Aujourd'hui l'activité commerciale du port de Londres s'est grandement accrue; cependant, de l'endroit où nous sommes on n'aperçoit presque plus de navires. Mais en dehors de Londres, le long des rivages de l'Essex et du Kent, des forêts de mâts qui dépassent le faîte des maisons annoncent la présence des docks dans lesquels les marines de commerce de toutes les nations viennent mêler leurs pavillons.

Ici, près de la Tour, examinons un instant ce pan de mur : ce n'est rien moins qu'un fragment de la muraille romaine qui entourait le second Londres, car le premier n'a été jamais qu'un camp retranché où s'abritaient les Bretons. Visitons, en passant, Allhallow's-Barking, l'église de Tous-les-Saints, propriété du couvent de Barking, devant laquelle s'arrêta le grand incendie de 1666. Là sont inhumés beaucoup de prisonniers à qui la Tour n'accorda qu'une courte hospitalité : l'archevêque Laud, le compagnon de Strafford, et bien d'autres dont les têtes sont tombées sur la place de Tower-Hill.

Crosby-Hall, anciennement Crosby-Place, fut l'habitation particulière de l'alderman sir John Crosby, qui vivait au xv$^{e}$ siècle. Lui-même l'a bâtie et décrite. Dans la même rue que cette vieille demeure, contemporaine des York et des Lancastre, l'église de Sainte-Hélène contient d'intéressants tombeaux : ceux de sir John et de lady Crosby, les fondateurs du hall; de sir Thomas Gresham, par qui fut construit le Royal-Exchange, de sir Julius Cæsar, que les arrière-petits-enfants de nos paysans confondront peut-être un jour avec

Digitized by Google

l'illustre Romain. Le London-Stone, quels que soient les souvenirs qui s'y rattachent, n'est qu'une pierre aujourd'hui encastrée dans le mur de l'église de Saint-Swithin, dans Cannon-Street. Déjà du temps de Stow, on ne savait plus guère d'où elle provenait et à quoi elle avait pu servir. Sa renommée ne repose plus que sur la scène de Shakespeare où Jack Cade, le chef de l'insurrection qui fut le prélude de la guerre des Deux-Roses, la frappe de son épée de commandement, ou encore sur la légende de Whittington et de son chat.

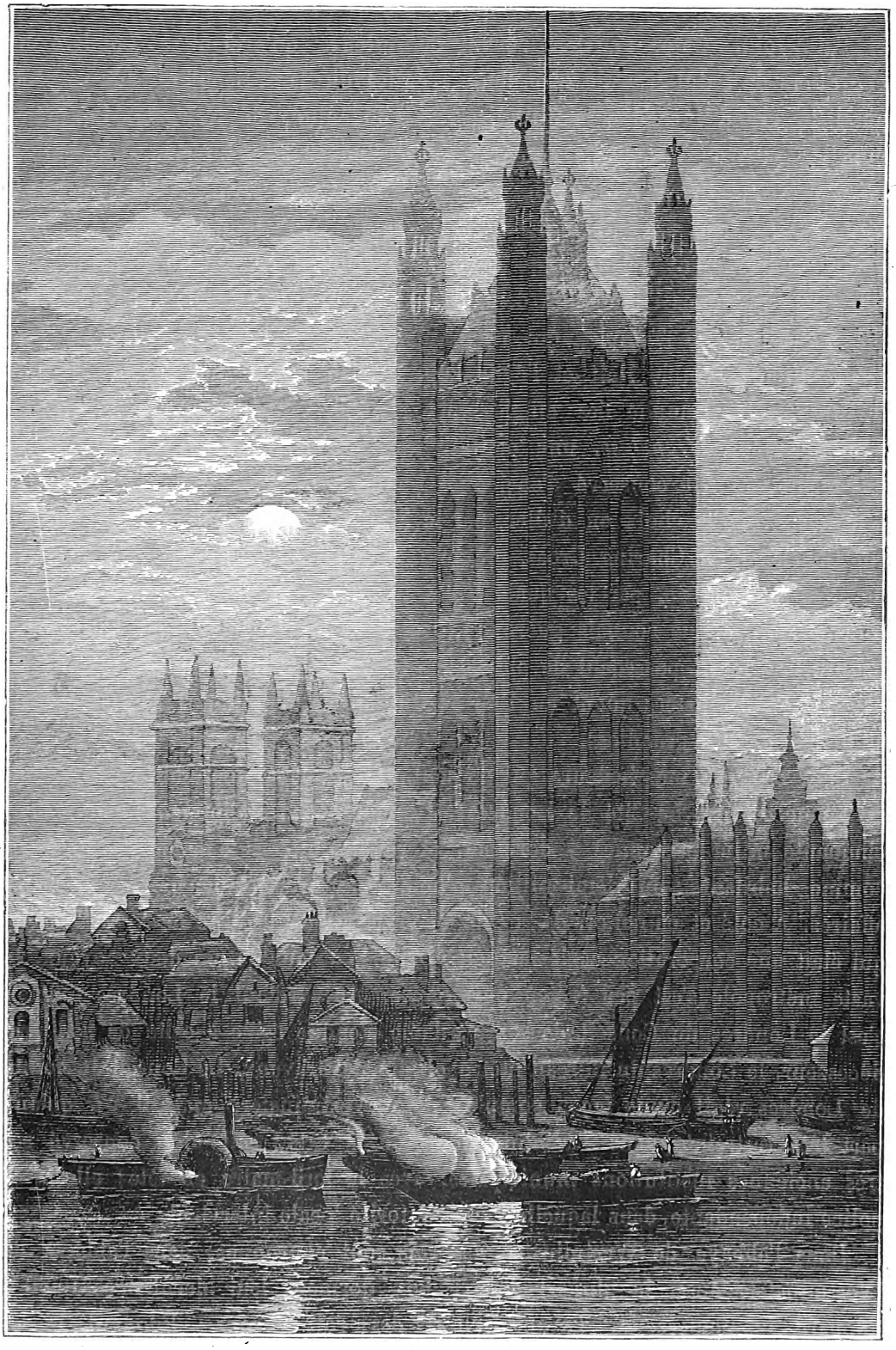
GARDIEN DE LA TOUR DE LONDRES.
D'après un dessin de Vogel[1].

Arrêtons-nous au Guildhall : c'est la maison de ville de Londres, bien que la résidence du lord-maire et les cours soient ailleurs, au Mansion-House. Le grand jour du Guildhall est le 9 novembre, le banquet annuel du lord-maire : le vieux palais s'emplit de mouvement, de lumière et de bruit ; sur les longues tables de gala, les cristaux et l'argenterie étincellent, les costumes historiques des aldermen et des membres du Conseil commun, les uniformes chamarrés des invités mêlent dans une harmonie pittoresque la variété de leurs couleurs. Tout le reste de l'année, le Guildhall est solitaire. On n'y voit que les monuments de Chatham et de Wellington et les deux géants Gog et Magog, les *totems* de la cité de Londres, comme la Tarasque est le *totem* de Tarascon.

A l'église Saint-Gilles, dans Cripplegate, Milton a son tombeau ; Fox, l'auteur du livre des Martyrs, son monument, et Olivier Cromwell, son acte de mariage inscrit sur les registres de la paroisse. Puis, c'est Saint-Barthélemy

1. D'après une photographie de M. Louis, de Londres.

Digitized by Google



TOUR DE WESTMINSTER.



Digitized by Google

et Saint-John's-Gate, l'ancien portail de prieuré qu'avaient à Londres les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. L'église du Saint-Sépulcre, que respecta aussi le grand incendie, est l'église des condamnés de Newgate. Le même quartier possède des bains romains authentiques, très inférieurs cependant en intérêt aux thermes de Paris. Mais ce qui est sans rival, si ce n'est peut-être à Oxford ou à Cambridge, c'est le Temple, vers lequel nous nous dirigeons en traversant la rue. Une tristesse enveloppe ce repaire d'hommes de loi, silencieux dans l'animation de la ville bruyante, encore marqué aux armes des chevaliers du Temple, qui furent jadis ses habitants. Le Temple renferme Middle-Temple Hall et l'église du Temple, une église ronde qui date du XII^e^ siècle, remplie des effigies aux jambes croisées des Templiers. Le Temple est une *franchise*, une petite ville dans la Grande, qui s'administre elle-même et qui a conservé d'anciennes immunités.

Nous avons le choix ou d'aller, par le Strand, vers la mémorable statue du roi Charles I^er^ à Charing Cross, et alors par Parliament-Street, vers l'abbaye de Westminster, ou, par les quais et les Chambres du Parlement, vers Westminster Hall. Je ne connais guère d'églises plus importantes dans leur architecture intérieure, possédant de plus beaux tombeaux et plus splendides que l'abbaye de Westminster ; quant au Hall de Guillaume le Roux, il n'en existe pas au monde un plus grandiose.

Pour ceux de mes lecteurs qui ne sont pas Anglais, une courte explication est ici nécessaire. La Cité de Londres est un petit endroit immensément riche : cinquante mille personnes y dorment, et sont comptées dans le recensement comme habitants ; un demi-million d'hommes y passent le jour pour leurs affaires. A côté et en dehors de la Cité, il y avait jadis la Cité de Westminster, qui était une corporation ecclésiastique. Depuis, autour de ces deux noyaux, la vaste métropole s'est peu à peu développée. Aujourd'hui le Londres officiel, c'est le Londres du Conseil de comté, d'une étendue égale à celle de son prédécesseur, le Londres du Bureau métropolitain des travaux. Le Conseil du comté de Londres régit d'une façon complète tout Westminster, mais il n'a qu'une part très restreinte dans l'administration de la Cité ; celle-ci a conservé ses très anciennes institutions municipales, avec le lord-maire en tête ; elle a sa police indépendante, dans laquelle seule l'autorité locale intervient.

Dans l'abbaye de Westminster, les rois sont couronnés ; dans l'abbaye de Westminster, aussi la plupart d'entre eux dorment leur dernier sommeil : Édouard le Confesseur, l'avant-dernier des rois saxons ; Édouard I^er^ et Édouard III, avec leurs reines Éléonore et Philippa ; Henri V, Henri VII, la

Digitized by Google

reine Élisabeth, Charles II, Guillaume III et sa femme Mary, la reine Anne et tant d'autres. A côté des hôtes royaux, tels que Mary, reine d'Écosse, et cette autre « reine des cœurs » presque aussi célèbre, Élisabeth de Bohême, reposent les hommes d'État, les généraux, les grands écrivains, les savants, les artistes, Chatham, Pitt, Fox, Castlereagh, Canning, Monk, Chaucer, Spenser, Ben Jonson, Dryden, Addison, Garrick, Haendel, Camden, Newton, le docteur Johnson, Saint-Evremond, la belle Stuart des *Mémoires* de Hamilton ; Villiers, duc de

LE PONT DE LONDRES.
D'après un dessin de Boudier [1].

Buckingham, qui doit aux *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas une bonne part de sa renommée, et des centaines de personnages hommes et femmes, dont les noms sont demeurés célèbres. C'est là que sont les bannières et les stalles des chevaliers du Bain : le dimanche, quand il officie, le doyen revêt les insignes de l'ordre. La châsse d'Édouard le Confesseur ; le tombeau en forme d'autel d'Édouard Ier, dans lequel le roi est étendu couronne en tête et sceptre en main ; l'épée et le bouclier qu'on portait en France devant Édouard III en sa qualité de roi de France ; le casque, le bouclier et la selle que Henri V avait à la bataille d'Azincourt ; les trônes du couronnement d'Angleterre et d'Écosse, ce dernier

1. D'après une photographie de MM. Valentine & Sons.

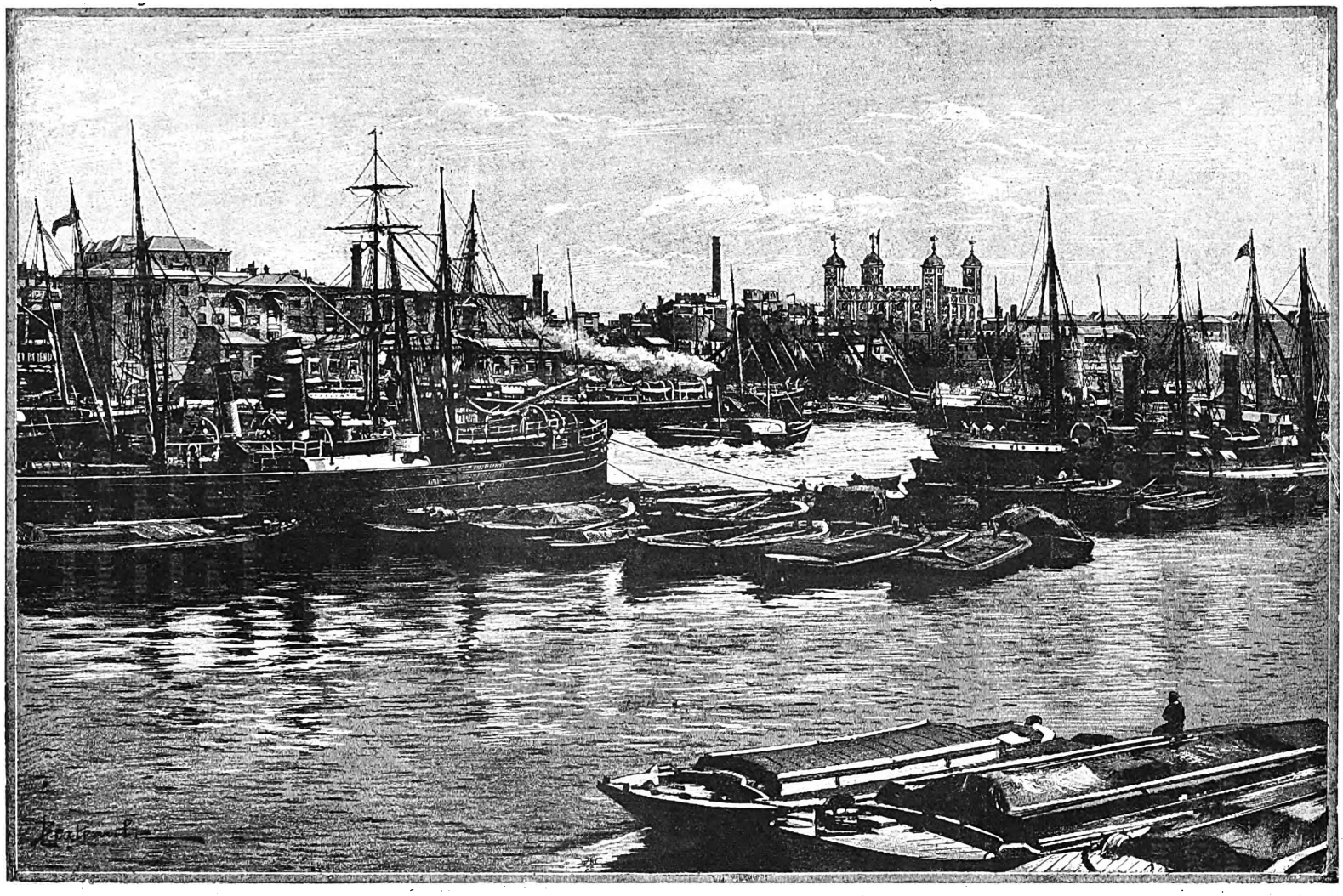
Digitized by Google

contenant la célèbre pierre, symbole du pouvoir des souverains de l'Écosse, qu'Édouard Ier transporta en Angleterre, toute cette précieuse collection de reliques nationales, qui n'a sa pareille dans aucun pays, tout cela c'est de l'histoire vivante, le passé de notre Angleterre.

Traversons Westminster-Hall, qui rappelle tous les souvenirs du grand jugement d'empoisonnement, de la condamnation de Strafford et de l'ouverture des guerres civiles, du procès de Charles Ier, de l'acquittement des sept évêques sous Jacques II, du procès de Warren Hastings et des harangues de Burke, et les fêtes du couronnement, alors que le champion du roi, armé de toutes pièces, entre à cheval dans la salle et jette le gant pour défier quiconque ose disputer la couronne à son maître ; allons, si nous voulons, jusqu'aux Chambres du Parlement, qui sont modernes, ou mieux encore, puisque nous sommes en goût d'antiquités, vers la chapelle de Saint-Stephen : de là, en nous dirigeant à l'ouest, nous gagnerons le palais Saint-James, soit en traversant le Mall, soit en passant devant les clubs, qui sont peut-être, par la magnificence des hôtels qu'ils occupent et par la qualité des personnes qui les fréquentent, ce qu'il y a de plus remarquable dans le Londres d'aujourd'hui. Mais pour donner encore un regard aux choses du passé, il faut s'arrêter devant l'hôpital de Chelsea, qui se dresse exactement tel que l'a laissé Wren, le grand architecte qui en dessina jusqu'aux moindres détails, sans oublier la vieille église de Chelsea, debout au bord du fleuve, avec sa tombe des Dacres, un des plus beaux monuments funéraires que l'on connaisse. Nous retrouvons là Thomas More : c'est dans cette église qu'il conduisait le chœur alors qu'il était chancelier ; son souvenir est conservé en termes touchants dans l'inscription qu'il rédigea lui-même pour le marbre destiné à rappeler les services qu'il avait rendus à l'État. De la maison de More, où Holbein vécut et travailla, rien ne reste plus maintenant que le mur du jardin ; mais le cardinal Manning, qui avait voué un culte à la mémoire du héros béatifié du catholicisme anglais, a installé une maison religieuse sur l'emplacement qu'occupait autrefois sa demeure.

Faisons maintenant, après cette trop rapide promenade archéologique, une course à travers le Londres moderne : le champ est vaste. Depuis la loi de sir Benjamin Hall, qui a été votée de notre temps, Londres a englobé au nord de la Tamise une superficie plus vaste que celle de Paris, avec une population double. Au sud de la Tamise, il recouvre une étendue deux fois plus grande, mais beaucoup moins peuplée, si ce n'est en quelques points, par exemple autour de l'antique et très curieuse église de Saint-Sauveur, au bord du fleuve, vers le vieux palais de Lambeth, demeure des archevêques de Canterbury, ou

Digitized by Google



LA TAMISE ET LA TOUR.

Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Wilson, d'Aberdeen.

Digitized by Google

encore, plus bas, du côté de ce grandiose hospice de la marine, à Greenwich, avec sa célèbre salle des banquets et sa collection de portraits.

Du Londres intermédiaire, qui commence au règne de la reine Anne pour rejoindre l'époque contemporaine, le monument le plus remarquable est, en définitive, la cathédrale métropolitaine, l'église de Saint-Paul. Je la mets, pour moi, bien au-dessus de Saint-Pierre de Rome, qu'elle a certes imité, mais qu'elle a surpassé. Saint-Pierre emprunte le meilleur de sa gloire au Vatican et à ses trésors, aux œuvres de Michel-Ange, aux édifices voisins qu'a décorés le prestigieux pinceau de Raphaël : de ces hommes-là à nos artistes anglais, même aux plus grands, la chute est rude. Saint-Paul n'en a pas moins sa beauté propre, et il renferme des œuvres d'art dues au présent règne qui ne sont pas indignes de retenir l'attention même de ceux-là qui ont vu les plus belles choses dont l'étranger peut s'enorgueillir.

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.
D'après un dessin de Boudier [1].

Ce qu'on montre le plus volontiers aux nouveaux venus dans le Londres moderne, ce sont les parcs et les quais qui se développent, le long de la Tamise, de la Chambre des Communes à Blackfriars. Peut-être trouveraient-ils un plus vif intérêt encore à visiter les peintures qu'on a réunies à Trafalgar-Square dans la National Gallery. La National Gallery vaut bien le British Museum avec ses marbres d'Elgin et sa belle salle de lecture. Il est trop peu connu sur le continent et trop négligé des visiteurs. Je ne suis pas loin de le regarder comme le premier musée du monde, sauf pour la section d'art

1. D'après une photographie de M. Louis, de Londres.

Digitized by Google

moderne, et pour celle de la sculpture. La sculpture, en effet, y fait pauvre figure quand on la compare à celle du Musée du Louvre. Mais pour la peinture ancienne, en exceptant Raphaël, qui est insuffisamment représenté, la collection nationale anglaise, de l'aveu de beaucoup d'hommes compétents, ne connaît pas de rivale. L'école hollandaise y tient une aussi bonne place qu'à l'Ermitage et une meilleure que dans aucune autre collection. Sans doute, le Musée de Madrid possède des Velasquez incomparables ; mais Velasquez lui-même est aujourd'hui représenté à Londres d'une façon digne de sa gloire. Et quant aux primitifs italiens, quant aux Flamands, nulle part ailleurs leur génie ne se déploie aussi largement qu'à Londres. Je sais bien que nous n'avons pas de Rubens à mettre à côté de la *Descente de croix* d'Anvers, et que nous sommes moins riches que le Louvre en tableaux du maître ; la Haye et Amsterdam ont des toiles de Rembrandt et des grands Hollandais qui ne sont égalées par aucune de celles que peut montrer le Musée anglais ; et cependant, si l'on tient compte de l'ensemble, celui-ci mérite peut-être plus qu'aucun autre d'être sérieusement étudié, et je trouve sa réputation bien au-dessous de son mérite. Je ne sais, à l'étranger, que M. Frédéric Reiset, l'ancien directeur du Musée du Louvre, qui lui ait rendu pleine justice dans sa *Visite à la National Gallery*, publiée par la *Gazette des Beaux-Arts* de 1877 à 1878.

Quand on parle des parcs de Londres, on pense toujours à Hyde-Park et aux jardins de Kensington. Les autres, bien qu'ils soient nombreux et vastes, n'ont point la même réputation. Aucune grande ville d'Europe ne peut montrer des nappes artificielles comme la Serpentine et la Long-Water ; cependant elles ne produisent peut-être pas autant d'effet que l'Alster à Hambourg. Mais Rotten-Row et les jardins de Kensington sont sans rivaux, si l'on songe qu'ils sont situés dans la ville même. Un beau spectacle, imposant et gracieux tout ensemble, c'est un régiment de cavalerie de la garde sortant des casernes de Knightsbridge, avec ses trompettes en avant aux uniformes de gala couverts d'or, pour traverser Hyde-Park-Corner, un jour de drawing-room. On est à la fin de mai ou au commencement de juin, les arbres ont revêtu leur gaie livrée vert tendre ; les plates-bandes sont remplies de ces admirables tulipes ou d'autres fleurs aux brillantes couleurs, des pelouses les rhododendrons émergent en masses épaisses de rouge, de blanc et de lilas ; les cavaliers accourent et s'alignent en haie pour voir défiler les magnifiques soldats ; du ciel bleu clair, où glissent de petits nuages moirés d'argent, descend une lumière douce qui se joue sur les personnages et le décor et met partout un air de fête. Le contraste n'est pas moins violent entre une scène de ce genre et

Digitized by Google

le même paysage par un de ces brouillards d'hiver qui ne laissent pas voir d'un arbre à l'autre, qu'entre un horse-guard tout chamarré et un minable soldat de l'Armée du Salut, ou encore entre ce docker (ouvrier des docks de l'East-End) tout dépenaillé, et cette élégante lady qui est venue dans son panier voir caracoler ses amis. En hiver, notre brouillard londonien est quelquefois si intense que des gens sortis pour dîner en ville ou se rendre au théâtre sont forcés de descendre de voiture et de rentrer à pied chez eux; les domestiques ont beau marcher à la tête des chevaux, ceux-ci, égarés en pleine nuit, s'embarrassent

SAINT-PAUL.

D'après un dessin de Boudier [1].

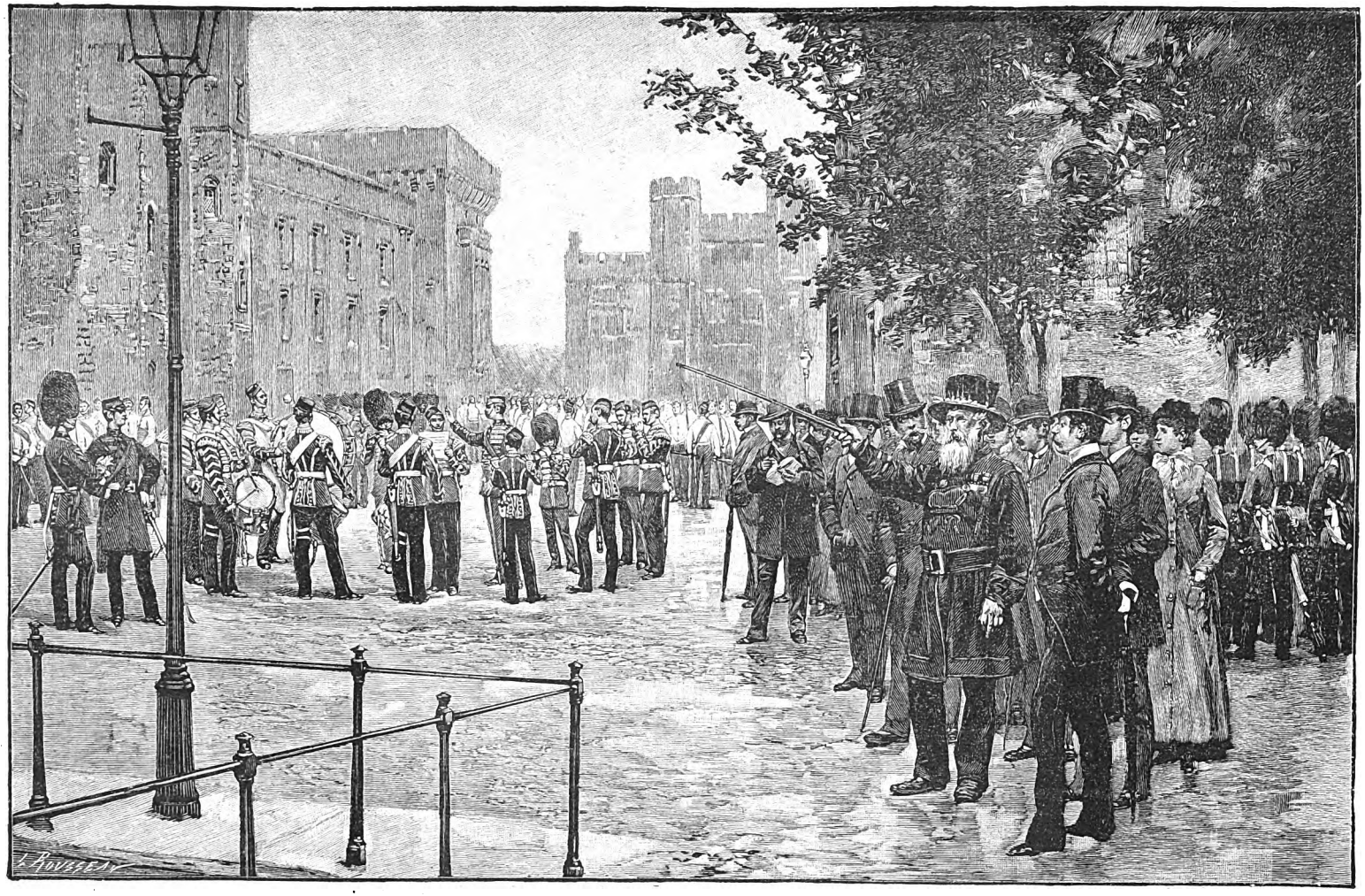
dans d'autres voitures, montent sur les trottoirs et accrochent les réverbères.

Pour l'observateur, le Londres vraiment curieux c'est le Londres de White-Chapel, des dîners de voleurs et des refuges de l'Armée du Salut, la ville des pauvres, la ville de la misère, qui, ici, de même que maintenant à Liverpool, à Glasgow, à New-York, dans les autres grands centres de prospérité commerciale, forme comme le dessous, l'envers effrayant de la richesse et du luxe.

Pour lutter contre cette épouvantable misère, nous dépensons à Londres beaucoup plus qu'on ne fait ailleurs, non seulement de l'argent, mais du dévoue-

1. D'après une photographie de MM. Wilson et Cie, d'Aberdeen.

Digitized by Google



LA TOUR DE LONDRES.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Detaille.



Digitized by Google

ment ; car ils sont nombreux les hommes et les femmes qui consacrent le labeur de leur vie au service des malheureux. Mais le succès n'est pas en proportion des efforts et nous serions mal venus à célébrer les résultats obtenus. La charité à Londres est obérée par des frais de bureau excessifs. Assurément l'Église établie et les Églises dissidentes rendent de signalés services par l'intermédiaire de leurs visiteuses des pauvres ; mais le moyen, dans une aussi grande ville, de répartir également la besogne pour tous les quartiers de la ville ?

A DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI, DANS LE BROUILLARD, EN JANVIER.

Gravure de Florian, d'après l'aquarelle de Besnard.

Il existe dans l'East-End et au Sud, à Clerkenwell et à Holborn, dans Saint-Gilles et aux environs de Drury-Lane, dans les parties les plus pauvres de Fulham et de Notting Hill, de nombreuses missions dues à la prévoyance de l'Église établie. De leur côté, les prêtres de l'Église catholique emploient leur existence au soulagement des pauvres irlandais. Mais malgré toutes ces bonnes volontés, malgré l'action de l'Armée du Salut et d'associations semblables, on peut dire que le problème de la misère n'a pas encore trouvé sa solution. A peine si la question a été effleurée.

Le système de la loi des pauvres, qui est spécial à l'Angleterre et que l'on

Digitized by Google

est à même d'étudier à Londres mieux que partout ailleurs, repose sur l'élection, dans tout le pays, de Bureaux des gardiens des pauvres. Dans la métropole, chacun de ces Bureaux a dans son ressort un district peuplé en moyenne de cent mille âmes ; ils se subdivisent en comités de secours : chaque comité de secours a un médecin et un agent spécial, le *relieving officer*, chargé de la distribution des secours. Le district possède un workhouse, maison de travail, et une infirmerie, plus des écoles situées en dehors de Londres et dans lesquelles les enfants pauvres sont élevés.

HIGHLANDER.
D'après un dessin de Vogel [1].

Les comités de secours se réunissent d'habitude une fois par semaine. Ils examinent les demandes provenant de personnes qui ne sont pas disposées à aller, bien portantes, au workhouse, malades, à l'infirmerie. Le *relieving officer* assiste aux séances ; il fait son rapport sur chaque demande. Un ouvrier se trouve-t-il momentanément dans la gêne, le soutien de la famille est-il malade ou en prison, ou a-t-il déserté le foyer, la famille est secourue à domicile. En cas de désertion, un mandat d'amener est lancé contre le coupable et une récompense promise à la police pour son arrestation. Les vieilles femmes qui ont un petit revenu, les vieux ménages qui jouissent de quelques modiques ressources sont aidés au moyen de fonds publics fournis par une contribution qu'on lève à cet effet dans la localité. S'il est nécessaire de diriger les solliciteurs sur le workhouse, les enfants vont aux écoles de campagnes dont j'ai

1. D'après une photographie de M. Louis, de Londres.

Digitized by Google

parlé plus haut. Quand les enfants sont orphelins ou abandonnés, on peut, pourvu qu'ils en expriment le désir devant deux magistrats, les envoyer au delà des mers. Ils demandent ordinairement comme une faveur de s'en aller au Canada : chaque année, un nombre plus considérable de ces jeunes émigrants s'embarque à destination de notre grande colonie d'Amérique. Aux enfants qui ne sont ni orphelins ni abandonnés, on enseigne un métier, et ils trouvent plus tard à se placer, les filles comme domestiques, les garçons comme musiciens dans l'armée ou comme apprentis cordonniers, tailleurs, etc.

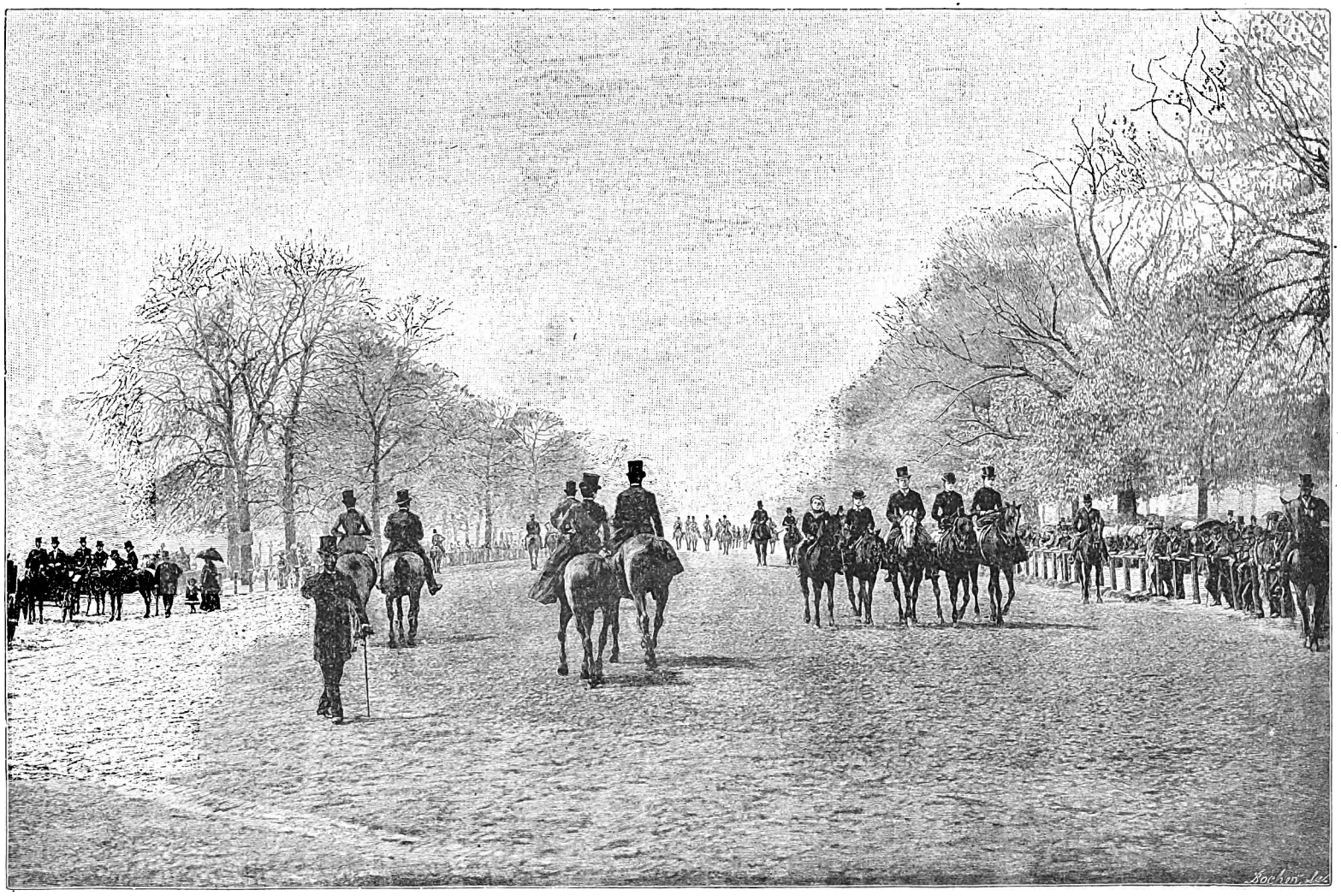
Chaque workhouse renferme habituellement un peu plus de mille individus, la plupart vieux, épuisés, lamentables à voir. Les gens valides sont tenus de travailler, mais ceux-là ne sont pas nombreux. Pour les vagabonds de profession, on a essayé un nouveau régime : on les tient enfermés pendant deux jours en échange de la nourriture et d'une nuit de repos. Dans quelques districts, le *local government Board*, qui a la direction des Bureaux des gardiens, et qui s'applique à empêcher, par des règlements sévères, l'abus des secours à domicile, voit ses instructions méconnues par le sentimentalisme des gardiens, et se heurte même parfois à des résistances ouvertes.

On a créé un Bureau des hôpitaux, dont les membres sont principalement élus par les Bureaux de gardiens de la métropole, qu'une loi a groupés à cet effet. Ce Bureau s'occupe des maladies infectieuses, officiellement en ce qui concerne la classe pauvre, en fait toutes les fois qu'un malade atteint ne peut pas être isolé. Qu'il s'agisse d'une épidémie de petite vérole ou d'une poussée soudaine soit de fièvre, soit de scarlatine, les malades sont immédiatement envoyés à l'hôpital. Ceux dont les parents sont en mesure de payer, ou qui peuvent eux-mêmes participer à la dépense qu'entraîne leur maladie, y sont obligés par les comités de secours.

Londres a été débarrassé du typhus, qui ne se montre plus dans la ville, bien qu'il existe encore à Liverpool, à Leith et dans quelques autres villes d'Écosse. Il est permis de dire que Londres est devenu la plus saine des grandes villes. Mais on relève des différences inouïes d'un district à l'autre : ainsi la mortalité, qui n'est que de 12 p. 1000 dans Bloomsbury, s'élève dans les ruelles infectes des quartiers misérables jusqu'à 40 p. 1000.

Les malades atteints de la petite vérole sont soignés dans les hôpitaux flottants installés sur la Tamise et reliés à une colline voisine par une route spéciale. Sur la colline est un hôpital, avec la place pour un campement en temps d'épidémie. Les convalescents sont conduits des navires à la colline, à une distance de quelques milles, et on les garde jusqu'à ce que tout danger de contagion ait disparu.

Digitized by Google



HYDE-PARK.

Gravure de Bocher, d'après une photographie de MM. Frith & Son.

Digitized by Google

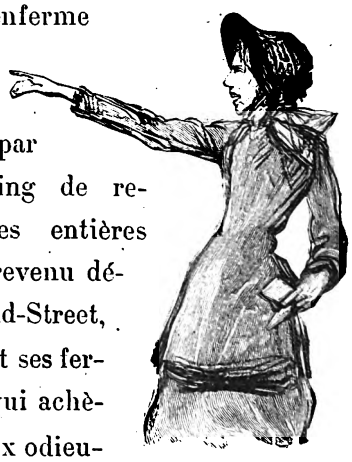
Les malades sont transportés à bord des navires sur des bateaux à vapeur spéciaux, partant de pontons spéciaux, et les cas de petite vérole ne sont pas traités dans les hôpitaux ordinaires de fiévreux. Ce système de précautions, fort bien conçu, ne se trouve en défaut que quand il y a coïncidence d'une épidémie de petite vérole et d'un de ces brouillards qui interrompent toute circulation sur la Tamise.

Un autre service à l'entretien duquel la ville de Londres tout entière contribue, et qui est aussi installé sur la Tamise, existe à bord du vaisseau de guerre l'*Exmouth*, manœuvré par des enfants soumis au régime de la loi des pauvres. Ils en remontreraient à plus d'un marin.

LA PRIÈRE DU PISTON.

L'éloignement que les pauvres témoignent pour le workhouse ne s'étend pas aux infirmeries, aux hôpitaux, aux écoles et à l'*Exmouth*. L'hôpital public gagne tous les jours du terrain, tandis que les hôpitaux ordinaires, qui subsistent grâce à des contributions volontaires et surtout à de riches dotations, ont de la difficulté à vivre.

A Londres les contrastes sont beaucoup plus accusés qu'à Paris. La même ville qui renferme Grosvenor-House et Devonshire-House, demeures de ducs dont la richesse foncière se chiffre par des centaines de mille livres sterling de revenus annuels, qui déploie des lieues entières de maisons habitées chacune par des personnes dont le revenu dépasse cinq milles livres, renferme aussi les impasses de Judd-Street, près de Saint-Pancras et de la gare d'Euston, Clerkenwell et ses fermiers des maisons, sur les terrains de lord Northampton, qui achètent les fins de baux et sous-louent les chambres à des prix odieusement élevés ; les districts pires encore de Saint-Georges-le-Martyr, à Southwark, et la sordide misère de Saint-Georges-in-the-East. Les plus tristes quartiers, ce sont ceux où de malheureuses ruelles de petits cottages ont été bâties sur l'emplacement qu'occupaient autrefois les jardins dépendant de maisons décentes, ceux où de belles maisons de l'époque de la reine Anne sont découpées en logements d'une seule chambre, dans lesquels s'entassent des familles nombreuses. On y est d'autant plus mal qu'elles n'ont pas été bâties pour recevoir de pareils habitants et qu'elles sont entièrement dépour-



TYPES
DE L'ARMÉE DU SALUT.
Gravures de Rousseau, d'après les croquis de Renouard.

Digitized by Google

vues des installations que réclame ce genre de location. Et cependant les pauvres de Londres aiment mieux se loger dans ces misérables demeures que d'aller vivre dans les *peabody blocks* ou autres immeubles de même sorte qu'on a construits pour eux et qui ressemblent à de grandes casernes. La raison en est surtout qu'ils se livrent à des industries infimes, telles que la confection des boîtes d'allumettes et des cartons à chapeau, le commerce des peaux de lapin, le commerce ambulant des denrées à bas prix et des articles à bon marché; et les règlements

LA BANQUE.

D'après un dessin de Boudier [1].

intérieurs des *blocks*, à l'exécution desquels on tient sévèrement la main, ne permettent pas l'exercice de tous ces métiers plus ou moins malpropres ou insalubres.

Les ouvriers *trade unionist* de Londres, qui appartiennent à des associations comme l'union des mécaniciens, celle des charpentiers et des menuisiers, celle des maçons en briques, constituent l'aristocratie du travail. Leur situation est, en somme, préférable à celle des autres ouvriers d'Europe; elle vaut celle des ouvriers des États-Unis et du Canada; il n'y a que ceux des colonies australiennes dont la condition puisse être regardée comme meilleure. Le problème

1. D'après une photographie de la London Stereoscopic Company.

Digitized by Google

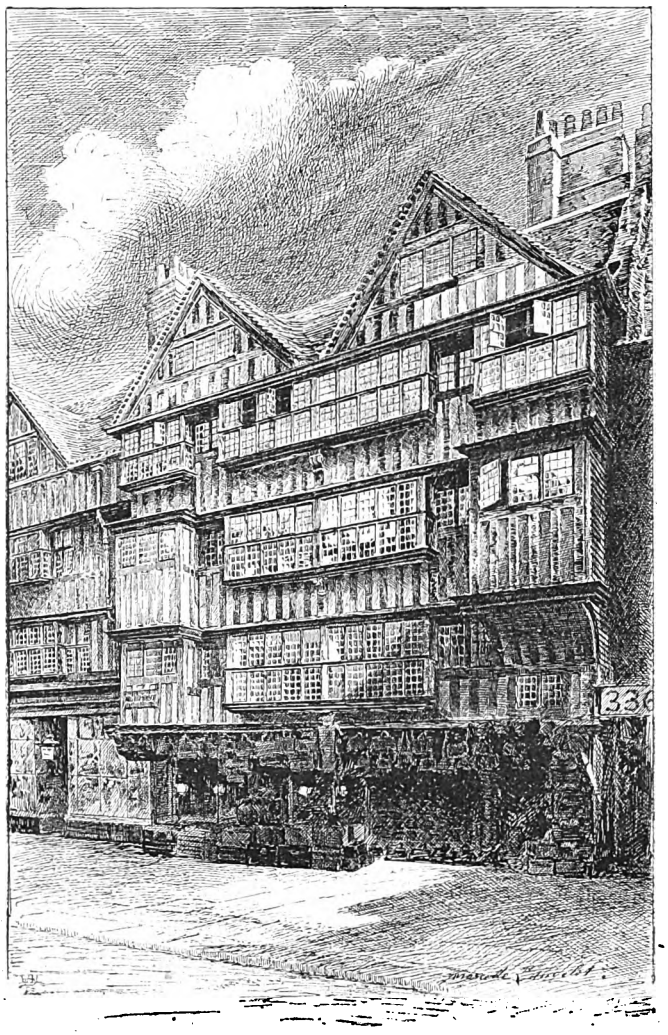
que nous ne pouvons arriver à résoudre à Londres, c'est celui qui se pose pour les ouvriers ordinaires ou les femmes ; car les femmes, quel que soit leur degré d'habileté, ne peuvent lutter contre la concurrence et sont réduites à accepter des salaires infimes. Des ouvrières très expérimentées dans les travaux de couture gagnent, à faire des tabliers de fantaisie, deux shillings et six pence par douze douzaines, et, en travaillant bien, elles peuvent faire quatre douzaines par jour. Celles qui fabriquent des boîtes d'allumettes reçoivent deux pence et quart pour cent quarante-quatre boîtes ; encore doivent-elles se procurer à leurs frais l'étoupe, la colle et le combustible nécessaire au séchage quand le temps est humide. Elles travaillent de douze à quatorze heures par jour, et leur gain moyen arrive à six ou sept shillings par semaine. Celles qui fabriquent des sacs de toile ou de papier, qui assortissent le tabac, qui trient les chiffons, les plieuses d'imprimerie ne sont pas mieux payées. Il y a à Londres, occupées à ces travaux ou employées dans les confiseries, des centaines de femmes qui ne gagnent que de dix pence à un shilling par jour, et qui cependant sont tenues de déployer une certaine habileté.

En 1883, l'attention de la Reine fut appelée sur l'état des logements du peuple à Londres. Sa Majesté écrivit à ses ministres d'alors pour leur signaler cette déplorable situation et leur demander de lui faire savoir si leur intention était de prendre des mesures, ou, avant tout, d'ordonner une enquête sur le véritable état des choses. Ce fut à la suite de cette démarche de Sa Majesté que je fus chargé, au mois d'octobre 1883, d'étudier la situation des plus pauvres quartiers de Londres. Ma mission, telle que je la compris à l'époque, consistait à rechercher quels moyens d'action la législation en vigueur conférait aux autorités administratives. Mais, comme nous avions à établir que les autorités locales s'étaient mises en faute, je dus relever les cas où les médecins de district avaient adressé des rapports à leurs *vestries* ou bureaux locaux sans qu'aucune mesure eût été prise par ceux-ci. Je me mis donc en rapport avec tous les officiers de santé des quartiers pauvres, avec les inspecteurs des travaux publics dans les paroisses. En leur compagnie, je visitai tous les quartiers qui avaient fait de leur part l'objet de rapports demeurés sans effet, je pris mes notes, je choisis les cas les plus graves, et, quand je fus bien sûr de mon affaire, je saisis la première occasion de communiquer au public le résultat de mes recherches, de façon à exercer une pression sur les autorités locales.

Les districts les plus mauvais étaient ceux de Saint-Georges-le-Martyr, de Newington et de Saint-Sauveur, au sud de la Tamise. Ils étaient pires que les quartiers les plus pauvres de Saint-Pancras, que les environs pourtant si misérables

Digitized by Google

de Holborn; près de Mount-Pleasant, de Hatton-Gardens et de Saffron-Hill, que Marylebone autour de Lisson Grove, que Saint-Georges-in-the-East, Shoreditch, Limehouse, Bermondsey et Whitechapel, si déplorable que fût en quelques parties l'état de ces quartiers. Là où je vis le mieux le lien qui existe entre un mauvais gouvernement local et de mauvaises conditions de logement pour le peuple, c'est à Clerkenwell, une paroisse dans laquelle, à cette époque, l'autorité locale était aux mains de ces logeurs, de ces fermiers de maisons dont j'ai parlé plus haut.



VIEILLES MAISONS DANS HOLBORN.
D'après un dessin de Mlle Lancelot [1].

Avec ces contrastes, ce qui fait l'étrangeté propre de Londres, ce qui le distingue de toutes les autres villes, c'est son étendue vraiment saisissante. Il contient beaucoup d'espaces libres, des jardins, des terrains vagues qui sont en train de devenir des parcs. Et au delà du Londres du Conseil de comté et de recensement, de bien des côtés, c'est encore la ville. Le bourg de West-Ham, lui-même une ville considérable, qui envoie deux députés au Parlement et qui n'a pas son compte de représentants, Croydon, Chiswick et tant d'autres localités ne font pas officiellement partie de Londres, et cependant il est impossible de les en distinguer. Même en ne les comptant pas, Londres est si vaste que sa traversée sur l'impé-

1. D'après une photographie de MM. Wilson et Cie, d'Aberdeen.



Digitized by Google

riale d'un omnibus, à partir de Chiswick, en passant par Hammersmith, Kensington, Knightsbridge, Piccadilly, le Strand, Fleet Street, Ludgate Hill, Cheapside, Cornhill, Leadenhall Street, Aldgate, Whitechapel, High Street et Mile-End Road ou Commercial Road East, constitue un véritable voyage, un des plus riches en spectacles variés qu'il soit donné de faire. Encore faut-il se rappeler que Londres n'a pas qu'une dimension, qu'il est aussi large du nord au sud que long de l'est à l'ouest. C'est à la fois, et dans des proportions immenses, un labyrinthe où l'on s'égare, une ruche qu'emplit le bourdonnement de l'activité humaine. La façon dont cette cité géante se nourrit, vit, grandit, sa respiration, sa circulation intérieure, ses mouvements, tout le fonctionnement de ce prodigieux organisme est vraiment une des merveilles du monde.

J'ai terminé. Encore une fois, je n'ai pas prétendu donner de Londres une description complète; tout au plus ai-je essayé de tracer une esquisse en trois panneaux du Londres central, du nouveau West-End, quartier des riches, et des districts pauvres. Heureux si j'ai réussi à faire sentir l'intérêt qui s'attache à cette ville unique, où depuis le temps de Cromwell mes ancêtres sont nés, où je suis né moi-même, et que j'aime!

Charles W. Dilke

LA MISÈRE A LONDRES.

Gravure de Ruffe, d'après une photographie de M. Thompson.

Digitized by Google

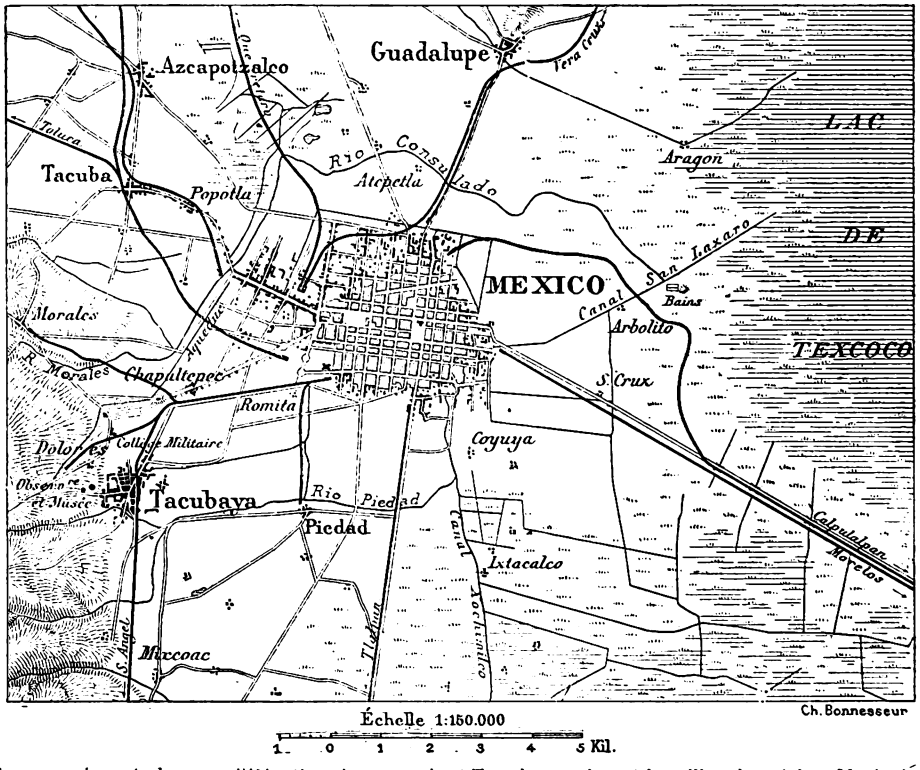
Digitized by Google

# MEXICO

MEXICO, l'ex-*Mexico Tenochtitlan* de Montézuma et des rois aztecs, aujourd'hui capitale de la République du Mexique, est sise par 19° 25' de lat. nord et 101° 26' de longitude est, à la partie sud de l'Amérique du Nord, à 333 kilomètres environ du golfe du Mexique (Vera Cruz), au centre du plateau circulaire de l'Anahuac, appelé aussi Vallée de Mexico. C'est un bassin d'un pourtour de 300 kilomètres environ, et d'une altitude variant de 2 248 à 2 290 mètres, que recouvrent 6 lacs ou lagunes sans profondeur, restes de la grande nappe qui le remplissait jadis en entier, et où débouchent plusieurs rivières. Des montagnes visibles de chaque rue de la ville lui forment une enceinte que dominent, surtout à l'est et au sud, des pics gigantesques tels que le Popocatepetl, éloigné de 58 kilomètres et haut de 5420 mètres.

Le plus grand lac, à 6 kilomètres est de la ville, est le lac de Texcoco, qui mesure 205 kilomètres carrés, mais qui tend à se retirer et à s'assécher de plus en plus, ce qui ne l'empêche pas, en temps de pluie, d'être sujet à des retours offensifs. Les autres sont les lacs de Xatolcan, de San Cristobal, de Chalco et de Xochimilco, ces deux derniers au sud-est.

La ville, en forme de damier, se compose de rues se coupant à angle droit, avec des îlots de construc-

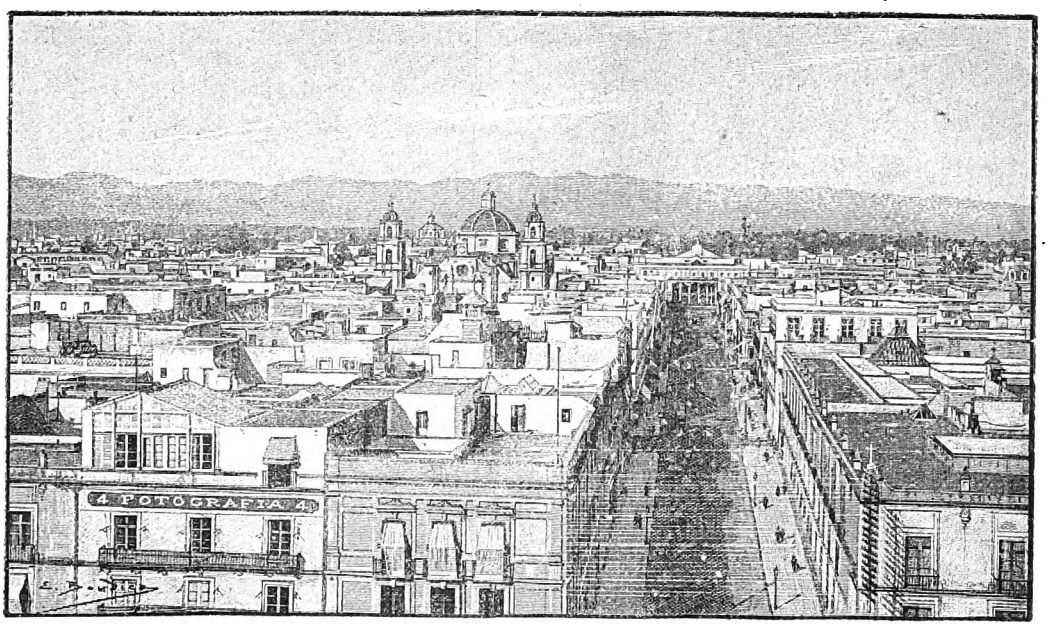



tions carrées et de peu d'élévation, à cause des tremblements de terre régionaux. La place principale est la *Plaza Mayor*, ou place d'Armes, ornée d'un splendide jardin, le *Zocalo*, et bordée sur deux côtés par la superbe cathédrale qui date du temps de Philippe II, et par l'immense palais National; sur les deux autres côtés règnent des arcades ou portiques, rendez-vous des oisifs et des hommes d'affaires. Les deux rues les plus animées sont la *calle* de Plateros et celle de San Francisco, qui vont de la Plaza Mayor au jardin de l'Alameda, à l'ouest; puis de ce dernier point part la chaussée ou *calzada* de la Reforma, sorte de Champs-Élysées qui se prolongent sur une lieue de long, jusqu'au *castillo de Chapultepec* (mont de la Cigale), et sont ensuite continués par une autre chaussée jusqu'à Tacubaya, où sont les villas des riches Mexicains.

La ville primitive, détruite par Fernand Cortez lors du fameux siège de 1521, fut rebâtie au même endroit, et 400000 hommes, paraît-il, furent employés à cette reconstruction. Certaines collines des environs ont conservé leur riche parure de végétation d'autrefois; en revanche, la plaine qui entoure immédiatement Mexico est une zone quasi déserte, sans pâtis ni cultures. En maint endroit on y aperçoit les vestiges de villes populeuses qui, sous les dynasties antérieures à celles des Aztecs, avaient précédé la cité actuelle, bâtie originairement dans une île du grand lac, et qui finit par prendre la prépondérance sur ses devancières.

La population actuelle de Mexico est évaluée à 329535 habitants, dont 3000 Français environ.

Digitized by Google




VUE PRISE DU ZOCALO.

D'après un dessin de Boudier.

MARCHANDE DE FLEURS.

Gravure de Bazin.

# Mexico

Au commencement du XIVe siècle, plusieurs centaines de Mexis ou Aztèques arrivaient sur l'une des hauteurs qui dominent la Vallée d'Anahuac (Pays près des Eaux)[1], et contemplaient, éblouis, le magnifique panorama qui s'offrait à leurs yeux : à droite et à gauche, deux monts couronnés de neige se dressaient vers le ciel, pareils à des géants à cheveux blancs, chargés de garder la vallée et d'en surveiller les approches ; à leurs pieds s'étendait un tapis de forêts et de plaines couvertes de fleurs, et au loin, dans le fond du cirque formé par une chaîne circulaire de montagnes, dormaient de grands lacs clairs pareils à des boucliers d'argent oubliés dans l'herbe. Sur l'ordre de leur dieu Huitzilo-

1. La vallée de Mexico, actuellement.

Digitized by Google

pochtli, les Aztèques avaient quitté leur pays natal, l'Aztlan, pour aller à la recherche d'une contrée merveilleuse où de grands jours devaient briller pour eux. Ils partirent confiants en la parole divine, errèrent pendant deux siècles, furent décimés, vaincus, asservis par d'autres peuples. Délivrés, ils reprirent leur pérégrination : les os blanchis de leurs morts marquèrent la route parcourue ; puis, un jour, après avoir traversé du nord au sud la moitié du Mexique, les fils des fils des émigrants arrivèrent en vue du pays d'Anahuac. Était-ce enfin la terre promise par les Oracles ? La vallée semblait vierge encore[1], et, sous les baisers d'or du soleil, elle était si belle que les Aztèques, prosternés la face contre terre, supplièrent leur dieu d'arrêter là leurs pas errants.

Suivant la prédiction de Huitzilopochtli, un indice venu des cieux devait indiquer aux voyageurs le terme de leur voyage : ils l'attendirent longtemps en vain. Ils allaient repartir, mornes et presque désespérés, quand, un matin, ils virent un grand aigle, tenant un serpent dans les serres, tournoyer au-dessus d'un nopal ancré sur un îlot situé près du bord occidental du plus grand des lacs. L'aigle s'abattit sur le nopal, et, debout, les ailes éployées encore, il déchira le serpent. Les Aztèques jetèrent un cri de joie : c'était là le signe céleste attendu depuis si longtemps....

Quelques années plus tard, une grande ville bâtie sur pilotis, Mexico-Tenochtitlan[2], s'élevait au milieu des eaux du lac, et sur le rocher sacré où l'aigle était venu se poser, se dressait un temple colossal, le grand Teocalli de Huitzilopochtli. De larges chaussées reliaient la ville aux rives du lac, et, faciles à couper, la mettaient à l'abri des attaques, précaution justifiée, car d'autres émigrants étaient venus après les Aztèques, et des guerres fréquentes divisaient les villes de la Vallée.

Sous son cinquième chef, Motecuhzoma-Ilhuicamina, Tenochtitlan asservit toutes les nations voisines ou fit avec elles des pactes d'alliance, franchit les limites de l'Anahuac, et, par ses armes, que la victoire suivit longtemps, devint la Rome du Nouveau Monde. En 1519, sa puissance est à l'apogée ; mais de sombres prédictions font trembler ses rois, des présages célestes annoncent sa ruine.... Tout à coup on signale, sur les côtes du golfe du Mexique, l'arrivée d'une troupe d'étrangers qui portent la foudre avec eux et qui fendent les eaux sur de larges oiseaux aux ailes blanches... Ils débarquent, ils frappent de stupeur les peuples vassaux des Aztèques, exploitent et leur frayeur et le mécon-

1. Elle était habitée pourtant par les Chichimèques, arrivés depuis peu, et par les derniers des Toltèques.

2. Mexico, comme Mexicain, vient de Mexitli, deuxième nom de Huitzilopochtli ; Tenochtitlan, de *tenochtli*, nopal, et *tlan*, pays (Pays du Nopal).

Digitized by Google

tentement causé par un joug trop lourd, les soulèvent contre leurs oppresseurs et les jettent sur la métropole en se mettant à leur tête.

Le dernier des rois aztèques, Cuauhtémoc, défendit héroïquement sa ville, mais en vain : après soixante-quinze jours de siège, elle tomba au pouvoir de ses ennemis.

Don Hernan Cortès, vainqueur, transforma en esclaves humbles et soumis les alliés indigènes qui, par leur nombre, lui avaient donné la victoire. Sous ses ordres, ils rasèrent tout ce qui restait de Tenochtitlan, et de ses décombres comblèrent les canaux qui en faisaient une sorte de Venise. Il fit élargir les chaussées qui reliaient la ville aux rives du lac, l'étendit vers la terre ferme, et bientôt on vit naître la moderne Mexico des ruines de l'ancienne. Le lac était peu profond, il ne tarda pas à disparaître.

Aujourd'hui, autour de la capitale du Mexique, on n'en voit d'autres traces que des efflorescences salines, lèpre blanchâtre du sol; mais, si l'on creuse un peu la terre, l'eau apparaît, et c'est là l'une des causes des inondations fréquentes de la ville pendant la saison des pluies.

Le voyageur qui vient d'Europe peut parvenir à Mexico par les États-Unis[1] ou par le port de Vera-Cruz[2].

Soit qu'il arrive du Nord, les yeux lassés de la monotonie des hauts plateaux, plaines herbeuses ou déserts nus, bordés par d'interminables sierras bleuâtres; soit que, venant de Vera-Cruz; il ait eu la splendide vision de la zone tropicale du Mexique, le voyageur, quand il entre dans la vallée de Mexico, est profondément impressionné par la beauté majestueuse des montagnes qui l'entourent, par la magnificence des paysages qui se déroulent entre les cimes.

Des bois de sapins et de pins descendent vers les plaines; au-dessous d'eux des bouquets de cyprès tendent leurs rameaux couverts de nids. Ici, des maïs verts ondulent comme des vagues; là, des carrés de blés jaunes ou des landes hérissées de cactus encadrent des lacs clairs[3]. Au fond, au-dessus d'un cercle de montagnes et de collines qui semblent agenouillées devant eux, se dressent deux volcans éteints, le Popocatepetl (le Mont qui fume) et l'Istaccihuatl (la Femme blanche). Éternellement couverts de neige, ils montent vers le ciel bleu, roses

1. Deux voies ferrées, le *Central* et le *Nacional*, jointes par une annexe, l'*Internacional*, mettent en communication Mexico et les États-Unis. Le *Central* emploie 60 heures de Mexico à la frontière (Paso del Norte) et 120 heures de Paso à New-York. Le *Nacional* raccourcit considérablement le trajet.

2. Mexico est jointe, par un chemin de fer qui est une merveille d'audace, à Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique. Distance : 423 kilomètres; durée du trajet : 11 heures.

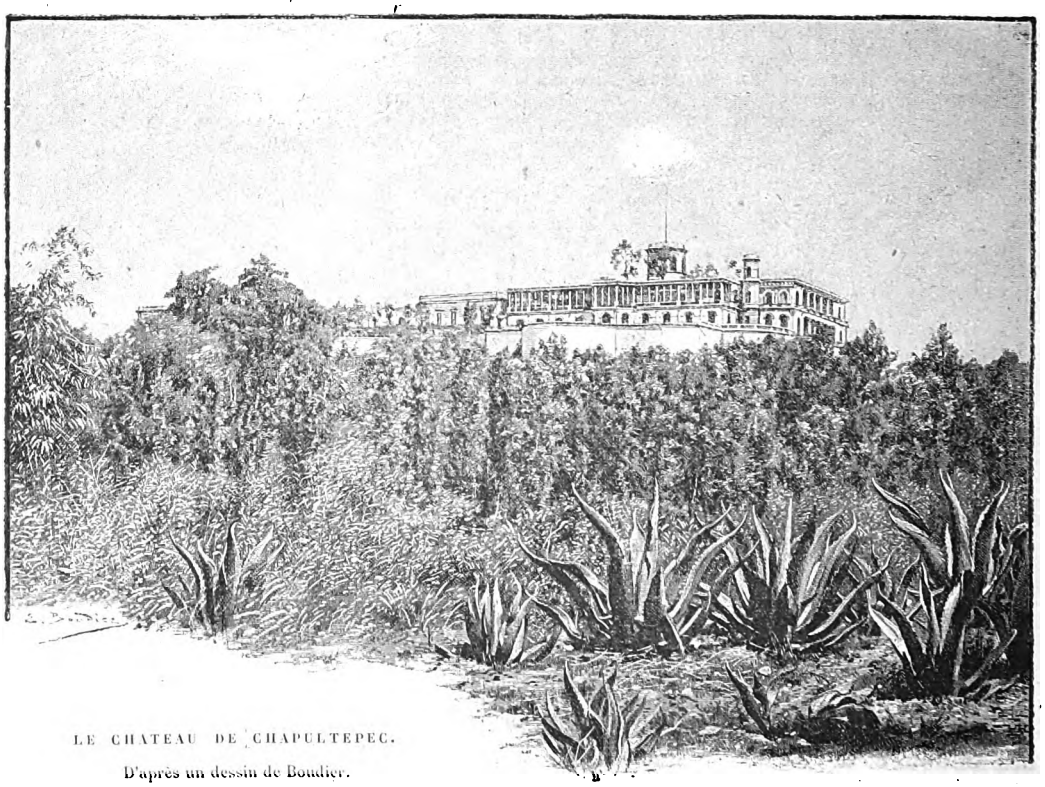
3. Les lacs de Texcoco, Chalco et Xochimilco.

Digitized by Google

le matin aux clartés de l'aube, éblouissants de blancheur à midi, rouges le soir, alors que le soleil leur jette comme un adieu ses rayons ensanglantés.

Dans la transparence de l'atmosphère des hauts plateaux qui donne à toutes choses une grande puissance de relief, un éclat merveilleux, Mexico a grand air; avec ses maisons à terrasses, ses coupoles et l'étrangeté des paysages qui l'entourent, elle ressemble à une ville d'Orient très coquette et très blanche[1].

Les rues qui donnent accès dans la capitale sont larges et droites, mais effondrées; on y enfonce dans la poussière ou dans la boue, suivant la saison.



LE CHATEAU DE CHAPULTEPEC.
D'après un dessin de Boudier.

Rien, dès l'abord, n'indique une grande ville; si pourtant : une série de petits tramways élégants et confortables auxquels sont attelées des mules fringantes, et qui parcourent la Calzada — comme toutes les artères de Mexico — de cinq en cinq minutes.

Mais voici que les rues s'alignent, partent à droite, à gauche, se coupant régulièrement à angles droits. De grandes maisons entourées de jardins se montrent, des boutiques modestes mais nombreuses apparaissent.

1. Mexico se trouve par 19° 26' 12" de latitude septentrionale et 99° 6' 45" de longitude occidentale de Greenwich. Altitude : 2270 mètres. Température moyenne : 16° centigrades ; 400000 habitants.

Digitized by Google

CATHÉDRALE DE MEXICO.

D'après une photographie.



Digitized by Google

Nous sommes à San Cosme, le quartier le plus sain de la ville.

Voici, à droite, un joli cottage, la maison de santé de la colonie française. Voilà l'hôtel de la Légation de France, la gare de Vera-Cruz, puis celle du Chemin de fer central.

A côté de l'hôpital des fous, grande masure à laquelle s'adosse l'église de San Hipólito, l'une des plus vieilles de Mexico, se trouve l'Alameda, le parc Monceau de la capitale et sa plus jolie promenade. Assis sous ses grands arbres au moment du *Paseo*, de quatre à six heures de l'après-midi, on peut voir défiler par l'Avenida Juarez tout ce que Mexico compte de voitures. Laissant à gauche le *Paseo de Bucareli*, promenade abandonnée, petit Sahara poussiéreux qui conduit au cimetière français, on arrive à un carrefour que décore la statue équestre de Charles IV d'Espagne, œuvre très belle du sculpteur espagnol Tolsa. Un rond-point montre, un peu plus loin, l'un des rares monuments érigés en Amérique en l'honneur de Christophe Colomb.

Entre ce rond-point et le parc de Chapultepec, on admire le monument élevé à la mémoire du dernier empereur aztèque, Cuauhtémoc, le glorieux défenseur de Tenochtitlan. Le héros est debout, un javelot au poing, dans son costume de guerrier, sur un piédestal de forme pyramidale, d'un style étrange, orné de grecques et de motifs copiés sur les ruines des vieux édifices historiques du Mexique. L'ensemble de l'œuvre a un aspect imposant et vraiment original.

En vue du parc de Chapultepec, les voitures qui viennent au Paseo tournent autour du monument aztèque et défilent en sens contraire jusqu'à l'Alameda. De là, elles reviennent de nouveau, et quand le tout-Mexico a fait quatre ou cinq fois le tour de ces Champs-Élysées au petit pied, quand piétons, cavaliers et gens en voitures se sont suffisamment dévisagés, on rentre en ville par les rues de San Francisco et de Plateros, les plus belles de la capitale avec celle du Cinco de Mayo. Les cavaliers mexicains n'ont pas adopté tous les modes anglaises et françaises; beaucoup vont à la promenade vêtus du pittoresque costume national: veste, gilet et pantalon presque collant, en cuir ou en drap noir, agrémentés de boutons et de chaînettes en acier ou en argent, large chapeau de feutre brodé d'argent, cravate flottante, éperons à molettes énormes.

A Mexico, *señoras* et *caballeros* se saluent d'une façon particulière; le *shake-hands* anglais, l'inclination de la tête ne suffisent point, non : d'aussi loin qu'on s'aperçoit, on se fait un petit signe en agitant vivement les doigts de la main gauche, moins le pouce; de la droite, les messieurs retirent en même temps leur chapeau. C'est charmant, et cela fait valoir à merveille la main d'une jolie femme.

Il est six heures : les voitures du Paseo rentrent au trot dans la ville; en voici

Digitized by Google

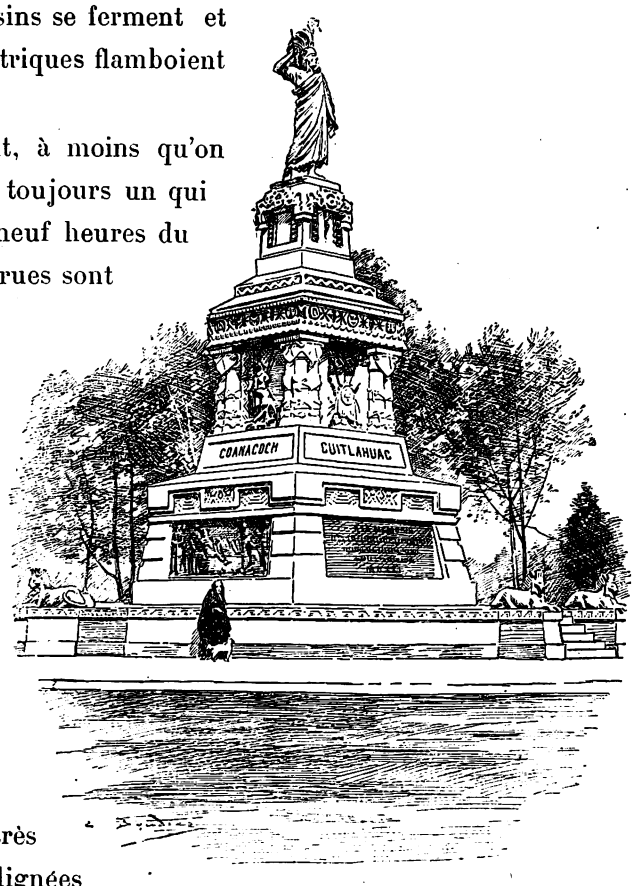
une, toute simple, mais supérieurement attelée, qui s'en va vers la campagne : nous y saluons au passage le Président de la République, M. le général Porfirio Diaz, qui, dans la belle saison, habite avec sa famille le palais de Chapultepec, où se trouve l'École militaire.

Tout à coup la rue s'emplit d'un reflet rose : c'est la couleur du crépuscule dans la vallée ; la clarté pâlissante lutte un instant contre l'ombre, puis la nuit vient, pendant que les magasins se ferment et que les becs de gaz et les lampes électriques flamboient jaune et blanc dans le noir.

A Mexico, on se couche à la nuit, à moins qu'on n'aille au spectacle, et il n'y en a pas toujours un qui vaille la peine qu'on se dérange. A neuf heures du soir, on n'entend plus un bruit, et les rues sont à peu près désertes.

Seuls sont animés encore les cafés-billards et les abords du Théâtre National, qui est très beau, et du Théâtre Principal, qui est très laid. Dans le joli square central, le *Zocalo*, la musique militaire — excellente — joue pour quelques noctambules....

Mexico, le jour, a une physionomie assez curieuse : à quelque endroit que l'on se trouve, on aperçoit au bout des avenues la ligne des sierras qui entourent la vallée. Ville très moderne par ses rues droites, larges, alignées parallèlement du nord au sud ou de l'est à l'ouest, elle est surannée par ses maisons plates, blanchies à la chaux et dénuées de toute magnificence architecturale autre que de nombreuses fenêtres ornées de balcons en saillie d'un bel effet.




STATUE DE CUAUHTÉMOC.
D'après un dessin de Boudier.

Les maisons se composent invariablement de quatre corps de bâtiments, avec une ou deux cours spacieuses. Sur deux des côtés de la cour s'étend généralement une marquise étroite ou une saillie en maçonnerie qui permet d'arriver — sans se mouiller au temps des pluies — à l'escalier en pierre, large, à marches hautes.

Digitized by Google

Par suite de la couche d'eau qui se trouve sous la ville, les maisons n'ont point de fondations, et ne sauraient avoir de caves : ce sont de grands cubes posés sur le sol et ne tenant que par leur propre poids.

Les rues centrales sont très animées dès le matin : cavaliers richement vêtus, voitures de louage ; chariots mal graissés et bruyants, attelés de quatre, six et huit mules retenues par des cordes ; convois de petits ânes et de mulets chargés de ballots, se croisent sur la chaussée. Des *aguadores* (porteurs d'eau), tout habillés de cuir, coiffés d'une casquette de jockey en cuir aussi, pourvus de deux amphores très grosses, qu'ils portent retenues par des courroies, l'une sur le dos, l'autre devant le ventre, assiègent les fontaines publiques. Des Indiens et des Indiennes passent, en criant à tue-tête la nomenclature de ce qu'ils ont à vendre : fruits, volailles, légumes. Ils portent tout cela sur le dos, dans de grandes cages en bois ou dans des corbeilles d'osier qui s'attachent aux épaules, comme des sacs de soldat, et que retient, en haut, une courroie qui passe sur leur front, par-dessus le large chapeau de paille.

Des gamins poursuivent les passants en criant à perdre haleine les titres des journaux du jour et des numéros du « dernier billet de la *Loteria Nacional* ». Vous vous arrêtez, vous donnez une pièce blanche... : horreur! on vous a vu,... vingt mendiants de tout âge, suivis de nombreux chiens jaunes et galeux, sortent d'entre les pierres, et vous implorent en vous poursuivant :

« Jésus, Joseph, Marie, une aumône, señor! Une faible aumône, ô cher petit maître (*amito*). Dieu et votre amoureuse vous le rendront.... »

L'aumône reçue, les truands se dispersent ; suivez-les, vous les verrez entrer dans quelque *pulqueria*, débit de *pulque*, où ils se grisent à la santé de *Vuestra Señoría*. Ce pulque — jus extrait du cœur de l'*Agave mexicana* — est une boisson blanche, très alcoolique, d'une odeur forte, d'un goût assez désagréable pour les palais européens. C'est pourtant une excellente chose quand elle accompagne, sur les tables mexicaines, quelque dinde accommodée à la sauce de piment (*el mole*), un plat de gros *frijoles* (haricots) rouges ou noirs, une demi-douzaine d'*enchiladas* (chaussons de pâte de maïs) au piment vert et au fromage, mets de « hault goust », ou bien encore une pyramide de petits pains de maïs (*tamalitos*) cuits à l'étouffée.

Les *pulquerias* de Mexico, décorées d'enseignes extraordinaires, et ornées à l'intérieur de peintures de la plus exubérante fantaisie, sont curieuses à voir. Derrière un comptoir massif qui fait face à la rue sont rangés, debout autour de la salle, des barils peints aux couleurs nationales, vert, blanc, rouge, ouverts par le haut et contenant le pulque. Le débitant, le *pulquero*, le puise avec une

Digitized by Google

HAIES DE CACTUS.

Gravure de Bocher, d'après une photographie communiquée par M. Génin.

Digitized by Google

mesure en bois ou une corne et sert dans des verres de couleur allongés et minces. La pulqueria est le rendez-vous des ouvriers et du menu peuple de Mexico; on y boit — debout toujours, — on trinque avec de grands mots : le moindre truand improvise son petit discours, on se grise, on se dispute, et coups de couteau de pleuvoir.... « Holà, gendarme! » Le gendarme (sergent de ville) arrive, son bâton à la main, le revolver au côté, et sans grandes difficultés, car les *leperos*, lazzaroni mexicains, ont généralement bon caractère, il conduit les délinquants au poste.

Le poste central de police — *la Diputacion* — se trouvait, il y a peu de temps, au bas de l'Hôtel de Ville : il vient d'être transféré dans une annexe de la prison de Belem.

Très triste, l'Hôtel de Ville de Mexico ! Tout comme le Palais National, c'est une grande caserne percée de nombreuses fenêtres, pleine de corridors et de vastes salles peu meublées. Point d'architecture, la ligne droite dans sa majestueuse laideur. On peut en dire autant du Palais de Justice, situé derrière le Séminaire, et non loin de la Cathédrale.

Près de là se trouve la Chambre des députés, installée dans l'ancien Théâtre Iturbide.

Les arceaux qu'on voit sous la façade de l'Hôtel de Ville et dans deux des rues voisines ne sont pas laids : ils forment des galeries couvertes qui servent de lieu de rendez-vous à tous les marchands ambulants de la capitale, gens encombrants et désastreux par la concurrence déloyale qu'ils font aux pickpockets.

La place d'Armes, au centre de laquelle se trouve le jardin du Zocalo, est un carré de 200 mètres de côté. Elle est encadrée par l'Hôtel de Ville, qui a devant lui la Cathédrale; puis par le Palais National, auquel font face le *Portal de Mercaderes* et la *Calle del Empedradillo*. La Cathédrale de Mexico, construite dans le goût espagnol du XVII^e^ siècle, est lourde, massive et peu élégante. Elle est ornée de deux tours d'inégale hauteur, et a la forme d'une croix latine surmontée au centre de sa jonction par une coupole que supportent quatre piliers. Sa façade est imposante, bien qu'elle ne soit qu'un mélange de caprices et de licences architectoniques.

L'intérieur, très froid, est d'un luxe discutable. Les murs et les colonnes, en belle pierre grise revêtue de la patine du temps, étaient imposants : on s'est avisé de les barbouiller d'une affreuse peinture blanche.... Les autels, en bois sculpté, sont surchargés de dorures et de statuettes polychromes ; quant aux grilles et aux grandes lampes en argent massif qu'on admirait au temps de la splendeur du clergé mexicain, elles ont disparu. A remarquer quelques pein-

Digitized by Google

tures assez belles, modernes pour la plupart. Sur l'un des côtés de la Cathédrale, on aperçoit le *Sagrario*, annexe consacrée aux fonctions paroissiales, et dont la façade est curieusement sculptée. La capitale compte beaucoup d'églises ; on peut citer parmi les plus belles, outre la Cathédrale : Santo Domingo, la Profesa, la Santísima et Loreto.

Par les nuits de lune, qui à Mexico sont splendides, grâce à la transparence du ciel, à la limpidité de l'air léger, la Cathédrale, vue du Zocalo, est un décor féerique : on dirait d'une construction en dentelle d'argent illuminée par des feux de Bengale bleus....

VENDEUSE DE BOISSONS GLACÉES ET CARGADOR.
D'après un dessin de Vogel.

Derrière le Palais National se trouvent la Maison des postes, le Musée, l'Académie de San Carlos et le Conservatoire.

Le Conservatoire est installé à la française. comme toutes les écoles supérieures du pays. C'est dans des livres français qu'on étudie au Mexique, et ce sont les maîtres en renom à Paris qui ont le pas. Toute la bonne société parle et comprend le français : Dumas, Maupassant, Feuillet sont lus et estimés tout autant que s'ils écrivaient en la langue de Cervantes, et les modes parisiennes font loi. D'ailleurs le commerce est en grande partie entre les mains de la colonie française, qui occupe les plus beaux magasins et les meilleurs quartiers de Mexico et des principales villes des provinces.

Pour revenir vers le Zocalo, traversons le Marché central : grande affluence de populaire, beaucoup de boue, beaucoup de cris. Des caisses pleines d'œufs, des montagnes de livres de beurre roulées en boule dans trois feuilles de maïs,

Digitized by Google

des pyramides de fromages de Toluca s'entassent devant les épiceries (*tiendas*); des bouchers très sales étalent sans ordre et sans goût de grands quartiers saignants de bœuf ou de mouton ; des charcutiers enguirlandent de chapelets de saucisses rouges au piment des jambons salés et des monceaux de viande séchée au soleil (*tasajo*). Des *tortilleras* accortes circulent avec leurs paniers de galettes de maïs autour des cuisines en plein vent.... Par terre, sur des nattes de joncs, sous des auvents formés par d'autres nattes posées sur trois bâtons qu'un quatrième soutient comme un manche de parasol, on amoncelle des fruits et des légumes : radis, choux, piments, oranges et citrons d'or, zapotilles de toutes couleurs, ananas, régimes de bananes, pastèques, patates douces, se succèdent, se mêlent dans un heureux désordre, avec de très jolis tons crus, et versent leur odeur saine, leur fort arome tropical, dans l'atmosphère pleine de relents de viandes avancées, d'odeurs de cuisine et d'exhalaisons humaines.

Des marchands, des clients, des porteurs, des ménagères se heurtent, s'invectivent. Sortons bien vite de cette cohue!

Deux pas : nous voici dans la Monterilla, où sont tous les marchands de nouveautés; deux pas de plus : nous entrons dans Plateros, où se tiennent les principaux joailliers de la ville.

Il est midi, et le monde se précipite dans les cantines et les bars pour savourer quelque *gin-cocktail*, quelque *sherry-cobbler* bien glacés. Entrons à la Casa Plaisant : nous y verrons passer la moitié masculine du tout-Mexico. Sénateurs, députés, journalistes, littérateurs, militaires et commerçants se coudoient, trinquent et boivent debout. Au dehors, le dos appuyé aux vitrines des magasins, les gommeux regardent passer les jolies femmes qui reviennent de la messe, les grisettes qui vont déjeuner, et, au passage, ils leur débitent mille fadeurs....

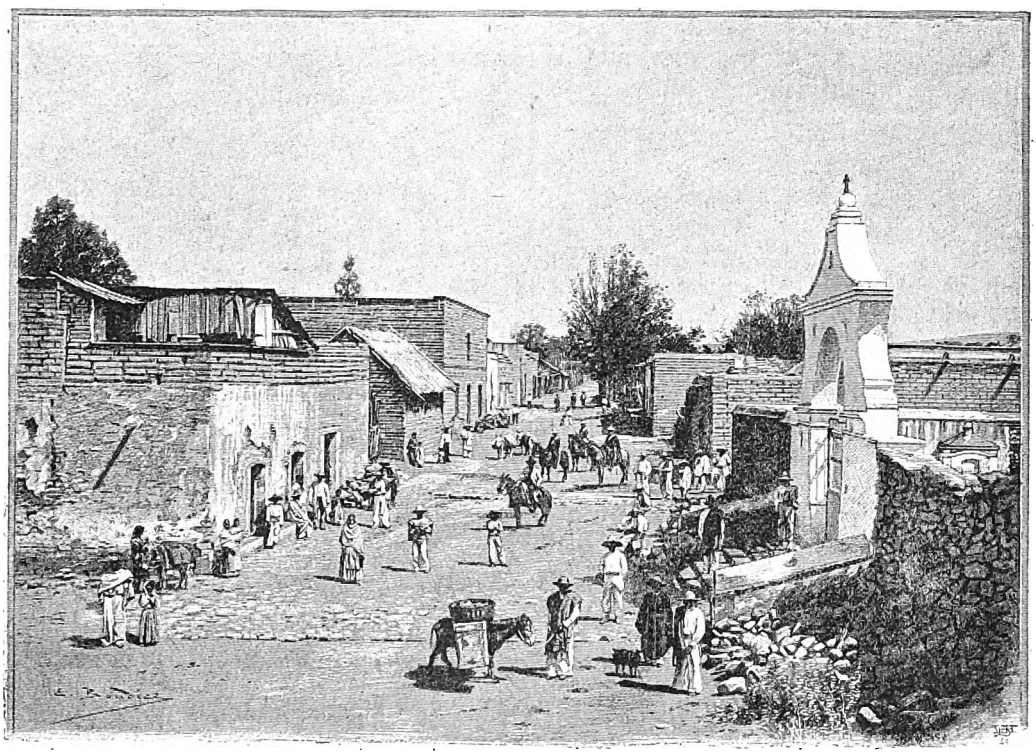
On passe l'après-midi du dimanche à la Plaza de Toros; les autres jours, que faire?... Visiter la Bibliothèque Nationale, elle en vaut la peine; l'École de Médecine, l'École de Jurisprudence, le Palais de Mineria, bel édifice, qui malheureusement s'enfonce peu à peu dans le sol sans résistance sur lequel il est bâti ; un tour de Paseo, puis, après dîner, *tromper* le temps, comme disent les Mexicains, en perdant quelques piastres à la roulette....

Le climat de Mexico est très beau; il n'est ni trop chaud, ni froid : c'est un mois de juin continuel, excepté certains jours — rares — où le vent du nord souffle en tempête. On sent d'autant plus alors le brusque abaissement de la température, que les maisons n'ont point de cheminées, et que l'usage du poêle n'existe pas sous ce printemps si rarement interrompu.

Digitized by Google

La saison des pluies dure trois mois : il pleut alors tous les jours, presque à la même heure, mais seulement pendant le tiers ou le quart de la journée. Avant et après l'orage, le soleil brille, les cieux sont bleus et limpides.

Mais si, par malheur, les pluies sont abondantes, si la mauvaise saison se prolonge, la capitale devient presque inhabitable, et rappelle trop la Venise aztèque anéantie par Cortès. Le niveau des lacs de la vallée s'élève, les bas-fonds se remplissent d'eau, et la ville a de nouveau l'air d'être au milieu



UN VILLAGE DE LA VALLÉE DE MEXICO.

D'après un dessin de Boudier.

d'une lagune, à cause des fossés (*acequias*) qui l'entourent et qui débordent.

Dans les rues, transformées en canaux fangeux, des commissionnaires, les pantalons retroussés jusqu'aux cuisses, transportent sur leur dos les gens forcés d'aller à leurs affaires ; des cavaliers passent, mélancoliques, sous le grand manteau de caoutchouc blanc ; des cochers poussent, en criant, les chevaux de leurs fiacres — j'allais dire de leurs gondoles.

La vallée vue alors de l'une des hauteurs qui la dominent est splendide : les bouquets de schinus sont étoilés de grappes roses, des fleurs de toutes couleurs pavoisent les vergers, les lacs sont glauques, des glaïeuls pourpres saignent sur



Digitized by Google

leurs rives, et, dans les plaines, les flaques d'eau ont l'air de petits miroirs d'acier entourés de peluche verte.

A l'heure où le soleil se couche, tout cela se fond dans une teinte couleur chair....

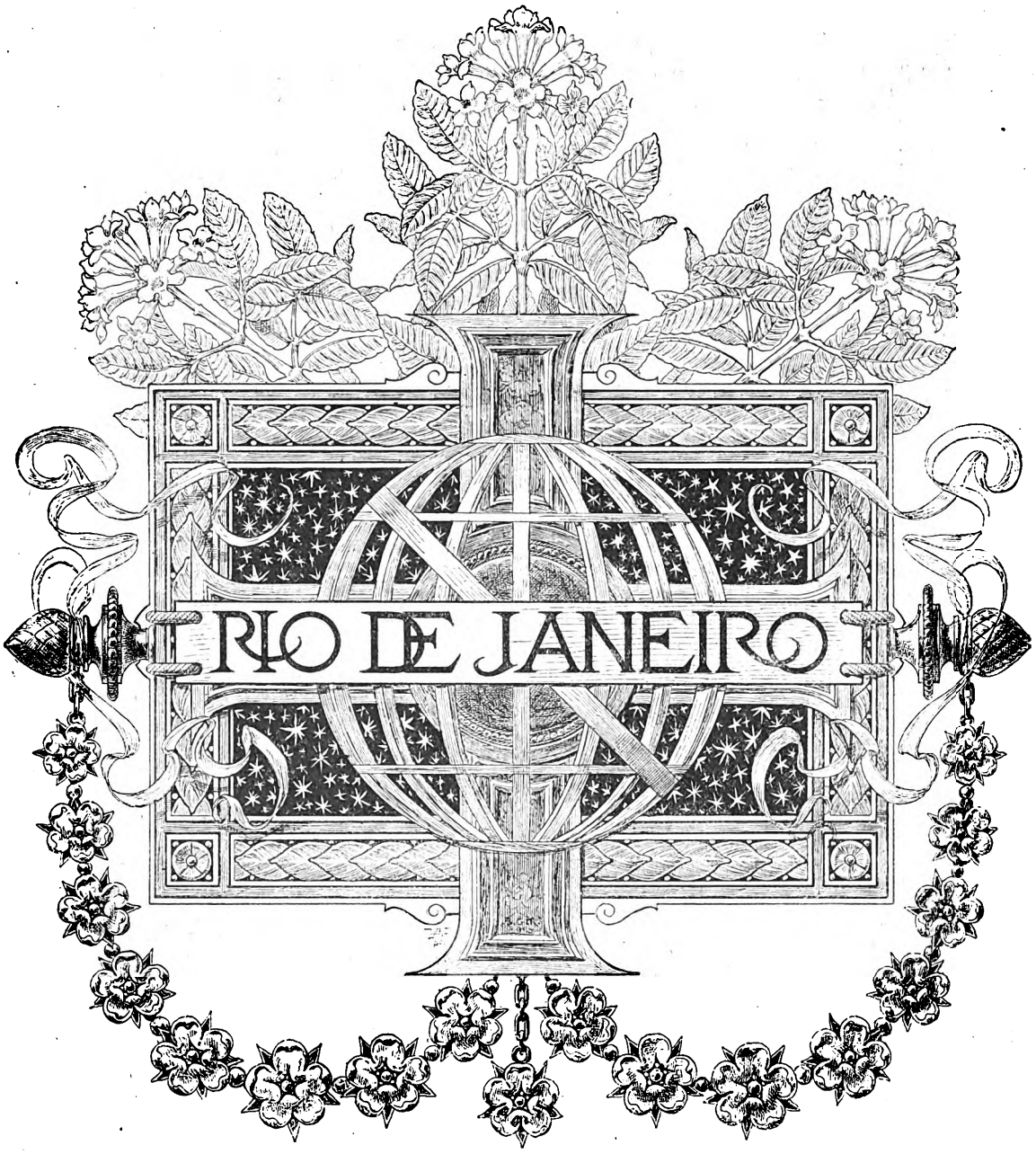
Le ciel, d'un bleu intense au zénith, est plein à l'occident de tons chauds : corail, jaune, orange; les montagnes étincellent comme des récifs d'améthyste, dans une mer de cuivre fluide.... Les tons montent, montent encore, le ciel en fusion s'embrase, tout est rouge, d'un rouge qui brûle les yeux.... Le soleil agonise dans ce déluge de sang; soudain il disparaît.... Une minute, le crépuscule palpite, comme un oiseau qui bat des ailes; puis, brusquement, il fait noir. La nuit est venue, et bientôt, dans le ciel assoupi, elle étend son manteau de velours sombre étoilé d'or.

Auguste Génin

TEOYAMIQUI, DÉESSE DE LA MORT.
STATUE DU MUSÉE DE MEXICO.

D'après un dessin de Malteste.

Digitized by Google

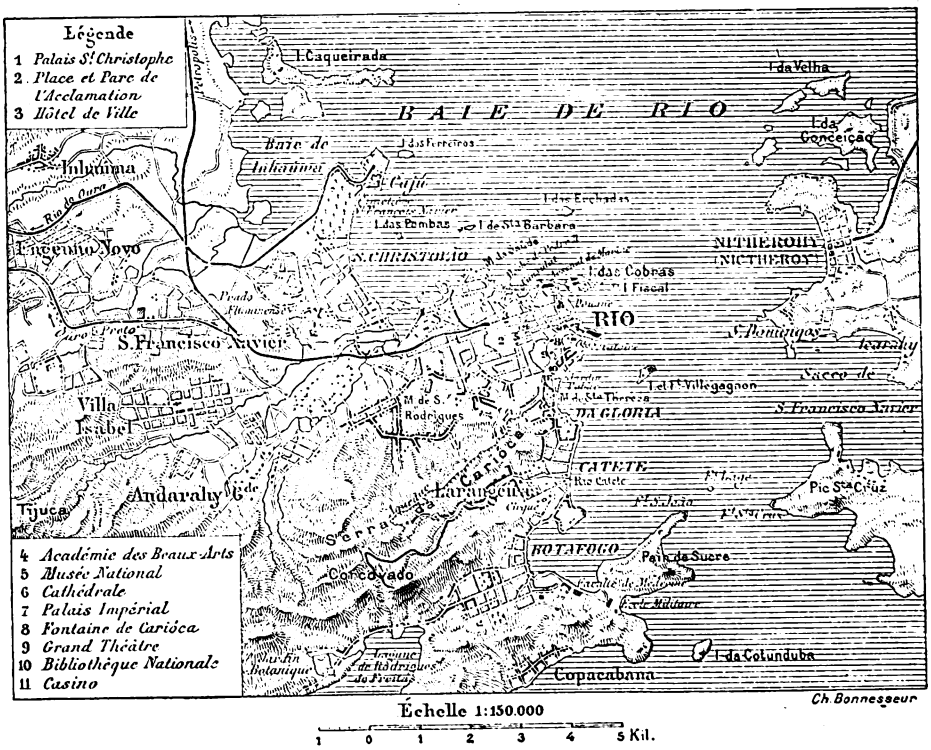



Digitized by Google

# RIO DE JANEIRO

Rio de Janeiro, capitale, depuis le 15 novembre 1889, de la République des États-Unis du Brésil, et la plus grande ville de l'Amérique du Sud, est située par 22° 54′ de latitude sud et 45° 30′ de longitude ouest, à 2000 kilomètres au nord-est de Buenos-Ayres et à 11 600 kilomètres environ du Havre, d'où l'on y arrive en vingt jours de navigation.

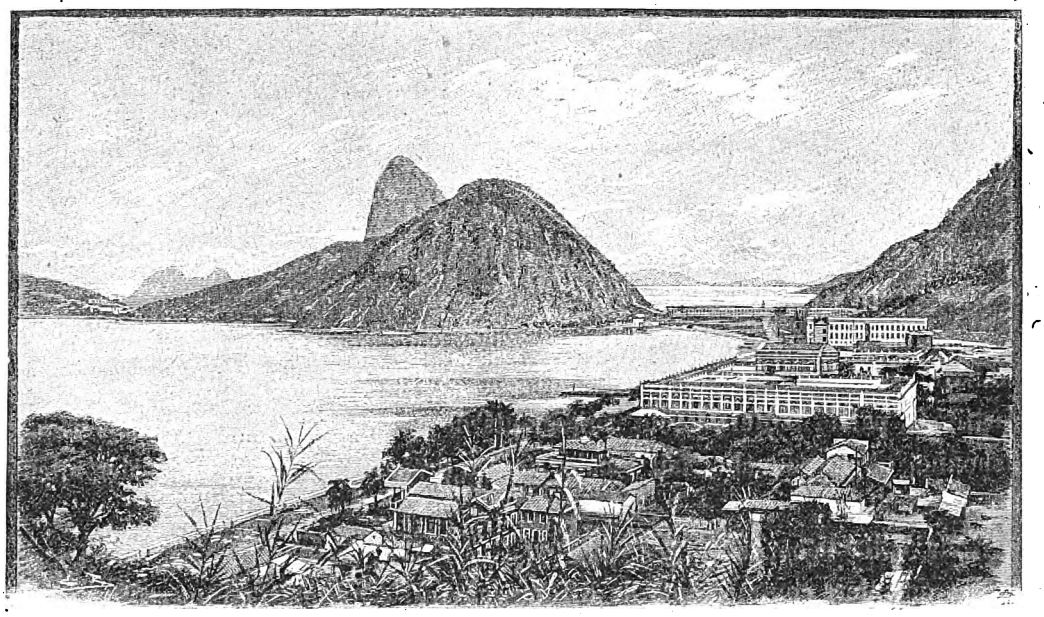
Rio est bâtie sur la rive ouest de cette baie de la « mer de Lait » dont la ville de Nictheroy occupe le côté droit, et que les premiers navigateurs portugais avaient prise pour l'embouchure d'un fleuve, et nommée par suite « Rivière de Janvier », du mois où ils y avaient abordé. Cette baie en forme de cornemuse, dont le chenal d'entrée n'a pas plus de 1700 mètres de largeur, figure un magnifique bassin de 30 kilomètres de développement du sud au nord, sur 25 de l'ouest à l'est, et d'un circuit total de 140 kilomètres. Elle renferme une centaine d'îles, dont plusieurs tendent à se souder au continent, et dont la plus grande, Governador, a 40 kilomètres de tour. La baie est du reste signalée au loin par une série de cônes granitiques, ramification avancée de la chaîne dentelée des Orgues (altitude 2000 mètres), que l'on aperçoit tout à l'arrière-plan : tels sont le cône




de la *Gavra*, celui du Pain de Sucre (*Pão d'Assucar*, 387 mètres) qui domine l'échancrure d'entrée, le *Corcovado* (ou Bossu, 661 mètres), un pic de la Tijuca, qui s'élance elle-même jusqu'à 1100 mètres.

Rio de Janeiro se compose de deux parties. La vieille ville s'élève sur une presqu'île marécageuse et renflée de mornes qui s'avance à l'ouest dans la mer. Malgré ses rues généralement étroites, c'est le centre de l'animation et du négoce, le quartier où se trouvent les quais de débarquement, la place du Palais, la douane, les grandes rues Ouvidor et d'Ourivès. La ville neuve, *Ciudad nova*, construite plus régulièrement, entre le *Campo* de l'Acclamation et divers autres mornes, notamment celui de la Gloria, n'a guère pris son essor que depuis 1808, époque où la maison de Bragance quitta le Portugal, envahi par les armées françaises, pour aller se réfugier aux rivages de la terre de Santa Cruz, comme on appelait originairement le Brésil. Quatorze ans plus tard, quand dom Pedro y fut proclamé empereur, Rio, qui n'avait été jusque-là que le chef-lieu d'une vice-royauté portugaise, devint naturellement la capitale du nouvel Empire, et fut bientôt, avec sa banlieue, constituée en un « municipe neutre », sorte de district fédéral distinct de la province de Rio, dont Nictheroy fut la tête politique. Actuellement, on le sait, aux termes de la nouvelle constitution républicaine, on songe à donner au Brésil une nouvelle capitale, moins excentriquement située, et une commission a été chargée d'en rechercher l'emplacement sur le haut plateau de Goyaz. Rio de Janeiro, qui, en 1822, n'avait que 100 000 habitants, en compte aujourd'hui près de 400 000, dont les deux tiers de nègres, de mulâtres et autres gens de couleur.

Digitized by Google



BAIE DE RIO DE JANEIRO.
D'après un dessin de Boudier.

# Rio de Janeiro

NÉGRESSE MINA.
Gravure de Bazin,
d'après une photographie.

IMAGINEZ une ville assise sur les bords d'une baie mesurant 140 kilomètres de circonférence, toute remplie d'anses, de golfes, d'îles verdoyantes, et animée par de grands transatlantiques, par des bateaux à vapeur, des chaloupes, des chalands, des embarcations peuplées de voyageurs; un port, sûr et abrité, placé sur la route des deux Mondes, servant de point de relâche aussi bien aux navires qui se destinent à la Plata et à la côte du Sud-Amérique baignée par le Pacifique, qu'aux steamers se rendant en Australie et en Nouvelle-Zélande; un site tropical ayant, de distance en distance, des éminences et des montagnes fraîches et pittoresques; un entrepôt commercial mouvementé, civilisé, quoiqu'il soit à quelques lieues des forêts vierges, mou et affairé, vendant du café par millions de sacs, et cependant aimant l'art, les lettres et la politique, au point de ressembler parfois à Byzance;

Digitized by Google

une ville irrégulière comme une cité antique, active comme une place yankee, pleine de vie et de nonchalance : New-York, San Francisco et Paris tout ensemble.

Voilà l'héroïque et loyale ville de São-Sebastião do Rio de Janeiro, capitale fédérale de la république des États-Unis du Brésil, hier encore siège de la cour de dom Pedro II. — Pénétrons-y.

Nous venons de Paris; nous nous sommes embarqués à Bordeaux, ou plutôt à Pauillac, sur l'un des nouveaux steamers de la Compagnie des Messageries Maritimes, palais flottants, tout ruisselants de dorures et de lumière électrique. Lisbonne, où le paquebot fait escale, nous a préparés un peu à apprécier mieux Rio de Janeiro.

Nous voilà débarqués.

Les quartiers commerçants de Rio de Janeiro, ceux que l'on aperçoit les premiers en débarquant, causent une profonde désillusion au voyageur avide de sensations américaines. Avec leurs rues étroites et tortueuses, avec leurs ruelles peu engageantes, avec leurs maisons basses, sans architecture et sans cachet, et leur air étouffé et pauvre, ils donnent l'impression d'une vieille ville portugaise qui se serait réveillée dans l'autre hémisphère.

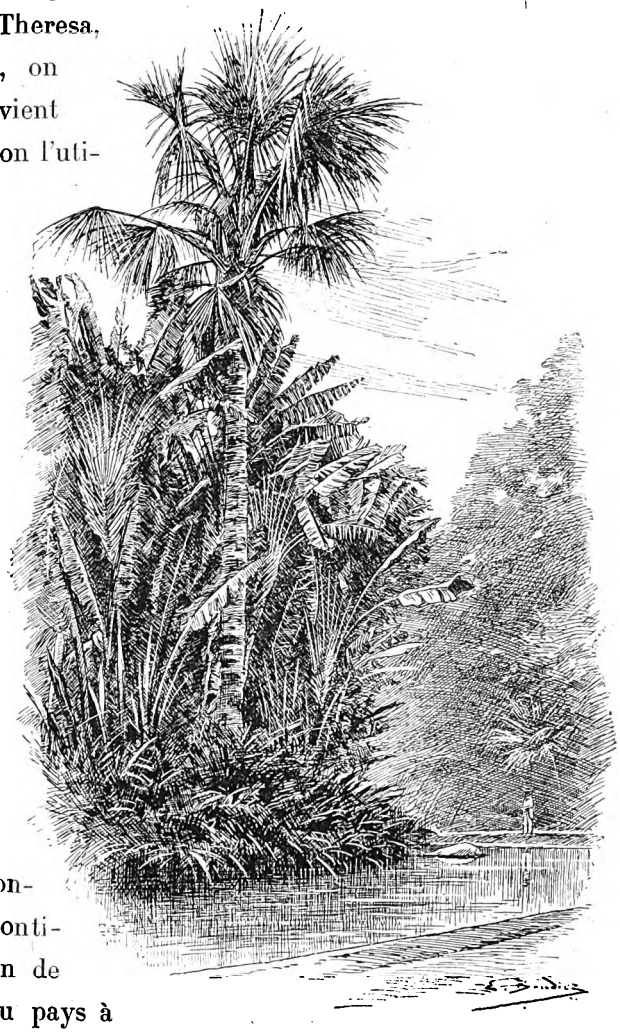
Tandis que les tramways vous frôlent en sifflant et que les porteurs de ballots de marchandises passent en chantant, vous vous demandez comment ce peuple jeune et ami du progrès sous toutes ses formes a pu supporter si longtemps ce cadre si peu en rapport avec son climat et son tempérament, tout ce manque de confort et de modernité, compensé à peine par le mouvement qui y règne de toute part, par le va-et-vient continuel de gens affairés, par le bariolage des teints des passants, qui va du noir d'ébène au blanc le plus authentique, en passant par le rouge, le bistre, le brun clair et le brun foncé.

Il faut un effort de mémoire pour se rappeler que l'on se trouve dans une ancienne colonie du Portugal ayant gardé, malgré le temps et les événements, un air de parenté prononcé avec la métropole d'autrefois. Alors vous entendez parler portugais, un portugais adouci et langoureux, et vous comprenez, enfin, cette transposition de mœurs européennes sous une latitude différente.

Avançons plus loin dans la ville. Allons jusque dans les nouveaux quartiers, au Cattete, à Botafogo — où demeura Darwin, — à Larangeiras, dans tous les jolis faubourgs excentriques. On y respire plus à l'aise. On y sent une autre civilisation. Les villas y foisonnent, coquettes, riantes, avec leurs jardins où croissent librement, en pleine terre, sans demander aucun soin, les palmiers ventrus ou élancés, les cactus hérissés, les bambous légers, toute la flore luxuriante de cette nature superbe.

Digitized by Google

Si l'on pousse jusqu'au Jardin Botanique, dont l'allée des palmiers est célèbre dans le monde entier ; si l'on monte jusqu'à la Tijuca, dont la forêt et les cascades sont moins imposantes peut-être que le coup d'œil dont on y peut jouir ; si l'on prend le chemin de fer à crémaillère pour gravir les pentes abruptes du Corcovado ; si l'on se laisse transporter par le « plan incliné » jusqu'aux hauteurs de Santa Theresa, alors on est en plein enchantement, on s'enivre de beaux paysages, on en revient enamouré de Rio, et l'on savoure — sinon l'utilité — du moins l'originalité de cette ville en partie double : l'une tout entière livrée au commerce et aux affaires, vraie capitale du *pays du café* ; l'autre aménagée délicieusement pour le *far niente* de la vie des tropiques.



AU JARDIN BOTANIQUE.
D'après un dessin de Boudier.

Puis, Rio de Janeiro possède une merveille à nulle autre pareille : sa baie, plus vaste que celle de Naples, plus grandiose que le Bosphore.

La baie de Rio est célèbre à juste titre dans le monde entier.

Elle fut découverte, le 1^er^ janvier 1502, par un navigateur portugais du nom d'André Gonçalves et par Américo Vespuce en personne.

Le fameux pilote florentin qui eut l'honneur de donner son nom au nouveau continent est l'aîné d'une longue génération de voyageurs qui ont tous chanté ce beau pays à qui mieux mieux. Dès 1504, à une époque où, selon un mot fameux, « tous, jusqu'aux tailleurs, demandaient à aller découvrir de nouvelles terres », Américo Vespuce, tout ébloui encore des merveilles qu'il venait de contempler, écrivait une lettre où se trouve cette phrase qui révèle l'enthousiasme dont il était possédé : « Et s'il y a de par le monde un paradis terrestre, certainement il ne doit pas être situé bien loin de ces sites ».

Si l'on eût consulté Paulmier de Gonneville, qui, cette année-là même (1504),

Digitized by Google

abordait à Rio, sans doute le marin de Honfleur eût confirmé l'appréciation de Vespuce.

Et, en effet, la baie est gardée par deux sentinelles avancées, le pic de Santa Cruz et le fameux Pain-de-Sucre, bloc granitique de 385 mètres de haut, auquel les Français du XVI^e^ siècle avaient donné le nom de Pot-de-Beurre, « à cause de sa rondeur et qu'il est fort semblable à une tour », dit Jean de Léry. Il est le point de départ de la chaîne de montagnes qui contourne la ville et sert de fond à ce décor fantastique.

La baie de Rio se trouve donc encadrée pour ainsi dire dans une *serra* accidentée, qui offre au regard du voyageur tantôt des rochers abrupts et chauves, tantôt des hauteurs revêtues de la végétation des tropiques.

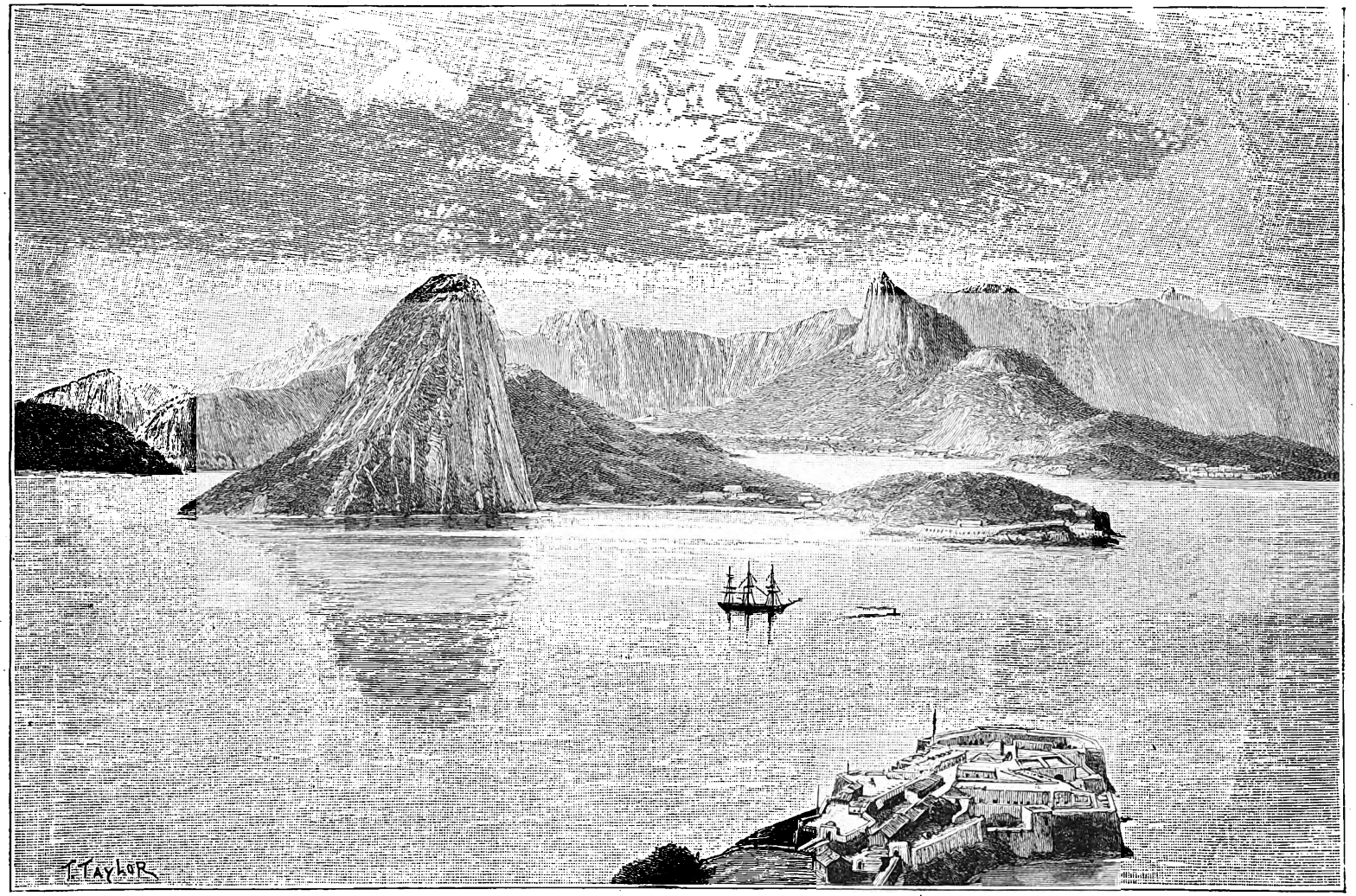
Lorsqu'on y arrive par une journée claire et lumineuse, comme le sont fréquemment les journées dans ce climat, on aperçoit tout d'abord l'immense *chaîne des Orgues*, qui doit son nom à la disposition étrange de ses pics, semblables à des tuyaux d'orgue, découpant l'horizon de leur bleu plus foncé que celui du ciel. Parmi ces pics, le plus extraordinaire est celui qu'on a surnommé le *Doigt-de-Dieu*, à cause de sa ressemblance avec un doigt gigantesque. A gauche se dresse le *Corcovado*, montagne de 712 mètres de haut, qu'on gravit au moyen d'un chemin de fer à crémaillère, et dont le sommet est un lieu de rendez-vous pittoresque ; plus loin, le *Bec-du-Perroquet*, dominant la chaîne de la Tijuca, autre lieu de promenades poétiques, parsemé de villas. La Tijuca a une spécialité différente : elle est le baromètre des marins et des gens du peuple, comme le dôme de la Superga, à Turin. Lorsque les sommets de la Tijuca se couvrent de nuages, c'est un signe à peu près certain de pluie, et l'amiral Mouchez lui-même, qui a fait de si beaux travaux hydrographiques sur les côtes du Brésil, n'a pas hésité à signaler cette particularité.

La baie mesure 30 kilomètres d'étendue, 28 kilomètres de largeur et plus de 140 kilomètres de tour. L'entrée a bien 1500 mètres. Elle ne semble pourtant pas aussi large, car un récif, connu sous le nom de *Lage*, et sur lequel s'élève une forteresse, la partage en deux parties. Le voyageur venant d'Europe passe par le plus grand de ces canaux, qui a 200 mètres de largeur et 52 mètres de profondeur.

Environ quatre-vingts îles et îlots se trouvent parsemés dans la baie, comme autant de bouquets de fleurs qu'y aurait jetés la main d'un artiste capricieux.

Quelques-unes de ces îles sont célèbres. Celle du Governador (Gouverneur), où dom Jean VI de Portugal célébrait ses dévotions, où dom Pedro I^er^ allait

Digitized by Google




ENTRÉE DE LA RADE DE RIO DE JANEIRO.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



Digitized by Google

s'amuser, a 13 kilomètres sur 6. Celle de Paquetá, qui a 2 kilomètres 1/2, est la plus riante de toutes, et les poètes brésiliens l'ont chantée à l'envi :

*A linda Paquetá, delicia, orgulho*
*Da tua capitlal, do Brazil todo!*

L'île *Fiscal* sert aujourd'hui de dépôt aux gardes de la douane. On y a fait établir à leur usage un édifice gothique, que l'on prendrait volontiers pour une chapelle.

Dans l'île des Fleurs se trouve établie une hôtellerie d'immigrants, admirablement aménagée, et où l'on fait de nouveaux travaux pour lui permettre d'en loger à la fois 3500.

On a remarqué que la baie, dont la forme générale est celle d'un triangle aux côtés irréguliers, représente en petit la configuration même du Brésil tout entier. Enfin, sa position géographique — elle est située à 23°54′24″ de latitude — permet à l'observateur de voir toujours le soleil, dans son cours journalier, décrire des arcs sur des plans perpendiculaires au plus grand axe de la baie ; de sorte que, grâce à la transparence habituelle et à la pureté de l'atmosphère, on a, soit au lever, soit surtout au coucher du soleil, un jeu de couleurs et des combinaisons merveilleuses de lumière, où toutes les nuances du prisme se reflètent dans les eaux de la baie, d'un bord à l'autre, dans le sens de sa largeur, tandis que le Pain-de-Sucre, situé à l'extrémité sud de la baie, à une très petite distance du tropique austral, marque la limite au delà de laquelle le soleil ne peut plus s'avancer dans sa marche vers le sud, comme le fait observer l'un des historiens de ces régions.

La ville de Rio a deux aspects bien distincts : l'un en été (d'octobre à avril), l'autre en hiver (de mai à septembre).

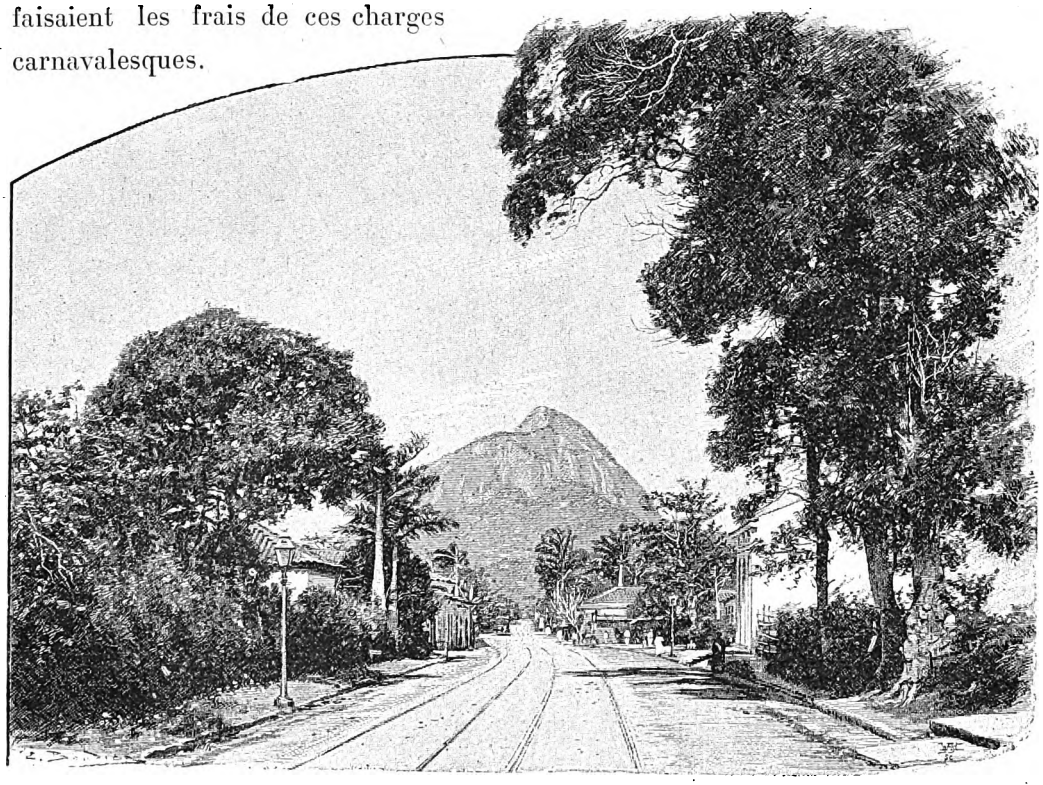
Pendant l'été — l'automne et l'hiver d'Europe, — alors que le soleil darde ses rayons ardents sur cette ville aux rues étroites, Rio n'est guère agréable : la chaleur chasse de la ville les riches, les oisifs, les grands négociants, le corps diplomatique, tous ceux qui veulent se donner de l'air et des airs, et qui se répandent soit dans la banlieue, sur les hauteurs saines, soit sur les petites villes des environs, Petropolis, Theresopolis, et jusque sur les îles. La ville devient une serre chaude, ce qui ne l'empêche pas de fêter joyeusement le carnaval, l'une des institutions auxquelles les *Fluminenses* [1] demeurent le plus attachés. Ce souvenir des vieilles saturnales païennes ne subsiste plus guère en Europe : le carnaval

1. Rio de Janeiro veut dire, littéralement, « Fleuve de Janvie ». Aussi les habitants de la ville sont-ils appelés *Fluminenses*, comme qui dirait Fluviaux.

Digitized by Google

de Rome et celui de Venise ont disparu avec l'apparition de l'Italie une.

A Rio, le carnaval est plus vivant que jamais ; des sociétés spéciales le célèbrent avec luxe, et le mardi gras est caractéristique. Ce n'est pas seulement par la richesse des costumes et par l'originalité des chars qu'il se distingue, mais aussi par la drôlerie des caricatures des principaux événements de l'année. Il constitue une revue de fin d'année, passée et jouée en plein air. Au temps de l'Empire, les ministres de dom Pedro faisaient les frais de ces charges carnavalesques.



UNE RUE DE RIO.

D'après un dessin de Boudier.

Avec la République, les mêmes mœurs se sont conservées, et, cette année-ci, on n'a guère épargné les hommes de la Révolution, qui, comme leurs prédécesseurs, ont dû être les premiers à rire de ces exhibitions spirituelles, où se donne libre carrière la verve des poètes populaires.

Pendant l'hiver — le printemps et l'été de l'Europe, — le séjour de Rio est un vrai délice. Des troupes nationales et étrangères donnent des représentations dans les principaux théâtres : tantôt Sarah Bernhardt et Coquelin, tantôt Giovanni Emanuel et la Duse-Checchi, Tamagno, la Borghi-Mamo et d'autres célébrités y apparaissent, fêtées avec enthousiasme, applaudies et appréciées

Digitized by Google

comme de ce côté-ci de l'Océan, avec une pointe de chaleur méridionale en plus. Les bals du Casino — société par actions, dont faisaient partie naguère encore tous les *fidalgos* et les gros bourgeois de Rio — étaient fort recherchés, et alternaient avec les soirées particulières et les concerts.

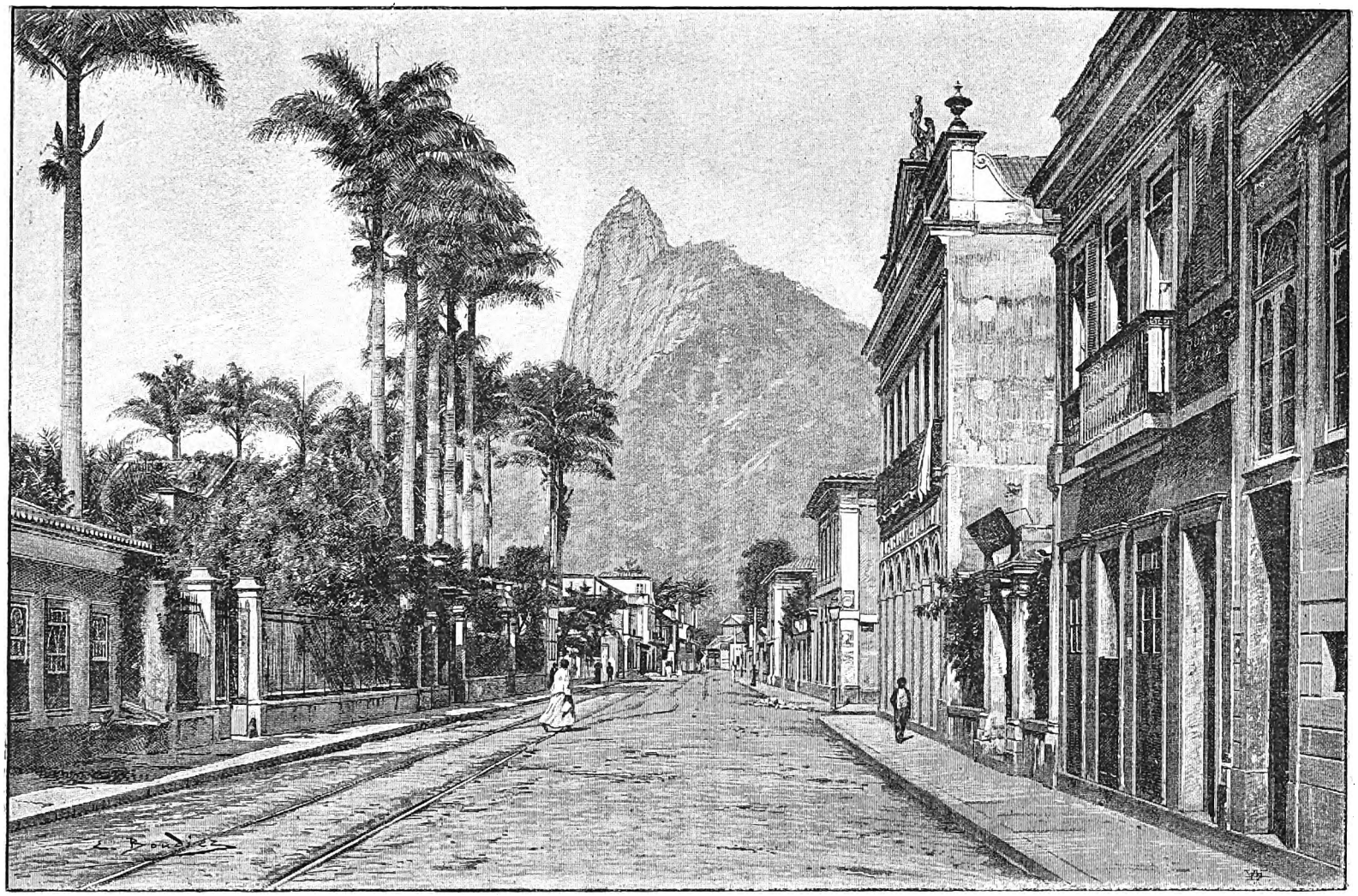
Peu de peuples sont aussi mélomanes que les Brésiliens. De tous les arts, la musique est le plus cultivé, avec l'éloquence et la poésie. Ce goût pour la musique a produit quelques compositeurs et fait naître quelques exécutants, dont la notoriété a déjà dépassé les bornes du pays. On cite avec orgueil le nom de Carlos Gomez, maestro qui a donné une demi-douzaine d'opéras, joués pour la plupart en Italie, à la Scala de Milan et ailleurs (*il Guarany*, *Salvator Rosa*, *Fosca*, *Maria Tudor*, *lo Schiavo*, *Côndor*), et celui d'autres compositeurs de moindre envergure.

La rue d'Ouvidor est l'endroit le plus célèbre de Rio. C'est un boyau assez long, orné de beaux magasins, où sont installés les bureaux des principaux journaux et quelques cafés et confiseries à la mode. Les voitures n'y ont pas accès, et les flâneurs ont toute liberté pour s'y promener, colportant les nouvelles, formant des groupes animés, qu'aucun sergent de ville ne dérange avec son éternel : « Circulez, Messieurs ».

Comme tous les ports de mer, Rio de Janeiro a une population étrangère considérable. La ville proprement dite compte certainement, sur un chiffre total de 600 000 habitants, 100 000 étrangers, dont 70 000 Portugais. Les Français sont au nombre de 2 à 3000. Autrefois la colonie française y était plus nombreuse, et monopolisait, pour ainsi dire, toutes les industries de luxe; la concurrence des Portugais et des Italiens en a diminué le nombre. Cependant, lorsqu'on se promène dans les rues les plus commerçantes de la ville, on reconnaît facilement les magasins français à l'élégance de leur aménagement, et surtout à l'art avec lequel les objets sont disposés dans les vitrines, art tout à fait parisien.

Si le nombre des Français est peu considérable relativement, l'influence française n'en est pas moins grande. Le Brésilien instruit lit et parle le français, suit les modes françaises, veut savoir tout ce qui se passe en France, applaudit dans ses théâtres les pièces françaises traduites en portugais, dévore dans ses journaux les romans français, connaît la politique française jusque dans ses détails. A Rio on se sent plus près de Paris que si l'on habitait la Bretagne. La nouvelle République a même poussé l'admiration pour la France jusqu'au point d'adopter le 14 Juillet comme fête nationale, et peut-être, en entendant chanter la *Marseillaise*, plus d'un bon bourgeois *fluminense* s'ima-

Digitized by Google



SUR LA ROUTE DU JARDIN BOTANIQUE A RIO.
D'après un dessin de Boudier.

Digitized by Google

gine-t-il que ses ancêtres ont pris part à la prise de la Bastille Saint-Antoine.

L'une des choses qui frappent le plus l'étranger nouvellement débarqué est le nombre des tramways, auxquels les gens de Rio donnent le nom de *bonds* (titres financiers), parce que l'inauguration de la première ligne de tramways, en 1868, a coïncidé avec une émission de *bonds*. Ces bonds, dont les voitures, ouvertes la plupart du temps, sont traînées par des mules, aboutissent presque tous à l'un des angles de la rue d'Ouvidor. Ils reçoivent autant de voyageurs qu'ils peuvent en contenir et même un peu plus. On est surpris de voir ces grappes humaines suspendues sur les marchepieds ou à l'arrière des voitures, se tenant par une courroie, tandis que ces voitures courent à travers les rues, remplies du bruit du sifflet du conducteur, le sifflet remplaçant la trompette en usage à Paris.

Ces tramways transportent plus de 120 000 passagers tous les jours. Plusieurs d'entre eux ne s'arrêtent même pas pendant la nuit, circulant nuit et jour, et permettant aux noctambules de se transporter d'une extrémité à l'autre de la ville, à toute heure de la nuit. Tout le monde prend le tramway, et il n'est pas rare d'y voir même des dames décolletées se rendant à un bal ou à une soirée. Sur plusieurs lignes on a établi des tramways spéciaux pour le transport des bagages, et, à ce point de vue, Rio est mieux desservi que Paris.

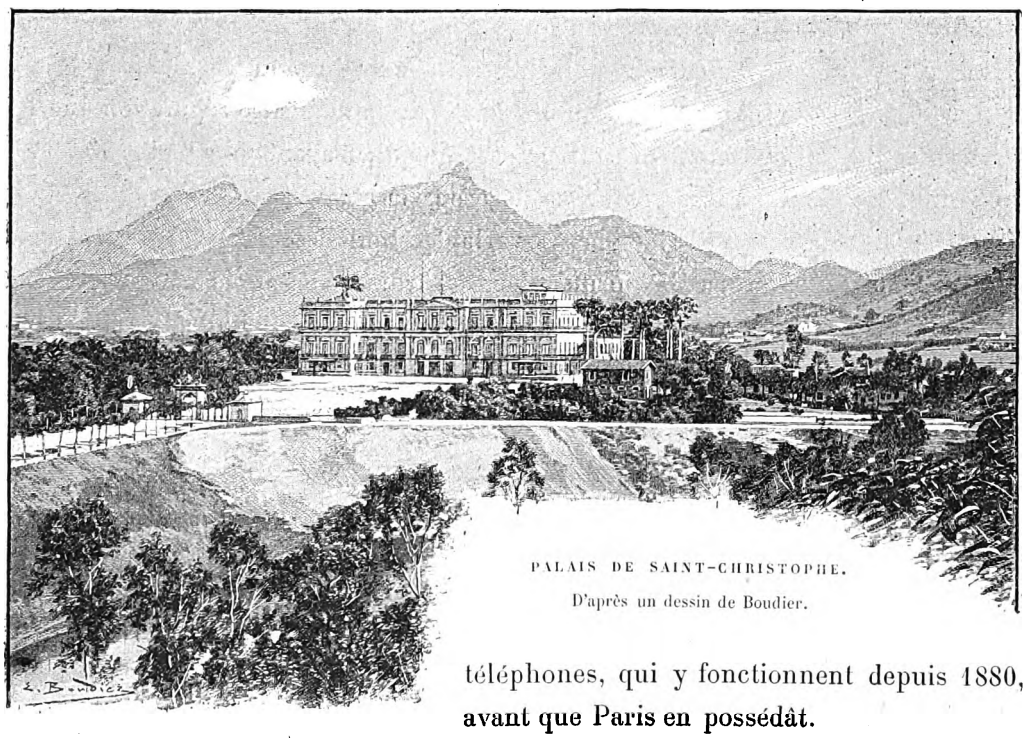
Une promenade en tramway, ne serait-ce que pour aller de la rue Gonçalves-Dias au Jardin Botanique, en passant par Botafogo, est obligatoire, et fait partie du programme de tous les voyageurs qui font escale à Rio, ne fût-ce que pour quelques heures. Rien, d'ailleurs, n'est plus intéressant ; rien ne permet mieux d'observer quelques-unes des mœurs du pays. Des vendeurs ambulants assiègent les tramways et vous assourdissent de leurs cris, en offrant leurs marchandises. Les uns — de petits Italiens, pour la plupart — annoncent les feuilles du jour à haute voix : *A Gazeta de Noticias*, *o Jornal do Brazil*, *o Paiz*, *a Gazeta da Tarde*, *a Cidade do Rio*, *o Tempo*, *o Diario do Commercio*, etc. D'autres — les hommes de couleur — offrent aux dames des bonbons et des sucreries, dans un jargon impossible : *Balas, sinhá!* Quelques-uns se promènent gravement en tenant des fleurs piquées au bout d'une baguette : ce sont des marchands de fleurs.

Des voies ferrées relient Rio aux États voisins de Minas Geraes et de São Paulo, et des bateaux à vapeur, semblables aux bateaux-mouches et aux hirondelles de la Seine, permettent de traverser la baie, pour se rendre à Nictheroy, chef-lieu de l'État de Rio de Janeiro, car Rio n'est que la capitale fédérale et n'appartient à aucun État, comme Washington aux États-Unis de l'Amérique du Nord.

Digitized by Google

La nouvelle Constitution républicaine du 24 février 1891 prévoit même l'hypothèse d'un changement de capitale, et accorde à l'Union une vaste étendue de terres situées sur le plateau central du Brésil pour l'établissement d'une nouvelle capitale fédérale dans l'intérieur du pays. Ce projet ne se réalisera pas de sitôt. Mais, si jamais Rio de Janeiro perd sa couronne de capitale, il n'en restera pas moins le premier emporium maritime de l'Amérique du Sud.

Rio n'est pas seulement la ville des tramways, elle est également la ville des



PALAIS DE SAINT-CHRISTOPHE.
D'après un dessin de Boudier.

téléphones, qui y fonctionnent depuis 1880, avant que Paris en possédât.

Si l'on ajoute que Rio est un port de mer de premier ordre, où arrivent et d'où partent tous les ans, en moyenne, cinq mille navires et vapeurs, on aura une idée du mouvement de la ville.

Dans ses magasins étroits et étouffés s'accumulent tous les ans des millions de sacs de café, et Rio se vante d'être le premier entrepôt de cafés du monde entier.

La presse quotidienne y est nombreuse et prospère. A la tête des journaux, on cite le *Jornal do Commercio*, fondé en 1821 par un Français, et qui, sous la direction de quelques Français ou de leurs descendants, est devenu le plus grand journal qui paraisse dans aucun pays de race latine. Il vient d'être vendu à MM. Rodrigues et C^ie^ pour la bagatelle de neuf millions de francs.

Deux publications périodiques en langue française, *l'Étoile du Sud* et *le Brésil Républicain*, paraissent à Rio.

Digitized by Google

Il est impossible de parler de Rio sans dire un mot de la fièvre jaune, dont les étrangers redoutent les atteintes. La fièvre jaune est une maladie d'importation étrangère. Elle éclata au Brésil pour la première fois en 1849, apportée par un navire venant de la Nouvelle-Orléans. Depuis, comme toutes les affections endémiques, elle s'est atténuée lors de ses apparitions périodiques, et le Dr Domingos Freire affirme avoir trouvé une méthode d'inoculation du virus atténué qu'il présente comme un préservatif et qui semble avoir donné des résultats satisfaisants.

Suivant les statistiques officielles, la fièvre jaune a causé depuis trente-cinq ans près de 28 000 décès, soit une moyenne de 800 décès par an, ce qui prouve qu'elle est moins une maladie terrible qu'une maladie au nom terrifiant.

Le climat de Rio est loin, d'ailleurs, de mériter la mauvaise réputation que lui ont faite quelques voyageurs, oiseaux de passage qui, n'ayant couru aucun danger, ont voulu, cependant, à leur retour, se décerner la couronne du martyre. « Toute la nuit et le matin[1], on y a des brises variables, qui descendent des montagnes environnantes et se propagent jusqu'à deux ou trois lieues de la côte. Ces brises varient, selon les localités, entre le nord-est et le nord-ouest, et sont quelquefois très fraîches; elles mollissent dans la matinée, et le calme peut s'établir vers dix heures. Puis, vers onze heures ou onze heures et demie, on voit la brise du large entrer lentement dans la baie, d'abord très faible, et s'annonçant par des risées qui marquent sur la surface de l'eau, puis augmentant de force dans l'après-midi, pour tomber de nouveau au coucher du soleil. C'est ce que l'on nomme la *viração*; elle ne manque que quand il fait mauvais temps.

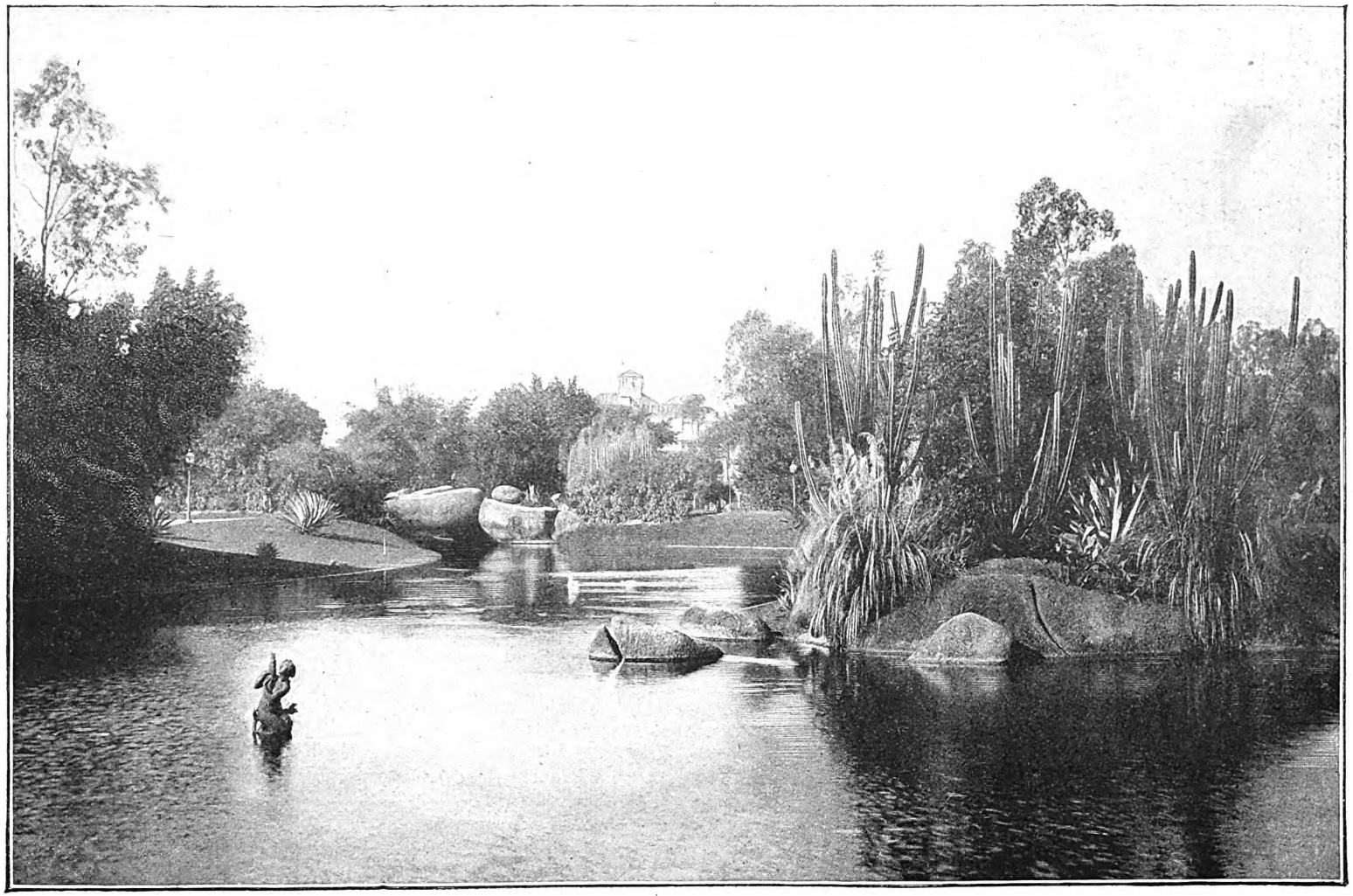
« Les mauvais temps et les gros vents sont extrêmement rares à Rio; les ouragans y sont tout à fait inconnus. »

Malgré tout, il y a encore des gens qui croient trouver à Rio la fièvre jaune blottie dans toutes les anses de la baie, comme ils s'imaginent que les serpents à sonnettes y guettent le promeneur au coin de tous les carrefours. Il y a bien peu d'années, un chirurgien célèbre de Paris débarque à Rio en famille; il va loger dans l'un des quartiers aristocratiques de la ville. Le jour même de son arrivée, l'un de nos amis va chercher le fils du chirurgien célèbre pour une promenade en voiture. Au moment où la voiture partait, nous avons entendu la mère du jeune homme s'écrier, dans sa tendresse maternelle : « Amédée, prends garde aux serpents, mon fils ! »

N'importe ! si vous êtes d'humeur voyageuse, et si jamais, fatigué d'une banale excursion en Suisse, vous sentez le besoin, pendant l'été, de respirer la brise de la

1. *Instructions nautiques sur les côtes du Brésil*, par le contre-amiral Mouchez. Paris, 1890.

Digitized by Google



VUE PRISE DANS LE JARDIN BOTANIQUE DE RIO

D'après une photographie.



Digitized by Google

haute mer, songez à Rio de Janeiro. Avec 3000 francs, vous ferez le voyage le plus curieux qui soit au monde, et en deux mois et demi vous vous rendrez de Bordeaux à Rio, vous vivrez dans la capitale du Brésil pendant six longues semaines, et vous reviendrez heureux d'avoir fait connaissance avec la plus belle ville de l'Amérique du Sud, en disant avec le vieux voyageur français du XVI^e^ siècle :

O Seigneur Dieu, que vos œuvres divers
Sont merveilleux dans le monde univers!

F. de Santa-Anna Nery.

MARCHANDE DE FRUITS.

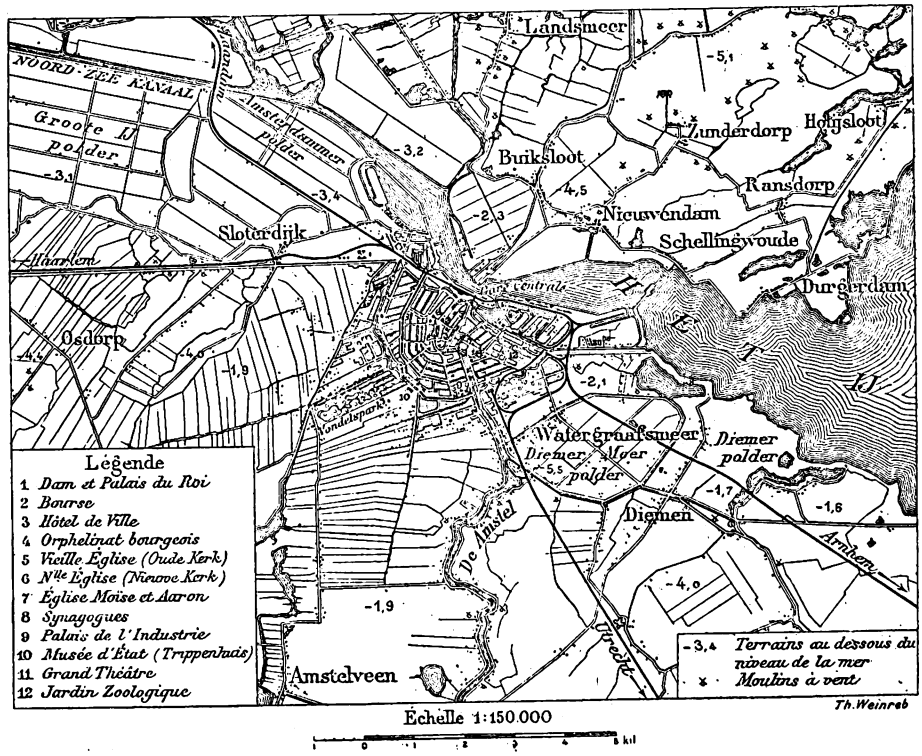
Digitized by Google

Digitized by Google

# AMSTERDAM

Amsterdam, capitale du royaume des Pays-Bas, et chef-lieu de la province de Nord-Holland, un des douze districts du pays, est située par 52° 22′ de latitude nord et 2° 34′ de longitude est, à l'endroit où la rivière Amstel, dont elle a pris le nom (*Amstel-Dam*, Digue de l'Amstel), se déverse dans le golfe de l'Y (en hollandais IJ), que dessine à sa rive sud-ouest la mer intérieure appelée mer du Sud ou Zuyderzée.

Comme Venise, Amsterdam est une ville amphibie ; elle repose sur toute une forêt de pilotis profondément enracinés dans la vase, et est formée d'une centaines d'îlots qui communiquent entre eux par 33¼ ponts, ouvrant pour la plupart leur tablier afin de livrer passage aux navires. D'abord simple bourgade de pêcheurs, la ville ne prit son essor qu'à partir de 1369, époque où elle fut admise dans la ligue hanséatique. L'empereur Maximilien Ier, comte de Hollande, l'érigea en cité impériale, et elle vécut dès lors en république au sein des provinces bataves. Bientôt après, la route du Cap de Bonne-Espérance ayant été frayée par les Portugais, les marchands du Zuyderzée s'élancèrent, sur le sillage de ces derniers, à la conquête des océans lointains ; la fameuse compagnie des Indes Orientales fit de Batavia le siège de son empire, et Amsterdam devint bientôt un des plus grands entrepôts de l'Occident.



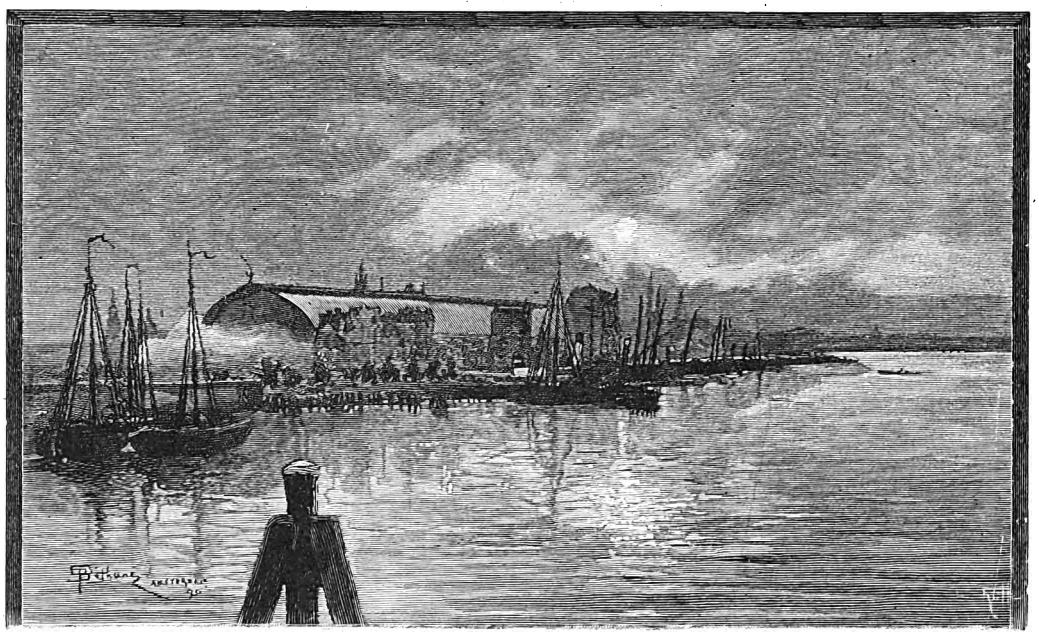

Le cours de l'Amstel, qui s'y développe à travers un vaste méandre de canaux grands et petits, entrecroisés d'une façon régulière, comprend quatre sections : l'Amstel extérieur, l'Amstel intérieur, déjà large de 200 mètres et couvert d'une flottille de navires, le Rokin, puis le Damrak, qui, par une écluse gigantesque, se décharge dans le port proprement dit, découpé au milieu du détroit de l'Y, large à cet endroit de 500 mètres. Là se trouve la place du Dam, le cœur historique et le forum de la cité, l'aboutissant de toutes les artères d'eau et aussi des rues principales, le point où se dressent le Palais Royal, la Nouvelle Église et l'immense édifice de la Bourse. La rue la plus fréquentée, la Kalverstraat, va, parallèlement au Rokin, de la place du Dam à la Tour de la Monnaie.

Parmi les vieux quartiers, le plus curieux est le quartier des Juifs, lesquels sont au nombre de 35 000 à Amsterdam ; c'est la région urbaine habitée autrefois par le peintre Rembrandt, et celle aussi qui renferme les grands ateliers de taille des diamants, occupant plus de 10 000 ouvriers.

Le commmerce de la ville, par terre et par mer, est immense. Le port a un mouvement annuel de 5000 navires tant à l'entrée qu'à la sortie, et comme le Zuyderzée, qu'on s'occupe du reste d'assécher en partie, est un bassin d'une navigation difficile, on a creusé à travers la péninsule deux canaux qui relient directement Amsterdam à la mer du Nord. Le plus ancien a 8¼ kilomètres de longueur et aboutit à la côte du Helder ; le second, plus court, achevé en 1880, coupe l'isthme de l'est à l'ouest pour gagner, à travers les dunes, le port d'Ymuiden, « la clef des écluses », au nord de Haarlem. Deux autres canaux rattachent la ville à Utrecht et à Rotterdam.

Amsterdam compte 420 000 âmes.

Digitized by Google



LA NOUVELLE GARE.

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune.

# Amsterdam

INTÉRIEUR HOLLANDAIS.

Gravure de Florian,
d'après la lithographie de Lunois.

De toutes les capitales de l'Europe, en est-il une qui produise un étonnement plus grand et qui laisse au voyageur une impression plus durable qu'Amsterdam? En est-il une qui soit plus intéressante à parcourir, plus curieuse à visiter, et dont l'étude enfin soit plus attachante? Pour ma part, je crois qu'on chercherait vainement en Europe une autre ville offrant à dose égale cette qualité chère à notre temps et que notre génération apprécie plus que toutes les autres : l'Originalité.

Le spectacle que présente cette capitale si particulière n'a rien de commun avec ce que l'on est habitué à rencontrer ailleurs; et le seul rapprochement qu'on ait osé faire entre elle et une autre cité, ç'a été de la comparer à la Reine de l'Adriatique et de la surnommer la *Venise du Nord.*

Digitized by Google

On ne saurait nier que l'histoire de ces deux villes illustres ne présente un certain nombre d'analogies. Placées toutes deux au fond d'un golfe, à la base d'une presqu'île, elles ont dû l'une et l'autre à leur commerce maritime une incomparable prospérité. Gouvernées par une bourgeoisie patricienne jalouse de son pouvoir, impatiente du moindre joug, elles ont vu fonctionner sur leur sol le gouvernement républicain pendant un certain nombre de siècles, durant lesquels ce régime était banni du reste du monde. Pratiquant également la tolérance religieuse, elles ont pu, grâce à l'indépendance de leur esprit, trafiquer ouvertement avec les mécréants, et devenir ainsi, au nord et au midi, les entrepositaires des richesses de l'Asie. Mettant tout leur espoir dans leurs forces navales, le meilleur de leur gloire militaire leur est venu de la valeur de leurs équipages et de l'excellence de leurs flottes. Redoutant l'ambition des généraux victorieux, se méfiant surtout de l'obéissance passive des soldats, elles ont le plus souvent abandonné à des mercenaires la défense de leurs territoires, mais sans que ce désintéressement apparent les fît jamais désespérer du salut, les détournât de tenir tête aux princes les plus puissants, ou les empêchât de résister aux coalitions les plus redoutables.

Certes voilà déjà entre ces deux grandes et nobles cités bien des points communs.

Si de la politique nous passons dans le domaine des lettres et des arts, l'analogie ne cessera pas d'être frappante. La typographie européenne s'enorgueillit presque autant des éditions d'Amsterdam que de celles de Venise, et l'art présente des caractères presque identiques dans les deux pays. L'architecture, quoique fort différente, y demeure foncièrement personnelle. La sculpture n'y fut jamais pratiquée que par des artistes du dehors. De tout temps, Amsterdam et Venise ont raffolé de musique, sans avoir donné le jour à un compositeur de génie. Par contre, la peinture peut revendiquer un nombre presque égal d'artistes fameux, et dont les productions, en dépit de leurs qualités spéciales et de leur saveur autochtone, ont mérité les mêmes louanges, provoqué les mêmes critiques et jeté un pareil éclat.

C'est plus qu'il n'en faut, semble-t-il, pour légitimer un rapprochement; et pourtant ce n'est point de ces curieuses coïncidences que naquit le surnom auquel nous faisons allusion en tête de ces lignes.

Au XVI^e^ siècle, alors qu'Amsterdam, soumise au joug étranger, était encore en parturition de sa grandeur, Guicciardini le lui donnait déjà, et tous les descripteurs du siècle suivant, Barleus et Fokkens notamment, le lui conservèrent, bien qu'au temps où ils écrivaient, l'art et la politique ne l'eussent point encore

Digitized by Google

justifié. D'où venait donc ce glorieux rapprochement? Il venait de ce que ces deux villes offrent dans leur constitution physique un point de ressemblance singulier et plus facilement saisissable que les subtiles analogies empruntées à l'histoire. Toutes deux sont construites sur pilotis, sillonnées de canaux sans nombre, et formées d'une multitude d'îlots reliés par des centaines de ponts. Telle est la seule, telle est l'unique raison pour laquelle Amsterdam reçut de ses apologistes ce beau nom de « Venise du Nord ».

Faut-il ajouter que, visant seulement la communauté de constitution et de disposition, cette qualification semble assez peu justifiée? Peu de villes, en effet, en dépit de leurs canaux et de leurs ponts, sont plus dissemblables d'aspect. Tout d'abord le soleil et le ciel s'y montrent absolument différents, et les eaux glauques du Zuiderzée n'ont rien à démêler avec les flots bleus de l'Adriatique. Voilà qui suffirait déjà pour créer une différence marquée. En quoi la ville éclatante de lumières qui dessine au milieu des lagunes les grandes lignes calmes et blanches de ses façades et les contours rosés de ses palais, ressemble-t-elle à la brune et mélancolique cité du Nord, dont les maisons étroites et pointues découpent sur des nuages d'argent leur silhouette dentelée? L'une paraît rayonner le soleil, et l'autre boire la lumière!

Aussi jamais impression première ne fut-elle plus différente, et à mesure qu'on approfondit cette impression, les dissemblances s'accentuent. Ces innombrables canaux eux-mêmes, qui ont fourni matière à un surnom devenu presque banal, sont loin de présenter un aspect identique, et leurs curieuses perspectives doivent à leur diversité d'origine leur caractère très particulier.

En 452, quand Attila vint ravager l'Italie, les Venètes établis sur les rivages de l'Adriatique, et fuyant devant le vainqueur, se réfugièrent sur les îles voisines, qu'ils consolidèrent à la hâte. En 568, lors de l'invasion des Lombards, ayant reçu un nouveau contingent d'immigrants, ils achevèrent de constituer sur un terrain incertain et mouvant leur aquatique cité; et de cette naissance fortuite, de ces accroissements accidentels, Venise a conservé ce percement singulier et pittoresque, cette physionomie irrégulière et troublante qui sont un de ses charmes.

Sur les rives de l'Amstel il n'en alla point de même. Les choses se passèrent tout autrement. Les pêcheurs qui avaient édifié au milieu de ces immenses marais leurs primitives demeures s'en vinrent, au XIII^e^ siècle, chassés par les Kennemers. Leurs digues furent éventrées, leurs murailles démolies, leurs maisons dévastées. Mais à peine le torrent des envahisseurs eut-il disparu, qu'avec un entêtement tout batave ils revinrent occuper ce sol ingrat, élevèrent une

Digitized by Google

nouvelle digue, ce *Dam*, encore aujourd'hui fameux, qui devint par la suite le cœur de leur célèbre ville, et qui, au moment critique, pouvait, au milieu du pays volontairement inondé, servir de refuge à tous ses habitants. Puis, partant de ce centre voulu, ces hommes persévérants, énergiques, indomptables, firent laborieusement rayonner autour d'eux une série d'autres digues, sur lesquelles ils construisirent des maisons, et devant ces maisons des quais. Et ainsi, peu à peu, les nouveaux quartiers jaillirent des eaux et s'étendirent progressivement, suivant un plan voulu, affectant la forme d'un gigantesque éventail dont le golfe forme la base, et dont les branches, figurées par d'innombrables canaux, viennent aboutir au port.

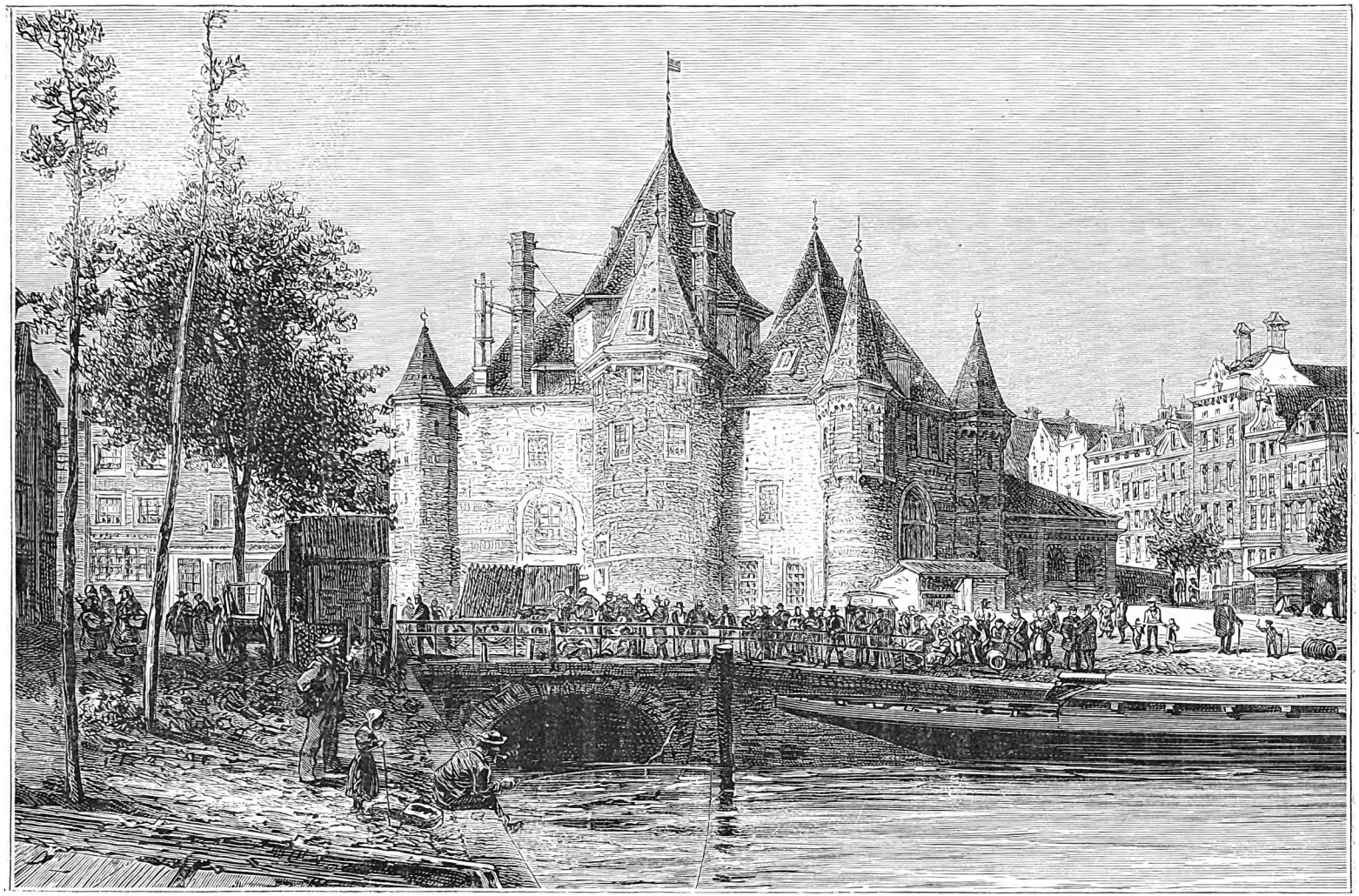
C'est à ce plan ingénieux, rigoureusement suivi par dix générations, qu'Amsterdam doit sa physionomie si particulière ; c'est à cette disposition si rationnellement combinée qu'elle doit d'avoir été longtemps la ville maritime et la cité commerciale la mieux aménagée qui fût en Europe. Grâce à sa forme si originale, pendant deux siècles on vit les vaisseaux qui s'en allaient à la conquête du monde charger et décharger leurs riches cargaisons à la porte même de l'armateur. Plus tard, quand les nécessités de la navigation moderne eurent substitué les navires de haut bord aux vieux vaisseaux pontés, son assiette parut encore si favorable, sa position si heureuse, que ses négociants n'hésitèrent pas à couper par deux fois une énorme presqu'île, en long d'abord, ensuite en largeur, pour faciliter aux bâtiments revenant des Indes et du Japon l'accès de l'Y et de son port, célèbre désormais dans les deux hémisphères.

Aussi, grâce à cette disposition logique, sans cesse améliorée par une régulière succession de persévérants efforts, Amsterdam a-t-il pu conserver une large part de sa richesse passée, son activité commerciale et son juste renom, — alors que Venise s'assoupissait doucement dans sa gloire déchue. Laissons donc de côté ce rapprochement séculaire, d'autant plus que cette particularité, pour curieuse qu'elle soit, n'est peut-être pas ce qui fait d'Amsterdam la ville la plus originale qui soit au monde.

Cette capitale étrange (le croirait-on ?) n'abrite aucun des pouvoirs publics, qui, étant donnés son titre et son rang, devraient tous demeurer sur son sol.

Elle ne possède en ses murs ni le pouvoir exécutif, ni le pouvoir législatif, ni le pouvoir judiciaire. Le Roi, la Cour, le Corps diplomatique résident à la Haye. C'est à la Haye que siègent également les Ministères, les Chambres et la Cour suprême. Enfin, capitale de la province en même temps que de l'État, il n'est pas jusqu'au Conseil provincial et au Gouverneur de la province qui ne lui échappent. L'un et l'autre habitent Haarlem. En sorte que, si l'on s'en

Digitized by Google



LE WAAG.

Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.



Digitized by Google

rapportait aux apparences, on pourrait dire, en jouant sur les mots, que cette vaste tête paraît dépourvue de cerveau.

Il n'en est rien cependant, et cette singulière exclusion, dont on peut trouver l'explication dans un amour méfiant et jaloux de l'indépendance — trait marquant du caractère national, — n'a point empêché Amsterdam d'exercer en tous les temps et dans toutes les circonstances décisives une influence prépondérante sur les destinées d'un pays où l'autonomie locale était cependant poussée à ses extrêmes limites.

Dès le XVI^e^ siècle, en effet, elle était si riche, si puissante, si peuplée, que les autres villes, une fois les Espagnols chassés et l'émancipation conquise, se prirent à craindre qu'elle n'abusât de son indiscutable supériorité pour subordonner leurs destinées à ses intérêts et exercer sur elles une sorte de tyrannie. Aussi exigèrent-elles que le pouvoir central résidât, non pas dans une ville fortifiée qu'on pouvait aisément transformer en une forteresse dictant des lois au reste de l'État, mais dans un grand village ouvert à tous venants, et la Haye fut choisie pour servir de résidence d'abord aux États généraux, et par la suite au Stathouder.

Amsterdam accepta sans protester cette décision. Elle gagnait à cette destitution apparente la faculté précieuse de demeurer chez elle maîtresse absolue; et peu lui importait, au surplus, d'avoir les indices extérieurs du pouvoir, quand les ressources immenses dont elle disposait lui en assuraient la réalité. S'agissait-il d'émettre un vote dans l'Assemblée des États, la province de Hollande n'avait qu'un suffrage, comme les six autres provinces ses compagnes, et lors du recensement des votes, la voix de son Pensionnaire ne comptait pas plus que celle du représentant de la Gueldre ou de l'Over-Yssel. Mais quand on arrivait aux voies et moyens, comme chaque province demeurait libre d'accorder ou de refuser sa participation effective, il suffisait que la Hollande, qui payait à elle seule 58 pour 100 des contributions générales, se retirât pour rendre toute action impossible.

Si la Hollande exerçait ainsi aux États généraux une déterminante influence, Amsterdam de son côté, et par des moyens analogues, décidait, dans les États provinciaux, des résolutions de la province. Et voilà comment, n'ayant dans ses murs ni princes, ni cour, ni législateurs, cette ville si curieusement pratique demeura pendant trois siècles l'arbitre des destinées des Pays-Bas.

Elle disposait si bien de tout ce qui touchait au gouvernement, elle décidait si bien de tout ce qui concernait les relations extérieures, son autorité au dedans était si absolue et tenait si complètement en échec tous les autres pou-

Digitized by Google

voirs, que les seules tentatives de coups d'État et d'insurrection dont l'histoire des Provinces-Unies fasse mention furent dirigées directement contre elle, et que par deux fois ses Grands-Pensionnaires payèrent de leur vie l'excès de son omnipotence.

Au dehors, cette influence et cette autorité étaient si universellement recon-

LE BUITEN-SINGEL (EFFET DE NUIT).

Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Laurent Desrousseaux.

nues, que dès le XVII^e^ siècle on prit l'habitude, dans toute l'Europe, d'englober sous le nom de Hollande l'ensemble des Pays-Bas, alors que ce nom ne désignait réellement qu'une seule des sept provinces. Et la puissance de la municipalité d'Amsterdam était si peu discutée en Hollande même, que, la monarchie ayant, au commencement de ce siècle, remplacé la république biséculaire, le nouveau Roi ne voulut point d'autre palais que celui de l'Hôtel de Ville, où

Digitized by Google

pendant si longtemps le Conseil communal avait dicté ses lois au reste du pays.

Cette suprématie d'une commune méritait d'être signalée surtout en ce siècle où les revendications de la Commune ont fait couler tant de sang et de larmes.

L'ancien Hôtel de Ville d'Amsterdam, devenu désormais le palais du Roi, est bâti, au cœur même de la cité, sur la place du *Dam*, sur cette digue qui, nous l'avons dit, devint le centre de la ville après en avoir été le point de départ et la raison d'être. Ce palais est célèbre parmi les architectes. Sa grandeur un peu massive, sa pesante régularité, ses nobles proportions l'ont fait classer au nombre des monuments modernes les plus remarquables, et, si l'on ne peut s'empêcher de constater, avec Quatremère de Quincy, que l'emploi des deux ordres qui s'étagent sur sa façade, « présentant le même système de proportion et le même style de décoration », communique à l'ensemble de la construction une certaine monotonie, encore son indiscutable majesté et l'aspect imposant de ses lignes répondent-ils bien à l'idée qu'on peut avoir de cette fière municipalité, qui fit les Pays-Bas si riches et Amsterdam si puissante.

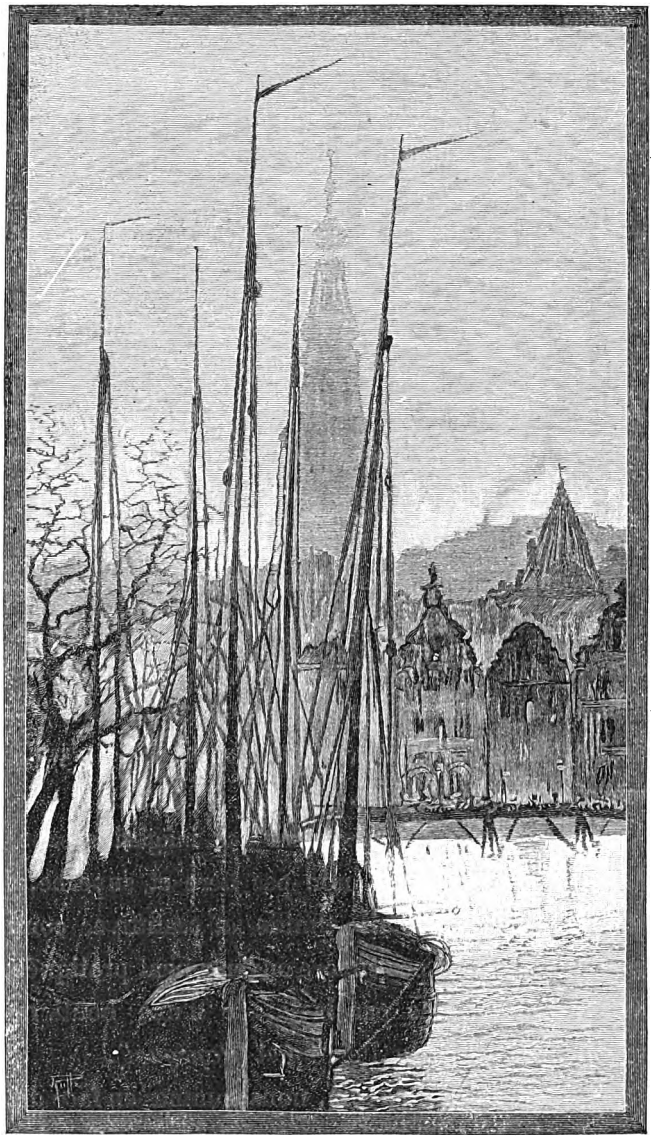
Malheureusement il s'en faut que la place sur laquelle se dresse ce superbe palais réponde par ses nobles proportions à la robuste magnificence de ce géant de pierre. La forme de cette place est irrégulière, incertaine, et ses maisons, assez mal alignées, n'ont pas à beaucoup près l'élégante physionomie, la tournure fière, le grand air d'autres constructions amsterdamoises, de ces hôtels surtout qui bordent le *Heerengracht* ou canal des Seigneurs. Cette absence de grandeur toutefois n'empêche pas le *Dam* d'être le centre et le cœur de la ville.

C'est là que viennent aboutir les rues principales : la *Warmoestraat*, célèbre dès le XVI^e^ siècle, et la *Nieuwe Dyk*, qui vont rejoindre le port; la *Damstraat* et la *Kalverstraat*, qui s'enfoncent dans les profondeurs de la ville, et enfin le plus large canal, le *Rokin*, qui conduit les eaux de l'Amstel à la mer. C'est là que la population, à toutes les heures du jour, se presse autour de la *Croix de métal*, autour des coquets tramways qui rayonnent dans toutes les directions et surtout à la porte de la Bourse, lorsque la cloche sonne.

De toutes ces voies qui amènent sur le *Dam* la foule plus ou moins affairée, la plus animée, la plus passante et j'ajouterai la plus gaie est sans contredit le *Kalverstraat*. On a dit, en parlant d'elle, que c'était la rue Vivienne d'Amsterdam. On pourrait ajouter que c'en est aussi le boulevard des Italiens. Elle

Digitized by Google

est, en effet, le rendez-vous des étrangers, des curieux, des flâneurs, le passage préféré des banquiers se rendant à la Bourse et des demoiselles en quête d'un banquier. C'est dans ces boutiques immaculées, dont les glaces ressemblent à de gigantesques miroirs, que les industries de luxe exposent aux regards des passants les splendeurs importées de Paris ou de Londres. C'est là que l'oisif et le gourmand trouvent les cafés élégants, les restaurants fréquentés et cette curieuse boutique du poissonnier hollandais, incivilement nommée *oesterhuis*, où l'on vient, aux longs soirs de l'hiver, arroser les huîtres onctueuses de Zélande de champagne mousseux, de pale-ale ou de vin du Rhin.



L' « OUDE SCHANS » ET LA « ZUIDER KERK ».
Gravure de Ruffe, d'après un pastel de Georges Hugo.

A quelque heure du jour qu'on s'y engage, on est certain de voir la *Kalverstraat* animée et vivante. A peine devient-elle silencieuse de trois à cinq heures du matin. Pour le reste du temps, jamais artère ne fut plus peuplée. Mais c'est surtout au moment de la Bourse, et le soir entre huit et onze heures, que le passage y est actif et l'animation bruyante. En été, quand le temps est beau, la chaussée est pleine à ne pouvoir s'y tourner, les cafés débordent dans la rue, et la rue dans les cafés. La foule va, vient et s'agite sans qu'il soit bien prouvé que Dieu la mène, et ce mouvement incessant,

Digitized by Google

à lui seul, peut déceler la capitale bien vivante d'un pays riche et industrieux.

Cette surprenante activité ne s'exerce pas toutefois sur un théâtre bien vaste. La *Kalverstraat* est relativement étroite. C'est à peine si dans ses parties les plus favorisées elle mesure de huit à dix mètres de large; et encore, de loin en loin, quelque maison, protégée, suivant l'usage hollandais, par des bornes de granit et de grosses chaînes de fer, ou précédée par un de ces petits perrons tout gris, qui donnent aux habitations amsterdamoises un cachet particulier, vient-elle, en supprimant le trottoir, diminuer la largeur de la voie.

Elle n'est point non plus très régulière ni parfaitement alignée; elle décrit même des courbes serpentines, et ses maisons, généralement étroites, n'ont rien de majestueux. Il ne manque pas assurément à Amsterdam de rues plus larges, plus droites, mieux bâties; mais c'est à celle-là que le public a voué sa préférence et qu'il la conserve depuis un siècle et demi. Quant à l'étranger, il n'a garde de la dédaigner, car, véritable microcosme, la *Kalverstraat* est un échantillon de tout ce qui fait l'originalité de la grande cité qu'il visite.

Tout d'abord, voici les cercles — les *societeiten*, comme on dit en Hollande, — qui jouent dans l'existence amsterdamoise un rôle prépondérant. Sans cercle, le patricien, le bourgeois, le boutiquier même seraient autant de corps sans âmes. Aussi la *Kalverstraat*, à son point de départ sur le *Dam*, débute-t-elle entre deux cercles, qui en forment en quelque sorte le frontispice et en marquent l'entrée. A la parcourir on en rencontre d'autres encore, notamment celui qui porte le nom de *Doctrina et Amicitia*, et qui depuis 1788 reçoit dans ses salons l'élite du commerce et de la banque.

Après les cercles viennent des magasins sans nombre, des hôtels, des cafés, une église catholique, non pas fière et superbe, dressant sur la rue son portail et ses clochers, mais timide et craintive, comme au temps où la liberté de conscience n'était pas encore ouvertement pratiquée, et se cachant dans une arrière-maison, dissimulée par la façade d'une boutique abritée elle-même sous l'enseigne singulière du Perroquet (*Papegaai*).

Quelques pas plus loin, nous sommes en face de l'Orphelinat bourgeois (*Burgerweeshuis*), dont nous rencontrerons souvent par la ville les jeunes hôtes, vêtus d'un habit mi-parti de rouge et noir, costume à la fois singulier et traditionnel, et qui, pour les filles, semble d'autant plus agréable à contempler que, contraste piquant, ses formes archaïques enveloppent le plus souvent des fillettes fraîches et roses, jolies pour la plupart. Il n'est pas besoin d'avoir longuement étudié l'histoire des Provinces-Unies pour savoir quelle place la bienfaisance éclairée a tenue de tout temps dans l'existence de cet excellent peuple. L'Orphe-

Digitized by Google

linat bourgeois peut donc être regardé comme un établissement typique.

En continuant d'avancer, nous voyons se dessiner, de l'autre côté de la rue, de grandes baies ogivales, un long toit et une petite flèche qui pique le ciel. C'est, pour les protestants, la « Chapelle du nouveau côté de la ville » (*Nieuwezijds Kapel*); pour les catholiques, « le Saint-Lieu » (*Heiligestede*). Ancienne église romaine élevée sur un sol sanctifié par des miracles, ce vieux bâtiment a subi le sort commun à nombre de ses pareils. Il a changé au XVII^e^ siècle de destination et de nom. Le nouveau culte en a banni l'ancien; le prêche austère a remplacé les brillantes et pompeuses cérémonies. Presque tous les temples protestants, et surtout les plus vastes et les plus beaux, ceux qu'on appelle aujourd'hui la Vieille-Église et la Nouvelle-Église (*Oudekerk* et *Nieuwekerk*), l'église wallonne, qui dans le principe dépendit d'un monastère de religieux pauliniens, d'autres encore, ont éprouvé une pareille destinée. Cette constatation de l'instabilité des choses humaines et divines pourrait fournir matière à de hautes et philosophiques dissertations; elle nous conduirait à traiter la question religieuse, encore si controversée dans tous les Pays-Bas. Évitons cet écueil.

PAYSANNE MARCHANDE DE LÉGUMES.
D'après un dessin de Vuillier.

Encore quelques pas, nous traversons le *Spui*. Le pont franchi, nous voici

Digitized by Google

dans la seconde partie de la *Kalverstraat*, qui, de ce côté, aboutit et prend fin à la tour de la Monnaie, dont le carillon babillard répond tous les quarts d'heure à son collègue qui, à l'autre extrémité de la rue, surmonte le palais du Roi. Les carillons sont depuis trois siècles une des passions d'Amsterdam.

Cette seconde fraction de la *Kalverstraat* est moins animée que la première. Le samedi et le dimanche toutefois, l'animation y est grande. Le premier de ces jours est celui du sabbat, et les jeunes juives en profitent pour montrer dans la *Kalverstraat* leurs toilettes brillantes, pour l'animer de leurs rires sonores et de leurs bruyantes causeries. Le dimanche, c'est la foule chrétienne qui passe par là pour aller au *Vondelspark*, sa promenade traditionnelle.

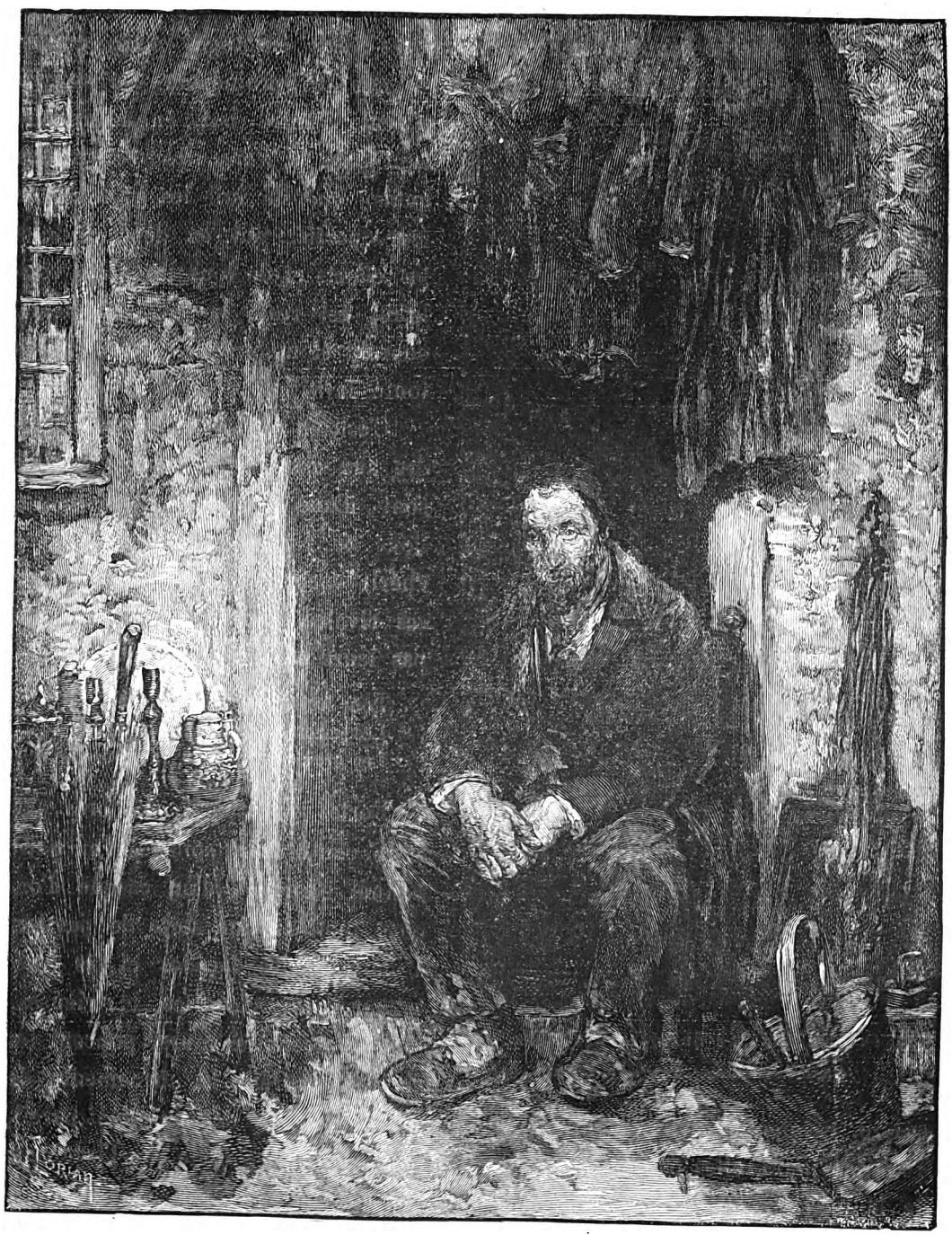
C'est, au surplus, un délicieux jardin que ce *park*, placé sous l'invocation et le patronage du plus grand poète que la Hollande ait produit. Il lui manque bien quelques accidents de terrain; mais les montagnes, les collines même, sont strictement inconnues au bord de l'Amstel, et si les arbres n'y dressent point à vingt mètres du sol leurs frondaisons majestueuses, c'est que leur plantation est récente et que rien ne s'improvise moins facilement qu'une forêt.

Il y a vingt-cinq ans, en effet, ce *park* aux allées sinueuses était un marais, et le terrain qui l'entoure constituait à perte de vue un immense *polder*. Aujourd'hui les maisons couvrent le sol; les villas découpent sur le ciel leur curieuse silhouette, les tons chauds de la brique chantent au milieu du vert feuillage; les jardins, entourés de treillages ajourés, ou séparés de la chaussée par un fossé plein d'eau, charment le passant par l'éclat de leurs corbeilles multicolores, et les plantes folles, escaladant les terrasses et grimpant jusqu'au pignon, habillent joyeusement les façades gracieuses.

En moins d'un quart de siècle, un quartier neuf, presque une ville, est sorti de cette prairie fangeuse; quartier délicieux de fraîcheur et d'originalité, et qui constitue l'appoint payé par la génération présente à la vieille capitale batave. Aussi, chaque dimanche, la foule se porte-t-elle vers cet aimable éden, et c'est justice, car on ne peut rien imaginer de plus séduisant.

C'est par la ruelle des Saints (*Heiligensteeg*), par la place Royale, la très longue rue de Leyde et la *Leidsche Barriere*, qu'on arrive à ce bois de Boulogne amsterdamois, passant à gauche devant la maison d'arrêt et de correction — dont on ne devinerait guère la sombre destination sans les statues qui en surmontent la porte et représentent la Justice impassible au milieu des criminels enchaînés — et laissant à droite le Grand-Théâtre récemment incendié, et qui pendant un siècle fut réputé le meilleur comme acoustique et le plus sonore de l'Europe. Dans cette course assez longue on traverse la moitié de la ville, et l'on franchit les trois grands canaux

Digitized by Google



BROCANTEUR JUIF A AMSTERDAM.

Gravure de Florian, d'après le tableau d'Israëls.



Digitized by Google

dont la courbe hémisphérique enveloppe Amsterdam de son triple circuit.

Si protestants et catholiques sont, à certains jours, les hôtes assidus du *Vondelspark*, s'ils se rendent en foule sous ses verts ombrages pour écouter la musique et respirer l'air pur, il semble que les promeneurs du samedi n'aient d'autre but, en se répandant dans la *Kalverstraat* et sur les quais, que de fuir les senteurs de leur quartier, qui, en dépit de tous les efforts et de tous les bons vouloirs, est resté le seul mal tenu, odorant et malpropre, qui soit dans toute la ville.

UN QUAI DANS LE QUARTIER DES JUIFS.
Gravure de Bellanger, d'après Ph. Zilken.

C'est, en effet, une justice à rendre aux cités hollandaises, qu'elles sont d'une propreté merveilleuse. Sous ce rapport, Amsterdam renchérit encore s'il est possible sur ses rivales. Les servantes n'y ont pas leurs pareilles

> Pour frotter, laver et torcher
> Les parois, les huis, le plancher,
> Les greniers, la cour, la cuisine.

Fortes et fraîches, les bras nus et le cou à l'air, coiffées d'un petit bonnet blanc ou d'un casque d'or, elles mettent une sorte de passion à nettoyer les façades et les trottoirs. Vives, accortes et rieuses, elles brossent les murs, poncent les dalles, récurent les ornements de cuivre, essuient les vitres, frottent les boiseries, avec un entrain sans pareil. Tous les jours, elles passent de longues heures à laver à grande eau l'intérieur de la maison, et chaque semaine, le samedi celle-ci est inondée de haut en bas et de bas en haut, lessivée et fourbie. Tout un arsenal de torchons, de brosses et d'éponges est consacré à cette importante besogne, et rien n'amuse plus l'étranger que de voir ces blondes filles perchées sur des échelles, penchées aux fenêtres, suspendues dans les airs, et sacrifiant à tours de bras à ce

Digitized by Google

que M. Maxime Du Camp appelle assez justement « l'hystérie de la propreté ».

On comprend que cette passion rende plus sensible encore la malpropreté typique qui distingue fâcheusement le quartier juif, l'un des plus peuplés toutefois et l'un des plus curieux d'Amsterdam. Car c'est là encore une des originalités de cette grande ville : après avoir accordé aux Israélites l'égalité civile à une époque où ils étaient traqués dans le reste du monde elle a conservé en plein XIX^e^ siècle une sorte de *ghetto*.

FEMME DE PÊCHEUR.
D'après un dessin de Marold.

Ces bruyants enfants d'Israël, aux doigts crochus et au nez recourbé, sont, en effet, au nombre de vingt-cinq mille, cantonnés dans un étroit quartier qu'ils habitent depuis dix générations ; quartier d'autant plus intéressant à visiter que ses hôtes ont, semble-t-il, un impérieux et fatal besoin de la vie en plein air. Alors que pour le Hollandais le *home* est considéré comme le suprême des biens ; alors que son intérieur, sagement défendu contre toute intrusion extérieure, non seulement par une froide réserve, mais par des chaînes, des bornes, des grilles, des stores et des écrans, constitue le port béni où il aime à se réfugier au milieu de sa chère famille, ces exilés du pays du soleil, dédaigneux des frimas du nord, du ciel gris, du brouillard, de la pluie froide et con-

Digitized by Google

tinue, passent tout leur temps dehors. Ils envahissent la rue, campent au seuil de leurs maisons; et, comme tous sont marchands, leurs boutiques invraisemblables, installées en plein vent, transforment la chaussée en une foire perpétuelle.

Et quels étalages, Dieux justes! Jamais œil humain ne contempla un plus curieux amas de choses innommées, un amalgame plus surprenant d'objets hors d'usage, panachés de comestibles douteux, dont les couleurs déteintes sont comme estompées par les odorantes vapeurs des friturіers de bas étage. Les robes de bal maculées, éraillées, souillées, y côtoient les bottines éculées, les casques bossués et les uniformes mangés aux vers. Les porcelaines ébréchées, fêlées et fendillées se mêlent aux chaises dépaillées, aux livres déchirés et aux carcasses de parapluie. Les statuettes de plâtre mutilées cohabitent avec les poissons séchés; les bonnets de tulle défraîchis, avec les concombres confits, alors que les éventails brisés, les shakos sans visière et les foies de bœufs fumés forment un « horrible mélange », le plus inattendu et le plus disparate que cerveau déséquilibré puisse évoquer en une nuit d'insomnie.

A ce spectacle si particulier, à cette incessante bousculade, il faut ajouter un accompagnement assourdissant de cris stridents et de discussions terribles pour un *cent*, et souvent pour moins. Et pour compléter le tableau, à tous les étages des maisons apparaissent des têtes ébouriffées, des femmes dont les cheveux se dissimulent sous de faux tours faits de crin ou de soie, et qui vocifèrent de voix piaillardes des admonestations à la foule de bambins couverts de haillons, crasseux et pouilleux, et qui, grouillant dans le ruisseau, en aspirent à pleins poumons les senteurs nauséabondes.

Lisez, au surplus, le nom de cette rue qui s'ouvre sur votre gauche : *Vlooijenburgerstraat*. Ce long mot en dit long à lui seul. Il signifie, littéralement traduit, « rue du Bourgeois aux Puces ». Au bout de cette ruelle, sur l'autre rive du canal, s'étend tout un îlot de maisons qui s'appelle le *Vloijenburg* (le Château ou le Bourg aux Puces). A Amsterdam, personne ne songe à s'étonner de ces qualifications significatives. La Haye ne renferme-t-elle pas une « rue aux Poux » dans son quartier juif? C'est là, au surplus, un terme importé de l'Orient, et il est peu de villes du Levant où le marché aux vieux effets n'ait pas un nom analogue. Notez que les voies que nous venons de parcourir ne forment pas la partie la plus mal habitée et la plus négligée de ce quartier doublement étrange. En appuyant sur la droite, nous trouverions des ruelles moins propres encore, aux maisons couvertes de crasse et d'ulcères, décorées de loques sordides séchant au bout d'un bâton, habitées par une population hâve et fétide croupissant au milieu d'épluchures, cloaque rendu plus répugnant par le voisinage immédiat de

Digitized by Google

cette propreté hollandaise élevée à la hauteur d'un principe, et qui est devenue une demi-vertu.

A mesure qu'on s'éloigne de ces ruelles affreuses, le spectacle perd de sa couleur et de son cachet. Le *Meyersplein*, où se dressent les deux synagogues qui se partagent la conduite spirituelle de cette foule bigarrée, a déjà meilleur air. Les arbres y mêlent leurs verts feuillages aux grandes lignes de l'architecture, et, quoique les deux larges bâtiments qui le décorent ressemblent bien plus à des magasins spacieux qu'à des temples consacrés au Seigneur, ils ont un peu l'air de se provoquer et de se regarder comme des chiens de faïence. C'est encore là, au surplus, une des originalités d'Amsterdam.

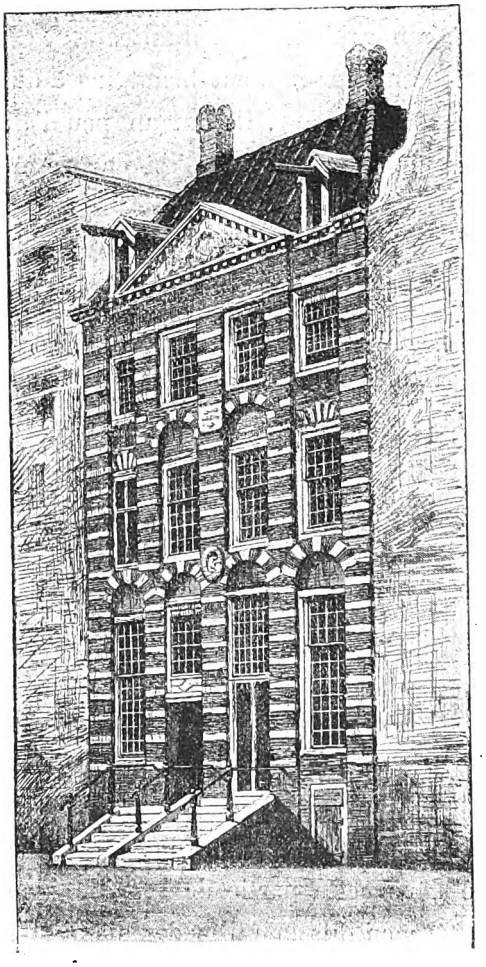
On sait quelle merveilleuse solidarité unit partout les Israélites et quels effets a produits cette union fraternelle. Sur les rives de l'Y, il n'en va pas de même. Pauvres ou riches, distingués ou sans éducation, propres ou négligés, les Juifs amsterdamois se divisent en deux grandes branches, je dirai presque en deux nations distinctes, qui non seulement vivent côte à côte sans se confondre, mais se jalousent et se détestent quelque peu. Les Juifs portugais et les Juifs allemands constituent deux groupes absolument séparés, et, bien que leurs deux temples se fassent vis-à-vis sur le même *plein*, le quartier que nous venons de parcourir est presque complètement occupé par les Juifs allemands, que leurs coreligionnaires portugais désignent dédaigneusement sous le nom injurieux de *Smousen*.

En continuant de nous éloigner de ces lieux si fangeusement pittoresques, nous rencontrons l'*Amstel* coulant à plein bord; et les longues cheminées qui s'élèvent sur sa rive, les grandes façades monotones percées de cent fenêtres qui baignent les pieds dans la rivière et font au quartier juif une sorte de rempart, nous forcent à nous souvenir que dans cette partie de la ville une population étonnamment habile exploite de père en fils la taille des diamants. Contrairement à ce qui se voit ailleurs, les Juifs d'Amsterdam ne se contentent pas d'être commerçants de naissance, ils sont encore d'admirables ouvriers. Leur dextérité, unique au monde, est justement célèbre; et cette précieuse industrie, qui réclame un coup d'œil si précis, une main si alerte, un entraînement si particulier, est exclusivement concentrée entre quelques familles, qui en ont fait une sorte de monopole.

Mais c'est assez nous attarder dans ce curieux quartier, l'un des plus surprenants qui soient en Europe. D'autres soins nous réclament. Ne quittons point toutefois cette partie de la ville sans accorder un regard à la majestueuse église catholique que le voisinage du *Meyersplein* a fait placer sous le

Digitized by Google

patronage singulier de Moïse et d'Aaron, à l'église du Sud (*Zuiderkerk*), qui mire son long minaret dans les eaux tranquilles du *Groen-Burgwal*, et à la porte Saint-Antoine, dont les tourelles pointues terminent heureusement la perspective du fossé des Arquebusiers (*Kloveniers-Burgwal*). N'oublions pas surtout que c'est dans une de ces rues pittoresques que Rembrandt passa les années les plus fécondes de sa laborieuse existence.



LA MAISON DE REMBRANDT DANS LA JODENBREESTRAAT [1].

D'après un dessin de Boudier.

Au lendemain de son mariage avec Saskia Uylenburg, il vint s'installer dans une jolie maison, aux assises de briques et de pierre, qu'on voit encore à l'entrée de la *Jodenbreestraat*, et qu'une inscription désigne à l'attention des passants. A cette époque tout lui souriait. Sa résidence nouvelle était, au surplus, admirablement choisie. Il n'avait qu'à lever les yeux pour apercevoir le clocher dentelé de la *Zuiderkerk*; de sa fenêtre il découvrait l'*Oude Schans*, avec sa gracieuse perspective que domine la tour de *Montalbaan*. Enfin à ses pieds se pressait l'éternelle procession de cette foule loqueteuse, dont il devait mettre à si forte contribution les types invraisemblables.

Combien de tableaux, combien de dessins, combien d'estampes incomparables sont sortis de cette journalière contemplation! La *Faiseuse de pannekoeken*, le *Lépreux*, la *Synagogue*, le *Marchand de mort-aux-rats*, le *Juif au grand bonnet*, la *Femme à la calebasse*, et cent autres œuvres géniales proviennent de l'exploitation de cette mine intarissable. Aussi demeura-t-il vingt années dans cette maison si bien située, à laquelle il renonça seulement quand il eut tout perdu, lorsque sa femme fut morte, sa fortune dissipée, et lorsque, poursuivi par des créanciers

1. Gravure extraite de *Rembrandt, sa Vie, son Œuvre et son Temps*, par M. Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie.

Digitized by Google

implacables, il dut se réfugier (amère dérision!) sur le *Canal des Roses*.

Singulier retour des choses d'ici-bas, c'est encore dans ce quartier préféré par lui que commença son apothéose. Ce fossé des Arquebusiers dont nous parlions à l'instant, et qui aboutit à la porte Saint-Antoine, a possédé pendant trois quarts de siècle, sur ses quais, les deux plus beaux musées de la grande cité : le *Trippenhuis*, ou Musée royal, et le musée Van der Hoop, une des plus belles galeries connues.

C'est au *Trippenhuis* qu'on allait admirer et étudier la merveille des merveilles, cette *Ronde de nuit* et aussi ces *Syndics des drapiers* qui eussent suffi à immortaliser le nom de Rembrandt, si tant d'autres chefs-d'œuvre créés par son infatigable pinceau n'étaient pour lui assurer une renommée éternelle. Puis autour de ces admirables ouvrages on avait groupé une réunion sans seconde de tableaux exquis. Tous les maîtres hollandais y étaient représentés, les grands et les petits, les grands surtout : Frans Hals, Van der Helst, Bol, Flink, Terburg, Metzu, Dov, les deux Ostade, Paul Potter, les deux Both, Cuyp, Van Goyen, Hobbema, Ruysdael, Jean Steen, Karel Dujardin, les trois Van de Velde, Nicolas Maas, et cent autres, tous d'un mérite indiscuté et d'une valeur reconnue.

PORTRAIT DE REMBRANDT [1].
D'après son eau-forte de 1639.

Au rez-de-chaussée se trouvait le Cabinet des Estampes, et les yeux, éblouis plutôt que fatigués par l'éclat et la magie des couleurs, pouvaient se reposer dans la contemplation de ces savantes gravures au burin ou de ces délicieuses eaux-fortes, qui constituent peut-être le plus étonnant poème qu'on ait jamais tracé.

1. Gravure extraite de *Rembrandt, sa Vie, son Œuvre et son Temps*, par M. Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie.

Digitized by Google

Aujourd'hui toutes ces richesses d'art ont été transportées bien loin, dans un autre quartier de la ville, auprès du *Vondelspark*, que nous parcourions tout à l'heure, à mi-chemin entre cette belle promenade et le Palais de l'Industrie, le *Volksvlyt*, comme on l'appelle. Ce déménagement, au surplus, était indispensable et réclamé par tous les amateurs d'art. La « belle maison du marchand Trip », qui recélait tant de chefs-d'œuvre, constituait le plus détestable musée du monde. Les tableaux y étaient mal exposés, dans des chambres étroites, trop basses de plafond, sans recul possible, avec des jours de côté, éclairés par une lumière frisante qui dénaturait les tons et détruisait les valeurs.

Aujourd'hui l'art hollandais n'a plus lieu de se plaindre : ses chefs-d'œuvre sont abrités par un palais digne de lui, qui renferme à la fois dans ses robustes murailles tous les trésors d'art de la riche cité. Le nouveau musée, en effet, est à la fois le Louvre, le musée de Cluny et le Cabinet des Estampes d'Amsterdam ; et toutes ces collections s'y prélassent à l'aise, en belle lumière, admirablement présentées. La robuste façade de ce monument superbement pittoresque prévient de suite en sa faveur, et les somptuosités de l'intérieur disent assez que l'heure de la justice est sonnée.

Faut-il rappeler que ce ne sont pas seulement les tableaux de l'ancien *Trippenhuis* qu'on peut voir dans ce majestueux bâtiment ? Il renferme également ceux qui composaient le musée Van der Hoop et ceux aussi qui garnissaient l'Hôtel de Ville actuel : car la municipalité amsterdamoise, après s'être vu exproprier du palais somptueux qui décore le *Dam*, n'est point, cela se comprend, demeurée sans asile.

Sur l'ancien fossé de la ville, transformé, par suite d'agrandissements successifs, en un étroit canal ombragé de grands arbres et bordé de maisons toujours proprettes, mais vieilles et d'allure modeste, se dresse un immense hôtel, aux façades nues et dépourvues de tout ornement. C'était là que logeait jadis le Conseil de l'Amirauté. C'était là aussi que descendaient les princes d'Orange quand ils venaient visiter la capitale, et c'est là que Marie de Médicis reçut l'hospitalité pendant le court séjour qu'elle fit dans les Pays-Bas. « Il est bien vrai, dit un contemporain, qu'un plus superbe et plus royal palais estoit deu à une si grande Royne, mais la ville d'Amsterdam ne luy en pouvoit donner un plus auguste, pour la memoire de ses princes qu'elle y avoit autrefois reçeus. »

On voit encore la salle où les Bourgmestres vinrent saluer cette reine exilée, chassée de France par son fils, et lui souhaiter la bienvenue. Le soir,

Digitized by Google

LA TOUR DE MONTALBAAN.

Gravure de Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken.



Digitized by Google

ils lui envoyèrent demander le mot d'ordre pour le transmettre aux gardes de la ville, voulant montrer qu'ils se mettaient ainsi sous sa protection. Ces braves Bourgmestres et le pensionnaire Guillaume Boreel, sieur de Duynbeke, qui les accompagnait, ne se doutaient guère qu'un siècle et demi plus tard leurs successeurs, poliment congédiés par un monarque français, devraient quitter le plus magnifique des palais, pour venir s'installer à leur tour dans les bâtiments moroses où ils avaient logé cette ci-devant reine de France.

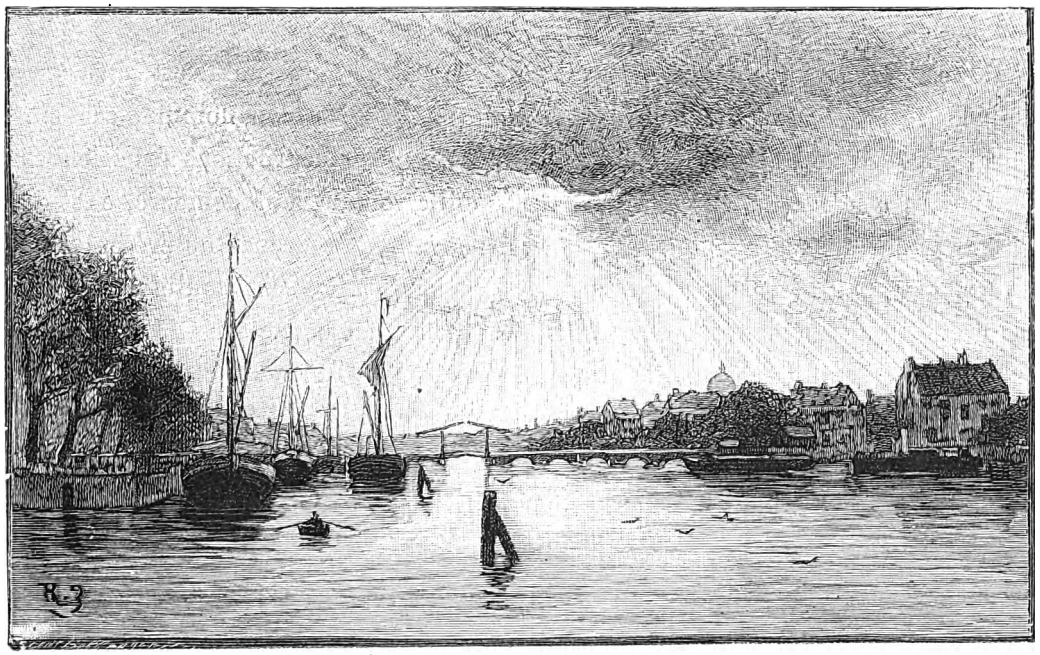
Aujourd'hui, destitué de ses anciennes richesses artistiques, veuf de ses tableaux précieux, l'Hôtel de Ville ne présente plus guère d'attrait pour le visiteur étranger. L'archéologue, par contre, y trouve de quoi satisfaire amplement sa curiosité, car les archives, tenues en fort bon ordre, mais inexplorées en partie, réservent encore bien des surprises aux curieux, et aux chercheurs bien des découvertes.

Si, abandonnant l'Hôtel de Ville, nous continuons notre route en appuyant vers la droite, nous aurons bientôt rejoint l'Amstel, ou, pour mieux parler, *het Water* (l'Eau), car c'est sous ce nom que les Amsterdamois désignent leur fleuve bien-aimé. Et, en effet, pour les habitants de cette grande et belle cité, l'Amstel n'est-il pas « l'eau » par excellence ? N'est-ce pas de ses flots qu'est jailli, pour ainsi dire, ce hameau de pêcheurs qui devait un jour devenir une des plus riches capitales de l'Europe ? Aujourd'hui encore cette capitale ne lui doit-elle pas son nom? *Amstelerdam*, d'où par contraction on a fait Amsterdam, veut dire « digue ou levée des riverains de l'Amstel ». C'est plus qu'il n'en faut pour justifier la reconnaissance d'un peuple dont l'ingratitude est le moindre défaut. Dans sa course à travers la ville, l'*Eau* prend successivement trois noms différents : il s'appelle d'abord *Binnen-Amstel* ou Amstel intérieur — ce qu'on abrège le plus généralement en disant *Binnen*; — plus loin, entre les anciens murs de la ville et le *Dam*, on le nomme *Rokin*, et enfin, après avoir souterrainement franchi le *Dam*, il était qualifié jadis *Damrak*, ce qui signifie « coude ou tournant du *Dam* »; mais cette dernière fraction de l'Amstel n'existe plus. Le *Damrak*, aujourd'hui comblé, a été transformé en boulevard.

Au point de vue pittoresque, cette « amélioration » est éminemment regrettable, car ce vaste cours d'eau, surchargé de bateaux ventrus et pansus, aux mâts empanachés, à la voile rougeaude, bordé de ses curieuses maisons de briques aux teintes chaudes, aux pignons irréguliers, baignant leurs pieds dans l'eau glauque, et dominées par la flèche bulbeuse de la « Vieille Église », ce cours d'eau constituait assurément un des coins les plus extraordinaires de cette ville si peu banale.

Digitized by Google

Mais les habitants ne se nourrissent point exclusivement de pittoresque. On apprécie mal ce qu'on a journellement sous les yeux, et la beauté des points de vue finit à la longue par tenir moins au cœur que les commodités de la vie. Aussi le *Damrak* a-t-il fait place à une vaste chaussée, et il n'est pas le seul qui ait subi cette transformation. Avant lui, le *Spui* avait été également comblé, et le port avait vu s'entre-croiser, au milieu de ses eaux tranquilles, des lignes de chemins de fer aboutissant à une gare monumentale bâtie sur une forêt de pilotis. Aujourd'hui les locomotives sifflent et passent, en traînant leurs lourds convois de



VUE SUR L'AMSTEL.

Gravure de Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken.

wagons, à l'endroit même où l'on voyait jadis courir les gros *tjalks* inclinés par le vent et les bateaux à vapeur lancer vers le ciel leur gracieux panache de fumée.

Il s'en faut de beaucoup que le *Rokin* soit aussi curieusement pittoresque que le *Damrak* l'était il y a dix ou quinze ans. Les maisons s'y succèdent à droite et à gauche, calmes, modestes, dans leurs teintes sombres, avec leurs entablements peints en gris clair, leurs petits perrons de granit bleu, leurs bornes à pans coupés et leurs chaînes de fer, c'est à peine si, de loin en loin, quelque monument bourgeois, le cercle *Arti et Amicitiæ* ou la Banque des Pays-Bas tranchent sur la monotonie de ces habitations un peu trop régulières.

Digitized by Google

Au bout du *Rokin* nous retrouvons le *Binnen*, et l'Amstel brusquement s'élargit, perdant toute allure de canal, et prenant le noble aspect d'un fleuve large, profond et limpide. Les ponts se succèdent énormes et s'ouvrant au milieu pour livrer un passage aux vaisseaux, tandis qu'à droite et à gauche le défilé des canaux latéraux continue.

Coupant l'Amstel à angle droit, ils nous ouvrent de chaque côté des perspectives superbes. Le *Heerengracht*, le *Keisersgracht* et le *Prinsengracht*, que nous traversons ainsi, affectent un calme majestueux, une sorte de recueillement un peu triste mais fort aristocratique, et qui ne détonne pas avec ce qu'on sait de leur grandeur passée.

De ces trois canaux, le plus beau, le mieux bâti et le plus noble est sans contredit le *Heerengracht*, ou canal des Seigneurs. Il est le bien nommé, car sur ses rives se dressent les plus riches hôtels de la ville, constructions patriciennes par excellence. Presque toutes les grandes familles ont là leur demeure, c'est le faubourg Saint-Germain d'Amsterdam. Aussi aucun autre canal ne présente-t-il un plus grandiose aspect. Cette richesse et cette sélection, toutefois, ne se traduisent point au dehors par un faux luxe tapageur, par un débordement de sculptures ambitieuses et de profils compliqués. Tout, au contraire, y est modeste et sobre. Les proportions seules indiquent l'importance de l'habitation et impriment aux façades leur majestueux caractère.

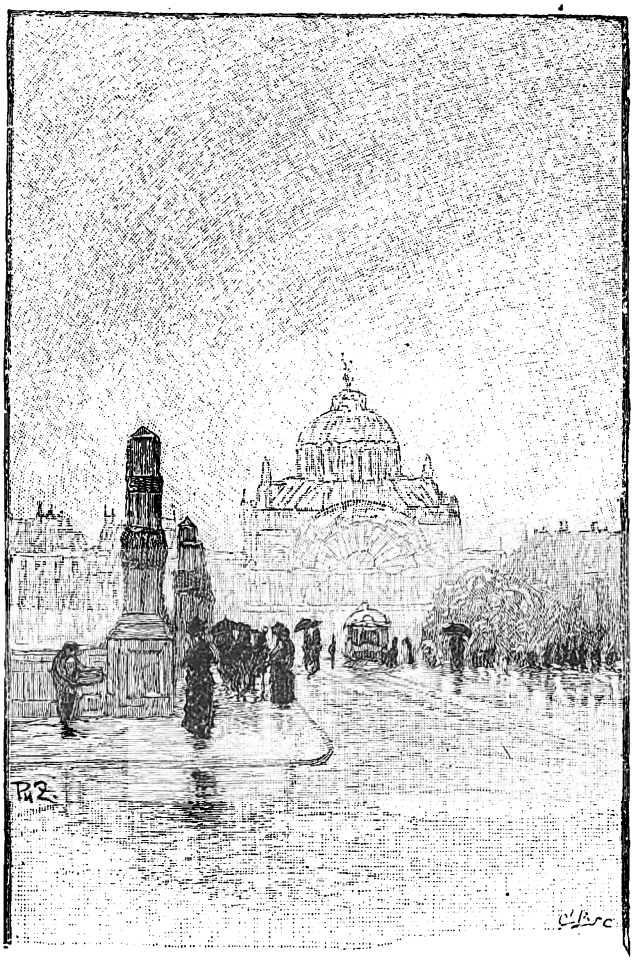
Le *Keizersgracht*, dont les courbes harmonieuses suivent parallèlement celles de son aristocratique voisin, n'est guère moins large, et sur une bonne partie de son parcours il est aussi bien bâti. Lorsque Marie de Médicis le traversa pour se rendre à la demeure que lui avait préparée la municipalité, « elle s'étonna, dit un contemporain, de la longue et continuelle suite de maisons, et de l'élégance, beauté et commodité de leur structure ». Tel il était au XVII^e^ siècle, tel il est encore aujourd'hui ; et, si ses vastes hôtels aux proportions monumentales et à l'aspect cossu sont moins recherchés par les familles patriciennes que ceux de son illustre voisin, encore ont-ils l'honneur d'abriter ce que le haut commerce compte de plus distingué et les enrichis de la banque.

Enfin nous voici parvenus à la troisième grande artère circulaire d'Amsterdam, au *Prinsengracht*, ou canal des Princes, qui a cessé de justifier son nom, si tant est qu'il l'ait jamais mérité. Il n'est guère peuplé, en effet, que de petits bourgeois, d'artistes, d'employés, de bateliers, de pêcheurs ; population spéciale, très industrieuse, extrêmement pittoresque, mais médiocrement élégante. Il est, en outre infiniment moins silencieux. Bordé de cabarets bien fournis de tonneaux luisants et décorés de flacons rangés en batterie, il décrit la même courbe

Digitized by Google

que ses deux aînés, et, comme eux, se trouve coupé par le *Binnen-Amstel* en deux parties à peu près égales.

Ce dernier, dont nous continuons de longer les larges quais, prend lui-même fin à un vaste pont qui porte le nom de Haute-Écluse. De ce pont on embrasse dans son ensemble le côté sud de la cité, comme de l'ancien port on en pouvait autrefois contempler toute la partie septentrionale. Jamais spectacle ne fut à la fois plus étrange et plus captivant. Ce beau fleuve, large de deux cents mètres, avec ses ponts et sa flottille de bateaux, avec ses arbres centenaires et sa double bordure de maisons brunes aux boiseries réchampies de tons clairs, forme assurément un des tableaux les plus richement colorés qu'on puisse imaginer.



LE PALAIS DE VOLKSVLYT.
Gravure de Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken.

Vainement on chercherait autre part une mosaïque aussi vibrante de tons sombres ou gais, une ligne plus curieusement brisée, que celle dessinée par ces innombrables pignons, dominés de loin en loin par les grands clochers noirs des églises. Ajoutez à cela une vie à la fois débordante et calme, une agitation paisible, des bateaux qui passent lentement, des passants qui traversent les ponts sans jamais se presser, les chariots suivant paisiblement les quais, et le bruit de la foule, le roulement des voitures, le sifflement des *stoomboten* mêlés à la mélopée lointaine d'un orgue ou au refrain ailé des carillons qui arrivent adoucis et comme tamisés par la distance.

Puis, si nos regards se portent de l'autre côté, c'est encore l'Amstel, mais

Digitized by Google

cette fois coulant entre deux rives de prairies bordées de feuillages, encadrées de grands arbres, avec des moulins qui tournent, et à leurs pieds des bestiaux qui ruminent; le calme absolu et le repos des champs succédant brusquement au bourdonnement de l'immense fourmilière, et, pour rendre ce contraste plus frappant, deux constructions énormes, l'*Amstel Hotel* et le *Volksvlyt*, dressant leurs masses imposantes aux deux coins du tableau. Avions-nous tort de dire en commençant qu'Amsterdam est la capitale la plus originale qui soit au monde?

Henry Havard

SERVANTE AMSTERDAMOISE.

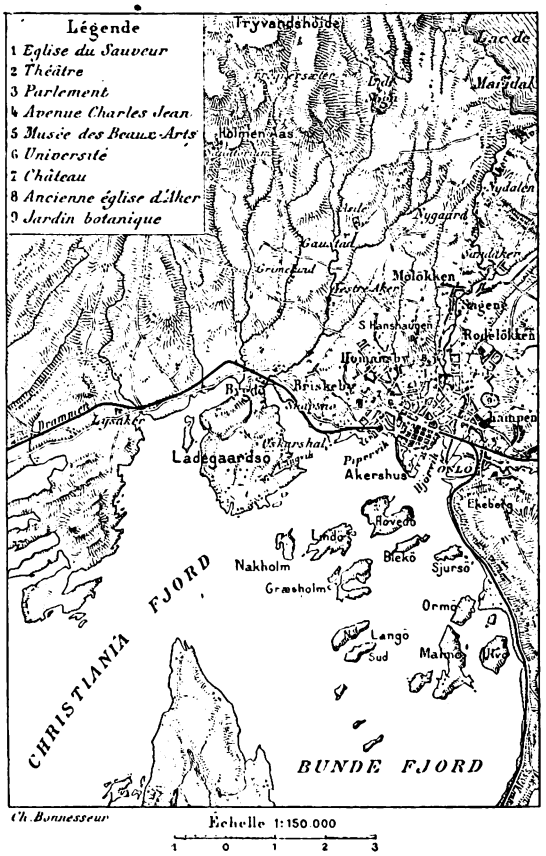
Gravure de Bazin.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHRISTIANIA

Christiania, la capitale du royaume de Norvège, est située par 59° 54′ de latitude nord et 8° 23′ de longitude est, à 500 kilomètres ouest de Stockholm, au fond d'un golfe ou *fiord* qui s'ouvre à l'angle nord-est du Skager Rak, le premier de la série de couloirs maritimes par lesquels on pénètre de la mer du Nord dans la Baltique. Ce magnifique fiord, qui ne mesure pas moins de 95 kilomètres de longueur, mais qui, malheureusement, est encombré par les glaces de janvier à mars, est celui au fond duquel les pirates scandinaves, effroi de Charlemagne, préparaient jadis leurs expéditions et rapportaient leur butin. Il n'a pas, tant s'en faut, la grandeur sauvage de sites que présente l'intérieur du pays. Entre les innombrables places de commerce qui se succèdent dans les échancrures de la côte, s'étalent de vastes prairies semées de bouquets de pins et de hêtres; sur les pentes se montrent des fermes coquettes, de couleur blanche, jaune ou rose, le tout si riant et si lumineux qu'on a quelque peine à se croire par le 60e degré de latitude.

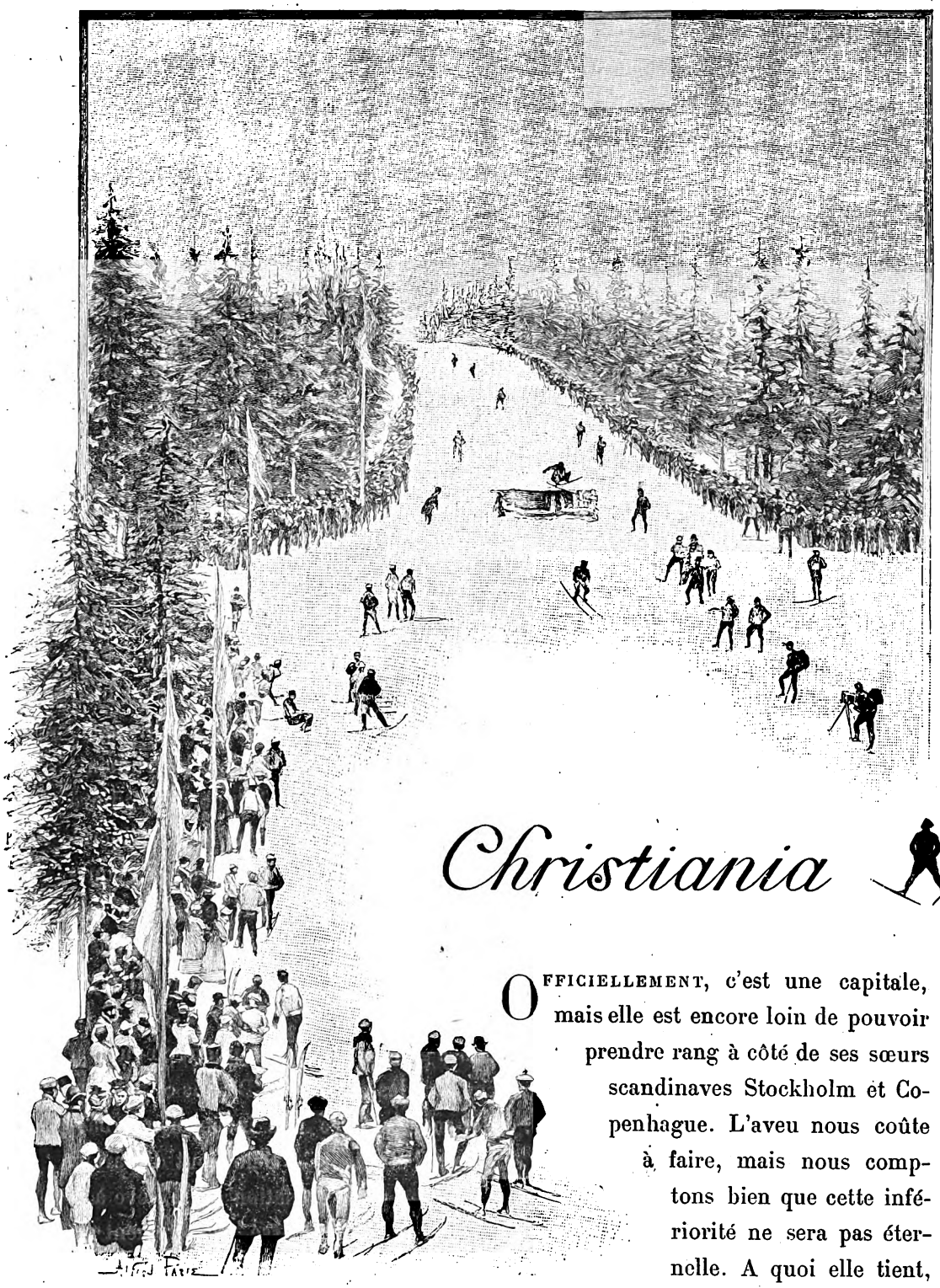



Ce n'est certes pas une ville comparable aux deux autres métropoles scandinaves, Copenhague et Stockholm. Fondée au IXe siècle par Harald « aux cheveux rouges », sous le nom d'*Opslo*, elle se vit entièrement détruite en 1624 par un incendie, et ce fut alors que Christian IV, le roi du Danemark, État auquel la Norvège était réunie en ce temps-là, comme elle est aujourd'hui associée, d'une façon toute indépendante, à la Suède sous une dynastie commune, la fit reconstruire sur un plan nouveau, et lui donna le nom qu'elle porte actuellement. Cette seconde Christiania, il est vrai, ne subsiste plus elle-même qu'en partie; elle a brûlé en 1858, et, cette fois, aux maisons de bois qui formaient le gros du massif, on a substitué des constructions de pierre et de brique encadrant de larges rues abondamment pourvues de fontaines et de prises d'eau.

Christiania n'a que peu de monuments; l'édifice le plus intéressant de la ville est le vieux château d'Agerhuus, avec son église et sa citadelle, qui couronne une pointe de terre projetée dans le fiord. Ajoutons-y le Palais-Neuf, résidence du prince royal, l'Académie militaire, le théâtre, la cathédrale, la banque, l'université, le musée des antiquités du Nord. Le charme de la ville tient surtout à son site, à son double port plein d'animation, à sa rade semée d'îlots verdoyants, à cette péninsule de Ladegaards qui achève si gracieusement à l'ouest l'avant-plan de l'ensemble urbain, et à ses jolies collines du nord, figurant autant de faubourgs que la ville rejoint par une projection de cottages et de parcs, et d'où l'on a une si belle vue, d'un côté sur la baie, de l'autre vers les hautes crêtes de l'intérieur de la péninsule et l'entrée de l'épique vallée de Gudbrand.

Christiania n'est pas un très gros centre d'industrie et de négoce. Elle doit surtout sa prééminence croissante à sa situation géographique, qui lui a permis de distancer Trondhjem, le chef-lieu primitif du pays, et Bergen, qui, néanmoins, reste toujours le premier havre du royaume. Un service régulier de bateaux à vapeur unit la capitale de la Norvège non seulement avec tous les ports de la côte norvégienne jusqu'à Vadsoë, mais encore avec un grand nombre de places tant suédoises qu'étrangères, avec Göteborg, Malmöe, Copenhague, Lubeck, Hambourg, Amsterdam, Londres et autres. Ses relations avec l'intérieur sont assurées par le chemin de fer d'Eisvold, par la navigation du grand lac Miösen, et par le chemin qui conduit en Suède par Kongsvinger et l'Oëibren. Le mouvement annuel de son port est de 2500 navires, tant à l'entrée qu'à la sortie, et sa population, qui, en 1814, n'était que de 15 000 âmes, atteint aujourd'hui le chiffre de 150000.

Digitized by Google



PATINAGE.

Gravure de Rousseau, d'après un dessin de A. Paris.

# *Christiania*

OFFICIELLEMENT, c'est une capitale, mais elle est encore loin de pouvoir prendre rang à côté de ses sœurs scandinaves Stockholm et Copenhague. L'aveu nous coûte à faire, mais nous comptons bien que cette infériorité ne sera pas éternelle. A quoi elle tient, le lecteur l'apprendra s'il veut avec nous jeter en arrière un rapide coup d'œil sur le passé de notre Christiania et de notre Norvège.



Digitized by Google

La ville fut fondée au moyen âge. Elle s'appelait alors *Oslo*, et sans être précisément la cité principale du royaume, elle fut plusieurs fois la résidence des rois norvégiens. Tel monarque préférait Oslo, tel autre Bergen, alors la plus peuplée de toutes, tel autre Trondhjem, qui représentait dans l'opinion générale l'essence de la nationalité. Toutes les villes prospéraient, car longtemps la Norvège fut, parmi les contrées du Nord, la première en puissance et en civilisation. Avant toutes les autres, elle avait eu une monarchie solidement organisée, avec des rois héréditaires, dont plusieurs comptent parmi les grands hommes et parmi les héros. Elle avait une littérature : les immortels conteurs des sagas, fils de la norvégienne Islande, vivaient à la cour des rois norvégiens, et cherchaient dans l'histoire de la mère patrie, fertile en dramatiques sujets, les motifs de leurs poèmes. Alors aussi s'épanouissait en monuments somptueux un art norvégien : c'est dans la ville septentrionale de Trondhjem que s'élevait cette admirable cathédrale de Saint-Olaf, la plus belle du monde scandinave, que nous essayons de restaurer aujourd'hui, sans être bien sûr de retrouver, dans la confusion des ruines et l'incertitude des souvenirs, les lignes harmonieuses de son ancienne architecture.

Vers la fin du moyen âge, un héritage donne la Norvège à une reine danoise, nommée à l'élection en Suède et dans son propre pays. La Suède se reprend bien vite, et cherche ses princes chez elle. Les Norvégiens restent fidèles à l'étranger. Cette nation qui, dans la main des grands rois, a été un incomparable instrument, ne sait, ne peut plus rien faire par elle-même : elle a perdu l'habitude de conduire ses affaires, elle est incapable de se gouverner. Les grandes familles aristocratiques, si glorieuses et si puissantes autrefois, ne produisent plus que des courtisans. Quand la monarchie nationale disparaît, elles descendent lentement jusqu'au niveau des pays. Rien de plus facile pour le Danemark que de maîtriser cette masse inerte qui s'abandonne sans résistance. Pendant deux siècles il n'y a plus de Norvège.

Les villes sont entraînées dans la décadence générale ; elles tombent en ruines, elles brûlent, elles sont mises au pillage pendant les guerres où Danois et Suédois s'arrachent des lambeaux de Norvège. Elles-mêmes, avec une inconscience barbare, détruisent les monuments qu'a épargnés l'étranger. A Oslo, tout disparaît.

Après 1500, on voit poindre une renaissance ; mais la nation qui s'élève à la vie est comme une nation nouvelle, et ne sait rien de son passé. Adroitement ses maîtres danois l'entretiennent dans cette ignorance, l'accoutument à tourner ses yeux vers Copenhague, à n'employer que pour le Roi et l'État danois ses forces, ses ressources, son génie. Elle a oublié sa vieille langue littéraire, qui s'est décomposée en dialectes et ne vit plus que dans des patois de paysans Les villes se

Digitized by Google

mettent à parler le danois, la langue de l'Église, de l'administration, des lettres ; c'est le danois qu'on enseigne aux enfants comme un idiome maternel. Et pourtant ces enfants sont bien de vrais Norvégiens. Jamais le Danemark n'a été assez riche en hommes pour envoyer chez nous autre chose que des fonctionnaires ou des soldats, hôtes passagers qui ne firent point souche.

Assez vite les Norvégiens retrouvent leurs facultés natives, mais c'est au profit de Copenhague qu'elles s'exercent. Le théâtre du Danemark-Norvège, si brillant au XVIII^e^ siècle, doit presque tout son éclat à des Norvégiens, obligés d'aller chercher à Copenhague la réputation et le succès. Oslo, devenue Christiania en 1624, du nom de son second fondateur, le remarquable roi Christian IV, s'appelait bien une capitale ; mais aucun établissement scientifique ou littéraire, aucun monument de quelque importance ne justifiait ce titre, et elle végétait dans la mesquinerie de l'existence provinciale. Tous les talents, toutes les énergies affluaient à Copenhague : témoin ce grand Holberg, que la Scandinavie ne fut pas seule à admirer, mais dont les littératures voisines, celle de l'Allemagne, celle de la Russie, ressentirent profondément l'influence. Il n'y a guère que le théâtre français qui puisse montrer un trésor de comédies classiques égal à celui qu'il a laissé ; et ce Molière du Nord, génie souple et étendu, dont des lettres philosophiques, un roman satirique, des livres d'histoire attestent la variété, était, par son extraction, par sa naissance, par son éducation, un pur Norvégien.

Cependant les Norvégiens ne pouvaient ignorer toujours leurs origines et leur vieille histoire. A la longue, ils s'aperçurent qu'ils ne tenaient au Danemark que par des liens artificiels. En 1814, ces liens sont rompus lorsque l'Europe s'avise de nous donner à la Suède, notre ennemie héréditaire pendant des siècles, parce qu'elle était l'ennemi héréditaire du Danemark. Mais la Norvège a saisi l'occasion, et s'est proclamée État souverain. L'union conclue quelques mois après avec la Suède ne détruit pas l'indépendance reconquise : le même Roi règne sur les deux pays, mais quand il a mis le pied en Norvège, il parle une langue différente, il est entouré d'une autre cour, il commande une autre armée, il partage le pouvoir avec un Parlement autrement puissant que celui de son royaume de Suède.

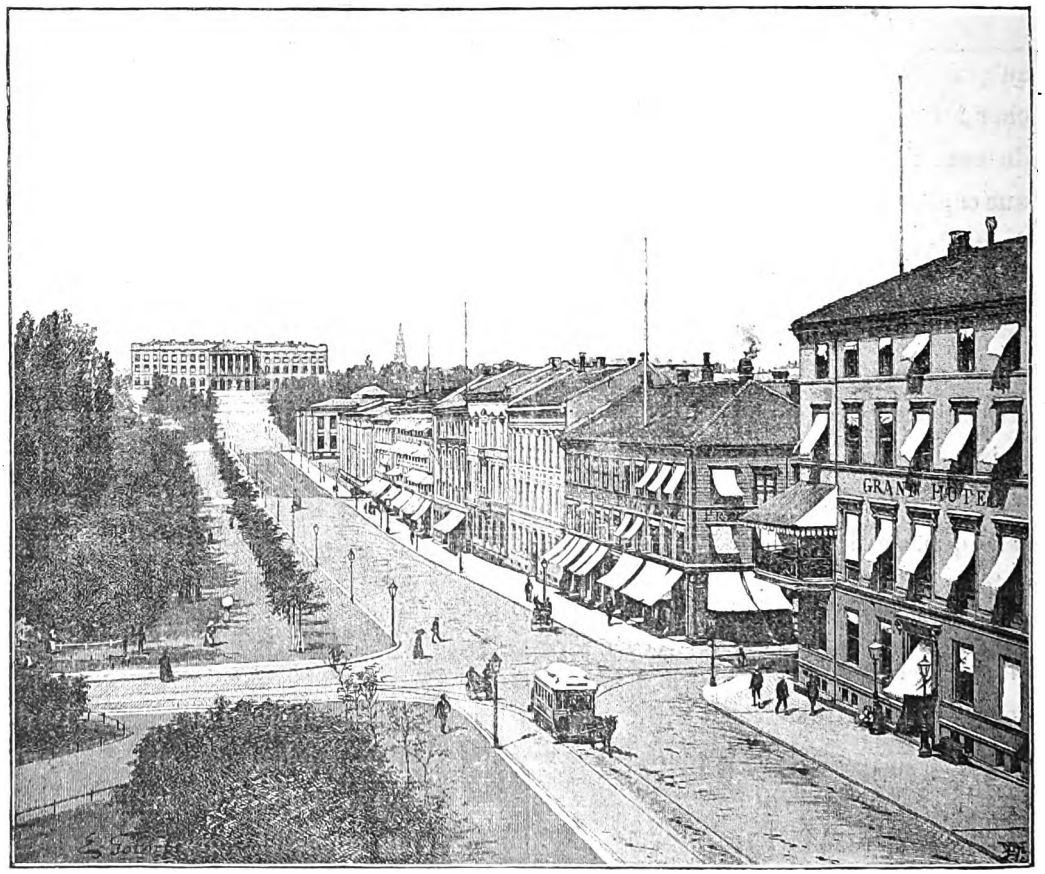
Christiania garde sa dignité de capitale, mais cette fois la dignité est effective.

Il y a plus d'une analogie entre la presqu'île scandinave et la presqu'île italienne : Stockholm répond à Venise, Bergen à Gênes, Christiania à Florence, et, si l'on compte le Danemark, Copenhague à Milan. Christiania est donc dans le Nord la position centrale, la vraie ville du milieu ; avec cela, admirablement située au fond d'un fiord qui s'ouvre sur la mer, au débouché d'une région peuplée et fertile. Que serait-elle si le glorieux moyen âge avait eu dans les siècles suivants sa continuation

Digitized by Google

normale ? Assurément une magnifique cité, mais peut-être Bergen ou Trondhjem pourraient-elles lui contester le rang de capitale. En 1814, Bergen était beaucoup plus riche et plus grande, Trondhjem avait le même nombre d'habitants ; Christiania ne l'emporta sur ses rivales que parce qu'elle était plus rapprochée de Stockholm.

Depuis elle a poussé d'une croissance rapide. Malgré la forte émigration vers



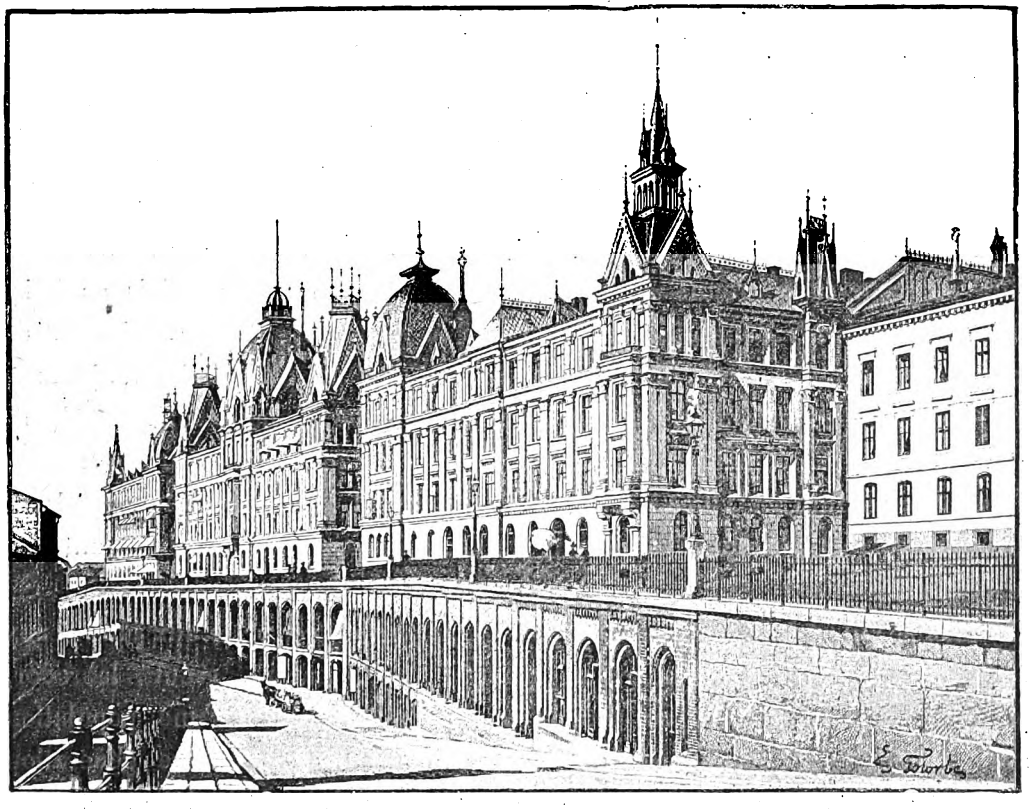

L'AVENUE CHARLES-JEAN.

D'après un dessin de Gotorbe.

l'Amérique, les 10 000 habitants de 1814 sont devenus 150 000. Bergen, la seconde ville du royaume, n'est qu'à 50 000. Les capitales de Suède et de Danemark, qui comptent l'une et l'autre plusieurs siècles d'existence, avec des conditions autrement favorables, ont 250 000 et 375 000 habitants. Et Christiania continuera sans doute de grandir gaiement. La Norvège tout entière, par l'industrie, le commerce, la navigation, accomplit d'immenses progrès. Ses enfants s'expatrient moins volontiers, trouvant à vivre sur le sol de la patrie. La population s'accroît vite : nulle part en Europe la longévité n'est aussi fréquente et la natalité aussi forte.

Digitized by Google

Les monuments ne poussent pas aussi vite que les hommes. Christiania ne possède pas ce décor de pierre ou de marbre que les siècles ont dressé dans les vieilles capitales : il y a si peu de temps que la Norvège est redevenue nation ! Mais ses beautés naturelles pourraient se passer d'ornements. Le fiord n'a pas cette grandeur sauvage qui ailleurs étonne le regard et déconcerte l'esprit, mais un amphithéâtre de gracieux paysages d'une variété charmante et



LE QUARTIER « PÉTERSBOURG ».

D'après un dessin de Gotorbe.

d'une incomparable fraîcheur se déploie autour de ses rives. Le port est vaste comme un golfe, animé et cependant paisible : paquebots fumants, trois-mâts aux voiles éployées, bricks de commerce et barques de pêche circulent à l'aise sur sa nappe tranquille. Les Norvégiens sont toujours les fils intrépides de la mer. Leurs navires marchands font flotter partout le pavillon national, leurs bateaux pêcheurs s'aventurent au milieu des glaces de l'océan Polaire.

Vers le large, une rangée d'îles surgit des flots, découpant l'horizon sans le fermer, trop lointaines peut-être pour devenir jamais un prolongement vénitien de la ville, assez proches pour lui faire une ceinture de coquets villages,

Digitized by Google

la banlieue maritime d'une capitale de marins. Au fond, la ville elle-même monte lentement vers les collines boisées qui l'entourent. Elles ne sont pas bien hautes, ces collines : à peine si les plus grandes atteignent à 500 mètres. Elles n'écrasent pas la ville, qui s'y appuie : leurs pentes doucement inclinées, se penchant vers elle, semblent aller au-devant pour l'inviter à monter. Ce ne sont que des parcs et des bois, où l'on chemine au milieu des pins; puis subitement, à des détours de sentier, l'horizon se découvre en larges perspectives : au bas, la ville, le port avec ses îles, le golfe et sa bordure fuyante de rivages ; au loin, vers l'ouest et le nord, les grandes cimes neigeuses estompées sur le ciel pâle.

Avec une prévoyance qui fait honneur à son goût, la ville de Christiania s'est rendue propriétaire de ces charmantes collines. On commence à semer dans les bois, dans les parties les plus pittoresques, des sanatoria, des hôtels, de grands chalets bâtis dans le style du pays. Avant longtemps Christiania aura posé sur sa couronne de verdure un diadème léger de palais en bois. Déjà, sur les bords du golfe, en dehors de la ville, les maisons grimpent de la plage au sommet de la longue croupe, toujours en plein bois, toujours à demi noyées dans les arbres. Le coup d'œil est superbe quand le soleil couchant, avant de disparaître, baigne de lumière tout le versant, et que sur les masses de sombre verdure les villas norvégiennes découpent leur fine silhouette. Dans dix ans, ce sera partout ainsi autour de Christiania, et l'étranger entrant par le fiord ne pourra retenir un cri d'admiration.

Dans la ville même, le terrain, disposé en amphithéâtre, prête aux plus beaux effets d'architecture. La matière ne manque pas : marbre, granit, labrador, porphyre existent partout en abondance. Il n'y faut plus qu'une population ayant l'âme artistique, le sens et l'amour du Beau. La première génération qui vint après 1814 avait tout à apprendre ; l'argent lui faisait défaut, et aussi la foi dans l'avenir de cette ville de toujours 10 000 habitants. Celle qui suivit était un peu moins pauvre, un peu moins inculte, mais n'avait guère plus de confiance et d'entrain. Le mouvement ne s'est dessiné qu'avec nos contemporains ; mais l'élan est tel, que le temps perdu sera vite regagné, et l'on peut espérer que la génération prochaine trouvera une vraie grande ville, pleine de beaux modèles... à surpasser.

La grande voie de Christiania, l'aorte qui réunit l'est à l'ouest et par laquelle circule toute la vie intellectuelle de la capitale, c'est l'avenue de Charles-Jean, ainsi appelée en l'honneur du premier Bernadotte et ouverte il y a quarante ans. Nos grands-pères ont chassé de vrai gibier sur ce terrain. L'avenue commence à la gare centrale, et aboutit au château royal. Elle est

Digitized by Google

bordée par les édifices les plus importants de la ville : l'église du Sauveur, l'hôtel des Postes, le palais du Parlement, l'Université, les musées, les grandes bibliothèques, les théâtres et les salles de concert, et naturellement les principaux hôtels et restaurants. (Les bibliothèques sont commodes et bien garnies, les collections scientifiques assez riches; le musée des Beaux-Arts, avec quelques beaux morceaux de maîtres étrangers, contient une partie de l'œuvre de cette École norvégienne dont toute l'Europe artiste apprécie la vigoureuse originalité.)

Avec tout cela, l'avenue de Charles-Jean n'a rien de monumental. N'était sa situation admirable, l'ampleur d'horizon qui se découvre de tous côtés, l'impression serait plutôt pauvre. Il y a là quelque chose d'inachevé, d'incomplet. On voit bien que l'avenue a été faite un peu tôt, avant que la ville fût grande et le pays prospère. Telle qu'elle est, c'est notre grande rue, notre boulevard des Italiens. De jour et de nuit, on ne peut se dispenser d'y passer. On y circule, on s'y promène, on y flâne d'autant plus à l'aise que la seconde moitié de l'avenue, celle qui va du Parlement au Château, longe la place principale de la ville. L'espace est grand, mais il n'est point vide. Dans la belle saison et aux heures mondaines, tout Christiania s'y donne rendez-vous. C'est le mouvement de la foule, le charme de la vie en plein air, l'animation d'une vraie capitale. Un rigorisme tout provincial glace encore les salons; en revanche, la vie d'avenue a tout le sans-façon, la facilité, l'aimable aisance de la liberté. Nos voisins nous trouvent des allures un peu yankees, et ils ont peut-être raison.

Christiania est de ces villes où rien ne peut rester du passé. Les quartiers anciens et nouveaux ne représentent pas un développement régulier, continu : c'est un brusque saut des petites maisons en bois aux grandes casernes de pierre. On peut encore comparer à son aise le vieux et le neuf; mais la jouissance artistique sera mince, car le vieux n'évoque point le moyen âge pittoresque et vénérable : il ne rappelle que le Christiania provincial d'autrefois, avec toutes ses laideurs et toutes ses pauvretés.

Déjà disparue est l'ancienne vie pittoresque, — si elle a jamais existé. On serait bien en peine de trouver dans les rues de Christiania des costumes curieux, des types à caractère. Nous avons cependant notre corporation des Garçons du marché aux bestiaux, qui cumule l'exercice de toutes sortes de métiers. Avec leur courte blouse bleue et leur pantalon de cuir jaune, ce sont les enfants terribles de la cité, des natures frustes, toutes d'instinct, le vrai peuple encore inculte. On les voit partout, ils se mêlent de tout, s'intéressent à tout. Les journaux sont remplis du récit de leurs tours, pas toujours très innocents, mais si ingénieux, et parfois si amusants! Ils tiennent à Christiania presque autant de

Digitized by Google

place que les lazzaroni à Naples, et l'analogie est si frappante, qu'on commence à les appeler aussi des *lazzarones*.

Les plaisirs de Christiania ressemblent à ceux de tous les pays froids. Il y en a un pourtant qui nous est particulier : le patinage de neige, notre sport national dans les blancs mois d'hiver. Pour les paysans, ce n'est pas un sport, mais une nécessité; dans les villes, c'est une récréation que tout le monde est heureux de voir à la mode. Les patins à neige sont de longues tranches de bois plates, taillées en pointe, d'un bois léger, élastique, mais solide. Avec ces patins, il faut un balancier ; les plus adroits n'ont besoin que d'une petite branche. L'équipement est le même que pour le patinage ordinaire, avec, en plus, des bas très montants et de fortes moufles, indispensables pour se protéger contre la violence des chutes. Car le patinage de neige est une course folle du haut en bas des collines, avec des traversées dans l'air, quand le terrain, prenant tout à coup la verticale, se dérobe sous vos pieds. On va, prompt comme l'éclair, léger comme l'oiseau, avec la sensation grisante de l'espace qui fuit, de l'air libre aspiré à pleine poitrine. Le sang circule mieux ; le corps, fortifié, s'assouplit ; les membres deviennent agiles et comme élastiques. Si violent que paraisse ce délicieux et salutaire exercice, il n'est pas tellement rude que les jeunes filles du monde ne s'y puissent livrer; et c'est un gracieux spectacle, bien scandinave, une vision de l'âge héroïque des sagas, quand une belle fille blonde, en robe courte gris clair, l'œil rayonnant, la joue empourprée, passe, comme une apparition aérienne, sur la blancheur des neiges immaculées.

Le concours du patinage de neige est un des grands jours de la capitale : on est sûr d'y voir le tout-Christiania, la Cour en tête. Les plus renommés de la Norvège viennent s'y disputer les prix ; mais, depuis quelques années, ce sont les jeunes gens de Christiania qui enlèvent régulièrement les premiers. Ce sport se développe de jour en jour et prend des proportions tout à fait grandioses. Notre jeunesse dorée commence à monter dans les hautes montagnes pour s'y livrer à des orgies de course, dans la neige éternelle. Des hôtels et des auberges alpestres dont les portes se fermaient jadis aux premiers froids s'ouvrent maintenant quelques semaines en plein hiver. Bientôt les gens du monde qui se respectent, hommes et femmes, iront fêter le nouvel an à 2000 mètres au-dessus de la mer, volant tout le jour, comme le Frithjof et l'Ingeborg de la saga, à travers les champs de neige, puis quittant le costume du patineur pour danser en tenue de soirée sous les lumières du Kursaal. Les gens d'imagination voient déjà là-haut toute une éclosion de stations d'hiver, une *Riviera blanche*, car le froid, nous n'y croyons plus : déjà nous nous sommes mis à envoyer nos poitrinaires et nos pulmo-

Digitized by Google

L'AVENUE CHARLES-JEAN PENDANT L'HIVER.

Gravure de Derbier, d'après le tableau de Christian Krogh.



Digitized by Google

niques hiverner au milieu des neiges ; après quelques semaines, les plus décadents écrivent leurs lettres avec les fenêtres ouvertes. Le patinage de neige ne nous empêche pas de cultiver aussi le patinage ordinaire sur la glace, et avec succès. Dans la foule qui circule sur l'avenue Charles-Jean, on peut toujours voir quelques champions du patinage norvégien vainqueurs dans les deux mondes.

La grande fête de l'année, la fête de la Constitution, tombe le 17 mai, au commencement de notre printemps. Elle ressemble un peu aux fêtes nationales de tous les pays du monde, mais je ne crois pas que nulle part ailleurs on puisse voir quelque chose de pareil à la Procession des enfants, instituée par le Victor Hugo norvégien, Björnstjerne Björnson. Toutes les écoles défilent, chaque enfant tenant à la main un petit drapeau aux couleurs nationales. Rien de charmant comme ce mignon cortège, un fleuve de rouge, de blanc, de bleu, qui s'écoule avec un susurrement de jeune gaieté, une musique de voix fraîches et de rires argentins. Depuis deux ans, les petites filles sont de la fête : il fallait bien les y admettre dans un pays où la proposition d'accorder aux femmes le droit de suffrage a réuni une imposante minorité de quarante-quatre voix sur cent quatorze, et cela dans un Parlement plutôt conservateur. Fait à noter, ce sont surtout les paysans qui ont voté pour.

Puisque j'en suis à énumérer les plaisirs de Christiania, ce serait le lieu de parler du théâtre, de décrire la vie artistique et littéraire ; mais, hélas ! la matière n'est pas riche, et le chapitre sera vite écrit.

Pendant toute la durée de l'union avec le Danemark, l'absence complète de théâtres n'a pas permis à la Norvège de former des acteurs. Même depuis, et jusqu'en 1850, nous n'avons jamais eu que des troupes danoises. Enfin, en 1850, Bergen, la ville natale de Holberg, parvint à créer une scène norvégienne, entièrement norvégienne. Tous les artistes étaient de Bergen ; de même le chef, l'âme de l'entreprise, Ole Bull, celui que nous appelons le Paganini du Nord, et la pièce qui fut représentée à la soirée d'inauguration était naturellement une comédie de Holberg. Bien vite ces acteurs gagnèrent leurs éperons et formèrent un ensemble tout à fait remarquable. La capitale s'empressa d'attirer chez elle ces premiers-nés de notre art dramatique, mais Bergen les remplaça aussitôt par d'autres qui les valaient. Et les choses continuèrent ainsi, la ville de province prodiguant ses talents à la capitale, qui demeurait stérile. C'est que Bergen est depuis longtemps prospère, vivante, animée par une active circulation d'hommes et d'idées : on y parlait une langue spirituelle et alerte, la langue du théâtre, tandis qu'à Christiania la langue restait pesante et sourde.

Vers 1850, la Norvège ne parut pas se douter qu'il lui naissait des talents

Digitized by Google

nouveaux ; elle n'en manifesta aucune joie. Dans la patrie de Holberg, qui est aussi maintenant la patrie d'Ibsen et de Björnson, le Parlement n'accorda pas et n'a jamais accordé depuis un sou de subvention aux théâtres. Le Roi, avec son modeste apanage, ne peut payer que sa loge. C'est tout au plus si les villes, gourmées de pharisaïsme puritain, commencent à reconnaître leurs devoirs envers l'art. Si notre théâtre vaut quelque chose, et il vaut beaucoup, nous le devons au répertoire, qui est classique, et à nos artistes, dont plusieurs sont les premiers du Nord. Il va de soi que Christiania n'a pas témoigné plus de tendresse aux auteurs : longtemps ils n'y ont été ni aimés ni compris. Tous représentaient des idées nouvelles, quelque chose de plus norvégien et de plus européen tout ensemble. Le moyen de plaire à une ville conservatrice et cléricale, à laquelle tout goût littéraire, tout sentiment artistique étaient étrangers? Force leur fut de s'exiler et de chercher ailleurs une atmosphère moins glaciale. La jeune société de Christiania s'est montrée méchante et injuste, mais elle a péché par jeunesse et par ignorance. Il en sera d'elle comme de ces enfants intraitables qui, plus tard, deviennent des hommes charmants, intelligents et instruits, pourvu qu'on les laisse se développer librement dans le sens de leurs inclinations. Parmi les auteurs émigrés, retirés à l'étranger ou en province, il n'en est du reste aucun qui soit natif de la capitale, et d'ordinaire ce n'est pas la vie de Christiania qu'ils décrivent. Mais voici quelque dix ans que les choses changent : Christiania, après avoir rebuté les écrivains, se mêle d'en produire, il naît des talents du cru ; seulement ceux-là sont des enfants terribles, car ils puisent les sujets de leurs livres (sans exception innommables) dans le monde, dans la vie de Christiania.

Ce que j'ai dit des auteurs, je pourrais le dire des peintres, des sculpteurs, des musiciens. Le nombre est grand des artistes norvégiens, mais beaucoup ont vécu à l'étranger, et c'est surtout dans les musées de l'Allemagne et de l'Autriche que resplendit l'œuvre de nos glorieux peintres. Christiania n'a rien à revendiquer dans les deux générations qui nous ont précédés ; mais la troisième, celle d'aujourd'hui, qui lui appartient de naissance, y a fixé son séjour, et la vie artistique fleurit enfin sur le sol de la patrie. Nos musiciens, compositeurs, chanteurs, pianistes illustres, acclamés par l'Europe entière, sont presque tous nés à Christiania, et ils y ont trouvé des sympathies assez vives pour être retenus par des liens d'affection. Si quelques-uns sont perdus pour notre société, la raison est la même qui fait chanter les rossignols suédois partout, sauf en Suède.

Dans le domaine des arts et de l'intelligence, les meilleures créations appartenant en propre à Christiania témoignent de deux qualités natives très prononcées : une souple élégance, une pénétrante finesse. Mais notre ville exerce aujourd'hui sur

Digitized by Google

le reste de la Norvège une attraction irrésistible. Chaque province, chaque cité s'y déverse comme l'affluent dans un fleuve, apportant au fonds commun le tribut de son génie. La part de Bergen, c'est l'imagination, l'élan lyrique; la part de Trondhjem, c'est la grandeur majestueuse et aussi l'humour. Et puis Danois et Suédois y viendront à leur tour, et de tous ces mélanges sortira quelque chose d'homogène, de complet, qui sera la suprême expression du génie scandinave.

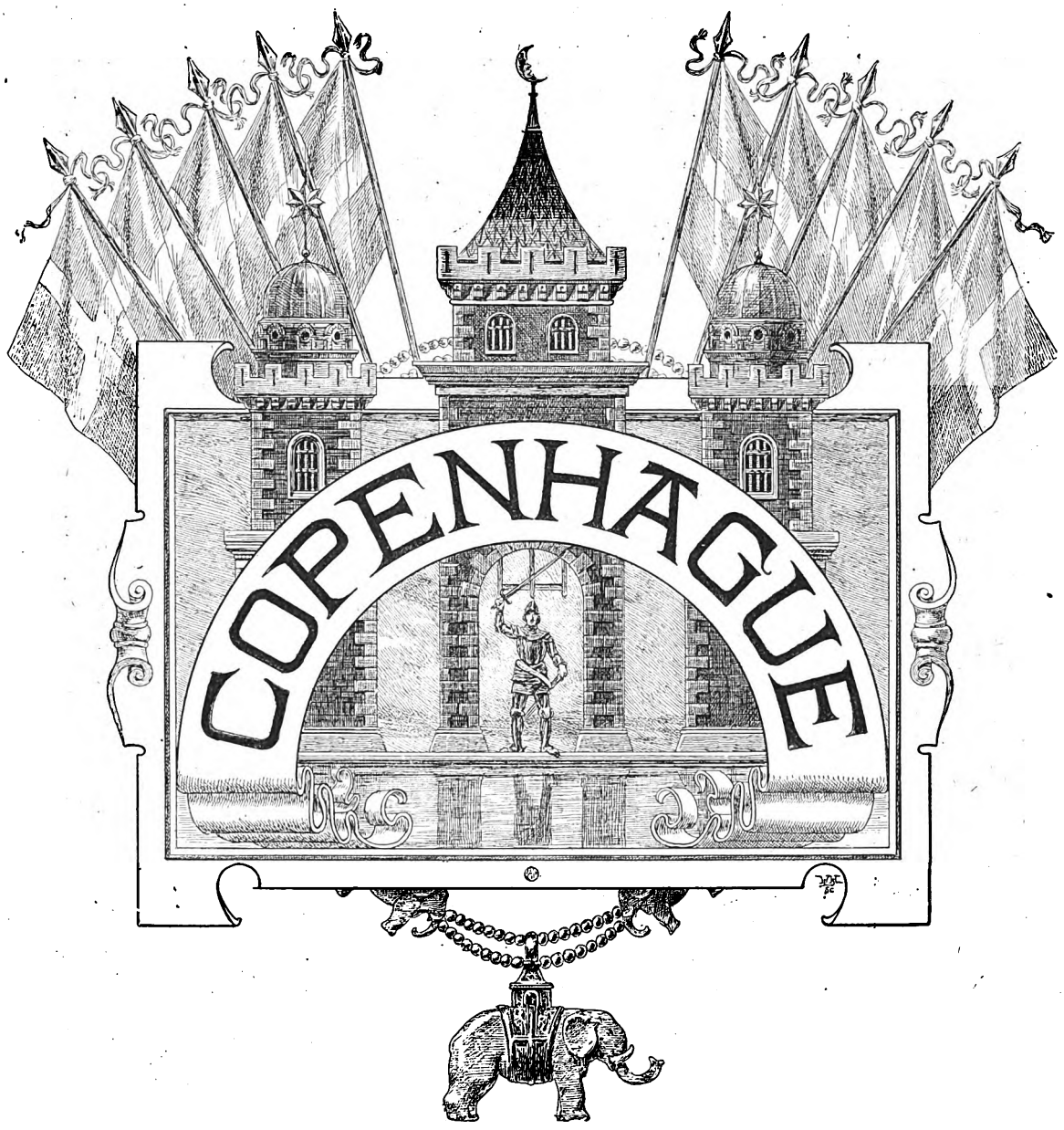
Oui, nous pouvons espérer, nous espérons en toute confiance que la Norvège reprendra son grand rôle d'autrefois. Là où n'existe pas cet organe moteur, ce centre de la vie nationale qu'on appelle une capitale, il peut y avoir un pays, il n'y a pas de nation. Nous aurons, nous avons une capitale; nous verrons disparaître ce dangereux sentiment, créé par les unions, invétéré par l'habitude séculaire, que le monde est hors la patrie, que, partout, dans la patrie on n'est que dans la province. L'union actuelle avec la Suède ne nous dérobe que la famille royale et la diplomatie. Encore peut-on se demander si nos progrès en tout genre, le développement continu des intérêts norvégiens, n'entraîneront pas la création d'une diplomatie proprement norvégienne. Quant à la famille royale, il est certain qu'elle prend de plus en plus de plaisir au séjour de la Norvège et de Christiania.

Harald Hansen

NORVÉGIENNE.

Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Digitized by Google




Digitized by Google

# COPENHAGUE

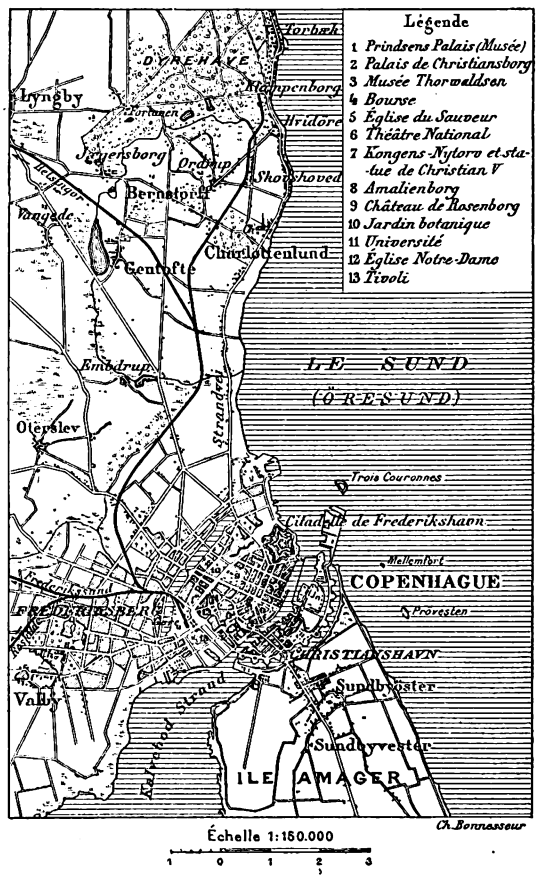
Copenhague, en danois *Kjöbenhavn*, la capitale du royaume de Danemark, est situé par 55° 40′ de latitude nord et 10° 14′ de longitude est, sur le détroit du Sund, un des trois défilés aquatiques par lesquels on passe du Cattégat dans la Baltique, et dont la largeur, de 4500 mètres entre Helsingor ou Elseneur (rive danoise) et Helsingbor (rive suédoise), va jusqu'à 36 kilomètres entre Copenhague et Malmö.

La ville s'élève partie sur la côte est de la grande île de Séeland (*Själland*), partie à la pointe nord de la petite île d'Amager, séparée de la précédente par un bras de mer très étroit qui forme le port proprement dit, et que traversent deux ponts mobiles, l'un de 134 mètres de long, l'autre de 1000. La partie la plus ancienne et la plus considérable de l'agglomération se trouve sur Séeland. Elle comprend, à l'ouest, la Vieille Ville, reconstruite, il est vrai, au cordeau à la suite du terrible incendie de 1795 ; à l'est, la Ville Neuve; puis les faubourgs de Westerbro, Nörrebro et Osterbro, annexés aujourd'hui au massif urbain. Là s'élèvent la bourse, monument du dix-huitième siècle à six pignons, dont le navigateur aperçoit de loin la haute flèche, l'hôtel de ville, l'arsenal, l'université, l'église cathédrale, le musée Thorwaldsen, un legs du fameux sculpteur danois auquel ses compatriotes ont érigé un gigantesque sarcophage égyptien, l'église de la Trinité, dont la grosse tour ronde, au sommet de laquelle on peut monter en voiture, a servi jadis d'observatoire à Tycho Brahé, puis une demi-douzaine de « résidences » fastueuses, telles que le château de Rosenborg, l'ex-Versailles de Christian IV, le Louis XIV du Danemark, celui d'Amalienborg, séjour ordinaire du roi, formé de quatre palais distincts, l'immense palais de Christianborg, dévasté par l'incendie de 1884, le château de Charlottenborg (aujourd'hui académie des beaux-arts), et le palais du prince Frédéric.

La plus belle rue de Copenhague est l'Amalienstrasse (rue Amélie); la plus animée est l'Osterstrasse (rue de l'Est); la place qui offre le plus d'aspect, bien que la coupe en soit irrégulière, c'est le nouveau Marché-Royal.

Sur l'île d'Amager, qui a gardé sa ceinture de fortifications, se trouvent le quartier régulier de Christianshavn (Port de Christian), des chantiers de construction, le port de guerre, et la plus belle église de la ville, celle de Saint-Sauveur.

L'île de Séeland toute plate, était déjà célébrée, du temps des *Vikings*, comme le pays par excellence des grandes hêtraies; elle n'est tout entière qu'un vaste jardin où, sur la côte comme à l'intérieur, nichent d'innombrables villas et pavillons de plaisance vers lesquels émigrent, l'été, les familles aristocratiques et les riches négociants de Copenhague.




La perle de cette banlieue agreste, c'est le Dyrehaven (Thiergarten), massif d'un kilomètre de long, aux hêtres duquel s'entremêlent des chênes splendides et des pelouses diaprées de fleurs.

Au XI^e^ siècle, Copenhague n'était encore qu'un village, connu sous le nom d'*Axelhuis*. Les rois résidaient alors à Roeskilde, un peu plus au sud-ouest, et ce ne fut que trois cents ans plus tard qu'ils vinrent s'établir dans la cité grandissante qui avait reçu le nom de *Kjöben havn* (Port des Marchands).

C'est par ce havre que se fait, pour plus de moitié, la navigation du Sund, détroit qui gèle quelquefois, comme le phénomène s'est produit par exemple en 1871. La *Compagnie des Paquebots réunis* possède, à elle seule, 70 vapeurs affectés au service des détroits, de la mer du Nord, de la Baltique, et d'autres districts océaniens plus lointains. 12 steamers-poste vont en Islande, et l'on sait qu'en juin 1895 a été inauguré, à Copenhague, pour faire concurrence au canal de Kiel, un nouveau « port franc » qui a coûté près de 40 millions. Il a une superficie de plus de 7000 mètres carrés et comprend 3 grands bassins, avec plus de 4000 mètres de quais, et des entrepôts et magasins immenses. La population de Copenhague s'élève au chiffre de 280 000 âmes.

Digitized by Google

ENTRÉE DU PORT DE COPENHAGUE.
Gravure de Ruffe, d'après un tableau d'Edelfelt.

# Copenhague

HUSSARD DE LA GARDE DANOISE.
Gravure de Rousseau, d'après un dessin d'A. Paris.

*A Armand Dayot.*

Vous me demandez, cher confrère et compagnon de route, de refaire dans mon fauteuil un bien charmant voyage et de revivre ces belles journées de juin 1888 rendues si courtes par la nouveauté, l'intérêt et la variété des spectacles entrevus, l'abondance et la rapidité des impressions, la bonne grâce persuasive de la plus cordiale hospitalité. Vous n'attendez pas de moi, d'ailleurs, que je décrive tous les monuments de Copenhague, ni que je soulève, comme Asmodée, les toits de ses maisons, mais tout simplement que je résume pour vos lecteurs les impressions et les idées que j'ai rapportées de notre promenade à travers le pays, les rues et les musées.

Digitized by Google

Je vais donc feuilleter mon carnet de notes, essayer d'évoquer les images intérieures jadis emmagasinées, à demi effacées sous les couches poudreuses chaque jour déposées par la vie, mais qui se réveillent, *se développent* et se colorent au premier contact du souvenir et de la rêverie....

C'est d'abord la mer, au petit jour, entre Kiel et Korsör ; la grande nappe gris-perlé, satinée, tout unie, tachée de longs îlots de verdure pâlotte, flottant à fleur d'eau comme à la dérive. La mer est le fond éternel et compose à elle seule les trois quarts du paysage danois ; elle enserre doucement le pays, le découpe en une infinité de baies et d'îles. Jadis, aux temps héroïques, elle fut l'empire incontesté des hommes du Nord; elle porta les barques des Vikings, « qui cheminaient gaîment sur la route des Cygnes » et se glorifiaient, dans leurs chansons guerrières, de n'avoir jamais dormi sous un toit de planches ni vidé la coupe auprès d'un foyer abrité. Ils guidaient leurs vaisseaux, dont les proues se tordaient en forme de dragons, vers les rivages des Anglo-Saxons et des Franks; ils plantaient sur le sol envahi leurs piques de combat, pillaient surtout, avec une cruauté agréable à Odin, les églises des chrétiens, — sans se douter que sur les ruines de ces églises une forme nouvelle et merveilleuse d'art allait bientôt germer; qu'ils étaient, eux aussi, à leur manière, les ouvriers du grand œuvre, et que — avec leur ornementation enchevêtrée, puissante, aux enroulements mystérieux, tout gonflés d'une sève barbare, tressés dans on ne sait quel rêve inachevé — quelque chose de leur esprit passerait définitivement dans l'art roman et se retrouverait dans maints chapiteaux de nos cloîtres et de nos grandes nefs.

En abordant à Korsör et jusqu'à Copenhague, à travers les landes et les prairies du Sjœlland, on aperçoit, de la portière du wagon, des campagnes basses, silencieuses, où se profilent, sur de calmes horizons, les toitures de fermes clair-semées, des couples de bœufs blancs, courts sur pattes, aux grandes cornes en forme de lyre, des silhouettes de paysans penchés sur leurs charrues. C'est une impression un peu monotone, très douce et reposante. On dirait d'un morceau détaché de Hollande septentrionale, plus fine, plus maigre et plus blonde, dans une lumière plus transparente, plus claire et comme filtrée par les glaces du pôle plus voisin.

Peu à peu, après quelques reconnaissances aux alentours de la ville, l'impression se complète et se diversifie. Aux champs, aux pâturages, viennent s'ajouter les hameaux épars de pêcheurs, les villas enfouies dans la verdure qui baignent, tout le long du « Strandvei », dans les eaux bleues du Sund : c'est Klampenborg, Skovsborg, avec leur ceinture de grands bois; c'est Charlottenlund, et, plus au nord, le

Digitized by Google

Dyrehaven, avec leurs châteaux et leurs rendez-vous de chasse, avec surtout leurs arbres centenaires, leurs chênes, leurs hêtres gigantesques, les plus beaux que j'aie jamais vus ; ancêtres vénérables, peuple paisible et fort, en qui l'œuvre obscure et profonde de la nature et des âges, la vie immortelle, inépuisable et sacrée, se continuent dans le ruissellement de la sève intarissable, dans le murmure mystérieux et bienveillant des sombres frondaisons. Ils vivent — on croirait qu'ils pensent ; — on se rappelle sans étonnement le pays fantastique où l'imagination de Holberg se plut à promener l'étudiant Niels Klim, où les arbres sont les hommes, les vrais maîtres de la terre et les rois du pays, dépositaires des grandes forces primitives et de l'autorité, aristocratie naturelle et puissante, dont les chefs, reconnaissables au nombre de leurs branches et à la majesté de leur tronc,

LA DIGUE.

D'après un dessin de Gotorbe.

se saluent noblement l'un l'autre en inclinant lentement leurs rameaux.

Enfin, un dernier trait vient compléter le tableau et émouvoir le voyageur novice : c'est la surprise et le ravissement de ces longs crépuscules, la douce magie de ces beaux soirs d'été qui s'établissent *pianissimo* en des ciels de satin tendre, d'un bleu doux de turquoise, aux transparences de veilleuse. On voudrait pouvoir fixer dans une aquarelle idéale, retenir dans une musique vague, lointaine et berceuse, l'indicible impression d'apaisement et de mystère qui passe alors dans le charme et le recueillement de l'heure, dans les caresses de ce jour en sourdine qui s'attarde et s'achève en lentes rêveries.... Copenhague (*Kjöbenhavn*, pour l'appeler comme ses habitants), port des marchands, *portus mercatorum*, s'étale au bord du Sund, appuyée sur Sjœlland et Amager, en une



Digitized by Google

admirable position. Gardienne des détroits de la Baltique, comme une Constantinople septentrionale, point de transition entre l'Europe centrale et l'Europe de l'exfrême nord, elle veille, à l'entrée des belles eaux hospitalières du Sund, sur les fragments, hélas ! bien morcelés d'un antique empire. En dépit de la vieille citadelle de Frederikshavn et de ses batteries des Trois-Couronnes, elle n'a rien d'une place forte. Les anciens remparts ont disparu pour faire place à une ceinture de promenades et de larges boulevards. Elle ne se fait pas d'illusion sur l'efficacité des défenses qui lui restent, et, si elle pensait aux abus possibles de la force, elle ne contemplerait pas sans inquiétude, des terrasses et des allées de *Lange-Linie*, cette eau bienveillante dont le murmure caressant vient mourir à ses pieds, et qui, par les belles journées de juin, sous les tièdes brises d'été, frange d'argent sa robe d'un bleu méditerranéen, évoquant aux yeux éblouis je ne sais quelle apparition imprévue et exquise de la mer « lustrée, couleur de violette », chantée par les poètes.... Elle sait du moins qu'elle peut compter sur la vaillance de ses enfants, et, forte de leur patriotisme comme de son bon droit, elle se voue aux arts de la paix, qui ont favorisé son rapide développement et lui promettent un si bel avenir.

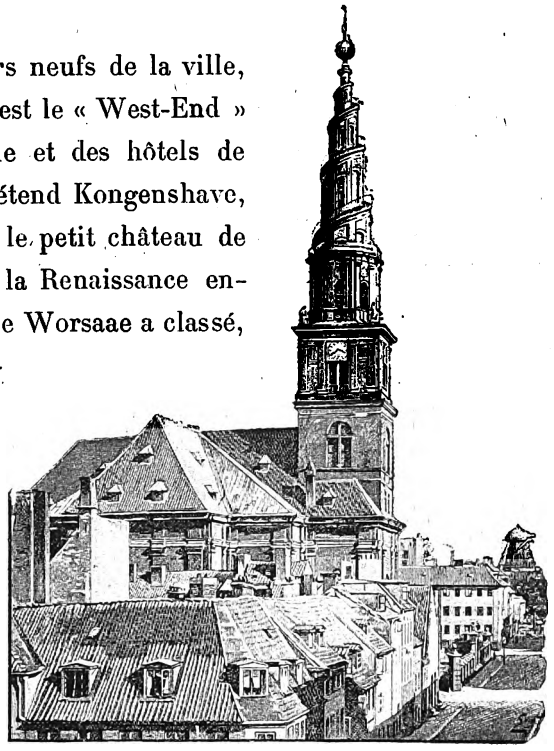
Bien que son histoire remonte très haut et qu'on puisse la suivre depuis le XII^e^ siècle, Copenhague n'a conservé que très peu de vestiges de son passé. Elle n'a pas cet « air historique » des vieilles villes qui se souviennent. Les incendies et les bombardements ont, à plusieurs reprises, fait table rase sur le sol des aïeux. Pour ne rappeler que les plus terribles : en 1728, plus de seize cents maisons sont brûlées d'un seul coup ; en 1795, plusieurs quartiers sont la proie des flammes ; en 1807, sous les boulets des Anglais, plus de trois cents monuments ou constructions s'effondrent.... Rien de ce qui subsiste aujourd'hui n'est antérieur à Christian IV (1588-1648), qui fut, comme notre Charles V, épris « de beaux maçonnages, saige artiste, vray architecteur, deviseur certain et prudent ordonneur, et belles fondations fit faire en maintes places, notables édifices beaulx et nobles », et qui, en dépit des malheurs qui fondirent sur le pays pendant son règne, est resté le souverain le plus populaire du Danemark.

La partie la plus ancienne du vieux Kjöbenhavn est la partie méridionale, bornée au nord par la longue rue de Gothersgade et traversée par Ostergade, Amagertorv, Vimmelskaffet, Nygade, Nytorv et Frederiksberggade. C'est là que se trouvent Kongens-Nytorv (la nouvelle place du Roi), plantée de grands arbres, avec le théâtre, le palais de Charlottenborg et la statue équestre de Christian V ; plus loin, Notre-Dame (*Fruekirke*) avec le Christ et les douze apôtres de Thorvaldsen, les bâtiments de l'Université, enfin et surtout, dans le Slotsholm, coupé de

Digitized by Google

canaux qu'une série de petits ponts enjambent, les ruines du palais de Christiansborg, dont l'incendie de 1884 n'a laissé debout que les murs, et, sur le même îlot, le Musée Thorvaldsen, où nous reviendrons tout à l'heure. C'est là encore, au cœur de la vieille ville, que s'élèvent, non loin de Prindsens-Palais, la Bourse, bâtie sous Christian IV, au-dessus de laquelle se dresse une flèche imprévue faite de l'entrelacement des queues dressées de quatre dragons, dont les cols rampent sur la toiture et qui attestent, au milieu même du classicisme triomphant, la survivance des profonds instincts primitifs où s'alimentait l'art oublié des ancêtres.

Au nord du Slotsholm s'étendent les quartiers neufs de la ville, Jammelholm, Frederiksstadt, Amalienborg, qui est le « West-End » de Copenhague, le siège de la résidence royale et des hôtels de l'aristocratie. C'est à l'ouest de ce quartier que s'étend Kongenshave, le seul parc de la ville intérieure, où se dresse le petit château de Rosenborg, bâti par Christian dans le style de la Renaissance encore à demi gothique et où le célèbre archéologue Worsaae a classé, par règne, les collections des rois du Danemark. Ce joli parc, fréquenté par les enfants comme notre Luxembourg, contient une statue du conteur Andersen ; les fillettes et les garçons viennent jouer à ses pieds, et il semble leur conter éternellement de belles histoires merveilleuses....



ÉGLISE DU SAINT-SAUVEUR.
D'après un dessin de Gotorbe.

Enfin, hors de la ville, après le jardin botanique, s'ouvrent les jardins célèbres de Tivoli, qui, sur leurs vertes pelouses et sous leurs grands arbres, offrent au bon populaire tous les honnêtes divertissements connus, depuis les montagnes russes jusqu'aux représentations en plein vent, le tout arrosé d'excellente bière.... Voilà, *grosso modo*, le plan sommaire de la ville....

Tout cela, pour le visiteur étranger, n'a rien de particulièrement scandinave et, quelques détails exceptés, ne diffère que fort peu de tout ce qu'il a pu voir ailleurs. A vrai dire, il ne reste déjà presque plus rien de *national* dans le style qui fleurit sous le règne de Christian. Un de ses artistes préférés est le fils de Karel van Mander, Hollandais romanisant, pénétré d'admiration pour les modes ultramontaines, qui contribua pour sa part à introduire dans l'extrême-Nord le classicisme international dont les Académies de Copenhague et de

Digitized by Google

Stockholm devaient, au siècle suivant, réduire les formules en articles de foi.

Comment l'académisme envahit l'art scandinave, comment il en fut par la suite peu à peu éliminé, — par quel retour universel des érudits, des littérateurs et des artistes aux origines nationales et à la terre natale le règne des traditions stériles et caduques fut enfin ébranlé, c'est ce que l'on peut entrevoir à travers les musées et les collections de Copenhague; c'est ce qu'aidait à mieux comprendre l'Exposition si intéressante de 1888, et ce que je voudrais, à l'aide des monuments et des œuvres d'art, non pas raconter, mais indiquer ici.

En créant l'admirable *Musée des Antiquités du Nord*, Ramsus Nyerup et son successeur, C.-J. Thomsen, contribuèrent puissamment à ramener l'attention sur le haut passé national. L'illustre Worsaae, qui a remanié la classification du Musée et singulièrement éclairé l'histoire de ses origines, a définitivement remis en lumière tout ce lointain à demi fabuleux.

Grâce au zèle de ses chercheurs et à la science de ses érudits, le Danemark s'est ainsi ressaisi, peut-on dire, depuis ses plus antiques origines ; comme tous les peuples dont l'indépendance a été le plus menacée, il est allé y chercher une base plus indestructible de son existence et de sa conscience nationale, et du même coup pour le présent un rajeunissement, pour l'avenir une espérance. Les collections publiques de Prindsens-Palais et de Rosenborg évoquent, à travers les âges, l'image et l'âme des ancêtres. Depuis les *kjökkenmoddings*, qui ont conservé les débris des poteries et des repas des hommes de l'âge de pierre, jusqu'aux pièces d'orfèvrerie monumentale chronologiquement classées à Rosenborg, qui décoraient la table des rois, on y peut suivre toutes les étapes de sa civilisation et de son histoire. Voici, couchés dans leurs cercueils de chêne, les guerriers de l'âge du bronze, le chef coiffé d'un bonnet poilu, vêtus d'une jupe courte, enveloppés d'un manteau de laine, qu'une épingle de bois retenait sur leurs épaules, recouverts d'une peau de bœuf. C'est une inoubliable impression que l'apparition de ces témoins réveillés de leur sommeil tant de fois séculaire, avec leurs ustensiles, leurs bijoux d'ambre et d'or, leurs harnachements et leurs armes, où l'on trouve, à côté de formes caractéristiques et indigènes, maints détails communs aux bronzes celtiques, caucasiques et scandinaves.

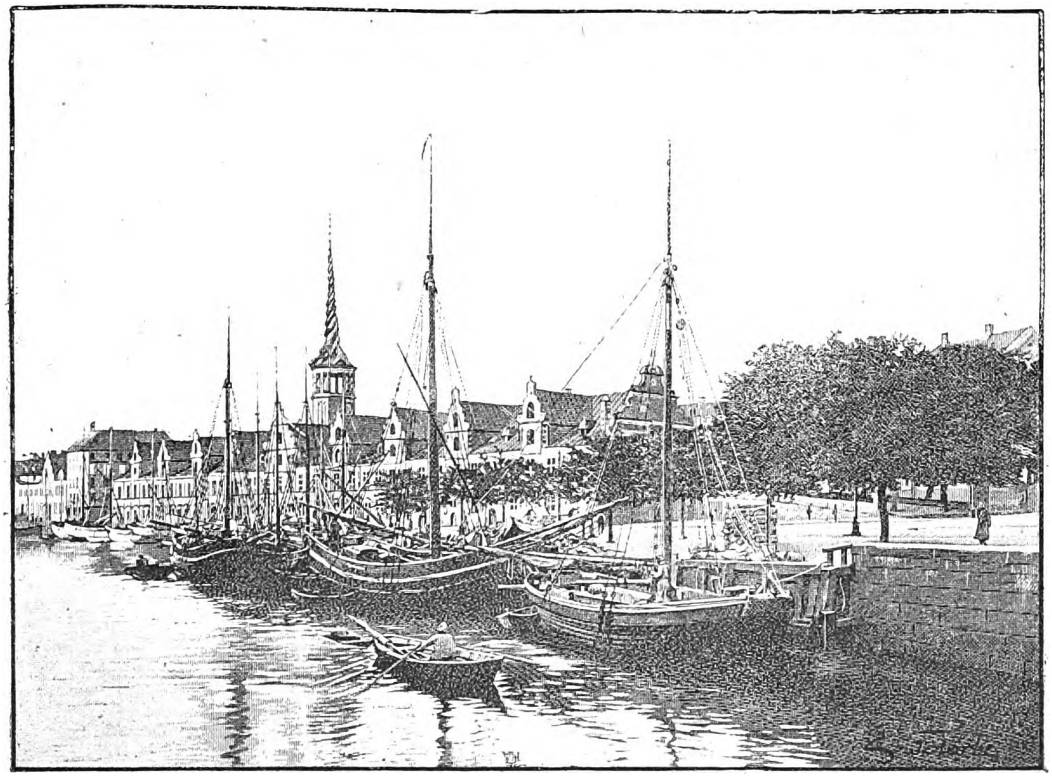
Les importations du Midi deviennent sensibles ; des éléments romains se mêlent ou se juxtaposent à l'ornementation barbare. Mais le bassin de la Baltique, attardé dans les stations primitives de la civilisation préhistorique, moins atteint par les courants de la civilisation classique, reste un foyer de barbarie héroïque.

Voici l'heure où le Nord païen, vainqueur de l'Europe chrétienne, va connaître une période d'incomparable splendeur. Les Vikings, au retour de leurs

Digitized by Google

excursions belliqueuses, rapportent d'Angleterre, d'Irlande et de France des richesses nouvelles. Les objets précieux, les grandes armes, les épées aux poignées magnifiques, les balances à peser l'or, les harnais en bronze doré, les mors de cheval précieux, etc., abondent dans les sépultures, où l'on voit paraître, vers la fin de l'époque païenne, l'argent rapporté de Russie ou importé par le commerce des bords de la Caspienne....

Le christianisme pénètre enfin chez les fils d'Odin, et nous assistons à la

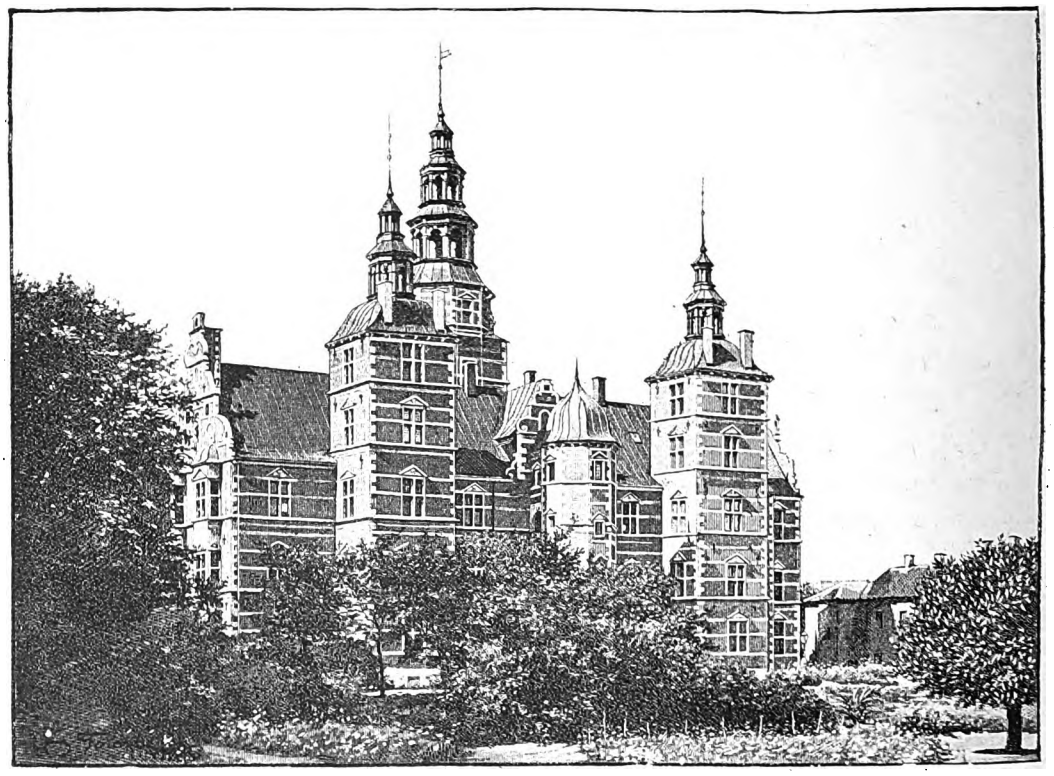


LA BOURSE.
D'après un dessin de Gotorbe.

fuite des dieux devant le Dieu nouveau. Leur résistance fut longue et acharnée. Alors que l'Europe entière agenouillée au loin dans ses églises de pierre, adorait le Dieu des chrétiens, les traditions du paganisme persistaient en Danemark, et les missionnaires devaient composer devant elles. La seule architecture vraiment nationale des Scandinaves était l'architecture en bois — et même les premières églises chrétiennes y furent construites avec les matériaux tirés des grandes forêts nationales. L'église d'Odensée, où fut assassiné Kanut le Saint, avait, au rapport de Saxo Grammaticus, *ligneas parietes*. C'était, dit un autre chroniqueur, *magnum ligneum templum, pluribus et magnis fenestris instructum*. Quand, au XII^e^ siècle, l'évêque

Digitized by Google

Otto de Bamberg vient évangéliser le Danemark, il est frappé de voir que les fortifications des châteaux et des villes sont encore en bois; et c'est avec un visible sentiment de naïf orgueil que le clerc historiographe de la cathédrale de Röskilde, qui devint le Saint-Denis des rois de Danemark, note qu'elle fut reconstruite *insigni lapideo tabulatu*. De ce jour, l'art danois fut tributaire de l'étranger; il en suivit, avec un peu de retard, les évolutions successives, et c'est ainsi que nous avons vu, au commencement du XVII^e^ siècle, sous le roi Christian IV, se développer, à la



CHATEAU DE ROSENBORG.

D'après un dessin de Gotorbe.

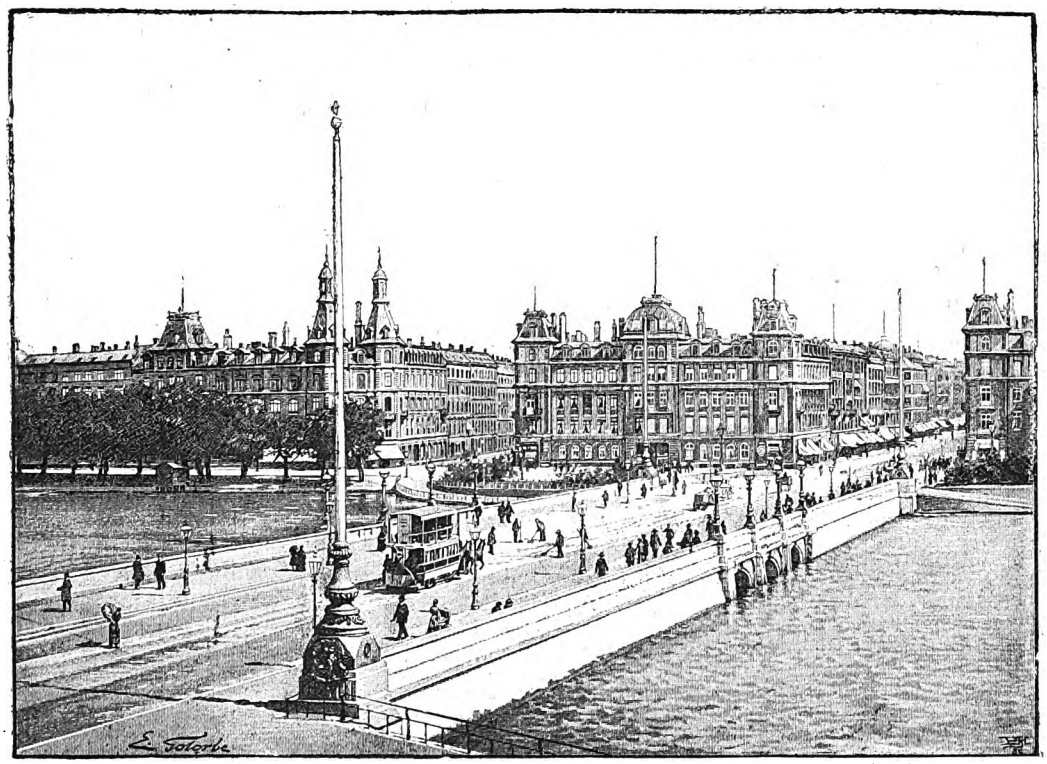
mode allemande et hollandaise, le style de Renaissance, encore mélangé çà et là de quelques souvenirs gothiques.

On sait comment, au siècle dernier surtout, s'annonça, se fit et triompha la réaction classique : les théories de Winckelmann, de bonne heure propagées à Copenhague par son ami et correspondant Wiedevelt, eurent, à l'Académie qui venait d'être instituée (1754), une rapide fortune. Nicolas Abraham Abildgaard (1744-1809) fut un des premiers à les mettre en pratique : il peignit, dans le goût du temps, des Philoctètes.... Je ne sais ce qu'en pensent ses compatriotes : pour des yeux français, c'est de la pire *École* de David, refroidie encore et figée par la tem-

Digitized by Google

pérature du Nord, du *style pompier* frappé à la glace. Le branle était donné : on vint encore à Paris, mais pour suivre les Parisiens à Rome ; et, quand Abildgaard et Wiedevelt eurent découvert dans les concours de l'Académie un jeune homme de grand talent et de grande espérance, Thorwaldsen, c'est à Rome qu'ils l'envoyèrent.

Il y resta, et j'aurais le droit de n'en pas dire autre chose, puisque je cherche ici les origines de l'École si franchement nationale que nous voyons renaître aujourd'hui dans les pays du Nord. Je touche à un point bien délicat. Les



LA NOUVELLE VILLE.

D'après un dessin de Gotorbe.

Danois ont voué à la mémoire et à l'œuvre de Thorwaldsen un culte deux fois religieux : le musée-monument qu'ils lui ont consacré est le plus bel hommage qu'aucun peuple ait jamais rendu à un grand artiste. Il est impossible de n'être pas ému de respect en parcourant ce musée, unique au monde, où chaque statue a sa *cella*, chaque bas-relief sa place ménagée dans une lumière choisie autour du *campo* gazonné, silencieux et recueilli où, sous un simple bloc de granit, le maître dort, éternellement présent au milieu de son œuvre. C'est plus qu'un musée, c'est un temple ; on y sent également vivante et présente la religion de l'Art et celle de la Patrie.... Mais, cela dit, il faut bien constater que l'artiste objet d'un

Digitized by Google

culte si fervent a passé sa vie loin de son pays, ne lui a jamais demandé l'inspiration de son œuvre, a servi des dieux étrangers, signait son nom « *Alberto* Thorwaldsen » (comme ce personnage d'une des comédies de Holberg qui avait traduit en *Montanus* le Berg hérité de ses pères), et n'y a pas laissé, n'y *pouvait* pas laisser de tradition féconde ni d'école vivante.

Le jour devait venir où les Scandinaves s'apercevraient qu'ils avaient fait fausse route en allant chercher bien loin des formules étrangères; que ces *Vues d'Italie*, ces *Enlèvements des Sabines*, ces *Temples de Vesta*, ces *Destructions de Pompéi*, comme en peignirent deux ou trois générations, devenaient de moins en moins intelligibles à leurs compatriotes, et qu'il « était pourtant temps » de regarder enfin cette terre natale pendant de si longues années déclarée indigne d'inspirer un artiste. Et, de même qu'après l'engoûment passager des *Romanisants*, les bons Hollandais du XVII^e^ siècle, guéris des modes ultramontaines, s'étaient mis à faire paisiblement et affectueusement le portrait de leur pays, de même les Danois commencèrent d'ouvrir leurs yeux et leurs cœurs à la nature familière, au charme persuasif des horizons connus : ils découvrirent tout à coup leur pays.

L'un des premiers qui s'avisèrent de cette découverte paraît avoir été Eckersberg, mort en 1853. A l'exemple de tous ses camarades il avait fait le pèlerinage consacré, il avait travaillé sous David, il avait rapporté d'Italie des vues de la campagne romaine, avec ruines et fabriques selon la formule; — mais, une fois revenu au pays, comme l'honnête désir de peindre le possédait toujours, et qu'il avait perdu le goût ou le moyen de voyager, il fallut bien se résoudre à regarder autour de soi, et les eaux du Sund, les corvettes et les marins qui les sillonnent, l'intéressèrent : il en fit désormais le sujet de ses tableaux.

Je ne vous le présente pas comme un grand peintre : ce n'est ni le Guillaume van de Welde, ni même le Backuysen du Danemark : mais enfin il donnait un bon exemple, qui fut bientôt imité et dépassé.

Sans doute la plupart des peintres de la jeune École scandinave ont passé par nos ateliers, et ils aiment à répéter avec infiniment de bonne grâce qu'ils doivent beaucoup à l'art français; mais, à la différence de leurs aînés, ils n'ont jamais quitté le pays sans esprit de retour, ils ne sont pas venus chercher à l'étranger des formules d'art ou remplir des cahiers d'expressions. En assouplissant leur manière au contact des méthodes nouvelles, ils restent bien décidés à consacrer à la terre natale tout leur talent et tout leur cœur. C'est justement par là qu'ils nous séduisent; c'est par sa cordialité, sa sincérité, je dirai presque sa candeur, que leur peinture nous attire et nous plaît. L'esprit y est intéressé, le cœur même touché par je ne sais quoi de sain, de jeune et de loyal; quelque chose de moral

Digitized by Google

s'y mêle qui est comme la marque du réalisme des races du Nord, fait de sympathie naïve et tendre. On se sent au milieu de braves gens heureux de peindre leur pays, moins encore pour nous en faire les honneurs, que pour se renouveler à eux-mêmes la joie d'en savourer plus intimement, par une contemplation réfléchie, les beautés familières. Faut-il citer des noms? Niels-Petersen Mols, Viggo Pedersen, Théodore Philippsen, Michael Therkildsen, Brendekilde, Iharvald Kiss,

UN DÉJEUNER D'AMIS.

Gravure de Florian, d'après le tableau de Kröyer.

Christian Zacao, Nils-Christian, Skovgaard, Julius Paülsen, Henningsen, Engelstedt, Jerndorff, Middelboe, Hansen, H. Tegner, Michael et Anna Anker, Viggo Johansen, Peters-S. Kröyer,... les deux derniers surtout. Je ne sais rien de plus sincère, de plus honnête, de plus attachant et de plus pénétrant comme observation, de plus souple comme exécution, que les intérieurs de Johansen : tout y respire la cordialité, la conscience et la bonne foi ; quelque chose de l'âme de son peuple nous est rendu sensible dans ces peintures d'une mâle tendresse et d'une charmante intimité....

Kröyer, avec une promptitude merveilleuse à saisir au passage et comme



Digitized by Google

au vol le trait caractéristique et l'attitude révélatrice, a dit tantôt la vie des pêcheurs, tantôt les réunions joyeuses des artistes à Skagen, qui est pour les peintres scandinaves ce que Barbizon fut jadis pour nos paysagistes. Il faut renoncer à faire comprendre à qui ne l'a pas entendu de ses oreilles ce que peut être le triple *hip! hip! hip! hurra!* poussé par nos amis scandinaves : Kröyer a presque su le faire entendre dans la vibrante peinture qu'il envoyait au Champ de Mars en 1889. En même temps il savait évoquer dans ses *Départs pour la pêche* toute la douceur, tout le mystère religieux, toute la solennité tendre de la mer calme et de la nuit.

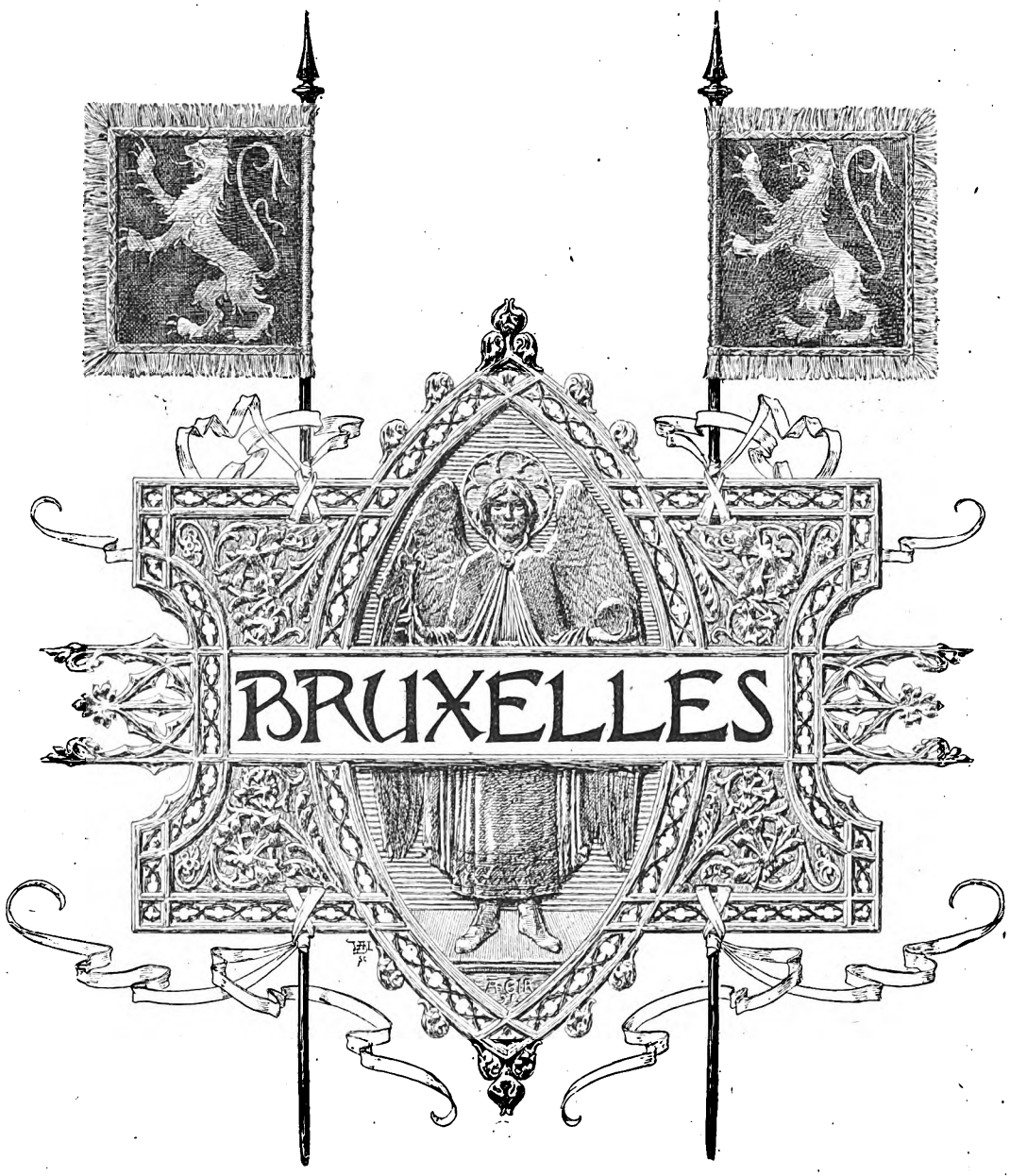
Pour avoir puisé dans cet amour, dans cette piété filiale du sol natal, leurs inspirations et le meilleur de leur cœur, ces peintres scandinaves ont mérité la sympathie de l'Europe. Ils sont, pour les écoles vieillies, en proie au stérilisant dilettantisme, un exemple et un enseignement : ils sont revenus, après bien des expériences, à la spontanéité par la réflexion ; ils sont dignes de donner une grande école à leur cher petit pays....

André Michel

LE MERCURE DE THORWALDSEN.

Gravure de Mme Bazin.

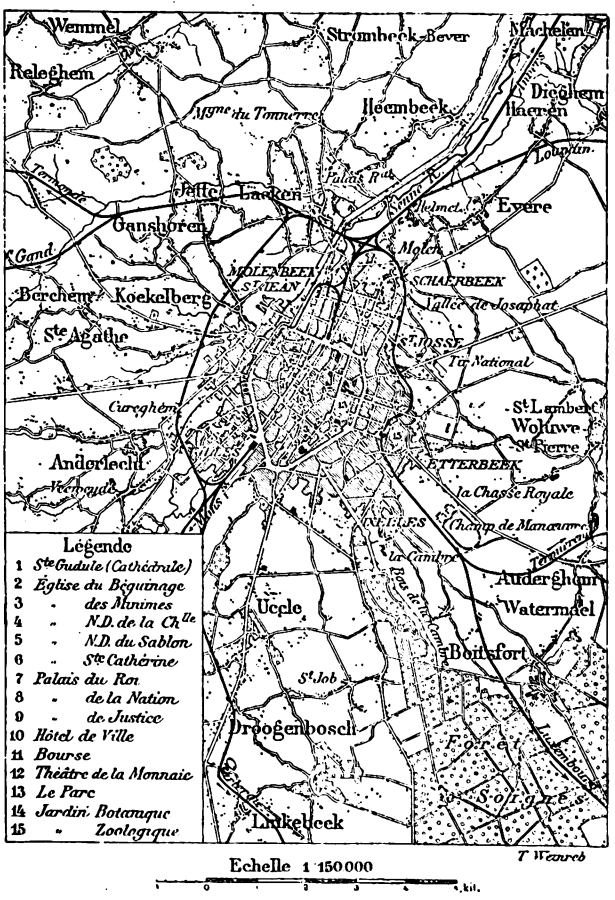
Digitized by Google




Digitized by Google

# BRUXELLES

BRUXELLES, en flamand *Brussel*, capitale du royaume de Belgique et de la province de Brabant, est située à 310 kilomètres au Nord-Est de Paris, par 50° 51′ de latitude nord et 2° 1′ de longitude est, juste au carrefour de rencontre des deux langues et des deux races, wallonne et flamande, qui constituent la population du pays. Elle se divise en deux parties, la Ville Haute et la Ville basse. La première, la plus récente, bâtie sur une éminence, renferme les quartiers aristocratiques, le palais du roi, la cathédrale Sainte-Gudule, les chambres, les ministères, le Parc. Là s'étend le nouveau quartier Léopold, avec ses rues à angle droit, ses maisons de briques badigeonnées, ses jardins entourés de hauts murs et de grilles de fer qui font de ce district une sorte de faubourg Saint-Germain, plein d'élégance et de gaîté à la fois. La seconde occupe la plaine jadis marécageuse que traverse en plusieurs bras la petite rivière de la Senne, un sous-affluent de l'Escaut par le Rupel.



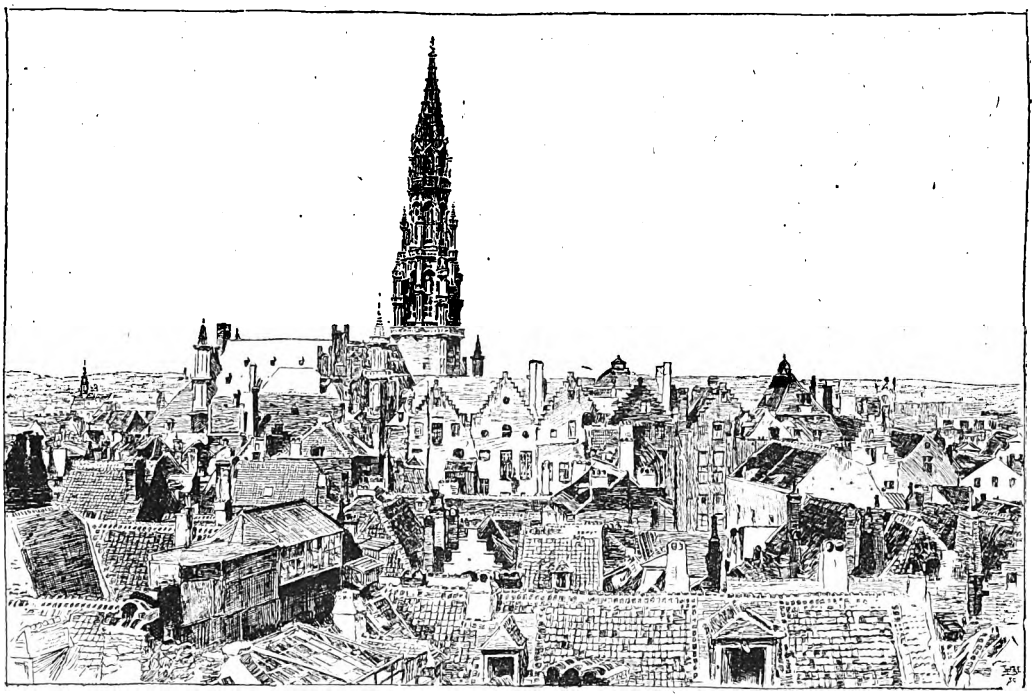

Cette dernière région urbaine, qui fut jadis le centre par excellence des artisans et de la bourgeoisie flamande, et qui contraste, aujourd'hui encore, avec les hauts quartiers du Mont-Froid, a été, il est vrai, rajeunie et transformée à grands frais, il y a vingt-cinq ans, par tout un abatis de vieilles rues et de maisons vermoulues, des ruines desquelles ont surgi, au-dessus de la Senne envoûtée et remplacée par un canal, d'immenses et superbes artères toutes modernes. C'est là que se trouvent, et le Vieux-Marché, qui demeure encore une des places les plus pittoresques de l'Europe, et le magnifique hôtel de ville, en lequel se résume l'histoire de la cité brabançonne, et ces maisons de *ghilde*, ces *ex-abbayes* des métiers, dont l'aspect émerveille tant l'étranger, la maison des brasseurs, la maison du Pain, celle du Sac, celle du Renard, où siégeaient jadis ces corporations qui furent l'honneur et la force de Bruxelles.

Autour de ce massif central s'étendent des boulevards de 4 kilomètres de développement, édifiés sur l'emplacement des anciennes fortifications, puis des faubourgs qui portent le périmètre de l'ensemble à plus de 9 kilomètres, et dont plusieurs ont été annexés à la ville : tels sont Laeken et Schaerbeck au nord, Saint-Josse à l'est, Molenbeek-Saint-Jean à l'ouest, Ixelles et Saint-Gilles au sud. Un superbe bois, celui de la Cambre, reste de cette vaste forêt de Soignes qui couvrait autrefois tout le pays, étale ses rustiques frondaisons à l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour de prédilection de la haute finance et du patriciat bourgeois.

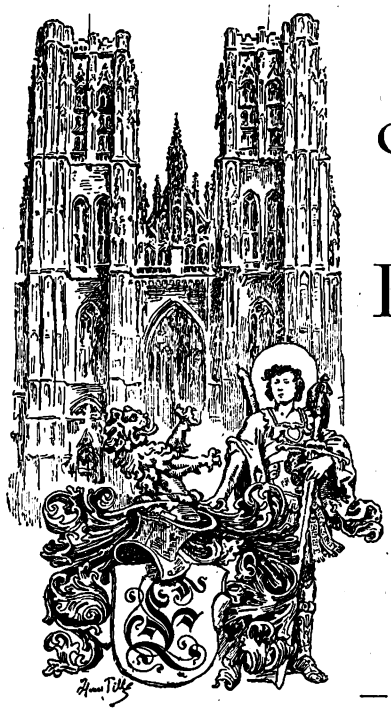
D'abord une humble bourgade marchande, Bruxelles dut aux *métiers* et surtout à l'industrie drapière de devenir, dès le XI^e^ siècle, un des principaux entrepôts du commerce entre les Flandres et le Rhin. Trois cents ans plus tard, malgré un incendie qui y avait dévoré 2000 maisons, c'était déjà une cité remplie de somptueux édifices, et sa prospérité s'accrut encore, au siècle suivant, de la ruine de Bruges, sa voisine, le grand entrepôt de la Hanse teutonique sur la mer du Nord.

Tour à tour bourguignonne, espagnole, autrichienne, française (1795-1815), puis hollandaise, elle se vit tout à coup, en 1830, à la suite d'un soulèvement du pays contre le roi des Pays-Bas, promue, avec l'aide de la France, à la tête d'un Etat nouveau qui renaissait sous l'antique nom de Belgique, et dont le prince Léopold de Saxe-Cobourg, remplacé depuis 1865 par son fils Léopold II, fut le premier souverain reconnu. Le chiffre de la population de Bruxelles est actuellement de 415 000 âmes. Le français y est presque exclusivement la langue des hautes classes ; dans la classe moyenne et le peuple, on parle généralement le flamand.

Digitized by Google



LES TOITS DU VIEUX BRUXELLES.
D'après un dessin de Vogel.



LA CATHÉDRALE.
D'après un dessin de Henri Pille.

# Bruxelles

En mes souvenirs d'enfance, une ville de vieux quartiers aux torves ruelles s'angulant d'architectures en saillie, se cassant en profils de guingois, se pénombrant d'humides buées ressuées de l'égout; — une ville qui, parmi les autres capitales, gardait une physionomie à part, bourgeoise et populaire, sans morgue, s'assoupissant en des coins de béguinages autour de chevets d'églises pour se réveiller ailleurs en des tapages de voiries, des rumeurs de marchés, des turbulements de cabarets; — une ville qui dégringolait des raidillons, se réticulait en des lacis de venelles et d'impasses, affluait au goulot des carrefours, passait des ponts, bouillonnait dans des entonnoirs de maçonneries lézardées aux pignons titubants,

Digitized by Google

aux gables en gueule de brochet, en dents de scie, en proue de navire, aux frontons bistournés se cimant d'urnes, de lampions, d'astrolabes, se festonnant de torsades sculptées, se bosselant de bas-reliefs; — une ville qui se tassait à l'étroit dans son périmètre légendaire, descendait en remous de maisons vers l'Hôtel de Ville, ce cœur tumultueux de la cité, ne s'éparpillait pas encore à travers les banlieues, et se ceinturait de contrescarpes, le long de la ligne de ses boulevards; — une ville forée par les multiples circuits d'une bourbeuse rivière méandrant parmi les denses agglomérations des bas quartiers, empouacrant le pied des façades, ouvrant des percées sur des fonds de murailles décortiquées, des flanchissements de bâtisses blettes, hors d'aplomb, verruquées de balcons en bois, de bretèques vitrées, d'excroissances parasites, des barrages d'écluses, des roues de moulins, des arches chevelues, des cloaques stagnant aux décrues en glus duvetées, en écumes ocreuses, en flaques gélatineuses, arcencielléés par les déchets des teintureries, coagulées par le résidu des brassins, — cette Senne putride qui assumait l'office de dépotoir public, charriait des détritus de toute sorte, fleurait le charnier et le marécage, cuve toujours en fermentation sous un pullulement de moustiques et de mouches charbonneuses, vaste alambic dont l'ébullition fumait en buées chaudes et d'où effluaient des gaz morbifères, — et tout de même, avec sa gaminerie active de cours d'eau industriel, ses giroiements d'aubes barattant les universelles lies, ses barbotements de canards sous l'ondoiement des saules, ses réverbérations de lanternes et de lumignons piquant la coulée ténébreuse des minuits, ses gargouillis de caniveaux, de chantepleures, de décharges d'usines, dans les fins de jour affligées, le complément saisissant de cette physionomie de capitale débonnaire, provinciale, vétuste, odorant un remugle de traditions toujours obéies, d'anciennes coutumes respectées, de mœurs casanières et grassement matérielles, transmises aux postérités.

De ce lointain s'évague un rappel de voix ouïes, la sonnerie voilée des cloches de paroisses, un brimbalement de bronzes fêlés, d'airains ronflants, de bourdons martelant les clochers pour des commémorations solennelles. J'aperçois des ménages placides et démodés, des silences de chapelles pleurant leurs cires chaudes sur des génuflexions de bonnes femmes en capuces et manteaux de cotonnettes, des flâneries de familles vers les guinguettes de Pannenhuys, de Pachterziel et du Petit-Paris, à travers les sentiers bordoyés de choux, le long des ruisseaux jaseurs. Dans les rues feuillagées comme des futaies, sous le claquement des oriflammes et des bannières ventilant les innombrables luminaires braséant aux fenêtres, il passe des cortèges religieux, des flambois de chasubles

Digitized by Google

et de dalmatiques, des étincellements de joailleries, au geste bénisseur du christophore rythmé par les psalmodies liturgiques, la sonnaillerie des tintenelles et le fracas des musiques de régiments. Des kermesses bourrues sabotent sur les foirails, un fumet de houblon acidule l'air parmi des relents de cuisine. Et c'est la saltation des bons géants Janneke et Mieke par les places, les ommegancks aux caracolements lourds des auferrants charroyant des édifices symboliques, les défilés des gildes sous le cliquetis des médailles encerclant la hampe des étendards.

LE SUISSE DE LA CATHÉDRALE.
Gravure de Rousseau, d'après le tableau de E. Wauters.

A présent une grande ville fastueuse et géométrique, alignant d'interminables avenues, des perspectives cubiques, de correctes vicinalités ; une jeune et riante capitale banalisée de l'imitation de toutes les autres capitales, et qu'un goût effréné du moellon a fini par modeler surtout sur Paris ; une ville modernisée, tirée au cordeau, regrattée, passée à la ripe et à la pierre ponce, déblayée du bric-à-brac de ses antiquailles, bâtie à neuf, sans plus d'originalité foncière ; une ville surgie de l'éventrement de ses vieux quartiers avec des squares, des percées symétriques, des rues filant droit, des architectures en stuc et en staf, des maisons à cinq étages, les

Digitized by Google

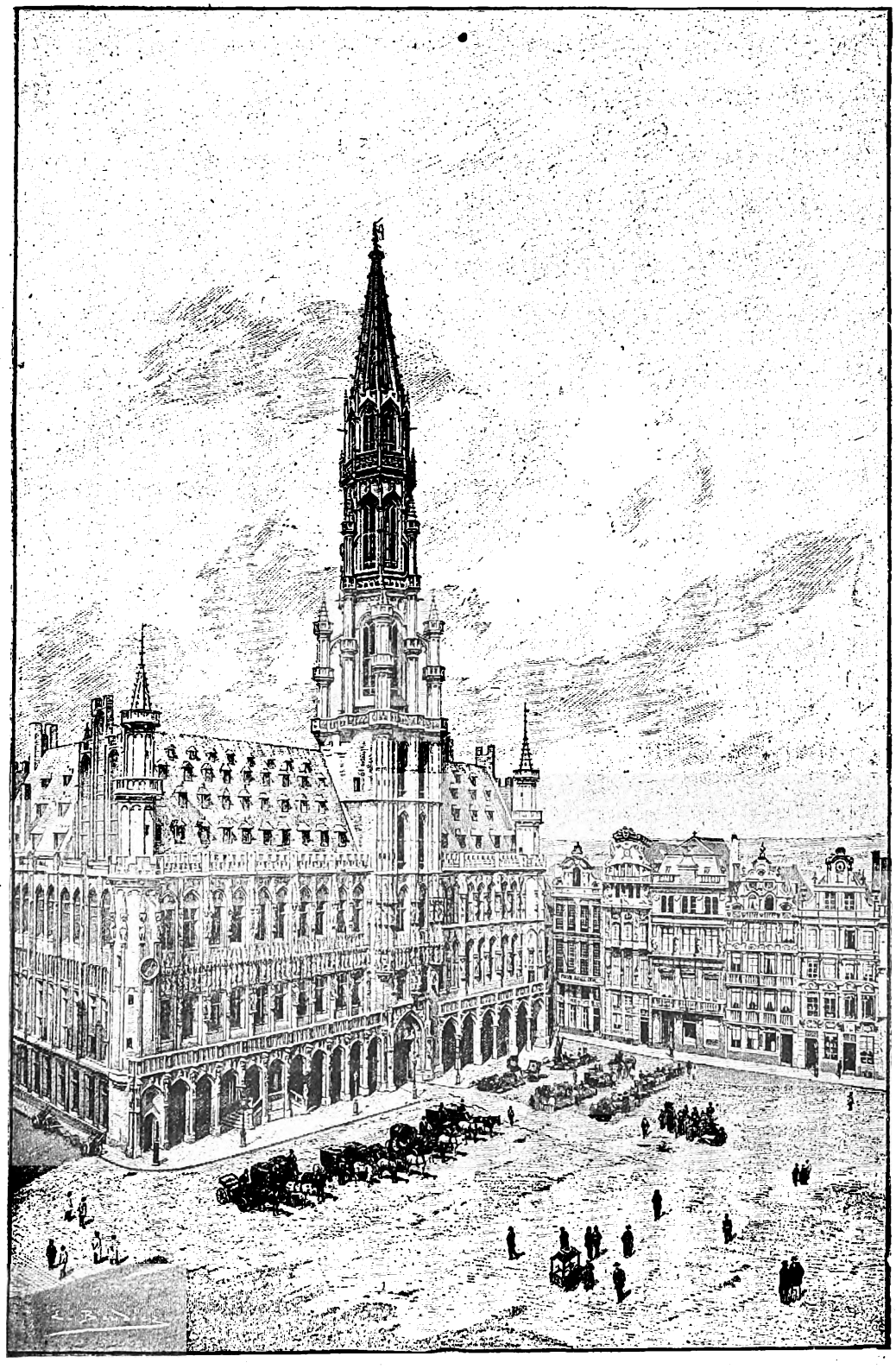
usuelles topographies adoptées par l'européanisme; une ville qui a mis bas ses séniles défroques, émietté la misère de ses vieux plâtres, pulvérisé ses reliques vénérées, vidé ses cloaques, aérisé ses sentines, desquamé ses chancres pour ressembler à la généralité des villes; une ville de palais, de casernes, d'institutions officielles, en qui s'est concentré l'outillage gouvernemental et qui assume la direction de l'organisme politique; une ville qui, avec ses foules raréfiées, insuffisantes à peupler ses spacieuses artères, les somnolences un peu engourdies d'un uniforme bien-être, l'ostentation du luxe et de la dépense, évoque un autre la Haye ronronnant, quiet, enviable, gorgé ; une ville restée bourgeoise à travers l'apparat, positive, familiale, ponctuelle, et qui, avec des mœurs sans héroïsme, une intellectualité modérée, un penchant aux gaietés triviales, l'amour de la fanfare et de l'attroupement, n'en subsiste pas moins l'un des paradis de la vie copieuse et facile.

La poussée des maisons a crevé les antérieures délimitations. L'humus fermenté des glèbes maraîchères, dévolu aux purins de la culture, s'est reculé derrière des horizons de maçonnerie. De l'humide terre à choux et à navets, on a cuit les briques qui ont servi à bâtir les faubourgs. Ceux-ci, à travers les banlieues refoulées, sont devenus à leur tour d'importantes cellules pour la grande ruche bruxelloise. La bâtisse sans trêve empiétant sur la campagne, le mortier, les plâtras et les moellons ont eu raison de la séveuse rusticité qui engraissait le labeur du paysan. Il faut maintenant arpenter des kilomètres de pavé entre des tétragones compacts de quartiers, pour se saturer des bromes végétaux et atteindre les champs. La zone verte alors s'aperçoit : c'est le déroulement de cet agricole territoire brabançon, ourlé de mamelons, vallonneux, bucolique, avec ses damiers de céréales, ses lignes de peupliers, ses bosquets, ses herbages, ses hameaux lavés au lait de chaux et capuchonnés de toits rouges, comme une cueillette de fraises dans un bol de crème.

La transition, du reste, n'est pas attristée par l'ennui d'un cheminement à travers les voiries dévastées, les latitudes lépreuses et putrides, les gravats et les caillasses des sahara pétrés qui ailleurs amertument les abords des villes. L'habituelle ignominie suburbaine aux terrains faméliques et raclés, aux monts d'escarbilles et de grésils, les sinistres cimetières des détritus, les patibulaires arènes obstruées de décombres et battues d'errances d'escarpes et de galvats, épargnent le citadin qui s'évade vers les champs. Tout de suite, les dernières maisons franchies, on foule les sentes rurales, on aspire les aromes des foins et des purots, on intègre des paysages d'arbres et d'eaux.

Par les poumons de ses avenues et de ses grand'routes, la ville pompe au

Digitized by Google



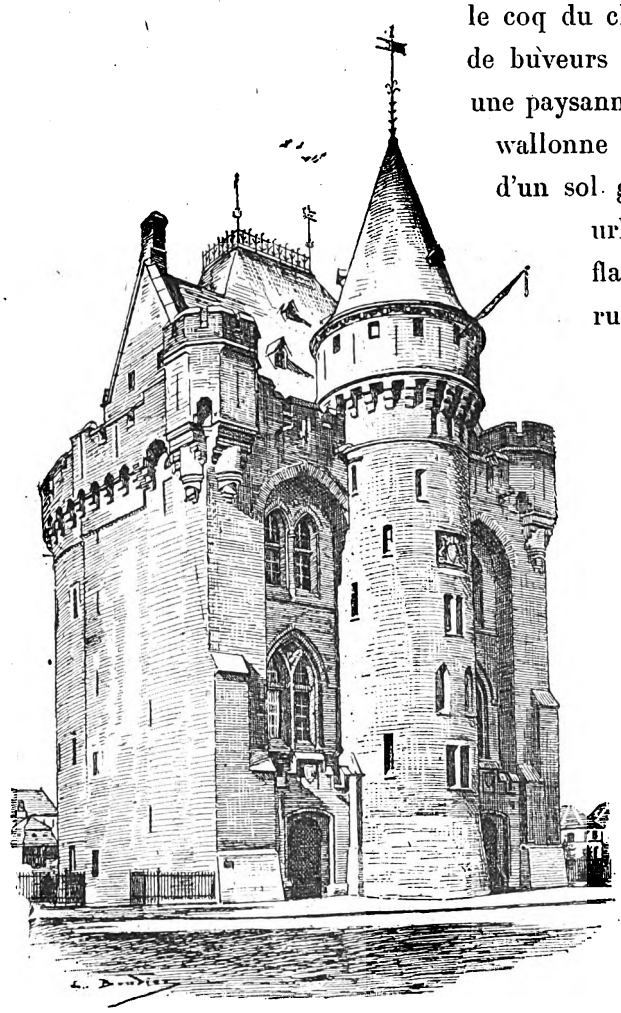
PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE.

D'après un dessin de Boudier.



Digitized by Google

large les iodes salubres, les secourables oxygènes et cette senteur de grand air qui assainit ses rues. En tous sens, autour des faubourgs, se resserrent les villages, verdissent les prés, meuglent les métairies, vacarment sous les tonnelles les quillées du cabaret flamand. Avec les chaumes trapus, les coudraies feuillues, le coq du clocher pointant dans le ciel, les tablées de buveurs saurés et ragots, on croit voir s'animer une paysannerie de Teniers. Tandis que la contrée wallonne s'agrafe plus loin aux rèches ossatures d'un sol graduellement rocheux, la région circumurbaine, dans ses limoneux terreaux, reste flamande, drue, épaisse, charnoyeuse, garrulant un immuable et caillouteux patois.



LA PORTE DE HAL.
D'après un dessin de Boudier.

Naturellement un exode en masse des citadins suivit l'extension de la bâtisse faubourienne. La ville cuisant à l'étouffée dans ses tortils d'impasses et de ruelles, les demi-fortunes, les petits salariés, la bourgeoisie, tantalisés par l'appât du jardinage, se déportèrent. On eut à Ixelles, à Saint-Josse, à Schaerbeek, à Saint-Gilles, pour des loyers médiocres, le confort relatif d'une maison où une famille habitait à l'aise. Le goût de la vie libre, l'horreur des parquements sur le même palier, naturels au Bruxellois, aiguillonnaient encore le départ. Là-bas du moins, dans des logis exigus, mais personnels, avec six à huit chambres s'échelonnant aux paliers, une pousse de gazon s'étiolant entre quatre murs, et l'inévitable serre prolongeant le rez-de-chaussée, c'était le chacun-chez-soi, les marmailles débridées et juteusement mûrissantes, la femme cantonnée dans ses charges ménagères, le mari béchant ses lisérés de pensées, de pétunias et de résédas, gorgeant ses lapins, dressant ses canaris. Un bonheur matériel en résulta, une somme de petites joies satisfaites qui aida au renom bienveillant de la Capoue brabançonne.

Digitized by Google

Actuellement ce type de la maison bruxelloise, plus ou moins festonnée, aux plâtras diversement somptueux, s'est développé au point que, même avec un budget précaire, toute famille occupe sa case, monte son escalier, vit entre ses papiers à quatre sous le rouleau, et ineffablement hume les aromes d'un jardinet sans partage. C'est une des particularités de la vie bruxelloise. Des étages, la vue plonge sur des géométries d'exigus rectangles arborés et verdoyants, des tulipages bariolés de floriculture, des découpages de petits clos où, un sécateur à la main, perambule le maître en vareuse de nankin. Une senteur de feuillées, un guilleri de moinailles, une fraîcheur tonique et apaisante sous des pans de ciel à découvert, vivifient l'ennui des mornes cubes d'un peu de la gaieté des campagnes. Aussi, tandis que les massifs immeubles des nouveaux Boulevards, érigeant leurs quatre et cinq étages à l'instar de Paris, vaquaient sans clients, des afflux croissants allaient gorger les faubourgs et les banlieues : on se dépêchait de fuir ce Bruxelles qui intrônisait le concierge, bâtissait des maisons comme des casernes, substituait aux vieux usages l'agglomérat des purées de ménages dans une vie d'appartement.

Jusqu'alors celle-ci était demeurée à peu près inconnue. Seuls les célibataires, les chambrelans, les petits ménages hasardeux se résignaient à la promiscuité de l'habitation en commun. Des carrés de papiers jaune-canari, collés contre les vitres, dénoncent encore, en style local, la portion de logis réservée à la location. « Quartier à louer » est un des barbarismes qui de tout temps ont amusé la malice du Français goguenard. Pour diminuer leurs charges, les bourgeois acceptaient de distraire de la maison quelques chambres où on se casait mal, le nez au mur. Vivre en quartier constituait, d'ailleurs, un déchet moral chez ce peuple qui aime à se carrer à l'aise et aune son estime d'après la superficie de l'habitation. Mais la distribution moderne de la maison en paliers et en étages, le casemalage des chambres qui la font ressembler à un caravansérail de voyageurs de commerce, le porte-à-porte des appartements voisinant dans un même escalier, semblaient attentoires aux mœurs foncières.

Je me rappelle l'extraordinaire chômage pendant une longue période infligé aux grands hôtels que la spéculation s'était mise à édifier sur les ruines des paroisses où la Senne étirait son glaireux filet d'eau. Ce primitif collecteur des immondices riveraines, à présent, circulait sous des aqueducs, canalisé en ténébreux souterrains. Toutes les renaissances professées aussitôt avaient été exhumées, mises au pillage, retapées pour des simili-frontons, des pseudo-colonnades, des symétries rectilignes et pleutres, que les chicorées, les pots-à-feu, les astragales, les choux pommés, les artichauts, les acanthes, les amours

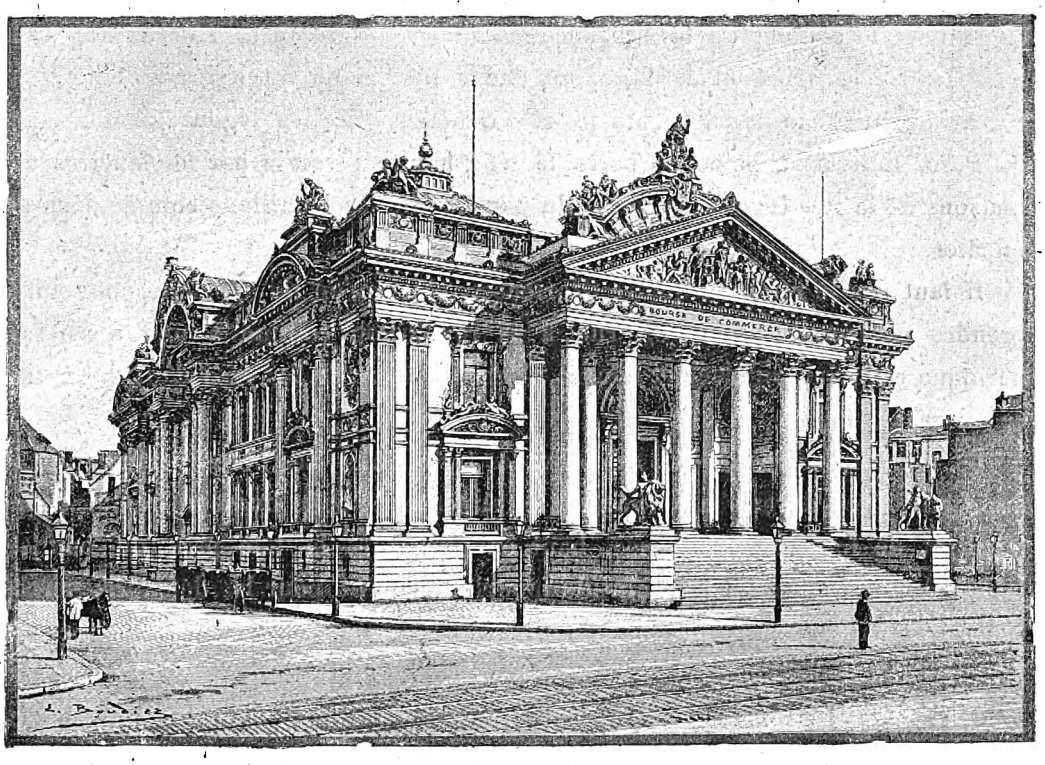
Digitized by Google

fessus, les allégories mamelues, un séditieux bric-à-brac décoratif, le fond et l'arrière-fond des ateliers de modelages architectoniques ensuite meublèrent comme des étagères. Eh bien, rien ne se louait, les démesurées carcasses perduraient vides, avec leurs rez-de-chaussée béants, sans nulle industrie pour en peupler les solitudes ; l'orgueil des architectures s'affligeait sur les plâtras décortiqués et la lèpre des moisissures. En vain le concierge, cet animal d'importation, ce bipède exotique qu'il s'agissait d'acclimater, s'exténuait en boniments, déchéait jusqu'au raccrochage du passant : le tableau des locations ne s'allégeait pas. Chacun possédant ici la clef de la maison, la servitude du cordon paraissait insurmontablement répugnante. L'escalade aussi des cinq étages déroutait le jarret bruxellois, pour qui l'échelle des altitudes se bornait aux raidillons des sept collines immémoriales. Il fallut dix ans avant qu'on se risquât. Encore la pluralité des appartements échoient au commerce, à des installations d'industrie et d'atelier, à des bureaux. L'indigène gagne les latitudes plus clémentes où ne sévissent pas les collectivités, où la maison n'a pas l'air d'un syndicat de ménages et d'humanités composites.

Les hommes de 1830 évoquent encore un Bruxelles où, au sortir des représentations de la Monnaie, les lions du high-life du temps se réunissaient *Au Doux*, un simple estaminet fréquenté comme un club, et aux tables duquel les plus authentiques noms de l'armorial belge, les d'Hoogvorst, les Chasteleer, les d'Andelot, les de Mérode s'en venaient, aux chandelles, lamper de la bière de Louvain « en jouant une partie d'écarté à cinquante centimes l'enjeu » (*Souvenirs du vieux Bruxelles*, par J. Diericx de Ten Hamme); un Bruxelles où il n'y avait que trois journaux, l'*Oracle*, le *Petit Courrier des Pays-Bas*, le *Lynx*; où les bourgeois affluaient au célèbre café des Mille-Colonnes pour voir le patron de cet alhambra allumer lui-même un gaz encore à peu près inédit; — un Bruxelles sans guimbardes, sans *vigilantes* (le fiacre bruxellois) et où seulement en 1836, sous le nom de « vélocifère », le premier omnibus surgissait ; — un Bruxelles où, le 5 mai 1835, l'Anglais Stephenson, l'inventeur de la locomotive britannique, présidait au lancer d'un train « de berlines, de diligences, de chars à bancs et de wagons », se frayant un passage fumeux parmi d'innombrables populations accourues ; — un Bruxelles où deux fois la semaine, démarrait la voiture qui, en trente-six heures, faisait, par Mons et Valenciennes, le trajet de Paris ; — un Bruxelles, enfin, où la rusée politique d'un règne au début blasonnait vif et illustrait d'armoiries nobiliaires des floppées de marchands de poisson sec, de balles de café et de dégras qu'une baronnie commuait en suppôts ardents de la jeune monarchie.

Digitized by Google

Cette cour de Léopold Ier, hâtivement bâclée, prélevée parmi le commerce et la finance, raclée sur la piraterie de l'or et des affaires, ne connaissait pas encore la sévère étiquette dont plus tard devait s'entourer le Nestor vieilli. La vieille noblesse et l'orangisme s'invétérant dans leurs rancunes, il fallait amorcer les ambitions et les sympathies. Ce fut la cour à dorures et à panaches, à ferblanteries et à chamarrures, où, sous les lustres, des poitrines plébéiennes se plastronnaient d'étalages de marchands de joailleries, où tout le monde était




LA BOURSE.

D'après un dessin de Boudier.

couturé d'or des pieds à la tête, où il se mêlait à la cohue assiégeant les buffets des fonctionnaires, des fournisseurs et de simples gardes-civiques ; une cour fleurant le ciment frais et dont une jeune noblesse, une aristocratie récente séchait les plâtras et tapissait les fonds. Il est infiniment curieux, ce profil de roi narquois philosophe, mâtiné d'Anglais et d'Allemand, l'air cordial, au fond rèche et méprisant, sans illusion sur les hommes, et qui, avec un art de comédien, un tact de correct diplomate, mena la barque constitutionnelle à travers les tourmentes politiques.

Léopold, des fenêtres de son palais, voyait s'ériger sur la place un sym-

Digitized by Google

bole national, l'arbre de la Liberté, toujours plus ramilleux à chaque printemps. Tout seul parmi le terre-plein, jailli des pavés avec lesquels s'étaient haussées les barricades de 1830, c'était, cette sentinelle avancée des arbres du Parc prochain, le gendarme populaire, gardien des droits de la nation, en faction aux portes royales.

L'âge et la mort, depuis, l'ont relevé de sa garde. Mais en ce temps, l'ère vernale revenue, les bons bourgeois montaient les escarpements de la Montagne de la Cour, et se donnaient la joie d'aller voir pousser les feuilles en fredonnant le couplet de la Brabançonne : *Sous l'arbre de la Liberté.* On avait ainsi, avec cet arbre et le Parc, un décor historique où s'encadrait le plus récent chapitre de l'histoire du pays. La terre, sous les vigoureux ombrages du Parc, finissait à peine de boire le sang batave : vomie par les fenêtres des maisons de la rue Royale, la mitraille y avait pilé les bataillons comme dans un mortier.

Il faut lire le récit des quatre Glorieuses, ainsi qu'on les appelait, pour comprendre ce peuple brabançon rué à sa révolution comme à une kermesse, héroïque et jovial, rigoleur et bourru, faisant le coup de feu en vidant des muids de bière.

Cet extraordinaire entrain, ces bravades truculentes, ces fières jactances, en le montrant piété devant la « tyrannie », superbe de belle humeur tranche-montagne et de foucade batailleuse, haut en gueule et la tête près du bonnet, jaloux de ses franchises au point de mourir gaiement pour les défendre, perpétuaient la gaillardise frondeuse des ancêtres ligués contre tous les maîtres qui attentèrent à leurs libertés.

Un brave, *la Jambe de Bois*, avec un unique canon pointé place Royale, balayait les assauts des Orangistes. Chaque maison, en certaines rues où essayait de charger la cavalerie, se muait en un bastion ; des femmes par les fenêtres vidaient la batterie de cuisine, lançaient poêles, tables, escabeaux, arrachaient les briques pour en écrabouiller les chevaux et les cavaliers. Le peuple, les jeunes gens, les hommes faits allaient à la mort comme à une frairie. Enfin, au bout de quatre jours de poudre et de fièvre, le Gouvernement provisoire se constituait, Nassau pliait bagage, on s'occupait de chercher un roi. Et Cobourg arrivait, sa valise à la main, cette légendaire valise qu'il s'offrait à boucler chaque fois que la sédition grondait autour de son palais.

Bruxelles tout un demi-siècle fêta ses Glorieuses. C'était en septembre. Pendant quatre jours on s'éveillait aux salves commémoratives du canon. Un cortège menait à la cathédrale, et de là à la place des Martyrs, les survivants des

Digitized by Google

frères d'armes enterrés aux caveaux de ce mortuaire petit béguinage, les vénérables mutilés des grandes journées, les invalides belges, que nul Hôtel des Invalides malheureusement, nul refuge pour leurs vieillesses sacrées n'honora. Les rues se pavoisaient; on dansait devant l'Hôtel de Ville; les gildes, les serments, les confréries arboraient leurs étendards et traversaient la ville au fracas des musiques. Toutes les industries chômaient. C'était la grande kermesse nationale, des bamboches de foule faisant carrousse, des cataractes de faro, des mugissements d'orchestres sur toutes les places, des défilés de sociétés à tous les carrefours. Avec le temps, cet entrain s'apaisa doucement; les fêtes se moururent. Aujourd'hui les bâfres et la godaille se sont résorbées dans la ducasse de Juillet, l'actuelle kermesse bruxelloise.

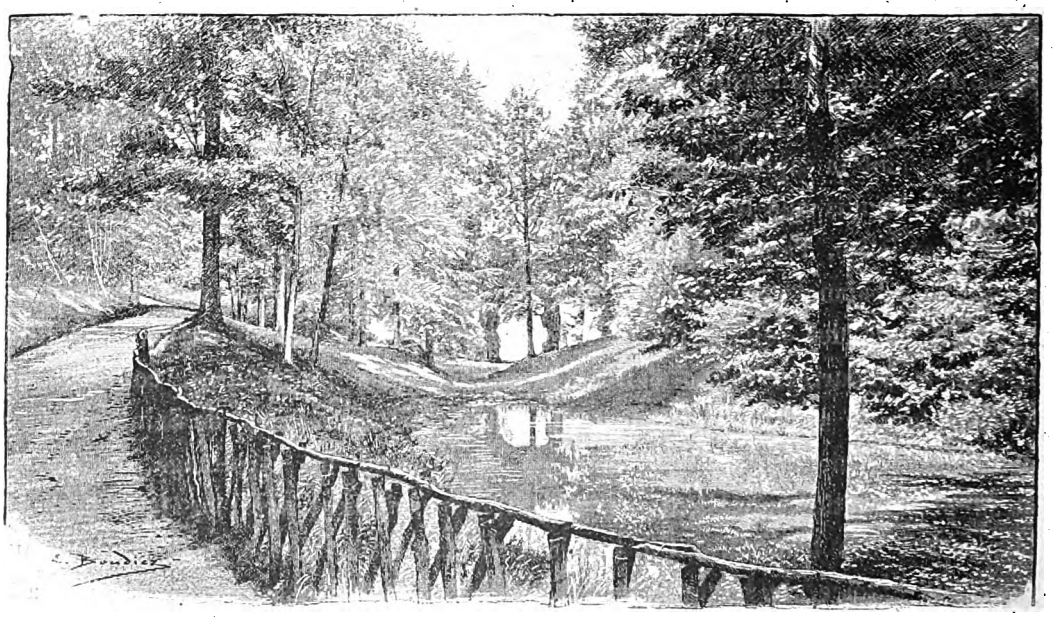
Cependant la capitale grandissait. Une sélection tendait à fractionner la population. Tandis que le commerce de détail, la primordiale épicerie à mélasse et à chandelles, l'antique boutique d'aunages, de cordes et de clous, avec son comptoir à balances derrière d'exigus vitrages filtrant un jour vert, l'estaminet alignant sous des solives fumeuses ses rangées de tables en chêne, la vieille bourgeoise beurrée, ointe d'aises, engraissée dans les affaires, continuaient à se cantonner aux paroisses de Notre-Dame de Bon-Secours, de Saint-Nicolas, des Riches-Claires, de Notre-Dame de la Chapelle, du Béguinage, l'employé et le petit rentier montaient les rampes, s'éparpillaient vers les faubourgs et la verdure des banlieues. Un troisième élément, développé avec le nouveau règne, la finance, la haute industrie, la noblesse, en même temps se groupait non loin du palais de la royauté et de la législature, des ministères, des ambassades.

Les familles partaient voir, les dimanches, le déblaiement des esplanades sablonneuses couronnant l'est de la ville, et où commençaient à s'ériger sur pilotis les hôtels patriciens, décorés de chicorées et festonnés de guirlandes. Cette modernité souvent ambiguë, morguant les pignons en col de cigogne et les rangées de dominos des anciennes rues, émerveillait et déroutait. Elle servit d'acheminement aux orgies bâtissières de la période d'haussmannisation, aux compotes de styles mixturant les multiples recettes architectoniques, aux nougats et aux pièces montées de tout calibre qui instaurèrent dans la ville le triomphe du moule pâtissier.

D'immenses quartiers, de Bon-Secours à Saint-Géry, sautèrent sous la pioche. La brique, partout éventrée, saigna par larges plaies, par lézardes démesurées : tout un morceau du vieux Bruxelles pantela, croula, s'émietta, ne fut plus tout

Digitized by Google

un temps qu'une prodigieuse friche de décombres. Le pic ensuite attaquait l'agglomération par une autre brèche. Le quartier Notre-Dame-aux-Neiges, à son tour, s'écroulait dans un fracas de démolition. Une chirurgie brutale, furieuse, en une rage d'assainissement, incisait la ville aux quatre veines, scarifiait ses chairs gangréneuses, dénudait jusqu'à l'os le squelette historique, taillant comme dans un abattoir, faisant de tous ces halliers de maisons, de ces futaies humaines, des boucheries de moellons. Et à la place, sur les niveaux rectifiés, à travers des parallélismes de rues et d'avenues, tumultua le composite des façades, s'enchevêtra



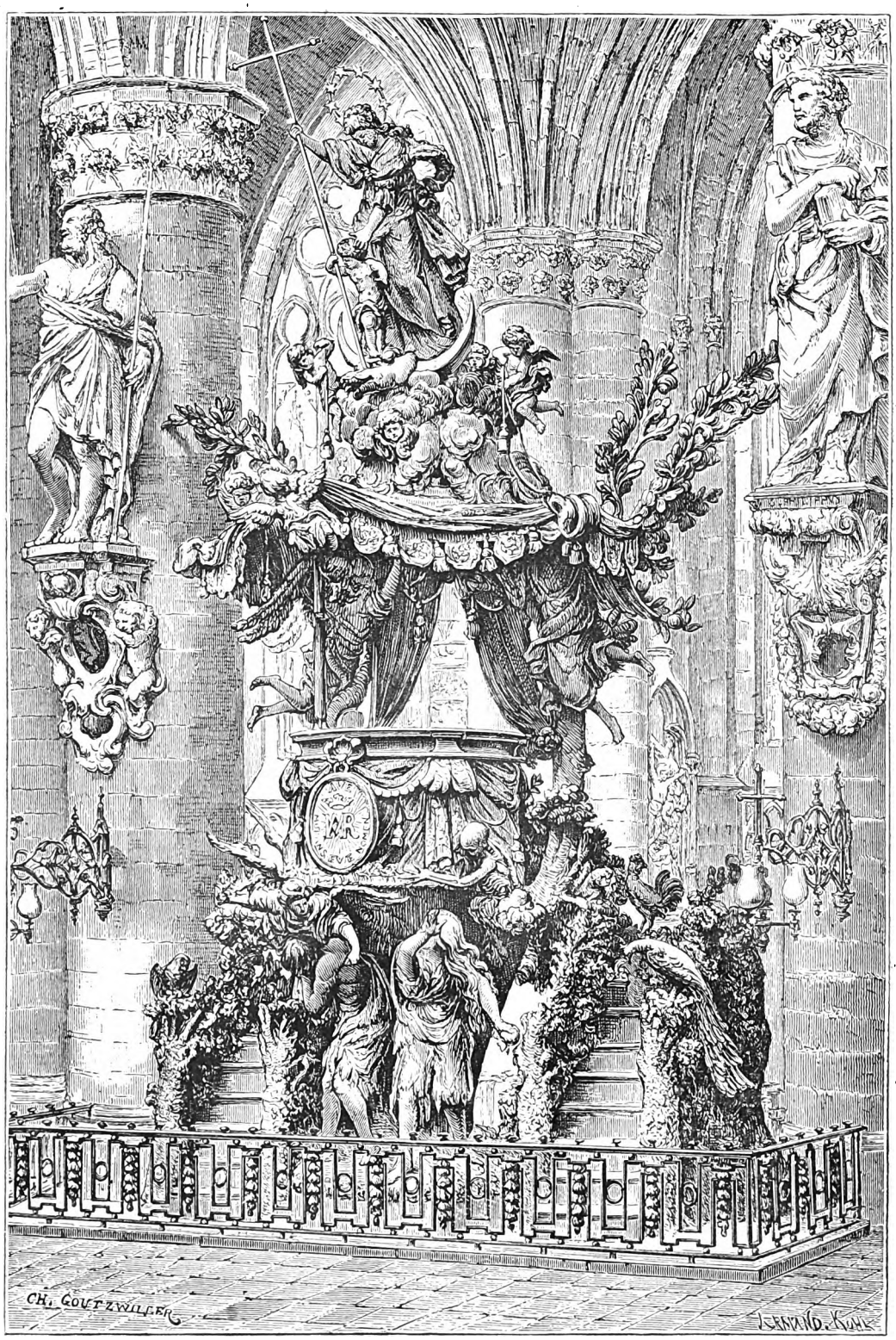
LE BOIS DE LA CAMBRE.

D'après un dessin de Boudier.

la flore d'un art cosmopolite et bigarré, s'amalgama un arlequin de toits gothiques et renaissance, une bouillabaisse de motifs italiens, français et flamands, une fricassée de tous les déchets et de tous les poncifs des écoles, surgirent des hôtels, des bourses, des écoles, des théâtres, des passages, des squares, une éruption d'édifices, de grands cafés, de vitrines monstres, de bâtisses macaroniques et orfévrées — le Bruxelles d'aujourd'hui.

A le considérer dans sa masse, avec sa bariolure de grand décor largement brossé, tatoué de pochons à l'effet, plaqué de rehauts violents, meublé d'ordonnances de palais (et tel qu'il devait résulter d'un peuple épris du faste, imaginatif, matériel, solide, coloriste, peu affiné), — avec ses densités et ses fouillis de maisons trapues, effilées, en briques roses, en moellons bleus, à bretèques, à bal-

Digitized by Google



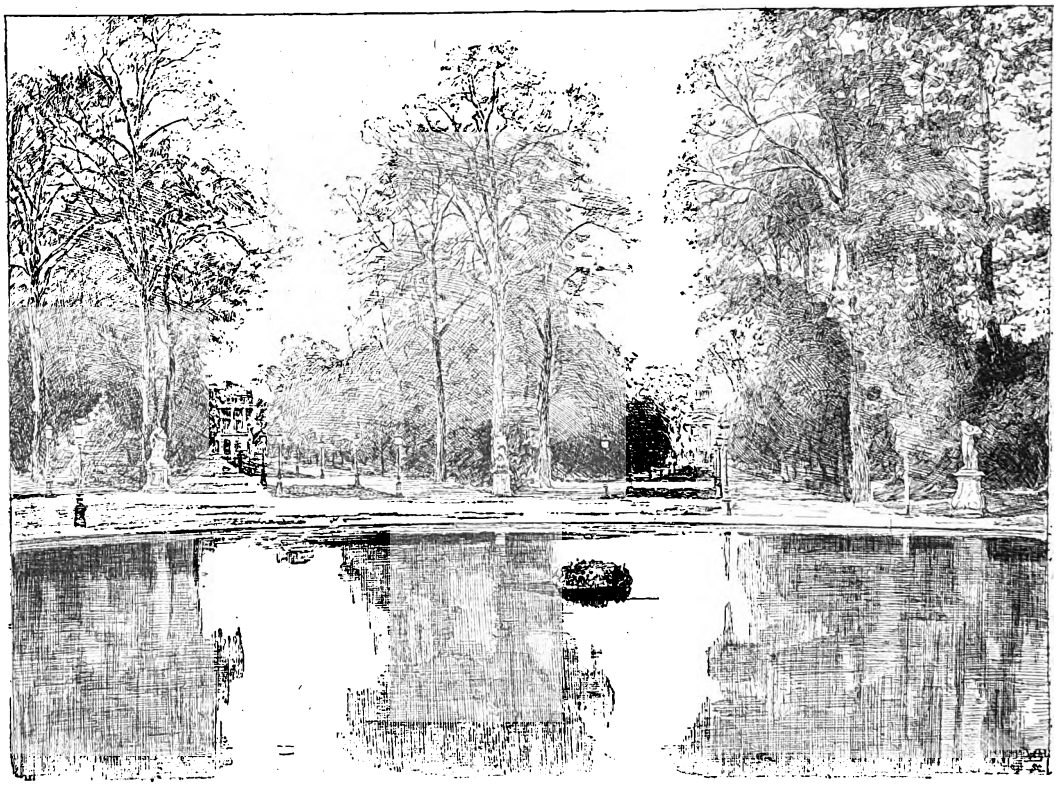

CHAIRE DE SAINTE-GUDULE.

Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.



Digitized by Google

cons fleuronnés, historiés de bossages, de culs-de-lampe, de cariatides, de faïences émaillées, luisantes comme des miroirs, vernies comme des panneaux de carrosses, — avec ses coulées d'air frais dans la verdure de ses boulevards et les spacieuses percées de ses principales artères, — avec les triséculaires quinconces de son parc éjoyé de marbres de statues, de groupes dodus et maniérés de Grupello, parmi le jaillissement des bassins et le tapis lustré des pelouses, —



LE PARC.

D'après un dessin de Vogel.

avec les bosquets, les lacs et les rocailles des jardins paysagiers aérant ses faubourgs, sa palatiale avenue débouchant sur les mails et les ravins de son Bois de la Cambre, une magie de nature, un rêve d'eaux et de grands arbres s'enfonçant plus loin au mystère des futaies, — avec là-haut le dôme et les propylées de son babylonien Palais de Justice, et tout au fond de l'entonnoir des vieilles rues encore subsistantes, l'envol de la miraculeuse flèche de l'Hôtel de Ville, le pignonnement des gables en rostre de galère et en gradins des anciens hôtels des Serments, c'est la surprise et l'amusement d'une capitale avenante et pittoresque, accessible à toutes les fortunes, ni trop bruyante ni trop monotone,

Digitized by Google

gardant des coins de béguinage parmi l'affairement des grands quartiers, propice aux songeurs, aux désabusés des civilisations orageuses, aux gastralgiques en quête de nourritures non adultérées, aux chercheurs de demi-silence dans une aimable retraite sans tracas.

Malgré les coupes sombres opérées dans le vif des anciens tènements, on peut encore, des points élevés, embrasser des pans entiers du Bruxelles d'avant le tronçonnement et la mutilation. Montez à la lanterne de l'ancien Musée de peinture. Dégringolant en blocs serrés, en chevauchements de niveaux, en imbriquements de toits roses, rouge-mandarine, sang de bœuf, damiers de tuiles bossuées et moussues, en tohu-bohu de cheminées et de pignons, des grèves hérissées d'angulations et de saillies lambrequinent le nébuleux et mouvant horizon, les moites profondeurs d'un ciel septentrional opalisé de vapeurs, saturé d'humides effluences. On plonge dans des avant-plans de cours et de jardinets, des clôtures mouchetées de joubarbes et de ravenelles, des intérieurs de ménages besogneux, des coins de chambres ronflant du toupillement des machines à coudre ou émettant un cliquetis de bobines aux doigts agiles des dentellières. Le déferlement des maisons ensuite devient confus, se tasse en amas plus denses d'où n'émergent plus que des cônes, des pointes de gables, des profils étranglés de lucarnes, des vestiges de tourelles. A travers les fumées, à travers l'oscillation des haleines montées de la ruche, on a l'impression d'un tournoiement aux parois d'un goulot, d'un remous tumultueux giroyant toujours plus bas, vers le fond d'une cuve.

La perspective, en effet, se creuse à mesure autour de l'Hôtel de Ville, dont surgit le lis évidé, la grande flèche filigranée finissant dans l'épée du saint Michel en or. Dans le tas, mamelonnent çà et là des coupoles, se carre le bastion de la Porte de Hal, s'aiguillent des clochers, les gothiques piliers jumeaux de la cathédrale, l'armature trapue de Notre-Dame du Sablon, les rampants de la Chapelle, les Minimes, Sainte-Catherine, Saint-Joseph, les frustes moellons vermiculés et les blocs fraîchement équarris de toutes les bonnes filles de la Sainte-Congrégation de la Prière chrétienne. Dans la reculée, sous un brouillard de suies, charbonnent les usines, fument les cheminées d'Anderlecht, de Saint-Gilles, de Molenbeck-Saint-Jean ; puis, cerclant la périphérie d'un bourrelet chatoyant, les vallonnements des campagnes ondulant sous les vertes cultures, la nappe blonde des céréales, la pourpre sombre des luzernes, le safran des colzas.

Partout d'ailleurs s'ouvrent des percées sur de lumineux horizons. La terrasse du Jardin Botanique et la place du Congrès, les paliers des rampes du Palais de

Digitized by Google

Justice, les plateaux du Parc de Saint-Gilles, en déplaçant les points de vue, en écartant ou en rapprochant les banlieues, en prenant la ville de face ou obliquement, sont autant d'observatoires naturels, de lentilles braquées sur la grande vallée populeuse et découpant des segments variables. Vue des hauteurs saint-gilloises, elle n'offre plus, avec le reculement à droite de l'échiquier des maisons, par delà l'ascension en plein air de la coupole du Palais de Justice, que des étendues de prairies sinuées de collines et lignées de rangs de peupliers où des ballons de fumée crèvent par-dessus des passages de trains, où s'espacent les fuligineuses carcasses des fabriques et des usines, où se tronque la pointe avancée des banlieues dans une reprise des besognes agraires.

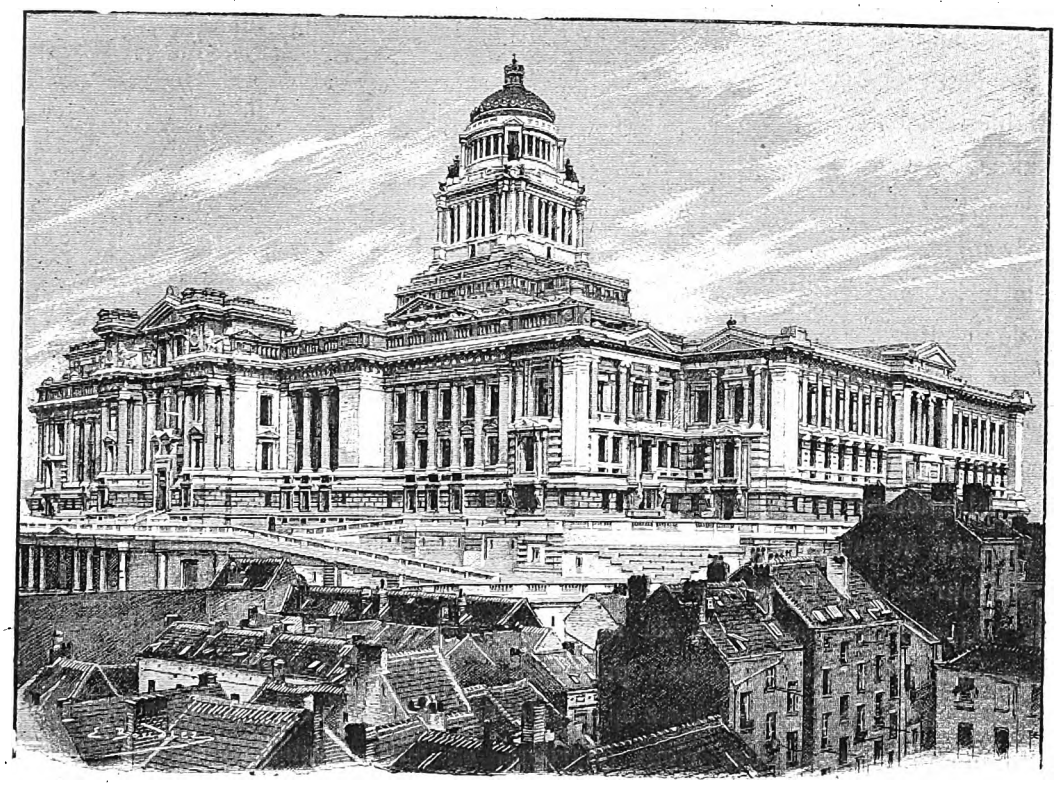
A l'intérieur, c'est par des déclivités rapides, de précipités raidillons, casse-cous pour les chevaux, qu'on gagne la basse-ville. Sur cette topographie cabossée, houleuse, de guingois, cassant à tout bout de champ les niveaux, des pans entiers de maisons descendent des pentes que d'autres aux mêmes endroits escaladent et surplombent. L'escarpement le long duquel s'échelonnent les magasins de la Montagne de la Cour se rattache par des ruelles dégringolant en escaliers aux voiries inférieures qui longent les accotements de la butte — cette archaïque rue Terarken notamment, étranglée entre de hauts pignons et des façades à bretèques. Tout un quartier s'enterre là en un creux, se duvète d'ombre et de moisissure dans un crépuscule de désuétude, semble exprès se reléguer en du silence pour des méditations d'ecclésiastiques et des langueurs de fin de vie, tandis que ronfle au-dessus la circulation des foules.

Cette torve et raide Montagne de la Cour, avec son pavé en boyau s'angulant en de brusques coudes, se bifurquant en carrefours et en pattes-d'oie, s'amincissant ici pour se renfler et de nouveau se resserrer plus loin, est la grande section qui partage l'organisme urbain et la principale artère du mouvement vers les centres des affaires et du commerce. Une Kalverstraat plus longue et plus bossuée où, comme à Amsterdam, sinue un passage incessant, fluctue le beau monde, vogue aux vitrines la curiosité des femmes.

Le jeudi surtout, l'étroit passage devient le rendez-vous des désœuvrés, des promeneurs cherchant aventure. On se salue, on s'aborde, on échange des shake-hands. De portenteuses matrones chamarrées comme des châsses, reluisantes comme des reliquaires, se busquant sous les velours et les satins, par goût du cossu et du pompeux, procèdent ainsi que sous l'or et les marbres les filles de Rubens. D'étonnants gommeux exagérant le soulier en as de trèfle, le pantalon à tuyau, le paletot sac, le haut-de-forme à bref retroussis, canetonent les coudes

Digitized by Google

en dehors, les orteils en dedans, le corps mécanique et empesé, avec des mines blasées, un air d'automates mal huilés. Ce sont encore : des démarches lentes de vieux messieurs corrects, aux coupes d'habits à l'anglaise, au capillaire soigné, aux gestes rares et concis, d'une tenue décorative qui distingue l'homme du Nord bien élevé. Des falbalas de fillettes, la taille rondissante, déjà féminines, moussantes à quinze ans. Des flâneries de trottins de boutique en bordées, l'œil



LE PALAIS DE JUSTICE.

D'après un dessin de Boudier.

rigoleur, le rire luron, le nez à l'évent. Des talonnements de bottes de militaires, balourds et copieux, aux endains de fauche et de labour. Des fringuements d'officiers tirés à quatre épingles, sanglés, plastronnant, jarret raide, comme à la parade. Chez les passantes, aux comptoirs des magasins, s'apprécie le savoureux type de la Brabançonne, onctueuse, sanguine, charnue, les épaules droites, les hanches ondulées, fleur de santé séveuse et saine.

Vers les cinq heures de l'après-midi, c'est un défilé serré, montant ou dévalant la rampe, fidèle à l'itinéraire traditionnel, longeant les étalages de la Montagne de la Cour, de la rue de la Madeleine, du marché aux Poulets, vice-versant entre la

Digitized by Google

place Royale et les nouveaux Boulevards, quelquefois traversant les galeries Saint-Hubert, surtout dévolues aux cent pas des vieux rentiers, des gens d'affaires et des roquentins.

Généralement, l'été, la promenade est précédée d'une station au Parc, d'une pause le long des allées, en rangs de chaises tassées, en touffes miraillées de toilettes simulant d'inouïs parterres de fleurs, tandis que, dans un kiosque voisin, la musique des Pompiers débite du Flotow, du Meyerbeer et du Donizetti. Tout cela compose une vie assez monotone au fond, départementale, réglée par des habitudes ponctuelles. Le dimanche, les familles bourgeoises s'installent aux tables des cafés, vont manger la gaufre aux tonnelles de Laeken et le goujon frit aux guinguettes d'Anderlecht, s'échouent sous les ombrages du Bois, ou s'aventurent en pique-nique jusqu'à Boitsfort et Groenendael.

Quelque kermesse suburbaine toujours requiert les nombreux amis des sauteries, des parades foraines et des carrousels, des mangeries de pains d'épice et d'omelettes au lard, des lampées de bière de Diest et de Louvain. Depuis la kermesse de Dieghem, débutant aux primes feuilles, avec une abondance extraordinaire de tréteaux, de tirs au pistolet, de panopticums, de baraques à phénomènes et de salons de somnambules, jusqu'à l'automnale ducasse de la Hulpe, c'est un échelonnement de dimanches de godailles et de musiques, une bombance ininterrompue, et qui, de village en village, à travers les bois et les prés, festoie, danse des lourres et se regoule.

Ajoutez les kermesses de faubourgs, qui elles-mêmes se subdivisent en grandes et petites kermesses; puis encore les fêtes de paroisses, comme si ce peuple n'en avait jamais assez de rigodonner, de brailler des refrains et de s'entonner. La plupart des vieux quartiers, en effet, immémorialement chôment les jours de la dédicace. Même en dehors de ces liesses de circonscriptions, des sections de quartiers, des rues, des impasses, de pauvres confins de misère se cotisent pour honorer leurs images, leurs humbles vierges vacillantes aux rafales en des niches de fleurs et de luminaires. Des drapelets, des guirlandes vertes, des transparents, des mâts, des pendillements de lanternes vénitiennes alors pavoisent les lépreuses façades, surgissent de la rigole, flambent par-dessus le dénuement des ménages, les leurrant d'une minute de délivrance et de folie. Sou à sou, l'ingénieuse décoration est raclée sur la semaine de travail, chacun apporte son obole et son industrie, et, jusqu'après les minuits, le populaire tumulte, fringue, trinque, oubliant l'inévitable famine des lendemains.

Qui n'a assisté à une de ces rigolades de peuple, qui n'a vu une de ces innombrables kermesses urbaines ne sait rien de la passion du Bruxellois

Digitized by Google

LE DÉFILÉ DES ÉCOLES.

Gravure de Derbier, d'après le tableau de J. Verhas.

Digitized by Google

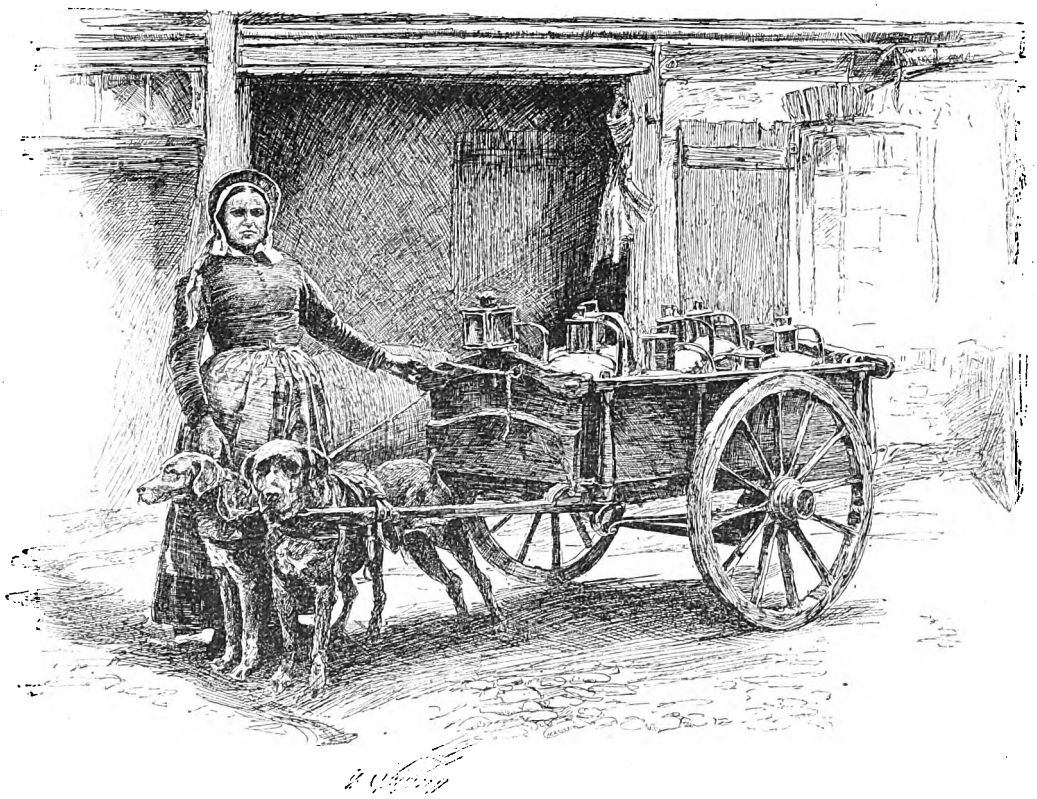
pour la fête. Ce sont de vieilles traditions de jeux et de concours, un écu de cinq francs qu'il faut aller pêcher avec les dents au fond de baquets emplis de sirop, des œufs à une corde qu'il faut abattre, les yeux bandés, du bout du tâtonnement d'un bâton, et dont la casse pollue les alentours d'éclaboussures gluantes, des courses en des sacs, des grimpées à des mâts de cocagne enduits de mélasse, des rampements à de savonneux mâts de beaupré suivis de plongeons à l'eau. On organise des sorties de cortèges à panaches, des exhibitions de chars héraldiques, des chevauchées de cavalcadours en travestis, des tournois, des parties d'arc, d'arbalète, de palets, de quilles, des concours de grimaces, des bals en plein air.

Quand la ducasse a pris fin, les lampions éteints, les drapeaux reployés, on trouve des prétextes à rallonges avec des jubilés de vieux époux, des sérénades aux flambeaux devant l'huis des vainqueurs aux tirs et des bouchers primés, des frairies d'anniversaires, des chômages à dates fixes (ainsi du légendaire *Verloren maandag*, Lundi perdu), des pèlerinages à Notre-Dame de Hal, d'où l'on revient par bandes en titubant et soufflant dans d'aigres trompettes de bois, des départs en masse pour des kermesses de villages et de villes voisines. Lors de la foire de Louvain, les poissardes des quartiers de la rue Haute, vieilles et jeunes, les marchandes d'oranges et de pommes, aux tempes virgulées d'accroche-cœur, aux bas roses sous le gondolement des jupes, les vendeuses de *crabben en mastellen* circulant le panier au bras entre les tables des cabarets, les ouvrières des fabriques fleurant le cambouis et le brai, s'empilent dans des tapissières et des guimbardes racolées chez les loueurs, et dont les files, au milieu des cris, des rires, des chants, des brocards, se mettent à sillonner les routes, vers les bastringues où échoueront leurs cargaisons prématurément avariées. Gorgées, fermentant de nourritures et de liquides, les bonnets chavirés dans le dos, les cottes en désordre, elles gigotent ensuite par le foirail, tournent en rond par les rues, narguent la foule, et, jusqu'à la rentrée, enflées de tarte, bondées comme des outres, après des ripailles et des bourrées de tout un jour, épouvantent de leurs hourvaris les banlieues endormies.

A tous les degrés règne le goût de l'association, le besoin de s'attrouper en collectivités. Quand cinq personnes ont pris l'habitude de boire leur verre à une même table, elles se sentent mûres pour une société, promulguent un règlement, finissent par acquérir un drapeau. Le nombre des sociétés bruxelloises (des « chochetés », comme patoise l'horrible jargon local) se chiffre à

Digitized by Google

peu près par le nombre des industries, des commerces, des coutumes et des plaisirs. Aux gildes, aux corporations historiques, aux serments du tir à la perche, du tir au berceau, du tir à l'arbalète, se sont greffés des sociétés de tireurs en plaine, de tireurs à la cible, de joueurs de quilles, de palet, de crosse, de balle au tamis, des confréries de corps de métiers, des associations pour l'épargne et le gain, des clubs, des cercles de sport et d'agrément, des chambres de rhétorique, des orphéons, des congrégations de goinfres et



LAITIÈRE BRUXELLOISE.
D'après un dessin de Vogel.

de loustics, un effréné ramiculement de groupes et de firmes réalisant la devise nationale : « L'Union fait la force ». Il existe, je l'affirme, une société de chasseurs de hannetons opérant leurs exodes militairement, des fusils de bois au bras, guêtrés et casqués comme des fantassins en campagne. Presque toujours la ribote et la bombance s'en mêlent : on décrète des agapes, on organise des repas de corps, on ripaille copieusement.

Deux tambours et un étendard précèdent la descente à la rue, la solennelle apparition de ces compagnies joyeuses qu'à la fierté bouffie des visages et des



Digitized by Google

attitudes, au bedonnement des hommes gras s'exhibant dans leurs défilés, on croirait investies de pouvoirs officiels. A la mort d'un des membres, un corps de musique racolé se joint aux tambours drapés pour escorter les funérailles. Il n'est si modeste artisan affilié à un groupe qui ne s'en aille au cimetière avec des ophicléides derrière sa bière. Plus tard, on recommencera pour la pose de la croix. Les banlieues, journellement, ronflent du bourdonnement des funèbres musiques menant vers les ifs de grandes croix, symboles des suprêmes regrets. Quatre sociétaires la portent inclinée; puis, d'un pas de procession, s'avance la corporation entière, avec des têtes de parade, une affliction au port d'armes. On sent chez ces hommes la conviction que, fédérés sous le flottement d'une même bannière, *ils sont quelqu'un*. Gravement le cortège défile par les routes, s'égrène à travers les campagnes, débouche aux avenues de l'ossuaire. Le mortuaire emblème enfin mis bas, on s'en revient, sur des pas redoublés, s'abreuver généreusement au cabaret.

Ce cabaret bruxellois a la consistance d'une institution. Avec l'électorat censitaire qui jusqu'à ce jour prédomina en Belgique, c'est la dalle sur laquelle table l'organisme politique. Un *baes* à son comptoir, manœuvrant ses pompes à bière, dodu, humide, poupin, révèle la participation de ce fonctionnaire aux impulsions de la machine sociale. Debout derrière les étains reluisants où s'entassent les brocs, il préside à l'engloutissement des liquides en maître bienveillant, se livrant peu, gardant la correction d'un officier public préposé à d'obligatoires irrigations. L'« établissement » qu'il régit varie toutefois selon les latitudes : tandis que, dans le haut de la ville et les nouveaux quartiers, il s'est modernisé et se dénationalise en décor de taverne allemande, miré dans les glaces, rehaussé de dorures et festonné de moulurages, le hiératique estaminet seul subsiste aux paroisses basses. Comme pour marquer sa suprématie, il s'érige considérable en face de l'Hôtel de Ville, se carre à l'ombre de la flèche patronale de Saint-Michel, investit tous les abords de la Grand'Place, pour de là se répandre à travers impasses et rues, pulluler dans les milieux de population autochtone.

Nul faste n'y distrait de la fonction qui motive l'affluence autour des massives tables en chêne. Un jour rare, tamisé de vitrages dépolis, s'éteint sur des murs plans, où dans un angle bat une vieille horloge en sa gaine, et y maintient le propice crépuscule des lieux secrets et religieux. Les pieds sur un dallage pommelé de mottes de sable, une foule y déguste les sapides aigreurs du faro et du lambic, en pipant et en causant affaires et politique. Un sourd bourdonnement plane dans la lourde atmosphère saturée de tabac et d'aromes houblonneux, assoupissant les buveurs, les préparant à un état de demi-somnolence

Digitized by Google

où les vertus de la bière s'exercent avec plus d'efficacité. Les bons endroits, les firmes en faveur réprouvent le tumulte et ne tolèrent qu'une paisible et digeste fermentation. Tel de ces quiets sanctuaires, achalandé d'une clientèle de bourgeois ennemis du bruit, édicte la défense de chanter et de sacrer. Une infraction à ce règlement se résout par une invite à déguerpir. Même sous le jet des gaz, la lumière reste modérée; les papillons grésillant dans leurs tulipes brûlent à mi-hauteur pour maintenir entre l'esprit et les ambiances une favorable harmonie. Quelquefois la porte bat sur des entrées de commères goguelues, de petites vieilles en jaquettes et bonnets ruchés, très propres, ceintes de tabliers blancs, et qui, poussant devant elles un panier gorgé d'œufs, de crabes, de crevettes, de pâtisseries sèches, proposent avec une insistance obligeante ces adjuvants à un profitable entonnement. Par moments aussi, un vieillard, délégué par un des hospices de la ville, se lève de sa table, où régulièrement chaque soir il consomme les deux chopes qui lui sont attribuées par la maison, et, chenu, branlant, sa séhille secouée entre ses mains séniles, s'en vient collecter entre les tables pour son refuge.

C'est là un fond de mœurs inamovible et qui fait partie de la vie bruxelloise, tout au moins pour les générations mûres. On a vu des personnages importants, des bourgmestres, des ministres du roi, « faire leur estaminet » avec une ponctualité de petits boutiquiers et n'estimer point déroger en quittant un dîner au Palais pour s'asseoir devant un verre de lambic jarreté de mousse écumeuse. C'était le temps de la vogue des étroits réduits, des juteuses et cordiales gargotes poussées comme des champignons proche le jardin de sculptures de l'Hôtel de Ville, dans le ramassis des petits pignons bas qu'obscurcissaient les frustes et hautes façades du Broodhuys, aujourd'hui restauré. Là s'élaboraient, sur des fourneaux dont la flamme rosissait les tablées, de pantagruéliques cuisines. Les gros mangeurs y venaient engloutir de croustillantes grillades de bœuf, que des filles à bras nus, de frétillantes *meisjen* à jaquettes tuyautées, le bonnichon dans la nuque, servaient en des plats d'étain, sur les quadrillages d'une serge hasardeuse. Le maître de la mangeoire jamais ne manquait, vers la fin du repas, à se carrer des paumes sur la table, en s'enquérant avec un délicieux sourire si « ça vous avait goûté ». Cette honnête simplicité a fait place au maussade garçon intercalé entre une parenthèse de favoris, au banal damas rehaussé de ruolz avariés, au douteux aloi d'un aspect de table d'hôte. La hausse des tarifs y accrédite à présent une clientèle relevée, toujours sûre d'y trouver de délectables crus et de la marée fraîche.

Digitized by Google

C'est autour du grand palais municipal, autour de la glorieuse maison bruxelloise, que se déploie en toute son intensité la vie citadine. Le pouls urbain y bat à pulsations plus rapides, le sang populaire y mousse à bouillons plus sonores. Aux heures politiques comme aux jours de festoiement, la légendaire place aux hôtels historiques suggérant les témoins parés des âges, aux symboliques architectures orfévries à l'égal des reliquaires, reçoit l'alluvion d'un peuple entier, entend chanter les âmes comme d'orageuses musiques. Toute joie y passe et toute colère, tambours en deuil, drapeaux éployés, rires badins et clameurs tragiques! C'est la grande aorte, le poumon de la cité, l'aire où saignèrent immémorialement les vendanges, où les rouges fléaux retentirent, où se dressa l'échafaud pour les moissons humaines. Les pierres ici sont encore de l'humanité; l'Hôtel de Ville est comme le grand homme debout des siècles. Le drame fini, la farce déblayée, il reste un incomparable décor, le prestige d'une fête pour les yeux, les royales ordonnances d'une perspective pour carrousels et tournois où, en temps ordinaire, s'active une circulation pacifique, roule le charroi industriel, tumultue l'animation matinale des marchés, réveillée au bruit des petites laitières de la campagne arrivant, avec leurs attelages de grands chiens, approvisionner la capitale.

Bruxelles, qui a perdu son quartier des Marolles — un pullulement de guenilles en de merveilleux taudis patinés de crasses, une cour des Miracles où fourmillaient les mendigots, les musiciens nomades, les truands riches en plaies suppurantes, — a gardé son Manneken-pis, le plus vieux bourgeois de Bruxelles. C'est, en un carrefour, derrière une ferronnerie, dans l'évidement d'une niche, un joyeux petit bonhomme nu, cambré sur ses reins et lâchant un raide filet d'eau dans une vasque. Cette idole populaire, ce puéril et effronté fétiche survivant aux âges de la vieille cité, possède, outre sa garde-robe, un valet de cérémonies qui, aux jours de ducasses, le vêt soit de sa casaque à ramages de marquis, soit de son uniforme de garde-civique. Alors, quelquefois, l'eau se transmue en bière ou en vin dont le bon peuple s'humecte amplement le lampas, et qui, à flots blonds ou pourpres, ruisselle sur le pavé. Nulle fille, d'ailleurs, en passant devant le geste déluré dont se délivre le petit polisson, ne croit devoir louvoyer ni baisser les yeux. C'est là encore un des traits de cette population luronne et bonne enfant, aimant la gaudriole salée, les hauts faits de gueule, les matérialités truculentes, ne répugnant pas aux trivialités charnelles — race aux lies brassées dans les cuves où fermente sa bière, aux viscères pétulants et gorgés comme les terreaux dont elle s'alimente, aux rires épais de gouliafres repus.

Digitized by Google

Le Pisseur, révéré comme une image sainte, compagnonne, dans le cœur des foules bruxelloises, avec un autre inmémorial legs, la famille des Géants, six osiers saugrenus aux sexes diversement façonnés et représentant les âges successifs d'une dynastie populaire : Grand-Papa, Grand'Maman, Janneke, Mieke et Claeske « leur enfant », avec l'adjonction d'un énigmatique Turc à turban. Les saltations de ces poupes bonasses, paquetées de loques, lourdement tressautantes et gironantes aux virevoltes des porteurs dissimulés sous leurs carcasses, s'égalent à un événement public, comme l'apparition des génies de la cité. Le grave Hôtel de Ville les héberge en une de ses resserres, et, les jours processionnels, leur assigne une escorte de gendarmes et de petits soldats de la ligne. Ce sont les congénères de ces gigantogénies qui se disséminent à travers tout le pays et prolifèrent jusque dans les Flandres françaises, les Antigon d'Anvers, les Goliath d'Ath et de Nieuport, les Gayants de Douai, Hazebrouck, Dunkerque, Lille et Valenciennes.

Récemment, un cortège, à l'occasion d'un anniversaire historique, les rassemblait dans les rues de Bruxelles. Échafaudées à de vertiginieuses altitudes, quelques-unes armaturées de ferrailles et calées comme des monolithes sur de massifs quadriges, ces architectures d'ogres et de molochs ridicules, ces descendants d'obscures mythologies populaires, vestiges de latries périmées, symboles de lointains effrois, défilèrent parmi une cohue de dragons et de tarasques, d'hétéroclites diableries d'hommes sauvages et de chins-chins, des caracolements de rosse Bayard, un anachronique et tumultueux carnaval de bêtes et de gens restituant les folies d'imaginations et les monstrueuses jovialités d'une fête de la cour de Philippe le Bon.

Toute commémoration publique, au surplus, se termine par des cavalcades héraldiques, des équipements de milices communales, des ordonnances de tableaux d'histoire. Il n'est pas de peuple qui s'entende comme celui-ci à ressusciter, en de compliquées et théâtrales mises en scène, le mirage du passé. L'atavisme des bâtisseurs de portiques et de pylônes, des régisseurs de Joyeuses Entrées se pérennise dans cette passion des modelages paraboliques, des édifications altissimes, des bariolures rutilantes et des chimériques pavoisements. Cela tient à la fois au tempérament décoratif du Belge, qui inexprimablement l'attire vers les superficies cossues, la piaffe des parades, les ragoûts de la couleur, et à un phénomène organique qui lui fait revivre, à travers les mœurs actuelles, les races et les traditions millénaires.

L'intégrité du type bruxellois, toutefois, tend à s'altérer dans les récentes générations. Une jeunesse plus nerveuse et plus cérébrale, précocement mûrie,

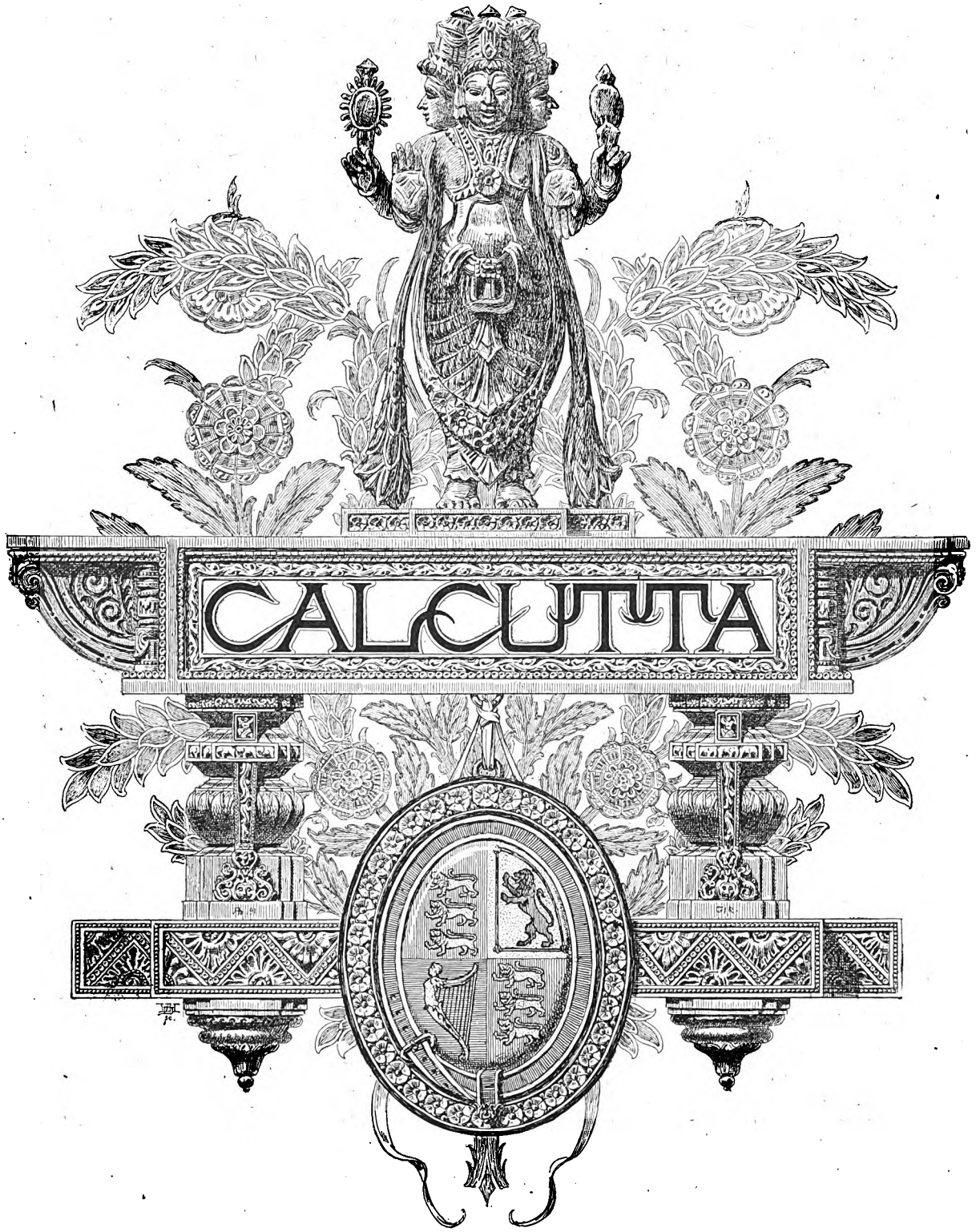
Digitized by Google

tourmentée du mal des transformations, répudie la jovialité obtuse des ascendants. Aux hommes d'action de 1830, aux pléthoriques et actifs ouvriers de la période constitutive, s'oppose la réaction des esprits désabusés de civisme, s'évadant vers la conjecture et le rêve, niant l'efficacité des uniques besognes matérielles. En cet hostile terroir, leur effort, inespérément, a fait germer une littérature, un art de poètes et de prosateurs, un admirable mouvement intellectuel qui, plénièrement, se juxtapose à l'épanouissement du génie français. L'acide pamphlet de Baudelaire exilé dans une patrie sans horizons, interné avec ses nerfs malades, d'homme de haute race dans un exotisme morose et bourgeois trouverait encore à mordre sur l'*horreur générale et absolue de l'esprit*, la *haine générale de la littérature*, l'*esprit de conformité* (on ne s'amuse qu'en bandes), mais épargnerait ces nobles jeunes hommes qui se refusent à penser avec le cerveau de tout le monde et ne consentent plus à l'attroupement.

SOLDATS DU RÉGIMENT DE LIGNE.

Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Digitized by Google

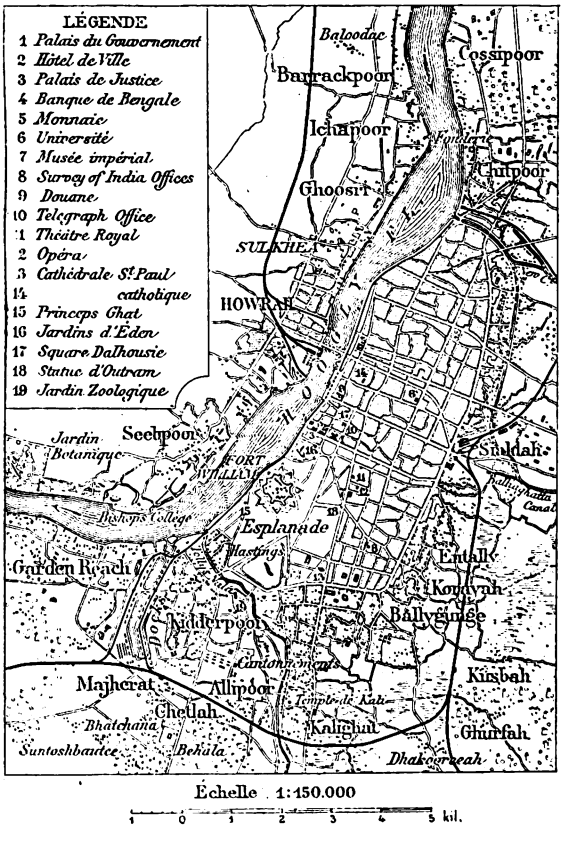



Digitized by Google

# CALCUTTA

Calcutta, la capitale de l'empire britannique de l'Inde et de la Présidence du Bengale, est située par 22° 33' de latitude nord et 83° 39 de longitude est, sur la rive gauche d'un bras occidental du Gange, l'Hougli, où la marée monte du golfe de Bengale, éloigné de 160 kilomètres, et qui, à cet endroit, a 1500 mètres de largeur.

Comme toutes les grandes métropoles de l'Asie, Calcutta est moins une ville qu'une énorme juxtaposition de villes diverses et de bourgades dont l'ensemble, tout disparate, mesure du nord au sud près de 8 kilomètres de développement. Au midi s'étend la ville « Blanche » ou européenne, celle qu'on rencontre d'abord quand on remonte l'Hougli, toujours comble ici de centaines de navires, en passant devant les docks, l'arsenal et la citadelle (*Fort William*). Là est le centre de l'administration, du commerce, de la richesse; là se trouvent les plus larges rues, les hôtels princiers, les plus belles constructions, de vrais palais ornés de vérandas et de colonnes, et les principaux monuments, tribunal, hôtel de ville, palais du gouvernement, cathédrale Saint-Paul, douane, monnaie, puis la promenade fashionable d'Eden. Le quartier neuf qu'on nomme Chowringhee prolonge au sud le noyau primitif de la ville Blanche.




La ville « Noire » ou indigène (*Palta*), sur laquelle empiète le long quai du *Strand*, qui côtoie le fleuve sur un espace de 3 kilomètres, n'est guère qu'un écheveau de voies étroites, tortueuses, sordides, bordées de cases de bambous entremêlées de maisonnettes d'argile ou de boue, au-dessus desquelles pointent des mosquées sans caractère architectural, des temples hindous où trône *Kali*, la déesse populaire et sanglante.

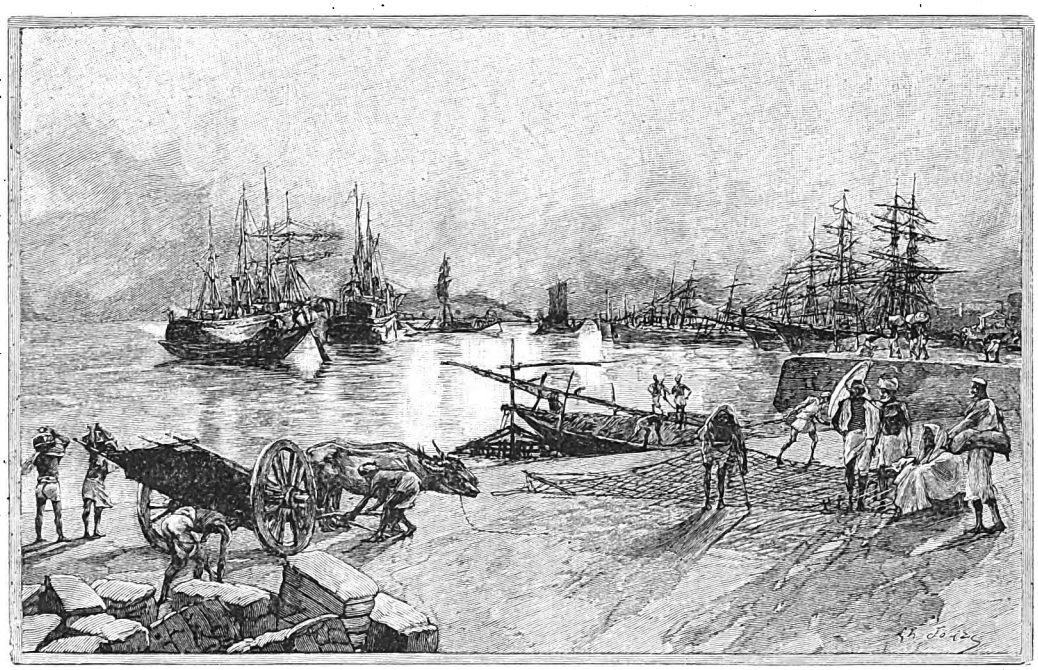
Autour de ces deux massifs urbains se développent, en dehors du boulevard-enceinte appelé Chemin de ronde (*Circular Road*), de nombreux faubourgs et villages, la plupart séparés par des espaces vagues. Tels sont, au sud, les faubourgs de Garden-Reach, d'Alipore, de Kidderpore, de Ballingunge; à l'est, ceux d'Entally, de Sealdah, de Bahar-Simlah et de Nandanbagh; au nord, celui de Chitpore; puis, sur la rive droite de l'Hougly, les villes de Sibpour, d'Haorah, de Sulkia, où se trouvent les magasins du gouvernement, plusieurs grandes manufactures, et des docks et chantiers de construction. Citons aussi, au nord de la ville Blanche, le village de Barackpour, où s'élève le palais d'été du vice-roi avec son parc et sa ménagerie.

Bien que, depuis l'ouverture du canal de Suez, Bombay, au point de vue commercial, tende à supplanter Calcutta, celle-ci n'en garde pas moins une importance immense comme débouché des produits des provinces du Gange et comme intermédiaire avec la Chine. Des chemins de fer la relient au reste de la région hindoue. Son trafic fluvial, à l'intérieur, se fait par plus de 600 bâtiments, et, en aval, l'Hougli y reçoit deux milliers de navires annuellement. Seuls ceux qui calent plus de 500 tonnes sont forcés d'atterrir aux stations inférieures, notamment à Port-Diamant.

Toutes les branches de l'industrie européenne sont représentées à Calcutta, et depuis les plus importantes jusqu'aux plus futiles, elles sont exercées principalement par des Anglais. Dans la ville indienne, le commerce est groupé par bazar : bazar du coton et des vêtements; bazar des liquides, bazar des cristaux et porcelaines, etc. Les établissements d'instruction sont nombreux (collège anglais de Fort-William, collège sanscrit, collèges musulmans et hindous), ainsi que les sociétés scientifiques et littéraires.

La population totale de Calcutta est évaluée à 830 000 âmes.

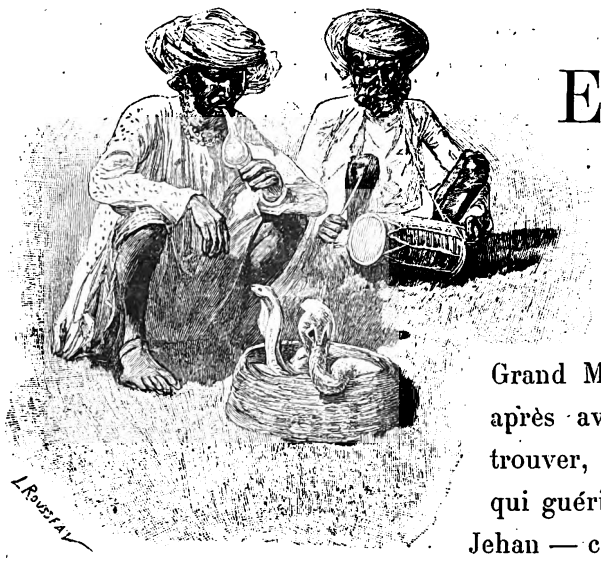
Digitized by Google



LE PORT DE CALCUTTA.

Gravure de Bazin, d'après un dessin de Ch. Jouas.

# Calcutta



CHARMEURS DE SERPENTS.

Gravure de Rousseau, d'après la peinture de Weeks.

En l'année de grâce 1636, il y avait près de vingt-cinq ans que les honorables marchands de la Compagnie des Indes Orientales faisaient modestement le commerce dans la ville de Surate, qui était le grand port occidental de l'Inde, quand la fille du Grand Mogol tomba malade; et les médecins, après avoir longtemps cherché remède, sans trouver, finirent par lui dire : « Il n'y a qu'Allah qui guérisse ». Le père de la princesse, Chah Jehan — celui-là même qui éleva le Tadj à la mémoire de sa bien-aimée, la reine Mumtaz Mahal, — adorait aussi sa fille, et songea aux Firangis, dont les médecins ont des remèdes pour tous les maux. Il envoya donc un exprès à Surate;



Digitized by Google

l'exprès revint avec le médecin d'un des vaisseaux anglais, un M. Boughton, qui rendit la vie à la princesse. L'empereur demanda à Boughton de fixer lui-même sa récompense. Le docteur, avec le patriotisme commercial de sa nation, demanda pour la Compagnie le droit de commercer, sans souci de la douane, dans le riche Bengale. La Compagnie fonda aussitôt une factorerie à Hougli, localité située sur la rivière de ce nom, une des branches qui forment le delta du Gange.

Les négociants anglais gagnèrent là beaucoup d'argent; ils en gagnèrent tant, qu'ils devinrent très fiers, prirent des airs de conquérants et voulurent traiter de puissance à puissance avec le Grand Mogol. Par malheur pour eux, le Grand Mogol s'appelait alors Aureng-Zeb. Aureng-Zeb, le Louis XIV indien, n'était pas d'humeur plus endurante que son grand contemporain de France : il chassa ces insolents, confisqua leurs biens, et ne leur permit de revenir que « sur très humble et repentante requête que leurs crimes à son égard fussent pardonnés ».

Ils ne revinrent pourtant pas à Hougli. Dès que la situation avait commencé à se tendre, en 1686, le président des marchands, Job Charnock, avait évacué Hougli, et avait descendu le fleuve en quête d'un abri. En passant devant le village de Sutanati, à 40 kilomètres au-dessous de Hougli, les regards du fugitif furent attirés par un figuier immense qui ombrageait le village: le paysage lui plut, il s'arrêta là et construisit ses baraquements à l'ombrage du colosse. De cet asile d'une nuit est sortie la capitale de l'Orient.

Charnock mourut six ans plus tard, sans se douter qu'il fût le Romulus d'une nouvelle Rome. On dit qu'il mourut converti à la religion des bons païens du Bengale, après avoir enlevé au bûcher et épousé une jeune veuve que ses parents brûlaient en l'honneur de l'époux. L'Église crut peu à l'histoire, car elle lui donna trois pieds de terre dans la vieille cathédrale; et un marbre latin, élevé sur sa cendre, rappelle comment « Job Charnock, écuyer (esquire), Anglais et très digne agent des Anglais dans ce royaume de Bengale,... après avoir longtemps voyagé sur la terre étrangère, retourna à sa demeure éternelle le 10 janvier 1692 ». — « *Qui, postquam in solo non suo peregrinatus esset diu, reversus est domum suæ æternitatis decimo die januarii* 1692. » Cette pierre est la plus vieille taillée de Calcutta.

Sutanati forme à présent le quartier nord de Calcutta. La factorerie fonda aussi quelques établissements dans deux villages voisins : celui de Govindpur, sur lequel s'étend à présent l'Esplanade, et celui de Calcutta, qui a donné son nom à la capitale.

Le village de Calcutta tenait lui-même son nom d'un temple célèbre de Kali,

Digitized by Google

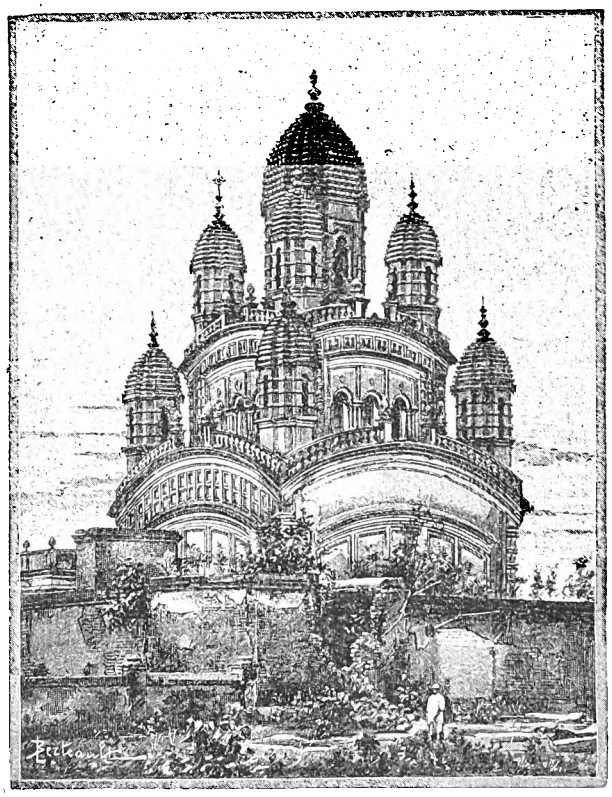
situé à deux ou trois milles de là, le *Kali Ghat*, que les Anglais ont corrompu en Calcutta. Kali, c'est-à-dire la Noire, est un des noms de la formidable épouse de Çiva, Mahadévi, « la Grande Déesse », aux mille noms et aux mille formes, qui est adorée tour à tour comme la pensée suprême et comme la puissance de création et de destruction, et qui est l'objet d'adorations mystiques, obscènes ou sanglantes. Voici comment son culte s'établit dans ces lieux :

Dakcha avait donné sa fille Parvati en mariage à Çiva ; mais, élevé par Brahma au rang de chef des Prajapatis, il s'enorgueillit et commença un grand sacrifice, auquel il n'invita pas Çiva : il faisait peu de cas de ce gendre qui rôde dans les cimetières, comme un fou, entouré de spectres et d'esprits, échevelé, riant, pleurant, barbouillé de la cendre des bûchers, et portant un collier de crânes de morts. Parvati voit les dieux qui passent en voiture, tout parés comme pour une fête, et demande à son mari où ils vont. Çiva lui apprend qu'ils sont les hôtes de son père, mais que lui, Çiva, n'a pas part aux sacrifices des dieux. Blessée de l'affront fait à son mari, elle va trouver son père, le renie, et pour abandonner la forme corporelle qu'elle tient de lui elle rend l'âme. Çiva, inconsolable de sa perte, prend le cadavre sur les épaules et parcourt la terre, qu'il fait gémir sous le poids de sa douleur. Les hommes, effrayés, appellent Vichnou à leur secours : Vichnou accourt, lance dans l'air son disque merveilleux, qui coupe le corps de Parvati en cinquante-deux morceaux. Les cinquante-deux places où tombèrent les différents membres sont devenues des lieux de pèlerinage et la piété des fidèles y a élevé des temples. Celui de Kali Ghat s'élève à l'endroit où tomba le second doigt du pied gauche.

Le temple est construit au bord d'un ruisseau, appelé le Tolly, du nom d'un brave colonel anglais qui avait là sa villa. Cet humble *nulla* desséché n'est rien moins, ainsi du moins le veut la tradition populaire, que l'ancien lit du Gange, « le Gange primitif », l'Adi Ganga : de là son caractère sacré : la grande branche de l'Hougli est, disent les Indiens, creusée de main d'homme et profane. Ce vieux lit, en plus d'un endroit, ne se distingue qu'aux dépressions du sol ou à des mares croupissantes. Les archéologues le reconnaissent à des ruines de sanctuaires et aux restes des escaliers ou *ghats* qui descendaient dans la rivière et où les fidèles allaient faire leurs ablutions, ou brûler leurs morts, qu'ils envoyaient de là au paradis, au fil de l'eau sacrée. De toutes ces ghats, la plus illustre et la plus fréquentée était et est encore celle du temple de Kali. On y venait, on y vient de tout le Bengale, et une route royale y conduisait de Mourchidabad, la capitale du siècle dernier, à travers les jungles et les marais qui couvraient alors l'emplacement du moderne Calcutta. La splendide Chauringhi,

Digitized by Google

la rue de Rivoli ou l'Oxford-Street de Calcutta, est prise sur la vieille route des pèlerins : l'alignement est le même, la bordure seule a changé, et les colonnes corinthiennes des palais gréco-saxons ont remplacé les palmiers et les pippals, tandis que les bandes de bébés conduits par leurs âyahs ou les files des voitures à ressorts ont remplacé les troupes d'hommes et de femmes demi-nus se dirigeant en hâte, appuyés sur leurs bâtons, vers le but sacré, du pied de l'Himalaya et de toutes les extrémités du Bengale.



TEMPLE DE RAMNATH, AU KALI GHAT.
D'après un dessin de Berteault.

Ce que ces malheureux viennent ici voir, entrevoir, c'est l'image de Kali. Elle est noire, comme son nom l'indique ; mais elle est si couverte d'offrandes et le lieu est si obscur qu'on ne voit guère d'elle que sa langue, qui est d'or, et qu'elle tire fort longue, jusqu'à la poitrine, ce qui étonne d'abord pour une dame et une déesse, mais s'explique quand on apprend le reste de l'histoire de Parvati. Elle s'était donné pour tâche, fort généreusement, de délivrer la terre des démons et des monstres qui l'infestaient. Son œuvre achevée, elle dansa de joie sur les cadavres, tant et si fort que la terre trembla de tomber en pièces : son mari, alors, se dévouant, se jeta à terre au milieu des cadavres. Voyant soudain, sous ses pieds, son maître et seigneur, elle fut saisie de honte et tira la langue, ce qui est, dans le monde indien, un des signes les plus expressifs de la confusion, et c'est dans cette attitude édifiante que l'art et la religion l'ont consacrée.

Les pèlerins viennent tous les jours, mais surtout les jours de fête consacrés à Çiva, par exemple le jour du Charak-Poudja, où les fanatiques du dieu se taillent et se balafrent en son honneur en tournant dans des rondes infernales. Sa date de fête particulière est le Kali-Poudja (culte de Kali), qui dure une nuit, la plus obscure de la lune décroissante du mois de Kârtika. Cette nuit-là,

Digitized by Google

le temple est inondé du sang des boucs, des moutons et des buffles. C'est une boucherie écœurante et nauséabonde. L'adorateur amène sa victime, le prêtre met un peu de sang sur la tête de la bête pour la consacrer ; le boucher prend l'animal, fixe sa tête dans un cadre et l'abat. Le prêtre trempe le doigt dans le sang chaud, en barbouille l'idole, empoche ses honoraires, environ 60 centimes par victime, et le pèlerin s'en va avec le corps décapité, heureux d'avoir communié avec Dieu, et confiant que le vœu, quel qu'il soit, qui l'a amené ici sera exaucé.

Qu'ai-je à faire du sang des boucs et des génisses ?...

L'Hindouisme attend encore son Isaïe.

Il y a eu un temps où c'était de sang humain que se barbouillait Kali : autant l'homme est au-dessus de la bête, autant son sang est un breuvage plus délicieux pour un dieu, et le prix de la victime rehausse la vertu du sacrifice. Encore au commencement du siècle, en pleine domination anglaise, plus d'une fois un fidèle de Kali, pour mieux marquer sa piété, remplaça le bouc par un enfant, sans que Kali envoyât un ange pour détourner le couteau du sacrificateur. Toute une caste, la caste des Assassins, les fameux Thugs, relevaient de Kali, s'agenouillaient devant son idole avant de partir pour leurs expéditions, offraient à son temple une partie de leurs gains sinistres, et consacraient le meurtre en le commettant en son nom.

Le temple actuel a été bâti, il y a trois siècles environ, par un membre d'une riche famille du Bengale, les Sâbarna, qui alloua à son entretien le revenu d'environ deux cents acres. Un brahmane nommé Chandibar en fut le premier prêtre : ses descendants, qui ont le titre de Haldar, en sont propriétaires à présent. Les revenus du temple sont immenses : à lui seul, le droit de 60 centimes par victime suffirait pour le faire vivre, car il y a des jours où les victimes se comptent par centaines, sinon par milliers. La famille Haldar est à présent divisée en plusieurs branches, dont chacune reçoit les offrandes à tour de rôle durant une huitaine de jours : aux jours de grande fête et de grand bénéfice, toutes les branches sont représentées et les recettes sont partagées. Il est peu de sanctuaires dans le monde où la comptabilité soit plus simple.

A l'époque où Job Charnock établit ses factoreries à Sutanati, Govind et Calcutta, le Kali Ghat était aussi fréquenté qu'aujourd'hui, mais on n'y allait pas en tramway. Les trois villages, à présent fondus dans l'immense métropole, étaient perdus dans la forêt, une immense forêt infestée de bêtes fauves et de bandits, et qui n'était rompue que par des marais pestilentiels. La ville anglaise grandit là au hasard des abatis, sans plan et sans grand souci de l'hygiène. Certains quartiers

Digitized by Google

étaient au-dessous de l'étiage de la rivière. La jungle et les rizières, entremêlées de vagues pâtures où se montraient çà et là quelques chaumières d'indigènes, enveloppaient les maisons européennes d'une atmosphère de malaria. La mortalité était effrayante, et il fallait pour l'affronter l'héroïsme d'un marchand qui a pris pour devise : « Cent pour cent ou la mort! » On dit qu'il y eut une année où la fièvre emporta le quart des Européens, et les marins en veine d'étymologie disaient que le nom de Calcutta était pour Golgotha, « le lieu des Crânes ».

Cependant l'Empire mogol tombait en décomposition.

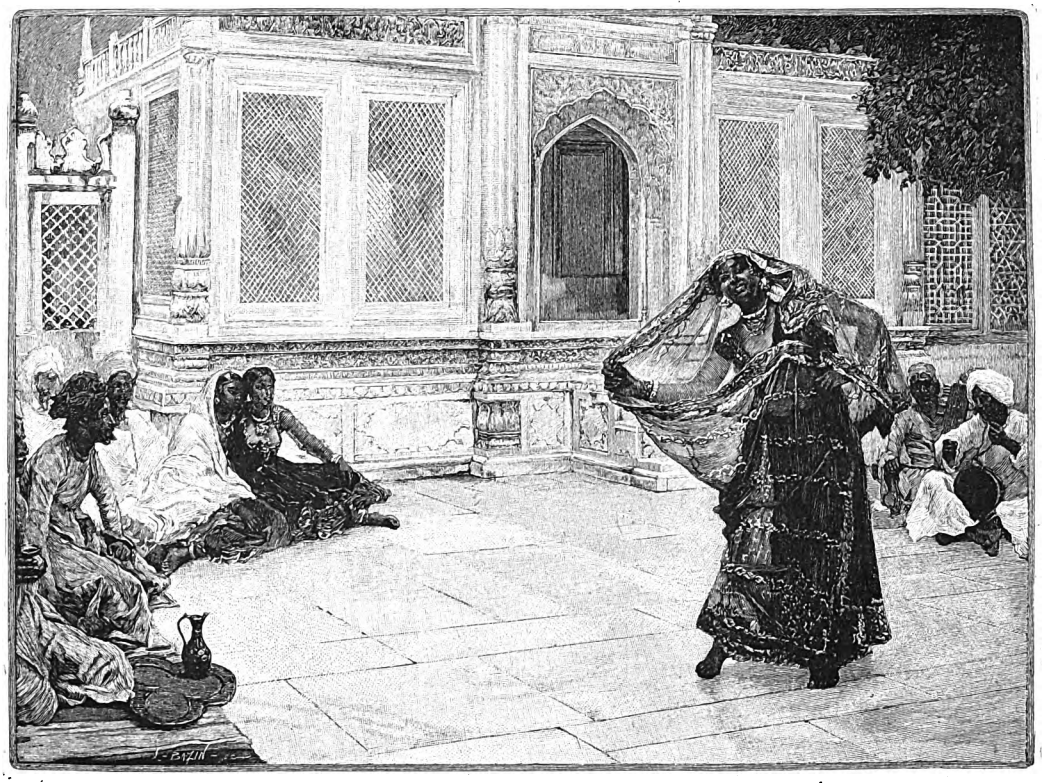
De l'autre bout de la péninsule, des bords de l'océan Indien, un nouveau peuple, créé par le génie du bandit Çivaji, les Mahrattes, lançait ses escadrons de pillards jusqu'à Delhi et jusqu'au Gange. En 1742, ses éclaireurs étaient signalés en vue de l'Hougli. La Compagnie commença à creuser un fossé autour de son domaine, « le fossé Mahratte », qui, sous le nom de « Route circulaire », forme encore une partie de l'enceinte nominale de Calcutta : à l'intérieur, sur l'emplacement où s'élève à présent l'Hôtel des Postes, elle avait déjà, à la fin du siècle précédent, construit un fort à la Vauban, que l'on nomma Fort William en l'honneur du Roi d'alors, Guillaume d'Orange. L'orage mahratte passa à l'horizon sans éclater sur Calcutta, et les marchands anglais revinrent à leurs affaires, tout en continuant leurs querelles avec leurs concurrents français, danois, hollandais, de Chandernagor, de Serampor, de Chinsurah.

C'est quatorze ans plus tard, en 1756, qu'éclata l'orage, mais d'un côté inattendu. Le jeune nawab du Bengale, Suraj Addaula, blessé d'une lettre du gouverneur, M. Drake, qui refusait de démolir les fortifications élevées au cours de la guerre avec les Français, marcha à la tête d'une armée contre Calcutta. Le gouverneur s'enfuit avec les habitants et le trésor; le commandant militaire suit son exemple et déserte Fort William. La garnison abandonnée nomme un chef, M. Holwell, et résiste pendant quarante-huit heures : mais la moitié succombe, le reste envahit les caves et tombe ivre mort, Holwell voit tout perdu et parlemente. Pendant les pourparlers, l'ennemi entre. La nuit venait : que faire des cent quarante-six prisonniers? On cherche un endroit sûr, sans trouver. L'officier indien s'avise enfin de la salle de police : une chambre de vingt pieds carrés, avec une fenêtre. C'était une nuit de juin, d'une chaleur écrasante. On pousse à la pointe de l'épée ces malheureux effarés dans le *Trou Noir* : ce fut une tragédie d'horreur telle que l'Enfer de Dante n'en a pas vu.

Les gémissements des damnés durèrent toute la nuit, s'affaiblissant d'heure en heure; au lendemain, quand les Indiens ouvrirent la porte du cachot, il en

Digitized by Google

sortit vingt-trois spectres : cent vingt-trois cadavres gisaient entassés ou debout sur le sol, et la putréfaction du soleil indien commençait déjà son œuvre. Ces vingt-trois malheureux avaient survécu à la faveur des morts et des mourants, en se dressant sur les cadavres pour approcher de la fenêtre et respirer un peu de l'air des vivants. Les Musulmans restèrent sept mois à Calcutta, qu'ils baptisèrent Alinagar, ville d'Ali, triomphant ainsi à la fois de l'Hindouisme et de



BAYADÈRE.

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks.

l'Europe. Mais du Trou Noir allait sortir l'Empire anglais de l'Inde. Sept mois ne s'étaient pas écoulés que Clive reprenait les ruines de Calcutta, et, le 23 juin 1757, un an et deux jours après la tragédie du Black Hole, il détruisait l'armée du nawab sur le champ de bataille de Plassey.

Au moment du grand désastre, Calcutta comptait soixante-dix maisons, toutes habitées par des Anglais. Le moderne Calcutta date de 1757. Le vieux fort fut abandonné aux douanes et aux bureaux ; un nouveau fort, le Fort William actuel, fut commencé au-dessous de l'ancien, au bord de la rivière. A l'entour on attaqua la forêt, sur laquelle tout Calcutta a été conquis. Sur la place où

Digitized by Google

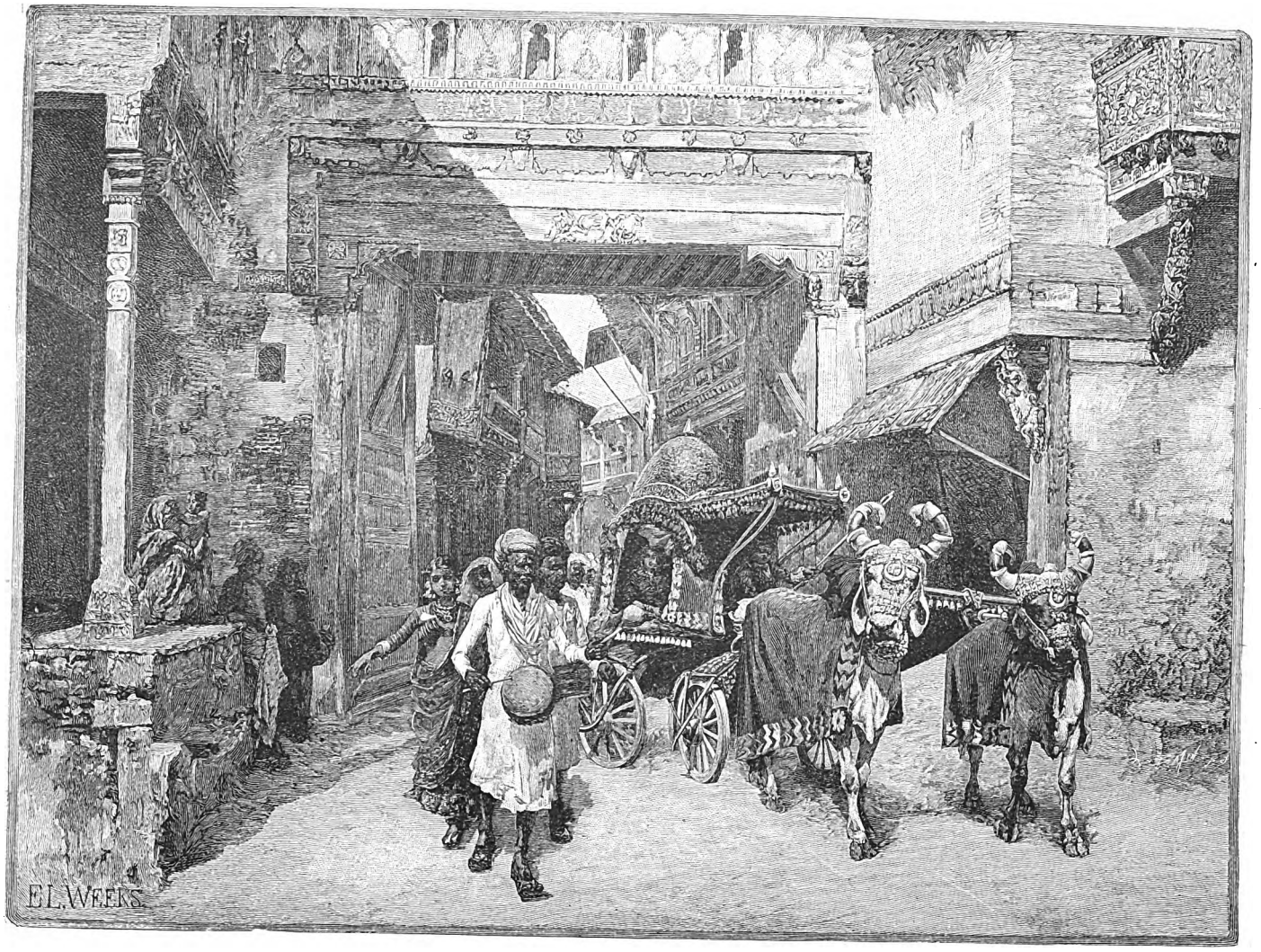
s'élève à présent la cathédrale, au siècle dernier Warren Hastings chassait le tigre. Les domestiques engagés dans les quelques maisons du voisinage ôtaient leurs vêtements le soir avant de rentrer chez eux, pour ne rien garder qui pût tenter les voleurs sur la route.

A partir de 1757, l'histoire de Calcutta n'est plus que l'histoire de ses prodigieux agrandissements, comme l'histoire de l'Inde n'est plus que celle des progrès de la domination anglaise. Au commencement du XVIII^e^ siècle, Calcutta dépendait encore de Madras; en 1707, il en était devenu indépendant, et les trois présidences de Madras, Bombay, Calcutta restaient sur le pied d'égalité, ce qui signifiait aussi sur le pied d'anarchie. A partir de Clive, dont le clair génie voit que le faible et riche Bengale est une proie qui n'attend que la main du conquérant, Calcutta est le centre de l'action anglaise. En 1773, il devient la capitale de fait ; en 1834, le Gouverneur général du Bengale devient le Gouverneur de l'Inde ; en 1857, à la réunion de l'Inde à la Couronne, il prend le titre de Vice-Roi. La splendeur de la ville s'élève à la hauteur de ses destinées politiques. Un homme surtout a marqué son empreinte sur la capitale et lui a donné son caractère impérial: c'est lord Wellesley, le frère de Wellington moins illustre, mais plus grand, un de ces proconsuls de génie comme en ont produit Rome et l'Angleterre moderne. Il donna le ton en 1800 en bâtissant le Palais du Gouvernement: « L'Inde, disait-il, doit être gouvernée d'un palais, non d'un comptoir ; avec les idées d'un prince, non celles d'un marchand au détail de mousseline ou d'indigo. » C'est de lui que date la *Ville des Palais*.

Calcutta est une ville anglaise, entourée d'un immense village indien de six cent mille habitants. Ce n'est pas, comme Delhi, comme Bénarès, comme Lahore, une de ces vieilles cités indiennes, aussi anciennes que les plus anciens souvenirs du pays, ayant leurs antiquités, leur art, leur vie, leur physionomie propre, et auxquelles la conquête européenne est venue adjoindre, généralement à distance, un riche faubourg européen, fait de villas, de jardins et d'avenues. Ici, au contraire, la ville indienne elle-même est née de la ville européenne, pour servir ses besoins: c'est comme un de ces bazars qui se forment dans toute l'Inde autour des cantonnements militaires des Anglais. Aussi Calcutta, la plus vaste des agglomérations de l'Inde, est-elle la plus vide pour l'art. Vous allez à Agra pour voir le Tadj ; à Delhi, pour voir le Divan d'Aureng-Zeb, ou la Mosquée perle, ou les ruines cyclopéennes du vieux Delhi ; à Bénarès, pour ses temples en étage dominant la courbe de la rivière: vous n'allez à Calcutta que par respect humain, parce que c'est la capitale, et qu'il convient de voir la capitale.

Calcutta n'est donc pas une ville : ce n'est qu'une capitale. Pour faire une capi-

Digitized by Google




A CALCUTTA. — CORTÈGE NUPTIAL.

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks.



Digitized by Google

tale, il faut peu de chose: une volonté et des maçons ; au contraire, pour faire une ville, une chose vivante, il faut que la pierre ait été soulevée par l'âme d'un peuple; il faut toutes les traditions de souvenir, d'amour et d'espérance, toutes les aspirations vers quelque chose de grand et de beau obscurément éprouvées et qui mettent ces masses en mouvement ; il faut aussi une prédisposition des lieux, un appel silencieux de la nature. Il y a peu de villes-capitales en Europe, trois ou quatre : Paris, Rome, Stamboul (si les Turcs n'y étaient plus). Calcutta est là parce que par hasard le bonhomme Charnock y a jeté l'ancre.

Les Anglais du dernier siècle et ceux de notre siècle sont peu artistes: ils le sont peu chez eux; encore moins se soucieraient-ils de l'être dans un pays où ils ne font que passer, le temps de faire fortune. Ils ne se mirent donc pas en grands frais d'imagination : du pseudo-grec pour les monuments civils, du pseudo-gothique pour les cathédrales. Anglo-grec et indo-gothique font étrange figure sous le ciel indien, mais ici l'architecte dispose de l'espace, et la grandeur des proportions produit un effet qui n'est point celui de la beauté, mais qui frappe à sa façon. En face de l'immense Esplanade, le Chauringhi Road n'a qu'à aligner soixante palais à la file pour faire un mille de route. Ces palais, froids, réguliers, banaux, se relèvent par la masse, seule exubérance tropicale d'un art qui est doublement bâtard, puisqu'il est déjà étranger sur le sol même d'où il est importé. Les voyageurs qui ont vu Saint-Pétersbourg croient le retrouver sur le bord du Gange. On songe aussi à la nouvelle Vienne telle qu'on l'a refaite depuis dix ans, ou bien à Budapest, mais sans le glorieux horizon des Alpes mourantes. Il n'est point d'œuvre qui donne plus profondément l'impression de la froideur et de la puissance du génie anglais. Les Wellesley ont dit : « Que les palais soient ! », et les palais furent ; ils avaient oublié de dire : « Que les artistes soient! », et, quand ils l'auraient dit, le pouvoir même d'un Gouverneur général a ses limites du côté de l'esprit.

Ces monuments, qui se ressemblent tous, ont pourtant leur intérêt: ils ont presque tous un souvenir d'histoire attaché à leurs colonnes ou caché sous leurs fondations. Là, après tout, est le seul intérêt de Calcutta, la seule chose pour laquelle il vaille une visite ; car ces marchands de la Compagnie des Indes, les moins poétiques des hommes, ont, avec Napoléon, écrit le plus merveilleux roman du siècle : mais leur roman, plus heureux que celui de Napoléon, dure encore. Nous allons donc, si vous voulez, nous promener dans ce roman en remontant le cours du fleuve.

Je suppose que vous avez remonté sans encombre la bouche de l'Hougli, à travers les récifs qui la hérissent et les bas-fonds changeants qui l'obstruent, et que peut seul deviner l'instinct d'un pilote de Calcutta. Ils sont quarante

Digitized by Google

à peu près, ces pilotes à l'œil merveilleux, qui, à la couleur, au plissement de la vague d'avant, reconnaissent le danger caché qui s'est formé dans la nuit passée, et suivent de jour en jour les caprices mouvants de l'estuaire. Vous longez l'île Sâgara, la terre classique des tigres du Bengale, qui durant les trois quarts de l'année disparaît sous les vagues du golfe, que les vents du sud-ouest lancent par-dessus l'île. C'est là pourtant l'un des lieux de pèlerinage les plus courus de l'Inde. Car c'est là que la rivière Ganga, qui n'est autre que l'épouse même de Çiva, celle à qui nous venons d'offrir des victimes sous le nom de Kali, et qui passa son enfance sur les cimes de l'Himalaya sous le nom de Parvati, « la Montagnarde »; c'est là qu'appelée du haut du ciel par les prières de Bhagiratha, roulant furieusement du sommet du Kaïlâsa à travers toute la terre, elle vint enfin se reposer dans le sein de l'Océan. En passant sur l'île, elle ressuscita de son contact les soixante mille fils de Sâgara, réduits en cendres par un saint outragé. L'eau du Gange, partout sacrée, est ici doublement sacrée et puissante : celui qui s'y baigne est lavé de tous ses péchés, comme le furent les fils de Sâgara, et naît comme eux à la vie éternelle. Chaque année, en janvier, un flot de cent mille pèlerins vient inonder l'île déserte, infestée de fièvres et de choléra : ils y dressent des sortes de tentes recouvertes avec des bandes de calicot. Beaucoup de ces pèlerins sont des vieillards, des malades qui n'ont plus que le souffle; mais mourir en se baignant là est la félicité suprême : c'est mourir en pleine pureté, c'est échapper pour toujours à la prise du péché qui vous guette, prêt à vous ressaisir si vous rentrez dans les voies de la vie.

Après avoir vogué une quinzaine d'heures durant sur la mer de boue qui a formé le delta du Gange, et passé Tamluk, qui était le grand port du fleuve il y a deux mille ans, vous approchez enfin de Calcutta, dont vous entrevoyez d'avance les flèches, les tours et les mâts de vaisseaux, à la faveur des tournants de la rivière. A votre gauche s'étend ce qui était il y a un an encore les jardins du Roi d'Aoudh. En 1856, le Gouverneur général, lord Dalhousie, prétextant l'inconduite et l'incapacité du jeune Roi, déclarait ses États annexés au domaine britannique et l'envoyait vivre d'une pension de cinq millions à la porte de Calcutta. Tandis que Lucknow se soulevait pour son prince, tandis que sa mère, la vieille Begum, allait à Londres essayer en vain d'émouvoir la pitié du Parlement et du peuple, et venait mourir à Paris par une froide journée de janvier, le jeune Roi, devenu philosophe, et ne pouvant plus gouverner à Lucknow avec ses bouffons, ses musiciens et ses danseurs, se consolait de sa cour perdue en se montant une ménagerie splendide qui fait la joie des enfants de Calcutta. Cinquante mille pigeons volant

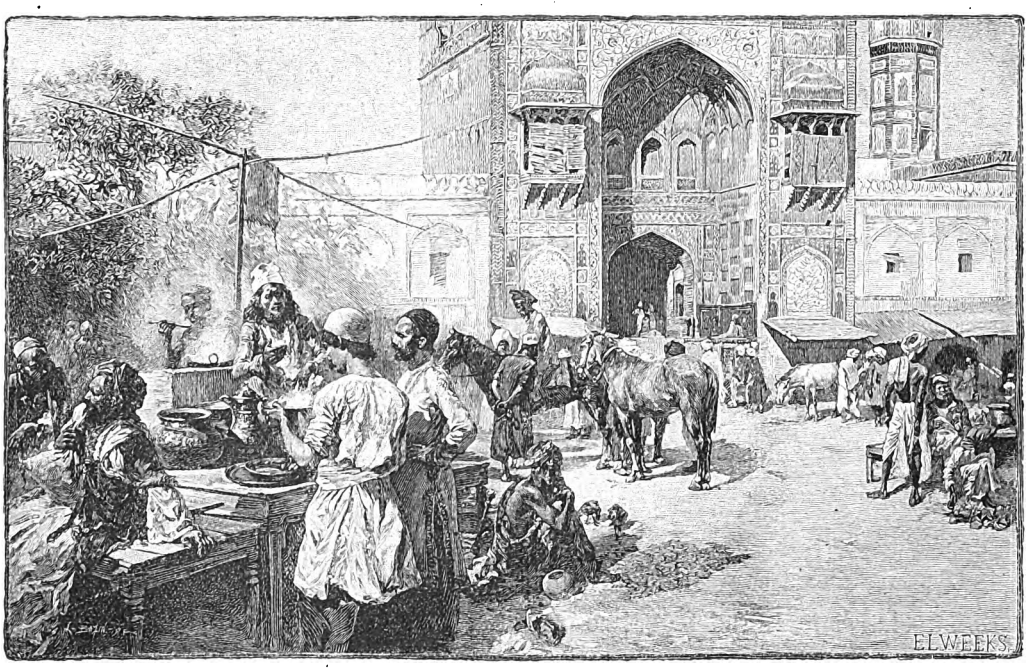
Digitized by Google

dans ces volières; des armées de singes, dont quelques-uns sont des savants et dansent au commandement; des bandes d'oies et de canards, barbotant dans les étangs; des panthères et des lions, et, dans un souterrain, des milliers de serpents, grands seigneurs et petits, les grands se nourrissant des petits : le Prince, s'il lui en prenait fantaisie, pouvait méditer là sur toutes les grimaces, les sottises, les férocités de la vie de cour. Sur le tard, il quitta l'Inde avec l'agrément du gouvernement, et s'en alla faire son salut en bonne terre musulmane, à Bagdad, sans doute pour être plus près de la terre sacrée de Kerbéla. Il y mourait, il y a trois ans, sans enfants, et laissait le gouvernement anglais pour seul héritier. Il demanda par son testament que ses animaux et tous ses biens fussent vendus à juste prix, mais non pas aux enchères : « Je ne veux pas qu'on les fasse circuler, que les enchéreurs en fassent le sujet de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, et que les bouffons s'en fassent des gorges chaudes ».

De l'autre côté de la rivière, le Jardin botanique fait un digne vis-à-vis à la ménagerie du roi déchu. Créé en 1786 par le général Kyd, agrandi par une dynastie de proconsuls de la botanique dont le nom a marqué dans la science, de Roxburgh à Hooker, il est devenu la pépinière d'où la plupart des jardins d'Europe ont reçu tout ce que les tropiques pouvaient leur offrir de plantes utiles et de plantes d'ornement. Jacquemont, se préparant à son pèlerinage botanique à travers l'Hindoustan, y put, en six semaines, « faire connaissance avec tout le peuple des végétaux de l'Inde ». Ce n'est pas seulement la flore de l'Inde, c'est toute la flore des tropiques, d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique, qui y pousse en plein air, comme sur son sol natal. De temps en temps le cyclone, le grand ennemi, fait des abatis parmi les géants cosmopolites du jardin. Celui de 1864 a jeté bas une avenue de mahoganies plantée à la fin du siècle dernier par le parrain de la Roxburghia; il a découronné le grand baobab du Sénégal, dont la ceinture mesurait quinze mètres; mais il n'a pas pu venir à bout du grand banyan, qui à lui seul est toute une forêt ou tout un temple de colonnes, et dont les branches fatiguées ne retombent sur le sol que pour y puiser une vie nouvelle et se redresser vers le ciel. Les plantes du Nord, sous ce ciel torride, sont des exilées qui essayent fiévreusement de parler la langue du pays sans la comprendre : au milieu des bananiers, des palmiers, des mahoganies, poussent tristement de malheureux petits chênes, étonnés d'un climat qui ne souffre pas de repos, et ne leur permet pas de laisser tomber leurs feuilles et de refaire leurs forces par le sommeil de l'hiver. Le jardin s'étend un mille sur la rivière, de niveau avec elle : ce terrain d'alluvion ignore la colline et a refusé à cet Éden la splendeur du panorama.

Digitized by Google

Après le palais du roi d'Aoudh, le vaisseau longe le *Garden Reach*, suite de villas et de jardins qui s'étendent jusqu'à Calcutta : c'est la partie vraiment belle de la ville, d'une beauté qui, d'ailleurs, ne lui est pas particulière, qui est celle de tous les Passy et de tous les Kensington de l'Inde anglaise ; c'est là aussi que commence la ville maritime, la ville flottante, dont les mâts et les voiles jettent au soleil, de tous les points, des frissons de drapeau. Ces mâts tremblants sont la poésie de Calcutta, comme de tout port ensoleillé. Il n'y a point de ligne architecturale, fût-elle de Phidias, qui vaille les lignes de ces




LE MARCHÉ.

Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks.

bras et de ces ailes se dessinant sur l'azur humide et ruisselant de lumière : elles ont la beauté de la forme, la beauté du mouvement tremblant et le prestige des évocations lointaines, d'une patrie absente, ou d'un horizon plus lointain encore où elles vont s'enfoncer, s'anéantir peut-être ; une brume de mystères, de dangers, de trésors inconnus ; ici aujourd'hui, demain qui sait où ? C'est là que s'arrêtent les bateaux de notre Compagnie maritime. Un peu plus haut, ancrent les flottes du *P. and O.*, la Compagnie Péninsulaire Orientale, la plus riche et la plus puissante compagnie maritime qui soit au monde.

Le port de Calcutta s'étend dix milles le long de l'Hougli, avec des amarres pour cent soixante-dix vaisseaux. La rivière est large d'un kilomètre à

Digitized by Google

1500 mètres, mais le chenal n'en a que 250; maigre chaussée pour les deux mille vaisseaux et les deux cent cinquante steamers qui viennent et s'en vont dans le cours de l'année et pour les quatre mille bateaux qui montent et descendent la rivière. Nous passons les docks, nous laissons à notre droite la bouche du Tolly, qui nous ramènerait au temple de Kali, et nous débarquons à l'Échelle de Prinseps, le Prinsep's Ghat, dont les marches descendent dans la rivière juste à l'extrémité du Fort William. Prinseps était un employé de la Compagnie des Indes qui, sans grande éducation et sans préparation scientifique, à ses heures perdues, déchiffra les vieux alphabets de l'Inde et créa l'épigraphie sanscrite. Il appartient à une époque, déjà lointaine, où les fonctionnaires de la Compagnie avaient le droit de s'intéresser à l'histoire et à la vie morale de l'Inde et d'avoir du génie scientifique; ils en ont usé plus d'une fois : aujourd'hui, s'ils prenaient pareille liberté, ils seraient mal notés du Gouvernement de la Reine.

Le Fort William est adossé à la rivière : par les trois autres côtés, il garde une place immense, le Maidan ou Esplanade, limitée parallèlement à la rivière par les aristocratiques alignements de Chauringhi, et, au nord, par l'avenue de l'Esplanade avec ses palais gouvernementaux. Le Fort, qui forme une étoile à huit rayons, dont trois sont dardés sur la rivière et les cinq autres sur l'Esplanade, est de dimensions formidables, qui disent la date où il a été bâti. Quand Clive en jeta des fondements en 1757, l'année même où la bataille de Plassey l'avait rendu maître du Bengale, la domination anglaise était bien neuve et bien chancelante, et un coup de fortune semblable à celui qui venait de la fonder en un jour pouvait la renverser en une nuit. Il ne fallait pas que l'exode de Charnock se renouvelât si le Grand Mogol se réveillait, ni la tragédie de Calcutta. Clive voulut un fort où pût se réfugier et tenir une armée en retraite, et où la fortune de l'Angleterre, en cas de revers, pût attendre dans un asile inexpugnable. L'immense bâtisse est faite pour contenir quinze mille hommes : il en faudrait dix mille pour défendre les ouvrages. La construction dura seize ans et coûta 50 millions. Jamais aucun de ses six cents canons n'a eu encore à tirer sur l'ennemi, même durant l'année de la Grande Rébellion. Deux mille hommes et une batterie d'artillerie suffisent depuis des années au service. Devant la porte qui regarde la rivière, s'élève le monument dit de Gvalior, érigé par le Gouverneur général lord Ellenborough, en l'honneur des officiers et des soldats morts dans les batailles qui, en 1843, mirent fin à l'indépendance du royaume de Sindia. C'est un monument d'un assez mauvais exemple pour les officiers de Fort William, car la victoire de Mahârâjpur est de celles dont les généraux peuvent être fiers pour leurs soldats plus que pour eux-mêmes. Lord Ellenborough et toute sa cour,

Digitized by Google

officiers et dames, étaient venus en grande pompe, montés sur des éléphants, pour assister à la défaite de l'ennemi. Les premières décharges des Mahrattes changèrent le caractère de la fête : les officiers anglais perdirent la tête, mais leurs cipayes se ruèrent sur les Mahrattes sans s'inquiéter d'eux. Les Mahrattes, aussi mal commandés, mais aussi énergiques, se firent tuer sur leurs pièces, après avoir tiré tant qu'il resta un canonnier. A la fin de la journée, il se trouva que les cipayes étaient vainqueurs. Lord Ellenborough, qui était le *bombast* fait homme, avait donné jusqu'au bout à la tragédie la note héroï-comique en allant, sous les balles, distribuer aux blessés des sous et des oranges.

Le côté est et sud de l'Esplanade est occupé par un désert, le Champ de courses. Ne vous laissez surprendre là ni par le soleil du midi ni par le cyclone qui, de temps en temps, balaie Calcutta. La vie de l'Esplanade est aux abords de Chauringhi et entre le Fort et Esplanade Row : là sont les monuments qui peuplent, maigrement il est vrai, l'immensité de la place, et sont destinés à rappeler le souvenir de quelques-uns des hauts fonctionnaires qui ont administré l'Inde, et qu'une simple statue transforme en grands hommes; artifice ingénieux dont on abuse à Calcutta autant qu'à Paris. Des inscriptions d'une emphase macaulayenne — malheureusement ce n'est point Macaulay qui les a écrites — achèvent la transformation. L'Inde est un pays où il n'est point nécessaire d'être un grand homme pour faire de grandes choses, parce que la matière est si malléable qu'il suffit à la manier du don de la volonté. Inutile de vous arrêter devant les statues de lord Auckland, de lord Hardinge, du comte de Mayo, de sir William Peel, gens distingués pour de grands seigneurs, mais rien de plus. Outram, « le Bayard de l'Orient », est plus intéressant : ce fut un homme d'honneur. Les hommes qui ont fait l'Inde anglaise, de Clive à lord Dalhousie, étaient rarement tourmentés de scrupules trop délicats, même ceux qui étaient le plus chrétiens et le plus puritains — peut-être ceux-là surtout : ils avaient suivi la loi qui semble si simple en Orient et ailleurs, la bonne vieille loi du fort, celle de Napoléon et de Bismarck : Outram fit exception. Il refusa de s'associer à la spoliation des émirs du Sindh, une des plus vilaines gloires de la conquête, et repoussa sa part de butin, exemple rare dans l'histoire militaire de l'Inde. Le héros a, cette fois, inspiré l'artiste, Foley, et la statue équestre d'Outram, lancé en avant, l'épée à la main, la face tournée vers des troupes absentes qu'il emporte à l'assaut, étonne par son élan dans cette série d'œuvres mortes. Plus loin, cette colonne de 55 mètres, rapetissée par le désert qui l'entoure, mais d'où l'on a une belle vue de toute la cité, a été élevée à la mémoire de sir David Ochterlony, en signe de reconnaissance tardive. Orchterlony, le pacificateur des Gourkhas, ces adversaires indomptables

Digitized by Google

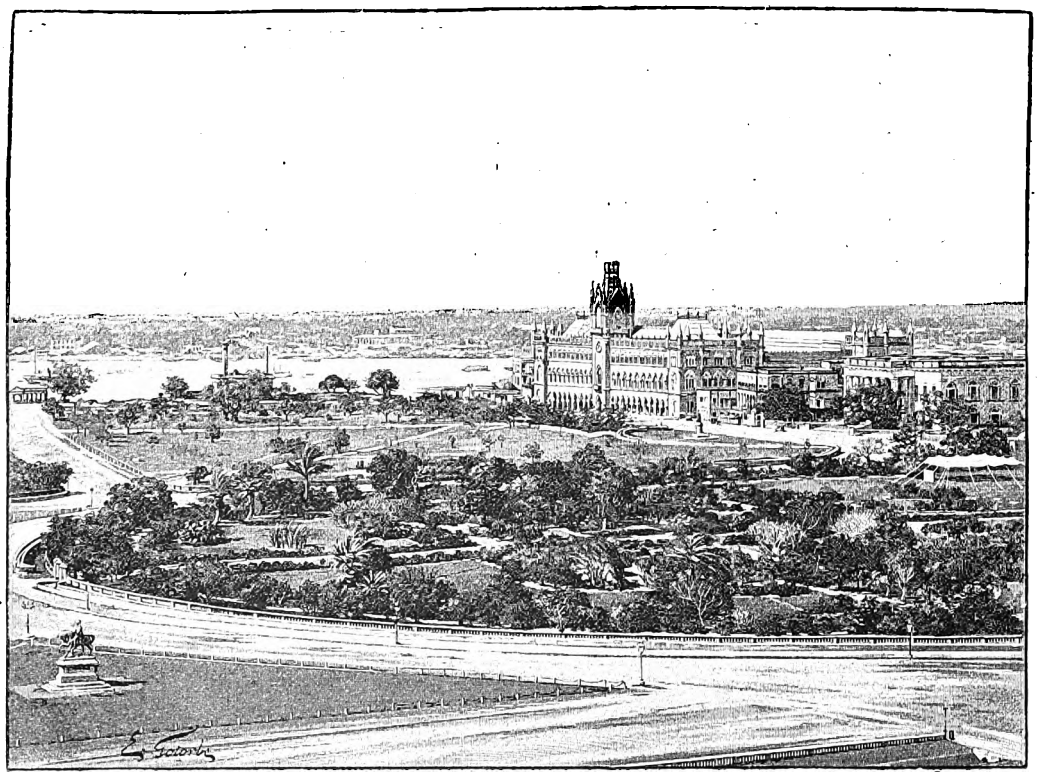
dont il fit les plus vaillants et les plus fidèles serviteurs de l'Angleterre, après une carrière de cinquante années de service qui remontait presque aux origines de la puissance anglaise, mourut de chagrin, disgracié par le gouvernement de Calcutta pour avoir eu de l'honneur national une idée plus haute que l'idéal officiel du jour.

Le long du quai, entre le Fort et l'avenue de l'Esplanade, s'étendent les jardins d'Eden, qui ne doivent pas leur nom à des souvenirs paradisiaques, mais aux sœurs de lord Auckland, un des gouverneurs d'il y a quarante ans, les misses Eden. La musique y joue tous les soirs, et à deux pas est le terrain du *cricket*, l'indispensable cricket, qui est le centre de la vie anglaise dans l'Inde. La descente de l'Esplanade, à la tombée du jour, rappelle celle des Champs-Élysées ou mieux de Hyde-Park, avec le pittoresque additionnel du coloris éclatant de la domesticité indigène, des palanquins qui passent, les sardars enturbannés, des babous en robe blanche, serviette au bras, des humbles *bhichtis* qui déversent le contenu de leurs outres de peau sur les plates-bandes altérées, et les derniers *arghalis* à tête chauve perchés gravement sur le faîte des édifices. Voyez leurs airs de hérons ou de marabouts, profondément absorbés dans leurs méditations sur le monde : soudain ils prennent une envolée furieuse, pour s'abattre au loin sur quelque immondice qu'ont aperçue leurs petits yeux rouges et gorger de charogne les profondeurs infinies du sac qu'ils portent sous la gorge, et qui est susceptible de se gonfler à des proportions inouïes. Les arghalis étaient jadis les nettoyeurs patentés de Calcutta, à qui ils donnaient par-dessus le marché cette haute leçon de morale pratique, que la philosophie la plus grave se concilie volontiers avec l'appétit le plus décidé; leçon que confirme l'exemple de leurs frères, les arghalis de l'Église anglicane, et, à un étage inférieur, celui des *munchis* et des *babous*, celui des *koulins*, qui sont des prêtres, et des *kayath*, qui sont des scribes.

Les arghalis aiment surtout percher en bandes sur les murs du Government-House, le palais de l'homme qui, pendant cinq ans, incarne cette puissance terrible et irrésistible que l'on appelle le *Sarkar*. Le Sarkar, c'est le gouvernement, avec ce quelque chose de mystérieux et de fatal que le mot évoquait jadis et évoque encore parfois chez nos paysans, mais intensifié dans l'Inde par l'habitude de l'avatar. Le Sarkar, pour se faire un sanctuaire digne de lui, ne s'est pas mis tympan en tête, bien qu'il fût alors représenté par une tête puissante, lord Wellesley, qui avait le goût du grand : son architecte, un capitaine Wyatt, a tout simplement reproduit le plan de Kedlestone-Hall, dans le Derbyshire, riche résidence de campagne construite au siècle dernier, pour un lord Scarsdale, par un architecte écossais d'une certaine réputation, Robert Adam, l'un des deux *Adelphi*. L'édifice com-

Digitized by Google

prend une construction centrale, où l'on monte par un magnifique escalier à double rampe, et d'où rayonnent quatre ailes qui s'ouvrent vers les quatre points cardinaux. C'est là que logent le Vice-Roi et sa cour; c'est là que siège le Conseil législatif; c'est de là que partent les décrets qui annexent des royaumes, font et défont les princes, ruinent ou enrichissent les provinces, transforment le régime sous lequel vivent des millions d'âmes; c'est surtout, par excellence, le lieu où l'on danse, et où l'habit de soirée, le champagne et la comédie de société exercent l'empire



LA HAUTE COUR.
Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Frith.

le plus absolu qu'ils aient jamais exercé d'un pôle à l'autre. Le palais des Vice-Rois est peuplé de statues plus nombreuses et aussi banales que celles de l'Esplanade : tous les Vice-Rois sont là, en marbre ou en couleur, les grands et les petits, de lord Wellesley à M. John Adam, de Hastings à lord Feignmouth. On est tout étonné de rencontrer au milieu des gouverneurs les portraits de Louis XV et de Marie Leczinska et les bustes des douze Césars : ce sont, paraît-il, des trophées des guerres du dernier siècle, enlevés sur un vaisseau français.

A l'ouest de Government-House, plus près de la rivière, se dresse la Haute Cour, monument gothique bâti de 1870 à 1872, et inspiré, dit-on, par l'hôtel de ville



Digitized by Google

d'Ypres. Tous les grands-juges de l'Inde sont là, entre autres le premier d'entre eux, sir Elijah Impey, qui sauva son camarade Warren Hastings et assura le triomphe de la politique d'action en pendant si lestement, à la barbe de Junius, le vieux brahmane Nandou Koumar. Ses successeurs heureusement ont plus songé à rendre des arrêts que des services et se sont montrés la plupart dignes du beau titre de Grand-Juge : ils n'ont pas son immortalité.

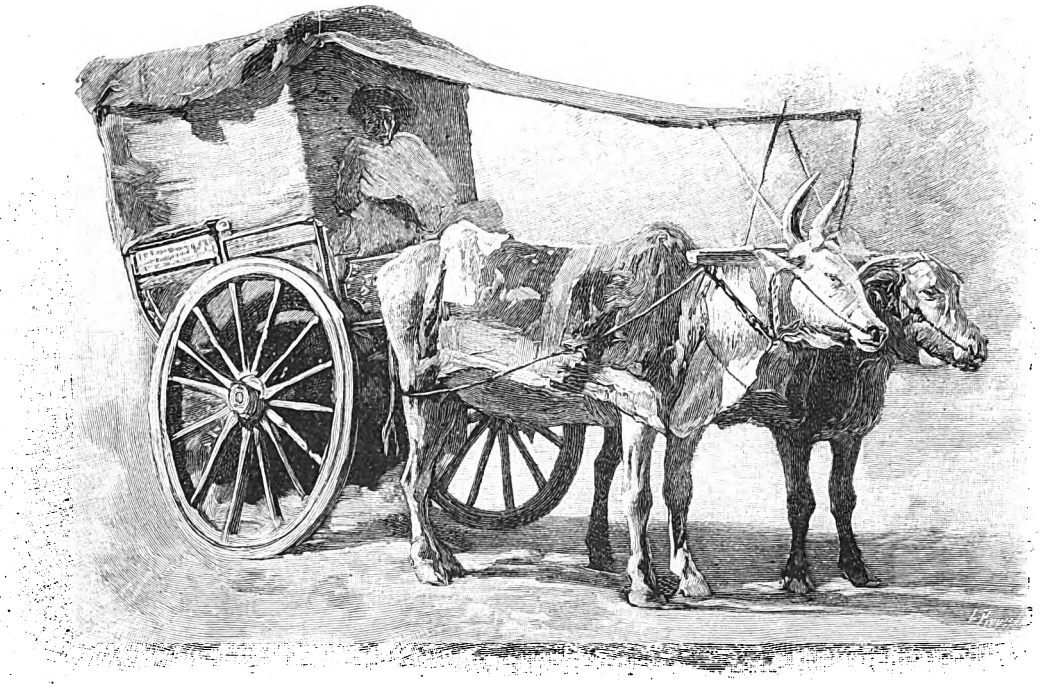
Autour du palais vice-royal se groupent la plupart des grands établissements de l'État, l'Hôtel de Ville, en style dorique, la Banque de Bengale et la Monnaie, bâtis sur la rivière. Sur le square Dalhousie, sur l'emplacement de l'ancien Fort William, s'élève l'immense bâtisse de l'Hôtel des Postes ; en face d'elle, les Télégraphes. Une dalle marque, devant les Postes, l'emplacement du Trou Noir. Il est inutile de vous promener à travers ces palais, qui se ressemblent tous et qui ne laissent pas une image dans l'œil et le souvenir ; à travers la cathédrale anglo-gothique et les hautes églises, qui ne valent que comme documents historiques : leurs tombes et leurs épitaphes seront précieuses un jour, quand on voudra écrire les origines de l'Inde anglaise. Une promenade en voiture à travers Chauringhi et les quartiers voisins suffira pour vous donner l'idée de la Ville des Palais. Les maisons privées, malgré leur uniformité, ne seront pas sans vous charmer, comme charme tout bengalow anglo-indien, avec ses larges vérandas qui aspirent l'air, ses ailes étendues et basses, et surtout le massif de verdure où il se perd ; et, si vous vous rappelez qu'il y a un siècle tous ces riches quartiers étaient le séjour d'Aranyani, la déesse de la forêt, avec son manteau de fièvres et son cortège de tigres, vous rendrez hommage à la puissante énergie de l'Anglo-Saxon. Une force de volonté si triomphante et si créatrice, bien qu'elle ne puisse aller sans égoïsme ni dureté, approche du génie et devient presque une vertu.

De la ville blanche à la ville noire, le contraste est frappant. On a défini Calcutta : une ville de palais par devant, d'étables à porcs par derrière. La ville noire s'étend au nord et à l'est de la ville blanche : c'est une accumulation de *bastis*, c'est-à-dire de villages composés de huttes de torchis. Si la ville anglaise n'a point de caractère, la ville noire en a moins encore : le Calcutta noir est né du Calcutta blanc, et par suite n'a rien pu créer. C'est le cas de toutes ces grandes agglomérations nées autour d'établissements européens, de Madras et même de Bombay aussi bien que de Calcutta. Il faut sans doute bien des *mandars* et bien des mosquées pour les besoins religieux de 400000 Hindous et de 200000 Musulmans, mais on serait en peine de citer un seul monument artistique ou qui ait des prétentions d'art, sauf la mosquée de la rue Dharmtola. Cette mosquée fut bâtie en 1842, par le prince Ghoulam Mohammed, fils du sultan Tippo-Sahib, « en recon-

Digitized by Google

naissance à Dieu, dit l'inscription, et en souvenir de ce que l'honorable Cour des directeurs lui a accordé les arriérés de sa pension en 1840 ». Que dirait le tigre de Maysore si, du haut du Paradis des braves, il pouvait voir cette mosquée et lire cette inscription ?

La fièvre et le choléra étaient jadis endémiques à Calcutta. La municipalité a fait des merveilles pour assainir la ville noire : elle y a lancé de larges avenues ; elle a creusé un réseau d'égouts souterrains de 150 milles, qui envoie toute l'ordure



CHARRETTE INDIENNE.

Gravure de Rousseau, d'après une étude peinte de Weeks.

de la métropole au Lac Salé à l'aide de pompes et même de railways : la pente de Calcutta est si malheureuse qu'autrement elle porterait volontiers toute l'infection du côté de la rivière. La police a défendu de jeter les morts et les mourants au fil du Gange sacré, au risque de rendre plus difficile aux morts l'accès du Paradis et de priver les touristes qui remontent le Gange d'une horreur pittoresque, dont ils se passent volontiers d'ailleurs. Les cadavres ne se brûlent plus qu'à certaines ghats déterminées. Les Hindous n'ont plus la liberté de mourir, de pourrir et d'infecter les vivants à leur gré, et c'est peut-être de toutes les libertés celle qu'ils regrettent le plus.

Le bazar de Calcutta n'a pas les splendeurs de celui de Stamboul ou le pitto-

Digitized by Google

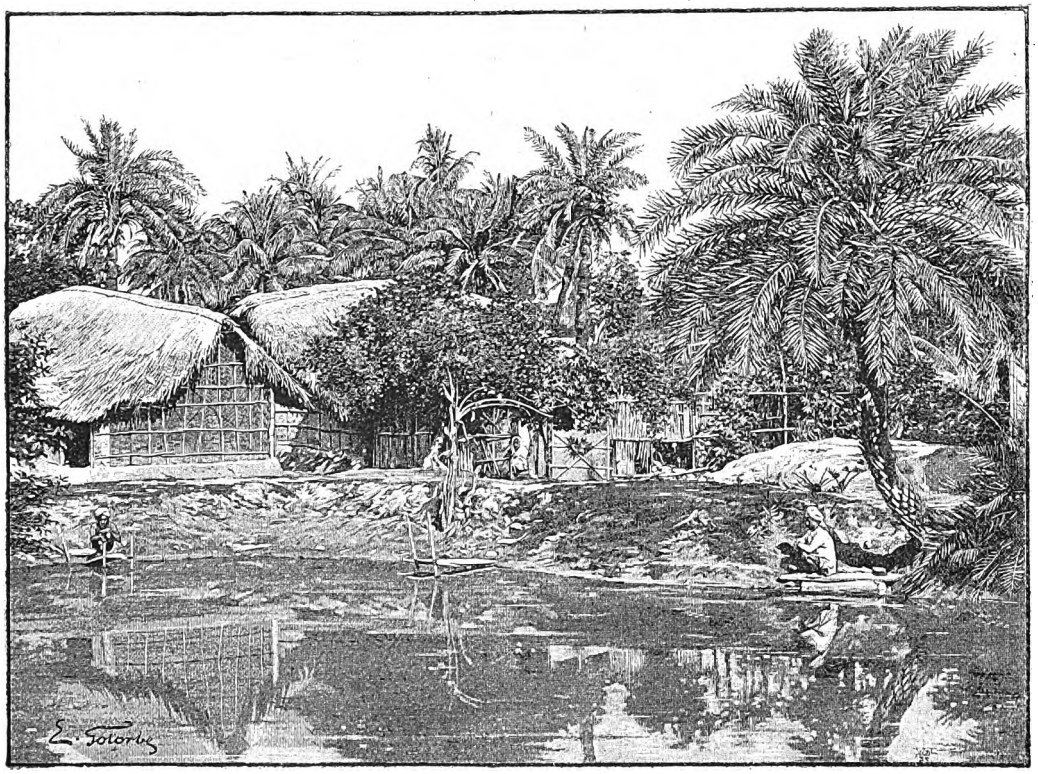
resque de celui de Bénarès. Il n'y a pas un art de Calcutta : c'est une ville de commerce, et l'industrie qui s'y développe à grands pas et qui a jeté de l'autre côté de la rivière un faubourg de 200000 âmes, Haourah, est une industrie à l'européenne. Les hideuses cheminées d'usine commencent à faire un Manchester aux bords du Gange : c'est là qu'on prépare la fibre de jute pour les sacs de céréales : il faut qu'elles fument à toute vapeur pour produire les 10 millions de quintaux que l'étranger demande. En amont de la ville, on fond des canons à Kosipour.

L'intérêt de la ville noire est tout entier dans le mouvement intellectuel et politique qui y fermente. L'Hindou de Calcutta ne représente pas une ancienne tradition, puisqu'il est venu d'hier et appelé par l'étranger : il représente une chose nouvelle qui commence à se dégager, ce que l'on appelle la jeune Inde ou l'Inde nouvelle, *Young India*. La jeune Inde, c'est l'Inde européanisée à divers degrés. Le souple esprit bengali ne pouvait pas longtemps rester en contact avec l'esprit européen sans qu'il en prît une empreinte plus ou moins profonde. L'instruction européenne, l'étude des classiques et des littératures vivantes, de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie, des sciences naturelles, sont descendues de l'Université, ont pénétré les couches profondes, ont éveillé des aspirations et des ambitions inconnues auparavant. Une classe nouvelle s'est formée d'Indiens anglicisés, qui malheureusement n'est pas toujours recrutée et ne peut pas se recruter dans l'élite de la population : les hautes castes, qui ont leurs traditions et leur orgueil de race, restent généralement fidèles à l'ancienne culture. La masse qui constitue cette classe n'est pas allée vers la civilisation européenne, attirée par une pure curiosité intellectuelle et par le sentiment de sa supériorité : elle y va en quête de places. Pour entrer comme *babou* dans une quelconque des places inférieures que l'Angleterre ouvre aux indigènes, il faut parler et écrire l'anglais, et tout ce qui veut gagner trente roupies par mois au budget de l'Inde envahit les écoles du gouvernement et les universités. Trois cents candidats pour une place de soixante francs ! Que pourront faire les deux cent quatre-vingt-dix-neuf candidats malheureux, qui ne savent plus vivre de la vie modeste et sans besoins de leurs pères? Mourir de faim ou grossir les rangs des politiciens : c'est ce qu'ils font. « Infatués des connaissances superficielles qu'ils ont prises à l'université, gonflés des formules européennes, déjà si vides en Europe quand l'esprit n'est pas là pour les remplir, ils forment une classe immense de déclassés, qui ressemblent étrangement aux nôtres, aussi bruyants, aussi étroits, aussi nuls, quelques-uns même désintéressés, avec cette différence que les formules dont ils se gonflent sont

Digitized by Google

empruntées à une civilisation et à des traditions exotiques, et qu'il y a pour eux un double abîme entre la lettre et l'esprit. » Ce qu'ils poursuivent en réalité, ce n'est ni l'indépendance nationale, ni l'autonomie locale sous le protectorat anglais : c'est simplement l'accès aux hautes fonctions administratives, la domination politique sur les autres castes, sous la protection des armes anglaises.

Mais il faut juger une génération non par sa moyenne, mais par son élite. La moyenne est toujours et partout médiocre et égoïste : l'élite seule nous apprend



VUE PRISE DANS LA VILLE NOIRE.

D'après un dessin de Gotorbe.

ce dont une race est capable ; et des exemples éclatants ont montré que la fusion de l'esprit européen et de l'esprit indien n'est pas toujours nécessairement un produit inférieur qui a les vices des deux germes, mais qu'elle peut aussi produire des créations originales et nobles. Si jusqu'à présent elle a enfanté surtout des politiciens, des journalistes, des avocats, des parodistes emphatiques de nos tribuns de troisième ordre, elle a éveillé aussi dans la conscience des plus purs des ambitions plus nobles et plus désintéressées : elle a suscité les apôtres d'une religion nouvelle qui veut purifier l'Hindouisme de ses superstitions et de ses duretés, réunir dans une foi commune Hindous, Musulmans, Européens. Ce sont les

Digitized by Google

hommes de Brahma-Samâj ou brahmoïsme. Le fondateur ou plutôt le précurseur fut un brahmane, Râm Mohun Roy, qui s'imagina que le brahmanisme était la corruption d'un monothéisme primitif dont les Védas auraient contenu l'expression, oubliée depuis par ses infidèles interprètes : il entreprit donc de fonder, ou, comme il croyait, de rétablir le théisme dans l'Inde. Son disciple et successeur, Devendra-Nath, en cherchant dans les Védas, sur la parole du maître, la confirmation des doctrines théistes, reconnut avec terreur qu'elles n'y étaient pas. Il fallait choisir entre la raison et les Védas : il choisit pour la raison, et jeta les Védas par-dessus bord. Il formula le Bhrama-Dharma, religion purement naturelle, et ouvrit les portes de l'église à toutes les castes sans distinction.

Il fallait un apôtre : Keshub Chander Sen parut. D'une éloquence entraînante, armé de toutes les ressources de la pensée européenne et de toutes les magies de l'imagination orientale, il fit une religion de ce qui n'était jusqu'alors qu'une secte philosophique. Il rompt avec Devendra-Nath, qui est trop timide et qui conserve une partie des usages du brahmanisme, tout en repoussant ses dogmes ; il s'attaque aux deux hontes morales de la société indienne : les mariages d'enfants et le veuvage éternel des veuves enfants. Le mouvement religieux se manifestait enfin pour la première fois dans l'Inde, non plus par le mysticisme inerte ou la débauche, mais par la réforme des mœurs et le relèvement de la personne humaine. Des missionnaires allèrent porter la bonne nouvelle à travers l'Inde : en 1876, il y avait 128 communautés.

Keshub Chander Sen fut malheureusement infidèle à sa mission : son succès le perdit. Son enthousiasme contagieux s'alimentait aux sources troublantes de l'extase : il se crut inspiré, et, suivant la pente fatale de l'Inde, l'apôtre devint Dieu. Abandonné de la partie la plus saine de son église, il fonda la Dispensation nouvelle, le Navavidhâna, qui concilie Vichnou et le Christ, non plus comme faisait le brahmoïsme dans l'unité de conscience et de morale, mais dans l'unité mystique de l'incarnation. Il meurt, âgé de quarante ans, en 1886, au moment où il entre dans cette voie nouvelle. Privé de cette voix puissante, le brahmoïsme n'a plus fait que végéter : à Calcutta, son berceau et son centre, il ne compte que 500 adhérents. Mais une religion mesure sa force moins par le nombre de ses adhérents que par son action sur les masses et sur les mouvements qui sont en dehors de son cercle direct. La réforme du mariage, et par là de la famille et de toute la société indienne, que poursuivait le brahmoïsme, se continue à présent en dehors du brahmoïsme : c'est un parsi, Malabari, qui est l'héritier de Keshub Chander, et sa croisade enthousiaste et opiniâtre a atteint un résultat inespéré ; non seulement elle a posé la question devant le public anglais, mais elle l'a imposée aux

Digitized by Google

méditations des hommes d'État, malgré leur répugnance d'hommes d'État anglais à entrer dans le domaine obscur de la conscience et de l'instinct d'un peuple.

Avant de quitter Calcutta, et pour le quitter sur une impression plus fraîche, vous irez en pèlerinage au faubourg de Maniktola, sur la route de Baugmari : c'est là qu'est morte à vingt-deux ans la pauvre petite Toru Dutt, le seul poète que l'Inde de ce siècle ait porté. Elle appartient un peu à la France, car elle y passa quelques-unes de ses années d'étude, traduisit ses poètes, écrivit un roman dans sa langue, pleura ses malheurs et l'aima de tout son cœur. Peut-être retrouverez-vous à Baugmari le casuarina bien-aimé dans les branches duquel elle écoutait le vent gémir : « Le long du tronc, jusqu'au sommet qui touche les astres, tel qu'un python monstrueux, s'enroule une plante grimpante dont les embrassements étoufferaient toute autre plante.... Mais le géant porte vaillamment l'écharpe, les fleurs pendent à toutes les branches en grappes cramoisies, l'oiseau et l'abeille s'y rassemblent tout le jour, et souvent, la nuit, tout le jardin déborde d'un doux chant qui n'en finit pas et qui tombe de l'arbre dans les ténèbres.... »

*The garden overflows*
*With one sweet song that seems to have no close,*
*Sung darkling from our tree, while we repose.*

Mais il est temps de quitter Calcutta : ce n'est point de ces villes dont on s'arrache à regret; les Vice-Rois de l'Inde le savent bien, car ils y restent le moins qu'ils peuvent, les quatre mois d'hiver, où il fait frais et où l'on danse. Huit mois de l'année, le Gouvernement est en villégiature dans les hauteurs de l'Himalaya, à Simla, à 1500 kilomètres de la capitale. Le commerce de Calcutta proteste en vain contre l'*Exode* qui le ruine : les chaleurs étouffantes et les fièvres du Bas-Bengale n'ont rien qui attire le Vice-Roi et ses aides de camp, et si l'agitation de Calcutta arrive à ruiner Simla, ce sera au profit d'une capitale plus jeune et mieux située : Bombay, qui regarde l'Europe et en est plus proche de trois journées, ou la fraîche Pouna, la ville aux sept collines. Calcutta a été capitale plus d'un siècle, ce qui est beaucoup dans une terre d'alluvion comme celle du Bengale, où tout se déplace et roule au gré de la vague. Les Anglais n'ont pu élever de monument sur le champ de Plassey, où Clive fonda leur empire : le Gange a emporté à la mer le champ de victoire, pour obstruer l'estuaire de la capitale. Le commerce essaie de nouveaux canaux sans succès : avant un siècle peut-être la prodigieuse capitale aura augmenté le nombre des capitales mortes, Gor, Parniya, Mourchidabad. L'exode de Simla ne fait que devancer la justice

Digitized by Google

du fleuve. Je sais un voyageur qui, ayant passé trois jours à Calcutta, n'a trouvé à mettre sur son carnet de voyage que ces trois lignes[1] :

« Calcutta. *Ancienne capitale de l'Inde anglaise. Un vieil usage veut que le Vice-Roi retourne y danser tous les hivers.* »

1. *Lettres sur l'Inde*, Lemerre, 1888.

James Darmesteter

FEMME BENGALIE.

Gravure de Rousseau, d'après une étude peinte de Weeks.

Digitized by Google

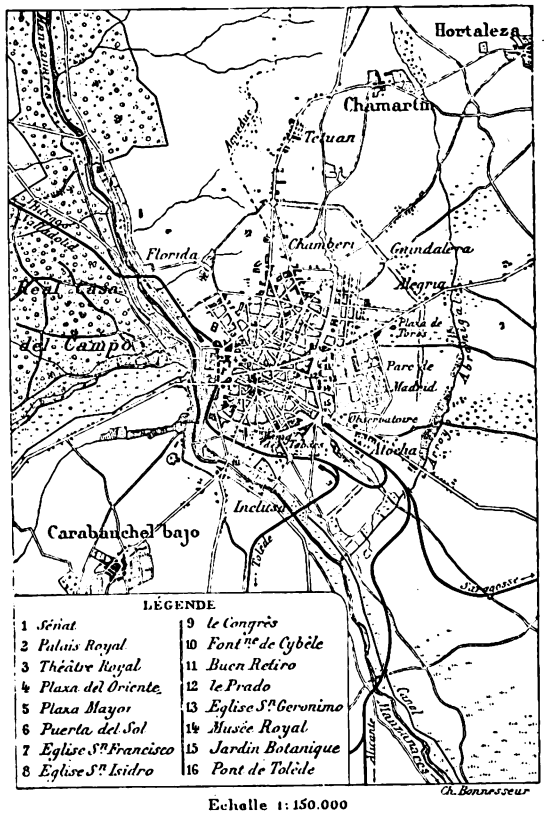
Digitized by Google

# MADRID

MADRID, capitale du royaume d'Espagne, est située à 1060 kilomètres sud-ouest de Paris (1462 par le chemin de fer), par 40° 24′ de latitude nord et 6° de longitude ouest, sur cet âpre plateau des Castilles que limitent au nord les sommets neigeux de la *Sierra* Guadarrama, hauts de plus de 2000 mètres, et qui forme, au sein de la péninsule ibérique, un îlot de granit nu et monotone, raclé tour à tour par deux vents opposés, le froid *Norte* du Septentrion et le brûlant *Solano* du Midi.

Une petite rivière-torrent, à sec en été, le Manzanarès, sous-affluent du Tage par le Jarama, traverse la ville, sise à l'altitude moyenne de 650 mètres, et qui offre un plan d'ensemble assez incorrect.

Bien agrandie depuis 1878, par la suppression de son enceinte et l'annexion de divers groupements suburbains, Madrid occupe actuellement une superficie de 2075 hectares. Son vrai centre, est la fameuse *Puerta del Sol* (Porte du Soleil) à laquelle aboutissent les artères les plus belles et les plus larges, où se pressent les hôtels luxueux, les cafés, les magasins à la mode. C'est une aire oblongue, sans arêtes précises, que nul édifice monumental ne décore, mais qui est le rendez-vous attitré de tout le Madrid affairé et viveur. Les autres places principales sont la Plaza Mayor, avec ses hautes maisons à arcades, celle d'Orient, a place des Cortès, ornée de la statue de Cervantès, la place Murillo. Les plus remarquables édifices sont le Palais-Royal, dont les jardins en terrasses s'abaissent vers les berges du Manzanarès, celui du Congrès, le palais de justice, le théâtre royal, l'hôtel de ville, le musée et l'observatoire bâtis en dehors de la ville, et, parmi les églises, San Ginès, Santa Cruz et San Isidro el Real, la plus grande, surmontée d'un dôme que recouvre une profusion de dorures, et renfermant un grand nombre de statues. On peut citer encore la Encarnacion, Notre-Dame de Atocha et la Capilla del Obispo, datant du règne de Ferdinand et d'Isabelle. N'oublions pas de mentionner la célèbre promenade du *Prado*, où a lieu chaque jour, avant le dîner, comme chez nous aux Champs-Élysées, le corso des brillants équipages, puis, plus à l'est, le parc tout versaillais du Buen Retiro, qui a supplanté comme promenoir à la mode l'immense enclos de jardins de la *Casa del Campo*, sis de l'autre côté du Manzanarès, et enfin l'arène des courses de taureaux, monument de style arabe pouvant contenir plus de 12000 spectateurs.



Echelle 1:150.000

Madrid, au x^e^ siècle, n'était encore qu'une simple bourgade, appelée *Magerit*. A cette époque, Alphonse II la conquit, lui accorda des *fueros* (privilèges), et son importance s'accrut peu à peu. C'est dans ce lieu, rappelons-le, que François I^er^ fut enfermé prisonnier après la défaite de Pavie. Les rois d'Espagne alors n'y résidaient qu'accidentellement, dans un ancien *alcazar* arabe qui leur servait de rendez-vous de chasse. Philippe II le premier, qui aimait ce site désolé des Castilles, fit de Madrid la capitale du royaume, et bâtit aussi dans la même région, à une trentaine de kilomètres plus au nord, le gigantesque palais de l'Escurial dont, par un beau temps, on discerne l'emplacement, des quartiers hauts de la capitale.

Madrid possède peu de grandes industries, et bien qu'elle soit la tête officielle de l'Espagne et l'aboutissant d'une demi-douzaine de chemins de fer, elle n'est guère, en réalité, qu'une très grande « résidence » royale. C'est un centre politique tout factice, n'exerçant par lui-même qu'une faible attraction sur les autres parties du royaume. Chaque province, aujourd'hui encore, continue à vivre de sa vie propre, comme si elle formait un Etat à part. Le climat castillan d'ailleurs est très malsain, pour l'étranger du moins, et, à part la zone de jardins et de parcs qui confine directement à la ville, toute la campagne d'alentour, de plus en plus déboisée depuis l'époque de Philippe II, présente l'image d'une sorte de désert. Madrid, naguère encore manquait d'eau. L'aqueduc du Lozoya lui en apporte aujourd'hui de la montagne de Penalara, située à 70 kilomètres au nord. Le chiffre de la population s'élève à 400 000 âmes; le reste de la province, démembrée de la Nouvelle-Castille, dont Madrid est le chef-lieu, n'en compte pas plus de 200 000.

Digitized by Google

EL JALEO (danse espagnole).

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Sargent.

PAYSAN.

Gravure de Rousseau, d'après l'aquarelle de D. Vierge.

# Madrid

La ville que je vais décrire a 500 000 âmes et pourtant on l'appelle un bourg (*villa*). En espagnol nous réservons le nom de villes (*ciudades*) aux centres qui doivent une importance de premier ordre à leur nombre d'habitants, à leur histoire, à leurs glorieux souvenirs; les autres ne sont que des bourgs (*villas*) ou des villages (*aldeas*, *pueblos*). Par une curieuse persistance de la tradition, l'usage a conservé à Madrid, tout placé qu'il est, comme capitale de la nation et résidence officielle du gouvernement, à la tête de nos cités espagnoles, son ancien titre très peu relevé de *villa*, qui semble le classer dans une catégorie secondaire. Il est bien vrai que tout alentour s'élèvent des centres artistiques et historiques dont l'éclat fait naturellement pâlir celui de Madrid. Par-

Digitized by Google

lerai-je de Tolède, notre Rome à nous, où s'entassent, comme en un magnifique musée, les chefs-d'œuvre de tous les temps, depuis les ruines romaines et romanes d'une valeur si caractéristique et que le monde entier connaît, jusqu'aux merveilles de la Renaissance, où l'on peut suivre dans ses trois phases capitales l'art gothique tour à tour byzantin, pur et fleuri, de même que l'art arabe passant par une marche parallèle du syrien au cordouan et du cordouan au grenadin, tout cela rehaussé par la fantaisie du goût mauresque et par la richesse d'une ornementation qui n'a d'exemples, de modèles ou d'équivalents dans aucun autre pays, et qui, grâce à des circonstances particulières, est le privilège de notre poétique Espagne? Mais, sans compter Tolède, Alcalá avec sa cathédrale gothique, sa belle Université aux murailles de dentelle, ses patios où se joue l'ornementation mauresque, Ávila avec ses temples romans et ses remparts féodaux, Ségovie avec son aqueduc digne de la Ville Éternelle, l'emportent tellement sur Madrid, que la capitale a beau ceindre son front de la couronne et tenir en main son très noble écusson, elle a l'air d'une reine humiliée que d'heureuses rivales auraient dépouillée de tous ses atours.

Dans ce pays, où les monuments de notre art, œuvres du temps, ressemblent, à force de grandeur et d'antiquité, à cet autre travail du temps qui a pendant les âges géologiques bâti notre sol, Madrid ne possède, en fait de restes des vieilles architectures, qu'une tour à San Pedro, aux portes de la ville, une chapelle dite de l'Obispo, célèbre par ses tombeaux et ses tapisseries, l'église de San Gerónimo, pareille avec ses restaurations à une vieille femme qui prodigue pour se rajeunir les maquillages et les falbalas, le modeste portail de l'humble Latina, indigne du temps glorieux qu'il rappelle et de ce nom illustre, contemporain de la Pâque de l'art et de la découverte de l'Amérique.

Madrid a eu deux malheurs : au moyen âge il n'avait pas assez d'importance pour qu'on y construisît par exemple un palais semblable à celui de l'Infantado à Guadalajara, et quand sa grandeur a commencé, l'art architectural, au contraire de la peinture et de la sculpture, alors dans toute leur gloire et dans toute leur splendeur, tombait d'un coup dans une irrémédiable décadence. Son Alcazar royal est grand, mais peu artistique; grande aussi son église de San Francisco, mais d'un style boursouflé; d'autres grands édifices, comme le Ministère des finances, ont le tort de n'être que des copies du château de Versailles, sans le moindre caractère espagnol. C'est seulement au musée du Prado qu'on trouve la grâce unie à l'ampleur monumentale des proportions et un aspect artistique vraiment digne des chefs-d'œuvre qu'enferment ses murailles.

Tout autre aurait été la physionomie artistique de notre capitale, si la monarchie historique espagnole, au siècle de sa définitive unité, au XVI^e^ siècle, avait fixé

Digitized by Google

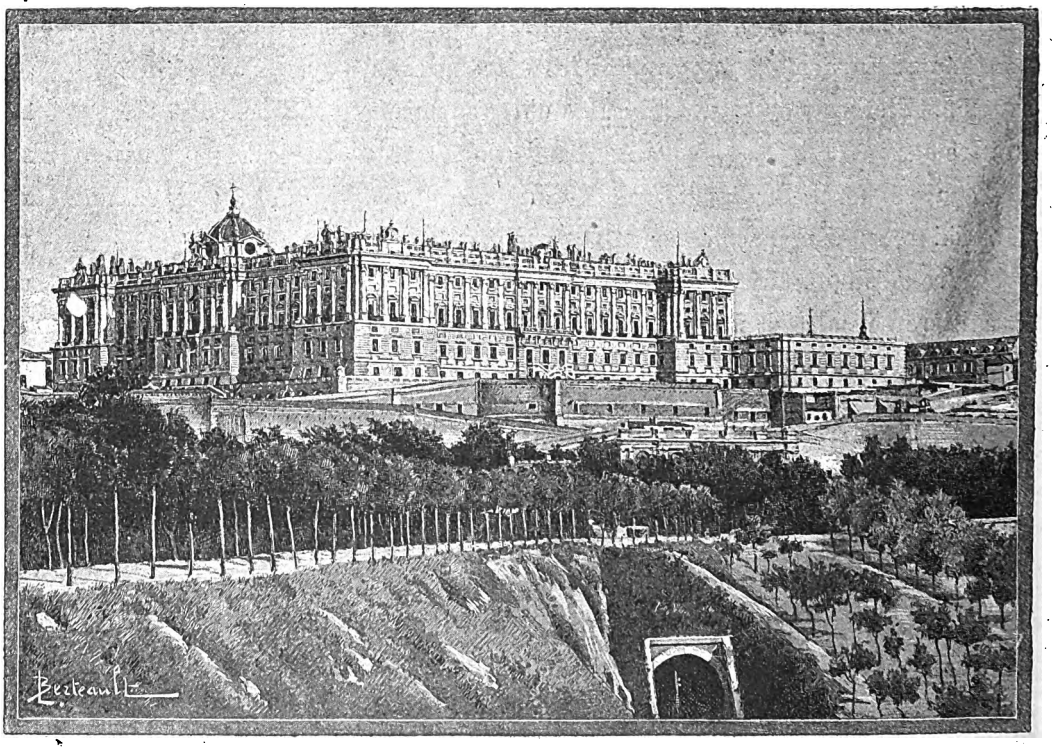
ses préférences soit aux extrémités du royaume, sur Lisbonne ou Barcelone ou Séville, si splendidement ornées par la Renaissance et le moyen âge, soit au centre, sur Tolède, Valladolid, ou Burgos, ou même Léon, si riches en glorieux souvenirs, si belles avec leurs merveilleux édifices.

L'air pur de ses montagnes, la divine splendeur de ses horizons, l'abondance et la transparence de ses eaux, le charme alors incomparable de ses bois, le nombre et la qualité de ses bêtes de vénerie (tous nos monarques sans exception ont été grands chasseurs), la solitude même de ses environs où les rois pouvaient tailler à leur guise, sa position géographique en plein centre, à une distance mathématiquement égale de toutes les extrémités du pays, décidèrent Philippe II à y installer sa capitale. C'est là qu'il s'appartenait vraiment, qu'il se sentait maître et souverain de lui-même quand il s'enfonçait et se perdait dans le silence des épaisses forêts du Guadarrama et du Mançanarès. Il y put établir sa cour semi-mondaine, semi-monacale, à l'écart du tumulte des grandes villes, et élever sans craindre qu'aucun autre édifice s'élevât jamais à ses côtés, à la base déserte d'une cordillère solitaire et hautaine comme lui, le panthéon pharaonique où, par un monument funéraire de dimensions colossales comme les pyramides égyptiennes, sa dynastie pourrait se distinguer du commun des hommes jusque dans le sein de la niveleuse et implacable mort.

Philippe II, Philippe III et Charles-Quint même, qui habitèrent si longtemps Madrid ou le mirent par leur choix à la tête de toutes les cités espagnoles, ne songèrent jamais à en faire une ville, mais seulement à en faire une résidence royale. Tous les rois ont eu la même pensée. Ne se trouvant pas assez solitaires, assez retirés sur les cimes qu'eux seuls pouvaient occuper, ils se construisirent, à l'imitation des Balthazars et des Sardanapales d'Asie, des palais babyloniens, où ils réunissaient autour d'eux, derrière les murailles d'interminables jardins, avec une armée de courtisans une armée de soldats qui les isolait de leurs sujets, dont l'approche leur était importune, sans doute parce qu'ils auraient étalé trop crûment à leurs yeux les misères et les ignominies sociales sur lesquelles s'élevaient leurs trônes. Les roitelets des principautés germaniques transformant en domaines royaux et en jardins particuliers presque tout le territoire de leurs États arrangé en serres pour les fleurs et en potagers pour leurs légumes ; les rois d'Angleterre ayant une maison à Londres, dans la ville de tout le monde, et une ville pour eux seuls dans l'immense château de Windsor ; Louis XIV s'enfermant à Versailles comme un dieu antique, pour fuir le gigantesque et populeux Paris où le peuple rapetissait le roi ; de nos jours même le Gatchina des tsars moscovites, étrangers à Pétersbourg et à Moscou, où ils ne font que des apparitions, tout cela nous

Digitized by Google

explique comment le roi d'ancien style préférait quelque belle solitude, où la campagne sans limite devenait son domaine, où les oiseaux du ciel n'appartenaient qu'à lui, à des villes possédées de la double fièvre de la pensée et du travail, toujours tentées, dans leur native indépendance et leur instinctif orgueil, de lui demander compte de la manière dont il dirigeait les affaires publiques et administrait les intérêts généraux, et se plaisait à vivre au fond de ces sanctuaires dorés, encombrés de tout l'amas de vieilles superstitions, dans la vapeur d'encens des adulations.



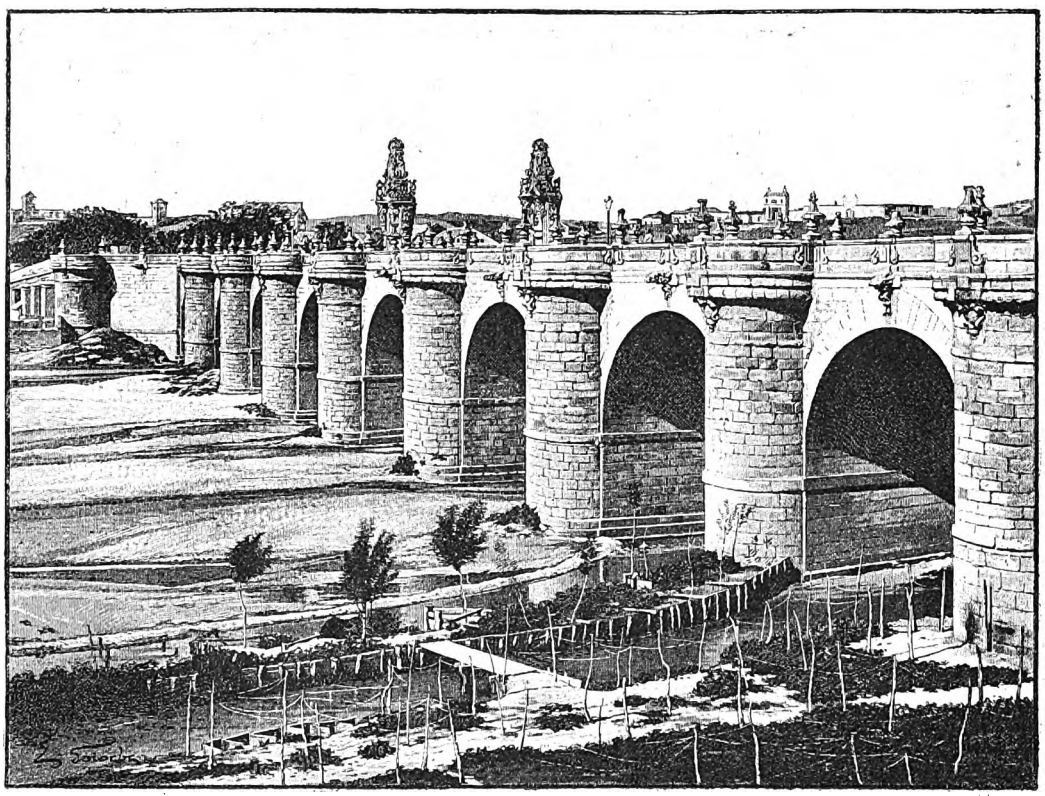
LE PALAIS ROYAL.

D'après un dessin de Berteault.

Madrid fut donc une cour et non une capitale; si arides que soient aujourd'hui ses environs, il a été, il y a de cela trois siècles, une délicieuse retraite. Sans remonter si haut, en se reportant seulement à l'époque de la révolution de 1868, on le voit entouré d'une sorte de bois, de parc royal dans lequel se découpaient gaiement de gracieux jardins et des parterres de fleurs qui étaient des propriétés de la couronne. La Casa de Campo, qui aurait pu nourrir tout un peuple si on l'avait ouverte à la petite culture qui fait les grandes populations; les vergers de la Moncloa, parallèles à la Casa de Campo, d'un si beau dessin, d'une végétation si riche, d'un aspect si monumental avec leurs terrasses étagées; l'incomparable

Digitized by Google

terrain de chasse formé par les chênaies du Pardo se déroulant durant des lieues depuis la porte de l'oasis dont je viens de parler jusqu'au pied des sierras violettes ; ce Casino en face de la manufacture des tabacs, sorte de kiosque bâti en plein midi, où les personnes royales, bien cachées à tous regards, bien enveloppées d'auguste solitude, venaient prendre le soleil durant les mois d'hiver ; la Zarzuela, enfouie parmi les yeuses, les chênes verts et les ronciers, pied-à-terre qui dans un autre pays eût été une résidence royale ; les bois répandus depuis Vacia jusqu'à Madrid



LE PONT DE TOLÈDE.
D'après un dessin de Gotorbe.

sur les deux rives du Jarama où paissent les farouches taureaux de nos célèbres corridas ; l'enceinte du Retiro réservée au Roi, tout en bosquets, en jardins et en promenades, toute cette surface immobilisée, patrimoine inaliénable de la couronne, montrait d'une façon frappante pourquoi Madrid n'avait pu s'étendre d'aucun côté, n'ayant pas d'aptitude naturelle pour l'industrie et rencontrant partout dans la campagne l'immense domaine royal qui lui barrait le chemin et ne lui permettait pas de chercher une compensation dans les grands travaux agricoles.

De là deux caractères dominants qui se retrouvent dans toute l'histoire de

Digitized by Google

Madrid; c'est une ville de cour et une ville d'employés, ou, comme on dit dans la langue vulgaire en usage aujourd'hui, une ville de bureaucratie. Tout de suite en y entrant, voyez comme son Palais-Royal domine tous les autres édifices, chose qui ne se voit ni à Londres où rien n'égale le palais du Parlement, ni à Paris si justement fier d'avoir consacré à la religion de l'art et de l'esthétique la demeure royale que Henri II avait construite et Louis XIV agrandie pour eux-mêmes, ni à Lisbonne où les résidences royales sont totalement dépourvues d'importance, ni à Bruxelles qui a placé ses magnifiques collections et son titanesque Palais de Justice et même ses Chambres au-dessus des édifices réservés à la monarchie. Cela ne se voyait guère que dans la Rome pontificale, avec le Quirinal et le Vatican, avec les basiliques métropoles, avec les galeries des princes et des familles des papes, quand les musées et les bibliothèques n'étaient que des dépendances des palais de la cour romaine. De même notre monarchie, semi-théocratique et inquisitoriale, avant d'avoir été pénétrée par l'esprit moderne, dont la puissante influence l'a transformée en royauté parlementaire, avait fait de Madrid quelque chose comme un immense Versailles pour l'usage exclusif et l'habitation particulière des rois.

Le Musée, le plus riche en œuvres magistrales qu'il y ait au monde, passait pour une galerie entièrement due à la munificence de la reine Isabelle II ; la chapelle du palais avait des airs de cathédrale primatiale par la splendeur de ses cérémonies et le nombre de ses chapelains dont le chef était toujours une Éminence revêtue de la pourpre cardinalice; les écuries et les remises où la famille royale logeait ses chevaux et ses carrosses se développaient le long de rues entières et formaient quasi un quartier; les casernements réservés aux gardes du corps couvraient un espace et présentaient des proportions gigantesques. La bibliothèque publique s'appelait bibliothèque royale, comme on nomme encore aujourd'hui royal le théâtre de l'Opéra, entretenu par l'État, et royales aussi les Académies où les rois brillent par leur absence. Tout était envahi par les maisons des pages, les orphelinats et les collèges des fonctionnaires du palais. Les fréquents baisemains, les visites hebdomadaires à l'église d'Atocha, les processions de gala pour les mariages et les baptêmes royaux, les bals et les concerts du palais, tenaient une telle place dans la vie générale qu'on voyait bien que l'institution monarchique était tout et le reste rien, qu'elle absorbait en elle et représentait dans son histoire la société tout entière.

On peut dire qu'on a été témoin d'un spectacle de l'ancien régime quand on a vu les magnificences déployées par notre cour dans une de ces occasions où l'étiquette l'oblige à se présenter en public avec apparat, même s'il s'agit de solennités bien étrangères au vieux monde royaliste, par exemple d'une ouverture de notre

Digitized by Google

LA PORTE DE TOLÈDE.

D'après une photographie de MM. Lévy et fils.



Digitized by Google

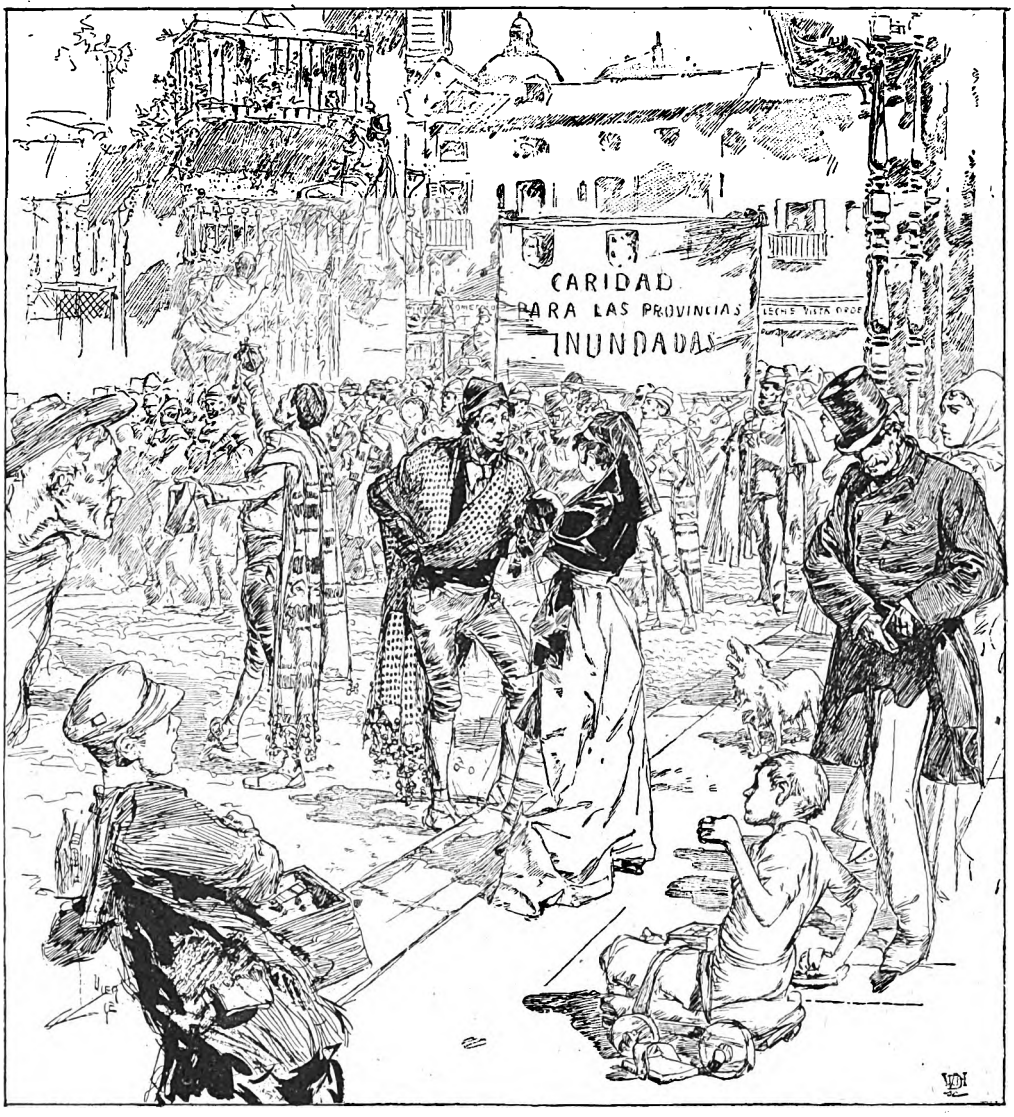
démocratique, j'allais dire de notre républicain Parlement. Il faut voir alors les timbaliers sur leurs blanches haquenées, les clairons qui resplendissent en jetant leurs accents harmonieux, les pages vêtus de la dalmatique de brocart et coiffés de la toque de velours, la légion des laquais dans leurs casaques galonnées, l'éclat des hallebardes qui étincellent sous le soleil, les couronnes d'or posées sur les deux boules figurant les deux hémisphères comme au temps de Charles-Quint, les caparaçons brodés à l'orientale, le balancement des panaches multicolores, les carrosses aux glaces peintes faits de nacre, d'acier et d'or pur traînés par des chevaux superbes, magnifiquement harnachés ; dans les carrosses, les gentilshommes avec leurs brillants uniformes et les dames d'honneur avec leurs soies et leurs dentelles; enfin, comme le Saint-Sacrement à la procession de la Fête-Dieu, abrités sous la fraîcheur des tendelets, foulant un sable moelleux, le monarque et sa famille, resplendissants de pierreries qui leur donnent l'air d'idoles, s'avancent, entre deux files de troupes, devant les balcons égayés de pavois et de drapeaux flottants, remplis de monde en habits de fête. Le peuple les salue non pour épancher un enthousiasme royaliste qui a grandement diminué, ni par un élan de la piété monarchique aujourd'hui très attiédie, mais simplement parce que l'occasion est bonne de se donner du plaisir, et que le Madrilène aime toujours à s'amuser. Par une heureuse harmonie de goûts et d'instincts opposés, cet entrain au plaisir se combine chez lui avec cette inaltérable gravité, connue partout sous le nom très juste et très mérité de profonde, de séculaire, de sérieuse gravité castillane, laquelle n'exclut pas, tant s'en faut, la franche et bruyante allégresse.

Eh bien, à ces résurrections magiques de choses anciennes, conservées avec soin sous une couche de vieilles croyances, comme Herculanum et Pompéi sous une couche de laves refroidies, se mêle, par un étrange contraste, un souffle de liberté, une germination d'idées comparable seulement à celle qu'on observe dans les cités affranchies de très longue date et les plus républicaines dans leurs institutions et leurs mœurs.

Imaginez une cour à demi asiatique de la féodale Germanie au milieu d'une population des États-Unis, et vous aurez une idée du Madrid contemporain. Dans ses carrefours, à chaque pas la République et la Monarchie se coudoient, leurs forces opposées se font équilibre : celle-ci est installée dans les habitudes héritées des générations mortes, celle-là grandit dans les idées comme la puissante aspiration du peuple libéral. Ces institutions d'un autre âge, ce culte de l'absolutisme le plus arriéré en face de la marée montante des plus larges libertés républicaines, sous le règne de la plus égalitaire des démocraties modernes, ce contraste, ce mélange constituent la caractéristique sociale la plus saillante de notre capitale.

Digitized by Google

Paris, même avec son vieux décor de monuments monarchiques et d'innombrables palais royaux, avec sa ceinture de résidences princières comme le grand Versailles et l'artistique Fontainebleau, est la capitale d'une République d'où les prin-




FÊTE DE CHARITÉ.

D'après un dessin de D. Vierge.

cipes et les représentants de la monarchie sont tellement loin, qu'on ne les retrouve plus que dans les illusions messianiques de gens désespérés ou dans les souvenirs effacés des anciennes histoires. A Londres, les malheurs et les deuils de la reine veuve ont mis la monarchie à l'écart de la vie ordinaire; sauvée par un miracle du choc des révolutions, il faut la chercher dans les retraites où elle se confine, dans les

Digitized by Google

parcs historiques, sur les plages de l'Océan, ou parmi les montagnes et les collines de l'Écosse. Rome n'a pu effacer en quatre lustres de gouvernement parlementaire l'empreinte pontificale que lui ont laissée vingt siècles de césarisme et de théocratie. Berlin, Vienne, de même que Constantinople et Saint-Pétersbourg, ont la coupe et l'air de grandes villes impériales; Bruxelles et Anvers, Amsterdam et Gand, en dépit des combinaisons de la diplomatie moderne qui leur ont imposé le régime monarchique, demeurent quand même municipales et républicaines, aussi bien que n'importe laquelle des cités hanséatiques ou helvétiques. C'est-à-dire qu'il y a en Europe des villes impériales, des villes républicaines, des villes parlementaires. Mais une ville où coexistent l'extrême monarchie et l'extrême démocratie, une ville qui ressemble d'une part à Weimar ou à Munich et de l'autre à Genève ou à Boston, avec une royauté d'âge archéologique au sommet, avec une liberté de pensée et de parole si complète, oh ! il n'y en a qu'une au monde, et cette ville est Madrid. Vous seriez stupéfaits de voir combien la pensée travaille et produit dans cette ruche où bourdonnent et volent les idées. Ne jugez pas de l'activité et du mouvement intellectuel de notre capitale par les livres qui s'y publient et moins encore par les livres qui s'y lisent. L'Espagnol aime peu lire, il aime beaucoup écouter. Le travail de nos penseurs, il ne faut pas le chercher dans leurs livres, il faut le chercher dans leurs discours et dans leurs entretiens.

Orateurs de naissance, les fils de cette terre méridionale, dans leurs Instituts, leurs Académies, leurs Athénées, leurs innombrables sociétés d'instruction, leurs écoles de hautes études et leurs écoles d'initiation à l'enseignement et à la science, fondent un si grand nombre de chaires, professent sur tant de sujets, discutent les questions avec une ardeur si vive, suivent le mouvement scientifique universel avec un intérêt si croissant et une attention si intense, qu'il y a toujours au-dessus de Madrid des nuages d'idées, tantôt lumineux et sereins comme la science pure, tantôt fulgurants d'électricité révolutionnaire.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans notre ville, ce n'est pas tant le travail intellectuel que la liberté complète avec laquelle il s'accomplit. Cette liberté résulte non seulement de lois démocratiques en vigueur et en faveur, mais aussi de coutumes enracinées dans les manières d'être diverses de notre société. Il y a des peuples très libres, comme l'Angleterre, chez qui la vieille liturgie et le culte séculaire des conventions sociales sont des obstacles et des freins si puissants, qu'il n'y a pas moyen de soutenir une idée nouvelle, surtout si elle est contraire au symbole de la foi anglicane et au régime de la monarchie constitutionnelle, sans risquer de se perdre dans l'opinion. C'est vraiment pitié de songer à toutes les précautions dont il faut que s'enveloppe un savant aussi profond que le bon Max

Digitized by Google

Müller pour développer toute sa pensée sur la philosophie des religions sans froisser la fibre religieuse des Anglais; et encore bien plus de se rappeler tous les dégoûts dont a été abreuvé un homme d'État et un orateur aussi éminent que Charles Dilke, à cause de ses éloquents discours sur la liste civile britannique et de

AU CAFÉ FLAMENCO.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Dannat.

ses opinions avancées sur la forme de gouvernement la meilleure et la plus convenable. Tandis qu'ici, dans cette terre classique des vieilles inquisitions, on ne perd l'estime de personne à professer des idées progressives et nouvelles en matière de dogme, de philosophie ou de politique.

Madrid ne brille pas seulement par sa grande tolérance intellectuelle, il se

Digitized by Google

distingue plus encore par la pratique sincère, continue, naturelle du principe de l'égalité qui est partout dans nos mœurs. Jamais on ne fera entrer dans la tête d'un Madrilène une chose qui est courante chez d'autres peuples, comme l'existence de classes très privilégiées perchées sur de hautes cimes sociales bien solitaires, ou celles de quartiers s'enfermant tout entier dans leurs souvenirs nobiliaires et pareils à des cimetières où se promènent en guise de feux follets les vieilles chimères royalistes. A Madrid, toutes les classes sont confondues et les premiers personnages de tous les partis sont entre eux sur le pied de l'intimité. Quand notre duchesse de Medinaceli ou notre duc de Fernan Nuñez ouvrent leurs salons, ils invitent d'abord l'alcalde de leur quartier, qui est toujours un artisan. Sous les plafonds dorés, parmi les portraits de rois et de vice-rois apparentés à ces illustres maisons, devant les blasons au cimier desquels brillent les couronnes d'or, sur les tapis moelleux, dans les salons splendides et les luxueuses galeries, on rencontre le noble et le plébéien, le catholique et le matérialiste, le républicain et le réactionnaire, l'acteur et le général, le nonce et l'archevêque aspergés d'eau bénite et l'athée sur les lèvres duquel vibre la démonstration que l'espace infini vide d'intelligence est livré à la force. Rien en effet n'est comparable à la tolérance politique, religieuse, intellectuelle, en même temps qu'à la profonde égalité sociale qui règne dans nos mœurs. Cela ne veut pas dire que nous soyons étrangers aux exaltations de la foi, que nous ne sachions pas nous émouvoir du noble amour du bien et de la vérité, ni soutenir énergiquement ce qu'en justice et en vérité nous croyons être notre droit. Ce qui est certain, c'est que nous avons ainsi produit cette singulière ville, dans laquelle, à côté d'une cour pétrifiée dans son ancienne histoire, vit une démocratie tout animée de l'esprit moderne.

Mais pour connaître ce qui est le plus digne d'être connu et admirer ce qui est le plus digne d'admiration dans Madrid, transportons-nous dans les salons du Musée.

Nous considérons comme une *merveille* l'Escurial, la construction de Philippe II, et nous la plaçons au rang des grands édifices que les anciens désignaient de ce nom ; mais la vraie merveille est au Prado, dans cette galerie unique de chefs-d'œuvre sans pareils. Placez le Musée de Madrid dans les immenses cours du vaste Louvre, il ne pourra pour les dimensions et la grandeur matérielle soutenir la comparaison ; bien qu'il soit de belles proportions, il est relativement petit à côté de ce titanesque monument. Impossible aussi d'y trouver ni la riche variété d'objets que présente le Musée Britannique ni la belle série historique que forment les tableaux des Uffizzi de Florence. On y voit peu de ces sculptures admirables que possèdent le Capitole et le Vatican, peu de ces trésors de peinture archaïque entassés dans les galeries de Rome, de Vienne, de Pérouse. Je lui préfère pour la disposition les

Digitized by Google

Musées de Bruxelles et d'Anvers et pour le luxe de l'ornementation les Pinacothèques de Munich, de Vienne et de Berlin. Mais, là où notre Musée ne rencontre pas d'égal, c'est dans cette heureuse fortune qu'on ne célébrera jamais assez et qui lui a donné de rassembler comme par miracle une collection de chefs-d'œuvre telle qu'aucun autre édifice n'en abrite, qu'aucun autre pays n'en peut montrer ramassée en un si petit espace, visible en si peu de temps.

Les couloirs, les greniers, les caves de notre Musée renferment des toiles qui dans d'autres Musées seraient réservées pour la cimaise ou pour les salles de choix. Soixante Titiens, tout près de cent Teniers, Rubens et Van Dycks de premier ordre, le *Spasimo*, et la *Perle*, et la *Vierge au Poisson* du dieu de la peinture, des Pantojas, des Riberas, des Coelhos égrenés sur tous les murs, d'excellents Zurbarans, des Canos, des Murillos resplendissants dont on est ébloui et charmé, les Moros avec leurs personnages vivants, les Durers tels qu'on les trouve en Allemagne, Juan de Juanes et son prodigieux *Martyre de saint Étienne*, Holbein aussi largement représenté qu'à Bâle, des toiles du Sarto comparables à ses merveilles de Florence, des gloires de la Flandre que nous envie avec raison la Belgique, trois Cranachs retraçant les scènes du temps de Luther, des Véronèses et des Tintorets comparables à ceux de Venise, une grande partie de l'œuvre de Goya et tout Velazquez forment un ensemble si merveilleux qu'on croit voir quelque chose d'inouï, d'impossible, qui se serait réalisé pour un instant dans les enchantements d'une fête magique.

Que de voyages il devrait entreprendre, que de chemin il lui faudrait parcourir, que de peines et de fatigues il aurait à endurer, l'artiste ou l'amateur passionné qui voudrait voir ailleurs des richesses picturales semblables à celles qui se sont trouvées rassemblées à Madrid par un concours de circonstances que ne reproduira jamais plus l'histoire universelle !

C'est ici que Velazquez, le peintre de la vie, celui qui n'a pas eu de successeur et qui ne peut en avoir, celui qui savait saisir l'idéal d'une telle prise qu'il le plaçait tout entier sous vos yeux, celui qui du particulier dégageait le général, sous la main duquel l'individu devenait un prototype, qui faisait transparaître les caractères physiologiques et psychiques dans ces figures qui respirent un air véritable, qui vivent d'une vie réelle, qui se meuvent dans l'espace où les a lancées le peintre et qui vous parlent avec leur physionomie que le sentiment anime, leurs yeux où l'on voit briller de vraies pensées. Aussi quand, après avoir vu les *Extases* de Murillo, le *Verbe Incréé*, la *Conception Immaculée*, après avoir, par cette relation de la vue et l'ouïe que nous enseigne la physiologie contemporaine, trouvé dans la gamme des couleurs un bouquet de notes suaves en contemplant cette peinture religieuse dont l'harmonie est pareille à celle des concerts célestes dans les sphères

Digitized by Google

angéliques, si vous passez aux toiles de Velazquez inondées de lumière matérielle, développant de vrais horizons, remplies d'air vivant et d'êtres réels, oh! alors, c'est comme si vous sortiez des mensonges d'un sommeil hypnotique pour vous baigner dans les effluves, dans les rosées, dans les parfums, dans les splendeurs, dans les gazouillements d'un matin de mai.

Un Russe qui transporterait à Pétersbourg le portrait de Philippe IV, avec son cheval dans les yeux duquel resplendit le ciel madrilène et dont les narines aspi-

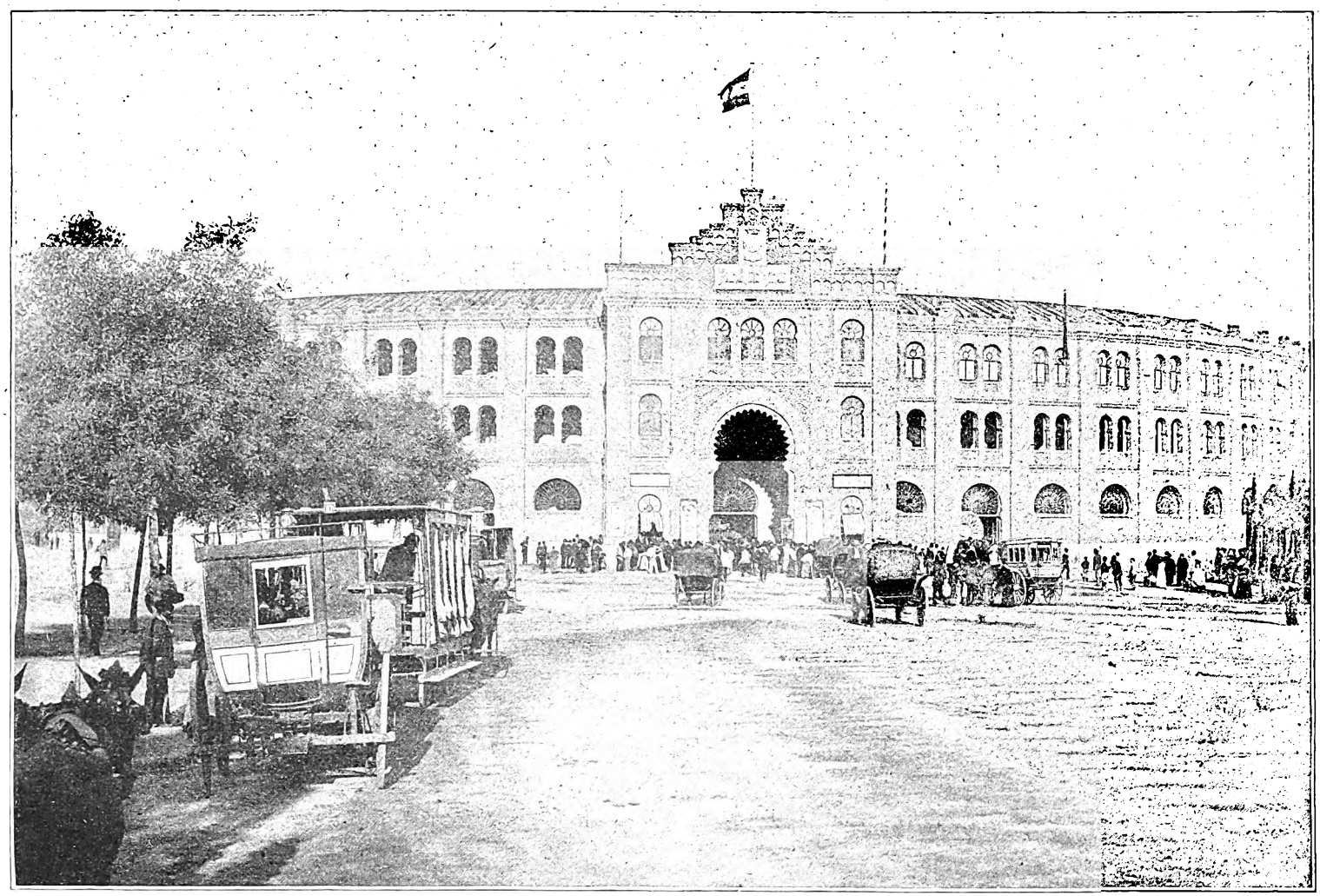
CABARET A MADRID.

Gravure de Bellenger, d'après un dessin de D. Vierge.

rent l'air du Guadarrama, y transporterait la Moncloa, et le Prado, et les lointains d'azur, et les montagnes de lapis-lazuli, et les transparences à la fois humides et chaudes qui mêlent des indécisions de vapeurs violacées et argentées de neige vierge à des touches de ton métallique et au vert des herbes fraîches, et cette lumière si vive et si intense qu'on dirait que les réverbérations du ciel flamboient en même temps sur des mers et sur des déserts.

Le peintre a tellement surpris la vérité, qu'à la première forge que vous rencontrez en passant vous reconnaissez ses forgerons ; ses filandières sont à la fabrique de tapis qui a été transférée de l'antique Saladero à la promenade d'Atocha ;

Digitized by Google



MADRID. VUE EXTÉRIEURE DE LA PLACE DES TAUREAUX.

D'après une photographie de MM. Lévy et fils.



Digitized by Google

vous retrouvez dans les tavernes ses vieux ivrognes, sur les planches son comédien, dans l'atelier son sculpteur, au camp des soldats, à la cour ses rois et ses chiens dans le chenil. On est toujours tenté de retourner le cadre pour voir si, la toile bien préparée et bien arrangée, ce ne sont pas les modèles eux-mêmes qui s'y montrent par un jeu d'optique, avant de s'être laissé mettre en place, modeler, dessiner et peindre.

Vous pouvez voir Rembrandt à Amsterdam, à Gand, à Bruxelles et à Paris, vous pouvez voir Michel-Ange à Rome et à Florence, Corrège à Parme et à Dresde, Rubens à Anvers, à Bruxelles, à Paris, à Madrid et à Pétersbourg, Murillo à Séville, à Cadix et à Madrid, Raphaël dans tous les grands musées, mais Velazquez, vous ne le verrez qu'ici.

L'abondance des chefs-d'œuvre, la collection des Velazquez qui tiennent une place d'honneur parmi les créations immortelles, voilà ce qui fait la richesse de notre galerie. Quand on a le goût de l'histoire, l'esprit y trouve une autre jouissance, supérieure encore à l'exquise jouissance esthétique que procure la contemplation des chefs-d'œuvre, celle de s'entretenir avec les grands protagonistes du passé, comme s'ils étaient là vivants au jour d'aujourd'hui. Pour peu qu'on ait d'imagination et de mémoire, on a le spectacle d'une véritable évocation. On ne peut appeler le Musée une vallée de Josaphat avec tout le luxe d'étoffes, de rubans, de pierreries, de brocarts, de plumes et de dentelles, mais c'est bien une fête de la résurrection que nous donne le pinceau des maîtres, comparable à celle dont la sainte influence avec le tintement des cloches, la mélodie des orgues et la musique des alléluias écartait des lèvres du docteur Faust la coupe où ses mains avaient distillé la mort.

Ici la reine Isabelle I^re^ est en prière, entourée de ses fils dont la grâce la charmait, et qu'elle croyait pleins de vie et de santé, alors qu'une mort si prompte les attendait. Plus loin l'électeur de Saxe et les promoteurs de la ligue de Smalkalde se mettent à la recherche de Luther pour le dérober à l'empereur et à ses sicides et le transporter dans le Phtamos où, en dépit de toutes les machinations du diable, il écrira son nouvel Évangile. Ce beau jeune homme avec son épée damasquinée à la ceinture, son pourpoint de velours bleu brodé de brocart d'or, sa main fine qui flatte un épagneul, ses yeux noirs qui semblent vous interroger, c'est le quatrième mari de Lucrèce Borgia, immortalisé par Hugo et Donizetti, le duc Alphonse dont vous chercheriez vainement la vivante image, retracée par le Titien, dans le château féodal de Ferrare. Le prince don Carlos, malgré les apologies immortelles de Schiller et de Quintana, ne peut être jugé qu'avec la plus grande rigueur, accusé qu'il est par ce portrait où Sanchez

Digitized by Google

Coelho l'a représenté avec la face livide, les yeux éteints d'un homme qui n'a jamais senti en son corps la chaleur d'une âme.

En revanche, si vous voulez voir le coucher de l'astre orageux de notre puissance, contempler Charles-Quint malheureux, l'accompagner depuis la fuite d'Innsbruck jusqu'au monastère de Iuste, le voir ruminant la trahison de son élève Maurice de Saxe, sur lequel il s'appuyait le jour de son couronnement pour entrer dans Bologne, et pressentant la trahison de son autre élève Guillaume d'Orange, le voici avec l'amertume du désenchantement sur la face, n'ayant plus de regards que pour l'histoire et l'éternité, prêt à disparaître du monde parmi les rougeurs fulgurantes d'un crépuscule pareil à celui qui enveloppe l'univers dans les sinistres versets de l'effrayante Apocalypse.

Près de lui est son fils, peint par le sombre Pantoja, son fils, son Philippe, qui sent la mort comme lorsqu'il agonisait dans sa tribune de l'Escurial, son fils au regard insolent et faux comme son âme double, au teint jaune comme le phosphore d'un feu follet, avec un vêtement noir dans lequel il semble enseveli et un chapelet qui flotte entre ses doigts d'araignée.

Et comme si les siècles étaient une éternelle tragédie, voici Marie la Sanglante d'Angleterre avec sa figure de sorcière antique, tenant dans ses mains un œillet rouge, couleur de sang; voici dom Sébastien songeant aux sables du désert africain qui l'enseveliront pour jamais; voici la gouvernante de Castille, doña Juana, qui se masquait pour recevoir les ambassadeurs à Valladolid; voici Charles Stuart atterré et résigné, contemplant avec tristesse les côtes de France où l'attend sa femme, laissant fuir ses désirs et ses pensées vers les côtes d'Angleterre où l'attend le bourreau ; voici enfin la chatte impudique, la Marie Louise de Bourbon, toute à ses débauches et à son amour pour le favori Godoy, prête à céder, en échange d'une couronne dans les Algarves pour celui-ci, la patrie de nos pères au conquérant étranger, couvrant ainsi le sol de cadavres, remplissant l'air des tourbillons de l'incendie et des âcres vapeurs du sang.

Et si tout cela vous attriste, vous avez, pour vous reposer et vous réjouir les yeux, les familles flamandes de Porbus, hautes en couleur et bien en chair; les ménines rieuses entourées de bouffons qui s'ébattent dans les salles du Buen Retiro pour amuser la joueuse petite infante; les kermesses flamandes où résonnent toute sorte d'instruments; le *Jardin d'Amour* où Rubens, poussé par des Cupidons roses, danse avec la femme bien-aimée ; les enfants joyeux et bien portants de Murillo qui embrassent les moutons dans le pré et puisent l'eau des ruisseaux avec des coquilles nacrées; l'heureux et charmant Van Dyck regardant avec malice sa duchesse d'Oxford par-dessus l'épaule du complaisant mari; les édifices et

Digitized by Google

les bateaux vénitiens du Canaletto; les taureaux, les goûters, les auberges, les chaudrons, les castagnettes, les guitares, les saucissons, les majos et manolas, les foires et les fêtes de Goya, où se trouvent associées avec une grâce tout aragonaise, pleine de franchise et de sincérité, la belle humeur d'une saynète de don Ramon de la Cruz et l'espérance d'un cantique de Quintana.

Il faut cependant quitter le Musée : nous n'en sortirions jamais, si nous nous

FONTAINE DE CYBÈLE.
D'après un dessin de Gotorbe.

laissions aller à notre insatiable passion pour l'art. Au sortir du Musée promenons-nous dans Madrid.

Vous êtes en plein Prado; derrière vous est le Jardin botanique, autrefois superbe, aujourd'hui désolé depuis que s'y est abattu un cyclone qui faucha comme des brins de paille les cèdres du Liban. A droite est le Retiro, l'unique promenade des Madrilènes qui viennent y chercher au printemps le parfum des lilas et le chant des rossignols, en été la fraîcheur des ombrages, en hiver la chaleur lumineuse du soleil et en toute saison le plaisir des plaisirs, celui de se voir et de se revoir, de s'envoyer des saluts pleins d'amitié, quitte à se

Digitized by Google

déchirer mutuellement sans miséricorde. A gauche, à l'endroit où l'avenue de San Gerónimo débouche sur les allées du Prado, s'élèvent deux palais historiques, dont l'un appartient aux Medinaceli, qui descendent en ligne directe du roi Alphonse X ; l'autre aux ducs de Villa Hermosa, qui descendent en ligne indirecte de Jean II d'Aragon. Tous deux sont habités par de nobles et belles dames, également dignes de leurs illustres origines.

On ne peut quitter le Prado sans jeter un coup d'œil sur les fontaines, qui offrent des spécimens de notre architecture hydraulique, sur le flot humain qui s'écoule au carrefour que forment avec l'antique promenade historique la vieille rue de Alcala et les nouvelles allées de Recoletos. L'endroit mérite qu'on s'y arrête, des monuments comme la Banque d'Espagne et le Ministère de la guerre le décorent ; bien en vue, se détache, étendue sur son char que traînent des lions, la couronne crénelée sur la tête, la magnifique statue de Cybèle, du pied de laquelle s'épanche la meilleure eau qui soit au monde. Avançons jusqu'à la Castellana ; si peu curieux que nous soyons, notre attention et notre intérêt seront vivement éveillés par la beauté de ses grands arbres, par le défilé des équipages luxueux qui s'y croisent, par la foule des promeneurs qui vont et viennent en famille, mettant partout la note gaie de leurs habits multicolores, le sourire aux lèvres, l'air content, avec des yeux qui appellent le salut et le mot aimable qu'on chuchote en passant, par ce complet abandon à un plaisir aussi simple et aussi innocent qu'une promenade quotidienne.

UNE MADRILÈNE.
Gravure de Ruffe, d'après Melida.

Digitized by Google

Des deux côtés de la Castellana s'étend à présent le Madrid nouveau dont les quartiers et les maisons se pressent entre les sillons poudreux et arides d'une plaine brûlante, tout unie, sans un arbre. En prenant n'importe quelle rue du quartier de Chamberi on arrive assez vite à la place San Gil, et si l'on fait seulement quelques pas avant de monter par la côte des écuries au Palais Royal, on a devant soi l'Ermitage du Père San Antonio de la Floride que décorent les peintures de Goya. Ne cherchez pas dans cette œuvre d'art un atome de sentiment religieux : le peintre encyclopédiste et libéral est né dans un siècle de révolution, de combat contre les vieilles institutions et les vieilles croyances. Obligé de peindre des scènes religieuses dont le sentiment lui manquait, il choisit les femmes les plus belles et les plus perdues de ce temps, les peignit avec sa large facilité, leur mit aux épaules des ailes multicolores et en fit les anges du ciel. Mais à part cette grosse profanation, quelle vie, quelle vérité, quelle couleur, quelle animation, quel mouvement, quelle action dans ses forgerons prêts à prendre le fusil révolutionnaire pour défendre la liberté, dans ses moines prêts à quitter leur cellule, expulsés et dispersés par l'ouragan des idées nouvelles. Les personnages qu'on voit à San Francisco et à San Antonio constituent la première manifestation populaire, le premier club démocratique de nos révolutions libérales.

De San Antonio de la Floride et de ses fresques révolutionnaires nous montons au Palais Royal, énorme, immense, très haut, beau de la beauté que donnent toujours les grandes lignes et les proportions colossales, mais sans caractère, ni espagnol, ni d'aucun peuple, majestueux malgré toutes ces laques qui sont à l'extérieur. L'intérieur renferme d'étonnantes richesses auxquelles sont venues s'ajouter les pièces artistiques de notre célèbre *Armerie royale*.

La visite ne serait pas complète si l'on ne saluait au moins ces deux édifices, le Congrès et le Sénat, dans lesquels résonne si haut l'éloquence politique espagnole, et tous les établissements d'instruction publique où brille la science, et San Francisco le Grand, converti par notre peinture contemporaine en une exposition permanente des beaux-arts, et la chapelle de San Isidro à Saint-André qui a coûté si cher et qui est d'un si incroyable rococo, et San Isidro même dont on a fait une cathédrale, et qui n'a pas perdu pour cela le sceau de triste décadence dont l'a marqué l'art jésuite; enfin les trois places, Oriente, Mayor, Puerta del Sol.

La première est ornée de statues de rois en pierre, très grossières, et d'un Philippe IV équestre en bronze qui montre la survivance du génie florentin même dans des époques mortelles à l'art. La seconde a bien le caractère du vieux Madrid, avec ses porches étroits, ses larges balcons, ses fresques artistiques, ses ferrures

Digitized by Google

autrichiennes. La dernière, très bruyante et très populeuse, est l'officine de toutes les nouvelles, le centre de tous les curieux, le rendez-vous où se rassemblent tous les désœuvrés, le cerveau où s'irradient les nerfs par lesquels passent toutes les émotions de notre capitale toujours animée d'un perpétuel mouvement.

A la Puerta del Sol un vacarme, qu'il faut connaître par expérience et avoir entendu pour s'en faire une idée, annonce, tous les dimanches, la fête madrilène, la course de taureaux, tantôt hebdomadaire, tantôt bihebdomadaire, qui se prolonge sans trêve ni interruption jusque fort avant dans l'été. Je déteste les courses de taureaux, et comme je les déteste j'y assiste rarement ; je manque donc des connaissances et de la compétence qu'il faut avoir pour les décrire. Et cependant, il manquerait à Madrid quelque chose de caractéristique s'il n'avait pas sa Plaza de toros. De temps immémorial, nous avons eu des courses de taureaux, aussi bien pour notre plaisir à nous autres Espagnols que pour donner aux étrangers le spectacle de ce divertissement.

Il y a peu d'épisodes aussi curieux dans notre histoire que l'inattendue et mystérieuse visite du malheureux Charles I[er] d'Angleterre, alors prince de Galles, dans les premiers temps du règne de Philippe IV ; il venait pour l'infante doña Maria, sœur du roi, dont il recherchait la main pour la faire asseoir avec lui sur le trône dont il devait hériter, après son père Jacques II, fils de Marie Stuart. Il traversa secrètement la France, le visage couvert d'un emplâtre ; son compagnon le duc de Buckingham, célèbre par ses aventures et ses infortunes, s'était teint les cheveux ; ils purent assister, sans être reconnus par personne, au dîner du roi et à une mascarade au Louvre. Vers le milieu du mois de mars, à minuit, Madrid étant noir comme la gueule d'un four, des cavaliers inconnus ébranlent à grands coups de marteau la porte de l'ambassade d'Angleterre ; ils demandent l'ambassadeur et expriment le désir de lui parler ; et comme il leur fait dire d'entrer, ils le conjurent de descendre, affirmant qu'ils ont les jambes rompues. Une fois sur la porte, l'ambassadeur reste saisi et muet de surprise en voyant devant lui le prince de Galles en personne et le duc de Buckingham qui sert d'écuyer à ce grand prince.

L'imagination la plus féconde ne peut se figurer ce qu'inventèrent les Madrilènes, les attentions qu'ils prodiguèrent pour faire honneur à leur hôte. Le comte de Gondomar lui donna un banquet babylonien ; la communauté de San Gerónimo lui éleva un dais de drap d'argent avec un siège et une table de velours grenat et de brocart, comme on n'en avait jamais vu à Madrid ; la municipalité fit don à ses serviteurs d'un pavois de damas blanc, frangé d'or, supporté par des montants en argent ; la reine lui envoya de riches toiles de Hollande dans des coffrets d'ambre qu'on ouvrait avec des serrures et des clefs d'or massif ; à son intention les prêtres

Digitized by Google

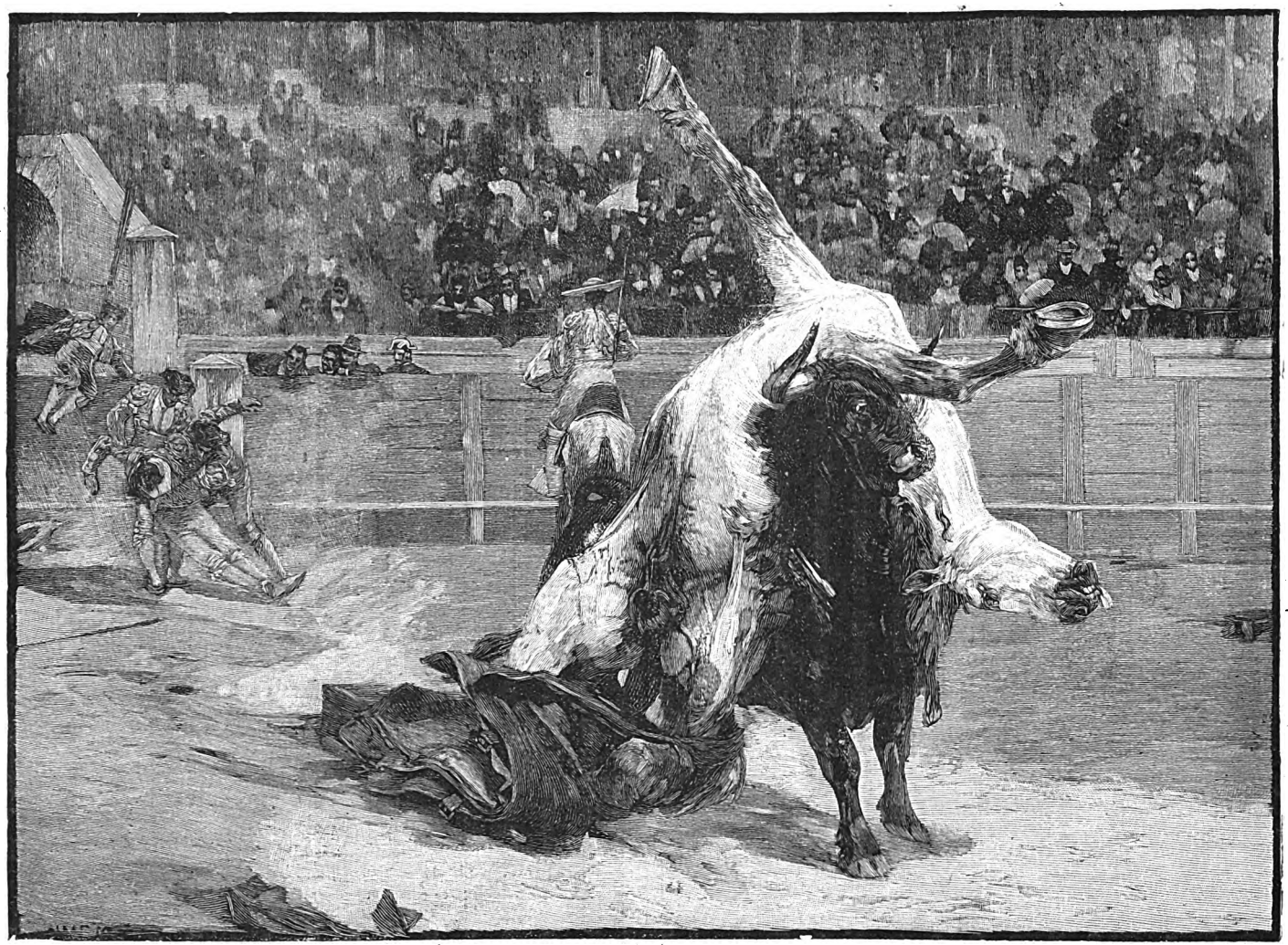
séculiers multiplièrent dans les rues les processions de la Semaine Sainte, et les réguliers redoublèrent leurs pénitences et les coups de discipline qui ensanglantaient leur peau; pour le divertir, les princes et les grands prirent des déguisements et menèrent bruyamment par les rues de la ville des mascarades nocturnes, semblables aux saturnales antiques; les dames et les élégantes coururent en foule au Jotillo pour lui offrir une fête champêtre après les fêtes de la Cour, de l'Église et

PLAZA MAYOR.

D'après un dessin de Berteault.

de la Cité, on le conduisit en procession comme le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu, entouré des gardes castillanes et des gardes bourguignonnes qui avaient endossé en son honneur leurs cuirasses les plus étincelantes et arboré leurs rondaches les mieux ciselées : on représenta sous ses fenêtres des mystères remplis de hautes pensées théologiques et de beaux vers religieux et qui se jouaient sur des chars ambulants à deux étages, véritables théâtres portatifs avec tout un luxe de décors et de machines. Quand il partit, le roi lui fit présent de deux carrosses, de deux cents boutons de brillants, de douze chevaux espagnols, de deux chevaux arabes, de dix poulains avec des caparaçons cramoisis galonnés d'or, de vingt-cinq mousquets, de vingt-cinq épées, de cinquante mille ducats de joyaux, d'une fontaine d'argent pouvant servir pour un jardin, de vingt-quatre mules, de cent cinquante peaux de

Digitized by Google



COURSE DE TAUREAUX.

Gravure de Rousseau, d'après le tableau d'Aimé Morot.



Digitized by Google

chevreaux préparées à l'ambre. La ville de Santander lui fournit pour son voyage de retour deux mille poules, trois mille poulets, deux mille paires de pigeons, cinq cents chapons, cent moutons, deux cents chevreaux, vingt vaches, cinquante pots de confitures, cent autres de vin et mille pains de fleur de farine sortant du four.

Mais la plus extraordinaire, la plus célèbre de toutes ces galanteries, ce fut la course de taureaux qui fut courue par des gentilshommes en présence de cinquante mille spectateurs ; le balcon doré de la Panaderia où se tenait la famille royale était tendu de drap d'or et abrité sous un dais de satin de Florence et de velours de Milan ; la tribune des conseillers de Castille était drapée de bleu avec des broderies et des écussons d'argent, celle des conseillers d'Aragon de rouge et or ; celle des conseillers d'Italie et d'Amérique était décorée de riches attributs, représentant tous les genres de navires ; les tribunes des Inquisiteurs, des cavaliers de cape et d'épée, des Cours suprêmes, des Députés aux Cortès, des Ambassadeurs, des Courtisans, des Grands, des Évêques, faisaient assaut d'ornements multicolores, de bannières, de guirlandes et d'armoiries.

Tous ces spectateurs et la foule du peuple sous le poids de laquelle les toits croulaient presque, virent arriver la Reine et l'Infante vêtues de gris foncé et d'or et couvertes de joyaux, l'Infant don Carlos en noir, le Cardinal avec la pourpre et le chapeau, le Roi en habit couleur noyer et tout empanaché, le Prince anglais avec un panache blanc. Quand toute la Cour eut pris place, on vit paraître dans l'arène : le duc de Cea monté sur un cheval gris, précédé de cinquante laquais en costume allemand et accompagné de deux fameux toréadors en cape de drap fauve ; le duc de Maqueda escorté d'un escadron de seigneurs et entouré de pages avec des harpons couverts de rubans d'argent ; le marquis de Velada dont la suite semblable à une armée brillait sous des cuirasses de jais noir ; le comte de Villamar entouré de ses serviteurs qui avaient l'air, avec leurs plumes, de bataillons d'Indiens ; les deux habiles *espadas* Cristóbal Bonifaz avec six domestiques habillés de pourpre, et Cristóbal Gavina avec dix domestiques dont les vêtements étaient couverts de garnitures d'acier. Tous s'en donnèrent à cœur joie, et jouèrent si bien du *rejon* que la peau des taureaux était trouée comme un crible. Il y eut nombre d'assistants jetés sur le sol comme les coquelicots dans la moisson de juin, d'étriers brisés à coups de corne, de lances rompues comme des roseaux au souffle de l'ouragan, beaucoup d'estafilades et de graves blessures, de chevaux décousus et étripés, de chutes terribles, beaucoup de sang versé et de taureaux tués, avec l'accompagnement obligé du vacarme, des cris de joie, des appels qu'en tout temps, en toute occasion, les Madrilènes réservent pour saluer leur fête préférée.

Je me suis arrêté à cette course de taureaux du XVII^e^ siècle pour bien montrer

Digitized by Google

l'hérédité vraiment presque atavique qui attache notre peuple à ces antiques spectacles; le poids énorme de notre responsabilité s'en trouve atténué, puisqu'elle s'étend à cent générations. Quand on voit par le travail du temps les molécules s'agglomérer en montagnes, on ne peut s'étonner que les habitudes aussi s'agglomèrent pour former au bout des siècles comme la base et la substance d'un tempérament national. Il est certain que si nous revenions aux jours de l'absolutisme,

LA PUERTA DEL SOL.
D'après un dessin de Berteault.

si nous fondions une dynastie de rois tout-puissants, appuyés sur d'innombrables armées, assistés de la plus soupçonneuse des Inquisitions, dans l'unique intention de prohiber en Espagne les courses de taureaux, on ne pourrait pas y parvenir.

Voilà pourquoi la ville entière réunie dans la rue d'Alcalá, comme les torrents et les ruisseaux dans le lit des fleuves, va se déverser dans le cirque où elle laisse à la porte sa gravité castillane, remplacée par des gestes désordonnés et des cris aigus dès que les clairons se font entendre et que le spectacle commence. Cette vaste place remplie de monde, en haut la guirlande des loges où ondulent les éventails rouges et les mantilles blanches; en bas cette foule dont la sobriété

Digitized by Google

naturelle ne connaît pas l'ivresse, mais qui s'enivre ici des vapeurs du sang, la somptueuse apparition des alguazils vêtus à l'ancienne mode et des quadrilles couverts de soie et d'or, agitant leurs légères capes multicolores pareilles à des banderoles, les coups de lance des picadors, la dextérité des banderilleros, les passes de la capa et de la muleta et la mort du taureau après qu'il a combattu avec fureur, et fait du cirque un champ de carnage semé de cadavres de chevaux, tout cela finit par tourner la tête des Madrilènes et les fait paraître, bien à tort, inhumains et cruels.

Et cependant, s'il est en Europe des peuples aussi bons que celui de Madrid, il n'en est pas de meilleur ; il faut l'avoir vu en temps de révolution ou d'épidémie pour l'admirer comme je l'admire et l'aimer comme je l'aime; le souvenir de sa charité pendant le choléra qui nous éprouva en octobre et novembre 1865 ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes. Quand on a vu, comme je les ai vus, les artisans prenant dans leurs bras, contre leur cœur, les cholériques presque froids, les réchauffant de leur souffle, sans penser que pour les rappeler à la vie ils risquaient de prendre pour eux la mort, on croit à la force vitale d'un peuple à ce point héroïque et sublime, dont la généreuse nature dégage de la bonté, comme la lumière dégage de la chaleur.

Je ne veux pas dire ce qu'a été Madrid en temps de guerre et en temps de révolution, parce que son cri le 2 mai, sa fermeté pendant les troubles civils lors des attaques de don Carlos, son inébranlable fidélité aux idées libérales dans toutes nos réactions, son patriotisme et sa sagesse pendant l'orageuse existence de la République espagnole, sa façon de pratiquer la liberté sans désordre, sa tenue dans les manifestations, l'élévation de son langage et de ses raisonnements dans les clubs, l'intime dignité qui est son caractère inaltérable, son calme et sa prudence au milieu des révolutions lui ont valu le renom d'un peuple émancipé, d'un peuple mûr, capable d'emporter la plus belle des couronnes, d'avoir la pleine jouissance de ses droits imprescriptibles.

Je ne vois que trois choses qui font tache: les taureaux, la loterie, la mendicité ; encore celle-ci n'est-elle pas imputable au peuple madrilène, essentiellement sobre et travailleur, mais à l'incurie de nos autorités qui laissent les mendiants de tout pays affluer dans la capitale, sans leur appliquer les nombreuses dispositions édictées contre le vagabondage par la loi civile et la loi pénale.

Mais quand vous voyez le peuple de Madrid écoutant avec ravissement un de ses grands orateurs, ou s'enthousiasmant à la représentation d'un de nos merveilleux drames, vous ne pouvez vous défendre de le reconnaître et de le proclamer civilisé entre les civilisés, de même que par sa conduite aux moments critiques de son histoire il s'est montré honnête entre les honnêtes.

Digitized by Google

La ville où sont nés Lope et Calderon, où Velazquez et Goya ont manié le pinceau, où ont écrit Cervantes et Quevedo, où ont chanté Gongora et Quintana, qui a marqué tant de peuples jusqu'alors inconnus du sceau de la civilisation chrétienne, qui, dans ses conseils à la politique savante, a donné des lois aux deux mondes, qui a produit ce théâtre espagnol dont aucun autre ne surpasse la gloire, qui a fait fleurir dans ses Académies les arts et les lettres, qui, pendant un siècle entier, avec ses poètes et ses écrivains, a tenu à l'hôtel de Rambouillet le spectre littéraire de l'Europe cultivée, qui, par ses inoubliables vice-rois, a donné la prospérité à Naples, à la Sicile et à toute l'Amérique, qui a enrichi d'une incomparable école de peinture le chœur immortel des sublimes créations plastiques, cette ville peut à bon droit et sans orgueil estimer que son nom marque glorieusement dans l'histoire et que son existence est de celles qui font à la planète une magnifique parure.

Emilio Castelar

AU CABARET.

Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Lhermitte.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES GRAVURES

## PARIS


Pages

PARIS. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon.. . . . . 1
UNE FÊTE AU TROCADÉRO. — Gravure de Ruffe, d'après une aquarelle de Zuber. (Collection J. Peytel.) 3
NOTRE-DAME. — Gravure de Tynaire, d'après une eau-forte de Gœneutte. . . . . 3
VIVE MA VIEILLE RIVE GAUCHE !... — Gravure de Forain, d'après le tableau de Béraud. . . . . 5
UN RASTAQUOUÈRE. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Forain. . . . . 6
L'HOMME DU BOULEVARD. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Forain. . . . . 7
NOTRE-DAME ET LA POINTE DE LA CITÉ. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 10
UNE PARISIENNE. — Gravure de Ruffe, d'après un dessin de Béraud. . . . . 11
LE RÉGIMENT QUI PASSE. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Detaille. . . . . 13
L'IMPOSSIBILITÉ DE PAYER LE LOYER, LA MISÈRE... — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Geoffroy. 17
AUX HALLES CENTRALES. — Gravure de Derbier, d'après le tableau de Gilbert. . . . . 18
ARRÊTE, L'HOMME A LA PIOCHE.... — Gravure de Paillard, d'après un dessin de Lepère. . . . . 19
LE QUAI AUX FLEURS. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 20
L'HÔTEL DE VILLE EN 1896. . . . . 21
LA PLACE DE L'OPÉRA. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 24
LA PLACE DE LA CONCORDE. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 25
CROQUIS DE CHÉRET.. . . . . 27
MOI, MON LIEUTENANT, JE SUIS DE LA RUE MOUFFETARD. — Aquarelle de Jeanniot, gravée par Ruffe. . 28


## SAINT-PÉTERSBOURG


SAINT-PÉTERSBOURG. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 29
LES QUAIS DE LA NÉVA. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Myrbach. . . . . 31
L'ÉTENDARD DE L'EMPIRE. — LE PRINCE MENSCHIKOFF. — Gravure de Barbant, d'après une étude peinte de Georges Becker. . . . . 31
UN ÉGOÏSTE. — Gravure de M. Genty, d'après un croquis de Chelmonsky. . . . . 32
LE COURONNEMENT DU TSAR ALEXANDRE III. — Gravure de Thiriat, d'après un fragment du tableau de Becker. . . . . 33
LA PERSPECTIVE NEVSKY. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 34
UN MÉTROPOLITAIN. — D'après un dessin de Lœvy. . . . . 35
LA CATHÉDRALE DE SAINT-ISAAC. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 36
LES QUAIS DE LA NÉVA. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Myrbach. . . . . 37
NOTRE-DAME DE KAZAN. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 38
LA FORTERESSE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 39


Digitized by Google

Pages.

Le Palais d'Hiver. — D'après un dessin de Marcelle Lancelot. . . . . 40
Un Bal de Cour au Palais d'Hiver. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Myrbach. . . . 41
Infanterie de la Garde. — D'après un dessin de P. Bord. . . . . 44
Un Chasseur de la Garde. — D'après une aquarelle de Detaille. . . . . 45
« Bonjour, enfants! » — D'après une photographie instantanée. . . . . 48
Revue de la garde montante a Peterhof. — D'après une photographie instantanée. . . . . 49
Un Mendiant. — Gravure de M. Genty, d'après un croquis de M. Chelmonsky. . . . . 52
« Pourquoi plus vite ? » — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Paris. . . . . 53
Pierre le Grand, par Falconet. — Gravure de Ruffe. . . . . 56

## NEW-YORK

New-York. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 57
Le 3 septembre 1609. — Gravure de Florian, d'après une composition de F. de Myrbach. . . . . 59
La Fayette. — Gravure de Ruffe, d'après la statue de Bartholdi. . . . . 59
Panorama de New-York. — Dessin de Berteault, d'après la planche publiée par MM. Currier et Yves . . . . . 61
La Liberté. — Gravure de Ruffe, d'après la statue de Bartholdi. . . . . 63
Une Courbe de l' « Elevated Railway », huitième Avenue, 110e rue. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 65
Une Américaine. — Gravure de Florian. . . . . 69
Un Américain. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard. . . . . 71
Les Émigrants. — Gravure de Derbier, d'après le tableau de Dawant. (Collection du comte de Kessler) . . . . . 73
Une Maison a dix Étages. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 74
Après déjeuner! — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard. . . . . 75
L'Ancien Hôtel Cornelius Vanderbilt. — Dessin de Boudier, d'après une photographie . . . . . 79
L'Hôtel des Télégraphes. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 81
Flirt sur le Transatlantique. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de Renouard. . . . . 82

## CONSTANTINOPLE

Constantinople. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 83
Caïque sur le Bosphore. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Brigdman. . . . . 85
Femme turque dans un cimetière. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 85
La Tour du Séraskiérat. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Weber. . . . . 88
Stamboul, vu de Kassim-Pacha a travers la Corne-d'Or. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Weber. . . . . 89
Un Équipage a Stamboul. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 93
Sainte-Sophie. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 96
Le Pont de Constantinople. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 97
Les Chiens de Stamboul. — D'après un dessin de Gélibert. . . . . 99
Mosquée du Sultan Ahmed. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 101
Femmes turques. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 103
Une Fontaine a Constantinople. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Pasini. (Collection Donatis.). . . . . 105
Un Barbier turc. — Gravure de Barbant, d'après le tableau de Bonnat. . . . . 109
Le Bosphore vu de la rive d'Europe. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 113
Aussi insouciants de mourir... — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Charlemont. (Collection Tabourier.) . . . . . 116

Digitized by Google

## ROME

Pages.

ROME. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 117
LE TIBRE ET LE MAUSOLÉE D'ADRIEN. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Corot . . . . . 119
GRAVURE DE BAZIN. — D'après le tableau de Bonnat . . . . . 119
LE FORUM. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Friant . . . . . 121
LE MONT AVENTIN. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de A. de Curzon . . . . . 125
L'ARC DE CONSTANTIN. — Dessin de Boudier, d'après une photographie . . . . . 127
COURSE DE CHARS. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Checa . . . . . 129
LE COLISÉE. — Dessin de Boudier, d'après une photographie . . . . . 132
GRANDE GALERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE. — Dessin de Catinacci, d'après une photographie. 133
FEMMES DU TRANSTÉVÈRE. — D'après un dessin de Vogel . . . . . 137
LÉON XIII. — Gravure de Derbier, d'après une photographie communiquée par M. J.-B. Schmidt, lieutenant-colonel de la Garde suisse pontificale . . . . . 140
SAINT-PIERRE. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 141
LE « MOÏSE » DE MICHEL-ANGE. — Gravure de Rousseau . . . . . 144

## ATHÈNES

ATHÈNES. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 145
L'ACROPOLE. — VUE PRISE DE L'OLYMPIÉION. — EFFET DE SOIR. — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Giallina. (Collection du comte de Boisboissel.) . . . . . 147
ATHÉNA PARTHÉNOS. — Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après la statue en marbre pentélique découverte à Athènes en décembre 1888 . . . . . 147
UNE ATHÉNIENNE. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Ralli . . . . . 150
DANS UNE ÉGLISE. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Ralli . . . . . 151
VUE GÉNÉRALE D'ATHÈNES. — D'après une photographie . . . . . 153
STATUETTE DE TANAGRA. — Figurine de la belle époque, d'après un dessin de M. Faucher-Gudin . . 155
DANS UN FAUBOURG. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Rizo . . . . . 157
L'OLYMPIÉION. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 160
CAMPAGNE D'ATHÈNES. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de A. de Curzon. (Collection de M. Barbou.) . . . . . 161
LE THÉSÉION. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 163
L'ACROPOLE ET LE MUR DE THÉMISTOCLE. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 164
L'ACROPOLE ET L'ASCLÉPIÉION. — D'après un dessin de Dosso . . . . . 165
LE PARTHÉNON. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 168
L'ÉRECHTHÉION. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 169
LE GROUPE DE DÉMÉTER ET KORA. — Gravure de Rousseau . . . . . 172

## TOKIO

TOKIO. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 173
TOKIO. — Frontispice d'après le dessin de René Guérin . . . . . 175
CITADINS DE TOKIO. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies . . . . . 177
ENTRÉE DU PALAIS DU MIKADO. — D'après un dessin de Boudier . . . . . 179
UN PONT SUR LE SOUMIDA-GAVA. — D'après un dessin de Haségawa Settan . . . . . 184
UN JARDIN A TOKIO. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Humphrey Moore . . . . . 185
UN COUP DE VENT. — Gravure de Ruffe, d'après la peinture sur soie de Yamamoto . . . . . 189
LA FÊTE DE FIN D'ANNÉE AU TEMPLE D'ASAKUSA. — D'après un dessin de Haségawa Settan . . . . . 193
UNE GUÉCHA (chanteuse). — Gravure de Rousseau, d'après l'étude peinte de Humphrey Moore . . . . 196



Digitized by Google

Pages.

Un Samouraï (guerrier). — Gravure de Rousseau, d'après l'étude peinte de Humphrey Moore. . . . 197
Dans l'Enceinte d'Asakusa. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 199
Fac-Similé d'une gravure d'Outamaro. . . . . 200

## VIENNE

Vienne. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 201
Vue de Vienne. — Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach. . . . . 203
Le Monument de Marie-Thérèse. — Gravure de Bazin. . . . . 203
Le Graben. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 205
L'Empereur. — Gravure de Bazin, d'après une aquarelle de Myrbach. . . . . 207
Le Cocher de Fiacre. — Gravure de Bazin, d'après une aquarelle de Myrbach. . . . . 209
Officier de Uhlans, tenue de ville. — D'après un dessin de Myrbach. . . . . 210
Une Blanchisseuse. — D'après un dessin de Myrbach. . . . . 210
Au Café-Concert. — Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach. . . . . 211
Au Chateau Impérial (la Bibliothèque). — D'après un dessin de Boudier. . . . . 213
L'Eislauf-Verein. — Gravure de Rousseau, d'après une aquarelle de Myrbach. . . . . 215
Intérieur de Saint-Étienne. — Dessin de Barclay, d'après une photographie. . . . . 217
Une Viennoise. — D'après un dessin de Myrbach. . . . . 218
Le Nouveau Théatre de la Comédie. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 221
Le Franzensring. — D'après un dessin de Dosso. . . . . 223
La Cathédrale de Saint-Étienne. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 225
Le Prince Eugène de Savoie. — Gravure de Marguerite Jacob. . . . . 227

## LISBONNE

Lisbonne. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 229
La Tour de Belem. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 231
Une « Varina » (Marchande de poisson). — D'après un dessin de Myrbach. . . . . 231
Un Enterrement a Lisbonne. — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Laurent-Desrousseaux. . . . . 233
Sur les Quais du Tage (Retour de la pêche). — D'après un dessin de Myrbach. . . . . 235
La Place du Prince Royal. — D'après un dessin de Dosso. . . . . 239
Intérieur du Cloitre de Belem. — Dessin de Thérond, d'après une photographie. . . . . 241
Je la vois encore, la malheureuse, les bras ouverts en croix... — Gravure de Ruffe, d'après une aquarelle de Laurent-Desrousseaux. . . . . 245
Place Dom Pedro. — D'après un dessin de Dosso. . . . . 247
Fontaine des Hiéronymites. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 249
Les Forcados. — Gravure de Ruffe, d'après un dessin de Ch. Jouas. . . . . 251
La Penha de Cintra. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 253
Porte du Chateau de Cintra. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 254
Statue de Dom José Ier. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 256

## PÉKIN

Pékin. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 257
Murailles de Pékin. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 259
Gravure de Bazin. — D'après une peinture chinoise. . . . . 259
Environs de Pékin; vue prise du palais d'Été. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. P. Champion. . . . . 261

Digitized by Google

Pages.
Plan de Pékin. . . . . 263
Un Réfectoire de Bonzes. — Gravure de Barbant, d'après le tableau de Régamey (Musée des Religions). . . . . 265
Cortège nuptial. — D'après un dessin chinois. . . . . 268
Cortège funèbre. — D'après un dessin chinois. . . . . 269
Porte du Ciel, entre la Ville tartare et la Ville chinoise. — Dessin de Boudier, d'après une photographie . . . . . 273
Temple de Confucius. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 276
Sphère céleste de l'ancien Observatoire. — Gravure de Privat, d'après une photographie. . . . . 277
Le Pont des Mendiants et l'Avenue centrale de la Ville chinoise. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 281
Omnibus a Pékin. — Gravure de Bazin, d'après une peinture chinoise. . . . . 284

## GENÈVE

Genève. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 285
Genève, vue des Quais. — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune . . . . . 287
Monument national. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 287
Genève. — Vue prise sur le Quai. — Dessin de X..., d'après une photographie. . . . . 289
Le Quai du Mont-Blanc. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 291
La Place Neuve. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 293
Le Monument du Duc de Brunswick. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 295
L'Ile de Jean-Jacques Rousseau. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 296
Calvin et les quatre Syndics dans la cour du Collège de Genève. — D'après le tableau de Hodler. . . . . 297
L'Université. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 301
Une vieille Genevoise. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin d'Estoppey. . . . . 304
Une Genevoise d'aujourd'hui. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin d'Estoppey. . . . . 305
Types de la Rue. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin d'Estoppey. . . . . 309
La Statue de Jean-Jacques Rousseau. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 312

## BUCAREST

Bucarest. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 313
Une Rue du Vieux Bucarest. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 315
Postillon roumain. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 315
Dame roumaine. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 319
Maison de Paysans roumains. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie. . . . . 320
Sa Majesté la Reine Élisabeth de Roumanie. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie. . . . . 321
Paysanne et Marchand de Fruits. — Gravure de Bazin, d'après un dessin de Myrbach. . . . . 325
Panorama de Bucarest. — Dessin de Boudier, d'après une photographie. . . . . 329
Église Stavropoleos. — Dessin de Berteault, d'après une photographie. . . . . 331
Tziganes. — Gravure de Ruffe, d'après un dessin de Myrbach. . . . . 337
Soldats roumains. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie. . . . . 340

## LE CAIRE

Le Caire. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 341
La Citadelle du Caire. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 343
Femme arabe. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 343

Digitized by Google

Pages.

Les Pyramides. — Gravure de Maynard, d'après une photographie. . . . . 345
L'Ane et l'Anier. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 347
Montagne de Mokattam. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 351
Rue du Quartier de Touloun. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 353
Marchand d'eau. — Gravure de Bazin. . . . . 354
Vieille Rue. — Gravure de Ruffe, d'après l'étude peinte de Riou. . . . . 355
Femme du Caire. — Gravure de Barbant, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 356
Le Nil a Boulaq. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Wauters . . . . . 357
Le Bazar. — Gravure de Ruffe, d'après l'étude peinte de Riou. . . . . 360
Femme Fellah baignant son enfant. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman. . . . 361
Les Tombeaux des Califes. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 364
Les Pyramides. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Riou. . . . . 367
Le Grand Sphinx. — D'après un dessin de Malteste. . . . . 368

## ALGER

Alger. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon . . . . . 369
Vue prise de la Casba. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 371
Mosquée de Sidi-abd-er-Rahman. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Boudier. . . . . 371
Juive d'Alger. — Gravure de Derbier, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 375
A l'entrée du Bain maure. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 377
Rue de la Casba. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Bridgman. . . . . 379
Rue de la mer Rouge. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Boudier. . . . . 382

## STOCKHOLM

Stockholm. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 383
Stockholm. — Vue prise de Skeppsholmen. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Zorn. . . . 385
Statue de Charles XII. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 385
Entrée du port de Stockholm. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 387
Stockholm. — Vue prise du Mælaren. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 388
Vue de Stockholm. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Joh. Jaeger. . . . . 389
Le Palais Royal. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 390
Stockholm. — Le Quai de la Cité. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 392
Le Port de Stockholm en Hiver. — Grav. de Ruffe, d'après le tableau de Wahlberg. . . . . 393
Stockholm. — Vue prise de Saltsjön. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 395
Statue de Bernadotte. — D'après un dessin de H. Vogel. . . . . 398

## BERLIN

Berlin. — Frontispice d'après le dessin de Boudier . . . . . 399
L'Entrée de l'Avenue des Tilleuls. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 401
Hussard de Ziethen. — Gravure de Rousseau, d'après l'aquarelle de Neuville. (Collection de M. Duez.) 401
La Porte de Brandebourg. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 403
L'« Enseigne de Guersaint ». — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Watteau conservé au Vieux Château . . . . . 405
La Sprée a Berlin. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 407
Revue passée par l'Empereur Guillaume Ier a Tempelhof. — Gravure de Bazin, d'après le dessin de Lavée. . . . . 409

Digitized by Google

Pages.

Un Officier. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 410
L'Empereur Frédéric III — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Schaarwachter. . 411
Étudiants. — D'après un dessin de H. Vogel. . . . . 413
Un Ouvrier. — Gravure de Clément Bellenger, d'après un dessin de Menzel. . . . . 415
Une Cuisinière. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 416
Place des Gendarmes. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie. . . . . 417
L' « Enseigne de Gersaint ». — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Watteau conservé au Vieux Château. . . . . 421
Un Coulissier. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 423
L'Empereur Guillaume II et le Prince de Bismarck a Friedrichsruhe le 20 octobre 1888. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Ziegler, de Berlin. . . . . 425
Trompette de Uhlans. — Gravure de Bazin, d'après l'esquisse de Detaille. . . . . 426

## LONDRES

Londres. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 427
Le Palais du Parlement. — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune. . . . . 429
Horse-Guards. — Gravure de Rousseau, d'après une photographie de M. Louis, de Londres. . . . 429
Gardien de la Tour de Londres. — Dessin de Vogel, d'après une photographie de M. Louis, de Londres. . . . . 432
Tour de Westminster. . . . . 433
Le Pont de Londres. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de MM. Valentine & Sons. . . 435
La Tamise et la Tour. — Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Wilson, d'Aberdeen. 437
L'Abbaye de Westminster. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Louis, de Londres. 438
Saint-Paul. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de MM. Wilson et Cie, d'Aberdeen. 440
La Tour de Londres. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau de Detaille. . . . . 441
A deux heures de l'après-midi, dans le brouillard, en janvier. — Gravure de Florian, d'après l'aquarelle de Besnard. . . . . 442
Highlander. — Dessin de Vogel, d'après une photographie de M. Louis, de Londres. . . . . 443
Hyde-Park. — Gravure de Bocher, d'après une photographie de MM. Frith & Sons. . . . . 445
La Prière du Piston. . . . . 446
Types de l'Armée du Salut. — Gravure de Rousseau, d'après les croquis de Renouard. . . . . 446
La Banque. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de la London Stereoscopic Company. 447
Vieilles Maisons dans Holborn. — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie de MM. Vilson et Cie, d'Aberdeen. . . . . 449
La Misère a Londres. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie de M. Thompson. . . . . 450

## MEXICO

Mexico. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 451
Vue prise du Zocalo. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 453
Marchande de Fleurs. — Gravure de Bazin. . . . . 453
Chateau de Chapultepec. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 456
Cathédrale de Mexico. — D'après une photographie. . . . . 457
Statue de Cuauhtémoc. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 459
Haies de Cactus. — Gravure de Bocher, d'après une photographie communiquée par M. Génin. . . . . 461
Vendeuse de boissons glacées et Cargador. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 463
Un Village de la Vallée de Mexico. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 465
Teoyamiqui, Déesse de la Mort, Statue du Musée de Mexico. — D'après un dessin de Malteste. . . 466

Digitized by Google

## RIO DE JANEIRO

Pages.
Rio de Janeiro. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 467
Baie de Rio de Janeiro. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 469
Négresse mina. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 469
Au Jardin botanique. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 471
Entrée de la baie de Rio de Janeiro. — Dessin de Taylor, d'après une photographie. . . . . 473
Une Rue de Rio. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 475
Sur la Route du Jardin botanique a Rio. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 477
Palais de Saint-Christophe. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 479
Vue prise dans le Jardin botanique de Rio. — D'après une photographie. . . . . 481
Marchande de Fruits. — Gravure de Bazin. . . . . 482

## AMSTERDAM

Amsterdam. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 483
La nouvelle Gare. — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Béthune. . . . . 485
Intérieur hollandais. — Gravure de Florian, d'après la lithographie de Lunois. . . . . 485
Le Waag. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie. . . . . 489
Le Buiten-Singel (effet de nuit). — Gravure de Ruffe, d'après l'aquarelle de Laurent-Desrousseaux. 491
L' « Oude Schans » et la « Zuider Kerk ». — Gravure de Ruffe, d'après un pastel de Georges Hugo . . . . . 493
Paysanne marchande de légumes. — D'après un dessin de Vuillier. . . . . 495
Brocanteur juif a Amsterdam. — Gravure de Florian, d'après le tableau d'Israëls. . . . . 497
Un Quai dans le Quartier des Juifs. — Gravure de Clément Bellenger, d'après Ph. Zilken. . . . . 498
Femme de Pêcheur. — D'après un dessin de Marold. . . . . 499
La Maison de Rembrandt dans la Jodenbreestraat. — D'après un dessin de Boudier. Gravure extraite de *Rembrandt, sa Vie, son Œuvre et son Temps*, par M. Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie. . . . . 502
Portrait de Rembrandt. — D'après son eau-forte de 1639. Gravure extraite de *Rembrandt, sa Vie, son Œuvre et son Temps*, par Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie. . . . 503
La Tour de Montalbaan. — Gravure de Clément Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken. . . . 505
Vue sur l'Amstel. — Gravure de Clément Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken. . . . . 507
Le Palais de Volkskvlyt. — Gravure de Clément Bellenger, d'après un fusain de Ph. Zilken. . . . . 509
Servante amsterdamoise. — Gravure de Bazin. . . . . 510

## CHRISTIANIA

Christiania. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 511
Patinage. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin d'A. Paris. . . . . 513
L'Avenue Charles-Jean. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 516
Le Quartier « Pétersbourg ». — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 517
L'Avenue Charles-Jean pendant l'hiver. — Gravure de Derbier, d'après le tableau de Christian Krogh. . . . . 521
Norvégienne. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 524

## COPENHAGUE

Copenhague. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 525
Entrée du Port de Copenhague. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau d'Edelfelt. . . . . 527
Hussard de la Garde danoise. — Gravure de Rousseau, d'après un dessin de A. Paris. . . . . 527

Digitized by Google

Pages.
La Digue. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 529
Église du Saint-Sauveur. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 531
La Bourse. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 533
Chateau de Rosenborg. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 534
La nouvelle Ville. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 535
Un Déjeuner d'Amis. — Gravure de Florian, d'après le tableau de Kröyer. . . . . 537
Le « Mercure » de Thorwaldsen. — Gravure de Mme Bazin. . . . . 538

## BRUXELLES

Bruxelles. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 539
Les Toits du vieux Bruxelles. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 541
La Cathédrale. — D'après un dessin de Henri Pille. . . . . 541
Le Suisse de la Cathédrale. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau d'E. Wauters. . . . . 543
Place de l'Hôtel-de-Ville. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 545
La Porte de Hal. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 546
La Bourse. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 549
Le Bois de la Cambre. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 552
Chaire de Sainte-Gudule. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie. . . . . 553
Le Parc. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 554
Le Palais de Justice. — D'après un dessin de Boudier. . . . . 557
Le Défilé des Écoles. — Gravure de Derbier, d'après le tableau de J. Verhas. . . . . 559
Laitière bruxelloise. — D'après un dessin de Vogel. . . . . 561
Soldats du régiment de ligne. — Gravure de Bazin, d'après une photographie. . . . . 566

## CALCUTTA

Calcutta. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 567
Le Port de Calcutta. — Gravure de Bazin, d'après un dessin de Ch. Jouas. . . . . 569
Charmeurs de serpents. — Gravure de Rousseau, d'après la peinture de Weeks. . . . . 570
Temple de Ramnath, au Kali Ghat. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 572
Bayadère. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks. . . . . 575
A Calcutta, Cortège nuptial. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks. . . . . 577
Le Marché. — Gravure de Bazin, d'après le tableau de Weeks. . . . . 581
La Haute Cour. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 585
Charrette indienne. — Gravure de Rousseau, d'après une étude peinte de Weeks. . . . . 587
Vue prise dans la Ville noire. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 589
Femme bengalie. — Gravure de Rousseau, d'après une étude peinte de Weeks. . . . . 592

## MADRID

Madrid. — Frontispice d'après le dessin d'A. Giraldon. . . . . 593
El Jaleo (danse espagnole). — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Sargent. . . . . 595
Paysan. — Gravure de Rousseau, d'après l'aquarelle de D. Vierge. . . . . 595
Le palais Royal. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 598
Pont de Tolède. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 599
La Porte de Tolède. — D'après une photographie de MM. Lévy et fils. . . . . 601
Fête de Charité. — D'après un dessin de D. Vierge. . . . . 603
Au Café Flamenco. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Dannat. . . . . 605

Digitized by Google

Pages.

CABARET A MADRID. — Gravure de Bellenger, d'après un dessin de D. Vierge. . . . . 608
VUE EXTÉRIEURE DE LA PLACE DES TAUREAUX. — D'après une photographie de MM. Lévy et fils. . . 609
FONTAINE DE CYBÈLE. — D'après un dessin de Gotorbe. . . . . 612
UNE MADRILÈNE. — Gravure de Ruffe, d'après Melida. . . . . 613
PLAZA MAYOR. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 616
COURSE DE TAUREAUX. — Gravure de Rousseau, d'après le tableau d'Aimé Morot. . . . . 617
LA PUERTA DEL SOL. — D'après un dessin de Berteault. . . . . 619
AU CABARET. — Gravure de Ruffe, d'après le tableau de Lhermitte. . . . . 621

2809-96. — CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.

Digitized by Google

£115—
D. & R.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google